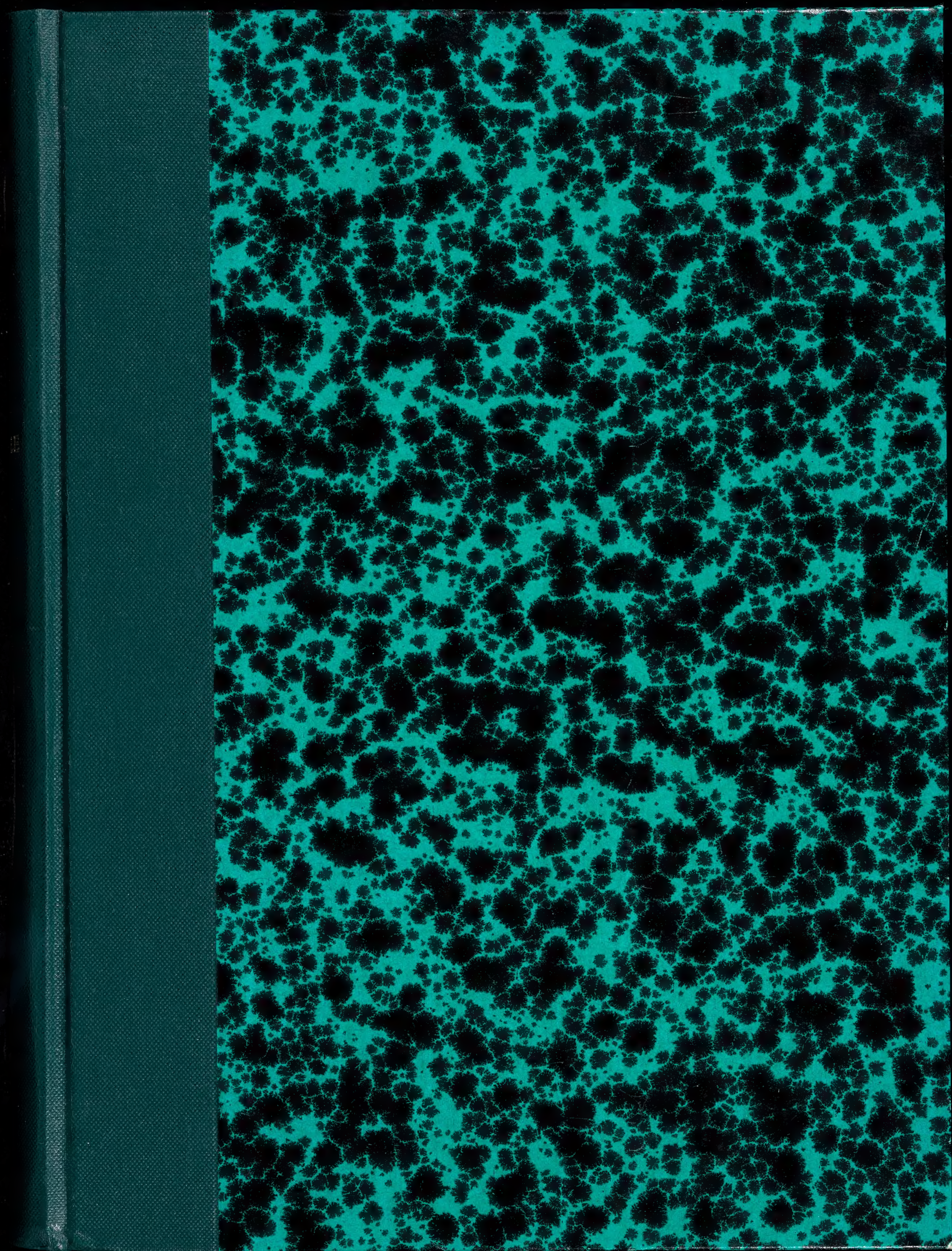




15e ANNEE — No 1. 10 Centimes 3 Janvier 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

L'AUTRE DANGER, par HAYE.

BIJOUX

— Mais préserve-toi donc aussi, cher ami !
— Je t'assure, chérie, qu'il m'est impossible de mieux me préserver.

Celui qui règne dans les cieux...

Quand on apprit, au café de Paris, que Savarol, rédacteur en chef de l'*Eclaireur*, était atteint d'une bronchite aiguë, et que son docteur l'avait condamné, ce fut de l'effarement parmi tous les habitués de l'estaminet.



Jétais, vous le savez, le plus vieux camarade du regretté *Savarol.*

Aussi bien, Savarol était la personnalité la plus en vue de la petite-ville provinciale où depuis deux lustres, il faisait la pluie et le beau temps.

Un chic type, avec ça. Et voilà que...

Ces messieurs, enfin, se ressaisirent. L'un d'eux, le grave Michelou, ancien marchand de soupe, qui se piquait de belles-lettres, se leva, parla avec componction :

— Une catastrophe nous menace... une catastrophe qui endeuillera tous nos concitoyens. Haut les cœurs, messieurs, et songeons vaillamment au devoir qui nous incombe en cette triste circonstance. Savarol était notre ami à tous. Le laisserons-nous partir sans prononcer sur sa tombe des paroles « choisies et définitives »?

— Non! non!

— *J'étais*, vous le savez, le plus vieux camarade du *regretté* Savarol. C'est donc à moi, incontestablement qu'il appartient de prononcer son suprême éloge.

— Oui! oui!

— Je vous suis reconnaissant de cette marque spontanée de confiance. Demain, à l'apéritif, je vous lirai l'exorde de mon oraison funèbre. A demain, messieurs!

Michelou avait pensé, non sans raison, que tous les gros bonnets politiques assisteraient aux obsèques de Savarol, et il s'était dit: « Bonne affaire pour moi! Les journaux vont reproduire mon discours, et, peut-être, un ministre intelligent m'accordera-t-il enfin les palmes que je sollicite depuis si longtemps. »

Mais l'homme propose...

Michelou, qui cherchait pour son exorde des « paroles choisies et définitives » ne trouva que des lieux communs archi-usés. Et, à tourmenter ainsi ses méninges, il gagna une de ces migraines à se heurter la tête aux murs.

Cependant, l'heure de l'apéritif s'avançait et il escomptait l'accueil plutôt frais du café de Paris, s'il arrivait les mains vides.

Bah! il s'en tirerait toujours. Il n'avait pas fréquenté les grands classiques pour le roi de Prusse.

Les habitués l'attendaient, anxieux.

— Messieurs, dit-il, je vais soumettre à votre appréciation l'exorde de l'oraison funèbre destinée au *regretté* Savarol. Vous n'ignorez pas que le cher *défunt*, malgré qu'il affichât, dans la vie publique, des opinions farouchement athées, était, au fond, un bon chrétien. C'est donc l'idée de Dieu qui domine dans mon préambule.

Et il psalmodia :

« — Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartiennent la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux *journalistes* et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons. »

L'impudent avait emprunté à Bossuet — on n'emprunte qu'aux riches — une de ses plus majestueuses proses funéraires, remplaçant simplement le mot « roi » par « journalistes », et il l'avait servi comme étant de son crû.

On le complimenta comme il le fallait, en l'engageant à ne pas se hâter dans son œuvre afin que le morceau tout entier fût digne de ces prémisses.

L'ex-marchand de soupe se frottait les mains, songeant, discourtois :

— Ils n'y ont vu que du feu, ces imbéciles!... Et, puisque le Bossuet les charme à tel point, inutile de piller Fléchier ou Bourdaloue. Servons-leur encore et toujours du Bossuet légèrement falsifié.

Le lendemain, il récitait, l'air inspiré :

« — O nuit désastreuse! ô nuit effroyable où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: Savarol se meurt! Savarol est mort! »

— Oh! que c'est beau! s'écrièrent toutes les voix.

Tout de même un de ces messieurs insinua:

— Vous devriez peut-être terminer par des vers... Ça ferait plaisir aux dames qui assisteront à la cérémonie Et puis, des vers, c'est plus... comment dirai-je? plus... poétique. Qu'en pensez-vous, mon cher Michelou?

Le cher Michelou ne s'attendait pas à celle-là. Mais il ne se démonta pas pour si peu.

Bon prince, il concéda:

— Demain, vous aurez vos vers.

N'empêche qu'il était inquiet. Bossuet ne pouvait plus lui venir en aide, il fallait trouver un autre grand homme complaisant.

Il en trouva deux pour un.

— Messieurs, annonça-t-il, j'ai supposé — supposition de poète — que ce pauvre Savarol, qui s'en va si jeune, regrette amèrement l'existence, et je lui fais dire ceci :

« Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs... »

L'auditoire loua fort l'élégiaque Michelou, surtout quand il eut soupiré sa péroraison :

« Et rose, il a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin. »

En attendant, l'état de Savarol restait stationnaire. Cela alla bien durant que Michelou préparait son oraison funèbre; mais quand il l'eut terminée, il estima que le moribond mettait un acharnement au plus mauvais goût à ne pas vouloir quitter ce monde pour un monde meilleur.

Ces choses-là ne se faisaient pas; non, vrai, on n'avait pas idée de ça.

Le saisissement de l'ex-marchand de soupes frisa l'anévrisme, quand il apprit que le mourant, se raccrochant désespérément à la vie, avait ingéré un blanc de poulet. Et il pensa mourir sur le coup, en voyant, un soir, à l'heure bleue, *défunt* Savarol, qui entrait, le pied ferme et l'œil réjoui, au café de Paris.

Toutes les mains s'étaient tendues, joyeusement accueillantes, vers le trépassé récalcitrant. Pour fêter son retour parmi les vivants, on lui vota, d'acclamation, une absinthe d'honneur.

Et puis, le premier enthousiasme éteint, ces messieurs contèrent la généreuse initiative de Michelou.

Savarol, qui avait écouté, les lèvres fleuries d'un sourire ironique, se tourna vers son panégyriste :

— Je vous remercie, mon vieil ami, de cette touchante marque d'affection, et croyez bien que mes sentiments à votre égard ne le cèdent en rien aux vôtres envers moi. Ainsi, l'an dernier, quand vous étiez si gravement malade, qu'on parlait déjà de se cotiser pour l'achat d'une couronne, moi aussi j'avais préparé votre oraison funèbre. Et, comme je sais que, sous vos dehors de libre-penseur, vous cachez une âme très chrétienne, voici quel était le début de mon exorde.

Et, devant l'ahurissement de tout le café, le rédacteur en chef de l'*Eclaireur* déclama: « Celui qui règne dans les cieux... »



Et devant l'ahurissement de tout le café, le rédacteur en chef de l'Eclaireur *déclama : « Celui qui règne dans les cieux... »*

Jacques Yvel.

" L'Anti-concierge "

Sapeck, l'original bohème qui mourut dans la peau d'un fonctionnaire, avait fondé, au Quartier latin un petit journal, l'*Anti-Concierge*, dont l'abonnement annuel était de un franc.

Ce canard ne déployait ses ailes que quatre fois par an, tous les jours de terme. Et, naturellement, il était la joie de tous les bourgeois qui avaient eu mailie à partir avec leur pipelet.

Un jour, un abonné vint se plaindre à Sapeck qu'il ne recevait jamais l'*Anti-Concierge*. Le joyeux fumiste ne se démonta pas pour si peu.

— Vous n'avez qu'à l'acheter, dit-il simplement.

— L'acheter!... Mais...

— Vous le trouverez dans tous les kiosques du boulevard Saint-Michel.

— Mais, Monsieur, je suis abonné!

— Tout s'explique, Monsieur, je n'envoie jamais mon journal aux abonnés.

— Ah! pourquoi ça?

— Parce que j'ai remarqué que ça fait du tort à la vente au numéro.



SUPREMA LEX, SUPREMA INJURIA

LE CONDUCTEUR. — Non, que je vous dis, faut tout garder sur vos genoux.
— Mais il n'y a personne!
— Me regarde pas, c'est le règlement.

Pêle-Mêle Causette

C'est l'époque où s'échangent, chaque année, les vœux de bonheur. Je manquerais à tous mes devoirs envers nos lecteurs si je ne leur souhaitais pas, au nom de tous nos collègues, les joies que peuvent renfermer les 365 jours qui vont suivre.

« Toutes les perfections plus une », dit un de nos grands négociants en parlant d'un de ses produits particulièrement recommandable.

« Toutes les prospérités, plus une », tel est, chers lecteurs, le vœu sincère que je forme pour vous.

— Quelle est, me demanderez-vous, cette X plus unième prospérité, qui est nécessaire encore, après la réalisation générale?

C'est le contentement, sans lequel tous les autres bonheurs réunis ne suffisent pas à constituer *le bonheur*.

Donc, je souhaite à chaque lectrice du *Pêle-Mêle* de trouver toujours sa propre robe plus jolie que celle de ses amies.

Je souhaite aux commerçants de ne comparer leur inventaire de cette année qu'avec ceux des plus mauvais exercices et non avec les meilleurs.

Je souhaite aux députés de se contenter de leurs quinze mille, en songeant à leurs pauvres prédécesseurs qui parlaient tout autant qu'eux pour beaucoup moins d'argent.

Je souhaite aux apaches de se contenter des horions qu'ils échangent entre eux, sans chercher à exercer leur savoir faire sur l'inoffensif passant.

Je souhaite aux grandes étoiles du Théâtre Français de rester dans la maison de Molière, où elles cueillent tant de lauriers, et ne pas pousser l'ambition jusqu'à vouloir une scène pour elles seules, ce qui ne réussit que rarement.

Je souhaite aux cuirassés de la Marine de se contenter de naviguer sur l'eau, et de ne pas jalouser les submersibles qui marchent dessous.

Je souhaite à la France de se contenter de mettre en valeur son empire colonial et de ne pas chercher à s'approprier d'inutiles Marocs, qui coûtent fort cher et ne rapportent rien.

En un mot, je souhaite à chacun de ne souhaiter que ce qu'il peut avoir.

Fred ISLY.

Petite scène parisienne

LES DEUX COCHERS

Deux cochers viennent de s'accrocher.

1er COCHER. — Espèce de fourneau, tu n'peux pas tenir ta droite!

2e COCHER. — Fourneau toi-même eh! empaillé!... Quand on n'sait pas conduire, on va à l'école!

1er COCHER. — Ta bouche, galvaudeux, propre à rien!

2e COCHER. — Va donc, eh résidu!

1er COCHER. — Tête à caler les roues d'corbillard!

2e COCHER. — Essence de moisi !

1er COCHER. — Râclure de vieille casserole!

2e COCHER. — Défraîchi! Trompe la mort!

1er COCHER. — Tête à massacre!

2e COCHER. — Graine d'abattoir!

1er COCHER. — Pochetée!

2e COCHER. — Truffe!

Cependant, un agent s'est approché. Il tire son calepin, prêt à verbaliser. Les deux cochers descendent de leur siège.

1er COCHER. — M'sieu l'agent, c'est c'grand cadavre qu'est venu se j'ter dans ma voiture. Voyez mon garde-crotte est cassé. Pourtant, j'tenais ma droite!

2e COCHER. — Tu t'nais ta droite... eh! soufflé... Tu t'nais ta droite?... Si on peut dire! Choléra, va!

1er COCHER. — Parfaitement, espèce d'égoût!

2e COCHER. — Tais-toi donc, feignant!

1er COCHER. — Echappé d'chez Metchnikoff!

2e COCHER. — Extrait de Bicêtre! Veau mal cuit!

L'AGENT (*paternel*). — Allons... Allons!...

1er COCHER. — Voyez-vous, c'te grande carcasse qui vient insulter les personnes! Et d'abord, faudrait voir à être poli, hein!

2e COCHER. — J'suis plus poli qu'toi!

1er COCHER. — Non, m'sieu!

2e COCHER. — Si, m'sieu!

1er COCHER. — J'vous insulte pas, moi!

2e COCHER. — Est-ce que je vous dis quelqu'chose, moi?

1er COCHER. — M'sieu l'agent est là pour témoigner. Est-ce que j'ai été poli, oui ou non?

L'AGENT. — C'est bon..., c'est bon..., Vot' nom?

1er COCHER. — Jean Arsène, de l'Urbaine...

L'agent prend ses notes et s'éloigne. Les deux cochers, apaisés, remontent sur leurs sièges. Au fond, d'ailleurs, ils se moquent de l'incident, étant assurés l'un et l'autre.

A ce moment passe une auto.

LE CHAUFFEUR (*goguenard*). — Contravention, hein?

1er COCHER. — De quoi... de quoi qu'y s'mêle c't'écraseur-là? Espèce de...

2e COCHER (*l'interrompant*). — Laissez donc..., laissez donc. Vous n'allez pas vous commettre avec ces gens-là!...

1er COCHER. — Vous avez raison... Il n'est pas de notre monde!... Allons!

2e COCHER. — Mais passez donc, je vous en prie!

1er COCHER. — Après vous, cher collègue!

2e COCHER. — Hue! Cocotte!

***

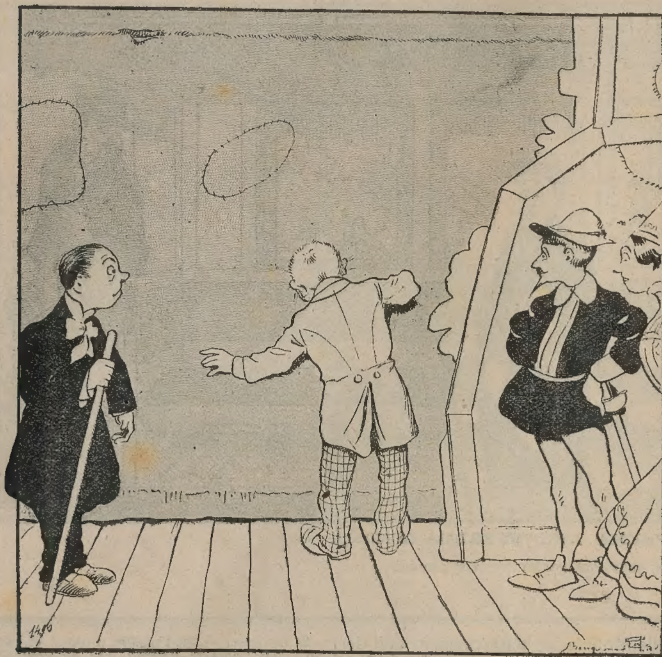
NOS BONS DISTRAITS

Le professeur, très distrait, rencontre une dame:

— Ah! bonjour Madame Dubillardot, comment va?

LA DAME. — Pas mal, merci, mais comme vous le voyez, je suis en deuil de mon mari.

LE PROFESSEUR (*tout à fait distrait*). — Ah! oui, votre mari! Comment va-t-il, ce cher ami?



AU THEATRE DE LANDERNEAU

— Au rideau!...
— Pas encore, Augustin... les quatre spectateurs de l'orchestre font une manille... attendez qu'ils aient fait la belle!

Courrier Pêle-Mêle

Pensions des Sénateurs et des Députés.

(Réponse à la question posée par M. L. Genève, dans le *Pêle-Mêle* du 15 novembre.)

Monsieur le Directeur,

Il existe, pour les anciens sénateurs et les anciens députés, leurs veuves et leurs orphelins mineurs, deux caisses de retraites distinctes, qui ne font jamais appel aux fonds de l'Etat, créées, par les résolutions du Sénat, en date du 28 janvier 1905, et de la Chambre des Députés, du 23 décembre 1904.

Une loi du 9 février 1905 a autorisé ces Caisses à recevoir des dons et des legs et à déclarer les pensions servies incessibles et insaisissables en totalité.

Voici comment fonctionne la Caisse des retraites du Sénat:

Administrée par les Questeurs, elle est alimentée par une *retenue* mensuelle de 5 0/0 (3 0/0 lorsque l'indemnité était de 9.000 francs) opérée sur l'*indemnité parlementaire*.

Elle sert des pensions à tout ancien sénateur âgé de 60 ans, ayant rempli son mandat pendant 9 ans, ou consécutivement, ou à différents intervalles, à condition qu'il ait, en cas de *non-réélection*, *continué à verser* jusqu'à cet âge la contribution annuelle de 750 francs.

Le montant de la retraite est du tiers de l'indemnité parlementaire, (5.000 francs), réversible pour moitié au profit, soit de la veuve du sénateur déjà pensionné, soit de ses orphelins mineurs, soit des enfants mineurs, dont la mère est remariée. A également droit à la pension, la veuve non remariée d'un sénateur décédé au cours de son mandat, ou d'un ancien sénateur qui effectuait le versement de la cotisation mensuelle.

Le titulaire perd ses droits aux arrérages lorsqu'il est réélu sénateur ou nommé à une fonction rémunérée sur les fonds de l'Etat.

La Caisse des retraites de la Chambre des Députés fonctionne tout différemment:

A l'âge de 55 ans, tout membre qui aura exercé le mandat législatif pendant quatre ans, soit consécutivement, soit par intervalles, aura droit à une pension viagère, dont le taux est fixé chaque année, suivant les ressources de la Caisse, mais ne pouvant, en aucun cas, dépasser 2.400 francs.

La Caisse est alimentée par une cotisation mensuelle de 15 francs prélevée sur l'*indemnité parlementaire*, comme il est déjà procédé pour les abonnements de chemins de fer et pour la buvette.

Les versements, en cas de *non-réélection*, *doivent être continués* jusqu'à 55 ans.

Les veuves non remariées et les orphelins mineurs d'un ancien député ont droit à une pension également fixée chaque année, et dont le maximum est de 1.200 francs.

Les arrérages sont suspendus et acquis à la Caisse en cas de réélection d'un ancien Député, soit à la Chambre, soit au Sénat. Le cumul est interdit dans la limite de 2.400 francs, avec les traitements d'activité payés par l'Etat.

Ces Caisses mutuelles ont remplacé les « Fonds de Secours » qui existaient auparavant dans les deux Chambres. Elles ont été créées, dit un rapport, « pour assurer un minimum de ressources à ceux qui, après avoir sacrifié leur position personnelle pour accomplir un mandat de député, se trouvent privés de ce mandat, à l'heure où leur âge ne leur permet plus de reconstituer leur ancienne situation, ni de chercher une nouvelle carrière. »

Il va sans dire que les anciens ministres, qui, pour la plupart, sont des parlementaires, ont droit aux mêmes pensions, suivant qu'ils appartenaient à l'une ou à l'autre Chambre.

Recevez, etc.

R. COEFFIER.

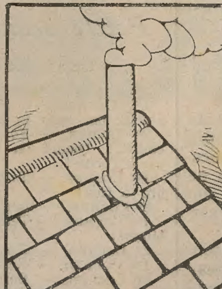
TABAGY LE FUMEUR



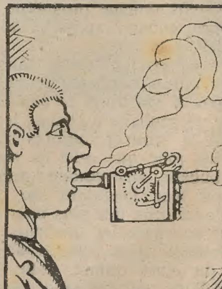
J'aime, l'hiver, fumer ma forte pipe, qui me sert de douce chaufferette.



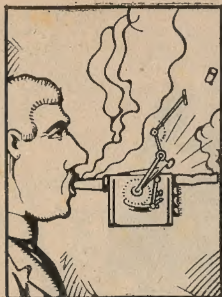
J'aime fumer aussi, avec de bons camarades, la grosse pipe que j'ai installée dans mon fumoir et qui vaut un poële. On y met autant de tuyaux que l'on veut. La fumée de la pièce est emportée par un aspirateur de mon invention...



Aussi, lorsqu'on voit cette fumée parfumée s'échapper au-dessus de mon toit, on dit:
— Tiens! une joyeuse société fume, chez Tabagy.



Voici mon porte-cigarettes automatique à répétition. Il contient cinq cigarettes.



Dès que l'une de ces cigarettes est terminée, un déclanchement a lieu; le mégot — puisqu'il faut l'appeler par son nom — allume la seconde cigarette, qui surgit à la place de la première.



Ma femme déteste la fumée. Je puis fumer en sa présence, grâce à cette cloche de verre mince, à travers les parois de laquelle nos paroles s'entendent parfaitement.



Rien n'est plus ennuyeux que de laisser s'éteindre une pipe momentanément abandonnée en cours de combustion. Aussi, ai-je un aspirateur. Je place ma pipe dans la bouche dudit aspirateur, qui fume automatiquement à ma place pendans ma courte absence.



J'ai aussi un porte-cigarette multiple qui représente l'arbre généalogique de ma famille. Une cigarette brûle en l'honneur de chacun d'eux.



Sous vos yeux, j'ai tenu à mettre le porte-cigares que j'offris à mon ami Tournevent, le maître du Moulin Sans-Souci.



Si vous désirez, ami lecteur, non pas vous perfectionner dans l'art de fumer, mais, au contraire, briser toutes relations avec le tabac, fumez donc ce porte-cigarette.



Ou cette pipe dont la combustion rend, le soir, l'inscription lumineuse.



Et vous pourrez, je pense, écraser vos divers instruments de fumerie sous votre talon, chose que je souhaite à tous ceux qui désirent le faire sans pouvoir y parvenir.

Recette pour détacher

Monsieur le Directeur,

Dans l'article *Pêle-Mêle Connaissances*, je relève le passage suivant:

« Avec le fiel de porc, on dégraisse avec succès les étoffes ».

Or, depuis 1896, je me sers, avec succès, d'une eau à détacher, dont je vous livre, avec plaisir la formule:

Eau tiède: 1.000 cc; savon de Marseille: 50 grammes; carbonate de soude: 30 grammes; puis verser dans le liquide tiède:

Fiel de porc: 60 grammes; huile de lavande ou de citron, ou autre huile essentielle: quelques gouttes:

Pour donner un parfum à la solution, toute odeur peut être choisie par les intéressés, car elle n'a aucune action sur le mélange.

J'espère que cette formule rendra service aux lecteurs du *Pêle-Mêle*, car son bon marché et sa fabrication facile, permettent à tout le monde de fabriquer ce produit utile dans tous les ménages.

Recevez, etc.

A. Moreau, de Tours.

Question interpêlemêliste

De quoi est composée la pâte noire dont sont recouverts les tableaux noirs d'école?

A. Lemperayre.



CE QUE REPRESENTENT LES MOTS.

Avez-vous jamais réfléchi à ce que seraient, prises au propre, certaines formules qu'on emploie couramment. C'est ainsi qu'un Monsieur qui réside en Amérique n'hésite pas à écrire à un ami restant en France: « En attendant le plaisir de te voir, *je te serre cordialement la main.* »

Cette gigantesque poignée de main, pour s'effectuer en réalité nécessiterait deux bras mesurant chacun la bagatelle de 2.000 kilomètres.



LE ROI NÈGRE (*à son invité*). — Ceci est un rôti d'éléphant. Est-ce que vous avez un morceau de prédilection?
L'EUROPÉEN. — Si ça vous est égal, je prendrai la défense.



NOS DOCTEURS FESTOIENT

LA BONNE. — C'est votre client Durand qui vous attend depuis ce matin, et vous fait demander si vous ne vous préoccupez donc pas de sa santé!
LE DOCTEUR. — Mais, au contraire, j'en ai le plus grand souci! Voilà trois fois déjà que nous buvons à la santé de nos malades.

Sa soupe préférée

L'empereur d'Allemagne a une prédilection très marquée pour certaine soupe dont la recette nous a été révélée récemment par un journal d'Outre-Rhin.

Cette soupe ne se fait qu'en été, quand on a des concombres, du cabillaud frais et de bonnes écrevisses. On prend quelques feuilles de betteraves rouges, un peu de ciboulette et de fenouil; ce trio végétal est cuit dans de l'eau salée, puis pressé, haché menu et déposé au fond d'une soupière. On y ajoute un demi-litre de saumure à concombre et autant de pâte de pain aigrie, et la soupière est placée dans une glacière. On épluche deux concombres frais et on les coupe en dés, on y ajoute quatre cents grammes de viande froide de cabillaud et on saupoudre avec de la ciboulette et de la feuille de fenouil.

Une heure avant de servir, on y fourre trois quarts de litre de bonne crème aigrie passée par une étamine, et on mélange le tout avec soixante queues d'écrevisses et six œufs durs coupés en petites rondelles et quelques fragments de glace.

Le tout doit être servi aussi froid que possible.

Un peu compliquée peut-être cette soupe allemande? Mais il paraît que c'est un délice!

* * *

Les Étrangers aux États-Unis

Il faut, d'après le *Far-West*, journal américain, évaluer à cinquante millions environ le chiffre des étrangers fixés aux Etats-Unis. La plupart d'entre eux parviennent à réaliser d'importantes économies et à en adresser certaine partie à leurs parents restés en Europe. Des chiffres exacts ne seront pas sans intérêt.

Ainsi, on évalue à 50 millions de livres sterling la somme totale qui traverse annuellement l'Océan. L'Italie, à elle seule, reçoit 70 millions de dollars; l'Autriche, 65; la Grande-Bretagne, 25; la Russie, 25, et l'Allemagne, 15.

Les chiffres concernant l'Allemagne et l'Italie, nécessitent une remarque, tant ils sont disproportionnés. L'émigration allemande est, en effet, deux fois supérieure, numériquement, à l'émigration italienne. La sobriété bien connue des Latins peut, seule, expliquer une aussi forte disproportion dans le chiffre des économies.

Le *Far-East* nous donne encore de curieux détails sur les émigrants russes. On évalue leur nombre, aux Etats-Unis, à deux millions. Ils y exercent des professions variées, mais signalétiques de leur intellectualité toujours très rudimentaire ou très cultivée.

Deux cent mille Russes travaillent dans les mines de Pensylvanie, tandis qu'on évalue à plus de onze mille leurs compatriotes exerçant la profession médicale, et que près de quatre mille Russes collaborent comme écrivains dans les feuilles de langue anglaise rédigées aux Etats-Unis.

A Boston, dans le Massachussets, les Russes ont leur bibliothèque particulière, dont l'existence remonte à 1830. Et les Russes immigrés peuvent lire, aux Etats-Unis, onze quotidiens et quatre magazines rédigés entièrement dans leur langue maternelle.

Deux mots, maintenant, pour conclure, sur l'immigration japonaise, dont il fut tant question l'an dernier. Ils expliqueront, sans doute, l'antagonisme des Américains et des Nippons.

Les immigrants japonais appartiennent surtout aux professions suivantes: commerce, agriculture, arts, mines, chimie. Il est curieux



MYOPIE

LA DAME (*croyant être devant l'autobus*). — Sapristi, encore complet!!!

de rechercher de quelle façon se comportent, aux Etats-Unis, ceux que l'on a coutume aujourd'hui d'appeler les « Yankees d'Extrême-Orient ».

Eh bien! leur succès est prodigieux, de l'aveu des Américains eux-mêmes. Traduisons plutôt:

« Pour se servir d'une vieille hyperbole, les Japonais font lever des dollars aux endroits même où nous ne ramasserions que des cents. Et ils estiment partout leurs bénéfices sur une base de 200 pour cent. Leurs agriculteurs ont tiré des merveilles de notre sol. Leurs écrivains ont ajouté à notre littérature. Leurs artistes ont élargi l'art américain. Quant à leurs ingénieurs, ils nous ont donné des machines qui nous sont, actuellement, indispensables. »

* * *

Le poisson sympathique

Une question assez à la mode — on a pu s'en convaincre en feuilletant les revues scientifiques — est de savoir si les poissons peuvent entendre.

Pour élucider ce problème, des expériences ont été faites de différents côtés. Mais elles n'ont donné, semble-t-il, que des résultats contradictoires. Et si nous interrogeons les pêcheurs à la ligne, nous enregistrerons presque uniformément la même divergence d'opinions. Les poissons sont-ils sourds? Les poissons peuvent-ils « parler »?

Le problème, à vrai dire, n'existait pas, il y a quelques années. Le grand courant de sympathie humaine qui s'étendit alors sur les bêtes par réaction contre les froides théories cartésiennes des « animaux-machines », allait jusqu'à prêter des sentiments aux poissons. On leur prêtait même d'excellents sentiments. Le poisson était vertueux et « ami de l'homme ».

Il n'est pas dénué d'intérêt, sans doute, de toucher du doigt l'exagération où l'on put atteindre dans cet ordre d'idées. Elle est signalétique, en somme, de cet amour parfois irraisonné qu'il est de mode d'afficher pour nos « frères inférieurs ».

Il se forma même une société des amis des poissons.

L'un des *ichtyophiles* s'exprimait ainsi:

« On affirme que les poissons sont étrangers aux sentiments de reconnaissance, base de toute domestication. C'est là une grande erreur. Ils sont même capables d'affection.

« Nous sommes tous les jours à même d'observer une anguille qui sort sa tête de son bassin à la vue des personnes qu'elle connaît, et cela dans un but désintéressé, car elle refuse habituellement la nourriture qu'on lui présente.

« Cette anguille amie, nous l'avons depuis une vingtaine d'années dans notre aquarium. Et lorsqu'il nous arrive de demeurer plusieurs jours sans l'aller voir, elle donne des marques indubitables d'inquiétude et d'ennui. »

Le *London's Magazine* citait, il y a quelques années, un fait qui « devait faire crier au miracle. »

Les poissons ressentent souvent une grande amitié les uns pour les autres. Une personne, qui avait, dans un vase deux dorades de la Chine, en ôta une. L'autre refusa de manger et montra des symptômes évident de découragement jusqu'à ce que son compagnon lui eût été rendu ».

Franklin cite un fait plus curieux encore. Sur la côte d'Ecosse, où se trouvent des étangs salés en communication avec la mer, il vit des morues si bien apprivoisées qu'elles venaient chercher leur nourriture jusque dans sa main.

« La femme du garde prit même une de ces morues et, l'installant sur ses genoux, la caressa et la flatta, disant: « Pauvre amie, pauvre amie! » absolument comme si ç'eut été un enfant. Elle lui ouvrit alors la bouche et y introduisit une moule que le poisson avala « en donnant des signes qu'il la trouvait bonne »; puis elle la remit dans l'eau. »

Pourquoi, écrit un commentateur enthousiaste, le sentiment de la reconnaissance chez les poissons n'éveillerait-il l'attachement et la fidélité?

Et il raconte l'histoire d'un poisson nullement apprivoisé qui s'attacha spontanément à une personne qui lui avait rendu un service signalé.

Le docteur Warwick nous relate, à cet égard, une aventure personnelle qui peut être considérée comme un modèle du genre:

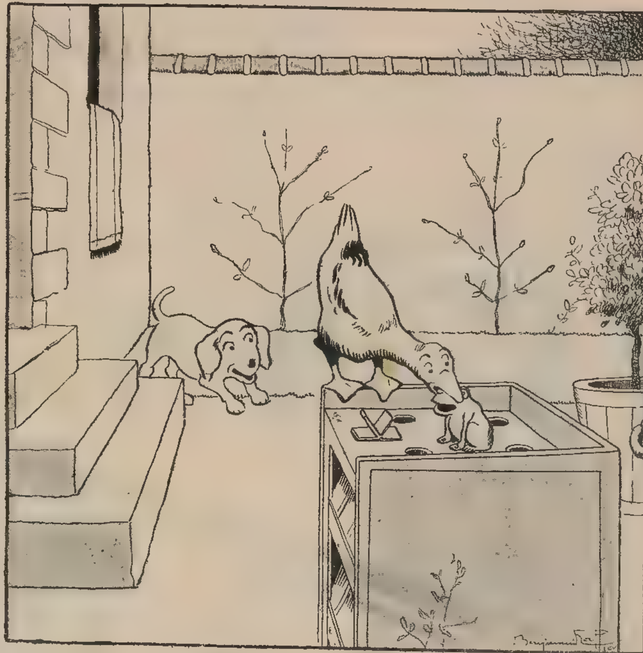
« Je me promenais, dit-il, le long d'un étang appartenant au comte de Strandford, lorsque le bruit de mes pas (les poissons entendent!...) effraya un magnifique brochet.

« Le poisson s'enfuit comme une flèche. Mais dans sa course, il se heurta si violemment contre un poteau, qu'il se fractura le crâne: un bond désordonné le rejeta alors hors de l'eau.

« J'appelai le garde. Assisté par lui, j'appliquai un bandage sur la fracture du poisson. Cela fait, nous le rejetâmes à l'étang et l'abandonnâmes à son sort.

« Le lendemain matin, dès que je reparus sur le bord de la pièce d'eau, le poisson vint à moi, tout près de la berge et posa sa tête sur mes pieds. Je me promenai alors quelque temps et le poisson ne cessa de nager en suivant mes pas. Peu à peu, il devint si docile qu'il arrivait dès que je sifflais et mangeait dans ma main. Avec les autres personnes, au contraire, il resta toujours aussi ombrageux et aussi farouche que par le passé. »

On pourrait multiplier les citations de ce genre. Notre scepticisme à l'égard de ces fables n'en demeurera pas moins inébranlable. Elles ne prouveront qu'une chose, c'est que, muets ou non, les poissons ont des amis qui sont terriblement... bavards.



DANS LA BASSE-COUR DU BANQUIER V. REUX

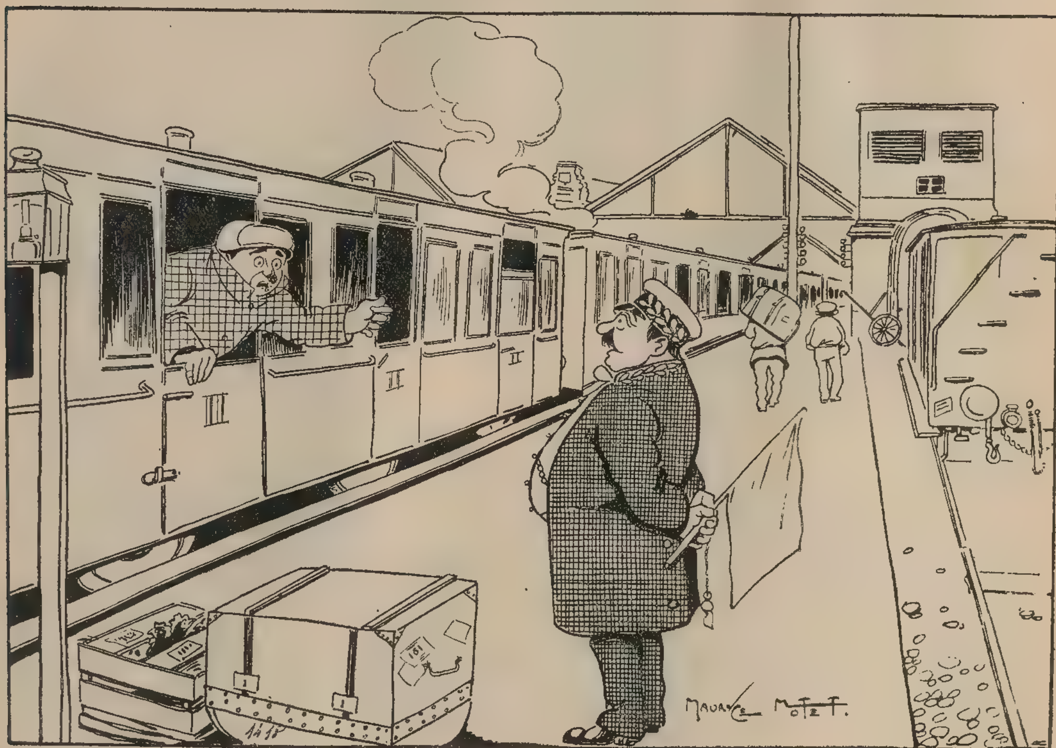
LE CANETON. — Sapristi!... Je croyais que c'était plus facile de manger la grenouille!!!



BONNES AMIES

— Tiens, Mme Mulot est joliment bien avec l'institutrice.
— C'est drôle qu'elle puisse être bien avec une autre, quand elle est si mal étant toute seule!

A L'ORLÉANS



— Dites donc, Monsieur, il n'y a pas de bouillotte...
— Oh! moi, ça me laisse froid!
— Nous aussi!
— Alors, de quoi vous plaignez-vous?





SOUVENT LA PEUR D'UN MAL

— Vous pourriez me gêner avec vos jambes ainsi allongées... retirez-les, je vous prie, ou je vous préviens que ça va se gâter!!!

— Voilà!!!

EN SOIRÉE



L'Invité de droite. — C'est peu gênant. On n'écoute pas. Quand c'est fini, on applaudit machinalement et la chanteuse est contente.



— M. Edgard, à votre tour.
— Mais, Madame, je ne sais rien.
— Si, si, vous composez des chansonnettes, vous allez nous en chanter... d'ailleurs tout le monde l'attend avec impatience... Et l'invité s'exécute.



Quand il eut fini, il pense, avec conviction:
— Que de bravos, quel succès! On voit que j'ai été compris, je vais en rechanter une autre.

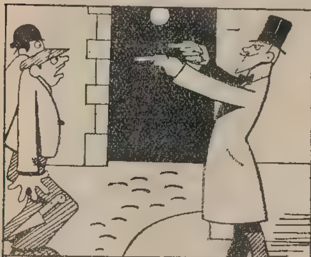


LES AGENTS D'ASSURANCES

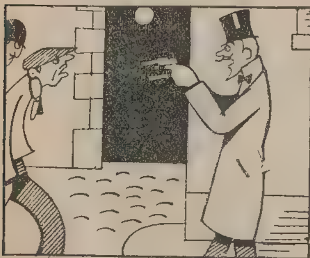
M. Lactif rentre chez lui...



Des apaches surgissent, qui le menacent...



M. Lactif recule, et sortant deux revolvers de ses deux poches, les braque sur les deux bandits.



— Messieurs, je pourrais vous tuer... Votre métier comporte donc des risques auxquels, imprévoyants, vous ne pensez jamais, j'en suis sûr...Vous devriez être assurés sur la vie, c'est indispensable... Je suis agent de la grande compagnie d'assurances le « Félix » etc.

Le crime d'Auteuil

Entre le handicap et le steeple-chase, la vieille Mme Bouzic — un des piliers du champ de courses d'Auteuil, si tant est qu'un champ de courses puisse avoir des piliers — venait de toucher, aux guichets du Mutuel, Tire Bouchon gagnant, et Hareng-Saur placé, lorsqu'au moment où elle remisait, dans son sac à main, la somme de 123 francs 40, qui résultait de ses tuyaux, elle fut abordée à l'improviste par le nommé Crépin Gargouillou.

Crépin Gargouillou lui dit avec les marques du plus profond respect:

— Bonjour Madame... Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, ni vous non plus, mais vous ressemblez à une vieille tante que j'ai beaucoup aimée; aussi, je veux faire votre fortune... Venez avec moi jusqu'à ce petit bouquet de bois que vous voyez là-bas, près de la banquette irlandaise, car j'ai à vous confier des secrets de la plus haute importance, et il faut que nous puissions causer en toute tranquillité...

Cette vieille dinde de mère Bouzic se laissa prendre à ce piège grossier; et convaincue que Crépin Gargouillou allait, pour ses beaux yeux, lui révéler l'existence d'un trésor, elle s'empressa de l'accompagner jusqu'au susdit petit bois.

Une fois là:

— Je vous écoute, dit-elle.

Alors, Crépin Gargouillou l'étrangla proprement, lui vola son sac à main et s'en alla d'un pas allègre.

*
* *

Le lendemain matin, il acheta les journaux pour avoir des détails inédits et sensationnels sur le crime du champ de courses d'Auteuil. Ces diables de journalistes trouvent toujours quelque chose de nouveau à apprendre aux assassins sur la façon dont leur crime a été commis... Crépin Gargouillou fut intéressé au plus haut point, par une foule de circonstances romanesques et de détails imprévus, auxquels il n'avait pas pris garde: cette lecture passionnante le fit frémir et palpiter. Depuis *Rocambole*, il n'avait jamais rien lu d'aussi bien écrit! Et il se disait avec orgueil:

— Est-il possible que ce soit moi, le héros d'un drame aussi mystérieux, sinistre et embrouillé? Ah! je n'espérais pas une pareille gloire!

Deux jours après, il fut arrêté. Cela ne lui déplut pas, car il ne lui restait plus un radis; il avait gaspillé, en folles orgies, tout le pécule de la mère Bouzic, et il fut tout heureux et tout aise de se trouver sous les verrous. On le traita comme l'enfant prodigue.

Les théories humanitaires ayant continué à faire leur chemin, Thémis considérait, maintenant, tout criminel comme une victime des iniquités sociales. Et il n'était pas d'attentions, pas de petits soins touchants qu'on ne prodiguât aux infortunés que l'odieuse tyrannie du régime capitaliste, poussait à démolir les *pantes* et à *zigouiller* les vieilles rentières... Pauvres enfants, ce n'était pas de leur faute!...

*
* *

Crépin Gargouillou fut tout de même traduit en Cour d'assises, sous l'inculpation grave d'assassinat suivi de vol, avec préméditation.

Le président Sirotin, qui dirigeait les débats, était un philanthrope aux idées larges; il comprenait que l'homme n'est pas parfait, et qu'on ne peut pas lui demander de faire la pige à saint Augustin, sous le rapport de la conduite... Aussi chercha-t-il à excuser de son mieux, Crépin Gargouillou; mais, par exemple, il fut sévère pour la mère Bouzic:

— Cette vieille guenon rapace a été assassinée aux courses, eh bien! tant pis pour elle! s'écria-t-il vertement... Si elle était restée sagement chez elle à raccommoder ses bas, au lieu de se livrer à la funeste et dégradante passion du jeu, cela ne lui serait pas arrivé! Elle n'a donc qu'à s'en prendre à elle-même, c'est bien fait!

Pour un peu, il eut félicité Crépin Gargouillou... Malheureusement, l'avocat général, qui était un esprit étroit, imbu de préjugés d'un autre siècle, réclama, avec une véhémente éloquence, un châtiment exemplaire.

Les jurés, qui penchaient vers l'indulgence, furent retournés par son réquisitoire, et rendirent un verdict impitoyable.

L'accusé fut déclaré coupable à l'unanimité, sans circonstances atténuantes, et condamné au maximum de la peine, c'est-à-dire à quinze jours de privation de dessert et à l'obligation de copier dix fois le verbe: « Je tue des vieilles rentières pour les dévaliser, tu tues des vieilles rentières pour les dévaliser, il tue des vieilles rentières, etc., etc... »

En entendant cette rigoureuse sentence, Crépin Gargouillou s'évanouit.

*
* *

Mais rassurez-vous, âmes sensibles, les jurés, émus de pitié, ont signé un recours en grâce en sa faveur. Espérons que le Président de la République ratifiera cette mesure de clémence, puisqu'il gracie tout le monde — excepté les faisans qu'il massacre à Rambouillet. Il est vrai que ces innocents s'ont commis aucun crime et que, par conséquent, ils ne méritent pas d'intéresser l'opinion publique.

Robert Franchevile.

Entre auteurs et critiques

L'Auteur. — C'est vous qui avez fait tomber ma pièce.

Le Critique. — Peut-être, mais je n'étais pas seul.

L'Auteur. — Qui donc y aurait contribué aussi?

Le Critique. — Vous.

* * *

AU PALAIS

Le Juge. — Vous êtes accusé d'avoir frappé violemment le plaignant. Qu'avez-vous à répondre?

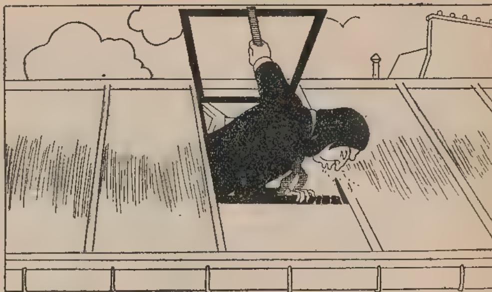
Le Prévenu. — Monsieur le Président, c'est un idiot.

Le Juge *(sévère)*. — Sachez que les idiots sont des hommes comme vous et moi.



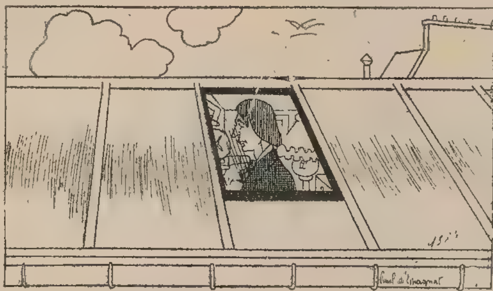
Cinq minutes après, le contrat d'assurance se signait sur le trottoir.





LOGEMENTS PARISIENS

Quand Césure, le poète, a besoin d'éternuer... ...Il est obligé de se mettre à sa lucarne...



...Pour ne rien casser chez lui!...

DE NOS LECTEURS

Une rencontre comme on en voit peu.

Appelé à Paris pour un procès, un certain comte Flamarens traversait la forêt de Fontainebleau, quand il aperçut une bande de cavaliers aux allures discrètes, s'engageant dans un chemin de traverse. Aventureux et curieux, il les suit jusqu'à un carrefour où il voit une assez grande affluence de monde.

Aussitôt, il devient le point de mire de tous les regards, et ces regards n'ont rien de bienveillant: il se croit tombé au beau milieu d'une bande de malandrins, quand des inconnus, s'approchant de lui, lui demandent quel motif l'amène en ce lieu:

— Probablement, monsieur le même qui vous y a conduit, répond sèchement le comte.

Sur cette réponse, le délégué des malandrins supposés revient sur ses pas, rentre dans le cercle de ses amis, et les chuchottements redoublent d'activité.

— Je suis un homme mort, pense le comte, qui déjà s'apprêtait à une résistance désespérée pour défendre ses jours .

Qu'on juge de sa surprise, lorsque deux ou trois membres de la réunion, s'étant approchés de lui, au lieu de lui demander sa bourse, lui offrent une somme vraiment ronde.

— Deux cents louis, lui disent-ils, si vous vous retirez!...

La situation devient piquante. Sans rien y comprendre, et à tout hasard:

— C'est trop peu, répond résolument le comte.

Les autres le laissent et vont délibérer de nouveau avec leurs camarades. Discussion fort animée, suivie du retour des ambassadeurs. Cette fois, ils proposent cinq cents louis, et les montrent:

— Va pour cinq cents louis! fait Flamarens toujours ébaubi, mais n'en laissant rien paraître .

On finance, il empoche, salue et remonte à cheval. Son départ est accompagné de salamalecs interminables et des marques d'une satisfaction non équivoque.

A Melun, où il se rendait le comte de Flamarens eut le mot de l'énigme. Le rassemblement qu'il avait rencontré se composait, non point de voleurs, ni d'assassins, mais d'honnêtes bourgeois associés pour l'achat d'un lot à vendre dans la forêt. L'ayant pris pour un rival, un dangereux enchérisseur et l'ayant écarté au prix pourtant considérable de cinq cents louis, ils estimaient encore avoir fait une excellente affaire.



— Dis, papa, comment que tu ferais si t'étais Chinois?

* * *

Le Klapperstein.

La médisance, qui a sévi de tout temps (surtout, prétendent les hommes, parmi les sexe aimable), était sévèrement réprimée jadis.

La femme convaincue de médisance était condamnée à déambuler avec un collier de pierre autour du cou à la procession du dimanche.

La pierre qui servait à Mulhouse, et qui portait le nom de *klapperstein* (pierre des bavards), existait encore il y a cinquante ans; peut-être existe-t-elle de nos jours? Elle était suspendue par une chaîne au-dessous d'une fenêtre de l'hôtel de ville, en face la rue Guillaume-Tell. Elle pesait tout près de douze kilogrammes et représentait une tête de femme grotesque qui ouvre de grands yeux et tire la langue. Au-dessus de la chaîne qui la retenait au mur, se trouvait une inscription dont voici la traduction:

Je suis nommée la pierre des bavardes,
Bien connue des mauvaises langues;
Quiconque prend plaisir à la dispute et à la querelle
Me portera par la ville.

Comme Mulhouse ne possédait qu'une pierre, s'il arrivait que deux femmes fussent condamnées à la porter, ce qui arrivait assez souvent, l'une d'elles se chargeait de ce lourd et singulier collier depuis la place publique jusqu'à l'une des portes de la ville, où l'autre la relevait alors. Un écriteau, attaché sur le dos de celle qui momentanément ne portait pas la pierre, indiquait les noms et prénoms des deux bavardes, ainsi que la nature du délit. Un de ces placards, écrit en gros caractères romains, sur du papier fort, de trente-deux centimètres de haut, sur vingt-neuf de large, est conservé dans les archives de la mairie de Mulhouse.

Le *klapperstein* a été employé à Mulhouse jusqu'en 1798, et la tradition cite encore le nom de la mauvaise langue qui l'a porté la dernière.

* * *

Le commerce des orchidées

Les profanes se contentent d'admirer les orchidées et seuls les spécialistes et quelques amateurs éclairés connaissent l'importance du commerce qui se fait de ces fleurs, dont quelques-unes sont magnifiques et rarissimes.

D'après les renseignements suivants, empruntés à une publication spéciale, certains spécimens d'orchidées récemment découverts dans les forêts de l'Asie, de l'Amérique du Sud et de l'Océanie, ont atteint, dans les ventes publiques, en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis, le prix fabuleux de 100.000 francs. D'autre part, on cite couramment, dans le monde orchidéophile, certaines ventes sensationnelles, comme, par exemple, celle de la collection Rosslyn, dont un *odontoglossum*, fut adjugé 30.000 francs. Trois autres *odontoglossa*, appartenant à M. N. C. Cookson, de Londres, furent vendus par lui, 16.000 francs, 14.962 francs, et 11. 419 francs. La collection de cet amateur, laquelle comprenait 78



DISTRACTION DE JOUEUR

— Tiens, ce vieil Alfred!... On s'était pas vu depuis longtemps. Ça va?
— Pas trop! J'ai perdu mon père...
— Sur quel cheval?

plants de cette espèce, fut, d'ailleurs, vendue pour la coquette somme de 125.000 francs.

Il y a mieux cependant: le *Pearson's magazine* rapportait, il n'y a pas bien longtemps, qu'un grain de pollen, pris sur une orchidée jusqu'alors inconnue, avait été payé 4.000 francs, et que le propriétaire de cette fleur, unique au monde, se repentant presque de ce qu'il considérait comme une générosité, refusait toute autre vente de la semence microscopique, afin de se réserver le bénéfice des fécondations d'une façon exclusive.

Le « défilé noir ».

Au moment où les choses et les gens de police sont, pour ainsi dire, au premier plan de l'actualité, il est intéressant de signaler un procédé dont on se sert actuellement tous les matins à la préfecture de police de New-York.

On commence par rassembler tous les prisonniers qui ont été mis, la veille, en état d'arrestation, et on les fait entrer un par un dans une grande salle.

Là se tiennent environ cent cinquante à deux cents hommes dont la figure est entièrement recouverte par un grand masque noir. Ce sont les agents de la police secrète qui passent en revue le « gibier » de la veille.

Au commandement de: « Regardez devant vous! Regardez à droite! Regardez à gauche! » le prisonnier, dont le nom est clamé dès son entrée dans la salle, défile devant les détectives new-yorkais, masqués de noir, qui prennent rapidement des notes ou fixent leurs souvenirs.

Il paraît que ce système a un double avantage. D'abord, les agents secrets, au bout de deux ans de cette inspection quotidienne, finissent par reconnaître au premier coup d'œil tous les professionnels du crime et de la cambriole, tous les « chevaux de retour », pour tout dire, sans que ceux-ci puissent, à leur tour, dévisager les agents, afin de les mieux « brûler » ensuite.

On affirme, en outre, que ce « défilé noir » — comme on l'appelle à New-York — produit un effet moralisateur, ou, ce qui est plus exact, un effet intimidateur sur tous ceux à qui une faiblesse morale d'un instant a fait commettre une première mauvaise action. En effet, rien que le souvenir des quatre cents yeux masqués et scrutateurs qui se sont fixés une seule fois sur leur personne leur inspire pour toujours un salutaire effroi.

PENSÉES

Celui qui nous dit qu'il nous envie, veut nous flatter. La véritable envie est muette.

***

Le malheur des hommes, c'est qu'ils croient toujours avoir besoin de ce dont ils n'ont pas besoin et n'avoir pas besoin de ce dont ils ont besoin.



LA MODE

— Madame voudra bien m'excuser, mais je me permettrai de lui faire remarquer qu'elle emporte la descente de lit.



— Eh bien! cher Docteur..., comment ça va-t-il?
— A merveille! J'ai trouvé, pour la saison, une nouvelle maladie qui, j'en suis sûr, aura un gros succès.

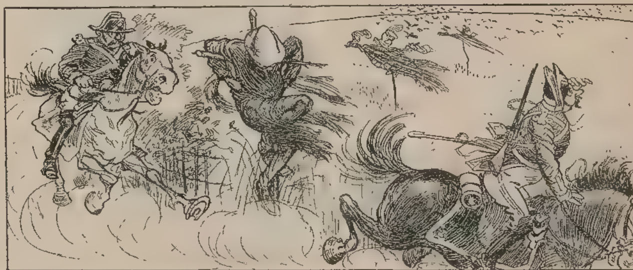


— Ce qu'il y a de plus embêtant, c'est ce que va dire ma femme quand elle verra encore une fois mon fond de pantalon troué.



LE RUSE CHEMINEAU

— Oh! Providence!... la perche de salut.



— Ouf!!! Il n'était que temps...



...d'échapper à ces enragés Pandores.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Au cours de l'année passée, toute la population de l'île de Guernesey s'est portée sur la prison locale, qu'elle a été admise à visiter librement: il ne s'y trouvait aucun prisonnier. Le directeur de cet établissement avait seul lieu de s'en plaindre, car, en pareil. cas, il ne touche aucun traitement.

— C'est en Tarentaise que l'on trouve la meilleure qualité d'amiante, celle dont les filaments sont les plus longs et les plus soyeux. Les Romains ignoraient qu'ils eussent pu rencontrer cette substance aussi près d'eux. Ils faisaient venir leur asbeste de Perse, et à grands frais. C'est pour cela que la coutume d'incinérer leurs morts dans des toiles faites de cette substance, ne pouvait être suivie que par des gens très riches. Les qualités supérieures de l'amiante leur servaient à la confection des mèches pour les lampes sacrées. On en faisait encore des nappes et des serviettes de luxe. Après qu'ils s'en étaient servis, les convives les jetaient au feu pour les nettoyer.

— Jusqu'au dix-huitième siècle, sur la scène des principaux théâtres de Paris étaient installés des sièges destinés à des spectateurs privilégiés. Mieux que les chapeaux féminins actuels, ces gêneurs cachaient au public une partie de la pièce. Voltaire fut le premier à s'insurger contre cet abus, et grâce à ses efforts, les acteurs furent enfin seuls sur le « plateau ».

— Aux époques de la décadence, de terribles famines ravageaient l'empire romain. Un fait signalétique nous relate cette misère: Dioclétien avait interdit aux parents de vendre leurs enfants; par humanité, l'empereur Constantin se sentit obligé de le leur permettre. C'était, pour beaucoup de familles, le seul moyen que parents et enfants ne mourussent pas de faim.

— La vigne, à l'état sauvage, peut atteindre d'étonnantes proportions. Les anciens naturalistes avaient déjà noté ce fait avec surprise. Strabon rapporte que l'on voyait, dans la Margiane (Asie), des ceps d'une telle grosseur que deux hommes pouvaient à peine en embrasser la tige. Avec des troncs de vigne, on fit enfin des ouvrages de proportions considérables, comme la statue de Diane, à Ephèse, d'une seule pièce. Et les portes de Ravenne étaient, dit-on, de bois de vigne, en planches de trois mètres de long sur quarante centimètres de large.

— Les ouvriers, dès son apparition, s'insurgèrent contre la machine. Lorsqu'ils apprirent que Vaucanson, le fameux inventeur d'automates, étudiait une nouvelle machine à tisser, les artisans lyonnais le poursuivirent à coups de cailloux. La vengeance de Vaucanson ne manqua pas d'esprit: il fabriqua un appareil qui, mû par un âne, composait des **étoffes à fleurs.**



— Dis donc, Olympe, y a le m'sieur du cintième qu'est mort cett' nuit!

OLYMPE. — Encore un bon truc pour pas donner d'étrennes!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. A. Monnier. — Vous avez tous deux raison, selon la façon dont vous considérez l'escompte, en dedans ou en dehors.

Brevetée a. g. d. g. — 1° La Fontaine; 2° Corneille, dans le *Cid*.

G. M. 950. — Au directeur, à l'adresse du journal.

Un Lecteur (Clichy). — Non.

Lecteur Salonnais. — Ceci pourrait faire le sujet d'une discussion nécessitant tout un volume, il nous est impossible de vous renseigner même en résumé à cette place. Regrets.

More Champ. — Il n'y a pas de minimum, tout est soumis à l'appréciation du conseil de revision.

M. E. Jacob. — 1° 210 points. 2° Oui.

F. N. — Nous n'avons connaissance de rien de semblable.

M. Gerard (Noailles). — Nous vous remercions pour cet intéressant document.

M. Pellat — Il n'en existe pas. Il se peut qu'une maison le fasse par complaisance, mais nous n'en connaissons pas pour notre part.

M. Buet. — Ce sujet est bien vieux et revient si périodiquement qu'il ne serait intéressant que traité d'une façon tout à fait nouvelle et plus humoristique.

M. Lind. — Approximativement: 50 décimètres cubes.

D. X. 19. — Adressez-vous à la Préfecture de police, qui vous fournira complètement ces renseignements.

M. Lerobert. — Papier blanc. Encre de Chine. Dessin au trait, à la plume.

M. Gaudron. — Il peut la refuser, si cela lui convient.

M. L. Rollys. — Non, au théâtre de l'Ambigu.

Un Ecolier J. L. — Non, il tourne solidairement avec la terre.

Mme Suzanne Tessier. — Elle n'existe plus.

M. Mely. — C'est une affaire d'appréciation personnelle. N'importe qui peut donner son avis en faveur de l'un ou de l'autre, sans qu'il soit possible de lui prouver qu'il se trompe.

M. Léonetti. — Nous ne demandons pas mieux que de les examiner, s'ils sont bien du même genre que ceux que nous donnons habituellement.

M. J. Scheid. — Vous ne pouvez obtenir de résultat qu'avec la gouache; aucune encre ne serait visible.

V. A. Maromine. — Prière de nous envoyer votre adresse, vous recevrez ces conditions.

LE DISQUE "PATHÉ" SUPPRIME L'AIGUILLE

et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant sans aiguille *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes. L'emploi du* Saphir inusable *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS *à l'*ESSAI

Faculte de comparer avec les autres systèmes.

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE :

Chants accompagnés par l'Orchestre.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie

Seuls Concessionnaires pour la Vente à terme.

COMPAREZ et *JUGEZ*

DERNIÈRE INVENTION !

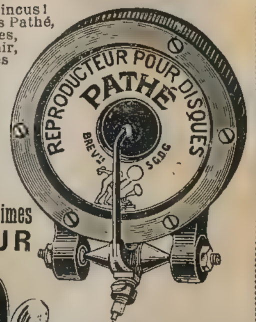
Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus! Tout le monde exige maintenant les merveilleux disques Pathé, et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

20 Centimes PAR JOUR



Les grands Disques **PATHÉ** *donnent les plus longues auditions (jusqu'à 4 minutes).*

30 Mois de Crédit!

6 Francs PAR MOIS

Chants Accompagnés par l'Orchestre

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin **l'ultime perfection !**

Le Phonographe à disques, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé**; la suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'**un** nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui sort définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie, pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts, ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement, la supériorité du saphir sur l'aiguille est écrasante.**

LE NOUVEAU DISQUE PATHÉ n'a rien de commun avec les anciens disques fonctionnant à l'aiguille métallique qu'il faut renouveler à chaque audition.

Le disque Pathé est la merveille des merveilles et ses qualités principales peuvent se résumer ainsi.

Il donne les plus longues auditions connues (jusqu'à 4 minutes) et contient ainsi des **airs complets** et non seulement des coupures ou des extraits. Son diametre est de 29 centimètres

D'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse le disque rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre; la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le Disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. — C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20 000 morceaux en toutes langues qui ont été chantés ou exécutés exclusivement pour lui par tous les artistes qui ont un nom au Théâtre ou au Concert. Ces 20.000 morceaux constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde !

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **40 Morceaux sur grands disques double face** choisis parmi les meilleurs *(Voir la liste ci-contre).*

Description : Appareil 31 × 31 à la base, 14 centimètres de haut, ébénisterie de grand luxe, plateau de 78 centimètres de circonférence, grand pavillon mobile, forme tulipe, noir et or, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 centimètres de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa collection superbe des 40 morceaux artistiques et tous ses accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 40 morceaux sur 20 grands disques double face, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180 francs.**

La COLLECTION des CHEFS-D'ŒUVRE ARTISTIQUES

LISTE des 40 MORCEAUX choisis.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. **Le Roi de Lahore** *(Promesse de mon avenir)*, chanté par Renaud
2. **La Favorite** *(duo du 4e acte)*, chanté par Mme Delna et Alvarez
3. **Les Huguenots** *(Pif-Paf)*, chanté par Aumonier.
4. **Patrie** *(Pauvre martyr obscur)*, chanté par Delmas.
5. **Rigoletto** *(Comme la plume au vent)*, chanté par Affre.
6. **Benvenuto** *(De l'art)*, chanté par Noté.
7. **Mignon** *(Elle ne croyait pas)*, chanté par Beyle.
8. **Les Cloches de Corneville** *(Va petit mousse)*, chanté pr Vaguet

ROMANCES — CHANSONNETTES — GRANDS AIRS

9. **Souhaits à la France** *(Mélodie avec chœurs et orch.)*, Nuibo.
10. **Je ne sais plus** *(avec orchestre)*, chanté par Vaguet.
11. **Etoile d'amour** *(avec orchestre)*, chanté par Vaguet.
12. **Rancœur lasse** *(avec orchestre)*, chanté par Vaguet.
13. **O Sole Mio** *(avec orchestre)*, chanté par Vigneau.
14. **La Chanson de Marinette** *(avec orch.)*, chanté par Vigneau.
15. **Si tu voulais** *(avec orchestre)*, chanté par Viannenc.
16. **La Valse rose**, chanté par Mme Jane Meret
17. **Les Larmes de la vie** *(avec orchestre)*, chanté par Mercadier
18. **Je vous ai tant aimée** *(avec orchestre)*, chanté par Mercadier.
19. **J'ai tant pleuré** *(avec orchestre)*, chanté par Dalbret.
20. **Le Roi des Tyroliens** *(Tyrolienne)*, chanté par Charlesky.
21. **La Jolie boiteuse** *(avec orchestre)*, chanté par Charlus.
22. **La Dernière carotte** *(monologue)*, par Polin.
23. **J'ai un rosier** *(avec orchestre)*, chanté par Dranem.

ORCHESTRES — DANSES — SOLI

24. **Marche des Cosaques**, de Sellenick.
25. **Danse des Lutins**, de Eilenberg.
26. **Les Feuilles du matin** *(Valse)*, de Strauss.
27. **La Nuit** *(Valse)*, de Métra.
28. **Aimer toujours** *(Valse)*, de Paradis.
29. **Jalouse et Coquette** *(Mazurka)*, de Corbin.
30. **Mimi Pinson** *(Mazurka)*, de Allier.
31. **Polka originale** *(avec cloches)*, de Bellenger.
32. **La Séduisante** *(Polka)*, de Daunot.
33. **Cabinette** *(Polka)*, de Galie
34. **L'Etoile du berger** *(Scottish)*, de Cairanne.
35. **La Mascotte** *(Quadrille, 1re, 2e et 3e figures)*, de Audran.
36. **La Mascotte** *(Quadrille, 4e et 5e figures)*, de Audran.
37. **Les Gouttelettes** *(Tyrolienne pour 2 pistons)*, de Folier.
38. **Berceuse de Jocelyn** *(Solo de violoncelle)*, de Godard.
39. **Tesoro Mio** *(Solo de violon)*, de Becucci.
40. **Le Régiment qui passe** *(Marche, mandoline)*, de Eilenberg

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie

46, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe Arrt).

MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Je soussigné, déclare acheter à MM. J. GIRARD & Cie, à Paris, l'***APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **40 morceaux choisis sur grands disques double face**, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6 fr** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **180 francs**, *prix total.*

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Fait à ...., *le* *190*

Nom et Prénoms : .... Signature :

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE**
46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie G. RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant* : G. RICHAR

15e ANNEE — No 2. 10 Centimes 10 Janvier 1909.

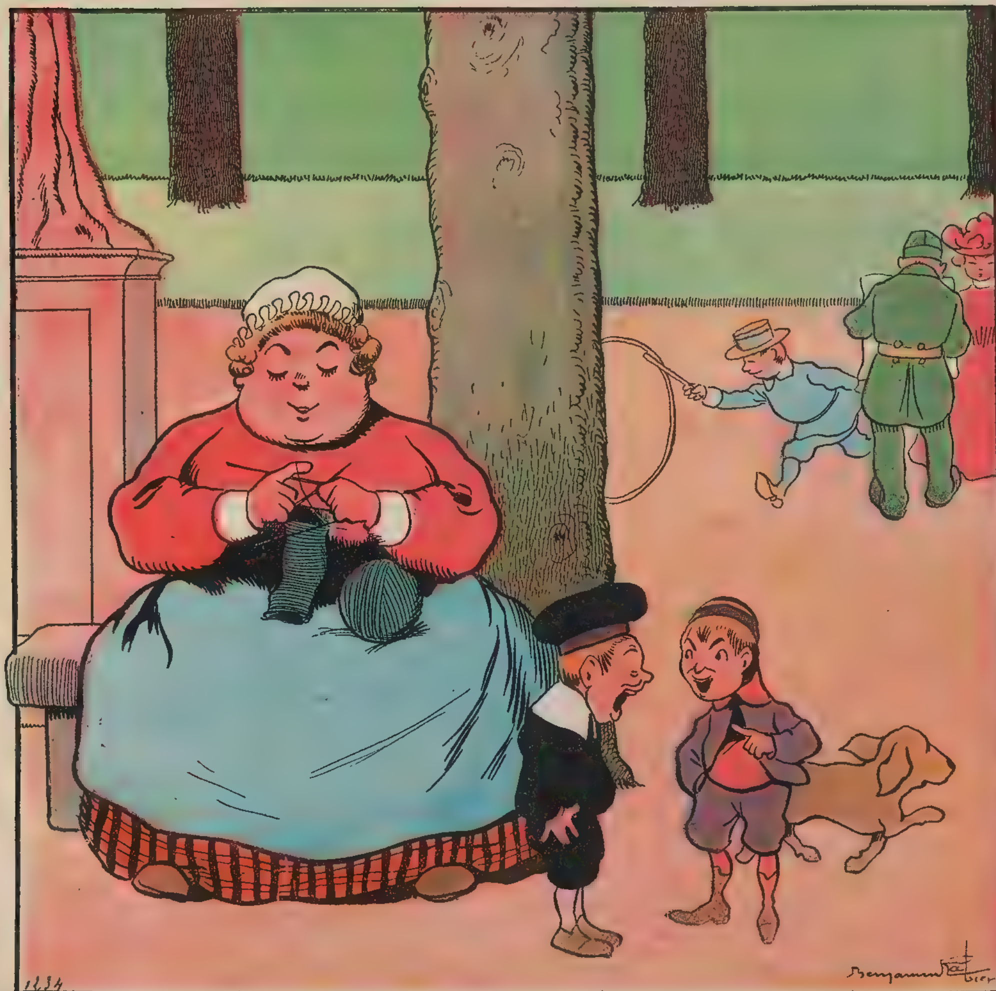
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

AUX TUILERIES, par Benjamin RABIER.



— Tu connais cette plantureuse personne ?...
— J'te crois... C'est ma nourrice sèche !...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

CÉSAR

— César Cabillaud? fit notre ami le peintre Lepic, en lançant une bouffée de fumée au plafond. C'était un type. Le dernier bohême de l'espèce. En voilà un que ne rongaient pas les amers soucis de l'existence.

Il avait son atelier à côté du mien, là haut, dans le bout de la rue de Vaugirard. Et à la vérité, il y était souvent. Seulement, il n'y travaillait guère, jouant de la palette juste assez pour ramener au logis le vil métal nécessaire à son tabac et à ses apéritifs. Le reste du temps, il le passait à la brasserie ou bien vautré sur un vieux divan de l'atelier, fumant cigarette sur cigarette. Il prétendait avoir du sang oriental dans les veines, et être voué à la vie contemplative. Quant aux besoins matériels de l'existence, il s'en souciait comme d'un pépin de pomme.

Il recevait assez souvent la visite d'un oncle, le seul parent qui lui restât. L'oncle Cabillaud, un brave homme, rangé, pondéré, ordonné, que la vie de son neveu désespérait. Le bonhomme avait des écus, mais il était un tantinet ladre. Aussi rien n'était plus comique que de voir l'inquiétude avec laquelle il s'informait de l'état des affaires de César. Régulièrement, l'état était désastreux... Alors, c'était de la morale avec l'avertissement formel de ne pas sortir un sou de sa poche pour l'incorrigible bohême. Mais ce diable de César savait si bien s'y prendre qu'il finissait par lui arracher quand même la forte somme. Et l'oncle de s'en aller, furieux... pour revenir la semaine suivante.

C'était surtout au moment du terme que la scène se déroulait dans toute sa beauté. Le terme, s'était quelque chose de sacré pour l'oncle Cabillaud. A ses yeux, (il était propriétaire, du reste,) un locataire qui ne payait pas son terme était un être vil, assimilable aux pires malfaiteurs. Etre expulsé ou déshonoré, c'était tout un, pour lui. Aussi jugez de l'inquiétude qui tortillait les entrailles du bonhomme tous les trois mois, car, en somme, son neveu portait son nom. Longtemps avant l'échéance, il arrivait rue de Vaugirard, et s'inquiétait:

— As-tu pensé à ton terme, César? Tu sais que c'est dans trois semaines!

— Oui, oui, mon oncle.

— Nous ne sommes plus au temps de Mürger. Les propriétaires ne badinent pas aujourd'hui.

— Mais oui, mais oui...

— Quant à moi, je te préviens, c'est fini. Ne compte pas sur ma bourse, je ne te donnerai pas un sou.

— C'est entendu, mon oncle!

Huit jours après, ça recommençait.

— Tu sais, César, que le terme est le 15. Y as tu songé?

— J'y ai songé, mon oncle.

— Tu te rappelles ce que je t'ai dit à ce sujet?

— Mais oui, rassurez-vous, mon terme sera payé.

— As-tu de l'argent?

— J'ai bien le temps, mon oncle

— Ta, ta, ta, faisait le bonhomme, tu seras encore pris cette fois... Tu attends toujours au dernier moment.

Et il s'en allait le front chargé de soucis, après une longue morale que César écoutait d'ailleurs avec un désintéressement prodigieux.

Deux jours avant la date fatale, l'inquiétude de l'oncle Cabillaud se changeait en angoisse.

— C'est après-demain, César... Et tu n'en as pas encore le premier sou, je le parierais.

— Mais j'ai le temps, mon oncle, j'ai le temps... Puisque je vous dis que je le paierai, mon terme.

Et il fallait entendre le calme et l'assurence avec lesquels César affirmait cette chose incroyable, insensée, inimaginable... César Cabillaud payant son terme... Jamais ça ne s'était vu. Mais je vous le dis, il l'affirmait avec une telle tranquillité si sûre d'elle-même, que l'oncle en était ébranlé.

— Tu es sûr d'avoir l'argent à temps?

— Absolument certain, mon oncle.

Alors, celui-ci partait à demi-rassuré.

Seulement, le 15 au matin, le brave homme voyait arriver chez lui mon César, lequel d'un air détaché, comme s'il s'agissait d'une chose qui ne le regardait pas personnellement, venait annoncer à son oncle que la date du terme était arrivée.

L'oncle savait ce que cela voulait dire. Vous pensez s'il bondissait.

— Tu seras toujours le même! Tu es un paresseux, un bohême, un insouciant. Tu n'arriveras à rien. A ton âge, c'est honteux. Pas de raison! Et patati, et patata!

Puis, quand même, il ouvrit son coffre-fort.

— Tiens, chenapan! Et pourtant, ajoutait-il, tu m'avais bien affirmé que tu l'aurais à temps l'argent de ton terme. Me l'avais-tu assez affirmé!

Alors César, avec un cynisme, que son air toujours tranquille rendait plus monstrueux.

— C'est vrai, mon oncle... mais il n'est pas midi... J'avais raison, je l'ai, l'argent... je l'ai à temps!... *Le voilà!*

Et il agitait sous le nez du bonhomme les propres billets de banque que celui-ci venait de lui donner.

. . . .

Ici. Lepic s'interrompit pour rallumer sa pipe, puis entre deux bouffées, il lança:

— Satané César, va!

Quelqu'un en profita pour demander:

— Qu'est-il devenu, César?

— César? répondit Lepic, son oncle finit par en avoir raison.

— Il le déshérita?

— Non... L'oncle Cabillaud avait de la fortune, du crédit. Il employa l'un et l'autre, si bien, qu'à propos d'une croûte que son neveu avait fini par exposer, il le fit décorer. Décorer, vous entendez!... La Légion d'honneur! Une idée de génie!

Dès lors, adieu les chaussures éculées, les vestons graisseux, les protêts, la taverne, la bohême. César Cabillaud voulait bien se galvauder, comme l'on dit, il n'osait pas galvauder son ruban. Et combien il y en a d'autres pareils qui l'enlèvent, ce petit chiffon rouge, par pudeur, au moment d'entrer dans un mauvais lieu!... A ce compte-là, César l'eût enlevé tout le temps. Or, il tenait à le porter. On ne le vit plus que dans les milieux les plus respectables. Ceci entraîne cela. Il devint sérieux, travailla. Il est mainenant membre de l'Institut

— Comment! s'exclama-t-on, Cabillaud, de l'Institut, c'est César?

— Oui..., César, c'est Cabillaud, de l'Institut, répliqua Lepic. Et voilà, conclut-il ce qui prouve que la décoration a bien quelque utilité, quoi qu'on en dise.

Etienne JOLICLER.

CONTRADICTION APPARENTE



— Quel sale quartier! Il n'y a seulement pas moyen de trouver une voiture!





LES ATTESTATIONS DU TENOR

LA GRAND'MÈRE DUGOSIER (*lisant les réclames*). — Je souffrais horriblement d'un mal de gorge, les pilules Nock m'ont guéri.
DUGOSIER, ténor de l'Opéra.

LA GRAND'MÈRE. — Mon pauvre petit, je viens te supplier de renoncer à une profession funeste à ta santé; tous les journaux disent que tu prends continuellement de la tisane, des pastilles, des pilules!...

AVIS

On trouvera, dans le suplément, un nouveau tournoi, le « Concours Parodial », qui constitue un divertissement tout à fait original.

Pêle-Mêle Causette

Laissez-moi vous conter une plaisante aventure arrivée à Londres à un de nos compatriotes. On m'a affirmé qu'elle était authentique.

M. Durand ayant terminé ses affaires, avait télégraphié à sa femme qu'il quitterait Londres le soir pour arriver à Paris le lendemain matin.

Il lui restait l'après-midi dont il pouvait disposer à son gré.

Se souvenant d'un vieil ami retiré des affaires, il résolut de consacrer quelques heures aux devoirs de la camaraderie.

L'ami demeurait assez loin, dans une infime localité desservie par une très vague ligne d'intérêt local.

Ayant bien établi son horaire, Durand se mit en route. Il arriva à bon port et il fut reçu avec la cordialité que savent si bien déployer les Anglais envers leurs intimes.

L'heure du départ ayant sonné, Durand prit congé et retourna à la petite gare du pays pour y attendre son train de retour.

Comme il était en avance, il entra dans un petit cabinet de toilette fort proprement installé pour une gare de si petite importance.

Mais quand il voulut en sortir, il lui fut impossible d'ouvrir la porte.

Il eut beau appliquer à ses essais toute la patience dont il était capable, c'était peine perdue. La porte restait impitoyablement close.

Il eut recours alors aux moyens violents, cria, roua l'obstacle de coups de pieds.

Puis, l'oreille collée contre la porte, il écouta, anxieux, se demandant s'il avait été entendu.

Un bruit de ferraille répondit seul à son appel. C'était le train qui entrait en gare.

Allait-il filer sans lui? Durand recommença son manège, en y apportant toute la véhémence du désespoir.

Rien n'y fit.

Un sifflement déchira l'air et le convoi reprit son chemin.

C'était le dernier train de la journée.

Il restait heureusement la ressource d'aller, une fois délivré, rejoindre en voiture la grande ligne, dont celle-ci n'était qu'un petit embranchement.

Durand recommença son vacarme, et il eut la satisfaction, cette fois, d'entendre un bruit de pas qui allait en s'approchant.

Soudain, la porte s'ouvrit, et Durand se retrouva à l'air libre, devant le chef de gare.

Celui-ci, mis au courant, exprima courtoisement les regrets que lui inspirait cette mésaventure.

— Cependant, ajouta-t-il, nous n'en sommes pas cause. Vous ne connaissez sans doute pas le genre de verrou, fort répandu chez nous, dont cette porte est munie?

— En effet, avoua Durand, je n'en avais jamais vu de pareil, et pour éviter de nouvelles aventures, je ne serais pas fâché d'en apprendre le fonctionnement

Fort aimablement, le chef de gare entra avec Durand dans l'édicule, tira la porte à lui... et n'arriva pas à la rouvrir.

Ce fut à son tour de se livrer aux efforts les plus désespérés. La porte resta aussi impassible pour l'Anglais, qu'elle s'était montrée récalcitrante pour le Français.

De guerre lasse, le fonctionnaire se déclara vaincu.

— Eh bien, fit Durand, appelons pour qu'on nous ouvre.

— Oh! inutile, dit, très calme, le fils d'Albion. Le dernier train a passé, et mon seul homme d'équipe vient de partir.

Il n'y a plus, dans toute la gare, que moi... et vous, compléta-t-il en souriant.

— Alors? interrogea Durand, qui commençait à envisager toute l'horreur de la situation.

— Alors, il faut attendre jusqu'à demain matin sept heures, l'arrivée de mon homme d'équipe.

Et, en véritable Anglais pratique, il laissa Durand s'épuiser en de nouvelles et vaines tentatives.

Je vous laisse à penser l'état d'esprit du pauvre Durand qui, par la pensée, assistait au départ de son train, à la traversée, à l'arrivée à Paris et à l'angoisse de sa femme en constatant son absence.

Sa rage impuissante se traduisait en imprécations contre la maudite porte, en coups de pieds et coups d'épaules qui lui meurtrissaient le corps.

Pendant ce temps, l'Anglais, résigné, avait allumé sa pipe.

Quand, le lendemain, la porte s'ouvrit enfin, Durand bondit dehors comme un fauve qui fuit sa cage.

Le chef de gare sortit lentement et, à son homme d'équipe qui regardait, ébahi, attendant une explication, il se contenta de dire:

— John, vous ferez réparer cette serrure.

Puis, tranquillement, il alla vaquer à ses occupations.

Fred ISLY.



BELLE SITUATION

1er RAT. — Alors, vous avez ici une belle situation?

2e RAT. — Vous pensez, j'ai plus de cent mille livres à manger par an.

LA LÉGENDE D'ANDROCLÈS

Aulu-Gelle raconte qu'Androclès, esclave romain, fut livré aux bêtes. A la stupéfaction de tous les assistants, un superbe lion l'épargna. L'empereur le fit venir et apprit de sa bouche qu'étant en Afrique, il avait délivré ce lion d'une épine qui lui traversait la patte.

L'empereur lui accorda la vie et lui fit présent du lion.

Telle est la tradition conservée par les hommes. Un point y reste obscur. Comment Androclès échappa-t-il aux griffes et aux dents des autres animaux, car l'arène ne contenait pas qu'une bête féroce?

Le célèbre professeur Weissniks, de la Faculté de Berlin, qui a vécu avec les fauves du Soudan, et connaît leur langage, fut assez heureux pour recueillir, parmi les bêtes mêmes, la légende telle qu'elles se la sont transmise:



Quand Androclès, seul dans le cirque se vit entouré de carnassiers, il laissa tomber son épée et ferma les yeux, prêt à mourir. Mais un gros lion se dressa sur ses pattes, et d'un geste imposa le silence à ses congénères. Puis il s'exprima ainsi dans son langage:

— Epargnez-moi cet homme-là, mes amis, c'est mon pédicure!

Le précieux volume

Veuf depuis de nombreuses années, Durand menait la vie d'un riche célibataire. Sa fortune lui permettait de s'offrir tout le confort et tous les agréments qui sont réservés aux heureux de ce monde.

Mais l'âge, impitoyable, s'appesantissait graduellement sur ses épaules, et il sentit, un jour, les inconvénients de l'isolement.

Les soins mercenaires ne valent pas les attentions désintéressées de la famille.

Or, en fait de famille, Durand n'avait qu'un neveu, qui le sollicitait depuis longtemps de venir demeurer avec lui et les siens.

Ce fut un jour solennel que celui où l'oncle richissime se laissa fléchir par la tendre insistance de son neveu.

Le déménagement s'opéra aussitôt et Durand se trouva bientôt installé dans la meilleure chambre de l'appartement.

Aidé de sa nièce il rangeait méthodiquement les objets qu'il avait emportés dans sa nouvelle demeure, quand il s'aperçut que, dans le déménagement, un souvenir de famille avait été égaré.

C'était un recueil d'anciennes légendes, auquel il tenait particulièrement. Le volume était relié en une solide peau de gazelle.

Durand était désolé, et son entourage partagea son ennui. Mais toutes les recherches furent vaines, l'objet resta introuvable.

Le neveu, décidé à dissiper coûte que coûte, le nuage qu'avait engendré ce malencontreux incident, se mit en quête d'un autre exemplaire de l'ouvrage perdu.

Pendant de longues heures et de longs jours il investiga les éventaires des marchands de bouquins, tout le long des quais; interrogea tous les bibliophiles qu'il put rencontrer, hélas! sans succès.

Un matin, cependant, il fut récompensé de son obstination. A l'étalage d'une petite boutique de la rive gauche, il aperçut un volume relié en peluche avec des coins en métal es-



L'ACTEUR INDISPOSE

— Ça ne va pas, ma pauvre amie... J'ai un rhume de cerveau formidable et un mal de dents terrible. Passe-moi ma perruque de Léandre et ma barbe de doge.



— Je sens que ça va mieux.

tampé, et qui n'était autre qu'un exemplaire de l'ouvrage si ardemment convoité.

Le cœur débordant de joie, il entra, s'assura que c'était bien l'œuvre qu'il cherchait, et l'acheta sans marchander.

Puis il ne fit qu'un saut jusque chez lui pour le remettre à son cher oncle.

A la vue du volume, les traits de Durand se contractèrent en une moue de terrible déconvenue:

— Mais, disait le neveu, abasourdi, vous ne voyez donc pas, mon oncle, que c'est le livre que vous désirez, et que j'ai eu tant de mal à découvrir.

— Mais si, mais si, je le vois bien, répondit Durand sans se dérider.

— Eh bien! alors?

— Alors, parodia l'oncle, et son poing fermé s'abattit sur la table. Alors, veux-tu me dire comment tu feras, toi, pour aiguiser un rasoir là-dessus?

* * *

LE BON FOURNEAU

Il existe encore des patelins où l'on ignore complètement le gaz.

C'est le cas pour le hameau où vint s'arrêter il y a quelque temps, M. Placide.

Placide est un vieux célibataire qui, comme tous les célibataires, a du fil à retordre avec ses bonnes.

Il crut donc bien faire d'engager une indigène de la petite localité comme cuisinière.

Avec un peu de bonne volonté, et un bon livre de cuisine, elle se tirerait convenablement d'affaire, et elle apporterait, dans l'exercice de sa fonction, moins de rouerie que ses congénères parisiennes.

Cunégonde, très fière d'être appelée à Paris, accepta avec joie la place de confiance qui lui était offerte.

Une fois de retour, M. Placide fit, à sa nouvelle cuisinière les honneurs de son intérieur.

Il lui montra, notamment, le fourneau à gaz, qui retint plus particulièrement l'attention de Cunégonde.

Pour lui en faire comprendre le fonctionnement, le bon célibataire l'allume, et la flamme bleue pétilla joyeusement.

A ce moment, une visite vint interrompre les explications.

Placide quitta la cuisine pour aller joindre le visiteur.

L'entretien dura jusqu'à l'heure du déjeuner, lequel, à la grande satisfaction de Placide, fut très suffisamment réussi pour un début.

Tout à fait rassuré sur les capacités de son cordon bleu, il lui donna, dès lors, carte blanche, et pendant huit jours, tout se passa à la satisfaction du maître.

Au bout de ce temps, Placide eut l'idée de jeter un coup d'œil à la cuisine.

— Eh bien! fit-il en entrant, êtes-vous contente du fourneau à gaz?

— Oh! oui, m'sieur, répondit la paysanne, C'est le plus merveilleux fourneau que j'ons jamais vu. Voilà huit jours qu'y brûle sans y remettre quoi que ce soit, et avec autant de force que le premier jour.

Alors seulement, Placide se souvint que dans sa première leçon il n'avait pas expliqué la théorie de l'allumage et de l'extinction.

La note du gaz, qui vint quelque temps après, jeta dans son esprit les premiers doutes sur l'économie qu'il y a à se faire servir par des ingénues campagnardes.

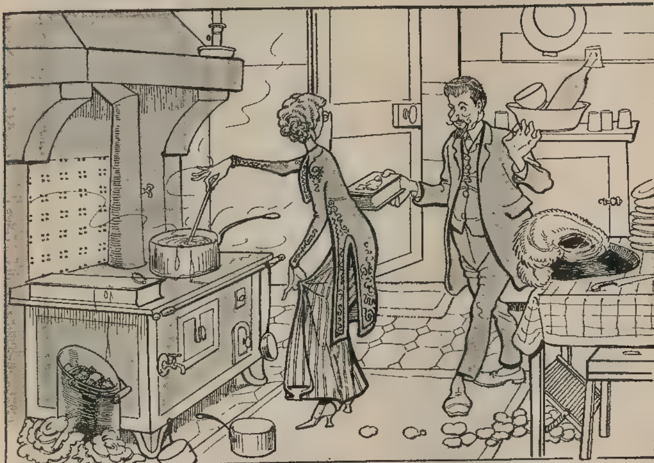
* * *

EXPLICATION

Deux gamins, qui jouent ensemble, voient passer un jeune snob, au col démesuré, et portant un monocle:

— Pourquoi, demande le plus jeune, porte-t-il un lorgnon avec un seul verre?

— Afin qu'il lui reste un œil pour voir, répond l'autre.



L'INSTITUTRICE MARIEE

LE MARI. — Je comprends que, comme institutrice, tu n'aies pu apprendre la cuisine. Aussi, je t'apporte un livre de recettes dont on dit grand bien.



LE MARI. — C'est drôle. Ça n'est pas plus mangeable qu'auparavant.
ELLE. — C'est à cause de ton livre de cuisine, il est rempli de fautes de français.

Courrier Pêle-Mêle

Billets de Banque.

Monsieur le Directeur,

A propos des billets de Banque, votre correspondant Un Tel, nous dit, dans le numéro de cette semaine, que tout billet perdu ou détruit constitue une perte de la valeur de ce billet pour la Banque qui l'a émis.

Or, notre ami Un Tel se trompe, en ce sens que si la Banque vous donne un billet de 1.000 francs, vous lui donnez, en échange, une somme égale en numéraire; comme vous ne serez remboursé qu'à la condition de rendre ce billet, chose que vous ne pouvez faire, s'il a été détruit, la Banque aura toujours 1.000 francs à vous, qui ne lui auront coûté que le prix de l'émission de ce billet.

Vienne la liquidation: la Banque aura 1.000 francs de trop en caisse; elle devra alors les verser à la caisse des Dépôts et Consignations, laquelle, au bout de 30 ans, les versera à l'Etat s'ils n'ont été, pendant ce délai, réclamés par les ayants droit. Les 0 fr. 50 annuels que paiera la Banque au Trésor ne seront même pas une perte pour elle, attendu qu'avec cette somme, elle travaille et récupère ainsi un bénéfice plus élevé que ce pourcentage.

Conclusion: C'est celui qui perd ses billets de Banque qui subit un préjudice, jamais la Banque.

Recevez, etc.

INGLEBERT.

Nous avons reçu plusieurs autres lettres dans le même sens, entre autres, de MM. Bon et Ratin.

***

Dépôt de dessin.

« Pendant combien de temps le dépôt d'un dessin de broderie confère-t-il à son propriétaire le droit de le fabriquer à son profit exclusif? »

Monsieur le Directeur.

La date légale du dépôt résulte de l'inscription portée sur le registre et non du jour de la délivrance du certificat qui peut être postérieur au dépôt.

Elle sert de point de départ pour fixer la durée du droit exclusif, puisque, en effectuant le dépôt, le déposant doit déclarer (article 18 de la loi du 18 mars 1906), « s'il entend se réserver la propriété exclusive pendant une, trois ou cinq années, ou à perpétuité ».

Le dépôt d'un dessin de fabrique n'est pas, par lui-même attributif d'un droit de propriété; mais le dépôt régulier, établit au profit du fabricant qui a fait ce dépôt, une présomption de nouveauté qui, jusqu'à preuve du contraire, lui en assure la propriété exclusive.

« Ce laps de temps écoulé, ne faut-il pas en renouveler le dépôt si l'on veut continuer à conserver la propriété? »

« L'indication de durée fixée par l'inveteur, ne peut plus être modifiée.

« En conséquence, à l'expiration du délai fixé par la déclaration, tout paquet d'échantillons, déposé sous cachet dans les archives du conseil, doit être transmis au conservatoire des arts de la ville, et les échantillons y contenus sont joints à la collection du conservatoire des arts-et-métiers. » (Rulen de Conde. Tom III, p. 798, nº 79.)

Recevez, etc.

HECTOR.

****

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

***

Je lis, dans les journaux, que Kouang-Siu, décédé ces jours derniers, était né le 26e jour de la 6e lune de la 10e année du règne de T'ongtché.

Un de vos lecteurs pourrait-il me donner quelques indications sur le calendrier chinois, ses divisions, etc?

P. NÉRIVAL.

Les portiers de théâtre

De nos jours, il n'est pas absolument besoin d'une force herculéenne pour être portier de théâtre, encore moins est-il nécessaire de connaître l'escrime.

Jadis, il en fut autrement; voici ce qu'en dit l'auteur Chapuzeau qui, vers 1675, écrivit sur le théâtre de son époque un livre très documenté:

« Les portiers sont commis pour empêcher les désordres qui pourraient survenir, et, pour cette fonction, avant les défenses étroites du roi d'entrer sans payer, on faisait choix d'un brave qui sut distinguer les honnêtes gens d'avec ceux qui n'en portent pas la mine. Ils arrêtent ceux qui voudraient passer outre sans billets, les avertissement d'en aller prendre au bureau, ce qu'ils font avec civilité, ayant ordre d'en user avec tout le monde, pourvu qu'on n'en vienne à aucune violence. »

Malheureusement, on en venait souvent là, et nombre de représentations sensationnelles eurent, comme premier épisode, avant le lever de rideau, la mort du portier; il y en eut chaque soir, un de tué aux six premières représentations de l'*Amour tyrannique* (ce dont s'enorgueillissait fort Scudéry, l'auteur de la pièce). Ceci doit amplement suffire à nous expliquer les qualités qu'on exigeait alors d'un bon portier de théâtre.

En outre de ses fonctions de concierge, le portier de théâtre était généralement receveur; emploi rempli de tentations auxquelles le public et les acteurs lui reprochaient souvent de ne pas assez résister, si bien que traiter quelqu'un de *portier de comédie*, c'était po-

liment le traiter de filou, et c'est, sans nul doute, une opinion semblable que Racine, dans les *Plaideurs*, exprime, par la bouche de *Petit-Jean*:
Ma foi! j'étais un franc portier de comédie!

***

Noms de rues bizarres

Nous avons conservé, depuis le moyen âge, aussi bien à Paris qu'en province, un assez grand nombre de rues aux dénominations pittoresques, rappelant ou un fait historique, ou une coutume, ou simplement une vieille enseigne.

A Paris, nous avons: la rue Brise-Miche, qui date du treizième siècle, et où l'on distribuait le pain aux chanoines de la collégiale de Saint-Merri; la rue de la Huchette, anciennement rue de Laos, qui tire probablement son nom d'une maison dite: « la Huchette », et appartenait, en 1388, au chapître de Notre-Dame; la rue des Jeûneurs, établie sur l'emplacement de jeux de boules alors appelés: « jeux neufs », qu'on prononçait « jeuneux »; la rue des Quatre-Fils, qui remonte au quinzième siècle et doit son nom à une enseigne représentant les quatre fils Aymon, en croupe sur un même cheval; la rue Cloche-Perce, également issue d'une enseigne figurant une cloche percée; la rue aux Ours, primitivement dénommée rue aux Oués, et où l'on rôtissait les oies.

Une rue vraiment énigmatique est la rue Gît-le-Cœur, qui s'est appelée successivement: Guy-le-Cuens, Guy-le-Gueux, Guy-le-Comte, Guy-le-Preux, Gilles-Queux, Villequeux, Gilles-Cœur, et enfin Gît-le-Cœur. Pourquoi cette dernière appellation, la moins rationnelle, a-t-elle triomphé de toutes les autres? *Chi lo sa?*

Il est à présumer que dans ces parages demeurait un certain Gilles, habile cuisinier d'il y a quatre ou cinq siècles. De « gueux » on a fait « cœur », et, il n'y a pas bien longtemps, on pouvait lire, sur le pan de mur qui fait l'angle de la rue Saint-André-des-Arts, « rue Gilles-Cœur », appellation disparue sous de successifs badigeonnages.

Au reste, les altérations ne sont pas rares. C'est ainsi que les rues de la Barouillerie, Coquéron, de l'Egyptienne, sont devenues rues Barouillère, Coq-Héron, de la Jusienne.

Le plus drôle, à ce point de vue, est la rue Zaccharie, qui s'appelait, autrefois, rue Sac-à-lie.

Il faudrait un volume pour rétablir l'origine de toutes les vieilles voies de Paris aux noms bizarres.

Quant à la province, elle est aussi bien partagée que la capitale, sous le rapport des noms de rues baroques.

Qu'on en juge par ce tableau:

ABBEVILLE: rue des Chasserats, rue des Barbafuts, rue Mal assis, place du Pont d'Amour.

AIX-EN-PROVENCE: rue Rifle-Rafle.

AMIENS: rue des 3-Cailloux, rue des Corps-nus-sans-tête.

ANGERS: rue Gâte-argent, rue du Pied moisi.

ARGENTEUIL: rue Carême-prenant.

ARRAS: rue des Onze-mille-Vierges.

BEAUVAIS: rue du Poivre bouilli.

BLOIS: rue Fontaine-des-Elus.

BORDEAUX: rue Entre-deux-Murs, rue Bon-gré Mal-gré, rue Cantecoucut (Chante-coucou), rue Tirepois, rue Maubac (mauvaise langue).

BOULOGNE-s-MER: rue Ecoute s'il pleut, rue Tant perd tant paye, rue du Coin menteur.

CHARTRES: rue Poêle-percée, rue Planches aux Carpes, rue du Chat qui fume, rue Vide-boudin.

LILLE: rue de l'A. B. C.

LOUVIERS: Sente aux Amoureux, Sente aux Pestiférés.

MELUN: rue Malgouverne. (Par une cruelle ironie, cette rue longe la Préfecture.)

MARSEILLE: rue Gratte-semelle, rue du Coin de l'Humilité, rue de la Pierre qui rage.

NANCY: rue du Maure qui trompe.

NEVERS: rue des Belles-Lunettes, rue de la sangsue.

ORLEANS: rue du Chat-qui-pêche, rue de la Main-qui-file, rue de la Chèvre-qui-danse, rue Chasse-coquin, rue du Pavé-d'Andouilles.

REIMS: rue Tourne-bonne-eau.

SAINT-ETIENNE: rue de la Mi-Carême.

TOULOUSE: rue Prends-y-garde.

VALENCE: rue Ha! ha!.

Mais la palme revient aux rues belges. Voyez plutôt:

A Anvers, se trouve la rue de la Longue-Porte-aux-Vaches; à Louvain, la rue Entre-Nuit-et-Jour, et la rue de la Mare-aux-Boudins; enfin, à Bruxelles, la rue de la Montagne-aux-Herbes-potagères, et la rue de la Petite-Noix-d'Argent-non-épluchée.



MANIERE DE PARLER

— Allons, mon gros loulou, viens vite embrasser ta petite mémère.



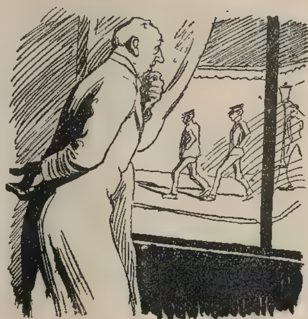
— Lorsqu'il a eu cette place, y avait plus moyen de l'aborder: monsieur se croyait un personnage important... Mais il a mis de l'eau dans son vin...



— T'nez, chère madame... le v'là justement.
— C'est fâcheux qu'il n'en ait pas mis un peu plus, pendant qu'il y était.







TOUT A SON UTILITÉ EN CE MONDE

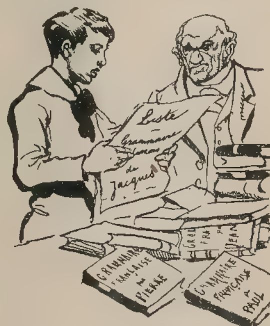
M. GRINCHU. — Que de choses inutiles sur terre quand on y réfléchit.
M. BONTEMPS. — Lesquelles, mon ami? Je vous avoue que je n'en connais pas.

M. GRINCHU. — Voulez-vous me dire quelle est l'utilité des discussions de la Chambre?
M. BONTEMPS. — Mais, sans elles, comment les journaux rempliraient-ils leurs colonnes, pendant six mois, dans l'intervalle des affaires sensationnelles?

M. GRINCHU. — Soit! Mais à quoi servent les apaches?
M. BONTEMPS. — A engager les bons bourgeois à rentrer chez eux de bonne heure, au lieu d'aller perdre leur argent à la manille.







M. GRINCHU. — Vous avez réponse à tout. A quoi servent alors les belles-mères, s'il vous plaît?
M. BONTEMPS. — A empêcher leurs gendres de prendre du ventre, ce qui ne manquerait pas d'arriver si elles n'étaient là pour maintenir l'équilibre qu'une douce quiétude aurait vite détruit.

M. GRINCHU. — Vous n'allez pas prétendre que l'appendice, cet organe superfétatoire, ait une utilité quelconque?
M. BONTEMPS. — Une énorme, au contraire; sans lui, pas de belles opérations.

M. GRINCHU. — Voudriez-vous me dire quelle est l'utilité des changements continuels de programmes dans les lycées?
M. BONTEMPS. — Mais sans cela, comment écoulerait-on les livres nouveaux que pondent, tous les ans, les pédagogues?







M. GRINCHU. — Et le téléphone, tel qu'il est installé à Paris, à quoi sert-il?
M. BONTEMPS. — A apprendre un langage élégant et pittoresque.

M. GRINCHU. — Je serais curieux d'apprendre à quoi sert l'Académie?
M. BONTEMPS. — L'Académie est une excellente institution destinée à occuper les loisirs de quarante personnes, ce qui les empêche, pendant ce temps-là, d'écrire des livres que l'on pourrait être amené à lire.

M. GRINCHU. — Ah! ça! Et cette page de dessin, quelle est son utilité, je vous prie?
M. BONTEMPS. — Sait-on jamais? Peut-être finira-t-elle cocotte en papier, pour distraire les loisirs de quelque rond-de-cuir, lequel rond-de-cuir, lui aussi, doit avoir son utilité, si on cherchait bien.



LA FOULE ET LE SNOBISME

— Etes-vous allé voir le cortège des souverains, hasardai-je à la soirée de Mme de Collet-Monté. Ce fut un tolle général:
— Nous? Nous mêler à la foule! Quelle horreur!



Cependant, le lendemain je rencontrai la maîtresse de maison à l'exposition de blanc des Galeries Labinctte.



Et, passant à la Bourse, j'osai entrer et je vis, à la corbeille, dans le brouhaha, M. de Collet-Monté lui-même.



Flânant par le Bois, je vis sur la pelouse des joueurs de foot-ball, où je reconnus dans la mêlée M. de Collet-Monté fils.



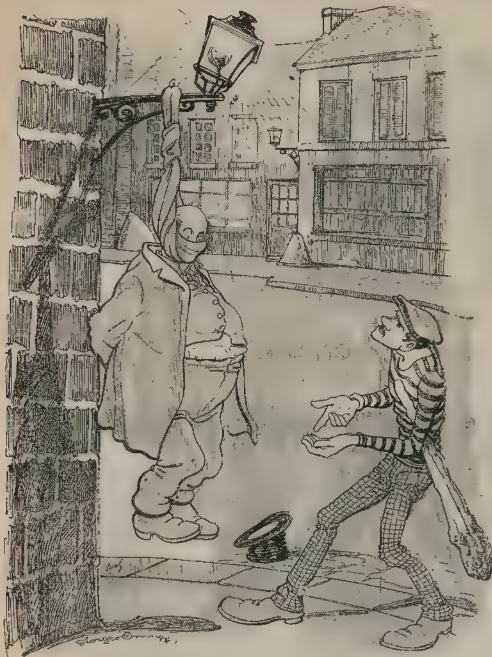
Puis, dans le métro, deux têtes qui émergeaient me firent reconnaître Mme de Lormoir-Aglass et sa fille, deux des invitées.



A la vente de charité pour les victimes du devoir, je reconnus encore de nombreux amis des Collet-Monté.



Et au mariage de Mlle de Labique-Haubois, au défilé de la sacristie, j'entendis:
— Croyez-vous, le petit Max, l'autre jour, il a osé nous demander si nous nous étions mêlés à la foule pour voir le cortège. Quelle horreur! ma chère!



L'Apache. — Si j'avais su, bourgeois, que vous n'aviez que 6 fr. 75, je ne vous aurais pas fait le coup du père François. Un simple coup de tête dans le ventre vous suffisait. N'allez pas me faire passer, auprès de mes confrères, pour un gâche-métier.



— Vos chaussures sont irréparables...

— Cependant, vous intitulez votre magasin: « A l'Hôpital de la Chaussure ».

— Oui, mais ce n'est pas à l'hôpital qu'il fallait les porter, c'est au cimetière.

Les enseignes gaies, les écriteaux bizarres

Il fait beau, le soleil luit, prenons notre canne. Si vous vous sentez du vague à l'âme, une nuance de spleen, tout en nous promenant, nous noterons au passage, les enseignes gaies, tristes ou bizarres rencontrées en chemin, et cela chassera vos pensées les plus grises.

***

Enseigne copiée rue des Blancs-Manteaux:
A L'INGRATITUDE

Mme Z... achète les reconnaissances.
Quant à acheter *la* reconnaissance, c'est évidemment une tout autre affaire.

***

Epinglée au rideau bien blanc, bien empesé d'une boutique de la rue des Martyrs, cette déclaration:

Mme B...
Blanchit tous les jours.

Et dire qu'il y a une douzaine d'années que cette digne Mme B... blanchit. Comme elle doit être pâle!

***

Un modeste petit écriteau, visible rue du faubourg St-Martin, dit:

JULLIEN, Frotteur.
Se rend à domicile.

Ce Jullien me paraît être un bon type, un garçon serviable. Jullien condescend à venir exercer son industrie à domicile, quand il pourrait exiger qu'on lui apporte les parquets à cirer chez lui.

***

En lettres blanches sur fond chocolat, contre

UNE ENQUETE

M. Chéron a décrété que chaque homme de troupe serait pourvu de trois paires de chaussettes.



Le *Pêle-Mêle*, tenant à avoir, sur cette inovation, l'avis du soldat français, je me suis rendu à la plus proche caserne pour interviewer les hommes.



— C'est une bonne blague, m'a dit le premier, c'est épatant pour conserver le tabac.



— Chaque jour de prêt, je mets mes cinq sous dedans, m'a répondu un soldat économe.



— En en mettant une sur chaque épaule prétend un douillet, on sent moins le poids du sac.



— C'est le meilleur chiffon pour l'astiquage des cuirs, m'a dit un autre.



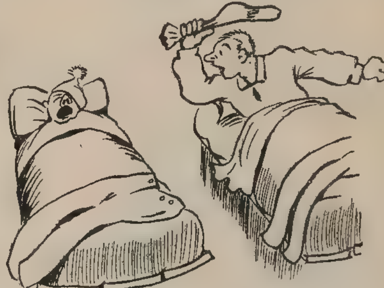
— Avec la paire, raconte un malade, je me suis confectionné un bandeau qui m'a rendu bien service.



— Ça garantit très bien des rhumes, constate un militaire pratique, que de s'en appliquer une paire sur la poitrine pendant l'hiver.



— Pour passer le café en campagne, me dit un ancien, c'est tout de même plus propre qu'un bonnet de coton.



Un bleu constate que c'est très pratique pour empêcher son voisin de ronfler.





J'allais interroger un jeune engagé qui lisait sur son lit mais le caporal de chambrée me dissuada.





Et comme je voulais savoir, il me confia:
— Savez-vous ce qu'il fait de ses chaussettes?... Eh bien! ce saligaud-là, il les met dans ses pieds!

un mur abritant une vacherie, rue du Mont-Cenis:

Pour le lait d'ânesse,
s'adresser à la concierge.

* * *

Tout près du cimetière St-Ouen, une guinguette s'intitule:

AU RETOUR

Sur les vitres, on lit:

Vin et saucisson.
Cabinets particuliers
pour personnes qui désirent pleurer seules.

* * *

Du côté de Passy, cet écriteau suspendu en haut d'un portail couvert de vigne vierge:

Maison de campagne à louer de suite,
et même plus tôt si on le désire.

C'est assez dire que le propriétaire est plutôt pressé.

* * *

Dans la grande rue de St-Mandé, courent, le long d'un long mur gris, ces mots:

INSTITUTION DE JEUNES GENS

et au-dessous, cette publicité malencontreuse:

Fabrique de cornichons.

La seconde annonce complète-t-elle la première? Parents, informez-vous!

* * *

Rue Meslay, un modeste écriteau, cloué au-dessus de la loge de Mme Pipelet:

Réparations d'habits.
La concierge fait des façons.

Vieille coquette, va!

* * *

Boulevard St-Denis, sur le caisson d'un cireur de chaussures-commissionnaire, cette admirable annonce, peinte en blanc d'une main inexperte:

JULES X...
Commissionnaire-déménageur
Tond les chiens de toutes les espèces.
—o—
Coupe les oreilles
Et les prend en pension.

Dans un bocal d'alcool, probablement.

* * *

Décidément, ce quartier est riche en annonces bizarres, car nous découvrons, rue du Faubourg St-Denis, cette enseigne peinte sur la glace d'une modeste boutique:

Coiffure pour dames postiches.

Ici on a seulement omis de séparer les deux derniers mots par un point. Il n'est pas de petites économies, paraît-il!

Jean Rosnil.

DE NOS LECTEURS

Le calendrier républicain.

Parmi les nombreuses pétitions adressées à la Chambre, et dont un journal vient de donner la nomenclature, il en est une demandant la suppression des noms de saints du calendrier, et leur remplacement par des noms de héros républicains.

L'idée n'est pas neuve. Les hommes de 89 l'avaient mise en pratique. On ne se souvient plus guère du calendrier révolutionnaire.

Institué le 22 septembre 1792, au lendemain de la déchéance de la royauté, ce calendrier fut supprimé le 1er janvier 1806.

Pour l'établir, on avait suivi l'exemple des Egyptiens, et partagé l'année en douze mois égaux de trente jours chacun.

Considérant que la numération décimale était plus simple et plus conforme à la raison, on abolit la semaine, et l'on créa la décade, groupe de dix jours. L'année se composait donc de trente-six décades et demi; les jours de la dernière demi-décade furent les « épagomènes » que l'on désigna sous le nom de « sans-culottides » pour glorifier un mot que les aristocrates infligeaient aux défenseurs de la liberté. Les « sans-culottides » étaient consacrés à des réjouissances. Tous les quatre ans, le sixième épagomène était le sans-culottide par excellence; ce jour-là, jour de la « Franciade » on célébrait des jeux nationaux.

Comme on ne put s'entendre, à la Convention, sur la nomenclature des mois et des jours, on en confia la rédaction au poète Fabre d'Eglantine, qui s'en tira d'une façon très élégante et très expressive. L'idée qui lui servit de principe fut de « consacrer, par le calendrier, le système agricole et d'y ramener la nation en marquant les époques et les fractions de l'année par des signes intelligibles ou visibles, pris dans l'agriculture ou l'économie rurale ».

Vendémiaire, Brumaire, Frimaire, furent les mois d'automne; Nivôse, Pluviôse, Ventôse, les mois d'hiver; Germinal, Floréal, Prairial, les mois de printemps; Messidor, Thermidor, Fructidor, les mois d'été.



DISTRACTION

— Je vous en prie, mon ami, couvrez-vous!

Les jours de la décade s'appelèrent: Primidi, Duodi, Tridi, Quartidi, Quintidi, Sextidi, Septidi, Octidi, Nonidi, Décadi.

Fabre d'Eglantine chassa du calendrier tous les saints et canonisés, et les remplaça par des objets qui composent la richesse nationale. Les grains, les pâturages, les arbres, les fleurs, les fruits remplacèrent les apôtres, les vierges et les martyrs. A chaque quintidi, on inscrivait le nom d'un animal utile à cette époque. Chaque décadi fut marqué par le nom d'un instrument aratoire, autant que possible, celui dont le travailleur avait besoin pendant le mois.

Prenons, par exemple, le mois de Frimaire, qui commençait le 21 novembre pour finir le 20 décembre. Voici comment on le trouve divisé:

Première décade: 1, raiponce; 2, coing; 3, chicorée; 4, nèfle; 5. *cochon;* 6, mâche; 7, chou-fleur; 8, épice; 9, genièvre; 10, *pioche.*

Deuxième décade: 11, thuya; 12, raifort; 13, cèdre; 14, sapin; 15, *lacie;* 16, ajonc; 17, cyprès; 18, lierre; 19, bouleau; 20, *hoyau.*



APPRECIATION

— Ces gens-là, des voyous! Allons donc! C'est, au contraire le meilleur ménage du quartier.

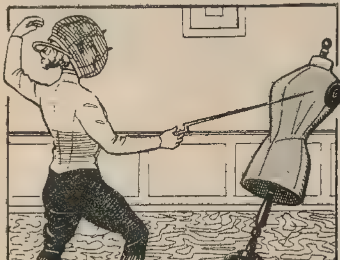


C'EST PAS DU BŒUF

Nos yeux nous trompent bien souvent, allez, Monsieur! Ainsi, vous qui regardez ma bête, si je vous demande ce que c'est, vous direz sans hésiter: « C'est une vache » Eh bien! pas du tout, ce n'est pas une vache, mais de l'excellent bœuf à vingt sous la livre.

LA MENAGERE SPORTSWOMAN

Les ustensiles qui servaient jadis aux ménagères, se ressentent déjà des goûts nouveaux de ces dernières pour les sports. Jugez-en :



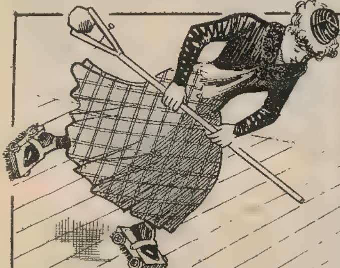
Le panier à salade et la broche.



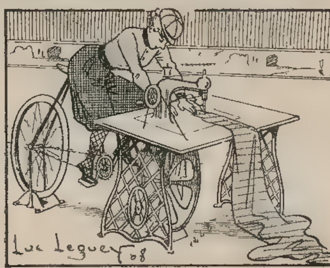
Les poêles à crêpes.



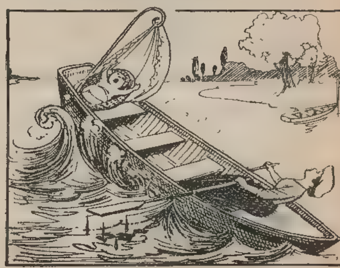
Les fers à repasser.



Les brosses à cirer.



La machine à coudre.



Le berceau.

Troisième décade : 21, érable ; 22, bruyère ; 23, roseau, 24, oseille, 25, *grillon ;* 26, cormier ; 27, liège ; 28, truffe ; 29, olive ; 30, *pelle*.

Les âmes naïves prenaient ce calendrier au sérieux, et M. Arthur Pougin cite une dame, née sous la Terreur, qui avait reçu le prénom peu commun de Chélidoine.

* * *

Le condamné jovial.

Dans une vieille collection du *Journal de Fourmies*, nous avons trouvé le récit d'une exécution tout à fait gaie. Celui que l'on pendit, grand criminel, tint à faire bonne figure jusqu'à la fin. On jugera s'il s'en acquitta avec brio.

Jean de F... avait entassé crimes sur crimes, et la justice ne pouvait lui arracher un aveu. A la barbe des guichetiers du Châtelet, il chantait toute la journée. Quand, pour lui surprendre un aveu, on lui disait :

— C'est toi qui as assassiné le mercier de la rue Cloche-Perce ? il répondait :

— Turlututu, turlurette, tire lire lon la !

On lui donna la question avec le petit chevalet, ce qui était un raffinement de curiosité judiciaire ; il chanta des refrains si cocasses, que ses bourreaux eux-mêmes s'esclaffaient de rire.

Enfin, n'en pouvant rien tirer, on décida de le pendre. Il arriva sous la potence, frétillant, autant que peut frétiller un drôle qui s'est déjà tordu sur le petit chevalet, et chantant, à plein gosier, des refrains de chansons en vogue.

Les pénitents noirs chantaient, impassiblement au pied de l'échelle.

— Voilà, déclara Jean de F... ; des airs à porter le diable en terre. Gens de la cagoule, faites silence, je veux parler au prévôt !

Celui-ci s'approcha :

— Voyons, reprit le condamné, est-ce vrai qu'on ne peut rien refuser à un pauvre homme qui va mourir ?

— Oui, oui ! crièrent cinq ou six mille voix.

— Ce que j'ai à demander, dit-il, est bien peu de chose.

— Parle, que veux-tu ? interrogea le prévôt.

— Voilà, toute ma vie, j'ai chanté le rigodon. Je voudrais au moins en chanter un couplet à ma dernière heure, mais il faut que tout le monde : l'exécuteur, les sergents, la foule, et même les pénitents noirs, chantent avec moi au refrain.

La foule applaudit. Le prévôt, mis en belle humeur, s'écria :

— Allons, chante !

Le condamné chanta le premier couplet d'une chanson populaire :

Quatre baudets dans un pré,
Broutaient l'herbe tendre !
Hi han ! hi han ! hi hé !...

Tout le monde reprit le refrain :

Hi han ! hi han ! hi hé !...

Le couplet fini, Jean de F... réclama le silence :

— Je meurs content ! cria-t-il. A ma dernière heure, j'ai entendu braire au moins dix mille ânes à la fois !

La foule, soudain furieuse, voulut l'écharper, mais déjà le condamné avait la hard au cou et tirait — bien involontairement — la langue aux mécontents.

* * *

Générosité.

Il y a quelque temps, aux environs de Charleroi, s'éteignait un octogénaire. Il avait toujours vécu chichement, se refusant non seulement le superflu, mais le nécessaire.

Cependant, tout le monde savait que ce n'était pas par nécessité qu'il menait cette existence misérable, car on lui connaissait des biens au soleil, et on l'avait vu plus d'une fois comptant avidement des pièces d'or.

Ses héritiers, accourus à son chevet, n'attendirent pas qu'il fût froid pour visiter tous les coins et recoins de la maison, dans l'espoir de découvrir l'imposant magot. Mais leurs recherches furent vaines, et ils eurent beau mettre tout sens dessus dessous, déplacer les armoires, inspecter les placards et heurter du doigt contre toutes les cloisons, ils ne trouvèrent rien. Le vieil avare leur laissait bien une fortune assez rondelette en immeubles, mais point de numéraire.

Furieux et désappointé, l'un des « chers neveux », prit la culotte du vieillard, déposée au pied du lit et la jeta par la fenêtre. C'était un vêtement de gros drap usé, rapiécé, graisseux, malpropre, en un mot, à ne pas toucher avec des pincettes. Un pauvre homme qui passait sous la fenêtre, ramassa cette loque et la rapporta chez lui.

La femme de ce malheureux, jugeant que la culotte trouvée exigeait d'urgentes réparations, se mit aussitôt à la besogne.

En décousant la ceinture, un billet de banque s'en échappa, puis deux, puis trois, puis toute une pluie de fafiots.

Effrayés de cette trouvaille, les pauvres gens allèrent immédiatement rapporter la culotte aux héritiers de l'avare.

Ces messieurs les remercièrent chaleureusement de leur probité, et, dans un accès de générosité, leur offrirent... une livre de café.

* * *

Diplomatie !

Le *Prince des Croyants* ne doit jamais quitter ses États ; la règle, sinon le Coran, lui interdit de poser le pied ailleurs que sur un sol lui appartenant, à moins qu'il n'envahisse, cimeterre au poing, le territoire d'un autre ; cas auquel, ce territoire étant préjugé sien par droit de conquête, la règle est sauve.

Or, en 1867, le sultan, tout comme un bon provincial de France, vint visiter l'Exposition de Paris. Il n'avait cependant pas conquis nos départements ; alors ?

Alors, tout simplement, les rares journaux turcs paraissant à cette époque, avaient annoncé : que le gouvernement français faisait don au sultan de tout son territoire !

Et voilà comment le sultan put venir en France, sans cesser d'habiter ses possessions. Très galamment, d'ailleurs, à son départ, le *Prince des Croyants* nous rendit nos terres.

Ceci prouve, une fois de plus, que la diplomatie est une belle chose ; mais je suis sûr que nombre de Français ne se doutaient même pas que leur pays avait été turc durant quelques semaines.

LES BETES

LE SINGE. — Il pleut! jamais votre parapluie ne pourra vous garantir.

LA GIRAFE. — Erreur, mon cher... j'ai un parapluie à coulisse.

Pêle-Mêle Connaissances

— Parmi les orages mémorables, on en cite un au cours duquel les clochers de vingt-sept églises furent foudroyés. On cite encore un seul coup de foudre ayant atteint l'église de Châteauneuf, en Savoie, et qui tua 42 personnes et en blessa plus de 80 qui s'étaient réfugiées dans l'église.

— Sous l'ancien régime, les législations concernant le travail étaient infiniment vexatoires. Des arrêtés particuliers venaient encore les aggraver. Le cas se présentait surtout lorsque les artisans exerçaient une spécialité qu'on craignait de voir transportée à l'étranger. Ainsi, l'évêque de Lyon écrivait à Colbert: « J'ai fait arrêter trois ouvriers de miroir qui voulaient quitter la France et je les ai fait mettre au Fort-Seize, d'où ils ne bougeront que par vos ordres ».

— La *daurade* serait au dire de certains pêcheurs, un des poissons les plus craintifs. Au point qu'il suffirait, pour la prendre, d'implanter, dans le sable, pendant un reflux, des branches de peuplier: les daurades, amenées par le flux en sont tellement effrayées qu'au reflux suivant, elles n'osent plus remuer et se laissent capturer avec la main.

— En 1858, M. Boyé, ingénieur anglais, soumit au Parlement un projet de pont entre la France et l'Angleterre, et long de 29 kilomètres. Il devait être composé de 191 travées portant sur des tours en maçonnerie. On évaluait à 750 millions la dépense totale. A la même époque, M. Thomé de Gamond imaginait le premier projet de tunnel sous-marin du cap Gris-Nez à Douvres.

— On eut à vaincre, en France, pas mal de préjugés avant d'acclimater l'usage de la viande de cheval. Une croyance bizarre, assez répandue dans le peuple, concernait la chair des chevaux blancs. On prétendait qu'elle donnait un bouillon incolore, tandis que celle des chevaux de toute autre robe donnait un beau bouillon jaune ambré.

— Par l'annexion du Congo, la Belgique s'est agrandie d'un territoire de 80 fois plus grand que le sien, et six fois plus grand que la France. Petite puissance européenne, elle est devenue une puissance coloniale de premier ordre. Ainsi, le roi Léopold a réussi à presque centupler la superficie de ses Etats sans tirer l'épée, sans rien risquer, et même en étant quelquefois combattu par l'opinion publique.

— Les champignons sont remarquables par leurs proportions tantôt microscopiques, et tantôt phénoménales. Un des plus beaux qu'on ait jamais rencontrés, poussa jadis dans le tunnel de Doucastre, sur une pièce de bois. A son treizième mois, il ne mesurait pas moins de quinze pieds de diamètre.

— Originaire de l'Inde, la canne à sucre, que l'on appelait encore autrefois *cannamelle*, a dû être utilisée de tous temps par les Indous. Mais tout porte à croire qu'ils n'en extrairent d'abord qu'une espèce de sirop. Les auteurs grecs et romains n'en ayant laissé aucune description, on a pensé pendant longtemps qu'ils ne connaissaient pas la canne à sucre: c'est une erreur. Ils appelaient son produit *saccharon* ou *miel de roseau*, et ce nom se rapproche singulièrement de notre vieux *cannamelle*.

— L'Espagne et le seul pays d'Europe où l'on puisse rencontrer des caméléons à l'état sauvage.

Concours parodial (suite)

(Voir le Supplément).

Exemple: Si la phrase donnée était:

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

et si le nombre de changements imposés était de quatre, on pourrait parodier de la façon suivante:

Rien ne sert L' OMNIBUS, *il faut* MARCHER *à* PIED.

N.-B. — La phrase proposée est composée de deux vers. Il est inutile de conserver la forme poétique. La phrase à construire sera considérée comme de la prose.

Les prix suivants seront décernés aux auteurs des meilleurs envois:

1er PRIX: Un nécessaire de bureau.
2e PRIX: Une pendulette de voyage.
3e PRIX: Un service à thé.

Un concurrent ne peut envoyer qu'une seule solution.

Le jugement de la Direction du *Pêle-Mêle* est sans appel.

Ce concours sera clos le 16 janvier.

Prière de joindre à l'envoi le bon à détacher qui se trouve ci-dessous, et d'inscrire, extérieurement sur l'enveloppe, la mention: *Concours Parodial.*

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Lefort. — On dit plus fréquemmet: cycliste.

Un Lecteur. — C'est l'usage, l'usage seul qui a établi cette règle. Certains pays, du reste, ne s'y conforment nullement. (Pays de langue française, bien entendu).

M. Geo Shields. — Non, il n'y a pas de cours pour la vente de ces produits.

M. Roy. — Le conseil des Prudhommes. Vous aurez-là tous les renseignements voulus.

B. B. 210. — Le premier en carte annonce tout son jeu.

M. Lefort. — Non, ces explications n'ont pas paru dans le journal. Il est, d'ailleurs, tès simple de comprendre en quoi consistent ces problèmes, en comparant les données et les solutions. Nous vous adressons la dernière feuille de ces solutions.

Un Grincheux. — Les plus grandes précautions sont prises pour éviter cela, mais, hélas! la perfection n'est pas de ce monde. Nous prenons bonne note de vos observations.

M. Rski. — Prenez patience, c'est une opération fort longue, vous ne tarderez pas à avoir satisfaction.

G. R. — Vous étiez dans votre droit, mais l'usage est tellement puissant qu'il a parfois raison contre le droit même.

M. Loftschiffer. — Le cyanure de calcium

15. E. R. — Il n'y a aucune différence effective; ces désignations résultent simplement de traditions historiques, absolument comme le nouveau souverain de Bulgarie s'appelle *tsar*, par tradition historique.

P. Ch. (Béziers). — La forme de ce problème est nouvelle, mais en lui-même il est plutôt très ancien.

M. Bec — Nous n'avons reçu aucune réponse à ce sujet.

TITUBARD. — Monsieur, par votre refus de me servir à crédit, vous me remplissez d'étonnement et d'indignation.

LE MARCHAND. — Je ne demande qu'à vous remplir d'étonnement et d'indignation, mais quant à vous remplir de mon vin, il n'y a rien de fait!

CARTEL en BOIS SCULPTÉ

Noyer ciré mat. — Mouvement quinzaine. — Sonnerie sur gong.

D'une utilité incontestable, très décorative, d'un art et d'un goût parfaits, cette magnifique pièce d'horlogerie a sa place indiquée dans toutes les familles.

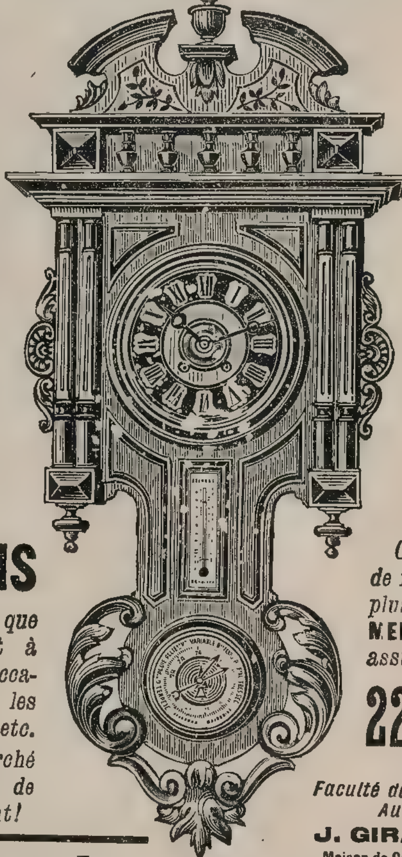
D'une qualité irréprochable au point de vue mécanique et d'un travail soigné dans tous ses détails, le **CARTEL** *que nous vous recommandons ici, aimables Lectrices et chers Lecteurs, doit être considéré comme une des pièces les plus avantageuses de notre assortiment.*

Son prix, excessivement réduit, n'est que de **88** *francs payables à raison de*

4 FRANCS par MOIS

sans aucuns frais, c'est-à-dire que nous conservons entièrement à notre charge tous les débours occasionnés par les emballages, les ports, les encaissements, etc., etc.

Ce prix est d'un bon marché exceptionnel, ces conditions de paiement n'ont aucun précédent!



La gravure ci-contre ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de la beauté de l'objet, aussi ajouterons-nous à l'insuffisance du dessin par une description succincte :

Meuble en bois sculpté, noyer ciré mat; dessin de style; sculpture artistique nette et profonde; assemblage soigné. — **Mouvement** d'horlogerie de haute précision; remontoir quinze jours; sonnerie sur gong; cadran en bois, heures émail et aiguilles métal-or. — **Baromètre** anéroïde d'une régularité mathématique et **Thermomètre** au mercure éprouvé. Le tout parfaitement réglé et mis au point, avec garantie absolue de solidité, d'exactitude et de bon fonctionnement.

Dimensions : hauteur totale 96 centimètres, largeur 42 centimètres; diamètre du cadran 18 centimèt., diamètre du baromètre 10 centimètres. hauteur du thermomètre 13 centimètres, largeur 3 centimètres.

On le voit, il n'est pas possible de réunir plus de qualités sérieuses, plus d'avantages réels; aussi notre **MERVEILLEUX CARTEL en bois sculpté** *est assuré d'un énorme succès.*

22 MOIS de CRÉDIT

Rien à payer d'avance.
Faculté de retour en cas de non-convenance.
Aucuns frais pour l'acheteur.

J. GIRARD & Cie, 46, Rue de l'Échiquier, PARIS
Maison de Confiance. La Première du genre. Fondée en 1885.

Notre Album de Luxe

contenant les magnifiques
REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES
des **Garnitures de Cheminées, Pendules** et **Cartels** en cuivre massif, bronze métal ou bois sculpté, depuis **40 Fr.** vendus avec **un An** et **deux Ans** de **Crédit** est envoyé **gratis** et **franco** à toute personne qui nous en fait la demande.

J. GIRARD & C[ie], Succ^rs^ de E. GIRARD & A. BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arr^t^).

8 Jours à l'Essai

10 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. **J. GIRARD & Cie**, *à* **Paris**, *le* **CARTEL en bois sculpté** *annoncé ci-dessus, au prix de* **88 fr.**, *payables à raison de* **4 fr.** *par mois, sans autres frais.*

Fait à .... *le* .... *190* .

Nom et prénoms .... SIGNATURE :

Profession ou qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare de chemin de fer ....

GRATIS ET FRANCO!

Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les CATALOGUES GÉNÉRAUX spéciaux pour chaque article : **PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVRERIE D'ARGENT, SUSPENSIONS, GARNITURES DE CHEMINÉE, MONTRES DE PRÉCISION, LIBRAIRIE, ARMES ET FUSILS DE CHASSE, PÊCHE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JUMELLES, BICYCLETTES RUDGE-WITHWORTH, MACHINE DE NETTOYAGE PAR LE VIDE,** etc., etc. — ***A tout le Monde :*** **UN ET DEUX ANS DE CRÉDIT**

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie G. RICHARD, 7, rue Cadet, Paris (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richard.

15e ANNEE — No 3. 10 Centimes. 17 Janvier 1909.

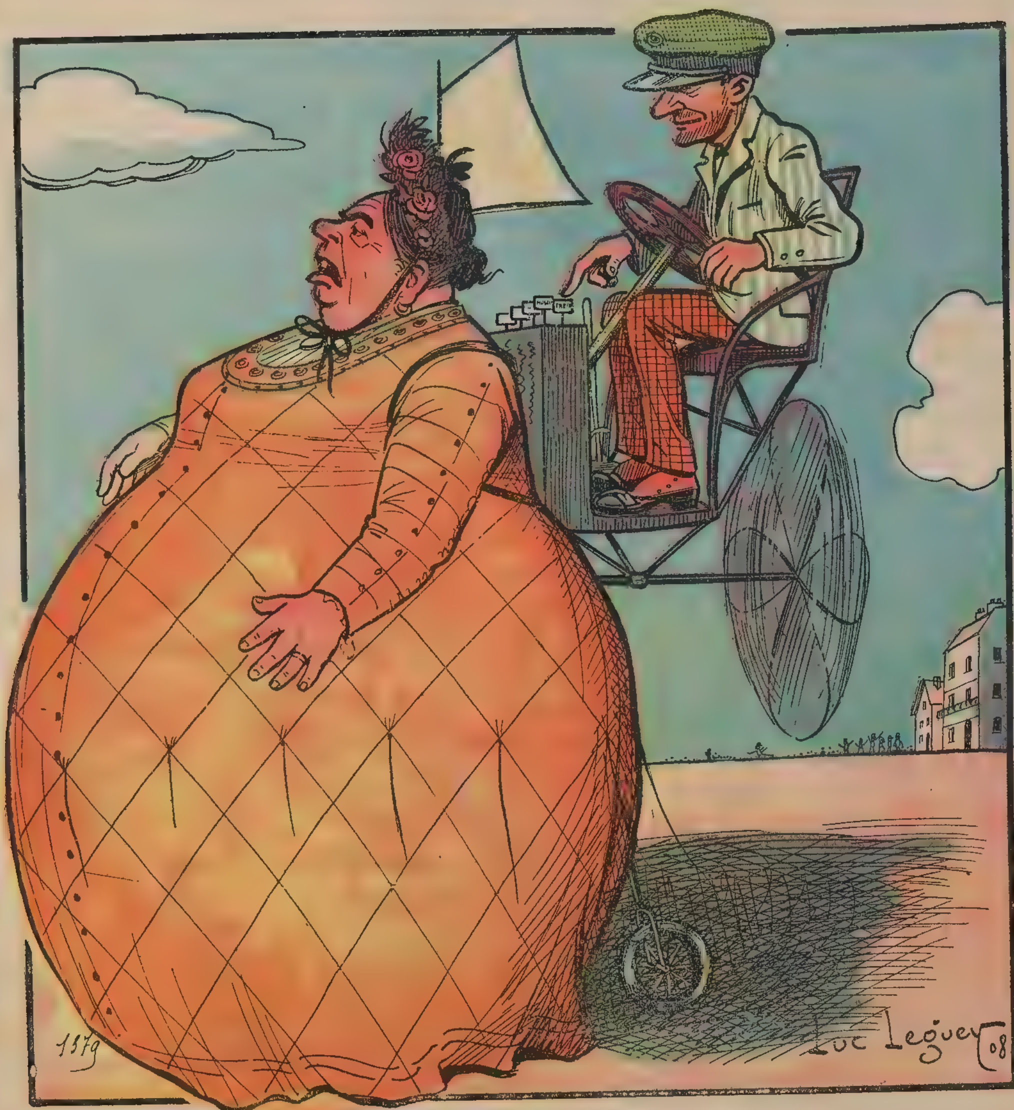
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

PAR CES TEMPS DE DIRIGEABILITÉ, par Luc LEGUEY.



Un philanthrope a promis 50,000 francs à qui pourrait rendre enfin les belles-mères dirigeables. On fait les premiers essais.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Propos d'un grincheux

— Alors, bientôt nous allons pouvoir voler dans les airs?

— Peuh!

— Comment, cette perspective ne vous enthousiasme pas?

— Ma foi, non!

— Vous ne vous sentez pas pénétré d'admiration pour cette nouvelle découverte du génie humain?



— *Le progrès rend il l'homme plus heureux? Toute la question est là.*
— *Il le rend plus heureux, incontestablement.*

— En aucune façon. Les nouvelles découvertes m'embêtent. Elles bouleversent mes habitudes, me gâchent un tas de plaisirs auxquels je tenais.

— Vous parlez en égoïste.

— Non, je parle pour tous. *Le progrè rend-il l'homme plus heureux?* Toute la question est là.

— Il le rend plus heureux, incontestablement.

— Non.

— Par exemple! Alors, vous croyez que les chemins de fer, la télégraphie, l'électricité, etc., n'ont pas réalisé un bien-être pour l'humanité?

— Non, non et non! Vous-même en êtes une preuve vivante. Etudiez-vous, analysez-vous, rappelez-vous. Vous êtes d'un âge qui vous permet de vous reporter à l'époque où, par exemple, le télégraphe n'existait pas. Tout d'un coup, le télégraphe apparaît. Avez-vous éprouvé une sensation de bonheur, soit aussitôt, soit au fur et à mesure de son application? Non. Cela vous a frappé d'étonnement tout d'abord, puis vous vous y êtes habitué. Le phénomène ne vous cause même plus le moindre plaisir. Il en est de même de toutes les autres inventions.

— Pourtant, il en est qui procurent des sensations nouvelles. L'automobile...

— Non point. Cette sensation de vertige de vitesse, nos pères l'éprouvaient en faisant, en chemin de fer, du 40 à l'heure. La sensation de vertige en hauteur, ils l'éprouvaient du haut d'un clocher. Pas besoin d'aller en ballon pour eux. Nous dédaignons leurs anciennes boîtes à musique parce que nous avons le phonographe. Mais nous n'éprouvons pas plus de plaisir à l'entendre qu'eux en avaient à écouter ces airs vieillots, qui, maintenant, nous font sourire. Et de tout ainsi. La hauteur de la tour Eiffel a écrasé celle de l'Arc de Triomphe. L'admiration s'est déplacée. Elle est allée à elle. Mais elle ne s'est pas accrue. D'ailleurs, si l'on admettait la théorie de ceux qui font marcher le bonheur parallèlement avec les nouvelles découvertes, il faudrait en conclure que nous sommes mille fois plus heureux que les hommes d'il y a cent ans. On ne le dirait pas à lire leurs écrits et à les comparer aux nôtres. Ce sont les mêmes actions de grâce, les mêmes plaintes, les mêmes expressions de béatitude, les mêmes expressions de haine, de bonheur ou d'envie. Aujourd'hui même, il semble que la lutte pour la vie soit devenue plus âpre et plus implacable.

— Voyons, voyons, vous exagérez. D'ailleurs il ne faut pas seulement envisager la découverte en elle-même, il faut en voir les conséquences. Nierez-vous par exemple, que les facilités de communications actuelles n'aient pas pour l'homme, d'immenses avantages?

— Citez-m'en un.

— Un entre mille. Vous avez votre fils malade à Marseille. Vous êtes à Paris. En quelques heures vous êtes auprès de lui.

— Permettez. C'est cette facilité de communications qui a permis à mon fils d'aller à Marseille. Si nous étions au temps jadis, il serait resté auprès de moi à Paris. La même cause qui nous rapproche, est celle qui nous a éloignés.

— Soit! Mais que direz-vous de la facilité de faire de grands voyages... d'aller, à peu de frais visiter des pays étrangers.

— Eh! les grands voyages, autrefois, se faisaient en diligence. Ils présentaient tout autant d'imprévu, de danger et d'intérêt. Le Franc-Comtois étudiait le Savoyard avec autant de curiosité que nous étudions le Cafre ou le Hottentot, et la gloire du provincial qui était allé à Paris égalait celle du voyageur qui revient du Congo.

— Votre raisonnement ne tient pas debout.

— Mille pardons. Le progrès réalisé par les nouvelles découvertes est un leurre, je le répète. Tous les aéroplanes du monde ne diminueront pas d'une once la douleur que j'éprouverai en perdant un être cher. Ils n'empêcheront pas mon voisin de me regarder en chien de faïence, si je suis pour lui un concurrent. Ils ne développeront ni l'amour, ni la pitié, ni la sincérité, ni aucun des sentiments qui seuls sont les éléments du bonheur. Quant au reste, je suis de l'avis de Brillat-Savarin: « La découverte d'un bon plat a fait plus pour le bien-être de l'humanité que toutes les autres découvertes réunies! »

— Alors, selon vous, il faudrait rester sur place, comme les bêtes.

— Ma foi, je ne sais pas jusqu'à quel point la taupe serait heureuse de voler dans les airs, l'hirondelle de plonger dans l'eau ou la sardine de se promener sur les routes.

— Vous êtes un grincheux et un ingrat. Vous méconnaissez des découvertes admirables dont vous-même tirez profit... Mais pardon... Une minute. Je crois qu'on m'appelle au téléphone.

. . . .

— Bon sang de bon sang! Enfer et damnation! Que le diable les patafiole! J'en ai chaud! J'en sue! J'en crève!

— Eh bien! eh bien! cher ami, champion du Progrès, que se passe-t-il?

— Ne m'en parlez pas! C'est ce téléphone. Il y a de quoi devenir enragé... Quel supplice. Seigneur, quel supplice! On vous appelle... On vous coupe... Vous sonnez, vous resonnez... Rien... J'ai les nerfs détraqués.

— Bah! ne répondez pas, c'est bien simple.

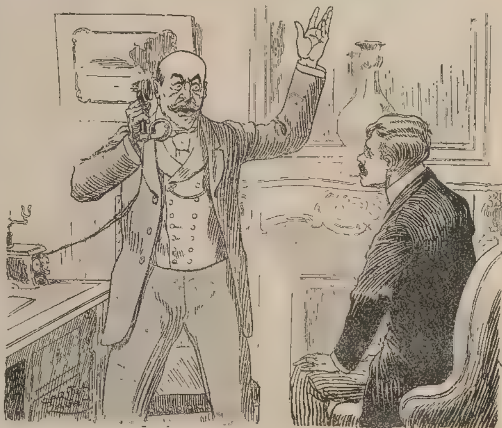
— Vous êtes bon, vous! Dans un cas aussi urgent.

— Aussi urgent?

— Eh oui! J'ai eu juste le temps de saisir quelques mots: « Votre femme... accident d'autobus... Etat grave. Puis plus rien!... Coupé!.. Tonnerre! Ah! ils ne connaissaient pas leur bonheur les braves gens qui vivaient dans cet âge d'or où point encore ne florissaient téléphones, automobiles, etc.

— Eh! mon cher, je crois que c'est ce que je vous disais tout à l'heure!

Etienne Jolicler.



— *Ah! ils ne connaissaient pas leur bonheur, les braves gens qui vivaient dans cet âge d'or où point encore ne florissaient téléphones, automobiles, etc...*

Chez le Directeur

Un jeune écrivain avait été admis à soumettre son œuvre à un directeur de théâtre.

Plein d'émoi, la voix fiévreuse, il lisait sa comédie, tandis que le dos au feu, les jambes allongées, l'important directeur se laissait aller à une douce rêverie. La voix monotone du lecteur, telle une mélopée enfantine, le plongeait dans une douce torpeur.

Seuls, quelques mots un peu plus accentués que les autres perçaient le voile qui le séparait de l'auteur.

Il percevait, à travers le bourdonnement des lambeaux incohérents: Un personnage tuait le temps, il massacrait un morceau de piano. Un autre étouffait un bâillement. Un autre encore noyait son chagrin.

— Eh bien! demanda, plein d'anxiété le jeune écrivain, quand fut terminée la lecture de sa joyeuse comédie, que pensez-vous de ma pièce?

— Pas mal, dit le directeur, mais vraiment il y a par trop de crimes dans votre drame!

Pêle-Mêle Causette

On se paye facilement de mots en France.

Ainsi, je lisais dernièrement qu'en présence des difficultés toujours croissantes de la circulation, on allait procéder à la confection d'un Code spécial: « Le Code de la route ».

Quel beau mot! En l'évoquant, on s'imagine illico un Paris nouveau où chacun se déplace à son aise, sans embarras et sans appréhension.

Malheureusement, à trop promettre, on ne tient rien.

Les pouvoirs publics nous en ont donné de fréquentes preuves.

Qui ne se souvient du geste magnanime d'un ministre, dont j'oublie même le nom. Cet homme d'Etat bien intentionné s'avisa que notre Code civil est suranné.

Aussitôt, il nomma la plus pompeuse des Commissions qu'eut encore enfanté un ministre.

Les plus talentueux écrivains, les juges les plus réputés, les avocats les plus célèbres, les sommités les plus autorisées en ces matières, furent réunis en un bouquet, et ce prestigieux selam fut offert à la foule reconnaissante.

Alors, le Code civil fut soumis à une sévère revision?

Non pas. Le Code civil resta ce qu'il était, et la Commission ne siégea jamais.

Ce sera, vous pouvez en être certain, le sort du « Code de la route ».

Combien j'eusse préféré quelque utile mesure, ou même quelques essais intelligents destinés à être généralisés s'ils *prouvent efficaces*, (comme disent les Anglais).

Je me suis hasardé à proposer le système du *crossing*, qui fonctionne dans d'autres pays, et résout une première et grave question, celle de la sécurité des piétons.

A cette modeste proposition, l'on répond par un projet prestigieux.

Pourquoi s'attarderait-on maintenant à de petites réformes partielles. N'aurons-nous pas le « Code des routes »?

Mais le Code de la route ne paraîtra vraisemblablement jamais et les piétons continueront à être mis en morceaux par les autobus et autres véhicules mortifères.

Le *crossing* n'est pourtant pas d'une application difficile.

Il consiste en un dallage apparent, allant à l'endroit des croisements de rues d'un trottoir à un autre.

La traversée de ce dallage n'est permise aux véhicules qu'à une allure des plus modérées. En tout cas, un accident qui s'y produit est imputable toujours et *à priori* au conducteur de la voiture.

Le *crossing* appartient aux piétons. Il y est ce que les Polynésiens appellent *tabou*. C'est à la voiture de s'arranger à y passer sans endommager personne.

Par contre, il appartient au public de rechercher, pour traverser, les *crossings*.

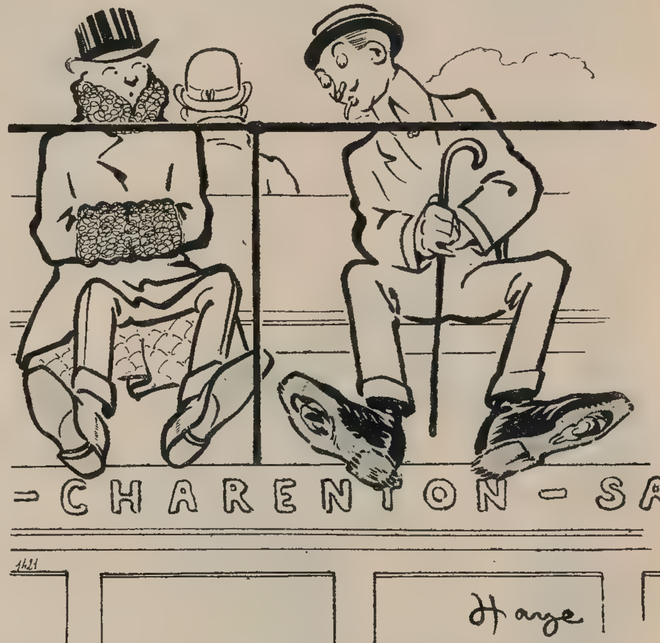
Sa sécurité en dépend, et s'il n'en tient pas compte, la responsabilité du véhicule en est très atténuée.

Les cochers et chauffeurs trouvent donc à cette institution un sérieux avantage, puisque partout ailleurs qu'aux *crossings* ils peuvent circuler plus librement et avec une moindre tension d'esprit.

Ce n'est évidemment pas la solution intégrale de la question de la circulation dans les villes, mais c'est déjà quelque chose.

En tout cas, cela vaut mieux que rien, ce rien portât-il le nom brillant de « Code de la route ».

Fred Isly.



L'ARBITRE DES ÉLÉGANCES

— Vous sortez avec des souliers jaunes en hiver, mais c'est contraire à toutes les règles de l'élégance!

Coup raté

Un négociant en vins avait en magasin, un gros stock de madère, lequel prenait, avec l'âge, un goût acide inquiétant.

Les clients, auxquels il l'offrait, se montraient récalcitrants, de sorte que le marchand se demandait, non sans angoisse, si son madère n'allait pas devenir, pour lui, un terrible bouillon.

Il eut alors une idée. Sachant que le président du Conseil des ministres était atteint de goutte chronique, il lui envoya des échantillons de son madère.

Il le cota à un prix raisonnable, tout en déclarant péremptoirement que ce vin guérissait radicalement la goutte.

— Avec une commande d'un aussi haut personnage, pensait-il, tous les goutteux de France et de Navarre se disputeront mon madère.

Il attendit patiemment la réponse qui, du reste, ne se fit pas attendre.

Elle émanait du secrétaire particulier du ministre et était rédigée ainsi:

« Monsieur le président du Conseil a goûté votre madère... il préfère sa goutte. »

* * *

IMPRUDENCE

Le directeur d'une mine venait de déjeuner et savourait béatement son café quand se présenta un ingénieur.

A sa mine consternée, le patron se douta aussitôt que quelque chose d'anormal s'était passé.

Il repoussa sa tasse et déposa son cigare sur un cendrier:

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-il.

— Le porion Lampierre est descendu dans la mine avec une bougie.

— Quelle imprudence! Descendre dans une mine avec une bougie! Mais c'est bien la dernière chose à faire.

— Et c'est également la dernière chose qu'il a faite, compléta l'ingénieur.

* * *

Chacun son utilité

C'est dans une petite ville que la scène se passe.

Un chemineau, rôdant sur la place du Marché est accosté par un gendarme:

— Qu'est-ce que vous faites là? demande le représentant de l'autorité d'un ton bourru.

— Et vous, que faites-vous là? réplique l'interpellé.

— Ne voyez-vous pas que je fais mon service!

— Et vous, ne voyez-vous pas que c'est moi qui fais que vous ayez du service à faire!



LA FONTAINE MODERNISE
LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES

« Passe encore de bâtir, mais demander la communication à cet âge. »



Mme PARVENU CHEZ LE PHOTOGRAPHE. — Vous ne voudriez pourtant pas que je me place, « moi », devant le même appareil que celui qui vient de servir pour ce simple soldat!!!

Courrier Pêle-Mêle

Bananes.

Monsieur le Directeur,

Veuillez permettre à un « Lecteur assidu » de relever, dans le dernier *Pêle-Mêle Causette*, de M. Fred Isly, l'assertion suivante: « Ce serait perdre ses efforts de planter un bananier à Bougival ».

Eh bien! je suis persuadé du contraire, car s'il n'y a pas en pleine terre de bananiers à Bougival, il y en a un à Billancourt, et plusieurs autres dans les environs ou dans l'intérieur de Paris; il est vrai que ces bananiers ne sont ni le *Musa Arnoldiana*, ni le *Musa Ensete*, ni le *Musa fétiche*, mais le *Musa Japonica* ou Bas joe, espèce récemment introduite du Japon. Elle passe l'hiver dehors sous le climat séquanien sans autre abri qu'une couverture de feuilles, ou même (à Billancourt) sans abri du tout et sans autre inconvénient que de perdre, pendant les gelées, ses palmes, analogues à celles qui abritaient, à l'Ile-de-France, Paul et Virginie. Le printemps, d'ailleurs, les lui rend dès le premier soleil.

Il est curieux de constater, à ce propos, que le Japon a la spécialité de fournir des plantes tropicales à l'usage des latitudes septentrionales de la zone tempérée.

Il y a, dans Paris, des citronniers du Japon (*citrus triptera*) dont l'un est situé dans les jardins du Trocadéro, près de la pièce d'eau, à gauche, en tournant le dos à la Seine.

Il mûrit des fruits (des citrons de forme ronde et de la grosseur des *chinois* de fruits confits), sinon tous les ans, mais au moins les années où l'arrière-saison a été chaude, comme cela vient d'être le cas cette année-ci. Vous pouvez également voir le *chamserops excelsa*, ou palmier du Japon, passer l'hiver, sans être empaillé, dans une villa du Cours la Reine, avant d'arriver aux serres de la Ville; dans une villa de Neuilly et au Jardin des Plantes, devant le bâtiment du Museum de zoologie, où deux *chamserops*, devenus trop grands pour leurs anciennes cages de bois, ont été obligés de renoncer à leur protection; et à Billancourt également. Autrefois, on ne les voyait qu'à la Samaritaine, et en métal.

Pour me résumer, Bougival pourrait avoir, s'il ne les a pas, ce que j'ignore, non seulement ses bananiers, mais ses palmiers et ses citronniers... du Japon.

Recevez, etc.

UN LECTEUR ASSIDU.

* * *

A propos du mot Etrennes

Monsieur le Directeur,

A propos d'un article paru récemment à ce sujet, voici, d'après moi, l'exacte signification du mot « étrenne ». Une étrenne est un cadeau qu'on apporte de l'*étranger*; un don généralement en nature, fait à un *étranger*. Car *sterna* dont on a fait étrenne, est la forme tronquée de *externa*, féminin ou pluriel neutre de *externus*, lequel est apparenté à *extraneus*, d'où est venu *étranger*. Et la preuve qu'il doit en être ainsi, c'est que le grec *Xenia*, qui signifie précisément étrennes (pl.) vient de *xenos*, (étranger). De semblables rapports, sur lesquels je n'ai pas à insister, existent également dans d'autres langues.

L'histoire de la déesse *Strenna*, qui présidait aux étrennes, a été inventée de toutes pièces par ceux qui voulaient absolument expliquer l'origine de *sterna*.

Recevez, etc.

Dr A. TRIANTAPHYLLOS.

Questions interpêlemêlistes

Me permettez-vous de poser la petite question suivante à vos lecteurs:

Il existe d'une part des personnes bavardes ou causeuses, si vous préférez ce qualificatif plus courtois.

Il existe d'autre part des personnes qui écrivent facilement et toujours abondamment. Ces personnes emplissent avec aisance quatre ou huit pages d'une écriture serrée, là où d'autres ne trouveraient matière qu'à quelques lignes.

Y a-t-il, entre ces deux genres de prolixité une parenté quelconque?

Sont-ce les hommes bavards qui écrivent les plus longues lettres?

Ou l'abondance du verbe n'a-t-elle aucun rapport avec l'abondance du style.

GITAL.

* * *

Y a-t-il grande analogie entre la langue chinoise et la langue japonaise?

A. TURON.

* * *

Le chapeau haut de forme est-il désuet? Une manifestation en sa faveur a eu lieu à Londres. Pour qu'on éprouve ainsi le besoin de le défendre, il faut évidemment qu'il ait de puissants ennemis.

Peut-on prévoir son avenir?

E. DANIER.



LES SOLLICITEURS

LE NOUVEAU MINISTRE. — Pourtant, j'avais bien l'intention de travailler.

Curieux procès faits aux animaux

Un des principaux arguments — le meilleur, peut-être — que les abolitionnistes invoquent contre le maintien de la peine de mort, c'est que le principe de vengeance, sur quoi elle s'appuie, est indigne de la société.

C'est là une conception nouvelle, et que nos ancêtres ne soupçonnaient point. A leur avis, tout grief causé à autrui méritait une sanction. Cette sanction ne visait aucunement à l'amendement du coupable: elle avait pour seul but de le frapper et de le faire souffrir.

Ce dessein particulier apparaît d'une façon tout à fait caractéristique dans les curieux procès intentés jadis à des animaux. Car, si invraisemblable que cette assertion puisse paraître, des bêtes furent livrées, jadis, à la justice, citées devant des tribunaux, absolument comme des êtres conscients.

Le plus étrange, c'est que cette juridiction n'exista pas seulement au moyen âge, époque féconde en bizarreries de toutes sortes. On la rencontre aussi dans l'antiquité grecque et à Rome.

Ainsi, à Athènes, une loi de Solon ordonnait de passer un carcan au chien qui avait mordu un homme et de le livrer aux juges. Ceux-ci

SÉVÉRITÉ

Le chef de bureau Lamesure est le plus méticuleux des hommes. Le règlement! il ne connaît que ça, et tous ses actes sont subordonnés au souci d'appliquer strictement ses prescriptions.



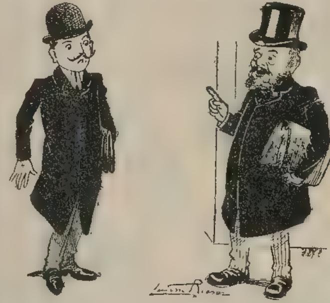
Dernièrement, il se rendait à son bureau quand il fut rejoint par un de ses subordonnés, nommé Durand.

Durand marchait à grands pas, car il était tard, et il connaissait la sévérité de son chef.

Les deux hommes continuèrent leur chemin côte à côte devisant de mille choses: de peinture, de pêche et de chasse, tous sujets qui intéressent d'habitude les fonctionnaires.

Enfin l'on arriva devant le ministère. Poliment, Durand poussa la porte pour laisser passer son supérieur, mais celui-ci s'arrêta:

— Maintenant, dit-il, que nous arrivons au



bureau, je suis obligé de rentrer dans la peau du fonctionnaire... Si je passe devant vous, je serai obligé de vous punir pour être arrivé au bureau après votre chef.

— Diable! fit Durand, eh bien! permettez que je passe devant.

— Non pas! car je serais encore forcé de sévir pour manque d'égard envers un supérieur.

— Dans ce cas, reprit Durand, passons ensemble.

— Soit! dit le chef, c'est une solution.

Et ils avancèrent ensemble. Mais la porte était trop étroite et nos deux hommes, de bonne



corpulence l'un et l'autre se trouvèrent coincés dans l'embrasure.

— Monsieur, fit alors le chef de bureau, d'un ton sévère, je suis dans la triste nécessité de vous mettre à pied pendant quinze jours, pour avoir comprimé, contre le chambranle d'une porte, votre supérieur hiérarchique.

* * *

appliquaient la peine de mort à l'animal. Suivant une disposition de Dracon, qui resta en vigueur pendant plusieurs siècles, toute bête, cheval, chien, taureau, coupable d'homicide, était jugée au Prytanée et exécutée.

Cet aveuglement de la police grecque alla même beaucoup plus loin dans le comique. On vit des peines infligées à des objets inanimés.

« A Olympie, nous dit M. Ch. Lécrivain, dont l'érudition n'est pas contestable, on songea sérieusement à expulser de l'Altis une statue coupable d'avoir fait, en tombant, une blessure mortelle à un passant.

« Au quatrième siècle, dans l'île de Thasos, une statue homicide fut poursuivie devant le tribunal par le fils de sa victime, et condamnée à être précipitée dans la mer. Il n'est donc pas étonnant que la loi ait ordonné aux Athéniens de juger les objets de bois, de fer ou de toute autre matière qui avaient causé mort d'hommes. » Les objets condamnés étaient bannis, c'est-à-dire détruits.

Ces pratiques se retrouvent identiques dans l'ancienne France. Quand un animal avait nui à un particulier, on ne songeait point à en rendre son propriétaire responsable. C'était directement qu'on assignait l'animal.

A preuve, l'exécution, après procès d'une truie, qui avait dévoré un enfant, en 1457. L'animal fut amené par son propriétaire au château de Savigny. Les juges en ayant décidé, on pendit la bête par les pieds de derrière aux bois de justice de la dame de Savigny, après que le greffier eut donné lecture à la truie de la sentence qui la condamnait.



CLIENTELE DE PASSAGE

— Ce qui est difficile, dans mes affaires c'est d'avoir des clients qui reviennent.
— Dans les miennes, c'est peut-être plus difficile encore.
— Que faites-vous donc?
— Je suis croque-mort, et vous?
— Moi, je suis Deibler.

La montre explosible

L'honorable James W. Paterson, de New-York, pousse l'amour de l'exactitude jusqu'à la monomanie. C'est pour cela, sans doute, qu'il possède une superbe collection de montres et de chronomètres, d'un prix très élevé.

Cette particularité étant connue des filous de New-York, le gousset de l'honorable J.-W. Paterson, se trouva, un beau jour, à la Bourse, veuf de sa montre.

Fureur du propriétaire, qui rentre chez lui une minute vingt-cinq secondes en retard. Le lendemain et le surlendemain, le Yankee, de plus en plus furieux, fut victime de deux soustractions analogues.

La collection menaçait d'y passer, tant était inouïe la subtilité du pick-pocket. Mais comme notre homme est très malin, il remit une quatrième montre dans la poche de son gilet et se laissa voler de fort bonne grâce.

Cela fait, il rentra chez lui en se frottant les mains à s'écorcher l'épiderme.

Le soir même, au moment où, les pieds sur le dossier d'un fauteuil, l'honorable James W. Paterson lisait un journal, dans cette attitude si chère aux Yankees, on le vit sursauter, descendre quatre à quatre, se précipiter dans une voiture et partir, avec deux détectives, pour une destination inconnue.

Or, voici ce que disait le journal:

« Aujourd'hui, à cinq heures, une violente détonation retentissait au n°... de la troisième avenue, dans l'appartement de l'honorable N. S. W., un des membres les plus considérables du Colonial-Club. Les mains de la victime sont broyées, les téguments de la face pendent arrachés, l'œil gauche est perdu; on craint pour les jours de l'honorable N. S. W.

« Il est impossible d'assigner une cause précise à ce terrible accident. Les chairs renferment des parcelles de verre et de métal, qu'on n'a pas encore pu extraire, à cause des intolérables souffrances qu'occasionne au blessé le moindre attouchement. »

— Je tiens mon voleur, disait le Yankee aux détectives, au moment où il se faisait ouvrir la porte. Ah! ah! mon gaillard ne s'attendait pas à trouver une machine infernale dans une montre.

L'événement justifia pleinement les prévisions de M. J.-W. Paterson. Ce gentleman avait eu l'idée de faire adapter, dans un boîtier d'or, un pétard, rempli de dynamite, qui devait s'enflammer au contact d'une petite étoupille correspondant avec le remontoir. En voulant remonter celui-ci, le voleur avait déterminé l'explosion. Vaincu par l'évidence, il dut avouer son larcin, ce qui, après une longue convalescence, le conduisit tout droit devant des juges.



QUAND C'EST UN AUTRE...

— Ce que vous méritez, mon petit monsieur, c'est une paire de calottes.
L'AUTRE *(à part)*. — Cré nom de cré nom, ça n'est pas la gifle, mais après cela il serait bien capable de me provoquer en duel.



— Oh monsieur, excusez-moi, ce n'est pas vous que je voulais atteindre, mille regrets, croyez que...



LE PETIT MONSIEUR. — Vous n'allez pas accepter d'excuses, j'espère. Il vous a giflé. Si vous n'êtes pas le dernier des lâches, envoyez-lui vos témoins. Un duel seul peut réparer cet affront.

L'homme qui paie !

Pendant vingt ans, Lasurpiaux avait navigué sur les cinq océans et visité les quatre coins du monde; d'abord, capitaine au long cours, puis chercheur d'or, ensuite chasseur de fauves, il avait toujours couru après la fortune sans jamais rencontrer cette capricieuse dame. Il serait, sans doute, encore à sa poursuite, si sa vieille tante Françoise, qu'il croyait dans la misère, n'était morte au village en lui léguant huit cent mille francs qu'elle tenait soigneusement cachés dans sa paillasse.

Lasurpiaux retourna donc chez lui, acheta une maisonnette dans un beau jardin, et pensa n'avoir plus qu'à se laisser vivre. Une toute petite chose gâta le bonheur du vieux loup de mer, qui n'avait jamais connu d'autre maître que son caprice: ce fut la feuille des contributions.

On lui expliqua que l'Etat entretenait les canaux et les routes, qu'il payait de nombreux fonctionnaires, organisait l'instruction et, d'une façon générale, protégeait la vie, la propriété, la liberté, l'honneur de ses membres et rendait le commerce, l'industrie et l'agriculture plus florissants. Il était donc juste que ses frais généraux fussent répartis entre tous les contribuables.

Mais à ces arguments, l'intraitable Lasurpiaux répliqua: Je veux être mon maître sur un lopin de terre libre. Je vivrai du produit de ma pêche, comme Robinson, mais j'aurai du moins cette supériorité sur lui, d'être un Robinson volontaire, sciemment affranchi des lois des hommes.

Ce disant, il s'embarqua sur un vaisseau en partance pour la Californie, et se fit déposer, en route, dans une petite île perdue au milieu de l'Océan Pacifique, qu'il avait visitée durant un de ses voyages. Elle mesurait à peine dix kilomètres carrés; nul ne l'habitait, et il semblait qu'aucune nation ne l'eût jamais revendiquée sur sa carte. Lasurpiaux se crut donc à l'abri des inquisitions du fisc et se livra, en toute sécurité d'esprit à cet égard, à quelques travaux de colonisation.

Il vivait heureux, sans impôts, sans administrations, sans décorations ni titre, lorsqu'un contre-torpilleur français, croisant dans ces parages, le signala, et, quelques mois plus tard, Lasurpiaux recevait (outre une sommation avec frais pour les contributions qu'il avait oubliées sur le continent avant son départ), une nouvelle feuille relative à sa colonie improvisée, et dont le montant s'élevait à 142 francs 77 centimes.

Lasurpiaux eut beau protester que, n'ayant cette fois besoin de personne, il n'entendait payer à personne sa quote-part d'impôt. Il dut pourtant céder. On lui aurait envoyé une escadre pour le bombarder.

Effectivement, la petite île était possession française; elle pouvait même avoir quelque importance stratégique; jusqu'à ce jour, par exemple, cette seule considération n'avait amené personne à s'en occuper, mais puisqu'il y avait un contribuable...

Lasurpiaux crut se tirer d'affaire en arguant, avec un certain bon sens, que n'ayant à sa disposition ni bateau, ni aéroplane, il lui serait difficile d'aller s'acquitter envers le percepteur, dont le plus proche était à quelque huit cents kilomètres.

Cette remarque frappa le Gouvernement par sa justesse, et Lasurpiaux ne pouvant aller au percepteur, ce fut le percepteur qui vint à lui. On l'installa même à demeure dans l'île, afin d'éviter des frais de déplacement onéreux.

A ce percepteur, dont les modestes émoluments n'étaient que de 2.500 fr., on adjoignit un expéditionnaire à dix-huit cents francs par an, et ils furent, par la suite, placés tous les deux sous la surveillance d'un résident à 5.200 fr. d'appointements. Le résident, à son tour réclama un gendarme, qui débarqua un beau jour avec toute sa famille...

Lasurpiaux, excédé, et pensant que payer pour payer il serait plus commodément sur le vieux continent, profita du bateau, qui amena le gendarme pour retourner en France, et l'île perdit du coup son unique contribuable.

Mais elle a toujours gardé ses fonctionnaires.

Georges LE MARDELEY.

LE DIMANCHE

Ce jour provoque chez l'homme des phénomènes psychologiques et physiologiques, qu'on a constatés, mais pas encore approfondis.



C'est ainsi que les premières heures de ce jour déterminent chez les masses un besoin de propreté inconnu pendant les six autres jours.



L'enveloppe extérieure mue et produit une amplification de la conscience du moi.



Phénomène inexplicable : des familles entières éprouvent en ce jour une sorte de lassitude à l'égard des repas dans leur intérieur, et ressentent le besoin de se nourrir au restaurant.



Peu après, ce sont les extrémités inférieures qui refusent tout service.



Puis, vers le soir, un magnétisme puissant autant qu'incompréhensible, réunit des théories de gens en certains endroits et les retient ainsi massés durant de longues heures.



Et sur le tard, quand tous ces individus retournent chez eux, ils sont atteints d'une crise étrange qui les incite à gesticuler, à pousser des cris et à hurler des chansons.

« Troublant problème ! » dirait Bourget.



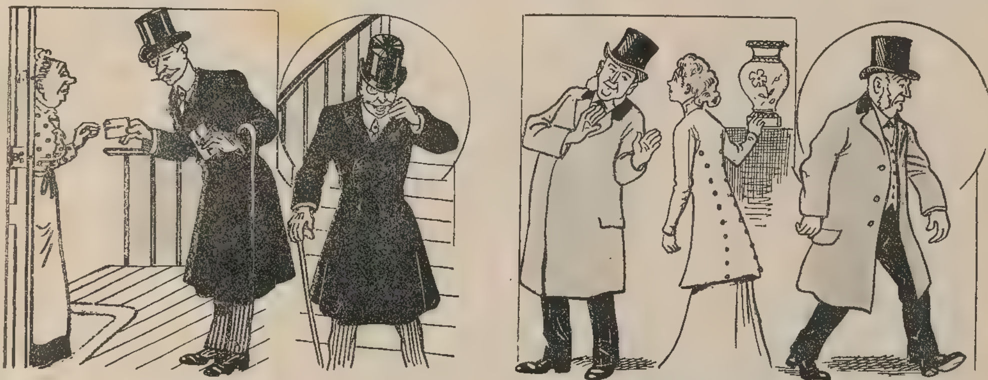
OH! POLITESSE! QUE DE MENSONGES L'ON COMMET EN TON NOM!

Votre demande me flatte et m'honore, dit la jeune fille à laquelle on demande sa main.

Et elle se sent si flattée et honorée, qu'elle n'ose même pas avouer à ses amies que ce vieux rasta a osé la demander en mariage.

Vous êtes vraiment trop aimable minaude une dame à laquelle le Durapiat vient d'offrir un bouquet de violettes de deux sous.

Et elle s'écrie, quand il est parti : « Ce grigou est décidément trop ladre, pour faire la moindre amabilité. »



Dites bien à vos maîtres que *je suis désolé de ne pas les avoir rencontrés.*

Et ce disant, il a peine à retenir sa joie.

Il n'y a pas de quoi! répondrez-vous à la dame qui vous remercie d'un beau cadeau.

Et vous murmurez, en vous en allant : « L'importance du cadeau méritait tout de même un peu plus de gratitude ».



Ne vous donnez pas la peine! s'écrie la dame à laquelle vous ramassez un objet tombé.

Et tout bas, elle ajoute : « Heureusement qu'il l'a vu tomber sans cela j'étais obligée de me baisser moi-même ».

Il n'y a aucun mal, ne manquerez-vous pas de dire en souriant, à la grosse dame qui vous a marché sur le pied.

Mais si elle pouvait lire dans votre âme elle y trouverait : « Cette vieille bourrique m'a estropié. »

Le Stratagème de M. Plouvinot, percepteur.

Quand M. Plouvinot fut désigné pour la perception de Caloubre-sur-l'Ougex, ses collègues lui firent des compliments, où perçait de l'ironie et surtout beaucoup de pitié. C'était un poste redouté. On savait, dans toute l'administration, que les percepteurs les plus robustes et les mieux trempés, y perdaient, en peu de temps, leur santé et leur bonne humeur et devenaient neurasthéniques.

Les habitants, fort aisés, mais gens avares et de mauvaise foi, avaient dans le sang la haine du fisc, une haine plus féroce dans les générations successives. Ils se faisaient un point d'honneur de ne se mettre en règle avec le Trésor, que sous la menace des contraintes et des saisies, et réussissaient souvent, à force de ruses, à le frustrer. Le recouvrement des impôts n'était jamais achevé dans les délais. La Trésorerie générale, relevant en outre des omissions importantes, terrorisait l'infortuné fonctionnaire par des blâmes et des menaces de destitution.

Pourtant, M. Plouvinot fut enchanté. Il ne considérait jamais, du reste, que le bon côté des choses, ce que la sagesse commande. Sa nomination, d'abord, était un avancement. Il se réjouit encore, parce que l'Ougex était une rivière poissonneuse, et qu'il y avait un billard passable chez M. Planquet, au café de la Boule d'Or.

Il se créa une vie agréable, et le changement d'air, excitant son appétit, il prit vite de l'embonpoint. Le médecin en avait du dépit, car les prédécesseurs, minés par les tracas, avaient été de bons clients, qui dépensaient en consultations le plus gros de leur traitement.

M. Plouvinot se préoccupait aussi des intérêts de l'Etat. Il releva avec soin la matière imposable, et se proposa de mettre à profit, au lieu de s'en affliger, la mauvaise foi des contribuables et le plaisir peu honnête qu'ils prenaient à tromper le fisc.

Il ne recula pas devant un mensonge nécessaire, et il annonça, au risque de provoquer une émeute, que les impôts de répartition étaient augmentés. Et s'étant excusé, en homme poli, pour une nouvelle si peu plaisante, il les laissa jurer à leur aise qu'ils voulaient être pendus s'ils se résignaient à subir cette canaillerie du gouvernement.

Il prépara, avec sa sérénité habituelle, les états des contributions, et sûr de son travail, y apposa, avec un timbre en caoutchouc, une note qui se détachait en gros caractères rouges:

« AVIS. — Tout contribuable ayant payé la somme arrêtée par le présent état, sera libéré définitivement. Aucune réclamation ne pourra lui être faite ensuite pour omission ou insuffisance de taxation. »

*
* *

Ce fut à maître Glanut que le facteur remit d'abord « sa note », sous pli fermé. Il l'ouvrit en grommelant des menaces. L'augmentation des impôts de répartition le mit en fureur, comme si on l'avait pris en traître. Il lut « l'avis » en hochant la tête en manière d'approbation. Il «éplucha » ensuite ses taxes assimilées, et il éprouva tout à coup une joie sournoise, parce que le percepteur avait rayé le mot: « chiens », et écrit en face la mention « néant ».

Maître Glanut avait, en effet, deux chiens de chasse, deux épagneuls auxquels on ne pouvait faire qu'un reproche: coûter des impôts.

Ce qui excitait encore sa gaîté, c'est que l'autre semaine ils avaient harcelé et failli mordre M. Plouvinot. Et maître Glanut, amusé, par cette scène, avait conclu que tous les êtres vivants, les bêtes comme les chrétiens avaient la même répugnance pour les percepteurs.

Il décida d'aller régler tout de suite, avant que M. Plouvinot eût le temps de revoir ses comptes. La quittance, une fois dans sa poche, on ne pourrait plus lui faire de tracasseries quand même il aurait une meute. C'était écrit dans « l'Avis ». Et ce serait autant de gagné, puisqu'il faudrait payer de force tôt ou tard, tant qu'il y aurait de ces coquins d'huissiers.

Il attacha ses chiens, les musela pour que M. Plouvinot ne les entendit pas aboyer, et il partit très vite, en faisant des détours pour ne pas être remarqué.

Comme il approchait, il vit M. Planquet, le cafetier, qui venait en courant, la mine réjouie. On n'avait pas taxé son billard. En se hâtant, il avait des chances de profiter de l'oubli.

Maître Glanut courut plus fort, entra comme un boulet de canon dans le bureau de M. Plouvinot, annonça qu'il était pressé, remit l'argent, et tendit, sans le lâcher, son état, en masquant la rature.

Pendant ce temps, d'autres habitants accouraient de tous côtés; déterminés par l'espoir de frustrer le fisc de quelques écus. Personne ne soupçonna le stratagème de M.


Heureuse innovation apportée par certaines compagnies de chemin de fer dans les compartiments de dames seules.

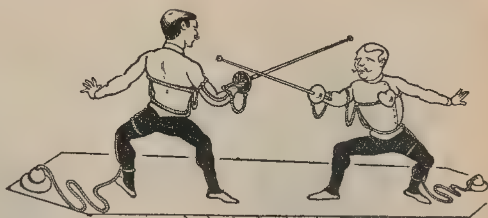

CHEZ LE COUSIN RICHE

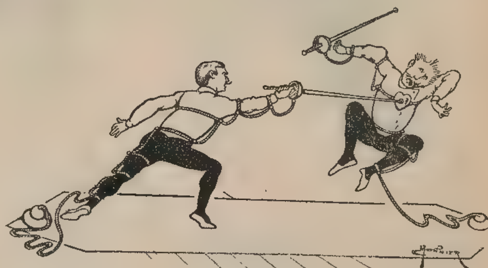
— Comment, papa! tu lèches ton assiette!

— Ce n'est point que je trouve ça bon, mais le cousin a fait des frais, faut ben avoir l'air de se régaler, ça y fera plaisir à c't'homme!



L'EMPLOYÉ DU GAZ (*ancien garçon d'hôtel*). — Monsieur désire-t-il que je lui laisse le bec en veilleuse ou que je le lui éteigne tout à fait?





PROGRES.

L'électrocution a remplacé les exécutions capitales dans le Nouveau-Monde, pourquoi le duel électrique ne remplacerait-il pas lui aussi le vieux duel suranné comportant d'inutiles effusions de sang?

Plouvinot, qui avait omis à dessein des taxes, réduit des tarifs ou faussé les totaux, et majoré, pour compenser les différences, les impôts de répartition.

* * *

Trois jours après, il envoyait le montant intégral des contributions à la Trésorerie générale. Caloubre avait battu tous les records du monde pour le recouvrement des impôts. Le fait provoqua une sensation énorme. Le trésorier, comme frappé d'hébétude, répétait sans cesse: « Ça c'est un comble... c'est peut-être même le comble des combles. »

Il vint à Caloubre par curiosité, mais il n'obtint aucune explication. M. Plouvinot se borna à dire que c'étaient les bons percepteurs qui faisaient les bons contribuables. Quant aux habitants, qui n'aimaient point bavarder avec les suppôts du fisc, ils firent la même réponse vague: M. Plouvinot n'en tenait point pour la chicane, comme « ceux d'avant ». On payait son dû, puisque c'était dû. M. Plouvinot donnait quittance. Et puis après, chacun n'y pensait plus.

Le trésorier-général fit un rapport enthousiaste au ministère. Et M. Plouvinot, qui continuait à prendre de l'embonpoint, reçut, peu après un gros avancement sur place « pour mérites exceptionnels ».

Maurice CLÉMOT.

Nos bons mendiants

Mme Boncœur, par une pluie battante, attend le problématique omnibus *non-complet*; passe un pauvre, la main tendue. Mme Boncœur, qui n'est pas riche, lui donne quinze centimes, murmurant, disposée à partir:

— Ce sera pour mon omnibus...

Alors le pauvre, la main toujours tendue:

— Oh! par un temps pareil, madame n'aurait certainement *pas pris l'impériale!*

Histoires courtes

Harpagon est en arrêt devant son papier à lettres et ses enveloppes. L'un et les autres sont bordés de noir. Et il pense:

« — Où avais-je la tête, quand j'ai commandé tant de papier. Mon deuil vient de finir et tout cela va devenir inutile. »

La perspective de cette perte fait sourdre en lui une rage insupportable.

Harpagon avait deux neveux: celui dont il porte le deuil et qu'il n'aimait pas, et un autre, qu'il chérit tendrement.

Ce dernier est vivant.

Devant son papier bordé de deuil et périmé, invendable parce qu'il porte son adresse, Harpagon sent ses nerfs se crisper en pelote.

Mais on frappe! Qu'y a-t-il? C'est un messager qui apporte une nouvelle. Le deuxième neveu d'Harpagon, celui qu'il aime, vient de mourir.

Harpagon regarde son papier, qui a repris toute sa valeur. Il sourit. Puis il pleure.

Luc SAMSON.

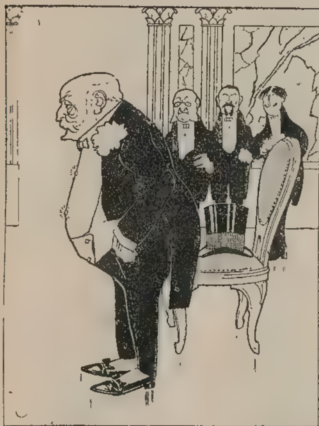


— Quel est ce monsieur que vous avez salué?
— Comment, vous ne le connaissez pas, mais c'est Leroy.

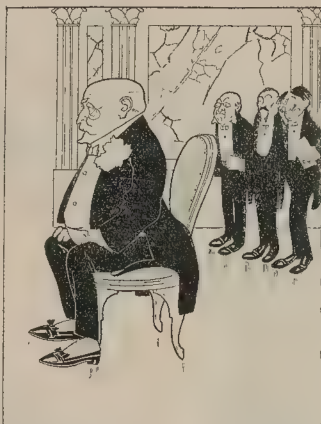


— Le roi? Qui croirait qu'un monarque sorte sans le moindre insigne de sa fonction.
...Mais j'avais la berlue, il a son sceptre.

A QUOI TIENNENT NOS MODES



Un jour, Edouard VII, distrait...



...s'assit par mégarde sur son chapeau haut de forme.



Un journaliste français eut la bonne fortune d'assister à cet accident.



Conséquence: une nouvelle mode était lancée dans la haute société parisienne.

CHEZ LES BÊTES

J'ai, ici même, autrefois cité quelques traits curieux de la vie des insectes. Le thème en est inépuisable, et l'étude, relativement récente, des infiniment petits nous révèle, chaque jour, de nouvelles surprises. On reste confondu en constatant ce que la nature, dans le corps microscopique d'un animalcule, a pu réunir d'intelligence, d'énergie, de vitalité et de perfection.

Les insectes dont je veux vous parler aujourd'hui ne sont pas de nos ennemis. Vous pouvez, sans crainte, les approcher et observer leur manège. Vous les trouverez facilement. Ils sont nombreux dans nos régions.

L'un est la *Cicindèle*. L'autre est un *Brachine (Brachinus crepitans)*. Ils n'ont rien de commun, mais je les ai choisis, parce que leur mode de combat est précisément fort différent. Le premier emploie la ruse; le second est doté d'une arme toute moderne: l'artillerie.

La cicindèle est un coléoptère de la grosseur d'une forte mouche. Mais elle ne vole pas. Dans une course, elle est « un peu là », comme l'on dit, et rien ne lui est plus aisé d'attraper les petits insectes qui composent son ordinaire. Mais il n'en est pas de même de sa larve.

Celle-ci a tout juste la bouche pour manger. Pas d'armes, pas d'ailes, pas de pattes. Elle se traîne Le moindre puceron, même goutteux ou sciatiqueux, la gagne de vitesse. Pas de nourrice. Pas d'assistance publique. Sa mère elle-même l'a abandonnée. Tout ce qu'elle a pour elle, c'est une tête large et plate qu'elle peut facilement replier contre son corps.

Qu'est-ce que vous feriez avec ça? Pas grand chose, sans doute. Moi non plus. Eh bien! voici comme s'y prend notre petite rusée:

Patiemment, elle creuse dans le sol un trou vertical, un peu plus profond qu'elle n'est longue. Cela fait, elle s'y glisse, et replie sa tête contre l'orifice de son puits, à la façon d'une trappe. Elle a bien pris ses mesures. Sa tête, repliée à la hauteur du sol, avec lequel elle se confond, masque juste l'ouverture. Tout

EXPRESS-POCHADE

LE DEMENAGEUR TROP LETTRE

Mme DURAND. — Monsieur le déménageur, soyez prudent, je vous en conjure. Je tiens tant à mon mobilier, et je serais si désolée qu'il souffrît du déménagement.

LE DÉMÉNAGEUR. — Eh! Madame, ignorez-vous que la sagesse des nations a dit qu'il est impossible de faire une omelette sans casser des œufs.

Mme DURAND. — Mais je ne vous demande pas d'omelette.

LE DÉMÉNAGEUR. — Aussi, n'est-ce là qu'une figure, une image.

Mme DURAND. — A propos d'images, le portrait que vous tenez sous le bras est celui de feu mon mari. J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux. Promettez-moi, Monsieur, que vous allez le ménager.

LE DÉMÉNAGEUR. — Veuillez, chère Madame, m'écouter une seconde et répondre à ces simples questions.

Mme DURAND. — J'écoute.

LE DÉMÉNAGEUR. — Vous connaissez la signification du mot coudre?

Mme DURAND. — Bien entendu, mais quel rapport...

LE DÉMÉNAGEUR. Patience! Que signifie découdre?

Mme DURAND. — Eh bien! c'est défaire ce qu'on a cousu.

LE DÉMÉNAGEUR. — Fort bien! Et crotter. Que signifie crotter?

Mme DURAND. — Crotter, c'est salir, parbleu!

LE DÉMÉNAGEUR. — Et décrotter?

Mme DURAND. — C'est le contraire de crotter.

LE DÉMÉNAGEUR. — Parfaitement exact. De même défaire est le contraire de faire.; dédorer est le contraire de dorer, déjeuner est le contraire de jeûner.

Mme DURAND. — Je ne vois toujours pas...

LE DÉMÉNAGEUR. — J'arrive au fait. Pouvez-vous à la fois jeûner et déjeuner?

Mme DURAND. — Non.

LE DÉMÉNAGEUR. — Dorer et dédorer?

Mme DURAND. — Non.

LE DÉMÉNAGEUR. — Faire et défaire?

Mme DURAND. — Non.

LE DÉMÉNAGEUR. — Alors comment diable voulez-vous que moi je ménage et déménage vos objets tout à la fois?



le monde y serait pris. Personne ne se douterait qu'il y a là une bête et un trou.

Maintenant, toujours bien patiemment, notre jeune cicindèle, immobile, attend. Dame, c'est parfois long, et le ventre se creuse... L'endroit est-il mal choisi? Faut-il désespérer?... Non, voici un petit froissement sur sa tête... Ah! ah! il y a quelqu'un qui passe là.... Le poids est léger, ce n'est pas un puissant personnage... C'est le moment... D'un coup sec, notre astucieuse larve a replié sa tête. La trappe est tombée, et avec elle l'insecte imprudent sous les pas duquel le sol vient de s'ouvrir si subitement. Maintenant, il est dans le trou, à la merci de notre cicindèle.

Laissons-la se régaler. Elle ne l'a pas volé.

* *

Le *Brachine*, plus répandu est aussi plus connu. Vous avez tous pu en voir, dans votre jardin, courir sur ses six pattes, à la poursuite de quelque bestiole. Il n'est nullement ingambe celui-là, et sa façon de chasser est celle de tout le monde. Là où il est curieux, c'est quand il est chassé.

Est-il plus rapide que son adversaire? Il s'échappe par la fuite. Mais dans le cas où le poursuivant est, par exemple, un crabe doré *(vulgo jardinière)*, il ne tarde pas à être rejoint.

Va-t-il faire alors face à son ennemi? Ils sont presque de même taille. Non. Il ne lui fait pas face, il sait qu'il serait vaincu. Au contraire, il se retourne, et tout en fuyant, il fait retentir des détonations, tel un feu roulant d'artillerie. L'assaillant s'arrête, interdit, d'autant plus qu'il vient de recevoir sur le nez un jet de vapeur assez caustique pour le piquer désagréablement... Le temps d'éternuer, de se frotter les yeux, de reprendre ses esprits et notre brachine est loin. Son premier soin va être de recharger le revolver qu'il porte ainsi dans le corps, et il sera prêt à repousser une nouvelle attaque.

Nous sommes loin de l'astuce patiente de la petite cicindèle. Mais n'est-il pas admirable de constater, une fois de plus, combien la nature sait varier ses effets. Et vraiment, ne doit-on pas hausser les épaules quand on songe que lorsque nous avons traité quelqu'un de bête, nous sommes persuadés l'avoir grossièrement traité: « Il n'a pas inventé la poudre, il est bien trop bête! » Eh bien! allez demander au brachine s'il ne l'a pas inventée, lui. Il vous répondra, le *brachinus crepitans*, vulgairement appelé *bombardier*.

DE NOS LECTEURS

Le plus petit pair d'Angleterre.

Le plus jeune, et par conséquent le plus petit pair d'Angleterre n'a que trois ans et demi, tandis qu'au contraire le doyen d'âge de la Chambre Haute, lord Gwydyr, en compte bien quatre-vingt-dix-sept.

L'année du couronnement du roi Edouard VII, c'est-à-dire en 1901, une jeune Canadienne d'Halifax épousait le marquis de Donegal, qui avait soixante ans de plus qu'elle. Cette union fut de courte durée. Le marquis mourut laissant, pour héritier, un enfant au berceau: le marquis de Donegal actuel.

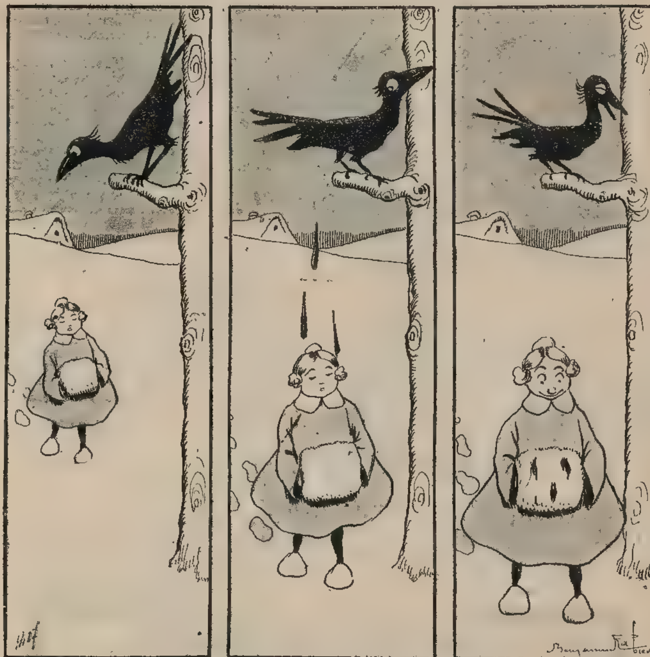
Quoique jeune, celui-ci est, de droit, grand amiral de la flotte, et à Westminster Hall, il a, dès maintenant, dans le vestiaire des nobles lords du royaume, sa patère où il suspendra son chapeau et son manteau, le jour où il ira siéger. Les autres lords sont, paraît-il, très fiers de compter parmi eux ce minuscule collègue. Ils ont au moins cet avantage sur la France, qui n'a pas de petit sénateur.

Primes sensationnelles.

Une jeune revue de New-York, dans le but de faire monter son tirage, a imaginé d'offrir à ses abonnés les primes dont le détail suit:

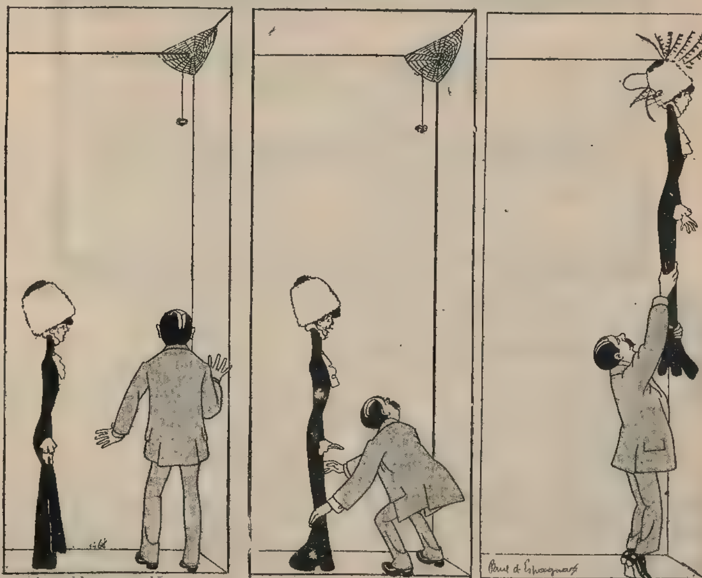
« On coupera les cheveux gratis pendant un an; chaque abonné sera vacciné tous les trimestres. Tout abonné qui paiera trois ans d'avance aura droit, à sa mort, à un cercueil, ou, si les héritiers le préfèrent, au lieu de cet objet, à six cuillers d'argent. »

Pour être sûr de recevoir six cuillers d'argent le jour de sa mort, qui refuserait de prendre un abonnement triennal? Personne, assurément!



LA PETITE FILLE ET LE MANCHON

Transformation merveilleuse d'un manchon de peau de lapin en un manchon d'hermine.



— Ah! la sale bête!

— Attends-un peu!

... Tiens! Oh! pardon, Madame, mais, voyez-vous, quand je vois une araignée, il faut aussitôt que je la détruise!

Pêle-Mêle Connaissances.

— C'est un Français, Charles Dallery, qui fut l'inventeur de l'hélice et de la chaudière tubulaire. Il prit, en 1803, un brevet pour l'exploitation d'un *mobile perfectionné, appliqué aux voies de transports par terre et par eau*, et ce brevet contenait la description de l'hélice, sous les noms de *vis sans fin, plan incliné* ou *escargot*, ainsi que de la chaudière tubulaire. Son bateau fut mis quelque temps à flot à Bercy, et fonctionna au milieu de l'indifférence générale. Le brevet Dallery, expiré en 1808, fut regardé comme une conception chimérique, au point qu'on n'en tint même pas compte dans les suivantes publications de la collection des brevets et qu'on se contenta seulement d'en indiquer le titre.

— On a prétendu parfois, mais sans avoir jamais pu contrôler cette assertion, que les punaises nous venaient d'Amérique. Quoi qu'il en soit, la date de leur apparition, en Angleterre est demeurée mémorable. Un certain nombre de personnes ayant été piquées par les « bugs » au seizième siècle, les médecins de l'époque n'hésitèrent pas à conclure à l'apparition d'une nouvelle maladie contagieuse.

— C'est le naturaliste Huber, qui, le premier, découvrit que les fourmis sucent la liqueur que secrètent les pucerons. Mais les prévoyantes bestioles ne se contentent pas de ramener dans leurs greniers leurs provisions d'insectes morts, elles amènent à la fourmilière des pucerons vivants qu'elles retiennent prisonniers dans des chambres réservées. Elles les y nourrissent avec abondance, absolument comme nous procédons nous-mêmes avec nos bestiaux. Ainsi traités, les pucerons deviennent plus beaux qu'à l'état sauvage et servent aux larves de véritables vaches à lait.

— Qu'était au juste l'ancienne bourgeoisie? Une sorte d'aristocratie, en somme, en comparaison du « menu peuple » des villes et des champs. Il y avait encore la grande et la petite bourgeoisie; à elles deux, elles comprenaient seulement ce qui correspond à nos professions libérales (magistrature, médecine, barreau, professorat). Puis les praticiens (notaires, greffiers, procureurs, percepteurs); enfin, les notables commerçants.

— Les dromadaires du Nord de l'Arabie sont capables de marcher pendant quinze à vingt jours, ne s'arrêtant que le temps indispensable pour manger et pour prendre un peu de repos, en portant une charge de 200 à 300 kilogrammes en caravane.

— Le Japon est beaucoup moins riche que la France. Si l'on considère, en effet, sa fortune mobilière et immobilière, on trouve environ 500 francs par tête d'habitant, tandis qu'un procédé d'investigation identique donne un peu plus de 6.000 francs par tête de Français. Mais le Japon ayant 50 millions d'habitants, alors que nous n'en avons que 39, la richesse totale du Japon se trouve, en réalité, être dix fois seulement inférieure à la nôtre.

— On estime à peu près à cinq cents le nombre de personnes, en Corse, qui ont eu « un malheur » et qui tiennent le maquis. Il paraît que c'est là une moyenne. Le chiffre ne change guère d'année en année.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. J. Curieux. — Soixante jours environ, si les circonstances s'y prêtent.

C. M. Ardennais. — Tous ces renseignements sont fournis au tribunal de commerce aussi complètement que possible.

M. Brizard. — Nous vous recommandons de ne jamais écrire au verso.

M. Dubrey. — Nous ne prenons que des nouvelles inédites. Regrets.

M. Grand. — Le nombre des réponses donnant intégralement notre solution dépassait largement 60. Si votre réponse présentait une divergence, ne vous étonnez donc pas de n'avoir pas été cité. Souhaitons la réussite pour une autre fois.

M. Albert H. — Parce que l'éternuement était, autrefois, un présage néfaste, aussi le corrigeait-on par ce souhait.

Amynthe. — S'ils sont dorés, on ne peut leur redonner l'éclat qu'en les redorant.

B. H. — Il n'y a pas besoin de loi pour cela. Il existe des sociétés régulières instituées dans ce but, et qui sont parfaitement légales.

P. L. — Il ne doit évidemment pas les six mois de préavis, puisque le traité est à expiration; mais, à notre avis, il doit le dernier mois comme pour le cas ordinaire d'un employé congédié.

M. Pelimir. — Vous aurez ce renseignement au syndicat des coulissiers, à la Bourse.

Un Contribuable. — Elle a le droit, mais en présence de l'intéressé.

LE CATALOGUE DE GRAND LUXE contenant la reproduction photographique de plus de 120 variétés de CHRONOMÈTRES et MONTRES, vendus depuis 20 francs, avec LONG CRÉDIT, est envoyé GRATIS et FRANCO sur demande.

Garantie 5 ans

de 12 à 20 MOIS DE Crédit

Quelle heure avez-vous?

Chacun consulte sa montre et... personne n'est d'accord!!

Pour avoir l'heure exacte, n'achetez que les CHRONOMÈTRES *de la célèbre* MARQUE

NE VARIETUR

RIEN A PAYER D'AVANCE

CHRONOMÈTRE NE VARIETUR 8 JOURS À L'ESSAI

UN RÉGLAGE GARANTI À MOINS D'UNE MINUTE PAR SEMAINE!

Je soussigné, déclare acheter la montre NE VARIETUR, *acier noir mat, au prix réduit de 48 fr. net payables 4 fr. par mois sans autres frais.*

Nom Adresse Département SIGNATURE:

A titre de réclame et pour faire connaître et apprécier la marque

CHRONOMÈTRE *"NE VARIETUR"*

acier noir mat, 60 fr. prix du Catalogue, Pour **48** fr. Net, **4** fr par Mois.

FRANCO A TOUS et PARTOUT

J. GIRARD & Cie, Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE**

46, Rue de l'Echiquier, PARIS.

NGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. *appris* SEUL en 4 mois, *beaucoup mieux* qu'avec professeur. velle Méthode *parlante-progressive*, pratique, facile, infaillible, ne la *Vraie* prononciation exacte du pays même, le **PUR ACCENT** uve-essai, 1 langue, *fco*, envoyer 90 c. (hors France 1.10) *mandat* ou b. poste *français* à **Maître Populaire, 13**, Rue Montholon, Paris.

CRÈME au LAIT DE VIOLETTES

BEAUTÉ du VISAGE

COTTAN

SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE, 55, Rue de Rivoli, PARIS

DÉTATOUAGE ROBERTSON SANS PIQURES

Dépôt : **E. Fouque**, 46, r. Tour-d'Auvergne, Paris. — Flacon **12** francs, 1/2 flacon **6** fr.

LISEZ TRÈS ATTENTIVEMENT **CECI:** Vous achèterez aux conditions les meilleures, *Montres, Pendules, Réveils, Bijouterie, Orfèvrerie* en utilisant les **Bons de Faveur** de 3 et 5 fr. vous offre la **Fabrique H. SARDA**, de **Besançon** (Doubs). RLOGERIE SUPERIEURE GARANTIE. Catalog. illust. N° 26 (Gratis et fr°°).

Belle Poitrine

Développement, Fermeté, Reconstitution en deux mois, par les

PILULES ORIENTALES

Bienfaisantes pour la santé - Flacon av. notice 6'35 fr°°. Env. discr. **J. Ratié**, ph°°, 5, passage Verdeau. **Paris**.

NTÉRITE. Pâtes alimentaires et farineux spéciaux pour régimes. Bignon-Pariani, 5, rue de l'Arcade, Paris. Catal. franco.

CRÈME ÉPILATOIRE *Extrait Turc* du Dr **KHALISH** des **Pays Orientaux**

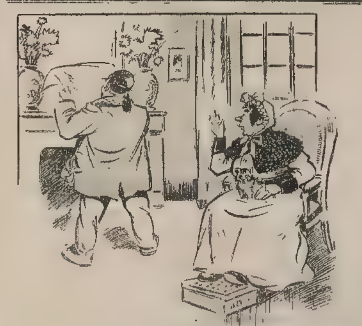
AVANT

Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée, douce, et blanche. Flacon et notice f°° contre m'-poste 4'85. **E. OUDOT**, *Chimiste*, **26**, rue du Louvre, **Paris**.

ÉPILATEUR NIL nément et san... leur les Poils et Duvets disgracieux du **VISAGE** et du **CORPS** *d'inflammation. Rend la peau douce et veloutée. En usage chez artistes et l'aristocratie.* Approuvé des sommités médicales. Le Flacon : 8 fr. Envoi franco. **VERDEILLE**, armacien de 1re classe, 67, Rue de Lévis, Paris (XVIIe arrond').

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique, Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.



— Vingt-cinq attaques d'apoplexie dans la même journée!!

— Ce n'était donc pas assez des apaches!... Mon Dieu! que la police est donc mal faite!!!

POUR VOS CHEVEUX - EXIGEZ Le Merveilleux **PÉTROLE HAHN**

Pharmaciens, Parfumeurs. - Gros : **VIBERT, LYON**

CADEAU à tout ACHETEUR. Demandez gratis et franco, l'Album Illustré de Montres, Bijoux, Pendules, Orfèvrerie du Gd **COMPTOIR NATIONAL**. **E. DUPAS**, Direct', 19, Rue de Belfort à BESANÇON (Doubs). 1er Prix, Méd. d'Or, *Concours Officiel Observatoire 1908.*

PELADE GUERISON ASSURÉE Demander renseign°° à HUGUES, *spéc°°*, Avignon

LA CHERRETTE

Se boit pure; au Vin Blanc, au Vermouth

FRÉDÉRIC MUGNIER, *(Dijon)*.

POMMADE MOULIN

Guérit *Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes* Fait repousser les **Cheveux** et les **Cils**. 2f50 le Pot *franco* Phie Moulin, 30, r. Louis-le-Grand, PARIS

RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalog. *Farces, Attrapes, Chansons, Physique, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc.* Gratis. **BAUDOT**, 8, Rue des Carmes, Paris. CARTES POSTALES. Gros, détail.

TALISMAN Électro Magnétique

Bague merveilleuse à courant odo-électroïde renforçant le dynamisme humain. Indispensable à tous ceux qui veulent imposer leurs désirs, être forts et puissants. Par l'influence personnelle tout s'obtient : ***Santé, succès, fortune*** et ***bonheur***. Broch. illustr. gratis **Grésil, 2, r. Amelot. Paris**



LE DISQUE "PATHÉ" SUPPRIME L'AIGUILLE

et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant **sans aiguille** *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes. L'emploi du* **Saphir inusable** *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS à l'*ESSAI*

Faculté de comparer avec les autres systèmes.

Le Théatre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE :
Chants accompagnés par l'Orchestre.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie
Seuls Concessionnaires pour la Vente à terme.

COMPAREZ et JUGEZ

DERNIÈRE INVENTION !

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus ! Tout le monde exige maintenant les merveilleux disques Pathé, et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige !

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

20 Centimes PAR JOUR



Les grands Disques **PATHÉ** *donnent les plus longues auditions (jusqu'à 4 minutes).*

30 Mois de Crédit !

6 Francs PAR MOIS

Chants Accompagnés par l'Orchestre

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection !

Le **Phonographe à disques**, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé** : la suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui sort définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie, pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts, ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement, la supériorité du saphir sur l'aiguille est écrasante.**

LE NOUVEAU DISQUE PATHÉ n'a rien de commun avec les anciens disques fonctionnant à l'aiguille metallique qu'il faut renouveler à chaque audition

Le disque Pathé est la merveille des merveilles et ses qualites principales peuvent se résumer ainsi

Il donne les plus longues auditions connues (jusqu'à 4 minutes) et contient ainsi des **airs complets** et non seulement des coupures ou des **extraits. Son diamètre est de 29 centimètres.**

D'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse le disque rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre, la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le Disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. — C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20 000 morceaux en toutes langues qui ont été chantés ou exécutés exclusivement pour lui par tous les artistes qui ont un nom au Théâtre ou au Concert. Ces 20.000 morceaux constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde !

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **40 Morceaux sur grands disques double face** choisis parmi les meilleurs *(Voir la liste ci-contre).*

DESCRIPTION Appareil 31 × 31 à la base, 14 centimètres de haut, ébénisterie de grand luxe, plateau de 78 centimètres de circonférence, grand pavillon mobile, forme tulipe, noir et or, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 centimètres de long Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable avec sa collection superbe des 40 morceaux artistiques et tous ses accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 40 morceaux sur 20 grands disques double face, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complete libération du prix total de **180 francs.**

La COLLECTION des CHEFS-D'ŒUVRE ARTISTIQUES

LISTE des 40 MORCEAUX choisis.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. **Le Roi de Lahore** *(Promesse de mon avenir)*, chanté par RENAUD
2. **La Favorite** *(duo du 4e acte)*, chanté par Mme DELNA et ALVAREZ
3. **Les Huguenots** *(Pif-Paf)*, chanté par AUMONIER.
4. **Patrie** *(Pauvre martyr obscur)*, chanté par DELMAS.
5. **Rigoletto** *(Comme la plume au vent)*, chanté par AFFRE.
6. **Benvenuto** *(De l'art)*, chanté par NOTÉ.
7. **Mignon** *(Elle ne croyait pas)*, chanté par BEYLE.
8. **Les Cloches de Corneville** *(Va petit mousse)*, chanté pr VAGUET

ROMANCES — CHANSONNETTES — GRANDS AIRS

9. **Souhaits à la France** *(Mélodie avec chœurs et orch.)*, NUIBO.
10. **Je ne sais plus** *(avec orchestre)*, chanté par VAGUET.
11. **Etoile d'amour** *(avec orchestre)*, chanté par VAGUET.
12. **Rancœur lasse** *(avec orchestre)*, chante par VAGUET
13. **O Sole Mio** *(avec orchestre)*, chanté par VIGNEAU.
14. **La Chanson de Marinette** *(avec orch.)*, chanté par VIGNEAU.
15. **Si tu voulais** *(avec orchestre)*, chanté par VIANNENC.
16. **La Valse rose**, chanté par Mme Jane MEREY
17. **Les Larmes de la vie** *(avec orchestre)*, chanté par MERCADIER
18. **Je vous ai tant aimée** *(avec orchestre)*, chanté par MERCADIER
19. **J'ai tant pleuré** *(avec orchestre)*, chanté par DALBRET
20. **Le Roi des Tyroliens** *(Tyrolienne)*, chanté par CHARLESKY.
21. **La Jolie boiteuse** *(avec orchestre)*, chanté par CHARLUS.
22. **La Dernière carotte** *(monologue)* par POLIN.
23. **J'ai un rosier** *(avec orchestre)*, chanté par DRANEM.

ORCHESTRES — DANSES — SOLI

24. **Marche des Cosaques**, de SELLENICK.
25. **Danse des Lutins**, de EILENBERG.
26. **Les Feuilles du matin** *(Valse)*, de STRAUSS.
27. **La Nuit** *(Valse)*, de MÉTRA.
28. **Aimer toujours** *(Valse)*, de PARADIS.
29. **Jalouse et Coquette** *(Mazurka)*, de CORBIN
30. **Mimi Pinson** *(Mazurka)*, de ALLIER.
31. **Polka originale** *(avec cloches)*, de BELLENGER.
32. **La Seduisante** *(Polka)*, de DAUNOT.
33. **Calinette** *(Polka)*, de GALLE.
34. **L'Etoile du berger** *(Scottish)*, de CAIRANNE.
35. **La Mascotte** *(Quadrille, 1re, 2e et 3e figures)*, de AUDRAN
36. **La Mascotte** *(Quadrille, 4e et 5e figures)*, de AUDRAN.
37. **Les Gouttelettes** *(Tyrolienne pour 2 pistons)*, de FOLIER
38. **Berceuse de Jocelyn** *(Solo de violoncelle)*, de GODARD.
39. **Tesoro Mio** *(Solo de violon)*, de BECUCCI
40. **Le Regiment qui passe** *(Marche, mandoline)*, de EILENBERG

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont presentees par la poste sans frais pour l'acheteur

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie
46, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

3 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

*Je soussigné, déclare acheter à MM. J. GIRARD & Cie, à Paris, l'***APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **40 morceaux choisis sur grands disques double face,** *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6** *fr jusqu'à complète liquidation de la somme de* **180 francs**, *prix total.*

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Fait à ......, *le* 190

Nom et Prénoms — SIGNATURE :

Profession ou Qualité

Domicile

Département

Gare

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE**
46, Rue de l'Échiquier, à **PARIS** (Xe Arrt).

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richard

15e ANNEE — No 4. 10 Centimes. 24 Janvier 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PAUVRE MENDIANT! par HAYE.



— Si tu étais plus soigneux de tes vêtements de ville, tu penserais toi-même à te changer en rentrant !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Heures d'Angoisse

(FRAGMENTS DE JOURNAL)

8 heures du matin. — Toc! Toc! On frappe à ma porte... J'ouvre... C'est ma concierge qui, obéissant aux usages établis, me monte une lettre arrivée hier soir... Echange rapide de vagues compliments. Puis la brave femme murmure: « Ça vient du commissaire de police... »

8 heures 5. — La concierge est partie, hochant la tête... Pourquoi?... Sans hâte, comme s'agis toujours, je décachette la missive administrative, dont l'enveloppe porte au verso un large cachet à l'encre rouge. Pas de doute: c'est bien le commissaire de police de mon quartier qui *se* fait l'honneur de m'écrire...

8 heures 10. — La lettre était imprimée. Le magistrat m'y prie sèchement de me rendre le 15 décembre à deux heures précises à son bureau, pour affaire urgente me concernant. C'est tout. Pas même de pauvres petites salutations distinguées!...

8 heures 15. — Le 15 décembre, c'est aujourd'hui...

* * *

9 heures. — J'entends des rumeurs en bas, sous mes fenêtres... J'écarte les rideaux: il y a bien une foule de vingt personnes... Ah! çà, le feu serait-il, par hasard, dans la maison?... C'est inadmissible, car je n'aperçois pas les pompiers... Mais, mais... il me semble que des regards sont dirigés vers mes carreaux. Même, mon apparition est saluée d'un murmure... Murmure sympathique ou hostile? Impossible de distinguer... Ma concierge est au milieu des gens, qui pérore...

9 heures 30. — La foule devient de plus en plus dense. Il faut que je descende pour savoir ce que cela veut dire.

10 heures. — Eh bien! non, je ne descendrai pas!... Car, avec les foules, on ne sait jamais ce qui vous attend... Elles sont si bêtes, si versatiles, si brutales, qu'elles vous jettent un individu au canal sans même savoir pourquoi!... Et puis, la conversation que je viens d'avoir avec mon voisin du dessus — un ancien forçat innocent, libéré depuis un mois — m'a donné sérieusement à réfléchir...

Je sortais de mon *home* quand j'ai aperçu ce gentleman qui remontait chez lui, un filet de provisions à la main. Je l'ai salué. Il m'a rendu mon salut. Je me suis alors avancé vers lui, et, la voix hésitante, je lui ai demandé s'il connaissait les intentions exactes de la foule massée en bas, dans la rue. Il m'a répondu qu'il les ignorait totalement.

Mais après deux ou trois paroles insignifiantes, je lui ai confié — pour dire quelque chose — que j'étais convoqué au commissariat pour deux heures.

— Ah! m'a-t-il répondu d'un air de profonde commisération, combien je vous plains, cher Monsieur!...

— Pourquoi? m'étonnai-je.

— Parce que, moi aussi, j'ai été une fois dans ma vie, convoqué au commissariat. Il y a de cela dix ans... Je n'en suis sorti que pour aller en prison, et de là au bagne. Voilà pourquoi je vous plains, chez Monsieur!

Sur un coup de chapeau, il a pris congé de moi. J'ai regagné mon *home*, tout songeur...

10 heures 20. — On a beau avoir du courage, des paroles comme celles que j'ai entendues tout à l'heure ne laissent pas que de troubler profondément un homme.

11 heures. — Je ne vis plus. J'ai là, sur ma table, cette convocation du commissaire de police. Je la tourne, je la flaire, je la palpe, elle me semble de plus en plus annonciatrice de dangers... Que me veut-on?... Je n'ai pourtant pas commis de crime...

11 heures 10. — Revenons à une plus saine appréciation des choses... Peut-être mon chien Jap a-t-il causé quelque scandale dans le quartier?... Peut-être me demande-t-on pour une raison ou pour une autre ,d'établir mon identité?... Que sais-je, comme dirait Montaigne?... Oui, mais alors, pourquoi cette foule?

11 heures 20. — Je viens de soulever mes rideaux: la foule s'est faite plus dense encore, malgré une escouade de gardiens de la paix, qui s'efforcent de « faire circuler ».

C'est bien à moi que paraissent s'adresser les clameurs — de haine, j'imagine — qui déchirent l'air et font courir sur mon épiderme l'horrible frisson de la peur... Vite, un mouchoir, je sens que je vais pleurer!

11 heures 30. — On ne sait jamais ce qui peut arriver. A tout hasard, je vais faire mon testament...

11 heures 32. — C'est fait. Comme je ne possède ni bien mobiliers de valeurs, ni biens immobiliers, je n'ai pas eu à me fatiguer beaucoup les méninges pour transcrire mes ultimes volontés.

11 heures 35. — Me guillotinera-t-on?... Je ne le pense pas! Le crime que j'ai commis — oh! bien involontairement, j'imagine — ne doit pas entraîner la peine capitale... Je m'en tirerai, sans doute, avec quelques années de bagne...

11 heures 40. — Je viens de faire toutes les réflexions qu'on peut se faire sur le bagne. Eh bien! sincèrement, je crois qu'on exagère et que ce n'est point là le paradis terrestre... J'aime encore mieux mon chez moi...

11 heures 45. — Il faut pourtant que je me restaure. Je n'ai rien pris depuis hier au soir. Ce n'est pas que j'ai faim, mais je songe que ce soir je serai peut-être au dur régime du pain et de l'eau...

Je vais essayer de manger un beefsteak et deux œufs sur le plat.

Midi 5. — Le beefstak ne passe pas.

Midi 7. — Les œufs non plus... Tant pis!

Midi et demi. — Et ma valise que j'oubliais? Vite, un complet de rechange, deux chemises et deux faux-cols... Joignons-y aussi deux mouchoirs, pour les larmes que je ne vais pas manquer de verser...

1 heure. — Les minutes s'écoulent, une à une tristes, monotones, crispantes. Je ne suis convoqué que pour deux heures. Je ne puis pourtant pas arriver soixante minutes à l'avance!

1 heure 10. — Je partirai à la demie. D'ici là, je vais relire un passage de *Mes Prisons*, de Silvio Pellico.

1 heure 25. — Je viens de soulever mes rideaux! Ciel! Quel horrible spectacle! Ils sont 200 dans la rue qui attendent, sans doute, que je sorte pour m'écharper à leur aise. Une double haie de sergents de ville les encadre. Dieu merci! Je ne serai qu'à moitié lynché!

1 heure 30. — Je ne partirai qu'à trente-cinq.

1 heure 33. — Je me déguise en vieillard souffreteux, avec une antique calotte de loutre, des lunettes vertes et un ample carrik usagé. De cette façon, je crois que je passerai à peu près inaperçu dans la foule.

1 heure 35. — Cric, cric... Deux tours de clé. Je descends avec précaution les marches de mon escalier. Il s'agit, maintenant, d'ouvrir l'œil et le bon...

(Comme je n'ai pas de papier, j'écris ces notes sur ma manchette).

1 heure 50. — Je viens de vivre un quart d'heure d'angoisses indicibles. Je sortais de chez moi, quand soudain un violent remous s'est produit dans la foule... J'ai cru ma dernière heure arrivée... Heureusement, les agents se sont mis à charger... Un fiacre passait, vide. J'ai immédiatement sauté dedans, et, fouette cocher, en route pour le commissariat.

1 heure 52. — Je l'ai échappé belle... Mon front en est encore tout couvert de sueur.

1 heure 55. — Un drapeau tricolore, sali par le temps, une lanterne rouge, des fenêtres grillagées: c'est le commissariat de police.

Hélas! voici venu l'instant inéluctable et solennel d'aliéner ma chère liberté!

1 heure 58. — J'hésite. Entrerai-je? N'entrerai-je pas?

Réflexion faite, je pense que ce serait reculer pour mieux sauter... Avant ce soir, les agents viendraient me cueillir à mon domicile.

2 heures. — *Alea jacta est!* Je franchis, la tête basse, tremblant d'une peur inexplicable, le seuil du maudit commissariat. En moi-même, je murmure le vers du poète:

« Vous qui entrez ici, laissez toute espérance! »

* * *

2 heures et demie. — Ouf!!... Je suis débarrassé d'un terrible cauchemar... Ce qu'on me voulait, au commissariat? J'en ris maintenant: c'était trop simple... On me demandait de servir de témoin pour la délivrance d'un certificat de vie au petit-cousin de mon tailleur!

Quant à la foule massée tout à l'heure en face de ma maison, je viens d'apprendre qu'avec une patience angélique, elle attendait, pour cinq heures vingt le passage du tsar des Bulgares, venu ici incognito.

Henri JOUSSET.



M. Sandaraque aime à contempler le mouvement de la rue, aussi a-t-il adapté cette corde à la porte du bureau...

... et à son fauteuil américain pour n'être pas pris en défaut par ses chefs.



Le Camelot. — Voyez, Mesdames et Messieurs, c'est par la rapidité du mouvement de rotation que j'imprime à ce vulgaire pépin, que la boule reste en équilibre. Équilibre si délicat qu'il ne tient qu'à un fil...



...L'arrivée soudaine d'un agent révéla qu'en effet l'équilibre ne tenait qu'à un fil.

Pêle-Mêle Causette

L'in-dix-huit subit une crise grave. Il est même loisible de pronostiquer qu'il aura du mal à en réchapper.

Cela vous est peut-être indifférent de savoir l'in-dix-huit aussi malade.

Pourtant la chose a son importance.

L'in dix-huit est, en effet, le format du livre autrefois si répandu et dont le prix est de trois francs cinquante.

Peu coûteux à établir, il laisse à l'éditeur une belle marge de bénéfice, et pour peu que la vogue se porte sur un ouvrage, le profit atteint parfois l'ampleur d'une fortune.

On cite certains romans qui ont rapporté à leur éditeur et à leur auteur des centaines de mille francs.

Mais, hélas! le livre à 3 fr. 50 ne se vend plus.

Il ne se passait guère de saisons, autrefois, que plusieurs in-dix-huit ne fissent sensation. Il existait ce qu'on appelait le livre du jour, que la presse commentait, que le public discutait et qui constituait un événement.

Aujourd'hui, il n'y a plus de livre du jour. L'in-dix-huit ne passionne plus la foule. Il est malade. Il se meurt.

A quoi tient la désaffection dont il est l'objet? on ne saurait le préciser d'une manière positive. Cela importe peu du reste, car les considérations les plus judicieuses n'y changeront rien et ne rendront pas la santé au moribond.

Cette situation ne présente, au premier abord, qu'un intérêt d'ordre spécial. Elle a pourtant une influence considérable sur la littérature moderne.

Il est évident, en effet, que si les éditeurs n'éditent plus, les auteurs cessent de produire. Et les jeunes auteurs perdent toute occasion de se faire connaître.

L'essor littéraire d'un pays comme la France ne saurait pourtant être arrêté définitivement. Une nouvelle forme d'édition s'impose et ne manquera pas d'éclore. Mais en attendant qu'elle s'affirme, les écrivains pour donner un aliment à leur activité intellectuelle se sont rejetés sur le théâtre.

Ils y ont naturellement apporté leurs procédés et leur mentalité.

De là ces nombreuses pièces à thèse, œuvres de combat politique et social, qui tendent à remplacer l'action gaie ou émouvante par de la pédagogie et de la dissertation.

De là aussi une certaine lassitude du public, qui, en dépit de ce que beaucoup pensent, ne cherche au théâtre que de la distraction et non de l'éducation.

D'instinct, le public se rend compte que le théâtre n'est pas une chaire et que son rôle est tout différent de celui du livre.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le théâtre est régi par des conventions inéluctables.

Les généralisations lui sont interdites. L'unité de lieu est obligatoire et une pièce en trois actes ne peut se dérouler que dans trois endroits. Certains éléments d'importance capitale dans la vie réelle en sont bannis. Ainsi, par exemple, les enfants, qui pourtant remplissent une si grande place dans les conjonctures humaines.

Les déplacements sont impossibles. On n'y peut suivre, comme dans un livre, une voiture ou un train en marche.

Je n'en finirais pas, s'il fallait que j'énumère tout ce que le livre peut représenter et qui est impossible au théâtre.

Aussi le théâtre ne peut-il avoir, avec l'existence qu'un rapport éloigné.

Il ne saurait nous peindre que des cas isolés. Or, les cas particuliers, étant toujours des exceptions, ne comportent pas de déduction scientifique ou rationnelle.

Une hirondelle ne fait pas le printemps, dit-on. Un scénario n'apporte pas la justification d'une thèse. Il faut, pour cela un faisceau d'expériences concordantes.

Le théâtre est inapte à les fournir.

Il faut donc laisser au livre le soin de remuer les idées, de poser des problèmes sociaux et moraux. Il est qualifié, pour cela. Le théâtre ne l'est pas.

Tous les efforts qu'il a faits dans ce sens ont toujours échoué.

Malgré tout son talent, Alexandre Dumas fils n'a jamais réussi qu'à faire vibrer le spectateur, mais ses théories n'ont pas fait avancer d'un pas la question du féminisme qui lui tenait tant au cœur.

Par contre, la *Case de l'Oncle Tom*, ce roman si naïf et simple a été un des facteurs importants de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis.

Il serait bon, par conséquent, que les écrivains retournent à leurs livres et laissent le théâtre aux auteurs dramatiques. A chacun son métier.

Espérons, pour l'avenir des lettres, que le pauvre in-dix-huit aura bientôt un successeur.

Fred Isly.

Nos servantes

Madame ouvre prestement la porte du salon, où elle causait avec ses amies.

Ce brusque mouvement découvre Justine qui écoutait à la porte:

— Je vous y prends, Justine, à écouter aux portes.

Justine prend un air de dignité froissée:

— Madame fait erreur, je ne suis pas une indiscrète.

— Cependant vous écoutiez!

— Moi! mais pas du tout. Du reste, pourquoi aurais-je écouté? L'histoire que Madame vient de raconter à ses amies est vieille comme le monde et n'aurait aucun intérêt pour moi.

EXPRESS-POCHADE

AVARICE

Il est certains petits traits qui soulignent mieux que de graves incidents le caractère des gens.

En voici un qui m'a paru typique, quoique insignifiant en soi. Nous désignons sous le nom d'avare toute personne qui ne délie que douloureusement les cordons de sa bourse.

Mais jusqu'à quelle subtilité peut atteindre la recherche de l'économie, Durapiat va nous le prouver.

Ayant accepté de nombreuses invitations à dîner chez leurs amis les Durand, Durapiat et sa femme se voient obligés, à titre de réciprocité, de leur offrir un cadeau le jour de la fête de Mme Durand.



Après bien des tiraillements sur la somme qu'il serait décent de consacrer à cette libéralité, les époux Durapiat se sont arrêtés, non sans hésitation, au chiffre de neuf francs.

Pourquoi justement neuf francs? demanderez-vous. Parce que le minimum avait été, d'un commun accord, fixé à dix francs. Mais en cours de route, ils s'étaient consenti encore un ultime rabais de dix pour cent, ce qui portait la dépense prévue à neuf francs.

Voilà nos bons avare chez l'orfèvre, qui leur soumet deux objets qu'il cédera à neuf francs, l'un comme l'autre. Ce sont deux écrins contenant, le premier des cuillers à café, le second de petits couteaux à dessert.

Si vous aviez été à la place des Durapiat, vous auriez pris au hasard, l'un ou l'autre de ses écrins. Oui, mais vous n'êtes pas Durapiat.

— Lequel allons-nous prendre? demanda sa femme.

— Celui aux couteaux, répondit Durapiat sans hésiter.

Et se penchant à l'oreille de sa moitié, il expliqua:

— A prix égal, il vaut mieux offrir les couteaux, parce que, pour ne pas couper l'amitié, ils nous donneront un sou; ce sera toujours autant de gagné!



L'ACTE DE CONTRITION DU BANQUIER

— C'est ma faute! Ma très grande faute! Oui, j'ai péché par pensées, par paroles, par *actions* et par *omi... par émissions!*





LE RUSE MENDIGOT

— Ayez pitié d'un pauv' estropié!

— A ta santé, ma vieille; v'là du tord boyaux qui réchauffe le système!

BIZARRERIE

Mon ami Chuque est le plus brave garçon du monde, mais il a un singulier travers. Cela tient à ses malheurs.

Chuque, en effet, a été autrefois possesseur d'une très grosse fortune, qu'une catastrophe financière a engloutie jusqu'au dernier sou. Actuellement il n'a, pour vivre, qu'un modeste emploi d'aide comptable dans une importante maison de commerce. Dans ces conditions, il est assez naturel qu'il soit un peu aigri.

Son travail consiste à enregistrer les valeurs de tous genres que chaque courrier apporte de tous les coins du globe. Ce qu'il passe journellement sur son pupitre de banknotes, mandats-poste, billets à ordre, et autres papiers bancables et monnayables en francs, livres, lires, pesetas, réaux, marks, roubles, piastres, roupies ou dollars, est inimaginable. De sorte que ce pauvre hère, mal payé et n'ayant pas toujours trente sous en poche, est littéralement plongé dans un intarissable pactole.

Ces trésors ne le tentent pas, car il est très honnête et n'a jamais eu la pensée d'en distraire la moindre parcelle. Seulement, il leur en veut un peu d'évoquer le souvenir amer de son opulence évanouie. Sa mauvaise humeur à leur égard se manifeste de façon intermittente et éclectique.



— Je comprends qu'on aime Paris... C'est la Ville-Lumière.



— C'est surtout pour nous... ...La Ville-Rayon.

Les mandats, les billets de banque, même les chèques ordinaires — ceux dont le total ne pas au delà de quatre chiffres — le laissent à peu près indifférent.

Mais vienne un de ces orgueilleux petits rectangles à vignettes, qui représentent à eux seuls une fortune, et se muent, aux guichets des banques en volumineuse liasses de « fafiots mâles », on le voit les fixer d'un œil courroucé, comme des ennemis personnels, les froisser rageusement, les maculer de taches d'encre volontaires, leur infliger, en un mot, mille avanies.

Evidemment, il est trop intelligent pour ne pas se rendre compte de la puérilité de tels emportements, mais c'est plus fort que lui, car retenez bien ceci:

Chaque chèque chic choque Chuque!

***

LA RAISON DU PLUS FORT

LE PATRON GRINCHEUX (*à son comptable*). — Regardez ce livre, Monsieur Brouillard, n'est-il pas honteux de faire aussi mal les chiffres.

L'EMPLOYÉ. — Mais, Monsieur!

LE PATRON. — Il n'y a pas de « mais monsieur ». je vous dis que c'est honteux. Ainsi, voyez ce 3, on jurerait que c'est un 5.

L'EMPLOYÉ. — Pardon, Monsieur, mais précisément c'est un 5.

LE PATRON. — Un cinq! Ah! vraiment! Eh bien! on jurerait que c'est un 3.

Courrier Pêle-Mêle

La Poste.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, il y a quelque temps, dans un journal, une interview prise à un haut fonctionnaire des Postes.

Il y était dit que la Poste offre au public de nombreuses commodités dont celui-ci néglige de faire état, tel, par exemple, le mandat-carte.

Le fonctionnaire concluait que le public est routinier et ne recherche même pas son propre bien-être.

Ce jugement est tout à fait administratif.

Il faut remarquer, en effet, que, semblable en cela à bien des institutions privilégiées, la Poste a le plus profond mépris de la publicité.

Informer le public d'une amélioration dans un de ses services, lui semble une formalité tout à fait oiseuse et inutile.

Il n'existe même pas dans ses plus grands bureaux, un service de renseignements destiné à éclairer le public sur les opérations qu'il y peut effectuer.

Mieux que cela, la Poste ne publie même pas un annuaire officiel que le public pourrait consulter et au besoin acheter s'il désire se renseigner.

En piètre commerçant, comme l'est toujours l'Etat, il ne condescend pas à tenir sa clientèle au courant des services qu'il peut lui rendre.

Il abandonne ce soin à des industriels non officiels, qui s'en acquittent à leur idée, et sans contrôle.

Et après cela il s'étonne de l'ignorance du public à l'égard de ses innovations.

Vous voyez d'ici un négociant qui, ayant produit un nouvel article, l'enferme dans une armoire et attend qu'on vienne le lui demander.







LES PARENTS ONT TOUJOURS RAISON

LA GROSSE JEUNE FILLE. — Non, nous ne pouvons nous épouser; mon père vous trouve trop âgé et dit que forcément vous devez mourir avant moi.

L'AMOUREUX (*désespéré*). — Prouvons-lui qu'il se trompe en nous pendant ensemble.

Mais le père avait tout de même raison.



— J'ai changé de chemise jusqu'à deux fois dans le même mois!... C'est vous dire quelle situation brillante j'avais autrefois.



LE CHASSEUR IVRE

MÉDOR. — N'aie pas peur... s'il t'aperçoit, il verra deux lapins, et dans l'incertitude, il tirera au milieu!

Que diriez-vous si ce négociant taxait sa clientèle d'imbécillité?

C'est, à la différence de marchandise près, ce que fait la Poste.

Le haut fonctionnaire des P. T. T. aurait peut-être dû songer à cela avant de parler.

Recevez, etc.

DOLENS.

Cordes Mouillées.

A propos de l'article paru dans votre numéro du 16 décembre, relatif à l'emploi de l'expression de « Mouillez la corde », j'apporte ce tout petit complément qui, dans le cocasse qui le caractérise, fait remonter à une époque bien antérieure l'emploi de « Mouillez la corde! »

L'église de Six-Jours, petite commune du département du Var, est très ancienne. Son édification remonte au début du quatrième siècle. Lorsqu'elle fut construite les indigènes trouvèrent qu'elle n'était pas assez dans le centre de la place où elle avait été élevée. Ils résolurent donc, dans leur simplicité, de la déplacer au moyen d'une corde à laquelle ils s'attelèrent tous.

Naturellement, au fur et à mesure qu'ils tiraient sur la corde, celle-ci s'allongeait, de sorte qu'eux-mêmes se trouvaient avoir avancé. Dans leur naïveté, ils en déduisaient qu'ils avaient réussi à faire avancer l'église.

Alors, devant les cris de joie de tous, un paysan plus sensé leur dit: « Vous l'avez fait avancer, vous, eh bien! moi, je vais la faire reculer ». Il cria: « Mouillez la corde! » Ce fut fait, et aussitôt, sur un ordre, ils se mirent de nouveau à tirer

Quelle ne fut pas leur stupéfaction, quand, bientôt, malgré leurs efforts, ils se virent obligés de reculer. L'un d'entre eux s'écria: « Tout à l'heure l'église avançait maintenant elle recule! » C'était la corde qui mouillée, se raccourcissait.

C'est peut-être grâce à cette double manœuvre que l'église de Six-Jours est encore à sa première place.

Recevez, etc.

J. CASTEL.



— C'est bien gentil à vous d'avoir donné à mon fils un petit aéroplane. Ça remplace avantageusement son ballon avec lequel il a démoli tous nos lustres!

Question interpêlemêliste

Comment les cheveux deviennent-ils blancs? Poussent-ils blancs? Tous les cheveux qui étaient noirs, châtains ou blonds se décolorent-ils progressivement?

G. G.

MOCCO

Mocco, arraché tout jeune à sa famille et à sa patrie, fut conduit en esclavage. C'était un personnage de beaucoup d'avenir; déjà, il faisait des bonds de quatre mètres ou se balançait coquettement du haut des grands arbres par le bout de la queue.

Mocco était un jeune orang-outang de Bornéo qu'un chasseur captura et vendit à un impressario.

Le primate adolescent vint à Paris. Fortement dressé à l'image des hommes, il s'exhiba dans un music-hall en smoking et coiffé d'un haut de forme. Il fumait, mangeait, jouait aux cartes comme vous et moi. Un soir même, il tricha, preuve que l'intelligence embryonnaire de Mocco s'ouvrait devant une plus large conception de la vie.

L'orang-outang ne tarda pas à connaître les joies de la popularité mais, au milieu de sa gloire, il rêvait encore des gigantesques broussailles océaniennes, des nuits tièdes et parfumées, dont le silence mystérieux est traversé par les appels des oiseaux de paradis ou des cacatoès, soudain dominés par le rugissement rauque de quelque panthère affamée, dont l'approche fait fuir les kangurous à travers les hautes herbes.

Mocco avait le mal du pays. Il voulait aussi revoir les siens pour lesquels il pensait devenir un sujet d'admiration; il se proposait de civiliser sa tribu et d'inculquer à ses frères les belles manières et le chic qu'il était heureux de posséder.

Un jour, Mocco entendit un riche Hollandais parler de ses plantations de Bornéo, et ré-

solut de se faire acheter par ce colon pour lequel il manifesta illico une affection extraordinaire; le brave Hollandais, sensible aux gentillesses du singe, s'en rendit acquéreur, Celui-ci, reconnaissant, le combla de prévenances pendant tout le temps que dura la traversée, mais une fois dans son île, Mocco, oubliant toute reconnaissance, s'enfuit, non sans avoir revêtu les meilleurs habits de son maître.

Au bout de quelques heures d'une course effrenée, Mocco eut faim. D'un bond, il voulut atteindre le faîte d'un bananier. Hélas! les bananes étaient moins faciles à atteindre que dans les voitures des marchandes de quat'saisons, rue Lepic, et Mocco ne put s'élever qu'à quelques centimètres du sol; il remarqua alors qu'instinctivement il marchait debout, les mains derrière le dos, comme on lui en avait donné l'habitude, et qu'il avait perdu toute sa vigueur et toutes ses aptitudes ancestrales.

Péniblement impressionné par cette découverte, Mocco continua son chemin. Il ne tarda pas à reconnaître, perché dans un sagoutier, un de ses cousins, qui poussa d'abord un cri de frayeur à sa vue. Il l'avait pris pour un homme! Satisfait de son petit effet, Mocco pria son cousin de le conduire vers ses parents.

Après les attendrissements de ce retour inespéré, tout le monde reprit son existence accoutumée; seul, Mocco, qui s'attendait à être comblé d'honneurs et nommé Grand chef, resta misérable et taciturne. Il ne savait plus grimper aux arbres, et devait mendier sa nourriture pour vivre.

Les anciens de la tribu s'émurent de ce cas exceptionnel et déférèrent Mocco au Grand Conseil.

« — Les hommes, expliqua un vieux quadrumane, qui faisait fonction d'avocat général, prétendent qu'ils descendent des singes. Oui, mais ce ne sont que des singes dégénérés.

« La nature nous a vêtus d'un pelage agréable et pratique tandis que l'homme doit s'habiller lui-même.

« Nous n'avons qu'à l'examiner pour trouver des marques de sa dégénérescence. Voyez ses pieds! Les doigts en sont complètement atrophiés.

« Les hommes ont besoin de sons variés à l'infini pour correspondre entre eux, et encore ne se comprennent-ils que par petits groupements; nous autres, un geste suffit pour traduire nos pensées.

« Mocco est allé parmi les hommes. Il nous revient infirme! Il ne peut plus marcher que debout; s'il n'est pas habillé, il s'enrhume; il ne peut même plus se suspendre par la queue, ni grimper après les lianes!

« Bel exemple vraiment à nous donner! Je propose que ce triste produit de la civilisation humaine soit exilé d'entre nous. »

L'ancien s'assit, et le Grand Conseil délibéra. Mocco fut frappé d'ostracisme à l'unanimité.

Il retourna chez son maître le Hollandais, qui le roua de coups, et lui fit river autour du corps un anneau de fer auquel pendait, par une longue chaîne, un boulet pesant.

Georges Le Mardeley.

****

L'Huile de foie de morue paisible

Malades, condamnés au régime de l'huile de foie de morue, méditez le précieux prospectus ci-dessous, émané d'un industriel qui a su élever le bluff à des hauteurs inaccessibles:

« Vous vous demandez peut-être pourquoi je proclame la supériorité de mon huile à celle de mes concurrents, car, comme les autres, la mienne est faite uniquement avec des foies de morues?

« Mes confrères n'ont pas tenu compte d'un fait important. La morue est un des poissons de mer qui sont sans cesse poursuivis et traqués par les requins, les pieuvres, etc.

« Elle a donc des terreurs continuelles, et chacun sait que la peur engendre, chez les poissons comme chez l'homme, des maladies de foie, des jaunisses, ce qui revient à dire que les morues pêchées en pleine mer ont mal au foie!

« Par un traité spécial, la société de pêche à laquelle je suis lié, va chercher ses morues dans des criques et bassins reculés, ayant peu de profondeur, et où les monstres marins n'ont point accès; nos morues y vivent paisibles, heureuses, tranquilles; *elles ont le foie sain!* Voilà le secret de la supériorité de mon huile, de sa parfaite pureté, qui la recommandent à tous les malades soucieux de leur santé. »

Cet industriel n'est pas dépourvu d'astuce!



EXAUCEE GRACE A LA MODE

La petite Dame mince. — J'irais bien aux courses, mais pour cela, il faudrait... ...qu'il me tombât un bon tuyau du ciel.



— Pourquoi donc pleures-tu, mon gros?
— Parce que Léon ne veut pas jouer à la balançoire avec moi!





L'INEGALITE

J'étais plongé dans la lecture de ce fameux drame parisien où une dame du monde assassina son mari, sa mère sa belle-mère et ses trois beaux-frères. Soudain, un apache se dressa devant moi :

— Vous aussi, dit-il, vous trouvez ça intéressant?

— Je l'avoue!

— Pauvre bourgeois! Ne voyez-vous pas quel tort cela nous fait à vous et à moi! D'abord, rien n'est plus bêtement construit que cet assassinat. Où retrouvez-vous la méthode des grands maîtres Mandrin et Cartouche? Et les coups de poignard, ont-ils été assez maladroitement donnés!





— C'est possible, dis-je, mais une femme du monde!

— Ah! voilà le grand mot lâché: une femme du monde! Elle a tué des gens du grand monde! Et alors les journaux consacrent à cette affaire des pages entières. On se pâme, on se passionne...

Que pouvons-nous faire pendant ce temps-là? Tenez, moi, je donne le coup de surin en trois temps (résultat de longues études). Comme ceci, une, deux... et trois!... Et vous avez le couteau dans le ventre... Remarquez ce savoir-faire.







Ne trouvez-vous pas cela aussi intéressant que le coup de la dame du monde.... Et vos plaintes ne sont-elles pas plus palpitantes que celles poussées par les victimes de la belle madame?

Cent fois plus, n'est-ce pas! Eh bien! n'empêche que demain les journaux nous consacreront un petit fait divers de trois lignes. Et vous ne trouvez pas ça révoltant?

Moi, encore, j'ai ma conscience d'artiste qui peut être satisfaite, mais vous? Vous dont les aïeux ont démoli la Bastille pour instituer l'égalité, vous ne vous révoltez pas d'une telle injustice!

UN ET DEUX

On croit communément que le nombre *deux* est le double de *un*. C'est une erreur. Le chiffre *un* occupe une situation beaucoup plus élevée que le chiffre *deux*. *Un*, en se doublant, loin de s'augmenter, perd de sa valeur.



Exemple : Avec un verre sur l'œil, vous êtes un monsieur élégant.



Avec deux, vous n'êtes qu'un individu qui a la vue faible.



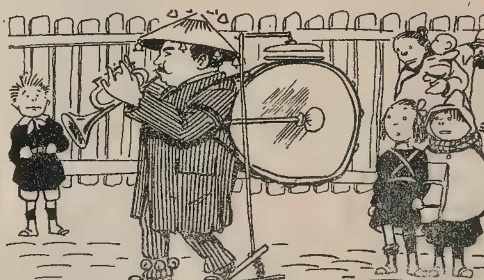
Avec une seule canne, vous êtes un aimable snob.



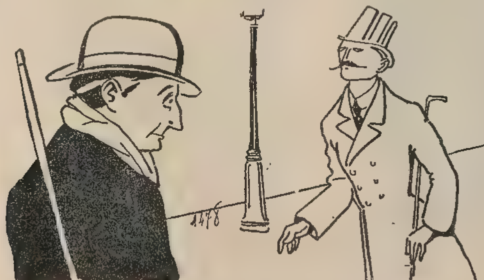
Avec deux, vous êtes un infirme.



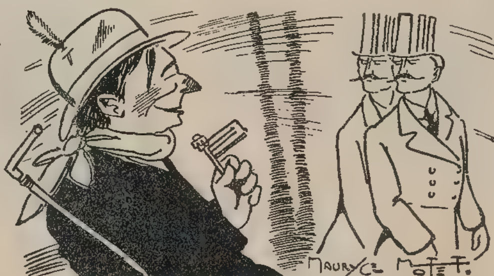
Avec un instrument de musique, vous êtes un talentueux virtuose.



Avec deux, vous n'êtes qu'un malheureux musicien ambulant.



Ne rencontrez jamais les hommes et les choses que par unités, vous conserverez l'estime de vos concitoyens.



Rencontrez-les toujours par deux, vous aurez bien vite la réputation d'un affreux pochard.





LE MOT ET LA CHOSE

...Le jeune Dédé a trouvé très spirituel de corriger ainsi cet écriteau...

...Il aurait bien dû ensuite le suivre à la lettre.

EN L'AN X.

Le premier moteur

— Dis-moi, papa, les anciens... ceux d'autrefois?

— Lesquels?

— Ceux de 1909, par exemple. Est-ce qu'ils avaient déjà des moteurs?

— Certes. Mais des petits moteurs de rien du tout... 100, 200 chevaux-vapeur, peut-être.

— Ah! et ceux d'avant?

— Aussi.

— Mais le premier moteur, le tout premier, celui d'un seul cheval?

— Il date de bien loin. Son invention est due, dit-on, à un certain personnage mythologique du nom de Buffon.

— Comment était-il fait, ce moteur, sais-tu, papa?

— D'après certaines de ses parties, conservées dans les musées, voici à peu près sa description.

A la partie inférieure, quatre cercles en fer forgé sur lesquels reposait le moteur. A l'avant, une pièce métallique appelée mors et relié à une chaînette du nom de *gourmette*. A part quelques boucles en métal, le reste de l'appareil était fait en cuir. Les différentes parties étaient reliées entre elles par des lanières dont nous ignorons le fonctionnement, et qui portaient des noms bizarres: *collier, sous-ventrière, œillère, traits, brides...*, etc... Ce que l'on sait, c'est que la transmission se faisait à l'aide de leviers appelés *brancards*, la direction au moyen de courroies ou *rênes*. La nacelle, placée derrière et montée sur roues, s'appelait: *voiture*.

— Il était actionné à l'électricité, sans doute?

— Non. Pas à la vapeur ni à l'essence non plus. La carburation se faisait au moyen d'un produit dont nous avons perdu la recette et que les anciens désignaient sous le nom d'avoine. Un moteur en consommait de quinze à vingt litres par jour. Les gaz s'échappaient par le purgeur en laissant un résidu ou *crottin*, qu'ils savaient employer, paraît-il, mais on ne sait à quel usage.

— C'était bien compliqué, il me semble. On ne devait pas voler vite avec un pareil moteur!

— On ne volait même pas, en ce temps-là.

— Est-ce croyable!

— On se traînait à terre...

— Les pauvres gens!

E. J.



— C'est fini, je n'ai plus foi en vos conseils... jamais plus je n'achèterai des valeurs que vous me recommanderez.

— Voyons, Monsieur Dubois, regardez moi bien en face...



...Oui, là, bien en face... dites-moi franchement si j'ai l'air de quelqu'un qui veut...



...vous faire boire un bouillon?!!!

LES SUITES D'UN ACCIDENT



Le chemineau suivait son chemin, maugréant contre l'injustice du sort et faisant avec sa canne des gestes inquiétants.



Il était si absorbé dans ses rancœurs, qu'il n'entendit pas arriver la motocyclette du roi d'Espagne.



Il s'en aperçut à temps pour se garer, mais sa canne, abandonnée par lui, vint si malencontreusement enrayer la roue d'avant de la motocyclette royale, qu'elle lui fit faire panache.



— Pardon, Sire, dit le chemineau, affolé, je ne l'ai pas fait exprès.
— Je le vois à votre mine, dit le roi, qui n'avait aucun mal, mais vous avez eu une belle peur. Tenez, voilà une bourse pour vous établir.

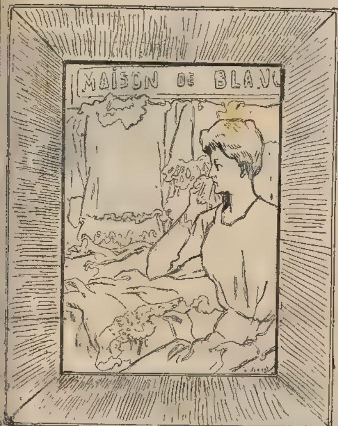


Avec la bourse, le pauvre chemineau s'établit et monta une boutique de quincaillerie, qui devint en peu de temps très achalandée...

CHEMINOT
et Cie
FABRICANT DE PELLES
FOURNISSEUR
DE S. M. LE ROI D'ESPAGNE

...Grâce à l'enseigne ci-dessus.

FAÇONS DE PARLER



Qui dirait que cette jeune employée, dont le mariage est rompu voit tout en noir.



Alors que ce jeune mineur, qui vient de se fiancer, voit tout en rose.

LES LOTERIES

Les Egyptiens — on est souvent obligé de remonter à eux — avaient leurs loteries, car c'était en effet le sort qui attribuait à chaque tribu, puis à chaque famille, les champs qu'elle devait cultiver.

L'empereur Auguste eut aussi ses loteries. Le protecteur des arts, à Rome, vendait — à la surprise — des tableaux dont il ne laissait voir que l'envers, de sorte que les amateurs risquaient d'avoir, pour le même prix, un chef-d'œuvre, ou une simple croûte.

Néron, Domitien, Héliogabale, établirent également des loteries, dans lesquelles on gagnait parfois une île entière avec toute sa population. L'un de ces empereurs imagina des lots plaisants. Dans l'urne, on mêlait des billets portant un bon de dix livres d'or, dix éléphants, dix esclaves et des billets donnant droit à dix fourmis, dix puces, dix cailloux, dix livres de sable, etc.

Le moyen âge semble se désintéresser de la loterie. Au quinzième siècle, les marchands vénitiens et génois montaient des loteries pour se défaire de leurs stocks de marchandises.

C'est en 1533 que la loterie fut importée en France, par les Italiens venus à la suite de Catherine de Médicis, et le premier entrepreneur patenté d'une loterie, fut un sieur Jean Laurent, autorisé par François Ier, en 1539, à ouvrir autant de loteries qu'il voudrait, sous condition d'un droit annuel de deux mille livres tournois.

Vers 1600, c'était à l'aide d'une loterie qu'on pourvoyait à la solde des troupes anglaises et vénitiennes en temps de guerre.

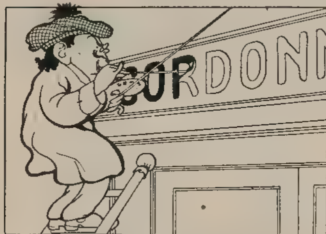
La première loterie de bienfaisance fut or-organisée à Malines (Pay-Bas), le 13 septem-

L'AVENIR DE L'ENFANT

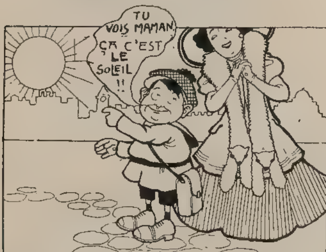
« C'est en favorisant les inclinations de nos enfants que nous pourrons faire d'eux des hommes véritablement utiles à la société. »



Un enfant qui, dès son plus jeune âge, a montré des goûts pour la couleur...



...sera, dans son âge mûr, une véritable illustration de la peinture !



De même, l'enfant qui prendra goût à l'astronomie...



...se signalera par de passionnantes études des corps célestes.



Les parents d'un bambin qui se plaira à feuilleter les œuvres classiques, pourront espérer pour lui...



...une situation d'hommes de lettres en vue.



Il n'est pas douteux non plus que l'enfant qui montrera du penchant pour les instruments de musique...



...ne connaisse, un jour, le violon, mieux que Paganini lui-même.

---

bre 1519, en faveur de « la Grande confrérie de monsieur Saint-Georges et de l'église de Saint-Pierre, pour subvenir aux grandes affaires d'icelle confrérie ». C'est Charles-Quint qui donna l'autorisation nécessaire.

En 1566, devant le mauvais état du trésor, le comte de Retz proposa, au nom du roi, au Conseil d'Etat, l'établissement d'une loterie de quatre millions, mais le Conseil rejeta la proposition.

Sous Louis XIII, il n'y eut pas de loterie, mais sous le règne de Louis XIV on en compta de cinq sortes : loteries de libéralité, de spéculations particulières, de l'Etat, commerciales, de charité.

Le 4 mai 1685, le roi offrit aux dames de la Cour une loterie gratuite de 3.000 billets ; la même libéralité fut renouvelée quelques mois après, à l'occasion du mariage de Mlle de Nantes avec le duc de Nevers. La plus importante des loteries particulières fut celle de la duchesse de Bourgogne, au capital de 20.000 pistoles. Elle fut tirée à la Cour en 1700, et c'est un garde du corps qui gagna le gros lot de 4.000 louis.

Le 11 mai 1700, le roi manifesta l'intention de faire une loterie monstre de dix millions de livres — chiffre formidable pour ce temps-là. — Elle comprenait 440.000 billets de deux livres. 485 lots en argent, 500.000 livres de rentes viagères. Le gros lot devait être une rente viagère de 20.000 livres. Mais cette loterie, dont le plan fut plusieurs fois modifié, ne fut pas tirée.

Les loteries pullulèrent sous Louis XV. C'est grâce à elles que Saint-Sulpice, le Panthéon, l'Hospice des enfants trouvés, l'Ecole militaire, les églises de Saint-Louis, Saint-Roch, des Filles-Saint-Thomas, furent reconstruits ou achevés.

L'arrêt du 30 juin 1776, supprima toutes les loteries, qui furent remplacées par la Loterie Royale de France, spéculation qui rapportait environ dix millions par an à l'Etat.

Cette loterie, supprimée à son tour en 1793, sur la proposition de Chaumette, et rétablie le 30 septembre 1799, fut définitivement abolie en France le 1er janvier 1836.

Actuellement, les loteries florissent en France. Il y en a pour toutes les bourses, pour tous les goûts ; c'est du délire ! *Enfants tuberculeux, Femmes pauvres ou gênées, Facteurs fatigués*, etc., etc., sollicitent notre obole, en attendant que *Notaires nécessiteux* et *Cloportes neurasthéniques* viennent à la rescousse !

Monogrammes historiques

S. A. R (Son Altesse Royale), l'opérette à succès de cette saison, nous rendra peut-être le goût que nous manifestions autrefois pour les monogrammes.

L'usage de cette écriture abrégée est peut-être plus ancien que l'écriture elle-même. En effet, le plus vieux monogramme connu figure sur un acte de Théodoric, roi des Ostrogoths. En France, tous les rois, depuis les Mérovingiens jusqu'à Philippe VI, faisaient figurer le monogramme de leur nom au bas des parchemins officiels. Les archives nationales conservent précieusement un acte daté de 625, et signé du monogramme de Clotaire II.

Charlemagne en modifia l'usage, et ce fut, suivant Eginhard « pour dissimuler son inhabileté dans l'art d'écrire ».

Un grand nombre de peintres et de graveurs de la Renaissance, les imagiers et les émailleurs du moyen âge apposaient à leurs œuvres un monogramme en guise de signature.

Quelques-uns de ces monogrammes, comme celui d'Albert Dürer, sont très connus ; d'autres ont été l'objet d'interminables discussions.

Le monogramme du Christ était formé des deux premières lettres de son nom en grec, *X* et *P*, et représentaient à la fois la croix et Jésus.

Il devint ensuite : *I. N. R. I.* (*Jesus Nazareus Rex Judaeorum*).

On connaît le monogramme latin : *S. P. Q. R.* (*Senatus Populus Que Romanus*).

Celui de l'Autriche était l'orgueilleux : *A. E. I. O. U.* ; en latin : *Austriæ est imperare orbi univers* ; en allemand : *Alle Erde ist Oesterreich unterworfen* ; et en bon français : « l'Autriche doit gouverner le monde ».

Le monogramme de la maison de Savoie était le fameux *F. E. R. T.*, qui figure sur le collier de l'Annonciade, et qui signifie : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*, par allusion au secours porté par Amédée IV le Grand, aux chevaliers de Rhodes.

En 1660, quand les Français étaient maîtres de la Savoie, on lisait à l'envers : *T. R. E. F.* « Tout retourne en France).

Comme quoi déjà au dix-septième siècle, nos compatriotes étaient le peuple le plus spirituel de la terre.

DE NOS LECTEURS

Animaux nuisibles et animaux utiles à réhabiliter.

Sur tous les points du globe, la nature s'est efforcée de susciter à l'homme de redoutables ennemis : les animaux nuisibles. Les plus dangereux, comme les fauves, tendent à disparaître, mais il faut encore compter avec eux. Et les différents essais de destructions sys-



L'ART

L'art est si puissant, qu'il réussit à se manifester partout et d'une même cause tire souvent deux effets différents.
Ainsi, le mal de dents qui tourmente à la fois ce monsieur et son rejeton. Cause unique. Effets: La pantomime et le chant.



LA BONNE CONCIERGE

— J'ai bien une lettre pour vous, Monsieur Dupont, mais j'hésite à vous la donner, les nouvelles sont mauvaises!!!

tématique qu'on a tentés n'ont pas toujours donné les résultats désirables.

C'est ainsi qu'aux Indes anglaises, malgré les chasses et les battues si fréquentes depuis un demi-siècle, le tigre règne encore en maître. Un article, sérieusement documenté, de la *Modern Review*, de Calcutta, ne nous révélait-il pas, récemment, qu'en un peu plus de trois années, quatre mille morts d'indigènes étaient à mettre à l'actif du « Roi de la Jungle ».

Et, dans le même laps de temps, les ravages causés par le tigre, s'étaient étendus sur 109.000 troupeaux de gros bétail.

Java, malgré les soins de son administration, est encore encombrée d'espèces malfaisantes.

Dans ces mêmes contrées, comme en Indo-Chine et comme sur le continent Noir, les innombrables variétés de serpents venimeux présentent un danger constant. Et rappelons-nous qu'aux États-Unis, il y a moins d'un siècle, les serpents à sonnettes fourmillaient sur toute l'étendue du pays. On les rencontrait en grand nombre jusque dans la partie la plus septentrionale, sur les bords du Niagara et des grands lacs. Aujourd'hui, ils ont presque entièrement disparu, sauf dans le Sud. Cet heureux état de choses a été dû à l'introduction du porc dans les contrées infestées de reptiles. On observa que les cochons étaient friands de crotales: de ce jour, les serpents à sonnettes avaient vécu.

Dans la lutte entreprise par l'homme contre les animaux nuisibles, l'issue n'est jamais douteuse — mais elle est plus ou moins longue.

Même, il arrive trop souvent que, par ignorance ou par dégoût, par préjugés aussi, il combatte et extermine certaines catégories d'animaux qui seraient, au contraire, ses meilleurs auxiliaires.

Le prévoyant hibou est une des plus malheureuses victimes de ces sortes d'erreurs judiciaires. On le calomnie à cause de son visage sinistre et de ses mœurs nocturnes, qui impressionnent les âmes sensibles. Ovide, qui a pourtant aimé le naturel et la vérité, Ovide faisait du hibou une sorte de vampire qui suçait le sang des petits enfants.

Allez donc passer l'éponge sur de telles préventions. On oublie dès lors que l'oiseau de Minerve détruit presque instantanément les armées de mulots et de campagnols qui, à certaines époques de l'année, envahissent nos champs.

On en peut autant dire de la chouette.

Eh bien! si quelque chouette a niché dans le voisinage de votre maison, observez ses allées et venues. Vous ne tarderez pas à vous rendre compte que lorsqu'elle a des petits, elle leur apporte, infatigablement, des rats ou des souris, de dix minutes en dix minutes.

Pour se faire une idée précise du nombre d'animaux détruits par la chouette ou par le hibou, il faut examiner les pelotes que ces oiseaux rejettent de leur nid. Chaque pelote contient au moins six ou sept squelettes de souris.

Nous n'allons point rallumer ici la querelle des oiseaux insectogranivores, si calomniés jadis. On oublie trop souvent que les moineaux ne mangent, en réalité que peu de grain, et font de véritables hécatombes de vers et de chenilles.

Les coucous aussi détruisent les chenilles par milliers. Les grimpereaux et les fauvettes mangent les cloportes et les guêpes. Les étourneaux font une guerre acharnée aux larves et vont jusqu'à épucer nos bestiaux dans les prés.

Chaque couple de mésanges prend — on l'a calculé — près de 120.000 vers ou insectes pour nourrir ses petits; la chauve-souris détruit avec ardeur les hannetons et les papillons de nuit.

A la vérité, l'homme a, sans souvent s'en douter, un nombre considérable de collaborateurs qui ne réclament de lui, en fait de reconnaissance, que le droit à la vie.

Paix aux couleuvres, tant funestes aux mulots et aux souris. N'oublions pas qu'en certaines contrées, dépourvues de serpents, on en vient actuellement à *acclimater des vipères*, en prévision des services qu'elles peuvent rendre, *et malgré le danger de leurs morsures.*

Paix au crapaud, ennemi têtu des limaces et des fourmis. Et paix aussi à la musaraigne, la *sorex araneus* de Linné, gracieux mammifère qui se nourrit de chenilles.

Beaucoup d'insectes aussi sont utiles. Les araignées devraient être respectées dans les maisons, parce qu'elles tuent les mouches, qui nous importunent. Et pourtant, nous les détruisons.





LA PUBLICITE DE L'AVENIR

— Ce qu'on verra bientôt. ...Explication.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Il semble qu'aux premiers temps où l'usage de prendre du café passa dans les mœurs européennes, on se soit beaucoup exagéré les effets stimulants de cette boisson, qu'on appelait volontiers le « breuvage magique ». Ainsi, à Londres, en 1675, sous Charles II, les pouvoirs publics croyant remarquer que les cafés devenaient des foyers d'agitation, les firent fermer en laissant ouverts les cabarets et les tavernes à vin et à bière.

— Chaque contrée paraît posséder des insectes qui lui sont propres. Néanmoins, il est des espèces qu'on rencontre à peu près partout, et d'autres qui se livrent à des migrations. Chose curieuse, les cousins eux-mêmes sont très nombreux en Laponie: les contrées froides ne sont pas plus exemptes que les contrées chaudes de ces désagréables insectes. Ils échappent à la rigueur de l'hiver en vivant dans l'eau sous forme de larve.

— Un peu partout, on s'efforce de rendre le tabac hygiénique. En Allemagne, il y a deux fabriques de cigares de ce genre, à Brême et à Breslau. Les cigares de ces deux marques, dits cigares *nikotinfrei*, renferment, d'après les analyses, 0.77 0/0 et 0.79 0/0 de nicotine, ce qui représente peu de chose comme diminution du poison. On affirme qu'un cigare ne peut guère en contenir moins: il perdrait toutes ses qualités. Il en résulte, qu'entre tabacs dénicotinisés et d'autres qui ne le sont point, la différence est à peine appréciable — hygiéniquement s'entend.

— Il n'y avait, du temps de César, que des ponts de bois à Paris, et les habitants les brûlèrent de peur que les Romains ne s'en emparassent. Au reste, en aucun endroit des Gaules, les habitants ne paraissent avoir connu l'usage de faire des ponts de pierres avant la conquête romaine.



LE LION. — Je donnerais bien trois jours de mon existence pour avoir un cou de girafe.

— Les Français deviendraient-ils des buveurs de thé? De 475.000 kilogrammes en 1882, le chiffre des importations de cette plante s'est élevé à 660.000 kilogrammes en 1892, pour atteindre 1.142.000 kilogrammes en 1906.

— La durée du jour, proprement dit, qui nous est indiquée par l'almanach est exacte en théorie, puisqu'elle est comprise entre l'instant précis où le soleil paraît au-dessus de l'horizon et celui où il disparaît. Mais en fait, cette durée est assez variable, car le jour astronomique est plus ou moins prolongé par le crépuscule. Ce dernier phénomène est dû à des réfractions lumineuses. L'intensité et la durée de ces réfractions sont subordonnées à la répartition et à la dimension des gouttes d'eau, cristaux de glace et poussières en suspens dans l'atmosphère.

— Certains commerces de luxe, en France, n'ont cessé de prospérer constamment. En 1898, 9.145 kilogrammes d'or étaient présentés au contrôle, tandis qu'en 1907, on en présentait 14.050, ce qui nous amène à constater qu'en dix ans la consommation intérieure des articles d'or a augmenté de 54 0/0.

— Marseille fut la première ville de France où l'horlogerie électrique, depuis longtemps déjà connue à l'étranger, fut appliquée par la municipalité, en 1846.

— Nous devons l'idée de nos pièces d'artifice et de nos « fontaines lumineuses » modernes aux Florentins et aux Siennois. Ce sont eux qui, les premiers, préparèrent de la poudre avec d'autres ingrédients pour le divertissement des yeux et qui construisirent des décorations et des personnages articulés qui s'embrasaient tout à coup.

— La France consomme annuellement de 80 à 85 millions de kilogrammes de soufre. Malgré que ce corps soit très répandu dans la nature, (on le rencontre combiné avec la plupart des métaux); on l'extrait, ordinairement, des mélanges de terre et de soufre que l'on rencontre aux environs des volcans. C'est l'Italie et surtout la Sicile, qui fournissent à la France presque tout le soufre qu'elle emploie.

— Un article, sérieusement documenté, du *Fry's Magarine* estime à cent mille le nombre des balles de tennis mises hors d'état pendant la saison dernière en Angleterre.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Tibole. — 1° Non; 2° On ne peut le forcer à en fournir.

M. Bouldoires. — « Quo vadis » signifie: où vas-tu?

M. Lepagé. — Envoyez spécimens, nous ne pouvons juger que par eux.

M. Brigard. — 1° Non; 2° Tous les genres si vous voulez; 3° Faites-les analogues à celles que vous voyez paraître.

M. A. Ruy. — En semblable cas, il est prudent de rappeler la demande (inutile de mettre un timbre), nous ne pouvons prévenir toutes les confusions.

M. Parenty. — Elles ne sont pas suffisamment humoristiques.

M. Gathelier. — Nous ne tenons guère à des contes aussi enfantins.

Un contribuable. — Elle a le droit d'ouvrir, mais en votre présence.

Un Concurrent pressé. — Dans le numéro 33, du 16 août.

M. Girolami. — Ce n'est encore qu'une invention théorique.

1, 2, 3. — Claudaris est parfaitement correct à notre avis étant la deuxième personne du subjonctif présent.

Un Abonné (St-Etienne). — Ils peuvent être bons encore, mais ne valent évidemment pas les œufs frais.

Lecteur assidu (Calais). — C'est affaire avec votre médecin, car les raisons peuvent en être très diverses.

ENCORE UNE INNOVATION

Les abonnés du téléphone vont avoir, grâce à M. Symian, des récepteurs munis de fils extensibles, de sorte qu'ils pourront s'en servir comme d'un exerciseur. De cette façon, ils calmeront leurs nerfs surexcités par l'attente de la communication et le temps leur semblera moins long.

La Vérité ! Toute la Vérité ! Rien que la Vérité !

En l'état actuel de la société, où s'affirme chaque jour davantage la suprématie écrasante de l'être intelligent et instruit sur l'ignorant malheureux, la possession d'un grand Dictionnaire Encyclopédique est devenue une inéluctable nécessité !

Avoir sous la main, à chaque instant, un résumé exact et parfait de l'objet de toutes les recherches imaginables, un résumé complet, clair et compréhensible, même pour celui qui n'a pas eu le bonheur de pouvoir s'adonner à l'étude, n'est-ce pas, aujourd'hui, chose aussi utile, aussi indispensable à la vie que le pain nécessaire à la subsistance du corps ?

Sans conteste, tout le monde doit posséder "forcement" un grand dictionnaire ! Toutefois, prenez-y bien garde, aimables Lectrices et chers Lecteurs, la plupart des dictionnaires français qui ont vu le jour en ces dernières années ne poursuivent pas du tout le but que vous vous proposez d'atteindre.

En effet, la plupart de ces compilations sont composées à un point de vue déterminé : l'une étudie uniquement la formation de la langue, les étymologies ; l'autre n'a d'autre visée que de propager une doctrine philosophique ou religieuse ; une troisième ne peut servir qu'aux hommes qui ont fouillé déjà les sphères enivrantes des sciences abstraites... et ainsi de suite.

Seule la forme encyclopédique est vraiment utile et pratique pour tous, c'est le dictionnaire qui peut non seulement être consulté avec certitude, mais qui peut s'ouvrir au hasard et se lire comme un livre. Seul parmi les meilleurs et les plus récents ouvrages de ce genre, nous recommandons en toute confiance le **NOUVEAU DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DU XXe SIECLE** *(Répertoire Universel illustré des Connaissances humaines)* rédigé par un groupe de professeurs, de savants et de vulgarisateurs éminents, sous la direction de l'éminent Directeur de l'Institut Encyclopédique de France, M. Paul Combes. Cette Encyclopédie grandiose vient d'être achevée, elle constitue une mise au point exacte en quelque sorte un bilan arrêté à ce jour de tous les perfectionnements de la science. Et le moment semble on ne peut mieux choisi pour arrêter ce bilan, car les inventions récentes ont positivement atteint les limites du prodige ! Citons au hasard parmi les choses merveilleuses nouvellement annexées par la science : en aviation, les "dirigeables", les Lebaudy et les Santos-Dumont, le plus lourd que l'air, en chimie, l'air liquide, le radium, les matières radio-actives et la photographie des couleurs ; en chirurgie et en médecine, les nouvelles théories pratiques et la thérapeutique de l'appendicite, du cancer et de la tuberculose, en électricité, les rayons cathodiques, la téléphonie et la télégraphie sans fil, l'envoi des épreuves photographiques par le télégraphe et tant d'autres questions qui, depuis les découvertes déconcertantes des Curie, des Berthelot, des Becquerel et de tant d'autres passionnent toutes les intelligences.

(DROIT FRANÇAIS)

Dimension des Volumes. 33 1/2cm x 22 1/2cm

Dimension du Globe terrestre Un mètre de circonférence.

Nous vendons au même prix qu'au Comptant chez tous les libraires.

Nous offrons en plus la **Prime Gratuite** et 25 Mois de Crédit !!!

A TOUS ET PARTOUT

8 Jours à l'Essai.

6 Fr. PAR MOIS

PRIME GRATUITE 1908

ÉDITION MAGNIFIQUE

Plus de 10.000 Gravures et Planches. Reliure de grand luxe

Prix et Conditions Incomparables

LE MOINS CHER DE TOUS LES DICTIONNAIRES

5 volumes énormes format grand in-folio (33 1/2 c. × 22 1/2 c.) imprimés sur beau papier des Vosges, glacé et satiné, 4.000 pages de texte, impression en caractères très lisibles, plus de 10 000 gravures, 100 planches hors texte tirées en couleurs et formant de véritables tableaux encyclopédiques, et 91 cartes des départements de la France, Algérie et Tunisie et 23 cartes en couleurs du monde entier. **Reliure de grand luxe**, dos cuir maroquin vert foncé, plat-toile, fers spéciaux. L'ouvrage a coûté 650.000 francs à établir, c'est dire son importance matérielle.

Alors que les gran ls Dictionnaires coûtent de 250 à 600 fr., le prix du **NOUVEAU DICTIONNAIRE DU XXe SIÈCLE** richement relié, n'est que de **150 francs** payables avec un

CRÉDIT DE 25 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons l'ouvrage complet **relié immédiatement** et que nous faisons encaisser ensuite **6 francs** chaque mois jusqu'à complet paiement du prix de **150 francs.**

De plus nous joignons à chaque envoi à titre de

PRIME GRATUITE

un **MAGNIFIQUE GLOBE TERRESTRE d'un mètre de circonférence.**

Ce globe, publié tout récemment (1908), est monté sur pied en fonte bronzée. Il est incliné sur l'écliptique et son axe permet à volonté, de le faire tourner sur la tige centrale ou de le tenir à la main, pour les démonstrations. Il est imprimé en 12 couleurs ; la netteté du dessin et des coloris en font une véritable œuvre d'art. D'une solidité parfaite, ce globe terrestre est adopté par les comités scolaires et les administrations publiques de France, c'est une pièce de valeur qui orne admirablement le "home" et dont la portée instructive et pratique est considérable : c'est un objet utile dans chaque famille.

Complétons l'analyse du **GRAND DICTIONNAIRE DU XXe SIÈCLE :**

L'Autorité de l'œuvre est incontestable, composé nouvellement par l'élite de nos savants et de nos professeurs sous la direction de Paul Combes, directeur de l'Institut Encyclopédique de France, l'ouvrage fait loi en toutes les matières.

L'Impartialité qui a présidé à sa rédaction est absolue.

L'Universalité de ses matières est remarquable. Aucun point des connaissances humaines n'est négligé et le lecteur est certain de trouver dans l'ouvrage tous les renseignements dont il peut avoir besoin.

Notre Dictionnaire Encyclopédique est mis à jour jusqu'aux événements d'hier : la guerre russo-japonaise, les explorations aux Pôles Nord et Sud, les changements survenus aux lois sociales et autres, la séparation des Eglises et de l'Etat, en un mot tous les faits récents y sont consignés.

L'Illustration est nombreuse et soignée. Les 10 000 gravures sont dues à des artistes de premier ordre. Elle constitue un enseignement graphique excessivement riche, une documentation précieuse et inégalée jusqu'ici.

Les Planches hors texte, tirées en couleurs, au nombre de 100, sont admirables et forment un véritable musée.

La Cartographie est particulièrement soignée. Au nombre de 114, ces cartes sont les meilleures et les plus complètes qui existent.

En résumé, nous le répétons encore, toutes les connaissances humaines sont exposées et commentées dans le

NOUVEAU DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DU XXe SIÈCLE

et chaque chose y est expliquée d'une façon simple et intelligible pour tous. Le père aura un ouvrage utile, lui donnant tous les renseignements désirables, la mère aura un ouvrage pour se distraire et instruire ses enfants, les jeunes filles et les jeunes gens auront un ouvrage pour perfectionner leurs études et l'enfant même en fera ses délices, il s'amusera en regardant les innombrables gravures et son imagination se préparera ainsi à l'étude.

Aide-toi ! le Ciel t'aidera !

c'est-à-dire ne demandons rien aux autres avant d'avoir fait nous-mêmes tous les efforts possibles en nous armant pour la lutte dans la vie. Et pour sortir vainqueur de cette lutte nous avons nommé l'arme la plus efficace : **l'Instruction !**

Quelle est la personne qui hésitera un instant à souscrire ? Tout le monde voudra posséder ce magnifique Dictionnaire !

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : l'ouvrage relié et la prime sont livrés immédiatement contre un premier versement de **6 francs** et ensuite on paie **6 francs** par mois jusqu'à entière libération de la somme de **150 francs**.

Les quittances sont recouvrées par la poste sans frais pour l'acheteur. L'emballage est complètement gratuit.

N.B. — L'ouvrage et la prime sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans la huitaine s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie à PARIS.

20 CENTIMES par JOUR !

2 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM **J GIRARD & Cie**, *à* **Paris**, *le* **NOUVEAU DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DU XXe SIÈCLE**, *5 volumes in-folio* **reliés**, *et la Prime* **Globe Terrestre**, *de 1 mètre de circonférence, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6 francs** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **15u francs**, *prix total*

Fall à ______ , *le* ______ *190*

Nom et Prénoms ______

Profession ou Qualité ______

Domicile ______ SIGNATURE.

Département ______

Gare ______

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, Successeurs de E. GIRARD & A. BOITTE

46. Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arr^t).

MAGASINS DE VENTE : 47, Rue d'Enghien.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELF-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie Richard, 7, rue Cadet, Paris (Ateliers de Clichy). *Le Gérant* : A. Richard

15e ANNEE — N° 5. 10 Centimes. 31 Janvier 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

AUSCULTATION, par Benjamin RABIER.



Le Docteur Lacuite. — Respirez !

Histoire noire

La nuit dernière, j'eus un cauchemar.

Le premier acte m'était inspiré, sans doute, par des souvenirs d'Afrique. Il s'agissait d'un tigre cruel qui avait dévoré un vieux nègre.

Quelques jours après, ce tigre était chassé, traqué, abattu et éventré.

Hélas! de l'infortuné nègre, il ne restait rien.



Il se pencha sur les restes du tigre qu'il examina attentivement...

De sa chair, la bête féroce en avait fait la sienne. Et c'était un peu de lui, un peu de son sang qui gisait sur le sol, parmi les restes pantelants.

En présence de ce lamentable spectacle, les amis, les parents de la malheureuse victime se désolaient, s'exaspéraient, couvrant d'injures les plus violentes le corps de l'animal lâche, cruel, traître sanguinaire et féroce.

Je me souviens qu'à ce moment je me trouvais sur les lieux. J'émis alors cette réflexion judicieuse:

« — Ces braves gens ont raison. Je comprends leur indignation. Aussi, quelle idée biscornue de se nourrir de vieux nègre. Ce tigre n'aurait-il pas été plus sage en se contentant d'une purée de pois cassés! »

Jusqu'ici, mon rêve n'avait rien eu d'extraordinaire. Cet accident regrettable, quoique rare, arrive parfois encore en Afrique. Soudain, il prit des proportions extravagantes.

Un sorcier, couvert de gris-gris, venait d'apparaître.

Il se pencha sur les restes du tigre, qu'il examina attentivement et se releva presque aussitôt avec une joyeuse exclamation. Il nous dansa alors une bamboula effrénée, fit cent grimaces et contorsions bizarres et termina par un long discours, que je ne me rappelle pas mot à mot, mais qui signifiait à peu près ceci:

« — Une dent, j'ai vu une dent dans l'intérieur du seigneur tigre. Cela suffit pour reconstituer la victime, grâce à ma poudre magique. Je vais la jeter sur cette dent, et celui que nous pleurons va renaître. »

Et le bonhomme fit comme il le disait.

Il jeta sa poudre, et tout aussitôt, le vieux nègre surgit et se mit à courir à toutes jambes.

Même un petit négrillon surgit à son tour et s'enfuit également. Un peu de sa noire toison, restée dans les entrailles du tigre, avait été touchée par la poudre magique. Cela avait suffit pour le ressusciter tout entier.

Il faut reconnaître que ce sorcier était bigrement malin.

C'était en plus un brave homme. M'ayant aperçu dans l'assistance, il me donna un sachet de sa poudre merveilleuse, au cas, me dit-il, où j'aurais un jour quelque parent tombé dans l'estomac d'une bête goulue.

Là-dessus, je rentrai chez moi. Ou plutôt, je me trouvai transporté dans ma chambre, rue de l'Yvette, à Paris.

Je m'étais endormi, rêvant à cette aventure, faisant par suite un parallèle entre notre humanité et la férocité des animaux, lorsque je fus éveillé par un charivari infernal.

Voici ce qui s'était passé.

Mon singe (j'ai un singe à la maison) pris d'une lubie commune à ses pareils, avait « dégoté » le sachet du sorcier, posé je ne sais où et s'était amusé à saupoudrer, avec son contenu, tout ce qui se trouvait à sa portée.

Et voilà que soudain, le manchon en loutre de ma femme, redevenu par enchantement le lapin qu'il était autrefois, s'était mis à galoper à travers l'appartement, renversant tout dans ses bonds désordonnés.

Ma brosse à dents, redevenue cochon, grognait à fendre l'âme.

Mes fauteuils, recouverts en cuir de Cordoue, hennissaient et ruaient contre deux veaux, lesquels, une minute auparavant, étaient rangés bien sagement sous mon lit, en forme de bottines.

D'un couvre-chef de mon épouse, s'envolait un oiseau de Paradis. D'un autre, surgissaient une autruche, une pintade et un pigeon ramier.

Ma guitare elle même, ma douce et inoffensive guitare, se gondolait, miaulait, ses cordes en boyaux ayant subitement donné la vie aux chats dont elles étaient issues.

Dans une armoire, mes six paires de gants en peau de chien aboyaient comme des perdus. Une demi-douzaine d'autres, en chevreau bêlaient à qui mieux mieux.

Au milieu de cette ménagerie, rampait mon portefeuille, c'est-à-dire le crocodile qu'il avait été quelque temps auparavant, pendant qu'un corsage, redevenu baleine, cherchait, par soubresauts à se rapprocher de sa mère, laquelle venait de renaître à la vie dans le corset de Madame.

Moi-même, sur la laine de mon matelas, transformée en un troupeau de moutons, je tanguais, roulais, balançais, tant et si bien que je finis par avoir le mal de mer et... en éprouvai les effets.

Ce fut alors une bien autre affaire. Mes aliments, non encore digérés, s'étant trouvés en contact avec la poudre magique, reprirent leur forme primitive.

Douze escargots montèrent à l'assaut de mon lit. Un bœuf fonça sur moi les cornes en avant. Trois alouettes, un chat (j'avais mangé du lapin), un merlan, dix-huit crevettes, un chevreuil, une oie, dix mauviettes, un agneau, un poulet (tout cela sortant pêle-mêle des pâtés ou des sauces auxquels ils avaient collaboré), se mirent à danser autour de moi la danse du scalp. Sous leurs attaques furieuses, je me sentis mourir...

Heureusement, à ce moment, je m'éveillai.



Sous leurs attaques furieuses, je me sentis mourir...

Je compris alors que j'avais été le jouet d'un rêve et ma frayeur s'évanouit. Néanmoins, pendant longtemps, je fus hanté par le souvenir de la férocité de ce tigre cruel qui se nourrissait de vieux nègres et de petits négrillons inoffensifs.

Etienne JOLICLER.

Gladiateur

Un petit *lad* d'écurie de Chantilly partageait son temps entre l'école et l'écurie de course où son père était entraîneur.

Un jour, en classe, le professeur s'étendit sur les mœurs romaines, sur les jeux du cirque, et sur les gladiateurs.

Le petit *lad*, en rentrant aux écuries, questionna son père:

— Dis-moi, papa, pourquoi les Romains donnaient-ils à leurs athlètes le nom d'un cheval de course?

Pêle-Mêle Causette

Parisiens, mes frères, vous avez une ville fort mal tenue. C'est incontestable.

On y a pataugé dans des cloaques. On y a glissé sur une neige gluante. On s'y est cassé le nez, les bras et les jambes.

Mais je vous demande un peu pourquoi vous avez pris texte de ces vétilles pour protester et vous gendarmer?

Quelle importance cela peut-il avoir?

Ceux qui se sont enrhumés, en se mouillant les pieds, n'avaient, en somme, qu'à rester chez eux.

Ceux qui se sont cassé un membre en glissant n'avaient qu'à prendre une voiture.

Ceux qui, en voiture, ont fait panache dans la boue, n'avaient qu'à aller à pied.

Tout cela était fort simple. C'est encore et toujours cet abominable public qui, pour jouer un tour à l'administration, s'est offert le malin plaisir de s'estropier exprès.

Je vous affirme que, quant à moi, je n'ai pas récriminé. J'ai même trouvé tout cela très bien.

Vous penserez, sans doute, que je suis un original, ou encore un détraqué, qui ayant échappé aux accidents, se réjouit des souffrances de ses congénères.

Vous n'y êtes pas. Je suis incapable de souhaiter du mal à une mouche, encore moins à un être humain.

J'ai, du reste, pris ma part dans les avanies causées par l'incurie administrative.

Un gros rhume que j'ai cultivé pendant plusieurs semaines a perpétué pour moi le souvenir de ces journées fangeuses.

Et, malgré cela, je trouvais que c'était très bien.

Si vous vouliez prendre la peine de raisonner un peu, vous ne manqueriez pas d'être de mon avis.

Rappelez-vous que les destinées municipales de Paris sont confiées à un Conseil municipal.

Or, cette assemblée d'édiles, qui donc l'a choisie. C'est nous. Et qu'avons-nous demandé aux quatre-vingts gentlemen que nous avons envoyés à l'Hôtel de Ville?

De tenir la ville en bon état? Non pas! Nous leur avons demandé de partager nos idées politiques. C'est tout? Oui, c'est tout!

Et nous avons lieu d'être pleinement satisfaits, attendu que ces messieurs n'ont jamais renié les opinions politiques qu'ils ont affichées lorsque nous les avons nommés.

Ils avaient toutes raisons de croire que ce point avait, pour nous, plus d'importance que leur programme administratif, puisque le seul critérium qui a déterminé notre choix a été la politique.

Et nous ne sommes pas à blâmer non plus. Nous estimons qu'une rue ne peut être proprement entretenue par un balayeur qui serait royaliste, par exemple, si nous sommes socialistes.

C'est une manière de voir qui, après tout, ne saurait nous être défendue. Chacun entend ses intérêts comme il veut.

Et si nous consentons à glisser sur une chaussée couverte de neige, et à nous casser le cou, pourvu que nos représentants municipaux professent notre opinion sur l'impôt sur le revenu ou sur la question du Maroc, c'est notre droit strict. Qui donc oserait nous le contester?

Seulement, pour rester logiques, nous n'avons pas le droit non plus de nous plaindre.

C'est pour cela que je ne me plains pas.

Et puis, voulez-vous que je vous dise?

Le romancier américain Fred Moore trouve que le temps c'est de l'argent. Aussi, avec le revenu de son dernier roman, s'est-il fait construire, à côté de son cabinet de travail, une maison posée sur le plateau d'un immense ascenseur. De cette façon, quand il veut passer dans une des pièces de son appartement, il n'a qu'à appuyer sur un bouton électrique et la pièce demandée vient d'elle-même se mettre de plein pied avec le cabinet de travail. Comme Fred Moore redoute les odeurs de la cuisine, il a fait mettre, naturellement, cette salle au dernier étage de sa maison.

Dans toute cette affaire, il n'y a eu qu'un coupable. Et ce coupable, c'est la neige!

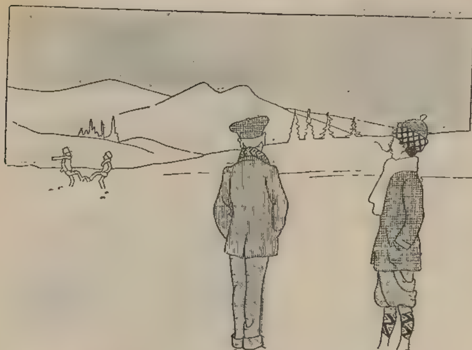
En effet, si la neige n'était pas tombée, et rien ne la forçait de tomber, nous n'aurions pas su qu'elle est glissante et nous ne nous serions pas enrhumés, et nous n'aurions pas tapé sur l'administration. Evidemment, la neige a agi d'une façon tout à fait incorrecte.

Et je ne serais pas éloigné de croire que cette neige a obéi à des rancunes politiques.

Remarquez qu'elle a couvert Paris d'un manteau blanc. Ce blanc n'est pas le fait d'un hasard.

Pourquoi blanc, plutôt que rouge? Parbleu! c'était encore une manifestation royaliste.

Fred Isly.



Le Monsieur de gauche. — Ils ont une bonne idée de battre la semelle, si nous faisions comme eux pour nous réchauffer?



Mais il n'avait pas songé que son interlocuteur était monté sur skis!

SÉVÉRITÉ

— Monsieur Clemenceau, je ne suis pas content de vous.

— Vous dites?

— Je dis que vous êtes très désobéissant. Comment! Je vous crois bien tranquille chez vous, et vous vous sauvez par la petite porte pour aller à la chasse à Rambouillet! Et quand j'arrive, plus de Clemenceau!

— Ne vous fâchez pas, j'avais une fringale de me distraire et de respirer le grand air.

— Vous n'en avez pas le droit.

— Je le sais, mais votre sévérité est vraiment tyrannique.

— J'espère qu'à l'avenir vous n'agirez plus ainsi et ne ferez plus rien sans ma permission.

— Rien! Et moi qui voulais aller dîner chez des amis ce soir!

— Je vous le défends absolument.

— Vous permettrez au moins que je les reçoive chez moi.

— Pas davantage! Je veillerai moi-même à ce qu'à dix heures vous soyez couché et que la lumière soit éteinte dans votre chambre.

— Oh! et ma lecture!

— Pas de lecture dans votre lit aujourd'hui. Mais que vois-je! Approchez, tournez-vous, penchez-vous! Je m'en doutais! Ces miettes sur votre jaquette. Vous avez mangé de ce gâteau que vous ont envoyé vos électeurs?

— Hum! non... c'est-à-dire...

— Pourtant, je vous avais privé de dessert!

*
* *

Comment se fait-il que notre fougueux président du Conseil se laisse traiter de la sorte? A-t-il donc affaire à un personnage si puissant? ou perdu tout prestige ou toute autorité? Non. Le président du Conseil a simplement pris froid et consulte son médecin.

* * *

UNE EAU MERVEILLEUSE



Lemyope. — Comment! tu ne me reconnais plus! J'ai une abondante chevelure, dis-tu! Pas possible!



Regardons-nous! C'est extraordinaire en effet! Ma nouvelle eau capillaire est merveilleuse.



Figure-toi que j'en ai mis quelques gouttes sur ma tête ce matin.





Je suis allé ensuite porter quelques jouets à mon gamin (un futur cuirassier).





Puis je suis sorti de la maison, il y a une demi-heure à peine.

— C'est superbe, en effet!



LA SOURCE DES BONNES IDEES

Le Collaborateur du *Pêle-Mêle*. — Je travaillerais bien! Mais maintenant que ma chambre est en ordre, ça va m'obliger encore à tout déranger.

Le député ouvrier

Qui veut trop prouver ne prouve rien! dit la sagesse des nations.

Le candidat député Quinzemi aurait, certes, bien fait de méditer ce proverbe le jour où, dans une réunion publique, il défendait sa candidature:

— Citoyens, clamait-il, je m'honore de le dire, je suis fils de mes œuvres.

Il y a dix ans, j'étais un simple terrassier et je gagnais péniblement ma vie à la sueur de mon front!

Une salve d'aplaudissements salua cet exorde.

Sentant que ses paroles portaient le candidat continua d'une voix plus assurée:

— Oui, citoyens, je suis un travailleur, je ne rougis pas de montrer mes mains calleuses et je m'enorgueillis d'avoir manié la pelle et la pioche.

(A ces mots, il exhiba soudain deux instruments qu'il brandit comme un drapeau.)

— Voilà les compagnons grâce auxquels j'ai pu manger et faire manger les miens. Ce sont des amis qui entretiennent en moi le souvenir des rudes années où j'étais terrassier.

Un tonnerre de bravos répondit à ce geste et à ces paroles.

Dans le brouhaha, une voix se fit entendre:

— Faites circuler les instruments.

Quinzemi passa la pelle et la pioche à un assistant. Pendant que celles-ci faisaient le tour de l'auditoire, il continua:

— Ancien ouvrier, je viens briguer les suffrages des ouvriers.

La voix qui avait réclamé les outils, se fit entendre de nouveau:

— Certes, oui, vous avez droit aux suffrages des ouvriers, car un homme qui est capable de terrasser avec une bèche de jardinier et un piolet d'alpiniste, doit être un terrassier d'une habileté peu ordinaire.

Un formidable éclat de rire renversa la situation.

Et la séance se termina dans l'hilarité générale.

Le pauvre Quinzemi fut lamentablement blackboulé.

***

PENSÉES

Il est souvent moins dangereux de tomber du haut d'une échelle que du haut de ses illusions.

***

Un sot qui a de l'orthographe n'en paraît que plus sot.



— C'est ça votre fameux Rembrandt! Mais il est signé Eugénie!!
— Oui, à cause de mes créanciers, j'ai tout mis au nom de ma femme!



— Je vous engage...
— Quel bonheur!!!
— ...à retourner chez vous.

Courrier Pêle-Mêle

Casinos.

Monsieur le Directeur,

L'Etat s'est fait l'associé de toutes les maisons de jeu de France et de Navarre.

Il émarge de quinze pour cent à toutes les cagnottes.

Je ne m'arrêtai pas à relever, après tant d'autres, combien le nom du ministère des Finances traînant sur toutes les tables de jeu, semble manquer de dignité et de morale.

Mais du moment que l'Etat devient co-détenteur de maisons de jeu, il pourrait au moins tenir la main à ce que les joueurs soient traités partout de la même manière.

Or, ce n'est pas le cas. La cagnotte en use très différemment envers le public, dans les divers casinos où l'on joue.

Nulle part, du reste, n'existe un règlement permettant au joueur de connaître sa situation par rapport à la cagnotte.

Ici, le baccara chemin de fer, qui semble avoir gagné partout les préférences du public, prélève cinq francs sur chaque deuxième coup taillé. Là, elle prend jusqu'à dix pour cent sur tous les coups après le deuxième.

Vainement l'on chercherait un règlement qui fasse loi en la matière. Comme je viens de le dire, il n'en existe pas.

On ne saurait moraliser le jeu, qui, par essence est immoral, mais encore peut-on le réglementer de façon à offrir certaines garanties au public et à soustraire le joueur à une exploitation trop âpre.

Puisque l'Etat s'est érigé en associé des maisons de jeu, ne se doit-il pas à lui-même d'unifier équitablement les prélèvements de la cagnotte.

Voici un exemple que tous les joueurs connaissent et qui démontre que, même au jeu, les petits sont toujours les plus lourdement taxés.

Un joueur a la main au chemin de fer. Il met cinq francs, le minimum, et gagne le coup.

Il a donc dix francs devant lui. Il gagne le second coup et possède alors vingt francs.

Il annonce qu'il passe la main. Au lieu de vingt francs, le croupier lui rend alors quinze francs et glisse cinq francs dans la cagnotte.

Ce joueur a donc payé *vingt-cinq* pour cent à la cagnotte. N'est-ce pas monstrueux!

Cela se passe avec l'autorisation du ministre des Finances, lequel, par ailleurs s'enorgueillit de dégrever les petites bourses avec son impôt sur le revenu.

Recevez, etc.

FOURREAU.

Voies de Chemins de fer.

Monsieur le Directeur,

Il ne se passe guère de mois sans qu'on lise dans les journaux qu'un train en marche, dirigé, par suite d'une erreur d'aiguillage sur une voie de manœuvre ou de garage, a déraillé ou culbuté un autre train ou des wagons stationnés.

Je voudrais demander à vos nombreux lecteurs si, à leur connaissance, il existe des réseaux où un train, en pleine marche, parcourant une ligne à double voie, et traversant une gare, puisse être aiguillé directement sur une voie latérale? La question me semble d'un intérêt général, à notre époque où tout le monde roule continuellement sur les voies ferrées.

A mon humble avis, un train en marche ne peut être dirigé directement par aiguillage que d'une ligne principale sur une ligne secondaire au point de la *bifurcation* et réciproquement.

Partout ailleurs, si un train doit être conduit sur une voie latérale, de garage de manœuvres ou autres, il doit dépasser l'aiguille, s'arrêter et pénétrer sur cette voie par *refoulement*, c'est-à-dire à reculons. Et cela, par la raison bien simple qu'un train, sur tout son parcours, n'aborde les aiguilles par leurs pointes qu'aux points de bifurcation de deux lignes et jamais ailleurs, exceptions faite, toutefois de quelques très grandes gares ou gares terminus.

D'où il résulte, toujours à mon avis, que la cause des accidents de chemins de fer est rapportée inexactement par les journaux, qui sont, en général, peu *ferrés* sur la technique des chemins de fer.

A moins qu'il n'existe des réseaux assez mal agencés pour que dans les gares ordinaires brûlées par les trains, les aiguilles des voies



L'EXEMPLE VIENT D'EN HAUT
OU
LA MORALE N'EST PAS POUR LES NATIONS

— Eh! dites donc, je vous y prends à voler des bottines.
— Pardon, je me les annexe.

latérales présentent leurs pointes aux trains parcourant la voie principale.

A vos lecteurs de nous éclairer, d'après leur propre expérience, sur cette question très importante pour la sécurité commune.

Recevez, etc.

V. Marcel.

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

Comment les vétérinaires et contrôleurs des viandes reconnaissent-ils la présence de la tuberculose chez les bêtes à cornes?

J. B.

* * *

Quelle est la raison de cette mention, mise en tête de certains livres: « Reproduction interdite pour tous pays, *y compris la Suède et la Norvège?*

Un Elève du lycée du Havre.

Les faux pauvres

A la belle collection d'anecdotes sur les faux pauvres, que tout le monde connaît, ajoutons celle-ci, moins connue:

Il y a quelques année, une vieille femme, qui parcourait les rues de Naples, vêtue de haillons, en implorant la pitié des âmes charitables, intriguait fortement la police napolitaine.

On finit par arrêter la mendiante, et on la conduisit à l'hospice de San-Domenico.

La sœur de service commença par lui retirer un gant; une main blanche, douce et jeune, apparut. On lui ôta ensuite son chapeau, son châle, sa robe, et un tas de loques qu'elle avait sur les épaules. Du cou jusqu'aux pieds, était tendue une corde, qui l'obligeait à se tenir courbée; enfin, on vit qu'elle était jeune et jolie, bien faite et à peine arrivée au terme de sa croissance. Elle avait l'habitude de se grimer, de se tenir pliée en deux, de contrefaire la vieille, de solliciter des aumônes; puis, le soir, elle rentrait à la maison, reprenait son apparence naturelle, redevenait une demoiselle, recevait des visites, brillait dans la conversation, chantait et dansait.

L'interrogatoire de la jeune fille démontra qu'elle usait de ce stratagème pour se faire d'assez jolis revenus.

« Je n'avais rien trouvé de mieux à faire, dit-elle. Je voulais être utile à ma famille et rester honnête. »

C'était la fille d'un médecin aujourd'hui décédé; sa famille est dans une position aisée.

Le portier de la maison a déclaré qu'il n'avait jamais soupçonné l'identité de la signorina avec la vieille.

Avant qu'on ne l'arrêtât, elle avait eu le courage de mener, pendant trois années entière, cette vie de mendicité dans la journée, afin de pouvoir faire la demoiselle élégante le soir, et causer et danser avec ceux qui lui avaient donné un sou le matin.

Cela rappelle cet autre ingénieux industriel, habitant, avec sa famille, une coquette villa des environs de Paris qui, naguère, arrivait le matin et débarquait à la gare St-Lazare. Après s'être rendu dans une chambrette du quartier, il réapparaissait grimé, loqueteux, vieilli, et allait s'installer non loin de la gare.

A la fin de la journée, il reprenait son aspect naturel... et le train, qui l'emportait au sein de sa famille, jusqu'au lendemain matin.



ESPOIR

— Voilà 35 ans que je cherche le directeur de théâtre qui daigne accueillir l'œuvre d'un jeune.





DEUX CORDES A SON ARC

L'équilibriste-contorsionniste en rupture d'engagement...

...a parfaitement raison de se placer comme extra dans une grande brasserie des boulevards, les jours d'affluence.

UN PROFESSEUR MODERNE



L'instruction qu'on donne à nos enfants est purement théorique. On ne les prépare pas assez à la lutte pour la vie. Un professeur l'a compris. Voici comment il agit lorsqu'il a une croix à décerner.



Il donne aux élèves une composition à faire. Il ne s'agit plus, comme autrefois de calligraphier avec soin, sur une feuille de papier. Dès que la page est terminée, les élèves ont la permission de la garder quelque temps avant de la remettre...



...à la condition d'employer ce temps à la mise en valeur de leur composition. Comment cela? C'est ce que nous allons voir. Suivons cet élève qui sort du collège en prenant ses jambes à son cou.



Où court-il? Chez son cousin, qui est secrétaire au ministère de l'Instruction publique. Le cousin glisse la copie de notre élève parmi les papiers du ministre, et Son Excellence y appose machinalement son sceau et sa signature.



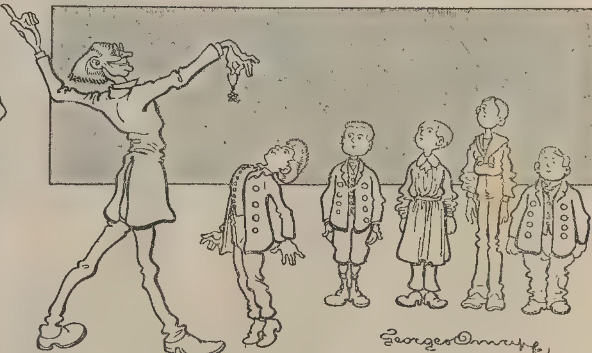
Triomphalement, l'élève rapporte son devoir à son maître. Celui-ci, apercevant l'apostille, prend en considération un lycéen aussi pistonné. Si un autre ne fait pas mieux, c'est lui qui aura la croix.



Mais un autre a déjà fait mieux. Tranquillement, il est allé à la maison où habite son professeur, et il fait causer le concierge. Il apprend ainsi que ledit professeur rentre souvent très éméché, et l'élève consigne cela en marge de sa composition, ainsi qu'un tas d'autres petits secrets qui lui sont dévoilés.



Et quand le maître trouve le travail de cet élève, il se dit: « En voilà un qu'il faut que je ménage! Il aura la croix... à moins que... » Mais un autre a fait mieux encore. Il s'est présenté chez les différents fournisseurs de son professeur, et, gentiment, il a réglé toutes les notes arriérées du pauvre pion.



Et il a épinglé les factures acquittées à son devoir. Tous les élèves sont forcés de reconnaître que leur camarade a été vraiment le plus fort, et la croix lui est décernée! On peut être certain qu'avec une telle méthode d'enseignement, nos enfants seront, plus tard, des hommes tout à fait aptes à comprendre la vie moderne.

LA LANGUE FRANÇAISE ET SES BIZARRERIES



Voici un monsieur qui *avale l'amer* avec plaisir et *prend la fille* avec empressement, et pourtant...



...il hésite à se marier, n'osant *prendre la fille* et faisant la grimace en pensant à *la mère qu'il lui faudrait avaler.*



Il a raison, car s'il sait qu'une *belle mer* est toujours calme...



...il sait aussi qu'une *belle-mère* est loin de l'être, de là son appréhension.



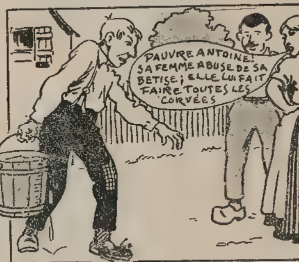
En fait d'appréhension, il est à remarquer que ce sont ceux qui n'*appréhendent* pas les voleurs qui les *appréhendent* le plus.



Il y a des gens qui ont beaucoup d'*adresse* et...



...et qui seraient bien embarrassés de donner la leur.



Maintenant, voici un *sot* qui est *plaint* portant un *seau* qui est *plein.*

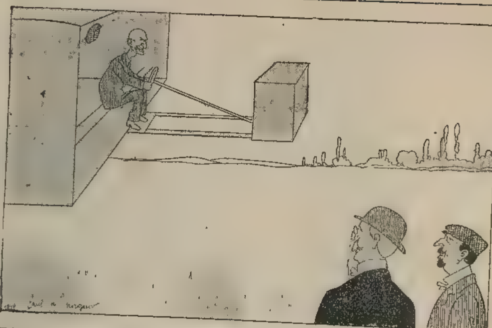


A présent, vous voyez un homme *sûr* de son *fait* qui se *défait* de son *faix* qui est *sûr.*



Et pour terminer: en *présence d'esprits*, un homme perd sa *présence d'esprit.*





WILBUR RIGHT

— Je voyé un oiseau là-bas, qui tourne en rond depuis une heure, ce doit être un chauve-souris!

— En approchant, vous reconnaîtrez votre erreur!
— Eh bien! qu'est-ce que je disais, le chauve sourit!

Les marchands du Temple, ou Le chemin de la Gloire.

Les jeunes gens disposaient leurs chevalets autour du modèle — un vieillard magnifique et sale, à barbe flavescente, qui ne se lavait jamais, sous prétexte que « ça lui aurait retiré de la couleur locale » — et, tout en bavardant, préparaient leur palette.

— Tiens, remarqua l'un d'eux, Clavarel est en retard aujourd'hui.

— Bah! répliqua un peintre amateur, c'est un bohême, une vadrouille, jamais il n'arrivera... ni à l'heure, ni à la gloire!

Clavarel, indépendant, gouailleur et fumiste comme tout rapin qui se respecte, ne fréquentait pas les élèves de l'atelier, et ceux-ci ignoraient ses moyens d'existence. De quoi vivait-il? On s'en trouvait réduit aux conjectures les plus invraisemblables, et les cancans sur l'absent allaient leur train, lorsqu'une voix caverneuse, imitant celle de Mounet-Sully dans *Ruy-Blas*, retentit:

— Bon appétit, Messieurs!...

C'était Clavarel, qui avait tout entendu. Il sourit un instant et s'arrêta pour jouir de son effet, puis il s'écria, avec une volubilité narquoise et sonore de gavroche parisien:

— Déjà au « turbin »? Vous êtes rien « boulot » pour votre âge! Vous ne savez donc pas que ça se soigne, et qu'on vient de découvrir le microbe du travail? Il paraît que ce petit vibrion est tout ce qu'il y a de plus dangereux. Ça vous prend tout d'un coup — comme le patron d'ici, tenez, — et puis c'est fini, faut qu'on buche, y a pas! On passe à l'Ecole des Beaux-Arts, comme lui; on d'vient grand prix de Rome, on décroche toutes les médailles, comme lui; on fait toujours le même tableau, par exemple, on a d'la patte, on se fait une spécialité, comme lui, on est professeur, on d'vient de l'Institut, on a des maisons et des rentes, comme lui; et puis après on claque, on s'en va bêtement avec une splendide renommée d'artiste, alors qu'en réalité, on a été tout ce qu'on a voulu, plâtreur de toiles, presseur de tubes, gratte palette, tout, excepté artiste, parce qu'on est passé comme un nègre piocheur et têtu. Le travailleur? M'en parlez pas; c'est une plaie sociale et c'est à cause de lui que la lutte pour la vie devient, chaque jour, plus obstinée...

Les jeunes gens rirent de cette boutade paradoxale, et chacun commença son esquisse.

Bientôt, le maître vint corriger le tracé. C'était, en effet, un homme arrivé, décoré, membre de l'Institut; il croyait que toute évolution artistique devait s'arrêter avec lui.

L'explication de son talent et de sa gloire était simple à donner. Il avait réussi, autrefois un *Coucher de soleil*. Le tableau, vendu un prix colossal, avait rendu son auteur célèbre; aussi le grand peintre avait-il passé sa vie à faire des *Couchers de soleil*. Il en livrait par douzaines pour l'Amérique.

Il s'arrêta derrière Clavarel et lui demanda ironiquement:

— Est-ce que vous aurez des rentes, un jour?

— Non, pourquoi?

— Parce que, si vous espérez vivre de vos œuvres, vous risquez de mourir de faim! Vous ne suivez pas du tout mes conseils.

— C'est ce qui vous trompe, je les suis, au contraire, beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer, vous verrez!

* * *

A quelque temps de là, le maître se promenait à la fête de Montmartre lorsque son attention fut attirée par un camelot autour duquel la foule se pressait. Quel fut son étonnement de reconnaître... Clavarel en personne qui haranguait les passants avec une verve satirique et bouffonne, renouvelée de Tabarin, de Mondor et de Rodolphe Salis, de chatnoiresque mémoire.

Mais que pouvait-il bien vendre? De la pâte à dents, à rasoir?... Amusé, le maître s'arrêta.

Clavarel avait devant lui un morceau de papier et des pastels. En quelques traits, estompés prestement du doigt, il confectionna un coucher de soleil rutilant d'ocre et de carmin. Dans cette rapide pochade, le maître reconnut — oh! profanation! — son chef-d'œuvre...

Le « tableau » fini, Clavarel le mit en loterie et le gagnant l'emporta. Chaque édition rapportait au rapin une vingtaine de sous en moyenne.

— Après celui-là, un autre! disait-il chaque fois en se frappant le front d'un air inspiré.

Soudain, il aperçut son maître et se dirigea vers lui:

— Hein! qu'est-ce que vous en dites de mon idée? Je suis vos conseils. Vous voyez que, tout comme vous, je peux vivre de mes œuvres. Je les vend vingt sous au lieu de vingt mille francs, voilà tout; au fond, notre art est le même; le populaire comme l'amateur s'y trompe, mais c'est du « chiqué ».

Vexé de la leçon — on le serait à moins — le maître s'en alla et, quelques jours après, Clavarel quittait l'atelier. Cette aventure s'ébruita et fit connaître le nom de Clavarel, dont l'envoi, au Salon suivant, obtint un vif succès de curiosité. Il rompait, d'ailleurs, franchement avec les traditions d'écoles C'était un *Clair de lune* très finement nuancé.

Aussitôt, des marchands de tableaux vinrent trouver Clavarel et lui proposèrent un traité par lequel il s'engageait à leur livrer quatre *Clairs de lune* par mois. Tenté par le gain, Clavarel accepta. Depuis, il ne fait plus que des *Clairs de lune*, et lui aussi, un jour, sera de l'Institut!

Georges LE MARDELEY.



— On ne voit plus Julot depuis son héritage!
— Dame! M. Julot s'est établi!...



...il opère chez lui!

DE NOS LECTEURS

Tics et manies.

Les trois quarts des individus avec lesquels nous sommes en rapport quotidien, ont des tics.

Les tics affectent des formes bien différentes les unes des autres, et, dans notre siècle, où tout ce qui touche à la physiologie est méthodiquement classé et étiqueté, il était naturel qu'on eût songé à classifier les tics.

On leur a infligé des noms bizarres, aussi bizarres que les tics eux-mêmes.

Saluez! Voici: la *Madomanie*, la *Mistakostrepsomanie*, la *Rophomanie*, la *Strepsorabdomanie*, la *Tremopodomanie*, l'*Harmoniomanie*, l'*Arithomanie*, l'*Onomatomanie*, l'*Onyxophagie*, etc., etc.

La *Modomanie*, ou manie de s'épiler, consiste à s'arracher fréquemment les poils de barbe, de moustache et même les cheveux.

La *Mistakostrepsomanie*, partie d'un geste qui paraît naturel, consiste à se tordre la moustache à tout propos. En parlant, en lisant, au cours d'une émotion violente, pendant une rêverie, le mistakostrepsomane ne laisse pas sa moustache en repos.

Les adeptes de la *Rophomanie* sont particulièrement désagréable à leurs voisins. Et, pour servir d'une expression exacte, ils « reniflent constamment » sans souci de la bonne étiquette. Mais ne soyons pas trop sévère à leur égard; dans leur cas, bien souvent, c'est la pharyngite qui est la grande coupable.

Strepsorabdomanie, ou manie de faire des moulinets avec une canne, est plus spécialement le lot des maîtres d'armes, des extambours-majors. Elle est désastreuse pour les vitrines. Elle exaspère les gens pressés, fait hurler les chiens, quand elle ne met pas le comble à ses abominations en crevant des yeux.

La *Tremopodomanie* se manifeste par un remuement nerveux de la jambe. Vous êtes au café, assis à côté d'un monsieur qui lit paisiblement les « illustrés ». Tout à coup la banquette s'anime d'un tremblement qui semble partir du sol, comme si un lourd fardier passait à ce moment dans la rue; cela peut durer une heure et plus. N'hésitez pas, changez de table, c'est ce qu'il y a de mieux à faire dans ce cas.

L'*Harmoniomanie* semblerait être un brevet de bonhomie, le citoyen qui en est affligé n'est pas dangereux, c'est presque un imitateur.

Il *suit* la foule dans le sens moral. Au café, au théâtre, dans un sermon, s'il entend quelqu'un tousser, il tousse en écho; volontiers il s'empresse de se moucher, s'il s'aperçoit que son voisin se mouche.

L'*Arithomanie* est le tic des comptables, banquiers et gens de chiffres. En passant dans la rue, comptez-vous machinalement les fenêtres des maisons, le nombre de pas que vous faites d'un trottoir à l'autre? Additionnez-vous les numéros des allées devant lesquelles vous passez? Avec cette manie et sous des formes multiples de calculs mentaux, vous êtes un parfait arithomane.

L'*Onomatomanie* vous condamne à répéter toujours, partout, à propos de tout et de rien, la même injure, la même expression; elle vous servira à témoigner tour à tour votre colère, votre surprise, votre déception et votre joie.

L'*Onyxophagie* est un tic à la fois triste, sale et dangereux. Il consiste à se manger les ongles. L'aspect d'une main d'onyxophage est repoussant. Les extrémités des doigts se présentent sous forme de bourrelets roses ayant tendances à monter sur le soupçon d'ongle échappé à la dent de l'onyxo-



LE CRÉANCIER. — Mais, malheureux, vous n'avez donc pas de sang! vous n'avez donc pas de cœur! Vous n'avez plus qu'une chose à faire pour conserver votre honneur, si vous avez un revolver sur vous... Etre allé perdre au jeu les 6.000 francs que vous me deviez!....

LE DÉBITEUR. — Vous avez raison: je suis un misérable. Le revolver, le voilà, car j'ai perdu également les 150.000 francs de votre dernière livraison.

LE CRÉANCIER. — 156.000 francs! Mon pauvre ami! laissez ce joujou dangereux, vous pourriez vous faire mal... venez donc déjeuner avec moi... nous tâcherons d'arranger ça.



— Tu as l'air de bouder ta femme?
— En effet... ce qui me met hors de moi, c'est sa coquetterie!



LE DESSINATEUR DU « PELE-MELE »

— Toi, tu ne fais que chanter, les enfants rient tout le temps. Comment veux-tu que j'aie des idées drôles?

phage, pour le recouvrir. Nous avons connu un garçon coiffeur affligé de ce tic. Ses mains étaient épouvantables à voir. Il nous conta le fait suivant:

Pendant longtemps, il avait vainement essayé de réagir contre sa triste manie. Emploie d'aloès, de drogues diverses en lotions sur les doigts, etc., rien n'avait pu l'empêcher de manger ses ongles.

Cependant, après une lutte morale sérieuse — c'était en 1900 — il resta un mois tranquille et il se croyait guéri, ses ongles repoussaient; quand un matin, il alla faire un tour à l'Exposition. Penché sur les vitrines, il allait d'une salle à l'autre. Tout à coup, il regarda ses mains, terrifié.

— Monsieur, me dit-il, pendant que j'examinais curieusement les produits exposés, je m'étais mis brusquement, gloutonnement, et, hélas! *machinalement* à me ronger les ongles. En un quart d'heure, je m'étais mis les doigts en sang, et j'étais retombé dans ma triste manie, sans y penser!

Et le pauvre garçon, me montrant ses mains, ajoutait:

— Comment voulez-vous que je trouve une place sérieuse avec de tels doigts. Les patrons, la plupart du temps, ne veulent pas de moi!

Le remède contre tous ces tics, le remède unique est la volonté, une volonté incessante, de tous les instants.

Pour cela comme pour beaucoup de choses, gens à tics, souvenez-vous que « vouloir c'est pouvoir ».

* * *

Le « Livre du Rire » des Chinois.

Les Célestes constituent un peuple méditatif et spirituel, toujours prêt à s'amuser d'un bon mot. Leurs lettrés et leurs mandarins, qui représentent l'élite intellectuelle du vaste empire, sont intarissables en anecdotes piquantes et en saillies que le public enregistre et répète avec plaisir.

Un ouvrage surtout est fort populaire là-bas. C'est le *Hsiao-Lin-Kuang* ou Livre du Rire. Il joue, chez les Extrême-Orientaux, le rôle de nos journaux comiques ou de nos almanachs d'autrefois.

Tel qu'il est, il contient les fables les plus anciennes du monde. Et, à ce titre, le *Hsiao-Lin-Kuang* est digne de retenir notre attention. Il est curieux de constater que les sources du comique ne sont, en somme, pas très différentes en Orient et en Occident. Les mêmes sentiments, les mêmes passions, provoquent sur tous les points du globe d'identiques sarcasmes.

En outre, beaucoup de ces fables et de ces proverbes du *Livre du Rire* ont été transposés et importés en Europe, mis au goût des différents peuples, auxquels ils parvenaient tour à tour.

Nous en reconnaîtrions, sans doute, quelques-uns. Mais tels que nous les livrons à nos lecteurs, ils ont conservé leur saveur locale: la marque de ce caractère particulier, cauteleux, poli à l'excès, froid et pratique par quoi se singularisent les Fils du Ciel.

Le scepticisme à l'égard de la médecine leur a fourni, comme à nous, du temps de Molière, de plaisantes saillies. En voici une:

« Un bûcheron, courbé sous sa charge de bois, bouscula un docteur en traversant un pont:

« — Approche que je te donne un soufflet! lui cria le médecin.

« — Lancez-moi un coup de pied bien plutôt, dit l'homme de peine. Je préfère souffrir davantage et ne pas tomber entre vos mains; car alors, je serais perdu. »

La piété conjugale des veuves est mise en suspicion par cette narquoise anecdote:

« Une femme éventait le cadavre de son mari mort au milieu de l'hiver. Sa voisine, qui vint à entrer dans sa demeure, voulut savoir le motif de cette bizarre pratique:

« — Mon mari, répondit la dame en deuil, m'a recommandé à son lit de mort, d'attendre que son corps fût froid pour se remarier. »

Voici pour stigmatiser l'avarice et l'âpreté au gain de certains commerçants:

« Un notable avait trois beaux-fils. L'un exerçait la profession d'orfèvre, le second était tailleur, mais le troisième était un prodigue et demeurait dans l'oisiveté. Ses dépenses faisaient enrager le bonhomme, qui était fort avare.

« Il appela un jour son troisième beau-fils et lui représenta que ses deux beaux-frères augmentaient peu à peu le patrimoine familial. L'un rognait sur l'étoffe qu'il employait à habiller sa clientèle; l'autre altérait le titre de ses bijoux. « Mais toi, conclut-il, que fais-tu d'estimable? »

« — Donnez-moi une barre de fer, dit le prodigue, je briserai les portes des marchands et je vous donnerai, en un jour, plus de pièces d'argent que mes beaux-frères dans toute leur existence.

« — Misérable! s'écria le vieillard, indigné... Songerais-tu véritablement à devenir un voleur? »

Voici maintenant la réponse d'un homme que l'on soumettait au supplice de la cangue. Il avait volé une vache et avait été condamné. Quelques amis, le voyant en si triste état, s'informèrent du délit qu'il avait commis:

« — Pas grand'chose, fit le Chinois, j'ai vu un vieux morceau de corde sur la route et je l'ai ramassé.

« — Est-il donc possible que l'on vous punisse si cruellement pour aussi peu de chose! s'indignèrent les autres, apitoyés soudain.

« C'est que je vais vous dire: il se trouvait qu'une jeune vache était attachée au bout de la corde. »

Une scène domestique, maintenant. Elle serait digne du génie de nos meilleurs vaudevillistes:

« Un homme suppliait un de ses voisins de rester à dîner chez lui. L'autre s'y refusait avec obstination:

« — Allons, dites-moi franchement: vous avez peur de mal manger chez moi?

« — Vous n'y êtes pas... mais pas du tout! Eh bien! vous allez connaître la vérité. Si je refuse votre invitation, c'est à cause de ma femme, simplement.

« Tous les jours, j'ai pris l'habitude d'aller, sur les six heures du soir, vider son bain de pieds. Quelle affaire, si je m'y dérobais une seule fois!... Je ne sais ce qu'elle me ferait.

« — Comment!?! Et c'est un homme qui parle ainsi!... Ah ça! vous vous laissez donc mener par votre épouse? Tenez, je vais vous





AUJOURD'HUI ET PLUS TARD

Rien de plus encombrant que ces stations de voitures et d'autos, qui s'allongent indéfiniment dans les rues!...

En l'an 3.000, les stations d'aéroplanes seront plus pratiques!



— Oh! jamais mon mari n'aurait voulu me payer une fourrure en faux castor!... pensez donc, c'est fait avec du simple lapin.
— Et le vrai castor, alors?
— C'est fait avec du lièvre!



AU HUITIÈME APÉRITIF

— Vous avez rudement tort, la patronne, de ne pas mettre de rideaux à votre devanture: V'là encore un sale poivrot qui se permet de regarder à l'intérieur!

dire ce que je ferais, moi, en pareil cas: je...

« — Et que feriez-vous donc, Monsieur mon mari? demanda tranquillement sa femme, qui était entrée dans la pièce sans qu'on l'entendit...

« — Je... je m'en irais tout de suite vider son bain de pieds. Entendez-vous, Monsieur? Tout de suite! tout de suite!! »

* * *

Un ancêtre des trusteurs américains.

En toutes choses, il est bon de rendre à César ce qui appartient à César, et, n'en déplaise aux Américains, l'invention des trusts est beaucoup plus ancienne que le nom qu'ils portent.

Voici, pour le prouver, en attendant que d'autres chercheurs exhument des documents plus anciens, un rapport conservé dans les archives de l'Etat de Neuchâtel, rapport adressé, en 1777, au gouvernement de la Principauté de Neuchâtel, par le maire de la Chaux-de-Fonds:

« Amstoutz, habitant depuis plusieurs années à la Chaux-de-Fonds, fait depuis longtemps le commerce dans ce Païs. Il achette dans toutes les montagnes de ce Païs, tout le fromage qu'il trouve à vendre, et se rend par là, comme ainsi dire, lui seul le maître de cette branche de commerce, ensorte que nombre de personnes qui ont besoin de cette marchandise sont dans la nécessité de passer par lui et d'en payer le prix qu'il veut y donner, ce qui selon moi, caractérise un vrai et réel monopole, préjudiciable aux peuples de cet Etat. »

Ce rapport fut sans écho, car, paraît-il, le gouvernement se contenta d'inscrire au verso: « Sans réponse ».

Heureux temps! gens libres dans un pays libre! s'écrieraient, lisant ces lignes, certains trusteurs américains, dans les opérations desquels le gouvernement de leur pays plonge un nez indiscret.

* * *

Le cheval-vapeur

Sait-on qui inventa l'expression: cheval-vapeur?

C'est James Watt, l'inventeur de la machine à vapeur moderne. L'une de ses premières machines fut installée dans une brasserie de Londres, où elle servait à faire fonctionner une pompe qui avait été jusque-là actionnée par un cheval. Le propriétaire de la brasserie, voulant se rendre compte de l'économie ou du bénéfice réalisé avec la nouvelle machine, mit un cheval vigoureux en service à sa pompe pendant huit heures, en stimulant son ardeur à grands coups de fouet. Dans ces conditions, le travail fourni fut, naturellement, très considérable, et représenta vers 2.000.000 de kilogrammes d'eau dans la journée, ce qui correspondait à 75 kilos élevés à la hauteur d'un mètre dans une seconde. Wat continua à employer le même critérium, ainsi que le nom qui lui avait été appliqué.







LES EXIGENCES DU MÉTIER

LE DOMESTIQUE. — Ma maîtresse m'a dit de vous porter ceci. Le chapeau est vieux, mais le complet est en **bon état!**

LE PAUVRE HOMME. — Voilà bien ma veine! Faut que je transforme tout **ça à présent!**

Dans notre métier, en effet, le chapeau seul a besoin de ne pas être percé.



AU THEATRE

LE DIRECTEUR. — Mais voyons, Baptiste, vous devenez fou! vous venez de mouiller la cascade.

Pêle-Mêle Connaissances

— Une des plus curieuses formes de la fatigue cérébrale qui affecte les voyageurs parcourant les immensités sahariennes, s'appelle le *ragl*. Le mal débute par un vif besoin de sommeil, les idées commencent à perdre leur netteté, les hallucinations surviennent. L'horizon semble se mouvoir, se rapprocher ou s'éloigner; la vue est si profondément affectée que les objets les plus rapprochés restent invisibles. Le piéton croit voir un mur lui barrer la route, il le franchit et un autre se présente. Cette neurasthénie passagère et mal connue, paraît devoir être expliquée par l'éclatante lumière et le surmenage de la route.

— Le premier diamant que l'industrie des hommes parvint à tailler, fut porté par Charles le Téméraire, qui le perdit à la bataille de Morat. Cette pierre précieuse, retrouvée plus tard, fut vendue à Henri VIII d'Angleterre, qui en fit don à sa fille, lorsqu'elle épousa le roi d'Espagne Philippe II. L'histoire prétend que ce diamant n'est autre que le *Sancy*, de la couronne de France.

— Les Thibétains ont une façon assez singulière de « porter le deuil ». Point de crêpe et point d'habits spéciaux: le tout consiste en une malpropreté affectée qui dure cent jours. On évite de se laver, et les veuves se barbouillent le visage avec un enduit gluant, de manière à se rendre hideuses.

— Les mariages d'actrices avec des hommes pourvus de noms historiques ne sont pas le privilège de notre époque: dès le dix-huitième siècle, plusieurs actrices et danseuses firent de brillantes fortunes: Mlle Leduc devenait comtesse de Clermont; Mlle Grandpré, marquise de Senneville; Mlle Grognait épousait le marquis d'Argens; la fameuse demoiselle Chouchou, fut épousée par le président de Ménières.

— Le nom de l'onyx vient d'un mot grec qui signifie ongle. En effet, l'onyx est une variété d'agate dont la couleur rappelle assez celle de l'ongle. Lorsque la disposition des zones donne à cette pierre une grande ressemblance avec la prunelle de l'œil, on l'appelle agate œillée.

— Les observations de M. Pickerinig, à Aréguipa, paraissent indiquer qu'il y a eu de l'eau dans la lune: cet astronome croit, en effet, avoir reconnu les lits d'anciennes rivières, et peut-être bien y a-t-il encore des endroits où il reste de l'eau, ou de la glace, par exemple, dans certaines taches du cercle intérieur que l'on a appelé la mer de la Tranquillité.

— Les maquignons ont un curieux moyen



— Comment, 1 fr. 50 de bougie, mais je ne m'en suis pas servi?

— Mais, Monsieur, la bougie, c'est trois francs; on ne vous l'a comptée 1 fr. 50, que parce que vous ne l'avez pas allumée.

de savoir de combien un jeune cheval grandira encore. Il consiste à mesurer la hauteur de ses jambes de devant jusqu'à la pointe de l'épaule; et à mesurer de même la distance de cette pointe de l'épaule au gareau: la différence entre les deux mesures est la hauteur même dont le poulain grandira encore. Cette règle est basée: 1° sur ce que le cheval, vers l'âge de deux ans, a fini la croissance de ses jambes et non celle du corps; 2° Sur cette propriété du cheval d'avoir autant de hauteur de jambe sur le devant qu'il y en a du bas au sommet du garreau, lorsqu'il est arrivé à son entier développement.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. J. Guyon. — Non, le 90 est valable.

Un Revinois. — Celui qui a le point et les deux quintes, comptera 90, qu'il soit premier ou deuxième.

E. Bas, 1675. — 5 ou 6 mètres, à moins de cas tout à fait exceptionnels.

Lecteur (Lille). — Les toiles d'appareils d'aviation n'ont pas besoin d'être imperméables à l'air, il suffit que le tissu en soit suffisamment serré. Il serait plus important pour ces toiles d'être imperméables à l'eau qui pourrait alourdir l'appareil.

M. Gamelin. — Vous pouvez les écrire les uns à la suite des autres.

Mme Eugénie Morin. — La salade russe est un mélange d elégumes analogue à la *Jardinière*, assaisonné à la sauce mayonnaise.

Lecteur assidu. — L'hiver de 1890-91 a présenté des froids aussi rigoureux.

M. Le Boucher. — Non.

M. Simon. — En règle générale, le riverain est propriétaire. Pour l'autre demande, voir questions interpêlemêlistes.

M. Guinot. — Nous ne pouvons servir ici d'intermédiaires dans une affaire commerciale. Vous pouvez, aux conditions ordinaires, recourir à nos annonces.

M. E. B. Verdet. — Ceci est un renseignement commercial et n'est pas de notre ressort. Regrets.

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, 50 centimes en timbres-poste, en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un ravissant échantillon d'eau de Cologne Ceylania.

Eau de Cologne extra-supérieure CEYLANIA. Parfum incomparable pour le mouchoir et les soins de la toilette.

Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie.

LE DISQUE "PATHÉ" SUPPRIME L'AIGUILLE

et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant sans aiguille *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes. L'emploi du* Saphir inusable *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS

à l'ESSAI

Faculté de comparer avec les autres systèmes.

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE :

Chants accompagnés par l'Orchestre.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie

Seuls Concessionnaires pour la Vente à terme.

COMPAREZ et JUGEZ

DERNIÈRE INVENTION !

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus! Tout le monde exige maintenant les merveilleux disques Pathé, et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

20 Centimes PAR JOUR



Les grands Disques **PATHÉ** *donnent les plus longues auditions (jusqu'à 4 minutes).*

30 Mois de Crédit !

6 Francs PAR MOIS

Chants Accompagnés par l'Orchestre

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection !

Le **Phonographe à disques**, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé** : la suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui sort définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie, pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts, ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement, la supériorité du saphir sur l'aiguille est écrasante.**

LE NOUVEAU DISQUE PATHÉ n'a rien de commun avec les anciens disques fonctionnant à l'aiguille métallique qu'il faut renouveler à chaque audition.

Le disque Pathé est la merveille des merveilles et ses qualités principales peuvent se résumer ainsi :

Il donne les plus longues auditions connues (jusqu'à 4 minutes) et contient ainsi des **airs complets** et non seulement des coupures ou des extraits. Son diamètre est de 29 centimètres.

D'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse le disque rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre; la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le Disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. — C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique**. — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20 000 morceaux en toutes langues qui ont été chantés ou exécutés exclusivement pour lui par tous les artistes qui ont un nom au Théâtre ou au Concert. Ces 20.000 morceaux constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde !

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **40 Morceaux sur grands disques double face choisis parmi les meilleurs** *(Voir la liste ci-contre)*.

DESCRIPTION : Appareil 31 × 31 à la base, 14 centimètres de haut, ébénisterie de grand luxe, plateau de 78 centimètres de circonférence, grand pavillon mobile, forme tulipe, noir et or, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 centimètres de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa collection superbe des 40 morceaux artistiques et tous ses accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 40 morceaux sur 20 grands disques double face, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180 francs.**

La COLLECTION des CHEFS-D'ŒUVRE ARTISTIQUES

LISTE des 40 MORCEAUX choisis.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. **Le Roi de Lahore** *(Promesse de mon avenir)*, chanté par RENAUD
2. **La Favorite** *(duo du 4e acte)*, chanté par Mme DELNA et ALVAREZ
3. **Les Huguenots** *(Pif-Paf)*, chanté par AUMONIER.
4. **Patrie** *(Pauvre martyr obscur)*, chanté par DELMAS.
5. **Rigoletto** *(Comme la plume au vent)*, chanté par AFFRE.
6. **Benvenuto** *(De l'art)*, chanté par NOTÉ.
7. **Mignon** *(Elle ne croyait pas)*, chanté par BEYLE.
8. **Les Cloches de Corneville** *(Va petit mousse)*, chanté par VAGUET

ROMANCES — CHANSONNETTES — GRANDS AIRS

9. **Souhaits à la France** *(Mélodie avec chœurs et orch.)*, NUIBO.
10. **Je ne sais plus** *(avec orchestre)*, chanté par VAGUET.
11. **Etoile d'amour** *(avec orchestre)*, chanté par VAGUET.
12. **Rancœur lasse** *(avec orchestre)*, chanté par VAGUET.
13. **O Sole Mio** *(avec orchestre)*, chanté par VIGNEAU.
14. **La Chanson de Marinette** *(avec orch.)*, chanté par VIGNEAU.
15. **Si tu voulais** *(avec orchestre)*, chanté par VIANNENC.
16. **La Valse rose**, chanté par Mme Jane MERET
17. **Les Larmes de la vie** *(avec orchestre)*, chanté par MERCADIER.
18. **Je vous ai tant aimée** *(avec orchestre)*, chanté par MERCADIER.
19. **J'ai tant pleuré** *(avec orchestre)*, chanté par DALBRET.
20. **Le Roi des Tyroliens** *(Tyrolienne)*, chanté par CHARLESKY.
21. **La Jolie boiteuse** *(avec orchestre)*, chanté par CHARLUS.
22. **La Dernière carotte** *(monologue)*, par POLIN.
23. **J'ai un rosier** *(avec orchestre)*, chanté par DRANEM.

ORCHESTRES — DANSES — SOLI

24. **Marche des Cosaques**, de SELLENICK.
25. **Danse des Lutins**, de EILENBERG.
26. **Les Feuilles du matin** *(Valse)*, de STRAUSS.
27. **La Nuit** *(Valse)*, de MÉTRA.
28. **Aimer toujours** *(Valse)*, de PARADIS.
29. **Jalouse et Coquette** *(Mazurka)*, de CORBIN.
30. **Mimi Pinson** *(Mazurka)*, de ALLIER.
31. **Polka originale** *(avec cloches)*, de BELLENGER.
32. **La Séduisante** *(Polka)*, de DAUNOT.
33. **Calinette** *(Polka)*, de GALLE.
34. **L'Etoile du berger** *(Scottish)*, de CAIRANNE.
35. **La Mascotte** *(Quadrille, 1re, 2e et 3e figures)*, de AUDRAN.
36. **La Mascotte** *(Quadrille, 4e et 5e figures)*, de AUDRAN.
37. **Les Gouttelettes** *(Tyrolienne pour 2 pistons)*, de FOLIER.
38. **Berceuse de Jocelyn** *(Solo de violoncelle)*, de GODARD.
39. **Tesoro Mio** *(Solo de violon)*, de BECUCCI.
40. **Le Regiment qui passe** *(Marche, mandoline)*, de EILENBERG

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie

46, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe Arrt).

MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

4 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné, déclare acheter à MM. J. GIRARD & Cie, *à* Paris, *l'***APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **40 morceaux choisis sur grands disques double face**, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6 fr** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **180 francs**, *prix total.*

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Fait à ...., *le* .... *190*...

Nom et Prénoms .... SIGNATURE

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare.. ..

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE**
46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richard.

15e ANNEE — No 6. 10 Centimes. 7 Février 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

COMMERÇANTE AVANT TOUT, par HAYE.



— Oh ! vous pouvez le sentir... il est frais !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Notre collaborateur, Etienne Jolicler, nous a apporté le récit de cette interview, dont nous lui laissons, bien entendu, toute la responsabilité, tant pour le fonds que pour les détails.

INTERVIEW

Le *Pêle-Mêle* est un journal humoristique, néanmoins il ne nous est pas interdit d'y traiter de choses sérieuses. C'est pourquoi je rendrai compte, aujourd'hui, à mes lecteurs d'une toute récente interview qu'a bien voulu m'accorder M. Briand.

Il me reçut avec une parfaite bienveillance et daigna ne point sourire lorsque je lui eus exposé mon plan de réformes de la Justice.

— J'ai lu, me dit-il, en effet, un article à ce sujet, il y a quelque temps, dans votre journal; il s'agissait de la répression de la criminalité au moyen d'un procédé nouveau, n'est-ce pas?

— Je n'osais pas espérer que votre attention se fut arrêtée une seconde sur cet article, et encore moins que vous l'eussiez pris au sérieux.

M. Briand, sans répondre directement, chercha dans un cartonnier et prit un dossier.

— Votre plan, fit-il, était celui-ci: Teindre le nez des condamnés en différentes couleurs, suivant la nature de leur délit, et pour une période variable suivant leur importance.

— Parfaitement! Par exemple: le nez des escrocs en vert, celui des faussaires en noir, celui des meurtriers en rouge, et pour ces derniers, lumineux la nuit, en sorte que le passant attardé soit averti de leur présence. Par ce procédé, chacun saurait à qui il a affaire. Un banquier véreux ne pourra plus faire de nouvelles dupes, un escroc dissimuler sa qualité sous des apparences d'honnête homme. Ce serait la sauvegarde pour tous les braves gens.

— Evidemment. Et quelque fantaisiste qu'il apparaisse au premier abord, ce projet présente de sérieux avantages. D'abord, l'économie. Plus de prisons, de gardiens, de frais d'entretien et de nourriture, puisqu'il n'y aurait plus de prisonniers.

Je profitai des bonnes dispositions du ministre pour apporter sur le champ de nouveaux arguments à ma thèse.

— N'est-il pas singulier, dis-je, que ceux qui trouvent mon plan saugrenu sont — je l'ai remarqué — principalement ceux qui l'ont adopté pour eux-mêmes.

— Comment cela? fit M. Briand avec une nuance de surprise.

— Mais oui. Ce sont les gens graves, les gens posés, des personnages officiels..., en un mot, des gens décorés. *Décorés*, vous m'entendez. C'est-à dire ceux qui tiennent à faire voir extérieurement le signe de leur qualité, à arborer une marque qui les distingue et renseigne ses voisins sur cette distinction. Sans compter les autres procédés employés comme, par exemple, le bicorne du garçon de recette, la soutane de l'ecclésiastique, le képi de l'officier, l'habit de l'académicien, l'épée du sous-préfet, etc. etc. Or, ce que nous faisons tous pour nous-mêmes, et sans grande utilité, nous nous refuserions à l'appliquer à des gens peu intéressants, et cela pour le plus grand bien de l'humanité.

— Vous avez raison, repartit le ministre. Mais vous n'ignorez pas que dans notre pays ce sont les idées les plus simples qui sont le moins souvent appliquées. Une réforme qui ne comporte ni formalités compliquées, ni administration, ni bureaux, ni paperasses, ni budget considérable, mais au contraire, supprime tout cela, a bien peu de chance d'être acceptée.

— Cependant, Monsieur le ministre, votre persévérance, votre esprit éclairé, votre haut talent, ont déjà eu raison de nombreuses routines. Je suis persuadé que si vous vouliez vous intéresser à ce projet...

— Je ne m'en désintéresse pas. Seulement, la question doit être posée à la Chambre, et je ne peux présenter qu'un projet mis au point. Or, il reste à trouver une composition chimique indélébile et qui puisse, en même temps, par un procédé secret réservé à la Justice, être enlevée au moment de l'expiration de la peine du condamné. La question est à l'étude.

— Ainsi donc, la réforme de la Justice tient dans une formule chimique?

— Vous l'avez dit.

— Alors, j'ai pleine confiance dans sa réalisation. Nos savants la trouveront. Votre valeur et votre éloquence feront le reste. Je puis annoncer à mes lecteurs...

— Chut! interrompit M. Briand. N'allons pas trop vite. Vous savez qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours...

— Au moins, Monsieur le ministre, m'autorisez-vous à publier cette interview?

M. Briand sourit d'un air sceptique:

— On réformera peut-être la Justice, mais jamais on ne muselera *(sic)* l'indiscrétion d'un journaliste.

Encore que peu aimable, c'était l'autorisation demandée. Enchanté de l'heureuse aubaine qui m'échéait d'apporter à mes lecteurs le récit d'une sensationnelle interview, je pris congé. Le ministre voulut bien m'accompagner jusqu'à la porte de son bureau, où, en guise d'adieu, il me décocha cette pointe:

— Vous savez que vous n'avez pas le mérite d'avoir découvert le premier le procédé dont nous avons parlé.

Et comme je semblais un peu surpris:

— Mais oui, me dit-il, il a déjà été appliqué. Ce n'est pas autre chose, sous une autre forme, et moins cruelle, que la fleur de lys dont on marquait autrefois les condamnés.

Sur ce, M. Briand me serra la main et je partis. Toutefois, avant de terminer, je tiens à le remercier publiquement d'avoir bien voulu accorder une interview à l'humble reporter d'un journal hebdomadaire. Mes relations personnelles n'y sont peut-être pas étrangères, mais le plus clair de mon succès est dû à l'impartialité de celui qui sait accueillir petits et grands avec la même bienveillance.

Etienne JOLICLER.

LES VOISINS

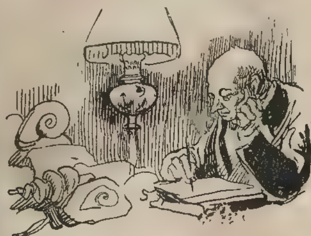


M. Silex, le géologue de Beauvais-sur-Adour, qui a fait de si remarquables travaux sur l'ardoise liquide, vient de partir en villégiature. Un agent de la Sûreté, muni de la photographie de M. Silex, débarque le même jour et se présente chez les voisins réunis sur le seuil de la mère Michel.



— M. Silex, explique-t-il, est proposé pour une haute distinction. Pouvez-vous me renseigner sur sa vie privée?

— C'est un bien digne homme, la crème de la ville.



Tous les soirs, figurez-vous qu'il s'enferme à travailler pendant des heures. C'est un bûcheur, allez. Il est parti en villégiature en Suisse, pour prendre un repos bien gagné.



Le matin, il va faire son petit tour de ville jusqu'en face la gendarmerie. Ah! c'est pas avec les gendarmes qu'il aura jamais à faire, le pauvre cher homme! Après quoi, il entre au café faire sa partie de manille.



C'est un patriote. Il est très adroit au tir, il fait partie de la société de « Jeanne d'Arc », et tous les dimanches, il s'exerce au pistolet.

L'agent s'en va, édifié.



Quelques jours après, le même agent reçoit un mandat d'arrêt contre l'auteur de l'assassinat de la rue Cadet. Il reconnaît avec stupéfaction, dans la photographie jointe au mandat, le portrait de M. Silex.



Il se précipite de nouveau chez les commères. « Est-ce bien là M. Silex? C'est donc lui l'assassin de la rue Cadet? »

— Ah! s'écria la mère Michel. Je l'avais toujours dit. Cet homme avait des allures qui ne me revenaient pas. D'abord, qu'est-ce qu'il faisait de louche avec sa lampe allumée, jusqu'à des minuit, cet oiseau-là?



Et vous n'avez pas remarqué, chaque fois qu'il faisait le tour de la ville, il s'arrêtait avant la gendarmerie, preuve qu'il n'avait pas la conscience tranquille; même qu'une fois il était tout pâle quand le brigadier a passé.



Et ces interminables parties de manille, sûr que c'était pour s'étourdir. Mais il trichait, ma chère. Comment expliquez-vous ses gains si fréquents?



Et vous trouvez ça naturel de s'exercer au revolver comme il faisait. J'avais toujours dit que j'aurais pas voulu le rencontrer au coin d'un bois. Et voilà qu'il a gagné la frontière à c't'heure, la canaille!!!



L'agent, édifié, rentre chez lui, il y trouve ce mot: « Renvoyez immédiatement photographie, adressée par interversion. Ce n'est pas celle de l'assassin de la rue Cadet, mais celle de M. Silex, proposé pour une chaire à la Sorbonne. »

Pêle-Mêle Causette

Dans ma dernière causette, je n'ai pu m'empêcher de railler ceux qui mettent de la politique partout, même dans les questions de voierie.

Qu'on me permette de revenir sur ce sujet, car il comporte bien des observations encore.

On a beaucoup médit d'un fonctionnaire, dans le service duquel rentrait, paraît-il, l'enlèvement des neiges.

Le Parisien est ainsi fait, qu'il lui faut, dans chaque affaire, un personnage responsable, une sorte de bouc émissaire qu'on charge de tous les péchés et qu'on immole à la colère publique.

L'opération terminée, on pense à autre chose.

Je veux bien admettre que le fonctionnaire en question ait mérité d'être blâmé, mais il y a, dans le système administratif de Paris, des vices plus profonds et qui ne dépendent pas de la seule inertie d'un rond-de-cuir.

La conception même de ce qu'est Paris et de ce qu'il doit être entre en jeu.

On oublie trop, en France, que Paris jouit d'un privilège dont les bienfaits passent ses fortifications pour s'étendre sur tout le pays.

Par sa situation géographique, par son climat, par la nature aimable et l'hospitalité de sa population, par sa beauté séculaire, Paris a été désigné d'impulsion comme le rendez-vous de l'univers. Si cette situation était purement honorifique, on pourrait s'en désintéresser sans grand mal. Mais elle est aussi très lucrative, et l'on chiffre par beaucoup de centaines de millions les sommes qui, chaque année, nous viennent de l'étranger.

Cet argent contribue, dans une large mesure, à alimenter notre commerce et notre industrie.

C'est une pluie d'or qui fait germer notre prospérité nationale.

L'économiste intelligent doit donc mettre tout en œuvre pour que ce facteur important de notre bien-être ne tarisse pas.

Or, pour cela, que faut-il?

Il faut que Paris soit l'idéal amphytrion, toujours paré et prêt à recevoir ses visiteurs; qu'il y règne une atmosphère de fête et de gaîté, de beauté et de joliesse, que tout s'y épanouisse en un éternel sourire.

Toute la France devrait s'unir en une ligue immense qui aurait pour devise: « Le plus beau Paris ». Car du plus beau Paris dépendent notre industrie, nos arts, notre richesse.

Or, comment répondons-nous à cette nécessité.

Nous avons des rues sales, mal pavées, défoncées partout par des travaux. Nos trottoirs sont accaparés par des éventaires. Nos avenues sont mal éclairées. Nos transports en commun, qui devraient fonctionner toute la nuit, s'arrêtent à minuit. Nos restaurants et nos cafés sont contraints de fermer leurs portes à deux heures du matin.

Nous avons laissé disparaître, faute de les avoir subventionnés, des établissements comme l'ancien Hippodrome, l'Eden, etc., qui étaient précieux pour l'étranger. Celui-ci ne comprenant pas assez le français pour goûter le théâtre, recherche, naturellement, les spectacles qui ne s'adressent qu'aux yeux.

En somme, nous traitons Paris comme une ville quelconque qui n'aurait aucune influence sur la prospérité de la France.

C'est une bien lourde faute, et dont la responsabilité incombe à nos sempiternelles préoccupations politiques.

Nous agissons comme ces époux qui, ayant des étrangers à leur table, s'invectivent pendant tout le dîner au lieu de s'occuper de leurs invités.

Fred Isly.

PENSÉE

Deux cochers s'accrochent. Si ce sont des Anglais, ils se décrochent d'abord et s'invectivent ensuite. Si ce sont des Français, ils s'invectivent d'abord et se décrochent ensuite.

Madame PATAQUÈS

Ainsi que j'en ai l'habitude, chaque année, le 1er janvier, je suis allé rendre visite à Mme Pataquès.

La dame est une excellente femme, frisant la quarantaine, fraîche comme une rose, ronde comme une pomme, contente de vivre.

Elle habite une charmante villa, aux environs de Paris. Après une demi-heure de chemin de fer, j'arrivais à destination. En sortant de la gare, le hasard voulut que je rencontrasse Mme Pataquès.

— Tiens, c'est vous? me dit-elle, jouant la surprise qu'exige le bon ton. Que faites-vous là? Vous avez l'air d'un *âne en plaine*, soit dit sans vous offenser.

— J'allais vous rendre visite, chère madame.

— Et *Lazare* m'a conduit sur vos pas. Figurez-vous que je reviens de l'établissement *idiothérapique*...

— Votre santé est toujours excellente, Madame?

— Oh! non. Autrefois, je me portais comme un *œuf* (il est plus aisé de deviner que d'expliquer par quelle filière de déductions l'esprit de la bonne créature a pu être amené à substituer un *œuf* au *Pont Neuf*). Tout au plus quelques *rampes d'estomac*.

— Et maintenant?

— J'ai une douleur *asiatique* atroce. La nuit dernière j'ai souffert comme un *condamné*. La souffrance m'a réveillé en *cerceau*... Mais vous êtes bien gentil d'être venu me voir.

Tout en bavardant, nous étions arrivés devant sa demeure. Mme Pataquès sonna à la grille.

— Coralie, dit-elle à la servante, qui était venue nous ouvrir, Coralie, pressez le déjeuner, j'ai une faim *câline*.

La servante s'était éclipsée.

— Voyez-vous, me dit mon hôtesse avec un sourire satisfait, cette fille est une servante modèle; je n'ai pas besoin de la surveiller. Je puis dire qu'elle est la *chenille* ouvrière de la maison.

— Vous savez, ajouta-t-elle, c'est à la *fortune du Pôle*.

Le repas fut donc simple, et, malgré ses souffrances *intolérantes*, Mme Pataquès avoua qu'elle se sentait un *appétit de fer*.

En prenant congé de mon hôtesse, comme je la félicitais de son installation, la dame me supplia de ne pas faire *rugir* sa modestie.

Et c'est avec un soupir de soulagement que je m'évadais enfin, non sans avoir promis à Mme Pataquès de la prévenir lors de ma prochaine visite, car elle désirait m'offrir un festin de l'*Alcazar*.

* * *

Un Juge Prudent

La chose s'est passée dans un de ces petits états indépendants des Antilles, qui ont échappé, jusqu'ici, à la voracité des races blanches.

Chaque fois qu'un Européen était puni pour quelque exaction, son pays n'hésitait pas à réclamer des indemnités et à renforcer cette demande par l'envoi de quelque cuirassé.

De sorte qu'il en coûtait généralement fort cher d'imposer aux blancs le droit commun.

C'est ce que n'ignorait pas le magistrat qui siégeait à l'audience dont je veux vous entretenir.

Un blanc s'était rendu coupable de mauvais traitements envers un indigène. Il fut traduit devant le juge.

Celui-ci posa la question suivante:

— A quelle nationalité appartenez-vous?

Le blanc répondit qu'il était citoyen suisse.

Alors le juge, se tournant vers le ministère public, demanda:

— La Suisse est un pays d'Europe?

— Oui, Monsieur le président.

— Elle est au bord de la mer?

— Non, la Suisse est entièrement entourée de terre.

— Elle n'a pas de marine?

— Non, Monsieur le président.

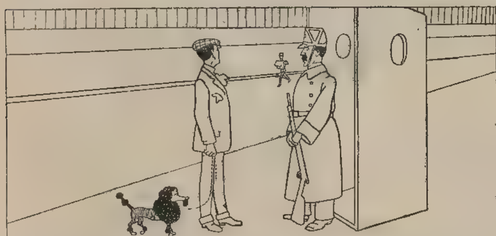
— C'est bon, dit l'intègre magistrat, et, se tournant vers l'accusé:

— Vous êtes condamné à six mois de prison, mon ami.

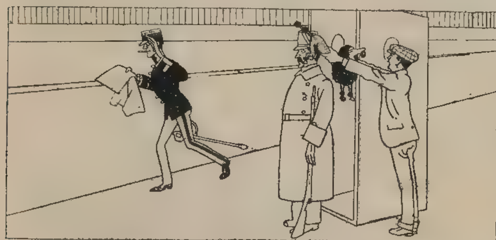
* * *

PENSÉE

Pourquoi dit-on d'un *poltron* qu'il est un **lièvre**, alors qu'on dit d'un *brave* que c'est un fameux **lapin**? Ces deux animaux étant tous deux des *léporides*.



— Ben mon vieux, tu n'es pas en tenue, tu as oublié ton double pompon, et voilà justement le lieutenant qui vient...



...Heureusement, je suis là, et Tom aussi.



Le lieutenant n'y a rien vu.

UNE MODE



Il y a quelques jours, Mme St-Helezans fit une chute malencontreuse et se foula les deux poignets.



Le docteur lui banda les bras très solidement et très étroitement.



Or, toutes les amies qui sont venues voir la malade ont trouvé que ça moulait admirablement bien les bras: elles en ont toutes voulu... et la mode des manches de cet hiver était trouvée.



CONCOURS

On se rappelle que le 30 août dernier notre collaborateur **Benjamin Rabier** offrait à la sagacité de nos lecteurs une sorte de problème policier à la *Sherlock-Holmes*.

Ce concours a beaucoup amusé nos lecteurs et, de plusieurs côtés, on nous a demandé de le renouveler.

Benjamin Rabier, auquel nous avons fait part de ces demandes, s'est déclaré heureux de l'occasion qui lui était offerte de faire plaisir à nos lecteurs.

Il s'est mis à la tâche et nous a remis le dessin qu'on voit ici.

Seulement, il y a apporté, cette fois, une plus grande recherche de subtilités, ce qui rend la tâche du policier un peu plus délicate.

Que représente ce tableau? Telle est la question.

Notre collaborateur offre **une bourse en argent contenant quarante francs** à celui dont la réponse se rapprochera le plus de l'intention qu'il a eue en faisant ce dessin.

Il est bien entendu que la décision de Benjamin Rabier sera sans appel.

Ce petit concours sera clos le 14 février.

Prière d'adresser les réponses à **Monsieur Rabier**, au PÈLE-MÊLE, 7, *rue Cadet, Paris.*

Dans le Far-West

L'anecdote suivante caractérise à merveille les mœurs du Far-West américain.

Dans une petite ville du Nevada, près de Carson-City, un voyageur s'était arrêté.

Il était descendu dans une sorte d'auberge où se réunissaient les habitants de la localité, cow-boys, chasseurs et trappeurs..

On sait combien les cartes sont en honneur dans les régions lointaines des Etats Unis.

L'étranger fut invité à une partie de poker.

Il se serait volontiers abstenu, mais craignant de froisser ceux qui l'entouraient, il accepta.

La partie fut animée. Le voyageur perdait à tous les coups, si bien que tout son argent y passa, et qu'il fut obligé de cesser.

Alors seulement, il s'avisa que ses partenaires corrigeaient la chance et qu'il avait été plumé comme un vulgaire pigeon.

Il ne fit aucune observation, mais il avisa, dans un coin de la salle, un homme coiffé d'une sorte de casque et qui remplissait les fonctions de gardien de la paix ou quelque chose d'approchant.

— Agent! lui dit-il, je viens d'être volé par les deux gentlemen que vous voyez là-bas. Ils m'ont pris tout mon argent et il ne me reste pas de quoi continuer ma route. Je vous prie de les mettre en état d'arrestation.

— Étranger, répondit l'agent, vous me demandez-là une chose impossible. Je ne peux pas arrêter ces messieurs. L'un est l'honorable maire du pays et l'autre est le chef de la police.

* * *

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs, M. Nerival, qui s'intéresse au calendrier chinois, demande quelques explications sur son fonctionnement.

Voici :

Notre calendrier est luni-solaire, c'est-à-dire réglé sur les mouvements réels du soleil et de la lune, que nous avons connus bien avant vos savants européens.

L'année est composée de 12 lunaisons ou mois, parmi lesquels — pour rétablir l'accord des mouvements lunaires et solaires — nous intercalons, de temps en temps, une lunaison supplémentaire, ce qui amène deux types d'années, l'un de 354 ou 355 jours, l'autre de 384 ou 385 jours.

C'est entre le 20 janvier et le 19 février que commence l'année. Les années se répartissent en cycles de 60 ans, formés chacun de deux cycles, l'un de dix ans répété 6 fois, l'autre de douze, répété 5 fois, ce qui nécessite deux caractères pour chaque année où l'on se trouve.

Les mois sont désignés par des numéros d'ordre, et l'on distingue entre eux les petits (29 jours), et les grands (30 jours).

Enfin, dans la vie courante, nous comptons les années depuis l'avènement au trône de l'empereur régnant.

Tout cela paraît compliqué, mais avec l'habitude...

Recevez, etc.

Un Mandarin,
abonné du *Pêle-Mêle*.

Questions interpélemélistes

Que signifie la lettre D., qui se trouve placée à côté des numéros de certaines maisons ?

E Lebrun.

Quel est le procédé simple et pratique d'utiliser la poussière de charbon pour en fabriquer des briquettes ou boulets ?

E. Bertrand.

* * *

Quelle est la plus grande étendue que puisse atteindre la voix d'un chanteur, c'est-à-dire la note la plus basse et la note la plus élevée que puisse atteindre un même organe ? Quels sont les exemples célèbres de voix très étendues.

Moreau.

* * *

La pièce de 25 centimes est-elle plus pratique que celle de 20 centimes, et est-ce pour cela qu'elle a été adoptée en dérogation au système métrique ?

Deruy.

* * *

Le voisin d'une propriété où se fait l'élevage du gibier, faisan et autre, peut-il, dans sa propriété, sous prétexte de culture, mettre des appâts pour y attirer le gibier du voisin et le retenir à son profit.

E. Simon.

* * *

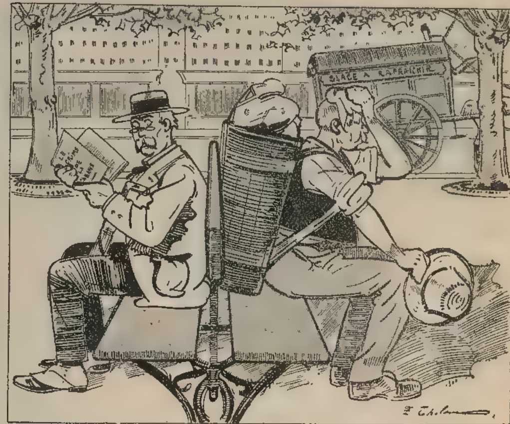
Les instruments de musique à vent sont ils tous très fatigants à jouer ? Quels sont les moins durs ?

T. Rasse.

* * *

Existe-t-il une loi ou des règlements concernant les logements sanitaires que l'on fait actuellement et leurs dimensions en tous sens ?

D. Fauvel.



— Cet assassinat est tellement bien décrit qu'on croirait y assister : on en a froid dans le dos !



LE PARISIEN A LA CAMPAGNE

Le Citadin. — Quel âge a-t-elle votre vache ?
Le Paysan. — Elle a deux ans.
Le Citadin. — Et comment savez-vous ça ?
Le Paysan. — Ça se voit aux cornes.
Le Citadin. — Ah oui !... C'est vrai ! En effet... elle a deux cornes !



INDIFFERENCE DE PRATICIEN

L'Homme-Affiche *(qui s'ignore)*. — Tiens, il y a des luttes aux Folies-Bergères en ce moment.





PETITE HISTOIRE VRAIE

La Fille de la Concierge. — J'ai comme narration: Raconter un voyage. Maman, ne pourrais-tu m'aider?
— Mais si, justement, en décachetant le courrier des locataires...

...J'ai trouvé, pour M. Durand, une lettre de son ami, ce vieux Monsieur de l'Académie française. Il lui raconte justement des péripéties de son voyage!...
— Chouette alors...



La Maitresse. — Voyons, Jeanne Pipelet, quelle narration m'avez-vous faite-là? Jamais je n'ai lu quelque chose de plus stupide, de plus saugrenu! Et quel français! Mais malheureuse, vous n'avez donc pas de grammaire!

POINDINTERROSSERIE

Poindinterro, l'incorrigible farceur, réussit généralement à duper les victimes de son choix.

Je sais pourtant un cas où les choses n'ont pas tourné à son profit.

C'était dans une gare du P.-L.M.

Poindinterro, quand arriva le train qui devait le transporter, constata que celui-ci contenait beaucoup de voyageurs, et qu'il allait être contraint de se priver d'une place de coin. Se priver de quelque chose qu'il désire, ne se passe pas, chez Poindinterro, sans résistance.

Aussi, le vit-on longer le train de la tête à la queue. Arrivé à la dernière voiture, et sûr désormais qu'il ne trouverait pas ce qu'il ambitionnait, il eût un sourire, présage de quelque tour nouveau. En effet, relevant son col et abaissant sa casquette sur ses yeux, il prit une voix assurée et quelque peu autoritaire pour crier:

— Tout le monde descend. La dernière voiture ne part pas!

Aussitôt, des têtes apparurent aux portières, pendant que des grognements se faisaient entendre à l'intérieur du wagon.

— Cette voiture ne part pas? demandait-on, anxieux.

— Réparation, grommela Poindinterro d'un ton bourru. Et il fit mine de s'en aller.

Un à un, et maugréant, les voyageurs de la dernière voiture descendirent et ce répandirent dans les autres wagons.

Alors, très calme, Poindinterro revint et s'installa à son aise, seul, dans toute la voiture, et se mit à lire son journal. Le tour était joué.

Bientôt la voiture s'ébranla, et Poindinterro partit d'un bel éclat de rire en pensant aux malheureux entassés dans le train, alors que lui voyageait si confortablement.

Mais une légère secousse se produisit suivie aussitôt d'un arrêt.

Que signifie?

Poindinterro se pencha à la portière.

Jugez de sa surprise lorsqu'il constata que sa voiture était seule, et qu'elle venait de s'arrêter sur le disque d'une voie de garage où l'avait poussée une équipe d'employés.

Un sous-chef de gare présidait à la manœuvre:

— Comment se fait-il que cette voiture soit ici? cria Poindinterro, furieux, pendant que, dans le lointain, disparaissait le train dans lequel il croyait se trouver.

— Il paraît qu'elle a besoin de réparation. Vous ne l'avez donc pas entendu crier?

Fichtre oui, Poindinterro l'avait entendu, et pour cause, mais il ne pouvait l'avouer, pas plus qu'il ne pouvait se douter que son ordre allait être exécuté, chacun croyant qu'il émanait d'une autorité supérieure à la sienne.

Et voilà comment, pour un coup, Poindinterro fut pris à son propre piège.

PRÉSENCE D'ESPRIT

Sur la scène du théâtre de Landerneau se déroulaient les péripéties d'un grand drame.

Matuvu, dans le rôle du jeune premier était monté sur la tour du vieux castel, et de là, d'un bond de désespoir, il se précipitait dans une rivière qui était censée couler derrière dans la coulisse.

D'habitude, un moelleux matelas amortissait la chute de l'acteur, tandis qu'un baquet plein d'eau était destiné à rendre le bruit que produit un corps tombant dans l'élément liquide. Il suffisait d'y faire choir une grosse pierre.

Mais ce soir-là, par oubli, sans doute, ou par malveillance peut-être, le matelas et le baquet étaient absents.

Courageusement, Matuvu sauta quand même, et cela, heureusement, sans trop de dommage.

Mais le bruit de sa chute sur le parquet en bois, souleva dans l'auditoire un éclat de rire irrésistible.

Sans perdre le nord, Matuvu, un vieux routier de la scène, attendit que le rire se calmât un peu, puis d'une voix tragique il cria:

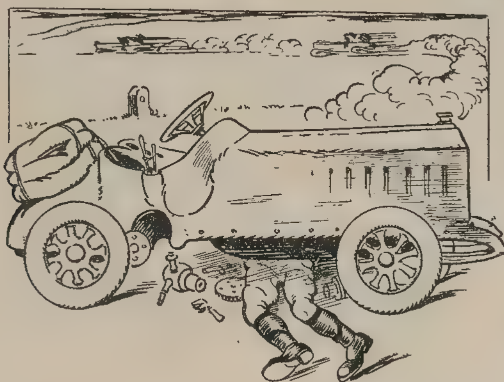
— Malheur de moi! la rivière est gelée!

Le public, persuadé que c'était dans la pièce reprit son sérieux et la représentation se poursuivit sans autre incident.



LE TUYAU ACOUSTIQUE

La Paysanne. — Ben vrai! Si faut que j'attende qu'il ait fini d'manger tout c'boudin, j'serai cor ici c'soir.

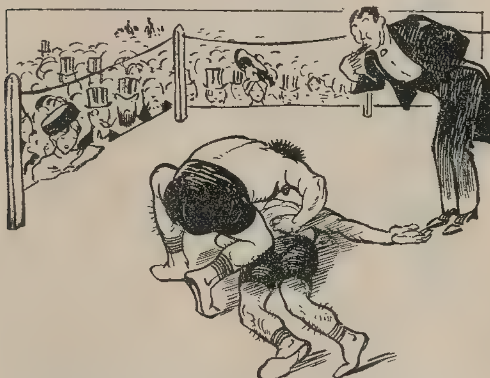




LA PANNE

La panne du chauffeur : à plat-dos sous son moteur, qu'il essaye de réparer, pendant que ses concurrents filent vers l'arrivée.

La panne du jockey est un peu dans le même goût : le moteur dessus, l'homme dessous.



La panne du lutteur : il touche le sol des deux épaules, vaincu sous le poids de son adversaire.



Mais il n'y a pas que les gens de sport qui connaissent la panne ; le buveur ne l'a-t-il pas lui aussi, quand il roule sous la table, vaincu par le vin ?



Dans certains ménages, croyez-vous que le mari ne l'a connaît pas aussi quelquefois, lui, la panne ?

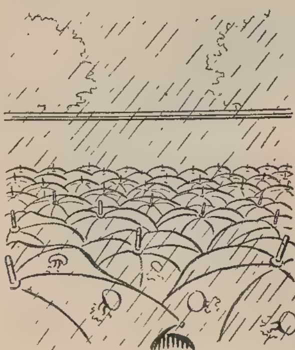


Et comment appelez-vous le cas de tous ces pauvres diables de poètes, romanciers et auteurs dramatiques, que des garçons de bureau mettent chaque jour à la porte des maisons d'édition ?

Un monsieur s'est trouvé assassiné.



La victime officielle.



LES VICTIMES

Les victimes du mur derrière lequel s'est passé quelque chose.



Une victime professionnelle. La méningite est en marche.



La Vérité n'y est pas encore; l'erreur est humaine. Plusieurs tiens valent mieux qu'un tu l'auras.



Un monsieur qui habite dans la même rue (la question).



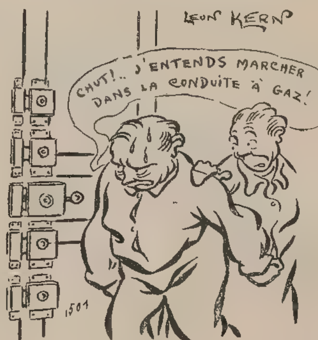
Un autre monsieur qui était un familier de la victime (l'officielle) et que personne ne veut plus connaître. En effet, sait-on jamais!



Encore un autre qui possède des amis que ça passionne.



Les journaux n'ont plus de place que pour ça; il y en a cependant d'autres qui ont fait aussi bien.



D'innombrables victimes de la suggestion.



LES SKIS IMPROVISES

Comment deux braves terrassiers parisiens, fort embarrassés pour regagner, sans risques, un jour de verglas, leur chantier du métro...



...s'y prirent ingénieusement.



PORTRAIT SUR HAUT DE FORME

— Hein! cher maître, votre amour-propre doit souffrir?... A quoi sert d'être célèbre, si les gens ne peuvent plus vous saluer, puisque d'en haut ils ne vous reconnaissent pas?



— Vous croyez çà!... C'est une erreur profonde... une invention en amène toujours d'autres... tenez, en voici la preuve.

C'est un canard

En parlant d'une fausse nouvelle, on dit communément: « C'est un canard! »

Il nous a paru curieux de rechercher l'étymologie de ce mot, et voici ce que nous avons trouvé:

Un journaliste, à court de copie — cela arrive quelquefois! — imagina de raconter une curieuse expérience:

« On prit, dit-il, une couvée de petits canards. Il y en avait douze.

« L'un d'eux, hâché menu, fut donné en pâtée à ses frères, qui l'engloutirent en un instant.

« Le lendemain, ce fut le tour d'un second, qui fut mangé par les dix autres.

« Le troisième eut le même sort!

« Bref, des douze canards, il n'en resta bientôt plus que deux, qui, la veille au soir, avaient soupé de leur frère.

« On tua l'un des deux survivants et, en deux repas, il entra dans l'œsophage de son compagnon. Ce dernier avait donc avalé les onze autres. »

Le récit eut beaucoup de succès, et fut pris comme type du bluff le plus pur.

Depuis, on dit:

— C'est comme les canards!

Puis:

— C'est un canard!

Les insectes comestibles

Les entomologistes, c'est-à-dire les savants qui étudient les insectes, ont réparti ceux-ci en une douzaine de groupes, mais ils n'ont pas encore songé à leur classification culinaire. On ne peut songer à tout, et les savants sont gens distraits.

Voici qu'une lectrice s'écrie:

— Manger des insectes, *des araignées*, oh! Monsieur! quelle horreur!

Rassurez-vous, Madame; l'araignée n'étant pas un insecte, mais un *arachnide*, n'a rien à voir dans notre potage.

Mais puisque vous venez de prononcer le mot d'araignée, je saisis l'occasion au passage pour vous informer que les naturels de la Nouvelle-Hollande dévorent, avec un grognement de satisfaction, la « petite bête » qui vous répugne. Comment l'accommodent-ils? Je l'ignore, mais à défaut de cette recette, en voici une autre que je retrouve dans un ouvrage imprimé en l'année 1734:

« Prenez une belle et grasse araignée; ôtez les pattes, la tête et le corselet; passez à l'eau tiède; frottez de beurre... et avalez. »

L'araignée vous répugne? Soit, parlons d'autre chose, ou plutôt laissons la parole au naturaliste Quatremère d'Isjonvalle:

« M. de La Lande, qui venait souper tous les samedis chez moi, ne trouvait rien de plus à son gré, en attendant le service, que de manger des chenilles, lorsque c'en était la saison. Comme mon appartement donnait de plain pied sur un assez beau jardin, il trouvait facilement de quoi satisfaire son désir. Mme d'Isjonvalle aimait à bien faire les choses, elle en amassait pendant l'après-dîner un certain nombre et les lui faisait servir aussitôt après son arrivée. »

« — Ces chenilles, déclarait l'astronome, ont un véritable goût de fruit à noyau! »

La prédilection de de La Lande pour les chenilles n'est pas un cas unique.

Dans son ouvrage intitulé: *Comment j'ai traversé l'Afrique*, le major Serpa Pinto dit, au cours d'un chapitre: « Cette journée-là, une foule de nègres vient nous offrir à acheter divers vivres, ainsi qu'un comestible peu ordinaire: une grande corbeille remplie de chenilles fort semblables à celles de l'*Acherontia atropos*. Ils en sont très friands, mais mes hommes ne voulurent pas y toucher. »

Mlle Merian rapporte qu'à Surinam et au Bengale, on mange la larve d'une espèce de cerf-volant, le *Passalus interruptus*, laquelle larve se nourrit des racines de patates.

Du cerf-volant au hanneton, il n'y a qu'un pas. Franchissons-le: en 1887, il y avait une exposition d'insectologie, à Paris. On y fit des conférences et l'une d'elle traita du hanneton.

Dans le discours d'ouverture, M. de Fonvielle proposa de se défaire du hanneton en le mangeant.

N'avez-vous jamais entendu parler du bouillon de hanneton comme d'un fortifiant par excellence? Si vous êtes un peu curieux, consultez le *Journal Officiel* et vous y verrez qu'à la date du 13 février 1878, M. Tes'e'in, montant à la tribune, en pleine discussion sur un projet de loi concernant la destruction des in-



— Délicieux, n'est-ce pas, Mylord, ces babas? On s'en lèche les moustaches.
— Yes! Délicious!... Mais pourquoi vos dites: on s'en lèche les moustaches.
— Cela veut dire, Mylord, que c'est tout à fait exquis.



— Aoh! yes! je comprends! Et Mylord prit aussitôt en note cette nouvelle particularité de la langue française.



Et, pour bien prouver à son interprète qu'il avait parfaitement compris, il lui dit, une heure après, en écoutant un morceau de musique.
— Délicieux, n'est-ce pas, cette musique... on s'en lèche les oreilles.

sectes, fit la déclaration suivante à ses collègues:

« Messieurs, je vais vous indiquer un procédé pour faire un excellent coulis, un succulent potage: prenez des hannetons, pilez-les, jetez-les dans un tamis. Si vous désirez un potage maigre, un peu d eau par dessus; pour un potage gras, versez du bouillon. Cela a un goût délicieux. »

Des coléoptères, passons aux hyménoptères, ou plutôt aux larves de ceux-ci. A l'île de Timor, les indigènes mangent avec délices les vers ou larves d'abeilles, qu'ils vont dénicher sur les arbres et dans les anfractuosités des rochers.

De même, dans les îles de Bahama, ainsi que dans la Caroline du Sud, les naturels recherchent les chrysalides des guêpes, qu'ils croquent avec une évidente satisfaction.

Des abeilles et des guêpes, passons aux fourmis. Il en est, parmi celles-ci, qui composent la catégorie des porte-miel, fourmis-outre, fourmis-réservoir. Elles ont bien tort, car c'est ce qui fait leur perte. Leur abdomen atteint la grosseur d'un grain de raisin, et le liquide contenu dans ce réservoir ambulant est très sucré, et a la saveur aromatique du meilleur miel. Les Indiens, du Mexique, professant plus d'estime que de respect pour ces fourmis, les recherchent et leur croquent l'abdomen. C est, paraît-il, une délicate friandise.

La cigale que mangeaient les Grecs est la cigale commune. De nos jours, il existe de nombreux mangeurs de cigales. Dans le Laos, sur les rives du Mékong, de jeunes femmes se livrent avec ardeur à la chasse de ces hémiptères qu'elles font ensuite frire pour les vendre au marché.

Dans les pays de l'Orient, et en Afrique, les sauterelles jouissent d'une faveur marquée. Mais il y a sauterelles et sauterelles. Les plus grasses sont les meilleures, et celles qui ont la panse pleine d'œufs, particulièrement estimées.

En Palestine, on frit cet orthoptère dans l'huile de sésame; c'est l'aliment des paysans de Judée. Les habitants de l'Arabie Pétrée, préfèrent le sécher au soleil et le moudre pour en faire une sorte de farine.

En Abyssinie, on se borne à le toréfier sur un feu clair. Les Bédouins le font griller et l'écrasent parfois avec du fromage de chamelle ou avec des dattes. Au Maroc, on mange les sauterelles bouillies et assaisonnées de sel, de poivre, de vinaigre.

Ceux qui en ont mangé en redemandent; c'est assez dire que la sauterelle, bien préparée, est un mets excellent.

Après cette petite revue insectologico-gastronomique, on peut conclure que l'homme peut manger des insectes sans aucun danger pour son organisme.



— Ça? C'est l'insigne de la ligue dont je suis président, qui a pour but le soutien du commerce français.
— C'est très joli, ça doit coûter cher?
— Du tout; nous faisons fabriquer ça en Allemagne!



— Il n'y a donc pas d'alouettes dans ce pays!!! Voilà deux heures que je me promène, ce miroir à la main, en sifflant des airs de chasse, et je n'en ai pas encore vu une seule.

DE NOS LECTEURS

La gabelle.

Le nom de *gabelou*, donné communément aux employés d'octroi — qui le prennent, il est vrai, en assez mauvaise part — dérive du mot *gabelle*, appliqué jadis à l'impôt sur le sel.

C'est en 1340 que Philippe de Valois attribua au Trésor royal le monopole du sel; et, pendant près de quatre cents ans, la *gabelle* fut le cauchemar des contribuables, à tel point que, sous le règne de Henri II, en 1548, les habitants de Bordeaux, de la Saintonge et de l'Angoumois, se révoltèrent et massacrèrent les employés de la *gabelle*, dont ils jetèrent les corps dans la Charente.

Le prix du sel variait suivant les provinces, mais tout individu était obligé d'en acheter, sous peine d'amendes et de vexations sans nombre.

Sur la proposition de Louis XVI, les Etats-Généraux de 1789 décrétèrent la suppression de cet impôt devenu odieux. Mais la vente du sel ne devait pas rester longtemps libre: Napoléon Ier, dont les guerres avaient ruiné le Trésor public, l'imposa de 400 francs par mille kilos.

La République de 1848 supprima cet impôt, qu'elle remplaça par un droit fixe de 10 francs par cent kilos. Ce droit subsiste, d'ailleurs, encore aujourd'hui. Enfin, un décret de Napoléon III, du 8 novembre 1869, excepta d'impôt les sels destinés à l'agriculture, pourvu qu'ils fussent dénaturés.

Dans tous les pays d'Europe, l'impôt sur le sel existe et rapporte de grosses sommes au Trésor public. Pour la France seulement, cet impôt rapporte de 30 à 35 millions par an.

* * *

Les premiers sous-marins.

A toutes les époques, les hommes ont essayé de pénétrer les secrets de la nature sous-marine.

Presque toutes les nations de l'antiquité ont eu leurs plongeurs célèbres.

Les historiens grecs nous ont laissé les noms de Sycione et de sa fille Cyanée, qui allèrent, durant une tempête effroyable, au milieu de la flotte de Xerxès, couper sous les flots les amarres de plusieurs navires, dont ils causèrent ainsi la perte.

Les habitants de Tyr purent longtemps tenir en échec la flotte d'Alexandre, grâce à d'habiles plongeurs, qui allaient, la nuit, détruire les travaux des digues commencées.

Rome eut aussi ses plongeurs renommés; et, de nos jours encore, la pêche des perles, du corail et celle des éponges en emploie bon nombre.

Mais le premier appareil, destiné à permettre à l'homme de rester un assez long temps sous l'eau, et même d'y travailler: la cloche à plongeur, ne fut construite que sous le règne de Charles-Quint, en présence de qui, elle fut essayée avec succès, paraît-il. C'était l'œuvre de quelques Grecs dont l'histoire n'a pas même conservé les noms et dont les plans se perdirent. On ne la réinventa que beaucoup plus tard, en Angleterre.

La cloche à plongeur, qui n'est guère usitée de nos jours, qu'aux petites profondeurs, pour repêcher des épaves ou élever des constructions sous marines, est remplacée par le scaphandre, qui se perfectionne tous les jours, et dont l'usage est excessivement fréquent.

Les premiers essais de navigation sous-marine, proprement dite, ne remontent qu'au dix-septième siècle. A cette époque, un médecin hollandais, nommé Drebbel ou Dreppel, construisit, en Angleterre, un appareil, auquel il donna le nom de *bateau-plongeur*, capable de naviguer entre deux eaux.

Ce premier sous-marin, dont le savant lyonnais Balthazar Marconys nous a laissé une description très détaillée, fut essayé avec succès, en présence de Cromwel. Le grand dictateur anglais était même sur le point de traiter pour l'achat de l'invention lorsqu'il mourut.

Jacques II, auquel le bateau plongeur avait été plus tard proposé, refusa de donner suite à l'affaire, sous prétexte d'humanité. Ce premier sous-marin n'était, en effet, autre chose qu'une machine de guerre, un torpilleur; car, toujours d'après le savant Marconys, Drebbell avait également inventé et adapté à son bateau plongeur, un instrument capable d'appliquer, contre le flanc des vaisseaux ennemis, et d'enflammer sous l'eau, une poudre d'une telle force que son explosion était capable de couler à l'instant le plus fort bâtiment.

On se demandera peut être comment Drebbell faisait pour respirer sous l'eau? Il avait, paraît-il encore, découvert une substance mys-



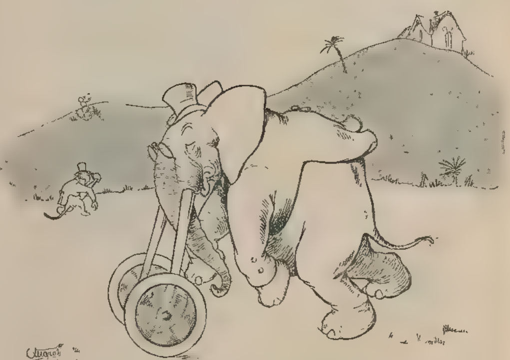
L'HORLOGERIE DANS LE MARASME

— C'que l'horlogerie est en retard, à Paris, sur les vingt-cinq horloges qui sont alignées là, y en a pas deux qui marquent la même heure!



FLEURS DE RHETORIQUE

— ...Toujours au service des grandes causes, comme Ruy-Blas, il aima la reine, mais ce fut l'arène parlementaire.



TOBY DEVENU VIEUX

L'ingénieux Toby, perclus de douleurs et pouvant à peine se soutenir, a eu recours aux progrès modernes.

térieuse, que les auteurs du temps appellent: « quintessence de l'air », et qui permettait de respirer (je cite l'expression de Marconys) « aussi bien et avec autant de plaisir que si l'on eût été dans (*sur*) la plus belle colline ».

En Amérique, durant la guerre de l'Indépendance, un ingénieur, du nom de David Bushnell, construisit un sous-marin qui descendait ou remontait à volonté, grâce à des outres que l'on remplissait d'air ou d'eau, selon les cas; le water-ballast était inventé. David Bushnell avait également trouvé le principe de la quille de plomb détachable; à son bâtiment était suspendue, en effet, une masse de métal pesant, dont on se débarrassait, pour aider à la remontée, en coupant, de *l'intérieur*, le fil de fer auquel elle était attachée.

Bushnell faillit trouver la mort en essayant d'incendier une flotte anglaise à l'aide de son invention, et, son appareil ayant été détruit, il ne poussa pas plus loin ses recherches.

Robert Fulton, ayant repris l'idée quelques années plus tard, la perfectionna. Mais le Directoire, auquel il avait soumis ses plans, ne s'y intéressa point, et Napoléon, qui lui avait d'abord fourni les fonds nécessaires à ses expériences, refusa d'entrer même en pourparlers pour l'achat de l'invention, malgré la réussite des expériences tentées.

Fulton, de même que Drebbell, emporta son secret dans la tombe.

L'idée, cependant, devait faire son chemin; elle occupa l'attention de nombreux savants, surtout en France. L'ingénieur Castera, après lui les frères Coëssin, et plus tard MM. Villeroi et Payerne, dressèrent des plans dont s'inspira l'ingénieur Goubet pour la construction de son *Gymnote*, du type duquel découlent la plus part des sous-marins actuellement en service.

Entre temps, l'ingénieur américain Simon Lake, construisait son *Argonaute*, que l'on pourrait appeler automobile sous-marin, car s'il est capable de naviguer entre deux eaux, il est aussi capable de rouler sur le fond de la mer, grâce aux roues dont il est muni.

Les sous-marins actuels sont encore loin d'atteindre la perfection; les deux accidents successifs, qui mirent la marine française en deuil, ne l'ont que trop démontré; mais la science n'a pas encore dit son dernier mot, et l'électricité, grâce à laquelle s'accomplirent tant de prodiges, arrivera peut-être un jour à donner des yeux au sous-marin, encore à peu près aveugle, malgré son périscope.

****





FARCE DE RAPINS

LE PROPRIÉTAIRE. — Vos toiles n'ont pas de valeur, mais puisque vous ne voulez pas me payer...

...je vais faire saisir tous vos chevalets.

Tête de l'huissier.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Ce fut Girardin, fondateur de la *Presse*, le premier journal à un sou, qui inaugure dans sa feuille les annonces payées, procédé que les journalistes vieux jeux qualifièrent d'antilittéraire et de mercantile. En trois mois, ce journal compta 10.000 abonnés, chiffre remarquable pour l'époque, et recueillit pour 150.000 francs d'annonces.

— La *clef* usitée pour l'extraction des dents fut l'invention d'un des plus grands chirurgiens du dix-huitième siècle, Croissant de Garengeot.

— D'une statistique, récemment publiée par le ministère du Travail, et concernant le mariage chez les peuples divers, il appert qu'en France et en Allemagne, l'âge moyen où l'on se marie est vingt-neuf ans. En Suède et au Danemark, l'on se marie à trente ans, tandis qu'en Serbie, la moyenne est abaissée à vingt-cinq ans.

— On a longtemps connu le cachou sous le nom de *Terre du Japon*, bien que ce ne soit pas une terre et qu'il ne vienne pas du Japon. Cachou vient de l'indien *catechu* (suc d'arbre). cette substance est un extrait que l'on prépare aux Indes et à Sumatra. Le bois, les feuilles et les fruits de l'*acacia catechu* entrent dans sa composition. Certains cachous sont cependant tirés des noix d'arec. Le cachou sert à la teinture des cuirs et des étoffes; les médecins le prescrivent comme tonique et comme astringent.

— L'Islande, que bien des auteurs regardent comme l'*ultima Thule* de l'antiquité, fut découverte pour la première fois dans les temps modernes, en 861, par un pirate norvégien. A cette époque, cette petite incursion vers les régions polaires semblait excessivement audacieuse.

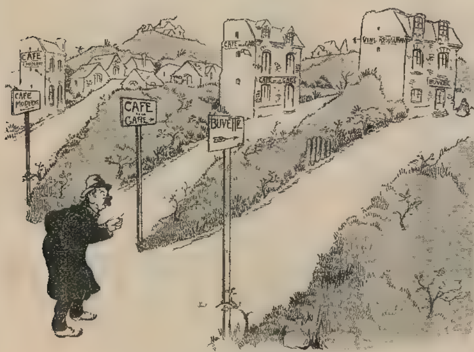
— Lorsqu'on dissout le sucre dans l'eau et qu'on évapore rapidement la liqueur, on remarque qu'elle se prend ensuite par le refroidissement en masses solides, transparentes et d'un beau jaune d'ambre: c'est ainsi qu'on obtient le sucre d'*orge*. Mais d'où lui vient ce nom? C'est qu'autrefois on employait le plus souvent de l'eau d'orge pour dissoudre le sucre.

— De l'avis même d'un vérificateur de la Monnaie, c'est à tort qu'on prétend que les sous de 1863, à marque K, fabriqués à Bordeaux, contiennent de l'or. Ils ne renferment pas plus de ce précieux métal que les sous de Louis XVI, à la grenade, auxquels la légende attribuait aussi des parcelles d'or.

— C'est à Boulogne que la fabrication française des plumes métalliques est presque entièrement centralisée. On emploie surtout des femmes à cet ouvrage, et une ouvrière habile peut découper environ 55.000 plumes par jour. Toutes les plumes sont en acier et celui de Sheffield est considéré comme le meilleur.

— Parmi les entraves à la justice ordinaire, l'une des plus curieuses qui existât jadis sous l'ancien régime, était le *committimus*. En vertu de ce privilège, certaines personnes avaient droit de ne faire juger leurs procès que devant des juridictions spéciales où elles comptaient des amis.

DUPOIVROT ET LES PROVERBES



— J'ai soif! Quel chemin faut-il prendre? N'importe, puisque tous les chemins...



...mènent à Rhum.

POUR LE JARDIN

Aux approches du printemps, il convient peut-être de penser au jardin, si nous voulons avoir, cet été et cet automne, des fleurs dans nos corbeilles et des légumes sur notre table.


Cyclamen.

Les Balsamines, Coquelicots, Juliennes, Œillets de Chine, Pois de senteur et d'autres fleurs jolies et parfumées doivent être semées en mars, et nous donneront jusqu'aux premiers froids, une succession de plaisirs pour la vue et l'odorat.

Quant au potager, les amateurs de Céleris, de Pois, d'Oignons, de Navets, de Radis, de Salades diverses, etc., etc., savent qu'il ne faudra pas tarder à en confier les semences à la terre.

S'ils veulent éviter bien des déceptions, ils doivent, avant tout, se munir de bonnes graines. Chez MM. **Vilmorin-Andrieux et Cie**, les marchands de graines bien connus, ils sont assurés de trouver des semences qui répondent à leurs espérances.

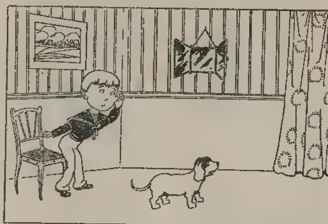
Cette maison, dont la fondation remonte à 1735, s'est toujours occupée tout spécialement de l'amélioration des races végétales, et la preuve qu'elle a pleinement réussi se trouve dans ce fait qu'elle est connue et appréciée du monde entier.

C'est pourquoi, dans l'intérêt de nos lecteurs, nous nous permettons de recommander tout particulièrement cette importante maison, qui vient précisément de faire paraître son catalogue illustré, véritable encyclopédie agricole ou horticole, lequel est adressé gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

Chacun sait combien il est désagréable, après avoir fait un semis, de constater que rien ne lève et d'être obligé de tout recommencer, ou bien encore, après avoir soigné des plantes pendant plusieurs mois, de s'apercevoir qu'elles ne répondent pas à la variété demandée.

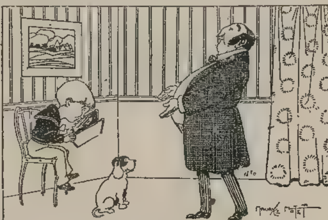
Ce sont des déboires qu'ignorent les clients de MM. **Vilmorin-Andrieux et Cie**, car grâce à des soins incessants, cette unique maison arrive à fournir toujours des graines pures levant bien et scrupuleusement sélectionnées.

AVIS. — Les demandes de catalogues doivent être adressées à **Vilmorin-Andrieux et Cie**, 4, *quai de la Mégisserie, Paris*, en ayant soin de *mentionner* : **Catalogue T.**



TEL PÈRE, TEL FILS

— Ciel! On vient! Et moi qui jouais avec Toby, au lieu d'apprendre mes leçons. Pas de livre! Heureusement que la glace à trois faces n'est pas là pour rien.



LE PÈRE. — C'est bien, mon fils. Je rentre à l'improviste, et je te vois plongé dans un livre. Je reconnais en toi l'élève studieux que je fus moi-même!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. L. Leroy. — Elle trouve facilement un emploi dans les environs. Il y a toujours beaucoup de trous à combler.

Un Lecteur Tunisois. — Alcool à 90° : 750 grammes; éther, 100 grammes; résorcine, 1 gramme; acide salycilique, 1 gramme; nitrate de potasse, 1 demi-gramme; eau distillée, 40 grammes. Frictions tous les jours.

Deux fidèles Lecteurs. — Même réponse.

M. Inch. — Consultez le *Bottin Mondain* toutes les adresses de ce genre s'y trouvent.

M. P. Perrin. — Non, les exemplaires de ce genre ne sont pas rares, étant de peu de valeur.

Vieux Lecteurs. Les fils de laiton, et même de simples ficelles sont, le plus souvent, employés. D'ailleurs, toutes les difficultés, dans ce genre de décoration, sont tournées par l'ingéniosité personnelle des concurrents.

Un Parisien qui aime le confortable. — Il existe mille variantes de maisons semblables. Informez-vous auprès des sociétés d'habitation à tempérament. Il y en a plusieurs à Paris.

M. Monneja. — Cette quesiton a été ardemment controversée au début de ce siècle, et il est probable qu'il en sera de même à chaque commencement de siècle, sans qu'il soit possible de tirer aucune conclusion dans un sens ou dans l'autre.

M. Fordyce. — Merci, l'information en vaut la peine et ne manque pas de piquant.

M. Pagès. — En jouant un, on empêche inévitablement l'adversaire de faire 60, mais on ne l'empêche pas, forcément, de faire 90.

Bar Alpin. — C'est le donneur qui gagne.

H. Lejot. — Très aimable, votre petit sonnet, et joliment tourné. Merci.

E. L. Lille. — Nous avons encore ces numéros à 0 fr. 10 chacun.

G. Moi. — Vous ne pouvez avoir recours que contre le propriétaire contre indemnités ou résiliation de bail. Celui-ci s'arrangera ensuite comme il l'entendra avec les co-locataires.

M. Marcel H. — Evidemment, il en est ainsi, mais le contrôle en est tellement impossible que cela revient au même que si cet article n'existait pas.



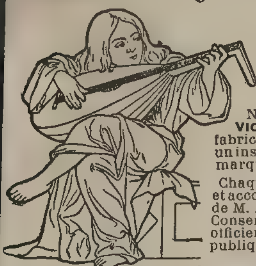
LA NOUVELLE BONNE

La nouvelle bonne. — J'peux rien vous dire... on m a dit de ne par'er qu'à la troisi me personne et vous arr.vez tout seul !...

Instruments Artistiques

Extraits du Catalogue Général de J. GIRARD & Cie 46. Rue de l'Echiquier. Paris.

Maison de confiance, la première du genre fondée en 1885.



En presence de la vogue énorme des **Instruments de Musique** *qui peuvent s'apprendre* **sans maître**, *nous avons fait établir d'***IRRÉPROCHABLES MODÈLES** *dont nous vous présentons les quatre plus populaires.*

Ces instruments d'une **fabrication excessivement soignée** *sont fournis complets avec leurs accessoires.* **L'EMBALLAGE** *et le* **PORT** *sont* **GRATUITS.** *Les quittances sont présentées chaque mois sans aucuns frais pour l'acheteur. Faculté de retour dans la huitaine en cas de non-convenance.*

GARANTIE ABSOLUE, FOURNITURE IMMÉDIATE, RIEN A PAYER D'AVANCE

Notre célèbre violon, le **VIOTTI** *(marque déposée)*, fabrication française, est un instrument de première marque

Chaque violon est numéroté et accompagné d'un certificat de M. Altermann, prix du Conservatoire de Paris et officier de l'instruction publique.



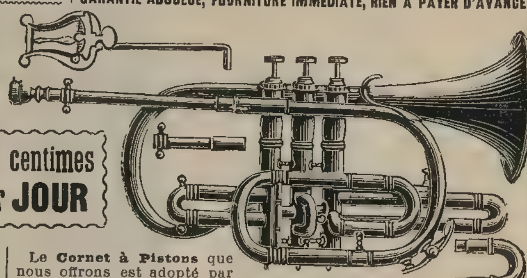
PRIX du VIOLON avec Accessoires 125 francs

Il équivaut à un violon de 500 ou de 1,000 francs.

Nous livrons *gratuitement* avec le **VIOTTI :** 1° Une **superbe Boîte** en bois verni, avec serrure et ressorts ; 2° **Un Archet** avec hausse à recouvrement en maillechort ; 3° Une **Trousse** en cuir, à 4 compartiments, 2 chanterelles ; 4° Un **Chevalet** de rechange ; 5° Un **Diapason** donnant les 4 notes du violon ; 6° Une **Boîte** de **Colophane** d'artiste ; 7° La grande **Methode** de **Violon**, par Gasse ; 8° Un **Recueil** de 40 morceaux d'auteurs en vogue ; 9° Une **Sourdine** ; 10° Une **Mentonnière**.

Pas de violon plus juste ni plus sonore que le VIOTTI, un des bons parmi les meilleurs.

16 centimes par JOUR



Le **Cornet à Pistons** que nous offrons est adopté par la plupart de nos musiques militaires. Cet instrument d'élite porte la célèbre marque A. Lecomte & Cie, si connue et si appréciée des artistes.

Il est du modèle anglais ; les pistons sont placés au centre et le pavillon "en dehors", ce qui donne une amplification considérable du son. Il est à grande perce.

L'intérieur des pompes est en maillechort, et une clé d'eau, particulière, permet de dégager l'humidité sans retirer les pompes. — Les viroles des coulisses sont avec joncs renforcés.

Nous le livrons en cuivre **nickelé**, avec embouchure argentée et avec les tons de *"Si bemol* et de *La"*. Il peut être joué au diapason normal et à l'ancien diapason au moyen de la coulisse supplémentaire livrée avec l'instrument. Renfermé dans un élégant étui en bois verni, de la orme de l'instrument, il est accompagné de la Méthode progressive de M. G. Pares, le chef bien connu de la musique de la Garde Républicaine de Paris et d'une suite de 30 danses magnifiques.

PRIX du CORNET à PISTONS avec Accessoires : 125 fr.

Payables à raison de 5 fr. par MOIS. — 25 MOIS DE CRÉDIT

13 centimes par JOUR



Quant à l'**ACCORDÉON**, c'est un instrument d'une extraordinaire puissance de son, dont l'ampleur atteint le rendement des meilleurs harmoniums !

Construit avec des matériaux de premier choix, il est d'un aspect très luxueux. Son double soufflet à grand tirage, 11 plis en cuir, est armé de ferrures nickelées avec coins renforcés. Il est à 19 touches en os et double rangée de lames, c'est-à-dire avec 1/2 tons et chromatique, ce qui permet de jouer toute musique écrite. De plus il y a quatre basses.

Notre accordéon est muni d'un nouveau trembleur qui permet de jouer *tremolo* en cours d'exécution d'un morceau et de cesser le *tremolo* tout en continuant de jouer. L'instrument est pourvu de deux poignées en cuir richement garnies. L'accordéon est livré avec une tablature très explicative indiquant le doigté exact de l'instrument.



Notre **MANDOLINE**, fabriquée à Naples, est un instrument d'artiste possédant toutes les qualités de la lutherie la plus soignée. Sa caisse, à treize côtes, en palissandre choisi, est rehaussée de filets en bois de rose. L'écu est en ébène, car ce bois facilite le glissement du petit doigt. Les chevilles mécaniques sont en os, bouts ébène, montures nickel. Le manche et la tête de la mandoline sont en palissandre avec nombreuses incrustations de nacre, servant de points de repère pour le doigté. Par une innovation particulière, notre mandoline est à chevalet mobile, en nickel, qui permet d'élever ou d'abaisser les cordes harmoniques et d'obtenir le maximum de la pureté du son. D'un timbre moelleux, d'une sonorité remarquable d'ampleur, d'une douceur de toucher vraiment exquise, il est impossible de rêver mandoline plus parfaite.

Chaque instrument est accompagné d'une méthode impeccable, de douze médiators en écaille, d'une monture de corde extra et enfin d'un étui en bois avec poignée et serrure.

Le Prix de l'Accordéon est de 56 fr. | **Payables à raison de 4 fr par Mois — 14 MOIS de CRÉDIT** | **Prix de la Mandoline avec ses Accessoires : 56 fr.**



Un Magnifique Album contenant la Reproduction photographique des principaux **Instruments de Musique** *usités est envoyé* **GRATIS** *et* **FRANCO** *à toute personne qui en fait la demande à :*

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

3 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné, déclare acheter à MM. J. GIRARD & Cie, Successeurs de E. GIRARD & A. BOITTE, à Paris, ... et ses Accessoires comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de .... fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de .... fr., prix total.

Fait à .... le .... 190 .

Nom et Prénoms .... Signature :

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Departement ....

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, Successeurs de E. GIRARD & A. BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS.

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie Richard, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richard.

15e ANNEE — N° 7. 10 Centimes 14 Février 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES ENFANTS DU CAMELOT, par Georges OMRY.



— Mon Dieu, faites qu'il y ait demain un beau crime, ou bien une catastrophe avec beaucoup de victimes, ou bien que la guerre soit déclarée pour que papa ait du travail et que nous ayons à manger.

TRAITRE !...

Rigide et automatique, Dumanet s'arrêta net devant le sergent de garde en faisant claquer avec élégance son talon gauche contre son talon droit et porta d'un geste saccadé sa main droite, large ouverte, à la visière de son képi.

Le sous-off' le contempla d'un œil inquisiteur et peu bienveillant. Ça l'embêtait, sans doute, cet homme, de rester là, lui, sergent rengagé, par ce beau dimanche d'été, alors que de simples soldats sortaient joyeux, paisibles et naïfs, friands de plein air et de liberté.

Enfin, libéré par un sec: « Allez! » du « pied-de-banc », Dumanet franchit d'un bond la grille du quartier. Dehors, et loin de ses chefs, il se départit quelque peu de cette morgue militaire qui lui pesait; il rejeta son képi en arrière et mit les mains dans ses poches.

Il se dirigea ensuite vers le Mail, où il s'intéressa, pendant plus d'une heure, aux parties de quilles et de cochonnet. Mais, à la longue, ce spectacle, pourtant rempli d'imprévu, lui parut fastidieux; les jambes lui rentraient dans le corps.

Dumanet reprit donc sa promenade sans but. Il s'arrêta bientôt devant l'affiche du « beuglant ».

Ah! si Dumanet avait eu de l'argent! Avec quelles délices il se serait offert le spectacle! Mais, hélas! des sept sous qui lui restaient sur son prêt — le tabac payé — il avait acheté des lacets, du savon et de la cire, le gouvernement ne fournissant ces objets, de première nécessité pourtant, que pour les revues.

Qui dira jamais la mélancolie du pauvre petit troubade, si fier sous sa belle tunique bleue à épaulettes rouges, mais qui n'a pas d'argent pour s'amuser le dimanche...



— *Oui, reprit l'homme blond, une simple petite commission. Je voudrais que vous me rapportiez ici .. une balle D.*

Afin de se consoler, Dumanet sortit de sa poche une poignée de ce tabac dénommé officiellement: « Scaferlatti pour les troupes », et dont il retira les bûches avec un soin méticuleux; malgré ça, le papier à cigarette creva sous un copeau oublié, et Dumanet, découragé, jeta le tout loin de lui.

A ce moment, une main se posa sur son épaule, et un homme à barbe blonde et à lunettes d'or, lui demanda, avec un léger accent tudesque:



... puis il s'installa avec orgueil aux premières places du beuglant, devant un pernod carabiné.

— Voulez-vous me permettre de vous offrir un cigare, mon ami?

Sans méfiance, Dumanet accepta.

— Voulez-vous gagner cent sous? continua l'étranger d'une voix douce.

— Oôôh Oui!... acquiesça Dumanet, que l'émotion et la joie étranglaient. Que faut-il faire? Si c'est pour descendre une barrique à la cave ou monter une armoire à glace, je vous réponds que je suis un peu là!

L'autre sourit avec indulgence devant cet enthousiasme au travail, mais il secoua négativement la tête:

— Non, je ne veux pas vous donner une besogne bien fatigante. Il s'agit d'une commission.

Cent sous pour une commission! songea Dumanet, c'est bien payé. Il va sûrement m'envoyer à cinquante kilomètres d'ici. Enfin, si le colon me donnait une thune chaque fois qu'on fait cinquante kilomètres, ça pourrait aller. Ça nous mettrait à deux sous du kilomètre. On aurait plus qu'à avoir un petit taximètre sur son dos.

— Oui, reprit l'homme blond, une simple petite commission. Je voudrais que vous me rapportiez ici... Il hésita un peu, puis reprit plus bas... une balle D.

Dumanet pâlit, et il lui sembla, sur le moment, que cette offre était aussi une insulte. Mais il réfléchit, et l'amour du gain dut l'emporter, sans doute, car il finit par accepter.

Le soldat rentra ensuite à la caserne où il se procura, je ne sais comment, une des terribles balles, puis il rejoignit son complice auquel il la remit discrètement.

L'espion la cacha précipitamment dans sa poche, donna les cent sous promis et disparut.

O vous! citoyens vertueux! qui croyez encore à la puissance du remords et qui pensez voir, comme dans le tableau de Prud'hon, la Justice et la Vengeance divines, sous la forme de dames peu aimables, poursuivre dans le ciel le criminel qui fuit, perdez toute illusion! L'argent de la trahison ne brûla point les mains de Dumanet. Le sourire aux lèvres, il s'en fut acheter un paquet de tabac fin puis s'installa avec orgueil aux premières places du « beuglant », devant un pernod sucre carabiné.

Pendant ce temps, l'espion, joyeux comme Méphistophélès après la conclusion d'un pacte infernal, rentrait chez lui par des rues détournées.

Il s'enferma dans son laboratoire, mit un masque protecteur, serra doucement sa précieuse acquisition dans un petit étau capitonné de feutre et fit l'extraction de la balle avec la délicatesse d'un dentiste américain extrayant une molaire à un client riche et douillet.

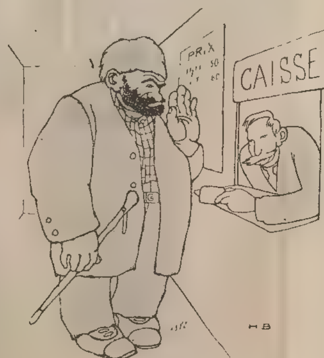


La balle D livrée par Dumanet n'était qu'un porte-mine

Il y parvint enfin, mais au lieu d'une balle, ce fut une simple mine de crayon qu'il retira.

La balle D, livrée par Dumanet, n'était qu'un porte mine!

Georges Le Mardeley.



PRUDENCE

— Si vous prenez dix billets pour dix bains, vous aurez une réduction.

— Oui, mais me garantissez-vous que je vivrai encore dix ans?

Pêle-Mêle Causette

Et voilà qu'un lecteur me fait un grave reproche:

« — Depuis bien des années, me dit-il, c'est la première fois que vous laissez passer l'hiver sans réclamer l'union des sociétés privées de bienfaisance. »

Le reproche m'est sensible. En effet, d'année en année, à chaque réapparition du froid, j'avais coutume de jeter au vent ma faible plainte en faveur des nécessiteux, de ceux pour lesquels l'hiver est toujours implacable.

J'égrenais mon chapelet et je prêtais l'oreille, espérant toujours et quand même que ma mélopée finirait par trouver un écho.

Ce n'était, hélas! qu'une chimère. La charité privée, qui pourrait faire tant de bien, si elle était unie et organisée, ne veut obéir qu'à sa fantaisie. Elle répudie toute discipline.

Quant au directeur de l'Assistance publique, M. Mesureur, qui avait promis de réformer l'Assistance privée, il n'a pas donné suite à son projet. Peut-être la tâche lui a-t-elle semblé trop ardue.

Et pourtant, les cœurs sensibles ne manquent pas en France. On en a la preuve par les élans de solidarité qu'engendrent les grandes catatrophes.

Mais en dehors de ces occasions manifestes de secourir son prochain, l'exercice de la charité n'est guidé, ni facilité par rien.

Il n'y a ni sollicitation, ni publicité pour les cas isolés de souffrances.

Et cependant, ces cas sont nombreux.

Un moment, j'avais caressé le vague espoir que, pour établir un contact entre les sociétés de bienfaisance et le public, et pour former un groupement des sociétés, une tentative serait faite de consacrer les boutiques si délaissées du Palais Royal, aux diverses œuvres d'assistance privée.

Ma proposition n'a pas eu plus d'écho que mes coutumières lamentations.

Et maintenant, mon correspondant veut-il savoir pourquoi j'ai mis un terme à mes jérémiades chroniques? Tout simplement parce qu'elles donnaient prise à des arguments que je ne voulais pas justifier.

« Ne voyez-vous pas, m'écrivaient des partisans du collectivisme, combien égoïste est votre société individualiste. La solidarité humaine est chose si négligeable dans vos préoccupations, que le vrai pauvre ne sait pas où s'adresser pour être secouru. Vous ne trouvez même pas le moyen d'organiser la charité d'une façon efficace. Chez nous, au contraire, la solidarité est un principe fondamental, un article de foi. »

A ces lettres, je ne répondais pas, espérant que les événements me fourniraient une réponse, car, effectivement, j'étais pris au dépourvu.

Mais, comme sœur Anne, je ne voyais rien venir, et j'ai cessé de gémir pour ne pas me laisser entraîner sur le terrain de la politique.

Voilà pourquoi je me suis abstenu cette année.

Fred Isly.



TRANSFORMATION

Le barbet de la blanchisseuse qui est tombé dans le baquet d'eau amidonnée!...

Bonne réponse

Pendant la guerre hispano-américaine, un Français, qui se trouvait à Cuba, rencontra un jour sur son chemin un indigène qui fumait paisiblement un gros cigare, à l'ombre d'un palmier.

Cette tranquillité d'esprit, alors que tout le pays était à feu et à sang, intrigua d'autant plus le Français que l'indigène était un gaillard solide et propre à faire un bon soldat.

— Comment se fait-il que vous jouissiez d'une pareille insouciance quand votre malheureuse patrie est si bouleversée?

L'homme retira son cigare de sa bouche, exhala longuement un jet de fumée et répondit sans s'émouvoir:

— Avez-vous jamais vu deux chiens se battre pour un os?

— Certes, dit le Français.

— Fort bien! Mais dans ce cas, avez-vous jamais vu l'os se battre?

* * *

MÉCONTENTEMENT

Vous avez déjà rencontré des flemmards, évidemment. Vous avez aussi rencontré des gourmands.

Mais vous n'avez, certes, jamais rencontré ces deux défauts poussés au degré où les possède mon ami Grazalar.

Grazalar, dans ces conditions, végétait péniblement dans la misère. La paresse et la gourmandise ne sont pas les adjuvants de la richesse.

Cependant, un jour, Grazalar eut la chance inouïe de gagner un million dans une loterie.

Cela s'est passé il y a un an. Quelle influence ce changement avait-il eu sur les habitudes du brave homme? Sa femme, que je rencontrai un jour, m'éclaira sur ce point:

— Grazalar, me dit-elle, serait le plus heureux de tous les hommes s'il n'avait deux motifs de mécontentement.

— Quels sont ces deux motifs?

— Le premier, c'est d'avoir à sortir du lit pour se mettre à table. Et le second, c'est d'avoir à se lever de table pour se mettre au lit.

* * *

Maximes orientales

Les enfants et les fous s'imaginent que vingt francs et vingt ans ne peuvent jamais finir.

* * *

Trois *peu* et trois *beaucoup* sont pernicieux à l'homme:

Beaucoup parler et peu savoir;
Beaucoup dépenser et peu avoir;
Beaucoup présumer et peu valoir.

* * *

La vaine gloire a des fleurs, mais point de fruits.

* * *

Qui veut faire fortune en un an, se fait empaler en moins de six mois.

* * *

La plus mauvaise roue d'un charriot est celle qui fait le plus de bruit.

* * *

DIVINATION

Nous sommes dans le salon de la chiromancienne.

Une Cliente. — Aôh! l'on avait dit à moâ que vous savez lire very well dans le main des gentlemen et des ladies. Voulez-vous voir le main de moâ.

La Chiromancienne. — Volontiers! Et tenez! je vois que vous êtes Anglaise!

— Aôh yes! Ça ce était tout à fait extraordinaire!







LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE

Se voir enlever son chapeau par un brusque coup de vent.

Courir après le fugitif en même temps qu'un autre monsieur, qui bientôt s'arrête, vous abandonnant le soin de la poursuite.

S'essouffler en une course folle tout autour de la place et finalement rattraper l'objet volage. A ce moment, voir arriver le monsieur qui réclame son chapeau et remercie du mal qu'on s'est donné.



Se rappeler seulement alors qu'on avait attaché son chapeau avec un caoutchouc, qu'on l'a donc dans son dos, et qu'on s'est esquinté pour un inconnu.

Courrier Pêle-Mêle

Chinois et Japonais.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 17 janvier dernier, M. A. Turon demande s'il y a vraiment une grande analogie entre la langue chinoise et la langue japonaise. Permettez à un lecteur qui a quelque peu étudié ces deux langues, de lui donner quelques renseignements à ce sujet.

Pour être clair, distinguons la langue écrite et la langue parlée.

Langue écrite. — Il y a une certaine analogie entre la langue écrite chinoise et la langue écrite japonaise; mais il ne faut pas la pousser trop loin.

Ces deux langues se ressemblent plutôt par la forme, c'est-à-dire par les caractères qui ont été introduits de la Chine dans le Japon au troisième siècle de notre ère et que les Japonais se sont appropriés. Mais pour la structure, pour la constitution de la langue elle-même, les différences sont très grandes.

D'abord, la langue chinoise est une langue *monosyllabique*, c'est-à-dire composée uniquement de monosyllabes, de racines ou clefs toujours invariables; tandis que la langue japonaise est une langue *agglutinante, polysyllabique*, c'est-à-dire composée aussi de racines, qui gardent leur sens primitif, mais renformant, en outre, d'autres éléments qui s'agglutinent, pour ainsi dire, à ces radicaux pour former des mots nouveaux.

En ce sens, la langue japonaise est supérieure à la langue chinoise, parce que sa formation est plus savante et son vocabulaire plus riche.

Pour former ses mots, la langue chinoise dispose de 214 clefs qu'elle place de différentes manières; la langue japonaise, en empruntant aux caractères idéographiques chinois ses 4? caractères, forme ses mots en ajoutant à ces radicaux des désinences qui marquent l'état et l'action, et servent ainsi à la déclinaison des noms et à la conjugaison des verbes. D'où une grande différence.

Langue parlée. — Il y a peu d'analogie entre la langue parlée japonaise et la langue parlée chinoise. Cette dernière offre beaucoup plus de difficultés, car les monosyllabes dont elle se compose changent de sens, suivant la place qu'ils occupent dans la phrase et suivant le ton dont ils sont prononcés. Car on distingue cinq flexions de la voix ou cinq tons principaux dans la langue parlée chinoise: ouvert, muet, montant, descendant, rentrant. De là une grande difficulté pour la compréhension de la langue chinoise; de là aussi ce caractère musical, qui fait de cette langue une langue excessivement chantante, et qui la différencie de la langue japonaise qui, grâce à sa constitution plus savante, n'a pas besoin d'avoir recours aux cinq tons chinois.

S'il y a quelque analogie entre les deux langue parlées, c'est que toutes deux sont harmonieuses et sonores; mais la langue japonaise l'emporte pour la sonorité, car presque tous ses mots se terminent par des voyelles.

En résumé, il y a peu d'analogie entre la langue chinoise et la langue japonaise.

Recevez, etc.

G. Pottier (Chartres).

* * *

Instruments de musique.

Monsieur le Directeur,

Me sera-t-il permis de poser à vos lecteurs une question d'ordre musical?

Je m'empresse de dire que je ne suis pas musicien. Cela excuse quelque peu ma demande. Et, comme j'ai lieu de supposer que je ne suis pas le seul de vos lecteurs qui n'entretienne pas de rapports avec Euterpe, la réponse intéressera peut-être des profanes de mon acabit.

Dans toutes les branches de l'activité sociale, les instruments du travail se sont graduellement perfectionnés.

La mécanique est venue partout en aide à la main-d'œuvre et a facilité la production.

Il n'y a que les instruments de musique qui semblent ignorer tout progrès. Sont-ils donc immuables et figés dans leur forme définitive?

Et ne peut-on imaginer des instruments plus chantants ou plus sonores, ou encore produisant des sons tout différents de ceux que nous connaissons depuis si longtemps.

On pourrait croire que la nature, qui est la base de toute entité, doive fournir à la musique des modèles comme elle en procure aux autres arts.

Le vent qui souffle, les oiseaux qui chantent, l'eau qui clapote et qui murmure, le feuillage qui bruisse et la mer qui déferle, ne sont-ils pas les instruments d'un orchestre immense et éternel, celui de la nature?

Pourquoi nos instruments ne font-ils aucun effort pour rendre eux également ces sublimes harmonies?

Faut-il admettre que, contrairement à toutes autres choses, eux seulement ont atteint la perfection, ou, du moins, le summum de la perfection à laquelle ils puissent aspirer?

La question est peut-être naïve, et d'un mot vos lecteurs mélomanes la trancheront, sans doute. Qu'ils excusent mon ignorance, qui ne demande, du reste, qu'à s'éclairer.

Recevez, etc.

L. Taret.

Questions interpêlemêlistes

Peut-on dire que la photographie des couleurs est définitivement acquise à la science et qu'elle est entrée dans le domaine de la pratique?

Edgard G.

* * *

Est-il possible de calculer, approximativement, dans combien d'années le charbon contenu dans la croûte terrestre sera épuisé?

Ellien.

* * *

Comment nomme-t-on ceux qui s'occupent des aéroplanes? Doit-on dire: aéroplaneurs ou aéroplanistes? Et comment désigne-t-on leur spécialité? Aéroplanisme, aéroplanation; ou comment encore?

Lastic.

Le régime de la Bastille

Les historiens et chroniqueurs qui ont laissé des ouvrages sur la Bastille ne sont pas d'accord sur le régime auquel étaient soumis les prisonniers de l'ancienne forteresse d'État.

On servait deux repas par jour, et, à en croire l'abbé de Roquette, un des plus fameux prisonniers, les menus étaient si abondants qu'il laissait toujours à son porte-clés la moitié de ses plats.

Latude, lui, ne se plaint que de la monotonie avec laquelle la même nourriture est servie pour chaque jour de la semaine, « ce qui permet, dit-il, de prédire pendant un siècle ce qu'on aura le lundi, le mercredi ou le vendredi ».

Voltaire, qui fut deux fois embastillé, se





MENAGE DE CELIBATAIRE

M. Célibat, pour éveiller le zèle de sa bonne, écrit une recommandation dans la poussière.

Et la bonne a tenu à l'informer qu'elle s'est montrée sensible à la recommandation.

plaignait seulement de l'incommodité de sa demeure. On connaît sa lettre au Régent qui, après l'avoir tiré de la prison où lui-même l'avait fait écrouer, l'assurait de son amitié: « Je remercie Votre Altesse Royale de s'occuper de ma nourriture, mais je la supplie de ne plus s'occuper de mon logement. »

Les détenus étaient-ils donc si mal logés? Pas tous, puisque les grands seigneurs pouvaient se meubler à leur guise et installer dans une chambre assez vaste des jeux de quilles et même un billard.

Par exemple, les plumes et le papier étaient rigoureusement interdits, et pour les remplacer, les prisonniers avaient recours à toutes sortes de stratagèmes. L'abbé de Roquette se sert des feuilles de papier qui enveloppent les paquets de chandelles dont il fait une grande consommation, et écrit avec une arrête de poisson; Latude écrit avec un fêtu de paille imprégné de son propre sang.

Les prisonniers de marque étaient autorisés à une promenade quotidienne d'une heure dans la cour intérieure de la Bastille ou sur la plate-forme des tours. Mais cette dernière faveur fut supprimée par le gouverneur de Launay, parce que les prisonniers ameutaient les passants, ou, comme Latude, communiquaient avec l'extérieur et pouvaient ainsi se faire aider pour une évasion.

D'aucuns, dans leur cellule, jouaient d'un instrument; tel le *Masque de fer* qui pinçait de la guitare. D'autres s'y livraient à des travaux de patience. Pellisson, le secrétaire de Fouquet, avait mis des mois à apprivoiser une araignée, qui fut écrasée à dessein par le gouverneur, M. Besmaux. Le pauvre Pellisson en fut navré.

— Ah! monsieur, dit-il au gouverneur, j'aurais mieux aimé que vous m'eussiez cassé le bras!

Les évasions de la Bastille furent assez nombreuses. La plus remarquable est assurément celle de Latude. Celui-ci, en 18 mois, fabriqua avec du linge et des draps de lit, une échelle de corde de quatre-vingts mètres et forgea les outils suffisants pour desceller les barres de fer des cheminées et percer les épaisses murailles.

L'échelle de corde de Latude est actuellement une des curiosités du musée Carnavalet.



DISTRACTION

— Mon monocle ne vaut rien! Impossible de voir les aiguilles de ma montre!

* * *

Étudiants d'autrefois

A propos des récentes manifestations des étudiants en médecine, il m'a paru intéressant de rechercher, dans les vieilles chroniques, les privilèges des universitaires d'antan.

Au moyen âge, tout écolier devenait noble de droit et portait l'épée en signe de noblesse. Quand l'un d'entre eux arrivait dans une ville, les bourgeois de la cité étaient tenus de lui trouver un logement, et le propriétaire ne pouvait, sous aucun prétexte, donner congé à son locataire. Les voisins qui troublaient l'écolier par leurs travaux bruyants ou l'incommodaient à cause des mauvaises odeurs de leurs boutiques, se voyaient dans l'obligation de déménager.

L'écolier jouissait de tous les privilèges et ne supportait aucune charge.

Philippe VI de Valois rendit, en 1340, une ordonnance qui exemptait l'étudiant de tout péage, de toute imposition, punissait de peines corporelles le financier qui inscrivait les ecoles sur son rôle de contributions, et condamnait au bannissement l'huissier qui avait saisi les biens d'un étudiant de l'Université.

L'écolier n'était pas obligé de payer les dettes contractées avant le temps de sa scolarité. S'il en contractait pendant cette durée,

le créancier devait l'assigner trois fois pour que la citation fût valable et légale. Les créances de l'étudiant passaient avant celles de tous autres ayants droit; jamais il n'était permis de saisir ses livres. On ne pouvait, non plus, l'arrêter dans l'enceinte de son collège.

Ces agrégations d'étudiants firent, du reste, respecter constamment leurs prérogatives; rarement elles furent violées au temps de la splendeur de l'Université, et les auteurs de ces violations expièrent toujours leur crime par des condamnations éclatantes que le pouvoir ne refusait jamais aux exigences de cette jeunesse ardente et indisciplinée.

A Paris, avant d'entrer en fonctions, le chevalier du guet jurait sur le saint Evangile de respecter les privilèges universitaires. Le prévôt de Paris, juge spécial des écoliers, prêtait serment entre les mains du recteur de l'Université.

Les étudiants avaient un costume particulier: robe noire et bonnet rond; les régents ou professeurs se distinguaient des élèves par leurs robes à longues rangées de boutons, et par leur bonnet de forme carrée. Ils inspiraient à toute cette jeunesse une sorte de vénération qui se manifestait, au moment de leur entrée en classe, par des applaudissements et des trépignements frénétiques.

***

Ce n'est pas pour des Prunes !

Sait-on d'où vient l'expression si populaire: « Ce n'est pas pour des prunes! » On rapporte sur son origine une histoire assez curieuse:

En revenant d'un voyage en Palestine, des chevaliers rapportèrent des prunes, fruits alors presque inconnus en France, et dont ils firent cadeau à la reine Claude, fille de Louis XII et première femme de François Ier. La souveraine fut enchantée de ce présent, et, après avoir goûté de ce mets rare et recherché, elle fit planter les noyaux dans le jardin des Tournelles. La semence réussit admirablement, et la reine surveilla elle-même, avec un soin jaloux, la culture de ces arbres exotiques. Les fruits parfumés qu'ils donnèrent alors, reçurent le nom de « Reine-Claude ».

Or, en ce temps-là, vivait un pauvre « escholier » qui n'avait ni sou, ni maille, et qui, faute d'autre abri, passait souvent ses nuits au pied du jardin des Tournelles. Et il fut fort surpris, un jour, en apercevant les branches des pruniers qui débordaient sur la route, surchargées de fruits appétissants. Une envie folle lui vint d'y goûter; cependant, refrénant son impatience, il attendit le soir, et quand fut venue la nuit, il grimpa sur le mur pour se régaler à l'aise. Et comme les fruits étaient bons, et qu'il avait faim, il répéta son petit exercice le lendemain, le surlendemain... tous les jours, si bien qu'à la fin la disparition extraordinaire des prunes éveilla l'attention de la reine, qui fit surveiller les abords de ses arbres favoris. Et l'enfant, le soir de cette décision, ayant imprudemment commis son larcin quotidien, fut appréhendé au collet par les gardes du palais, conduit devant les juges et pendu en face des arbres dévalisés.

A quelques jours de là, un vagabond, — voleur de profession, celui-là — tenta de dérober les diamants de la couronne. Son dessein ayant échoué, il fut, comme l'escholier, condamné à être pendu « haut et court ». Le jour de l'exécution, on l'amena au pied du gibet, et lui, regardant alors la dépouille de son prédécesseur, s'écria avec un rire méprisant et gouailleur:

« — Au moins, si je suis pendu, moi, ce n'est pas pour des prunes! »

***



LE RENARD ET LE BRACONNIER

LE RENARD. — Chouette! Ça fera toujours un concurrent de moins!



L'ANGLAISE MYOPE — Où ces Parisiennes s'arrêteront-elles dans les exagérations de chapeaux?

Les vélos de nos pères.

Bons pédards, qui pédalez librement à travers Paris, savez-vous qu'il fut un temps, — très ancien — où la circulation de ce qu'on appelait alors les « vélocipèdes », était rigoureusement interdite dans un grand nombre de rues et d'avenues?

La chose nous semble aujourd'hui assez surprenante; et, cependant, voici l'ordonnance de police du 9 novembre 1874, qui nous donne officiellement confirmation du fait et qui énumère les voies parisiennes interdites à la circulation des « vélocipèdes ».

Ces voies inhospitalières étaient:

Le boulevard de la Madeleine;

Les rues de Rivoli, Saint-Honoré, Neuve-des-Petits-Champs, Montmartre, du Pont-Neuf, St-Denis, Vivienne, de la Paix, Royale, du Havre, du Temple, Saint-Martin, Vieille-du-Temple, St-Antoine, Dauphine, de Buci, du Bac, de l'Abbé-de-l'Epée, et enfin les rues comprises dans le périmètre des Halles, jusqu'à 10 heures du matin;

Les avenues des Champs-Elysées, de la Grande-Armée, du Bois-de-Boulogne, Marigny, d'Antin, Montaigne.

Les places de l'Étoile, de la Concorde, de la Madeleine et du Havre:

Pauvres cyclistes de 1874... Ils ne pouvaient pas enfourcher leur bécane pour faire un tour de promenade, sans être hantés par la crainte de s'engager inopinément dans une voie prohibée et d'attraper un procès-verbal. Il leur fallait étudier à fond le plan de Paris, pour éviter de se tromper, et cela empoisonnait leur joie sportive.

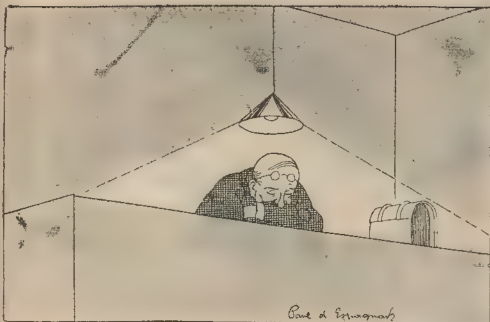
Et ceux qui habitaient dans une de ces voies prohibées, comment faisaient-ils pour sortir sans essuyer mille persécutions?

Dieu merci, le Progrès a marché depuis ce temps. Mais la date du 9 novembre 1874 marque une époque importante dans l'histoire du cyclisme, car c'est la première ordonnance de police qui le concerne. Jusqu'à ce jour, la circulation des vélos n'était soumise à aucune réglementation.

La première défaite de Napoléon

Ceci est de l'histoire. L'aventure, parfaitement authentique, est rapportée tout au long dans les mémoires du général baron Thiébault, et puisque la mode est aux reconstitutions historiques, nos lecteurs en liront avec intérêt le récit.

C'était en mars 1806. L'Empire était proclamé depuis deux ans, et Napoléon cherchait à donner à son entourage le faste le plus





LA COMPLAINTE DU BUREAUCRATE

Je voudrais bien travailler, mais par une fatalité des circonstances, ma lampe, qui éclaire admirablement quand je dors...

...me laisse dans la plus profonde obscurité, quand je me redresse pour travailler.

royal. Chacun s'ingéniait à l'envi à prendre de grandes allures et à imiter les belles manières d'autrefois. C'était, du reste, un des meilleurs moyens de faire sa cour.

Le maréchal Berthier, alors major général, possédait, aux environs de Paris, une superbe propriété, entourée d'un parc immense. En bon courtisan, il imagina d'offrir à l'Empereur une fête magnifique, laquelle devait être précédée d'une chasse aux lapins.

Des lapins, il n'en existait pas dans le parc. Aussi, Berthier donna l'ordre d'en acheter un millier, qui devaient y être mis et lâchés le matin même de la chasse, au moment favorable.

L'assistance, ce jour-là, fut des plus brillantes. Les toilettes les plus riches, se mêlaient aux uniformes chamarrés de tous les grands personnages de la cour. Au milieu de tous ces ors, le costume sévère de Napoléon ressortait davantage.

Seul, en avant de tous, isolé respectueusement, l'Empereur, armé d'un fusil, se tenait prêt, le doigt sur la détente, attendant le lâcher de lapins.

Le signal est donné. De toutes parts s'échappent nos Jeannots en des galopades effrénées. C'est le moment d'avoir du coup d'œil et de l'adresse. Napoléon épaule..., mais il n'a pas le temps de tirer.

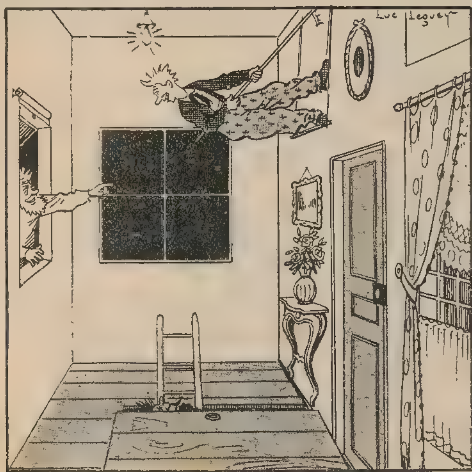
Les lapins se sont réunis en une masse compacte. Ils font face aux chasseurs, et soudain, tête baissée, se précipitent sur eux. Devant cette charge furieuse, chacun recule, le désarroi se met dans l'assistance. Mais c'est surtout à l'Empereur que semblent en vouloir les enragés rongeurs. Ils l'assaillent de toutes parts, s'amoncellent dans ses jambes. Napoléon trébuche, il va tomber. Non, un secours lui arrive. Ce n'est pas la vieille garde, mais des valets armés de fouets, qui accourent, et à grands coups dispersent les assaillants.

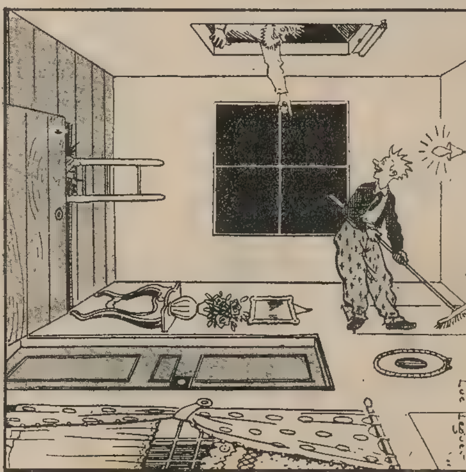
Ceux-ci s'enfuient d'abord, mais se reforment aussitôt, font volte-face, et, en bataillons serrés, se rejettent à l'assaut.

Cette fois, la phalange de valets est débordée. L'Empereur est tourné, assailli par devant, par derrière. C'est en vain qu'il lutte. Il fléchit sous le nombre et bientôt, ce grand général, vainqueur dans cent combats, n'a plus qu'une ressource, il jette son fusil et s'enfuit, abandonnant le champ de bataille.

Ainsi qu'on l'a sans doute deviné, l'exécuteur des ordres de Berthier, ignorant qu'il y eut lapin et lapin, avait acheté des lapins de clapier au lieu de lapins de garenne. Ceux-ci avaient pris les invités pour des coupe-choux et s'étaient précipités vers eux avec une familiarité d'autant plus pressante que leurs coupe-choux les avaient laissé jeûner depuis la veille. Napoléon, dont le costume plus sombre était peut-être moins intimidant, et aussi parce qu'il se trouvait en première ligne, avait été surtout en butte aux attaques les plus pressées. Quoi qu'il en soit, l'aventure est piquante et méritait d'être rapportée.

(Puisé dans les Mémoires du général Thiébault.)





UN DESSIN EMBARRASSANT

Ayant égaré le texte qui accompagnait ce dessin, la Direction du *Pêle-Mêle* a cru pouvoir le mettre en page de cette façon avec la légende suivante:

AU CIRQUE. — Les clowns excentriques dans leurs exercices.

A la dernière heure, elle apprend que le dessin a été mal mis en page, et elle répare son erreur. Le dessin de notre collaborateur représente un atelier de décorateurs. Un peintre est en train de brosser un salon pour le Théâtre Français.







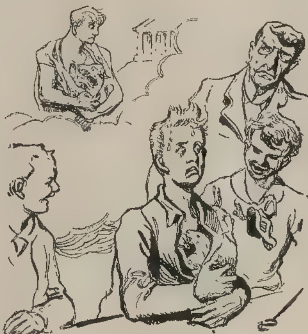
DESILLUSIONS

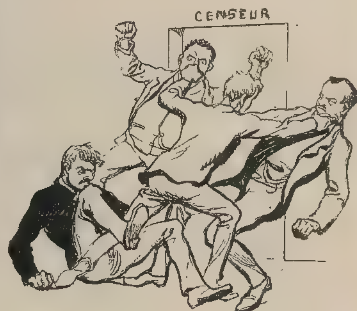
« — Imitez les nobles exemples que nous offre l'histoire », disait à Eusèbe son vieux précepteur. Eusèbe à qui on avait fait admirer l'enfance de Du Guesclin, qui avait coutume de rosser ses petits camarades et de rentrer le soir les habits en lambeaux...

... brûla de marcher sur d'aussi illustres traces et y réussit assez bien. Si bien que ses parents le mirent au pain sec et lui interdirent de sortir du parc.

L'exemple de Turenne dormant sur l'affût d'un canon, sans souci de la fraîcheur de la nuit, ni de la dureté de la couche, avait frappé Eusèbe. Il choisit une nuit étoilée, pour aller dormir...







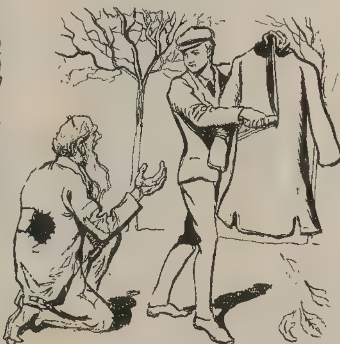
... sur un des canons de l'Esplanade et s'entraîner ainsi comme son illustre modèle, aux fatigues de la guerre..

Il en résulta pour lui une fluxion de poitrine, une verte semonce de ses parents affolés, et, après guérison, l'internement dans un lycée.

« — Imitez les nobles exemples que nous offre l'histoire », lui dirent les professeurs de l'Université. Ils lui citèrent celui d'un jeune Spartiate qui, ayant dérobé un renard, aima mieux se déchirer la poitrine sous sa tunique, que de révéler son larcin. Eusèbe en fit autant avec un cochon d'Inde volé au laboratoire... les cris perçants de l'animal le firent découvrir. Il fut privé de sortie pendant un mois.

Eusèbe résolut d'aller protester auprès du censeur, se heurta à la consigne des garçons de bureau. Un exemple historique lui revint en mémoire, celui de Jean Bart, contempteur des courtisans...







...bousculant leur troupe insolente pour pénétrer auprès de Louis XIV. Eusèbe bouscula les garçons de bureau.

Il fut renvoyé du lycée séance tenante et réexpédié à ses parents.

Comme il rentrait chez eux, il rencontra un pauvre diable grelottant sous la bise glaciale. Le noble exemple, si souvent cité de Saint-Martin, lui revint en mémoire. Il fendit son pardessus en deux ...

...et en remit la moitié au miséreux, comme avait fait le légionnaire.

A sa vue, sa mère poussa les hauts cris et son père, excédé, le fit engager comme mousse....





MAISONS DE RETRAITE IDEALE

Le rêve de tout commerçant est de pouvoir, après fortune faite, se retirer des affaires. Et, en attendant cet heureux moment, il vit, joyeux.

Hélas! à peine a-t-il atteint ce but qu'il s'embête à mourir et se désespère de son désœuvrement.



Que ne prend-il modèle sur les artistes, qui, dans leur retraite, ont un petit théâtre, sur lequel ils jouent la comédie, ne pouvant se résigner à abandonner tout à fait leur métier.



Pourquoi ne pas fonder une maison de retraite pour les commerçants qui, retirés des affaires, ne savent que faire de leurs dix doigts. Dans un vaste parc se trouveraient de petites boutiques où ils exerceraient leur ancien métier. Et ils pourraient vendre même des produits sophistiqués, ce serait sans importance, puisque personne ne les mangerait.



Et, pendant que nous y sommes, pourquoi ne pas fonder la maison de retraite des anciens parlementaires? Quelle consolation pour les black-boulés d'avoir un endroit où ils auraient l'illusion de se trouver encore à la Chambre.



Et, enfin, pour ne pas s'arrêter en si beau chemin, fondons aussi la maison de retraite pour anciens Présidents de République. Est-il un sort plus douloureux que celui d'un homme qui a été au faîte des honneurs et qui n'est plus rien?... Ils trouveraient, dans la maison de retraite que nous préconisons, et le confort de l'Elysée, et des figurants qui leur rappelleraient les beaux jours d'antan.



REGRETS

— Tu ne vas pas dire au revoir à M. Durand?
— Non, nous sommes fâchés. Et pourtant, jadis nous ne nous quittions jamais... il me payait toujours à boire. C'était mon *désaltère-ego*.



BONNE NOUVELLE

— Maman!... maman!... J'ai-z-été premier en français.

EXPRESS-POCHADE

MODE

LA MAMAN. — Tu as l'air triste aujourd'hui, Suzanne, qu'est-ce qui te tourmente?
SUZANNE. — Mais, maman, je t'assure...
LA MAMAN. — Vas-tu faire des cachotteries à ta mère?
SUZANNE. — Non, ma petite maman.
LA MAMAN. — Eh bien! dis-moi quel est le sujet de ton chagrin?
SUZANNE. — C'est que je vois bien que tu ne veux pas que j'épouse M. René.



LA MAMAN. — Moi! qu'est-ce qui peut te faire supposer chose pareille?
SUZANNE. — Si tu n'étais pas opposée à mon mariage avec M. René, tu ne m'aurais pas acheté cette fourrure!
LA MAMAN. — Je ne vois pas le rapport entre cette fourrure et ton mariage.
SUZANNE. — M. René est blond.
LA MAMAN. — Eh bien?
SUZANNE. — Eh bien! un blond ça jurerait avec ma fourrure de renard bleu.

Nos Rivières

Un monsieur, équipé en pêcheur d'opéra-comique, examinait, d'un œil prétendu connaisseur, les rives de la Marne à Champigny.
Il avisa un passant:
— Monsieur, cette rivière est bien propriété publique, n'est-ce pas?
— Certes, Monsieur.
— Je puis donc, sans crainte, m'installer là?
— Evidemment.
— Et si j'amène du poisson, personne ne criera?
— Si fait, tout le monde criera...
— Mais ne me disiez-vous pas à l'instant...
— Vous ne m'avez pas laissé finir ma phrase. Je disais que tout le monde criera... au miracle!



NOS MENDIANTS

— Je vous reconnais, vous étiez aveugle auparavant.
— Oui, mais j'ai vendu mon fonds à celui qui est là-bas. Je n'ai plus le droit de m'établir dans la même partie. Il faut de la loyauté en toute chose.

LE DÉPUTÉ SOCIALISTE



Vous croyez que c'est drôle, notre situation à nous autres, les purs de la gauche. Forcés d'avoir une barbe hirsute quand il nous serait si doux d'être pommadés, de fleurer bon l'héliotrope ou la violette!...



Et puis ça coûte d'être obligé de paraître gueux et pauvre. Vous ne vous imaginez pas ce que la construction de ma maison que voici, a demandé de peines à mon architecte! C'est plus difficile à édifier qu'une villa à allures régulières.



Je mange dans de la porcelaine *raccommodée-imitation* qui a exigé, pour sa fabrication, le labeur intelligent d'artistes consciencieux et... chers.



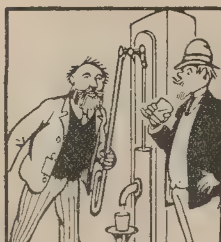
— Vite! vite! dis-je parfois à mon valet, Baptiste, transformez-vous! Voici les gens de mon comité qui arrivent!... Le brave garçon, ex-acteur applaudi de nos grandes scènes parisiennes, sait ce que cela veut dire...



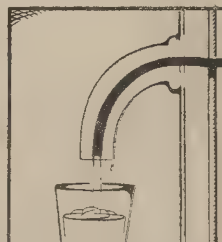
Et, une minute après, il peut se présenter sous les apparences d'une simple bonne à tout faire. Il ferait bon que mes comitards vissent chez leur député des larbins, comme on en voit chez nos adversaires!...



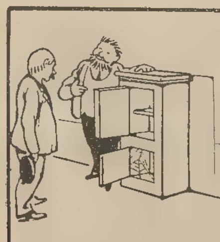
Il faut voir mon brave Baptiste essuyer les vieilles bouteilles dont le contenu doit rafraîchir mes visiteurs. Ils prennent pour de l'ordinaire à douze sous du vieux Mâcon de derrière les fagots! Essuyer de si vénérables bouteilles! Baptiste en pleure!



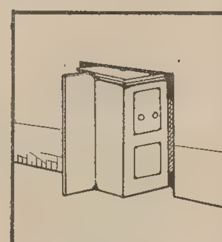
Parfois, je les invite simplement à boire à la pompe « comme je fais souvent moi-même, dis-je ». Nous buvons ainsi à tour de rôle.



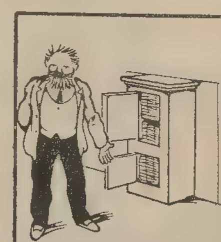
Je ne suis nullement obligé de leur dire que, lorsque je pompe pour eux c'est de l'eau qui vient, mais que lorsque je pompe pour moi, grâce à un dispositif spécial, c'est du vin blanc qui arrive par un tuyau traversant le corps de pompe.



Souvent, certains de mes électeurs viennent essayer de me soulager de quelque argent. Je leur montre mon coffre-fort absolument vide, ce qui les navre, évidemment.



Mais dès qu'ils ont le dos tourné, mon bien-aimé coffre tourne sur lui-même...



Il est double, heureusement, et bien garni de titre de ce côté.

Pour le cas où je subirais des demandes dans la rue, je puis



toujours montrer mon porte-monnaie vide; mais comme j'ai besoin d'argent pour moi-même je le fais sortir mystérieusement de ma canne, admirablement conditionnée pour cela.

DE NOS LECTEURS

Républicains ou Cosaques?...

« L'Europe, a dit Napoléon Ier, sera républicaine ou Cosaque. » Ce mot célèbre avait passé, jusqu'à présent, pour une boutade.

Aujourd'hui, les vues pessimistes d'un de nos confrères d'Outre-Manche, le *Daily Chronicle*, lui donnent un regain d'actualité. Et c'est la « crise de la dépopulation » qui fait qu'on exhume cette curieuse prophétie de l'Empereur.

Apprêtons-nous à devenir tous Cosaques en des temps prochains. Les statistiques de la natalité dans l'Europe Orientale ne nous laissent aucun doute à cet égard. Voyez plutôt:

Augmentation annuelle de la population européenne: Russie: 2.464.000.

Allemagne	822.000
Angleterre	690.000
Italie	374.000
Autriche	323.000
Hongrie	229.000
Total	2.438.000
Diminution: France	20.000
Total	2.418.000

Comme ces chiffres l'indiquent, la Russie l'emporte sur les principales nations européennes, par le fait de la diminution de la natalité en France. — Républicains ou Cosaques? Voilà une nouvelle face du problème que M. Piot n'avait pas envisagée.

* * *

C'est une autre paire de manches.

Cette locution est venue d'un usage fort en faveur au douzième siècle. Deux fiancés qui voulaient former un tendre engagement, échangeaient une paire de manches comme gage du don mutuel qu'ils se faisaient de leur cœur et ils se les passaient aux bras, en promettant de n'avoir jamais plus chère parure.

Dans une nouvelle du troubadour Vidal de Besaudun, on voit deux jeunes gens se jurer de

porter manches et anneaux l'un de l'autre. Cette promesse, il est vrai, n'engageait pas plus que les autres du même genre; celui qui devenait inconstant n'avait qu'à jeter au rebut la paire de manches de la veille, et à la remplacer par une autre; celle qui avait cru le *tenir dans sa manche*, s'apercevait qu'il n'en était rien, et que c'était *une autre paire de manches* qu'il portait. Pour comprendre la possibilité d'un semblable usage, il faut savoir qu'à cette époque, hommes et femmes portaient des manches cousues, qu'on faisait bâtir sur soi le matin et découdre le soir, et qui étaient, ordinairement, d'une couleur différente du reste de l'habit.

* * *

Qu'est-ce que le dimanche?

Le dimanche doit-il commencer à l'heure de minuit qui suit la journée de samedi, ou bien seulement au lever du soleil? Ceci est matière à controverse et formait le fond de la question particulièrement délicate qu'eut récemment à trancher la cour de Leipzig.

Il s'agissait, en l'espèce, d'un conflit administratif, né de la divergence d'interprétation d'un texte de loi.

Cet arrêt était d'autant plus intéressant que l'opinion, généralement admise jusqu'ici, est que la journée du dimanche commence à minuit, le samedi expiré.

Or, voici quels furent les considérants invoqués par la Cour de Leipzig:

« La nuit du samedi au dimanche ne diffère pas d'une nuit ordinaire, entre deux jours ouvrables. Le public ne célèbre pas le dimanche à partir de minuit, mais bien à compter du lever du soleil. La conséquence est que, dans une société privée, il sera permis de danser et de faire de la musique dans la nuit du samedi au dimanche, jusqu'à l'heure du lever du soleil. Si la police devait en ordonner autrement elle sortirait de la légalité. »

L'arrêt ajoute que les seules exceptions concernent les grandes fêtes de l'Eglise et le jour légal de pénitence, qui commencerait à minuit.

La question n'intéresse pas seulement les Allemands, elle nous intéresse aussi, nous autres Français. Quand aurons-nous à invoquer une jurisprudence établissant nettement le commencement et la durée du dimanche?

* * *

A la Chambre

Savez-vous qui fait la pluie et le beau temps au Palais-Bourbon?

Le président Brisson? Le gouvernement? Les radicaux? Les socialistes? Les progressistes? Les sans-opinionnistes???.

Pas le moins du monde.

Ce sont les membres de la presse parlementaire.

Dès que six heures sonnent, en effet, et même quelquefois dès cinq heures, suivant les jours, ils commencent à faire, du haut de leur tribune, un beau vacarme, et l'on entend ces cris:

— Assez!... A demain!... Concluez!... Clôture!... A la commission... Un frein!... Aux voix!... etc., etc.

Quand ces cris deviennent par trop impressionnants, M. le président Brisson sonne, se lève, puis annonce d'une voix tremblottante:

— Messieurs, plusieurs voix, à gauche, demandent le renvoi de la discussion, je vais consulter la Chambre.

Là-dessus, brouhaha et scrutin, et la Chambre, consultée, neuf fois sur dix, obéit.

Ceci est rigoureusement authentique: j'en appelle à tous ceux des lecteurs du *Pêle-Mêle* qui ont assisté à une séance au Palais-Bourbon.



UN RETARDATAIRE

J'aurais jamais cru que Paris était si en retard que ça sur Fouilly-les-Pommes-Cuites: chez nous, les locomotives marchent toutes seules.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les joints des pierres des grandes pyramides d'Égypte sont d'une précision telle que souvent on a peine à en distinguer la ligne de démarcation.

— On a souvent cherché l'étymologie du nom de la torpille, le poisson de mer. Suivant certains, dont M. de Paravey, ce nom lui viendrait de ce qu'elle est le poisson qui donne la *torpeur* électrique.

— On compte plus de 86.741 arbres dans les avenues et sur les boulevards de Paris. On peut se faire une idée exacte de ce que représente ce chiffre en songeant que le plus touffu des jardins parisiens, le Luxembourg en a seulement 5.079. C'est donc seize fois le Luxembourg que l'on trouve réparti, à droite et à gauche de nos voies, sur une longueur de 270 kilomètres.

— Un des chiens les plus vieux qu'on ait connus aurait été un chien courant de demi-sang et qui aurait atteint vingt-sept ans et demi. Son propriétaire, qui habitait aux environs de Washington, écrivait, à une revue canine anglaise, que son chien était devenu, depuis quelques années, très sourd, et que la goutte avait déformé ses pieds.

— L'intelligence des rats est souvent extraordinaire et parfois aussi développée que celle des castors. Ils sont très susceptibles d'éducation. leur nature farouche disparaît et ils deviennent très familiers. Des témoins dignes de foi ont vu des rats déboucher des fioles d'huiles avec leurs dents, tremper leur queue dans le liquide, la sucer soigneusement et recommencer le manège jusqu'à ce que la bouteille soit complètement vide.

— Une des plus remarquables polices qui soient au monde, est, d'après les personnalités compétentes, la police irlandaise. La Royal Irish Constabulary est organisée tout à fait militairement. Les constables sont armés et équipés absolument comme les troupes régulières et ils ne sont admis au corps qu'après être passés par l'école spéciale de Phœnix Park, à Dublin.

— Alors que notre extraction de houille, en France, reste stationnaire, et même en diminution, l'extraction de la houille, en Allemagne, a augmenté, depuis 1906, d'un tonnage égal à l'extraction totale française de six mois. Ce n'est pourtant pas en Allemagne que nous trouverons le combustible nécessaire. Malgré l'augmentation énorme de l'extraction, l'Allemagne doit acheter beaucoup de charbons anglais pour remplir ses engagements.

— L'air entre dans nos poumons et en sort environ dix-sept fois par minute.





AFFECTIONS MODERNES

Mme DUPONT (*à sa fille*). — Puisque tu n'as pas plus de respect pour tes parents, tu peux t'en aller, tu sais... je ne te retiens pas.

Mme DUPONT (*à sa cuisinière*). — Nous quitter au milieu de la saison, Virginie, ça n'est pas gentil. Restez, ma fille... restez... je vous en supplie.

Résultat du Concours Parodial

Il s'agissait, on se le rappelle, de nous adresser le célèbre distique de Racine:

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots,

après avoir substitué six mots nouveaux à six mots de ce distique, de façon à former une phrase nouvelle plus ou moins intéressante. Parmi les réponses nombreuses des concurrents, nous avons choisi, comme dignes d'être primées avant toutes, d'abord celle de Mlle Lehouchu, 12, rue du Bel-Air, à Nantes:

« Celui qui met un *prix* à la *faveur* des *grands*, sait aussi des *valets accepter* les *affronts*. »

Puis, celle de M. Ferdinand Dollone, 15, avenue de Breteuil, Paris, qui est la suivante:

« Celui qui met un *ruban* à la *boutonnière* des *hommes*, sait *ainsi* des *opposants* arrêter les *ardeurs*. »

Mlle Lehouchu gagne donc un nécessaire de bureau, et M. Dollone une pendulette de voyage.

Pour le troisième, se trouvaient en ligne un certain nombre de lecteurs ayant adressé des réponses concernant à peu près la même idée en termes presque analogues. Nous avons tiré au sort entre celles de ces réponses qui nous ont paru les mieux exprimées, et le sort a décidé pour M. Francis Rouliès, 51, rue Lamartine, Paris, qui gagne ainsi un service à thé.

Voici l'envoi de M. Rouliès:

« Celui qui *mettrait* un frein à la fureur des *autos*, *aurait* aussi des *piétons mérité* les *bravos*.

Concours des Voyelles et Consonnes

(Suite)

(Voir le Supplément).

9e et 10e PRIX: M. H. Lefèvre, Vert-le-Grand (Seine-et-Oise); M. Vaison, capitaine adjudant-major à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir), *qui gagnent* un nécessaire de fumeur.

11e et 12e PRIX: M. Jules Boubet, 23, rue Cavé, Levallois-Perret; M. Jean Lucat, 5, place de l'Arbonnoise, Lille, *qui gagnent* un coffret bronze doré.

13e et 14e PRIX: M. Harang, 4, rue du Point-du-Jour, Vernon (Eure); M. Bourdil, 13, rue de la Gare, St-Nazaire, *qui gagnent* un joli cadre pour photographie.

Du 15e au 17e PRIX: Mme Ida Faure, à Romont (Canton Fribourg), Suisse; Mme Valaine, 48 et 50, rue de la Vignette, Lille; M. A. Verrière, 26, rue Musette, Dijon, *qui gagnent* un vinaigrier, cinq pièces.

Du 18e au 20e PRIX: M. J. Cournet, à Gourdon (Lot); M. A. Clément, 8, place St-Vincent, Lyon; M Eugène Martin, 1, rue Ste-Marie, St-Mauront, Marseille, *qui gagnent* un vase ornements bronze doré.

Du 21e au 23e PRIX: M. Aimé Duch, Villa Edmond, avenue Marceau, Toulon; M. Gaston Stocq, 46, rue Malibran, à Ixelles-Bruxelles (Belgique); M. C. Calot, 74, rue du Port, Lorient (Morbihan), *qui gagnent* un porte-cartes.

Du 24e au 26e PRIX: M. Emile Hamel, à Angoville-sur-Ay, par Lessay (Manche); Mlle de Justiz, 121, boulevard Haussmann, Paris; M. Eugène Schmitt, 44, rue de Nancy, à Epinal, *qui gagnent* une truelle à poisson.

Du 27e au 30e PRIX: M. Auvergne, à l'Observatoire, Cherbourg; M. Noël, 28 rue Hoche, Houilles (Seine et-Oise); M. Joseph Mermet, 16, Fairholme Road, West Croydon (Surray), Angleterre; M. P. Clouzeau, 132, route de Vaulx, Villeurbanne (Rhône), *qui gagnent* une jumelle Tom-Pouce.

Du 31e au 40e PRIX: M. Duforest, 23 *bis*, rue de Cernay, Reims; M. Buezlain, 4 *bis*, rue Richard-Lenoir, Paris; M. Marcel Bisiaut, 6, place Léopold, Lunéville; M. F. Cadillac, directeur de lastramvias de Coruña (España); Mlle de Seroux, 13, rue Hurtebise, Compiègne; M. Henri Vernis, 67, rue de Turenne, Paris; M. X. Gleizes, 5, rue du Pont-de-Lattes, Montpellier; M. Gaston Deconinck, 264, rue Léon-Gambetta, Lille; Mme Julia Hagens, 6, avenue Van-Becelaere, Boitsfort, près Bruxelles (Belgique); Mme Guérin, 60, rue Lemercier, Paris, *qui gagnent* un joli sac à main.

Du 41e au 50e PRIX: M. Cottin, 87, faubourg du Temple, Paris; M. Edgard Chapron, 81, rue Lafayette, Rouen; M. Gastineau, 103, cours Lafayette, Toulon; M. Eymard, instituteur à Givors (Rhône); Mme Desban Garnier, 222, rue de Vaugirard, Paris; Mlle Villiers, 4, rue Neptune, Brest; M. A. Brun, 37, rue Deyries, Bordeaux; M. Souverin, 41, allées des Capucines, Marseille; M. Poirier, 127, boulevard de Ménilmontant, Paris; M. Blanchot, à Grandvelle, par Maizières (Haute-Saône), *qui gagnent* un signet ouvre-lettres.

Du 51e au 60e PRIX: M. Henri Wagner, Société Minière, France Russe, à Dombrowa (Pologne Russe); M. Robert Beriard, 12, rue du Petit-Thouars, Paris; M. F. Féat, 12, rue Pingre, Le Havre; M. ville; M. L. Bellouard, à Monts-sur-Guesnes (Vienne); M. Bruy Alexis, adjudant d'infanterie, à Autun, (S.et-L.): M. Marcel Dubiel, 76, rue de Richelieu, Paris; M. F. Féat, 12, rue Pingre, Le Havre; M. Philippe Brossollet, 3, avenue de Guignan, Rennes; Mlle Alice Capdeville, institutrice, à Bizerte (Tunisie); M. Fabre François, à Faveyrolles, par Ollioules (Var), *qui gagnent* un bloc-notes de poche.



Pile ou face..



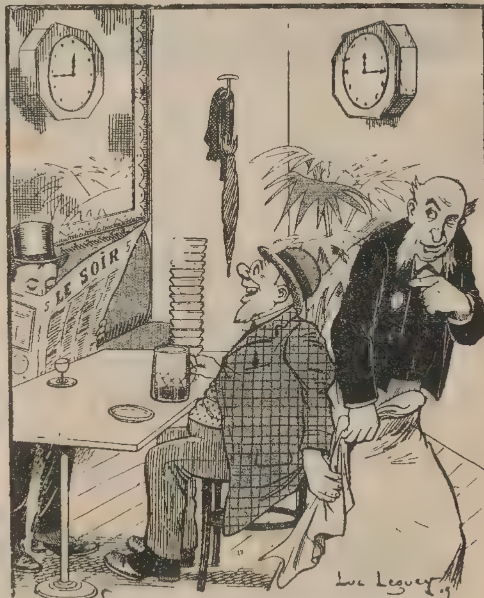
...Filou passe.



APRES LE DUEL

LE TÉMOIN. — Bravo!... Deux balles ont été échangées sans résultat, c'est vrai, mais l'honneur est satisfait. La gifle que vous avez reçue est effacée.

— Vous croyez! Il me semble, cependant, que ma joue est encore enflée, et la dent qu'il m'a cassée n'a pas repoussé...



LA GLACE TROMPEUSE

LEMYOPE. — Ma femme m'a donné la permission de minuit, je peux donc sans crainte commander un autre bock.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. E Pellier. — « Saur » vient d'un mot hollandais, qui signifie desséché.

M. L. 54. — Trouvez un emprunteur qui se contente de la garantie dont vous parlez, il n'y a vraiment pas autre chose à faire.

M. L Luron. — Un collaborateur est celui qui écrit plus ou moins régulièrement dans un journal. Un rédacteur est un collaborateur à peu près régulier. Un correspondant est celui qui se charge de donner à un journal, des nouvelles concernant le pays ou la région où il se trouve.

Un publiciste peut n'avoir aucun rapport avec un journaliste: c'est un écrivain qui traite, soit dans la presse, soit par livres ou autres publications, de sujets d'intérêt général.

M. Hicherch. — Non, ils sont désignés directement.

M. Reney. — 1° Une année; 2° Faisant partie d'une société de ce genre, le devoir de solidarité envers les co-sociétaires, le dégage en partie de l'obligation de s'abstenir, du moins, après quelques semaines. Les conventions, sur ce sujet, sont des plus respectables, mais ce sont quand même des conventions.

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, 50 centimes en timbres-poste, en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un ravissant échantillon d'eau de Cologne Ceylania.

Eau de Cologne extra-supérieure CEYLANIA. Parfum incomparable pour le mouchoir et les soins de la toilette.

Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie.



DANS LES FRISES

LE RÉGISSEUR. — Quand le marquis entrera, vous ferez résonner le tonnerre.

LE MACHINISTE. — Je vous en prie... donnez donc ça à Polyte; quand le temps est à l'orage, mes cors me font tellement souffrir!

Le DISQUE "PATHÉ" SUPPRIME L'AIGUILLE

et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant sans aiguille *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes. L'emploi du* Saphir inusable *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS

*à l'***ESSAI**

Faculté de comparer avec les autres systèmes.

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE : ***Chants accompagnés par l'Orchestre.***

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie

Seuls Concessionnaires pour la Vente à terme.

COMPAREZ et JUGEZ

DERNIÈRE INVENTION !

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus ! Tout le monde exige maintenant les merveilleux disques Pathé, et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige !

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

20 Centimes PAR JOUR



Les grands Disques **PATHÉ** *donnent les plus longues auditions (jusqu'à 4 minutes).*

30 Mois de Crédit !

6 Francs PAR MOIS

Chants Accompagnés par l'Orchestre

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection !

Le **Phonographe à disques**, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé** : la suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui sort définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie, pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts, ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement, la supériorité du saphir sur l'aiguille est écrasante.**

LE NOUVEAU DISQUE PATHÉ n'a rien de commun avec les anciens disques fonctionnant à l'aiguille metallique qu'il faut renouveler à chaque audition

Le disque Pathé est la merveille des merveilles et ses qualités principales peuvent se résumer ainsi

Il donne les plus longues auditions connues (jusqu'à 4 minutes) et contient ainsi des **airs complets** et non seulement des coupures ou des extraits. Son diamètre est de 29 centimètres

D'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse le disque rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre, la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le Disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable — C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20 000 morceaux en toutes langues qui ont été chantés ou exécutés exclusivement pour lui par tous les artistes qui ont un nom au Théâtre ou au Concert. Ces 20.000 morceaux constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde !

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **40 Morceaux sur grands disques double face** choisis parmi les meilleurs *(Voir la liste ci-contre).*

DESCRIPTION Appareil 31 × 31 à la base, 14 centimètres de haut, ébénisterie de grand luxe, plateau de 78 centimètres de circonférence, grand pavillon mobile, forme tulipe, noir et or, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 centimètres de long Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa collection superbe des 40 morceaux artistiques et tous ses accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 40 morceaux sur 20 grands disques double face, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complete libération du prix total de **180 francs.**

La COLLECTION des CHEFS-D'ŒUVRE ARTISTIQUES

LISTE des 40 MORCEAUX choisis.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. **Le Roi de Lahore** *(Promesse de mon avenir)*, chanté par RENAUD
2. **La Favorite** *(duo du 4e acte)*, chanté par Mme DELNA et ALVAREZ
3. **Les Huguenots** *(Pif-Paf)*, chanté par AUMONIER.
4. **Patrie** *(Pauvre martyr obscur)*, chanté par DELMAS.
5. **Rigoletto** *(Comme la plume au vent)*, chanté par AFFRE.
6. **Benvenuto** *(De l'art)*, chanté par NOTÉ.
7. **Mignon** *(Elle ne croyait pas)*, chanté par BEYLE.
8. **Les Cloches de Corneville** *(Va petit mousse)*, chanté pr VAGUET

ROMANCES — CHANSONNETTES — GRANDS AIRS

9. **Souhaits à la France** *(Mélodie avec chœurs et orch.)*, NUIBO.
10. **Je ne sais plus** *(avec orchestre)*, chanté par VAGUET
11. **Etoile d'amour** *(avec orchestre)*, chanté par VAGUET
12. **Rancœur lasse** *(avec orchestre)*, chanté par VAGUET
13. **O Sole Mio** *(avec orchestre)*, chanté par VIGNEAU.
14. **La Chanson de Marinette** *(avec orch.)*, chanté par VIGNEAU
15. **Si tu voulais** *(avec orchestre)*, chanté par VIANNENC.
16. **La Valse rose**, chanté par Mme Jane MERET
17. **Les Larmes de la vie** *(avec orchestre)*, chanté par MERCADIER
18. **Je vous ai tant aimée** *(avec orchestre)*, chanté par MERCADIER
19. **J'ai tant pleuré** *(avec orchestre)*, chanté par DALBRET
20. **Le Roi des Tyroliens** *(Tyrolienne)*, chanté par CHARLESKY.
21. **La Jolie boiteuse** *(avec orchestre)*, chanté par CHARLUS
22. **La Dernière carotte** *(monologue)* par POLIN.
23. **J'ai un rosier** *(avec orchestre)*, chanté par DRANEM

ORCHESTRES — DANSES — SOLI

24. **Marche des Cosaques**, de SELLENICK.
25. **Danse des Lutins**, de EILENBERG.
26. **Les Feuilles du matin** *(Valse)*, de STRAUSS.
27. **La Nuit** *(Valse)*, de METRA.
28. **Aimer toujours** *(Valse)*, de PARADIS.
29. **Jalouse et Coquette** *(Mazurka)*, de CORBIN
30. **Mimi Pinson** *(Mazurka)*, de ALLIER.
31. **Polka originale** *(avec cloches)*, de BELLENGER.
32. **La Séduisante** *(Polka)*, de DAUNOT.
33. **Calmette** *(Polka)*, de GALLE
34. **L'Etoile du berger** *(Scottish)*, de CAIRANNE.
35. **La Mascotte** *(Quadrille, 1re, 2e et 3e figures)*, de AUDRAN
36. **La Mascotte** *(Quadrille, 4e et 5e figures)*, de AUDRAN.
37. **Les Gouttelettes** *(Tyrolienne pour 2 pistons)*, de FOLIER
38. **Berceuse de Jocelyn** *(Solo de violoncelle)*, de GODARD.
39. **Tesoro Mio** *(Solo de violon)*, de BECUCCI
40. **Le Regiment qui passe** *(Marche, mandoline)*, de EILENBERG

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur

Nous vendons en confiance. Rien à payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie

46, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe Arrt).

MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

5 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné, déclare acheter à MM. **J. GIRARD & Cie**, *à Paris, l'***APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **40 morceaux choisis sur grands disques double face,** *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6** *fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de* **180 francs**, *prix total.*

Fait à ...., *le* *190*

Nom et Prénoms .... SIGNATURE :

Profession ou Qualité

Domicile

Département

Gare

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE**
46, Rue de l'Échiquier, à **PARIS** (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* **A. Richard.**

15e ANNEE — N° 8 10 Centimes 21 Février 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CEUX QUI FONT RIRE, par Luc LEGUEY.



CLOWN. — Comment ! tu viens d'enterrer ta femme et tu ne prends même pas un jour de congé !

AUGUSTE. — Non... Le travail, vois-tu, il n'y a encore que ça de vrai quand on n'a pas le cœur à s'amuser.

Le coureur de Marathon

Quel magnifique athlète c'était!

Positivement, en dépit des ombrelles et des chapeaux melons qui ondulaient sur les gradins de l'amphithéâtre, on c... crut voir Hercule



N'importe : quel magnifique athlète c'était...

ou Apollon en chair et en os, courant dans le stade olympique. Il avait la force, la grâce, la souplesse et la majesté d'un jeune dieu échappé de la Mythologie; il était littéralement « renouvelé des Grecs »; il vous sortait malgré vous de cette époque terre à terre, et l'on avait envie de réciter, à sa vue, des vers de Pindare, en s'accompagnant de la lyre tétracorde!...

Malheureusement, de belles jeunes femmes dont les voiles tanagréens dénotaient qu'elles étaient venues en automobile, criaient, d'un accent très parisien: « Bravo! bravo! »... Des Allemands rugissaient « Hoch! hoch! » et des Américains, « Hip! hip! hurra! », au mépris de la couleur locale. Du reste, le vaillant *stayer* qui était en train de s'adjuger, en 2 heures 53 minutes 22 secondes 3/5, la course classique de Marathon, n'avait nullement besoin qu'on l'acclamât dans la langue d'Homère, pour la bonne raison qu'il n'entendait point le grec.

Il ne se nommait ni Alcinoüs, ni Polypétès, ni Protésilas, mais bien Bill Noggs. Et il était Canadien.

N'importe, quel magnifique athlète c'était!

Quand bien même il eût vu le jour en Papouasie, au Groenland ou au Monomotapa, c'eût été tout pareil: il avait couvert les 42 kilomètres du parcours à l'allure soutenue de plus de 14 kilomètres à l'heure; il battait tous ses concurrents dans un fauteuil: il fut proclamé vainqueur des Jeux Olympiques, il n'y avait pas à tortiller!...

Du moment qu'il avait l'allure mythologique et qu'il vous donnait envie de réciter des vers de Pindare, tout était pour le mieux. L'impression d'archaïsme, l'évocation des fêtes antiques, — en un mot, la petite émotion littéraire que les fervents hellénistes (dont j'étais) venaient chercher au pied de l'acropole — tout cela charmait confusément nos imaginations bénévoles et complaisantes; à partir du jour où nous terminons notre rhétorique, nous devenons d'éternels rhétoriciens! Et moi, qui durant mes études, fus toujours obstinément le dernier en version grecque, voici qu'en présence de ce lascar, né au Canada, *je comprenais, j'appréciais, j'aimais* la Grèce, ô miracle d'auto-suggestion, et peut-être de snobisme! et je sentais, oui, je vous jure que je sentais palpiter en moi son âme douce et robuste, et l'immortelle jeunesse de sa poésie!

(Je ne la connais d'ailleurs pas, sa poésie... J'en ai pris jadis une vague teinture dans les manuels à l'usage du bachot. C'est peu; mais en ce jour, je la respirais par tous les pores... et c'est ma foi la vraie façon



Trente mille jumelles, de tous calibres, trois mille monocles, six mille paires de lunettes... etc...

de faire sa connaissance).

...Donc, ce Bill Noggs avait gagné. Des fanfares triomphales, mais un peu cacophoniques, — les musiciens ayant bu, pour se donner du ton, d'innombrables demi-setiers de vin de Samos... ou d'Algérie — saluèrent à la bonne franquette la victoire du Nouveau Monde sur l'ancien. A vrai dire, le « Nouveau-Monde » n'est pas plus nouveau que l'ancien, il date de la même époque; seulement, les hommes, qui subordonnent vaniteusement toutes choses à leurs faits et gestes, l'ont appelé « Nouveau » parce qu'ils n'ont su le découvrir que tardivement, et cet adjectif, qui n'a l'air de rien, est, en quelque sorte l'aveu de leur cagnardise... Mais soyez certains que le Canada existait déjà aux temps fabuleux d'Achille et de Priam.

Or, aux mâles accents de l'Orphéon de Salamines, qui barytonnait *Sambre-et-Meuse* en guise de *Pæan*, les ombrelles et les chapeaux melons ondulèrent plus que jamais sur les gradins, et la Renommée aux cent bouches fit voltiger, autour du stade enfiévré, le nom désormais glorieux de Bill Noggs. Trente mille jumelles de tous calibres, trois mille monocles, six mille paires de lunettes, quinze mille faces à main, soixante mille lorgnons et douze mille appareils photographiques étaient avidement braqués sur le héros, un peu intimidé de se voir ainsi épluché. Pas un poil de ses tibias ne pouvait passer inaperçu.

Une fois chronométré et congratulé sous l'œil du cinématographe, par les juges, à l'arrivée, on lui jeta sur les épaules une espèce de peignoir de bain qu'il drapa instinctivement à l'antique. Et vêtu de son péplum, tel Corœbus, le père des athlètes, ou Léonidas de Rhode qui triompha quatre fois, de la 104e à la 107e olympiade, il s'en alla d'un pas noble et rytmique sabler le champagne à cinq drachmes la bouteille, que débouchait gravement en son honneur un maître d'hôtel en habit.

Jusque là, même aux yeux d'un helléniste intransigeant, la cérémonie conservait, malgré les anachronismes fâcheux de *Sambre-et-Meuse* et des chapeaux melons, un certain parfum



Il avait des lunettes, un rond de cuir, des manches de lustrine et une calotte grecque...

le vétusté. Il avait du pour et du contre, mais enfin cela pouvait encore passer, à la rigueur, sans obliger les puristes à grincer les dents... Dieu merci, avec un peu d'indulgence et beaucoup d'imagination, la couleur locale y était tout de même, et ceux qui étaient venus là pour évoquer le siècle de Périclès, pouvaient, somme toute, se croire au siècle de Périclès...

Mais, par exemple, où ce fut déplorable, affreux, intolérable, ce fut à la distribution des prix, qui eut lieu le surlendemain... Là, il y eut de quoi s'arracher les cheveux et se rouler dans la poussière en hurlant de désespoir!

Car tous les jeunes et beaux athlètes qui, à peine vêtus, rivalisaient naguère de force ou d'agilité, avaient troqué leurs maillots olympiques contre des habits outrageusement modernes, qui ne permettaient plus aucune illusion: tous, y compris Bill Noggs, étaient en redingote.

Le coureur de Marathon, en redingote, concevez-vous cette chose abominable! Certes, le clan des hellénistes ne pouvait guère exiger qu'il s'amenât tout nu comme au temps de Thémistocles; cela eût semblé choquant et *shoking*, parce que la civilisation a fait des progrès depuis trois mille ans, et surtout parce que si l'on ne portait pas de vêtements, un savetier risquerait d'être plus décoratif qu'un financier, ce qui serait contraire à l'ordre social. Mais, franchement, Bill Noggs en redingote, me parut une monstrueuse anomalie, et cela me fit grincer des dents; j'eusse de bon cœur donné dix sous pour qu'il fût seulement en chlamyde, voire même en simple peignoir de bain.

Mais trêve de récriminations. Il monta sur l'estrade pour recevoir les prix qui lui étaient décernés. Et il tenait son parapluie sous son bras...

Jadis, ses prédécesseurs, vêtus de pourpre et une palme à la main, se rendaient processionnellement au théâtre: des chœurs de jeunes vierges y chantaient un hymne d'Archiloque au son des flûtes et des cithares, puis on couronnait les triomphateurs avec une couronne d'olivier sauvage cueillie près du temple de Jupiter... C'était le bon temps!

Voici les prix qui furent attribués à Bill Noggs:

Pas de couronne d'olivier sauvage (il s'en fichait un peu des couronnes, il n'en voulait même pas à son enterrement!) Mais une statuette en simili-bronze, un service à café, un vase de Sèvres, offert au roi de Grèce par le Président de la République Française et refilé par le roi de Grèce au vainqueur de la course de Marathon, une armoire à glace, un phonographe, une caisse de vermouth et une douzaine de petites cuillères.

Bill Noggs emporta, avec une satisfaction non dissimulée, tout ce bric à brac ridicule et dépoétisant. Il avait raison, décidément, d'avoir mis sa redingote et pris son parapluie: c'était bien l'accoutrement qu'exigeaient le phonographe et les petites cuillères, et si cela cadrait mal avec l'enthousiasme des jeux olympiques tels que nous les rêvions, cela s'accordait à merveille avec le style pompier de cette cérémonie qui clôturait banalement un banal meeting sportif.

Et le vainqueur s'en retourna au Canada, où il connut tous les enivrements de la gloire, les réceptions, les ovations, les vins d'honneurs et la chaleur communicative des banquets.

La Canada tout entier était fier de ce magnifique athlète, aux lignes impeccables, qui ressuscitait inconsciemment la beauté antique, et qui ressemblait à une statue de Phidias taillée en plein marbre de Paros. Que fit le Canada, pour lui témoigner son admiration et sa reconnaissance?

Il lui accorda une place éminente et lucrative que convoitaient deux cents cinquante fils à papa, vigoureusement pistonnés. Il le nomma « deuxième sous-secrétaire de première classe à la direction du contentieux des Services du flottage et de la navigation au ministère de l'Intérieur ».

Or, cet été, passant par hasard à Ottawa, j'ai voulu revoir Bill Noggs, le jeune dieu échappé de la Mythologie, que j'avais vu courir à Athènes, dans le stade olypique.

Je n'ai plus trouvé qu'un être falot et déprimé, courbé à perpétuité sur sa tâche de plumitif. Il avait des lunettes, un rond-de-cuir, des manches de lustrines et une calotte grecque; hélas! il n'avait plus que cela de grec! Il m'a dit avec un pâle sourire:

— Je ne cours plus; à présent, je suis un homme arrivé! D'ailleurs, je n'ai pas le temps, et puis je vous avoue que ça ne me dit plus rien!

...Alors — vous me croirez si vous voulez — je me suis mis à pleurer. Oui, à la vue de cette force et cette jeunesse naguère triomphales, et désormais gâchées par l'absurdité de la vie, j'ai pleuré de colère, comme en face d'un acte de vandalisme irréparable.

— Qu'est-ce que vous avez? m'a-t-il demandé. Vous souffrez?

J'ai répondu, entre deux sanglots:

— Les dieux sont morts!... Ils sont morts parce qu'on les tue!

Bill Noggs n'a pas compris. Il a cru que j'étais fou... Il doit gagner aujourd'hui dans les trois mille six...

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Causette

Le vieil homme de science nous posa à nous tous, qui l'écoutions, la question suivante:

Quel est, selon vous, le plus grand inconvénient de la civilisation?

— C'est la déliquescence des mœurs, dit l'un.

— L'arrivisme, fit un autre.

— Le luxe et le besoin de paraître.

— L'or.

— L'affaiblissement du sentiment de la famille

Le savant hocha la tête — Tous ces inconvénients sont d'ordre moral. Je veux parler d'un ennemi matériel, qu'au surplus chacun de vous connaît et qu'il rencontre sur son chemin.

— L'autobus, fit une voix.

Le vieillard sourit:

— Certes, l'autobus est une plaie bien moderne, mais celle dont il est question est mille fois plus dangereuse encore.

Toutes les conjectures, une fois émises, il s'expliqua:

— Le plus terrible enfant de la civilisation, comme aussi le plus vieux, n'est pas un être gigantesque, il n'apparaît même pas sous un aspect effrayant.

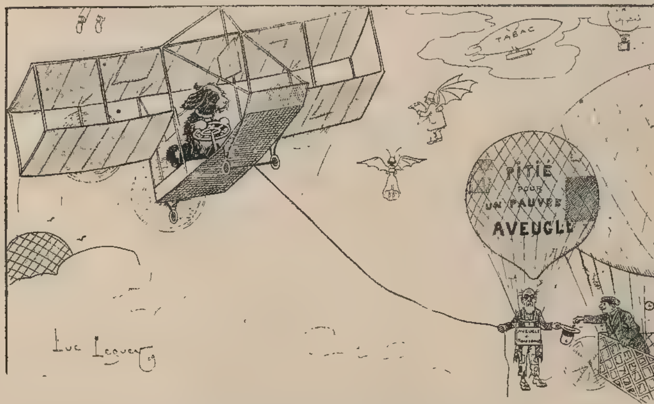
Il ne pique pas, il ne mord pas. Il ne nous attaque pas brutalement.

Ses ravages n'en sont pas moins terribles.

Et comment se nomme ce fléau aux dehors bénins.

Il se nomme tout simplement: la Poussière.

— La poussière! protesta quelqu'un, mais elle est plus vieille que la civilisation même.



CE QUI NE CHANGERA PAS

Et toujours le brave toutou dirigera le pauvre aveugle.

— Non pas! La poussière n'est apparue qu'avec les routes.

La nature, avant que l'homme ne la façonnât à son caprice, avait horreur de la poussière. Elle était couverte d'un manteau de végétation qui absorbait la poussière et l'agglutinait pour en former de l'humus.

Avec les routes, l'humanité a connu la poussière libre, celle qu'engendrent le pied de l'homme et celui du cheval, les roues des voitures et la désagrégation de toutes choses.

A mesure que se développaient les moyens de transport, et qu'augmentait le nombre des voies de communication, la poussière devenait plus dense.

Et maintenant, les automobiles qui râclent nos grands chemins comme avec des ripes ont intensifié encore la production de la poussière.

Or, la poussière est l'agent le plus actif de la tuberculose et de toutes les maladies de nos organes respiratoires.

C'est un ennemi de tous les instants qui s'attaque à nous insidieusement et sans relâche, chaque fois que nous ouvrons les narines ou la bouche.

On a bien essayé de le combattre, mais sans résultat jusqu'ici.

L'arrosage, le goudronnage ne sont que des palliatifs tout à fait insuffisants.

Pour que l'arrosage eût quelque valeur, il faudrait que les routes fussent ba-

layées aussitôt après avoir été mouillées, de façon à envoyer la boue dans les égoûts. Il est facile, en effet, de comprendre que sans cela, la poussière se reforme au séchage.

De même pour le goudronnage. Le goudron recouvre la poussière de la route d'un tapis noir, mais ce tapis lui-même s'use par le frottement et rend bientôt la liberté à la poussière, momentanément prisonnière.

En réalité, on n'a encore trouvé aucune arme sérieuse pour lutter contre le puissant ennemi.

Je voudrais qu'un grand tournoi fût organisé, dans lequel on offrirait les plus hautes récompenses à qui nous débarrasserait de cette robe de Nessus.

Ce sera un grand bienfaiteur de l'humanité que celui qui fera mordre la poussière... à la poussière.

Fred Isly.

Jugement d'élégante

Mme Délégance est la mondaine raffinée, qui, avec quelques autres, a le privilège de dicter sa volonté à la Mode.

Elle se trouvait récemment dans l'atelier d'un grand peintre.

Celui-ci lui montra un tableau qu'il venait d'achever.

— J'ai eu la hardiesse, fit-il, de faire une sainte Cécile. C'est une tentative osée, après les célèbres toiles de Raphaël, Carlo Dolci, Mignard et Véronèse.

Dites-moi franchement, Madame, ce que vous pensez de mon œuvre.

Mme Délégance, flattée d'être consultée par un artiste aussi éminent, prit son élégant face-à-main d'écaille incrusté de diamants, et se mit à examiner attentivement le tableau.

— C'est bien, fit-elle au bout d'un instant, mais votre sainte Cécile porte son auréole un peu de travers.

* * *

CONCILIATION

Un journaliste anglais raconte le plaisant incident que voici. Il s'est accompli dans un petit théâtre d'Irlande:

Une troupe de passage jouait la célèbre tragédie de Shakespeare, *Othello*.

L'acteur, qui défendait le rôle d'Othello du mieux qu'il pouvait, se trouvait en scène avec Desdémone.

Il réclamait le mouchoir qu'il lui avait donné en guise d'amulette.

Mais Desdémone, prise d'une absence de mémoire, resta en panne.

Othello répéta sa demande d'une voix tonitruante:

« — Desdémone, va me chercher ce mouchoir »

Desdémone ne bougeait pas.

La voix d'Othello se fit plus vibrante encore:

« — Femme! hurla-t-il, veux-tu, oui ou non, me chercher le mouchoir. »

A ce moment, la voix d'un spectateur du poulailler se fit entendre:

— Mouche-toi donc dans tes doigts, mon vieux, et laisse continuer la représentation.

* * *

Bluette

Aux Champs-Elysées, deux petites filles jouent à la dame:

— Bonjour, madame.

— Comment allez-vous?

— Avez-vous des enfants, madame?

— Non, pas encore, et vous, Madame?

— Madame, j'en ai eu trois l'année dernière.

— Les nourrissez-vous?

— J'ai nourri le premier, mais cela m'a tellement fatiguée que mon mari a décidé de nourrir les autres.

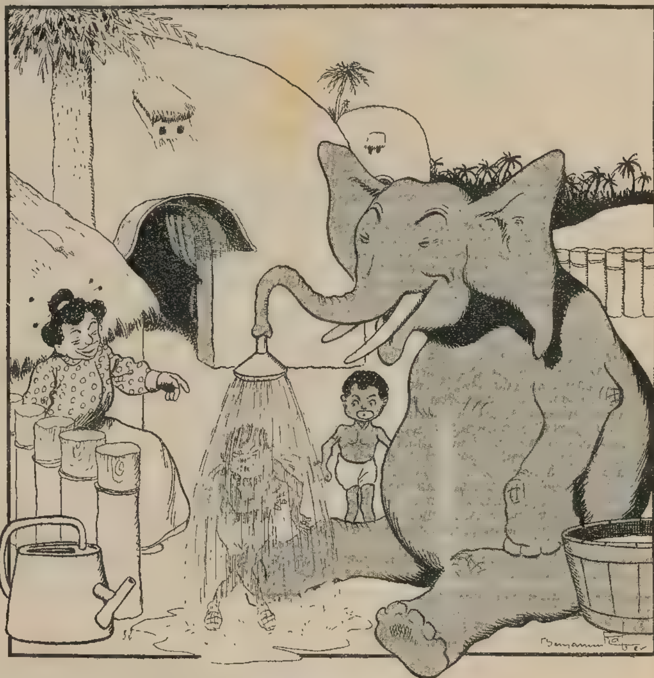
* * *

Pessimiste

Mélas est le plus pessimiste de tous les humains.

Voici comment il demanda sa main à une jeune fille qu'il voulait épouser:

— Mademoiselle y aurait-il quelque charme pour vous à être un jour ma veuve?



HYDROTHERAPIE



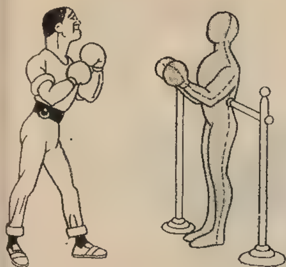




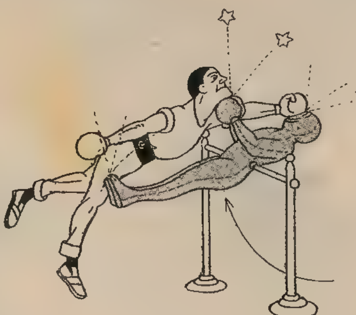
DES STATUES ENCORE DES STATUES

On ne peut plus, dans un square quelconque... ...quitter sa place un instant... ...sans y trouver une statue à son retour!!!

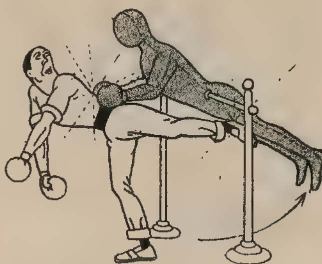
UNE INVENTION BIEN FRANÇAISE



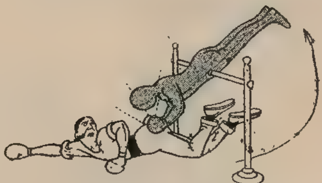
Nouvel appareil « Punching mannequin » breveté du *Pêle-Mêle*, pour boxe française...



...permettant l'usage des poings...



...des pieds...



...et prévoyant tous les cas.

La poignée de main

Est-elle authentique cette petite histoire dont notre vénérable Président de la République fut le héros?

Je ne l'affirme pas. En tout cas, comme disent les Italiens: *Se non e vero, e ben trovato* (Si ce n'est pas vrai, c'est bien imaginé)

Au départ de Stockholm, M. Fallières, debout à la portière de son wagon-salon, serrait les nombreuses mains de personnes désireuses de garder le souvenir d'un *shake-hand* aussi glorieux.

C'était une cohue, car on avait permis à la population de prendre part à la cérémonie.

Cependant, la tâche, pour le Président n'était pas une sinécure. Les vigoureuses poignées des gens du Nord meurtrissaient douloureusement la dextre présidentielle.

Bientôt M. Fallières eut conscience que jamais il ne pourrait aller jusqu'au bout sans défaillir.

Derrière lui, dans le wagon, un solide gaillard de la police française, qui avait pour mission de veiller sur sa personne, s'était rendu compte de la situation pénible dans laquelle se trouvait le Président.

Une prompte décision traversa son intellect. Comme M. Fallières portait un ample carrick, il passa le bras sous le collet et tendit la main au dehors.

M. Fallières comprit aussitôt qu'une aide lui venait de son compatriote et laissa faire.

Aux yeux de tous les assistants, la main du policier était celle du Président.

Les poignées de main continuèrent ainsi jusqu'au départ du train, au grand soulagement de notre chef d'Etat, dont la main, en capilotade, se serait refusée à une plus longue souffrance.

Dans la foule, des compliments flatteurs à l'adresse du Président s'échangeaient.

— Comme il est vigoureux pour un homme de son âge, dit un artisan, qui venait d'éprouver la solide étreinte du policier.

— Oui, fit un camarade, pendant que le train s'ébranlait, mais as-tu remarqué combien il a les manchettes et les ongles sales!

* * *

Méprise d'une Araignée

La semaine dernière, notre ami Poindinterro, en rentrant du théâtre, déposait, sur sa cheminée, une épingle de cravate, dont la tête représente une mouche.

Le lendemain matin, Poindinterro se lève, s'habille et veut reprendre son épingle, mais elle avait disparu.

Il appelle son domestique, qui affirme n'être pas entré dans la chambre de son maître.

Dans la journée, voulant changer les rideaux aux fenêtres de l'appartement, le domestique grimpe sur une échelle; il regarde de plus près et reconnaît, dans une toile d'araignée, l'épingle en question.

Trompée par la ressemblance, l'araignée s'était appropriée l'épingle!

Il n'y a qu'à Poindinterro que ces mésaventures arrivent!

* * *

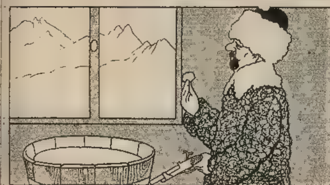
Bluette

Une dame a pris à son service une cuisinière alsacienne.

Elle lui faisait, hier, ses recommandations sur la cuisson des choux de Bruxelles.

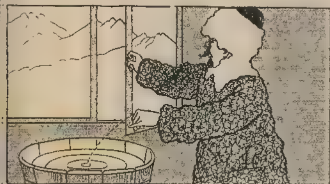
— Laissez bouillir vingt minutes, retirez et égouttez bien...

La cuisinière, debout, ne bouge pas.
— Eh bien! ma fille, qu'attendez-vous?
— Matame, *j'égoute!*



LA CIBLE IMPROVISEE

Marius, se trouvant dans le Groenland eût bien fait un carton, mais la cible manquait.



Jeter un caillou dans un baquet d'eau, ouvrir la fenêtre, fut l'affaire d'un instant...

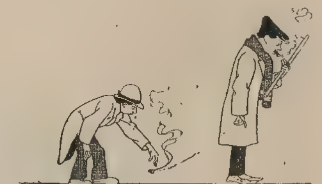


...Le dessus du baquet gelé, il n'a qu'à le détacher, et voilà une cible parfaite.



LE SOUS-MEGOTIER

Pourquoi ce gamin suit-il ce mégotier?



Parce que celui-ci étant un fin connaisseur...



...le jeune homme est sûr d'être bien servi en fumant les mégots de ses mégots.







ORIGINES DE QUELQUES MODES INCOHERENTES

C'était une petite dame fort élégante, mais dont les moyens étaient plutôt restreints... Ayant mis, un jour, une charmante jaquette à la coupe impeccable...

...voici qu'un roquet hargneux, s'élançant sur elle, en mit les bords en lambeaux.

La petite dame élégante ne se fit pas de bile pour si peu...

...Et tirant parti de ce qui restait, de la jaquette, lançait peu après la jaquette à contours biscornus que toutes les mondaines ont adoptée depuis.







Une autre fois, ayant endossé une délicieuse robe, elle tomba si malheureusement dans une rue en construction...

...qu'elle se fit au moins vingt accrocs!... Qu'eussiez-vous fait à sa place?...

Ah! notre élégante ne fut pas embarrassée pour si peu!

Quelques reprises, et, sur ces reprises des petits boutons, d'un gracieux effet.

Les petits boutons inutiles feront fureur sur les robes de nos élégantes.

LES CONFETTIS

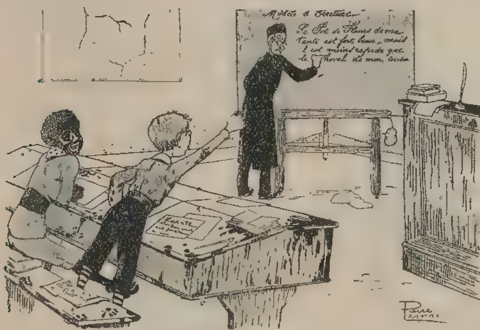
Se douterait-on que l'origine des confettis remontait au seizième siècle? Si, du moins, ils n'avaient pas, à cette époque, leur forme définitive, l'idée en avait été conçue et exécutée d'une façon rudimentaire, ainsi que le prouve un document de 1572, relatif au fameux carnaval de Cologne: « C'estoit lors, y lit-on, formé de deux partis, qui se bombardèrent tout le jour durant avec force engins de papier pour le plus grand plaisir et esjouissance des spectateurs. Et d'aucuns se baissaient pour les ramasser et jeter à nouveau, ce qui amena force batteries et fut desfendu par arrêté des hauts magistrats... »

Cette tentative obtint-elle vraiment un si grands succès... Il est permis d'en douter, car elle ne fut pas renouvelée l'année suivante; en tous cas, l'on ne trouve plus trace de pareil divertissement jusqu'en 1779. C'est au bal Tivoli, cette fois, que le confetti fit son apparition. *La Revue du Carnaval de Paris* lui consacra même un article, où elle constatait: « On s'est beaucoup amusé de papiers jetés en l'air à profusion, dont on se servait comme de boulets, qui prenaient toutes sortes de formes. Ils sont, dit-on, de l'invention de Garnerin, et s'appellent, du reste, des ballons de Carnaval... »

Enfin, vers 1885, des projectiles, qui se rapprochaient davantage des nôtres, furent jetés à Pau, à Nice et dans les environs.

Mais les véritables confettis, tels que nous les connaissons, ne datent guère que de 1891. D'où nous viennent-ils? On a donné de leur naissance, plusieurs explications; deux seulement paraissent vraisemblables.

D'après la première, ils auraient pris naissance à Paris, dans une maison de lithogra-



LOGIQUE

— M'sieur! Il a craché dans mon encrier!...

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, puisque c'est un nègre!



LA PERQUISITION

LE COMMISSAIRE (*s'emparant d'un livre suspect*). — Voici un indice!...

LE SERGENT DE VILLE (*ancien commis de libraire*). — Je crois que vous faites erreur, Monsieur le Commissaire... C'est un in-12.



DECADENCE

...... — Où est le temps où j'avais un mouchoir sans trous?

— Où est le temps où j'avais des trous à mon mouchoir?

phie, qui confectionnait, chaque année, des milliers de calendriers, dans lesquels on perçait un trou destiné à recevoir un œillet métallique. Ce travail se faisait à l'emporte-pièce, et les petites rondelles de papier, détachées par l'instrument, tombaient à terre, formant un tas. Or, un jour, une ouvrière, pour s'amuser, prit une poignée de ces rondelles et l'éparpilla sur la chevelure d'une de ces compagnes. Celle-ci riposta; d'autres vinrent à son secours, et ce fut bientôt une mêlée indescriptible. Le patron, frappé de ce jeu nouveau et gracieux, comprit tout le parti qu'il en pouvait tirer. Il fit fabriquer, en masse, des rondelles, les baptisa et les *lança* (c'est bien le cas de le dire!)

L'autre version attribue l'invention des confettis à M. Lué, directeur général du Casino de Paris. M. Lué, d'après elle, cherchait une attraction, *un clou*, pour les bals de son établissement, et il songea aux projectiles de plâtre que l'on se lançait, à Nice et en Italie, en temps de Carnaval. Mais il voulait présenter cet amusement sous une forme moins brutale et plus française. Il écrivit donc à son père, ingénieur à Modane, le priant de lui envoyer une certaine quantité des coupures de feuilles de papier que l'on perce pour l'élevage des vers à soie.

Le succès de cette mitraille fut complet, immense, extraordinaire; des bals du Casino de Paris, l'usage en passa aux bals de l'Opéra, et semblable à un flot envahissant, les confettis débordèrent de ces salles étroites, se déversèrent sur les boulevards, submergèrent Paris, puis la banlieue, puis la province.

Et, depuis lors, ce triomphe s'est affirmé chaque jour davantage... Qu'on en juge:

En 1892, la fabrication atteignait cent mille sacs de cent grammes, c'est-à-dire environ cinq milliards de confettis. Quelques années plus tard, la vente était évaluée à cinq cent mille kilogrammes, soit, au total, deux cent cinquante milliards de confettis!... En 1896, on en lança, à Paris, quatre cents milliards!!!

Si l'on avait mis alors côte à côte ces petites rondelles sur une ligne droite, l'on aurait obtenu un ruban de 2.400.000 kilomètres, ruban qui ferait soixante fois le tour de la terre, six fois le voyage de la terre à la lune!

Placées les unes sur les autres, elles auraient atteint une hauteur de 20.000.000 de mètres, soit soixante mille six cent six fois la hauteur de la tour Eiffel!...

Et, avec le papier employé, on aurait couvert une surface de 11.397.000 mètres carrés, ou bien l'on aurait fait un chemin de vingt-huit centimètres de large sur quarante millions de mètres de longueur!!!

Voilà, n'est-il pas vrai, des chiffres fantastiques?... Ce colossal succès devait fatalement mourir jeune. Depuis quelque temps déjà le confetti périclite. Il est maintenant à l'agonie. Le peuple n'apporte plus à ces charmantes batailles l'ardeur, et, avouons-le, la grâce d'autrefois... « Tout s'en va! » comme disent nos grand'mères... Néanmoins, tout n'est pas perdu encore: la vieille gaîté française est toujours là. On inventera autre chose.

Les Immortelles

Les fleurs dites « immortelles » ne sont pas des fleurs artificielles, comme elles en ont jusqu'à un certain point l'apparence, susceptibles qu'elles sont en outre de recevoir des teintures de nuances variées. Ce sont des plantes vivaces qui durent une dizaine d'années et sont cultivées principalement dans le Midi, sur les collines rocailleuses d'Ollioules et de Bandol, sur les plateaux arides du Beausset, de la Cadière et de St Cyr; le département du Var, à lui seul, fournit, en effet, à la consommation de toute la France.

Les immortelles sont, le plus souvent, reproduites par rejetons; ces rejetons, prélevés sur de vieux pieds sont d'abord mis en pépinières, puis repiqués en pleins champs.

Un seul pied donne jusqu'à deux cents fleurs, qui, après cueillette, sont suspendues par paquets, la tête en bas, sous des hangars abrités des vents humides, pour, une fois desséchées, être expédiées un peu partout, mais principalement à Paris, qui en achète chaque année, des quantités énormes, surtout à l'époque de la Toussaint.



SOIR DE PREMIERE

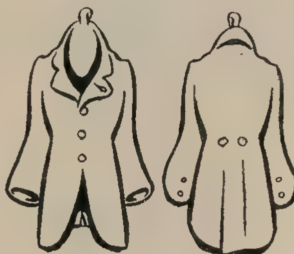
La Marchande. — Ah! Monsieur l'auteur, quel succès pour nous; jamais je n'en ai vendu autant.

CARRIERES MANQUEES

Certains êtres sont créés pour un métier et leur carrière s'achève sans quils aient accomplis leur destinée. Du reste, n'en est-il pas de même pour les choses?



Il est des cannes, condamnées à vivre la tête en bas, sans jamais soutenir personne.



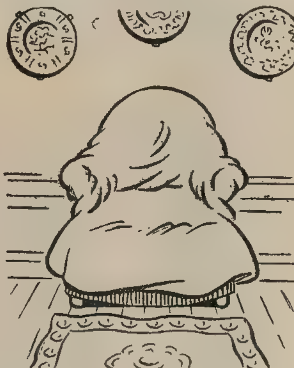
Des boutonnières qui ne seront pas boutonnées, et des boutons qui ne boutonneront pas.



Des épées qui ne sortiront jamais de leur fourreau pour défendre un honneur ou une vie humaine.



Des allumettes qui n'allumeront rien.



Des velours de fauteuils que personne n'admirera jamais et des assiettes qui ne recevront aucun mets.



Des pavés qui onc ne paveront.



Des jouets avec lesquels on ne jouera point.



Des livres qui ne se présenteront jamais aux regards que de dos.

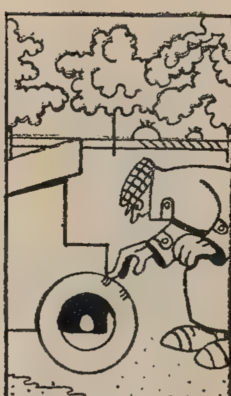


Et des coffre-forts qui n'abriteront jamais que du vide.
Tout ça c'est bien triste!









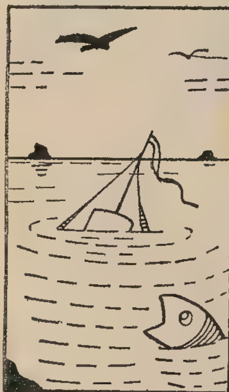
INCIDENT, ACCIDENT

Votre belle-mère tombe à l'eau, c'est un incident....

...Mais le rejaillissement de l'onde, tache votre beau gilet de velours frappé, ça c'est un accident.

Etant en automobile, vous écrasez un piéton, c'est un incident...

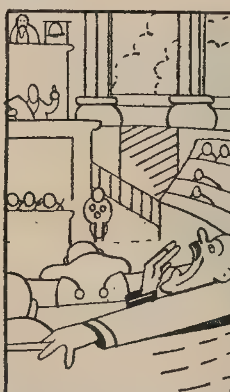
...Mais votre pneu neuf est éraillé, par suite de cet événement, c'est un accident.



Vous êtes ministre de la marine, et apprenez qu'un cuirassé a coulé, c'est un incident...



...Mais ce bateau transportait, à votre intention, une caisse contenant des potiches en vieille porcelaine de Chine, qui ont coulé également dans le naufrage; ça c'est un accident.



Vous êtes député, le rapporteur du budget déclare que celui-ci est en déficit de plusieurs millions: incident...



...Mais en rentrant, vous vous apercevez que votre cuisinière vous a volé de cinquante centimes: accident.



Le directeur du musée du Louvre se fait coller trois faux tableaux de maitre, mon Dieu! C'est un incident...



...Mais le conducteur d'un taxi-auto lui passe une pièce de vingt-cinq centimes fausse, accident, grave accident...



Enfin, chez l'épicier, on vous enveloppe une marchandise qu'lconque dans une page de dessins de votre serviteur. C'est un léger incident...



...Mais, en chemin, le paquet choit, le papier se déchire, le dessein est souillé, illisible à jamais. C'est un accident, un grand accident, un irréparable accident.



LE FACETIEUX OBESE

— Mon Dieu, comme vous grossissez! N'êtes-vous pas inquiet pour votre santé avec un tel ventre?
— Si... mon docteur m'a dit que ça devient... *à l'Armand!*



Figure allégorique de la pauvre Ville de Paris, livrée en pâture, depuis de longues années, aux ingénieurs du Métro. Dans quel état en sortira-t-elle???

Un sous-préfet partait

Lorsque Téramond de Valfleury apprit la chute imminente du ministère, il eut un soupir de soulagement. Enfin, son oncle, le ministre, allait tomber, et, par la même occasion, lui, Téramond, allait abdiquer ses fonctions de chef de cabinet.

Non pas qu'elles fussent écrasantes, ces fonctions, non. Toute la besogne retombait sur le sous-chef, qui savait intelligemment la répartir entre ses nombreux subordonnés. Mais encore fallait-il parfois faire acte de présence au ministère, et cela embêtait prodigieusement Téramond. Que voulez-vous Téramont était la paresse faite homme, l'ennemi déclaré du moindre effort. On ne pouvait lui en vouloir, il était né ainsi.

D'ailleurs, il avait eu, toute sa vie, une chance prodigieuse. Tout jeune, cancre fini, il avait brillamment passé ses examens de droit, grâce à son imperturbable désinvolture et à son immense désintéressement du but poursuivi. Tout lui réussissait, sans qu'il fît rien pour cela. Même, au cours d'un examen, ayant répondu une bourde invraisemblable à une question très simple, l'examinateur, étourdi par son assurance railleuse, s'était fait, in petto, cette réflexion:

« — Ce jeune homme se moque. Il est très fort. Sa réponse est faite pour me faire sentir la naïveté de ma demande. » Et il lui avait collé une belle boule blanche.

La mort de ses parents le laissa sans un sou. Mais il avait un oncle, homme riche, influent et entêté, qui s'était juré de venir à bout de la molle insouciance de son neveu.

Ce dernier ne voulait rien faire. Il lui installa un cabinet d'affaires, le fourra de force dans ses meubles et l'établit avocat. Bien mieux, pour l'obliger à travailler, il s'ingénia à lui envoyer des clients.

Téramond se laissa faire, n'en faisant lui-même que le moins possible.

Lorsque son oncle fut nommé ministre, il le suivit docilement, se laissa nommer chef de cabinet. Aussi bien, la résistance implique l'effort, et Téramond en était incapable.

Donc, le Cabinet venait de tomber.

Téramond s'en réjouit, ne voyant dans cet événement que la suppression de son emploi, sans, d'ailleurs, se préoccuper des suites. L'oncle n'était-il pas là!

Hélas! cette fois, la chance parut l'abandonner.

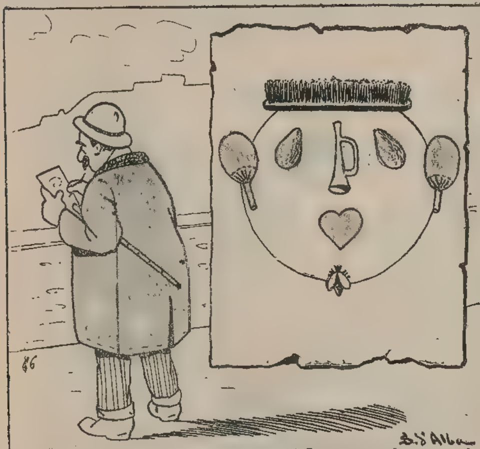
En compensation de la situation qu'il perdait, il fut nommé sous-préfet à Pont-sur-Allier, à six cents kilomètres de Paris. Adieu les boulevards, les bons restaurants, les dîners fins... Il fallait faire ses malles.

La mort dans l'âme, Téramond fit ses malles. Puis, en compagnie de Justin, son fidèle valet de chambre, il prit le train à la gare d'Orléans, ou plutôt, il ne prit pas le train à la gare d'Orléans. Au dernier moment, il ne put s'y résoudre.

— Ecoute, mon bon Justin, dit-il, pars sans moi. Va à Pont-sur-Allier. Vois la sous-préfecture. Aménage l'appartement. Tu sais mes goûts. Rien ne m'horripile comme d'arriver dans une maison sens dessus dessous. Lorsque tout sera prêt, tu me télégraphieras. Je partirai alors.

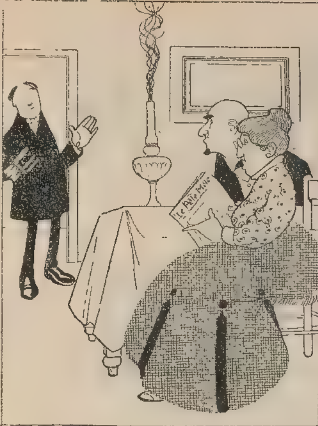
Là-dessus, Téramond n'envisageant plus que la perspective de passer encore deux ou trois jours sans souci dans Paris, redescendit, d'un pas léger, du côté de la Madeleine.

Le lendemain, installé à la sous-préfecture, le fidèle Justin défaisait les malles du patron.



FAÇON DE PARLER

L'agent en bourgeois Fil-au-Vent, qui a la mission d'arrêter un malfaiteur, écrit, sur son calepin, son signalement tel qu'on le lui a donné à la préfecture:
Cheveux en brosse; nez en trompette; oreilles en éventail; yeux en amande; bouche en cœur. (Il porte la mouche).







PETITES COMMODITES PARISIENNES

— Quoi, mes amis, ne voyez-vous pas que votre lampe fume comme une cheminée? Mais regardez donc le plafond, il est noir...

...Heureusement que j arrive à temps et avec mon petit fumivore, placé sur le verre de la lampe...

...nous pourrons jouer notre manille sans nous occuper du plafond...

Un des premiers objets qui frappa ses regards, fut l uniforme flambant neuf que son maître s'était fait faire à Paris.

Justin était beau garçon et fier de sa tournure. L envie lui vint d'essayer le costume, comme elle vient irrésistiblement à une jolie femme, à la vue d un chapeau.

Il commença par se coiffer du bicorne, puis il endossa l habit. Le pantalon à bande dorée lui allait comme un gant. L'épée lui donna un air martial, qui le fit soupirer de regret, à la pensée de n avoir pas suivi une carrière où l'on était si magnifiquement vêtu.

Bref, en sous-préfet des pieds à la tête, Justin allait et venait dans la chambre de son maître, se regardant complaisamment dans la glace, prenant des pauses, faisant des mimes, lorsque la porte s'ouvrit.

C était une délégation de la Municipalité, laquelle ayant appris l arrivée, à Pont-sur-Allier, du nouveau fonctionnaire, s'était empressée de lui souhaiter la bienvenue.

Les délégués avaient trouvé portes ouvertes, étaient entrés avec la familiarité qu'on rencontre souvent en province, avaient pénétré dans l'appartement, à la recherche de quelque domestique.

A la vue de Justin, ils s'arrêtèrent, cloués par le respect et l admiration.

De mémoire d homme, jamais on n'avait vu un sous-préfet aussi superbe, aussi décoratif que celui qu'ils avaient devant eux, sanglé dans un uniforme qu'il remplissait à craquer.

Un délégué prit la parole.

En quelques mots émus, il dit l impression ressentie, exprima les vœux de la municipalité et termina en assurant M. le sous-préfet du dévouement de toute la population.

Pendant ce temps, Justin, d'abord ahuri, s'était repris.

Que faire?

Se débarrasser au plus vite de ces importuns, quitte à expliquer plus tard le quiproquo. Ce serait l affaire de son patron Quant à lui, il s'en lavait les mains. Il avait endossé l'habit, il en endosserait la responsabilité, mais il ne se sentait pas le courage d avouer tout de suite devant ces braves gens qu'ils s'étaient pareillement fourvoyés.

Alors, rondement, brièvement il se borna à les remercier, et les congédia.

Précisément, ce sans façon, cette bonhomie brusque portèrent au comble l enthousiasme des délégués.

A la bonne heure, c'était là un sous-préfet sans morgue, n'aimant pas à perdre son temps et celui des autres en longs discours oiseux. Simple, précis, cordial et bel homme par là-dessus, c'était l'idéal.

Un délégué, amateur photographe — on en trouve partout — avait, au cours de l'entrevue, pris subrepticement une photographie du grand homme. Le jour même, elle s'étalait, sous forme de carte postale à toutes les devantures. Les journaux de Pont-sur-Allier la reproduisaient le lendemain, avec force commentaires.

C'en était fait. Justin, entré dans la peau du personnage, ne pouvait plus en sortir sans un scandale épouvantable, dont son maître serait la première victime. Affolé, l'infortuné écrivit à celui-ci une longue lettre dans laquelle il avouait tout.

Quelques heures après, la réponse lui parvenait par télégramme.

« Continuez. Je double gages

« VALFLEURY. »

Une fois de plus, l'incroyable cynisme de Téramond devait lui réussir. Bon gré, mal gré, Justin continua. Il s'en tira, du reste, tout aussi bien que son maître, ce qui n'était pas difficile, et, en fidèle serviteur, envoya religieusement chaque mois à celui-ci les émoluments dont il était titulaire.

Sa réputation, du reste, ne fit qu'y gagner, et sa simplicité démocratique donnée en exemple. Songez donc, non seulement le nouveau sous-préfet n'étalait point un luxe déplacé, mais il n'avait même pas de domestique, cirait lui-même ses chaussures et envoyait, chaque mois, ses appointements à son vieux père.

E. J.



— Moi, je suis pour les petites inventions prat'ques.

DE NOS LECTEURS

Lally-Tollendal et le bourreau.

La vie a des rapprochements bien extraordinaires. L'anecdote suivante, absolument authentique, en est une preuve curieuse.

Avant d'aller chercher dans l'Inde le commandement qui devait se terminer pour lui d'une manière si fatale, le comte de Lally-Tollendal était, à Paris, un jeune seigneur élégant, coquet, grand ami du plaisir et tapageur comme il était permis de l'être quand un grand nom vous promettait l'impunité.

Un soir, Lally, accompagné de joyeux compagnons, courait, après boire, les rues de la capitale, cherchant à s'égayer aux dépens de quelques bons bourgeois retardataires.

Soudain, dans la petite rue Saint Jean, ordinairement si paisible, leurs oreilles perçoivent des bruits de musique; ils lèvent la tête et voient des fenêtres brillamment éclairées, au dernier étage d'une maison d'apparence modeste.

— On danse là-haut, dit Lally. Montons et dansons.

Les voilà donc qui grimpent l'escalier et sonnent à une porte. Un homme, à physionomie franche et ouverte vient leur ouvrir.

— Monsieur, lui dit le gentilhomme, nous sommes des gens comme il faut. Le hasard nous a conduits dans votre quartier, nous avons entendu la musique, et l'idée nous est venue de vous demander la permission de danser chez vous.

— Ce serait très volontiers, Messieurs, mais avant d'entrer, il faut que vous sachiez chez qui vous êtes.

— Qu'importe! Votre air nous indique que vous êtes un homme bien élevé; nous pensons n'être nullement déplacés chez vous.

— Encore une fois, messieurs, je dois vous dire à qui vous parlez: je suis Monsieur de Paris; j'ai marié ma fille, et nous célébrons la noce.

Les jeunes gens furent un moment hésitants; mais bientôt, reprenant leur gaîté et souriant





LES REFORMATEURS

LE CANDIDAT. — Citoyens, si vous votez pour moi, je consacrerait toute mon énergie à combattre cette plaie qui ronge la France: le fonctionnarisme; je nettoierai cette écurie d'Augias, ou pullullent d'inutiles fils à papa.
M. DURAND. — Bravo! Bravo!

(*Le Candidat est élu.*) M. DURAND. — Je suis heureux, Monsieur, de vous féliciter pour votre élection, et suis fier d'avoir voté pour vous, mais maintenant il faudra avoir le courage de tenir votre promesse, et j'espère que vous ne fléchirez jamais devant aucune influence, ni politique, ni électorale!







Quelque temps après.

DURAND (*à son fils*). — Si ce n'est pas honteux, un grand garçon comme toi, absolument bon à rien. Jamais tu ne gagneras ta vie.
— C'est ta faute. Puisque tu es bien avec ton député, s'il le voulait, il pourrait me caser dans un ministère.
— Tiens! c'est vrai!...

— Mon cher député, maintenant que je vous ai exposé le cas de mon fils, j'espère que vous voudrez bien...
— Mais, mon cher Monsieur, vous devez comprendre vous-même que c'est impossible. J'ai engagé une guerre à mort au népotisme, je ne dois pas aider à son développement.

DURAND. — C'est bien ça les députés! Quand ils sont candidats, ils vous flattent, ils sont tout sucre, tout miel. Et une fois élus, ils se fichent des électeurs, et ne sont pas capables de leur donner un petit coup de piston. Si jamais on m'y repince à voter pour vous...

---

d'avance à l'idée de raconter la chose à Versailles, ils pénétrèrent dans la salle et se mêlèrent à la danse.

Seul, Lally ne dansait pas. Il était resté près du bourreau, et il l'interrogeait curieusement.

— Ce n'est pas vous, Monsieur, qui faites les exécutions?

— Non, pas celles des petites gens, lesquelles sont réservées à mes aides. Moi, je n'exécute que les grands seigneurs.

Lally sourit d'un air contraint et ne tarda pas à se retirer.

Quinze ans après, presque jour pour jour, le même bourreau lui tranchait la tête.

***

Superstitions paysannes.

Ces superstitions relatives à l'agriculture, et dont quelques-unes sont encore en vigueur, viennent compléter l'article que le *Pêle-Mêle* a publié récemment sur les « procès faits aux animaux ».

Pour soigner les bêtes, les paysans d'antan avaient recours aux remèdes empiriques, c'est-à-dire aux « remèdes de bonne femme », ou bien ils faisaient intervenir le surnaturel.

Ainsi, pour guérir un agneau du bouchet, on prenait un bâton de sureau qu'on fendait en croix; on l'introduisait dans la bouche du ruminant, et on le déposait ensuite en lieu sûr; à mesure qu'il séchait, l'animal devait guérir.

Quand on séparait les veaux de leur mère, soit pour les vendre, soit pour les abattre, on devait les faire sortir de l'étable à reculons.

Malheur au cultivateur qui aurait labouré son champ, sans avoir, au préalable, promené trois fois du pain et de l'avoine autour de la charrue. Tracer une croix sur la cheminée empêchait les poules de s'égarer, jeter du pain dans un puits l'empêchait de tarir; placer du buis bénit sur le fourrage éloignait les charançons; enterrer le squelette d'une tête de jument dans un jardin, faisait mourir les chenilles et les vers blancs.

Pour que les semences fussent meilleures, on les faisait passer par un crible fait d'une peau de loup, et qui ne devait avoir que trente trous, ou bien on les faisait toucher par l'épaule d'une taupe. Pour éloigner les oiseaux gourmands, on pendait par le pied, à des poteaux disposés de distance en distance, quelques-uns de ces délinquants; ou bien on arrosait le champ avec de l'eau dans laquelle avaient trempé des écrevisses et des cornes de cerfs. On obtenait le même résultat en enterrant, dans les champs, un vase contenant un crapaud; seulement, avant de moissonner, il était indispensable d'enlever le vase, sans cela le blé aurait eu un goût d'amertume.

La vigne était plus féconde si on la taillait avec une serpe enduite de graisse d'ours et si le vigneron était couronné de lierre.

Pour empêcher le vin de se gâter, il fallait

écrire sur le tonneau cette phrase latine: *Gustate et videte quod bonus est dominus* (Goûtez et voyez combien le Seigneur est bon). Quand on plongeait le raisin dans la cuve, ou qu'on enfermait le vin dans le tonneau, il était utile de dire: « Saint Martin, bon vin! »

Ces superstitions, variant avec les provinces, il faudrait un volume pour les transcrire toutes.

* * *

Le Palais Royal.

Il paraît que l'édilité parisienne est enfin décidée à sauver de la malemort ce Palais Royal, jadis tout grouillant de foule bariolées, aujourd'hui désert comme une cité d'Aoste.

On s'est souvent demandé par quel sortilège ce monument, un de nos plus précieux par les souvenirs qu'il évoque, a pu tomber ainsi au rang des choses mortes.

La faute n'en serait-elle pas à sa ceinture de ruelles tortueuses, aux maisons lézardées? Il faut un cadre à un tableau, ce tableau fût-il signé du plus grand nom. Si donc on veut rendre au Palais Royal un peu de son ancienne splendeur, il est nécessaire, avant tout, de le dégager des vieilleries environnantes.

Certes, la cour du Louvre est une merveille de symétrie architecturale; mais on retrouve, au Palais Royal, les mêmes proportions harmonieuses, avec un peu plus d'irrégularité, et, par suite, plus de fantaisie.

Dès l'entrée, on se sent captivé par cette construction ni trop pompeuse, ni trop capricieuse, solide et élégante, éminemment française: une théorie d'arcades à jour, des terrasses italiennes, de hauts toits graves à la Mansard que viennent égayer des divinités souriantes.

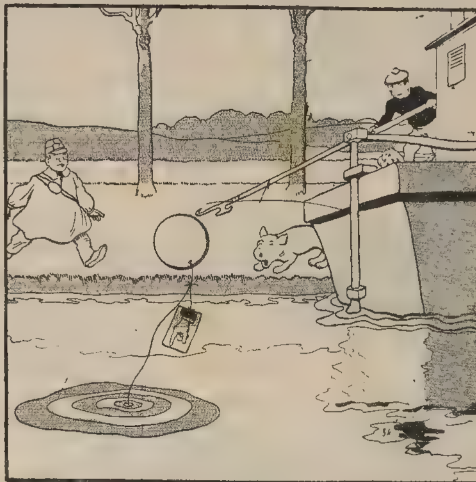
Et quels souvenirs rappelle ce magnifique palais!

Voici le Cardinal qui passe, traînant à sa suite un sillon de lourds carrosses et de gardes aux longues piques; voici Condé et les princes qui viennent de rendre leur épée à Guitaut, et descendent, le front pensif, le grand escalier au bas duquel les attend l'escorte qui doit les mener en villégiature à la Bastille. Usé, parcheminé et ratatiné, voici le Régent qui sort de table et entre de plain-pied à l'Opéra, sans quitter le palais.

Du haut de cette fenêtre, la vertueuse duchesse d'Orléans, lit au peuple un bulletin de victoire. Puis le grand incendie de l'Opéra, la Révolution, et Camille Desmoulin détachant d'un marronnier le rameau vert de l'espérance; un traînement de sabres, des éperons accrochant au passage les robes diaphanes des divinités du Directoire et de l'Empire; les Prussiens éf... qués et les poussahs britanniques de l'Invasion; les « Treize », ces lugubres héros balzaciens, fêtant leur association dans la galerie de bois; les députés de 1830, engoncés dans leurs habits noirs, venant offrir la lieutenance générale à Louis-Philippe, la fusillade de février, les dernières fêtes du Jockey, les frères provençaux.

A la bataille de Wagram, deux capitaines l'un allemand, l'autre français, tout en se chargeant avec fureur, se donnaient rendez-vous, à un mois de là, au Palais Royal.

Pourquoi le Palais Royal ne redeviendrait-il pas ce qu'il était pour les deux officiers de Wagram: le centre de la France historique, le cœur de Paris?



SUR LES BORDS DU CANAL

Le malheureux marchand de ballons s'est suicidé, mais il a tenu à ce que son corps fût retrouvé.

DÉFINITIONS

OREILLE: Une porte cochère pour la flatterie; un trou d'aiguille pour la vérité.

LOI ÉLECTORALE: Une loi qui, pour être complètement bonne, ne peut être faite que par de bons députés, qui ne peuvent être faits que par une bonne loi électorale, et ainsi de suite.





LE SAVANT ET LA CONCIERGE

(HISTOIRE SANS PAROLES.)



— Regarde donc ce bibelot japonais représentant un crapaud... est-ce assez joli!...

— Ravissant!... C'est tout à fait nature!



Les mêmes, à la campagne, à la vue d'un crapaud sur la route:

— Oh! l'horrible bête!

Pêle-Mêle Connaissances

— L'île la plus importante comme superficie en kilomètres carrées, est le Groenland, auquel on attribue 2.170.000 kilomètres. Viennent ensuite la Nouvelle-Guinée, Bornéo et Madagascar, qui est plus grand que l'Angleterre et le Japon réunis. Le Japon, au reste, l'emporte sur l'Angleterre, avec 226.580 kilomètres, contre les 217.720 kilomètres carrés de nos voisins

— La bière est une très ancienne boisson: Moïse la trouva en usage en Egypte. Les Germains, les Gaulois et les Espagnols la fabriquaient de temps immémorial. Quand les vieux auteurs grecs nous parlent de vin d'orge, c'est bière qu'il faut lire; suivant eux, ce serait à Séluse, ville située à l'embouchure du Nil, que se seraient trouvées les premières brasseries.

— A la veille de la Révolution, l'ancien régime, prévoyant sa chute, manifesta de curieuses tentatives de réaction qui, déjà, n'étaient plus de l'époque. En 1781 et en 1788, des édits exclurent les roturiers des grades dans l'armée; et les Parlements se refuserent à admettre, dans leur sein, tout magistrat qui ne justifiait pas de deux générations de gentilhommerie.

— Les anciens regardaient l'Etna comme une des plus hautes montagnes de la terre. Il ne mesure pourtant que 4.300 mètres, tandis que le Gaurisankar, la plus haute montagne connue actuellement (dans l'Himalaya), atteint 4.800 mètres d'altitude, soit à peu près le double.

— Le café est d'origine éthiopienne. On le cultiva d'abord en Orient. Les Hollandais l'importerent à Batavia et en firent pousser, comme curiosité, à Amsterdam. Au commencement du dix-huitième siècle, les habitants d'Amsterdam en envoyèrent un pied au roi de France. Ce fut ce pied, cultivé dans les serres du Jardin-du-Roi, qui servit pour nos premières plantations dans nos îles d'Amérique

— Il semble communément que notre planète ne devrait plus réserver de surprises aux géographes, si l'on songe aux explorateurs qui l'ont parcourue en tous sens. Cependant, en l'année 1907, le voyageur Sven Hedin a pu suivre, de bout en bout, dans le Thibet, une chaîne de montagnes de plus de 3.000 kilomètres de long et dont jusqu'alors personne n'avait soupçonné l'existence.

— En Allemagne, le secret du vote est absolu. Les bulletins électoraux, que les partis distribuent à profusion, sont imprimés sur papier blanc épais et de dimension fixée par la loi. Ils doivent être insérés, avant d'être déposés dans l'urne, dans une enveloppe pourvue d'un cachet officiel, sans aucun signe extérieur, et qui est remise à l'électeurs à son entrée dans le bureau de vote.



L'HERCULE

ELLE. — Ah! voilà la pluie qui commence à tomber! Et moi qui n'ai pas de parapluie pour protéger mon nouveau chapeau!

— Ne vous faites donc pas de mauvais sang pour si peu, ma chère. Je vous tirerai facilement d'embarras.



— Voici!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen

A. C. — Nous n'avons aucune connaissance de cette ordonnance, et doutons fort qu'elle existe.

M. G. Pastourel. — Il est incontestable que le joueur nº 2 gagne, ayant 14 en mains.

Mlle Lucie Madeleine. — C'est une légende. Personne n'a jamais pu nous éclairer sur leur utilité.

M. A. L. — Nous n'avons plus cette rubrique. Regrets.

M. Voltille. — 1º Inspecteurs départementaux de cinquième classe: 3.000 francs; 500 francs en plus à chaque degré supérieur, jusqu'à 5.000 francs; Inspecteurs divisionnaires, suivant les classes: 6.000, 7.000 et 8.000; 2º Age: de 26 à 35 ans; 3º Examen écrit et examen oral.

M. Castan. — 1º Elle n'a pas d'origine historique, c'est un dicton qui s'explique de lui-même; 2º Il en conserve encore en quantité très appréciable; 3º Mais tout simplement parce que c'est sa couleur et que la peau l'absorbe très facilement, comme par exemple la teinture d'iode.

M. G. Touraine. — Envoyez spécimen.

Castorinette. — Nous indiquerons ce point en temps voulu.

M. Royer. — Encre de Chine bien noire. Il n'y a pas de dimensions requises.

G. L. — Ce service dépend de la Préfecture de la Seine; il faut donc être admis dans cette administration.

G. C. — N'importe lequel, à votre choix, peut s'en charger.

M. A. Baccialon. — Envoyez quelques échantillons, afin que nous puissions juger du genre.

M. Georges. — Tous les journaux quotidiens ont ce genre d'annonces.

M. J. Muller. — Elle a été canalisée par les égouts.



C'est vraiment drôle comme ma mémoire s'affaiblit. Il y a trois choses que je ne me rappelle jamais : les noms, les chiffres, et... et... la troisième chose m'échappe.

CARTEL en BOIS SCULPTÉ

Noyer ciré mat. – Mouvement quinzaine. – Sonnerie sur gong.

D'une utilité incontestable, très décorative, d'un art et d'un goût parfaits, cette magnifique pièce d'horlogerie a sa place indiquée dans toutes les familles.

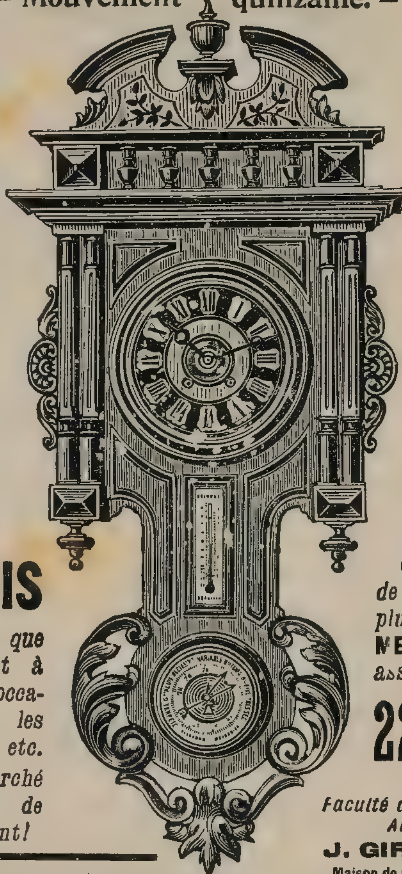
D'une qualité irréprochable au point de vue mécanique et d'un travail soigné dans tous ses détails, le **CARTEL** *que nous vous recommandons ici, aimables Lectrices et chers Lecteurs, doit être considéré comme une des pièces les plus avantageuses de notre assortiment.*

Son prix, excessivement réduit, n'est que de **88** *francs payables à raison de*

4 FRANCS par MOIS

sans aucuns frais, c'est-à-dire que nous conservons entièrement à notre charge tous les débours occasionnés par les emballages, les ports, les encaissements, etc., etc.

Ce prix est d'un bon marché exceptionnel, ces conditions de paiement n'ont aucun précédent!



La gravure ci-contre ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de la beauté de l'objet, aussi ajouterons-nous à l'insuffisance du dessin par une description succincte :

Meuble en bois sculpté, noyer ciré mat; dessin de style; sculpture artistique nette et profonde; assemblage soigné. — **Mouvement** d'horlogerie de haute précision; remontoir quinze jours; sonnerie sur gong; cadran en bois, heures émail et aiguilles métal-or. — **Baromètre** anéroïde d'une régularité mathématique et **Thermomètre** au mercure éprouvé Le tout parfaitement réglé et mis au point, avec garantie absolue de solidité, d'exactitude et de bon fonctionnement.

Dimensions : hauteur totale 96 centimètres, largeur 42 centimètres; diamètre du cadran 18 centimèt., diamètre du baromètre 10 centimètres. hauteur du thermomètre 13 centimètres, largeur 3 centimètres.

On le voit, il n'est pas possible de réunir plus de qualités sérieuses, plus d'avantages réels; aussi notre **MERVEILLEUX CARTEL en bois sculpté** *est assuré d'un énorme succès.*

22 MOIS de CRÉDIT

Rien à payer d'avance.
Faculté de retour en cas de non-convenance.
Aucuns frais pour l'acheteur.

J. GIRARD & Cie, 46, Rue de l'Échiquier, PARIS
Maison de Confiance. La Première du genre. Fondée en 1885.



Notre Album de Luxe

contenant les magnifiques

REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES

des **Garnitures de Cheminées, Pendules** et **Cartels** en cuivre massif, bronze métal ou bois sculpté, depuis **40 Fr.** vendus avec **un An** et **deux Ans** de **Crédit** est envoyé **gratis** et **franco** à toute personne qui nous en fait la demande.

J. GIRARD & C[ie], Succrs de E. GIRARD & A. BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).

8 Jours à l'Essai

11 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. **J. GIRARD & Cie**, *à* **Paris**, *le* **CARTEL en bois sculpté** *annoncé ci-dessus, au prix de* **88 fr.**, *payables à raison de* **4 fr.** *par mois, sans autres frais.*

Fait à .... *le* .... *190* .

Nom et prénoms .... SIGNATURE :

Profession ou qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare de chemin de fer ....

GRATIS ET FRANCO!

Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les CATALOGUES GÉNÉRAUX spéciaux pour chaque article : **PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVRERIE D'ARGENT, SUSPENSIONS, GARNITURES DE CHEMINÉE, MONTRES DE PRÉCISION, LIBRAIRIE, ARMES ET FUSILS DE CHASSE, PÊCHE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JUMELLES, BICYCLETTES RUDGE-WITHWORTH, MACHINE DE NETTOYAGE PAR LE VIDE,** etc., etc.— ***A tout le Monde :*** **UN ET DEUX ANS DE CRÉDIT**

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richard.

15e ANNEE — No 9. 10 Centimes 28 Février 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

GENS DE MAISON, par Benjamin RABIER.



Le valet de chambre. — Je vous ai fait venir parce que depuis que Monsieur et Madame se sont aperçus que nous écoutons aux portes, ils parlent anglais!

EN FAMILLE

Mme FORTEBRISE;
ARMANDINE, sa fille;
VALENTIN, homme de lettres, mari d'Armandine;
Un employé du gaz.

SCENE I.

Mme Fortebrise et Armandine, dans la cuisine, préparent le déjeuner.

Mme FORTEBRISE. — Tu sais, Armandine, qu'il n'y a plus de beurre...

ARMANDINE. — Déjà!

— Je dis que tu es issue d'un singe anthropoïde.

Mme FORTEBRISE. — Comment, déjà! Il y a huit jours qu'on tape à trois sur une malheureuse livre!... Et plus de saindoux non plus!... Quelle maison, Seigneur! (*Elle fourgonne avec rage.*) Ah! tu as été bien inspirée d'épouser un homme de lettres... Comme si c'était un métier, ça!... D'abord, Valentin, ce n'est pas un nom d'écrivain!... Quand on s'appelle Valentin... (*Changeant de ton.*) Qu'est-ce qu'il fait, Valentin?

ARMANDINE. — Je ne sais pas, maman. Il est dans la salle, je pense qu'il travaille.

Mme FORTEBRISE. — Tu penses?... Eh bien! va donc t'en assurer, et au besoin secoue-le un peu, hein? Il serait vraiment temps qu'il porte un article à son journal et ramène un peu d'argent. S'il s'imagine que c'est avec des briques qu'on va lui faire à déjeuner!

SCENE II

VALENTIN — ARMANDINE.

Valentin, dans la salle, est plongé dans la lecture. Il plane, loin de la terre et des déjeuners de briques.

Armandine entre.

VALENTIN. — C'est toi, mon amie? Qu'y a-t-il?

ARMANDINE. — Je venais voir où tu en étais.

VALENTIN. — Où j'en suis? Page 127. C'est captivant au possible!

ARMANDINE. — Il ne s'agit pas de ça... Il n'y a plus de beurre à la cuisine.

VALENTIN. — Plus de... Qu'est-ce que ça fait!

ARMANDINE. — Plus de saindoux non plus!

VALENTIN. — Ceci est peu! Bien peu!... Par contre, écoute...

ARMANDINE (*avec impatience*). — Quoi?

VALENTIN (*lisant*). — « Bien après Bichat, après Schleiden, de 1860 à 1870, Koelliker et Virchow, étudiant au microscope les tissus du corps humain, ont démontré que ces tissus ont une structure et une composition identiques à celles des autres vertébrés. »

ARMANDINE. — Hein!

VALENTIN (*radieux*). — La première conclusion qui s'impose est que nous ne sommes pas autre chose que de simples vertébrés.

ARMANDINE. — De simples quoi?

VALENTIN. — Vertébrés! Oui, ma chère... Je suis, tu es un vertébré!...

ARMANDINE. — Je ne plaisante pas, tu sais!

VALENTIN. — Bigre!... Ce n'est pas de la plaisanterie non plus! Ecoute la suite. (*Il lit.*) « Le processus biogénitique de la vie organique a exigé des millions d'années. Finalement, dans cette lutte pour l'évolution, le goupe des vertébrés a affirmé sa supériorité. Parmi ces groupes, la classe des mammifères... » car tu es encore une mammifère...

ARMANDINE (*blanche de colère concentrée*). — Ah! je suis une mammifère, à présent?

VALENTIN. — Sans aucun doute. (*Il continue.*) « ...Puis, au sein de cette classe, l'ordre des Primates apparu seulement au début de la période tertiaire, représenté par l'ordre des singes anthropoïdes... » dont tu es issue...

ARMANDINE. — Qu'est-ce que tu dis?

VALENTIN. — Je dis que tu es issue d'un singe anthropoïde.

ARMANDINE (*suffoquée*). — Oh! C'est trop fort! (*Elle sort en coup de vent.*)

VALENTIN (*candide*). — Elle est renversée!... C'est qu'il n'y a pas à le nier, c'est renversant!

SCENE III.

Mme FORTEBRISE — ARMANDINE.

Mme FORTEBRISE. — Eh bien! a-t-il terminé son article?

ARMANDINE (*de la tête*). — Non!

Mme FORTEBRISE. — Où en est-il?

ARMANDINE. — Il n'a pas commencé.

Mme FORTEBRISE. — Pas commencé!... Mais qu'est-ce qu'il fait?

ARMANDINE. — Il bouqine.

Mme FORTEBRISE. — Tu lui as dit?

ARMANDINE. — Pour le beurre... oui!

Mme FORTEBRISE. — Qu'est-ce qu'il a répondu?

ARMANDINE. — Il m'a traité de vertébré.

Mme FORTEBRISE. — L'insolent!

ARMANDINE (*Prête à pleurer*). — Et puis de mammifère!

Mme FORTEBRISE. — Mammifère!... Ma fille, une mammifère!... Oh! le goujat! Mais ça ne se passera pas ainsi... Halte-là! Tu vas aller immédiatement exiger des excuses. Si tu ne l'arrêtes pas dès le début sur la pente des injures, il en viendra bien vite aux coups. Je les connais les hommes! Il descendra jusqu'au crime.

ARMANDINE (*éclatant en sanglots*). — Et il a encore ajouté que... que... tu... tu... étais... un singe anthropoïde!

Mme FORTEBRISE. — Un singe anthro... Ah! mon Dieu!... (*Elle va pour s'évanouir, mais se reprend aussitôt, vide dans la soupière la boîte de sel qu'elle tient à la main.*) Tiens donc... Si seulement c'était de l'arsenic! (*Défait son tablier d'une main rageuse.*) Attends! Laisse-moi faire..., c'est moi qui vais aller le trouver!... Un singe... moi!... Le misérable! (*Elle quitte la cuisine le front chargé de tempêtes.*)

SCENE IV.

Mme FORTEBRISE — VALENTIN.

Mme FORTEBRISE (*qui s'est composé un maintien, très digne*). — Monsieur mon gendre, ma fille m'a tout dit.

VALENTIN. — Quoi donc?

Mme FORTEBRISE. — Vertébré, mammifère, et... le reste.

VALENTIN. — Ah! oui!... C'est intéressant, n'est-ce pas?

Mme FORTEBRISE. — Je ne sais pas si votre mère était une singesse, ni de quelle espèce...

VALENTIN. — De quelle espèce?... Il n'y a pas de doute. Nous appartenons a l'odre des Catarrhiniens, et, parmi ceux-ci, au groupe des Anthropomorphes. Nous avons les mêmes deux cents os disposés dans le même ordre et associés de la même façon, les mêmes trois cents muscles, le même groupe de cellules ganglionaires, le même cœur à quatre cavités, les mêmes glandes salivaires, les mêmes vingt dents de lait, et 32 définitives... En résumé, nous sommes de purs anthropomorphes.

Mme FORTEBRISE (*abasourdie*). — Anthropo...

VALENTIN. — Anthropomorphes! Autrement dit, des singes sans queue. Hœckel est formel sur ce point.

Mme FORTEBRISE. — C'est un de vos amis de café, celui-là?

VALENTIN (*souriant*). — Non, belle-maman. Haeckel Ernest est un savant, un grand savant.

Mme FORTEBRISE. — Eh bien! Au lieu de s'occuper de pareilles bêtises...

VALENTIN (*l'interrompant*). — Des bêtises! Des bêtises qui ont fait sa gloire et sa fortune.

Mme FORTEBRISE (*sursautant*). — Sa fortune?

VALENTIN. — Eh oui! Et qui vont faire sinon la mienne, du moins me fournir le sujet d'une suite d'articles, de bons articles, avec au bout de la galette (*geste des doigts*) de cette chère galette que vous aimez tant, belle-maman..., avec laquelle vous pourrez acheter du beurre et du saindoux, autant de saindoux que vous voudrez.

Mme FORTEBRISE. — Des articles sur les anthro... choses...

VALENTIN. — Anthropomorphes, oui, belle-maman! Articles commandés, s'il vous plaît, et sur lesquels j'ai déjà reçu un chèque que je toucherai ce soir. (*Tirant un chèque de son portefeuille.*) Le voilà le chèque, belle-maman... le joli chèque... Voyez, deux cents francs... deux cents! (*Changeant de ton.*) Et maintenant, au travail!

— Vous m'avez entendu.. ? En voilà des manières!... Dirait-on pas ?... Savez-vous à qui vous parlez, seulement ?...

Il attire un cahier de papier, plonge sa

plume dans l'encrier et se met à écrire. Mme Fortebrise, soudain pénétrée de respect, sort doucement sur la pointe des pieds.

SCENE V.

Mme FORTEBRISE — ARMANDINE, puis un employé du gaz.

ARMANDINE (*Dans la cuisine, sanglote dans un torchon*). — Vertébré... Mammifère... Oh!... non... Jamais... jamais je ne pourrai le digérer!...

Mme FORTEBRISE (*qui vient d'entrer*). — Eh bien! il a raison! Tu es un vertébré, ma fille... et aussi une mammifère. Chose..., Ernest est formel sur ce point. Ça rapporte même beaucoup d'argent.

ARMANDINE (*ahurie*). — Que dis-tu, maman?

Mme FORTEBRISE. — Nous avons les mêmes dents et les mêmes définitives... En résumé, nous sommes de pur... je ne sais plus!

On sonne.
Paraît l'employé du gaz.

L'EMPLOYÉ. — C'est pour le gaz, Madame!

Mme FORTEBRISE. — C'est bon, on passera demain matin.

L'EMPLOYÉ. — Ah! mais non, Madame. Le dernier délai est écoulé... On va vous couper.

Mme FORTEBRISE. — Je vous dis qu'on passera.

L'EMPLOYÉ (*élevant la voix*). — Mais Madame...

Mme FORTEBRISE. — Vous m'avez entendu? En voilà des manières! Dirait-on pas? Savez-vous à qui vous parlez, seulement?

L'EMPLOYÉ. — Je... Je parle...

Mme Fortebrise. — Vous parlez à... à une... (*Retrouvant soudain le mot, avec orgueil*) à une anthropomorphe, Monsieur.

Elle lui pousse la porte au nez. L'employé part, vaguement inquiet et impressionné.

L'EMPLOYÉ (*à part*). — Je vais dire qu'on ne coupe pas... Une anthropomorphe!... Ça ferait des histoires. Elle se plaindrait à son ambassade.

Etienne JOLICLER.


Comment d'un modeste trottin...


...la neige...


...fit une élégante à la mode.

Pêle-Mêle Causette

Les loyers à Paris ont augmenté dans des proportions considérables.

Vous est-il arrivé récemment de chercher appartement? Dans ce cas, vous avez dû constater que partout, même dans les quartiers excentriques, se dressent maintenant de beaux immeubles à façade élégante.

Les prix vous ont certainement laissés rêveurs et vous vous êtes comme moi posé la question suivante:

Est-ce que Paris ne contient que des millionnaires?

Il semble logique, en effet, qu'un homme qui dépense cinq mille francs pour son loyer, dispose d'un revenu d'au moins trente à quarante mille francs.

Pour ne jamais déchoir, il faut qu'il constitue un capital d'au moins un million.

Par conséquent, le nombre des millionnaires a dû se multiplier en ces vingt dernières années dans une progression tout à fait extraordinaire.

Cependant, tout le monde vous dira que les affaires sont mauvaises.

La crise américaine, la situation politique et d'autres causes encore ont plongé les affaires dans le marasme.

Ce ralentissement des échanges se répercute sur les transactions de la Bourse qui languissent dans l'inaction.

Allez donc expliquer cette double situation si contradictoire.

D'un côté l'on gagne moins d'argent. De l'autre on en dépense davantage.

Notez que la plus-value ne porte pas que sur les loyers.

Demandez à une Parisienne combien lui coûte le chapeau qu'elle porte si gracieusement sur son abondante chevelure.

— Cent francs, vous dira-t-elle.

Vingt ans auparavant, sa mère poussait les hauts cris quand sa modiste prétendait lui vendre un chapeau de quarante francs.

Et il en va de même pour les autres objets de toilette.

Au théâtre, on nous fait payer douze et quatorze francs un fauteuil. Dans mon jeune temps, on payait sept francs le meilleur fauteuil d'orchestre du Théâtre-Français.

C'est à n'y rien comprendre.

Et pour ma part je donne ma langue aux chiens en attendant qu'un économiste avisé veuille bien nous éclairer sur un phénomène qui semble défier tout raisonnement et toute logique.

Fred ISLY.

Campagne électorale

Il y a bien des déceptions dans le métier de candidat député.

Témoin la petite mésaventure que voici:

X... était candidat en Seine-Inférieure, dans l'arrondissement de Dieppe.

La première ville qu'il visita en sa tournée, fut le Tréport, qui faisait partie de son arrondissement.

A peine descendu du train, il avisa un café qui se trouvait en face de la gare.

Il ouvrit la porte, et ayant assemblé, par d'aimables gestes accompagnés de sourires engageants, la foule, il invita tout le monde à se rafraîchir.

Bientôt, les joyeuses détonations de bouchons de champagne, qui sautaient au plafond, se firent entendre.

Comme une traînée de poudre, la nouvelle de ces libations gratuites se répandit, et la salle, pourtant grande, fut trop petite pour contenir tout le monde accouru.

X... présidait à cette joyeuse bombance. Il faisait remplir les coupes, allait de l'un à l'autre, serrait des mains, se dépensait avec ardeur et bonhomie.

Aussi, un concert de louanges s'éleva-t-il bien vite à l'adresse du généreux donateur.

Et X... pensait:

— Cela va me coûter cher, mais il y a du bon pour mon élection!

En effet, cela lui coûta cher, car on n'a pas souvent occasion de se régaler dans les petits endroits, et dame! pour une fois, on en profite.

Quand tout le monde fut parti, non sans remerciements et abondantes poignées de main, X... solda sa note.

Il n'eut garde de faire la moindre grimace, et complimenta même son hôte sur la qualité





UNE JEUNE FILLE PERPLEXE

Elle passe une bonne partie de son existence à se demander si elle épousera le blond ou le brun.

Et, finalement, elle s'estime heureuse d'en trouver un qui ne soit ni blond, ni brun.

---

du champagne et l'excellence du service.

Puis il se retira. Mais au moment de franchir la porte, il remarqua un consommateur installé à la terrasse, qui sirotait un verre de marc et n'avait pas pris part à la fête.

Ce consommateur le regardait en riant:

— Pourquoi riez-vous? demanda X..., que cette hilarité choquait un peu.

— Vous êtes candidat du Tréport, n'est-ce pas? fit l'homme.

— Mais oui!

— Ignorez-vous que le Tréport et Mers se touchent?

— Eh bien?

— Eh bien! Mers est dans le département de la Somme. Ici, vous êtes à Mers.

Et de la main, désignant le petit fleuve côtier, la Bresle:

— Vos électeurs sont de l'autre côté!

* * *

Le Processif

Chicaneau est en procès avec son voisin. N'est-il pas toujours en procès avec quelqu'un?

La veille des débats, Chicaneau, appelé par des affaires urgentes, est obligé de s'absenter.

Il va trouver son avocat, lui fait part de son voyage et le prie de lui télégraphier l'issue de son procès.

Le lendemain soir, Chicaneau, arrivé à destination, reçoit, comme convenu, un télégramme de son avocat. Il l'ouvre et lit :

« Le bon droit a triomphé. »

Chicaneau court aussitôt à la poste et répond:

« Faites appel! »

* * *

PENSÉE

Quand une femme est toujours souriante, cela peut prouver deux choses:

Ou qu'elle a un bon caractère; ou qu'elle a de belles dents.



LA PEINE DE MORT

Il n'existe en ce moment, en France, qu'une seule et unique matière à discussions, la peine de Mort.

En est-on, ou n'en est-on pas partisan?

Pour mettre fin à ces irritantes controverses, le *Pêle-Mêle* a trouvé une solution qui donnera satisfaction à tout le monde.

Le condamné ne sera pas exécuté. En revanche, loin de coûter de l'argent, son existence deviendra utile à son pays. Pourquoi, par exemple, risquer les jours de nos savants dans des expériences que les condamnés surveilleraient fort bien à leur place.

Les contrôleurs des denrées alimentaires, pourraient avoir à leurs dispositions un ou plusieurs de ces criminels, qui goûteraient aux mets suspects.



Certaines lignes de chemins de fer, fatalement vouées aux accidents, les engageraient comme mécaniciens, poste incontestablement le plus exposé en cas de déraillement ou de tamponnement.

Chaque régiment aurait grand avantage à se prémunir d'un condamné à mort, lequel, sur réquisition du caporal d'ordinaire, expérimenterait la valeur plus ou moins meurtrière des conserves mises à sa disposition.

Certains professeurs de facultés, mal vus des étudiants, se feraient précéder d'un de ces rescapés de la guillotine, lequel recueillerait à leur place les chances de mort violente auxquelles leur profession les soumet.



Lorsqu'on songe combien est précaire le sort des huissiers, quand ils présentent leur papier timbré à certains saisis de tempérament coléreux, on comprendra que, là encore, le condamné à mort a un rôle tout indiqué à tenir.

Enfin, notre marine, si éprouvée, ne verra s'abaisser le chiffre de ses victimes périodiques que si l'on confie à ces mêmes condamnés le soin d'expérimenter les premiers les poudres A, B, C, ou D.

Courrier Pêle-Mêle

Prolixité.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs a posé la question suivante:

« Y a-t-il parenté entre la prolixité de l'orateur et celle de l'écrivain? »

Permettez-moi de répondre à votre correspondant qu'il n'y a aucun rapport entre la parole écrite et la parole parlée. Je dirai même qu'il y a entre ces deux manières d'exprimer sa pensée une sorte d'antagonisme.

Il y a peu d'exemples d'écrivains orateurs.

L'écrivain est, en général, un taciturne, un renfermé. Il ne crée que dans l'isolement. C'est un timide qui, en société, passe inaperçu.

L'orateur, au contraire, est un homme d'extérieur. Pour stimuler sa verve, il lui faut un auditoire. La controverse, les interruptions même sont nécessaires à l'exercice de son talent. Il produit d'inspiration, par chocs successifs, comme un crépitement d'étincelles électriques.

Pour m'expliquer au moyen d'une image, je dirai que l'orateur traverse une rivière en sautant d'une pierre à une autre.

L'écrivain construit un pont pour la traverser.

Procédant de qualités aussi dissemblables, il est naturel qu'une même cause influence différemment l'orateur et l'écrivain.

Quand, d'aventure, un écrivain est appelé à prononcer un discours improvisé, il se sent à l'étroit dans cette performance. Il se hâte d'arriver à son but, poursuivi qu'il est par la crainte de se lancer dans une période dont il ne trouvera pas l'issue. Il est hanté par l'imminence d'une panne.

Dans ses écrits, il peut être prolixe, dans un discours, il sera toujours concis et rapide.

Il en résulte qu'un écrivain prolixe ne sera nullement un orateur prolixe.

L'orateur se sent gêné, lui aussi, dans ses entournures quand il écrit. L'éloquence repose plus sur la forme que sur l'idée. Les inflexions de la voix, le débit, en général, y compris même l'ampleur du geste, sont d'utiles accessoires au verbe. Ils ne sont d'aucun secours dans l'écriture.

Aussi, verrez-vous des orateurs prolixes dans leurs discours et concis dans leurs écrits.

En résumé, il n'y a aucune corrélation entre l'éloquence et l'art épistolaire.

Recevez, etc.

A. LAJOUE.

Le chapeau haut de forme.

Monsieur le Directeur,

M. Danier demande si le chapeau haut de forme est démodé et si sa disparition est proche.

Il est certain, et en ma qualité de chapelier je l'ai constaté, que le chapeau haut n'est plus de vente aussi fréquente que le chapeau melon, et surtout les chapeaux de fantaisie.

Ces derniers ont pris une extension considérable. On a pu le voir, l'été dernier. Il fut de bon ton d'arborer le chapeau vert, et ce fut un véritable rush chez tous les chapeliers. Les chapeaux verts s'enlevèrent comme du pain.

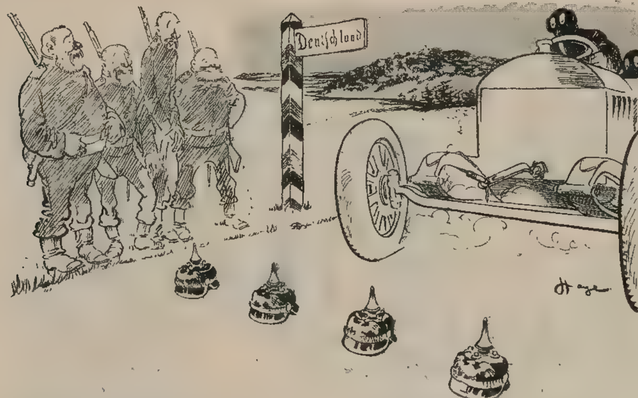
La saison qui va s'ouvrir connaîtra une nouvelle mode.

Ainsi, les articles pour hommes, qui, autrefois variaient lentement, deviennent de plus en plus tributaires de la Mode, à l'instar des articles féminins.

Néanmoins, le chapeau haut de forme ne disparaîtra pas aussi vite que le croient beaucoup de personnes.

Il sera toujours plus habillé qu'un chapeau rond ou de fantaisie.

En tenue de cérémonie, le chapeau de soie est et restera longtemps encore le seul admis.



Les douaniers allemands sont tout de même mieux outillés que les nôtres pour forcer les automobiles à s'arrêter!

Les Américains nous ont envoyé, il y a quelques années, une innovation consistant à porter le chapeau de feutre rond avec l'habit.

L'essai n'a pas réussi. Le huit-reflets a facilement triomphé de son adversaire.

On peut dire que le haut de forme est un article classique, à côté duquel le chapeau de fantaisie se développera librement, sans le supplanter.

Le chapeau le plus menacé par l'évolution des modes, ce n'est pas le haut de forme, mais bien le melon.

Celui-ci n'est pas protégé par son élégance. Il aura plus de mal à résister contre le chapeau de fantaisie.

Recevez, etc.

G. ETIENNE (Paris).

***

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

***

Quelle est l'origine de l'expression: « Payer rubis sur l'ongle »?

A. De Naune.

***

Quand le mot *Vive* s'applique à un nom au pluriel doit il prendre la forme du pluriel: *Vivent*. Doit-on écrire: *Vivent* les Français?

F. G.



LA PETITE MILLIARDAIRE

— Ne voyez-vous donc pas que si le petit vicomte cherche à vous épouser, quoique laide, c'est uniquement pour votre fortune. Tandis que moi, si j'aspire à votre main, c'est pour votre beauté.

La littérature en or

Il s'agit de la littérature anglaise. Elle est cotée à un taux qui nous laisse rêveurs, nous autres, pauvres gens de lettres, qui pâtissons de ce mal étrange: La crise du livre.

Ainsi, savez-vous combien est payé Rudyard Kipling, l'écrivain le plus goûté actuellement de l'autre côté de la Manche?

Eh bien! Rudyard Kipling touche *une livre sterling par ligne!*

Un de ses compatriotes, d'un naturel sceptique, voulut en avoir le cœur net. Il écrivit à l'auteur du *Livre sur la Jungle*: « Envoyez-moi une ligne de votre style. Rudyard Kipling répondit par courrier: « Merci! » Ce qui fait que l'incrédule eut une ligne, mais plutôt courte.

Sir Arthur Conan Doyle, l'auteur de *Sherlock Holmes*, n'a rien à envier à son concurrent. Pour un seul de ses romans, il a été immédiatement payé *cent vingt cinq mille* francs, sans préjudice des droits à revenir après un certain tirage.

Après lui, les deux plus « gros vendeurs » comme on dit là-bas, sont M. Hall Caine et miss Marie Corelli. Et n'oublions pas Mrs Humphrey Ward qui, avec six romans, dont *La Fille de Lady Rose*, s'est fait la jolie somme d'un quart de million.

Et dire qu'autrefois Milton vendit son admirable *Paradis perdu* pour un morceau de pain; et que Sterne, ne trouvant pas d'acheteur à Londres, pour son *Tristram Shandy*, ce chef-d'œuvre d'humour, dut le faire éditer à New-York.

Mais ce sont là des exceptions, car, de tout temps, les Anglais ont couvert d'or les grands écrivains. Voici, d'ailleurs, quelques chiffres authentiques et dont l'éloquence est assez suggestive: Lord Byron, avec son *Child-Harold*, gagna 15.000 livres (375.000 francs) chez l'éditeur Murray.

Et lord Byron était un grand seigneur qui, paraît-il, travaillait pour la gloire!

David Hume reçut 5.000 livres (125 000 fr.) pour son *Histoire d'Angleterre*, qui fut un succès, et Gibbon, plus de 6.000 livres pour son *Histoire de la Décadence de l'Empire Romain*, qui fut un four noir.

Déjà, en 1547, Samuel Johnson vendait 1575 guinées (41.600 francs) son *Dictionnaire de la langue Anglaise*; et en 1828, Washington Irving touchait 3.000 livres (75.000 francs) pour une *Vie de Christophe Colomb*.

Mais la palme revient à Walter Scott, qui tira plus de *trois millions* de la vente de ses œuvres. Il est vrai qu'il ne sut pas les conserver, car s'étant associé avec son libraire, il fut entraîné dans sa déconfiture.

N'empêche qu'à l'époque de ces grands succès, mariant sa fille, il lui laissa le choix entre le manuscrit de l'*Antiquaire*, ou un demi-million. Par exemple, la chronique est muette sur le choix de la jeune fille.

Comme il y a loin de ces nababs à nos «plus gros vendeurs»! Il est vrai que Thiers tira cinq cent mille francs de son livre: *Le Consulat et l'Empire*.

Mais combien d'autres, qui échangèrent leurs manuscrits contre quelques misérables billets bleus!

Jules Sandeau reçut, pour son premier roman: 300 francs en pièces de cent sous, une pendule en liège, et pour cent écus de *pains à cacheter*.

Et le brave homme croyait avoir fait une excellente affaire.

***

LE CHAT

Les anciens Egyptiens l'adoraient à l'égal d'un dieu.

Tout le monde connaît ce stratagème d'un général romain, qui, faisant le siège d'une ville égyptienne, fit placer un certain nombre de chats devant le front de ses troupes. Les assiégés, de peur de tuer leurs dieux, laissèrent leurs flèches dans les carquois, et la ville fut prise d'assaut.

La divinité des chats fut fortement compromise par le contact des divinités romaines,





LES VOISINS

Le Pianiste. — Le locataire du dessous est vraiment stupide. Je joue une valse et il bat la mesure à deux temps. Il y a tout de même des gens qui n'ont pas d'oreille.

près la conquête de l'Egypte par les Romains Mahomet vint et releva la race féline de abaissement où elle était tombée.

— Tu auras une place dans mon paradis, lui it-il.

Caressant un de ses chats préférés, le rophète dit un autre jour:

— Je vous donne désormais, à toi, aux tiens, t à tes descendants, la vertu de ne tomber amais que sur les pattes.

Depuis ce jour — peut-être même avant! — es chats n'ont pas oublié la parole de Mahomet.

Cette préférence marquée du Prophète pour es félins eut surtout pour effet de ressusciter eur culte en Egypte, ou la parole de Mahomet oncordait si bien avec la tradition.

De nos jours, les Musulmans ont encore une orte de respect pour le chat.

En Europe, le chat a joué le rôle d'intermédiaire entre le diable et les sorciers. Au moyen âge, il a souvent été mêlé à des procès de sorcellerie et a faire monter beaucoup d'innocents sur les bûchers.

En Suède, les paysans ont encore une foi assez vivace dans le chat *emporteur*. Cette croyance remonte au dix-septième siècle. A cette époque on jugea soixante-dix sorcières qui n'hésitèrent pas à déclarer qu'elles avaient signé un pacte avec le diable, qui leur avait fait cadeau à chacune d'un chat, qui comprenait tout ce qu'on lui disait, et allait voler les objets qu'on lui indiquait, sans que le possesseur put s'en apercevoir.

Aujourd'hui encore, les paysans de là-bas ne se plaignent pas quand on leur vole un objet quelconque: ils attribuent ce larcin à un chat emporteur.

Une tradition, longtemps accréditée chez les matelots, prétendait que si l'un d'eux jetait un chat par dessus bord, le navire ne restait pas trois jours sans essuyer une épouvantable tempête.

Les matelots américains surtout avaient, naguère encore, foi en cette tradition.

Ils racontaient qu'un pilote hollandais, ayant jeté un chat à la mer, le navire ne put jamais gagner aucun port. Depuis près de trois siècles, il serait balloté par les flots, et son équipage ne serait plus composé que de fantômes.

Les marins appelaient ce navire fantôme le *voltigeur hollandais*, et beaucoup ont affirmé l'avoir vu glisser au loin, sur les flots, avec une rapidité vertigineuse.

Mais, en somme, le chat ne mérite pas de se voir si lourdement chargé.

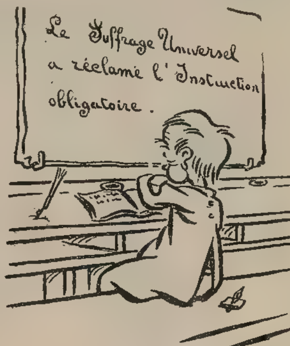
C'est un animal doux, utile et propre.

ARBITRAIRE

On nous dit que nous sommes libres. C'est faux. Notre existence est, au contraire, saturée d'arbitraire.



Nous consulte-t-on pour nous mettre au monde? Nous consulte-t-on pour nous affubler d'un nom qui peut nous déplaire?



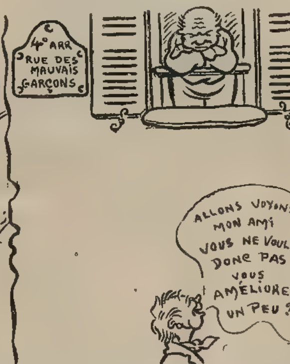
Nous a-t-on demandé notre avis pour adopter une loi que nous n'aurions peut-être pas votée.



Et le récidiviste contre lequel la peine de mort a été établie, a-t-il eu à se prononcer sur cette question d'intérêt capital pour lui.



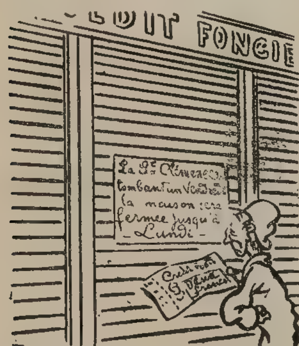
Et le monsieur qu'on se permet de statufier après sa mort, sans son consentement. Sa figure était peut-être laide et son œuvre belle, ne ragerait-il pas de savoir que sa figure sera perpétuée, alors que son œuvre sera depuis longtemps oubliée?



Demande-t-on à l'habitant d'une rue si le nom qu'on se plaît à infliger à cette rue lui convient ou lui déplaît.



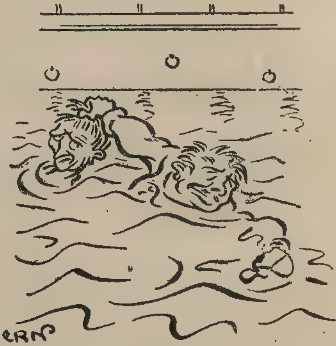
Et l'autobus, vous demande-t-il la permission de faire trembler et vibrer tout votre intérieur, de six heures du matin, à minuit?



Vous pouvez toucher tous les jours un chèque, dont le montant vous est utile pour dîner, à moins qu'un pont malencontreux s'offre le malin plaisir de vous faire jeûner pendant trois jours.



Vous pouvez également traverser toutes les rues, si toutefois un souverain ne juge à propos de s'en faire réserver quelques-unes pour vous rendre une visite que vous n'avez pas demandée.



Enfin, si, dégoûté de tout ça, vous vous découvrez un certain penchant pour le suicide, songez bien que le premier venu a parfaitement le droit d'opposer sa volonté à la vôtre.

CONTRADICTIONS DÉCONCERTANTES



Quiconque aura aidé un criminel à se soustraire à la justice, sera considéré comme son complice.



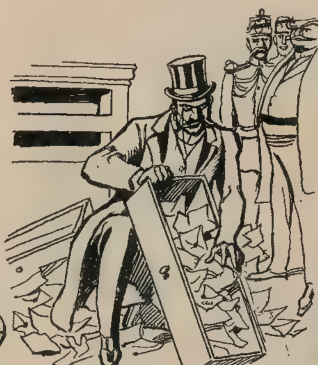
Et pourtant, il y a des gens payés uniquement pour cela.



Quiconque se sera livré à des voies de fait sur ses concitoyens, sera poursuivi devant les tribunaux.



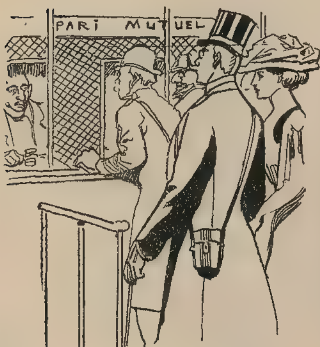
Cependant, il y a des gens payés et armés pour ce faire.



Quiconque se sera introduit chez un particulier et aura fouillé dans ses tiroirs, sera poursuivi pour effraction.
Pourtant, il y a des gens payés pour cela.



Quiconque aura organisé des jeux de hasard, sera inculpé d'escroquerie.



Pourtant, il y a des gens qui sont payés pour cela.



Quiconque aura empoisonné son semblable, passera en cour d'assises.



Pourtant, nous payons tous les jours des fournisseurs pour cela.

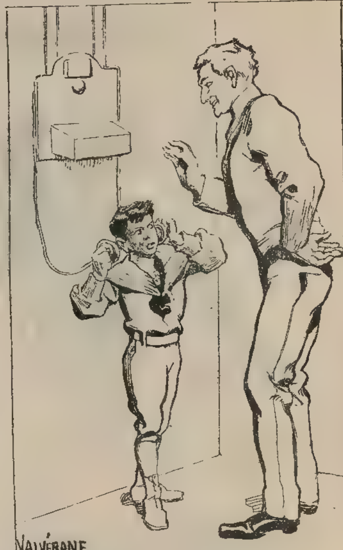


SIMPLE ERREUR

— Vite, un coup de téléphone à l'ami Carré, pour accepter le rendez-vous.



— Allo! Allo! que diable, Mademoiselle donnez-moi donc la communication.



— Mais, Monsieur, je ne suis pas assez grand pour parler devant l'appareil...

— Ne t'inquiète pas, quand la communication viendra, tu seras assez grand.

Point de vue spécial sur la Réforme de l'orthographe.

— Vous me demandez, jeune homme, de bien vouloir vous donner mon avis sur la réforme de l'orthographe? me dit le grand écrivain. Eh bien! quoique je sois systématiquement rebelle à l'interview, et que ma vieille bonne ait reçu la consigne d'éconduire sans pitié les journalistes, je consens à faire une exception en votre faveur, et surtout en faveur de la brûlante question que vous me posez — question à laquelle je m'intéresse tout particulièrement... Et pour cause.

« Certes, quand j'avais six ans et que j'usais ma première culotte sur les bancs de mon premier collège, j'étais nettement partisan de la réforme de l'orthographe: je ne comprenais pas, je n'admettais pas que dans un pays libre, presque un siècle après la Révolution française, les citoyens de la République fussent obligés de se plier, au nom de la loi, à cette tyrannie pédagogique, si contraire à l'esprit de la démocratie!...

« Bref, j'avais déjà l'obscure intuition qu'une anomalie sociale, basée sur un préjugé absurde, violait impunément les plus intangibles Droits de l'Homme... C'est pourquoi, choqué, dégoûté, blessé dans ma dignité naissante, j'essayai de me révolter contre ce joug quasi-féodal, dernier vestige de l'ancien régime... Ne pouvant le combattre ouvertement par l'action directe, je me servis des armes que j'avais à ma portée, savoir: la mauvaise volonté, la paresse, la force d'inertie, et, pour tout dire, le sabotage.

« Mais, loin d'apprécier la noblesse de mes aspirations libérales, mes parents et mes maîtres me traitèrent à l'unisson de cancre, de crétin, de propre à rien et d'âne bâté... On m'accabla de menaces, de sarcasmes, de peines afflictives autant qu'infâmantes, telles que pensums, retenues, piquet, privations de dessert. Je fus vaincu. L'orthographe demeura en dépit de mes efforts!...

« Passons sur ces souvenirs attendrissants de mon enfance, occupons-nous du temps présent et examinons sous un autre angle la question de l'orthographe: je vous avoue, jeune homme, que depuis l'âge de vingt ans j'ai complètement changé d'opinion.

« Ayant embrassé la carrière littéraire, et m'étant mis à écrire dans les gazettes, je n'ai pas tardé à reconnaître que la vieille orthographe avait du bon, et à l'heure qu'il est je suis un adversaire acharné de sa réforme; je m'oppose formellement à sa libération; je demande le maintien intégral de toutes les « chinoiseries » qu'on lui reproche, je ne veux pas qu'on y touche!...

« Pourquoi?... Mais, jeune homme, parce que ces « chinoiseries », que vous qualifiez inconsidérément de *superflues* et de *ridicules*, nous sont, au contraire, utiles, nécessaires, indispensables; et ceux de nos confrères qui les veulent supprimer, me semblent aussi bêtes que le paysan de la fable qui tua sa poule aux œufs d'or!...

« Comment, vous ne comprenez pas?... Vous êtes publiciste, et vous ne comprenez pas?...

« Alors, suivez-moi bien:

« A quoi tend uniquement la réforme de l'orthographe?

« A *simplifier* l'orthographe, vous l'avez dit!

« Or, en quoi consistera cette simplification?

« Elle consistera à supprimer beaucoup de lettres réputées inutiles.

« Oui, mais la suppression de ces lettres n'aura-t-elle pas pour conséquence directe de diminuer la longueur des mots, et, par suite, des lignes?

« Ah! ah! mon cher confrère, vous commencez à saisir!

« Mais prenons, s'il vous plaît, un exemple au hasard. Je lis dans ce journal:

« ...*Sarah-Bernhardt connaît cependant la philosophie de Shakespeare* etc. »

« Traduisons en orthographe réformée ce bout de phrase. Nous aurons:

« ...*Sara-Bernar coné spandan la filosofie de Chexpire*, etc »

« Ça raccourcit diablement!

« Eh bien! jeune homme, supposons, d'après ces données, que vous allez écrire aujourd'hui en orthographe normale, un article de deux cents lignes, qui vous sera payé à raison de cinq sous la ligne, soit cinquante francs.

« Demain, une fois accomplie votre satanée réforme que le diable emporte, le même article identiquement pareil, sans un seul mot changé, mais écrit selon les règles nouvelles de l'orthographe simplifiée, ne comptera plus guère qu'environ cent soixante-quinze lignes au maximum; pour le même travail intellectuel, vos émoluments se trouveront donc réduits de vingt-cinq lignes, c'est-à-dire de six francs vingt-cinq centimes, et vous ne toucherez plus que quarante-trois francs soixante-quinze!...

« Cela fait du 12.50 0/0 de déficit, ce qui est énorme!

« Et l'on voudrait que nous nous fissions les apôtres d'une réforme qui menace de rogner nos droits d'auteurs dans de telles proportions?... Et l'on espère que nous allons travailler pour avoir, en fin de compte, la gloire et le plaisir de gagner moins d'argent?... Ah! ah! ils en ont de bonnes!... Elle est idiote, leur réforme!... Conspuez-la!... Et vive la vieille orthographe qui nourrit largement son homme!... »

...Là-dessus, le maître me mit doucement à la porte.

Robert FRANCHEVILLE.

DE NOS LECTEURS

L'ingénieux reporter

Naguère, le reporter d'un journal de New-York se rendit dans une petite bourgade, pour assister à l'exécution d'un scélérat, dont les méfaits avaient fortement émotionné le public. Voilà qu'il apprend que le supplice est fixé à midi et que, par conséquent, son journal, qui met sous presse à une heure et demie, ne pourra pas donner le récit de la mort du quidam.

Le reporter, très marri, s'en va conter son cas au shériff, qui lui déclare que l'individu a le droit de vivre jusqu'à midi, mais que s'il consent à satisfaire plus tôt la justice des hommes, on pourra l'attacher au gibet assez à temps pour les besoins de la mise en page de la feuille new-yorkaise.

Enchanté, le reporter va trouver le bandit dans sa cellule, le régale de brandy, de wisky et d'autres cordiaux, et, finalement, lorsqu'il l'eût mis en gaîté, au moyen d'un certains nombre de bonnes histoires de son répertoire, il lui demande s'il ne vaudrait pas mieux pour lui de dire adieu à la vie, avant que les idées noires aient eu le temps de revenir assombrir ses derniers moments.

L'autre trouve la proposition judicieuse; on avertit le bourreau, les autorités et les autres personnages qui doivent assister à l'exécution, et notre homme se laisse pendre de bon gré, à onze heures, après un vigoureux shake-hand à son ami le reporter. Ce dernier, au comble de la joie, court ensuite au télégraphe, et, à l'heure habituelle, le journal paraissait, publiant sur la fin de l'assassin deux colonnes serrées, bourrées d'horreurs inédites.

* * *

En regardant une mouche.

Observez attentivement une mouche qui vient se poser... où il lui plaît, après avoir volé un certain temps; vous la verrez exécuter une série de mouvements avec ses pattes. On dirait qu'elle fait sa toilette, et certaines personnes vous affirmeront *qu'elle fait sa toilette*.

Les pattes de derrière sont frottées l'une contre l'autre, puis passées sur les ailes qu'elles semblent lisser. Ensuite, mêmes mouvement pour les pattes de devant. Puis la trompe passe sur les jambes et toutes les parties du corps qu'elle pourra atteindre.

Voulant en avoir le cœur net, un chimiste anglais, M. Emerson, plaça une mouche qu'il venait de prendre sous un microscope.

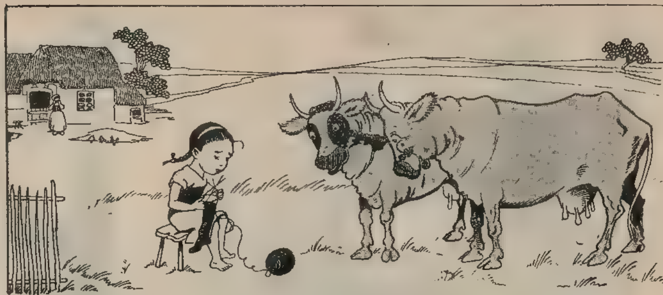
Il ne fut pas peu étonné de constater que la prisonnière était couverte de parasites d'une incroyable petitesse.

Il examina successivement plusieurs mouches; toutes étaient couvertes de vermine.

Il remarqua que ses insectes passaient leur trompe sur les parties du corps où il y avait le plus de parasites, et il en déduisit que les divers mouvements de pattes, dont nous parlons plus haut, n'avaient d'autre but que de rassembler, en un même point, le plus possible de ces animalcules pour les manger, ce qui est, après tout, une façon assez pratique de se défaire des gêneurs.

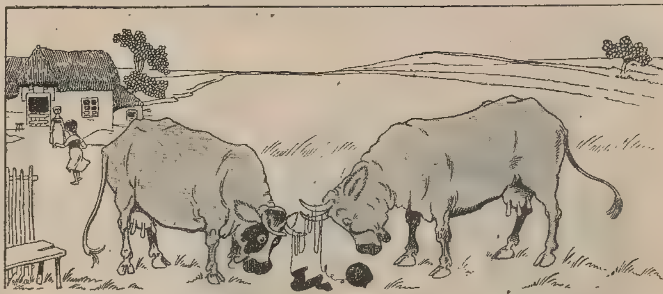
Le savant fit une seconde expérience: il mit sous le microscope un morceau de papier blanc sur lequel s'étaient posées deux mouches, qui semblaient très occupées à manger quelque chose; il constata, sur le papier, la présence des mêmes pucerons. Il essuya alors le papier et le mit en un lieu dont il prit soin qu'aucune mouche n'approchât. Quelques heures après, le microscope lui révéla que ce papier était couvert de pucerons, qui ne pouvaient être qu'en suspension dans l'air ambiant, et qui étaient identiques à ceux dont les mouches examinées étaient littéralement couvertes.

Les mouches ont donc en ce monde une mission autre que celle de nous tourmenter, et qui est de dévorer des corps microscopiques; de même que ceux-ci jouent, sans doute, le même rôle auprès d'autres animalcules invisibles au microscope, car il ne faut pas oublier que la nature ne fait rien sans cause, et que chaque être joue son rôle au profit de la masse.



LA LEÇON DE TRICOT

— Voilà encore ma mère qui m'appelle... je ne pourrai jamais terminer mon tricot...



? ? ? ?



! ! ! !

Les «Enfants» de l'art dramatique.

A propos de l'*Enfant de ma Sœur*, le gros succès actuel du théâtre Déjazet, rappelons quelques pièces anciennes ou modernes, placées par leurs auteurs sous le patronage de « l'Enfant ». Nous trouvons:

L'Enfant de ma Femme, l'Enfant, l'Enfant chérie, l'Enfant gâtée, l'Enfant chéri des Dames, l'Enfant prodigue, l'Enfant trouvé, l'Enfant martyr, l'Enfant de Paris, l'Enfant du Faubourg, l'Enfant du Boulevard, l'Enfant du Temple, l'Enfant de Garches, l'Enfant de la maison, l'Enfant de la Nature, l'Enfant des Forêts, l'Enfant du miracle, l'Enfant de trente-six Mères, l'Enfant du régiment, l'Enfant de la Fronde, l'Enfant du Mardi-gras, l'Enfant du Carnaval, l'Enfant de giberne, l'Enfant du Petit Monde, l'Enfant de l'amour, l'Enfant de quelqu'un, l'Enfant de troupe, l'Enfant volé, etc..

Puis, au pluriel:

Les Enfants, les Enfants trouvés, les Enfants du Capitaine Grant, les Enfants de troupe, les Enfants d'Edouard, les Enfants du travail, les Enfants du Fermier, les Enfants de la Louve, les Enfants terribles, les Enfants modèles, Deux Enfants de la France, etc.

Nous avons encore:

Mon Enfant, Pauvre Enfant! le Charriot d'Enfant, la Bonne d'Enfants, le Médecin des Enfants, etc.

Tous ces enfants ne sont malheureusement pas devenus grands; mais on voit que l'art dramatique n'est pas près de se dépeupler.

* * *

« Casser sa pipe. »

Sait-on que cette locution si populaire, si quotidiennement employée dans le langage familier a son origine au théâtre?

L'acteur Mercier, fort apprécié, vers 1860, par les titis du boulevard du Temple, jouait

LES VISITES



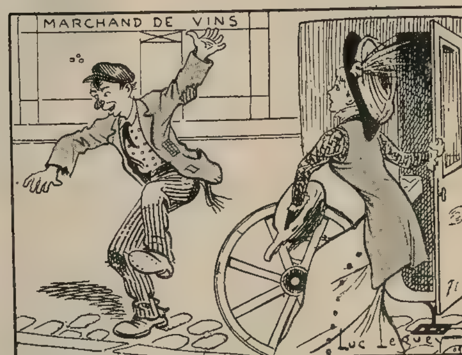
Aujourd'hui lundi, Mme A. a de nombreuses visites à faire. C'est le jour de Mme B. et de Mme C.
Madère, Malaga.



C'est aussi le jour de Mme D., et de Mme E.
Rhum, Porto.



...de Mme F. et de Mme G.
Xérès, Alicante.



A 8 heures, Mme A. rentre chez elle et croise un maçon qui vient de faire le lundi.
— Pauvre garçon! Il aura fait des visites, lui aussi!

---

le rôle de Jean Bart, au théâtre de la Gaîté, avec une conviction et un entrain qui déchaînaient l'enthousiasme. Or, ce rôle de marin exigeait que l'acteur fumât dévotement une pipe de loup de mer. Mercier n'y manquait et fumait sa pipe tout le long de la pièce. Or, la pièce ayant eu du succès, le nombre des représentations permit à Mercier de culotter avec soin une magnifique pipe en écume, qui devint vite un objet de sympathique curiosité. L'excellent artiste en était très fier, et ne s'en séparait jamais.

Mais un soir, on le vit chanceler, et la pipe tomba de ses lèvres. « Quel dommage! » s'écrièrent les connaisseurs. Quant aux camarades de l'acteur, ils s'empressèrent autour de lui: Jean Bart venait de s'affaisser, mourant en scène... au champ d'honneur.

Le lendemain, les titis, familiers du « poulailler », s'abordèrent en disant avec regret:
« — Tu sais bien, Mercier?
« — Eh bien?
« — Il a cassé sa pipe pour de bon! »
Et le mot est resté.

* * *

La caricature.

La caricature, cette déformation artistique du réel, est née du penchant qui consiste à rire et à faire rire au dépens d'autrui.

Ses origines sont très anciennes; elle était connue des Grecs et même des Romains, malgré la répugnance de ces derniers à défigurer leurs modèles. Le goût du grotesque se retrouve au moyen âge, mais la caricature ne se développera réellement qu'avec la diffusion de l'imprimerie. Rabelais ose retracer au crayon les faces lippues, les bedaines rebondies de son *Pantagruel*, et il publie impunément les *Songes drôlatiques*, premier recueil français de la satire par l'image.

Avec la Ligue, le goût du rire va prendre encore un plus large essor. On blague les Guise, on blague Henri III lui-même, qu'on représente en costume de pénitent, chapelet en main, avec des oreilles de porc et des cornes de bouc.

Pendant le dix-septième siècle, c'est l'étranger surtout qui fait l'objet de la raillerie française; il est vrai que l'étranger nous le rend bien, et c'est beaucoup pour leur esprit satirique que les Hollandais s'attirèrent la colère de Louis XIV, notamment à cause de leur « Josué arrêtant le soleil », qui mit le comble à l'exaspération du grand roi.

Le dix-huitième siècle est le siècle de la critique universelle: les nouvellistes de café, les coiffures excentriques, la découverte des frères Montgolfier, sont autant de sujets à plaisanteries plus ou moins plaisantes.

Jusque là, la caricature n'est qu'un passe-temps aristocratique; la Révolution en fait un moyen de propagande qui devient populaire.

Après son ingérence dans le domaine politique, la caricature, avec Carle Vernet, et Debucourt, s'empare de l'étude des mœurs et note les caprices de la mode.

En 1830, Philippon fonde la *Caricature politique*, dont il parut 251 numéros, et 524 planches noires ou coloriées, dues au crayon de Daumier, Granville et Raffet.

Daumier mérite une mention toute particulière dans cette courte monographie.

L'illustre dessinateur en était arrivé à donner de la beauté à la laideur et de la puissance tragique aux niaiseries. Il excellait à dramatiser les moindres circonstances de la vie la plus plate, en attribuant aux gestes une ampleur qui faisait ressembler le plus modeste bourgeois à un Œdipe ou à un Agamemnon entrevu dans le brouillard.

Son dessin a beau être grotesque, il n'en est pas moins admirable dans ses lignes, tel un dessin d'Ingres.

Et quel trésor d'ironie dans ses légendes! Citons-en une entre mille, sur les bas-bleus.

— Ah! ma chère, quelle singulière éducation vous donnez à votre fille!... Mais, à douze ans, moi, j'avais déjà écrit un roman en deux volumes... et même, une fois terminé, ma mère m'avait défendu de le lire, tellement elle le trouvait avancé pour mon âge.

A côté de Daumier, il faut placer Gavarni, le grand artiste du règne de Louis-Philippe, l'auteur de *Thomas Vireloque*, ce type du vieux mendiant, bavard et cynique.

Les légendes de Gavarni sont presque toutes de petits chefs-d'œuvre d'ironie dont les caricaturistes actuels ont fait plus d'une fois leur profit.

Le *Charivari* était alors le seul journal qui accueillît les caricaturistes. Plus tard, naquirent le *Tintammarre*, le *Grelot*, et l'*Eclipse* où se dépensa la verte gouaillerie d'André Gill.

Aujourd'hui, les journaux satiriques sont plus nombreux, et les artistes de talent sont légion.



UN MALHEUR EN AMENE SOUVENT UN AUTRE

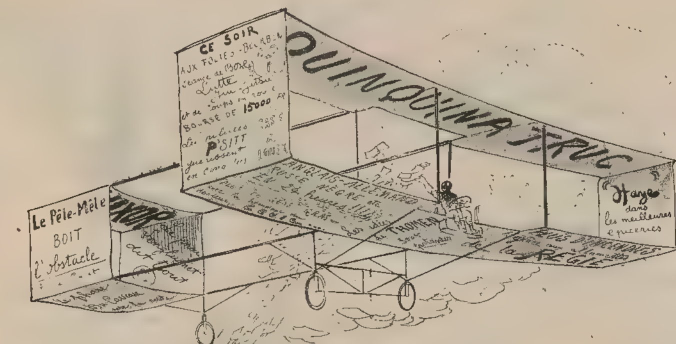
Je ne saurais trop vous recommander cette petite tasse de Chine, avait dit à Justin la marquise douairière, c'est un souvenir de famille, et j'y tiens autant qu'aux deux Saxe de la cheminée.

Mais au moment où Justin apportait à sa maîtresse la précieuse petite tasse, celle-ci lui échappa des mains et...



...se brisa en mille morceaux.

— Mon Dieu! quel maladroit vous faites! s'écria la marquise douairière en levant désespérément les bras au ciel.



PUBLICITE PROCHAINE



PIECE AUTHENTIQUE

— J'hésite à prendre cette épée de Roland, car je me demande si elle est authentique?

Le jeune Commis naïf. — J'peux pas vous affirmer tant que l'patron n'est pas là, mais c'que j'peux vous dire, c'est qu'on en a vendu au moins douze comme ça cette semaine... Si elles n'étaient pas authentiques, y aurait pas tant d'amateurs.

Pêle-Mêle Connaissances

— La coutume de scalper, si répandue jadis dans l'Amérique du Nord, où chaque tribu indienne avait son procédé particulier, exista sous toutes les latitudes. Duncan la retrouva en Afrique; l'ethnologue Burton affirme que les anciens Scythes pratiquaient ce mode d'exécution. Enfin, d'après l'abbé Domenech, les anciens Germains, les Anglo-Saxons et jusqu'aux Français, en 879, y avaient recours.

— La moyenne des legs et libéralités qui viennent chaque année enrichir le patrimoine de l'Institut et des Académies, était, pour les dix dernières années, de plus de 1.200.000 francs. L'année dernière, il a dépassé un million et demi.

— La Chine se modernise: la doctrine de Confucius, qui semblait si inattaquable, reçoit elle-même des assauts, et les grands personnages, comme les nobles Français, à la vieille de la Révolution, favorisent eux-mêmes les idées subversives. Le vice-roi de Canton, Tsen-Tchoen-Hien, ayant reçu d'un lettré un Mémoire où était expliquée la fausseté des dieux, l'approuve et le fait distribuer et afficher.

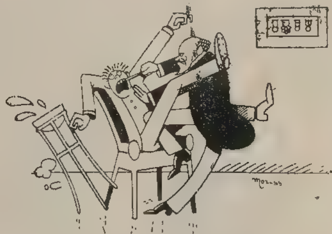
— On entreprit, voici cinquante ans, d'acclimater le lama en Angleterre. Il devait, dans l'esprit des innovateurs, servir de bête de somme pour les médiocres fardeaux; sa chair devait servir à la nourriture, et sa laine concurrencer celles des moutons. Buffon en avait écrit: « Le lama serait, pour l'Europe, une plus grande source de richesses que toute les mines d'or du Nouveau-Monde ». Malgré toutes ces belles promesses, on dut abandonner cette idée.

— De l'avis d'un grand nombre d'économistes, l'industrie française est arrivée actuellement à son grand maximum de développement. On veut dire par là qu'elle ne peut se développer davantage, faute de main-d'œuvre. C'est beaucoup une conséquence de la limitation de travail qui a, chez nous, une importance beaucoup plus grave que dans les

C'EST VRAI



— Cet homme-là est riche...



...mais sa fortune a fait crier bien du monde!

pays à forte natalité, comme l'Allemagne: elle se traduira toujours soit par une diminution de production, soit par une importation d'ouvriers étrangers.

— Une des premières machines hydrauliques que l'on vit à Paris, fut la roue à palettes, qui faisait fonctionner la pompe Notre-Dame. Elle était installée sous les galeries du pont Notre-Dame, alors bâti sur pilotis. Exécutée en 1670, elle disparut vers 1860. Destinée à pourvoir d'*eau de Seine*, la population parisienne, elle alimentait un grand nombre de fontaines.

Le livre qu'on considère comme le plus précieux qui soit au monde, date du quinzième siècle, et a pour titre: *Histoire du Grand Alexandre*, par Jean Vauquelin, « écrivain de livres », au service du duc de Bourgogne. Il compte 320 feuilles et 200 miniatures. Il fut payé 100.000 francs, par feu M. Dutuit.

— Le mot *électricité* vient du grec *électron*, (ambre, espèce de résine). Il exprime seulement par lui-même, des phénomènes d'attraction et de répulsion à petites distances, que produit un bâton de raisine bien sec après qu'on l'a frotté avec de la laine. On voit donc qu'*électricité* est une expression malheureuse, qui ne dit, par son étymologie, qu'une chose particulière, tandis que l'usage lui a fait embrasser un nombre de manifestations merveilleuses et beaucoup plus vastes.

— Il existe environ, 215 ordres de chevalerie. De l'avis de tous, le moins accessible est l'ordre d'Ali, en Perse: il ne compte, en effet, qu'un seul membre, c'est le Shah lui-même.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

Une abonnée. — C'est une image qu'explique son aspect lugubre ou sa fonction.
M. Hardouin. — Oui.
M. Rossay. — Les soins de propreté ordinaire suffisent et vous en débarrasseront promptement.

P. G. — 1° Il n'y a que la distillation; 2° Demandez leurs catalogues aux principales maisons, vous trouverez les adresses au Bottin.
M. M. R. Ely. — Interrogez un coiffeur sur ces différents points, c'est lui qui est le mieux qualifié pour y répondre.
M. Pouteau. — C'est un rapprochement fait autrefois avec les quatre ordres mendiants. Les couleurs de ces quatre fruits rappelaient les couleurs de leurs vêtements.
M. C. Margaine. — Inutile de reconstituer la figure, prenez comme exemple la feuille de solution.
Lionel. — Non, c'est un titre comme il est loisible à chacun de s'en donner.
Un Viennois. — Très suggestif, en effet, merci de cet amusant envoi.

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, 50 centimes en timbres-poste, en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un ravissant échantillon d'eau de Cologne Ceylania. Eau de Cologne extra-supérieure CEYLANIA. Parfum incomparable pour le mouchoir et les soins de la toilette.
Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.
Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie.



— A vingt-cinq ans, après une maladie noire, je suis devenu tout blanc.
— Vous paraissez encore bien vert.

LE DISQUE "PATHÉ" SUPPRIME L'AIGUILLE

et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant sans aiguille *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes. L'emploi du* Saphir inusable *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS

*à l'***ESSAI**

Faculté de comparer avec les autres systèmes.

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE : ***Chants accompagnés par l'Orchestre.***

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie

Seuls Concessionnaires pour la Vente à terme.

COMPAREZ et JUGEZ

DERNIÈRE INVENTION !

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus! Tout le monde exige maintenant les merveilleux disques Pathé, et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

20 Centimes PAR JOUR



Les grands Disques **PATHÉ** donnent les plus longues auditions (jusqu'à 4 minutes).

30 Mois de Crédit !

6 Francs PAR MOIS

Chants Accompagnés par l'Orchestre

Des prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection !

Le Phonographe à disques, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé** : la suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui sort définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie, pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non seulement inusable par lui-même, mais il n altère jamais le disque a l'usage. **Comme rendement, la supériorité du saphir sur l'aiguille est écrasante.**

LE NOUVEAU DISQUE PATHE n'a rien de commun avec les anciens disques fonctionnant à l'aiguille métallique qu'il faut renouveler à chaque audition.

Le disque Pathé est la merveille des merveilles et ses qualités principales peuvent se résumer ainsi .

Il donne les plus longues auditions connues (jusqu'à 4 minutes) et contient ainsi des **airs complets** et non seulement des coupures ou des extraits Son diamètre est de 29 centimètres.

D'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse le disque rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre; la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le Disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. — C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20 000 morceaux en toutes langues qui ont été chantés ou exécutés exclusivement pour lui par tous les artistes qui ont un nom au Théâtre ou au Concert Ces 20.000 morceaux constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde !

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **40 Morceaux sur grands disques double face choisis parmi les meilleurs** *(Voir la liste ci-contre).*

Description · Appareil 31 × 31 à la base, 14 centimètres de haut, ébénisterie de grand luxe, plateau de 78 centimètres de circonférence, grand pavillon mobile, forme tulipe, noir et or, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 centimètres de long Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa collection superbe des 40 morceaux artistiques et tous ses accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 40 morceaux sur 20 grands disques double face, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180 francs.**

La COLLECTION des CHEFS-D'ŒUVRE ARTISTIQUES

LISTE des 40 MORCEAUX choisis.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. **Le Roi de Lahore** *(Promesse de mon avenir)*, chanté par Renaud
2. **La Favorite** *(duo du 4e acte)*, chanté par Mme Delna et Alvarez
3. **Les Huguenots** *(Pif-Paf)*, chanté par Aumonier.
4. **Patrie** *(Pauvre martyr obscur)*, chanté par Delmas.
5. **Rigoletto** *(Comme la plume au vent)*, chanté par Affre.
6. **Benvenuto** *(De l'art)*, chanté par Noté.
7. **Mignon** *(Elle ne croyait pas)*, chanté par Beyle.
8. **Les Cloches de Corneville** *(Va petit mousse)*, chanté pr Vaguet

ROMANCES — CHANSONNETTES — GRANDS AIRS

9. **Souhaits à la France** *(Mélodie avec chœurs et orch.)*, Nuibo.
10. **Je ne sais plus** *(avec orchestre)*, chanté par Vaguet.
11. **Etoile d'amour** *(avec orchestre)*, chante par Vaguet.
12. **Rancœur lasse** *(avec orchestre)*, chanté par Vaguet.
13. **O Sole Mio** *(avec orchestre)*, chanté par Vigneau.
14. **La Chanson de Marinette** *(avec orch)*, chanté par Vigneau.
15. **Si tu voulais** *(avec orchestre)*, chanté par Viannenc.
16. **La Valse rose**, chanté par Mme Jane Merey
17. **Les Larmes de la vie** *(avec orchestre)*, chanté par Mercadier
18. **Je vous ai tant aimée** *(avec orchestre)*, chanté par Mercadier.
19. **J'ai tant pleuré** *(avec orchestre)*, chanté par Dalbret.
20. **Le Roi des Tyroliens** *(Tyrolienne)*, chanté par Charlesky.
21. **La Jolie boiteuse** *(avec orchestre)*, chanté par Charlus.
22. **La Dernière carotte** *(monologue)*. par Polin.
23. **J'ai un rosier** *(avec orchestre)*, chanté par Dranem.

ORCHESTRES — DANSES — SOLI

24. **Marche des Cosaques**, de Sellenick.
25. **Danse des Lutins**, de Eilenberg.
26. **Les Feuilles du matin** *(Valse)*, de Strauss.
27. **La Nuit** *(Valse)*, de Métra.
28. **Aimer toujours** *(Valse)*, de Paradis.
29. **Jalouse et Coquette** *(Mazurka)*, de Corbin.
30. **Mimi Pinson** *(Mazurka)*, de Allier.
31. **Polka originale** *(avec cloches)*, de Bellenger.
32. **La Séduisante** *(Polka)*, de Daunot.
33. **Câlinette** *(Polka)*, de Galle
34. **L'Etoile du berger** *(Scottish)*, de Cairanne.
35. **La Mascotte** *(Quadrille, 1re, 2e et 3e figures)*, de Audran.
36. **La Mascotte** *(Quadrille, 4e et 5e figures)*, de Audran.
37. **Les Gouttelettes** *(Tyrolienne pour 2 pistons)*, de Folier.
38. **Berceuse de Jocelyn** *(Solo de violoncelle)*, de Godard.
39. **Tesoro Mio** *(Solo de violon)*, de Becucci.
40. **Le Régiment qui passe** *(Marche, mandoline)*, de Eilenberg

L'emballage est gratuit.— Les quittances sont présentées par la poste sans frais pour l'acheteur

Nous vendons en confiance.
Rien à payer d'avance.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie

46, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe Arrt).

MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

6

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Je soussigné, déclare acheter à MM. J GIRARD & Cie, à Paris, l'***APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **40 morceaux choisis sur grands disques double face,** *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6 fr** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **180 francs,** *prix total.*

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité

Fait à ...., *le* .... *190*...

Nom et Prénoms .... SIGNATURE

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE**
46, Rue de l'Échiquier, à **PARIS** (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie Richard, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richar

15e ANNEE — No 10. 10 Centimes 7 Mars 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ABANDON, par HAYE.



— Ah! oui, ma chère femme, tu avais bien raison quand tu me prévenais contre les amis! Regarde : il n'y a pas une heure que tu es enterrée, et me voici déjà tout seul! ..

LA GUIGNE

D'habitude, et en dépit de son nom, Fortuné Leriche, ne nageait pas dans l'opulence. Mais, ce jour-là, c'était pis que tout ce qu'il



... on flairait le tapeur à cent verstes et l'on changeait de trottoir.

avait vu jusqu'alors. Pas le moindre maravedis en poche. Pas la moindre pincée de de tabac dans la blague. Pas même dans la tête une idée, ou dans le cœur un espoir. C'était la purée noire, la sombre dèche, la pâle débine, l'épaisse mouise, la guigne, quoi!... l'éternelle guigne qui le poursuivait de son œil louche, sans trêve ni repos, depuis son enfance.

Désemparé, Fortuné Leriche flottait sur le boulevard, s'en allant à la dérive, l'œil aux aguets toutefois, cherchant dans la masse houleuse des passants l'ami sauveteur, la bonne poire à taper d'un louis... ou de quarante sous..., de quoi surnager jusqu'au lendemain. Il y a, à Paris, une quantité invraisemblable de gens qui ne vivent ainsi que jusqu'au lendemain..., mais qui vivent très vieux tout de même, les lendemains se succèdent de jour en jour pendant des années.

Malheureusement, cette fois-ci, il semblait bien que l'infortuné Fortuné n'allait pas pouvoir « tenir le coup ». La chance lui était vraiment trop contraire. Il avait bien déjà aperçu deux ou trois figures de connaissance. A ce moment, il s'était composé un air souriant, dégagé, prêt à s'avancer, la main tendue, mettre le grappin sur le sauveteur... Ça n'avait pas pris. Avant d'être abordés, les amis, méfiants, avaient viré de bord, connaissant le citoyen. Sa mine enfarinée ne trompait plus. On flairait le tapeur à cent verstes, et, sur le champ, on changeait de trottoir. Cent fois par jour, d'ailleurs, on peut observer une scène pareille sur les boulevards, et, sincèrement, pour y circuler de nos jours, savoir éviter autos, voitures, omnibus, trous, palissades, filous, apaches, créanciers et tapeurs, il faut avoir le pied vraiment parisien. Mais revenons à Fortunés Leriche.

Toujours flottant à la dérive, il était venu s'échouer devant le Crédit Lyonnais. Là, il avait fait halte, indécis, cherchant en son crâne creux un ultime expédient. Et comme, devant l'imposante bâtisse il songeait sauvagement aux flots d'or qui s'y déversaient sans cesse, il aperçut... un billet de mille francs. *Mille francs!* Somme énorme. Chiffre éblouissant.

Ce billet, tenu négligemment, était entre les doigts d'un gros monsieur, l'air cossu, lequel, les mains derrière le dos, était planté le nez en l'air contre un journal illustré, suspendu à la devanture du kiosque de journaux qui se trouve là.

Conçoit-on cela? Pareille insouciance! Pareille imprudence! Jouer, du bout des doigt... derrière son dos... avec un billet de mille francs... en plein Paris... en plein boulevards! Et la foule allait et venait, se pressant, se bousculant. Personne ne voyait... ne remarquait ce chiffon précieux.

Personne? Si!

Fortuné Leriche, lui, le couvait des yeux, le mangeait du cerveau. Ses mains avaient des crispations nerveuses et ses lèvres tremblaient. Il était venu se placer derrière le bonhomme cossu, tout près et par moments, le billet le frôlait. Un geste... tout petit... et il était à lui. Fortuné était long et maigre. Le bonhomme était gros et court. Avant même qu'il se fût retourné, Fortuné avait disparu.

L'horrible et facile tentation.

Et puis, d'ailleurs, quel tort causerait-il? Quand on a un pareil dédain de l'argent, c'est qu'on en a beaucoup... Tandis que pour lui, mile francs..., mille..., c'était un chiffre énorme, la base peut-être d'une fortune... Il les rendrait alors plus tard, aux pauvres... et au centuple.

Au surplus, pourquoi, raisonner? Tentait-il le coup ou non? Une minute d'hésitation et il serait trop tard.

Un mouvement du bonhomme le décida. Il allait ramener ses mains devant lui.

Prompt comme l'éclair, Fortuné happe le billet et s'enfuit.

Il s'enfuit sans tourner la tête, filant, filant, la sueur au front, le cœur serré, lui battant de grands coups sourds dans la poitrine.

Il allait à grands pas d'abord, n'osant courir, s'insinuant dans la foule, devançant les passants. Puis la peur le talonna. Il accéléra l'allure.

Rue Richelieu, il tourna à droite, descendit vers la Seine. Rue des Petits-Champs il hésita, puis, instinctivement, dégringola dans le passage, s'engouffra dans le Palais-Royal. Presque aussitôt, la solitude l'effraya. Il entendait son pas résonner sous les arcades. Etait-ce l'écho d'autres pas qui le poursuivaient... Mieux valait la rue avec son animation, ses bousculades, la chance de s'y perdre.

Brusquement, il se jeta dans un autre passage, tomba rue de Valois, presque dans les



Mille francs ? somme énorme, chiffre éblouissant

bras d'un gardien de la paix. Il pensa défaillir et, la tête perdue, fut sur le point de se livrer. Le brave gardien, à ce moment, fit demi-tour, et, de son pas paisible, remonta la rue. Il n'avait rien remarqué.

Fortuné reprit sa course, éperdue, sa main crispée sur le billet. En deux bonds, il fut sur la place du Palais-Royal, devant le Louvre. Là, il s'arrêta, indécis, tourna deux ou trois fois



.. orsqu'un coup de pied au bas de sa pancarte le fit hurler...

…ur lui-même. Un livreur l'interpella, un cocher lui cria des sottises. Il crut entendre qu'on criait: « Arrêtez-le! » Affolé, il se lança à corps perdu dans la rue Saint-Honoré.

Au coin de la rue du Louvre, il glissa, tomba, se releva le front en sang.

A partir de cet instant, il ne vit plus. Hagard, la bouche sans salive, les jambes trébuchantes il fonça devant lui, au hasard, comme une bête traquée qu'on force et qui ne se reconnaît plus.

Combien de temps dura cette fuite effrénée? Quel itinéraire suivit-il? Il ne le sut pas. Mais le hasard, ou un reste d'instinct, fit qu'à un certain moment il se trouva rue des Martyrs, devant chez lui. Il enfila l'étroit couloir de la maison, grimpa à son sixième, ouvrit sa porte et s'abattit sur son lit, à bout de souffle, à bout de force, les membres rompus, la tête en feu.

— Sauvé... enfin! murmura-t-il.

Puis, dans un dernier ressaut d'énergie, il se souleva, ouvrit le poing, prit le billet, le déplia.

C'était un prospectus d'une maison de commerce, imitant un billet de mille francs au recto. Au verso, la réclame:

COFFRE-FORT VICHET
Voulez-vous conserver vos billets de banque. Mettez-les dans le
Coffre-fort Vichet
Sécurité — Incombustibilité.

. . . .

Le lendemain, le sieur Braillard, camelot, distributeur de prospectus et homme-sandwich, exerçait son métier sur les boulevards. Il venait d'offrir, à un promeneur, une réclame de la maison Vichet, lorsqu'un coup de pied au bas de... sa pancarte, lui fit pousser un hurlement. S'étant retourné, il se trouva face à face avec un passant furieux. Le sieur Braillard n'a jamais rien compris à cette aventure... Le promeneur irascible s'appelait Fortuné Leriche.

Etienne JOLICLER.



LA PECHE DU MEMBRE DE LA SOCIETE PROTECTRICE DES ANIMAUX

Un membre de la S. P. A., qui adore la pêche, a trouvé un moyen ingénieux pour ne pas faire de mal aux poissons!

Il fait pêcher le poisson au filet, et remettre à l'eau muni d'un anneau. Ceci fait, il se livre à sa passion sans faire souffrir les animaux.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Instruction publique.

A maintes reprises, j'ai reçu des lettres de chefs de famille qui me posaient la question suivante:

« Mon fils va au lycée, et comme il est d'âge à ce qu'on songe à préciser sa vie, j'ai à me décider sur les connaissances que je désire lui faire donner.

Pour certaines connaissances d'ordre général, ma décision est facile à prendre, attendu que je suis renseigné sur les dispositions de mon fils.

Où j'éprouve de l'embarras, c'est quand il faut que je choisisse par exemple, s'il convient qu'il apprenne l'allemand, l'anglais, l'espagnol, l'italien ou le portugais.

Puis-je, s'il devient commerçant, savoir d'avance quels seront les pays avec lesquels il sera en relations.

Je cours donc le risque de lui faire enseigner l'anglais, alors que c'est au Brésil qu'il aura affaire et que le portugais lui serait d'un bien plus grand secours.

D'autre part, je ne puis songer à lui donner quatre ou cinq langues à apprendre. Cela ne servirait qu'à créer dans son esprit un pot-pourri où se confondraient des bribes de toutes les langues.

Et si j'entrevois la possibilité de lui faire accomplir un stage d'un ou deux ans en pays étranger, je ne puis lui en imposer quatre ou cinq, car le meilleur de sa jeunesse y passerait.

Que faire? »

Cette question, monsieur le ministre, m'a été posée si fréquemment, que je suis bien obligé d'admettre son importance pour beaucoup de familles.

Si je m'adresse à vous, ce n'est pas dans l'idée que d'un mot vous pourrez résoudre le problème. Cela ne dépend pas directement de votre influence.

Cependant, vous êtes situé de manière à pouvoir préparer le terrain à une solution définitive.

Que faudrait-il faire pour cela?

Tout simplement entamer des pourparlers avec vos confrères des grandes nations civilisées.

Ils vous prêteront évidemment toute leur attention, car le même embarras règne dans leurs pays respectifs.

Choisissez, d'un commun accord, parmi les langues vivantes, celle dont la prononciation, l'orthographe, la grammaire présente le minimum de difficultés. Qu'il soit entendu que dans les écoles publiques on n'enseignera plus que cette seule langue étrangère. Et vous aurez contribué à la réalisation d'un immense progrès, de quelque chose de très grand au point de vue humanitaire.

Parmi les langues sur lesquelles pourront porter vos délibérations, il en est une qui semble particulièrement idoine à remplir le but visé. C'est l'italien.

Il remplit, en effet, les diverses conditions utiles.

Son orthographe est des plus simples. Sa prononciation est euphonique et sans complications.

Sa grammaire est relativement facile.

Il possède en outre une belle littérature, ce qui ne gâterait rien.

Sa parenté avec le latin qu'on étudie dans tous les pays, faciliterait, du reste, son acquisition pour un très grand nombre du moins.

Supposons donc que vous puissiez décider les grandes nations à enseigner l'Italien chez elles.

Ce sera un soulagement pour elles comme pour nous.

Et, désormais, chacun pourra à son gré, voyager où bon lui semblera, avec l'assurance qu'il trouvera partout le moyen de se faire comprendre.

Mais je ne m'arrêterai pas à vous faire ressortir les avantages d'une semblable institution.

Vous en connaissez mieux que moi toute l'étendue.

Alors, s'il suffit d'un peu d'initiative pour faire accomplir à l'humanité ce pas immense dans la civilisation, pourquoi ne se livrerait-on pas à l'espoir que vous serez l'homme de cette initiative?

Je vous le souhaite bien sincèrement.

Fred ISLY.

PENSÉE

Cest un sentiment légitime que d'être fier de ses aïeux, à condition toutefois que vos aïeux puissent être fiers de vous.



CUISINE POLITIQUE

(Quand un ministère sent sa fin prochaine, il invente une histoire de trahison et se donne ainsi le prestige de sauver la France.)

— Comment, vous ne savez pas? Un traître a vendu à l'Allemagne le secret de la fabrication du drapeau tricolore.



MODERNES FIANCÉS

LUI. — Vos yeux sont des diamants, vos lèvres sont du corail, vos dents sont des perles, vos cheveux, de l'or...
ELLE. — Et ma bague de fiançailles, du toc.

EXPRESS-POCHADE

Dans une petite gare de l'Orléans, un homme d'équipe manipule des caisses, aidé dans sa tâche par un employé frais émoulu. Le jeune fonctionnaire s'entraîne docilement à son nouveau métier, sous la direction de l'ancien...

— D'où que ça vient, ces caisses-là? demande-t-il.

— Oh! ça doit venir de loin, répond d'un ton plein d'autorité l'équipier.

— D'Angleterre, peut-être?

— Oh! de plus loin que ça. De Chine, sans doute, ou du Japon.

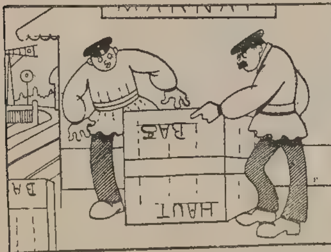
L'apprenti ouvre de grands yeux:

— A quoi qu'on voit que ça vient de là?

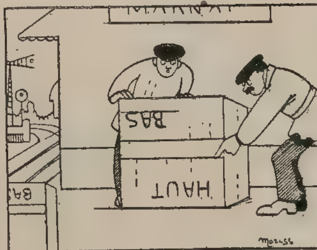
— A ces caractères d'écriture, parbleu. Des lettres comme ça, on n'en voit pas dans nos contrées.

— Je me demande ce que ça peut bien signifier.

— Bah! fait l'ancien, ce n'est pas difficile à deviner. Ces caissess doivent contenir de la porcelaine ou d'autres choses fragiles. Alors il ne faut pas qu'elles soient mises à l'envers.



Ces trois signes-là, ça doit vouloir dire: *Haut.*



Et ceux-là, en dessous, ça veut certainement dire: *Bas.*

****

LATIN

Barnabé n'est pas très érudit, ce qui ne serait pas un grand mal, s'il ne s'efforçait pas de le paraître.

Son plus grand plaisir est d'épater ses concitoyens par des citations latines.

Or, en fait de latin, Barnabé ne possède qu'un maigre bagage d'expressions puisées de ci, de là et qu'il se complaît à répéter un peu à tort et à travers.

Il ne se fait aucun scrupule de les écorcher au besoin quand sa mémoire lui fait défaut.

Dans son milieu, Barnabé passe, naturellement pour un savant. Et il faut voir avec quel dédain il traite les braves gens de son entourage, quand ils osent parfois entrer en discussion avec lui.

D'une citation latine, il les colle et leur cloue le bec.

Invité un soir à dîner chez un ami, il s'y rencontra avec un vieux monsieur à l'air modeste, et qu'il voyait pour la première fois.

Pendant le repas, Barnabé, encouragé par l'aspect timide du convive inconnu, se hasarda bientôt à vouloir briller, comme il en avait l'habitude.

A la première occasion qui se présenta, il lâcha une de ses formules latines.

Comme on lui présentait du jambon en lui demandant s'il aimait ce plat, il répondit hardiment:

— Je l'aime à la folie, c'est mon *alter ego.*

Le vieux monsieur, qui n'était autre qu'un professeur de latin, sourit et répliqua doucement:

— C'est mon *alter ego* signifie: c'est un autre moi-même. Ce jambon doit se sentir flatté d'être un autre vous-même.

Barnabé, légèrement interloqué, jeta un regard de mépris à celui qui osait ainsi le reprendre, à tort, du reste, suivant lui.

Un peu plus tard, une nouvelle occasion s'offrit à notre vaniteux de faire parade de son savoir.

Il était question d'une invention:

— Bah! déclara-t-il, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, comme le disaient, du reste, les Romains: *Nul nouvo sub solleillo.*

A ces mots, le professeur ne put retenir un éclat de rire:

— *Nil novi sub sole,* corrigea-t-il malicieusesement.

Barnabé fronça le sourcil. Décidément, ce bonhomme commençait à lui taper sur les nerfs:

— J'ai bien dit, fit-il, d'un ton maussade.

— J'en doute, répondit son interlocuteur.

— Je le prouverai quand vous voudrez, poursuivit Barnabé en levant la voix.

Et comme le vieux Monsieur ne répondait pas, pour ne pas humilier davantage son contradicteur, Barnabé crut qu'il s'avouait vaincu et prononça formellement cette affirmation:

— Je sais mon latin, Monsieur.

— Rien n'est plus vrai, répliqua le professeur, mais c'est celui des Romains que vous ne savez pas.

***

Courrier Pêle-Mêle

Nicotine.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans votre intéressant journal un entrefilet sur les tabacs dénicotinisés.

Votre rédacteur commet une *grave erreur* en disant que la différence entre les tabacs dénicotinisés (dosant 0.75 0/0 de nicotine) et les tabacs ordinaires est à peine appréciable, hygiéniquement parlant.

Les tabacs français, immédiatement après la récolte, dosent de 4 à 10 0/0 de nicotine; soit, en moyenne, 6 0/0.

Les divers traitements que l'on fait subir aux tabacs, pour les rendre propres à la consommation, réduisent la quantité de nicotine à 3.75 0/0 environ (c'est la tenance en nicotine du scaferlati ordinaire).

Si nous comparons ces tabacs aux tabacs dénicotinisés dosant 0.75 0/0 de nicotine:

Nous sommes obligés de constater que ces tabacs dénicotinisés contiennent cinq fois moins de nicotine que les tabacs ordinaires, et de conclure que ces tabacs dénicotinisés *doivent* être cinq fois moins toxiques.

Une personne qui fumera en trente minutes, par exemple, un cigare ordinaire contenant cinq fois plus de nicotine qu'un cigare dénicotinisé s'intoxiquera, *en apparence*, cinq fois plus, qu'en fumant un cigare dénicotinisé, et, *en réalité* huit ou dix fois plus, car cette personne ne pourra éliminer, à mesure qu'elle l'absorbera, la nicotine de ce cigare ordinaire.

L'accumulation de la nicotine se produira dans l'organisme, et si les cigares succèdent aux cigares, sans interruption, l'intoxication aiguë se manifestera par ses symptômes ordinaires: nausée, sueur, céphalie, etc., preuve indiscutable que l'élimination n'a pas été aussi rapide que l'absorption.

Avec les tabacs dénicotinisés, on n'observera pas ces signes d'intoxication,parce que le fumeur en consommant cinq cigares (qui représentent la dose de nicotine d'un cigare ordinaire) fumera pendant un temps cinq fois plus long, temps pendant lequel il pourra facilement éliminer le poison.

Terminons par un exemple:

La consommation des tabacs varie dans les divers pays. Les statistiques nous apprennent que, dans des pays présentant le même climat, la consommation des tabacs est d'autant plus élevée que la quantité de nicotine contenue dans les tabacs est plus faible.

Ce qui indique: que la consommation des tabacs à dose élevée de nicotine, n'a d'autres limites que le maximum d'intoxication possible.

Ainsi, en France, comme dans tous les pays qui produisent des tabacs forts, on fume un kilog de tabac par habitant et par an.

En Hollande, où l'on consomme des tabacs indigènes et d'autres venant des Indes Néerlandaises, tabacs faibles dosant 2.25 0/0 de nicotine, on arrive au taux formidable de 4 kilogs par habitant et par an.

Est-ce à dire que chaque fumeur hollandais consomme quatre fois plus de tabac que le fumeur français?

Evidemment non; le temps matériel serait insuffisant.

Mais en Hollande, tout le monde fume, et peut fumer sans être incommodé; tandis qu'en France, la clientèle des fumeurs est limitée à une catégorie de personnes pouvant supporter les tabacs corsés.

Nous aurions pu citer d'autres exemples caractéristiques pris dans d'autres nations.

Et disons franchement que les tabacs dénicotinisés ne peuvent pas (sauf de très rares exceptions, dues une grande susceptibilité individuelle ou à des altérations profondes de l'organisme), causer des désordres appréciables.

Convenons enfin que l'on rendrait au genre humain un signalé service, si l'on dénicotinisait tous les tabacs.

Si nous envisageons le point de vue pratique, nous sommes amenés à poser la question suivante:

A quel degré de décotinisation des tabacs doit-on s'arrêter pour avoir un produit inoffensif... et très agréable à fumer, seule condition pour le faire accepter du public?

Instruit par une longue expérience, nous affirmons qu'un tabac dosant environ 1.25 0/0 de nicotine, donnera satisfaction à tout le monde.

Il sera inoffensif pour l'immense majorité des fumeurs; l'exemple de la Hollande, fumant à satiété, des tabacs ayant une teneur de 2.25 0/0 de nicotine, nous en apporte une preuve indiscutable.



Paris devenant de plus en plus sujet au brouillard et au verglas, le *Pêle-Mêle* propose ce moyen simple d'éviter les difficultés et les chutes.



LE COIFFEUR DE LANDERNEAU (*à son nouvel apprenti*). — Sachez qu'ici règnent l'ordre et la propreté. Vous voyez ces quatre clous. A chacun est pendue une serviette. La première, à gauche, est pour M. le curé, la seconde pour M. le maire, la troisième pour M. l'instituteur, et la quatrième est pour les autres clients. Chaque premier du mois, vous retirez la quatrième serviette. Ceci fait, vous reculez les trois autres chacune d'un clou vers la droite, Et au clou de M. le curé, vous mettez une serviette fraîche. Est-ce compris?

Il sera agréable à fumer, impossible à distinguer des tabacs ordinaires, parce qu'il aura conservé non seulement son parfum, mais encore une quantité de nicotine suffisante pour que le fumeur éprouve cette *excitation légère* qu'il recherche, inconsciemment ou non.

Le seul inconvénient à signaler, c'est que l'on fumera beaucoup plus.

Mais tout le monde y trouvera son avantage.

Le fumeur augmentera ses moments de plaisir, et l'hygiéniste recevra pleine et entière satisfaction.

Recevez, etc.

Dr Parant (Genève).

Ortografe.

Monsieur le Directeur,

Je lis parfois le *Pêle-Mêle*. J'aime ce journal pour son esprit et pour sa parfaite décence.

J'y goûte particulièrement vos *Pêle-Mêle Causettes*, toujours marquées au coin du bon sens.

Il y a quelque temps, le hasard me fit tomber sur le numéro du 6 septembre dernier, où vous parliez de la simplification ortografique. Il est bien certain que ce qui effraie beaucoup de gens quand on agite cette question, c'est la pensée que les réformistes veulent tout bouleverser, et que ce sera à ne plus s'y reconnaître. Si pourtant ces gens voulaient prendre la peine de voir les changements qu'on propose, s'ils daignaient jeter un coup d'œil sur les feuilles en ortografe simplifiée, notamment sur le *Réformiste* de M. Barès, ils s'apercevraient avec étonnement que ce qu'on demande est tout à fait raisonnable et se montreraient, sans doute, très disposés à se ranger eux-mêmes parmi les réformistes.

Ne pensez-vous donc pas qu'il y a intérêt à familiariser le plus possible le public avec l'ortografe simplifiée?

Recevez, etc.

Henri Peytraud
Agrégé de l'Université,
Professeur au Lycée d'Agen.

Question interpêlemeliste

Pour quelles raisons, ou par suite de quelles traditions la Cour d'Assises de la Meuse se tient-elle à Saint-Mihiel, qui n'est même pas une sous-préfecture, et non à Bar-le-Duc?

Y a-t-il d'autres exemples d'anomalies de ce genre dans la géographie administrative de la France?

N. Guérin.



LES FACETIES DE M. DE PARIS

M. de Paris. — Maintenant que vous avez vu l'échafaud, vous allez vous retirer, vous êtes trop jeunes pour le voir fonctionner. Pour vous consoler, voici une belle galette... — Coupe-la nous en deux... — C'est qu'ayant oublié mon canif, je suis obligé... ...de me servir du couteau.

Croyances populaires et médecine superstitieuse

Par atavisme — car c'est un vieil héritage de nos crédules ancêtres — nous sommes riches, en France, d'une foule de croyances, que le seul bon sens devrait bannir; mais l'empreinte du moyen âge a été assez forte et son souvenir reste assez puissant pour que cette dame, vieille et sotte, qu'on appelle la Superstition, trouve encore, et pour longtemps, un sûr refuge dans notre pays.

De ces croyances populaires, les unes sont anodines, elles se manifestent par de simples dictons; les autres, par la place qu'elles occupent encore dans la confiance des foules, peuvent être très nuisibles.

Dans l'Anjou, dit-on:

— Si l'alouette ou la caille chante trois ou quatre fois de suite, le blé vaudra trois ou quatre francs la mesure.

— Si, la première fois que l'on entend le coucou, on a de l'argent dans sa poche, on en aura toute l'année.

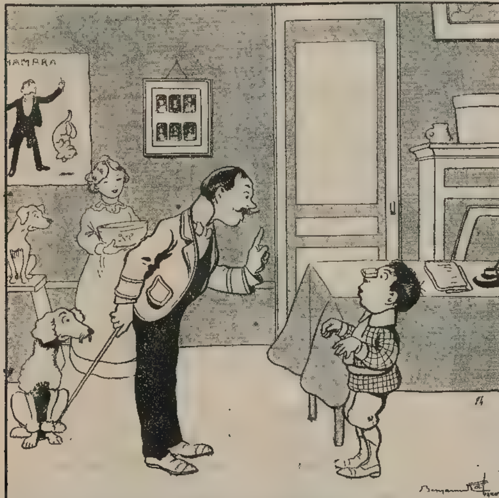
Si une poule imite le chant du coq, il faut la tuer aussitôt, pour éviter un malheur.

— Si un chat entre dans une boulangerie pendant que la pâte est dans les paniers, celle-ci ne lève pas, cuit mal et fait un mauvais pain.

Jusque là, rien de trop mal, et chacun de nos lecteurs connaît des centaines de ces dictons anodins.

Mais voici où la superstition va faire des siennes. Elle nous enseigne une foule de recettes ignorées par la Faculté. Elle chasse le médecin du chevet des malades.

Voici quelques-unes de ces recettes, puisées aux sources même:



HABITUDE PROFESSIONNELLE

Le jeune Léon, fils d'un dresseur de chiens savants, ayant bien fait ses devoirs, son père le récompense en lui donnant un morceau de sucre.



L'INONDATION

— On peut traverser la voie sans crainte, maintenant que nous avons un passage à niveau!...

Dans l'Aube:

— Pour préserver un enfant contre les « souffrances de la dentition », on coud, dans son bonnet, un morceau de peau de taupe. D'autres préfèrent mettre au cou de l'enfant un collier de dents de chien, et, mieux encore, des dents de renard.

— Pour faire « passer les verrues », on les frotte, pendant neuf jours, avec un morceau de vieux lard, qu'on jette ensuite. Quand le lard est pourri, les verrues sont guéries.

En Bretagne:

— Si vous avez des « boutons » à la bouche, frottez-les avec une patte de taupe.

— Si vous avez chez vous un « varioleux », et que vous désiriez qu'il ne conserve pas les traces de la petite vérole après sa guérison, mettez un crapaud sous son oreiller.

— Si, le dimanche, pendant que le prêtre est à l'Evangile, vous faites une croix avec du laurier, et que vous la placez sur la poitrine de celui qui a des « fièvres », ce dernier est guéri promptement.

— Avez-vous une entorse? pilez ensemble du sel et de l'herbe de Saint-Jean, et faites du tout une emplâtre que vous appliquez sur la partie malade, en répétant trois fois: « Saint Jean, guérissez-moi! »

— Pour faire passer les « dartres », il faut, étant à jeun, mettre de la cendre de tabac dans le creux de sa main, tremper son doigt dans sa salive pour faire un cercle autour de la dartre et frotter la partie malade avec la cendre de tabac, en disant:

Dartre je passe avant de déjeuner,
Vous vous en irez
Comme il est vrai
Que je dis la vérité.

Cette opération doit être répétée trois matins de suite avant le lever du soleil.

— La guérison des « coliques » se fait par l'imposition des mains par le guérisseur, pendant qu'un acolyte récite une prière spéciale. Si le guérisseur, son servant ou le malade viennent à rire pendant l'opération, les coliques redoublent, et, prétend-on, le patient peut en mourir dans les trois jours.

— Pour guérir les « morsures des chiens enragés », on mène les mordus à Gaël, près Saint-Méen. Sous le maître-autel de l'église, se trouve une petite fontaine dont l'eau sert à laver les morsures. Si l'eau de cette fontaine vient à être donnée à boire aux animaux, elle perd toute sa vertu pendant une année.

— Quand on a « mal aux dents », on doit se mettre sous la gorge un peu de farine d'orge bouillie, et du lard rôti dans les oreilles.

— Si une personne a reçu « un coup sur l'œil », il faut qu'elle aille trois matins de suite, avant le lever du soleil et à jeun, trouver le guérisseur d'yeux. Celui-ci, étant à jeun également, crache sur son pouce et fait une croix sur l'œil malade, en récitant une prière consacrée.

— Au Loscouët, à Gaël et dans tout le pays de Saint-Méen, quand une personne a un « cancer », on lui met un morceau de lard dans la plaie: pendant que le cancer mange le lard, dit-on, il ne dévore pas la chair du malade.

— Quand on s'aperçoit qu'on a un « clou » sur le cou, il faut se faire panser par une autre personne, « née après la mort de son père ». L'opérateur promène la main sur le clou et trace un cercle autour avec le pouce. Le mal doit disparaître aussitôt, ou, au plus tard, le lendemain matin.

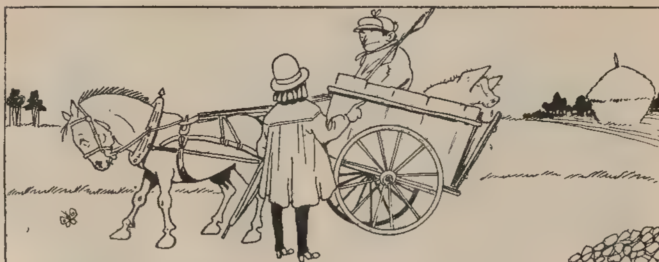
Dans les Côtes-du-Nord:

— Pour « raccrocher le cœur », on pile un morceau d'os (boutons, manche de couteau, etc...) et avec la poudre, on fait une bouillie que l'on place sur le cœur, ce qui le met en place.

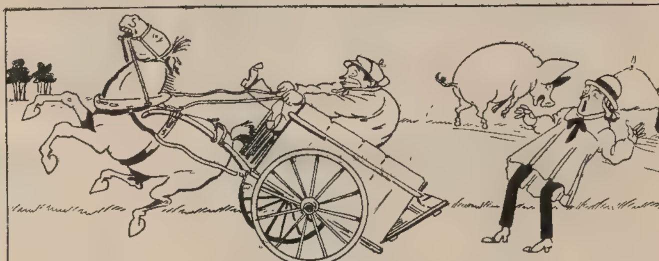
— Pour raccrocher l'estomac », on fait bouillir une chopine de cidre, on y ajoute du « laisser de chat », 12 crottes de brebis. On triture le tout dans du cidre bouillant, et on avale cette mixture nauséabonde à une époque déterminée de la lune.

— Le Vendredi-saint, on se fait « saigner le palais », pour ne pas être malade le reste de l'année. Cette coutume est si bien observée, que le jour désigné par l'opérateur, il y a foule à sa porte.

— Pour « couper les fièvres », on fend une pie en quatre, on en applique, tout chauds, deux morceaux sur les reins, et les deux autres sur la plante des pieds.



— Combien votre cochon?
— Quarante francs!
— C'est pour être envoyé à Paris.
— Ah! Eh bien!...



...l'emballage et le port...



...sont gratuits.

Dans la Flandre:

— Certaines femmes guérissent les paysans qui ont des « maux de tête », avec la poudre de la Sainte Passion. Cette poudre est un mélange de semence de fougère, d'un oxyde de fer et d'acide nitrique, qui doit avoir été exposé aux rayons de la lune, pendant quelques heures. Mais pour que le remède soit efficace, il faut que la guérisseuse mette un peu de sa salive sur le front du malade, avec un linge plié par elle.

Guérisseurs, sorciers, sorcières, rebouteux, conjureurs, jeteurs de sort, etc..., sont les grands prêtres d'une superstition, dont ils vivent plus ou moins grassement, et qu'ils entretiennent au mieux de leurs intérêts. Redoutés, respectés, craints et honorés par une fidèle clientèle, ils font la nique aux médecins.

Et nous sommes au vingtième siècle!

***

Certains livres que l'on croit bons font du mal

Robinson Crusoé, que l'on met entre les mains de tous les enfants sans exception, est un des livres qui, sous des dehors inoffensifs, a tourné le plus de têtes, et causé le plus de déceptions.

Nombre de jeunes cerveaux ont trouvé dans ce roman d'aventures des idées complètement fausses sur la vocation à suivre, et ont pris pour des réalités, ce qui n'était que des fantaisies de l'imagination de l'auteur de *Robinson Crusoé*. Combien de collégiens se sont échappés du collège, après avoir lu l'histoire de Robinson, et se sont embarqués à la poursuite de chimères qui ne leur ont procuré que de cruels déboires! On cite le cas de trois jeunes gens de Brest, qui ont ainsi pris le large dans un petit bateau à voiles. Ballottés par les flots, ils furent recueillis trois semaines après, par un équipage anglais; sur les trois, deux étaient morts de faim, et le troisième était devenu fou.

D'autres livres ont eu une influence aussi funeste sur les imaginations, naturellement peu raisonnables des enfants.

Mais il y a des ouvrages qui font mal aux écoliers d'une façon toute différente. Beaucoup de collégiens ont la mauvaise habitude de ne jamais feuilleter les pages de leurs livres sans se mouiller le doigt avec la langue. Pour leur faire perdre cette manie fort laide et qui, en outre, salit et détériore les livres, mettez simplement un peu d'aloès à l'angle supérieur et inférieur des pages. Le goût horriblement amer de l'aloès aura vite guéri les écoliers, car s'ils continuaient à feuilleter en mouillant, le livre leur ferait mal... au cœur.

LA LIBERTE INDIVIDUELLE (A LA LIGUE DES DROITS DE L'HOMME)

Les entorses que reçoit à chaque instant la liberté individuelle ne se comptent plus.



Le fait d'avoir effacé la Bastille n'est d'aucun poids sur la décision que peut prendre le premier limousinant venu, de vous faire changer de trottoir.



Quand même vous seriez un type dans le genre de Charlemagne, vous ne pourriez rien contre la parole d'un monsieur assermenté.



Il existe toute une catégorie de fonctionnaires qui ont le devoir de piétiner dans votre existence pour peu que votre figure ne leur revienne pas.



Il y a certaines maladies qu'il vous est formellement interdit de mijoter où bon vous semble.



Un capitaine de bateau étant, à son bord, seul maître après Dieu, il est tristement certain qu'il a le droit de vous flanquer à la porte.



Enfin, il y a aussi les médecins aliénistes, hélas!

L'ECOLE DES MARIS



ELLE. — Sapristi, c'est aujourd'hui qu'on doit m'apporter la broche que j'ai achetée. Comment mon mari va-t-il prendre la chose? Il va encore jeter les hauts cris pour acquitter la facture!...



Comment faire pour éviter ses reproches... Oh! une idée!... Faisons un petit bouquet avec ces quelques fleurs... Là, c'est fait!... Attention, le voici...



— Hector, voici ce petit bouquet, en souvenir de l'heureux anniversaire.
— Quel anniversaire?
— Oh! tu sais bien, il y a aujourd'hui cinq ans, six mois et quatre jours que tu me fis danser pour la première fois.



— D'ailleurs tu y as certainement pensé, où est ton petit souvenir?
— C'est que je ne supposais pas que...
— Quoi! Tu aurais oublié! ou plutôt non, n'est-ce pas, je te suis indifférente, tu ne m'aimes plus. O mon Dieu! Que je suis malheureuse!



— Sapristi, elle s'évanouit! Voyons, Nini, je t'assure, ce n'est pas ma faute. Nini! Sapristi de sapristi! comment sortir de là?... Bon, voilà qu'on sonne maintenant! Qu'est-ce encore?



— M. Durand? C'est pour le bijou que vous avez commandé...
— Il doit y avoir erreur, mais ça ne fait rien, voilà qui sauvera la situation, profitons de l'heureux hasard. Diable! 125 francs... Enfin, puisque je n'ai pas d'autre remède, payons.

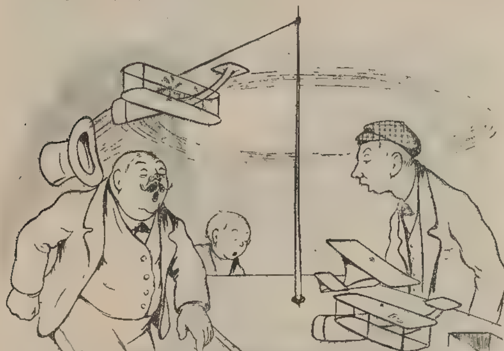


— Tu vois bien, Nini, que j'y avais pensé à l'heureux anniversaire!
— Oh! la belle broche. Ah! Hector, merci merci! pardonne-moi!
— Ça y est! Ça a pris! Faut-il qu'elle soit naïve, tout de même!...



DISTRACTION

Le Mendiant *(au client qui vide sa pipe dans son chapeau.)* — J'y demande de la braise... il me donne de la cendre!!!



LE PREMIER ACCIDENT D'AEROPLANE







LA DIFFICULTE TOURNEE

(Histoire sans paroles)

Le portrait de belle-maman.

(Monologue)

Ah!... les gens indécis, flottants..., toujours sur un pied ou sur l'autre, sans savoir sur lequel ils vont danser!... qu'ils sont horripilants! Je ne suis pas de ceux-là, moi. Je suis un homme à décisions promptes. Quand il s'agit de prendre un parti... je le prends, sur le champ. Que de temps gagné ainsi!

Malheureusement, ma femme n'est pas comme moi. C'est un être onduleux, tergiversant... Elle n'arrive jamais à se décider... Quand je pense que le jour de notre mariage, le maire a dû attendre dix minutes le « oui » définitif. Elle était en train de tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler.. Ça ne la rendait pas jolie, du reste... Mais venons à mon histoire... L'histoire du clou.

Le mois dernier, à l'occasion de l'anniversaire de notre mariage, nous recevons de belle-maman... son portrait. Un portrait encadré. un cadre superbe. Quant au portrait... il était ressemblant, c'est tout dire. Moi, je l'aurais bien pendu à la cave... et à l'envers, encore... Seulement, ma femme n'était pas de mon avis... Elle est rarement de mon avis.. Elle voulait qu'il fût pendu au salon. Marchons pour le salon!... Elle choisit un panneau. Je plante un clou. J'accroche le portrait. *(Il fait les gestes.)* Jusqu'ici tout va bien.

Mais à peine belle-maman est-elle pendue que le terrible caractère de sa fille se manifeste:

— Oui... il n'est pas mal placé là..., Seulement, je me demande s'il ne ferait pas mieux... En tout cas, il est trop bas... vraiment, oui il est un peu bas.

Je suis un homme — je crois vous l'avoir dit un homme à décisions promptes.

— Il est trop bas? fis-je. Bon. Pas difficile...

Je prends un autre clou, je grimpe sur une chaise. Je plante mon clou. J'accroche le portrait. *(Il mime.)*

Mais à peine le vieux tableau — pardon! — belle-maman est-elle pendue, que le terrible caractère de sa fille se remanifeste.

— Décidément, non, Adolphe... il est trop dans l'ombre. Puis, en s'ouvrant, la porte le masque, je n'avais pas pensé à cela... Il serait beaucoup mieux contre ce panneau-ci, ou ce panneau-là, ou encore...

— Allons, décide-toi!... Est-ce ici? Est-ce là?

— Eh bien! là, vis-à-vis de la fenêtre!

— Vis-à-vis de la fenêtre? Allez-y!

Je prends un troisième clou. Je plante ce clou... J'accroche... Voilà bien une autre affaire...

— Oh! Adolphe... Adolphe... il est à contre-jour. On ne voit absolument rien. Ce n'est pas contre ce mur qu'il fallait le suspendre, c'est contre celui-là.

— Ma chère amie, tu es bien gentille, seulement...

— Mais, mon ami, je ne pouvais pas prévoir!

— Oui... ça va bien! Alors, nous le mettons ici?... Cette fois, c'est irrécusable... Un... deux... trois?... Adjugé!

Je prends un *(comptant sur ses doigts)*... quatrième clou. Je... *(il fait le geste)* mon clou. Je... *(même jeu)* belle-maman... quand tout à coup... derrière moi...

(Très doucement avec une petite voix.).

Adolphe...

— Hein? *(Il se retourne.)*

— Adolphe! tu n'as pas vu?

— Quoi donc?

— C'est justement ton portrait qui fait vis-à-vis à celui de maman... Je te dis ça, parce que je sais que vous ne pouvez pas vous souffrir. Tu feras comme tu voudras, mais j'estime qu'il serait plus convenable de... de le placer ailleurs.

— Je ne demande pas mieux. Tu as raison. Mais... où?

— Si l'on essayait... au-dessus de la cheminée, par exemple. Qu'en dis-tu?

— Oh! moi... je n'en dis rien. Je suis un homme d'action. Je ne disserte pas, j'agis. Ne perdons pas de temps.

Aussitôt, je monte sur la cheminée, non sans m'être muni d'un si... sixième clou. Je prends mon marteau... Je tape... Ah! ouat! J'étais en plein sur la brique. J'ai beau chercher un joint. Je fais trous sur trous. Impossible de fixer un clou.

Je suis un homme — je ne sais si je vous l'ai dit — un homme à décisions promptes. Je vis tout de suite que je n'y parviendrais pas. Il fallait le concours d'un homme de métier. Précisément, l'architecte habite la maison. Il devait avoir des adresses. Je le fais prier de descendre. Je lui expose le cas.

— Bon... bon... qu'il fait. Je comprends. Je vais vous envoyer quelqu'un.

En effet, une heure après, arrivent deux compagnons maçons avec tout un attirail.

Ils commencent par déménager le salon. Puis






C'EST BIEN DIFFERENT

— Eh! quoi, les aminches, retournez à votre travail! Je ne vous ai pas crié...

...attention à la police...

...mais attention à la pelisse.

ils montent un échafaudage. Alors, pendant que l'un fait un trou dans le mur, l'autre s'occupe de gâcher du plâtre... Du reste, vous savez aussi bien que moi la façon de procéder. On met le plâtre dans le trou; puis on introduit une cheville de bois... on laisse sécher le plâtre... Je sais bien que c'est un peu compliqué, mais enfin... il faut ce qu'il faut. Bref, vers la fin de la journée ils avaient terminé leur besogne. Ils s'en vont, emportant leur matériel. Le lendemain, au petit jour, arrive un menuisier avec un apprenti. Ils examinent les lieux, s'en vont, reviennent avec une échelle et leur boîte d'outils. Tout cela pour planter le clou. Le jour suivant, ce furent les peintres: il fallait bien recoller le papier, n'est-ce pas. Puis vint un métreur chargé d'estimer les travaux exécutés. Ce fut ensuite le tour du frotteur. Le parquet était dans un état!... On remit alors le salon en ordre... Enfin, en huit jours, tout fut terminé... Il y en avait, du reste, pour 63 francs 55... Mais bah!... quand il s'agit de faire plaisir à sa femme!... Aussi, jugez de ma satisfaction quand je lui montrai le portrait de belle-maman pendu où elle le voulait... au-dessus de la cheminée.

— En effet, me dit-elle il fait bien là, seulement...

— Seulement, quoi?...

— Eh bien! toute réflexion faite, je crois qu'il sera mieux dans la chambre à coucher.

Je suis... — je ne me rappelle pas si je vous l'ai dit — un homme à décisions promptes. En deux bonds, je fus sur la cheminée. Je décrochai belle-maman et, comme ma femme s'approchait, tendant les mains pour saisir le tableau... v'lan! Je lui passai le cadre à travers la tête. La chère femme!... Elle avait maintenant sa mère pendue à son cou... Allait-elle la trouver encore mal placée?

DE NOS LECTEURS

Le Bourreau au quinzième siècle.

Puisqu'il est redevenu d'actualité de parler du bourreau, veut-on savoir ce qu'au quinzième siècle il touchait pour chacune de ses opérations?

Voici, à ce propos, une statistique édifiante:

Pour cuire dans l'huile un malfaiteur: 48 livres; pour l'écarteler tout vif: 30 livres; pour faire passer de vie à trépas par le glaive: 20 livres; pour rouer ensuite le corps: 10 livres; pour mettre sa tête au bout d'une perche: 10 livres; pour couper un homme en quatre: 36 livres; pour pendre un coupable: 20 livres; pour ensevelir le corps: 2 livres; pour empaler un homme vivant: 24 livres; pour brûler vive une sorcière: 26 livres; pour noyer un infanticide dans un sac: 24 livres; pour jeter à la voierie un suicidé: 20 livres; pour l'application de l'étau: 2 livres; pour l'application des brodequins: 4 livres; pour la question ou la géhenne: 10 livres; pour mettre une personne au pilori: 2 livres; pour fouetter: 4 livres; pour marquer au fer chaud: 10 livres: pour chasser une personne du pays: 2 livres.

Les prix, comme on voit, n'étaient pas très exagérés. Mais c'est égal, la guillotine vaut encore mieux.

***

Le progrès du féminisme.

Nous avons les femmes-cochères, les femmes-chauffeuses, les colleuses d'affiches et même des femmes-sandwiches.

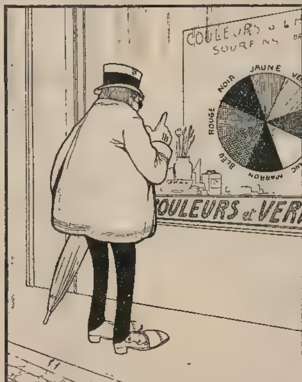
Le mouvement féministe s'étend de plus en plus. Commencé vers 1870, voyez les progrès qu'il a accomplis en moins de quarante ans.

C'est surtout en Amérique qu'il faut constater cette formidable invasion de l'élément féminin dans toutes les carrières.

Ainsi, avant 1870, il n'y avait pas, dans tous les Etats-Unis, une seule femme exerçant la profession de teneuse de livres. Actuelle-



M. Larrivé était désolé. Comment arborer ses multiples décorations à la seule boutonnière réservée à cet office?



Un jour, le hasard l'arrêta à la devanture d'un marchand de couleurs. M. Larrivé eut une inspiration.



Et, depuis ce jour, M. Larrivé est heureux!

ment, il y a 28.000 comptables professionnelles. Quant aux secrétaires, copistes, dactylographes, leur nombre est monté de 8.000 à 74.000. Les artistes, de 700, sont arrivées à plus de 5.000; les femmes de lettres, de 160, à 3.500; les femmes journalistes, de 35, à 1.200; les peintres ou sculpteurs, de 400, à 12.000; les femmes médecins et chirurgiens, de 530 à 4.800.

Quant aux musiciennes professionnelles, qui étaient, en 1870, au nombre de 3.800, elles sont maintenant plus de 40.000.

Par contre, nombre de métiers féminins: piqueuses de bottines, blanchisseuses, repasseuses et même nourrices sèches, sont à présent dévolus à des Chinois mâles. Juste retour des choses d'ici bas!

***

Etymologie du mot bas-bleu.

Au siècle dernier, le principal passe-temps des réunions de sociétés, en Angleterre, était le whist, ou quelque autre jeu.

Lady Montagu fut la première à proscrire les cartes et à les remplacer, vers 1757, par la conversation, la causerie. Ses amies, Mistress Ord et Visey, suivirent son exemple.

Ces dames recevaient souvent la visite d'un original, Benjamin Stillingfleet, qui arborait, sous sa culotte courte, des bas du plus beau bleu. Un autre ami de ces dames, l'amiral Boscawen, qui préférait tout de même les cartes à la causerie la plus étincelante, se moquait et appelait ces réunions des *Blue-stoking-Societies*. C'était une allusion à ce bavard de Stillingfleet.

Ce mot fit fortune et on appela ces sortes de réunions des causeries de bas-bleus.

Il ne vient donc pas, comme on l'a prétendu à tort, de l'habitude de certaines femmes de lettres, négligées dans leur toilette, de porter des bas bleus.

***

Souris ouvrières.

Tout le monde a vu des écureuils enfermés dans une cage et essayant de résoudre, autour d'un treuil, le problème du mouvement perpétuel.

C'est, sans doute, ce spectacle, réprouvé par la société Protectrice des Animaux, qui a suggéré aux Ecossais l'idée d'en tirer une application industrielle. Les écureuils étant assez rares, ils se sont rabattus sur les souris qu'ils obligent, dans une cage mobile et roulante, à u n manège sans fin dans le but de... fabriquer le fil à coudre. Au lieu de l'ordinaire tonnelet en fil de fer, c'est un petit moulin que les souris écossaises font tourner de leurs pattes agiles. C'est le *hard-labour* appliqué à des bêtes innocentes.

Il paraît qu'au bout d'une journée de ce travail inconscient et acharné, les petites rongeuses ont dévidé deux cents fils chacune, et qu'elles ont parcouru une vingtaine de kilomètres. Elles sont très faciles à nourrir, et un sou de farine leur sert pour tout un mois.

Mais, dira-t-on, que peut gagner par jour une souris ouvrière? Pas tout à fait trois centimes, exactement 9 fr. 60 par an. Le prix de la nourriture défalqué, il reste à l'industriel qui les exploite 9 francs de bénéfice. On n'a qu'à multiplier ce chiffre par mille, pour obtenir un joli résultat. Mais l'ingénieux industriel arrivera-t-il à recruter facilement son personnel?





NOS BONS DISTRAITS

Ah! diable! Je m'aperçois que j'ai oublié mes clés à Nice. Heureusement que ma femme en a le double dans sa poche.

Mais où est donc ma femme? Sapristi, je me souviens maintenant que je l'ai oubliée au buffet de Marseille.

Il est des cas où on commence à songer aux autres avant de songer à soi:



— Ma chérie! Nous héritons de deux millions!
— Veine! Ce que ça va embêter les Durant!



DEPART POUR LE COLLEGE EN EUROPE.

— Que préférez-vous pour lui, Sire? L'anglais ou le français?
— Comme vous voudrez!... Li pas difficile, li mange **de tout!**

LE RESCAPÉ

Le 18 avril 1868, dans la prison de Villarica — province de Minas Geraes — au Brésil, avait lieu une double exécution capitale, celle d'un Espagnol du nom d'Henriquez, condamné pour un crime politique, et celle d'une affreuse brute qui avait étranglé ses enfants.

Selon la coutume, l'exécution se fit à huis-clos. En outre des juges, avocats, gardiens et bourreau, y assistait le docteur Luiz y Cormado, de Rio-de-Janeiro, universellement connu du monde savant par ses remarquables travaux sur l'électricité appliquée à la physiologie. Avec l'assentiment des pouvoirs publics et celle du condamné Henriquez, cet homme éminent allait tenter une opération jusqu'alors taxée d'insensée: celle de la résurrection ou survie, par le recollement instantané de la tête et du corps d'un décapité.

A peine les deux têtes étaient-elles tranchées, que le docteur Luiz, assisté de deux aides, en saisissait vivement une qu'il replaçait, en un clin d'œil, sur un tronc encore pantelant. De nombreux points de suture furent pratiqués, pour compléter cette première partie du traitement.

Les réophores d'une pile électrique puissante furent appliqués à la base du cou et sur la poitrine. A ce moment, les privilégiés qui avaient pu obtenir d'assister à ce spectacle émouvant, étaient haletants. Seul, très calme, le docteur allait et venait, donnant des ordres brefs, et sa voix se répercutait sous la voûte, tandis que se déroulait lentement cette bataille, suprêmement tragique, entre la vie et la mort.

Au bout d'un quart d'heure d'attente, qui sembla un siècle aux assistants, les mouvements respiratoires s'effectuèrent d'abord imperceptibles, puis plus sensibles, sous l'influence du courant électrique. Une conjoncture, qu'on n'avait pas prévue, faillit cependant compromettre le succès de l'opération: le sang pénétrant en abondance, par la surface de section, dans la trachée et les bronches, menaçait de s'opposer au passage de l'air.

Le docteur Luiz fit un signe; on lui passa un instrument, et, sans désemparer, cet admirable savant pratiqua la trachéotomie, qui réussit d'ailleurs parfaitement.

A partir de ce moment, la respiration reprit, plus régulière.

Puis — avec mille précautions — on transporta le supplicié dans la clinique de Luiz y Cormado.

Après soixante-douze heures de soins ininterrompus, durant lesquelles le docteur refusa de prendre une seule minute de repos, on constata un commencement de cicatrisation.

Trois jours plus tard, la respiration se rétablit d'elle-même, sans le secours de l'électricité. Jusqu'alors rigides, les membres du patient commencèrent à s'assouplir et à remuer faiblement. Quelle joie alors ce fut pour l'homme de science, fabricant de miracle, qui ressuscitait enfin un mort!

On allait pouvoir connaître les secrets de l'au-delà qui, depuis la création de l'espèce humaine, divisèrent si souvent les hommes.

L'émotion jeta le bon docteur dans les bras de ses aides, et tous trois mêlèrent leurs larmes.

Mais Louis Pierraz venait d'entr'ouvrir les yeux, ses lèvres lippues se dilataient en un sourire de reconnaissance.

Les trois hommes s'approchèrent de sa couche, avec le respect que peuvent avoir des savants pour un sujet qui s'est si bien comporté.

Le rescapé prononça quelques mots sans suite...

Puis, ses yeux, qui étaient restés fixés au plafond, roulèrent à droite et à gauche.

Un instant il contempla en silence ses mains blanches. Il se souleva sur un coude et vit son image reflétée par une glace accrochée au mur.

Alors, soudain, sa face prit une expression douloureuse. La voix étranglée, il s'écria·

— Par san Christobald, je suis damné! Ah! les maladroits! Les ânes bâtés!! Ils m'ont collé la tête de l'étrangleur!

Jean Rosnil.

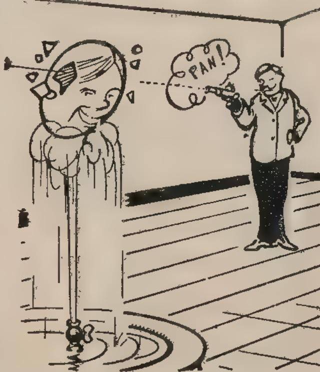
LES FUREURS DE M. GENDRE



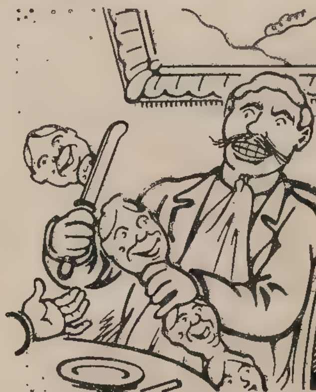
M. Gendre et sa belle-mère s'estiment comme chien et chat. Mais si belle-maman se contente d'être ce qu'elle est — ce qui est suffisant — M. Gendre manifeste sa haine ainsi qu'il suit.



Les clous qu'il enfonce — il est emballeur —, portent la fidèle image de l'être abhorré.



M. Gendre a chez lui un tir à jet d'eau et à œufs. Sur ses buts mobiles, il fait peindre l'image de son ennemie.



Les pains de fantaisie que lui vend son boulanger sont, sur commande spéciale, faits d'une suite de tête de l'ennemie, têtes que M. Gendre coupe les unes après les autres avec un plaisir inouï



Il lui arrive parfois de convier à une partie de ballon quelques amis.
Est-il besoin de dire que le ballon est la fidèle image que vous savez?.



Et voici l'exerciseur de M. Gendre, exerciseur qu'il manie avec enthousiasme. Songez donc! Ecarteler sa belle-mère en effigie, quelle jouissance!



LA TORTUE. — Vous, en automobile, mon ami?
L'ESCARGOT. — Que voulez-vous! Il faut marcher avec le progrès!

Pêle-Mêle Connaissances.

— Comme son nom l'indique, le fromage de Gruyère est d'origine suisse, mais sa fabrication est vulgarisée en France, surtout dans l'Ain, le Jura et le Doubs. Comme en Suisse, cette fabrication s'effectue chez nous par associations connues sous le nom de *fruitières*. Les cultivateurs d'une commune se réunissent en association et nomment un *fruitier*, c'est ainsi qu'on appelle l'homme qui sera chargé de faire le fromage. C'est chez lui qu'ils portent alors le lait destiné à sa confection.

— La tanche a la vie très dure; elle est, après la carpe, le poisson qui supporte le mieux les transports. Longtemps elle a joui en médecine, d'une curieuse réputation: on la préconisait contre la jaunisse. On l'appliquait toute vivante sur le ventre et sur la région du foie, jusqu'à ce qu'elle mourut. Elle était alors jaune et enflée du côté qui avait touché le corps. Dans la tête de ce poisson, enfin, on trouvait des concrétions calcaires dont on faisait des pilules.

— Les tatouages les plus curieux ont été observés chez les Polynésiens; ils représentent communément, tantôt des plantes, tantôt des animaux. Peu après la première apparition des Européens dans les îles du Pacifique, les navigateurs ne tardèrent pas de s'apercevoir qu'ils avaient influé sur la mode: ils virent des insulaires qui s'étaient fait dessiner sur le corps des habits à l'européenne, avec boutons et broderies, et même, ils s'étaient peints des bottes à l'écuyère sur les jambes.



A LA BOURSE

— Voyez-vous, jeune homme, dans cette réunion, il n'y a que des voleurs et des volés...
— Ah! vous a-t-on pris quelque chose?
— Jusqu'à présent, non...
— Suffit, je sais donc ce que vous êtes.

— La plupart des anciennes industries locales tunisiennes, comme le tissage de la soie, la sellerie de luxe, la fabrication des chéchias, etc., etc., sont tombées dans une décadence profonde. La faute est à la concurrence de l'industrie européenne. Un exemple: la chéchia, fabriquée par les indigènes, leur revient à six francs, alors que les manufactures autrichiennes de Fiume la vendent, à Tunis, 1 fr 75.

— Paris manque d'espaces libres favorables aux exercices physiques de la jeunesse. Une note sur le développement des parcs de Londes nous offrira un remarquable point de comparaison: Au cours de l'année dernière, il a été délivré 14.000 permis de matches au cricket, pour 377 terrains; 8.000 permis de foot-ball, pour 177 terrains réservés à ce jeu, et pour plus de 60.000 parties de tennis.

— Une des religions les plus extraordinaires — les plus simples — qui soient au monde, est celle des Todas des Nilghiris. Ils mènent une vie tout à fait exceptionnelle, ils ont un culte naturel spécial, ne vivant que de lait et de légumes, et *transformant leurs laiteries en temples*. Chez les Todas, l'homme chargé de traire les buffles et de présider à la distribution du lait est le prêtre et la clochette de leur vache principale est un symbole sacré.

— La Norvège est le seul peuple européen qui n'ait jamais fait la guerre à la France. Même en 1814, alors que nous soutenions le choc des nations, pas un régiment danois (Norvège et Danemark étaient alors unis), pas un homme de Norvège ne prirent part à l'invasion.



— A quel degré de température avez-vous maintenu la chambre du malade?
— Ma foi, j'savons pas lire ces mécaniques-là; j'vous ai apporté le thermomètre... voyez vous-même.

— La foudre est, à tout prendre, une des causes de mort les plus rares, et on aurait tort de s'exagérer les accidents qu'elle occasionne: il meurt beaucoup plus de personnes écrasées par les tuyaux de cheminée qui tombent dans les rues, que de personnes foudroyées.

— La société Protectrice des Animaux a été gratifiée, au cours de l'année 1907, de legs dépassant 250.000 francs.

— Les Hindous n'ont aucune notion du *capital* productif et créateur de richesse. Aussi, accumulent-ils leurs économies dans des cachettes. D'après sir Ernest Cable, on peut évaluer à 257 millions de francs les sommes ainsi rassemblées chaque année d'une façon improductive. Les Indes seraient la vraie terre aux trésors: le même auteur calcul que 7.500 millions de francs doivent être ainsi enfouis dans le sol actuellement.

— Beaucoup de villes et de villages d'Alsace sont entièrement bâtis en grès.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute lettre illisible est écartée d'office et sans examen.

Une Marseillaise. — Le 21 juin, comme sainte Alice.
Mlle Simonette. — Personne n'a jamais pu expliquer en quoi consistait ce but, aussi pensons-nous que c'est là une pure légende.
G. S. 32. — L'Assistance publique a des établissements spéciaux à cet effet, et consacrés tout à fait aux cas semblables à celui que vous citez.
Mlle Fournier. — Comparez une donnée de ce genre de problème avec sa solution, vous comprendrez très rapidement en quoi il consiste.
M. M. Buet. — Nous regrettons, mais cette histoire a paru tout récemment dans le *Pêle-Mêle*.
M. E. Ekenol. — L'Angleterre, où l'on vit le premier chemin de fer, avat adopté la marche à gauche; l'on n'a fait que suivre son exemple, bien qu'il fût en contradiction avec la règle générale appliquée à la circulation.
M. A. Guyot. — Nous ne tenons pas compte des omissions ou fautes commises par suite de ces erreurs. Il en est donc comme vous le désirez.
M. P. Thermac. — 1° Au directeur du *Pêle-Mêle*, 7, rue Cadet; 2° Sur plusieurs feuilles, si vous le désirez, sans qu'il soit nécessaire de consacrer une feuille à un seul problème, pourvu que le tout se tienne et se trouve bien dans l'ordre.

...EAU A NOS LECTEURS

...it d'envoyer à la Maison FRERE, 19, rue ... Paris, 50 centimes en timbres-poste, en ...minandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir ...par la poste un délicieux coffret contenant ...t flacon de Dentol, une boîte de Pâte ...une boîte de Poudre Dentol et un ravis...chantillon d'eau de Cologne Ceylania ...de Cologne extra-supérieure CEYLANIA, ... incomparable pour le mouchoir et les ...e la toilette.
...n FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.
...roduits sont en vente dans toutes les ...Maisons vendant de la parfumerie.



— Je voudrais du drap noir...
— Quelle qualité?
— Heu!... ordinaire... c'est pour ...ffer des pieds de cochon.

Instruments Artistiques

Extraits du Catalogue Général de **J. GIRARD & Cie** 46, Rue de l'Echiquier, **Paris.**
Maison de confiance, la première du genre fondée en 1885.



En presence de la vogue énorme des **Instruments de Musique** qui peuvent s'apprendre sans maître, nous avons fait établir d'**IRRÉPROCHABLES MODÈLES** dont nous vous présentons les quatre plus populaires.

*Ces instruments d'une **fabrication excessivement** soignée sont fournis complets avec leurs accessoires. L'**EMBALLAGE** et le **PORT** sont **GRATUITS**. Les quittances sont présentées chaque mois **sans aucuns frais** pour l'acheteur. Faculté de retour dans la huitaine en cas de non-convenance.*

GARANTIE ABSOLUE, FOURNITURE IMMÉDIATE, RIEN A PAYER D'AVANCE

Notre célèbre violon, le **VIOTTI** *(marque déposée)*, fabrication française, est un instrument de première marque

Chaque violon est numéroté et accompagné d'un certificat de M. Altermann, prix du Conservatoire de Paris et officier de l'instruction publique.



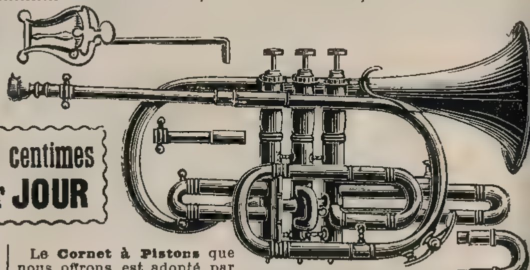
PRIX du VIOLON avec Accessoires 125 francs

16 centimes par JOUR

Il équivaut à un violon de 500 ou de 1,000 francs.

Nous livrons ***gratuitement*** avec le **VIOTTI :** 1° Une **superbe Boîte** en bois verni, avec serrure et ressorts; 2° **Un Archet** avec hausse à recouvrement en maillechort; 3° Une **Trousse** en cuir, à 4 compartiments, 2 chanterelles; 4° Un **Chevalet** de rechange; 5° Un **Diapason** donnant les 4 notes du violon; 6° Une **Boîte de Colophane** d'artiste; 7° La grande **Methode de Violon**, par Gasse; 8° Un **Recueil** de 40 morceaux d'auteurs en vogue; 9° Une **Sourdine;** 10° Une **Mentonnière.**

Pas de violon plus juste ni plus sonore que le VIOTTI, un des bons parmi les meilleurs.



Le **Cornet à Pistons** que nous offrons est adopté par la plupart de nos musiques militaires. Cet instrument d'étude porte la célèbre marque A. Lecomte & Cie, si connue et si appréciée des artistes.

Il est du modèle anglais : les pistons sont placés au centre et le pavillon "en dehors", ce qui donne une amplification considérable du son. Il est à grande perce.

L'intérieur des pompes est en maillechort, et une clé d'eau, particulière, permet de dégager l'humidité sans retirer les pompes. — Les viroles des coulisses sont avec joncs renforcés.

Nous le livrons en cuivre **nickelé**, avec embouchure argentée et avec les tons de "*Si bémol* et de *La*". Il peut être joué au diapason normal et à l'ancien diapason au moyen de la coulisse supplémentaire livrée avec l'instrument. Renfermé dans un élégant étui en bois verni, de la forme de l'instrument, il est accompagné de la Méthode progressive de M. G. Pares, le chef bien connu de la musique de la Garde Républicaine de Paris et d'une suite de 30 danses magnifiques.

PRIX du CORNET à PISTONS avec Accessoires : 125 fr.

Payables à raison de 5 fr. par MOIS. — 25 MOIS DE CRÉDIT

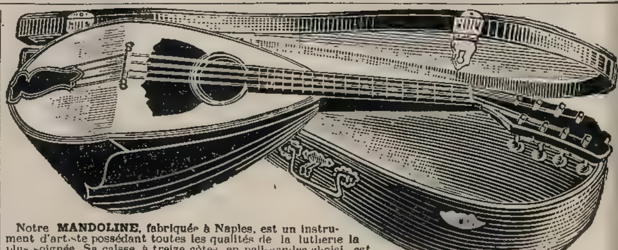
13 centimes par JOUR



Quant à l'**ACCORDÉON**, c'est un instrument d'une extraordinaire puissance de son, dont l'ampleur atteint le rendement des meilleurs harmoniums!

Construit avec des matériaux de premier choix, il est d'un aspect très luxueux. Son double soufflet à grand tirage, 11 plis en cuir, est armé de ferrures nickelées avec coins renforcés. Il est à 19 touches en os et double rangée de lames, c'est-à-dire avec 1/2 tons et chromatique, ce qui permet de jouer toute musique écrite. De plus il y a quatre basses.

Notre accordéon est muni d'un nouveau trembleur qui permet de jouer *tremolo* en cours d'exécution d'un morceau et de cesser le *tremolo* tout en continuant de jouer. L'instrument est pourvu de deux poignées en cuir richement garnies. L'accordéon est livré avec une tablature très explicative indiquant le doigté exact de l'instrument



Notre **MANDOLINE**, fabriquée à Naples, est un instrument d'artiste possédant toutes les qualités de la lutherie la plus soignée. Sa caisse, à treize côtes, en palissandre choisi, est rehaussée de filets en bois de rose. L'écu est en ébene, car ce bois facilite le glissement du petit doigt. Les chevilles mécaniques sont en os, bouts ébene, montures nickel. Le manche et la tête de la mandoline sont en palissandre avec nombreuses incrustations de nacre, servant de points de repere pour le doigté. Par une innovation particuliere, notre mandoline est à chevalet mobile, en nickel, qui permet d'élever ou d'abaisser les cordes harmoniques et d'obtenir le maximum de la pureté du son. D'un timbre moelleux, d'une sonorité remarquable d'ampleur, d'une douceur de toucher vraiment exquise, il est impossible de rêver mandoline plus parfaite.

Chaque instrument est accompagné d'une méthode impeccable, de douze mediators en écaille, d'une monture de corde extra, et enfin d'un étui en bois avec poignée et serrure.

Le Prix de l'Accordéon est de 56 fr. | **Payables à raison de 4 fr par Mois — 14 MOIS de CRÉDIT** | **Prix de la Mandoline avec ses Accessoires : 56 fr.**

Un Magnifique Album contenant la Reproduction photographique des principaux **Instruments de Musique** *usités est envoyé GRATIS et FRANCO à toute personne qui en fait la demande à :*

4 — BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM **J. GIRARD & Cie**, *Successeurs de* **E. GIRARD & A. BOITTE, à Paris,** / *et ses* **Accessoires** *comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de .. fr., prix total.*

Fait à .... le .... 190 .

Nom et Prénoms .... **SIGNATURE :**

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Departement ....

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Priere de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Priere de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, Successeurs de E. GIRARD & A. BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS.

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie Richard, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant* : A. Rich

15e ANNEE — No 11. 10 Centimes 14 Mars 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7. PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PRÉVOYANCE PATERNELLE, par Benjamin RABIER.



Le Lion. — Oui ma chère... Par ces temps difficiles, un père prévoyant doit mettre un métier dans la main de ses enfants.

LE MÉTÉOROLOGISTE

Le météorologiste, ainsi que le dit fort judicieusement Larousse, est un monsieur qui s'occupe de météorologie.

Sa science est des plus délicates. Il compte les gouttes de pluie qui tombent, il mesure les vents qui passent, il collectionne les variations du thermomètre, et suit, d'un œil attentif, les sautes du baromètre. Puis il fait des calculs. Ses calculs sont toujours justes, car c'est un monsieur instruit. Grâce à lui, nous pouvons savoir exactement la température qu'il faisait à dix heures du soir, le 22 janvier 1867, au sommet du Pic du Midi, ou aux îles Sandwich. Il est beaucoup plus difficile d'être renseigné, le matin, sur le temps qu'il a fait la veille à Paris. Il arrive fréquemment que la chaleur a été accablante ou que le brouillard a été d'une épaisseur opaque. Du moins, cela a paru tel aux bons Parisiens. En réalité, il n'en est rien. En consultant les communiqués officiels, on constate, au contraire, que le vent soufflait du Nord, et qu'il faisait frais, ou bien que l'air était d'une pureté limpide.

Cette constatation n'est, du reste, qu'apparente. A Paris, dans Paris, le temps pouvait être chaud... oui, mais là-haut, à l'observatoire de la tour Eiffel, il ventait bise du Nord. De même à Paris, dans Paris, le brouillard pouvait être épais, mais là-haut, à l'observatoire de la tour Eiffel, l'air était pur et transparent. Le météorologiste avait raison, et son bulletin fait foi.

Le météorologiste est un homme que rien n'étonne, car il sait tout expliquer. Les variations les plus saugrenues de la température, les cataclysmes les plus effroyables le laissent souriant et serein. Un cyclone épouvantable se déchaîne-t-il?

« — Quoi de surprenant, dira le savant, voyez cette courbe... il y a en ce moment une très forte dépression barométrique sur la région atteinte... Rien de plus naturel qu'un cyclone s'y forme ».

Le froid est-il d'une rigueur anormale?

« — Cela s'explique fort bien, regardez le thermomètre, il marque 20 degrés au-dessous de zéro. Il serait, au contraire étonnant qu'il n'en soit pas ainsi, car, sachez-Monsieur, que le thermomètre ne se trompe pas. »

Un tremblement de terre dévaste la Sicile:

« — Ah! quel triomphe pour la science! Admirez, admirez la précision avec laquelle toutes les secousses sismiques ont été enregistrées sur nos appareils!... Les plus petites même, les plus insignifiantes y sont visibles. Ainsi, la terre a tremblé à Santa-Fé, les habitants ne s'en sont pas seulement aperçus... et nous, nous le savons.

Où le météorologiste surtout triomphe, c'est dans la prévision de l'avenir. Grâce à lui, nous savons que de nouveaux cataclysmes nous menacent. La terre doit encore se plisser et se fendre. Notre pauvre croûte terrestre ne tient pas debout... Sans compter le soleil qui se refroidit, la mer qui nous envahit, et notre couche d'air qui se raréfie. Deux ou trois cent mille ans auparavant, il peut affirmer un tas de choses que l'humble paysan ne soupçonne même pas. Ce dernier n'en est qu'à prévoir le temps qu'il fera un jour à l'avance... Un jour! Qu'est-ce, auprès de centaines de milliers d'années?

Le météorologiste ne daigne pas s'occuper d'un pareil détail.

Aussi bien, à quoi cela sert-il, puisqu'il suffit d'avoir 24 heures de patience pour être renseigné.

Si encore c'était plusieurs mois à l'avance que l'on connaissait avec certitude les orages, les tempêtes, les éruptions..., les catastrophes enfin à redouter et à éviter... Mais, chut! Tout cela, le météorologiste le sait, peut-être... Seulement, il n'en parle jamais... *Il y a le secret professionnel.*

Le météorologiste est un monsieur qui s'occupe de météorologie.

Etienne JOLICLER.





LA MALADIE

La maladie dont nous nous occupons aujourd'hui existait déjà au temps des Egyptiens. Les médecins ne la guérissaient pas, mais ils l'exprimaient par les hiéroglyphes représentant une tête coiffée d'un casque, et frappée par un marteau.

Les Romains la connurent aussi, et, comme chez les Egyptiens, elle passait pour incurable. Pline le Jeune en parle dans ses écrits, où il la désigne sous le nom de *melancholica*.



Le moyen âge n'y échappa pas non plus: des mémoires du temps citent de grands personnages qui en furent atteints. Les savants de cette époque la nommaient: *marasme* et étaient impuissants à la guérir.



Molière en parle aussi, c'est d'elle qu'il s'agit, lorsqu'il met en scène les humeurs de ses malades que M. Purgon cherche à guérir, sans aucun succès, du reste, pas plus que les autres médecins de son époque.



Cette maladie fut célèbre sous la Restauration. Lord Byron, Musset, et quantité d'autres hommes célèbres en furent victimes, on l'appelait *hypocondrie*, et elle était toujours considérée comme inguérissable.



Enfin, le vingtième siècle est arrivé. Cette maladie existe toujours, mais l'art médical a marché à pas de géant dans la voie du progrès, il ne la guérit pas davantage qu'on ne le faisait autrefois, il est vrai, mais il a trouvé, pour la désigner, le nom de *neurasthénie*. Allez donc, après cela, dire que la science a fait faillite.

AVIS

Nous publierons dans notre prochain numéro le résultat du Concours organisé par notre collaborateur Benjamin Rabier.

Pêle-Mêle Causette

L'exercice budgétaire de l'année 1908 e solde, pour ne pas changer, par un éficit d'une centaine de millions. Une agatelle, quoi!

C'est une agréable spécialité de l'ex- ellent ministre Caillaux d'accumuler les éficits chaque fois qu'il passe au pou- oir.

Nous autres, simples contribuables, ous regardons, avec une certaine inquié- ide, la note à payer.

N'allez pas croire que notre surinten- ant des Finances se tourmente pour si eu.

N'a-t-il pas en main, ou du moins, e l'aura-t-il pas bientôt, le merveilleux strument grâce auquel on fera cracher itant de millions qu'on voudra au con- ibuable: j'ai nommé l'Impôt sur le Re- enu.

Car, ne l'oubliez pas, naïfs électeurs ui vous imaginez que l'Impôt sur le evenu provient d'un souci d'équité so- ale. cette transformation des Contri- itions n'est qu'un moyen habilement aquillé d'augmenter les impôts.

Il est devenu impossible à un gouver- ement de déclarer qu'il va créer de nou- aux impôts sans courir le risque d'être bmergé sous l'indignation générale. La rde est tendue, au point que le moin- e effort nouveau la ferait infailliblе- ent éclater.

D'autre part, la dette publique se gon- entre les mains de M. Caillaux, com- e la grenouille de la fable.

Que faire?

Il n'y a que deux solutions possibles:

1o S'en aller en laissant à d'autres le n d'aveugler la voie d'eau qu'on a oduite. Oui, mais on ne se résigne s, de gaîté de cœur, à quitter sa bon- place au soleil.

2o Chambarder tout le système des impôts de telle sorte que personne ne pouvant s'y reconnaître, chacun pourra croire qu'il a été dégrevé au détriment du voisin.

C'est cette seconde solution qui a prévalu.

Elle ne manque pas d'habileté. Bien assaisonnée avec des principes à la mode, elle se présente comme un plat nouveau qui émoustille l'appétit lassé du dîneur.

La grimace ne viendra qu'après.

Car l'on aura beau ergoter, l'Impôt sur le Revenu, comporte, par définition, l'Inquisition. L'un ne va pas sans l'autre. Les arguments les plus subtils, les distinguo les plus perfides, ne tiennent pas contre le raisonnement que voici:

Pour évaluer le revenu d'un individu, il faut pouvoir contrôler sa déclaration. Et ce contrôle, c'est l'intrusion dans ses affaires privées, c'est l'Inquisition.

L'inquisition avec ses corrolaires habituels, la dénonciation et l'arbitraire.

Ce régime renouvelé du moyen âge constitue le don de joyeux avènement d'un gouvernement qui se dit républicain, partisan de la liberté individuelle.

Voilà dans quelle équivoque notre société patauge en ce moment.

Elle en sortira, c'est certain, car il existe une logique des choses, car l'esprit moderne ne peut reculer d'un bond définitif dans le passé.

Mais comment s'accomplira la résurrection du bon sens?

Est-il permis d'espérer que ce phénomène inévitable s'accomplira pacifiquement. C'est là la question.

Parce qu'il s'est trouvé, un jour, sur notre route, un homme qui s'est nommé ministre des Finances, sans avoir les connaissances suffisantes pour cet emploi, nous subirons, sous peu, une crise des plus graves et dont on ne peut prévoir l'issue.

A quoi tiennent les destinées des peuples!

Fred Isly.

CONSÉQUENCES

Un Chinois trouva un jour une chenille dans son riz.

Il appela son cuisinier et le roua de coups pour sa négligence.

Le cuisinier, excédé par ce traitement, envoya un coup de poing à son maître et se sauva, car il risquait le pal.

Il s'engagea à bord d'un navire en partance et débarqua en Californie.

Là, il s'établit fruitier.

Un jour, il acheta, pour la revendre, une orange d'une grandeur exceptionnelle.

Un Monsieur qui partait pour New-York l'acheta, quoique verte encore.

Ce Monsieur, arrivé à New-York reçut de Londres un télégramme qui l'appelait d'urgence en Europe, pour une affaire.

Il s'embarqua en emportant l'orange.

Arrivé à Londres, il fit présent de l'orange à un ami qui se rendait à Paris.

Celui-ci emporta le fruit et le mit dans son sac de voyage.

Arrivé à Paris, il s'aperçut qu'on lui avait volé son sac.

En effet, un aigrefin s'en était emparé à la descente du train, pendant qu'il dormait.

Il garda le sac et vendit l'orange à un fruitier.

Le fruitier revendit l'orange à un passant. Celui-ci se mit en devoir de la manger et jeta l'écorce.

Un jeune homme glissa sur l'écorce et se foula le pied. Son père, en le voyant s'inquiéta vivement. Il prit une voiture et courut chez un chirurgien. Mais absorbé par sa préoccupation, il laissa ouvertes les glaces de la voiture.

Le courant d'air lui valut, pour le lendemain, une migraine épouvantable accompagnée de maux de dents.

Or, le monsieur était examinateur, et je devais passer mon baccalauréat ce jour-là.

Tourmenté par sa rage de dents, l'examinateur, d'habitude assez indulgent, refusa tous les candidats, moi entre autres, quoique très bien préparé.

Ayant échoué à mon bachot, moi qui devais faire mon droit, je me vis obligé de par mon père, de renoncer à la carrière judiciaire.

J'entrai, malgré moi, dans le commerce. Je m'y montrai si peu habile que je m'y ruinai après avoir dépensé tout l'héritage que mon père m'avait laissé.

Devenu pauvre et abandonné de tous, je fus heureux, un jour, de trouver à m'établir marchand de pommes frites, au coin de la rue Rochechouart.

Donc, parce qu'un Chinois trouva, un jour, une chenille dans son riz, moi, je suis marchand de pommes de terre frites au coin de la rue Rochechouart.



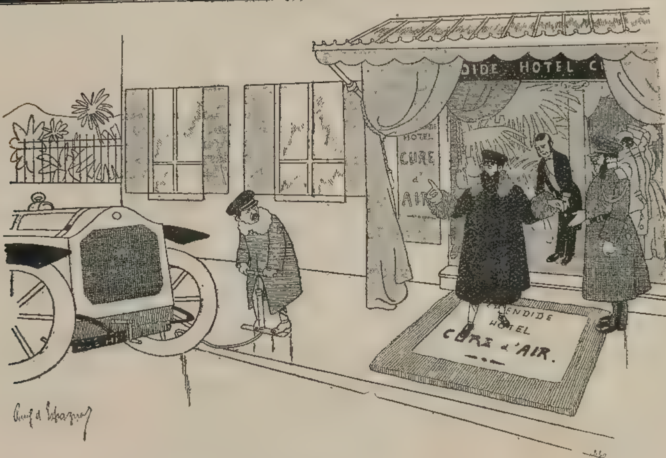
LA SURPRISE MANQUÉE

Pour faire une agréable surprise à son fiancé, Mlle Létourneau s'est fait photographier dans l'exercice de son art d'agrément, par un photographe amateur.



Le fiancé ayant reçu directement une épreuve, en fut si offensé qu'il envoya aussitôt une lettre de rupture.

MORALE
A chacun son métier!



LE DEPART DE L'ECORCHE

— Gonflez encore vos pneus, Jasmin!
— Mais ils le sont à bloc.
— Ça ne fait rien, gonflez toujours, c'est de l'air à 50 francs par jour que nous emportons.

MORALE

Deux bambins, le nez aplati contre la glace
d'un bijoutier, admiraient, émerveillés, les pré-
cieux bijoux habilement étalés sur des cous-
sinets de velours.
Un monsieur, d'allure distinguée, s'appro-
cha des enfants.
— Au lieu de regarder ces bijoux, vous feriez
mieux de jouer et de courir. La contem-
plation de choses qu'on ne peut posséder
pousse à la tentation malsaine.
Et, tirant une pièce de vingt sous de sa
poche, il continua:
— Quel est celui de vous deux qui court
le plus fort?
— C'est moi! firent les bambins en chœur.
— Nous allons bien voir! Celui qui fera
le plus vite le tour de ce pâté de maisons
gagnera les vingt sous. Attention! Une, deux,
trois, partez! A ce signal, les deux gamins
partirent comme des flèches.
Cependant, au même moment, un bruit for-
midable retentit et la glace du bijoutier vola
en éclats.
Aussitôt apparut, effaré, le propriétaire de
la boutique. Il poussa un rauque juron, et
voyant courir les enfants, se mit à leur pour-
suite en proférant des menaces.
Pendant ce temps, le Monsieur distingué en-
tra dans la boutique, y séjourna quelques
instants et en ressortit les poches légèremen
ballonnées. Puis il s'éloigna tranquillement
Bientôt reparurent, suivis de près par l
marchand, les gamins, qui s'arrêtèrent presqu
ensemble, après avoir accompli leur course
Un attroupement se produisit. On s'expliqua
Et maintenant l'on cherche activement l
monsieur distingué qui donnait des conseil
de si haute morale.

***

UN PARI

La scène se passe dans un petit Etat bal-
kanique.
Il arriva que le premier ministre de cett
principauté avait besoin de cent mille francs
Il ne savait à qui les demander quand, tou
à coup, songeant au plus riche financier d
pays, il l'invita à dîner. Au dessert, il lu
dit:
— Je vous parie cent mille francs qu
vous serez nommé ambassadeur à X..., s
vous le désirez.
— J'en serais excessivement flatté, répon
dit le convive, mais je crois que vous voule
rire, car je n'ai aucune qualité pour aspirer
ce poste diplomatique.
— Tenez vous le pari?
— Je le tiens.
Naturellement, le financier fut nommé,
le ministre eut ses cent mille francs

***

Un mot de Dumas père

Les « mots » d'Alexandre Dumas sont i
nombrables; en voici un de plus qu'on lui a
tribue à tort ou à raison, mais, sans dout
à raison, car il est bien dans la nature
l'homme et dans ses habitudes.
Le grand romancier avait, comme chacu
sait, fort souvent affaire à MM. les huissier
or, un jour, ayant été attaqué par un journ
quelconque, il rédigea une vive riposte dont
montra le texte, chez lui, à l'un de ses amis.
— C'est parfait, dit l'autre, après avoir l
pour donner plus de poids à ta réponse,
faut l'envoyer par huissier.
— Tu as raison, dit Dumas; alors, inut
de se déranger, attendons.
— Attendons, quoi?
— Qu'il vienne un huissier; ce ne sera p
long.

Courrier Pêle-Mêl

Colis postaux.

Monsieur le Directeur,
Prenant le tarif général pour le transp
des colis-postaux, édition 1909, je vois:
TABLEAU I & TABLEAU II
servant à vérifier le volume des colis posta

RESPECTONS LA LOI



Pandore est sur le point d'atteindre un malfaiteur, qui se sauve à toutes jambes...



— Halte! crie une grosse voix. C'est un autre gendarme venant en sens inverse. Cet homme m'appartient... il vient de commettre un délit sur mon territoire...



— Pardon, il est à moi, dit Pandore n° 1..., il a encore en main la preuve du délit sur mon territoire...



— Possible, dit Pandore n° 2..., mais remarquez, cher collègue, que nous sommes tous les deux à l'extrême limite du périmètre de nos ressorts respectifs, et que ce bandit a posé le pied sur le territoire soumis à ma surveillance.



— Observez, reprend Pandore n° 1, que l'autre pied est sur mon territoire.
Terrible dilemme...
Teuf... Teuf... Pendant que nos deux gendarmes cherchent à tirer à eux le malfaiteur, une auto, trépidante, passe et coupe en deux le pauvre diable.



La justice de Salomon a passé. Chacun des représentants de la loi emporte sa moitié de cambrioleur. Aucune illégalité n'aura été commise... ils auront droit aux félicitations de leurs supérieurs!...

qui ne doivent pas dépasser la limite de 25 et 55 décimètres cubes.

Exemple pour le tableau 1:

Longueur du colis : 37 centimètres
Nombre correspondant colonne 2 . . . 356
Hauteur: 37 centimètres. Nombre correspondant, colonne 2 356
Largeur: 18 centimètres. Nombre correspondant, colonne 2 285
Total 997

Comme ce total ne dépasse pas 1.000, le colis est acceptable.

Autre colis:

Longeur: 37 centimètres. Nombre correspondant, colonne 2 356
Hauteur: 29 centimètres. Nombre correspondant, colonne 2 332
Largeur: 24 centimètres. Nombre correspondant, colonne 2. 314
Total 1002

Le colis n'est pas recevable, car le total dépasse le nombre 1.000, et le colis a plus de 25 centimètres cubes.

Un de vos lecteurs pourrait-il me dire par quelles opérations on a pu arriver à trouver des nombres qui, additionnés, indiquent si un colis est recevable ou non et atteint le volume règlementaire.

J. LHÉRITIER.

* * *

Règlements d'hygiène.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs, M. Fauvel, demande s'il existe une loi ou des règlements sanitaires concernant les logements que l'on fait actuellement.

Il existe un arrêté du Préfet de la Seine, en date du 22 juin 1904, portant règlement sanitaire de la Ville de Paris, en exécution des lois des 15 février 1902, et 7 avril 1903 (Protection de la santé publique).

L'article 33 de cet arrêté régit la surface à donner aux pièces habitables:

« Au rez-de-chaussée et aux étages autres que celui le plus élevé de la construction, le sol de toute pièce, pouvant servir à l'habitation de jour et de nuit, aura une *surface minimum de neuf mètres carrés.*

« ART. 33. — Chaque pièce sera éclairée et aérée sur rue ou sur cour, au moyen d'une ou plusieurs baies dont l'ensemble devra présenter une section totale au moins égale au sixième du sol de ladite pièce.

« Les pièces affectées à l'usage exclusif de cuisines pourront avoir une dimension moindre.

« *Une loge de concierge ne pourra avoir une surface inférieure à douze mètres.*

« ART. 34. — A l'étage le plus élevé de la construction, le sol de toute pièce pouvant servir à l'habitation de jour ou de nuit aura une *surface minimum de huit mètres carrés.* Cette surface mesurée à 1 m. 30 de hauteur au-dessus du sol, sans que le cube de la pièce puisse être inférieur à vingt mètres cubes.



QU'EST-CE QU'IL LUI FAUT!

LA MÉNAGÈRE ÉCONOME. — C'est toujours comme ça! Si c'était un objet neuf, il y a longtemps qu'il serait démoli; mais ce vieux pot-là, tu verras qu'il n'arrivera jamais à être cassé.

Chaque pièce éclairée et aérée par une ou plusieurs baies dont l'ensemble devra présenter une section totale au moins égale au huitième du sol de ladite pièce. Aucune autre dimension n'est imposée, si ce n'est celles des hauteurs des pièces fixées par le règlement de voirie (décret du 13 août 1902), fixant à 2 m. 80 minimum la hauteur du rez-de-chaussée; 2 m. 80 minimum la hauteur de l'étage immédiatement au-dessus (suppression des entresols), et 2 m. 60 minimum pour les autres étages.

Recevez, etc. TRISTAN-NATION.

***

Poussière de Houille.

Monsieur le Directeur,

« Y a-t-il un procédé pratique d'utilisation des poussières de charbons pour faire des briquettes? etc. »

En réponse à cette demande de votre lecteur, je dois dire qu'il n'y a pas, à ma connaissance, de procédé domestique d'utilisation des poussières de charbon pour faire des briquettes. Mais il existe des procédés industriels qui donnent des produits appelés *agglomérés*, et que l'on pourrait peut-être employer pour l'économie domestique, en les simplifiant.

On désigne, sous ce nom d'*agglomérés*, des matières combustibles primitivement pulvérulentes (menus de houille ou de lignite, sciure de bois), auxquelles on a donné une forme convenable, généralement celle de briquettes, quelques fois de cylindres, en les soumettant ensuite à une pression énergique, ordinairement après les avoir mélangées avec des substances agglutinantes, des *liants*.

Parmi les matières liantes organiques, citons: le goudron de houille, le brai gras, et le brai sec, la mélasse, etc., et, parmi les matières inorganiques, la terre glaise, le plâtre, le verre soluble, etc.

La question est trop complexe pour être étudiée en quelques lignes, car c'est là une opération industrielle qu'il n'est guère à la portée de chacun d'exécuter pour son usage propre.

Recevez, etc. Georges NÉDON.

A des renseignements analogues aux précédents, M. Caylus ajoute: l'addition de la chaux vive rend la combustion plus facile et donne à la cendre incandescente un éclat blanc agréable à l'œil.



— M. le Directeur ne peut vous recevoir qu'à votre tour, et l'antichambre est déjà pleine de monde!

Et voilà comment M. le Directeur a trouvé le moyen, avec quelques vieilles chaussures et quelques chapeaux hors d'usage, d'évincer ses créanciers.

La Rose des vents

Nul doute que les progrès constants de la navigation aérienne ne remettent en honneur une science un peu délaissée: celle des vents. L'adaptation de la vapeur aux bateaux lui avait porté un préjudice considérable.

En supprimant l'utilité du vent comme moteur, on supprimait du même coup le bénéfice des patientes recherches que les Anciens avaient entreprises pour atteindre à sa connaissance.

De nos jours, surtout avec les aéroplanes, les vents redeviennent d'actualité. N'a-t-on pas dit que la conquête du ciel serait assurée dès le moment où un aéroplane sans moteur réaliserait le vol plané de l'oiseau?

Or, l'oiseau se soutient dans l'espace et y peut progresser sans mouvement sensible, grâce à sa connaissance intuitive des plus légers « courants d'air » qu'il emprunte ou quitte, suivant la direction qu'il veut prendre. Des savants nous ont même présenté le léger duvet de ses plumes comme un appareil ultra-sensible et qui lui dénonce avec précision la présence des plus faibles courants aériens.

Une machine, créée par l'homme arrivera-t-elle jamais à cette sensibilité? Le doute est permis. Mais l'homme y pourra suppléer par l'intelligence. Et cette intelligence lui fournira la science raisonnée des vents les plus infimes.

Nous avons actuellement, sur les vents, des connaissances précises et nous pouvons expliquer leurs origines. Nos météorologistes les ramènent à certains principes physiques relativement simples.

Les Anciens étaient beaucoup plus compliqués. Les vents leur étaient si utiles ou si funestes, qu'ils en avaient fait des symboles, des êtres redoutables ou bienveillants — car ils mettaient toujours beaucoup de poésie en tout.

Ils procédèrent par étapes dans leurs connaissances. Les Grecs ne distinguaient d'abord que deux vents: le *Boréas* qui comprenait tous les vents qui soufflent de la bande du



FELICITATIONS

— Tiens! tiens!... décoré... Voilà qui va étonner bien des gens!
— Et pourquoi?
— On vous croyait avare!



A QUOI TIENT LA VIE D'UN SAUVAGE

L'EXPLORATEUR. — Les pauvres sauvages ne se doutent pas que je n'ai qu'un mouvement de doigt à faire pour les anéantir.



NOS PHILANTHROPES

LE MINISTRE DUBAGOUT. — L'alcool, c'est l'ennemi! Monopolisons l'alcool!

— Tonnerre! Si la consommation de l'alcool continue à diminuer, comment vais-je équilibrer mon budget?

nord ou du demi-cercle compris entre l'occident et l'orient équinoxial, dans l'espace de 180 degrés; et le *Notos*, qui comprenait tous les vents qui partent de la bande du sud, dans toute l'étendue de l'autre horizon.

Ils distinguèrent ensuite les vents issus des quatre points cardinaux. Divisant alors l'horizon en portions égales de 90 degrés chacune, ils nommèrent *Boréas* les vents du Nord; *Euros* ou *Apheliotes*, les vents de l'Est; *Notos*, les vents du Sud, et *Zephiros*, les vents de l'Ouest.

Des complications survinrent ensuite suivant différents systèmes dont un des plus célèbres fut consacré sur la fameuse tour d'Andronicus Cyrrhest, à Athènes. Au temps d'Alexandre, on ajouta quatre nouveaux vents à la rose des vents adoptée; puis on abandonna cette méthode sous Auguste, et la rose fut divisée en 24 parties de 15 degrés chacune.

Maintenant, on partage l'horizon en 32 parties appelées *rhumbs* ou *aires* des vents. Elles sont obtenues en divisant, en portions égales, chacun des cadrans formés par les points cardinaux.

Mais les Anciens avaient surtout porté leur attention sur les vents qui se présentent avec une constance et une régularité bien faite pour provoquer leur étonnement. Ils les rencontraient surtout dans la mer équinoxiale.

Nous les appelons aujourd'hui *vents généraux* du *alizés*; ce sont ceux-là qui remplissaient d'inquiétude les caravelles de Colomb, dont ils semblaient s'acharner à vouloir barrer la route.

Nous savons aujourd'hui que la différence de température entre le jour et la nuit détermine les brises journalières, comme la même différence entre les saisons détermine les *moussons*. Les alizés résultent, eux, de ces deux effets.

De même, la haute température qui règne en certaines contrées détermine les vents extraordinaires qui se font sentir sur les côtes de Guinée, d'Egypte, de Barbarie et même en Italie.

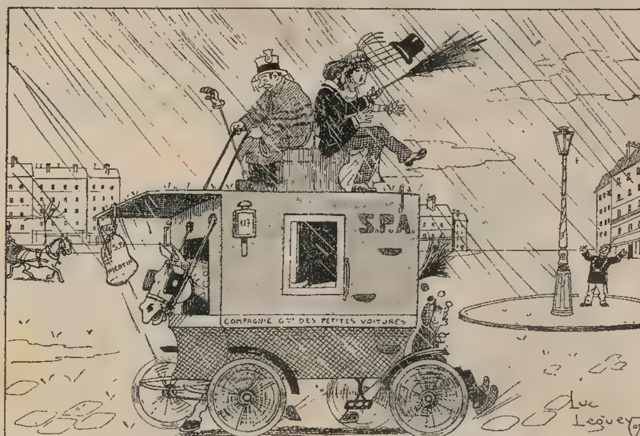
Ces vents ont toujours d'étranges noms qu'on retrouve dans les anciens livres de navigation. Ils y sont souvent accompagnés de remarques dont beaucoup ne manquent pas de pittoresque.

C'est l'*harmattan*, qui souffle trois ou quatre fois par saison, de l'Afrique vers l'Atlantique. Il est, écrivait-on jadis, généralement accompagné d'un brouillard. Son caractère principal est une extrême sécheresse: « les branches des orangers se dessèchent et meurent, les reliures des livres et des panneaux de bois se courbent comme s'ils avaient été exposés à un grand feu. Souvent les meubles se brisent. Les yeux, les lèvres deviennent douloureux, la peau pèle: pour prévenir ces accidents, on se frotte tout le corps avec de la graisse. »

Il y a le *semoun*, vent violent du désert: « il dessèche les outres pleines d'eau qu'on porte dans les caravanes »; il y a le *chamsin* « qui dure 50 jours ».

Il y a le *sirocco* d'Italie et le *solano* d'Espagne; et « d'autres vents qui apportent de mauvaises fièvres; et puis, les vents des mers arctiques, inconstants et pleins de dangers. Certains arrêtent les bateaux, au point que les navigateurs ont pu croire « que des pierres d'aimant, situées au fond de la mer, » retenaient leurs vaisseaux...

Il y a enfin un vent terrible, et qui souffle sur le Midi. Chacun le connaît. C'est le *mistral*.



Nouveau fiacre, construit d'après les indications de la Société Protectrice des Animaux.

On remarquera qu'avec ce dernier modèle, le cheval est enfin à l'abri

Il ne suffit parfois que d'un tout petit instant pour perdre le fruit d'un long travail.



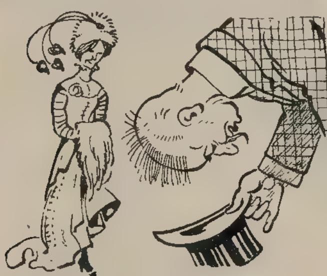
Vous vous rendez compte, sans peine, de la patience et de l'entêtement qu'il faut au jeune Dédé, pour élever cet imposant château de cartes...



...le pied de sa maman rencontre, par mégarde, le pied de la table, et ç'en est fait du beau château.



M. Clairsemé a passé tout son après-midi à réparer des ans l'irréparable outrage..



...M. Clairsemé s'incline en une salutation respectueuse, et voilà tout ce délicat travail à recommencer.



A-t-on compté les nuits veillées sous la lampe, pour la confection du drame symbolique en cinq phases, six stades, sept gloses et en vers...



...et qui sombre en cinq minutes de pommes cuites et de coups de sifflet?



Et pense-t-on aux quarante années de labeur opiniâtre qu'il a fallu à ce brave M. Gogot pour mettre une petite fortune de côté...



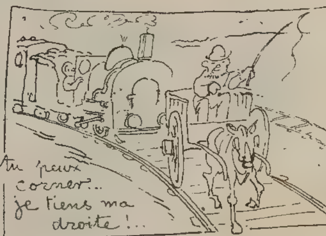
...avec laquelle il ira acheter demain plein les bras d'obligations de la compagnie des poudres Perlinpinpin.



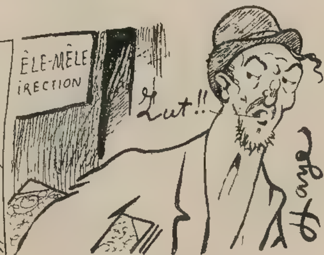
Qui dira les peines et les soucis maternels, que coûtent les frêles tout petits, pour en faire des hommes...



...et qu'une balle rapide peut coucher dans la mort.



Il y a certainement d'autres exemples dans le même goût... ne serait-ce que l'histoire du dessin qui accompagnait cette page, et pour lequel j'avais sué sang et eau...



...mais que le directeur du *Pêle-Mêle* me refusa obstinément en me disant: « Vous arrivez un peu tard, cher Monsieur Haye, Benjamin Rabier m'a donné cette idée-là il y a dix ans! »

PUNITIONS

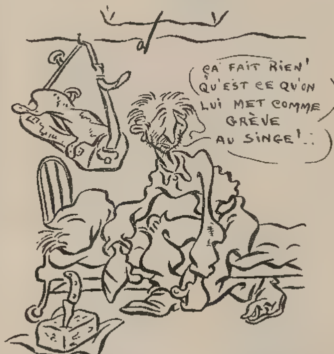
La nature humaine est insondable. Un homme croit punir son semblable, et il lui cause, au contraire, une satisfaction, ou mieux encore, c'est lui-même qu'il châtie.



Croyez-vous que cet élève, mis à la porte de la classe, éprouve un grand chagrin de cette récréation forcée.



Le refus de manger, dans l'esprit d'un enfant, constitue un violent moyen de répression à l'égard de ses parents.



D'ailleurs, pas mal d'enfants, devenus hommes, conservent obstinément ce mode de protestation.



On proteste également contre l'apparition de quelqu'un qui ne vous revient pas, en se donnant la peine de changer de trottoir, au péril de ses membres.



Pour punir une personne sans asile, on la loge, on la nourrit et on la chauffe pendant un certain temps avec la dernière rigueur.



Un monsieur à qui sa femme fait des misères, se venge généralement en s'en allant, et en quittant le confort de son intérieur.



Pour condamner un livre à ne pas être vendu, on colle dessus une étiquette: *Interdit*, et tout le monde se l'arrache.



Amoindrir une quelconque personnalité absente à l'aide de cris, est, paraît-il, un excellent moyen de la punir de ses opinions.



Enfin, quand un instrument s'obstine à ne pas remplir sa fonction, on le punit généralement en le mettant hors d'usage.

FIVE O'CLOCK.

— Madame, avez-vous jamais songé au nombre incalculable de créatures vivantes que vous tuez de gaîté de cœur, quand vous faites bouillir un litre d'eau?...

Ainsi parla, d'une voix creuse et comminatoire, le révérend Jackson Poole. Et la baronne Géomia, la charmante amphytrionne qui, à cet instant, surveillait le samovar fumant, et se disposait à servir elle-même le thé, sans cérémonie, aux amis intimes réunis dans son salon, la baronne Géomia se retourna, interloquée... Il y eut un froid.

Le révérend Jackson Poole reprit, en levant un doigt sentencieux:

— Plus une ville contient d'habitants, plus elle est malsaine et corrompue: plus une eau contient de bactéries, plus elle est dangereuse... Mais ce n'est pas une raison pour la vouer sans pitié au carnage et à l'extermination. Permettez donc, Madame, qu'en ma qualité de membre de la Socité Protectrice des animaux, je proteste ici pour le principe, car les infiniment petits, bien que nous ne puissions pas les distinguer à l'œil nu, n'en sont pas moins des animaux tout comme vous et moi... Si encore vous vous contentiez de faire bouillir de l'eau minérale prise à la source, le crime serait véniel, car cette eau ne contient en moyenne que trois microbes seulement par centimètre cube; et quand on n'a à se reprocher que la mort de trois microbes, ce n'est pas une affaire!... Mais attention: puisée dans la vasque, la même eau compte déjà 15 microbes; au bord de la vasque, 100 microbes, et dans les bouteilles, de 500 à 1.000... Quant à l'eau ordinaire, dite « potable », elle en détient environ 300.000 dans un seul centimètre cube!... Je vous laisse à penser si les pauvres microbes doivent être pilés, là-dedans...

— Oh! pas plus que nous dans les wagons du Métro! observa négligemment un invité...

— Eh bien! continua M. Jackson Poole, sans daigner relever ce propos ironique, eh bien, Madame la baronne, ce que je vous reproche, au nom de l'humanité, ce n'est pas tant de faire bouillir de l'eau que de destiner à cet usage barbare, celle où, précisément, la population est la plus dense... En d'autres termes, au lieu de condamner à l'ébullition l'eau minérale (ce qui n'occasionnerait que quelques centaines de victimes), vous choisissez de préférence l'eau ordinaire où pullent d'innombrables bestioles!... Calculez — ô femme frivole, qui de vos blanches mains préparez le thé sans penser à mal — calculez, si vous l'osez, l'étendue de l'effroyable cataclysme, de l'immense tragédie dont votre samovar est le théâtre!... Tout est relatif icibas tout se proportionne à la taille des individus: à nos yeux, une goutte d'eau n'est rien; mais qui sait si, dans cette goutte d'eau il n'y a pas un monde plus civilisé que le nôtre, qui vit, qui s'agite et qui meurt?... Qui sait s'il n'y a pas là des philosophes, des poètes, des orateurs et des hommes politiques, de grands génies et de grands criminels, des arts, des littératures, et des industries merveilleuses, des passions violentes et des guerres meurtrières, des tramways électriques et des magasins de nouveautés? Et pour peu que vous ayez envie d'une tasse de thé — horreur! — c'est tout un monde qui finit!... Vous donnez la mort à un milliard d'êtres vivants, et, le sourire aux lèvres, vous buvez des cadavres. Ah! Pouah!...

— Ah! Pouah!... répétèrent toutes les dames écœurées...

Et M. Jackson Poole se rassit avec componction.

— Alors, lui dit la baronne Géomia, vous ne prenez jamais de thé?

— Jamais... A moins que ce ne soit avec beaucoup de sucre.

— Pourquoi, plutôt avec du sucre?

— Parce que, si je me résigne à immoler un monde, je tiens, du moins autant qu'il m'est possible, à adoucir ses derniers moments.

Et ayant empilé dans sa tasse fumante cinq ou six morceaux de sucre. M. Jackson Poole avala le breuvage en faisant claquer sa langue.

Robert FRANCHEVILLE.



LE PROGRES GAGNE TOUTES LES INSTITUTIONS

Photographie prise dans la salle de consultation d'un hôpital moderne. Les enfants malades sont déposés à gauche, en échange d'un numéro, et rendus dans le fond guéris ou avec une ordonnance.



Mme PARVENU. — Je n'aime pas tes fréquentations, Richard!... Ainsi, tu as cet ami Gontran qui nous a récité, l'autre jour, une ballade de Hugo...

— Eh bien!... c'était très gentil!...

— Voyons,... il aurait bien pu dire: une promenade!...



AVANT LA SOIREE OFFICIELLE

— Il faut mettre ceci!

— Voilà qui est fort, c'est ma bonne, qui me donne des ordres maintenant!



— Décidément, je ne peux pas rester sur ce banc... Ça sent trop la peinture...



...Il n'y a encore que son chez soi! Je préfère aller me reposer dans mon salon.



— En effet, on est bien mieux..., mais c'est curieux, on dirait que l'odeur de la peinture me poursuit...



...« Prenez garde à la peinture! » Quel est l'imbécile qui a repeint mon canapé?

DE NOS LECTEURS

A quoi tiennent les réputations.

Charles Monselet passait pour un fin gourmet, un second Brillat-Savarin. Or, cette réputation était usurpée, ainsi que le montre l'anecdote suivante.

Le spirituel conteur, Eugène Chavette, qui, mieux que personne, savait à quoi s'en tenir sur la science gastronomique de son confrère, l'invita, un jour, à dîner, en compagnie de deux autres hommes de lettres, en le priant de composer lui-même le menu, ce dont Monselet se chargea volontiers.

La chronique ne dit pas si « sur un tapis de Turquie, le couvert se trouva mis », mais ce qui est certain, c'est que le menu ne laissait rien à désirer: turbot, gélinottes, nids d'hirondelles, et que sais-je? Comme vins: du Château-Laffitte, du Lunel, et, pour finir, le breuvage divin fabriqué par la veuve Clicquot.

Monselet s'extasia sur la finesse de ces mets et s'en fourra jusque-là. Il fit aussi grand honneur aux crûs célèbres qu'il dégustait d'abord en connaisseur avant de s'en humecter le gosier qu'il avait très en pente.

Le repas terminé, Chavette se leva. Sévèrement, il apostropha le pseudo-gourmet:

— T'avons-nous assez joliment roulé!... Allons, avoue ton ignorance! Dans ce dîner que tu viens d'engloutir avec une si voluptueuse gourmandise, tout était faux: le noble turbot n'était qu'un infâme cabillaud aplati sur un peigne fin; les exquises gélinottes, de vulgaires pigeons arrosés de bitter, et les nids d'hirondelles, du macaroni au caramel. Mais ce n'est pas tout: tu as pris du Pomard pour du Château-Laffitte, du Vouvray pour du Lunel, et, comble de l'hérésie! tu as porté aux nues du soda au sucre que j'avais baptisé Champagne. Vois quel gastronome tu es!

Monselet était devenu tout pâle. Il supplia:

— De grâce, ne me faites pas perdre d'un coup, et de gaîté de cœur, une réputation si laborieusement acquise. Oh! ne me salissez pas, mes amis!

Chavette et les deux autres confrères se laissèrent attendrir. Ils gardèrent le silence sur cet événement, et Monselet continua, toute sa vie, à passer pour un fin gourmet.

***

Phares pour aéronefs.

Puisque, de jour en jour, la locomotion aérienne devient plus importante, il est intéressant de signaler l'initiative que vient de prendre l'Aéro-Club de Berlin pour parer aux difficultés qu'éprouveront bientôt les passagers des aéronefs, aéroplanes et autres machines volantes, à ne pouvoir déterminer exactement les régions au-dessus desquelles ils passent.

L'Aéro-Club, de Berlin, projette tout simplement d'organiser des points de repère pour la circulation aérienne. Et voici ce qu'il imagine:

Des lettres ou des combinaisons de lettres en couleurs claires et très visibles, lumineuses la nuit, seraient placées sur les monuments élevés, les clochers, les collines, etc., et préciseraient ainsi les lieux situés au-dessous des promeneurs de l'espace.

De plus, les lettres indiquant les régions frontières ou voisines de la mer, seraient soulignées par un grand trait également illuminé durant la nuit.

En ce qui concerne la France, on pourrait adopter un signe par département. En Allemagne, l'Aéro-Culb berlinois propose de diviser l'empire en 90 sections, représentées par 90 combinaisons de lettres. Il compte, annonce-t-on, soumettre son projet à toutes les sociétés aéronautiques des nations voisines, telles que celles de France, de Belgique, de Hollande, d'Autriche-Hongrie, d'Italie, etc.

Après discussion avec ces associations autorisées, l'Aéro-Club de Berlin pense que les gouvernements interviendront pour élaborer un projet définitif et jalonner les routes de l'air. Le projet qu'il propose est, tout au moins, assez ingénieux.

***

Va-nu-pieds et « Cinna »

Accoler l'épithète de va-nu-pieds au titre d'une des plus belles tragédies de Corneille, peut paraître une plaisanterie, il n'en est pas moins vrai que *Cinna* fut composée pour demander indirectement à Richelieu (ministre aussi puissant qu'Auguste), la grâce des révoltés de Rouen, parmi lesquels le poète comptait des am[is], sinon des parentés.

En 1639, en effet, la Normandie fut le théâtre d'une révolte importante provoquée par une augmentation des taxes sur le pain, le sel et le cuir; des bandes furieuses, sous la conduite d'un chef, connu sous le nom de Jean va-nu-pieds, renouvelèrent les scènes terribles de la Jacquerie, pendirent les collecteurs d'impôts, brûlèrent les maisons du fisc et insultèrent de toute façon à l'autorité royale.

Richelieu donna mission de châtier les rebelles au chancelier Séguier; celui-ci, à la tête d'une véritable armée, s'avança sur Rouen, qu'il occupa ainsi qu'une ville ennemie. La ville dut payer une amende de un million quatre-vingt-cinq mille livres; son conseil, son parlement et sa cour des aides furent dissous; son lieutenant au bailliage révoqué et envoyé en exil; vingt-deux notables furent condamnés au bannissement perpétuel.

Le « plaidoyer » de Corneille, représenté à Paris, en 1640 (alors que les révoltés attendaient en prison l'issue de leur procès), eut un retentissement considérable, mais, malgré son sous-titre: « La clémence d'Auguste », il ne put fléchir Richelieu; les vingt-quatre principaux inculpés, au nombre desquels Jean Va-nu-pieds, furent, peu après, roués ou pendus.

EXPRESS-POCHADE

Lord Oldfellow n'est pas très familiarisé avec les subtilités de la langue française. Cela ne l'empêche pas d'être un excellent homme.

Un jour qu'il se promenait au bord d'une rivière, un faux pas lui fit connaître les agréments d'un bain improvisé.

Et comme lord Oldfellow ne savait pas nager, chose exceptionnelle pour un Anglais, il eût passé un mauvais moment sans le secours d'un promeneur, M. Durand, qui l'aida à sortir de cette position plutôt critique.

Lord Oldfellow n'est pas de ces ingrats qui oublient un service rendu, aussitôt qu'est passé le danger. Il invita son sauveur à venir déjeuner avec lui le lendemain.

— Je veux, dit-il, que vô venez avec toute le famille de vô.

L'invitation fut acceptée, et le lendemain M. Durand se présentait à midi, chez le noble fils d'Albion.

Celui-ci le reçut avec empressement:

— Et le famille de vô, demanda-t-il, eux pas venir?

— Mais si, chacun viendra de son côté. Ils ne vont pas tarder.

Comme si elle était désireuse de confirmer cette affirmation, la sonnette se fit entendre, et bientôt après parut un parent de M. Durand.



C'était un homme d'une corpulence exceptionnelle. Son énorme figure, soulignée par plusieurs mentons qui débordaient sur sa cravate, couronnait un buste d'Hercule.

Lord Oldfellow lui fit un excellent accueil, mais ayant pris Durand à part, il lui demanda:

— Quel est le parenté de ce monsieur avec vô.

— Mylord, c'est mon demi-frère.

— Aôh! fit l'Anglais, le visage soudain contracté par une inquiétude.

— Qu'y a-t-il? questionna Durand.

— Ce était votre demi-frère, n'est-ce pas?

— Mais oui.

— Hum! Si votre frère tout entier il vient aussi, jamais nous n'aurons assez pour déjeuner!



LE CIMETIERE DES IVRES-MORTS

Quand arrivent deux heures du matin, les habitués du café des Bons Garçons sont toujours sous la table, comment leurs ménagères feraient-elles pour les reconnaître...



...si M. Billard, le patron, n'avait imaginé ce petit truc?

Pêle-Mêle Connaissances

— Sous la Révolution, on n'employait, pour le tirage des journaux, que la presse à bras. Elle imprimait d'abord le *recto* et puis le *verso*. Un journal de quatre pages ne pouvait pas tirer, à l'heure, plus de 450 numéros.

— On ignore assez généralement que les plantations de saules ont la propriété d'assainir les terrains marécageux. Les paysans de quelques contrées recherchent pourtant cet arbre pour sa puissance fébrifuge très active et recourent à des infusions de son écorce pour couper la fièvre, au lieu d'employer de la quinine. La science elle-même, cherchant à remplacer le



MADAME PARVENU

— Regarde, maman, j'ai obtenu le ruban d'honneur.

— Comment! Mais c'est tout au plus du ruban à treize sous le mètre. Veux-tu m'enlever ça tout de suite.



TARIF INEDIT

LE CLIENT. — Qu'est-ce que vous faites là?

LE DÉCROTTEUR (*ancien professeur de math.*) — Je fais payer au centimètre carré!...

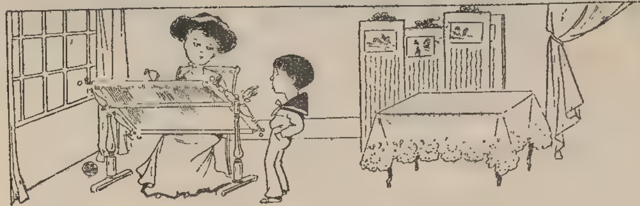


LE NIHILISTE MICROBIOLOGISTE

Je vais lâcher les bacilles du choléra dans ce compartiment du métro, et tous les voyageurs en rapporteront le germe chez eux.



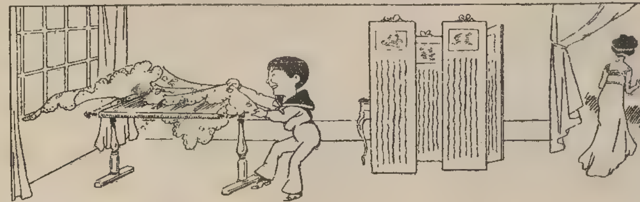
Mais le nihiliste n'avait pas réfléchi qu'il existe dans l'atmosphère du métro une telle quantité d'autres microbes, que les pauvres petits bacilles du choléra ne pouvaient y vivre, et furent détruits en un rien de temps.



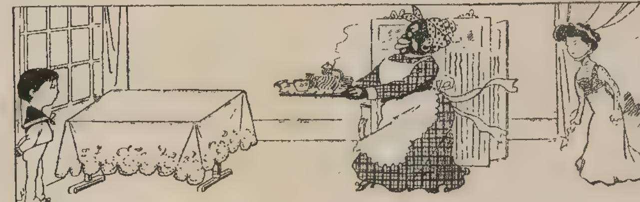
LA TABLE MAGIQUE

— Comme tu n'as pas été sage, Toto, tu seras privé du goûter que Fakma va apporter...

TOTO (*à part*). — Je ne serai pas seul à en être privé!



— Attends un peu! Mettons le tapis de la table à thé sur le métier... et plaçons ladite table derrière le paravent...



...Attention!...



...Boum! Ça y est!

quinquina par des écorces indigènes, a considéré cel'e du saule, dont on extrait la saliciline, comme se rapprochant le plus des qualités du sulfate de quinine.

— Certaines carrières semblent inépuisables. C'est le cas des marbrières de Carrare, qu'on exploite pourtant depuis des centaines d'années. Ce qu'on en a extrait semble à peine une égratignure sur l'épiderme de l'Apennin. Il y a là matière à extraction pour des siècles incalculables.

— La seule espèce de singes qui soit européenne est celle des magots qu'on voit à Gibraltar; mais leur présence doit, sans doute, être considérée comme accidentelle.

— L'éclair électrique jailli, en 1813, sous la forme de l'arc voltaïque de Davy, ne fut, jusqu'en 1842, qu'une expérience de laboratoire. Ce n'est qu'à cette époque que les expérience de Deleuil et d'Archereau, firent comprendre la possibilité de l'éclairage électrique en grand.

— Une curieuse coutume de Holstein (Allemagne) voulait, il y a un demi-siècle encore, que les hommes mariés portent un citron à la main dans les cérémonies funéraires. On rencontrait quelque chose d'analogue aux Indes, où les femmes qui se brûlaient après la mort de leur mari allaient au bûcher avec un citron dans les mains.

— Le gorille *gina*, qui n'est gère scientifiquement connu que depuis un demi-siècle, appartient à l'espèce la plus grande de toute la famille des singes. Il vit de fruits et de racines, et se construit des habitations dans les arbres, sa force est herculéenne, et il se rapproche de l'homme, plus que tout autre singe, pour la conformation des mains.

— A l'aide du dynamoscope, la physiologie expérimentale constate, au bout de nos doigts, un petit bruissement nommé contraction musculaire, et qu'on attribue à un mouvement de vibration de muscles dans cette partie du corps ou aux nerfs eux-mêmes. Le dynamoscope a permis de curieuses remarques. Ainsi, il y a des différences fort sensibles entre ce bourdonnement chez l'homme adulte, ou chez le vieillard, ou chez l'enfant. Chez un homme qui dort, il est paisible et harmonieux; il est très agité au réveil.

— Les loups disparaissent: De 1818 à 1819, on en tua 18.709, soit une moyenne de 1.561 par an; de 1880 à 1900, on en tua environ 9.000, soit 450 par an. Une des dernières statistiques que nous ayons sous les yeux, celle de 1905, accusait seulement 92 attributions de primes par loup tué.

PETITE CORRESPONDANCE

M. G. Mennock. — Cela ne nous semble pas incorrect, c'est une tournure qu'on rencontre à chaque instant.

M. Sonnet. — Ils l'acquièrent peu à peu par l'exercice.

M. E. Bernard, 98. — Ces parties sont traitées à part sans que le dessinateur ait à s'en occuper. Il n'a qu'à les indiquer.

M. Judrin. — Oui.

Comment je fis disparaître complètement mes Rides

APRÈS QUE MASSAGES, CRÈMES ET SPÉCIALISTES FAILLIRENT
par Harriett **META SMITH**, de New-York



Des soucis sans nombre et une santé précaire avaient laissé sur mon visage des plis profonds; je me rendis bientôt compte que non seulement ils altérèrent ma physionomie et me firent paraître plus âgée, mais encore entravèrent mes chances de réussite. Les succès d'une femme dépendent beaucoup de son aspect, et, ridée ou marquée par les ans, elle a une lutte bien inégale à soutenir avec sa sœur plus jeune et plus jolie.

J'achetai alors divers genres de cold-cream et produits similaires, soumettant mon visage à un traitement régulier et constant, dans l'espoir de retrouver ma première fraîcheur. Mes rides, non seulement ne disparurent point, mais au contraire, semblèrent s'accentuer davantage. J'allai ensuite trouver un spécialiste, qui m'assura pouvoir m'en débarrasser facilement. Je suivis son traitement consciencieusement, m'imaginant parfois qu'elles diminuaient; mais, après avoir dépensé tout l'argent dont je pouvais disposer, je constatai, à mon grand désespoir, que je les avais toujours. Complètement découragée je conclus alors que je devais les conserver toute ma vie. A cette époque, une personne de connaissance, chimiste distingué, me suggéra une idée. Je me mis immédiatement à l'œuvre, compulsant tous les documents que je pus trouver sur la matière. Après plusieurs mois d'essais et d'expériences, je découvris finalement un procédé par lequel j'obtins les résultats les plus étonnants en une seule nuit. Ma joie fut sans bornes. J'essayai mon traitement à nouveau et toujours avec le même succès. Après un troisième traitement (trois nuits en tout), je constatai, à ma grande satisfaction, que mon teint était plus brillant que jamais. J'offris ensuite mon traitement à plusieurs de mes amies, qui l'employèrent avec le même succès, et je résolus alors de faire bénéficier le public de ma merveilleuse découverte.

J'enverrai gratis, à toute personne que la question de beauté intéresse, des renseignements complémentaires. Je n'emploie ni crème, ni massage, ni courroies ou fumigations: il n'y a rien à injecter sous la peau et rien pour l'abîmer; c'est une toute nouvelle découverte, et si simple, que vous pouvez l'employer sans que vos amies les plus intimes s'en aperçoivent. Vous appliquez le traitement le soir; le matin suivant, une merveilleuse transformation s'est opérée. Beaucoup m'écrivent: « Cela est trop beau pour être vrai! » Un essai est plus convaincant que des paroles. Vous pouvez obtenir tous les renseignements désirables en écrivant à Harriett Meta Smith, division 58 A, rue Auber, 7, Paris.



LE MARRONNIER DU 20 MARS

Pas la moindre trace de feuillage... *débilité... surmenage...* Arrosez-moi cet arbre-là avec une bonne bouteille d'**Eau purgative RUBINAT-LLORACH**



Le Notaire. — Je consens à vous prendre comme employé, mais entendez-moi bien, jeune homme. Ici, peu de paroles, des actes.

LE DISQUE PATHÉ

SUPPRIME L'AIGUILLE
et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes.*

L'emploi du SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS
à l'ESSAI

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théatre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

REPRODUCTEUR POUR DISQUES PATHÉ
BREVETÉ S.G.D.G.

DIAMÈTRE 21 c/m LE NOUVEAU DISQUE

DERNIÈRE INVENTION !

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus ! Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige !

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

30 MOIS DE CRÉDIT
6 fr. PAR MOIS

Les Disques **PATHE** *donnent les plus longues auditions.*

LES CONQUÊTES DE LA SCIENCE

Le cylindre de cire a été abandonné pour le disque à aiguilles qui a été abandonné, à son tour, pour le disque à saphir, supprimant l'usure, donnant le ton juste et le souffle vibrant de la voix humaine.

Attention aux grossières imitations allemandes ! Comparez la longueur de l'audition, la maîtrise du chant et le détail des accompagnements.

20 Centimes PAR JOUR

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection !

Le **Phonographe à disques,** le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé**. La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts, ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non-seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement la supériorité du Saphir sur l'aiguille est écrasante.**

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre; la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

DESCRIPTION DE L'APPAREIL : 29 × 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile, forme tulipe, de 1^m^25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie
46, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe Arr^t^).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS

DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. **Le Roi de Lahore** (*Promesse de mon avenir*), par RENAUD.
2. **La Favorite** (*duo du 4e acte*), par Mme DELNA et ALVAREZ.
3. **Les Huguenots** (*Pif-Paf*), p^r^ AUMONIER.
4. **Patrie** (*Pauvre martyr obscur*), p^r^ DELMAS.
5. **Rigoletto** (*Comme la plume au vent*), par AFFRE.
6. **Benvenuto** (*De l'art*), par NOTÉ.
7. **Mignon** (*Elle ne croyait pas*), par BEYLE.
8. **Joconde** (*Dans un délire extrême*), par BOUVET.
9. **La Damnation de Faust** (*Voici des roses*), par DANGÈS.
10. **Carmen** (*Toréador*), par RENAUD.
11. **Joseph** (*Champ paternel*), par ALVAREZ.
12. **Les Cloches de Corneville** (*Va petit mousse*), par VAGUET.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

13. **Souhaits à la France** (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par NUIBO.
14. **Je ne sais plus** (*avec orchestre*), VAGUET.
15. **Etoile d'amour** (*avec orchestre*), VAGUET.
16. **Rancœur lasse** (*avec orchestre*), VAGUET.
17. **La Vierge à la Crèche,** par VAGUET.
18. **On a oublié,** par VAGUET.
19. **Le Petit siffleur,** par VAGUET.
20. **Rêve ou Folie,** par VAGUET.
21. **Mireille,** par VAGUET.
22. **Petits Bambins d'Amour,** par VAGUET.
23. **La Libellule,** par VAGUET.
24. **Trianon,** par VAGUET.
25. **Les Trois Roses,** par VAGUET.
26. **O Sole Mio** (*avec orchestre*), p^r^ VIGNEAU.
27. **La Chanson de Marinette** (*avec orch.*), par VIGNEAU.
28. **Si tu voulais** (*avec orch.*), par VIANNENC.
29. **La Valse rose,** par Mme Jane MERRY.
30. **Les Larmes de la Vie** (*avec orchestre*), par MERCADIER.
31. **Je vous ai tant aimée** (*avec orchestre*), par MERCADIER.
32. **Si l'on connaissait la femme,** par MERCADIER.
33. **Les fiançailles roses,** par MERCADIER.
34. **Ressemblances,** par MERCADIER.
35. **Sonnez clochetons,** par MERCADIER.
36. **Ultime raison,** par MERCADIER.
37. **Petite femme qui passe,** p^r^ MERCADIER.
38. **L'amant philosophe,** par MERCADIER.
39. **J'ai faim d'amour,** par MERCADIER.
40. **Mon Cœur** (*Romance*), par PICCALUGA.
41. **La Poule chanteuse** (*mélodie*), par BELHOMME.
42. **Le Rosier,** par MAGNENAT.
43. **Les deux Grenadiers,** par GRESSE.
44. **La Marseillaise,** par GRESSE.
45. **Elle n'était pas jolie,** par GEORGEL.
46. **Jolie Fleur des Champs,** par GEORGEL.
47. **Sur la bouche,** par DALBRET.
48. **J'ai tant pleuré** (*avec orch.*), p^r^ DALBRET.
49. **Le Roi des Tyroliens** (*Tyrolienne*), par CHARLESKY.
50. **Avec ton Souvenir,** par MARÉCHAL.
51. **Le Biniou,** par MARÉCHAL.
52. **Le Petit Portrait,** par MARÉCHAL.
53. **Marche gracieuse,** par MARÉCHAL.
54. **Valsons populo,** par MARÉCHAL.
55. **Ange blond,** par MARÉCHAL.
56. **Le Permis de Pêche,** par FREY.
57. **Un Monsieur qui bégaye,** par FREY.
58. **Dans la Rue** (*Cris de Paris*), par FREY.
59. **Le Martyr de la Rue Popincourt,** par FREY.
60. **Les gaîtes du Téléphone,** par FREY.
61. **La ballade des Agents,** par CHARLUS.
62. **La Jolie boiteuse** (*avec orch.*), CHARLUS.
63. **La Dernière carotte** (*monolog.*), POLIN.
64. **J'ai un rosier** (*avec orchestre*), DRANEM.

ORCHESTRES — DANSES — SOLIS

65 à 130:
- **Dix Valses.**
- **Six Mazurkas.**
- **Six Polkas.**
- **Quatre Scottishs.**
- **Cinq Morceaux 2 Quadrilles complets.**
- **Cinq morceaux Quadrille des Lanciers complet.**
- **Un Pas de Quatre.**
- **Deux Cors de Chasse.**
- **Deux Pistons.**
- **Un Violon**
- **Un Violoncelle.**
- **Une Mandoline.**
- **Deux Orchestres Tziganes.**
- **Vingt Morceaux d'Orchestres divers (Marches Militaires, Fantaisies, Ouvertures, etc., etc.)**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

1

Je soussigné, déclare acheter à **MM. J. GIRARD & Cie,** *à* **Paris,** l'**APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **130 Morceaux choisis sur disques double face,** *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6** *fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de* **180 francs,** *prix total.*

Fait à .... ***le*** *190*

Nom et Prénoms .... SIGNATURE :

Profession ou Qualité ....

Domicile

Département

Gare

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie,
Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE,**
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arr^t^).

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt. (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr.) — 50 centimèt (16 fr.)

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD.

15e ANNEE — No 12. 10 Centimes 21 Mars 1909.

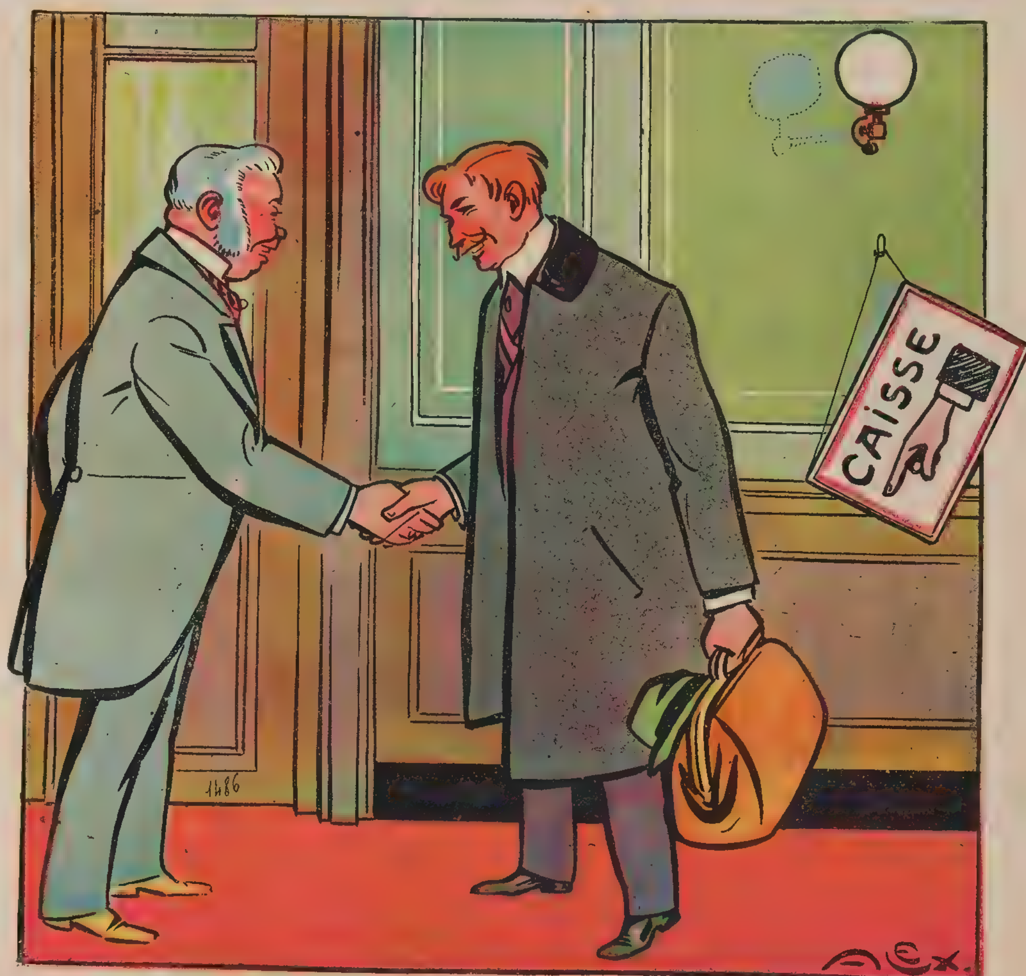
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES VACANCES DU CAISSIER, par ALEX.



Si le banquier Grossac avait été lecteur du *Pêle-Mêle*, le hasard d'une étiquette déplacée lui aurait peut-être fait découvrir à temps l'imminence d'un terrible danger.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

DUFISTOT CHERCHE SA VOIE

Dès sa tendre enfance, Dufistot se distingua par son manque de distinction. Il était d'ailleurs aussi simple dans son esprit que dans ses manières, et aucune de ces folles ambitions que les jeunes gens caressent, ne vint troubler ses rêves d'adolescent.

Voyant son rejeton grandir dans l'inactivité, M. Dufistot père se fâcha un beau jour, et signifia à son fils qu'il aurait désormais à se débrouiller tout seul. Il voulut bien, cependant, lui donner encore mille francs et une lettre de recommandation pour le ministre des Beaux-Arts, mais ce fut tout, et il l'expédia pour Paris.

Le premier soin de Dufistot fut de louer un logement, et le second d'y mettre des meubles. Ses acquisitions faites, il lui restait à peine trois cents francs. Dufistot ne se découragea pas. Il comptait trouver rapidement une situation, grâce à la fameuse lettre. Malheureusement, tout ce que le ministre put faire, fut de l'inscrire sur la liste des aspirants gardiens de musée, car, même pour ce modeste emploi, il y avait plus de demandes que de places, et le postulant budgétivore dut attendre son tour, ce qu'il fit avec résignation.

Hélas! le temps passa, l'argent fila et la nomination n'arriva pas, si bien qu'au second terme, la concierge de Dufistot lui en présenta vainement la quittance. Le futur fonctionnaire éluda l'indiscrète demande, et la brave dame commit l'imprudence de ne pas insister. Mais elle fut bien punie de ce manque de flair, car elle le guetta en vain par la suite, et, pendant des journées entières, derrière la porte vitrée de sa loge. Onc ne vit


— *Madame! proclama-t-il. cette lettre m'annonce la fortune!*

Dufistot en ces jours douloureux. Il partait dès l'aube et ne rentrait que longtemps après l'extinction du gaz.

Pourtant, la pluie le contraignit à revenir un après-midi, et sa concierge l'arrêta au passage.

— Que je suis heureuse de vous voir, Monsieur Dufistot, lui dit-elle d'une voix perlée d'ironie; donnez-vous donc la peine d'entrer, je vais vous donner votre quittance... J'ai aussi une lettre pour vous.

Une lettre! Dufistot était sauvé. C'était sa nomination!

Il déchira fébrilement l'enveloppe et, dès les premières lignes, pensa défaillir de joie Ce n'était pourtant pas sa nomination. C'était mieux que cela!

— Madame! proclama-t-il, cette lettre m'annonce la fortune! J'hérite de mon oncle d'Orléans, riche collectionneur, avec lequel j'étais fâché, mais qui m'a pardonné à son lit de mort.

Comme la lettre du notaire confirmait ses dires, la concierge n'insista pas au sujet de la quittance, et même, sachant son locataire un peu gêné, elle proposa spontanément de lui prêter dix louis, pour qu'il put se vêtir d'une façon plus en rapport avec sa nouvelle condition et payer son voyage.

— Monsieur ne s'en va sans doute pas garder son petit logement du cinquième? lui demanda-t-elle. Je pourrais tout de suite le mettre à louer, si Monsieur veut? D'autant plus que Monsieur pourrait louer l'appartement du second qui est libre.


— *Voyez-vous Van Eyck, né en 1356.. venant se fournir de toiles rue Lepic...*

— Oui, c'est une excellente idée. Je vous autorise même à vendre mes meubles, que je ne compte pas garder. J'ai, depuis longtemps, envie d'une chambre à coucher Louis XV... Alors, c'est entendu? Puis-je compter sur vous?

— Comme sur votre ange gardien, Monsieur Dufistot.

Et, l'âme tranquille, le jeune homme partit pour Orléans. Le lendemain de son arrivée, il se rendit chez le notaire qui lui confirma, du moins en partie, la bonne nouvelle. L'oncle lui laissait seulement sa pinacothèque, mais il y en avait pour des millions! La plupart des œuvres qu'elle contenait lui avaient été vendues par un vieil Italien qui brocantait un par un les tableaux de son maître, un gentilhomme lombard ruiné, dont il ne voulut jamais dire le nom, et dont il était l'homme de confiance.

Dufistot, qui ne savait pas distinguer une chromo d'une peinture à l'huile, fit venir un expert, mais celui-ci ne put s'empêcher de rire, à la vue des prétendues merveilles. Hélas! les Titien, les Carrache, les Van Eyck, les Teniers, les Rembrandt, les Turner, étaient faux, archi-faux! Il n'y avait qu'à retourner les chassis pour s'en convaincre. Tous portaient ces mots en exergue, imprimés sur l'envers des toiles: « Maison Bobêchon. Couleurs et pinceaux. Rue Lepic. »

Voyez-vous Van Eyck, dit Jean de Bruges, né en 1356, à Eyck-sur-Meuse, et inventeur de la peinture à l'huile, venant se fournir de toiles rue Lepic qui, à cette époque, n'était qu'un vignoble renommé? Ça n'avait pas le sens commun!

Toute sa vie, l'oncle avait été la victime d'un ingénieux escroc.

Fortement embêté, et soupçonnant son oncle de lui avoir fait une sale blague posthume, (idée qui se confirma lorsqu'il apprit que le musée d'Orléans avait refusé, du vivant du collectionneur, le legs de ses tableaux), Dufistot reprit, le soir même, l'express pour la capitale, emportant seulement une pseudo marine de Turner, et un non moins pseudo intérieur de cabaret, par Teniers, le Jeune, qu'il comptait accrocher chez lui.

Sa concierge le reçut d'abord à bras ouverts, mais sa physionomie se rembrunit instantanément, lorsque Dufistot lui narra sa déconvenue. Comme il s'apprêtait à monter, elle l'arrêta d'un geste impérieux:

— Où allez-vous donc?

— Mais... chez moi, répliqua Dufistot, interloqué.

— Chez vous? Vous n'avez plus de « chez vous » ici. Selon vos instrucions, j'ai loué votre logement, et, comme les nouveaux locataires désiraient en prendre possession immédiatement, j'ai vendu vos meubles pour 285 francs...

— Alors, vous me devez de l'argent, dit Dufistot, candide.

— De l'argent, s'indigna la concierge, mais j'ai commencé par garder les deux cents francs que vous me deviez, et les 85 francs en compte sur le terme courant de 90 francs... C'est donc vous qui me devez encore cent sous...

Dufistot demeura atterré. Voilà qu'il était non seulement sans gîte, mais sans argent. Du coup, il laissa choir les deux tableaux qu'il tenait à la main, et leur chute attira sur eux l'attention de la concierge, qui s'écria:

— Je vais toujours vous prendre ça pour les cent sous que vous me devez, et voilà votre quittance... Voilà aussi un prospectus qu'on a apporté pour vous...

Dufistot ne répondit rien. Il était anéanti. Il prit la quittance, le prospectus, et quitta cette loge inhospitalière...

A peine venait-il d'en sortir qu'un gros monsieur, rouge, myope et décoré, y entrait pour s'enquérir du prix de l'appartement à louer; mais il resta cloué d'admiration à la vue du Turner et du Teniers. Comme c'était justement un personnage influent au Beaux-Arts, il les acheta séance tenante pour son administration. Quelques jours plus tard, les


... Il aperçut les deux toiles de son oncle et un rire inextinguible lui dilata la rate.

deux croûtes, officiellement installées au Louvre, s'imposaient à l'admiration des visiteurs.

Quant à Dufistot, il ne tarda pas à y faire, lui aussi, mais plus modestement, son entrée, car le papier, qualifié de « prospectus » par la concierge, n'était autre que sa nomination comme gardien de musée de troisième classe. Dès le premier jour, il aperçut les deux

les de son oncle, et un rire inextinguible dilata la rate. Sans chercher à savoir mment ces tableaux avaient franchi l'es- ce qui sépare le Louvre du domicile de n ex-concierge, il s'empressa de signaler la bourde commise au directeur du musée.

L'affaire fit sensation. Une grande renommée de connaisseur rejaillit, naturellement, sur Dufistot. L'auteur du méfait ayant été sacrifié à l'opinion publique, ce fut lui qui hérita de ses importantes fonctions.

Et, sous son administration, ça ne marcha pas plus mal qu'avec ses prédécesseurs.

Georges LE MARDELEY.



FATALE MEPRISE

LE DOMESTIQUE. — Madame était donc bien pressée de se mettre à l'aise, pour avoir oublié l'abat-jour.

MADAME (*attirée par l'odeur*). — Ciel! mon beau chapeau neuf!

AVIS

Nos lecteurs trouveront dans le supplément, première série d'un nouveau grand Concours 8 séries: LE CONCOURS DES SOUSTRAC- ONS.

Nous les engageons vivement à exercer leur gacité dans ce tournoi d'un genre inédit, i leur procurera, nous en sommes certains, s distractions fort agréables.

Pêle-Mêle Causette

On discutait décorations.

— Vous avez dû voir que notre ami achin, de la maison Machin, Money Cie, a été décoré, dit quelqu'un.

— Oui, répondit un autre, et cela lui oûté cent mille francs, dit-on.

Ces mots furent accueillis sans mur- ure, ni protestation. Je m'en étonnai elque peu. La Légion d'Honneur étant stinée au mérite, et au mérite seul, uvait-on, sans protester, accepter l'af- mation qu'elle avait été conquise à ix d'or.

Ma surprise amena sur toutes les lè- es des sourires de compassion, pour ma naïveté, évidemment, car un des assistants traduisit la pensée générale par ces mots:

— Vous êtes jeune.

Je ne me tins cependant pas pour battu.

— Voyons, messieurs, fis-je, si vous considérez véritablement la décoration comme un produit vénal, vous ne pouvez lui prêter aucune valeur honorifique. Cependant, je vous le demande en toute sincérité, y a-t-il une seule personne parmi vous qui ne se sentirait pas flattée de pouvoir arborer le ruban rouge?

— J'avoue, concéda celui qui m'avait taxé de jeune, que je porterais volontiers cette distinction.

— Moi de même, accordèrent plusieurs autres.

Et sauf un monsieur qui m'affirma qu'il avait refusé d'être proposé, tous les autres convinrent qu'ils verraient sans rougir rougir leur boutonnière.

— N'y a-t-il pas, demandai-je, contradiction flagrante entre vos deux attitudes? D'une part, vous laissez dire qu'on se fait décorer par l'argent, et d'aure part, chacun de vous aspire à être l'objet de cette distinction.

Le monsieur qui, seul, avait exprimé de l'aversion contre la décoration, prit la parole.

— L'antithèse que vous signalez est, en somme, très humaine. A l'origine, quand la croix était l'apanage du vrai mérite, l'on ne pouvait se défendre d'un sentiment de respect lorsque le hasard vous mettait en présence d'un légionnaire. Avec l'affaisement des mœurs, l'intrigue et la corruption, les conditions d'obtention de la croix ont beaucoup changé. Nous n'éprouvons peut-être plus le même respect à l'égard d'un décoré, néanmoins il nous inspire encore de l'admiration.

Cet homme se distingue tout de même du commun des mortels, puisqu'il a obtenu quelque chose que tant d'autres veulent sans pouvoir l'obtenir.

En le voyant, nous avons sous les yeux un privilégié de la fortune, un homme qui a de puissantes relations.

Or, notre société moderne ne se signale-t-elle pas par le culte de l'or et par l'arrivisme?

Il est donc assez naturel que nous rendions hommage à un *arrivé*.

Je vais même plus loin. S'il existait une décoration réservée exclusivement aux influents et aux riches, cette distinc-



LE RETOUR DE JEAN LACUITE

— Si je ne m'étais pas défendu, les agents me fourraient au violon...

— Ah! là, là! Ils m'ont bien arrangé, ces sauvages-là!

tion serait encore plus recherchée que la Légion d'Honneur, car elle forcerait davantage la crainte respectueuse de la foule.

Etre puissant, et surtout pouvoir l'afficher, constitue une supériorité, une sorte d'aristocratie néo-style, qui cadre admirablement avec nos idées du jour.

Le monsieur s'arrêta, et la question suivante me vint naturellement aux lèvres:

— Puisqu'il en est ainsi, pourquoi avez-vous refusé d'être décoré?

— Parce que, répondit-il, je professe un principe qui m'interdit d'accepter toute distinction, celle-ci fût-elle inaccessible à l'intrigue et à l'argent.

— Et quel est ce principe si intransigeant?

— C'est tout bonnement l'*égalité*, un des trois mots qui composent la devise républicaine. Pauvres trois mots, affichés sur tous les monuments publics, ressassés dans toutes les professions de foi, mais pourtant désuets et incompris.

Que certains hommes s'illustrent par leurs vertus, par leur intelligence, par leur patriotisme, rien de mieux, mais que leurs belles actions aient pour résultat de les distinguer par une marque extérieure de supériorité sur leurs concitoyens, cela non.

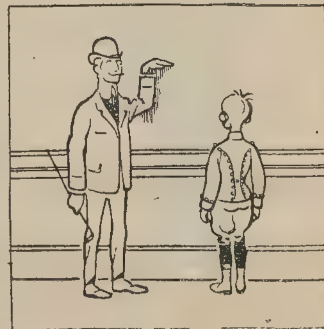
C'est mal récompenser leur mérite que de fouler aux pieds pour eux un des plus nobles principes de l'entendement humain, l'égalité.

Cela fait penser à cet individu qui, voulant récompenser son fils d'avoir honnêtement rapporté à son propriétaire un objet trouvé, vola une montre pour la lui offrir.

Fred Isly.







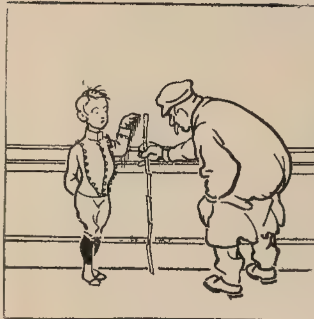
LA GLACE DU MINISTRE

A son arrivée au pouvoir, le ministre des Affaires Extraordinaires ayant décidé l'embellissement des couloirs conduisant à son cabinet, pria son secrétaire de faire poser, sur la largeur d'un panneau de mur, par trop nu, une glace *à hauteur de l'œil*.

Le secrétaire du ministre passa la consigne à son chef de bureau: « A hauteur de l'œil, la glace, lui dit-il. »

Le chef de bureau, obligé de s'absenter le jour de la venue du miroitier, repassa l'ordre à son sous-chef, et recommanda bien que la glace fût placée exactement à hauteur de l'œil.

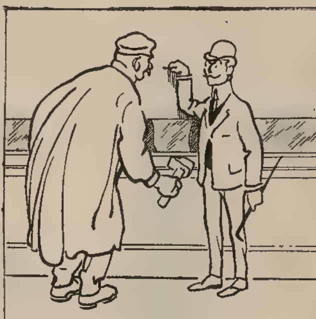
Avant de s'en aller déjeuner, le sous-chef répéta l'ordre de son supérieur au petit chasseur du bureau: « A hauteur de l'œil » ne l'oubliez pas.



Lors vint le miroitier: fidèle à la consigne, le jeune homme indiqua bien exactement la hauteur de l'œil..



...et le miroitier, homme expédi if p sa immédiatement une glace biseautée premier choix, à la hauteur indiquée.



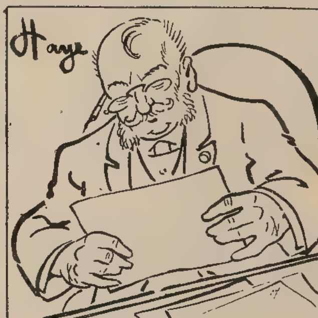
Quand rentra le sous-chef, il se rendit tout de suite compte que la susdite glace était loin d'atteindre la hauteur de l'œil; alors, profitant de ce que le miroitier était encore là, il lui fit enlever sa glace et lui commanda de la remplacer par une autre, dont il lui marqua la hauteur d'un trait.



Le lendemain, ce fut le tour du chef de bureau de se rendre compte de la bévue commise. Sur son ordre, la glace fut de nouveau remplacée par une autre bien à hauteur de l'œil cette fois.



« — ...De votre œil, peut-être, fit en maugréant le secrétaire du ministre, quand il vit la glace, mais pas du mien... » et, une fois encore, la glace fut changée.



Et voilà comment le ministre des Affaires Extraordinaires contresigna quelque temps après, une note de miroitier pour fourniture et pose de quatre glaces biseautées premier choix, montant respectivement à 500, 600, 700, et 800 francs. Quelque temps après, on trouva un jour, dans un grenier, trois glace inutilisées. Elles furent vendues aux enchères et rapportèrent 1 fr. 25 chacune. Et l'on félicita hautement le fonctionnaire qui avait fait rentrer 3 fr. 75 dans les caisses de l'Etat.

Un mot de Renan

Lorsque Renan, le célèbre historien et érudit, artit pour son fameux voyage en Syrie, d'où devait rapporter tant de précieux documents, elqu'un lui demanda:

— Et votre fusil?

— Mon fusil?

— Oui, votre fusil. Comment! vous n'empor pas de fusil?

— Pourquoi faire? interrogea Renan, can-de.

— Mais pour vous défendre contre les vo-urs! Il paraît qu'il en pullule, là-bas. Il vous ut absolument un fusil!

— Non, répondit doucement Renan en ho-ant la tête, *ils me le prendraient!*

***

LA MULTIPLICATION DES GROS LOTS

La scène se passe dans une vente de charité.

UNE DAME VENDEUSE (*à un Monsieur*). — enez un billet de la tombola, Monsieur. Te-z! celui-ci, c'est sûrement le gros lot.

LE MONSIEUR. — Oh! alors, donnez-m'en nc un autre. Le gros lot, je l'ai déjà acheté pt fois.

***

PENSÉE

Vous lisez dans les journaux: « M. La-aise a distribué dix mille francs aux pau-es. C'est un grand philanthrope! »

Pendant que vous lisez cela, M. Labraise, crayon à la main, est en train de calculer que les centaines de lignes de publicité gratuite qu'il s'est faite, lui sont revenues à vingt sous la ligne, ce qui est vraiment très raisonnable.

***

Monsieur le Directeur,

On dit d'un homme maltraité et surmené qu'il mène une existence de chien.

Permettez-moi de protester contre cette locution absurde, et qui devrait s'appliquer, de nos jours, à un homme dorloté, bichonné, cajolé et aimé.

Mlle X...
De la Société Protectrice des Animaux.



— C'est ça que vous appelez une « répa ration » par les armes?



Manière de se procurer un géant à bon compte et de faire fortune en l'exhibant.

Courrier Pêle-Mêle

Enseignes.

A propos des enseignes bizarres qui, à diverses reprises ont été signalées ici, M. Patureau nous certifie le fait suivant qui se passa à Bordeaux (nous éviterons de donner plus exactement l'adresse, ainsi que le fait notre correspondant.)

Sur les glaces qui ornaient la devanture d'un marchand de comestibles, celui-ci avait fait placer en belles lettres de verre doré l'inscription suivante, disposée de cette façon :

EXPEDITION
DE BEURRE
FRANCE
ETRANGER

Fut-ce l'effet d'un accident ou le fait de quelque fumiste, la lettre F, un beau jour, se détacha. Nous laissons aux lecteurs le soin de constater le fâcheux effet qui s'en suivit dans la lecture de cette inscription.

* * *

Instruments à vent.

Monsieur le Directeur,

« Les instruments de musique à vent sont-ils tous très fatigants à jouer ? Quels sont les moins durs ? »

En réponse à ces questions, posées par M. T. Basse, je me permets de donner mon humble avis.

D'abord, il n'est pas un instrument de musique, à moins que ça ne soit ce qu'on appelle vulgairement un clou, qui soit très fatigant à jouer. Il est évident qu'un petit jeune homme n'aura jamais le souffle nécessaire pour jouer dans une contrebasse, mais il pourra très bien, par exemple, jouer de l'alto (ou saxhorn alto), du cor alto, même des saxophones soprano et alto ; car, en effet, les quatre instruments précités sont les moins durs à jouer. Après vient le baryton ; puis (dans les gros instruments et dans l'ordre), le saxophone ténor, le saxophone baryton, la basse, puis la contrebasse ; mais dans ces derniers instruments, il est nécessaire d'avoir du souffle, de même que pour le trombone, qui est l'instrument qui en nécessite le plus.

Pour les pistons et bugles, il s'agit d'avoir de bonnes lèvres, car il est nécessaire quelquefois, et même le plus souvent, de jouer dans ces instruments des notes très élevées. Le petit bugle est dans le même cas, c'est l'instrument en cuivre le plus aigu.

En général, les gros instruments nécessitent du souffle ; les petits nécessitent des lèvres, et les saxophones, clarinettes et flûtes, beaucoup de doigté.

Mais jamais un instrument de musique n'est très fatigant, à condition de ne pas en abuser. Ainsi, en commençant, d'apprendre un instrument de musique, on peut très bien en jouer pendant une demi-heure sans s'arrêter, puis, insensiblement, on arrive à en jouer pendant une heure, puis deux heures (je parle des musiciens amateurs). Il est bien entendu que les musiciens des théâtres, concerts, etc., jouent pendant toute une soirée sans cependant être incommodés pour cela.

Recevez, etc.

A. BARBET (St-Etienne)

Etendue de la voix.

Relativement à la demande parue ici, concernant l'étendue de la voix humaine, M. Cambis, chef de musique, nous cite comme douée d'une remarquable étendue, la voix de l'Alboni, allant tout en conservant la même richesse de timbre, du contre-*fa* grave (au-dessous de la portée) au *mi* bémol suraigu (au-dessus de la portée). L'Alboni fut encore dépassée par Mlles Nilson et Bilbaut Vauchelet qui montaient un ton plus haut, c'est-à-dire au *fa*, et Mlle Sanderson qui montait jusqu'au *sol*. L'étendue de ces voix était donc de trois octaves et même davantage. Parmi les exemples plus anciens, en s'en rapportant à ce qu'écrivit Mozart, M. Cambis cite Lucrèce Aguiari, dite la Bastardella, dont les vocalises atteignaient le deuxième *ut* au-dessus de la portée, phénomène le plus extraordinaire en ce genre. Cette voix partant du contre-*la* bémol (*la* au-dessous de la portée) comprenait donc cinq octaves et demi.

* * *

Fédérations de Charité.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire votre intéressante chronique dans le *Pêle-Mêle*, et, pour votre édification, me permets de vous communiquer les renseignements suivants :

Un grand pas a déjà été fait pour rapprocher les unes des autres, les différentes sociétés de bienfaisance privées, et il existe actuellement un certain nombre de fédérations de société par arrondissement ; pour ne vous en citer que quelques-unes, je nommerai la fédération du deuxième, celle du neuvième, du dix-septième, du vingtième ; et je ne doute pas que d'ici très peu de temps, chaque arrondissement ne possède sa fédération.

Le bureau de bienfaisance est représenté auprès de certaines fédérations ; avec les autres, il y a des rapports suivis et avantageux.

Le but de ces fédérations est double : renseigner les diverses sociétés sur les malheureux qu'elles secourent individuellement, de façon à entraver, autant que possible, la pro-

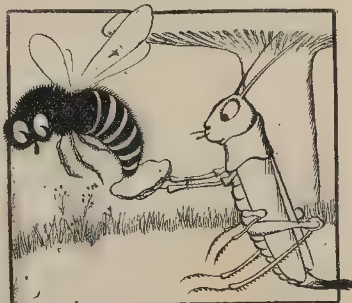
L'ABEILLE ET LE CRIQUET



Après une belle récolte de miel, la bonne abeille songea à regagner la ruche.



En chemin, elle rencontra un pauvre criquet qui ne possédait, pour tout potage, qu'une croûte de pain.



— Pauvre criquet, dit l'abeille, approche ta croûte... Je ne veux pas que tu manges ton pain sec aujourd'hui.



Et la bonne abeille lui offrit le meilleur d'elle-même : Un miel succulent, qui fit une plantureuse tartine.

fession de mendiant. En second lieu, signaler aux sociétés les personnes qui pourraient être utilement secourues, et obtenir souvent de beaux résultats de relèvement, par la coopération des secours.

Les principales sociétés de bienfaisance privées qui adhèrent aux fédérations sont:

La Société des Visiteurs pour le relèvement des familles malheureuses;

La Société l'Abri (secours au moment du terme).

La Société Amicale de bienfaisance;

La Société du logement ouvrier;

La Socité des libérées de St-Lazare;

Nombre d'œuvres de layettes, trousseaux, garde d'enfants, etc., etc. Car le nombre des œuvres de Paris est immense (voir l'annuaire: le Paris-Charitable).

Enfin, je vous signale la fédération des œuvres de placement, à laquelle adhèrent les bureaux de placement des œuvres énumérées plus haut, et les œuvres d'assistance par le travail.

Pour terminer, permettez-moi de donner un conseil à vos lecteurs: Ne secourez jamais un mendiant dans la rue. C'est de la mauvaise charité; mais adhérez à une œuvre de bienfaisance et signalez-lui les pauvres qui vous sollicitent: s'ils sont intéressants, ils n'auront pas fait en vain appel à votre charité.

Recevez, etc.

Un membre de la Société des Visiteurs.

"Tirer son épingle du jeu"

Cette locution, dit Littré, vient d'un jeu de petites filles: elles mettent des épingles dans un rond, et avec une balle qui, lancée contre le mur, revient vers le rond, elles essaient d'en faire sortir les épingles. Quand on fait sortir la mise, on dit qu'on « retire son épingle du jeu ».

Aujourd'hui encore, dans plusieurs villages du Roussillon, les petites filles s'amusent au *Jock de las aguallas*, jeu des aiguilles ou des épingles. Trois ou quatre filleites se réunissent; elles font des tas de quelques poignées de terre ou de sable et y cachent chacune une épingle. Au moyen d'une pierre, qu'elles jettent successivement dessus, elles démolissent le tas, et les épingles qui apparaissent deviennent la propriété de celle qui a jeté la pierre. il arrive souvent que le sable ne laisse qu'une seule épingle à découvert; la petite fille qui l'a gagnée s'écrie alors: *Bé! jo hé trait la méoua aguallà del jock* (Bon! moi j'ai tiré mon épingle du jeu), c'est-à-dire: je ne puis perdre cette fois-ci, j'ai retiré l'enjeu que j'exposais.



LA NOUVELLE CUISINIERE

— Marie, vous nous ferez pour midi, des tanches à l'Impériale, des rognons Duchesse, des pommes Royales, des...

— Pardon!... Mais j'ai prévenu Madame que je ne faisais que la cuisine bourgeoise.

Le jeu finit quand il n'y a plus d'épingles dans le tas de sable.

Un divertissement à peu près identique existe dans le Berry. Il s'appelle la *pousse-épingle*, et il consiste à pousser avec l'ongle une épingle sur une autre. Quand on a réussi à placer deux épingles en croix, on retire son enjeu et l'on joue avec les enjeux des autres.

En Bigorre, autre variante: le tenant couche secrètement son épingle dans sa main fermée; le long des ongles du tenant, l'assaillant étend son épingle en s'écriant: *cap é'cap* ou *punto é'cap* (tête et tête ou pointe et tête). Si les deux épingles gisent de la sorte, l'assaillant a gagné; s'il s'est trompé, il a perdu.

Le jeu des plumes, si familier aux écoliers parisiens, est sûrement un dérivé de cet amusement bigorrais.

Nous sourions aujourd'hui de la puérilité du jeu des épingles. Mais si nous lisons les vieilles chroniques, nous voyons que ce divertissement n'était pas autrefois départi aux enfants seulement, les grandes personnes s'en récréaient aussi, dans les châteaux et les monastères, et elles y mettaient la passion que nous mettons aux jeux de cartes.

C'est que, avant le quinzième siècle, l'épingle était laborieusement fabriquée par un seul ouvrier, qui n'en pouvait fournir par jour qu'un tout petit nombre qu'il vendait très cher. Alors, l'épingle était une sorte de joyau dont les riches faisaient le plus grand cas. Il était donc tout naturel et très humain qu'ils recourussent à la chance pour augmenter leur collection.



LES ENFANTS GATES

La Mère. — Monsieur Durand, vous avez tort de jouer avec mes enfants. Tout à l'heure, ils seront peut-être désagréables, et ce sera de votre faute!

* * *

Les amis du Crépuscule

C'étaient autrefois des poètes, des rêveurs, des penseurs même, qui se plaisaient en la pénombre, quand, sur la ville ou la campagne, le soir descend doucement.

Aujourd'hui, ce sont des malades, s'il faut en croire le docteur Sardou qui classe les fervents de l'ombre en nerveux, en déséquilibrés, en intoxiqués et en dyspeptiques!

Autrefois, on les exaltait, on leur témoignait une pitié admirative, presque jalouse; aujourd'hui, on les traite avec du glycéro-phosphate de chaux et du cacodylate de soude.

Au contraire, les amants de la lumière et du soleil sont des êtres vivants, bien portants, actifs, normaux enfin!

Il est vrai que l'excès de lumière et de soleil (dans les pays chauds notamment) incite les hommes à la paresse au sommeil et amollit les caractères, anémie les cerveaux. Alors?

CHOSES PARLEMENTAIRES



Comment le jeune Bob s'explique les termes employés en politique.



La Chambre.



Un invalidé.



Un unifié.



Le bloc lui-même.



Un rapporteur.



Les commissions.



L'équilibre du budget.



On renverse le ministère.

LA LIBERTE



La France est la terre de la liberté, se dit le chanteur; quittons ma patrie asservie pour aller en France. Et il partit en costume de son pays avec son argent dans sa sacoche et une bouteille de vin dans sa houppelande. Il arriva en France.



— Qu'est-ce que cette bouteille que vous portez là? lui demanda un rat de cave. Vous n'avez pas le droit de transporter du vin sans passe debout. Je vous dresse procès-verbal.



— Quel déguisement portez vous là? lui demanda le brigadier de gendarmerie, qui était accouru. Vous n'avez pas le droit de vous habiller à votre fantaisie en dehors du Carnaval. Allez acheter d'autres habits.

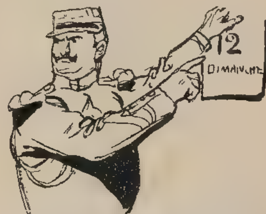


— C'est que, dit le chanteur, je m'aperçois qu'on m'a volé ma sacoche, et je n'ai plus le sou.



— Pas le sou! Vous n'avez pas le droit de ne pas avoir le sou! Délit de vagabondage, pour peu que vous n'ayez pas non plus de domicile!

— Hélas! je n'en ai pas encore, mais je vais gagner quelques sous en travaillant.



— On n'a pas le droit de vous donner du travail aujourd'hui. C'est dimanche. Repos hebdomadaire obligatoire.



— Alors, je vais donner ce soir un concert en plein air, quand tout le monde sera dehors.

— Halte-là! Vous n'avez pas le droit de chanter dans les rues passé onze heures.



— Alors, je vais vendre à un passant ce paquet de tabac.

— Vous n'avez pas le droit de le vendre..., du tabac qui a passé la frontière! S'il cesse de vous servir personnellement, il devient par là même de contrebande.



— Je vendrai donc mes allumettes.

— Mais vous n'en avez pas le droit. Vendre des allumettes! Monopole d'État!



— Que d'absurdités!

— De quoi? Qu'avez-vous dit?

— Ce que je pensais.

— Vous n'avez pas le droit de dire ce que vous pensez... injures à l'autorité. Allons, au violon!



Heureusement pour le chanteur, la frontière n'était pas loin. Il l'eut rejointe en quelques bonds.

DE NOS LECTEURS

Une industrie peu connue.

Dans une étude scientifique récemment consacrée à la navigation dans les mers du Sud, on dénonçait combien certains parages sont dangereux par le fait des requins qui y pullulent.

« En différents lieux, ajoutait l'auteur, le nombre de ces poissons voraces est incalculable. Et il est à présumer que l'homme ne se débarrassera jamais de cet ennemi, dont il n'a aucun intérêt direct à s'assurer la capture: le requin n'a point de valeur commerciale. »

Il nous paraît intéressant de relever les erreurs contenues dans ce dernier paragraphe. La peau des squales est, bien au contraire, recherchée par quelques industries, à preuve que l'on peut rencontrer fréquemment, au large d'Hong-Kong ou de Ceylan, des petites flotilles de schooners, spécialement armés pour la pêche aux requins.

Mais, indépendamment de cette utilité particulière du requin, il faut citer aussi sa valeur comestible. Elle est suffisante pour faire l'objet d'un trafic considérable en Extrême-Orient.

M. L. Becke, de Sidney, qui fut longtemps subrécargue et commerçant dans les mers du Sud, nous a laissé, à cet égard, des lignes fort explicites. Leur analyse est assez propre à renseigner le public européen sur une industrie qu'il ne soupçonne généralement pas.

Dans toutes les îles équatoriales du Pacifique Nord et Sud la pêche au requin est un métier fort lucratif pour les indigènes. Et chaque voilier ou chaque cargo qui touche Sidney ou Auckland, après avoir traversé le Pacifique, apporte toujours quelques tonnes de nageoires, de queues et de peaux de requins capturés en cours de route.

Le marché principal est à Hong-Kong. Mais tous les commerçants chinois établis dans les colonies australiennes achètent les queues et les nageoires à des prix variant entre 60 centimes et 1 fr. 10 la livre anglaise (453 grammes). Ces parties des requins sont fort recherchées des Chinois pour la matière gélatineuse qu'elles contiennent et dont ils se régalent. C'est un plat de luxe.

Les déchets de cette gélatine sont employés à de nombreux usages, dont l'un des plus répandus est la fabrication de ce vernis spécial que l'on peut voir sur les caisses de thé.

Tous les indigènes des îles Gilbert, Kingsmill, et surtout les populations sauvages de Paanopa et de Naura, sont d'une habileté prodigieuse à pêcher les requins. Ils s'embarquent, pour cela sur de frêles canots et harponnent les squales avec une témérité dont peu de blancs seraient susceptibles.

On peut compter, en outre, et depuis plus de soixante ans, une cinquantaine de voiliers qui pêchent le requin dans le Pacifique. Ils relâchent habituellement aux îles Hawaï, aux Palmyres, aux îles Christmas et dans les atolls isolés du Pacifique Nord. Dans une campagne de six mois, les hommes d'équipage gagnent environ 500 dollars.



LE PHARMACIEN (*à sa femme*). — Je t'en supplie, n'entre pas, je suis en train de vendre six boîtes de mes pilules pour faire maigrir!

* * *

Le journal avant la lettre.

La presse, proprement dite, ne date que de 1789; les *gazettes* de l'ancien régime, en effet n'étaient en rien comparables aux quotidiens actuels; et, cependant, dès cette époque (dix-septième et dix-huitième siècles), le journalisme existait en fait; le journal était, il est vrai, parlé au lieu d'être imprimé, mais ses rédacteurs, appelés « nouvellistes », ne le cédaient en rien aux reporters modernes.

Montesquieu, qui ne les aimait guère, nous en a laissé le portrait suivant: « C'est une certaine nation qui s'assemble dans un jardin magnifique où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très inutiles à l'Etat, et leurs discours de 50 ans n'ont pas un effet différent de celui qu'aurait pu produire un silence aussi prolongé. Cependant, ils se croient considérables parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques et traitent de grands intérêts. »

Cette *nation*, comme dit Montesquieu, avait plusieurs cénacles, dont les principaux se tenaient aux Tuileries, pour la politique étrangère et les affaires de cour; au Luxembourg, pour la politique intérieure et la littérature; au Palais-Royal enfin pour les potins (les *échos*, dirions-nous aujourd'hui). De ce dernier lieu de réunion, partaient souvent des nouvelles ultra-fantaisistes, aussi son fameux marronnier (en souvenir, évidemment, du légendaire M. de Crak), avait été surnommé, l'*Arbre de Cracovie*.

Chaque jardin avait ses groupes, bien distincts les uns des autres; ses rédacteurs éminents, parmi lesquels: Charles d'Aubigné, frère de madame de Maintenon; Joachim de Lionne, cousin du fameux ministre des affaires étrangères Hugues de Lionne, et, par dessus tous, Maitra, le *bonhomme Maitra*, à l'opinion duquel Louis XVI attachait, paraît-il, une grande importance.

Pendant les dernières années de la royauté, le Palais-Royal fut le rendez-vous à peu près unique des nouvellistes, devenus légions; Taine nous a laissé le tableau suivant d'une de leurs assemblées: « C'est un pêle-mêle de politiques improvisés, où nul ne connaît celui qui parle, où nul ne se sent responsable de ce qu'il

Express-Pochade

Croûtard, le rapin bien connu de tous les habitués des vernissages, était tombé en arrêt devant une toile de son ami Lapalette, lorsqu'à côté de lui un homme en blouse blanche, qui contemplait d'un air entendu les tableaux exposés, s'écria joyeusement:

— Enfin, me voici sur la cimaise!

Etonné, le peintre lui dit:

— Vous êtes de la partie aussi?

— Oui, Monsieur, depuis vingt ans, répondit son interlocuteur, mais c'est la première fois qu'on m'a donné au Salon une place d'honneur.

— Ah! fit Croûtard, intéressé, et où se trouve votre tableau?

L'homme indiqua du doigt la toile de Lapalette:

— Voilà, fit-il simplement.

— Ceci, dit Croûtard, mais c'est mon ami Lapalette qui a peint cette toile.

— Oui, je crois, en effet, que c'est bien ainsi que s'appelle le peintre, mais c'est moi qui ai fait le cadre!



dit. Chacun est là comme au théâtre, inconnu parmi des inconnus; avec le besoin d'être ému, en proie à la contagion des passions environnantes et des nouvelles qui se colportent. »

Quoi qu'en ait dit Montesquieu, et quoi qu'en ait pensé Taine, les nouvellistes eurent leur importance en ce sens qu'il reflétèrent l' « opinion »; la prise de la Bastille en est une preuve, venant après les scènes de tumulte et de violence dont le Palais-Royal fut, pendant un mois, le théâtre.

Mais la Révolution, qu'ils avaient contribué à mettre en marche, devait leur être funeste: la liberté de la presse fut leur bûcher; nouveaux phénix, ils en sortirent, il est vrai, sous le nom de journalistes et n'ont cessé de croître en nombre, sinon en importance.

***

« Piquer son chien. »

Ce dicton s'emploie parfois dans le sens de s'endormir. D'où provient-il? D'une tradition créée par qui?

***

Avertisseurs de police.

Voici une utile innovation en ces temps où toutes les grandes villes sont infestées par des bandes d'apaches. On vient d'installer des avertisseurs de police similaires aux avertisseurs d'incendie, qui fonctionnent depuis longtemps dans notre capitale. Le fer des détrousseurs de grands boulevards est un mal tout au moins aussi redoutable et répandu que le feu des incendies; puisqu'il existe dans tous les quartiers de Paris des téléphones spéciaux pour prévenir les pompiers, il paraît tout indiqué d'en établir qui soient en communication directe avec la police.

Le nouvel appareil est très perfectionné. Il s'ouvre au moyen d'une clef que chaque habitant a dans sa poche. Tout aussitôt, le poste voisin est prévenu, plusieurs sergents de ville y sont en permanence, prêts à sauter dans une voiture toujours attelée.

L'avertisseur contient aussi un cadran lumineux qui peut être actionné de tous les postes et prévenir ainsi les agents en tournée.

Cette innovation très heureuse sur bien des points, possède un défaut capital pour les Parisiens, elle n'a pas eu lieu à Paris, mais à Rio-de-Janeiro.



RECEPTIONS OLFACTIVES

— Comment trouvez-vous ma cuisine?

— Pas mauvaise..., mais, que voulez-vous, moi je tiens aussi au décor... Et avouez que le soupirail devant lequel je vous ai invité la semaine dernière, avait une courbe plus harmonieuse que celui-ci.

RECIPROCITE

« C'est au contribuable qu'incombera le soin de prouver que l'impôt dont il est frappé est exagéré. »
CAILLAUX (*Impôt sur le revenu*).



La première fois que je vis ce ministre, ce fut à un banquet. Dieu qu'il parlait bien. Et avec quelle âme il prononçait les mots de liberté, d'égalité, de justice. J'en pleurais d'admiration.



Le lendemain, je reçus une feuille de contributions. J'étais taxé pour un revenu triple de mon revenu réel.

— C'est bien simple, fis-je, je vais aller réclamer.



J'allais donc chez le percepteur: Un employé des plus polis daigna écouter ma plainte. Il voulut bien, après quelques heures d'attente seulement me mettre en rapport avec le percepteur lui-même.



Celui-ci, qui gracieusement m'avait offert un siège, murmura, dès que j'eus commencé à exposer ma requête: « Encore un réclamant! Quelle scie! » Et il ajouta: « Prouvez-moi mon erreur, ou fichez-moi la paix! ».



Ne pouvant rien prouver, j'eus une inspiration.

— Monsieur, dis-je, je suis venu aussi vous réclamer mille francs que vous me devez ».

— Moi! hurla-t-il, moi, je vous dois de l'argent!

— Parfaitement, à moins que vous ne puissiez prouver le contraire.



M. Radiguet

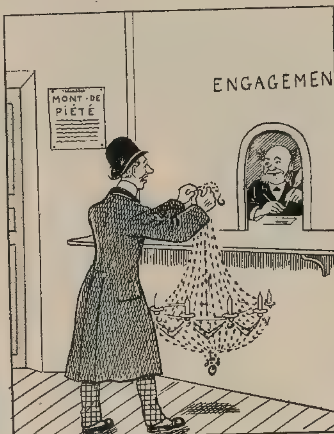
Pour toute réponse, il me fit mettre à la porte:

— A-t-on jamais vu, vociférait-il, oser me réclamer de l'argent, sous prétexte que je ne peux pas lui prouver que je ne lui en dois pas! C'est évidemment un **fou!**

LA POUDRE AUX YEUX



Durand. — Les Dupont nous annoncent leur visite. Il ne faut pas qu'ils s'aperçoivent de notre embarras d'argent.



— Or, notre beau lustre fait défaut! Je l'ai engagé hier au Mont-de-Piété.



— Mais j'ai une idée! Ce vieux parapluie, recouvert d'un morceau de linge fera tout à fait l'affaire.



— Ah! Nous sommes heureux de vous voir, chers amis, d'autant plus que nous allons nous absenter pour quelques jours! Voyez, ma femme a déjà enveloppé le lustre.

Pêle-Mêle Connaissances

— L'origine du mot faïence doit être attribuée, selon certains auteurs, à la ville de *Faënza*, en Italie, où l'on a commencé à fabriquer de la faïence, en 1299; selon d'autres spécialistes, ce produit doit son nom à *Fayence*, petite ville de Provence, le premier endroit, en France, où il ait été fabriqué. Mais on prétend que, bien avant le treizième siècle, les habitants de l'île de Majorque se servaient de faïence. Les Italiens ont tiré de là les premiers échantillons dont ils firent usage; aussi l'appellent-ils encore *Majorica* ou *Majolica*.

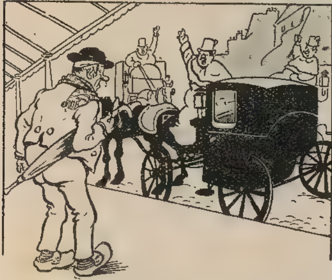
— Les premières armes à feu parurent dans les armées sous Philippe de Valois, en 1330. Elles se multiplièrent avec une étonnante rapidité. A tel point qu'un siècle après on employait généralement trois ou quatre cents canons dans les sièges et quatre mille couleuvrines dans les batailles.

— On a pu voir, récemment, à Munich, un homme qui *soufflait* par les yeux. Il faisait démonstration de cette anomalie en s'enduisant le tour de l'œil d'eau savonneuse: il soufflait et, tout à coup, s'élevait une bulle irisée qui se détachait et s'envolait. Pareil phénomène n'est pas sans précédent. Il s'explique par une communication entre le conduit lacrymal et les fosses nasales. Dès lors, le nez et la bouche étant clos, une violente expiration refoule la ventilation de tout l'appareil par ce canal, vers l'angle externe de l'œil.



RETOUR DU BANQUET

Madame. — Laissez-nous! Vous voyez bien que Monsieur est indisposé.
Justine. — Madame veut-elle permettre que Joseph reste. Ce serait pour lui un exemple de voir combien un homme est grotesque quand il a bu un coup de trop.





LES PLUS FOUS

Le père Tibure vient à Paris pour la première fois rendre visite à son fils, qui est gardien dans une asile d'aliénés.

Précisément, c'est le jour de la Mi-Carême. « Ah! se dit Tibure, ce qu'il y en a des fous par ici. Mon fils doit avoir une rude besogne! »





Un gardien complaisant lui ayant indiqué où il trouverait son fils, il s'y rendit et on lui fit les honneurs de l'asile.

Mais comparant le calme des habitants du lieu au désordre bruyant du boulevard, Tibure n'a jamais voulu comprendre qu'on enfermât les fous qu'il avait sous les yeux, alors qu'on laissait les autres en liberté.

— A l'occasion d'un Congrès médical, tenu à Washington, et consacré à l'étude des dégénérescences de la race humaine, un rapport sur les mariages entre proches parents, a abouti à des conclusions singulièrement frappantes: Sur 100 sourds-muets, placés dans les hospices des Etats-Unis, 10 sont issus de mariages de cousins au premier degré; sur 100 aveugles, 5 sont issus de mariages semblables et sur 100 idiots 5 sont dans le même cas.

— Le cheval se meurt... Le *Field*, grand journal sportif anglais, a constaté qu'il y a eu, en 1908, une diminution de plus de 12.000 têtes dans le chiffre de naissance des chevaux.

RÉSULTAT

DU

Concours de Benjamin Rabier

Nous avons soumis à **Benjamin Rabier** les nombreux envois qui nous sont parvenus à l'occasion de son concours. Voici sa réponse:

Mon cher Directeur,

Tout d'abord, excusez-moi de n'avoir pu vous donner plus tôt mon appréciation sur les si nombreuses compositions que j'ai provoquées.

Jamais, dans mon existence, je ne m'étais trouvé en face d'un courrier de cette importance.

Et j'ai frissonné un instant en considérant la tâche que j'avais assumée.

Mais comme le baigneur qui, résolument, pique une tête dans l'onde, je me suis plongé résolument dans le flot, et j'y ai goûté bientôt une satisfaction grandissante.

Car l'ingéniosité de vos lecteurs m'a fait vivre une multitude de romans ironiques ou palpitants.

L'examen scrupuleux de tous les envois m'a conduit à choisir l'œuvre que je vous retourne ci-joint. Je l'ai désignée au double point de vue de l'exactitude et de la forme.

Elle répond presque point pour point à ma fiction, et m'a charmé par la grâce aimable du récit.

La forme poétique n'était pas exigée, mais elle n'était pas interdite non plus.

J'espère que vous approuverez mon choix, et vous prie d'agréer, etc.

Benjamin RABIER.

L'auteur de la composition choisie est M. Lucien GOLFIER, 5, rue de Chantilly, Paris, *qui gagne une bourse en argent contenant 40 francs*.

Voici la composition primée:



COMMENT ON ECRIT L'HISTOIRE

Loin de tous, le président s'était entretenu quelques minutes avec le Tsar à bord du *Formidable*. Grâce à l'indiscrétion d'un matelot, appointé d'ailleurs pour cela, les reporters purent avoir la phrase prononcée par notre Président. Aussi, dès le lendemain, put-on lire, dans l'*Optimiste*, journal du côté du manche, les commentaires suivants: « Le Président et le Tsar ont eu une conversation dont la haute portée n'échappera à personne. « **Chers** amis a dit le Président en appuyant sur le mot *cher* d'une façon significative, et montrant par là que dans le mariage franco-russe, le cœur des deux nations bat à l'unisson, chers amis, vous savez le prix que nous mettons à votre amitié. » Impossible d'être à la fois plus catégorique et plus cordial. »

Dans le *Pessimiste*, journal d'opposition, on pouvait lire: « Avec tact, mais avec une grande fermeté, le premier magistrat de la République vient de donner au Tsar de toutes les Russies, une magistrale leçon qui sera comprise de tous: « *Chers* amis, a-t-il dit avec une ironie gasconne qui n'exclut pas une pointe d'amertume — car l'on sait si de tels amis nous reviennent cher! — *chers* amis, vous savez le *prix* que nous mettons à votre amitié. » C'est presque brutal dans sa simplicité. Nous espérons qu'une telle phrase aura coupé court à tout nouvel Emprunt russe.

Le même jour, on lisait, dans le *Juste-Milieu*, journal indépendant: « Le Président et le Tsar ont échangé, hier, à bord d'un cuirassé, de banals compliments dans le tons de ce qui se dit toujours en pareille circonstance. »

RÉSULTAT du CONCOURS RABIER (*suite*)

DESESPOIR D'AMOUR

(DRAME NOIR SUR FOND BLANC.)

Le ciel est noir, le sol est blanc;
Sur les grands bois tout noyés d'ombre
La nuit descend lugubre et sombre...
C'est un spectacle désolant.

Soudain, un pas se fait entendre,
Un pas chancelant, hésitant,
Comme le pas d'un impotent,
Qui craque sur la neige tendre.

C'est un jeune homme au front baissé,
Au regard éteint, à l'œil vide,
Aux traits tirés, au teint livide,
Que la douleur a terrassé.

Au pied d'un arbre où s'effiloche
La neige tombée au matin,
Arrêtant son pas incertain,
Il tire un gros pli de sa poche.

Il le baise dévotement,
Et de ses larmes il l'arrose,
Puis, comme à regret, le dépose,
Au creux d'un vieil arbre géant.

« — Ainsi, gémit-il, va la vie!
Kaléidoscope changeant,
Où notre joie à tout instant,
De douleur amère est suivie!

« Qu'ils sont déjà loin ces beaux jours
Où, tout au fond de ces bocages,
A l'ombre de leurs verts feuillages,
Nous venions cacher nos amours!

« Hélas! je les crus éternelles!
Mais qu'en reste-t-il, aujourd'hui?
Mon désespoir et son ennui,
Et les menaces paternelles!

« Deux lettres que jadis mes doigts...
Suzanne, Edmond... (Mademoiselle,
Vous étiez alors moins rebelle!)
Gravèrent en creux sur ce bois!...

« Pour me consoler de l'absence
J'avais vos lettres, vos aveux...
Vos lettres — régal de mes yeux —
Je les relisais en silence...

« Et vous me les redemandez!...
Que votre volonté soit faite!
Si je pleure sur ma défaite,
J'obéis quand vous commandez! »

Et morne, la tête baissée,
Le pauvre amoureux éconduit
Reprit, s'enfonçant dans la nuit,
La route, par son pied tracée...

Mais soudain, son cœur fait un bond...
La neige, sous une semelle
A craqué... Dieu puissant! C'est elle!
Vite, derrière ce buisson!

C'est elle, en effet, qui s'avance
Vers le gros arbre recéleur;
Edmond lit sur ses traits la peur,
Et de sa cachette il s'élance:

« — C'est moi! Je suis au rendez-vous,
Toujours aimant, toujours fidèle.
Ne craignez rien, ma toute belle!
Voyez! je suis à vos genoux!

« Est-il bien vrai, vous que j'adore,
Que vous ayez — et pour toujours —
Oublié nos chères amours?
Je vous supplie et vous implore!

« Rappelle-toi ces doux moments
Où, ma lèvre buvant ton âme,
Nous scellions d'un baiser de flamme
Nos chers liens et nos serments! »

Ce fut inutile!... La belle
Avait pris son fatal parti...
Le pauvre Edmond, anéanti,
Restait aux pieds de la cruelle.

« — Edmond, pourquoi me rappeler —
Reprit alors la fille d'Ève —
Que nous avons vécu ce rêve,
Alors qu'il nous faut l'oublier?

Voici votre dernière lettre,
Et je vous restitue encor
Ce bouquet et ce collier d'or
Que vous aimiez à me voir mettre... »

Un bruit tout à coup l'interrompt,
Perdant la tête, et de peur folle,
Légère, Suzanne s'envole,
Et dans le bois ne fait qu'un bond.

Laissant choir comme une avalanche,
L'écrin, la lettre et le bouquet,
Qui roule au loin par ricochet,
Effeuillé sur la neige blanche...

« — Je veux te voir, te voir encor,
Te voir à mon heure dernière,
Ainsi qu'à l'aube printanière,
Apparaît le bel astre d'or.

« De vivre, je n'ai nulle envie,
Car je ne puis vivre sans toi!
Allons! Courage! Plus d'émoi!
Ici, je termine ma vie!

« Et près de m'envoler aux cieux,
Quand la Mort de son doigt me touche,
Ton nom, Suzanne est dans ma bouche,
Ton image est devant mes yeux! »

Il dit, et d'une main plus ferme,
Armant le chien d'un revolver,
Il appuie à son front le fer
Qui doit à ses maux mettre un terme.

« — Adieu! Femme que tant j'aimais!
Sois heureuse! Moi je succombe!
« Mon amour me suit dans la tombe!
Adieu, Suzanne! Et pour jamais!

. . . .

Une détonation sourde,
Eveillant l'écho de la nuit,
Accompagne l'éclair qui luit.
Et le son d'une chute lourde.

A ces bruits, si fort redoutés,
Deux lapins, craignant la poursuite
Du vieux garde, prennent la fuite
Vers leur terrier, épouvantés.

Sur sa branche, Margot la Pie.
Troublée en son premier sommeil,
Rapidement mise en éveil,
S'envole en criant, mais épie.

Elle a perçu l'éclat de l'or;
Elle flaire une belle proie,
Et vers le métal qui rougeoie
Elle dirige son essor.

Aucun bruit ne se renouvelle,
Rapide, elle fond sur l'écrin,
Emportant vers son nid lointain
Le collier de la jouvencelle.

Et le vieux chêne recéleur,
En secouant sa longue branche,
Qui sous le poids des neiges penche,
Veut crier: « Au meurtre! Au voleur! »

Tandis qu'en ce coin de mystère
Edmond dort son dernier sommeil,
Qui n'a ni rêve, ni réveil!...
Que la terre lui soit légère!

. . . .

Le ciel est noir, le sol est blanc;
Sur les grands bois tout noyés d'ombre
La nuit descend lugubre et sombre...
C'est un spectacle désolant.

Lucien GOLFIER.



— Moi, barman, je suis loin d'être superstitieux, néanmoins, je crois fermement aux esprits...



...à la double vue...



...aux tables tournantes.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

J. B. 428. — Il n'y en a pas, sauf qu'il est beaucoup plus dilué dans le vin.

M. Moritz Illiers. — Cet auto-relieur a exactement la dimension du journal.

Mme Emilie Thiron. — Nous adressons les solutions une fois chaque concours terminé, aux personnes qui en font la demande.

M. J. Ferry. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux, et à plus forte raison ce genre de renseignements. Regrets.

M. Manassewitzel. — Oui, au Palais de l'Industrie, encore existant alors.

Un abonné. — Ce sont là des façons de tourner la loi mais qui sont, en réalité, illégales.

M. L. 1508. — Nous évitons d'aborder ici les renseignements d'ordre médical.

Un vieux lecteur ixellois — Vous devez faire erreur, nous n'avons aucun souvenir de cet article qui nous paraît surtout fantaisiste.

M. G. Marteaux. — Votre cas ne nous paraît rien moins que sûr, surtout s'il s'agit de plaider contre l'Etat. Vous devriez consulter un avoué.

B. du D. — Mais des carrières, généralement, si vous parlez de la pierre de taille. Elles se forment par juxtaposition, c'est-à-dire par adjonction de molécules aux molécules déjà groupées.

M. E. Buidin. — Un mois, c'est la règle, quelle que soit la durée du temps passé dans la maison; à moins d'engagements spéciaux.

E. D. — A la suite d'un grattage, il est absolument impossible d'arriver à ce résultat.

P. N. R. — Ce problème a été souvent posé, il est insoluble.

ASPERGES d'ARGENTEUIL
Envoi gratuit Méthode de culture à tout lecteur du PÊLE-MÊLE, *Demander catalogue n° 2?1, à* G. LANSON, Argenteuil (S.-&-O.)

...AU A NOS LECTEURS

...d'envoyer à la maison FRÈRE, 19, rue ...ris, cinquante centimes en timbres-...se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour ...franco par la poste un **délicieux** ...ontenant un petit Flacon de Dentol, ... de Pâte Dentol, une boîte de Pou...l.

...uits sont en vente dans toutes le... ...isons vendant de la parfumerie.

...AIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. *appris* **SEUL** en **4** mois, *beaucoup mieux* qu'avec professeur. ...ode *parlante-progressive*, pratique, facile, infaillible, ...prononciation *exacte* du pays même, le **PUR ACCENT** ...langue, *fco.* envoyer **90** c. (hors France 1.10) *mandat* ou ...*nçais* à **Maître Populaire, 13**, Rue Mont...lon, Paris.

...ATION et BLANCHEUR des DENTS
...E DENTIFRICE CHARLARD
...*nco.* — **Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.**



— Vous, Monsieur, qui êtes du quar-... voulez-vous me donner un petit ...ignement?
— Mais certainement.
— Est-ce qu'il y a loin d'ici le pro-... bec de gaz?

...VOS CHEVEUX — EXIGEZ
...e Merveilleux
...TROLE HAHN
...Parfumeurs. - GROS : **VIBERT, LYON.**

RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalog. *Farces, Attrapes, Chansons, Physique, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc.* Gratis. **BAUDOT, 8,** Rue des Carmes, Paris. CARTES POSTALES. Gros, détail.

Orfèvreries d'Argent 10c. PAR JOUR! (CONTRÔLE FRANÇAIS)
massives et somptueuses, 1er TITRE, 950 millièmes.
BON MARCHÉ — LONG CRÉDIT
MAISON DE CONFIANCE — La Première du genre — FONDÉE EN 1885
Demandez, gratis et franco, le Magnifique Album Illustré de
MAGASINS de VENTE et d'EXPOSITION 47, Rue d'Enghien, 47.
J. GIRARD & Cie, Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE**, 46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (Xe arrt)
200 PIÈCES MERVEILLEUSES DEPUIS 3f 50
ARGENTERIES DE FAMILLE
OBJETS RAVISSANTS POUR CADEAUX 3f PAR MOIS
COUVERTS, COUTELLERIE FINE, etc., etc.
GRAND CATALOGUE DE LUXE MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ contenant les Reproductions photographiques de toutes les PIÈCES d'ORFÈVRERIE est ENVOYÉ GRATIS et FRANCO à toute personne qui en fait la demande.
J. Girard et Cie
Meilleur Marché de tout Paris
20 MOIS DE CRÉDIT
RIEN A PAYER D'AVANCE. — Faculté de retour en cas de non convenance.

CRÈME au LAIT DE VIOLETTES
BEAUTÉ du VISAGE
COTTAN
SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE, 55, Rue de Rivoli, PARIS

FILTRE-BERKEFELD
PARIS-2e — 53, Rue Vivienne, 53 — PARIS-2e
CATALOGUE SUR DEMANDE

POUR FAIRE PONDRE LES POULES
tous les jours, même par *les plus grands froids* de l'hiver **300 œufs** par poule et par an. Dépense insignifiante. **Notice gratis.** Ecr. à P. Renam, 23, r. St-Sabin, Paris

VICTIMES DU SORT
SI VOUS VOULEZ
posséder une amitié profonde, voir la déveine vous quitter, gagner aux jeux, loteries, détruire ou jeter un sort, écraser vos ennemis, avoir chance, richesses, santé, beauté et bonheur. Ecrivez à Moorya's, le sorcier des Roches Noires, 16, rue de l'Échiquier, Paris, qui envoi *gratis* son curieux petit livre

DÉTATOUAGE ROBERTSON **SANS PIQURES**
Dépôt : E. Fouque, 46, r. Tour-d'Auvergne, Paris. — Flacon **12** francs, 1/2 flacon **6** fr.

Belle Poitrine
Développement, Fermeté, Reconstitution en deux mois, par les
PILULES ORIENTALES
Bienfaisantes pour la santé - Flacon av. notice 6f35 fco
Env. discr. **J. Ratié**, phcn, 5, passage Verdeau **Paris**

RIDES CICATRICES, TACHES, Traces de Petite VEROLE
Pr les effacer, éc. à M. HERZOG, Le Raincy (pr. Paris)

TALISMAN Électro Magnétique
Bague merveilleuse à courant odo-électroïde renforçant le dynamisme humain. Indispensable à tous ceux qui veulent imposer leurs désirs, être forts et puissants. Par l'influence personnelle tout s'obtient : ***Santé, succès, fortune*** et ***bonheur***. Broch illustr gratis **Grésil, 2, r. Amelot. Paris**

POILS ou **DUVETS** disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de s'en débarrasser cre 15 c. **ACHILLE**, chimiste, **75**, *r. Montmartre, Paris*

PIANOS A. BORD
14 bis, *Boulevard Poissonnière, PARIS*
Location depuis **10f**. Location-Vente depuis **20f** par **Mois**

POILS barbe et duvets disgracieux du visage et du corps disparaissent radicalemt et pr toujours, av. le **DEPILATOIRE VEGETAL**. Flac. 3f60 fco contre timb. ou mdat **POUJADE**, P-Chimiste à Cardaillac (Lot)

AMIS DU RIRE demandez le gros Catalogue de 128 pages, gratis, de **Farces, Attrapes — Physique, Chansons — Magnétisme — Librairie spéciale — Cartes Postales — Hygiène.**
E. HELBÉ, 103, Faubourg Saint-Denis, Paris.

CONSTIPATION GUERISON CERTAINE par l'Emploi de la délicieuse POUDRE laxative ROCHER
PRIX du Flacon de 20 doses : **2** fr **50**, DANS TOUTES PHARMACIES.

HERNIE
SYSTÈME *absolument nouveau* de l'Ingr **CHRISTODOULE**, permettant la contention ferme de toutes **HERNIES** sans recourir à une pression exagerée. C'est le bandage de l'avenir. — *Consultion gratte. — Catal. s. pli cacheté.* **15, Rue du Temple Paris.**

POMMADE MOULIN
Guérit *Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes.* **Fait repousser les Cheveux et les Cils.** **2f.30 le Pot** *fco* **Phie Moulin,** *30, r. Louis-le-Grand.* ***PARIS***

HALTE-LA! VOUS AUREZ **PLAISIR FORTUNE**
en envoyant votre adresse et 0 fr. 30 à *Société de la Gaîté Française, 65, faub. St-Denis, à Paris,* **vous recevrez NOUVEL ALBUM ILLUSTRE** de 130 pages avec 350 gravures comiq. **(de quoi rire des mois)** *farces, tours, magie, sorcellerie, chansons, monologues, pièces de théâtre, hygiène, beauté.* Librairie spéciale et **4 Primes** dont un No de **Bons à Lots garanti Etat** participant à six tirages **3 millions de francs.**

LA CHERRETTE
Se boit pure, au Vin Blanc, au Vermouth
FRÉDÉRIC MUGNIER, *(Dijon).*

CRÈME ÉPILATOIRE *Extrait Turc* du Dr **KHALISH** des **Pays Orientaux**
AVANT
Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée, douce, et blanche. Flacon et notice fco contre mt-poste 4f85. B. OUDOT, *Chimiste,* **26, rue du Louvre, Paris.**

ENTÉRITE. Pâtes alimentaires et farineux spéciaux pour régimes. Bignon-Pariani, 5, rue de l'Arcade, Paris. Catal. franco.

LISEZ TRÈS ATTENTIVEMENT **CECI:**
Vous achèterez aux conditions les meilleures, *Montres, Pendules, Réveils, Bijouterie, Orfèvrerie* en utilisant les **Bons de Faveur** de 3 et 5 fr. que vous offre la **Fabrique H. SARDA,** de **Besançon** (Doubs). HORLOGERIE SUPERIEURE GARANTIE. Catalog. illust. No **26** (Gratis et fco)

ÉPILATEUR NIL Détruit instantanément et sans douleur les **Poils et Duvets disgracieux du VISAGE et du CORPS.** *Pas d'inflammation. Rend la peau douce et veloutée. En usage chez les artistes et l'aristocratie.* Approuvé des sommités médicales. Le Flacon : 8 fr. Envoi franco. **VERDEILLE,** Pharmacien de 1re classe, 87 Rue de Lévis, Paris (XVIIe arrondt).

IVROGNERIE GUERISON certaine et rapide par **L'ULTIMA**, en une seule fois, à l'insu du buveur. **2f25** franco. **BRAUN**, phien, **Cornimont** (Vosges)

AUTO-RELIEUR PRESTO
7, rue Cadet, à PARIS

Le classeur idéal est le classeur **Presto.**
Pour relier vite et bien rien ne vaut le **Presto.**
Chacun peut sans étude employer le **Presto**
On fait un beau volume avec le **Presto.**
Facile à feuilleter est le classeur **Presto.**
Contient de tout un an les numéros **Presto.**
Un franc quatre-vingt-dix est le prix du **Presto**
Si dedans nos bureaux l'on cherche le **Presto**
Mais pour à domicile envoyer le **Presto,**
Deux francs soixante et quinze expédition **Presto**
Élégant et rapide et solide est **Presto**
Le classeur idéal est le classeur **Presto**

CARTEL en BOIS SCULPTÉ

Noyer ciré mat. – Mouvement quinzaine. – Sonnerie sur gong.

D'une utilité incontestable, très décorative, d'un art et d'un goût parfaits, cette magnifique pièce d'horlogerie a sa place indiquée dans toutes les familles.

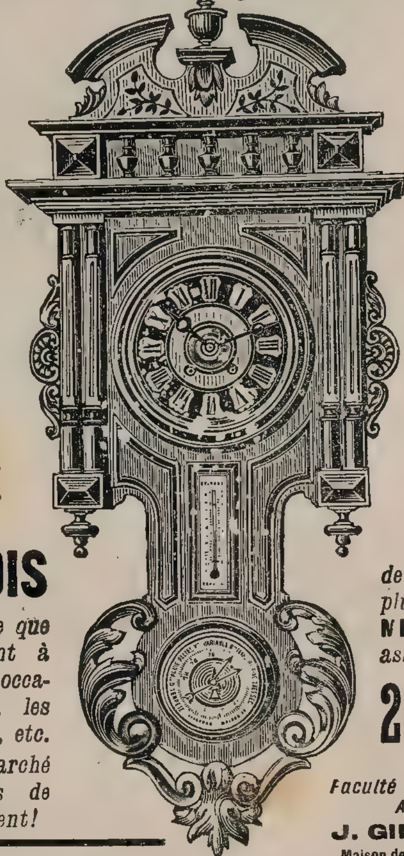
D'une qualité irréprochable au point de vue mécanique et d'un travail soigné dans tous ses détails, le **CARTEL** *que nous vous recommandons ici, aimables Lectrices et chers Lecteurs, doit être considéré comme une des pièces les plus avantageuses de notre assortiment.*

Son prix, excessivement réduit, n'est que de **88** francs *payables à raison de*

4 FRANCS par MOIS

sans aucuns frais, c'est-à-dire que nous conservons entièrement à notre charge tous les débours occasionnés par les emballages, les ports, les encaissements, etc., etc.

Ce prix est d'un bon marché exceptionnel, ces conditions de paiement n'ont aucun précédent!



La gravure ci-contre ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de la beauté de l'objet, aussi ajouterons-nous à l'insuffisance du dessin par une description succincte :

Meuble en bois sculpté, noyer ciré mat; dessin de style; sculpture artistique nette et profonde; assemblage soigné. — **Mouvement** d'horlogerie de haute précision; remontoir quinze jours; sonnerie sur gong; cadran en bois, heures émail et aiguilles métal-or. — **Baromètre** anéroïde d'une régularité mathématique et **Thermomètre** au mercure éprouvé. Le tout parfaitement réglé et mis au point, avec garantie absolue de solidité, d'exactitude et de bon fonctionnement.

Dimensions : hauteur totale 96 centimètres, largeur 42 centimètres; diamètre du cadran 18 centimèt., diamètre du baromètre 10 centimètres. hauteur du thermomètre 13 centimètres, largeur 3 centimètres

On le voit, il n'est pas possible de réunir plus de qualités sérieuses, plus d'avantages réels; aussi notre **MERVEILLEUX CARTEL en bois sculpté** *est assuré d'un énorme succès.*

22 MOIS de CRÉDIT

Rien à payer d'avance.
Faculté de retour en cas de non-convenance.
Aucuns frais pour l'acheteur.

J. GIRARD & Cie, 46, Rue de l'Échiquier, PARIS

Maison de Confiance. La Première du genre. Fondée en 1885.



Notre Album de Luxe

contenant les magnifiques **REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES** des **Garnitures de Cheminées, Pendules** et **Cartels** en cuivre massif, bronze métal ou bois sculpté, depuis **40 Fr.** vendus avec **un An** et **deux Ans** de **Crédit** est envoyé **gratis** et **franco** à toute personne qui nous en fait la demande.

J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).

8 Jours à l'Essai

5 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné, déclare acheter à MM. **J. GIRARD & Cie**, *à Paris, le* **CARTEL en bois sculpté** *annoncé ci-dessus, au prix de* **88 fr.**, *payables à raison de* **4 fr.** *par mois, sans autres frais.*

Fait à .... *le* *190*

SIGNATURE :

Nom et prénoms ....

Profession ou qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare de chemin de fer ....

GRATIS ET FRANCO! *Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les* **CATALOGUES GÉNÉRAUX** *spéciaux pour chaque article :* **PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVRERIE D'ARGENT, SUSPENSIONS, GARNITURES DE CHEMINÉE, MONTRES DE PRÉCISION, LIBRAIRIE, ARMES ET FUSILS DE CHASSE, PÊCHE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JUMELLES, BICYCLETTES RUDGE WITHWORTH, MACHINE DE NETTOYAGE PAR LE VIDE,** etc., etc.— ***A tout le Monde :*** **UN ET DEUX ANS DE CRÉDIT**

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris.(Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD.

15e ANNEE — No 13. 10 Centimes 28 Mars 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7. PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA MEILLEURE RÉCLAME, par HAYE.



Durand, pour attirer la clientèle, a fait repeindre sa boutique du plus brillant vermillon ; mais malgré cela, tout le monde dans le quartier va chez...



... son voisin d'en face Dupont, car, comme dit l'astucieux Dupont : « S'agit pas de mettre du rouge partout, s'agit d'en mettre là où il faut ! »

SON SON

— La splendide cloche que vous avez devant vous, *mein herr*, remonte à la plus haute antiquité. Elle a été fondue avec l'airain des casques et des cuirasses que feu notre regretté kaiser, Frédéric Barberousse, conquit sur les Milanais, en l'année 1162, ce qui ne nous rajeunit pas beaucoup!... Elle s'appelle Obertrude. Son alliage est formé de 74 parties de cuivre et de 26 parties d'étain. Son diamètre est de 5 pieds 7 pouces, son épaisseur de six pouces et demi, et sa hauteur, de six pieds huit pouces un quart. Elle pèse 173 quintaux, c'est vous dire, *mein herr*, que si elle tombait sur un de vos doigts de pied, vous n'y verriez plus jamais pousser d'oignons, ha, ha, ha, ha!...

...Ainsi parla, d'un ton nasillard et dolent, l'honorable M. Hochsbibermühl, gardien du beffroi de la petite ville de Schweinbaden, en Bavière. Et les échos de la vieille tour féodale, qu'animait seul le tic-tac pesant de l'horloge, répercutèrent docilement, pour la quinze millième fois, le sempiternel boniment ressassé de père en fils à tous les touristes, avec les mêmes renseignements, terminés par la même plaisanterie... Et, d'habitude, les touristes, troupeau veule et timide, souriaient bénévolement pour ne pas désobliger l'orateur, hochaient la tête en jetant sur Obertrude un regard flou et poursuivaient leur visite sans en demander davantage... Mais cette fois-ci — miséricorde! quel événement imprévu! quel coup d'éclat! — les deux étrangers à qui M. Hochsbibermühl faisait les honneurs de son beffroi, ne bougèrent pas, lorsqu'il voulut les guider, selon le programme invariable, vers l'escalier de la plate-forme. Ils demeurèrent obstinément plantés devant la cloche, non pas comme des rêveurs dilettantes, absorbés dans quelque songe romantique ou dans l'évocation des temps passés, mais bien dans l'attitude nettement et sciemment expectative de gens qui n'ont pas encore lieu d'être satisfaits, et qui attendent qu'on leur en donne pour leur argent.

Et M. Hochsbibermühl eut l'intuition que ce devaient être deux Américains, car les races latines, et en général les hommes du vieux monde, ne sauraient avoir de ces tranquilles audaces... Savoir exiger intégralement ce pourquoi l'on paye, constitue, en effet, dans notre hémisphère, un manque d'éducation qui confine au cynisme et à la goujaterie, et qui demeure l'apanage des peuples frustes... Le barnum d'Obertrude se sentit vaguement choqué par la désinvolture impertinente avec laquelle les deux gentlemen continuaient à examiner la cloche plus longtemps que les autres visiteurs n'avaient coutume de le faire: le laps de temps congru que leur accordait la tradition immémoriale était écoulé; ils avaient du toupet, vraiment, d'oser s'attarder de la sorte, alors que l'ordre normal du programme exigeait qu'ils montassent dare-dare au sommet de la tour, pour visiter la plate-forme du guetteur!... Leur guide crut devoir les rappeler au sentiment de la pondération, et il leur dit avec une autorité impressionnante:



M. Hochsbibermühl, à la vue de ce petit sacrilège, eut un haut-le-corps et s'avança comme pour faire un rempart de son corps à la cloche.

— Par ici, Messieurs!

Peine perdue, ces messieurs ne se laissèrent pas influencer par cette objurgation presque comminatoire. Sans même lui prêter un sou d'attention, ils baragouinèrent entre eux dans leur idiome natal, et le plus jeune allongea à Obertrude une chiquenaude irrespectueuse. M. Hoschbibermühl, à la vue de ce petit sacrilège, eut un haut-le-corps indigné, s'avança comme pour faire à l'auguste cloche un rempart de son ventre, et ouvrit une bouche rébarbative toute prête à lancer l'anathème...

Mais il réfléchit à temps que le susdit anathème risquait de nuire à son pourboire, et que peut-être ces voyageurs, peu *calés* en allemand, avaient mal compris ses explications touchant la cloche... Alors, au lieu de fulminer, il recommença l'antienne:

— ...Son diamètre est de cinq pieds sept pouces, son épaisseur de six pouces et demi, et sa hauteur de six pieds huit pouces un quart. Elle pèse...

— Assez, assez, mon ami!... interrompit, sans vergogne, celui des deux Yankee qui répondait, si vous le voulez bien, au nom de master Noggs... Son diamètre, sa hauteur, son poids, mais nous nous en moquons, qu'est-ce que ça peut bien nous faire? Ce n'est point cela qui nous intéresse, nous attendons autre chose.

— Quoi? bégaya M. Hochsbibermühl, aux trois quarts suffoqué... Quoi?... Qu'attendez-vous de plus?

— Son son! déclara froidement le deuxième gentleman, qui se nommait, à n'en pas douter, M. Trott-Bobby...

— Hein? Son son?

— Parfaitement son son! Le son de la cloche, comprenez-vous?

— Oui... Eh bien?

— Eh bien! nous désirons l'entendre... La lecture de notre guide nous a révélé qu'Obertrude possède d'étonnantes particularités acoustiques: il paraît que quand elle sonne à la volée, elle émet, sur un minimum de cinquante-sept vibrations à la seconde, des ondes en *fa* dièse, qui, par un phénomène extrêmement rare de bémolisation spontanée, se propagent en *la* mineur, et dont l'octave de la quinte ne se confond pas avec le double octave de la tierce, ce qui est une chose tout à fait étrange... Veuillez, s'il vous plaît, faire sonner cette cloche...

— Jamais! glapit avec une sorte d'épouvante M. Hochsbibermühl, blêmissant, rougissant, bondissant... Jamais...! Vous êtes fous!.. Jamais...

— Nous sommes venus à Schweinbaden, exprès pour entendre la cloche... Faites-la sonner, il faut qu'elle sonne tant que nous sommes là: nous voulons, à tout prix, avoir entendu ce phénomène extrêmement rare!

— Mais je n'ai pas le droit d'y toucher, cela m'est formellement interdit! se récria énergiquement M. Hochsbibermühl... Inutile d'insister *mein herr*, votre demande est impossible, absolument impossible: Obertrude ne sonne jamais, qu'à titre exceptionnel... Et quand, de loin en loin, sa voix formidable se met à bourdonner au-dessus de nos têtes, cela veut dire qu'un grand événement s'est accompli ou va s'accomplir dans le royaume... par exemple que la guerre est déclarée, que l'Empereur a eu une indigestion, qu'un prince héritier nous est né, ou bien encore qu'un incendie vient d'éclater dans la ville ou les faubourgs de Schweinbaden... Mais vous, *mein herr*, vous n'êtes pas, sauf votre respect, un grand événement; et si j'étais assez fou pour déférer à votre désir, vous verriez d'ici un quart d'heure toute la contrée en révolution; ce serait un scandale



... Mais hélas, ce fut en vain que les deux Américains triomphants essayèrent de percevoir les subtilités du phénomène acoustique signalé par leur guide.

inouï et sans précédent où je perdrais mon honneur et ma petite situation: car le bourgmestre n'attendrait même pas que je sois descendu pour signer mon renvoi immédiat... Non, non, non, vous aurez beau faire et beau dire, je ne connais que ma consigne: Obertrude ne sonnera pas!

— Elle sonnera quand même! affirma M. Noggs.

— Nous entendrons son son malgré vous! renchérit M. Trott-Bobby..

Et, sur ces paroles péremptoires, les deux touristes, renonçant à vaincre, par la persuasion, la corruption ou l'intimidation, l'entêtement opiniâtre du gardien, se retirèrent en proie à une rage froide, qui décuplait, qui centuplait leur désir d'entendre, coûte que coûte, la voix d'Obertrude..

Pour atteindre ce but, ils ne pouvaient malheureusement ni déclarer la guerre à l'Allemagne, ni provoquer chez l'Empereur une indigestion, ni faire naître spontanément un prince héritier... Restait le quatrième motif indiqué, par M. Hochsbibermühl: l'incendie. *L'incendie!*

Lorsqu'il s'agit de remplir une gageure, de satisfaire un caprice, de gagner un pari ou de relever un défi, il n'y a pas à tergiverser: il faut ce qu'il faut, et il n'y a que les mollusques qui tergiversent! Et allez donc!...

Le soir de ce jour mémorable, un peu avant minuit, à l'heure où M. Hochsbibermühl, croyant s'être à jamais débarrassé de ses deux outrecuidants visiteurs, dormait fièrement sur ses lauriers, — le veilleur nocturne posté dans la tour du beffroi remarqua soudain une vive lueur qui apparut au-dessus d'un vaste immeuble situé au coin de la Gundelstrasse.

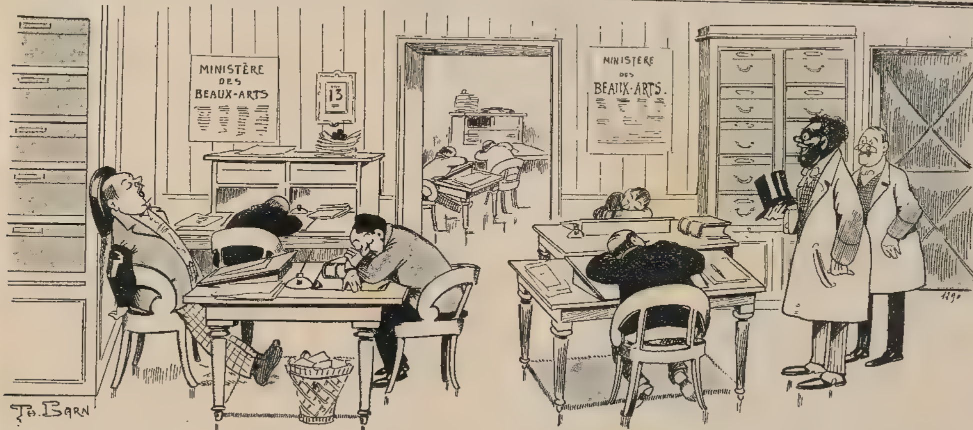
Il n'eut que le temps de donner l'alarme... Déjà la masure, qui était en bois et en torchis, flambait comme un cent de cotrets: ce fut un superbe incendie, qui d'ailleurs ne fit pas de victimes, — MM. Noggs et Trott-Bobby ayant eu soin de ne mettre le feu qu'à une baraque inhabitée, pour forcer Obertrude à sonner le tocsin...

Et, bon gré, mal gré, Obertrude sonna le tocsin.

Mais hélas, ce fut en vain que les deux Américains triomphants essayèrent de percevoir les subtilités du phénomène acoustique signalé par leur guide: les ondes en *fa* dièse propagées en *la* mineur, et l'octave de la quinte distincte de la double octave de la tierce, n'émerveillèrent que médiocrement leurs oreilles désappointées; et ils durent s'avouer que, contrairement à leur espoir, cette cloche sonnait comme une vieille casserole, et que le moindre pot fêlé leur eût à coup sûr procuré des sensations tout aussi musicales...

Néanmoins, ils furent contents parce que c'était tout de même une belle victoire d'amour-propre.

Robert FRANCHEVILLE.



— Ici, nous sommes au ministère des Beaux-Arts. — Ah!... J'aurais plutôt cru des... *Laids-Arts.*

Pêle-Mêle Causette

Le timbre de quittance fut provisoirement institué après la guerre.

Il dure encore.

Cela démontre, une fois de plus, qu'en France rien n'est plus durable que le provisoire.

Mais en l'espèce, faut-il s'affliger de la perennité de cet impôt, ou convient-il de le laisser subsister encore?

Eh bien! dût-on me lapider pour mon arriérisme, j'estime que le timbre de quittance présente de multiples avantages, et qu'il faut se garder de priver le Trésor d'une source de revenus qui, tout compte fait, ne présente que bien peu d'inconvénients.

Beaucoup de personnes battent des mains dès qu'il est question d'abolir un impôt. Rien n'est plus agréable, en effet, que de s'affranchir d'une redevance pécuniaire. Si la question ne présentait que le seul côté de la détaxe, ce serait parfait. Mais comme, malheureusement, un dégrèvement quelconque nécessite l'aggravation d'un autre impôt ou la création d'une nouvelle contribution, c'est en somme bonnet blanc ou blanc bonnet.

Il ne s'agit donc pas simplement de supprimer l'impôt du timbre, mais de choisir entre lui et un autre impôt.

Or, quel impôt serait plus léger à supporter que celui-là? Pour ma part, je n'en vois pas. J'estime, au contraire, et j'ai déjà eu l'occasion de le dire, que de toutes les formes de la contribution' il n'en existe pas de plus supportable que le timbre.

Il n'est pas douteux, cependant, que tel qu'il fonctionne actuellement, il présente certains vices.

Ainsi, la fixation à dix centimes de tous les timbres de quittance, quel que soit le montant acquitté, est illogique et injuste. On admet difficilement qu'un paiement de dix francs supporte la même charge qu'un paiement de dix mille francs. Il y a disproportion flagrante. Il est inique également qu'un paiement de la main à la main échappe au timbre.

Voici, par exemple, un grand médecin, chez lequel défilent les consultants. Chacun laisse discrètement sur sa table une pièce de vingt francs, si ce n'est deux. Cet argent-là est affranchi de l'impôt du timbre. Pourquoi? On se le demanderait vainement.

La réforme à instituer constituerait, par conséquent, à proportionner le timbre au montant de la somme versée, et à généraliser son emploi pour tous les paiements sans exception

On aura ainsi un impôt sur le revenu qui se comparera avantageusement avec celui de M. Caillaux.

Et, en effet, quel est le reproche le plus grave qu'on puisse adresser à l'impôt sur le revenu, tel qu'il est préconisé par le gouvernement?

C'est l'impossibilité matériellement absolue de l'appliquer sans inquisition, sans atteinte, par conséquent à la liberté individuelle.

Le timbre de quittance est exempt de ce défaut capital.

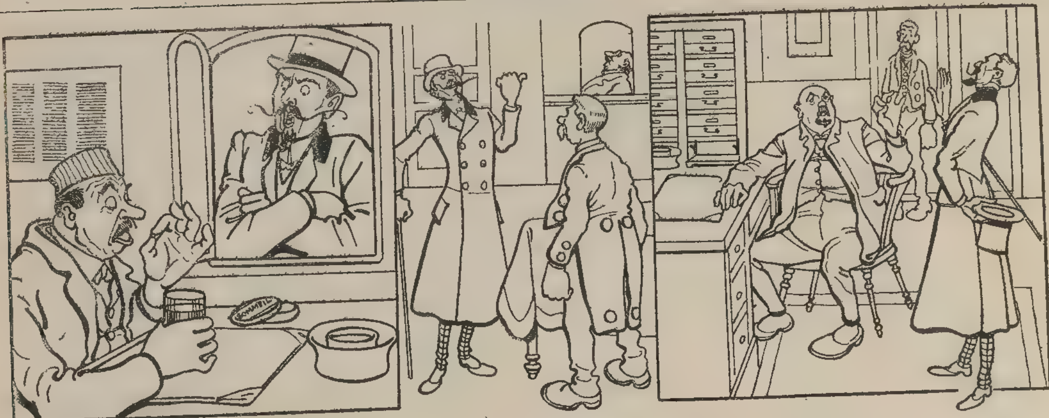
D'autres considérations encore militent en sa faveur.

L'impôt direct, quel qu'il soit, exige de la part de celui qui y est astreint, le souci d'une réserve spéciale. Il faut que le contribuable s'astreigne à épargner dans le courant d'une année, la somme déterminée qu'il aura à verser entre les mains du receveur.

Or, la tentation de jouir de l'argent gagné est souvent plus forte que les conseils de la prudence.

Mettre de côté pour l'Etat une partie de ce qu'on gagne, alors que justement cet argent vous serait si utile à quelque acquisition impérieuse, c'est faire sur soi-même un effort dont on est souvent incapable.

Et la fâcheuse feuille de contributions vous arrive fréquemment dans le moment qui vous est le plus inopportun.



LA VIE DE BUREAU

M. PUBLIC. — Qu'un employé vaincu par la chaleur s'endorme, je l'admets encore. Mais celui-ci a le toupet de prendre des pilules pour appeler le sommeil. C'est par trop se moquer du public.

— Garçon, conduisez-moi auprès du chef de ce bureau.
— Bien, Monsieur.

LE CHEF. — Etes-vous bien sûr que ce sont les pilules qui l'ont fait dormir?
— Absolument certain.
— Monsieur, je vous remercie de m'avoir prévenu. Garçon, allez me chercher cet employé.



— Ah! c'est vous Lempoté. Est-il vrai que vous prenez au bureau des pilules qui vous font dormir?
— Oui, Monsieur, je l'avoue.



— Alors, donnez-m'en donc une ou deux. Figurez-vous que je ne puis arriver à fermer l'œil de la journée.

De là ces sommations et ces contraintes qui pleuvent sur les moins riches.

Quel soulagement, si un fonctionnaire pouvait se trouver là à côté de vous, lorsque vous touchez de l'argent, et sans vous déranger, prélever à ce moment même la parcelle qui lui est due.

Eh bien! le timbre de quittance c'est précisément ce fonctionnaire.

Il prend sa quote-part à la source, au point précis où vous en souffrez le moins. Il vous affranchit de la nécessité d'épargner pour le percepteur.

Avec lui, pas de sommations, pas d'amendes, pas de pertes de temps (et le temps c'est de l'argent) dans les bureaux du percepteur.

L'impôt fonctionne automatiquement.

On pourrait donc dire du timbre de quittance que c'est l'impôt idéal, si ces deux mots: impôt et idéal ne juraient pas de se trouver réunis.

Le meilleur impôt est évidemment celui qu'on ne paye pas.

Mais puisqu'il faut absolument qu'on en paye, le mieux est de choisir le plus équitable et le moins douloureux.

Le timbre de quittance atteint ce but, mieux que tant d'autres.

Fred ISLY.

ÉGALITÉ

Mme Legros a interdit à ses enfants l'accès de la cuisine. Cette mesure de rigueur fut une désolation pour Bob et Lili.

Songez à toutes les bonnes odeurs de rôti, aux fumets délicieux des soupes qui mijotent, ou des pâtes qui croustillent dont l'arrêt fatal les privait brusquement.

Après les premiers moments de stupeur, Bob et Lili songèrent à aviser, car il est contraire à la nature des enfants d'accepter docilement une privation, surtout de cette importance.

Il y avait, à côté de la cuisine, une chambre, sorte de fumoir, mais qui servait plutôt de débarras ou de salle de jeu pour les enfants.

Bob, plus entreprenant que sa sœur, eut une inspiration. La chambre n'était séparée de la cuisine que par une vieille cloison dont les planches disjointes laissaient des jours.

Une bonne pesée dans un coin de la cloison et aussitôt une ouverture suffisante pour y passer le nez fit son apparition.

Bob procéda sur le champ à une expérience. Il introduisit son appendice nasal dans l'ouverture et celui-ci en revint quelques instants après tout imprégné de l'arome d'un civet de lièvre.

Ainsi, la difficulté était tournée, et le front des enfants reprit sa sérénité.

A quelques jours de là, Mme Legros entendit soudain le bruit d'une dispute, puis celui d'une claque, et, finalement les sanglots de Bob. C'était lui, à n'en pas douter, qui avait essuyé la claque.

Mme Legros s'empressa vers la chambre mitoyenne de la cuisine, où elle trouva Bob en larmes et Lili toute agitée.

— Que se passe-t-il? demanda-t-elle avec autorité.

Lili prit la parole:

— C'est Bob qui triche, affirma-t-elle.

Et montrant l'ouverture, d'où pénétrait dans la chambre le subtil parfum d'une tarte aux abricots.

— Il a reniflé cinq fois de suite, et ne m'a laissé renifler qu'une seule fois.

Mme Legros, plus amusée qu'elle ne voulait le laisser paraître, se tourna vers Bob pour l'engager à s'expliquer.

— Elle ment, fit Bob, je ne triche pas... Seulement, j'ai un gros rhume, et elle sait très bien que je ne peux pas renifler autant en cinq fois qu'elle en une.

* * *

Plus raisonnable

Deux amis se rencontrent après l'absence assez longue de l'un d'eux.

— Tiens, ce cher Adalbert!
— Ah! c'est toi, Julien!
— Et comment vas-tu?
— Pas mal, merci.
— Tu t'es marié à ce que j'ai su.
— Mon Dieu! oui.
— Toutes mes félicitations, mon cher, avec la baronne des Créneaux, naturellement?
— Mais non.
— Ah! je croyais, pourtant...
— Oui, je devais l'épouser, mais quelques jours avant le mariage, j'ai appris qu'elle se faisait faire cinquante mille francs de toilettes par an, alors, tu comprends...
— Naturellement! mais qui donc as-tu épousé?
— Sa couturière.

* * *

Méprise

Une dame, visitant un asile d'aliénés, semblait beaucoup s'intéresser aux pensionnaires et leur posait différentes questions:

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici, mon brave homme? demande-t-elle à un homme âgé à l'air patriarcal.

— Douze ans, madame, répondit le bon vieillard.

— Et vous plaisez-vous ici?

— Oh! oui, madame, surtout si je considère la situation que j'y ai trouvée.

— Quelle situation? demanda la dame, étonnée, croyant entendre quelque réflexion de fou.

— Celle de médecin de l'asile, répondit en souriant le monsieur âgé.



TOND' LES CHIENS

La distraction du vieux tondeur.



LE PORTRAIT DU SOURD-MUET

— C'est absolument frappant!... On croirait qu'il va se taire!!!

MODERNISME

Placide est veuf et va se remarier. Il a un jeune fils auquel il fait part de la nouvelle:

— Eh bien! Bob, tu vas avoir une nouvelle maman! Que penses-tu de cela.

BOB.—Combien nous apporte-t-elle en dot?

* * *

Un désir mal réalisé

Un très vieux célibataire, fort riche, se décida, un jour, à prendre femme.

A ses amis, qui s'étonnaient de le voir se marier à son âge avec une jeune personne, il répondait!:

— Que voulez-vous! je n'ai plus longtemps à vivre. Quand je mourrai, je serai bien aise d'avoir à mes côtés une femme pour me fermer les yeux.

Le mariage eut lieu, et peu de temps après ses amis lui demandèrent si les choses se passaient suivant ses désirs:

— Pas tout à fait, fit avec une moue le brave homme. Je me suis marié pour que ma femme me ferme les yeux, mais je m'aperçois qu'elle me les a ouverts.

Courrier Pêle-Mêle

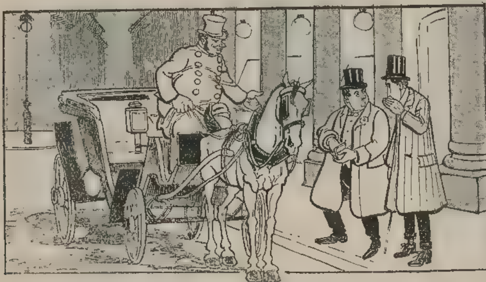
Les cheveux blancs.

Monsieur le Directeur,

J'attendais qu'une plume plus autorisée que la mienne vînt traiter la question des cheveux blancs — la *canitie*, qu'il ne faut pas confondre avec la *calvitie* (chute des cheveux) — mais puisque je ne vois, depuis longtemps, aucun article répondant à la demande de M. G. G., insérée dans le *Pêle-Mêle* du 24 janvier dernier, voici ce que je sais de cette affection.

Le blanchiment des cheveux n'est rien autre qu'un *phénomène morbide sans rapport avec l'âge de l'organisme*. Cette affection, dont la cause a été découverte par un des plus grands savants de notre époque, le docteur Mentchnikoff, sous-directeur de l'Institut Pasteur, est due à un microbe, dénommé, pour la circonstance, « chromophage », mot qui signifie: « qui mange la couleur ». Ce sont, en effet, les chromophages qui détruisent le pigment qui colore les cheveux en brun, en roux, en blond. Les cellules du cheveu produisent du pigment continuellement: il suffit donc, pour recouvrer la coloration perdue, de tuer le microbe. Mais ce n'est pas chose facile. Le docteur Mentchnikoff, autant qu'il m'en souvient, a constaté que le chromophage ne résiste pas à une température de soixante degrés; mais allez donc plonger la tête dans une température pareille, et ce, pendant un temps suffisant. Peut-être y arriverait-on avec des étuves spéciales à chaleur sèche. En tout cas, les teintures que l'on emploie habituellement ne sont qu'un expédient: elles modifient la couleur du cheveu, mais ne détruisent pas le microbe, ni n'empêchent son retour.

Je signale, pour terminer, que des individus viennent au monde avec des cheveux blancs;





LE CŒUR HUMAIN

LE PROVINCIAL. — Cinq sous de pourboire, est-ce assez?
— Oh! non, on donne dix sous. Pensez donc, le pourboire est le seul gain de ces gens-là!

LE PROVINCIAL. — Mais, dites donc, j'ai remarqué que vous n'aviez donné que deux sous à l'ouvreuse. Le pourboire n'est donc pas son seul gain?
— Si, seulement il y avait tellement de monde qu'elle ne pouvait pas voir ce que je lui donnais.

on dit qu'ils sont *albinos*, l'albinisme est tout simplement l'absence du pigment dont j'ai parlé plus haut.
Recevez, etc.

R. COEFFIER.

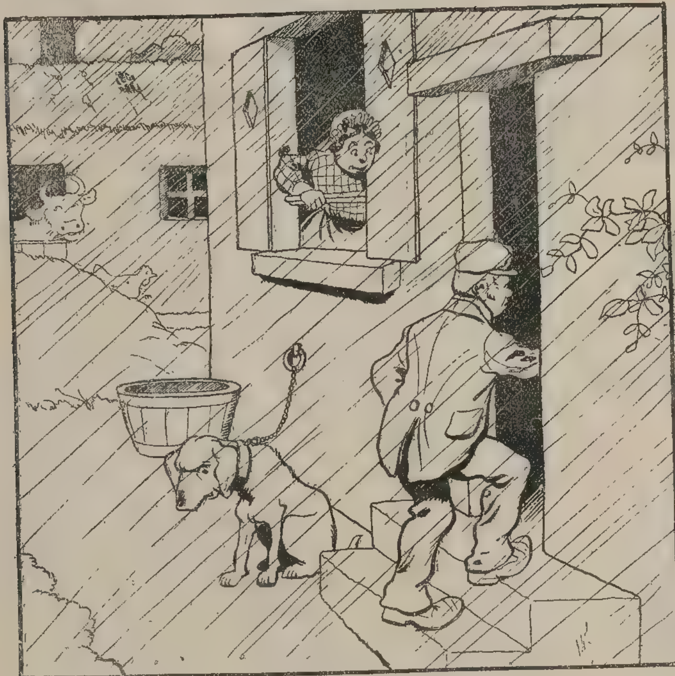
Nous acquiesçons volontiers aux explications données ici par notre correspondant, mais nous serions cependant curieux de savoir pour quelles raisons ce microbe chromophage ne commence à manifester sa présence que lorsque le sujet a atteint l'âge mûr ou, souvent, l'a dépassé?

(N. D. L. R.)

Rubis sur l'ongle.

Monsieur le Directeur,
Voici, en deux mots, l'origine de l'expression « Payer rubis sur l'ongle ».
On a dit d'abord: « Vider un verre rubis sur l'ongle », c'est-à-dire entièrement, de façon qu'il n'en reste qu'une goutte à peine, laquelle, versée sur l'ongle du pouce, forme comme un rubis. De là, payer rubis sur l'ongle, c'est-à-dire intégralement, sans plus rien devoir ou à peu près; et, enfin, par un abus de langage, payer régulièrement, exactement, aux échéances. C'est ce dernier sens qui a prévalu, ce n'est pas le plus exact, comme on vient de le voir
Recevez, etc.

D. A. TRIANTAPHYLLOS.



BON CŒUR

— Rentre, mon chéri... il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors!

Un Cœur humain qui se promène

Les journaux ont annoncé récemment qu'on venait d'arrêter, à Vienne, en Autriche, un nommé Prochatska, qui avait vendu, il y a quelque temps, un cœur humain renfermé dans une urne en bronze, portant, sur une de ses faces la date du 14 mars 1835.

Mais ce qu'on n'a pas dit, c'est qu'on a de fortes raisons de supposer que le cœur enfermé dans cette urne n'est autre que celui de l'Empereur d'Autriche François Ier. Celui-ci mourut à Vienne le 2 mars 1835. Son cœur, placé dans une urne, en tous points semblable à celle qui a été vendue par Prochatska, avait disparu depuis quelque temps de l'église des Augustins, de Vienne, où il avait été déposé à l'époque.

L'empereur d'Autriche François Ier était le père de l'archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, qui, après la bataille de Wagram, en 1809, épousa Napoléon Ier et lui donna un fils connu sous le nom du duc de Reichstadt et plus familièrement sous celui de l'*Aiglon*.

***

Les ennemis des serpents

Malgré la découverte et l'emploi de plus en plus généralisé du sérum antivenimeux, il faut encore compter avec les serpents. Nos agriculteurs et nos chasseurs le savent bien.

Et, en effet, on n'aurait qu'à consulter la statistique des morts causées, en France, par le fait des reptiles, pour savoir qu'ils constituent un danger réel et bien propre à arrêter l'attention des savants.

On ne rencontre, cependant, dans notre pays, que deux variétés venimeuses: la vipère aspic et la vipère péliade. En sorte que nous sommes privilégiés, comparativement à la plus grande partie des autres nations.

Rappelons qu'aux Indes anglaises, pour ne citer qu'elles, le nombre des indigènes tués par les morsures de serpents atteint, en moyenne annuelle, le chiffre formidable de 10.000.

L'Amérique abonde, elle aussi, en ces animaux nuisibles. Certains Etats de l'Amérique du Nord sont, notamment, infestés de crotales. Au point que l'opinion publique s'en est émue avec excès, et qu'un comité scientifique a mis à l'étude les moyens d'assurer la destruction de ces reptiles.

Ce n'est pas la première fois que ce problème s'offre à l'intelligence humaine. On s'est, à plusieurs reprises, efforcé de découvrir des

ennemis des serpents, et de favoriser leur acclimatation.

Le plus connu dans l'antiquité ce fut le porc. Cet animal dévore toujours un reptile avec plaisir. Mais pour que son œuvre soit efficace, il faudrait qu'il vive à l'état semi-sauvage, et les éleveurs ne se soucient pas d'abandonner leurs porcs à la cupidité de leurs voisins.

Il fallut trouver autre chose. Et l'on s'efforça de combattre les serpents par les plantes et par les animaux qui leur sont funestes: ces deux règnes fournissent, en effet, des ennemis du serpent.

Il y a une trentaine d'années, on utilisa aux Antilles, notamment à la Martinique où les serpents abondaient, une plante que certains nègres préconisèrent. Il semble que ce soit l'*ophiorhisa mitreola* de Linné, de la famille des gentianées.

Des témoignages dignes de foi, et l'expérience des colons avaient établi que le serpent ne se trouvait jamais ou presque jamais dans les champs de canne à sucre, où croît cette plante, tandis qu'il pullulait aux endroits où elle n'existait pas.

Il y aurait lieu, semble-t-il, d'atteindre à une certitude concernant ce qu'on appelait, à la Martinique, la plante *serpentifuge*. Dans un ancien journal local, que nous avons sous les yeux et où il en était traité, on supposait que cette gentianée avait la vertu de stupéfier le serpent, de le chloroformer, en quelque sorte, ce que son instinct le portait à éviter en fuyant la contrée.

Il faut citer encore, parmi les animaux, la mangouste de l'Inde et de l'Afrique. Cette sorte de martre, connue encore sous le nom d'*ichneumon*, fut vénérée des anciens Egyptiens, pour la guerre qu'elle faisait aux reptiles de toutes sortes, principalement aux serpents, et l'on a déjà tenté — mais sans succès jusqu'à présent — d'acclimater ces espèces dans les Antilles. N'oublions pas l'ibis, oiseau voisin de la cigogne.

Mais il semble bien que la préférence doive être accordée au *secrétaire* ou « mangeur de serpents ».

Cet oiseau, qui vit dans l'Afrique Australe peut, en quelque sorte, être considéré comme une providence des contrées infectées par les reptiles. Apparenté aux busards, il doit son nom de secrétaire à la longue huppe qu'il porte à l'occiput et qui lui donne de la ressemblance avec ces écrivains d'autrefois qui logeaient leur plume d'oie derrière l'oreille, dans les intervalles de repos.

Ailleurs, il est connu sous le nom de *messager*, à cause des longues marches qu'on lui voit faire sur le bord des fleuves.

Il a le bec crochu, robuste et très fendu. Ses pattes, très longues, sont emplumées et son torse et ses doigts sont munis de larges écailles. Sa manière de combattre les gros reptiles venimeux est des plus curieuses.

Ses ailes lui servent moins pour voler que pour combattre. Munies de proéminences osseuses, elles constituent pour lui, non seulement une sorte de bouclier, mais encore des armes offensives plus redoutables que des serres.

Il atteint les serpents à la course. L'oiseau, une fois en présence de son ennemi, développe une de ses ailes, et la ramène devant lui, pour s'en couvrir tout entier. De l'autre aile, il assène au serpent, qui se dresse en sifflant, de vigoureux coups si multipliés qu'il lui brise enfin la colonne vertébrale. Aussitôt l'oiseau enlève lestement sa proie avec son bec et le lance en l'air. Le serpent retombe brisé sur le sol et l'oiseau le dépèce avec sécurité.

Cet animal si utile est, affirme-t-on, facilement apprivoisable. Au cap de Bonne-Espérance, on s'en sert dans les basses-cours pour détruire les rats et les reptiles. On en acclimata jadis avec succès à la Martinique. Et puis, la négligence interrompit ces essais. Pourquoi ne les reprendrait-on pas?





CAVALIER D'OCCASION

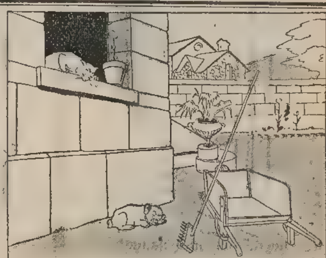
Le Loueur. — Veuillez payer d'avance.

Le Cavalier. — Avez-vous donc peur que je ne vous ramène pas votre cheval?

Le Loueur. — Oh! que non. C'est simplement pour éviter une longue course à pied.

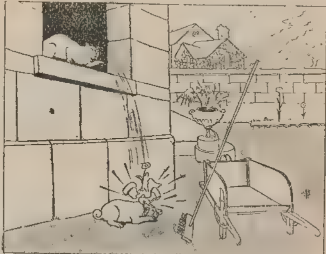
Le Cavalier. — Je ne comprends pas!

Plus tard, il comprit que le loueur avait dit vrai.



CHIEN ET CHAT

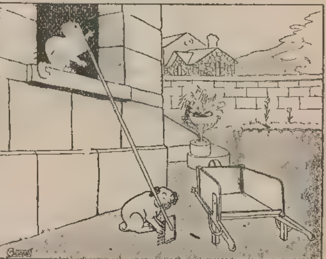
Le Chat. — Il dort!...



...Jetons-lui des fleurs... V'lan!



Le Chien. — Attends un peu, je vais prendre ma revanche!



Voilà!

A L'INSTAR DES ÉTATS

Pour comprendre la beauté des usages internationaux, essayons de nous imaginer ce que seraient nos rapports avec nos voisins, si nous suivions l'exemple des Etats européens.



La paix armée.



Etablissement d'une ambassade...



...avec service d'attachés et d'espionnage.



L'équilibre européen. Réception qui suscite la méfiance d'un ancien allié.



La guerre éclate. Alliance entre quatre locataires contre un seul.



Indemnité de guerre. C'est l'endommagé qui paye les pots cassés.

RIEN NE SE PERD

Le travail n'est jamais stérile... il profite toujours à quelqu'un.



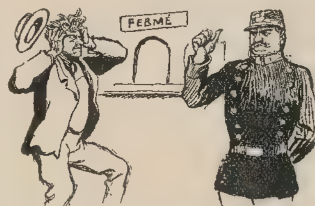
Ce pauvre artiste a peiné toute sa vie, sans jamais retirer un sou de son labeur. Il a donc fait du travail inutile.



Non pas, car quelques années après sa mort, il a fait la fortune de plusieurs marchands de tableaux.



Il a valu la vogue et la décoration à un critique d'art, qui a écrit deux volumes pour commenter l'œuvre de l'artiste et expliquer les intentions que celui-ci n'avaient jamais eues.



Ce petit artisan, qui a amassé sou à sou, par son travail, une petite fortune, que des spéculations ont engloutie, a-t-il fait du travail inutile?



Non, car il a permis à un joyeux financier de gagner la République Argentine, et d'y faire bombance à sa santé.



Le gain de ce contribuable passe tout entier en impôts. Son labeur aura donc été stérile!



Non pas, car il permet à son député de toucher 15.000 francs.



Ce famélique répétiteur qui, dans sa mansarde, passe ses nuits à faire une pièce en cinq actes; celui-là, par exemple aura travaillé en pure perte.



Non, pas même lui! Car cette pièce, une fois signée d'un écrivain connu, rapportera au signataire la forte somme.



Le labeur de ces malheureux grévistes, obligés de courir de réunions en réunions, et de se surmener, aura-t-il, si la grève échoue, été inutile?



Que non pas! Il aura permis aux meneurs de vivre confortablement et bourgeoisement.

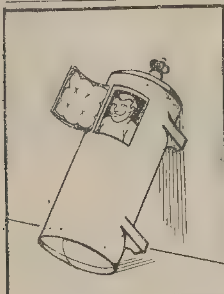


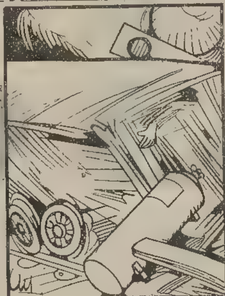


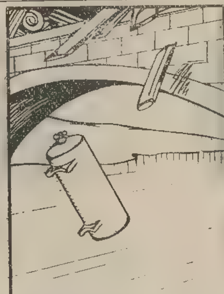
UN MARI MODELE

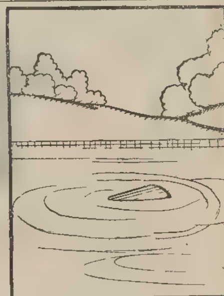
— Ma femme m'envoie chercher un balai.
— Voici l'article le plus avantageux... c'est 1 fr. 50 et 2 francs avec un manche de rechange, si vous voulez.
— Oh! non, c'est inutile.

(*Dix minutes après*). — Ma femme m'envoie chercher un manche de rechange pour le balai que j'ai pris tout à l'heure...









COMMENT JE VOYAGE

Je tiens, tout d'abord, dans mes déplacements en chemin de fer, à n'être pas victime des accidents qui arrivent si fréquemment sur les voies ferrées. Je m'enferme dans une boîte métallique bien capitonnée, close et à circulation d'air.

On me transporte dans le compartiment que j'ai loué pour moi seul; et, en cas d'écrabouillement, ma boîte résiste admirablement.

L'accident ayant lieu sur un pont, projetterait-il mon cylindre dans l'eau, qu'importe...

...je flotte; peu, il est vrai, car l'appareil est lourd, mais enfin je flotte.









Serais-je retenu au fond des eaux, accroché à quoi que ce soit, une bouée se détacherait d'une cavité de mon tube, et monterait, surmontée d'un drapeau immédiatement déployé.

Autre chose. En voyage, on dépense beaucoup. Je suis économe, et pour ce, ne veux pas avoir trop de facilité à prendre mon argent dans mon porte-monnaie. Ledit porte-monnaie se ferme facilement, mais m'oblige à deux bonnes minutes de patience pour faire jouer son ouverture, douce, mais compliquée. J'ai évité ainsi des dépenses inutiles...

Quand je voyage en des pays éloignés hantés par des fauves, j'entoure toujours ma tente de nombreux piquants de fer. Je puis ainsi dormir tranquille, sans craindre les visiteurs à griffes qui, toujours, restent plus ou moins en détresse sur ma clôture.

Sans en déranger l'installation, je peux traverser ma zone de piquants, grâce à mes échasses et béquilles. J'évite ainsi de me blesser.



J'emporte souvent avec moi mon bidon de verre transparent en forme de lentille. Lorsqu'il est plein d'eau bien claire, et que je le tiens par le goulot, il devient une loupe excellente pour l'étude des végétaux, des petits animaux, etc.



Je soumets à votre admiration mon chapeau de liège. Voyez de quelles agréables et rafraîchissantes hélices tournantes il est entouré!...



J'ai encore un autre moulinet rafraîchissant à hélices; il s'adapte à ma canne contenant un moteur à ressort.



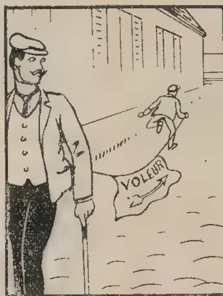
Lorsque je suis dans les montagnes et que des chutes sont à craindre, je laisse traîner derrière moi mon frein...



Si je tombe, mon frein s'ouvre comme vous voyez, il s'accroche et me retient. Un ressort empêche que ce mouvement d'arrêt soit trop brusque.



Ma canne est, ne vous déplaise, un filtre long et creux me permettant de boire dans les cours d'eau les plus saumâtres.



Et voici ce qu'il advient au voleur qui veut me ravir mon porte-monnaie. Le malheureux ignore que ledit porte-monnaie est solidement relié à ma poche



par une ficelle qui se dévide...
Ce qui le signale immédiatement à l'attention de la police dont l'œil est vif, les jambes rapides et la main prompte.

Petits portraits

LE BON MENDIANT

Le mendiant — ne confondons pas avec le pauvre — le mendiant doit être un profond psychologue, comme le représentant de commerce, dont il n'est qu'une variété. L'un et l'autre, en effet, cherchent à circonvenir le client en s'entourant de toutes les déductions adéquates à leur état, pour leur persuader qu'il fait — en échange de son argent — soit *une bonne affaire*, soit *une bonne action*.

Le bon mendiant doit être, non seulement déguenillé, mais sale, autant que possible. Les enfants, notamment. Un moutchachou, avec sa figure, naturellement fraîche et rose, ses dents blanches et son sourire ingénu, n'a guère de chances de faire recette. Il le faut, auparavant barbouiller de crasse. Cela apitoie le bourgeois. — *Dire qu'il n'a même pas de l'eau pour se laver!* Et puis lui faire prendre un air souffreteux. C'est là la grande difficulté. Le gosse, en effet, veut bien être sale, et encore plus que cela, mais il lui est bien difficile de réprimer les élans, les cris, l'enthousiasme, la joie qui sont le propre de son âge. On y arrive pourtant à force de coups.

Eviter aussi, et surtout, qu'il s'exprime en un langage clair. D'abord, cela engagerait le passant à lier conversation: « — Que fait ton père? — Où demeures-tu? — Combien gagnes-tu? », Autant de questions gênantes, surtout si l'interlocuteur appartient à la police. Et puis, cela fait mauvais effet sur le client. Celui-ci, en effet, se sent jaloux.

Mon fils à moi, se dit-il, en est encore à zézayer zentiment. A parler de su-sucre et de bébé câlin à sa tite mè-mère. Que voilà donc, au contraire, un enfant dégourdi! Il se débrouillera bien sans moi. »

Et il passe.

Tandis que si le moutchachou, bien dressé, ânonne sur un ton pleurard:

—M'sieu... eu... rien mangé... siou plaît.... heu...heu... faim!...

Cela va tout seul. Le bourgeois sort son décime.

Même recommandation pour les mendiants d'âge. Ceux-ci, pour la même raison, doivent agiter nerveusement les mâchoires en mâchonnant des mots sans suite. Cela leur évite des frais d'éloquence, et constitue une mise en scène excellente. On peut y joindre un tremblement alcoolique, plus ou moins simulé, des bras ou de la tête. Mais cela n'est pas indispensable. La première condition suffit.

L'essentiel est de bien choisir et le temps et le lieu.

Les endroits fréquentés par les enfants sont un merveilleux terrain de culture pour le microbe de la charité... Mais distinguons!

Les promenades publiques, les squares où les enfants jouent sous la surveillance de leur bonnes, sont absolument stériles. Le mendiant n'y obtient qu'un succès de curiosité. Les enfants font cercle ou s'enfuient, suivant le cas. Les bonnes restent indifférentes. Il en est tout autrement des lieux où les mêmes enfants sont accompagnés de leurs parents. Sorties de distributions de prix, sorties de messes, sont propices au possible. Les parents, encore sous le coup de l'édification des discours ou des sermons, s'empressent d'inculquer les bons principes à leur progéniture et de les leur faire mettre en action:

— Ernest, tu vois là-bas ce pauvre homme avec sa sébille. C'est un pauvre. Rappelle-toi qu'il faut s'aider les uns les autres. Va vite lui porter deux sous.

Ernest se précipite, et, de sa main gantée, laisse tomber son obole. Tout le monde est content.

Toutefois, la naïveté ne perd jamais ses droits. Il arrive qu'un passant au cœur sensible n'ait qu'un louis dans son gousset, et la naïveté d'en demander la monnaie. Puis, l'exemple étant contagieux, que le mendiant, naïf aussi, tire sa bourse et la lui donne.

. . . .

Un bon mendiant, est-il besoin de le dire, doit être exempt de toute infirmité, réelle, tout au moins. Il faut qu'il puisse supporter le froid, la chaleur, la pluie, les courants d'air, enfin toutes les intempéries des saisons. Aussi, quoi qu'il ne semble, le métier est pénible. On n'y résiste guère qu'une dizaine d'années, au bout desquelles un mendiant doit avoir acquis des rentes, sinon il n'y entend rien.

Il est bon que le mendiant choisisse un emplacement et s'y tienne. Il acquiert ainsi, vis-à-vis des confrères, un droit d'occupation qu'il est d'usage de respecter et qu'il peut vendre comme on cède un fonds de commerce ou une charge d'avoué, une fois fortune faite. Ce sont, en effet, les mêmes gens qui toujours donnent. Ces gens constituent la clientèle du mendiant. Ils disent: « J'ai mes pauvres », comme celui-ci dit: « J'ai mes riches ». Ils n'oublient pas, chaque fois, de mettre de côté la monnaie réservée à leur petite charité quotidienne. Si, par hasard, ils l'oublient, ils tiennent à s'en excuser, et ils font bien. Un bon mendiant ne doit pas faire crédit, et savoir rappeler par des paroles amères, voire injurieuses, les ou-

blis, d'une habitude qui constitue entre lui et le passant un véritable contrat moral.

Il nous a été donné de voir un mendiant poussant jusqu'au scrupule le respect de ce contrat. Comme nous lui offrions notre obole, il nous repoussa la main avec dignité « Merci, Monsieur, dit-il, j'ai mes clients! »

Le mendiant, dit Larousse, est celui qui demande l'aumône. Larousse se trompe. Le mendiant est celui qui l'accepte.

Etienne JOLICLER.

DE NOS LECTEURS

La longévité.

Vivre longtemps est un art difficile, dont les hygiénistes n'ont pu établir les règles précises.

D'autre part, on ne sait pas exactement si ce sont les pays froids ou les pays chauds qui fournissent le plus grand nombre de cas de longévité. Après tout, ce sont peut-être seulement les climats tempérés.

Une particularité, constatée par le docteur Burney, de l'Université de Cambridge, c'est la petite taille des centenaires. La règle, paraît-il, ne souffrirait que de rares exceptions.

Le docteur Burney a remarqué aussi que si, en général, les vieillards dorment mal, les aspirants centenaires sont tous d'enragés dormeurs, et ont, de plus, un excellent estomac.

Le savant docteur, dans la revue, *Nineteenth Century*, a relevé, sur 45 cas de vieillesse prolongée, 30 individus jouissant d'une excellente mémoire, 9 qui ont la mémoire médiocre, et 6 qui l'ont mauvaise. Cette observation n'a rien qui doive nous surprendre, car les premières impressions, qui datent de l'enfance consciente, sont celles qui persistent encore chez l'homme au déclin de sa vie.

Pour devenir centenaire, s'agit-il uniquement de suivre un régime sévère d'alimentation?

Et faut-il, comme le fameux Cornaro, peser sa nourriture et se peser soi-même après chaque repas? Fantaisie pure.

En général, les centenaires sont sobres; ils sont aussi, pour la plupart, végétariens et buveurs d'eau. On trouve, cependant, des vieillards très âgés qui n'ont renoncé ni à la viande, ni au vin, ni même à l'alcool. Alors?...

Les femmes occupent une place prépondérante sur la liste des centenaires. Sur 66 cas observés par le docteur Burney, on trouve 43 femmes et 23 hommes, et, parmi ces 23 hommes, un ivrogne incorrigible, que sa pauvreté seule empêche de se livrer d'une façon régulière à son goût pour le gin ou le whisky.

Et quels sont les individus étudiés par le docteur Burney? Sont-ce les riches, c'est-à dire ceux que n'atteignent pas les soucis matériels? Au contraire, ce sont les humbles, voire les malheureux. Considérez plutôt sa statistique: 34 individus exploitent des fermes ou un petit commerce, 22 sont tout à fait indigents, et 4 seulement ont de larges moyens d'existence.

Comme quoi Aristophane était dans le vrai quand il célébrait, dans son *Brutus*, les bienfaits de la pauvreté.

* * *

Les tremblements de terre.

On lit dans Sénèque: « Le port abrite le marin contre la tempête; on peut s'éloigner du fleuve qui déborde; on évite la peste et les épidémies en changeant de résidence: aucun mal n'est sans remède, mais rien ne protège contre le tremblement de terre ».

Et cela est malheureusement vrai.

Le *terremoto*, dont les peuples latins ne prononcent le nom qu'en se signant trois fois, est le plus terrible fléau de notre planète, en même temps celui qui occasionne les plus étranges phénomènes.

En 1812, lors des secousses de Caracas, les habitants se roulaient sur le sol, tels des convulsionnaires, puis se redressaient subitement en se confessant tout haut et en s'accusant de crimes imaginaires.

A Philippeville, en 1856, des gens affolés de peur, devinrent sourds-muets; par contre, à Brousse, des paralytiques recouvrèrent l'usage de leurs membres.

Les animaux eux-mêmes ne se conduisent pas plus normalement. Humboldt raconte que les

HEUREUSES REFORMES

Un édit du préfet de la Seine menace de sévères pénalités quiconque jeterait des épluchures d'oranges sur la voie publique. *(Les Journaux.)*



Un jour, les commerçants d'une ville d'un pays fort éloigné, s'en furent trouver le chef des services municipaux pour se plaindre de l'aspect lamentable des rues.



Ah! combien vous avez raison, dit l'aimable fonctionnaire... A qui le dites-vous!... Je suis honteux en pensant que les étrangers voient un pareil spectacle en arrivant dans notre ville.



Est-il rien de plus lamentable que de voir de pauvres loqueteux faisant un travail que tous les citadins, sans exception devraient faire eux-mêmes! Que serait-ce pour chacun d'entretenir la propreté de son trottoir, de sa chaussée.



Grâce à l'économie faite par cette heureuse réforme, nous pourrions avoir d'élégants inspecteurs qui suivraient tous les passants et...



...leur dresseraient contravention lorsqu'ils laisseraient tomber une épluchure d'orange, un mégot, ou tout autre ordure... Et des peines sévères seraient prononcées contre ces malpropres délinquants!



Enfin — et ce serait là, sans doute la plus nécessaire des réformes — nous obligerions chacun à porter en sautoir un petit étui à ordures, où l'on serait tenu de jeter tout ce qui pourrait salir la voie publique.

La place nous manque pour dire quelle fut la réponse des commerçants. Je crois, cependant, qu'ils n'insistèrent point, et que leur ville resta sale comme devant.

crocodiles de l'Orénoque fuyaient le lit tumultueux de ce fleuve et couraient en mugissant vers la forêt.

En février-mars 1783, dans la Calabre, secouée souterrainement, les hurlements des chiens étaient si puissants et si lugubres qu'on dut ordonner de les tuer.

A Bougies, les rossignols restèrent muets toute une semaine, comme frappés de stupeur.

En décembre 1854, lors du tremblement de terre du Japon, la frégate russe *Diana*, mouillée dans le port de Simova, tourna quarante-deux fois sur elle-même, comme une toupie, ses câbles et amarres rompus dès le premier choc.

A la Jamaïque, les vagues soulevèrent le vaisseau anglais *Le Cygne*, et le lancèrent par delà les flots au-dessus des clochers de la ville.

Les mouvements sismiques modifient aussi le régime des eaux minérales, tarissent des sources qu'ils remplacent par d'autres sources.

En août 1854, les eaux chaudes de Barèges s'élevèrent de dix-huit à vingt-huit degrés, et leur volume passa de 12.000 à 28.000 mètres cubes.

Aucune force naturelle ne peut se comparer aux tremblements de terre pour la rapidité destructive. En moins d'une minute, Mendoza, dans l'Argentine, vit la fin de ses 16.000 âmes.

Les secousse de Thèbes, en 1853, durèrent dix secondes, et suffirent pour détruire toute la ville. Il fallut deux minutes pour anéantir Riobamba, et ses 80.000 habitants. Pour augmenter encore l'horreur de cette catastrophe, le volcan Toungourangua s'ouvrit et roula dans la vallée un fleuve de boue qui engloutit 40.000 Indiens.

Chose curieuse, les murs de Riobambo furent retournés et pas renversés sur les décombres des maisons.

Un des plus terribles tremblements de terre que l'histoire ait enregistrés, celui de Lisbonne, en 1855, dura cinq secondes et coûta la vie à plus de 60.000 Portugais. L'Océan se souleva et causa la ruine de Fez et de Méquinez au Maroc; les ondulations marines se firent sentir à Madère et même aux Antilles, à 1.600 lieues de l'embouchure du Tage.

En 1783, en Calabre, les montagnes s'élevèrent et s'abaissèrent tour à tour. Des habitants furent soulevés de terre et transportés sur les hauteurs voisines; d'autres, qui étaient montés sur des arbres, se retrouvèrent les jambes scellées dans le sol.

Les tremblements de terre sont généralement précédés de grosses pluies. Lézards, serpents, rats, souris, taupes, sortent de leur retraite et courent çà et là, frappés de terreur.

A Naples, en 1805, des nuées de sauterelles traversèrent la ville pour gagner les bords de la mer: les poissons se rapprochèrent du rivage par millions.

Quels furent les présages qui devancèrent l'épouvantable destruction de Messine et de Reggio? On ne tardera pas à les connaître.



LE TUYAU DE SAUVETAGE

Ce qui arriva à M. Legros... ...qui lors d'un incendie... ...fut sauvé par les pompiers.



VISITE AU MUSÉE

La bonne d'ici a de la veine! Si je cassais la vaisselle comme ça, il y a belle lurette que j'aurais mes huit jours.



LES DIFFICULTÉS DE NOTRE LANGUE

Le Président. — C'est un ancien acteur qui fut fort goûté du public.

Le Roi anthropophage. — ...Goûté?... Ah! je comprends, on lui a mangé la jambe!



LE TRUC

— Dites donc, l'ami, il y a là, à côté, un milliardaire qui distribue de l'argent à tous les pauvres estropiés.



— Merci, j'y cours.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Le *boomerang* n'est pas une arme uniquement australienne, puisqu'on l'a rencontrée, à peine modifiée, à la fois dans le Dekkan, en Egypte et en Amérique. Chose curieuse, les indigènes polynésiens et ceux de la Nouvelle-Guinée, ont toujours paru l'ignorer, malgré leur voisinage relatif d'Australie.

— On rencontre, dans le Limousin, une variété de poules dites: « poules sans croupion », fort avantageuse pour les éleveurs, en raison de leur faculté de pondre pendant beaucoup plus longtemps que les autres.

— C'est à tort qu'on a souvent fait passer la piqûre des tarentules comme dangereuse. On sait avec certitude que le venin de ces araignées n'est mortel que pour les insectes qu'elles piquent. Le nom des tarentules leur vient de ce qu'elles se trouvent en grande quantité dans le voisinage de Tarente, en Italie.

— Le taux de la fortune moyenne est, à Cayenne, supérieur à bien des pays. Sur 28.000 habitants, 3.000 familles ont plus de 20.000 francs de revenu. Et c'est sans le secours de la métropole que cette colonie a commencé la mise en valeur de son domaine aurifère. En 1900, elle exportait 196 kilos d'or par mois. Cette production a plus que triplé actuellement. Cependant, sur 80.000 kilomètres d'une terre prodigieusement fertile il n'y a pas 50 hectares en culture; le port de Cayenne n'a point de quais et aucune route ne pénètre à l'intérieur.

— On trouve quelques filons d'écume de mer dans le bassin de Paris, dans le Gard et près de Madrid. Mais ces variétés ont peu de valeur, parce qu'elles sont trop tendres. Les meilleures pipes et les plus coûteuses sont fabriquées avec de l'écume provenant de l'Asie-Mineure.

— Le premier travail de statistique générale, sur l'ensemble de la population européenne, fut ordonné en 1787 par Louis XVI. Il annonça un peu moins de 150 millions d'habitants. En 1805, un recensement donna à peu près 200 millions. Pareil calcul, fait de nos jours, accuserait plus de 300 millions d'habitants.

— Dès le début du dix-neuvième siècle, on fit, à Paris, l'essai d'un grand nombre des systèmes de pavage. Celui qui donna le plus d'espoirs — non réalisés d'ailleurs — consistait en pierres artificielles fondues et moulées, faite d'une composition nommée ferrugine.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

L. D., Compiègne. — Nous vous les avons renvoyés, nous nous étonnons que vous ne les ayez pas reçus.

M. L. Jancau. — 1° Les spécialistes en ces matières ne sont pas d'accord eux-mêmes là-dessus, nous hésitons donc à dresser cette liste par ordre de mérite; 2° parce qu'il n'en eut plus le temps, ni l'occasion, probablement.

N. V. S. — Nous ne saisissons pas très bien ce que vous voulez dire; c'était probablement une mauvaise plaisanterie.

Abonnement 8802. — 1° Non, ce n'est pas nécessaire; 2° comme dans notre feuille de solutions.

M. L. Fleury. — L'exercice seul vous fera acqué[rir] cette souplesse.

M. P. Chaume. — Voyez au Bottin, il y a tou[te] une liste de ces établissements.

M. G. Milard. — Il faut faire la demande d[i]rectement à ces administrations. Renseignez-vous a[u] service du personnel.

Petit Poucet. — Hélas! la plus forte récompen[se] sera incapable de vous procurer ce moyen. Croye[z-]nous, il est plus sage d'y renoncer dès à présent.

H. B. (Orléans). — Insérez une annonce à ce s[u]jet en spécifiant votre désir, vous pouvez ainsi pr[o]voquer une offre de la part d'une de ces société[s].

MM. Harsell, Paris. — Il existe des maisons s'o[c]cupant de faire brèveter l'idée, quant à l'achete[r] c'est une autre affaire. Ces premières maisons vo[us] renseigneront.

M. Vaison. — Envoyez, nous les examinerons v[o]lontiers. Le dernier est bon, faites-en d'autres [du] même genre.



— Vous parlez bien mal de Choze, il vous a pourtant rendu des services pécuniaires.
— Oui, mais il est très riche: il n'a donc aucun mérite à prêter de l'argent.

LE DISQUE PATHÉ

SUPPRIME L'AIGUILLE et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systemes. L'emploi du* SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS
à l'ESSAI

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

DERNIÈRE INVENTION!

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus! Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, desagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

REPRODUCTEUR POUR DISQUES PATHÉ
DIAMÈTRE 21 c/m LE NOUVEAU DISQUE

30 MOIS DE CRÉDIT
6 fr. PAR MOIS

Les Disques PATHE *donnent les plus longues auditions.*

20 Centimes PAR JOUR

LES CONQUÊTES DE LA SCIENCE

Le cylindre de cire a été abandonné pour le disque à aiguilles qui a été abandonné, à son tour, pour le disque à saphir, supprimant l'usure, donnant le ton juste et le souffle vibrant de la voix humaine.

Attention aux grossières imitations allemandes! Comparez la longueur de l'audition, la maitrise du chant et le détail des accompagnements.

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin **l'ultime perfection!**

Le **Phonographe à disques,** le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé**: La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathe est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non-seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque a l'usage. Comme rendement la supériorité du Saphir sur l'aiguille est ecrasante.

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre; la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathe a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathe comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

Description de l'Appareil : 29 x 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile, forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathe avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement reduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complete libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont presentees par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie
46, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS
DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. **Le Roi de Lahore** (*Promesse de mon avenir*), par Renaud.
2. **La Favorite** (*duo du 4e acte*), par Mme Delna et Alvarez.
3. **Les Huguenots** (*Pif-Paf*), pr Aumonier.
4. **Patrie** (*Pauvre martyr ob cur*), pr Delmas.
5. **Rigoletto** (*Comme la plume au vent*), par Affre.
6. **Benvenuto** (*De l'art*), par Noté.
7. **Mignon** (*Elle ne croyait pas*), par Beyle.
8. **Joconde** (*Dans un délire extrême*), par Bouvet.
9. **La Damnation de Faust** (*Voici des roses*), par Dangès.
10. **Carmen** (*Toréador*), par Renaud.
11. **Joseph** (*Champ paternel*), par Alvarez
12. **Les Cloches de Corneville** (*Va petit mousse*), par Vaguet.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

13. **Souhaits à la France** (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par Nuibo.
14. **Je ne sais plus** (*avec orchestre*), Vaguet.
15. **Etoile d'amour** (*avec orchestre*), Vaguet.
16. **Rancœur lasse** (*avec orchestre*), Vaguet.
17. **La Vierge à la Crèche**, par Vaguet.
18. **On a oublié**, par Vaguet.
19. **Le Petit Siffleur**, par Vaguet.
20. **Rêve ou Folie**, par Vaguet.
21. **Mireille**, par Vaguet.
22. **Petits Bambins d'Amour**, par Vaguet.
23. **La Libellule**, par Vaguet.
24. **Trianon**, par Vaguet.
25. **Les Trois Roses**, par Vaguet.
26. **O Sole Mio** (*avec orchestre*), pr Vigneau.
27. **La Chanson de Marinette** (*avec orch.*) par Vigneau
28. **Si tu voulais** (*avec orch.*), par Viannenc.
29. **La Valse rose**, par Mme Jane Merey.
30. **Les Larmes de la Vie** (*avec orchestre*), par Mercadier.
31. **Je vous ai tant aimée** (*avec orchestre*), par Mercadier.
32. **Si l'on connaissait la femme**, par Mercadier.
33. **Les fiançailles roses**, par Mercadier
34. **Ressemblances**, par Mercadier.
35. **Sonnez clochetons**, par Mercadier.
36. **Ultime raison**, par Mercadier.
37. **Petite femme qui passe**, pr Mercadier
38. **L'Amant philosophe**, par Mercadier.
39. **J'ai faim d'amour**, par Mercadier.
40. **Mon Cœur** (*Romance*), par Piccaluga.
41. **La Poule chanteuse** (*Mélodie*), par Belhomme.
42. **Le Rosier**, par Magnenat.
43. **Les deux Grenadiers**, par Gresse.
44. **La Marseillaise**, par Gresse.
45. **Elle n'etait pas jolie**, par Georgel.
46. **Jolie Fleur des Champs**, par Georgel.
47. **Sur la bouche**, par Dalbret.
48. **J'ai tant pleuré** (*avec orch.*), pr Dalbret.
49. **Le Roi des Tyroliens** (*Tyrolienne*), par Charlesky.
50. **Avec ton Souvenir**, par Maréchal.
51. **Le Biniou**, par Maréchal.
52. **Le Petit Portrait**, par Maréchal.
53. **Marche gracieuse**, par Maréchal.
54. **Valsons populo**, par Maréchal.
55. **Ange blond**, par Maréchal.
56. **Le Permis de Pêche**, par Frey.
57. **Un Monsieur qui bégaye**, par Frey.
58. **Dans la Rue** (*Cris de Paris*), par Frey.
59. **Le Martyr de la Rue Popincourt**, par Frey.
60. **Les gaîtés du Téléphone**, par Frey.
61. **La Ballade des Agents**, par Charlus.
62. **La Jolie boiteuse** (*avec orch*), Charlus
63. **La Dernière carotte** (*monolog.*), Polin.
64. **J'ai un rosier** (*avec orchestre*), Dranem.

ORCHESTRES — DANSES — SOLIS

65 à 130:
- Dix Valses.
- Six Mazurkas.
- Six Polkas.
- Quatre Scottishs.
- Cinq Morceaux 2 Quadrilles complets.
- Cinq morceaux Quadrille des Lanciers complet.
- Un Pas de Quatre.
- Deux Cors de Chasse.
- Deux Pistons.
- Un Violon.
- Un Violoncelle.
- Une Mandoline.
- Deux Orchestres Tziganes,
- Vingt Morceaux d'Orchestres divers (Marches Militaires, Fantaisies, Ouvertures, etc., etc.)

2 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné déclare acheter à MM. J. GIRARD & Cie, à Paris, l'**APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* 130 Morceaux choisis sur disques double face, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* 6 fr. *jusqu'à complète liquidation de la somme de* 180 francs, *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prénoms .... Signature :

Profession ou Qualité

Domicile

Département

Gare

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie,
Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE,** 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Art).

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr.) — 50 centimèt (16 fr.)

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison Detourbe, Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richard.

15e ANNÉE — N° 14. 10 Centimes 4 Avril 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PROBLÈME ANGOISSANT, par Benjamin RABIER.



— Est-ce un piéton... est-ce une voiture ?...

Chez nos grands feuilletonistes

LE GRAND ROMANCIER.
SA FEMME.

Chez eux. Le grand Romancier est assis à son bureau et prend des notes. Sa femme parcourt un monceau de journaux de toutes nuances et de tous formats



... C'est trente mille que j'en tire à dix sous la ligne... pour le moins.

LE GRAND ROMANCIER. — Nous disons cent mille victimes... mettons cent cinquante... la ville détruite de fond en comble... les maisons écroulées... parfait! Maintenant, je t'écoute.

SA FEMME (*lisant*). — « Ici, sur le bord d'une fenêtre, un homme, assis, prêt à se laisser glisser le long d'un drap fixé à l'appui. On le croirait vivant... et quand on le regarde de plus près, on voit qu'il a été surpris au dernier moment par la chute d'une poutre. Sa tête est en bouillie... le corps est intact. »

LE GRAND ROMANCIER (*prenant des notes*). — La tête en bouillie... Bon ça!... C'est d'un effet sûr... Et puis, vois-tu autre chose?

SA FEMME (*lisant*). — « Plus loin, sous un tas de décombre, huit corps entassés, toute une famille: le père, la mère, six enfants. Tous sont indemnes de blessures, ils sont morts de faim. Détail affreux, à deux pas à travers la crevasse d'un mur lézardé, s'aperçoit une boulangerie pleine de pains.

LE GRAND ROMANCIER. — Pas mal. Je vois où je pourrai intercaler la scène dans mon roman. Néanmoins, tâche de trouver quelque chose de plus sensationnel.

SA FEMME (*parcourant des journaux*). — « Les marins se sont particulièrement distingués dans les dangereuses recherches... Le dévouement des médecins... le magnifique élan de sympathie... »

LE GRAND ROMANCIER. — Passe... passe... Ce n'est pas intéressant... Trouve-moi des scènes tragiques... des scènes à effet.

SA FEMME (*lisant*). — D'un amas de matériaux s'élève une plainte. C'est une vieille femme prise sous des poutres enchevêtrées Il y a huit jours qu'elle est là. Elle demande qu'on se hâte. Elle est immobilisée, et son chat, pris avec elle, lui a mangé la main. Il lui mange maintenant le bras. »

LE GRAND ROMANCIER (*se frottant les mains*). — Ah! ça, c'est chic! Voilà une scène. La brave femme!... Vois-tu, ma chère, il n'y a rien de meilleur pour trouver des idées que de les chercher dans la Nature. La vie vous offre des cas bien plus intéressants que la plus puissantes imagination. Encore quelques traits comme celui-là, j'en tire 20.000 lignes... et mon feuilleton s'arrachera.

SA FEMME. — Voici encore quelque chose qui pourra peut-être te servir. (*Lisant.*) « On sait que l'hospice des vieillards a été épargné. Chose infiniment touchante, nous avons entendu plusieurs de ces pauvres vieux déplorer que la Providence leur eût conservé quelques jours d'une vie inutile, alors que tant d'êtres jeunes et vigoureux ont... »

LE GRAND ROMANCIER (*l'interrompant*). — Peuh!... de l'attendrissement?... mauvais! Ils ne me disent rien du tout, tes vieux. Cherche ailleurs. Voyons... il doit bien y avoir des scènes de carnage, d'assassinat... des blessés dépouillés... achevés... dans tout ce désordre.

SA FEMME. — Non... Je ne voisr ien... Par ci, par là, un vol, oui... et encore...

LE GRAND ROMANCIER (*mécontent*). — Ah! c'est ennuyeux!... Ça aurait pourtant bi[en] fait dans le tableau...

SA FEMME. — Tu pourras en imaginer!

LE GRAND ROMANCIER. — Oui... mais j'aurais préféré... Enfin!...

SA FEMME. — D'ailleurs, ce n'est pas fin[i]. Les journaux vont nous donner d'autres détail[s]. Ça ne fait que commencer.

LE GRAND ROMANCIER. — Tu as raison. Espérons qu'il se présentera à nouveau d[e] bons petits épisodes... Encore quelques-un[s] comme celui de la vieille et de son chat, c[e] n'est pas vingt mille lignes... c'est trente mill[e] que j'en tire. A dix sous la ligne... pour l[e] moins...

SA FEMME. — Ça fait quinze mille francs.

LE GRAND ROMANCIER. — Tout simplement, ma chère!

SA FEMME. — C'est beau tout de même la littérature!

A ce moment, on sonne.

Paraît la bonne.

LA BONNE. — Madame, ce sont deux messieurs..

LA FEMME DU GRAND ROMANCIER. — Que veulent-ils?

LA BONNE. — Ils viennent pour une souscription, qu'ils disent.. en faveur des sinistré[s] de Messine...

LE GRAND ROMANCIER (*avec humeur*. — Est-ce qu'ils vont nous ennuyer longtemps avec leurs sinistrés!... On ne voit que ça..., des souscriptions!...

LA BONNE. — Alors?... Monsieur...

LE GRAND ROMANCIER (*avec humeur*). — Eh! donnez-leur cinqante centimes. Seulement s'ils reviennent, dites que je n'y suis pas.

Etienne JOLICLER.



— Eh! donnez-leur cinquante centimes... seulement, s'ils reviennent, dites que je n'y suis pas.

GUIGNE

Laguigne est de ces hommes auxquels rien ne réussit.

— Tous les événements, me disait-il luimême récemment, s'accomplissent toujours, pour moi, à l'inverse de ce qu'il faudrait. Un exemple entre mille:

J'ai une fille qui chante obstinément, et une autre qui râcle du violon. Toutes deux ont été malades.

L'une a eu mal à la gorge, et l'autre s'est foulé le poignet.

Comme de juste, c'est celle qui chante qui s'est foulé le poignet, et celle qui joue du violon qui a eu mal à la gorge, alors que le contraire aurait si bien fait mon affaire.

***

Qualificatifs commerciaux

Le crêmier Barate prépare des étiquettes pour mettre sur ses diverses qualités de beurre. Il écrit: « Beurre extra-fin. Beurre de première qualité. Beurre premier choix. Beurre supérieur. »

Barate, à ce moment, s'arrête pour réfléchir:

— Pour les beurres bon marché, mes étiquettes sont faites. Comment vais-je désigner maintenant ceux de bonne qualité?

***

PENSÉE

Les bonnes manières s'apprennent comme, en matière d'art, la technique. Mais le tact est inné comme, en matière d'art, le génie.



















UNE REFORME QUI S'IMPOSE

Les murs des stations du métro se couvrent d'affiches si nombreuses qu'il est ifficile de distinguer les noms des stations.

Pour éviter au public les erreurs causées par cet état de choses, la compagnie a ensé à habiller le personnel de chaque station d'une manière qui rappelle instannément le nom de cette station. Voici quelques spécimens de cet heureuse inovation.

êle-Mêle Causette

es mœurs parlementaires changent. t un temps où rien n'était plus pré- et éphémère que l'existence d'un vernement.

ette fragilité était proverbiale, on la tait dans les cafés-concerts et dans evues.

était, à l'époque, un agréable sport mentaire que d'abattre un ministère. avait, à la Chambre, des champions atteignaient une maestria et un brio arquables dans cet exercice intéres-

ès qu'un ministère était âgé de quel- semaines, on en éprouvait de l'étonent, de la déception.

Eh quoi! se disait-on, nos sportsmen parlementaires ont-ils perdu leur adresse? Ce ministère qui s'éternise est un défi, une attestation d'impuissance. Et les Saint-Georges du Parlementarisme se piquaient d'émulation, multipliaient leurs efforts. Tant et si bien qu'un beau matin, sans raison bien apparente, le gouvernement s'écroulait subitement comme un château de cartes, sous le souffle d'un enfant.

Cependant les idées évoluent. Nos hommes politiques s'avisèrent, un jour, que les changements trop fréquents de gouvernement créaient une déplorable incertitude dans les affaires publiques.

Alors, s'opéra un revirement complet.

Le jeu du massacre perdit tout son prestige. Il fut honni et relégué parmi les choses desuètes.

Un nouveau *leitmotif* prévalut dans les joutes parlementaires : « Ne touchons pas au gouvernement ».

De sorte que, maintenant, les gouvernements sont doués d'une longévité inconnue autrefois.

Un changement de ministère est une éventualité aussi redoutée aujourd'hui qu'elle était recherchée il y a vingt ans.

Ce sentiment est si prononcé qu'on voit la Chambre se dédire et revenir sur un vote pour peu que le gouvernement fasse mine de résilier ses fonctions.

Comme il arrive dans beaucoup de conjectures humaines, on est passé d'un extrême à un autre.

La question de confiance, traduisez: la menace de démission, est une arme entre les mains du gouvernement. Comme jadis Brennus jetait son épée dans le plateau de la balance, le président du Conseil jette, dans la moindre controverse, la question de confiance, et cela coupe court à toute discussion.

Il y a là un abus qui fausse singulièrement le libre jeu du parlementarisme.

Le Parlement a été créé pour discuter et voter les lois. Il est censé délibérer et agir suivant les engagements qu'il a contractés envers ses électeurs, et en obéissant loyalement à sa conscience.

Le gouvernement n'est que l'exécuteur des volontés du Parlement.

En vertu de quel principe, dès lors, le gouvernement a-t-il le droit, pendant les débats même d'un projet de loi de poser la question de confiance.

Cela n'équivaut-il pas à dire: « Vous allez voter conformément à votre conscience, mais peut-être contrairement à mes désirs. Je vous préviens que si vous ne faites pas violence à votre conviction pour me donner gain de cause, je démissionne ».

C'est, en somme, exercer une pression sur le libre arbitre du Parlement.

Et cette pression est diamétralement opposée à l'esprit de la Constitution.

Qu'un ministère se retire quand il juge ne plus pouvoir concilier ses sentiments personnels avec ceux du Parlement, fort bien.

Mais qu'il se serve de son abdication comme d'une menace pour influer sur le vote du législateur, c'est un acte de chantage politique, que réprouve, et notre charte constitutionnelle et la conscience publique.

Il me semble que si j'étais député ou sénateur, je considérerais comme une injure à ma probité politique que de me croire capable de sacrifier ma conviction à la peur d'une crise ministérielle.

Y aurait-il deux façons de concevoir l'honnêteté, l'une applicable à l'homme politique, et l'autre au simple particulier?

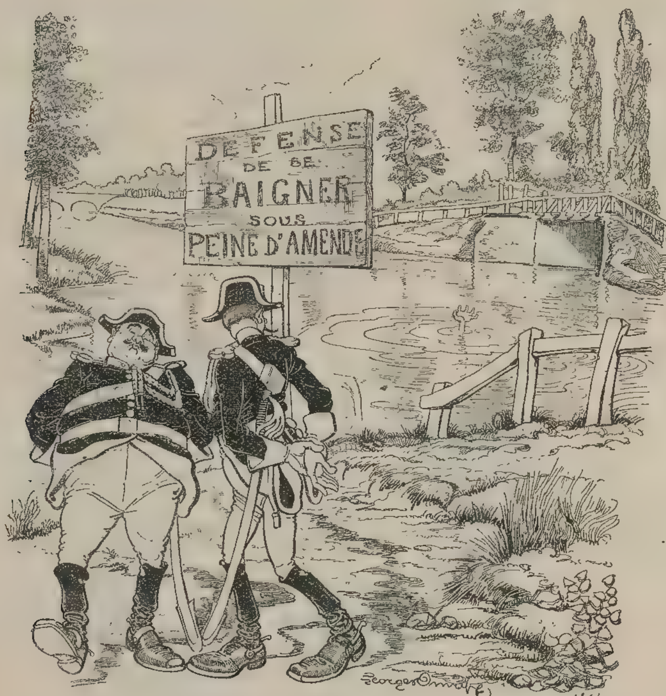
Fred Isly.

UN PRÉSAGE

C'est sur un bateau. On approche de terre. Une dame, très myope, avise, sur le haut d'un roc, un gros animal blanc qu'elle prend pour un grand oiseau de mer.

— Capitaine, demande-t-elle, avec une certaine anxiété, cet oiseau que nous voyons à notre gauche, n'est-il pas un présage?

— Non, madame, répondit en souriant le loup de mer, c'est un pressalé!



LE GENDARME N'EST PAS SANS PITIE

— N'en voilà encore un qui s'est moqué de mon écriteau.
— Bah! pour une fois, soyons humain, faisons semblant de ne pas le voir.

RIVALITÉS

On connaît la propension qu'ont les malades à parler de leur mal.

Ceci se remarque surtout parmi les rhumatisants. Aucun sujet de conversation ne leur est aussi agréable que celui qui concerne leurs douleurs.

Dans un petit patelin où je vais passer quelques jours de temps à autre, j'eus un exemple amusant de cette particularité.

Je sortais pour la première fois depuis mon arrivée. Dans la rue, je rencontrai le père Bonnot, qui, à petits pas, appuyé sur sa grosse canne, déambulait péniblement.

— Hé! fis-je, le père Bonnot! Comment vont ces vieilles douleurs?

Il n'en fallait pas plus pour lancer mon interlocuteur dans le récit des caprices de son mal.

Tandis que nous causions, ou plutôt qu'il causait, car je jouais le rôle du confident muet, un autre vieillard vint à passer.

C'était le père Jasmin, un ami intime du père Bonnot .

Mon étonnement ne fut pas mince de voir les deux hommes se détourner l'un de l'a[...] comme s'ils ne s'étaient jamais vus ,ou[...] encore, comme s'ils s'évitaient.

— Vous n'avez donc pas vu le père Jas[...] demandai-je à Bonnot.

— Que si, répondit-il, je l'ai bien vu, [...] nous sommes brouillés.

— Ah! vraiment!

— Cet homme-là est une canaille, et j[...] veux avoir plus rien de commun avec[...]

— Que vous a-t-il donc fait?

— Ce qu'il m'a fait! répéta d'une voi[...] brante le bon vieillard. Figurez-vous qu[...] coquin-là fait courir dans toute la vill[...] bruit que ses rhumatismes sont plus dou[...]reux que les miens.

***

ÉCHANGE

— Plus jamais je ne remettrai les pieds [...] ce restaurant, disait Baladèche à Baland[...] la dernière fois que j'y ai déjeuné, un [par]ticulier y a fait mon pardessus, et m'a l[...] le sien à la place.

— Mais la faute n'en est pas au proprié[taire] du restaurant, objecta Balandard.

— Je n'en disconviens pas, répondit [...]dèche, mais j'appréhende d'y rencontrer [...] lui qui m'a laissé son pardessus, en écha[nge] du mien.

[C]ourrier Pêle-Mê[le]

Houille.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 14 fév[...] dernier, M. Ellien demande s'il est poss[ible] de calculer approximativement dans com[bien] d'années le charbon contenu dans la cr[oûte] terrestre sera épuisé.

Approximativement, oui, à quelques mil[liers] d'années près; car les données de ce [pro]blème sont encore insuffisantes. D'abord, [...] les gisements houillers ne sont pas encore [con]nus, ainsi que le nombre et la richesse de [...] diverses couches. Ensuite, la consomma[tion] de ce combustible n'est pas, et surtou[t ne] sera pas constante, vu les exigences [sans] cesse grandissantes de l'industrie modern[e].

Calculons donc avec les chiffres actu[elle]ment connus.

On évalue à environ 1 million de kil[omè]tres carrés les mines de houille en expl[oita]tion (20.000 seulement pour l'Europe, qui [four]nit cependant les trois quarts de la pro[duc]tion totale.)

S'il n'y avait dans ces mines qu'une [...] couche de combustible de un mètre d'épais[seur] moyenne, cela ferait déjà mille milliard[s de] mètres cubes. Mais les couches de ho[uille]







POUR S'Y RECONNAITRE

·Comment s'y reconnaîtrait-on, dans la vie, si on n'avait la ressource des signes distinctifs. Sans sa robe, le magistrat...

...n'apparaîtrait que comme un homme pareil aux autres, et son langage serait celui de tout le monde, ce qui le rendrait compréhensible.

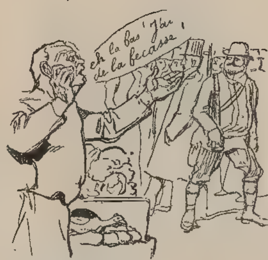
Sans le costume du garçon de banqu[e] qu'est-ce qui désignerait à l'apache l'i[n]dividu qui porte de l'argent?



S'il ne portait une épée au côté, comment saurait-on qu'un monsieur est très calé dans la littérature ou les arts?



Sans la signature, comment distinguerait-on un chef-d'œuvre d'une croûte?



Sans un fusil, comment le marchand de gibier reconnaîtrait-il, dans une foule, ses clients?



Sans les écriteaux, comment distinguerait-on une rue du Paris moderne d'un chantier de démolitions.



Sans la suppression de la moustache, on distinguerait facilement un Gallo-Romain d'un Anglo-Saxon.



Ce qui serait excessivement fâcheux pour le Français.

sont parfois très nombreuses (plus de 150 à Mons); prenons donc une moyenne de 50 couches: nous obtenons 50.000 milliards de mètres cubes de charbon de terre.

Or, supposons une production annuelle d'environ un milliard de tonnes de houille, qui représentent, étant donné le poids spécifique moyen de ce combustible (1,3), près de 300 millions de mètres cubes; il résulte que dans 60.000 ans, les gisements houillers ne seront pas encore épuisés. D'ailleurs, d'ici là, nos arrière-neveux auront trouvé un autre combustible.

Bien entendu, ces chiffres ne sont qu'approximatifs, et il faut les prendre comme tels. Ce que nous pouvons dire d'une manière certaine, c'est que la houille contenue dans la croûte terrestre n'est pas près d'être épuisée, et qu'elle pourra suffire aux besoins de l'humanité pendant plusieurs centaines de siècles.

Qui vivra verra.

Recevez, etc.

UN CHARBONNIER.

* * *

« Vive » ou « Vivent ».

Doit-on écrire « *Vive les Français* » ou « *Vivent les Français* »? Presque tous les lecteurs qui nous répondent sur ce point sont d'avis l'écrire: « *Vivent les Français* », vivent est, en effet, un verbe à la troisième personne du subjonctif, et rien n'est plus logique que de faire accorder ce verbe avec son sujet.

* * *

Orthographe simplifiées.

Dans la *Belle Hélène*, le roi Agamemnon, en proie à une légitime indignation que traduisent des gestes véhéments, s'adresse à Ménélas:

Lorsque la Grèce est un champ de carnage,
Tu vis heureux au sein de ton ménage,
Tu t'fiches pas mal de ton pays.

De même, en ce moment, chez nous, où la société tremble sur ses bases, où une civilisation nouvelle prétend se substituer à l'ancienne, alors qu'un vent de destruction souffle sur notre pays, il se trouve des gens très tranquillement occupés à réformer l'orthographe.

De temps à autre, on songe à désagréger notre orthographe sous prétexte de simplification, M. Peytraud, professeur au lycée d'Agen, paraît en vouloir aux *th* et aux *ph*, de telle sorte que si on l'écoutait, on écrirait: fotografe, filantrope, fonografe, fosfate, etc.

Ces mots, devenus sans famille, ou autrement dit, sans étymologie, évoqueraient la pensée de ces enfants qui sont inscrits sur les registres de l'état civil avec la mention: fils de père et de mère inconnus!

Pendant que Mahomet II assiégeait Constantinople, les Grecs, au lieu de courir aux remparts pour repousser l'ennemi discutaient théologie, n'imitons pas cet exemple.

Recevez, etc.

Ad. RUELLE.

* * *

Sièges des tribunaux.

M. Guérin citait ici, dernièrement, le cas de Saint-Mihiel, chef-lieu de canton et siège de la Cour d'assises de la Meuse; plusieurs correspondants: MM. Coffier, Gibert, Théo, du Wallon, Favier, Barit, nous donnent les renseignements suivants, touchant le même sujet:

Les départements dont les Cours d'assises ne sont pas situées au chef-lieu, sont les suivants: Bouches-du-Rhône, Cour d'assises à Aix; Charente-Inférieure, Cour d'assises à Saintes; Corse, Cour d'assises à Bastia; Loire, Cour d'assises à Montbrison; Manche, Cour d'assises à Coutances; Marne, Cour d'assises à Reims; Meuse, Cour d'assises à St.-Mihiel; Nord, Cour d'assises à Douai; Pas-de-Calais, Cour d'assises à St-Omer; Puy-de-Dôme, Cour d'assises à Riom; Saône-et-Loire, Cour d'assises à Chalon-sur-Saône; Vaucluse, Cour d'assises à Carpentras.

Le Cantal avait autrefois ses assises à St-Flour; elles se tiennent maintenant à Aurillac.

Pour un certain nombre de ces départements, la localité ainsi choisie se trouve plus au centre du département que le chef-lieu lui-même, mais ce n'est pas, cependant un fait général.

Le même fait se présente pour un certain nombre de tribunaux qui ne siègent pas au chef-lieu d'arrondissement, mais dans un simple canton. Tels sont les arrondissements de:

Poligny, tribunal à Arbois; La Palisse, tribunal à Cusset; Arles, tribunal à Tarascon; La Tour-du-Pin, tribunal à Bourgoin; Mauléon, tribunal à St-Palais; Argelès, tribunal à Lourdes; Commercy, tribunal à St-Mihiel; Boussac, tribunal à Chambon.

Enfin, l'arrondissement de Puget-Théniers n'a pas de tribunal, il ressortit du tribunal de Nice.

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

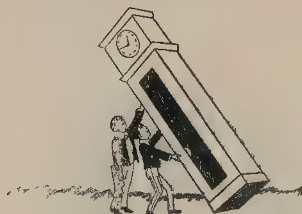
Quel est le personnage qui a pour emblème une fusée, et comme devise: « Que je meure pourvu que je monte et que je brille »?

UNE LECTRICE.

* * *

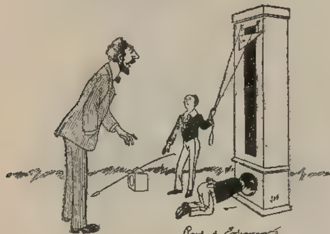
Pourquoi ne supprime-t-on pas toutes les mesures qui ne procèdent pas du système métrique? Exemples: le mille, la douzaine, la division de l'heure, etc., pour les remplacer par le kilomètre, la dizaine, la division du jour en cent parties égales?

R. VALLÉ.



LA QUESTION DU JOUR

On va bien s'amuser...



...à jouer à la guillotine.

Une histoire de jeu

Les auteurs dramatiques du second empire caressaient volontiers la dame de pique; et, non contents d'engraisser la cagnotte des cercles parisiens, ils contribuaient aussi, la canicule venue, à la prospérité du casino de Baden-Baden.

O l'aimable temps où Hector Crémieux occupait, avec Offenbach, la table ronde de la « Restauration », cette fameuse table surnommée la *Méduse*, parce qu'on y recueillait tous les naufragés de la roulette!

Mais où sont les écrivains et le Baden-Baden d'antan?

Les dramaturges de la troisième République nous apparaissent bien plus ménagers de leurs droits d'auteur; du moins, s'ils les gaspillent parfois, c'est uniquement en l'achat d'automobiles. Mais quant à se ruiner au jeu, pas si bêtes!

Ainsi, avez-vous jamais rencontré, autour d'une « faucheuse », Bernstein, Wolff, Bataille, voire Capus?

Que nenni! Ces princes de la Comédie, les soirs où ils n'assistent pas à quelque répétition générale, se couchent comme les poules.

Il fut cependant une époque où le maître Alfred Capus ne dédaignait pas le flirt avec la reine Argine; et certaine aventure, qui lui survint alors, a dû rester gravée dans sa mémoire.

C'était en 1892. Paris souffrait des attentats anarchistes. Ravachol faisait trembler les « sales borgeois ».

A donc, Capus trouva un jour dans son courrier ce laconique billet :

« Cher Monsieur,

« Si vous continuez à fréquenter des Péruviens, vous *sauterez*. A bon entendeur, salut! »

Quoi qu'il ne se sût coupable d'aucune basse action à l'égard des terroristes, le père de *Rosine* n'en eût pas moins la frousse.

Son premier mouvement fut d'envoyer la lettre anonyme au préfet de police, mais il se ravisa en songeant aux désagréments que cela lui vaudrait. En effet, il se voyait déjà sur le boulevard encadré de deux gentleman inélégants, et se ressemblant comme des mouches, lesquels gentlemen avaient mission de ne pas le quitter d'une semelle.

La tête dans les mains, Capus médita sur sa situation présente. Il connaissait beaucoup d'étrangers, mais ne se rappelait pas qu'aucun Péruvien lui eût jamais serré la main. Alors, pourquoi cet avertissement: « Si vous continuez à fréquenter des Péruviens »?

Il finit par se persuader qu'il avait un homonyme, et que la lettre s'était trompée d'adresse. Dès lors, il recouvra sa sérénité.

Le soir même, tranquille comme Baptiste, il se rendit à son cercle et s'assit à une table de baccara.

Le banquier était un brun fatal, diamanté comme une vitrine de joaillier, et qui ne laissait tomber de ses lèvres que ces invariables vocables: « Io donne... ouit... neuf ».

Dans le temps qu'il eût mis à écrire une de ses courtes et spirituelles fantaisies signées Graindorge, le bon Capus se trouva allégé de tous ses billets bleus, lesquels passèrent du côté de l'invincible Monsieur aux doigts somptueusement bagués.

Le portefeuille vide, le pauvre pigeon se leva, alla fumer un cigare sur le balcon. Un camarade vint l'y joindre:

— Eh bien! comment ça a-t-il marché?

— On ne peut plus mal.

— Sauté?

A cette interrogation, une lueur se fit dans l'esprit de Capus. Il demanda aussitôt:

— Comment s'appelle ce banquier si veinard?

— J'ignore son nom; je sais seulement qu'il est Péruvien.

Cette fois, Capus avait compris le symbolisme de la lettre anonyme.

Trop tard, hélas!



C'est, sans doute, un aéroplane qu'il voit venir; regardons nous aurons peut-être la veine de le voir aussi.





— Comme moi, vous espériez voir arriver l'homme-volant sur sa machine... Hein! Quelle déception! Eh bien! réjouissez-vous, je vais vous le montrer sous tous ses aspects... vingt-cinq centimes la collection des six cartes postales... cinq sous seulement!

Crapauds mangeurs d'abeilles

Le crapaud est le damné d'entre les animaux; sa vue seule inspire la répulsion, et son cri, qui trouble le silence nocturne, a l'air d'un cri d'agonie.

Dans un admirable poème, qui est devenu classique, Victor Hugo a décrit le martyre de ce paria, et Maurice Rollinat, le poète des humbles et des méconnus, lui a consacré des vers attendrissants.

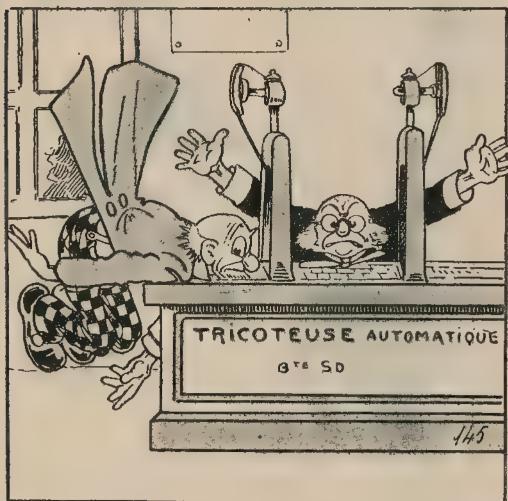
On sait que les crapauds rendent de grands services aux agriculteurs, en les débarrassant des insectes malfaisants, mais ce qu'on sait moins, c'est que ces batraciens se nourrissent aussi d'abeilles et de guêpes, et que les hyménoptères sont leur aliment préféré.

Un professeur de l'Institut agronomique a observé un crapaud qui, accroupi sur une planche dressée contre une ruche, happait les abeilles au passage. Il était si absorbé par sa chasse, qu'il laissa l'observateur approcher sans s'effaroucher le moins du monde. Au bout d'une heure d'observation, le professeur s'empara de l'animal, lui ouvrit l'estomac et le trouva bourré d'abeilles. Il attrapa ensuite plusieurs crapauds dans les alentours de la ruche, tous étaient repus d'abeilles.

Quant aux grenouilles, surtout l'espèce dénommée « rainette des États-Unis », elles pr









LA TRICOTEUSE AUTOMATIQUE

(Histoire sans paroles)

fèrent les guêpes et se jettent sur elles avec une véritable gloutonnerie.

Une rainette, piquée au-dessous de l'œil par une guêpe, fut malade pendant deux jours, mais n'en continua pas moins de se livrer à sa chasse favorite.

Les agriculteurs feront donc bien de ne pas laisser de crapauds aux abords des ruches, mais ils feront encore mieux de laisser les grenouilles dans le voisinages des guêpiers.

* * *

Une femme d'esprit

Le bridge est, depuis quelques années, le jeu à la mode, faveur occupée jadis par le whist, surtout dans les milieux mondains et diplomatiques.

Rubinstein, le célèbre pianiste, était un enragé joueur de whist, mais il ne pouvait souffrir les partenaires distraits.

Se trouvant de passage à Vienne, il fut prié à venir dîner chez le professeur Edelmann Après le repas, la maîtresse de maison entraîna le grand artiste à une table de whist, mais elle dut se lever à différentes reprises pour donner des ordres à sa domesticité.

Ces interruptions d'un jeu qui demande une attention soutenue, agaçaient Rubinstein, qui s'écria à un moment:

— Madame, vous jouez comme on joue à Doebling. (Doebling est le Charenton de Vienne.)

Mme Edelmann, sans s'émouvoir, répondit:

— Et vous, Monsieur, vous jouez comme on joue en Sibérie.

La partie cessa aussitôt, et les deux joueurs se boudèrent durant de longs mois. Ce fut Mme Edelmann, une fervente de la musique, qui prit l'initiative de la réconciliation. Elle invita le pianiste à dîner, il accepta et trouva sous sa serviette trois merveilleux dessins: le premier représentait des joueurs de whist tenant leurs cartes à l'envers, et au-dessous cette mention: « C'est ainsi qu'on joue à Doebling ».

Le deuxième représentait un Samoyède tenant un jeu de piquet à la main, avec cette mention: « C'est ainsi qu'on joue en Sibérie ».

Le troisième enfin représentait Rubinstein au piano. Mention: « C'est ainsi qu'on joue au Ciel ».

Rubinstein en fut touché, et aussitôt, s'adressant à Mme Edelmann:

— A quand notre prochaine partie de whist?

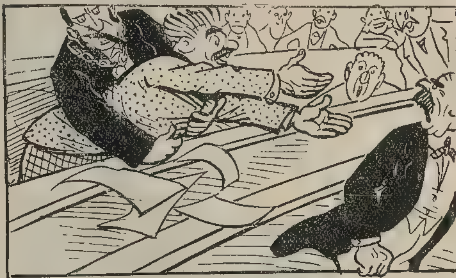
DELITS POLITIQUES

La Presse fait une campagne pour l'amélioration du régime des détenus pour délits politiques et des égards qui leur sont dus.



Que signifie?... tous les délits, à notre époque, ne sont-ils pas d'ordre politique?

Injures... Menaces?... délits des plus fréquents. Il est facile de prouver que, ne professant pas les mêmes idées politiques...



...on a, à l'instar de MM. les députés, exprimé son mépris pour des idées aussi rétrogrades.



Diffamation? si votre concierge donne de mauvais renseignements sur vous, vous calomnie, n'est-ce point son droit, si vous ne partagez pas ses convictions politiques?



Les journaux politiques, les affiches électorales ne sont-elles pas là pour prouver que la diffamation n'a aucune espèce d'importance, dès l'instant où vous êtes d'avis différent sur la meilleure forme de gouvernement.



Que vous voliez un pain ou quelques millions, est-ce bien là un délit de droit commun.

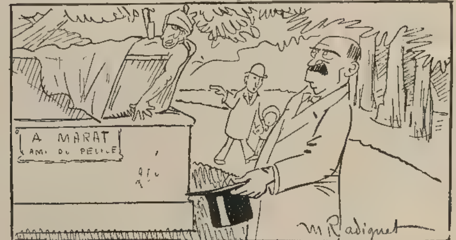


Jamais de la vie! ce n'est là que reprise individuelle, théorie chère aux collectivistes. Et le collectivisme n'est-il pas représenté à la Chambre et même au Conseil des ministres?



— Mais, me direz-vous, l'assassin?

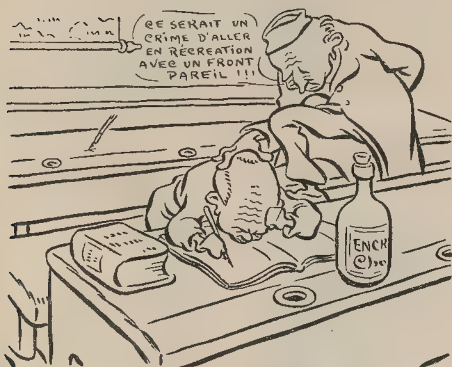
— L'assassinat, plus que tout autre, est un délit politique. L'assassin est un idéologue qui, à l'instar de Marat ou de Robespierre, est persuadé qu'il travaille au Progrès de l'Humanité, en supprimant quelques individualités nuisibles à ce Progrès.



Et cette opinion n'est point si subversive, puisque ces grands hommes de la Révolution ont leurs statues érigées sur nos places publiques.

FACHEUSE SUPÉRIORITÉ

C'est un malheur que de paraître supérieur à ses contemporains.



Dès le jeune âge, on se rend compte du désavantage que peut causer une figure plus intelligente que celle des autres.



Avoir l'air robuste, par ces temps de manifestations, ne vaut guère que le triste privilège d'être mis en avant par les timorés, et de leur servir de bouclier.



Avoir l'air bon et souriant est regardé comme enviable. Il y a des exceptions, cependant.



Soyez gras et rond, si vous voulez, mais évitez de dîner chez des amphytrions trop aimables.

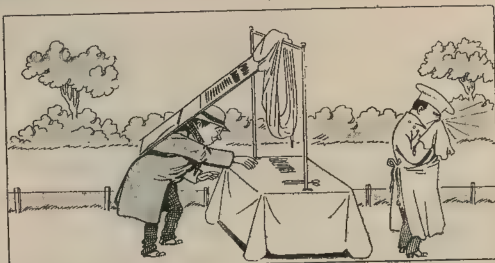


Et puis, avec l'impôt qui nous menace, n'enviez pas plus qu'il ne faut le jeune homme à allure élégante et distinguée.



En somme, l'idéal, à mon avis, c'est encore d'être un type dans le genre de la violette.





LA GUIMAUVE GENDARME

— Oh! la belle guimauve! Si seulement je pouvais lui en prendre un petit bout...

...voici le moment propice, le marchand a le dos tourné; je n'ai plus qu'à me sauver...

...je ne serai sûrement pas arrêté.

DE NOS LECTEURS

Botanique pittoresque.

Les admirables récits des voyageurs nous présentent les forêts vierges comme des épiceceries bien montées.

Cette notion n'est pas tout à fait inexacte, à condition de ne pas tout prendre au pied de la lettre et de démêler le vrai du faux dans une botanique souvent fantaisiste.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'un grand nombre de végétaux sont désignés par le mot arbre suivi d'une épithète rappelant généralement leurs propriétés médicales ou économiques.

De là à la légende de l'arbre qui vous fournit des petits pains ou du camembert, il y a de la marge.

Passons donc en revue quelques-unes de ces plantes les plus connues:

L'arbre à *pain*, pour commencer par lui, n'est autre que le *baobab*, répandu en Abyssinie, en Cafrerie, et dans d'autres régions du continent noir. C'est au Cap Vert qu'il atteint sa plus grande taille. Le naturaliste Adanson en vit certains dont le tronc n'avait pas moins de 22 mètres de tour.

Cet arbre est encore nommé, dans les îles où il abonde, *pain de singe*, probablement parce que les singes qui habitent son branchage, s'y nourrissent de son énorme fruit. C'est un fruit oblong, à coque brune, douce et grasse. Il est rempli d'une substance spongieuse, espèce de chocolat préparé par la nature, disent ceux qui en goûtèrent, en tous cas très nutritive.

L'arbre à *savon*, plus connu aujourd'hui sous le nom de *bois de Panama*, apparut pour la première fois en France, rapporté par des voyageurs qui revenaient d'Extrême-Orient. Les Chinois l'utilisaient jadis sous forme de faisceaux de fibres de bois. En les agitant dans l'eau, celle-ci devenait savonneuse. On faisait sécher le balai et on recommençait l'opération tant que les fibres elles-mêmes duraient.

L'arbre à *suif* à la taille de nos cerisier. Son fruit, de la grosseur d'une châtaigne, est renfermé dans une enveloppe qui contient une matière dont l'odeur, l'aspect et la consistance sont celles du suif. Dans certaines régions du Céleste-Empire, les Chinois font fondre cette matière grasse sans la purifier. Ils en font des chandelles qui vaudraient les nôtres, si elles étaient pourvues de mèches. Mais ils n'y mettent qu'une baguette de bois qui ternit la flamme, fait fumer et dégage une mauvaise odeur.

L'arbre à *cire* ne produit pas plus de cire que le mûrier ne donne de la soie. Mais il nourrit un insecte qui vit sur son feuillage. Cet insecte se construit des nids de la grosseur d'une cerise et que l'on recueille en hiver. Cette cire est blanche, brillante et diaphane. Les Chinois la clarifient aisément et en font des bougies.

L'arbre à *beurre* se rencontre en Guyane. Il porte un fruit dont le péricarpe est comestible et dont l'amende donne, par l'expression, un beurre appelé beurre de *Galam*, qui est employé en médecine et en économie domestique. Une autre espèce du même genre, le *bassia gabonensis*, donne une véritable graisse végétale; celle de la variété *nongon* a la saveur de la meilleure graisse d'oie; celle de la variété *djavé* est bonne pour les savons.

Quant à l'arbre à *huile*, on le rencontre sur la côte occidentale de l'Afrique, au Gabon, à Whydah, à Cazamance, etc. C'est un beau palmier, l'*élaïs guinensis*, que les indigènes reconnaissants appellent *leur ami*, parce qu'ils en retirent des produits aussi variés que divers. Le plus important est l'huile de palme.

Il faudrait citer encore: l'arbre à vernis; l'arbre à lait (Guyane anglaise); l'arbre à sel (Madagascar); l'arbre à papier; l'arbre à velours; l'arbre à glu; l'arbre à baume; l'arbre à laque; l'arbre à l'oseille; l'arbre à bourre; l'arbre à toucas, qui fournit une étoupe employée pour calfater les bateaux.

Il y a encore, parmi les noms pittoresques et amusants: l'arbre à la main; l'arbre de neige; l'arbre à vessies (le baguenaudier); l'arbre à chou; l'arbre à cordes; l'arbre à dentelles; l'arbre de soie, etc., etc.

Et d'autres noms qui rappellent des légendes où des propriétés réelles comme: l'arbre de mort; l'arbre à la fièvre; l'arbre de la folie; l'arbre aveuglant; l'arbre à enivrer le poisson; l'arbre de Dieu; l'arbre du Diable; l'arbre conseil ou figuier des Pagodes; l'arbre qui pleure; l'arbre puant; l'arbre aux quatre épines, etc.

Un arbre légendaire, enfin, dans le monde colonial, c'est le *bombax*. Il est connu, on ne







— Voilà, vous dites-vous, de graves messieurs qui se livrent à des distractions bien frivoles...

...pas du tout, ce sont les surprises de la perspective.



LA SCIENCE

— Le temps se couvre, le ciel s'obscurcit, il fait du vent, de la poussière... c'est bien l'orage effroyable que j'ai prédit.



L'ÉPICIÈRE (*furieuse*). — Allez-vous-en, vilaine femme. On est venu me le répéter de toutes parts que vous cassiez du sucre sur mon dos.

sait trop pourquoi, sous le nom prosaïque de *fromager*. Cet arbre des régions tropicales atteint parfois une taille considérable.

***

L'aviation au dix-huitième siècle.

Sans remonter jusqu'au fameux Icare, nous trouvons, à l'aube du dix-huitième siècle, un homme qui, deux cents ans avant Santos-Dumont, Farman, Delagrange, Wright, Blériot et *tutti quanti*, stupéfia le monde par des expériences d'aviation dont plusieurs témoins oculaires, absolument dignes de foi, nous ont transmis le compte rendu...

Il se nommait Bartholomeu de Gusman, était né vers 1685, à Santos (Brésil), et avait été envoyé tout jeune à l'Université de Coïmbre en Portugal, où il étudia avec une ardeur passionnée, les sciences physiques et mathématiques, au détriment de la théologie. Il entra néanmoins dans les ordres, se fixa à Lisbonne, et continua à s'occuper de mécanique.

Il n'avait guère que vingt ans, lorsqu'il conçut le projet de construire une machine volante, qui lui permit de s'élever et d'évoluer dans les airs. Puissamment protégé par la reine d'Espagne, qui le recommanda au roi de Portugal, il obtint les autorisations et les privilèges nécessaires, et parvint à réaliser le merveilleux engin qu'il rêvait.

Le dessin de cet appareil existe, et figure à la section des Estampes de la Bibliothèque Nationale. « Il avait, dit un contemporain, la forme d'un oiseau criblé de tubes multipliés, par lesquels le vent passait pour emplir d'air une espèce de panse saillante, au moyen de laquelle il s'élevait. Si le vent faisait défaut, l'inventeur obtenait le même effet par le moyen de machines métalliques disposées dans le corps de la machine. L'ascension devait aussi se produire par l'attraction électrique de certaines pièces d'ambre établies vers la partie supérieure, et par deux sphères situées de même et pleines d'aimant... »

M. Freire de Carvalho, membre de l'académie des Sciences de Lisbonne, écrivait à ce sujet, au dix-neuvième siècle, que « de l'examen de divers Mémoires, soit imprimés, soit manuscrits, il ressort bien que le Père Gusman appliquait à ce genre d'aérostat l'électricité et le magnétisme combinés... D'après ces descriptions, la machine offrait l'aspect d'une espèce de barque ou de conque; mais le moyen par lequel on prétend qu'elle se mouvait, dément les principes vulgaires de la mécanique. On en peut conclure qu'il n'est plus possible de connaître aujourd'hui les procédés dont le mécanicien s'est servi alors pour l'exécution de son invention. »

Quoi qu'il en soit, il est une chose certaine c'est que le 8 août 1709, Gusman fit, à Lisbonne une démonstration publique dont les foules ébahies purent constater *de visu* le plein succès... Il prit place dans son aéroplane et s'élança du haut de la tour *da Casa*

UNE COMMODITE BIEN PARISIENNE



— Ce soir, je veux me payer le théâtre! Aide-moi donc à voir ce qu'il y a de nouveau aux Folies Dramatiques!...



— Merci, mon vieux, maintenant, je suis fixé... Ils sont toujours bien commodes ces petits édifices!!!





L'ADMINISTRATION SE DEROUILLE

M. Caillaux étant entré, l'autre jour, dans une épicerie, entendit le dialogue suivant:

L'ÉPICIER. — Ça fait 4 fr. 25. Vous avez droit à un bon.

LA DAME. — Attendez, donnez-moi cinq sous de poivre. Je n'en ai pas besoin, mais j'aurai un bon de plus.

Le sang généreux de notre ministre ne fit qu'un tour; il avait trouvé, et voici ce que nous verrons très prochainement chez les percepteurs.

da India. On le vit planer au-dessus de la ville, franchir un espace assez étendu, et atterrir sans accident derrière le *terreiro de Pace*; après avoir volé si aisément que le peuple le surnomma d'emblée « Le Vautour ».

Le bruit de cette prouesse extraordinaire se répandit dans toute l'Europe, mais comme la presse du temps n'avait pas l'extension qu'elle a aujourd'hui, l'événement ne fut pas relaté avec les détails que nous souhaiterions avoir... Cependant, la reine Elisabeth de Brunswick rapporte que le *navire volant* s'éleva triomphalement; et, d'autre part, Thomas Pinto Brandao, un poète comique contemporain, raconte, dans sa chronique rimée de la ville de Lisbonne, qu'il a vu Bartholomeu de Gusman évoluer dans les airs, le 8 août 1709.

En outre, un document authentique consacre officiellement ce fait: c'est une requête au Roi, par laquelle Gusman sollicite un privilège qui lui garantisse le bénéfice de son invention. Le Roi, plein d'admiration, répond en lui accordant non seulement le monopole qu'il demande, mais encore une forte récompense pécuniaire...

Malheureusement, l'épreuve triomphale du 8 août 1709 ne devait pas avoir de lendemain: l'Inquisition la considéra comme une pratique de sorcellerie, et Gusman faillit être accusé de pactiser avec les esprits infernaux. On lui fit comprendre qu'il devait, sous peine du bûcher, renoncer à cette œuvre diabolique; et le pauvre moine, consterné, dut, bon gré, mal gré, se résigner à obéir.

Il abandonna ses chères études... Et la navigation aérienne retomba pour longtemps dans le domaine de l'irréalisable utopie.

On raconte, cependant, qu'en 1751, le P. Grimaldi, un savant jésuite originaire de Civitavecchia, ayant fabriqué une machine en forme d'oiseau, accomplit le fabuleux exploit de franchir la Manche sur l'aile des zéphyrs. Il vola en une heure de Calais à Douvres... Il est plus facile de le croire que d'y aller voir!

* * *

« Une panne. »

C'est ainsi que les artistes appellent un rôle de troisième plan, qu'ils jugent ne pas devoir les mettre en lumière.

Cette dénomination provient de ce que la panne était jadis l'étoffe — noblement réhabilitée depuis! — dont on habillait les domestiques, à la ville comme au théâtre. Les rôles de domestiques, étant, en général, insignifiants, on désigna, tout naturellement, par ce mot de *panne*, les emplois médiocres et peu flatteurs.







CES DAMES

— Je t'en prie, débarrasse-moi de ces bonbons... il y en a au moins une livre, c'est lourd comme tout.

Oh! les jolis chapeaux! les beaux manchons. Tant pis, je vais les marchander.

MONSIEUR (*pas content*). — Je te préviens que si tu achètes quelque chose, tu le porteras.

MADAME (*aux anges, sortant du magasin*). — Mais oui, c'est léger comme tout un chapeau et un manchon, ça ne m'embarrasse pas du tout.



M. PIPELET (*qui a l'honneur de tenir un cordon du poêle*). — Si tout le monde cause comme ça, je suis capable de ne pas entendre si on demande le cordon.

Le danger des « vieilles conserves ».

Connaissez-vous le *dinitrodiphenylaminesulphoxide?*

En dehors du danger que peut offrir la prononciation de ce mot à tous les asthmatiques, catarrheux et laryngiteux, la chose elle-même concerne les sardines en boîtes et autres victuailles conservées dans des récipients de métal.

Il paraît, en effet, suivant un rapport du Local Government Board de Londres, présenté par les docteurs Schryner et Buchanan, que les infortunés mortels qui mangent des conserves avale quotidiennement, et — ce qui est plus grave — introduisent dans leur système gastro-intestinal, environ huit milligrammes de sels d'étain — autrement dit: de *dinitrodiphenylaminesulphoxide*!...

Depuis longtemps, il est établi que les « vieilles conserves » sont dangereuses et délétères, et le rapport des médecins anglais conclut à ce que, désormais, toutes les boîtes de conserves portent une étiquette spéciale mentionnant à la fois la date et le lieu de la préparation.

Pêle-Mêle Connaissances

— Contrairement à l'opinion que s'en faisait Galilée, on croit, aujourd'hui, qu'il n'y a pas d'eau à la surface de la lune, de même qu'il n'y a pas d'atmosphère.

— Au moyen âge, il était assez fréquent que la justice imposât à des délinquants, et comme sanction pénale, un pèlerinage, soit en France, soit en Terre Sainte.

— On se trompe, en pensant que la photographie est un moyen définitif et sûr de recensement des étoiles. Les images de celles-ci disparaissent très vite sur les plaques. Il faut utiliser les clichés dans le plus bref délai. Sur une plaque où étaient enregistrées 364 étoiles, il en avait disparu 130 en moins de dix ans.

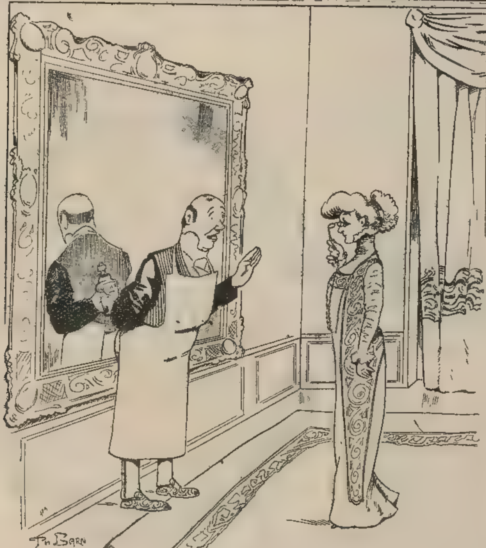
— Les vagues de la Méditerranée sont beaucoup moins élevées que celles de l'Atlantique, à cause de la salure bien supérieure des eaux méditerranéennes.

— Les Annamites ignorent presque absolument le mal de dents. Cette particularité s'expliquerait, selon beaucoup d'auteurs, par le *laquage* qui couvre leurs dents d'un vernis protecteur. Ce vernis, appliqué en plusieurs couches consécutives, est faite d'un mélange de miel additionné de noir animal et de poudre de *calembec* (kinam ou bois d'aigle).

— Les anciens semblent avoir connu des machines lançant des projectiles à l'aide de l'air comprimé. Dès 1560, Gutten, de Nuremberg, inventa un fusil à vent.

— Un naturaliste suédois, M. Toldt, a démontré que le renard descend très probablement d'ancêtres, qui portaient des écailles cornées, comme le *pangolin* ou le *fourmilier*, car il présente encore des traces d'écailles visibles au microscope. Ce fait n'est, d'ailleurs pas unique: le rat est dans le même cas, sa queue est écailleuse sur toute sa longueur. Le porc-épic aussi, en certaines parties du corps.

— C'est en 162, au début du règne de Marc-



JUSTE REFLEXION

— Etre toujours accusé de voler les liqueurs; je commence, Madame, à en avoir plein le dos.



LE LAITIER ETONNE

LE LAITIER. — L'eau! l'eau! Quel gosse précoce! A son âge, savoir déjà comment nous fabriquons notre lait!

Aurèle, que le choléra apparut pour la première fois dans la Gaule romaine. Il fut amené par des soldats romains qui le tenaient des voyageurs revenant des Indes. L'expression « choléra », qui a beaucoup d'analogie avec le mot « choler », fut en usage dans tout l'Orient, comme nom de maladie, dès le temps de Moïse, il y a plus de 3.000 ans.

— On a dit souvent qu'avec le télescope Yerkès on pouvait voir la lune comme si elle se trouvait à 100 kilomètres de distance. Cependant, si la lune était à cette distance, nous n'en verrions qu'une très petite partie, un quatre-vingt-dixième de ce que nous voyons à la distance où nous sommes.

— L'empereur Guillaume II, tout comme Abdul Hamid, a du sang français dans les veines. Il compte, en effet, parmi ses ancêtres, une Poitevine, Eléonore Desmiers. Cette dame avait épousé, en Allemagne, un frère du duc de Hanovre, le duc de Zell. Elle eut une fille qui épousa le second électeur de Hanovre, qui devint par la suite le premier roi d'Angleterre de sa maison. Une fille, issue de cette maison, épousa le second roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, et fut la mère du Grand Frédéric.

— En trois heures de travail, une souris peut se frayer passage à travers un plancher de deux centimètres et demi.

— La corne du rhinocéros n'a aucune attache avec la boîte crânienne de cet animal: elle pousse, indépendante sur la peau.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Ferruit (Lyon). — Cela est exact ainsi.
M. R. Parisot. — De la même façon que sont publiées les solutions.
Un Lecteur. — C'est une erreur, ils se forment à la surface.
Un Colérique. — Nous vous engageons à réclamer votre enjeu, *coléreux* est aussi français que *colérique* et se trouve en toutes lettres dans les dictionnaires Larousse, Larive et Fleury, etc.

M. L. Demoye. — Nous vous avons adressé ces manuscrits en utilisant votre enveloppe; s'ils ne vous sont pas parvenus, ce que nous regrettons vivement, la faute en incombe à d'autres que nous.
M. J. Deruy. — Nous n'avons pas conservé cette adresse, regrets.
M. L. Dussout. — Il n'en existe pas.
M. Nitisan. — 1° C'est un on-dit simplement, rien n'en prouve l'authenticité; 2° Oui, elles ont fait prime, mais à la condition de trouver amateur.
Un qui n'y croit pas. — Nous n'y croyons pas non plus.

M. Châtel. — Nous ne pensons pas que cela soit utile, l'erreur est trop flagrante pour qu'elle ne soit visible à tous.
M. Ducros. — Adressez-vous plutôt au bureau de recrutement, qui vous renseignera sûrement sur ce point.
M. Ch. Satiau. — Non, vous pouvez prendre avec le pion.



Nous, on n'a pas eu de veine, pour faire un poisson d'avril a g'and'père, on a remplacé sa vieille fine par de l'**Eau purgative RUBINAT-LLORACH**. Il a trouvé ça meilleur que sa fine!



M. PHINANCE N'EST PAS BIEN

M. GOGO. — Comment va, mon cher financier?

M. PHINANCE. — Pas bien, on me trouve aujourd'hui une mine de papier mâché!

M. GOGO. — Une mine de papier mâché! A quand l'émission?



LE POTACHE. — Dites donc, garçon, je viens de trouver un cheveu dans mon potage !!!

— C'est sans doute de la moustache de Monsieur !

— Hum ! hum ! Tiens, je n'y pensais pas.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison Detourbe. — Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richard,

15e ANNEE. — No 15. 10 Centimes. 11 Avril 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

SUPERSTITION, par HAYE.



— Si nous restons 13 dans ce bateau nous coulerons à pic ! Vite, ma tante, montez avec nous pour faire la quatorzième !

La liste officielle et complète...

— Demandez la liste officielle et complète de tous les numéros gagnants des tirages de la Pochette Humanitaire, du 1er avril, avec tous les lots non réclamés, dix centimes!...

Voilà ce que crie toutes les minutes la voix éraillée du camelot qui suit la foule, par ce beau dimanche de mai...

Oui, chose extraordinaire, il est beau ce dimanche de mai! Mais, par exemple, ce qui est beaucoup moins beau, c'est la touche du camelot, distributeur de richesses fortuites, vendeur d'espérance vite déçue, qui déambule sur le boulevard en invitant le monde à demander la liste officielle et complète de tous les numéros gagnants des tirages de la Pochette Humanitaire du 1er avril, avec tous les lots non réclamés...



Ce morlingue est dans la main d'un individu qui compte ses louis par mesure de prudence.

Grand Dieu! qu'il est donc calamiteux et râpé, le pauvre bougre; que ses pommettes sont donc saillantes, ses yeux caves et ses oreilles décollées!... Quoiqu'il se targue d'exercer un métier honorable, on n'aimerait pas à le rencontrer au coin d'un bois; et, franchement, s'il est affilié à une tribu d'apaches, il n'y gagne pas sa vie: il ferait mieux de ramasser pacifiquement des bouts de mégots, ce serait plus lucratif!...

N'importe, pour deux sous on peut lui acheter tout un rêve de joie opulente et de vanité glorieuse, qui dure tout le temps qu'on met à parcourir la liste officielle et complète, et qui ne s'évanouit que lorsqu'on achève la lecture de tous les numéros gagnants des tirages de la Pochette Humanitaire du 1er avril, avec tous les lots non réclamés...

Cinq minutes d'émotion pour dix centimes, cinq minutes pendant lesquelles on peut bâtir des châteaux en Espagne, rouler carrosse, remuer l'or à la pelle, et se figurer qu'on tape sur le ventre de Rotschild et qu'on invite Edouard VII à déjeuner, sans cérémonie, dans de la vaisselle d'or; c'est délicieux et pas cher!

Mais il faut préalablement avoir pris des billets de loterie, si l'on veut goûter ces sensations raffinées... Et, malgré que les annonces des journaux en fassent un devoir patriotique et social, tout le monde n'a pas acheté la Pochette Humanitaire du 1er avril: voilà pourquoi bien peu de gens se payent la liste officielle et complète de tous les numéros gagnants des tirages, avec les lots non réclamés!...

Le camelot à beau psalmodier, glapir, chanter et tonitruer tour à tour son refrain sempiternel, on ne la demande pas, sa liste officielle, on s'en fiche de sa liste complète, on dédaigne sa marchandise, on lui laisse des loisirs!...

Alors, tout comme un simple promeneur, il se met à flâner, en attendant la clientèle... Il regarde les boutiques, les voitures et les passants... Et soudain, il voit quelque chose de très captivant...

...d'excessivement captivant!...

Un porte-monnaie bondé de louis d'or!

Traduisez, en langage argotique: un *morlingue* plein de *sigues!*

Cristi, que ce *morlingue* est sympathique!... Malheureusement, il n'est pas en liberté: il est prisonnier dans la main d'un individu qui vient de toucher quelque pécune à la Caisse d'Epargne, ou peut-être au Mont-de-Piété, et qui compte ses louis par mesure de prudence... Il compte jusqu'à quinze.

Le camelot couve des yeux cet insolent capitaliste, qui n'arbore pas extérieurement l'outrecuidance et la morgue d'un patron... Au contraire, il est pâle, humble, minable, sa redingote est fatiguée, et il n'a pas du tout l'air d'un monsieur qui s'engraisse à la sueur du peuple!...



..Nous avons gagné le gros lot, nous sommes riches, riches

Sa femme est avec lui; elle n'est pas non plus du dernier chic, la pauvre; sa toilette n'a rien de catapultueux, et il est évident qu'elle ne doit pas de grosses sommes à son couturier.

— Ta! ta! ta! pense le camelot: l'habit ne fait pas le moine; ça doit être des rapiats qui boursicotent dans la finance et qui se donnent des allures de nécessiteux pour qu'on ne vienne pas les taper!... Mais ça ne prend pas avec moi!!

Enhardi par ce jugement téméraire, il se glisse derrière le couple, qui s'est remis en marche. L'homme a enfoui son porte-monnaie dans une vaste poche béante, qui s'ouvre à tout venant sous une des basques de sa redingote: rien de plus facile que de s'emparer du magot; c'est l'enfance de l'art...

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense, quelque diable aussi, le poussant, le camelot, dépouillant toute vergogne, allonge la main... Ce n'est pas un vol, fi donc! c'est la revanche du prolétariat contre l'infâme capital, c'est un acte de haute justice sociale, de partage égalitaire... Et la preuve...

La preuve, la voici: au moment où il va mettre le grappin sur le porte-monnaie qu'il convoite, le camelot entend les deux époux qui causent... Que disent-ils? Avec ces trois cents francs, qui constituent toutes leurs économies, ils vont payer leur propriétaire, leur boulanger et le médecin qui a soigné leur petite fille atteinte de la scarlatine... Ils ont peur de ne pas avoir assez; ils se plaignent de l'existence avec une mélancolie résignée qui dénote une longue habitude de la misère. Cette habitude est devenue une seconde nature et il semble que le soleil ne luit pas pour ces larves obscures et déprimées... Alors — vous me croirez, si vous voulez — le camelot retire sa main vide et renonce au porte-monnaie... Le geste passe inaperçu, mais il est beau!

— Non, je ne peux pas faire ça! murmure le larron magnanime, à qui sa conscience ne permet pas d'accepter une telle occasion... Ce serait tout de même trop dégoûtant... Faut pas!

Et, le cœur gonflé d'orgueil d'être « l'homme qui ne mange pas de ce pain-là », il pousse joyeusement cet hymne de triomphe qui raconte sa gloire, comme les cieux racontent celle de Dieu:

— Demandez la liste officielle et complète de tous les numéros gagnants des tirages de la Pochette Humanitaire du 1er avril, avec tous les lots non réclamés, dix centimes!...

A ce cri, le pauvre employé dresse l'oreille et dit à sa femme:

— Tiens, je vais acheter la liste: nous avons peut-être gagné le gros lot!...

Ils sont justement titulaires d'une pochette: ils ne croient pas à la chance, ce n'est pas leur genre d'être veinards, mais on a beau être sûr de ne pas gagner, on prend quand même des billets à la loterie, *parce que, malgré tout, il ne suffit que d'une fois!...*

Or, (vous l'avez déjà deviné), il se trouve que cette fois-ci, c'est la bonne... (Quand on écrit une histoire, c'est pour raconter un fait qui en vaille la peine: dans toute loterie il y a cinq cent mille personnes qui perdent vingt sous, et il n'y en a qu'une qui gagne le gros lot... Il est tout naturel que nous nous occupions de ce cas particulier de préférence aux cinq cent mille autres).



Et douloureusement le héroïque camelot refit le morlingue.

Bref, au premier coup d'œil que le pauvre employé jette sur la liste officielle et complète de tous les numéros gagnants des tirages de la Pochette Humanitaire du 1er avril,

sursaute, tressaille, bondit, pâlit, gesticule, balbutie, rit, pleure et s'affaisse sur un banc, comme s'il venait d'être subitement frappé de « maboulite » aiguë...

— Eh bien?... Eh bien! quoi? lui demande sa femme avec une sollicitude émue. Qu'est-ce que tu as, Célestin?... Qu'est-ce qui te prend?

— Antonine! Antonine!... sanglote Célestin, en brandissant la bienheureuse feuille que lui a vendue le camelot... 18.332, série 71... C'est nous!... deux cent cinquante mille francs, ma vieille Antonine!... Nous avons gagné le gros lot, nous sommes riches, riches!... Vive le Pérou!

Antonine fond en larmes, tout en dansant de joie... Effusions extravagantes et publiques... Ils s'en vont bras dessus, bras dessous, transfigurés, excités, étourdis comme s'ils avaient bu quinze apéritifs à la régalade... Les agents les suivent d'un œil sévère; ils ont presque envie d'emmener ces particuliers au poste, pour scandale sur la voie publique!...

Par bonheur, ça se calme au bout d'un instant; on s'habitue vite à la fortune!...

Mais le camelot?... Quelle est l'attitude du camelot?

Tout d'abord, il a vivement approuvé ce coup du Destin, lequel ne daigne pas assez souvent favoriser ceux qui le méritent. Et il allait s'éloigner plein de sollicitude pour ceux qu'il considérait comme ses protégés, puisqu'ayant pu les voler il y avait renoncé, leur faisant ainsi un réel cadeau.

A ce moment, une pensée s'imposa à son esprit.

Cet homme n'était plus un pauvre, un frère. Puisqu'il avait gagné le gros lot, c'était un capitaliste, un vil capitaliste, ni plus ni moins que tous les ploutocrates du monde.

Et il allait laisser passer cette occasion de revanche du prolétariat?

En avait-il le droit?

Comment sa conscience accepterait-elle cette défaillance, cette carence aux grands principes?

D'autre part, voler ses protégés, ceux sur lesquels sa magnanimité venait de s'exercer! Une lutte terrible s'engagea sous ce crâne humain.

Finalement, la raison eut le dessus.

Et douloureusement, avec une larme au coin de la paupière, l'héroïque camelot refit le *morlingue!*...

Robert FRANCHEVILLE.

***

UNE PREUVE

On parlait devant Dupoivrot d'un remède contre l'ivrognerie.

Chacun donna son avis. Les uns tenaient que le remède en question était efficace, d'autres se montraient sceptiques.

On demande l'avis de Dupoivrot:

— Ce remède-là, dit-il, je vous affirme qu'il est exxcellent!

— En avez-vous une preuve? demanda quelqu'un.

— Pour sûr, répliqua Dupoivrot. N'ai-je pas été guéri huit fois déjà par ce traitement!

RAISONNABLE

— Comment! vous vous faites soigner chez le docteur Moyen, mais il est horriblement cher!

— Je ne trouve pas.

— Combien vous compte-t-il par visite?

— Cent francs.

— Et vous trouvez que ce n'est pas cher!

— Je ne dis pas, mais c'est pourtant un homme très raisonnable. Chaque fois que je le consulte, il m'ordonne une diète d'au moins quinze jours. De sorte que j'économise en nourriture les cent francs que je lui paye.

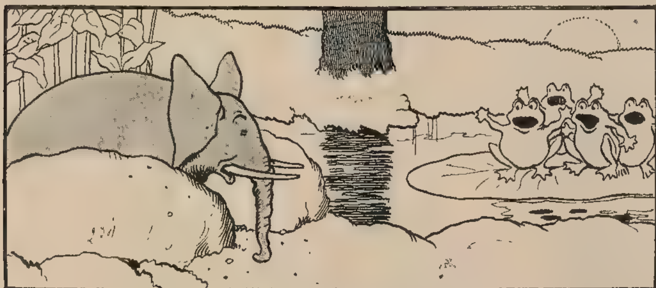




UN SPECTACLE SUR LA MARE

LE RAT D'EAU (*à la sangsue*). — Vous me voyez très embarrassé, ma chère. J'ai promis aux grenouilles de leur faire voir un éléphant, et je n'ai rien à leur montrer.

LA SANGSUE. — Ne vous tourmentez pas pour si peu, messire rat. Prenez entre vos dents ces deux racines, pendant que je vais vous coller sur vos oreilles les ailes de ce papillon de nuit.



Et c'est moi qui ferai la trompe.

Pêle-Mêle Causette

Avec l'impôt sur le revenu, nous aurons un nouveau tarif de douanes. Pourquoi pas? La protection à outrance complètera très bien l'inquisition fiscale. Quand on fait un pas en arrière, on peut tout aussi bien en faire deux.

Par une politique extérieure sagement circonspecte, la République française avait su se créer des sympathies en Europe. Elle avait réussi, par sa modération, par sa franche bonne volonté à l'égard des autres nations, à dissiper la méfiance qu'inspire naturellement aux monarchies un régime républicain.

Le plus grand éloge qu'ait mérité la République est d'avoir toujours laissé les questions de politique étrangère en dehors de ses luttes de partis.

Grâce à cet accord tacite et comme instinctif, notre diplomatie a pu poursuivre, sans entraves, son œuvre de pacification extérieure.

La République française a démontré ainsi qu'elle était capable, autant que les monarchies, de suivre avec persévérance une ligne de conduite mûrement établie.

Elle a pu nouer des relations amicales qui ont affermi sa situation dans le monde, et contribué grandement à la paix universelle.

C'était, évidemment trop beau.

De tout temps, les esprits politiques de petite envergure ont subi la tentation de la Protection. Il est si facile de relever les droits d'entrée pour flagorner l'industrie, comme avec l'impôt sur le revenu on flatte les appétits de la foule.

D'un coup de crayon, on écarte la concurrence étrangère, et on se pose en sauveur d'une branche de l'activité nationale. C'est si commode et facile qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que l'opération séduise les politiciens de moyenne valeur.

L'homme d'Etat plus avisé n'ignore pas combien un remaniement maladroit du tarif douanier peut modifier les sentiments de bienveillance des autres peuples.

Le Français est, en politique, un sentimental. On lui fait croire aisément que les sympathies acquises ne sauraient être affectées par des questions d'intérêt commercial. Entre amis, se froisse-t-on pour de pareilles vétilles?

Eh! oui, l'on modifie entièrement les dispositions des pays voisins en fermant sa porte à leurs produits.

Les nations commerçantes, comme l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis, ne connaissent le sentiment que s'il est conforme à l'intérêt.

Elles s'empresseront d'user de représailles, ce qui n'est que rationnel. Et alors recommenceront les guerres de tarifs, préludes des guerres véritables.

La marche du Progrès subit de ces arrêts, de ces repressions même, qui font craindre pour la civilisation.

Fort heureusement, celle-ci, après un engourdissement, se ressaisit et reprend sa route vers le mieux.

Le système de la Protection à outrance

n'est plus compatible avec nos vues élargies d'aujourd'hui.

Il constituera une faute grave et dont les effets ne manqueront pas de se faire sentir.

Après l'impôt sur le revenu, cela fera deux lourdes gaffes de nos Pouvoirs publics.

« Jamais deux sans trois », dit la superstition populaire », quelle sera la troisième?

Fred ISLY.

Fantaisie poétique

Voici une pièce de vers bizarrement terminée. Elle est signée V. H., et on l'attribue à Victor Hugo :

L'ANGE ET LE MALHEUREUX

Un malheureux voulait se pendre:
« — D'en finir au plus tôt je n'ai que trop sujet »,
Disait-il. Néanmoins, il voulut bien suspendre
Pour quelques instants son projet,
Car un Ange avait dit: « Espère!
En Dieu l'infortuné trouva toujours un père.
Il a vu ta détresse avec des yeux amis.
Il t'ordonne de vivre. A ses décrets soumis,
Révoque ta propre sentence.
Je vais, sur l'autre continent,
Sauver des parias d'un péril imminent,
Et je reviens après te prêter assistance. »
L'ange, à ces mots, partit. Hélas! il se souvint
Trop tard de sa promesse. Aussi, quand il revint,
Au bras fatal de la potence
le malheureux était
pendu!...



PIECES DE CHOIX

M. Parvenu a invité quelques amis à faire une partie de pêche.

LA DÉPÊCHE

Je suis en excellents termes avec Mme Pipelet, mon honorable concierge.

En cela, je fais peut-être exception, mais c'est une habitude chez moi de toujours conserver les bonnes grâces des souverains de la Loge.

Donc, je passais récemment devant la porte derrière laquelle un œil noir est ouvert sur l'existence des locataires.

Un coup de doigt contre le carreau me fit lever la tête et m'informa que Mme Pipelet avait quelque communication à me faire.

J'entrai et reçus des mains de l'aimable cerbère une dépêche télégraphique. Elle venait d'Amérique et m'annonçait une prochaine visite d'un parent.

Je la lus à haute voix, n'ayant pas de secret pour ma concierge.

Celle-ci s'étonna. Une dépêche qui venait d'Amérique! Combien de lieues avait-elle parcourues?

— Mille, répondis-je.

Elle prit la feuille bleue et l'examina avec une certaine admiration. Puis je la vis qui passait le doigt sur le texte:

— Ça, dit-elle, c'est extraordinaire! A quelle vitesse a-t-elle dû marcher pour que l'écriture soit encore humide.





AVEUX HYPNOTIQUES

La question d'obtenir des aveux au moyen de l'hypnotisme a été fortement agitée ces derniers temps. Voilà qui faciliterait singulièrement la tâche des juges d'instruction.

Mais du jour où ce procédé serait légal, à quels dangers serions-nous exposés! Chacun l'emploierait à propos de bottes. « D'où venez-vous à cette heure? dirait l'irascible épouse. De votre bureau!... Je le saurai bien! »

Et le lendemain, elle vous conduirait de gré ou de force chez l'hypnotiseur du quartier, qui vous ferait avouer, en cinq minutes de sommeil.. que vous prites la forte culotte.. avec ce misérable X... à la manille aux enchères.

« — Personne ne veut avouer? dirait le farouche professeur. C'est bien, je vais faire endormir toute la classe, et vous faire interroger les uns après les autres! »

Quelle ressource pour les jeunes milliardaires américaines, qui désireraient être absolument fixées sur la sincérité de leurs soupirants. Une fois par mois, elles les réuniraient et l'hypnotiseur leur ferait dire les motifs qui les poussent à solliciter cette main... dorée.

Enfin, ce serait la fin des diplomates. A quoi serviraient les finasseries, les roueries des hommes d'Etat, des ambassadeurs, alors qu'il est si simple, en les endormant, de leur faire dire tous leurs secrets.

Le bon commerçant

Businard, le patron des Galeries printanières se promenait dans son magasin les mains derrière le dos. Il avait l'air de s'absorber dans ses pensées, mais en réalité ses promenades avaient pour but de veiller sur le personnel et de le tenir en respect.

Il marchait lentement, l'oreille ouverte, quand soudain il bondit.

Près de lui, un employé servait une cliente, et il venait de surprendre les paroles suivantes dans la bouche de son employé:

— Non, madame, il y a longtemps que nous n'en avons plus.

Avouer qu'on manque d'un article est contraire à tous les principes d'un bon commerçant. Un vendeur, digne de ce nom, doit persuader à la cliente que l'article qu'il lui offre est exactement ce qu'elle cherche.

Aussi, nous l'avons dit, Businard ne fit-il qu'un bond vers le groupe formé par son commis et la cliente.

— Mon employé se trompe, Madame, s'écria-t-il, nous avons ce que vous demandez. Il y en a autant que vous en voudrez à la réserve.

A ces mots, la dame et le vendeur parurent frappés de stupeur. Ils se regardèrent, ne sachant pas que répondre à cette soudaine intervention.

Businard crut bon de ne pas insister et s'éloigna prestement.

Il eut, après le départ de la cliente, l'explication de l'affaire.

Les paroles du commis n'avaient été que la réponse à celles de la cliente, laquelle avait dit:

— Nous n'avons guère de pluie depuis quelques semaines.

***

L'Empoisonneur empoisonné

Sous le règne de Bihars Bondocdar, sultan des Mameluks, il y eut, au Caire, une éclipse de lune que ce prince superstitieux interpréta comme une menace à sa vie.

Des astrologues flatteurs n'eussent pas manqué de lui dire qu'un grand roi ne peut mourir que d'une éclipse de soleil; mais ceux qu'il consulta se piquaient d'une grande sincérité. Ils lui avouèrent, en honnêtes astrologues, que la lune condamnait un prince musulman à une mort prochaine et inévitable. Quel prince, au reste? Ils l'ignoraient eux-mêmes; la lune ne leur en avait pas dit le nom.

Cette circonstance rassura un peu Bondocdar, et il se flatta d'échapper au présage en le faisant tomber sur un autre.

Il avait à sa cour un petit-fils du sultan dont saint Louis fut prisonnier, un prince sans Etats, sans amis, et propre, pensait Bondocdar, à servir de victime à l'éclipse.

Il l'invita donc à un festin, où il lui fit boire du vin empoisonné, et, pour cacher sa perfidie, il but sur le champ d'un autre vin qu'il se fit verser dans la même coupe. Mais il était resté au fond un peu de poison, et il y en eut assez pour faire périr l'empoisonneur.

Ainsi, au lieu d'un prince qu'elle demandait, l'éclipse en eut deux, et dans cette double catastrophe, le peuple ne vit ni l'imposture des astrologues, ni la scélératesse de Bondocdar. Il ne vit que l'éclipse, et il admira le pouvoir des astres, qui font encore plus qu'ils ne prédisent.

Courrier Pêle-Mêle

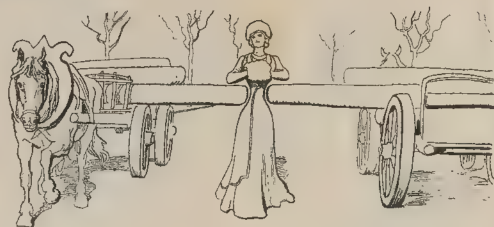
Usages funèbres.

Monsieur le Directeur,

Le dernier numéro du *Pêle-Mêle*, page 13, cite une curieuse coutume du Holstein, où, il y a un demi-siècle, les hommes mariés portaient un citron à la main, dans les cérémonies funéraires.

Une coutume analogue existe encore en Alsace, dans certaines localités, où l'on distribue aux porteurs du cercueil, un *citron* qu'ils tiennent à la main.





FABLE

A miss Guêpe, un beau jour, miss Citrouille disait:
— Vous avez bien sujet d'accuser le corset,
Vous baisser est tâche fort dure,
Marcher vous est pénible, et même respirer.

Deux lourds camions, d'aventure
L'un vers l'autre, à ces mots, vinrent à s'avancer.
Madame Guêpe entre eux put aisément passer,



Mais miss Citrouille fut réduite en confiture.
Oh! femmes, méditez cette triste aventure.

Népomucène LATORTURE.
Patron de la maison des *Cent Mille Corsets.*

Sans doute, pour chasser l'odeur souvent fort incommodante, due aux cercueils de bois plus ou moins bien étanches.)

Recevez, etc.

X...

***

Colis postaux.

La question posée par M. Lhéritier, concernant l'évaluation du volume des colis postaux nous a valu un grand nombre d'excellentes réponses.

Nous remercions spécialement MM. Hédouin, Bellan, Hilson, Lerom, Gau, Passer, Maron, Huchet, Mouton, et X... de leurs explications fort complètes. Malheureusement, ces explications affectent une forme un peu technique; que nos correspondants nous excusent donc de les présenter ici d'une façon moins mathématique, mais plus compréhensible pour tous.

Examinez le tableau suivant dressé pour les trente premiers nombres:

Nombres	Logarithmes	Nombres	Logarithmes
1	0	16	274
2	68	17	280
3	108	18	285
4	137	19	290
5	159	20	296
6	177	21	300
7	192	22	305
8	205	23	310
9	217	24	314
10	227	25	318
11	237	26	321
12	245	27	325
13	253	28	329
14	260	29	333
15	267	30	335

On voit qu'en regard de chaque nombre, se trouve inscrit un autre nombre appelé logarithme. Ces logarithmes ont été calculés par des procédés et suivant des données sur lesquels nous ne pouvons nous étendre. Ils ne sont ici, d'ailleurs, qu'approximatifs.

Si l'on avait, par exemple, à multiplier 5 par 3 et par 2, on n'aurait qu'à prendre les logarithmes correspondants: 159, 108 et 68, puis à en faire l'addition, on obtiendrait la somme: 335. Ce nombre 335 est le logarithme de 30, c'est donc 30 qui est le produit cherché. Cette règle s'étend à tous les nombres possibles.

C'est en s'aidant des tables dressées d'après ce principe, que se font les calculs souvent si compliqués fréquents en astronomie.

On comprendra que dans le cas qui nous occupe, l'employé de la poste, chargé d'évaluer le volume du colis postal, n'a pas besoin de multiplier entre elles les trois dimensions de ce colis, il additionne les trois logarithmes correspondants, et comme le volume voulu a pour logarithme 1.000, si la somme qu'il obtient est inférieure à 1.000, c'est que le volume est inférieur lui-même au volume maximum.

Questions interpêlemêlistes

On parlait beaucoup, il y a peu de temps encore, de moteurs à l'alcool. On n'en parle plus. Aurait-on abandonné ce combustible?

L. DRAPIER.

***

Les animaux migrateurs sont-ils doués d'une prescience en ce qui concerne le temps et la température, ou obéissent-ils simplement aux variations accomplies?

LAMBERT.

***

Rabelais a dit que le rire est le propre de l'homme. Cette constatation ne souffre-t-elle aucune exception?

GRÉGOIRE.

***

L'automobilisme a-t-il affecté le prix des chevaux?

AREC.

***

Ne serait-il pas juste qu'un chef de famille eût, dans les scrutins publics, autant de voix qu'il représente de personnes?

B. ODON.



FIERTÉ

LE SOUS-PRÉFET (*dont le visage s'éclaire à la lecture du journal*). — Jean! nous avons, cette semaine, un écrasé de plus qu'au chef-lieu.

AUTOUR DE L'OPÉRA

La « Crise de l'Opéra » a fait couler des flots d'encre; elle en fera couler encore.

C'est bien tentant, la direction de notre Académie nationale de musique, quand on songe à la subvention de huit cent mille francs. Mais dès qu'on a mis le nez dans le cahier des charges imposé par le gouvernement, l'enthousiasme se refroidit.

Le hasard m'a fait retrouver, touchant cette question si actuelle, ces rimes ironiques de Raoul Toché, composées à l'époque de l'entrée en fonction de M. Pedro Gailhard:

LE DIRECTEUR DE L'OPERA

(FABLE)

Un homme voulait l'Opéra,
Et tous les gens du ministère
Se disaient: « Qui vivra, verra
Si cet homme fait notre affaire ».
Donc, on le convoque aussitôt,
Et, dès qu'il arrive, on l'invite
A retirer au plus vite
Son paletot.
L'homme obéit, mais sa surprise est grande,
Et, très poliment, il demande
Ce qu'on lui veut. — « Vous le verrez!
Pour l'emploi que vous désirez
Nous ne voulons pas d'invalides,
Comme il nous en vient de partout.
Il faut nous prouver, avant tout,
Que vous avez les reins solides.
Tendez le dos! — Comme ceci?
— Plus encore... Bien! Nous y voici... »
Et sans plus tarder, sur l'échine
On lui met la subvention.
L'homme, sans hésitation,
Supporte la lourde machine,
Fait le tour de l'appartement
A grands pas, les poings sur les hanches.
« — C'est bien, mais retroussez vos manches.
Seconde épreuve!... » Et brusquement,
Entre ses deux épaules larges
Que moule une chemise à pois,
On posa le cahier des charges...
L'homme s'affaissa sous le poids.

Le numérotage des maisons de Paris

Le croirait-on? cette idée, pourtant fort simple de numéroter les maisons d'une grande cité comme Paris, ne trouva pas du premier coup, une application logique et rationnelle.

On essaya, à Paris, différents systèmes avant celui qui est aujourd'hui presque universellement adopté. Et cette application parisienne du numérotage des maisons est relativement récente puisqu'elle remonte seulement à un peu plus d'un siècle: à 1806, exactement.

C'est donc sous l'Empire que fut exécutée cette opération sans éclat mais des plus utiles.

Déjà, en 1791 ou 1792, on avait numéroté toutes les maisons pour la première fois. Mais le système adopté était fort compliqué et ne rendait que peu de services aux habitants.

On sait qu'à cette époque les anciens quartiers de Paris furent remplacés chacun par trois sections, ce qui porta à quarante-huit le nombre des municipalités.

Ce changement amena un système déplorable. La série des numéros, au lieu de changer avec chaque rue, embrassait tout un district. Elle fut faite tantôt par îlots, tantôt par séries tournantes, ce qui causait des confusions inextricables et une grande difficulté de recherches.

Il y avait des rues dans lesquelles existaient plusieurs séries de numéros; une rue très courte avait souvent des numéros fort élevés. Ainsi, il y a encore quelques années, on pouvait voir, comme preuve de cette aberration, dans une rue de médiocre longueur, la rue Garancière, la porte qui donne accès à la chapelle de la communion de l'église Saint-Sulpice numérotée 1096.

Ce système donna lieu à de nombreuses plaintes.

L'administration en vint alors au système aujourd'hui encore en usage. Chaque rue eut une série particulière de numéros; les pairs furent placés à droite, les impairs à gauche en partant du commencement de la rue.

Ce système divisa aussi les rues en deux catégories: les rues perpendiculaires et les rues parallèles à la Seine. Dans les premières, le numérotage commence à l'endroit le plus rapproché du fleuve; dans les secondes, il en suit le cours.

Même, on adopta alors une combinaison supplémentaire et assez utile, abandonnée dès 1845, on ne sait trop pourquoi. Les numéros des rues perpendiculaises étaient d'abord noirs et ceux des rues parallèles étaient rouges. Dès l'abandon de cette mesure, tous les numéros furent uniformément blancs sur un fond bleu.

Il est assez curieux de constater que l'idée d'un numérotage général était déjà venue — tant l'utilité s'en faisait sentir — avant la Révolution. On peut retrouver, en effet, une déclaration du 29 janvier 1726, prescrivant le numérotage de toutes les maisons de Paris.

L'obstacle le plus inattendu s'opposa à l'adoption de cette mesure pratique. La noblesse forte de ses privilèges, refusa de laisser inscrire des numéros sur ses hôtels. Devant cette obstruction, qui rendait illusoire tout essai précis, on renonça à numéroter le centre de Paris, et l'on ne numérota que les maisons des faubourgs.

Dès 1512, enfin, on avait déjà essayé un numérotage partiel. Mais il fut limité aux soixante-dix maisons établies sur le pont Notre-Dame. Cette demi-mesure ne pouvait convaincre l'ensemble des habitants de l'utilité d'un numérotage général.

On s'en rapportait, pour reconnaître les maisons, aux enseignes que tous les boutiquiers avaient adoptées et qui servaient de points de repères. Les maisons particulières et celles des gentilshommes étaient aussi ornées d'écussons et de signes distinctifs.

Il y avait l'enseigne des *Quatre fils Aymon*, l'enseigne des *Cinq Diamants*, du cabaret de l'*Epée de Bois*; on cherchait, pour trouver sa voie, la *Fontaine du Regard des Lions*, l'enseigne de la *Blanche Oie*, etc.

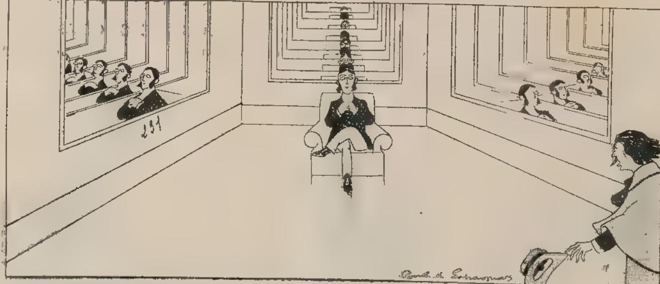
Mais tous ces moyens étaient infiniment précaires pour qui voulait trouver la demeure d'un parent ou d'un ami dans cet océan de maisons biscornues qu'était alors Paris.



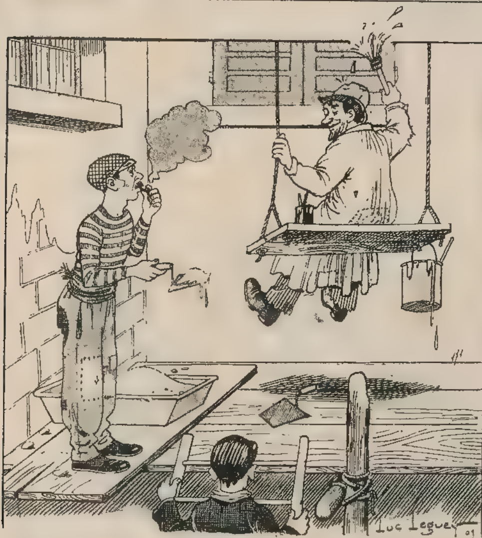
LA MULTIPLICATION DES PORTRAITS

DURAPIAT (*au peintre*). — C'est bien entendu, n'est-ce pas, 200 francs, mon portrait, dans le milieu et la disposition que je choisirai.

LE PEINTRE. — Entendu!



Comment M. Durapiat choisit sa pose pour faire une affaire avantageuse.



LE POINT DIFFICILE

— Rentier! V'là un métier qui me plairait plus que celui de maçon.

— Faut l'apprendre!

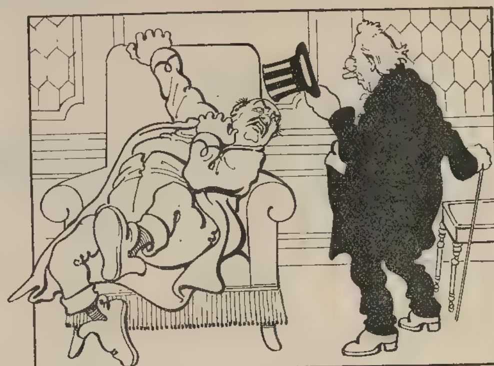
— J'veux bien, si tu me dis où je trouverai les outils.



QUAND L'ELECTROCUTION AURA REMPLACÉ LA GUILLOTINE

LE CONDAMNÉ A MORT. — Inutile d'essayer! Vous n'aurez pas le courant! M. Patard m'a gracié!





NOS MEDECINS

— Docteur! Docteur! que je souffre! Le corps tout entier me fait mal!... Ça m'a pris tout d'un coup... Soulagez-moi!... Voyons, faites-moi quelque chose!...

Le Docteur. — Je ne veux rien faire avant que votre mal ne se soit clairement manifesté. Je reviendrai cet après-midi.



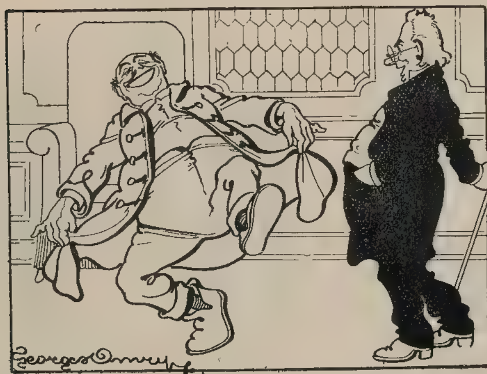




L'après-midi. — Eh bien?
— Mais c'est toujours la même chose, Docteur, c'est intolérable.
— Diable! ça devient grave, mais soyez tranquille, je reviendrai ce soir.

Le soir. — Ça va mieux?
— Mais non, Docteur, je souffre, vous dis-je, partout, partout.
— C'est un cas étrange. Je continue à vous laisser en observation. Cette nuit, je reviendrai et alors nous saurons, sans doute.

La nuit. — Docteur, je souffre toujours.
— Ça ne fait rien. Prenez patience. L'évolution ne tardera pas à se produire, et alors nous attaquerons vigoureusement le mal.
— Vous m'abandonnez...
— Mais non, puisque je serai là demain matin.





Le lendemain. — Quoi! Qu'avez-vous?
— J'ai que je n'ai plus rien. Mes souffrances ont disparu tout d'un coup, comme elles étaient venues. Et maintenant, je suis guéri!... Je le sens bien, je n'ai même pas la fièvre...

Le Docteur (*avec conviction*). — Vous voyez bien qu'avec moi il n'y avait pas de danger. Je vous ai encore tiré de là. Ne me remerciez pas de vous avoir sauvé la vie, je n'ai fait que mon devoir.



PAGE OUVERTE A MONSIEUR LE PRESIDENT DU CONSEIL

Hélas! Monsieur le président du Conseil, nous vous voyons venir: vous allez encore proposer de nouveaux impôts! Pourquoi ternir ainsi le prestige de votre ministère, quand vous pourriez si bien nous éviter ce surcroît de charges, grâce à tant de moyens.

—Lesquels? direz-vous. Ceux-ci, par exemple:

Que ne décrétez-vous tout de suite la guillotine spectacle payant? Ce serait là, pour l'Etat, une encaisse facile à notre époque de théâtre réaliste, d'épouvante et de sport brutaux.

Autre ressource: Les tournées en province des graciés et autres condamnés à perpétuité de marque, montrés en cages. Certains feraient assurément le maximum, étant donné la publicité que la presse a faite sur leur compte.



Nul doute que d'avisés industriels, désireux de profiter des bonnes occasions pour faire à leurs produits une réclame bien comprise, passeraient avec l'administration pénitentiaire, de formidables traités de publicité.



Et le duel! régissez-le et cinématographiez-le d'une façon officielle et obligatoire: sur le nombre, il y aura bien un jour, quelques films qui feront de jolies recettes.



Les jeux automatiques font, en ce moment florès dans les bars; pourquoi les bureaux de poste n'en seraient-ils pas pourvus, tout s'y présente pourtant à merveille pour forcer la main d'un public qui s'impatiente devant des guichets si souvent fermés.



De même, dans les cabines téléphoniques des distributeurs automatiques s'imposent approvisionnés de déjeuners, dîners, soupers... oreillers et couvertures!...



Le pari mutuel a toujours été d'un bon petit rapport; il importerait de le voir fonctionner le plus possible: Des tribunes payantes, avec organisation de pari mutuel, disposées autour de la place de la Concorde, seraient certainement prises d'assaut par les Parisiens.



Dans cet ordre d'idées, l'Etat ne manquerait pas de moyens pour emplir son escarcelle.

Ce serait là une bonne aubaine pour vous, Monsieur le président du Conseil, ainsi que pour nos honorables députés qui, n'ayant plus à se creuser la tête pour nous trouver chaque jour un nouvel impôt, pourraient fort bien ne plus quitter désormais leur chère circonscription.



L'HOTELIER. — Le riche Américain a-t-il fait quelques observations sur la note élevée?
LE GARÇON. — Non... pas encore. Il est en train de chercher des gros mots dans le dictionnaire!



INQUIETUDE

LE SAVANT. — On m'a enlevé une livre de chair, et je pèse quand même 600 grammes de plus qu'avant l'opération... quel outil m'a-t-on oublié dans le ventre?

DE NOS LECTEURS

Etymologie de quelques prénoms.

Nous regrettons de ne pouvoir fournir à chacun de nos innombrables lecteurs la généalogie de leur famille. Si tout le monde ne peut descendre, en ligne directe, de Charles le Chauve, voire même des Croisés, chacun néanmoins est curieux de connaître la signification des prénoms qu'il porte; c'est pour satisfaire à ce légitime désir que nous publions ci-dessous l'étymologie des prénoms les plus répandus:

ADÈLE, ancien haut allemand *Adala*; variantes: Adela, Edila, du radical *adal*, qui signifie: de noble race. Allemand moderne *Adel*, noblesse.

ADRIEN, latin: *Hadrianus*, natif de la ville d'Hadria, laquelle a donné son nom à la mer Adriatique.

AGATHE, tiré d'un mot grec qui signifie femme bonne et vertueuse.

ALBERT, ancien haut allemand, contraction d'Adalbert, l'homme d'une brillante noblesse.

AMÉDÉE, *amare deum*, celui qui aime Dieu.

ANDRÉ, grec *andreus*, l'homme de cœur.

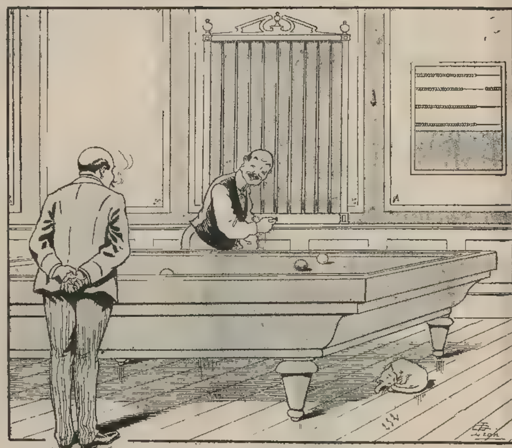
ARSÈNE, vient du grec, l'homme mâle, énergique.

AUGUSTE, latin: *augustus*, l'homme consacré par les augures.



LA GAFFE INFANTILE

TOTO. — Tu sais, Madame, il faut te décider à venir dîner dimanche, parce que maman a dit comme ça: « Si elle vient, il y aura une oie, si elle ne vient pas, on s'en passera facilement! »



SAGE PRECAUTION

— Pourquoi enfermes-tu tes queues de billard, tu as donc peur qu'on te les vole?..
— Non. mais quand je rentre tard, ma femme trouve ça plus commode qu'un manche à balai.

BENJAMIN, de l'hébreu: *ben*, fils de; *jamin*, la main droite; fils de la main droite.
BERNARD, ancien haut allemand, signifie: l'ours hardi.
CASIMIR, mot polonais, celui qui prêche la paix.
CATHERINE, diminutif latinisé du grec *Katharos*, la femme pure.
CHARLES, ancien haut allemand: *Karl*, l'homme vigoureux.
CLAUDE, dérive du verbe latin *claudere*, signifie: le boiteux.
CLOTILDE, dialecte français *chlod*, illustre; *hilt*, combat; la femme des illustres combats ou l'illustre guerrière.
DENIS, origine grecque, l'homme consacré à Bacchus.
DOMINIQUE, latin: *Dominicus*, l'homme consacré au Seigneur.
EDGARD, anglo-saxon, *Ead-gar*, signifie: la lance qui protège la propriété.
EDOUARD, germanique: *And Ward*, celui qui prend soin de la propriété.
EDMOND, bas latin: *Automundus*, germanique: *Edmund*; le défenseur de la propriété.
ELÉONORE, tiré d'un mot grec: *compassion*; la femme compatissante.
ELISABETH, hébreu: *El-i shéba*; c'est par le grand Dieu que je jure.
EMILE, latin: *æmilius*, signifie: le Rival ou l'Emule.
ERNEST, vieux nom germanique, combattant.
ESTHER, mot persan, l'Etoile.
EUGÈNE, grec: *eu-genos*, le bien-né; l'homme de race noble.
EUSTACHE, grec: *eu-stachys*, l'homme chargé de beaux épis.
EVE, hébreu: *hawwa*, celle qui donne la vie.
FÉLIX, latin: *felix*, l'homme heureux.
FERDINAND, Fernand, ancien haut allemand *heri-nand*, composé de *heri*, armée, et de *nand*, audacieux, le guerrier audacieux.
FIRMIN, diminutif de *firmus*, l'homme ferme, solide.
FLAVIUS, Flavie, Flavien, du latin: *flavus*, qui a les cheveux blonds.
FRANÇOIS, Frank, Franz, Francis, Francisque, du latin: *Franciscus*, même origine et même sens: hommes libres.
GABRIEL, mot assyrien: *Gabri-El*, l'homme de Dieu.
GASTON, mot germanique, étranger qui visite un pays.
GENEVIÈVE, du celtique: *gen*, joue, et *gwef*, blanc; la fille aux joues blanches.
GEORGES, origine grecque, le laboureur.
GONTRAN, germanique: *gunt-hram*, le corbeau de la guerre.
GRÉGOIRE, origine grecque, être éveillé, homme vigilant.
HÉLÈNE, origine grecque, reflet, éclat du soleil.
HECTOR, origine grecque, homme tenace.
HÉLOISE, mot germanique composé de *hluod*, illustre, *wig*, combat; l'illustre guerrière.
HENRI, germanique: *heim*, maison, *rich*, chef; le chef ou le maître de la maison.
HILAIRE, latin: *Hilarius*; l'homme gai.
HIPPOLYTE, origine grecque; celui qui délie les chevaux.
HUBERT, ancien haut allemand: *Hugu-bert*; l'homme d'un esprit brillant.
HUGUES, ancien haut allemand: *hugu*; l'homme d'esprit.
JULES, Julie, Juliette, Julien, Julienne, du latin: *Julius* et *Julus*; tous ces noms signifient: ayant les cheveux frisés.
LAURENT, Laurentine, Laurence, latin: *Laurentius*, natif de Laurentum, la ville des lauriers.
LÉONARD, mot latin: *Leonardus*, signifie: le lion hardi.
LUC, Lucie, Lucien, dérivent de *lux*, lumière. Les Romains donnaient le nom de *Lucius* à l'enfant qui naissait dans le jour.
MARIE, Mariette, Marion, Manon, tiré de l'hébreu: *miriam*, signifie la maîtresse de la maison.
MATHILDE, ancien haut allemand: *maht*, puissance, et *hild*, combat; guerrière puissante.
MAXIME, Maximin, Max, du latin: *Maximus*; le très grand.
MÉLANIE, grec: *melania*; qui a le teint foncé.
NICOLAS, Nicole, Nicolet, Colas, Colette, de deux mots grecs, qui signifient: le vainqueur des peuples.
OCTAVE, latin: *Octavius*, le huitième enfant.
OGER, germanique: *Ot-ger*, la lance qui protège la propriété.
ONÉSIME, grec: *Onésimos*, l'homme bienfaisant.
PAUL, du latin: *Paulus*; le petit.
PHILIPPE, origine grecque; qui aime les chevaux.
PROSPER, latin *Prosper*, l'homme à qui les choses arrivent selon ses souhaits.
RACHEL, hébreu, la brebis.
RAOUL, mot germanique composé de *hrold*, glorieux, et *vulf*, loup; le loup glorieux.
RAYMOND, ancien haut allemand; esprit fécond en ressources.
ROBERT, ancien haut allemand; l'homme à la gloire brillante.
SAMSON, hébreu: *Simson*; le petit soleil.
STANISLAS, origine polonaise; la gloire de l'Etat.
THOMAS, hébreu, le jumeau.
ULYSSE, origine grecque, l'homme irrité.
VALENTIN, latin: *Valentinus*, l'homme robuste.
ZÉLIE, origine grecque, la rivale.

Nous nous tenons à l'entière disposition de nos lecteurs, qui n'auraient pu trouver l'étymologie de leurs prénoms dans la courte nomenclature ci dessus.

***

Dimanche des Brandons.

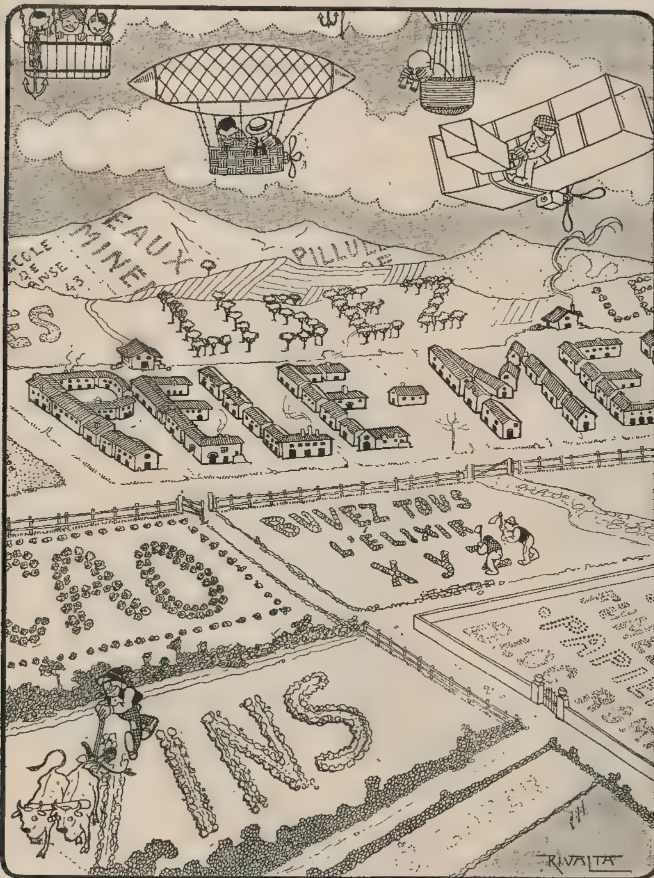
C'est le nom qu'on donne vulgairement au premier dimanche de carême, en raison d'une ancienne coutume, encore en vigueur dans la Bresse et le Bugey.

Au crépuscule, le chasseur de sauvagine, à l'affût au bord des étangs de la Dombe, voit des feux s'allumer comme par enchantement sur tous les sommets environnants, tandis qu'à proximité de chaque hameau flambent des bûchers improvisés, autour desquels la jeunesse des fermes voisines danse de joyeuses farandoles.

Le coup d'œil ne manque pas de pittoresque.

Au moyen âge, il était d'usage que les personnes qui s'étaient livrées aux folies du Carnaval se présentassent, le dimanche suivant, devant le porche de l'église, et y demeurassent, tout le temps de l'office, un cierge allumé à la main, en signe de réparation publique. Plus tard, la chose dégénéra en amusement: on dansait ou on parcourait les rues avec des « brandons » de paille ou de cire, et telle serait, paraît-il, l'origine de la coutume qui subsiste actuellement dans certains départements de l'Est.

A Lyon, le premier dimanche de carême est



AVEC LE PROGRES

Quand l'homme aura conquis l'air, la disposition des champs, des jardins, des habitations même subira des modifications.

appelé « dimanche des *Bugnes* », parce qu'il est d'usage d'y manger en famille cette pâtisserie locale — sorte de beignet frit à l'huile et saupoudré de sucre — dont le nom, fort en honneur dans le répertoire de Guignol, se retrouve même dans des œuvres d'un ordre plus relevé et tout au moins dans une pièce d'un académicien de fraîche date: *Le Chemineau*, de Jean Richepin.

* * *

Pêcheurs à cheval.

Parmi les cosaques au service de Sa Majesté Nicolas II, empereur de toutes les Russies, plusieurs régiments de l'Oural ont, comme service d'hiver, la pêche à l'esturgeon, dont les œufs serviront à confectionner le caviar de la famille impériale et de la cour.

Cette pêche se pratique d'une façon peu ordinaire: lorsque les rivières et les fleuves sont complètement gelés, les cosaques creusent, à travers la glace, une tranchée s'étendant d'une rive à l'autre, et barrent complètement le cours d'eau à l'aide d'un vaste filet, puis ils remontent à quelques verstes en amont en suivant le bord pour revenir à leur point de départ, en galopant sur la glace. Les poissons, affolés, fuient à toute vitesse, devant ce bruit qui doit être pour eux comme un formidable roulement de tonnerre et viennent se précipiter dans le filet que les « pêcheurs à cheval » n'ont plus alors qu'à retirer, généralement plein à se rompre.

Ce qui prouve que, (si le régiment des « Plongeurs à cheval » n'a jamais existé autre part que dans l'imagination d'un chansonnier), le régiment des « Pêcheurs à cheval » n'est pas un mythe.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Les plus hauts monuments élevés par le génie des hommes sont, après la Tour Eiffel: l'obélisque de Washington (169 m.); le môle Antonelliana, à Turin (164 m.); les tours de la cathédrale de Cologne (156 m.); la flèche de la cathédrale de Rouen (150 m.)

— Les propriétés non bâties comprennent, en France, 150.500.000 parcelles environ. Elles se décomposent en 62 millions d'îlots de propriétés. Le nombre des propriétaires, pour ces propriétés non bâties, atteint 8 500.000.

— Cest une erreur que de croire qu'on peut voir les étoiles en plein jour en les regardant du bas d'un puits ou d'une cheminée. On ne les voit pas. Mais elles sont visibles avec le secours d'un télescope.

— Les étrangers sont, plus encore que nos compatriotes, amateurs de champagne. Du 1er avril 1906 au 31 mars 1907, le département de la Marne a expédié à l'étranger 23.056.847 bouteilles de champagne, alors que la consommation, en France, pendant la même période, était seulement de 10.114.548 bouteilles.

— Jusqu'à la Révolution on avait, dans l'armée française, démesurément multiplié les grades pour satisfaire les ambitions de la noblesse: pour une armée de 160.000 hommes on comptait 60.000 officiers. Certains régiments de cavalerie comptaient 142 officiers ou sous-officiers, et 482 soldats.

— Chaque condamné ou relégué coûte environ 713 francs par an à l'administration pénitentiaire, sa main-d'œuvre rapporte seulement 39 francs.

— Dans diverses parties de la Chine, un usage séculaire autorise un créancier d'emporter les portes de la maison de son débiteur. Cela, afin de permettre aux mauvais esprits d'envahir la demeure du débiteur.

— On compte treize villes ayant, au moins, un million d'habitants. Ce sont, par ordre d'importance: Londres, New-York, Paris, Chicago, Berlin, Vienne, Tokio, Philadelphie, Saint-Pétersbourg, Moscou, Constantinople, Buenos-Ayres et Pékin.

— Le plus ancien des ponts de Paris est le pont Notre-Dame. Il existait déjà, en bois, au treizième siècle, et était appelé *Planche-Mibray*. Il s'écroula en 1499, sous le poids des soixante maisons qui y étaient édifiées. Il fut reconstruit en pierre en 1501, réparé en 1577, et en 1659. En 1793, il fut appelé *pont de la Raison*. Il fut définitivement restauré en 1853.



UN GRAND MEETING DE PROTESTATION A LA CUISINE

Ordre du jour: De quel droit les hommes disent-ils, en parlant d'une bêtise: Commettre une brioche... Faire une boulette?



MAL SERVI

— Donnez-moi un timbre de deux sous, s'il vous plaît. Seulement, vous savez, servez-moi mieux que la dernière fouès?!

— ? ? ?

— Oui, parfaitement!... Avec le timbre que j'vous ons acheté le mois dernier, ma lettre est arrivée en retard d'un jour. Si ça arrive encore cette fois-ci, j'irons prendre mes timbres autre part!!!...

RÉSULTAT
DU
Concours de Rapprochements historiques
(Suite)
(Voir le Supplément).

3e *série.* — F'lèche I et serre MON (Fléchier, sermons) — AU fin bacla BEL et LE NE (Offenbach, la Belle Hélène) — Lappe R où ZEVA nie Jorot (Lapérouse, Vanikoro) — D'écarte d'I SK' où R sur LA met ODE (Descartes, Discours sur la Méthode) — DU guette R où IN ceint mal AU (Dugay-Trouin, Saint-Malo) — qu'U vit N à TURA lit STE (Cuvier, naturaliste) — LEUN autre jars d'IN (Lenôtre, jardins) — d'I AU gène tôt NO (Diogène, tonneau).

4e *série.* — si C rompt K TI lit NER (Cicéron, Catilinaires) — cinq CIM ont même oie RE (Saint Simon, Mémoires) — qu'ONDE héros croit (Condé Rocroy) — boit l'eau à RPO étique (Boileau, art poétique) — E piqué tête entre TIEN (Epictète entretiens) — R à SME loge deux LA, faux Li (Erasme, Eloge de la folie) — d'EUZE est marin GO (Desaix, Marengo) — chez NI ELA jeune capte IVE (Chénier, La jeune Captive).

5e *série.* — MA qui, have hèle LEUP, rince (Machiavel, le prince) — bu JO AB d'ÉLK adhère (Bugeaud, Ab-el-Kader) — pali 6 erre à MIK (Palissy, céramique) — MA haut met cor AN (Mahomet coran) — U licite AK (Ulysse Ithaque) — nie EP SEUF haute au gras FI (Niepce, photographie) — CH expire haut tel LO (Shakespearre, Othello) — T'àLE rend d'IP LO mat (Taleyrand, diplomate).

6e *série.* — NEL sonne à bout KIR (Nelson, Aboukir) — MON teignait C (Montaigne, essais) — R'à BLE cure E de MEU don (Rabelais, curé de Meudon) — TAL mat rage et dit « hein » (Talma, tragédien) — JAK arme ETI et ratisse E (Jacquard, métier à tisser) — dans TE dit VI, NECO médit (Dante, Divine comédie) — nez qu R Ge ne voient (Necker, genevois) — Clé au pas trace pique (Cléopâtre, aspic).

7e *série.* — las ne monte et bèle LO (Lannes, Montebello) — flot berce AL en BO (Flaubert, Salammbô) — beau marché fit G'àROT (Beaumarchais, Figaro) — hache ILT à LON (Achille, talon) — G'àLille est pendu LE (Galilée, pendule) — verdit LATE ravi à TA (Verdi, la Traviata) — roue scead contre as, aussi AL (Rousseau contrat social) — au maire I lit ADE (Homère, Illiade).

8e *série.* — bossu E sert Mon (Bossuet, sermons) — père haut conte deux faits (Perrault, contes de fées) — ras scie natte à LI (Racine, Athalie) — le verre IE observa toit RE (Le Verrier; observatoire) — d'UME, A monte et crie STO (Dumas Monte Cristo) — haut BER domine AU noir (Aubert, Domino noir) — VOK en SON, auto mat (Vaucanson automates) — jour dans fleur US (Jourdan, Fleurus).

Voici comment le sort a décidé entre ces concurrents :

1er PRIX : M. R. Corbon, 34 place d'Armes, à Condé-s-Escaut (Nord), qui gagne une table Louis XVI.

2e PRIX : M. Henri Manuel, rue Dragon; La Colette, Toulon qui gagne une étagère en noyer.

3e PRIX : M. Hervé, à Neuville-de-Poitou (Vienne), qui gagne un service de fumeur.

4e PRIX : Mme Esterlin, rue Hamelin à Paris, qui gagne un coffret bronze doré.

5e PRIX : M. O. Delplace, 25 rue de l'Abreuvoir, à Ermont (Seine-et-Oise), qui gagne une pendulette de voyage.

6e PRIX : M. Louis Blanchard, 35 rue Lahire, à Orléans, qui gagne une canette cuivre et étain.

7e PRIX : Mme Sophie Jean, 34 rue de l'Université, à Lyon qui gagne un joli sac à main.

8e PRIX : M. Denis Henri, à Bar-le-Duc (Meuse) qui gagne un sautoir argent doré.

9e PRIX : M. Leloup, 11 *bis* rue Géricault, à Paris, qui gagne une boîte de compas.

10e PRIX : M. Léon Souchère, 48 *ter* boulevard de Bercy, à Paris qui gagne une bourse en argent.

11e PRIX : M. Michot, 17 rue Lakanal, à Roanne, qui gagne un nécessaire de fumeur.

12e PRIX : M. Adrien Camu, 2 rue Le Peletier, à Paris, qui gagne un cachet-statuette.

13e PRIX : M. J. Lesteven, second maître-mécanicien, à bord du *Jules-Ferry*, à Toulon, qui gagne une jumelle Tom-Pouce.

14e PRIX : M. Eugène Teurlings, 230, rue de Brabant, à Bruxelles qui gagne un vase ornements bronze doré.

15e PRIX : M. Richard, 106 quai Claude-le-Lorrain, à Nancy, qui gagne un coupe-papier ivoire et argent.

16e PRIX : Mlle Renée Evesque, 37 rue Beaumier, à Paris, qui gagne un service à découper.

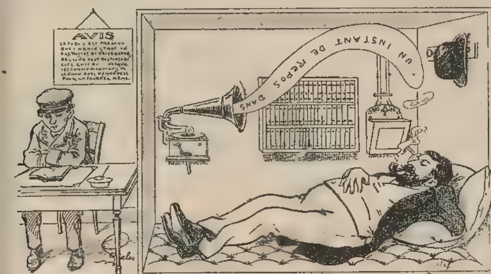
Du 17e au 26e PRIX : M. Malhérault, 5 rue Toussaint, à Angers; M. E. Prud'homme, 16, rue de Paris, à Troyes; M. Emile Belsola, 11, rue de l'Anguille, à Perpignan; M. Bailly Fernand 15, rue du Havre, à Calais; M. Ernest Tissot 67 rue Docteur Thomas, à Reims; Mme de Mussy 40 rue Voltaire, à Brest; M. P. Meslin, place du Champ-de-Foire, à Ruelle (Charente); M. E. Charrier, 41, rue Tapis-Vert, à Marseille; Mme Annette Guéniot, 40 rue de Nancy, à Epinal; M. Henri-Hilaire Legros, rue Jolain à St-Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle), qui gagnent un joli portefeuille.

Du 27e au 36e PRIX : M. Robert Manchon, 84 avenue du Mont-Riboudet, à Rouen; M. Georges Chauvelier, 20 rue de l'Abreuvoir, à Courbevoie; M. François Huillet, à Chalabre (Aude); M. Devaux, à Thury-Harcourt (Calvados); M. Henri Troquet, 12, rue de Varennes, à Coulommiers; M. Gaudiche, 6 rue de Siam, à Brest; M. Braun, 11 Grande-Rue, à Nancy; M. Gaston Dewel 81, rue des Vieux-Remparts, à Dunkerque; M. Delivet 21, rue Vaneau, à Paris; M. Joseph Barbe 14, rue Gambetta, à St-Chamond (Loire) qui gagnent un sac à main.

Du 37e au 46e PRIX : M. René Breton, 22 rue St-Paul, à Orléans; M. Jean, à Messincourt, par Carignan (Ardennes); M. Henri Desvignes à Pontanevaux (Saône-et-Loire); Mlle Régina Berneron, villa du Colombier à Belleville-sur-Saône (Rhône); M. François Manton, musicien au 53e d'Infanterie, à Perpignan; M. Marcel Dubois 12, rue Blomet, à Paris; Mlle Andrée Baron, 4, rue Ferraud, à Valenciennes; Mme Jeanne Boyer, 12, rue des Allois, à Limoges; M. Léon Descamp 122, rue Verte, à Schaerbeck, Bruxelles (Belgique); Mlle Andrée Demangel, à la Grange-Montrapon par Besançon, qui gagnent un signet ouvre-lettres.

Du 47e au 52e PRIX : M. Micoud, 30, rue des Chartreux, à Lyon; M. Poulain, à Grainville-la-Tenturière (Seine-Inférieure); M. A. Gilles, Impasse Laure-Monclor, à Avignon; M. Rochette Jean, 55, rue Marceau, Le Creusot; M. Monfouilloux, 158, Cours Lafayette, à Lyon; M. Auguste Teisseire, 6, rue des Marchés à Cannes, qui gagnent une collection brochée de la *Famille*.

Du 53e au 60e PRIX : M. Malesset, 3 rue Rameau, à Versailles; M. Labrousse, à Marsillargues (Hérault); M. Henri Berne, 2 rue des Sablons, à Fontainebleau; M. Dégret Edmond, 4 rue du Rivage, à Sedan; M. Mathieu Magnée, 31, rue St-Hubert, à Liège (Belgique); M. Magrin Justin, 89, rue St-Martin, à Argentan (Orne); M. Moreau de Tours 23, rue de la Mairie, à Ivry-s-Seine; M. P. de Saint-Marcel, rédacteur principal à la Préfecture d'Oran (Algérie), qui gagnent un bloc-notes de poche.



L'administration des Postes et Télégraphes, soucieuse du bien-être du public, à l'honneur d'informer celui-ci d'une amélioration qu'elle va apporter prochainement dans son matériel téléphonique. Les cabines téléphoniques au lieu d'être verticales seront, à l'avenir, horizontales et matelassées, ce qui permettra au public d'attendre la communication avec patience; de plus, un phonographe dernier modèle sera à la disposition de ceux qui aiment ce genre de distraction; quant aux gens sérieux, ils y trouveront une bibliothèque choisie avec soin.



A LA COMPAGNIE

LE DIRECTEUR. — C'est quand nos trains déraillent qu'on les raille !

PETITE CORRESPONDANCE

G. *Buchet.* — Il n'est pas nécessaire d'être abonné pour participer aux concours.

De Vinay. — Il est impossible d'utiliser ce problème; n'écrivez jamais au verso.

G. *Savoy.* — L'Arabe est une langue qu'on ne peut apprendre que dans les pays où elle est parlée, la grammaire n'ayant qu'un rôle très secondaire. Les voyelles, en effet, n'y jouent qu'un rôle, pour ainsi dire de remplissage.

M. L. François. — C'est une opération qu'il est impossible de faire chez soi.

Aligreo. — Du genre masculin, de l'avis à peu près unanime.

Rabath-Ammon. — On en vend dans les bureaux de tabac sous le nom de caporal doux.

Un abonné (Aix). — Cette question demanderait un très long développement et des détails trop techniques, vous devez comprendre que les teintures sont de genres très variés et se traitent de façon fort différentes.

LE DISQUE PATHÉ

SUPPRIME L'AIGUILLE
et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin derrièr eux tous les autres systèmes.*

L'emploi du SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue vérit de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'es plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS
à l'ESSAI

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE
Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

DERNIÈRE INVENTION!

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé chacun fait remplacer son diaphragme à aiguille désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphi inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne d résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous le possesseurs de machines parlantes à disques pou perfectionner leur instrument et le mettre a niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de reproduction de la musique et du chan

30 MOIS DE CRÉDIT

6 fr. PAR MOIS

Les Disques **PATHÉ** *donnent les plus longues auditions.*

LES CONQUÊTES DE LA SCIENC

Le cylindre de cire a été aba donné pour le disque à aiguill qui a été abandonné, à son tou pour le disque à saphir, supprimai l'usure, donnant le ton juste et souffle vibrant de la voix humain

Attention aux grossières im tations allemandes! Compar la longueur de l'audition, maitrise du chant et le détail d accompagnements.

20 Centimes **PAR JOUR**

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection!

Le **Phonographe à disques**, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé** : La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non-seulement inusable par lui même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage **Comme rendement la supériorité du Saphir sur l'aiguille est écrasante.**

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modèle de l'orchestre, la netteté l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de disque **Artistique** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

DESCRIPTION DE L'APPAREIL : 29 × 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile, forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin.— Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit.— Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.
Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie
46, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS
DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. Le Roi de Lahore (*Promesse de mon avenir*), par RENAUD.
2. La Favorite (*duo du 4e acte*), par Mme DELNA et ALVAREZ.
3. Les Huguenots (*Pif-Paf*), pr AUMONIER.
4. Patrie (*Pauvre martyr obscur*), pr DELMAS
5. Rigoletto (*Comme la plume au vent*) par AFFRE.
6. Benvenuto (*De l'art*), par NOTÉ.
7. Mignon (*Elle ne croyait pas*), par BEYLE.
8. Joconde (*Dans un délire extrême*), par BOLVET.
9. La Damnation de Faust (*Voici des roses*), par DANGÈS.
10. Carmen (*Toréador*), par RENAUD.
11. Joseph (*Champ paternel*), par ALVAREZ
12. Les Cloches de Corneville (*Va petit mousse*), par VAGUET.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

13. Souhaits à la France (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par NUIBO.
14. Je ne sais plus (*avec orchestre*), VAGUET
15. Etoile d'amour (*avec orchestre*), VAGUET.
16. Rancœur lasse (*avec orchestre*), VAGUET.
17. La Vierge à la Crèche, par VAGUET.
18. On a oublié, par VAGUET.
19. Le Petit Siffleur, par VAGUET
20. Rêve ou Folie par VAGUET.
21. Mireille, par VAGUET.
22. Petits Bambins d'Amour, par VAGUET.
23. La Libellule, par VAGUET.
24. Trianon, par VAGUET.
25. Les Trois Roses, par VAGUET
26. O Sole Mio (*avec orchestre*), pr VIGNEAU.
27. La Chanson de Marinette (*avec orch.*) par VIGNEAU
28. Si tu voulais (*avec orch.*), par VIANNENC.
29. La Valse rose, par Mme Jane MERRY.
30. Les Larmes de la Vie (*avec orchestre*), par MERCADIER.
31. Je vous ai tant aimée (*avec orchestre*), par MERCADIER.
32. Si l'on connaissait la femme, par MERCADIER.
33. Les fiançailles roses par MERCADIER.
34. Ressemblances, par MERCADIER.
35. Sonnez clochetons par MERCADIER.
36. Ultime raison, par MERCADIER.
37. Petite femme qui passe, pr MERCADIER
38. L'amant philosophe, par MERCADIER.
39. J'ai faim d'amour, par MERCADIER.
40. Mon Cœur (*Romance*), par PICCALUGA.
41. La Poule chanteuse (*mélodie*), par BERTHOMME
42. Le Rosier par MAGNENAT.
43. Les deux Grenadiers, par GRESSE.
44. La Marseillaise, par GRESSE.
45. Elle n'était pas jolie par GEORGEL.
46. Jolie Fleur des Champs, par GEORGEL.
47. Sur la bouche, par DALBRET.
48. J'ai tant pleuré (*avec orch*), pr DALBRET.
49. Le Roi des Tyroliens (*Tyrolienne*), par CHARLESKY.
50. Avec ton Souvenir, par MARÉCHAL.
51. Le Biniou, par MARÉCHAL.
52. Le Petit Portrait par MARÉCHAL.
53. Marche gracieuse, par MARÉCHAL.
54. Va-t-ons populo, par MARÉCHAL.
55. Ange blond, par MARÉCHAL.
56. Le Permis de Pêche, par FREY.
57. Un Monsieur qui bégaye, par FREY
58. Dans la Rue (*Cris de Paris*), par FREY.
59. Le Martyr de la Rue Popincourt par FREY
60. Les gaîtés du Téléphone par FREY
61. La Ballade des Agents par CHARLUS
62. La Jolie boiteuse (*avec orch*), CHARL
63. La Dernière carotte (*monolog.*) Po
64. J'ai un rosier (*avec orchestre*), DRANK

ORCHESTRES — DANSES — SOLI

65 à 130:
- Dix Valses.
- Six Mazurkas.
- Six Polkas.
- Quatre Scottishs.
- Cinq Morceaux 2 Quadrill complets
- Cinq morceaux Quadrille Lanciers complet.
- Un Pas de Quatre.
- Deux Cors de Chasse.
- Deux Pistons.
- Un Violon
- Un Violoncelle.
- Une Mandoline.
- Deux Orchestres Tziganes.
- Vingt Morceaux d'Orchest divers (Marches Militaires, F taisies, Ouvertures, etc., etc.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

3

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné déclare acheter à MM. J. GIRARD & Cie, à Pari **l'APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* 130 Morceau choisis sur disques double face *aux conditions énoncées, c'est-à-dire p paiements mensuels de* 6 fr. *jusqu'à complète liquidation de la somme* 180 francs *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prénoms .... SIGNATURE :

Profession ou Qualité

Domicile

Département

Gare

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, *Successeurs de* **E. GIRARD & A. BOITT**
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Ar

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt. (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr.) — 50 centimèt (16

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE — Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD.

5e ANNEE. — No 16. 10 Centimes. 18 Avril 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

ANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA TERRE TREMBLE, par Benjamin RABIER.



LACUITE. — Moi saoûl ! Puisqu'on vous dit que c'est encore une secousse sismique !

ERIC CAMILLUS, L'ALCHIMISTE

Enfermé dans son laboratoire, en face du redoutable problème de la chrysopée, Eric Camillus avait cessé tout commerce avec les hommes.



... *Il se redressa et, ses poings amaigris serrant ses tempes comme pour en retarder l'éclatement...*

Peut-être, vaincu par son rêve, fut-il mort d'inanition sans s'en apercevoir, si un bon génie tutélaire n'avait veillé sur lui. Confinée dans une pièce mitoyenne, chaque soir, sans bruit, sans un mot, par un guichet percé dans l'épaisseur du mur, dame Radegonde passait un peu de nourriture au vieil alchimiste ascétique.

Et cela dura des années et des années...

* * *

Un matin, penché sur son creuset, le disciple d'Hermès eût soudain un cri de triomphe.

Le front nimbé d'une auréole de gloire, il se redressa, et ses poings amaigris, serrant ses tempes, comme pour en retarder l'éclatement, il prononça avec ferveur ces mots, ainsi qu'on dit une prière: « O Julius Camillus, ancêtre vénéré, toi dont amatus Lusitanus fit un nouveau Prométhée, rends-moi grâce, la pierre philosophale est trouvée! »

Puis, brisé par l'émotion qui le faisait vaciller sur ses jambes, vaincu par la fatigue d'un surmenage de plus d'un quart de siècle, l'alchimiste s'écroula dans un fauteuil.

Il fut longtemps prostré, sans pouvoir sortir de cette espèce d'anéantissement qui suit les grands efforts, revanche de la nature, immuable en ses lois, tolérant un long geste, parce que sûre d'en voir toujours la fin...

. . . .

Ainsi donc, le secret de la transmutation des métaux était découvert...

Désormais, suivant sa volonté, ses besoins ou sa fantaisie, Eric Camillus détenait cette puissance créatrice — unique au monde — et digne de lui assurer une place dans l'Olympe: produire le métal précieux en telles quantités qu'il lui plairait...

Et maintenant que la solution du problème qu'il s'était posé était trouvée, sa mission était terminée. Dépouillant allègrement la chrysalide obscure qu'il avait été durant la moitié de sa vie, il déserterait demain son laboratoire pour vivre, jouir, se vautrer et satisfaire sa fringale de puissance et de volupté, trop longtemps contenue...

Demain, le roi Charles VII — à moins que ce ne soit son successeur — le recevrait en égal dans son palais. Et le plus puissant des deux ne serait pas le fils d'Isabeau de Bavière, auquel il fournirait, d'un geste, les moyens de mettre sur pied d'innombrables compagnies de francs-archers pour rejeter l'Anglais hors de France...

C'est ainsi que tumultueusement, les pensées de l'alchimiste, un moment absentes, rentrèrent dans son cerveau.

Ses yeux soudain s'abaissaient sur sa barbe fluviale, dans laquelle serpentaient des fils d'argent.

Un pli amer aux lèvres, il ferma les yeux.

Eric Camillus venait de se poser un second problème: A la géniale découverte de la transmutation des métaux, il fallait associer la sublime formule de l'immortalité, et *ceci* complèterait cela.

Demain ne verrait donc pas Camillus désertant son laboratoire.

Tout à l'heure... à l'instant, il allait, sans reprendre haleine, se lancer avec enthousiasme à la poursuite de cette seconde formule.

. . . .

Subitement et sous l'empire d'une force irrésistible, qui l'attirait en avant du fauteuil, l'alchimiste se sentit plonger dans un précipice.

Néanmoins, cela fut fait sans brutalité et n'éveilla en lui aucune terreur; des paquets de ténèbres, d'abord noires, puis bleues d'azur, qui le soutenaient, lui donnèrent la délicieuse sensation de glisser longtemps, longtemps, dans de la ouate.

Puis la clarté du jour reparut et Camillus se trouva tout étonné d'avoir abordé dans un pays des plus singuliers.

Tout ce qui était autour de lui paraissait vieux, vieux! D'abord les arbres mesuraient au moins quatre ou cinq cents pieds de conférence, et leurs têtes chenues sembl[...] épousseter la voûte céleste. Les moindres [...] d'herbe avaient jusqu'à trois cents pouce[...] haut.

Tandis qu'il s'extasiait sur cette prodig[...] végétation, Eric Camillus fut abordé pa[...] vieillard, à l'épiderme parcheminée, à la [...]gue barbe blanche, ainsi que la consc[...] d'un séraphin, qui le suppliait d'une [...] chevrotante:

— Jeune étranger, ayez pitié d'un [...] millénaire qui s'ennuie.

— Savez-vous que vous n'avez pas l'ai[...] mon gentilhomme, lui répondit le disciple d[...]mès, en lui plantant l'index entre les [...]

— Pourquoi parler de gaîté au pay[...] l'immortalité? Ce sentiment, hélas! est [...] de nos contrées! Voici vingt-cinq mille [...]tre cent quarante-six ans que je suis[...] et depuis plus de cinquante siècles je [...] jamais ri, malgré que je ne sois encore [...] enfant dans ce pays-ci... Ah! être cond[...] à vivre toujours... toujours... quel sor[...]gubre!...

Et bâillant formidablement, ce jeune viei[...] s'éloigna lentement, laissant là son in[...]cuteur, muet de surprise. D'autres vieil[...] des deux sexes, semblant victimes de qu[...] irrémédiable fatalité, circulaient le regard [...]ne, les gestes las, autour de l'alchimiste[...] n'avaient rien à se dire, hormis leur ennu[...] même cela, ils l'avaient déjà formulé depui[...] milliers de siècles.

Mais l'esprit de Camillus venait d'être [...]tivé par une désagréable sensation: une [...] impalpable, immatérielle, tombait autou[...] lui, interminablement.



Etendu en avant, la face contre terre les veines du poignet gauche ou[...] par les débris du creuset brisé à ses côtés...

— Quel est ce phénomène? se dema[...] à mi-voix.

— L'ennui... c'est l'ennui... l'ennui qui [...] tombe, couvre, submerge et noie tou[...] son flot incessant!

L'alchimiste se retourna curieusemen[...] celui qui venait de le renseigner.

C'était un patriarche non moins lamentable que ses concitoyens.

Laissant déborder enfin la sourde irritation qui couvait dans son cœur:

— Je n'entends autour de moi que regrets, pleurs et lamentations! s'écria Camillus. Ce qui me paraît indéniable, c'est la sottise de vos pareils, incapables de tenter le moindre effort pour — sinon charmer — du moins rendre supportable une vie éternelle.

— Comment? Dites-le moi, et notre reconnaissance s'élèvera dans l'azur en louanges immortelles?

— Avez-vous seulement songé aux multiples et inépuisables sensations d'art, aux voluptés de richesses dont vous pourriez illusionner vos existences sans fin?

Le vieillard haussa lentement les épaules et, dans son regard désabusé, Camillus lut une pitié voisine du mépris.

— De quelle pays venez-vous donc, et de quelle insondable ignorance votre cerveau n'est-il pas pétri? se décida-t-il à répondre. Sachez donc ceci: dans un temps très reculé, nos savants réussirent à s'emparer, à étudier, puis à reproduire à volonté les parfums doux, violents ou pervers, qui s'échappent des corolles des fleurs; le zéphir, qui est un harpiste consommé; les rayons du soleil avec lesquels ils firent de sublimes symphonies de couleurs.

Quant aux choses matérielles, est-il besoin d'en causer? Il y a des milliers de siècles que nous avons à notre disposition les étoffes les plus somptueuses et les joyaux les plus rares; que nous connaissons le secret de mets et de liqueurs olympiennes.

Bref, rien ne nous est inconnu — sauf l'art de mourir — et cela devait fatalement engendrer dans nos âmes, ce mal implacable: l'irrémédiable satiété, la satiété mathématiquement acquise par une existence immortelle, par une expérience et un savoir sans lacune.

Et le vieillard s'éloigna en soupirant:

— Ah! mourir!...

Alors, une sorte d'exaspération s'empara du détenteur de la pierre philosophale. Un irrésistible besoin de fuir, d'aller n'importe où pour quitter ce pays maudit, le poussa en avant. Il voulut courir; mais jaloux, sans doute, de son agilité, d'un coup de sabre effilé, un vieillard lui trancha un poignet au passage et le fit culbuter....

. . . .

Le soir tombait, et la pénombre noyait déjà toutes choses dans le laboratoire d'Eric Camillus.

Etendu en avant, la face contre terre, les veines du poignet gauche ouvertes par les débris du creuset brisé à ses côtés, celui qui, après avoir ravi un de ses secrets à la nature, avait rêvé d'un second larcin, entr'ouvrit les yeux.

Un instant, il fut tenté d'appeler dame Radegonde. Celle-ci, par un pansement habile, lui eût sauvé la vie.

Mais il songea qu'ainsi tout était pour le mieux. Un sourire triste effleura ses lèvres pâlies, précédant ce chuchotement désabusé:

— L'or... l'immortalité... chimères!

Puis, ayant fermé les yeux, Eric Camillus, convaincu que la sagesse n'appartient pas aux savants, s'en alla dans un autre monde, emportant son secret.

Jean ROSNIL.

Pêle-Mêle Causette

Devant un immeuble, une voiture s'arrête. Il en descend un monsieur. Le monsieur paye et se dirige vers la maison. Mais le pourboire qu'il a donné a dû paraître insuffisant à l'automédon, car soudain, de sa bouche, une bordée d'invectives jaillit. Le client essaye de riposter, mais il est moins entraîné que son antagoniste à ces joutes oratoires. Il prend le parti de disparaître sous la voûte.

L'incident est clos.

Pas tout à fait. Le cocher rassemble ses guides, prend son fouet, et une grêle de coups tombe sur l'échine du cheval.

La pauvre bête se demande ce qui lui vaut cette correction inattendue. Qu'a-t-elle fait pour la mériter? N'a-t-elle pas rendu service à tout le monde? Au client, en le transportant à destination; au cocher en l'aidant à gagner sa vie?

Malgré cela, dans le désaccord survenu entre ses deux obligés, c'est elle qui paye la rançon.

Il en est toujours ainsi, comme en peut témoigner son pauvre dos zébré de rayures significatives.

Cette petite scène que chacun a maintes fois pu contempler, n'est autre que l'image de la grève.

Employeur et employé se disputent, et c'est le public qui trinque.

Le directeur de l'hôtel Continental est en bisbille avec les électriciens. Aussitôt on plonge dans l'ombre... qui?... l'hôtelier, sans toute? Non!... une réunion de braves gens entièrement étrangers à la querelle, et qui sont venus pour danser.

Les postiers ont à se plaindre de leur chef, lequel se refuse à écouter leurs revendications. D'où conflit. Les poings se lèvent et retombent sur le dos... du public. Celui-ci est privé de toute communication épistolaire.

Comme le cheval de fiacre, il encaisse les horions.

Et dire qu'il y a des gens qui trouvent cela parfaitement logique, et dans l'ordre des choses. Il y en a même qui y voient la marque du Progrès et de la Civilisation.

Si la civilisation consiste, pour deux ennemis, à faire pleuvoir les coups sur un tiers innocent, nous nageons, en effet, en pleine civilisation.

Et il n'y a aucune raison pour ne pas généraliser le procédé.

Deux voisins, X et Y, s'accusent mutuellement de s'être volé des poules:

— C'est bien, dira le juge, au nom de la civilisation, on va arrêter un passant, et je le condamne à recevoir cinquante coups de bâton.

Cette justice sommaire passera pour le dernier cri du progrès moderne.

Ne repose-t-elle pas sur le même principe que les grèves? Ce qui est vrai pour l'un doit l'être aussi pour l'autre.

Cependant, le public commence à trouver qu'on abuse un peu trop de sa longanimité.

Il prend conscience que dans le pacte social régissant la question des grèves, il y a quelque chose de faux, d'anormal, *something rottem* (quelque chose de pourri), pour parler comme Hamlet.

Quoi? il n'en sait rien encore, mais il sent bien que le droit absolu à la grève contient une tare, appelle une conception différente de celle qui se pratique de nos jours.

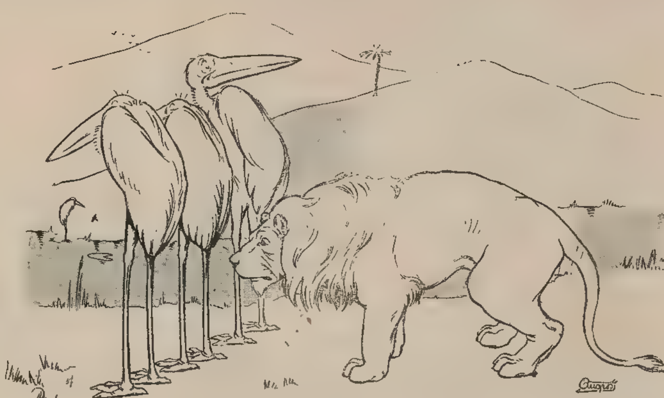
Un grave problème est désormais posé. Comporte-t-il une solution? On n'en sait rien encore.

Pour le résoudre, il faudra se tourner, je crois, vers le droit d'association.

Il importe, en effet, de savoir si la liberté d'association, sans restriction, est compatible avec la liberté individuelle.

Aux philosophes et aux légistes à approfondir cette question épineuse, et d'une très haute portée, puisqu'elle englobe toute la question sociale elle-même.

Fred ISLY.



AU DESERT

LE LION (*devenu vieux et myope*). — Ciel! Je n'aurais jamais cru finir mes jours dans une cage.

Expression pittoresque

— Avez-vous remarqué combien Letimoré a changé depuis la mort de sa femme. On ne voit que lui, au café, au théâtre et au concert.

— Que voulez-vous! Le brave garçon! Il est dans la lune de miel du veuvage.





L'ENSEIGNEMENT PRATIQUE

Si la dame veut bien passer pour visiter la salle mauresque.
— Jamais je ne pourrai passer sans froisser ma robe...

...heureusement que mes leçons de gymnastique me seront utiles dans ce cas.

L'APACHE AVAIT RAISON

L'Apache, arrêtant au coin d'une rue le professeur Grammarius:
— Aboulez vot'pognon sans rouspéter ou je vous crève!
— Mon ami, répondit le professeur, votre français est détestable. On ne dit pas: Aboulez votre pognon, mais passez-moi votre argent. On ne dit pas davantage: Sans rouspéter, ni ou je vous crève, mais sans récriminer ou je vous tue.
— Comme vous voudrez, fit l'apache, conciliant. Passez-moi votre argent sans récriminer ou je vous tue.
— Je n'en ai pas, déclara le savant.
L'apache fronça le sourcil et brandissant un coutelas, reprit d'un ton impérieux:
— Aboulez vot'pognon sans rouspéter ou je vous crève!
Grammarius, sentant que la menace était sincère, s'empressa de remettre au malandrin sa bourse et son portefeuille.
L'apache empocha le tout après s'être assuré qu'il n'avait pas perdu son temps.
Puis il laissa partir tranquillement le dévalisé, non cependant sans lui avoir fait la remarque:
— Direz-vous encore que vot'français est meilleur que le mien?

PROVERBE CHINOIS

Les pattes de la cigogne sont longues, celles du canard sont courtes; on ne peut faire en sorte que celles de la cigogne soient courtes, ni que celles du canard soient longues; pourquoi alors se faire du mauvais sang?

***

ORIGINE DU TABAC

(Selon les Mahométans)

Au temps de Mahomet, les serpents avaient don de la parole.
Le prophète, ayant rencontré une vipère engourdie sur son chemin, la mit dans son burnous; la chaleur la rendit à la vie. Mais l'ingrat reptile glissa sa tête dehors et dit au Prophète:
— Maintenant que je me sens pleine de vigueur, je vais te mordre.
— Quel mobile te pousse à agir ainsi?
— Les hommes tuent les vipères; notre race est en guerre contre la tienne.
— Cela n'est pas une excuse, dit le saint homme, tu ne serais qu'une ingrate!
— Tant pis, mais, par Allah, j'ai juré d'éternelles représailles contre les tiens.
A ce mot d'Allah, oubliant la perfidie du reptile, Mahomet se laissa mordre au poignet.
La douleur lui fit donner une secousse à la vipère, qui tomba à terre et s'enfuit.
Par un mouvement naturel, le Prophète appliqua aussitôt ses lèvres contre la blessure. D'une forte succion, il en retira le venin, qu'il cracha à terre.
De cela, disent les mahométans, naquit miraculeusement le tabac, cette herbe divine qui possède à la fois l'amertume du venin de la vipère et la douceur de la salive du Prophète.

Courrier Pêle-Mêle

Charlatanisme.

Monsieur le Directeur,
Permettez-moi de vous faire part d'une réflexion qui m'est venue en lisant dans un de vos derniers numéros un article sur les croyances populaires et superstitions médicales. Ce qui m'étonne plus encore que les étranges pratiques et bizarres remèdes dont il y est question, c'est l'étonnement de l'auteur devant l'absurdité de ces pratiques. Au fond, examinez bien l'un de ces remèdes, prônés par quelque sorcier ou rebouteur, mettez en regard une ordonnance ordinaire de médecin contenant les noms de certaines substances qui vous sont totalement inconnues, et dites-moi pourquoi un modeste campagnard, ignorant, mais quand même plein de bon sens, ferait la moindre différence entre l'une et l'autre.
Notez que je ne raille pas le moins du monde les médecins en écrivant ceci, et je déclare que ma confiance en eux est infiniment plus grande que celle que j'accorde à tous les guérisseurs de fantaisie. Mais, en somme, pourquoi cette confiance. Parce que je me dis à moi-même: ce médecin a fait de longues études et a été initié par ses maîtres à tous les secrets de la thérapeutique. Très bien, mais le bon paysan ne peut-il dire exactement la même chose de son guérisseur. Celui-ci ne continue-t-il pas à exercer, en s'armant de l'expérience



L'heure de la chasse a sonné.



LA CHASSE AU MARI

Le rabatteur.



Le gibier est débuché.



La bête flaire le danger.



Trop tard, la meute est lancée.



L'animal est aux abois.



Il est pris.



Les honneurs du pied.

...cquise par les guérisseurs qui l'ont précédé. Vous me direz, c'est moins scientifique, c'est entendu, mais de quelle façon tangible se manifeste la science de l'un et de l'autre?

Le guérisseur vous donne une recette désignant trois ou quatre herbes à piler et à mélanger avec de la cendre de je ne sais quoi, et à appliquer d'une façon quelconque. Le médecin vous donnera une ordonnance sur laquelle vous lirez avec grand effort:

Cacodylate de soude . . .	0 gr. 05
Iodure de potassium . .	2 gr.
Salicylate de soude . .	4 gr.
Eau distillée	100 gr.

Franchement, que trouvez-vous d'extraordinaire à ce que le lointain habitant d'un hameau perdu fasse une différence entre l'une et l'autre mixture?

J'ajouterai que, s'il s'agit des pratiques bizarres qui accompagnent souvent l'application des remèdes empiriques, certaines pratiques de la médecine scientifique, tout en ayant une raison d'être, pourraient, à première vue, paraître aussi déraisonnables. Croyez-vous que le villageois naïf qui verrait exécuter la traction rythmique sur une personne qui vient d'être électrocutée, ne resterait pas tout abasourdi et aurait plus de confiance dans le résultat que s'il s'agissait des gestes sans raison que le charlatan lui ordonne de faire en appliquant ses prescriptions. Tout ceci soit dit, encore une fois, sans esprit de critique contre les médecins, en lesquels j'ai confiance pleine et entière, en cas de maladie, mais ne trouvez-vous pas qu'il est injuste de se moquer de tant de pauvres gens, bien excusables d'avoir placé ailleurs leur confiance?

Recevez, etc.

LEMOREL (Paris).

Libéralité princière

C'était en Russie, sous le règne de Nicolas Ier.

Le prince Narischkine, surintendant des théâtres, jouissait de toute la faveur de son souverain. Souvent à court d'argent, grâce à de folles prodigalités, il s'était avisé de publier un volume de « bons mots », et l'avait dédié à son protecteur.

Celui-ci agréa cet hommage, et à titre de réciprocité, envoya à l'auteur un livre, dont chaque page était un billet de cent roubles.

— Eh bien! dit le tsar, lorsqu'il revit Narischkine, comment as-tu trouvé ma prose?

— Oh! Sire, bien intéressante, si intéressante même que j'attends la suite avec une impatience!...

L'empereur sourit, et, le lendemain, fit remettre au surintendant un volume semblable au premier. Seulement, sur le dos de la reliure, on lisait, en lettres d'or:

Tome IIe et dernier.

***

Les Baromètres naturels

C'est à tort que l'on pense quelquefois que le baromètre est sans rivaux, pour la prédiction du temps. La nature nous fournit dans le monde animal et végétal, d'excellents et de nombreux moyens de prophétiser la pluie, la tempête ou un ciel sans nuages.

Malheureusement, nous nous sommes peu à peu désaccoutumés, dans les villes, d'utiliser ces baromètres naturels et simples. Nous nous en rapportons au baromètre-instrument, dont le langage n'est pas toujours intelligible. Pour le comprendre, il faut une longue habitude. Il n'indique que l'état présent de l'atmosphère; on est obligé, d'après cette simple indication, d'en deviner l'état futur.

C'est ce qui explique qu'on rencontre fréquemment des personnes, munies de baromètres perfectionnés, se tromper dans leur prévision du temps. Tandis que de simples cultivateurs, accoutumés à traduire le langage de la nature, donnent rarement des indications fausses.

Enumérons quelques-uns des signes qu'ils interprètent avec le plus de confiance.

S'ils consultent le ciel, ils verront, signe de pluie, quand le soleil ou la lune sont entourés d'un cercle; signe de pluie, quand le brouillard est épais et sombre; signe de pluie, quand des nuages jaunes apparaissent à l'occident.

Ils reconnaîtront infailliblement un signe de beau temps si la lune et le soleil se dé-



LA MODE

— J'ai trouvé un chichi dans l'antichambre; à laquelle d'entre vous est-il?



— Décidément, ce sera plus difficile à retrouver que je ne croyais.

tachent sur le fond bleu du ciel; si l'arc-en-ciel se montre le soir; si les brouillards sont blancs, si les nuages du soir sont rouges.

Parmi les animaux, certains oiseaux sont d'excellents baromètres. Tout le monde, par exemple, a foi en l'hirondelle. Si la pluie est prochaine, elle vole bas, rase la terre, et fait entendre un cri léger et plaintif. Quand le beau temps est certain, elle se tient en l'air à une hauteur considérable, volant à droite et à gauche, en quête d'insectes, luttant de vitesse avec eux. Quand un orage est menaçant, l'hirondelle monte dans les nuages; son vol est lent et majestueux, elle plane.

Le *rouge-gorge* n'est pas moins précis. Lorsqu'il cherche sa pâture, en furetant au pied des haies, il est bon de sortir avec un parapluie. S'il monte et picore dans les branches supérieures des arbres, prenez votre canne ou votre ombrelle.

Il n'y a là rien que de très normal dans l'attitude du rouge-gorge et de l'hirondelle. Car lorsque le temps est chargé d'humidité, les insectes se rapprochent du sol et les oiseaux les y suivent.

Quand la pluie est imminente, le paon pousse fréquemment son cri désagréable. Le pivert gémit, l'oie manifeste de l'inquiétude et court en criant et en battant des ailes. Elle se jette à l'eau, va, vient, s'arrête et vole d'une façon désordonnée. A l'approche de la pluie, aussi, le perroquet devient plus bavard encore.

Présage de pluie, au printemps, quand on voit une seule pie quitter son nid; si deux pies, père et mère, sortent ensemble, c'est signe de beau temps.

Les marins affirment que lorsque les mouettes volent sur la mer, le temps est sûr; il se gâte quand ces oiseaux s'assemblent sur la côte. Par contre, les pétrels quittent la côte et se dirigent vers la mer quand la pluie menace et quand le temps est orageux.

Beaucoup d'autres animaux, comme le chien, le chat, le cheval, etc., devinent la pluie et trahissent sa venue prochaine soit par l'impatience qu'ils témoignent, soit par les odeurs particulières émanant de leur corps.

Les moutons sont surtout curieux à observer.

On peut voir, parfois, ces paisibles bêtes sortir de leur apathie, par un soleil éclatant et une chaude journée. Soudain, l'un d'eux cesse de manger, semble observer le ciel et ce met à courir, à sauter. Il se dresse sur ses pattes de derrière. Ses voisins l'imitent, et puis tout le troupeau. Cette sorte de vertige dure peu. Tous les bergers savent que cette attitude annonce un orage qui doit éclater dans la journée.

Les Japonais, sagaces, ont condensé dans des petits manuels pour les agriculteurs, les indications les plus précises fournies par les animaux. Voici, pour terminer cette nomenclature, la traduction de quelques-unes:

Lorsque le corbeau plonge dans l'eau, sûrement il pleuvra le lendemain;

Lorsque le chat se lave la figure, sous peu la pluie tombera;

Quand le renard glapit, il pleuvra avant que trois jours se soient écoulés;

Si on rencontre, dans une journée, plus de trois serpents, il pleuvra;

Lorsque les serpents grimpent sur les arbres isolés, le vent va souffler, etc...

Il est certain que l'instinct des animaux est prodigieux, et qu'il les sert souvent plus que notre intelligence ne pourrait le faire. Nous ne voulons citer, pour preuve de cette sensibilité animale qu'un exemple, mais il est prodigieux.

On peut trouver, sur les côtes de l'Océan, au moment des marées basses, une sorte de ver plat nommé le *convoluta roscoffensis*. Comme tous ses semblables, ce ver disparaît dans le sable quand la mer monte, effectuant ainsi un mouvement inverse de la marée.

Eh bien! cet instinct, cette prévision, du mouvement des mers, persiste quand on transporte le convoluta loin de la côte!... En prenant dans un bloc de sable un de ces vers pour l'isoler dans un aquarium, à Paris, par exemple, on peut suivre, d'après les évolutions de l'animal, les oscillations de la mer.

Les vêtements en soie d'araignée

A lui seul, ce titre semble couvrir une mys
tification. Et cependant toute pensée badin
est fort éloignée de notre esprit. Et nous dé
sirons seulement rappeler en quelques mot
une idée fort audacieuse, éclose il y a quel
que quarante ans, et qui préoccupa, en son
heure, certains savants.

Nous avons écrit: « Vêtements en soie d'arai
gnée ». Précisons tout de suite en disant qu
cette *création* ne fut pas mise en vente dan
les grands magasins. On fabriqua seulement
à titre d'essai, quelques modèles faits de c
tissu, des mitaines, des écharpes, etc.; e
ces produits, exposés çà et là, provoquèren
l'admiration du public.

Il s'agissait de concurrencer la soie ordi
naire, toujours coûteuse, et d'obtenir à mei
leur compte un produit similaire. Ces projet
furent abandonnés. Une industrie de ce genr
ne pouvait réussir qu'à condition d'être lancé
en grand, et on recula devant les aléas d
l'entreprise.

Mais des projets très étudiés furent mi
à jour. Et c'est dans une de ces études qu
nous puisons les renseignements suivants su
cette industrie mort-née. Ce travail est dû
l'Anglais B. G. Wilder, un des apôtres de l
soie d'araignée.

A elle seule, la beauté du tissu d'araigné
peut conquérir tous les suffrages, disait M
Wilder. Le damas, la grenadine, le satin, l
moire et le velours, auprès de lui, paraissen
ternes et sans valeur.

Les araignées fournissent deux sortes d
fil. L'un est argenté, l'autre doré. Sans
secours de la teinture, on a donc trois nuance
d'étoffes, la nuance intermédiaire compris
M. Wilder vantait ensuite leur solidité et le
résistance à l'usure, qui devaient faire de c
tissus, étant donné leur légèreté, l'étof
idéale.

Un fil d'araignée de 0m.00625 de diam
tre supporte 3 gr. 542. C'est une force co



ENCOURAGEMENTS

LE DIRECTEUR. — Croyez-moi, persévérez, et vous finirez par percer.
LE DESSINATEUR. — Je crois que je commence déjà.



LE CHAUFFEUR MYOPE

LE CHAUFFEUR. — Excusez-moi, monsieur.. le temps de mettre mon lorgnon qui vient de tomber. Certes, votre figure ne m'est pas inconnue, mais je ne vous remets pas bien!

idérable si l'on réfléchit qu'une barre de fer le 0m. 025 de diamètre supporte un poids e 28.438 kilogs; une barre d'acier de 0m. 025 e diamètre supporte un poids de 58.907 kilogs; n fil d'acier de la même dimension, supporte un poids de 75,158 kilogs.

Donc, établissait l'auteur, si les fils d'araignée avaient le même diamètre, on obtiendrait ne étoffe plus souple que le fer et l'acier — t tout à fait indéchirable.

Les manipulations du tissage de ce genre e fil ne devant pas présenter plus de difficulté que la soie ordinaire, on s'inquiétait de a production de ce fil.

C'était ramener le problème à cette donnée: ne seule araignée produit-elle assez de fil our que son élevage soit rémunérateur?

En procédant par voie de comparaison, on btient une réponse fort satisfaisante. En effet:

Il est vrai qu'un ver à soie donne en moyenne trois cents mètres de fil par cocon de gr. 144 de soie débarrassée de sa gomme. andis qu'une araignée ne produit, à chaque écrétion qu'une longueur de 150 mètres pesant seulement 0 gr.0072. Mais, dit M. Grandart, un savant français qui, à son tour, étudia question, on peut faire produire vingt fois lus à chaque araignée. Une araignée n'est pas limitée à une seule sécrétion. Elle peut fournir aisément trois mille mètres de fil, pesant au moins l'égal de 300 mètres de soie.

Et ceci s'obtient sans déchet aucun, tandis que le cocon dévidé est perdu pour la reproduction.

En s'écartant plus encore du domaine de la spéculation, on voulut calculer le rendement d'une usine à araignées. Et l'on se demanda combien il faudrait faire travailler d'araignées pendant une saison de vingt secrétions pour obtenir un mètre d'étoffe et un habillement de douze mètres?

On s'aperçut qu'il faudrait 450 araignées par mètre d'étoffe, et 5.400 pour les douze mètres. Est-ce un chiffre si considérable quand l'on songe qu'il faut compter environ 200 vers à soie par mètre d'étoffe et 2.400 vers pour un vêtement de douze mètres? Mathématiquement, l'araignée produit moins dans le rapport de 1 à 2,25.

Comment, direz-vous, aurait-on recueilli le fil?

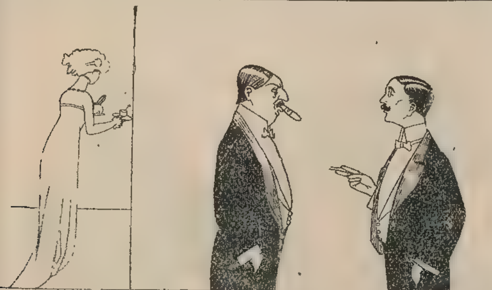
On s'y prit, dans les expériences, de la façon suivante. Dès qu'une araignée était parvenue à l'âge et à la saison propices, elle était placée dans un petit appareil composé de bouchons de liège et disposé de telle sorte qu'elle était obligée de loger ses pattes en des endroits déterminés et de ne plus bouger. A peine était-elle en repos, elle commençait à filer. Une bobine métallique, toujours en mouvement s'emparait du fil et l'enroulait. On pouvait même joindre deux fils à la fois, et, les enroulant ensemble, obtenir un fil plus gros.

Une fois la sécrétion achevée, M. Wilder accordait deux jours de repos à la bestiole pour se nourrir et renouveler sa provision.

Dans une usine à grande production, les araignées au repos auraient été dirigées sur de grandes cages de gaze, contenant des substances en décomposition et capables d engendrer des milliers de mouches.

Tel est, résumé dans ses grandes lignes, ce vaste plan qui demeura à l'état de projet après avoir menacé nos sériciculteurs. Il était hardi et séduisant.

Il est aisé de comprendre pourquoi il ne fut jamais réalisé. Pour entreprendre une pareille industrie, il eût fallu une main-d'œuvre considérable. Car les araignées, cannibales, se dévorent entre elles et demandent à être surveillées constamment. Une ouvrière aurait eu beaucoup de mal à s'occuper de cent fileuses dans une journée. Et cette main-d'œuvre aurait « mangé » tous les bénéfices..



— Quelle est donc cette jeune dame, que je ne connais pas?
LE NOUVEAU MARIÉ. — Un boulet!

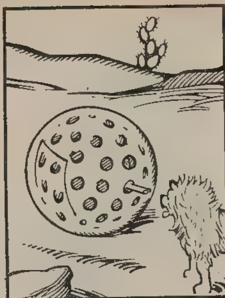


— Quel est donc ce Monsieur?
LA NOUVELLE MARIÉE. — Une boulette!

UN VRAI CHASSEUR



— Vous désirez savoir comment je chasse, nous dit le Tartarin moderne. Ecoutez:



J'approche le lion dans une boule creuse, qui roule admirablement sur le sable du désert. De l'intérieur et bien à l'abri, je tire par une des nombreuses ouvertures.



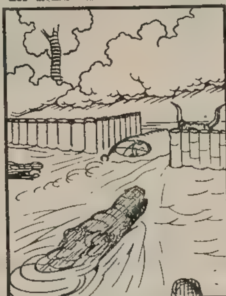
Pour la grosse bête, que je chasse dans la grande forêt africaine, je me hisse sur une forte branche, à l'aide d'un grappin que je lance comme ceci.



Puis je monte, grâce à mon moul net. Je suis alors à l'abri de coups.



De là-haut, je foudroie la bête sans danger.



Je capture les crocodiles en les attirant vers un piège, à l'aide d'un animal en imitation, à l'intérieur duquel je suis. Les sauriens flairent une proie en ce qui n'est, en réalité, qu'une sorte de bateau.



Ils passent la porte qui, derrière eux, se referme. Ils sont pris.



Si, d'aventure, vous voyez sur l'ea une superbe touffe de nénuphar (feuilles et fleurs), sachez que, sou ce déguisement végétal, je guett la délicieuse sarcelle ou le canar



Je tire ce gibier sans méfiance, et je reviens triomphant.



Je chasse même les venimeux reptiles de l'Inde, bien à l'abri de leurs morsures.



Grâce à la rapide *machine à courir* que vous voyez, j'attrape les cerfs à la course. C'est ma chasse à courre.



Pour la dangereuse chasse au sa glier, j'ai des *chausssures à saut*. L bête me menace-t-elle par une char fougueuse, je presse un bouton



...et, électriquement, je saute...



...pour me retrouver ensuite à terre, et fusiller la bête!



Pour la chasse aux grands boas, j'ai un complet garni de pointes d'acier. Je ressemble ainsi à un hérisson. On sait que le hérisson, dans son duel avec la vipère, saisit cette dernière par l'extrémité de la queue, puis qu'il se roule en boule.



Je saisis de même mon boa, ma à l'aide d'une forte pince; et, de m me que la vipère, affolée, se je alors sur le hérisson roulé en bou et se tue, le boa s'extermine sur m piquants.

Un coin de Paris, où l'on a concilié l'encombrement des statues avec le besoin d'habitations.



LE MÉDIUM. — Eh bien! la voyez-vous tourner, incrédule?

...Voulez vous encore une expérience? L'OFFICIER. Oh! inutile, je suis...

...tout à fait convaincu.

M. Patouillard, commissaire de police d'Enghien a été révoqué pour s'être servi d'un apache indicateur, qui organisait des cambriolages, dont les auteurs étaient arrêtés. *(Les Journaux.)*

CE PAUVRE TARTOUILLAR



Le lieutenant Tartouillar, envoyé à la poursuite d'une tribu rebelle, et ne pouvant en venir à bout, accepte les offres d'un Marocain — traître aux siens — qui s'engage, moyennant une certaine somme, à attirer ses frères dans une embuscade.



Ce plan réussit à merveille. L'ennemi, pris au piège, est forcé de se rendre à merci pour éviter d'être massacré.



Le lieutenant Tartouillard, vivement félicité pour son heureuse tactique, et les résultats de son opération, est décoré, cité à l'ordre du jour.



Du temps a passé... Notre héros, qui a donné sa démission, pour entrer dans l'administration, a été, grâce à son intelligence et ses brillants états de service, nommé commissaire de police à X... Un beau jour, il accepte les offres de service d'un indicateur — apache, traître aux siens...



...qui s'offre à lui livrer des cambrioleurs, qui, à son instigation, viendront dévaliser une villa. Le commissaire Tartouillard accepte avec empressement, paye le service rendu et fait arrêter les apaches — ces ennemis de la société.



O surprise! au lieu des félicitations qu'il croyait obtenir, c'est sa révocation qui lui parvient, pour avoir organisé lui-même une expédition qui lui livrait des bandits.

Le commissaire Tartouillar a fait une demande pour redevenir le ci-devant lieutenant Tartouillar.

DE NOS LECTEURS

Les corporations.

On compare quelquefois nos syndicats professionnels, siégeant dans les Bourses du Travail, avec les associations corporatives de l'ancien temps.

La comparaison n'est pas tout à fait exacte. Il est vrai que les corporations avaient leurs dignitaires, comme les syndicats actuels, mais elles jouissaient aussi de privilèges disparus aujourd'hui.

Par contre, leur liberté était très restreinte. Ainsi, il était interdit à chaque corporation d'empiéter sur le métier de la corporation voisine.

Un forgeron n'avait pas le droit de fabriquer une clé, cela regardait le serrurier; le tailleur ne pouvait pas réparer un vieil habit, cela regardait le fripier qui, à son tour, ne devait pas confectionner un habit **neuf.**

Entre corporations qui fabriquent des objets analogues, c'est une longue suite de procès qui commencent au treizième siècle pour ne finir qu'à la Révolution française. Par exemple, les *lormiers*, qui font les mors, les brides, les étriers, intentent, en 1299, un procès aux bourreliers, qui se permettent de réparer de vieux étriers. Les *garnisseurs*, qui fabriquent casques, brassard et jambières, s'avisent de confectionner des baudriers et des fourreaux; de là, procès avec les *fourbisseurs*, qui travaillent le cuir. Les drapiers, foulons, teinturiers, sont en rivalité continuelle, et les merciers, qui vendent de tout, ont maille à partir avec tout le monde.

Les métiers nouveaux, les inventions utiles et économiques avaient beaucoup de peine à s'établir, parce que les anciennes corporations y voyaient une atteinte à leurs droits.

Ainsi, les boutons couverts d'étoffe furent longtemps proscrits; ils ne coûtaient pas assez cher et faisaient tort aux boutonniers d'or et de nacre.

Le Parlement ordonna même aux officiers



L'ETRANGER — Je n'ai pas très bien saisi. Qu'avez-vous voulu dire en m'annonçant que ce monsieur était *bassin?*



— Ça veut dire qu'il est *crampon*, quoi, une vrai scie!



— Comment, vous n'y êtes pas? Il est *rasoir*, si vous aimez mieux! Il est *bateau*, là!

— Faut-il que les étrangers aien[t] la tête dure!



EXPERTISE ARTISTIQUE

M. BERTILLON (*examinant à la loupe le sol pétri par le doigt du sculpteur*). — C'est un faux Rodin. Regardez les empreintes.



LE ROI ET LE MENDIANT

LE ROI. — Ernest, prête moi vingt sous! J'ai pas encore touché ma liste civile.

de police de couper, dans la rue, les nouveaux boutons sur les habits de ceux qui les portaient.

Il était défendu aux couteliers de mettre, à des manches de couteaux en os, des garnitures d'argent; il n'était pas permis de faire entrer du chanvre et du lin dans la même corde; enfin, nul artisan n'était autorisé à travailler après le coucher du soleil.

Il y avait trois degrés dans la corporation: l'apprenti, le compagnon, le maître. Pour obtenir la maîtrise, il fallait composer un « chef-d'œuvre », qui exigeait souvent de grandes dépenses. Les artistes-peintres eux-mêmes, tout comme les menuisiers, ou les chapeliers, étaient tenus de produire ce « chef-d'œuvre ».

Les maîtres en exercice se montraient fort difficiles pour la réception des nouveaux; ils ne se souciaient pas de donner l'essor à un concurrent.

Il en résultait que le compagnon, simple ouvrier, travaillant au compte d'un autre, pouvait languir toute sa vie dans cette situation inférieure: s'il n'avait pas les fonds nécessaires pour acheter la maîtrise, si aucune vacance ne se produisait parmi les maîtres, il demeurait artisan. Quant à la condition de l'apprenti, elle était plus humble encore: on lui imposait un long et pénible stage, et tout en étant un excellent ouvrier, il ne pouvait prétendre au titre et au salaire de compagnon.

D'autre part, tous les membres d'une corporation étaient tenus de demeurer dans le même quartier, sinon dans la même rue.

De là ces noms de rues moyenâgeuses qui subsistent encore: rue de la Tannerie, de la Corroirie, des Déchargeurs, etc...

Le progrès industriel était nul; au reste, on faisait tout pour l'enrayer. Un compagnon serrurier, de la Basse-Normandie avait inventé la machine à fabriquer les bas de coton et l'avait présentée à Colbert pour être offerte à Louis XIV.

La corporation des marchands bonnetiers s'émut, obligea l'inventeur à vendre sa machine, et le réduisit à l'hôpital.

En 1762 seulement, on autorise les campagnards, dans les villages où n'existe pas de corporation de tisserands, à filer et à tisser la toile.

Il n'y a pas à dire, nous avons tout de même fait quelque progrès depuis un siècle et demi!



— Pas mal, votre sonnet, mais pas parfait tout de même; il y a au moins une cheville par vers.

— Bah! une cheville pour douze pieds; ça n'a rien d'exagéré.



— Alors, c'est bien vrai, Monsieur Max, vous songez à m'épouser?...

— Je vous l'assure, la main sur le cœur!...



MOMENT INOPPORTUN

— Mademoiselle, je viens de voir votre père. Il ne veut pas influencer votre choix et m'a conseillé de remettre mon bonheur entre vos mains.
— Il aurait mieux fait de vous conseiller d'y remettre un parapluie.

LE PORTRAIT

M. Dauphin s'était marié; il avait épousé la femme la plus sèche, la plus dure, la plus acariâtre qui se puisse imaginer.

Il l'avait épousée parce qu'il était jeune et qu'elle était fort riche. Il apprit bien vite à ses dépens que les richesses de sa femme étaient jalousement gardées par son avarice.

Mme Dauphin ne se contentait pas de serrer les cordons de la bourse. Elle serrait la bourse elle-même.

Durant la lune de miel, elle lui avait généreusement octroyé quelque argent de poche pour son tabac et ses journaux. Elle eut tôt fait de supprimer ces libéralités inutiles, et de rogner sur tout et y compris la nourriture.

A ce régime, M. Dauphin eût dû maigrir. Il engraissa... Il devint gros, très gros, d'une grosseur maladive, démesurée, intempestive.

Vous pensez bien que son énorme abdomen fut la source de mille reproches, le but tout indiqué de plaisanteries très faciles, une cible naturelle aux railleries de son aimable moitié. M. Dauphin n'en eut curé. Il en prit l'habitude.

Il souffrait plus âprement des querelles incessamment renouvelées, des scènes multiquotidiennes où, n'ayant jamais le premier mot, il n'avait jamais la dernière syllabe, et où il récoltait force horions que sa mauvaise graisse et son apathie naturelle lui empêchaient de rendre à son gré.

Sa vieille femme le battait.

Pour toutes ces raisons, M. Dauphin détestait sa vieille femme, mais il la supportait; il la supportait, parce que, paresseux et craintif, il ne voyait pas le moyen de vivre ailleurs de ses propres ressources. Il n'avait ni bien, ni famille. Cependant, il nourrissait un espoir, un espoir inavoué dont il gardait le secret et qui le poursuivait du matin jusqu'au soir, dans ses promenades solitaires, dans ses querelles avec la Dauphine, dans ses insomnies, dans ses rêves. Il espérait que sa femme disparaîtrait un jour, et qu'il aurait enfin le repos et le bien-être.

Ce jour-là arriva:

Au milieu d'une violente colère, Mme Dauphin eut tout à coup un hoquet fatal: «couic! » et ce fut tout.

Dauphin eut bien du mal à croire à son bonheur.

Pour plus de certitude, il lui frappa rudement dans les paumes des mains, lui frictionna le visage avec un peu de vinaigre qu'il fut quérir à la cuisine. Tout fut inutile. Mme Dauphin avait rendu son âme à Dieu.

Dauphin poussa au fond de lui-même un profond soupir de soulagement, mais il sut être digne. Il lui commanda des obsèques magnifiques et l'enterra pompeusement.

Après avoir suivi gravement le cercueil jusqu'au cimetière, M. Dauphin rentra chez lui.

Il s'assit dans le meilleur fauteuil, le fauteuil réservé, le fauteuil de sa femme, quitta lentement ses gants noirs, plia avec soin sa redingote des dimanches, se mit à l'aise, et fit un bon repas, puis, incapable de garder plus longtemps sa joie pour lui tout seul, il appela la vieille Nanette, qui le servait depuis trente ans, et l'augmenta de vingt francs.

Il aurait bien voulu fumer une pipe, comme autrefois, mais il n'avait pas de tabac; il regarda fumer la cheminée; sans rien dire, et, dans les étincelles qui illuminaient le fond de l'âtre, il voyait monter ses rêves de bonheur.

Il y avait, à la tête du lit conjugal, un grand et massif vieux cadre de famille, dans lequel la défunte avait fait placer sa propre image.

Il fut voir ce portrait, le contempla un instant, ses yeux secs, remplis d'ironie et de béatitude, et il exulta.

Ainsi, c'était fini. Elle ne le tourmenterait plus, la misérable créature, qui l'avait si longtemps martyrisé, emprisonné, annihilé. Il allait vivre librement, il agirait à sa guise, il aurait du bonheur.

Il se coucha et s'endormit en faisant les plus beaux songes...

Hélas! sur le coup de minuit, le lourd portrait de la défunte se détacha du mur, et fit une bouillie du malheureux Dauphin.

Comment aurait-il pu prévoir que la fureur de la Dauphine le poursuivrait du tréfonds de la tombe?

Marcus BERNARD.



PAUVRES CONSOMMATEURS

— Ah! je savais bien qu'en pénétrant à l'improviste dans votre arrière-boutique, je découvrirais le secret de la fabrication de votre beurre soit-disant pur.
— Mais, mon cher Monsieur, comment mon beurre ne serait-il pas pur, puisque tout ce que j'emploie pour le fabriquer est rigoureusement pur!



— Pas possible que vous ne me reconnaissiez pas, Mossieu le chef de gare! moué, un client! Voilà ben au moins 25 francs de billets que je vous ons acheté depuis trois ans!

LYRISME

Le Poète. — En croirai-je mes yeux, ou est-ce... ...une illusion!

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les jardins situés entre le Louvre et la ne sont appelés Jardins de l'Infante, parce ils servaient de promenade à la jeune ante d'Espagne, que Louis XV avait dû user.

— L'âge auquel on sèvre les enfants varie généralement selon la latitude. Le capitaine Amunsden a raconté que pendant son exploration chez les Esquimaux, il avait vu un garçonnet de dix ans qui tétait encore sa mère.

— Un grand nombre d'animaux de la création ont été représentés sur les timbres-poste. Les chevaux y ont été surtout dessinés avec les timbres de Grèce, du Brésil, des Etats-Unis, du Queensland, du Mexique, etc. Les mules ont figuré sur les timbres des Etats-Unis et du Mexique. Les lions, tigres, éléphants, ont décoré les timbre indiens. Le cobra figure sur celui de Gwalior. Citons encore le kangourou de la Nouvelle-Galles, le mouton de l'Uruguay, l'ornithorinque de Tasmanie, le bélier du Cap, le chien de Terre-Neuve, l'oiseau-lyre de la Nouvelle-Galles, le faisan-argus de Bornéo, etc.

— Les premières impressions de notes de musique furent faites en 1464.

— Pour lire intelligemment tout livre écrit en leur langue maternelle, les écoliers chinois doivent être familiarisés avec 4.000 signes différents.

— L'empereur Guillaume II, qui possède plus de cent mille hectare en Prusse, est le plus riche propriétaire foncier du royaume. Le nombre de tous ses châteaux, disséminés dans tout l'empire allemand, n'est pas moins de quarante-neuf.

— Vous n'avez pas vu, mes amis, ce que l'institutrice est ridicule avec son nouveau chapeau printanier? On peut bien dire que la vanité n'a pas d'âge!

Mais si ces bons messieurs s'étaient donné la peine de regarder par la fenêtre, ils se seraient rendu compte que leur jugement était trop précipité.

RÉSULTAT

DU

Concours des Carrés emboîtés

Voici comment ont été attribués les prix offerts pour ce concours, le sort ayant décidé entre les auteurs des solutions conformes à celle que nous donnons ici:

1er PRIX: M. Bonnet, boulevard de la République, Lunel (Hérault), qui gagne une table-bureau.

2e PRIX: M. E. Linet, 11, rue Michel, Créteil, (Seine), qui gagne une montre art nouveau.

3e PRIX: M. P. Rançon, 37, rue du Village, Marseille, qui gagne une jumelle de théâtre nacre.

4e PRIX: M. P. Sentenbien, 80, rue du Pont, Auxerre, qui gagne un cadre pour photographie.
5e PRIX: Mme Jeanne Allais, 150, rue de Pontoise, L'Isle-Adam, qui gagne un écrin contenant trois salières cristal.
6e PRIX. M. E. Jouannon, 35, boulevard Diderot, Paris, qui gagne un joli sac à main.
7e et 8e PRIX, gagnant un service de fumeur: M. Montgrenier, Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire); M. Charlot, 44, avenue du Château, Alfort (Seine).
9e et 10e PRIX, gagnant un vase ornements bronze doré: Mlle Heurtier, 18, rue Grande-Yonnet, St-Etienne; M. de Nisgueit, villa Entremont, Sainte-Marguerite, (Bouches-du-Rhône).
Du 11e au 13e PRIX, gagnant un joli porte-feuille: Mme Boulé, 6., rue des Dames, Paris; M. P. Y. Carton, 19, au Grand Chemin, Moffles, près Ath (Belgique); Mlle Mauduit, 272, rue Normandie, Le Havre.
Du 14e au 16e PRIX, gagnant un encrier porcelaine: Mme Douchy, villa La Villette, rue F taine-Bleue, Alger; Mlle Marie Ribot, aux pouses, villa Anna, Briançon (Hautes-Alpes); M. Lelaurain, 23, rue Popincourt, Paris.
Du 17e au 20e PRIX, gagnant un sac à ma Mme Marie Capel, 57, rue du Comte Raoul, Amie M. Gaston Lefebvre, 106, avenue de Grave St-Maurice (Seine); Mme Suisse, Dressmaker, 12 Pentonville Road, Londres N.; Mlle M. Tyl 51, rue Jeanne Maillotte, La Madeleine (Nor

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

Deux Versaillais. — Ces solutions sont adressées aux personnes qui en font la demande. Elles sont publiées à la suite de chaque concours.

M. Duval. — Dans la collection Roret, ce manuel existe sûrement. N'importe quel libraire peut vous le procurer.

A. Seyrig-Hollot. — Ils nous plaisent, mais bien des phrases intermédiaires nous arrêtent par la difficulté de les définir; vos définitions ne nous paraissent pas absolument irréprochables. Attachez-vous à ce point.

M. Coudret — Nous déclinons toute compétence pour apprécier la valeur d'ouvrages aussi variés. Un bibliophile consommé pourrait seul vous renseigner, encore aurait-il besoin de voir les ouvrages.

M. Hahn — Toutes les revues scientifiques et revues de photographie en ont parlé, mais n'oubliez pas que ce procédé, s'il est le plus savant, est encore en dehors de la pratique courante.

M. Kopf. — Nous n'avons plus d'articles à ce nom. Ils ont certainement été réexpédiés à cette époque.

M. Joseph Leroux. — Nous sommes fâchés de n être tout à fait de votre avis, vous auriez sûr le temps d'attendre encore quelques années.

M. Clément. — Adressez-vous à la direction d écoles, elles vous enverront le programme d'a sion.

M. Ru. — Cela dépend du lieu de leur naiss S'ils sont nés en France, ils pourront opter po France, mais seront tenus d'accomplir leur se





DISTRACTION

— Ayant quelques visites à faire, je vais mettre mon pardessus de drap uni, plutôt que mon manteau de voyage à carreaux.









— Comment? J'ai deux manteaux d voyages à carreaux! Suis-je distra pour acheter les choses en double

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un **délicieux coffret** contenant un petit Flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie.

LES INCONVENIENTS DU MARIAGE.

— Et le maire qui me disait tout à l'heure qu'il fallait suivre son époux en tous lieux.

PHÉNIX-STANDARD (N-H)

J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BOITTE
MAISON DE CONFIANCE, Fondée en 1885.

FABRICATION AMÉRICAINE
La Seule Parfaite
RENOM UNIVERSEL

30 MOIS de CRÉDIT
A TOUS ET PARTOUT

8 Jours à l'Essai
RIEN A PAYER D'AVANCE
Tous les Emballages gratuits.
FOURNITURE IMMÉDIATE

Vente annuelle en France :
30.000 MACHINES STANDARD (N-H)

RÉCOMPENSES OBTENUES par la PHENIX-STANDARD (N-H) :
MÉDAILLE d'OR, Expos. Univ. Paris 1889
3 Grands Prix, Chicago 1893
Diplôme d'Honneur, Anvers 1894.
HORS CONCOURS, Exp. Univ. Paris 1900

10 ANS de Garantie

PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

7f50 PAR MOIS — **MOINS CHER QU'AU COMPTANT** — **25 centes PAR JOUR**

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur des accessoires nécessaires (d'une valeur de 20 francs) pour exécuter les différents travaux, savoir :

ACCESSOIRES GRATUITS

1 Navette, 6 Canettes, 1 Plaque à aiguilles, 1 Broche à dévider, 1 Assortiment d'aiguilles, 2 Tournevis (1 grand pour la machine, 1 petit pour la navette), **4 Guides ourleurs, 1 Bordeur** (série de 5 pièces), **1 Pose-rubans et dentelles**, rabatteur de coutures, servant aussi pour ourlets étroits; **1 Guide droit et sa vis, 1 Guide ouateur, 1 Soutacheur-ganseur, 6 grosses Bobines de fil "Standard" assorti, 1 grand Flacon huile "Standard" extra fine, 1 Burette à huile, 1 Meule émeri** pour aiguiser les aiguilles émoussées, **1 beau Calendrier perpétuel simili-peinture en relief.**

Un livre contenant les instructions très détaillées, simples et pratiques, permettant à tout le monde de se servir immédiatement de la machine.

Un bon conseil : N'achetez jamais une machine compliquée, ni une machine à bas prix! La première sera plus souvent au réglage chez le mécanicien, qu'en usage, la seconde finirait par coûter un prix fou par suite des réparations et des changements obligés par l'usure des pièces. La machine américaine

PHÉNIX-STANDARD (N-H)

triomphe par la perfection du travail qu'elle donne, par la simplicité et la force de son mécanisme, qui ne peut se détraquer. Seule elle est garantie 10 ans et, pour comble de précaution, les 159 pièces qui la composent sont interchangeables et s'ajustent en un instant avec une précision toujours mathématique.

Splendide Table à ouvrage offerte gratuitement.

PRIME GRATUITE

NOMMÉE, à juste titre, la Reine des Machines à coudre, la **PHENIX STANDARD (N-H)**, de fabrication américaine est l'idéal pour les familles et pour les couturières.

Chacun le sait, la machine à coudre est non seulement d'invention américaine, mais tous les secrets de sa fabrication ne sont pas arrivés jusqu'à nous : l'imitation allemande, camelotte et grossière, et toutes les fabrications continentales ne parviennent pas à soutenir la comparaison avec l'admirable travail du Nouveau-Monde, écrasant d'ingéniosité, de simplicité et de beauté mécanique! Et, parmi les plus célèbres marques d'origine, resplendissante et majestueuse, brille au zénith du firmament manufacturier bien haut par dessus les autres, honorée des plus flatteuses récompenses aux Expositions Universelles, la **PHENIX-STANDARD (N-H)**, la perfection des perfections, la merveille des merveilles!

La simplicité mathématique de son mécanisme, l'indestructibilité de ses matériaux d'acier trempé, résistant à toutes les épreuves, sa forme étudiée avec le plus grand souci des règles de l'hygiène, le luxe incomparable de son meuble, l'élégance de son style, la richesse de son ensemble, le silence, la douceur, le moelleux de sa marche qu'un enfant peut conduire, sa rapidité vertigineuse qui dépasse aisément le demi-million de points à l'heure, le fini et le perlé admirables de sa couture qui semble doucement exécutée par les fées ouvrières des légendes d'autrefois, enfin, son absolue perfection assurée par une garantie formelle de dix années, tout cela démontre surabondamment que nous devons choisir, à l'exception de toute autre marque la **PHENIX-STANDARD (N-H)**,

en toute sécurité, en toute confiance.

DESCRIPTION. **Table de 84×46 c/m, haut. 75 c/m** Machine: 26×35 c/m. Email noir et or, marque rouge et or, nickel, le tout garanti inaltérable. Meuble superbe aux contours ondulés, ébénisterie de premier ordre, bois choisis, fonds soignés, marqueterie artistique, incrustations magnifiques de bois de différentes couleurs, frises et mesure métrique dans la table. Poli miroir extra. **Deux tiroirs** et **un coffret** de grand luxe, forme bombée, avec charnières et serrure. Entrée de serrure, poignée et anneaux en métal ciselé et doré. Bâti de grande force, à billes et à roulettes. Email fin, Ensemble de style merveilleux.

Intérieur : Mécanisme simplifié indéréglable, garanti dix années sauf fractures, bielle unique entraînant la navette qui ne peut jamais se déformer, sécurité de marche absolue, multiples perfectionnements : **grande hauteur entre le bras et le plateau (14 1/2 c/m)**, fort écartement entre le pied de biche et la plaque, navette **cylindrique tubulaire** sans enfilage, pose fixe et automatique de l'aiguille, volant monté à billes supprimant toute fatigue pour la personne qui coud.

La **PHENIX-STANDARD (N-H)** fait toutes les longueurs de points et les points à jour, elle coud, en perlé régulier, toutes les épaisseurs de tissus, depuis les mousselines et les linges les plus fins, jusqu'à cinq épaisseurs de velours de chasse, elle ganse, soutache, brode, fronce, plisse, rabat, ourle, ouate; pose rubans et dentelles, elle exécute, en un mot, tous les travaux de couture avec une impeccable perfection.

Le prix de la **PHENIX-STANDARD (N-H)** est de **225** fr., payables avec un

Crédit de 30 Mois

c'est-à-dire que nous expédions la machine complète **immédiatement** et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation, nous faisons encaisser, sans aucuns frais pour l'acheteur, la somme de **7 fr 50** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **225** francs.

En plus des accessoires détaillés ci-après, nous offrons à nos souscripteurs, à titre de

PRIME GRATUITE

Une Superbe **TABLE à OUVRAGE**, en noyer frisé et ciré, d'une grande valeur et d'une ravissante beauté. Cette table à ouvrage est assortie au meuble de la machine à coudre; d'une ébénisterie de choix, elle est enrichie également d'une marqueterie artistique en bois de différents tons. Elle mesure 56 × 40 c/m et 75 c/m de hauteur. L'intérieur, magnifiquement poli, présente un ensemble de casiers destinés à placer les objets usuels de mercerie et une fort belle glace biseautée orne le couvercle à l'intérieur. Le coffre se ferme à clef. Un tiroir inférieur et une tablette dans le bas, destinée à placer la corbeille, complètent ce meuble précieux qui sera vivement apprécié par nos aimables Lectrices qui, toutes, seront bientôt les heureuses propriétaires de la meilleure des machines à coudre : la **PHÉNIX-STANDARD (N-H)!**

Une indication : Nous vendons toutes les machines à coudre imaginables, depuis les plus modestes jusqu'aux plus luxueuses, celles qui sont construites pour les fabriques de cordonnerie, de corsets, etc. Nous renseignons gratuitement toutes les personnes qui veulent bien nous écrire.

Les emballages sont gratuits. Les reçus sont présentés par la poste sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance
Rien à payer d'avance.

Machines, accessoires et primes sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie,
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS DE VENTE : 47, Rue d'Enghien.

1 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. J. GIRARD & Cie, *à* Paris, *la* **PHÉNIX-STANDARD (N-H)**, *ses accessoires et la* Table à ouvrage, *en* Prime gratuite, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* 7 fr. 50, *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **225 francs**, *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prénoms

Profession ....

Domicile ....

Dépt .... SIGNATURE :

Gare ....

Prière de remplir le present Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, Successeurs de E. GIRARD & A. BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison DEL…   Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD.

15e ANNÉE. — No 17. 10 Centimes. 25 Avril 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CHEZ LES SNOBS, par Georges OMRY.



— Vous cueillir cette rose ! Moi ! un poète ! Moi décapiter la divine reine des fleurs ! Jamais !
— Oh si ! cueillez-la-moi, dites !
— Et puis c'est que je n'ai pas de sécateur et il y a bougrement des épines !

TOM PLUMETT

J'étais monté chez Tom Plumett. Je trouvai mon vieil ami en famille.

— Good morning! fit-il en m'apercevant. Asseyez-vous, je suis à vous dans une petite instant. Je dois avant terminer avec l'éducation de mes jeunes boys.

Tom Plumett a, en effet, deux garçons de dix et douze ans. Il était occupé avec l'aîné. Ce dernier, devant son père assis sur une chaise, se tenait debout, immobile; la figure contractée, les dents serrées, l'air résolu et farouche.

Je m'assis moi aussi, curieux d'entendre la leçon que ce vieil ivrogne de Tom pouvait bien donner à son fils.

Je n'attendis pas longtemps. Soudain, le bras de l'homme se détendit et son poing fermé vint frapper, avec une brutalité inouïe, l'enfant en plein visage. Le malheureux, sous le choc recula en trébuchant. Je crus qu'il allait tomber, mais par un violent effort il reprit son équilibre et vint se placer dans sa première position.

— Well, Jim fit Tom. Vous êtes un bon et dur gaillard.

Un sourire passa sur les lèvres de Jim. Puis sa physionomie redevint fixe. Stoïquement, il attendit le coup suivant.

Cette fois, il roula à terre. Mais presque aussitôt il était debout.

— Fameux cross, indeed! fit-il.

Déjà le poing de Tom s'apprêtait à nouveau. Je n'en pus supporter davantage.

— Assez! m'écriai-je en me levant. Êtes-vous un vieux fou ou une brute sauvage avinée?...



... Son poing fermé vint frapper avec une brutalité inouïe l'enfant en plein visage.

Maltraiter ainsi des enfants sans défense pour satisfaire je ne sais quelle passion bestiale et méchante!... Savez-vous que c'est un crime, cela?... Que la loi le défend?... C'est ainsi que vous comprenez l'amour paternel? Vous n'avez donc ni cœur, ni conscience...

Je continuai longtemps ainsi. L'indignation m'avait mis hors de moi.

Tom, imperturbablement, s'était mis à bourrer sa pipe, laissant s'écouler le flux de paroles. Jim, accompagné de son jeune frère, s'était approché. Les deux garçons me contemplaient, sans comprendre, avec un air étonné.

Quand j'eus fini, Tom dit simplement:

— Vous êtes un terrible bavard!

Puis il se mit à fumer.

Interloqué, je me calmai un peu.

— Enfin, que diable, fis-je, donnez-moi au moins une explication.

Tom continua à fumer. Ce ne fut qu'une fois sa pipe terminée qu'il daigna desserrer les lèvres:

— Soit, dit-il. Maintenant que votre damné cerveau de Français est refroidi, je veux bien dire à vous cette seule chose. Je veux faire avec Jim un boxeur. Pour cela, il est besoin, non seulement de savoir donner des coups, mais surtout de les recevoir... de les *encaisser*, comme on dit. Petit à petit, j'entraîne ce jeune boy, qui est terriblement doué. Aussi, foi de Tom Plumett, avant trois années



Tom, imperturbablement, s'était mis à bourrer sa pipe ..

il sera un homme fin prêt et des plus durs que je connaisse.

— Un boxeur?... En voilà un métier!

— Eh!... quel autre vous semble meilleur?

— Ce garçon a l'air intelligent. Il pourrait faire ses études...

— Devenir sollicitor, docteur, officier ou même membre du Parlement?... En vérité, vous êtes bien un parfait mangeur de grenouilles. Savez-vous, vieux bison racorni..., savez-vous combien d'argent coûte une pareille étude?... Savez-vous aussi combien elle rapporte?

— Au point de vue de l'argent, évidemment, le métier de boxeur est peut-être plus avantageux, puisque certains se font jusqu'à cent mille francs par an, dit-on.

— Cent mille francs!... Vous pouvez dire cent mille guinées, hardiment. Je puis moi-même vous citer plus de dix champions qui, pour un combat..., un seul combat, vous entendez, ont touché cinquante mille dollars... Cinquante mille dollars, en cinq minutes!...

— Oui... peut-être... Mais l'argent n'est pas tout... Il y a...

— Quelle chose?

— La gloire, par exemple.

— Un lutteur est tout à fait glorieux.

— Oh!!!...

— Aussi glorieux que tous.

— Vous n'allez pas cependant comparer un Corbett ou un Sam Mac Vea, à...

— A... quel?

— Je ne sais pas... à un grand écrivain par exemple, ou un poète..., un savant..., un inventeur...

Cette dernière phrase parut rendre Tom furieux:

— Goddam! s'écria-t-il en se levant..., vous êtes bien le garçon le plus stupide et le plus aveugle que je connaisse. Où sont-ils, vos poètes, vos savants, vos inventeurs? Ouvrez vos journaux et lisez, ouvrez vos yeux et vos oreilles, regardez et écoutez. Quels sont les noms qui sont dans toutes les bouches? Des lutteurs, des boxeurs, des jockeys, des comédiens... des comédiennes... celles qui ont du talent et celles qui n'en ont pas. Des gens qu'on couvre d'or et qu'on adore. Vos savants, on les ignore. Vos poètes, vos sculpteurs, vos peintres, on les discute et on a raison, car on ne sait pas où est l'art. Il varie avec la mode. On ne discute pas un boxeur ou un jockey. Le plus fort est le plus fort, et le premier est le premier. Mon fils Jim sera un boxeur. J'ai aussi une fille. Elle sera une dancing-girl. Mon second fils Richard, lui, est terriblement chétif, mais admirablement laid. Il a une magnifique bouche énorme, le nez comme une trompette, et l'air le plus stupide du Royaume-Uni. Aussi, il étudie avec moi. Je tire sur sa bouche..., comme ça..., je tire sur son nez..., comme ça...; il a un livre où sont représentées des figures de crétins, d'idiots et de rachitiques. Il les contemple et s'inspire avec. Et lorsque sa bouche sera tout à fait un gouffre, son nez une virgule, et sa face celle d'un singe, il entrera au concert ou au théâtre. Les femmes raffoleront de lui; le public le couvrira d'applaudissements; les directeurs, de livres sterling; il sera un heureux homme et le roi de Paris. J'ai parlé.

. . . .

Trois minutes après, j'avais dégringolé l'escalier et me trouvais dans la rue. Ce vieil ivrogne de Tom Plumett était exaspérant. Je ne le reverrais de ma vie... Faire de sa fille une dancing-girl! Ce souvenir me revint comme je passais devant la statue de Jeanne d'Arc. Je m'y arrêtai un instant.

— C'est vrai, me dis-je, que souvent les héros sont méconnus. Les hommes se montrent ingrats envers eux, mais l'histoire leur rend justice... et on leur élève des statues. Qui sait si ce bronze, en apparence insensible, n'est pas animé de l'esprit de la grande héroïne qui, du haut de ce piédestal, assiste, invisible, à la réalisation de son rêve et au triomphe de sa gloire.

Et, en effet, il me sembla en même temps voir s'animer le visage de Jehanne. Mais, chose étrange, il se contractait douloureusement. Je fus quelque temps sans comprendre, puis la lumière se fit en mon esprit. De l'hôtel Régina sortaient des groupes pressés d'Anglais, riches, bien portants, parlant haut et gaîment. Ils se disposaient à grimper dans des voitures Cook alignées dans la rue de Rivoli. Et je compris.

Plantée sur cette place, face à cet hôtel cosmopolite, incapable d'en bouger, Jeanne d'Arc, du haut de sa statue, voyait, interminables, défiler tous les jours devant elle ces Anglais



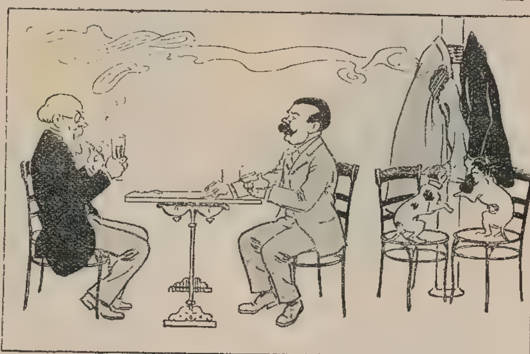
Et lorsque sa bouche sera tout à fait un gouffre, son nez une virgule et sa face celle d'un singe, il entrera au concert ou au théâtre.

« boutés dehors ». Elle entendait sans cesse leur langue abhorrée. Et c'était ce supplice constamment renouvelé qui constituait la consolation offerte à ses malheurs!... Cette statue n'était qu'une horrible dérision. Tom Plumett avait raison. La gloire, la seule vraie est celle que l'on a de son vivant. Pourquoi donc alors ne va-t-elle pas aux plus dignes?

Tristement, je repris ma route. Autour de moi des camelots déambulaient criant les journaux du soir. En manchette, se détachait le titre de l'événement du jour et un portrait. Celui d'une jeune fille du monde qui allait entrer au théâtre.

E. J.

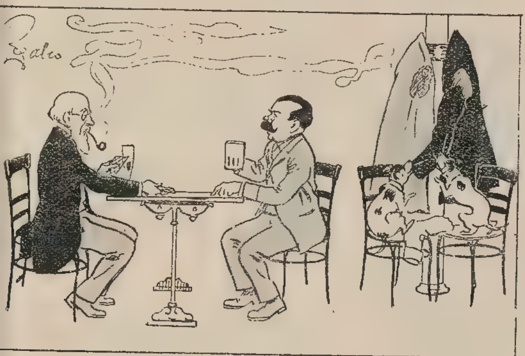




LA DOUBLE PARTIE D'ECARTE

— Comme elles sont gentilles, nos petites chiennes.
— Et obéissantes! Mais occupons-nous de notre partie d'écarté, qu'elles jouent de leur côté.

— Je coupe et atout!
— Bien joué! J'ai perdu la première manche!





— Ah! cette fois, la seconde manche m'appartient... à présent, il faut faire la belle... vite, dépêchons-nous!

— Oh! les sales bêtes!

Pêle-Mêle Causette

La simplification de l'orthographe n'est pas une de ces réformes urgentes qui veulent être accomplies à la hâte et d'emblée.

Elle ne nécessite pas davantage une refonte générale qui bouleverserait les connaissances acquises et dérouterait tout le monde, le professeur autant que l'élève.

Il est bon néanmoins de ne pas se désintéresser de la question, et certaines modifications pourraient être apportées au système actuel, sans procéder à un remaniement trop soudain.

Il convient, en effet, de ne pas oublier que rendre plus facile l'orthographe, c'est faire gagner à la jeunesse un temps précieux qui trouverait son emploi dans d'autres connaissances.

Le réformateur devra agir avec circonspection et discernement.

Il n'y aurait évidemment pas grand inconvénient à supprimer la lettre *h* dans les mots de racine grecque.

Le mot *fantaisie* s'écrit bien avec un *f*, malgré son origine (*phantasia*) qui voudrait qu'il s'écrivît: phantaisie.

Le *th* n'est même pas très logique. Il représente la lettre grecque *téta*. Or, en grec, le *téta* correspond à un son différent du *to*.

Ce dernier se prononce exactement comme notre lettre *t*.

Le *téta*, au contraire, était articulé à peu près comme le *th* anglais.

Nous avons unifié ces deux lettres et les prononçons toutes deux de la même manière, comme le *t* français.

Puisque nous les avons fondues en un seul et même son, il serait rationnel de leur donner également la même orthographe.

Cette petite réforme ne casserait rien, comme l'on dit. Elle serait cependant la bienvenue dans le monde des écoliers.

En Allemagne, ce progrès est déjà réalisé. Il a été accueilli avec bienveillance même dans le monde des lettres.

Il en serait vraisemblablement de même en France.

Fred Isly.

Fantaisie inspirée à un de nos lecteurs par une grève récente :

Ballade des P. T. T.

Simyan en train de boulot... T
Eut l'air rudement embêt... T
Quand sur un chic plat argen... T
Un larbin vint lui appor... T
Un bleu de ses chers P. T. T.

A peine eut-il décache... T
Qu'on put l'entendre marmo... T
« — En continuant à rouspé... T
Vous espérez me faire sau... T
Vous ne vous ferez qu'arrê... T

Aussitôt l'ordre exécu... T
Les employés méconten... T
Se mirent tous à chahu... T
Afin de se faire écou... T
Par la Chambre des Dépu... T

En siégeant avec gravi... T
Nos élus ayant discu... T
Sur le service boyco... T
Pensèrent avoir bien méri... T
Les 15.000 qu'ils se sont vo... T

Mais le public non consul... T
Eut certainement sans hési... T
Dégommé Simyan l'entê... T
Et donné à ses P. T. T. —
L'augmentation des Députés

Tonin.

Courrier Pêle-Mêle

Etendue de la voix.

Monsieur le Directeur.
A la suite de votre article concernant l'étendue de la voix, je vous citerai le nom d'un chansonnier dauphinois, qui doit habiter Voiron actuellement, M. Armand Moreau. Cet artiste, chanteur de talent, est connu ici à ce titre, a un registre qui part du contre-*ut* grave et monte au contre-*fa* dièse aigu, ce qui fait une étendue de *trois octaves et demi*.
Recevez, etc.

BOYER Louis (Grenoble).

***

Mangouste.

Monsieur le Directeur.
Je lis dans le numéro du 28 mars, dans la chronique sur les Ennemis des Serpents, qu'aux Antilles, on avait essayé sans succès d'acclimater la mangouste de l'Inde (*ichneumon d'Egypte*). Originaire de la Martinique, où j'étais encore l'année dernière, je puis vous certifier le contraire, en vous donnant les chiffres suivants, publiés par le secrétariat du Gouvernement de la Martinique:
En 1902, avant l'introduction de la mangouste, il y avait eu 140 travailleurs (les nègres, étant nu-pieds, sont les plus exposés) qui avaient été piqués par le serpent jaune, lequel infeste les plantations de canne à sucre. Sur ces 140 cas, il y eut 128 décès.
En 1903, après l'importation de la mangouste, 92 cas, dont 84 décès.
En 1904, 29 cas; en 1908, 2 cas seulement.
J'ajouterai que la mangouste, malheureusement est un amateur passionné de volailles, comme le renard, et qu'elle détruit aussi les œufs et les couvées de perdrix, d'ortolans, à la grande peine des chasseurs.
Recevez, etc.

BAUDIN.

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

***

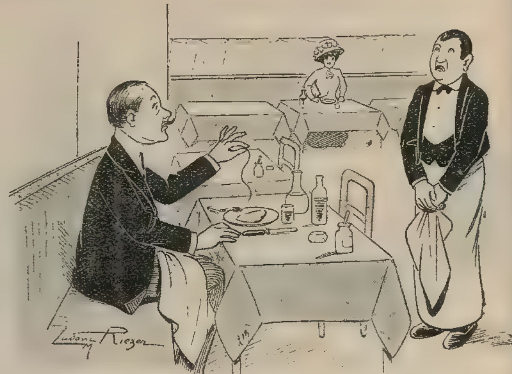
Quelle quantité de tabac a-t-on le droit de cultiver chez soi? Faut-il, pour cette quantité, demander une autorisation, et à qui?

L'A.

***

Peut-on exiger l'ouverture d'un colis postal en présence de l'employé chargé du service de livraison en gare ou à domicile, et ce avant ou après avoir signé la feuille d'acceptation?
Le fait d'avoir signé ladite feuille d'acceptation (lorsque votre colis est présenté en bon état extérieur, et que l'intérieur est en mauvais état) en présence de deux témoins, qui en donnent attestation constitue-t-il un moyen de recours en indemnité contre la gare d'arrivée du colis avarié?

LABAT.



— Regardez-moi ça, garçon!... C'est dégoûtant!! Un cheveu blanc sur mon bifteck!!!...
— Ah! Monsieur est comme moi!!... Monsieur regrette la petite cuisinière blonde qu'on a renvoyée.

Pourquoi il existe encore des singes à l'état sauvage en Europe

Ainsi que le *Pêle-Mêle* du 14 mars l'annonce, il existe, de nos jours, sur le rocher de Gibraltar, quelques individus d'une espèce de singes que les naturalistes appellent: Magot.
La présence de ces animaux en Europe n'est pas accidentelle, comme on pourrait le croire.
A une époque reculée de l'histoire de notre monde, le Sud de l'Europe était attenant à l'Afrique et cela par plusieurs langues de terre: les fameuses « Colonnes d'Hercule » ne livraient point encore passage aux fièvreuses pérégrinations humaines; l'Europe ne faisait qu'un avec le continent noir.
A ces temps éloignés que la paléontologie seule a pu faire revivre à nos yeux, le climat d'Europe et de l'hémisphère septentrionale, d'une façon générale, était celui qui, à notre époque, est l'apanage des régions tropicales. Les fouilles opérées dans la plupart des pays européens ont montré, en effet, qu'il y vivait des races animales, dont les similaires actuels ne se rencontrent qu'en Afrique et en Asie: lions, tigres, hyènes, éléphants.
Il arriva que, l'évolution de notre planète marchant son train inéluctable, les frimas jusque-là confinés dans les régions polaires déplacèrent leur zone rigoureuse. Le changement profond qui survint, de ce fait, eut pour conséquence fatale d'obliger bon nombre de races animales, incapables de supporter la nouvelle température, d'émigrer vers des pays plus doux.
Dans cette « exode » gigantesque, il y eut forcément des races qui jonchèrent le champ de retraite: c'est pourquoi nous trouvons aujourd'hui leurs dépouilles dans notre soussol; il y eut également des retardataires qui, pour une raison ou pour une autre, se fixèrent momentanément dans certains districts plus supportables que la patrie qu'ils venaient de déserter.
Les singes du rocher de Gibraltar durent faire partie de cette horde de traînards!
Survint la terrible époque où la main invisible qui remaniait l'univers se décida à trancher l'isthme qui reliait l'Europe à l'Afrique. Les Colonnes d'Hercule surgirent face à face. Le pont du salut fut désormais coupé aux acrobates qui s'ébattaient sur les aspérités de Gibraltar!
Ils y perpétuent admirablement le fond de bonne humeur et le cachet de malice innée qui sont le propre de leur race burlesque.

LES APPARENCES SONT TROMPEUSES

On a tôt fait d'appeler fainéant un monsieur qui n'a pas une occupation déterminée. Mais ce prétendu fainéant est peut-être un homme d'études et de science



Ainsi, pourquoi appeler fainéant cet individu, qui est un spécialiste absorbé dans de sérieux travaux *œnologiques*?



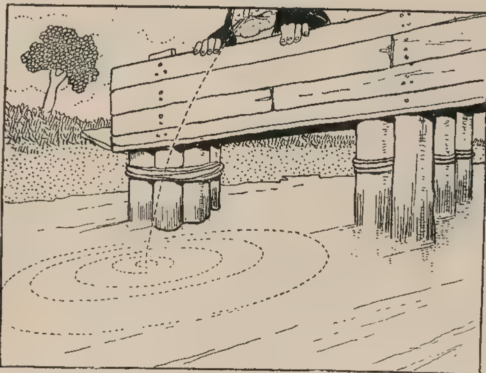
Et s'il s'adonne, dans les campagnes, à de graves études *zoologiques*, est-ce, pour cela, un fainéant?



Est-il juste d'appeler fainéant un homme occupé à des expériences sur l'influence de la littérature sur la *mélancolie* et la *neurasthénie?*



Est-on fainéant quand on s'occupe de *Manille*, possession américaine; de *Pallas*, déesse de la guerre; de *Lancelot*, chevalier de la Table-Ronde, ou d'*Alexandre*, roi de Macédoine?



Fainéant, celui-là, parce qu'il crache dans l'eau? Erreur profonde! *Géomètre*, s'efforçant de résoudre quelque problème sur les cercles concentriques.



Et ce sera certes une noire injustice que d'appeler fainéant un gentleman préoccupé uniquement à vérifier le fameux: « *Eppur si muove* (Et pourtant elle se meut), de Galilée.

Le Mont-de-Piété

Les prêteurs sur gage ont existé de tout temps, mais le *Mont-de-Piété* ne date que de 1457; le premier, institué à Rome, méritait son nom (*Monte di pieta*), en ce sens qu'il prêtait sans intérêts; le second créé sous les auspices du pape Léon X, était déjà moins désintéressé.

Ces établissements étaient déjà nombreux en Italie et dans les Flandres, lorsqu'on songea à les instituer en France. Une première tentative échouait, à Paris, en 1628, malgré l'intérêt qu'y avait pris Louis XIII; une seconde, sous Louis XIV, n'eut pas davantage de succès, malgré les efforts de Théophraste Renaudot (fondateur de la *Gazette de France*); il faut attendre 1776 pour voir les monts-de-piété implantés en France; encore, la Révolution, sans les interdire absolument, les supprime-t-elle en fait; leur existence ne fut définitivement légalisée que sous le règne de Napoléon Ier, par le décret du 24 messidor an XII, complété par celui du 8 thermidor, an XIII; le règlement d'administration qui les régit encore aujourd'hui, date de cette époque.

Cette institution, à laquelle on a conservé le nom de Mont-de-Piété (qu'elle ne justifie nullement, d'ailleurs, puisqu'elle prélève, sur ses opérations, un tant pour cent généralement assez élevé), a pour but de prêter sur tout nantissement d'effets mobiliers ou de valeurs mobilières; mais le montant du prêt ne peut excéder les deux tiers de l'évaluation du gage.

La durée de l'engagement est d'un an, renouvelable indéfiniment. Tout nantissement non renouvelé ou dégagé dans le délai d'une année peut être vendu dès le treizième mois. Si le montant de cette vente est supérieur à la somme prêtée, augmentée de ses intérêts, l'excédent (*boni*) reste à la disposition de l'emprunteur; mais tout *boni* qui n'est pas réclamé dans le délai de trois ans, à partir du jour de l'engagement, appartient aux hospices. La somme prêtée n'est jamais inférieure à trois francs: elle peut être formidable, puisque le décret du 2 août 1887 ne lui a fixé aucune limite.

L'intérêt exigé est, à Paris, de huit pour cent environ, ce n'est pas le plus élevé, il est, en effet, à Rouen, de 9,38 pour cent, mais, d'une façon générale, il oscille entre 4 et 6 pour cent; Angers fait exception avec 1,29; Grenoble, Lille et Montpellier ne prélèvent aucun intérêt (fondation Masurel).

Le Mont-de-Piété qui, à l'origine, eut pour but de soulager la seule misère, vient en aide aujourd'hui à nombre de gens aisés, à des commerçants, voire à des millionnaires, comme le prouve un prêt de 445.000 francs, effectué à Paris en 1897.

Veut-on savoir, pour terminer, quel est l'objet sur lequel on prête le plus fréquemment? C'est la montre; il en défile, bon an, mal an, 360.000 au seul Mont-de-Piété de Paris, près de 1.000 par jour. La population de la capitale étant d'environ trois millions d'habitants, vous pouvez dire que sur 9 personnes qui passent dans la rue, une, au moins, a sa montre au « clou », l'a retirée hier ou l'y mettra demain.

***

NOS MONNAIES

On pousse activement, à la Monnaie, la confection des pièces d'argent divisionnaires en remplacement d'un lot considérable de pièces périmées.

Il a été mis au creuset, pendant l'exercice de 1908, vingt millions de pièces de 50 centimes à l'effigie laurée de Napoléon III.

Au 31 décembre, 12.602.856 pièces de 50 centimes, refondues en 1907, avaient été refaites.

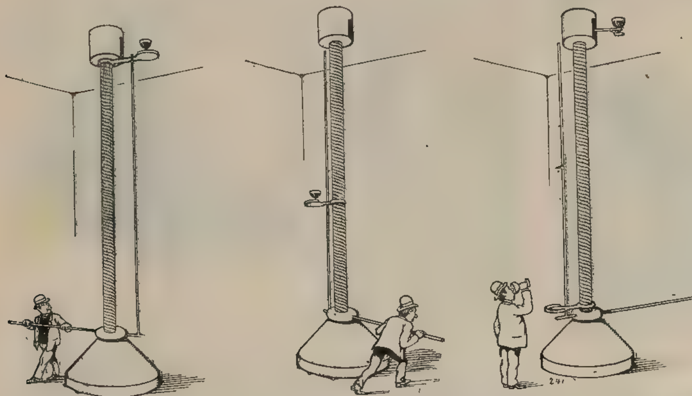
Il a été frappé, en outre, 9.813.623 pièces de 1 et de 2 francs, avec le métal provenant de la refonte d'une somme de 9.221.381 francs en anciens écus.

Enfin, toujours en 1908, il a été fabriqué un peu plus de 153 millions de francs en monnaie d'or.

On sait que la fabrication de notre monnaie, qui s'effectuait antérieurement, soit à Paris, soit dans les divers ateliers de province, a été, depuis 1879, centralisée à la Monnaie de Paris. L'Hôtel des Monnaies de Paris date

POUR GUERIR LES BUVEURS

(Modèle d'appareil proposé par le *Pêle-Mêle* pour l'atténuation de l'ivresse.)



M. Chopinette veut-il le verre qui est là-haut, il n'a qu'à tourner longtemps, longtemps afin d'amener à sa portée le verre qu'il convoite. S'il veut celui qui vient d'apparaître automatiquement et à son tour là-haut, il lui suffira de faire remonter en sens inverse le plateau sur lequel se placera encore automatiquement ledit verre, qui pourra descendre dans les mêmes conditions que le premier.

de la fin du dix-huitième siècle. Le 30 avril 1771, l'abbé Terray, alors contrôleur général des Finances, en posait la première pierre; la construction ne fut achevée qu'en 1778. Les sculpteurs les plus renommés de l'époque avaient contribué à faire de ce monument à la fois harmonieux et grandiose, un des édifices les plus élégants de la capitale.

Le système monétaire actuel de la France date du commencement du dix-neuvième siècle Il a été constitué, en effet, par la loi du 28 germinal an XI (28 mars 1803).

Les dispositions contenues dans cette loi ont subi, depuis lors, des modifications de détail: en 1848, la pièce de 25 centimes en argent fut remplacée par la pièce de 20 centimes; en 1852, le bronze fut substitué au cuivre pour les pièces de 1 à 10 centimes; en 1854, furent créées les pièces d'or de 50 et de 100 francs, et supprimées les pièces de 40 francs de même métal; enfin, en 1903, furent frappées les pièces de 25 centimes en nickel pur.

Outre les espèces françaises, la Monnaie de Paris est chargée de fabriquer les pièces d'or d'un type spécial destinées à nos colonies ou pays de protectorat: la *piastre* en argent et ses divisions, le *cent* et la *sapèque* de bronze qui circulent en Indo-Chine. Il en est de même pour les pièces d'or, d'argent et de bronze de la Tunisie; pour les pièces d'argent et de bronze de la Grande-Comore, pour les bons de caisse en alliage de nickel de la Réunion, de la Guadeloupe et de la Martinique.

Le soin apporté en France aux fabrications monétaires, le contrôle sévère exercé sur les pièces qui sortent de la Monnaie de Paris, ont amené de tout temps un grand nombre d'Etats étrangers à confier aux ateliers du quai Conti la mission de battre monnaie pour leur compte. C'est ainsi que la Monnaie de Paris a fabriqué, dans ces dernières années, des espèces pour la Bolivie, la Bulgarie, le Chili, la République Dominicaine, l'Ethiopie, la Grèce, le Guatémala, Haïti, le Maroc, Monaco, la Portugal, la Russie, la Suisse et le Vénézuéla.

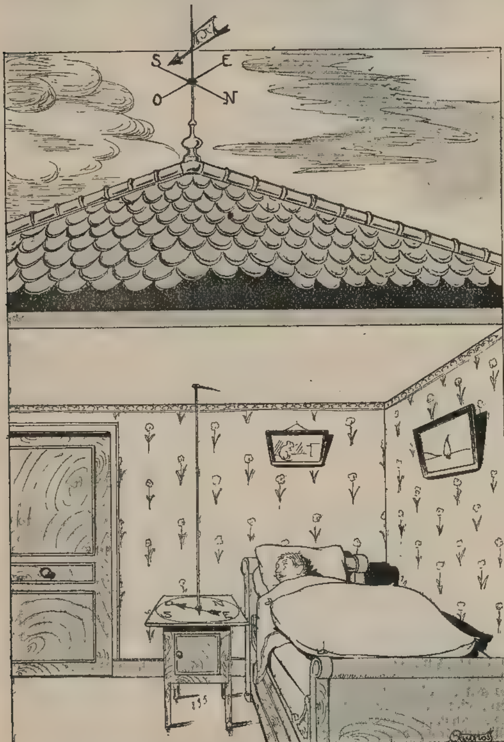
***

L'Horloge des oiseaux

On l'oppose volontiers à « l'horloge de Flore », si ingénieusement édifiée par les botanistes.

L'horloge de Flore nous apprend les heures où les fleurs ouvrent et ferment leurs corolles; l'horloge des oiseaux nous enseigne les heures du réveil et du chant de la gent ailée.

Laissons de côté le rossignol, dont les roulades et les trilles percent le silence des nuits,



LES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

— Sapristi! le vent est à l'Ouest! Il va tomber de l'eau, je reste donc couché, dit un malin, sans sortir de son lit, grâce à une girouette installée sur la table de nuit, et qui communique avec la flèche sur le toit.



LE PREVENU DE MARQUE

— Le cabriolet de Monsieur le comte est avancé.

d'où son nom allemand (*nachtigal*). Le chanteur le plus matinal est le pinson, qui se fait entendre entre une heure et demie et deux heures du matin. Après lui, de deux heures à deux heures et demie, la fauvette à tête noire secoue son sommeil et vocalise avec un brio qu'on pourrait comparer à celui du rossignol, s'il n'était si court. De deux heures et demie à trois heures, la caille lance aux débiteurs attardés son cri: *paye tes dettes*. De trois heures à trois heures et demie, la fauvette à ventre rouge fait résonner l'air matinal de ses trilles mélodieux. De trois heures et demie à quatre heures, c'est le merle noir qui entre en scène. Le merle noir est le gavroche des campagnes, comme le moineau franc est le gavroche des villes; il retient les air, qu'on lui serine avec une telle facilité, que Dureau de la Malle était arrivé à faire chanter la *Marseillaise* à tous les merles d'une contrée en donnant la volée à un seul de ces oiseaux moqueurs à qui il l'avait apprise et qui l'apprit aux autres.

De quatre heures et demie à cinq heures, la mésange à tête noire fait grincer son chant agaçant.

Le dernier levé est le moineau franc à qui le séjour des cités a donné l'habitude des grasses matinées. Mais s'il pépie le dernier, ce n'est pas lui qui pépie le moins fort.

***

Le Caoutchouc

On sait que la consommation du caoutchouc a pris des proportions colossales en Europe. Mais les chauffeurs peuvent être tranquilles: non seulement le caoutchouc ne manquera pas, mais on craint qu'il n'y en ait trop.

Le caoutchouc vient de plusieurs endroits du globe: le Congo, le Brésil, Ceyland et la Malaisie. Or, en 1907, la récolte a augmenté de 7 0/0 au Brésil, de 18 0/0 au Congo, de 44 0/0 à Ceylan et de 122 0/0 en Malaisie. Dans ces deux derniers pays, elle atteint 1.000 tonnes, au lieu de 150 tonnes en 1906 et 1905.

De 1905 à 1906, on a planté du caoutchouc à Ceylan, Bornéo, dans les Indes néerlandaises, en quantités considérables; on a consacré à cette culture 50 0/0 de terrain de plus que jadis.

Ce sont les Anglais qui exploitent cette industrie avec le plus de fruit: sur 140 sociétés qui se sont fondées en Angleterre en 1907, il y en a 61 qui s'occupent exclusivement de la production du caoutchouc.

Les colonies françaises ne sont pas restées en retard. En 1902, elles produisaient 810 tonnes; en 1905, elles sont arrivées à nous envoyer 2.204 tonnes. Cette surproduction fait, bien entendu, baisser le prix du caoutchouc dans des proportions considérables.

***

On conserve les fleurs dans l'Eau sucrée

C'est du moins ce que nous ont appris MM. Ducomet et Fourtou, professeurs à l'école d'agriculture de Rennes. Sans doute le sucre n'a pas une action vivifiante pour toutes les fleurs; les marguerites des prés et les tulipes ne se conservent pas mieux dans l'eau sucrée que dans l'eau ordinaire, les lilas, pelargonium némophile et pois de senteur, se conservent moins bien.

Mais les autres fleurs coupées voient leur durée doublée, triplée, même quadruplée par un mélange de sucre à l'eau où trempent leurs tiges.

Il faut 10 à 15 0/0 pour les œillets; 15 à 17 0/0 pour les chrysanthèmes, 14 0/0 pour la verge d'or; 7 à 10 0/0 pour les roses. Les boutons d'œillets, d'anthémis, de pivoine s'épanouissent sensiblement plus vite que dans l'eau pure, et leur volume est augmenté dans des proportions considérables.

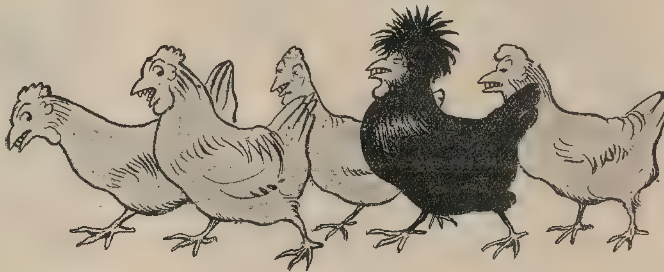
Les expériences des mêmes professeurs démontrent aussi que la glycérine a de l'efficacité sur la pâquerette et le myosotis. Un mélange particulier de sucre et de sulfate de manganèse donne une couleur rose aux lilas.

QUAND ON JOUERA "CHANTECLER"



Chantecler sera-t-il vraiment joué?

(Chanson à laquelle il ne manque que la musique.)



Quand on jouera *Chantecler*
C'est sûr autant que du vinaigre,
Les nègres auront le teint clair,
Les blancs seront couleur de nègre.
Il y aura, mes chers enfants,
Ce jour-là du nouveau sur terre.
Tous les poulets auront des dents.
Et les rossignols voudront braire.

Quand on jouera *Chantecler* —
Ceci n'est pas problématique —
On virevoltera dans l'air,
On enjambera l'Atlantique.
Les trains de l'Orléans, soudain,
Partiront tous à la seconde,
Et dans le Métropolitain,
On trouvera place en seconde.



Quand on jouera *Chantecler*,
Ce sera un grand jour de fête,
Rotschild, Vanderbild, Rockfeller,
Nous partageront leur galette.
Il n'y aura plus de procès,
Plus de juges ni diplomates,
Dédaignant ses anciens succès,
Lebargy vendra ses cravates.

Quand on jouera *Chantecler*,
Plus n'y aura de misanthrope,
Le peu ambitieux Doumer
Sera nommé roi de l'Europe.
La paix, le calme et la douceur
Seront revenus en Sorbonne
Caillaux, abjurant son erreur,
On n'imposera plus personne.



Quand on jouera *Chantecler*,
L'auto foulera sans victimes,
Nos policiers avec leur flair
Sauront éclaircir tous les crimes.

Plus ne verrons de corruption,
Parmi la gent parlementaire.
Et cette agréable chanson
Sera plusieurs fois centenaire.





QU'EST-CE QUE LA SAGESSE? (Quelques célèbres définitions.)

Pour M. Littré, la sagesse est la « Juste connaissance naturelle ou acquise des choses ». Est-ce cette juste connaissance qui détermine un révolutionnaire assagi à finir dans la peau bourgeoise d'un ministre?

« La sagesse n'est autre chose que la science du bonheur », affirme Diderot. Alors, n'est-ce pas un sage que celui qui jouit sans bruit du bonheur enfin réalisé?



« Qu'est-ce que la sagesse? une égalité d'âme
Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme! »

a dit Boileau en une de ses immortelles satires.
... Mais, de ces sages, nous en rencontrons tous les jours!



« La sagesse, comme un sceau, tient toujours les lèvres fermées à toutes paroles inutiles. »
Qui a écrit cette noble phrase? Fénelon dans son admirable *Télémaque*.
Autant dire que le vrai sage est sourd-muet, car qui peut se vanter de n'avoir jamais prononcé aucune parole inutile?



« Il faut savoir garder par la sagesse, ce qu'on acquiert par le courage », a dit M. E. Mennechet. Sage conseil à donner à nos valeureux apaches!...



« La sagesse est grande, ce me semble, de souffrir la tempête avec résignation et de jouir du calme quand il plaît à Dieu de nous le redonner... », écrivait Mme de Sévigné à M. de Bussy.
Songez à ces fortes paroles, maris martyrs, lorsque votre tendre épouse et sa mère vous passeront à tabac!...



« La sagesse est une raison éclairée qui, dépouillant de leurs fausses couleurs les objets de nos craintes et de nos espérances, nous les montre tels qu'ils sont en eux-mêmes. » « Bathélemy. »
Jeunes gens, à la raison éclairée, cherchez toujours à dénoncer le faux, à faire éclater la vérité.



Enfin, le grand Lamartine a dit éloquemment:

« D'autres siècles viendront chargés d'autres promesses,
Qui tromperont encor nos trompeuses sagesses. »

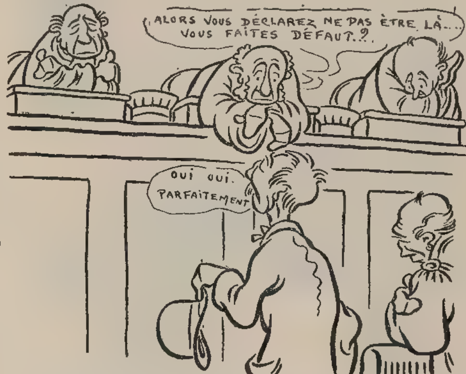
Lamartine avait-il prévu M. Jaurès?...

SITUATIONS FAUSSES

Certaines gens semblent posséder le secret de se mettre, eux et les autres, dans des positions bien curieuses.



Certains souverains, franco étrangers, par exemple, trouvent amusant de déclarer qu'ils vont se rendre à tel endroit incognito, autrement dit, ils affirment ainsi leur désir de ne pas passer inaperçus, tout en faisant pressentir qu'ils seraient fort marris si leur personnalité se trouvait dévoilée.



La justice elle-même, avec sa clairvoyance spéciale, ne peut affirmer si un accusé se trouve ou non devant elle, qu'autant que celui-ci veut bien le déclarer.



Et puis, il y a aussi de curieux cas de dédoublement, il existe parfaitement des députés qui, quoique étant à pas mal de milliers de lieues de la Chambre, y manifestent cependant irréfutablement leur présence à l'aide d'un bulletin de vote.



L'attrait de certaines séances académiques a enfanté cette situation spéciale de gens qui, après avoir attendu leur tour d'entrer pendant une journée, seraient tout à fait désolés, s'ils ne pouvaient, au dernier moment, céder leur place à un autre.



Par ci, par là, des personnes qui, à n'en pas douter, ont le cerveau solide, passent une bonne partie de leur existence à acheter, puis à revendre presque en même temps des choses qu'ils n'ont jamais vues.



Enfin, il nous arrive à tous, journellement, de nous trouver assis à un endroit, tout en étant autre part, et après cela, allez donc affirmer que la vie n'est pas un roman.



NOS PETITES FILLES

L'Inspecteur. — Comment mourut Marie-Antoinette?

— Elle mourut en toilette blanche, jupe ample, corsage échancré avec fichu qui porte son nom, bras demi-nus, coiffure simple et non poudrée...



RAPPROCHEMENT NAIF

— Oui, mère Mathieu, nous voilà revenus. Par ce beau temps, je ne puis laisser ma femme enfermée dans nos quatre murs. Vous devez comprendre ça.

— Pardi que je comprends. Moi aussi j'ai envoyé mes oies aux champs pour qu'elles profitent du soleil!

Ame sensible

Le cheval du fiacre que j'avais pris pour aller à la gare du Nord, brûlait consciencieusement le pavé de bois du faubourg St-Denis, à l'allure vertigineuse de quatre kilomètres à l'heure, lorsqu'il buta soudain contre un bout de mégot, et mordit violemment la poussière, qui, ce jour-là, était, par hasard, de la boue... Malédiction! mon train partait dans huit minutes!...

Une fois sur le flanc, l'infortuné canasson ne bougea plus... J'espérais, dans ma candeur naïve qu'il allait aussitôt se remettre debout d'un élan vigoureux et reprendre courageusement son petit galop; mais ce fol espoir fut déçu... En dépit des objurgations pressantes du cocher 1409, l'animal sembla se complaire dans la position horizontale. Il était fataliste, il se résignait. Et ni les prières, ni les menaces, ni le scrupule de se donner en spectacle à la foule attroupée, ne purent le résoudre à modifier son attitude passive. Il se contenta de remuer les babines, comme pour dire:

— Laissez-moi tranquille, je suis couché, je ne me trouve pas mal, je ne me relèverai que quand je jugerai à propos: pour l'instant, *ça n'a rien à faire*, j'ai les pieds en dentelle!...

Je consultai ma montre, il ne me restait plus que quatre minutes et demie avant le départ de mon train; aucun fiacre libre ne passait à proximité de l'accident pour nous recueillir, moi et ma malle; il n'y avait qu'à s'armer de patience et de philosophie, en attendant le train suivant. C'est ce que je fis, je me plantai au bord du trottoir où quinze personnes étaient déjà arrêtées, et, comme elles, je me mis à contempler, d'un œil serein, le cheval tombé.

Cette chose, qui n'a rien de curieux en soi, a toujours beaucoup de succès: les gens les plus affairés pour qui le temps est de l'argent, ne peuvent eux-mêmes résister à l'étrange b
dauderie qui les retient pendant vingt minut
en face d'un Pégasse effondré. C'est pourqu
un groupe considérable ne tarda pas à se fo
mer autour du taximètre qui portait ma fo
tune; et le faubourg Saint-Denis s'engorge

Il y avait là, selon l'usage, des télégraphist
porteurs de plis urgents, des cuisinières e
commissions, des garçons la serviette sur
cou, et d'inévitables petits pâtissiers, q
oubliaient, en faveur du cheval tombé,
bombe glacée, en train de fondre lenteme
sur leur sinciput... Il y avait des civils
des militaires, des braves agents et des ap
ches, des portières, des trottin
des savetiers et des financiers
Mais il y avait surtout une dam
une dame imposante, empanaché
catapultueuse, qui contribuait pou
une grosse part à engorger le fa
bourg Saint Denis.

Quoiqu'étant arrivée une des de
nières sur le théâtre de l'inciden
elle avait si bien manœuvré, si bie
joué des coudes, qu'elle n'ava
pas tardé à percer le triple ren
part des badauds qui lui cacha
le spectacle, et maintenant el
était installée au premier rang,
armée de son face à main, elle r
gardait de tous ses yeux, comm
il est dit dans *Michel Strogof*
cette vieille rosse, cette vieil
bique de Cocotte, qui s'était fro
dement couchée dans le boue, to



LE CACHET DE LARFOUILLAT

La Cliente. — Votre facture porte un timbre, mais l'acquit n'est pas signé.



Larfouillat. — Ah! bougri! c'est que je n'ai pas de plume.



La Cliente. — Cela ne fait rien. La voilà parfaitement signée.

EXPRESS-POCHADE

SCRUPULE

LE MARCHAND. — Mon cher Lapalette, vous me voyez navré, nais je suis obligé de vous rapporter ce Corot.

LAPALETTE. — Vous plaisantez, Monsieur Latoile.

LE MARCHAND. — Hélas! non! Mon client n'en veut pas.

LAPALETTE. — Un tableau si bien fait!

LE MARCHAND. — Je ne discute pas son mérite.

LAPALETTE. — Je n'en ai jamais brossé d'aussi authentique.

LE MARCHAND. — Qu'y puis-je faire? Mon client n'en veut pas.

LAPALETTE. — C'est un âne que votre acheteur.

LE MARCHAND. — Evidemment, mais il faut bien s'incliner levant la volonté du client.

LAPALETTE. — Et que lui reproche-t-il, Monsieur votre client?

LE MARCHAND. — Rien. Il dit qu'il a trop de Corots, il veut un Vélasquez.

LAPALETTE. — Et alors?

LE MARCHAND. — Alors, vous allez me faire un Vélasquez, oilà tout.

LAPALETTE. — Voilà tout! Vous en parlez à votre aise, Monieur Latoile.

LE MARCHAND. — Vous ne voulez pas me faire un Vélasquez?

LAPALETTE. — Et si je ne sais pas les faire?

LE MARCHAND. — Cela n'a aucune importance. Vous savez bien u'il ne s'y connaît pas.

PAPALETTE. — Pour vous, évidemment, ça n'a aucune importance, mais pour moi, c'est différent.



LE MARCHAND. — Je ne vois pas...

LAPALETTE. — Me croyez-vous capable de livrer une œuvre médiocre, un mauvais tableau?

LE MARCHAND. — Que vous importe?

LAPALETTE (*avec un grand coup de poing sur la table*). — Et ma conscience d'artiste, qu'en faites-vous, Monsieur Latoile?

---

xprès pour me faire rater mon train... « J'ai voulu voir, j'ai vu! » comme il est it dans *Athalie*... Mais je dois reconnaître oyalement que si la dame empanachée avait nis tant d'âpreté à *vouloir voir*, ce n'était point ans le but mesquin de satisfaire une cuiosité terre à terre... Non, elle ne se délectait ullement à la contemplation du canard en étresse; elle le lorgnait avec un intérêt vraiment sympathique; et son visage mafflu exrimait, par des contractions variées, la plus incère commisération, la plus douloureuse itié, et tous les tourments d'un cœur comatissant...

Parce qu'une haleine un peu courte soulevait les flancs du cheval tombé, cette pauvre ame s'imaginait qu'il souffrait, et elle souffrait littéralement avec lui... Les plumes altières de son chapeau en frémissaient d'angoisse, et je la voyais souffrir... Mais elle restait quand même.

Longtemps elle demeura là, immobile, muette, attristée, sans détacher son regard du oble animal qui se prélassait douillettement dans la crotte... Puis, au bout de trente-cinq minutes environ — ou de trois quarts d'heure, peut-être? — cette bonne âme sensible tourna vers moi sa face chavirée, que j'observais en tapinois, et me prenant à témoin, elle soupira avec des larmes plein la voix:

— Moi, je ne peux pas voir souffrir les bêtes!...

...Cette histoire est absurde, mais je vous jure qu'elle est vraie...

— En ce cas, Madame, allez-vous-en! répondis-je.

Robert FRANCHEVILLE.

DE NOS LECTEURS

Origines de certains mots et expressions.

La foire n'est pas sur le pont. — D'après une ancienne coutume du moyen âge, les marchands avaient le droit de continuer leur vente pendant quelques heures, ou même une journée, après la clôture de la foire. Mais ils devaient, pour jouir de ce privilège, quitter le champ de foire. Ils s'installaient donc aux endroits les plus fréquentés, généralement aux abords des ponts ou sur les ponts eux-mêmes, pour profiter du délai extrême de vente qui leur était accordé.

Quand les paysans se rendaient à la foire, et que l'un d'eux, trop pressé, voulait accélérer la marche, les autres répondaient:

— Ne nous pressons pas, la foire n'est pas encore sur le pont!

Rire homérique. — Cette façon de désigner un rire gigantesque, formidable, olympien, tient, évidemment à ce rire inextinguible dont Homère, dans ses chants immortels, a cru devoir gratifier, à plusieurs reprises, les bienheureux de l'Olympe.

Nos pères, habitués à la gravité du mysticisme chrétien, ne pouvaient manquer d'être frappés de la figure étrange des dieux riant à perdre haleine.



THEORIE ET PRATIQUE

— Je suis tombé du cinquième étage à la suite d'une discussion avec Polyte, je lui soutenais que le plus lourd que l'air, ça n'existait pas.



LES PREPARATIFS DU SUICIDE

— Faut-il que j'aie peu de chance... une écharde dans le doigt juste avant de mourir!... et le premier pharmacien est à trois lieues d'ici.



LE BON MARCHAND DE TABLEAUX

— Tiens, c'est vous Pétrus! Réjouissez-vous, vos toiles qu'on achetait pour cent sous quand vous travailliez encore, me rapportent maintenant dix mille francs chaque. Je vous avais bien dit que vous perceriez un jour, et j'en suis bien heureux pour vous.



— Tiens! vous avez une médaille de sauvetage?

— Oui, j'ai repêché trois agents plongeurs!

Gorge chaude. — Dans le langage de la fauconnerie, on appelait *gorge chaude* la viande d'animaux fraîchement tués, qu'on distribuait encore tiède aux faucons, par opposition au terme *gorge froide*, employé pour désigner la la viande d'animaux tués de plus longue date, et par conséquent refroidis.

De là l'expression « faire gorge chaude de quelqu'un » pour « s'escrimer sur lui du bec et des ongles, se le partager à belles dents, en faire une joyeuse curée. »

L'image est d'une vivacité singulière.

Les quatre mendiants. — Les quatre ordres mendiants sont: les Franciscains, les Dominicains, les Carmes et les Augustins, ayant tous fait vœu, peu ou prou, de pauvreté absolue. Cette popularité des quatre ordres s'explique par leur vie de périgrinations continues. On était jadis accoutumé à les voir passer la main tendue, la besace au dos, et chacun connaissait la couleur de leurs frocs: celui des franciscains, de couleur grise; celui des dominicains, de teinte écrue; la robe brune des carmes, et la robe noire des augustins.

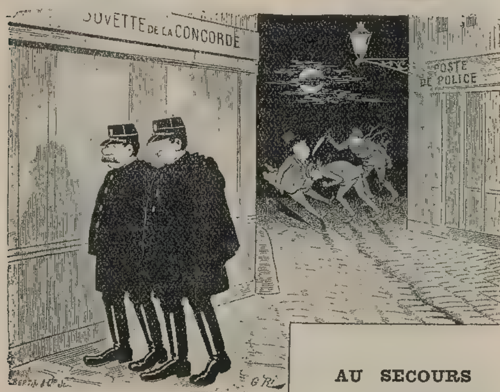
Aussi, lorsqu'au dessert apparaissaient sur une même assiette les quatre fruits secs que vous savez, nos pères d'y reconnaître aussitôt les *quatre mendiants.*

Le raisin sec portait la livrée sombre de l'augustin, la noisette celle du carme, l'amande celle du dominicain, la figue celle du franciscain.

Riflard. — Dans la langue fantaisiste, c[e] terme s'emploie, comme on le sait, pour dési[-]gner un parapluie. C'est au théâtre que nous sommes redevables de cette dernière acception.

Lorsque, le 18 mai 1801, l'Odéon donna l[a] première représentation de la *Petite Ville*, d[e] Picard, l'acteur chargé du rôle de François Riflard, un des originaux de la pièce, imagi[-]na, pour donner plus de relief à son rôle, de paraître armé d'un énorme parapluie. L[e] public parisien, à l'enthousiasme facile, ac[-]cueillit cette plaisanterie avec une faveur mar[-]quée, et le parapluie, baptisé aussitôt du nom de son propriétaire, prit désormais place dans la légende.

***



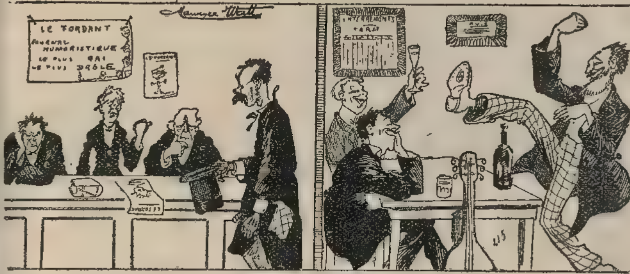
AU SECOURS

On demande de plus en plus que nos fonctionnaires aient de l'instruction.

— Je te répète que secourir vient du latin *succurrere* et se divise en *sub* (sous), et *currere* (courir). Par euphonie, le *b* a été changé en *c*.

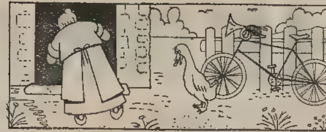


LE POMPIER. — Y a-t-il de l'eau ici?
LE LAITIER. — Prenez ces bouteilles.
— Mais ce réservoir?
— Ça non! Ma femme a besoin d'eau propre tantôt pour faire sa lessive.



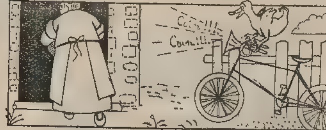
LES APPARENCES

— Je viens, Messieurs, pour l'enterrement de ma belle-mère.
— Vous faites erreur, Monsieur, ici vous êtes dans les bureaux du journal humoristique *Le Tordant*. Les pompes funèbres, c'est à côté.

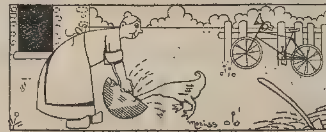


LE CANARD APHONE ET INGENIEUX

— Que faire? La fermière oublie de me donner à manger, et j'ai une extinction de voix...



...Sauvé, mon Dieu! .



. . . .

Pêle-Mêle Connaissances

— Un oranger normal produit, en moyenne, dans sa vie, environ 20.000 oranges.

— Au moyen âge, un usage singulier permettait à toute jeune fille qui rencontrait un condamné qu'on menait au supplice de lui sauver la vie. Il fallait, pour cela, qu'elle se déclarât prête à l'épouser. La rencontre d'un cardinal sauvait également le coupable du gibet.

— Le niveau de la Méditerranée est inférieur d'un mètre à celui de l'Atlantique et de 1m. 80 centimètres à celui de la mer Rouge.

— Avant la vaccine, une épidémie de variole n'était guère moins meurtrière qu'une épidémie de peste. Dans mainte épidémie parisienne, il mourut un malade sur sept. Bernouilli établissait alors que la petite vérole tuait environ 600.000 personnes par an. « On voyait des familles entières enlevées, des villes dépeuplées, des provinces dans la désolation et quelquefois le cours de la justice suspendu. »

— Le chat le plus riche du monde vient de mourir en Pensylvanie. Par un testament en bonne et due forme, il avait hérité de son maître, M. B.-F. Dilley, commerçant à Wilkesbarre, d'un immeuble estimé 40.000 dollars. Une jeune fille avait été constituée sa gardienne.

— On a calculé que chaque année l'évaporation enlève à la Méditerranée six millions de kilogrammes d'eau, tandis que la pluie ne lui en rend que 1.500.000. Cette évaporation annuelle représente une tranche de deux mètres. L'eau restituée par les pluies et par les fleuves représente respectivement une tranche de 0m. 50 et de 0m. 25.

— On a dernièrement créé, à Nouméa, en Nouvelle-Calédonie, une fanfare peu commune. Elle ne se compose, en effet, que de forçats condamnés aux travaux forcés à perpétuité.

— C'est de Notre-Dame que sont comptées les distances sur les grandes routes partant de Paris.

— Il existe, chez nous, une *Ligue Française contre le port des plumes d oiseaux*. Elle a pour but de protéger les oiseaux utiles contre une destruction impitoyable, conséquence de ce goût qu'ont les modistes pour les plumes aux couleurs éclatantes. Pareil le ligue existe en Angleterre sous la présidence de la reine.

— En moyenne, une réunion à Longchamp ou à Auteuil compte 23.000 spectateurs mais ce nombre est très largement dépassé par les courses jugées très intéressantes. On estime encore qu'en moyenne chaque Parisien perd un jour par an sur un champ de courses. Mais ce n'est là qu'une figure mnémotechnique: ceux qui fréquentent les hippodromes sont toujours à peu près les mêmes.

***



— En Amérique, je porte ma moustache, afin d'être pris pour un Français. En France, je la rase pour paraître Américain.
— Et qu'est-ce que vous êtes?
— Allemand!

— La place de la Concorde, un des plus beaux joyaux de la capitale, avec ses deux palais faisant face au Palais-Bourbon, avait été construite *en dehors de toute idée utilitaire*. Jacques Gabriel, l'auteur de cet incomparable paysage de pierre, commandé par Louis XIV, n'avait eu pour mandat que de créer quelque chose d'admirablement beau.

— Le nombre des communes de France est de 36.222; elles ont à élire 428.768 conseillers municipaux. — 18.774 communes élisent 10 conseillers; 30 en élisent 36; 1 (Paris) en élit 80.



FILS A PAPA

— Allons, mange bien ta soupe, pour rester aussi petit que papa .

...ETITE CORRESPONDANCE

Chercheur. — S'il s'agit de papier, la gomme ...que un peu épaisse suffira amplement.

...H. — (Inhumations). Adressez-vous à la Préfecture de la Seine, bureau des inhumations.

Davvau — Ce n'est pas le seul exemple de travesti, bien d'autres rôles sont dans ce cas. Le rôle a été écrit pour voix de femme, et a toujours été interprété ainsi, cela s'explique par la jeunesse et le charme que doit présenter ce personnage.

B. E. — Parce que le commencement des saisons ne tombe pas inévitablement à une date invariable et que c'était le commencement de l'automne qui faisait date.

D. G. — Nous n'avons pu trouver à ce sujet d'éclaircissements satisfaisants.

M. Rigot. — Ils doivent vous être livrés gratuitement.

LE DISQUE PATHÉ SUPPRIME L'AIGUIL
et l'usure qu'elle produ

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin der eux tous les autres systemes.*

L'emploi du SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue v de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il plus possible d'en acheter d'autras.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS
à l'ESSAI

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

REPRODUCTEUR POUR DISQUES PATHÉ

DIAMÈTRE 21 c/m LE NOUVEAU DISQUE

DERNIÈRE INVENTION!

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vai Tout le monde exige les merveilleux disques Pa chacun fait remplacer son diaphragme à aig desagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à s inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donn résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais

Nous nous mettons à la disposition de to possesseurs de machines parlantes à disques perfectionner leur instrument et le mett niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art reproduction de la musique et du

30 MO DE CRÉD

6 fr. PAR MOI

Les Disques PATHE don les plus longues audit

LES CONQUÊTES DE LA SCI

Le cylindre de cire a été donné pour le disque à ai qui a été abandonné, à sor pour le disque à saphir, supp l'usure, donnant le ton just souffle vibrant de la voix hu

Attention aux grossière tations allemandes! Cor la longueur de l'auditio maitrise du chant et le dét accompagnements.

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection!

Le **Phonographe à disques,** le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être completement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé** : La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathe est une pièce remarquable de précision mecanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non-seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement la supériorité du Saphir sur l'aiguille est ecrasante.**

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre; la netteté, l'ampleur et la delicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de Disque **Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

DESCRIPTION DE L'APPAREIL : 29 × 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile, forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin.— Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complete libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit.— Les quittances sont presentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie
46, Rue de l'Échiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

20 Centimes PAR JOUR

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS
DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. Le Roi de Lahore (*Promesse de mon avenir*), par RENAUD.
2. La Favorite (*duo du 4e acte*), par Mme DELNA et ALVAREZ.
3. Les Huguenots (*Pif-Paf*), pr AUMONIER.
4. Patrie (*Pauvre martyr ob cur*), pr DELMAS
5. Rigoletto (*Comme la plume au vent*) par AFFRE.
6. Benvenuto (*De l'art*), par NOTÉ.
7. Mignon (*Elle ne croyait pas*), par BEYLE.
8. Joconde (*Dans un delire ex rême*), par BOUVET.
9. La Damnation de Faust (*Voici des roses*), par DANGÈS.
10. Carmen (*oréador*), par RENAUD.
11. Joseph (*Champ paternel*), par ALVAREZ
12. Les Cloches de Corneville (*Va petit mousse*), par VAGUET.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

13. Souhaits à la France (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par NUIBO.
14. Je ne sais plus (*avec orchestre*), VAGUET.
15. Etoile d'amour (*avec orchestre*), VAGUET.
16. Rancœur lasse (*avec orchestre*), VAGUET.
17. La Vierge à la Crèche, par VAGUET.
18. On a oublié, par VAGUET.
19. Le Petit Siffleur, par VAGUET.
20. Rêve ou Folie, par VAGUET.
21. Mireille, par VAGUET.
22. Petits Bambins d'Amour, par VAGUET.
23. La Libellule, par VAGUET.
24. Trianon, par VAGUET.
25. Les Trois Roses, par VAGUET.
26. O Sole Mio (*avec orchestre*), pr VIGNEAU.
27. La Chanson de Marinette (*avec orch.*) par VIGNEAU
28. Si tu voulais (*avec orch.*), par VIANNENC.
29. La Valse rose, par Mme Jane MERRY.
30. Les Larmes de la Vie (*avec orchestre*), par MERCADIER.
31. Je vous ai tant aimée (*avec orchestre*), par MERCADIER.
32. Si l'on connaissait la femme, par MERCADIER.
33. Les fiançailles roses, par MERCADIER.
34. Ressemblances, par MERCADIER.
35. Sonnez clochetons, par MERCADIER.
36. Ultime raison, par MERCADIER.
37. Petite femme qui passe, pr MERCADIER.
38. L'amant philosophe, par MERCADIER.
39. J'ai faim d'amour, par MERCADIER.
40. Mon Cœur (*Romance*), par PICCALUGA.
41. La Poule chanteuse (*Mélodie*), par BELHOMME.
42. Le Rosier, par MAGNENAT.
43. Les deux Grenadiers, par GRESSE.
44. La Marseillaise, par GRESSE
45. Elle n'était pas jolie par GEORGEL.
46. Jolie Fleur des Champs par GEORGEL
47. Sur la bouche, par DALBRET.
48. J'ai tant pleuré (*avec orch.*), pr DALBRET
49. Le Roi des Tyroliens (*Tyrolienne*), par CHARLESKY.
50. Avec ton Souvenir, par MARÉCHAL.
51. Le Biniou, par MARÉCHAL.
52. Le Petit Portrait par MARÉCHAL.
53. Marche gracieuse, par MARÉCHAL.
54. Va sons populo, par MARÉCHAL.
55. Ange blond, par MARÉCHAL.
56. Le Permis de Pêche, par FREY.
57. Un Monsieur qui bégaye, par FREY.
58. Dans la Rue (*Cris de Paris*), par FREY.
59. Le Martyr de la Rue Popin par FREY.
60. Les gaîtés du Teléphone, par
61. La ballade des Agents, par CH
62. La Jolie boiteuse (*avec orch*), C
63. La Dernière carotte (*monolog.*
64. J'ai un rosier (*avec orchestre*), I

ORCHESTRES — DANSES —

65 à 130:
- Dix Valses.
- Six Mazurkas.
- Six Polkas.
- Quatre Scottishs.
- Cinq Morceaux 2 Qu complets
- Cinq morceaux Quadri Lanciers complet.
- Un Pas de Quatre.
- Deux Cors de Chasse.
- Deux Pistons.
- Un Violon
- Un Violoncelle.
- Une Mandoline.
- Deux Orchestres Tzigane
- Vingt Morceaux d'Orc divers (Marches Militair taisies, Ouvertures, etc.

4 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné déclare acheter à MM. J. GIRARD & Cie, à l'**APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* 130 Mor choisis sur disques double face *aux conditions énoncées, c'est-à-d paiements mensuels de* 6 fr. *jusqu'à complète liquidation de la som* 180 francs, *prix total.*

Fait à .... *le* ..

SIGNATURE

Nom et Prenoms
Profession ou Qualite
Domicile
Département
Gare

Prière de bien indiq er la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, *Successeurs de* **E. GIRARD & A. BO** 46, Rue de l'Echiquier, PARIS

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt (5 fr) — 50 centim èt

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du dis

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD

15e ANNÉE. — N° 18. 10 Centimes. 2 Mai 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

TROP EXIGEANT, par ALEX.



— Vous voudriez que je vous donne ce paletot neuf ?
— Moi ! pas du tout je vous en demande un vieux.
— Mais mon pauvre homme, où voulez-vous que j'en trouve un plus vieux que le vôtre ?

Monsieur Codrus a volé le Régent

Dans la vie, il est des gens qui poursuivent leur petit bonhomme de chemin, tranquillement, philosophiquement et, pourrait-on dire, les mains dans leurs poches. L'envie leur est un sentiment inconnu.

Ce sont des sages et l'espèce en est rare.

Il en est d'autres qui gémissent tout le long de la route.

C'est à cette deuxième catégorie qu'appartenait M. Codrus, comptable chez un commissionnaire de la rue des Petites-Ecuries.

Marié, et père d'un enfant, Codrus jouissait d'un assez maigre traitement. Nous ne voudrions pas nier que les deux cent cinquante francs qui entraient mensuellement dans le ménage Codrus, n'exigeaient pas de la part de la femme du comptable une certaine virtuosité dans l'art d'équilibrer un budget.

Mais arrivons au drame dans lequel M. Codrus trempa un jour.

Donc, le comptable se trouvait dans l'inférieur état d'esprit que vous savez, lorsqu'un parent de province lui tomba du ciel un beau matin.

Le cousin témoigna son désir de visiter la capitale. M. Codrus s'inclina, demanda un jour de congé à son patron et l'obtint.

Voilà nos deux hommes en taxi — c'est le cousin qui paie — et dévorant Paris. On commença par les Invalides, on continua par le Trocadéro, et voilà M. Codrus et son compagnon au musée du Louvre. Quelques minutes leur suffirent à passer des siècles de chefs-d'œuvre en revue, prouvant ainsi le néant de toutes choses.

Mais les voici devant les joyaux de la couronne.

Le gardien s'avance près de la colonnade où le Régent est déposé.

Avec la fierté satisfaite d'un propriétaire faisant visiter son poulailler à un ministre:



... M. Codrus lui asséna sur la nuque un coup de marteau...

— Voici le Régent! clame-t-il. Ce diamant a été estimé douze millions!!!

Ah! ce « douze millions! Quel coup de canon dans la poitrine de M. Codrus! Il se sent le cœur tout chaviré.

Le cousin est obligé de le prendre par le bras pour l'arracher à son extase.

— Douze millions! murmure M. Codrus, les yeux hagards. Douze millions!

M. Codrus, la tête quelque peu à l'envers, se coucha avec une forte migraine et s'endormit en confiant à son oreiller:

— Le Régent sera à moi! Je volerai le Régent! Douze millions!

. . . .

Le lendemain matin, le comptable se leva à l'heure ordinaire.

Son plan était arrêté; il était décidé à risquer le tout pour le tout. En passant devant un bazar, il fit emplette d'un marteau et d'une paire de pinces, puis, au lieu de se diriger vers son bureau, il traversa les Tuileries et attendit, fébrilement impatient, l'ouverture des portes du Musée.

Le premier il fut dans la salle, et d'ailleurs aucun autre visiteur ne se montra. Les mains dans les poches, il salua le gardien d'un petit sourire amical, comme si cet employé eut été une de ses vieilles connaissances. M. Codrus après ce préambule sympathique, lia con-



... Les deux mains de M. Codrus, crispées autour de son cou...

versation avec le gardien. En manœuvrant adroitement, celui qui se sentait l'âme d'une fripouille, apprit que, chaque soir, à la fermeture, le Régent est descendu dans le sous-sol, à l'aide d'un système aussi automatique qu'ingénieux. En outre, dans la journée, la moindre effraction, le plus petit bris des glaces protectrices du fameux diamant, se répercuterait par le moyen d'avertisseurs électriques.

A ce moment de la conversation, et pour son malheur, le gardien bavard laissa choir sur le parquet un crayon avec lequel il jouait machinalement. Ce fut sa perte, car s'étant baissé pour le ramasser, M. Codrus lui asséna, sur la nuque, un coup de marteau dont il caressait fièvreusement le manche, dans la poche de sa redingote.

Le gardien, sans un mot, sans un cri, tomba. Avec une lucidité parfaite, M. Codrus s'élança vers la vitrine où gisait l'objet de sa convoitise. D'un coup de marteau, il brisa une glace; deux coup de pinces écartèrent les griffes enchassant le diamant. Une minute après, le Régent dans la poche de son pantalon, l'assassin descendait prestement les escaliers du Louvre. Une sueur glacée inondait maintenant son visage. Il dut s'éponger le front à plusieurs reprises.

Puis il courut à son bureau, où il réussit à trouver une excuse pour expliquer son retard. Au cours de l'après-midi, soudain, une nuée de camelots, venus du boulevard, envahirent la rue des Petites-Ecuries.

— D'mandez l'troisièm' ed'tion! L'vol du Régent! Assass'nât d'un gardien du Louv'!

M. Codrus eut un sursaut, et sa face devint livide. Pour cacher son émotion, il piqua le nez dans son Grand Livre.

— Déjà! murmura-t-il, terrifié.

Son patron, que les hurlements des camelots importunaient, ferma les fenêtres du bureau. M. Codrus, reconnaissant, faillit lui crier:

— Merci!

Au sortir du bureau, le comptable, anéanti, mourant de peur, erra dans les rues.

Un quart d'heure de marche, pendant lequel il se suggestionnait pour accomplir son programme jusqu'au bout, l'amenait rue de Provence.

Il s'arrêta devant un magasin de bijouterie. Une grosse dame mafflue, somnolait dans un fauteuil.

M. Codrus se décida. Il poussa la porte, et un sourire d'accueil bienveillant suivit le sursaut de la dame.

La bijoutière reçut dans sa main grasse la froide gemme que lui tendait le comptable.

Effarée, elle considéra une seconde la pierre et s'écria:

— Mais... mais... c'est le Régent que vous me...

Elle emporta chez Pluton le restant de sa phrase, car les deux mains de M. Codrus, crispées aussitôt autour de son cou, furent l'étau qui la délivra des soucis de ce monde.

Et, comme si tous les limiers de la Sureté étaient à ses trousses, M. Codrus reprit sa pierre, tombée sur le tapis du magasin, et s'enfuit précipitamment.

Rentré chez lui, sa femme le querella sur son retard inhabituel:

— Tu n'as pas visité le Régent aujourd'hui!

A ces mots, Codrus tressaillit. Il leva les yeux sur sa moitié. Un sourire errait sur ses lèvres! Nul doute! Elle savait. Elle allait en parler, le dénoncer. A cette pensée, il vit rouge et bondit sur elle, mais un coup de sonnette retentit. Il se précipita vers la porte, bouscula une voisine qui venait en visite, et s'élança dans la rue. Il courut droit devant lui jusqu'à la Seine.

Là, d'un geste furtif, il envoya le Régent dans les eaux grises du fleuve. Un peu plus calme, il se redressa. Mais son regard fut attiré par deux agents de police qui semblaient venir à lui. C'était la fin, il avait été reconnu, et allait payer sa dette à la société.

Les agents s'avançaient rapidement. Fuir! à quoi bon! D'un saut, il alla rejoindre le Régent au fond des eaux.

Mais au froid contact du liquide, Codrus se réveilla. A ses côtés, sa femme dormait paisiblement. Le comptable comprit alors qu'il venait de s'évader d'un horrible cauchemar. Il se sentit envahi par une immense joie. Ayant consulté la pendule, M. Codrus constata qu'il avait encore un quart d'heure de répit avant de se lever pour aller à son bureau.



D'un saut, il alla rejoindre le Régent au fond des eaux.

Aujourd'hui, sans être le plus parfait des philosophes, M. Codrus est un homme heureux. Au banquet de la vie, il se contente de sa modeste place, tout au bout de la table, et jamais il ne regarde dans l'assiette du voisin.

Jean ROSNIL.



Avant hier:
— Mon Dieu!... Tu as crié: « A bas Boulanger!... »

LES TEMPS CHANGENT



Hier:
— Mon Dieu!... Tu as parlé de l'affaire Dreyfus!



Aujourd'hui
— Mon Dieu! Tu as traversé le boulevard!

Pêle-Mêle Causette

Avec la généralisation des grèves, que sera demain?

En méditant ce grave problème, je m'étais assoupi.

Soudain, on frappa à ma porte.

Un homme entra, vêtu d'un uniforme que je n'avais jamais vu.

— Citoyen, me dit l'inconnu, j'ai le regret de vous informer que vous avez été frappé d'une punition de 30 jours de prison.

— Moi? Que signifie ceci?

— Vous avez été convoqué pour une période d'exercices en 1920, et n'avez pas répondu à l'appel.

— En 1920? fis-je stupéfait, mais nous sommes en 1909.

Il sourit, croyant à une plaisanterie de ma part. Je jetai les yeux sur un éphéméride pendu au mur. Il indiquait l'année 1920.

Avais-je dormi onze ans de suite?

— Monsieur, dis-je, veuillez tout d'abord me dire qui vous êtes, car je vous affirme que j'ai perdu le souvenir de tout ce qui s'est passé depuis le mois d'avril 1909.

— Soit, répondit-il avec douceur, et il ajouta à mi-voix:

— Il y a des cas d'amnésie si bizarres.

— Sachez donc, reprit-il, que depuis dix ans, la société a subi des transformations. Je ne vous parlerai que de celle qui fait l'objet de notre entrevue.

Il existait autrefois une institution qui s'appelait le service militaire obligatoire. Nous y avons ajouté le service civil, obligatoire également.

J'ouvrais des yeux si sincèrement étonnés, qu'il ne pouvait douter de mon ignorance.

Il continua:

— Le service civil a été la conséquences des nombreuses grèves qui jetaient autrefois le trouble dans toutes les affaires.

Vous devez savoir que lorsque la cessation de travail d'une corporation se prolongeait, l'on avait recours à l'armée pour remplacer provisoirement les défaillants.

La grève des postiers, en 1909, nous a donné l'original spectacle de soldats distribuant le courrier.

La précarité de ce procédé a frappé les esprits clairvoyants de l'époque.

En effet, l'on peut être un excellent soldat sans connaître la délicate profession d'employé des postes.

D'autre part, l'activité sociale subissait de graves interruptions que les pouvoirs publics avaient le devoir d'enrayer.

Interdire les grèves, il n'y fallait pas songer, car ç'eût été une atteinte à la liberté.

On créa alors le service civil obligatoire.

Tout citoyen est convoqué pendant une période d'un an pour faire l'apprentissage d'un métier, sous la direction de sous-officiers et d'officiers instructeurs.

Les jeunes gens, tout comme cela se pratique pour le métier militaire, sont versés dans différentes armes (en l'espèce dans différents métiers), selon leurs aptitudes physiques et intellectuelles.

Ils y accomplissent un stage et sont renvoyés ensuite dans leurs foyers.

Quelques années après, ils sont convoqués pour des périodes d'instruction dans la réserve et la territoriale.

Qu'une grève éclate dans une corporation quelconque, aussitôt l'on mobilise le corps d'armée civile correspondant à la profession en grève (boulangerie, charcuterie, menuiserie). Au besoin, suivant l'importance du mouvement, la réserve et la territoriale sont convoquées.

Cependant, le contingent, ainsi mis sur le pied de guerre, n'entre pas immédiatement en campagne.

Il existe, je ne vous l'ai pas encore dit, un tribunal arbitral qui juge le bien fondé des revendications patronales et ouvrières.

Suivant les décisions de ce tribunal, l'armée civile agit ou reste l'arme au pied.

— C'est fort intéressant, déclarai-je, mais cela ne m'explique pas pourquoi vous m'annonciez tout à l'heure une punition.

— Tout simplement parce que vous avez manqué sans motif à un appel de réservistes.

— Dans quelle arme?

— Dans l'épicerie, où du reste vous avez accompli votre service et où moi je suis adjudant. Allons, levez-vous et suivez-moi.

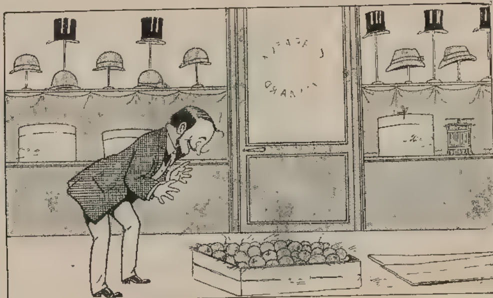
Je rejetai mes couvertures, m'apprêtant à obéir. Mais ainsi découvert, j'eus froid... et me réveillai.

Je me frottai les yeux. L'adjudant avait disparu. L'éphéméride marquait 1909... et l'exercice civil s'évaporait bientôt avec les dernières fumées de mon rêve.

Fred Isly.



Comment Monsieur Lafrousse donne du feu après dix heures du soir.





TOUT SOUS LA MAIN

Le Chapelier. — Oh! les belles pommes que l'oncle de Lisieux nous a envoyées! Si j'avais seulement un pressoir, j'en ferais du cidre.

— Heureusement que le conformateur remplira le même office.

POINDINTERROSSERIE

On connaît l'histoire suivante. Elle a paru dans le *Pêle-Mêle* et a fait ensuite le tour de la France:

« Dans le fumoir d'un hôtel, fréquenté par les voyageurs de commerce, un monsieur est installé dans un fauteuil.

« Il a les jambes croisées. Son pantalon relevé laisse apercevoir une chaussette bigarrée de vives couleurs et toute brodée de motifs en soie.

Il lit nonchalamment un journal.

D'autres voyageurs, disséminés dans le fumoir, absorbent leur café.

« Quelqu'un, avisant le pied du Monsieur qui lit, s'exclame:

« — Oh! la belle chaussette que vous portez-là, cher Monsieur. Véritablement, elle est épatante.

« — Eh oui! répond l'interpellé avec une nuance de fierté, et j'ajouterai que'lle est unique. Je parierais volontiers qu'il n'y en a pas une semblable dans cette salle.

« — Combien pariez-vous? dit un jeune homme qui s'est approché.

« — Une bouteille de champagne..

« — Tenu.

« Tout le monde maintenant s'est assemblé.

« Alors, le jeune homme reprend:

« — Vous pariez, n'est-ce pas que dans toute la société ici présente, il n'y a pas une chaussette ressemblant à la vôtre?

« — Parfaitement.

« — Eh bien! je tiens qu'il y en a une.

« — Montrez-la.

« — La voici, répond triompalement le jeune voyageur.

« Et ce disant, il découvre le second pied du Monsieur..

« Celui-ci a perdu. »

L'histoire n'est pas neuve. Poindinterro la réédita un jour.. Installé dans le fumoir d'un hôtel, il découvrit une chaussette extraordinaire. Quelqu'un s'empressa de le complimenter. Il paria aussitôt que sa chaussette était unique.

Plusieurs voyageurs, qui étaient lecteurs du *Pêle-Mêle*, s'empressèrent de tenir le pari, chacun pour une bouteille de champagne.

— Eh bien, fit Poindinterro, montrez-m'en une semblable?

Tous se précipitèrent vers la seconde jambe de Poindinterro et soulevèrent le bas de son pantalon en criant:

— Voilà!

Mais ils s'arrêtèrent, interdits. La seconde chaussette du rusé Poindinterro était noire.



COMPLIMENT

Le Tripier. — Mais oui, Mademoiselle Joséphine, je vous assure... vous êtes jolie comme un cœur.

***

Nous et vous

L'on connaît l'amour-propre national des Anglais.

C'est un sentiment qu'on développe dans l'esprit des enfants à l'école. De là ce *jingoïsme* si absolu qui règne en Angleterre.

Il en résulte parfois des conjonctures plaisantes.

Témoin le petit Jacques, jeune bambin né en Angleterre, et comme tel citoyen anglais, mais dont le père est un Français résidant à Londres.

Un jour, le jeune Jacques, revenu de l'école où il a pris une leçon d'histoire, aborde son père avec une certaine crânerie inaccoutumée:

— N'est-ce pas, papa, dit-il, que nous vous avons bien rossés à Waterloo?

***

Question ingénue

Le petit dialogue suivant a pour théâtre le bureau de la banque Le Véreux et Cie:

1er Associé. — Si l'on sortait prendre quelque chose?

2e Associé. — A qui?

Courrier Pêle-Mêle

Orthographe.

Monsieur le Directeur,

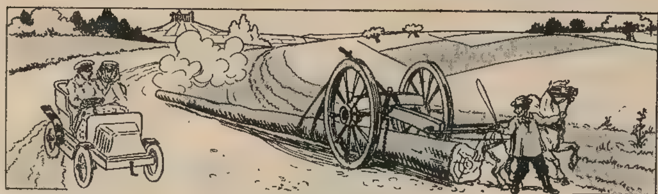
Je viens de lire, dans votre numéro du 31 mars 1909, un article signé Ad. Ruelle, à propos de la réforme de l'orthographe. Question négligeable, semble dire votre distingué correspondant, et surtout, question dont on ne devrait pas s'occuper aujourd'hui! — Triste ironie des choses! Voyez plutôt: bien que « la société tremble sur ses bases », bien qu'« une civilisation nouvelle prétende se substituer à l'ancienne », bien qu'« un vent de destruction souffle sur le pays », ce bon Monsieur s'occupe de.. ce dont il ne voudrait pas qu'on s'occupât!

Ce cri d'alarme, qu'il jette aux quatre coins de la France — puisque le *Pêle-Mêle* est, à juste titre, aimé et connu de tous les Français — lui doit être dicté par un pessimisme un peu exagéré; que nous soyons dans une période de malaise général, c'est certain; mais que nous nous trouvions dans la situation des Grecs enfermés dans Constantinople par Mahomet II, rassurons-nous, ce n'est pas encore chose faite, et l'ennemi n'assiège pas plus Verdun que Paris. Nous pouvons donc discuter, sinon philosophie, du moins grammaire, et nous occuper, pendant quelques secondes, du *ph* et du *th*, les protégés de M. Ruelle.

Je ne connais nullement M. Peytraud qu'on met en cause dans cet article. Je ne sais, par conséquent, ni quand, ni comment, ce professeur a protesté contre ces doubles consonnes, source d'embarras et de difficultés pour les étrangers, souvent même pour des Français. Mais ce que je puis dire, c'est que ce professeur récalcitrant à la logique pour lui; qualité dont ne peut pas se targuer son honorable contradicteur, et voici pourquoi:

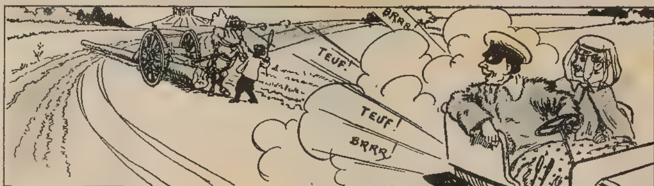
Le *ph* français vient du *fi* grec, qui se prononçait alors comme *f*, une aspiration. Cette aspiration, certains grammairiens ont cru bon de la garder. Pourquoi? Par pédantisme. Supposons-les cependant infaillibles, et rangeons-nous à leur avis. Mais alors, soyons logiques avec nous-mêmes; si on écrit par *ph* des mots qui commençaient, en grec, par *fi* (Ex: phaéton, phare, phénomène), il faut les écrire *tous* de cette façon, ou n'en écrire aucun. Appliquons donc cette règle de grammairiens, et écrivons aussi *ph*antôme, *ph*rénésie, *ph*antaisie, *ph*aisan, etc., etc.

Mais surtout pourquoi conserver ce souvenir étymologique? Y a-t-il des Français qui fassent entendre une aspiration dans la prononciation de *ph*? Ou même, peut-on trouver une différence, si petite soit-elle, entre

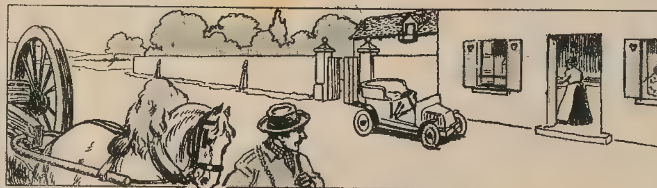


LE CONSEIL SUIVI

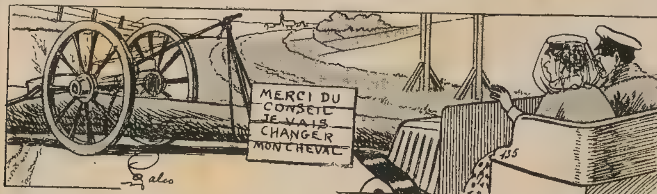
— Arrêtez un instant, s'il vous plaît... vous le voyez, mon cheval est ombrageux.
— Quand on a un cheval peureux, on **le change.**



L'auto, qui avait ralenti en passant près du fardier, repart à toute vitesse, faisant un bruit d'enfer, et les voyageurs de rire en voyant les efforts du charretier pour maintenir son cheval.



— Ah! Ah! Vous vous êtes payé ma tête... maintenant, ça va être à mon tour... déjeunez tranquillement.



Quelque temps après, les voyageurs repartent, et à deux kilomètres de là voient le fardier, dont l'arbre, placé en travers de la route, l'obstrue complétement. L'homme et le cheval ont disparu.



LES SURPRISES DE L'IMPOT

Le Monsieur (*debout*). — Vous avez là un gentil petit chien...



...Est-ce qu'il aime le sucre?



...Ça doit l'amuser de sauter...



...et de faire des équilibres.
— Je vois, Monsieur que vous aimez les chiens.
— Moi, pas du tout, mais je suis employé de l'impôt sur le revenu, et je constate que vous avez là un chien qui peut vous rapporter un louis par soirée, en le présentant dans un music-hall. Je vous impose de 600 francs par an.

la prononciation *ph* et *f*? Non, évidemment. Alors pourquoi maintenir cette graphie?
La question du *th* se peut discuter de la même façon: entre « tambour » et « théâtre »; entre « éther » et « éternel », il n'y a aucune différence au point de vue phonétique, entre le *t* de l'un et le *th* de l'autre. Alors, pourquoi avoir deux graphies pour un seul son? Il faudrait avoir seulement et choisir la plus simple *f*, au lieu de l'encombrant *ph*; *t*, au lieu de *th*.
Vous pensez que cette réforme désagrégerait notre orthographe nationale? Oh! que non pas. Il y a deux ou trois siècles déjà que nous écrivons: « fantôme, fantaisie, faisan », et pourtant « notre » orthographe, comme vous le dites, n'en est pas moins restée aussi extraordinaire, aussi bizarre, aussi illogique, en un mot aussi française qu'avant.
Du reste, les Italiens se sont parfaitement rendu compte de la complète inutilité de ces doubles consonnes. Aussi, écrivent-ils: « fosfato, fâro, farmacia, teatro, termidoro, téologia ». Leur orthographe n'en est que plus logique, et n'en déplaise à M. Ruelle, ils savant encore quels sont les pères et mères de ces mots-là.
Recevez, etc.

NOYELB.
Etudiant en langues classiques.

Questions interpêlemelistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemélistes de spécifier la question à laquelle ils répondent soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

***

Il existe un règlement fixant la hauteur minima des bannes (tentes ou stores), que les commerçants emploient pour se protéger contre la pluie et le soleil. Ces bannes sont généralement bordées d'un lambrequin. Celui-ci est-il soumis au même règlement que les bannes?

A. Julien.

***

Connaît-on le nom de l'inventeur du jeu de l'oie? Ce jeu, d'origine très ancienne, a traversé les siècles et sert encore aujourd'hui de base à un grand nombre de jeux de société.
On peut donc dire du jeu de l'oie que c'est un monument impérissable, et que son auteur mériterait les honneurs de la postérité.

Dulac.

Ma bonne montre

J'avais une montre peu banale.. Elle n'était ni dans mon gousset, ni dans mon porte-montre, mais chez le marchand de vin d'en face.

Ma montre, c'était Chopinaille, le plus invétéré pochard de mon quartier.

En le regardant boire — et il buvait sans trêve — je savais toujours l'heure qu'il était.

Chopinaille ne quittait, pour ainsi dire, pas le débit situé devant ma demeure.

Le matin, lorsque je le voyais prendre une rapide série de petits verres de *blanche*, je pouvais dire, sans crainte de me tromper: il est sept heures.

A huit heures sonnant, c'était le vin blanc.

A dix heures, les apéritifs commençaient par le vermouth cassis; ils se continuaient à onze, par un opalin chapelet de *momi-nettes*.

Puis c'était le tour du café, et des non moins nombreux pousse-café, pour lesquels Chopinaille avait une prédilection particulière.

Lorsque huit heures sonnaient, il prenait du gin.

Enfin, à neuf heures, un brûlot.

Voilà. C'était tout... pour ce jour-là.

Ah! j'avais une bonne montre!...

L'autre jour, hélas! les agents ont fait irruption dans le débit d'en face. Ils ont appréhendé Chopinaille, qui avait fait je ne sais quoi. J'ai entendu un bruit de lutte, de verres cassés. Bref, on a emmené mon ivrogne.

Depuis, je ne sais plus comment je vis.

Ma bonne montre est arrêtée!

Marius MONNIER.



PAS A LUI

DURAPIAT PÈRE. — Toi, dans la misère, avec ce joli petit ventre!... Allons donc!

DURAPIAT FILS. — Mais, père, ce joli petit ventre ne m'appartient pas! Je le dois à un restaurateur.

LA POSTE

L'origine de la poste est des plus anciennes, puisque, d'après les livres sacrés, il existait déjà des courriers en Egypte, sous les Pharaons.

Hérodote raconte que Cyrus, roi des Perses, avant de partir en guerre contre les Scythes, en l'an 500 avant J.-C., créa un service de relais pour rester en communication avec sa capitale..

Le même auteur nous apprend qu'il existait, depuis la mer Egée jusqu'à la capitale de la Perse, 111 gites séparés l'un de l'autre par une journée de chemin.

César, ce merveilleux administrateur, avait établi des courriers en Gaule, de telle sorte qu'un ordre transmis le matin de Genabum (Orléans) était connu le soir à Lugdunum (Lyon).

Sur les voies romaines qui sillonnèrent la Gaule, les empereurs organisèrent plus tard un service de postes avec des relais où l'on changeait de chevaux et de voitures, pour le transport des dépêches, des agents impériaux et des chefs militaires.

Charlemagne essaya de faire restaurer les postes sur les principales routes de ses Etats, mais, sous ses successeurs et pendant tout le moyen âge, le régime féodal ne fut pas propice à cette organisation.

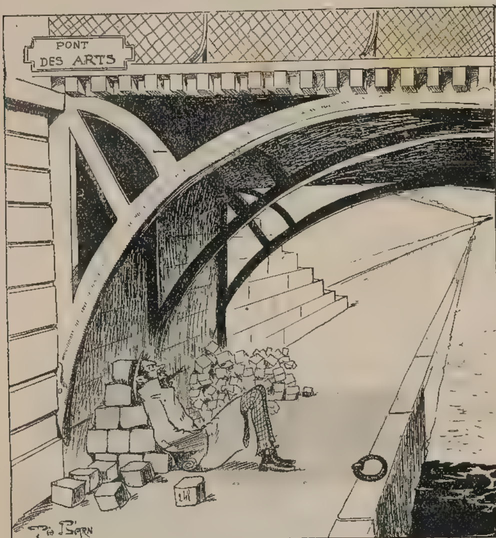
Le véritable créateur de la poste, en France, est le roi Louis XI qui, par le célèbre édit de Luxies, près Doullens, le 19 juin 1464, prescrivit l'établissement, « sur les grands chemins de son dit royaume, de quatre en quatre lieues, de personnes féables et qui feront serment de bien servir le Roy, pour tenir et entretenir quatre ou cinq chevaux de légère taille bien enharnachez et propres à courir le galop durant le chemin de leur traitte, lequel nombre se pourra augmenter s'il est besoin. »

Louis XI mit à la tête de ce service, un « grand maître des coureurs de France ». Mais sa poste royale ne se chargeait pas des intérêts particuliers. Il est vrai que l'Université avait ses « messagers », qui entretenaient les communications des écoliers et de leurs familles, et qui servirent aussi le public.

En 1506, Louis XII autorisa les particuliers à user de ses relais de poste.

Henri IV confia l'organisation de ce service à Fouquet de la Varenne, qui le transforma avantageusement. Sous le ministère de Richelieu, les courriers partent et arrivent à jour fixe.

On crée des bureaux dans les villes, avec des employés préposés à la réception et à la



VOISINS

— N'avoir qu'un pavé pour oreiller, et dire qu'il y a, en ce moment, sept fauteuils de libres à l'Académie!



— Voilà vingt francs, votez pour moi.
— J'veux bien, mais quel est votre programme?
— Tout d'abord: guerre à la corruption électorale.

distribution des lettres et paquets, ainsi qu'à la perception des taxes.

En 1627, Pierre d'Alméras, « général des postes », promulgue le premier tarif officiel et réglemente le service des articles d'argent.

En 1672, Louvois fait affermer les revenus de la poste à un traitant, Lazare Patin, pour une somme de un million une fois payée et moyennant une redevance annuelle de 1.700.000 francs.

A partir de ce moment, la poste prend un grand développement.

En 1758, un gentilhomme savoyard, Piaron de Chamousset, obtint le privilège pour établir, à ses frais, la « petite poste » à Paris. Cette institution lui rapporta 50.000 livres la première année. On le déposséda de son privilège en lui accordant une rente viagère de 25.000 livres.

Au bout de vingt ans, la petite poste de Paris possédait neuf bureaux, 117 facteurs et 395 boîtes de quartier. Le port d'une lettre coûtait de quatre à quinze sols.

Les postes rapportaient alors environ dix millions de livres; elles étaient régies par les fermiers généraux, qui faisaient presque tous banqueroute, le mouvement des transports étant trop restreint.

Aujourd'hui, un pli, confié à la poste est une chose sacrée. Sous Louis XV, les employés ouvraient les lettres dans le *cabinet noir*, non seulement pour rechercher la trace d'un crime, ou pour dépister un complot contre la sûreté de l'Etat, mais pour l'agrément particulier du lieutenant de police et du roi.

Tous les matins, on soumettait à Louis XV des extraits des lettres ouvertes à la poste; par là, la police et lui se trouvaient au courant des secrets les plus intimes des familles.

Le *cabinet noir* se maintint même sous Louis XVI, et l'un de ses ministres, Turgot, suppliait son ami Condorcet de ne rien lui écrire par la poste.

A la veille de la Révolution, la poste française comprenait 1284 bureaux, 3.000 relais, occupait 12.000 personnes et transportait, par an, 30.000.000 de lettres.

La création des timbres-poste date de 1848, et l'unification des tarifs internationaux est l'œuvre du Congrès international de Berne, de 1874.

***

Iles appartenant à des particuliers

Plusieurs îles sont possédées en totalité par des particuliers. La chose peut paraître bizarre, elle est pourtant absolument exacte.

C'est dans la Manche surtout qu'on les trouve. Elles ne sont pas indispensables à la défense de nos côtes; cependant, l'autorité militaire conserve tous ses droits sur ces anciennes parcelles de notre pays.

Les *Iles Chausey*, petit archipel qui se trouve à environ seize kilomètres de Granville, et composé de plus de cinquante îlots, appartiennent à la famille Hardouin-Harasse. Une abbaye, dont on pouvait encore voir les ruines vers 1850, avait été élevée au centre de la *Grande-Ile*, la plus importante de l'archipel. Un voilier, l'*Eléonore*, et un petit vapeur, *La Fanfare*, si nos souvenirs sont exacts, font le service entre la Grande-Ile et Granville. Les voyageurs sont débarqués sur une grève nommée le *Port-à-la-Ferme*. Les propriétaires de l'île habitent la *Ferme*, construction entourée de plusieurs bâtiments (église, épicerie, etc.), et de nombreux petits jardins où sont plantés des figuiers, des oliviers, des myrtes, des eucalyptus et bien d'autres espèces méridionales que l'on est fort étonné de voir à côté des arbres originaires de l'île.

Après l'archipel des Chausey, la plus importante des îles qui nous intéressent, semble être l'*Ile Verte*, près de Bréhat, dans l'estuaire du Trieux (Côtes-du-Nord). Son propriétaire est M. Watrin. Le gouvernement français va probablement faire l'acquisition de cette île, dont l'importance stratégique s'est accrue par suite de la création du port de Lézardieux, dont elle formerait, à l'occasion, l'ouvrage avancé. On y remarque une très jolie plage de sable fin, l'*Anse-aux-Moines*, qui serait une délicieuse station balnéaire. Jusqu'à présent, on n'y vit guère que des crabes et des crevettes...

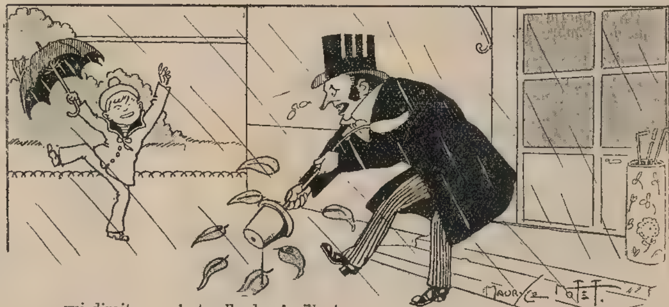


SIMPLE ERREUR

— Allons bon! encore une averse! Faut ouvrir son parapluie



— Quelle vilaine saison...



...qui dirait que c'est celle des feuilles!

Nous devons encore citer: l'île d'Er, en face la rivière de Tréguier; le petit archipel d'Illec, propriété de la famille d'Ambroise Thomas; l'île Berbers, au comte Dillon, sur la côte du Morbihan; le « Fort Lalatte », près du cap Frédel, à M. le duc de Feltre, ancien député des Côtes-du-Nord; l'île des Landes et le « Fort Duguesclin » (dans la baie de Cancale), à M. Barrault; le Hock, le « Château Bicheux », les « Rimains », et beaucoup d'autres de moindre importance.

***

Le sifflet des locomotives

A leur origine, les chemins de fer n'avaient pas de signaux avertisseurs; le mécanicien était simplement muni d'une trompe de chasse. Le sifflet actuel des locomotives eut pour point de départ, un accident qui se produisit en 1833, sur la ligne de Swanington à Leicester: la machine *Samson* renversa une voiture chargée de beurre et d'œufs, au passage à niveau de Thornton.

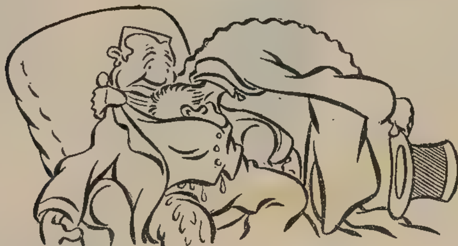
L'accident (un des premiers) fit beaucoup de bruit; la compagnie, dont Georges Stephenson était administrateur, fut, tout d'abord, condamnée à payer le dégât, puis un règlement intervint, prescrivant sur chaque locomotive l'adaptation d'une *trompette à vapeur*; c'était, en ordonnant l'emploi d'un appareil qui n'existait pas, ordonner son invention. La *trompette à vapeur* fut construite, sous la direction de Stephenson lui même, par un fabricant d'instruments de musique de Leicester, et donna de si bons résultats que l'ordonnance du tribunal fut immédiatement appliquée.

Il s'agissait alors, comme les autorités l'avaient prescrit, d'une *trompette*, mais très rapidement, on lui substitua le sifflet tel qu'il existe encore; les dessins de locomotives postérieurs à 1835 en font foi, et le premier chemin de fer français (celui de Paris à Saint-Germain) en fut, d'ailleurs, muni dès son entrée en service, en 1843.

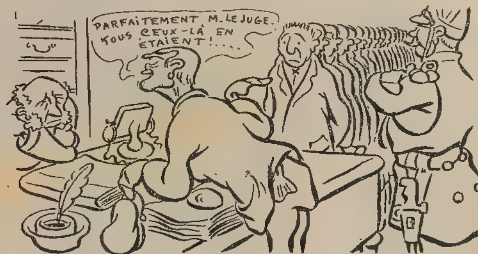
Comme quoi un accident suivi d'un *arrêt*, peut être cause d'une invention.

LE PARTAGE DU MALHEUR

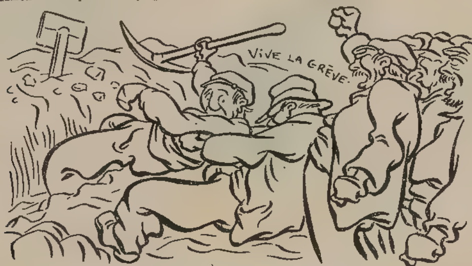
Un malheur n'est supportable que si on peut le faire partager à quelqu'un.



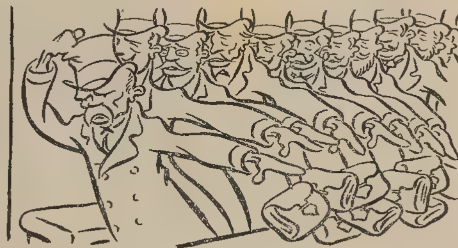
L'influence adoucissante des gilets amis sur l'amertume des larmes n'est, certes, pas une légende.



. Se trouver sans complices dans une délicate affaire ratée, est une situation que bien peu de personnes acceptent.



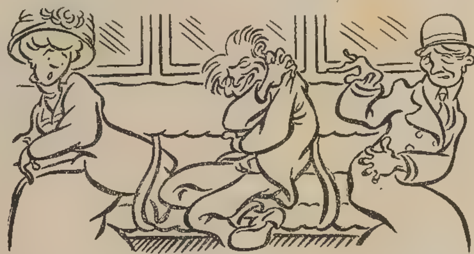
On supporte d'autant plus allègrement certaines diètes que le nombre des adhérents est plus grand.



La chute d'un ministre lui-même est singulièrement amortie par celle inévitable de ses onze confrères.



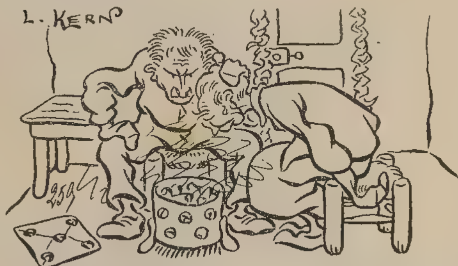
Le premier mouvement d'une personne qui se découvre des pensées d'une tristesse raffinée, est de les faire imprimer pour en faire profiter les masses.



Partant de ce principe, on peut affirmer que si on rencontre tant de contagieux dans les endroits publics, cela provient tout bonnement du soulagement que leur procure la propagande.



Est-il parfaitement logique que les gens d'une beauté discutable forment les descendances les plus touffues? — Ils se sentent moins seuls.



Enfin, il est bien entendu qu'il ne viendra jamais à l'idée d'un monsieur marié de se suicider tout seul, rien ne prouve même que la plupart ne se marient spécialement dans ce but.

APPARENCES ET RÉALITÉ

Gardez-vous de vous fier aux apparences.



Ainsi, vous croyez que cet animal est un chat?



Quelle erreur est la vôtre. Voyez plutôt l'étiquette.



Vous prenez ceci pour une pièce montée?



Vos sens vous abusent. C'est le chapeau de Mme X.



Vous pensez que ce citoyen est pauvre et que celui qui lui fait l'aumône est un richard?



Détrompez-vous. C'est le contraire qui est vrai.



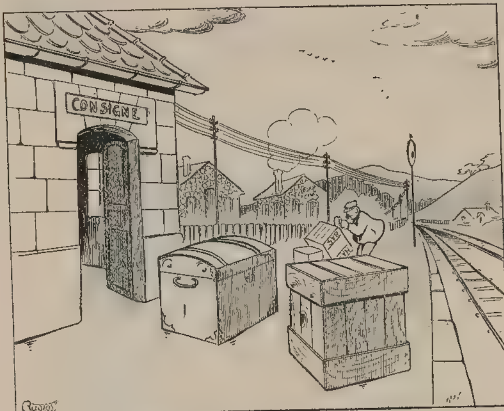
Vous croyez peut-être, d'après son costume et son langage, que ce jeune homme est un fils d'Albion.



Vous n'y êtes pas. Il s'appelle Lambert, il est né boulevard Beaumarchais et il y a toujours vécu.



Voyez cet instantané: « C'est une rue de Messine, direz-vous, après le tremblement de terre... » Pas le moins du monde, c'est la vue d'une des grandes artères de Paris, en temps normal.



L'ESPRIT DES CHOSES

LA MALLE DE L'OFFICIER. — Je me suis égarée?
LA CAISSE. — Tu es sûre d'avoir au moins deux jours de consigne!!!



TOUJOURS LA PAILLE ET LA POUTRE

— Madame! Madame! Vous perdez un sou!

DE NOS LECTEURS

DE CHARLEMAGNE A LOUIS XVI

De quoi nos souverains sont-ils morts?

Le temps n'est plus où l'on considérait les rois comme d'essence divine et protégés contre les maladies qui assaillent le vulgaire.

La science détruit brutalement les légendes, et si les amateurs du merveilleux y perdent, les partisans de la vérité y gagnent.

De quelles affections, de quelles maladies moururent successivement nos rois? Voilà une question des plus intéressantes que le très érudit docteur Cabanès a cherché à résoudre. Grâce à de patientes investigations, il y est brillamment parvenu. Nous lui empruntons les renseignements qui vont suivre:

La mort de *Charlemagne* fut la terminaison naturelle d'une affection aiguë qui semble être une pneumonie. La santé du monarque s'était maintenue bonne jusqu'à un âge avancé, et ce n'est que dans les quatre dernières années de sa vie qu'il commença à ressentir des accès de fièvre, de rhumatisme, précédant sa pneumonie.

Hugues Capet succomba le 24 octobre 996, à 55 ans, d'une maladie éruptive ressemblant à la variole.

Louis VI dit *Le Gros* mourut le 1er août 1137, de dysenterie.

Louis VII succomba le 18 septembre 1180, d'une lésion cérébrale.

Philippe-Auguste mourut le 14 juillet 1223, de cachexie palustre.

Louis VIII mourut le 8 novembre 1226, de dysenterie aiguë au retour de la troisième croisade contre les Albigeois.

Louis IX (Saint Louis) mourut le 25 août 1270, de cachexie palustre, devant Tunis, non de la peste comme on l'a faussement proclamé.

Philippe III (dit le Hardi) mourut à 4[illegible] ans, le 5 octobre 1285, de paludisme.

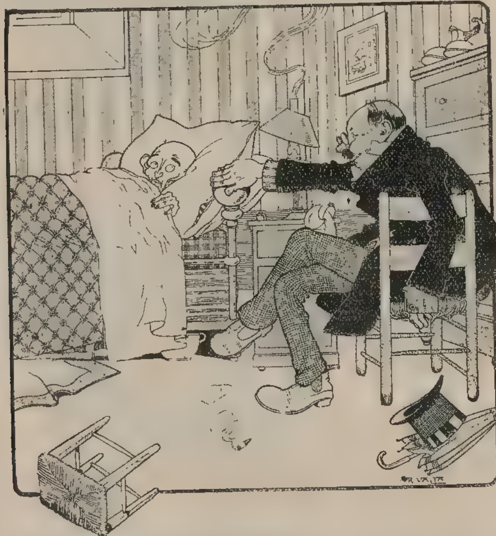
Philippe le Bel, mourut le 29 novembre 131[illegible] d'une maladie de langueur (chose assez vague).

Charles le Bel mourut le 1er février 132[illegible] cause inconnue.

Charles de Valois mourut le 16 décembre 1325, d'une lésion cérébrale, à la suite d'une blessure reçue à Lyon, en 1305, par l'écroulement d'une muraille.

Philippe VI de Valois mourut le 22 août 1350, d'épuisement, par suite d'abus de plaisirs.

Jean II (dit le Bon), mourut le 8 avril 1364, des suites d'un coup de dague, que lui aurait porté un seigneur après une partie d'échecs.



DISTRACTION

LE DOCTEUR LACUITE. — De la fièvre! mais votre front est aussi frais qu'il peut être!



— C'est vraiment ennuyeux, ma chère Clotilde, que votre fiancé soit bègue.
— Oh! cela n'a que peu d'importance. Une fois marié, il n'aura pas grand chose à dire.

Charles V mourut le 16 septembre 1380, l'une lésion aortique d'origine goutteuse.

Charles VI mourut le 21 octobre 1422, d'ac-ès répétés de démence, auxquels il fut en oroie pendant une période de trente ans.

Charles VII mourut le 22 juillet 1461, de achexie tuberculeuse, à l'âge de cinquante-uit ans.

Louis XI mourut à 60 ans, le 30 août 483, d'une série d'attaques d'hémorragie cé-ébrale.

Charles VIII mourut le 7 avril 1498, de ommotion cérébrale. Il s'était heurté le front ontre une des portes du château d'Amboise. Cette porte existe encore; elle est au bout de a terrasse. Le haut est cintré et un peu sur-aissé. Au-dessus, on a sculpté un porc-épic. Le sol a été baissé, depuis, de 54 centimètres.

Louis XII mourut le 1er janvier 1515, d'une ttaque de goutte.

François Ier mourut à 53 ans, le 31 mars 547, d'une fistule tuberculeuse.

Henri II mourut le 10 juillet 1559, de néningo-encéphalite traumatique, ou plus pro-aïquement des suites de la blessure à l'œil ui lui fut faite par son adversaire, Gabriel de Iontgomery, dans un tournoi qui se donna l'extrémité de la rue St-Antoine, sur une lace assez vaste qui s'élevait entre le Palais es Tournelles et la Bastille.

François II mourut le 15 décembre 1560, e méningo-encéphalite consécutive à une otite ppurée.

Charles IX mourut à 24 ans, le 30 mai 574, d'une pleurésie tuberculeuse du pou-ion gauche.

Henri III mourut le 5 août 1580, après avoir été frappé d'un coup de couteau, par Jacques Clément, d'une plaie pénétrante de l'abdomen. L'attentat avait eu lieu le matin du 1er août 1580.

Henri IV mourut le 14 mai 1610, d'une plaie pénétrante du poumon gauche. (Assassiné par Ravaillac.) Avant de recevoir le coup de couteau mortel, Henri IV avait déjà été l'objet de dix huit tentatives d'assassinats, sans compter les complots.

Louis XIII mourut le 14 mai 1643, de tuberculose intestinale secondaire.

Anne d'Autriche mourut le 20 janvier 1666, d'un cancer au sein.

Louis XIV mourut le 1er janvier 1715, de gangrène sénile.

Louis XV mourut le 10 mai 1774, de la variole.

Louis XVI mourut le 21 janvier 1793, dé-capité, à l'âge de 38 ans.

***

Comment doit-on dormir?

Puisque la moitié de notre vie se passe à rechercher dans un sommeil réparateur le moyen de récupérer les forces dépensées durant l'autre moitié, la question de savoir comment l'on doit dormir a une extrême importance. Voici à ce sujet — ce qui prouve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil — comment un médecin du dix septième siècle, nommé Loys Guyon, prétendait résoudre ce délicat problème.

Loys Guyon, déclare, dans un de ses écrits, que l'on doit « dormir sur le costé droit au premier sommeil, afin que la viande descende au fond de l'estomach. Puis, au second sommeil, ayant demeuré quelque quatre heures ou environ sur ledict costé droit, on se doit retourner sur le gauche, afin que le foyer se pause et estente mieux sur l'estomach... Le dormir sur le ventre ne vaut rien; le dormir sur le dos engendre bien souvent pierre et sable. Parler et ronfler de nuit est une très grande incivilité. »

Guyon termine en invitant les enfants et même les grandes personnes, à suivre ces judicieux conseils :

« Outre, conclut-il, que c'est une chose salubre, c'est aussi une grande civilité, et d'être mauvais coucheur, j'en ai veu advenir beaucoup de débats et querelles. »

***

Les aveugles et la sténographie.

Voici une nouvelle carrière ouverte aux aveugles, après celles d'organiste, de violoniste, de chaisier, de pianiste, etc.

M. R. M. Rayn, en effet, qui est un notable ecclésiastique anglais, vient de faire breveter, nous annoncent les journaux d'Outre-Manche, un appareil permettant aux aveugles de sténographier.

L'apprentissage de cet appareil, qui est d'une grande simplicité, se ferait en quelques heures, et cet espace de temps, relativement insignifiant, suffirait, paraît-il, pour faire d'un aveugle, un sténographe, sinon de première force, du moins assez au courant du métier pour l'exercer convenablement.

LES SPORTS POUR TOUS

Consacrer spécialement du temps, chaque jour, à la gymnastique, c'est inutile, me disait le docteur Lavisé, que je consultais sur l'opportunité de cet exercice. Un Parisien peut, en se livrant à ses occupations quotidiennes, pratiquer bien des sports.



Ainsi, est-il un exercice meilleur pour les bras que de lever et de porter jusqu'à sa bouche, pour ne boire qu'une gorgée chaque fois, ces gigantesques et lourds récipients.



Est-il également rien de meilleur pour les omoplates et les épaules, que ces claquements de mains répétés, par lesquels je fête, le soir, nos artistes les plus estimés...



Une petite promenade, les jours de boue, de cette boue gluante de la métropole, m'oblige à un exercice des chevilles et des muscles des mollets, que je trouve merveilleux...



Existe-t-il chose à la fois plus agréable et plus saine, qu'une promenade pédestre en pleine verdure.



Les muscles de mes reins peuvent être endurcis, eux aussi, par l'excellent exercice de compression offert par le métro.



Enfin, la souplesse générale, la vivacité s'obtiennent en tentant, à certaines heures du jour, la traversée si difficile de nos carrefours parisiens.







MODE

Monsieur, ayant besoin d'une corbeille à papier, a résolu, avec son égoïsme bien masculin, d'en offrir une à sa femme pour le jour de sa fête. Il se met donc en devoir de choisir dans un magasin select, une de ces vanneries artistiques, gloire de la fabrication parisienne.

Et, enchanté de son achat, il le dépose dans le peitt salon où son épouse, en curieuse fille d'Eve, le trouvera... Quelle surprise charmante.

Madame a trouvé, en effet, la jolie surprise: « Oh! mon chéri, que tu es gentil, s'écrie-t-elle, en s'élançant à son cou. Le joli chapeau! regarde comme il me va bien! » Monsieur en fut pour sa corbeille.

Une Thèse paradoxale

LES DEUX JOIES

Vous est-il arrivé de voir un vieillard, l'air guilleret, le chapeau de travers, sautiller dans la rue, rire tout haut, voire même battre un entrechat?

Si oui, vous avez ri, tout en étant scandalisé. Peu importe que cet homme ait conservé une jeunesse d'esprit et une souplesse de corps extraordinaires. C'est un vieillard, il ne doit pas se permettre d'être resté jeune homme. C'est indécent.

Un enfant sanglote assis sur le trottoir. On vient de lui chiper une de ses billes. Bon. Mais un homme vient de perdre sa femme aimée. Il se laisse, lui aussi, en public, aller à de manifestations de désespoir. On le plaint, mais on le désapprouve. Un homme doit savoir supporter dignement la douleur.

Ces deux exemples, et cent autres que je pourrais citer, montrent que plus un peuple est civilisé, policé, plus chaque particulier tend à contraindre, modérer, voire dissimuler les sentiments qui l'agitent. Il s'efforce de mettre une sourdine à toutes ses émotions. Il les rapetisse donc d'autant, les rend mièvres, et par cela même, souvent inféconds.

Par une contradiction singulière, mais qui prouve bien que la nature de l'homme est contraire à cette loi imposée par la civilisation, il pense avoir réalisé un progrès, lorsqu'il a découvert une sensation nouvelle et forte. Exemples:

Le vertige de la vitesse, grâce à l'automobile; le vertige de l'espace, grâce aux ballons; l'éclat aveuglant des lumières produites par l'électricité; l'émotion (douleur, terreur ou passion), qui se dégage d'un drame ou d'une œuvre littéraire quelconque; l'angoisse qui étreint devant le danger couru par un acrobate audacieux, etc., etc.

De ceci, il résulte que l'homme aspire à éprouver des sensations profondes et complètes. Et c'est si vrai, qu'une minute de bonheur rachète bien des heures de lutte, et de peines. Mais il n'est pas donné à tout le monde de posséder dirigeable, automobile (dont on se blase, d'ailleurs,) ou chef-d'œuvre. L'idéal serait que *pour tous* et *chaque jour*, cette minute de bonheur intense se présentât et se renouvelât toujours aussi intense. Dans ces conditions, où est notre idéal? Devant nous? Derrière nous? Je conclurai tout à l'heure. Auparavant, je veux vous mettre sous les yeux deux simples petits tableaux.

* * *

Ier TABLEAU

Nous sommes en 1909. Monsieur rentre déjeuner. Il a fait une bonne affaire. Aussi, est-il fort satisfait. Dans le tramway qui le ramène à son domicile, il sourit avec contentement, mais avec la réserve compatible avec son éducation. Même, une fois descendu, il s'achemine vers sa maison, en s'efforçant de garder une allure digne. Il serait fâcheux que les voisins le voient passer en coup de vent. Cela semblerait insolite et peut-être ferait jaser. En tout cas, ce ne serait pas le fait d'un homme qui se possède.

Il est chez lui. On l'attendait. On se met à table. A un certain moment, profitant de l'absence de la bonne, Madame l'interrogea discrètement. Il répond de même. Oui, l'affaire est faite. La grosse somme est gagnée. On pourra, cet été aller en villégiature. On ne se privera de rien. Les yeux de Madame brillent de joie. Elle songe déjà aux toilettes qu'elle emportera, aux succès qui l'attendent et aux jalousies qu'elle va susciter dans l'entourage de ses amies. Les enfants ont la gaîté plus bruyante. A l'annonce d'un voyage, ils battent des mains et jettent des cris. Mais on modère aussitôt leur expansion:

— Fi! Est-ce qu'on se tient ainsi à table? Soyez sages! Jeanne, ne t'agite pas ainsi. Georges, bois plus proprement et mange. Le docteur t'a recommandé la viande rouge. Il faut que tu achèves ton bifteck. Ces enfants sont assommants, il faut les forcer à manger. Ils n'aiment rien. Vraiment, ils sont bien difficiles!

Cependant, le repas s'achève correctement, ainsi qu'il convient dans une famille où règne une bonne éducation. Les propos s'échangent à mi-voix. Devant la bonne, on parle le moins possible. Les verres et les assiettes sont maniés avec adresse et sans heurt. Les mets sont absorbés avec distinction, presque



APRES LE MARIAGE

M. LEMYOPE. — Sapristi de sapristi, qu'est-ce que jai fait.
LA MÈRE. — Oh! il n'y a pas de mal, à partir de maintenant, c'est aux frais du mari...

u bout des dents. Si l'on est joyeux, le bon on veut qu'on le manifeste discrètement. Le on ton et aussi les impérieux soucis d'une ie dont chaque heure a sa tâche, et qui éjà viennent charger les fronts de pensées t de préoccupations.

*
* *

IIe TABLEAU

Nous sommes il y a cent mille ans. Sur la rre abrupte et sauvage, l'homme nu bondit. es longs cheveux volent au vent derrière ii. Contre sa poitrine velue, il serre un quarer de viande fraîche dans lequel ses grifs sont entrées. Il bondit. Ses yeux brillent un éclat fauve, et de sa gorge s'échappe le ouffle rauque de sa respiration oppressée. D'un pas sûr, il franchit les crevasses, escade les rocs, emportant sa proie vers sa ystérieuse retraite.

On l'attend.

A l'entrée de la caverne, la femme et les etits, nus aussi et velus, sont accroupis, uets, les entrailles criantes et le cœur ser. Tant de dangers menacent celui sur quel reposent leurs espoirs!... Et le oilà qui apparaît au détour d'un rocher. A vue des siens, ses forces éteintes se sont nimées Il s'élance plus agile encore.

Les autres, eux, se sont levés, mus par un ssort. Echevelés, fous, hagards, ils se sont is à sauter en rugissant, en hurlant, débordant d'une joie si intense qu'elle les déaque. Puis ils rient et s'embrassent. Un s petits se roule à terre, cherche à more la pierre; l'autre grince des dents. La feme continue à sauter, comme une possédée, en ant son cri de bête fauve: Ha! ha! Och! h! och! Et soudain, l'homme tombe au milieu eux.

C'est alors une étreinte dans laquelle on ne stingue plus les corps enlacés. Mais c'est lui qu'on en veut, au mâle, au père. Le r de la viande viendra après. Les sentiments nt simples, mais violents. Celui de la fale existe et celui de l'ordre aussi, déjà. preuve, c'est que l'homme, s'étant dégagé, ramassé, dans un coin de la caverne, le x tranchant qui est l'unique instrument 'ils possèdent. Sur un quartier de roche, il posé sa proie, et à grands coups, il en t quatre parts.

Alors seulement, chacun se jette sur la nne, et pendant quelques instants, dans silence des voix, c'est un bruit étrange et rayant d'os qui craquent, de chairs qui déchirent, de mâchoires qui se heurtent. Poils, peau, viande et os, ils ont tout dé-é.

Maintenant, repus, lourds, anéantis, ils s'abatt sur le sol, et dans une béatitude infinie, sans souci, sans pensée, ils s'endorment pesamment.

Chaque jour, l'homme nu et velu sortira de sa caverne, comme le Monsieur en chapeau haut de forme d'aujourd'hui se rend à son bureau.

L'homme a besoin d'émotions fortes, et chaque jour la même scène se reproduira.

Si donc l'idéal est d'avoir sa sensation intense quotidienne où donc est notre idéal?

Je crois que nous lui tournons le dos.

Etienne JOLICLER.



— Regarde, Pierrot, c'est la pipe qui fume et l'bonhomme qui se culotte.

Pêle-Mêle Connaissances

— Les Romains, à l'époque de leur splendeur, dépensaient des sommes considérables en pierres précieuses dont les grandes dames se couvraient les bras et les épaules, et qu'elles faisaient ruisseler dans les tresses de leurs cheveux, comme on accoutume de faire aujourd'hui. Ces bijoux avaient parfois un prix immense: Jules César présenta à la mère de Brutus une perle estimée plus de 1.100.000 francs de notre monnaie.

— En 1907, 2.413 personnes ont péri, en France, victimes d'accidents industriels. Les entreprises de travaux publics et de bâtiments sont à placer en tête, ayant coûté la vie à 340 personnes. Viennent ensuite les transports par voie ferrée, avec 347 morts. Enfin, et dans l'ordre de mortalité, les mines, les transports par terre et les industries de l'alimentation.

— Le doyen des jokeys du monde entier est un nommé C. Taillefer, alias Taylor, sujet Canadien, et qui vient d'entrer dans sa 103e année. Pour célébrer son anniversaire, il vient de courir sa six millième course, dans laquelle il s'est classé troisième. Taylor avait débuté à l'âge de huit ans.



LE CHAUVE ET LE PLAT VIDE

— Voilà une galantine rosée qui paraît excellente, garçon. Vous m'en servirez une tranche.



DISPOSITIONS NATURELLES

— Blague pas, il est comptable à mon bureau; c'est lui qui tient le grand livre!

— On sait que les Romains avaient trouvé le secret de tremper le cuivre et de lui donner une élasticité presque égale à celle de l'acier. Plusieurs objets de bronze, provenant de Pompéi, ont encore conservé cette qualité. Les Gaulois, dont le métal favori fut le cuivre, à cause des difficultés rencontrées à traiter le minerai de fer, n'avaient pourtant pas le moyen de tremper le cuivre. En sorte, que leurs armes, sujettes à se ployer, étaient d'un fort mauvais usage. Plusieurs auteurs anciens nous content que même au milieu du combat, ils étaient souvent forcés de redresser leurs épées avec le pied.

— Une industrie nouvelle en Allemagne, et qui paraît appelée à un certain avenir, est l'industrie du cuir de lapin. Une fois la peau épilée et tannée, elle devient utilisabl[e] pour la chaussure, et peut, dit-on, concu[r]rencer le chevreau.

— Nonobstant la « crise de la dépopula[-] tion », le nombre des mariages, en Franc[e] va croissant. Ainsi, la proportion des nou[-] veaux mariés est passée de 153 pour 10.00[0] habitants, en 1904, à 160 en 1907.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Thiriet. — Ce n'est pas impossible, si avec le dix de blanc vous avez un quatorze une quarte et la carte; mais c'est un cas purement théorique.
L. C. — La règle est bien, en effet, telle que vous l'avez comprise.
M. P. Edmond. — Il s'agit des pièces de 0 fr. 10 qui, d'après les on-dit, contiendraient de l'or.
Un Pêlem'liste enragé. — Le journal *Le Temps* les publie *in-extenso*.
M. Carnet. — Nous ne sommes pas très qualifiés pour cela.
M. Schach. — Une pièce d'identité quelconque, même une simple enveloppe à votre nom. Il n'y a pas de délai fixe, mais on les conserve fort longtemps.
M. Trutin. — C'est une corruption évidente de: abandonner le camp; laisser tout, armes et bagages.
Mlle Yvonne Dantel. — Ceci est un renseignement commercial, nous regrettons de ne pouvoir y [ré]pondre.
M. A. Coussat. — Ce résultat se trouve dan[s le] numéro du 18 avril.
O. S. F. — Il est impossible à qui que ce soi[t de] prédire si ce sera dans un, deux ou trois ans [ou] jamais. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'at[ten]dre.



BONNES AMIES

— Savez-vous pourquoi on a donné les palmes à Mme Durand?
— Simple galanterie, paraît-il, le ministre a remarqué que le violet lui allait bien...

…EAU A NOS LECTEURS

…ffit d'envoyer à la maison Frère, 19, rue … Paris, cinquante centimes en timbres-… en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour …r franco par la poste un **délicieux** …t contenant un petit Flacon de Dentol, …oîte de Pâte Dentol, une boîte de Pou-…ntol.

…produits sont en vente dans toutes les … Maisons vendant de la parfumerie.

…LAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. *appris* **SEUL** en 4 mois, *beaucoup mieux* qu'avec professeur. …éthode *parlante-progressive*, pratique, facile, infaillible, …*ale* prononciation *exacte* du pays même, le **PUR ACCENT** …sai, 1 langue, *fco*, envoyer 90 c. (hors France 1.10) *mandat* ou …*e française* à Maître Populaire, 13, Rue Montholon, Paris.

…ERVATION et BLANCHEUR des DENTS
…RE DENTIFRICE CHARLARD
…0 *franco*. — Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.



LE PROGRÈS

— Voici une dépêche qui est d'un …ousu…
— Elle est probablement venue par … la télégraphie sans fil.

…R VOS CHEVEUX — EXIGEZ
…Le Merveilleux
…TROLE HAHN
…s, Parfumeurs. — Gros : **VIBERT, LYON.**

…MMADE MOULIN
…*Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma,* …*les*. Fait repousser les Cheveux et les Cils. …ot *franco* **Phie Moulin, 30, r. Louis-le-Grand. PARIS**

AMIS DU RIRE demandez le gros Catalogue de 128 pages, gratis, de **Farces, Attrapes — Physique, Chansons — Magnétisme — Librairie spéciale — Cartes Postales — Hygiène.** *E. HELBÉ, 408, Faubourg Saint-Denis, Paris.*

…RITE. Pâtes alimentaires et farines … spéciaux pour régimes. Bignon-…i, 5, rue de l'Arcade, Paris. Catal. franco

…STIPATION GUÉRISON CERTAINE par l'Emploi de la délicieuse POUDRE laxative ROCHER …lacon de 20 doses : 2 fr. 50, DANS TOUTES PHARMACIES.

…LTRE-BERKEFELD
…RIS-2e — 58, Rue Vivienne, 58 — PARIS-2e
CATALOGUE SUR DEMANDE

…ANOS A. BORD
…s, *Boulevard Poissonnière, PARIS*
…n depuis 10f. Location-Vente depuis 20f par Mois

Orfèvreries d'Argent

10c. PAR JOUR!

massives et somptueuses, 1er TITRE, 950 millièmes. (CONTRÔLE FRANÇAIS)

BON MARCHÉ — LONG CRÉDIT.

MAISON DE CONFIANCE La Première du genre FONDÉE EN 1885

Demandez, gratis et franco, le Magnifique Album Illustré de

J. GIRARD & Cie, Successeurs de E. GIRARD & A. BOITTE, 46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (Xe arr.)

MAGASINS de VENTE et d'EXPOSITION, 47, Rue d'Enghien, 47.

200 PIÈCES MERVEILLEUSES DEPUIS 3f50

ARGENTERIES DE FAMILLE
OBJETS RAVISSANTS POUR CADEAUX **3fr. PAR MOIS**
COUVERTS, COUTELLERIE FINE, etc., etc.

GRAND CATALOGUE DE LUXE MAGNIFIQUEMENT ILLUSTRÉ contenant les Reproductions photographiques de toutes les PIÈCES D'ORFÈVRERIE est ENVOYÉ GRATIS et FRANCO à toute personne qui en fait la demande.

J. Girard et Cie

Meilleur Marché de tout Paris
20 MOIS DE CRÉDIT
[illegible] A PAYER D'AVANCE. — Faculté de retour en cas de non convenance.

EPILATEUR NIL Détruit instantanément Sans Retour ni Douleur, les **POILS** et **DUVETS DISGRACIEUX** du Visage et du Corps.
La **PEAU** devient **DOUCE** et **VELOUTÉE.** — En usage chez les Artistes et la haute aristocratie.
Ne provoque **PAS d'INFLAMMATION** de l'ÉPIDERME. — *SEUL APPROUVÉ DES SOMMITÉS MÉDICALES.*
Le Flacon : 8 Francs. *Envoi Franco.* VERDEYLLES, Pharmacien de 1re Classe 87, Rue de Lévis, PARIS.

PHOTO-REVUE journal des Amateurs. En VENTE PARTOUT. Tous les Dimanches 0.15

LISEZ TRÈS ATTENTIVEMENT **CECI :** Vous achèterez aux conditions les meilleures, *Montres, Pendules, Réveils, Bijouterie, Orfèvrerie* en utilisant les **Bons de Faveur** de 3 et 5 fr. que vous offre la **Fabrique H. SARDA**, de **Besançon** (Doubs). HORLOGERIE SUPÉRIEURE GARANTIE. Catalog. illust. N° 26 (Gratis et fco).

CRÈME ÉPILATOIRE *Extrait Turc* du Dr KHALISH des PAYS ORIENTAUX
AVANT
Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée, douce et blanche. Flacon et notice fco contre mt-poste 4f85. **G. OUDOT.** *Chimiste*, **38, r. du Louvre. Paris.**

RASOIR DE SÛRETÉ

DÉPOSÉ *"Le Gaillard"* Prix 9f75

résume les derniers progrès accomplis à ce jour dans la fabrication du rasoir mécanique, il est livré dans un superbe écrin avec une lame de rechange et un porte-lame permettant d'affiler les lames qui durent plusieurs années. Il est expédié franco

A L'ESSAI

a toute personne qui en fera la demande contre remboursement de **3 fr. 75** le complément soit 6 francs payable un mois après.

En cas de non-convenance les 3f75 sont renvoyés dans les 24 h.

Edmond CHARLES & Cie
28, Rue de Grammont — PARIS.

HERNIE
SYSTÈME *absolument nouveau* de l'Ingr CHRISTODULE, permettant la contention ferme de toutes HERNIES sans recourir à une pression exagérée. C'est le bandage de l'avenir. — *Consulton grat. — Catal. s. pli cacheté.* 15, Rue du Temple, Paris.

POILS barbe et duvets disgracieux du visage et du corps disparaissent radicalemt et pr toujours, av. le **DÉPILATOIRE VÉGÉTAL.** Flac. 3f50 fco c[illegible] timb. ou mdat. **POUJADE**, P.-Chimiste à Cardaillac (Lot)

TALISMAN Électro Magnétique
Bague merveilleuse à courant odo-électroïde renforçant le dynamisme humain. Indispensable à tous ceux qui veulent imposer leurs désirs, être forts et puissants. Par l'influence personnelle tout s'obtient : *Santé, succès, fortune et bonheur.* Broch. illustr. gratis **Gréall**, 9, r. Amelot Paris

POILS ou **DUVETS** disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de s'en débarrasser cre 15 c. **ACHILLE** chimiste. 75. *r. Montmartre. Paris*

RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalog. *Farces, Attrapes, Chansons, Physique, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc.* Gratis. **BAUDOT**, 8, Rue des Carmes, Paris. CARTES POSTALES. Gros, détail.

CRÈME au LAIT de VIOLETTES
BEAUTÉ du VISAGE
COTTAN
SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE, 55, Rue de Rivoli, PARIS

IVROGNERIE GUÉRISON certaine et rapide par **L'ULTIMA**, en une seule fois, à l'insu du buveur. 2f25 franco. **BRAUN.** phien, **Cornimont** (Vosges)

RIDES CICATRICES, TACHES, Traces de Petite **VÉROLE** [illegible] à M. HERZOG, Le Raincy (pr. Paris)

15c le N° *Chroniques, Romans, Nouvelles, Gravures d'Art et de Modes, Musique, etc.* **15c le N°**

La Famille

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Le PLUS LITTÉRAIRE, le PLUS ARTISTIQUE et le PLUS RÉPANDU de tous les Journaux s'adressant à la Femme.

LA FAMILLE occupe le premier rang parmi les journaux Illustrés. — Dans chaque Numéro **LA FAMILLE** publie, avec les plus belles gravures, un texte gai, toujours intéressant, de la Musique nouvelle, des Courriers et des planches de Modes qui font autorité. — Seule Revue que *tout le monde* puisse lire, la seule où la jeune fille et la femme trouvent les plus *précieux conseils.*

Un An 8fr 16 grandes pages texte, 28 Suppléments gratuits de Musique et de Mode. **Un An 8fr**

PHÉNIX-STANDARD (N-H

J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BOITTE
MAISON DE CONFIANCE, Fondée en 1885.

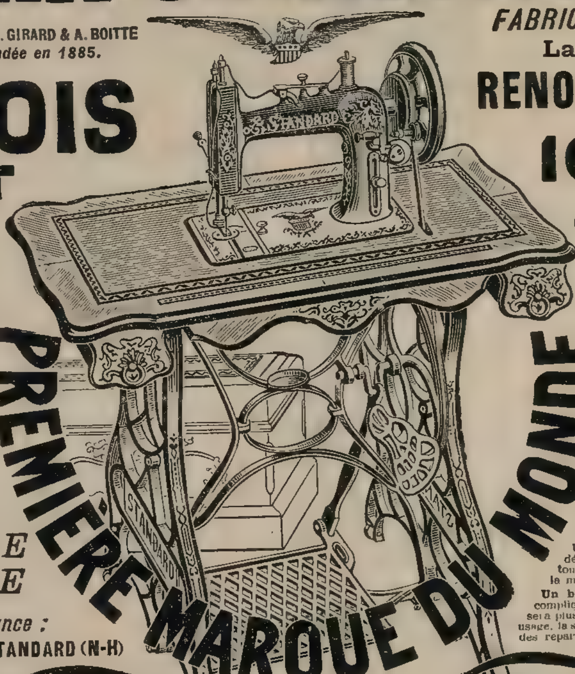
FABRICATION AMÉRICAIN
La Seule Parfaite
RENOM UNIVERSE

30 MOIS
de CRÉDIT
A TOUS ET PARTOUT

8 Jours
à l'Essai
RIEN A PAYER D'AVANCE
Tous les Emballages gratuits.

FOURNITURE IMMÉDIATE

Vente annuelle en France :
30.000 MACHINES STANDARD (N-H)



10 ANS
de Garanti

Nous faisons cadeau à chaque s cripteur des accessoires necess (d'une valeur de 20 francs) pour exec les différents travaux, savoir :

ACCESSOIRES GRATUITS

1 Navette, 6 Canettes, 1 Pla à aiguilles, 1 Broche à dévic 1 Assortiment d'aiguilles, 2 T nevis (1 grand pour la mach 1 petit pour la navette), **4 Gui ourleurs, 1 Bordeur** (série 5 pièces), **1 Pose-rubans et d telles**, rabatteur de coutures, ser aussi pour ourlets étroits; **1 Gu droit et sa vis, 1 Guide ouate 1 Soutacheur-ganseur, 6 gros Bobines de fil "Standard" asso 1 grand Flacon huile "Standa extra fine, 1 Burette à hu 1 Meule émeri** pour aiguiser les aigu émoussées, **1 beau Calendrier p petuel simili-peinture en relief.**

Un livre contenant les instructions détaillées, simples et pratiques, permettar tout le monde de se servir immédiatement la machine

Un bon conseil : N'achetez jamais une mac compliquée, ni une machine à bas prix! La prem sera plus souvent au reglage chez le mécanicien, q usage, la seconde finirait par coûter un prix fou par s des réparations et des changements obligés par l'u des pièces. La machine améric

PHÉNIX-STANDARD (N-H

triomphe par la perfection du tra qu'elle donne, par la simplicité e force de son mécanisme, qui ne se détraquer Seule elle est gara 10 ans et, pour comble de précaut les 159 pièces qui la composent interchangeables et s'ajustent en instant avec une précision touj mathematique

RÉCOMPENSES OBTENUES
par la PHÉNIX-STANDARD (N-H) :
MÉDAILLE d'OR, Expos Univ. Paris 1889.
3 Grands Prix, Chicago 1893
Diplôme d'Honneur, Anvers 1894
HORS CONCOURS, Exp. Univ Paris 1900.

7f.50 PAR MOIS — **MOINS CHER QU'AU COMPTANT** — **25 centes PAR JOUR**

Nommée, à juste titre, la Reine des Machines a coudre, la **PHENIX STANDARD (N-H)**, de fabrication americaine, est l'ideal pour les familles et pour les couturières.

Chacun le sait, la machine à coudre est non seulement d'invention américaine, mais tous les secrets de sa fabrication ne sont pas arrivés jusqu'à nous l'imitation allemande, camelotte et grossière, et toutes les fabrications continentales ne parviennent pas à soutenir la comparaison avec l'admirable travail du Nouveau-Monde, écrasant d'ingéniosité, de simplicité et de beauté mécanique! Et, parmi les plus célèbres marques d'origine, resplendissante et majestueuse, brille au zénith du firmament manufacturier bien haut par dessus les autres, honorée des plus flatteuses récompenses aux Expositions Universelles, la **PHENIX-STANDARD (N-H)**, la perfection des perfections, la merveille des merveilles!

La simplicité mathématique de son mécanisme, l'indestructibilité de ses matériaux d'acier trempé, résistant à toutes les épreuves, sa forme etudiée avec le plus grand souci des règles de l'hygiene, le luxe incomparable de son meuble, l'élégance de son style, la richesse de son ensemble, le silence la douceur, le moelleux de sa marche qu'un enfant peut conduire, sa rapidité vertigineuse qui dépasse aisément le demi-million de points à l'heure, le fini et le perlé admirables de sa couture qui semble doucement exécutée par les fées ouvrières des légendes d'autrefois, enfin, son absolue perfection assurée par une garantie formelle de dix années, tout cela démontre surabondamment que nous devons choisir, à l'exception de toute autre marque, la **PHENIX-STANDARD (N-H)**,

en toute sécurité, en toute confiance.

Description : Table de 84×46 c/m; haut. 75 c/m. Machine : 26×35 c/m. Email noir et or; marque rouge et or; nickel, le tout garanti inaltérable. Meuble superbe aux contours ondulés, ébénisterie de premier ordre, bois choisis, fonds soignés, marqueterie artistique, incrustations magnifiques de bois de différentes couleurs, frises et mesure métrique dans la table. Poli miroir extra. **Deux tiroirs et un coffret** de grand luxe, forme bombée, avec charnières et serrure. Entrée de serrure, poignée et anneaux en métal ciselé et doré. Bâti de grande force, a billes et à roulettes. Email fin. Ensemble de style merveilleux.

Intérieur : Mécanisme simplifié indéréglable, garanti dix années sauf fractures, bielle unique entrainant la navette qui ne peut jamais se déformer, sécurité de marche absolue, multiples perfectionnements : grande hauteur entre le bras et le plateau (14 1/2 c/m), fort écartement entre le pied de biche et la plaque, navette **cylindrique tubulaire** sans enfilage, pose fixe et automatique de l'aiguille, volant monté à billes supprimant toute fatigue pour la personne qui coud.

La **PHENIX-STANDARD (N-H)** fait toutes les longueurs de points et les points à jour, elle coud, en perfection toutes les épaisseurs de tissus, depuis les mousselines et les linges les plus fins, jusqu'à cinq epaisseurs de velours de chasse, elle ganse, soutache, brode, fronce, plisse, rabat, ourle, ouate, pose rubans et dentelles, elle exécute, en un mot, tous les travaux de couture avec une impeccable perfection.

Le prix de la **PHENIX-STANDARD (N-H)** est de **225** fr., payables avec un

Crédit de 30 Mois

c'est-à-dire que nous expédions la machine complète **immédiatement** et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation, nous faisons encaisser, sans aucuns frais pour l'acheteur, la somme de **7 fr. 50** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **225 francs.**

En plus des accessoires détaillés ci-après, nous offrons à nos souscripteurs, à titre de

PRIME GRATUITE

Une Superbe **TABLE à OUVRAGE**, en noyer frisé et ciré, d'une grande valeur et d'une ravissante beauté. Cette table à ouvrage est assortie au meuble de la machine à coudre; d'une ébénisterie de choix, elle est enrichie également d'une marqueterie artistique en bois de différents tons. Elle mesure 50 × 40 c/m et 75 c/m de hauteur. L'intérieur, magnifiquement poli, présente un ensemble de casiers destinés à placer les objets usuels de mercerie et une fort belle glace biseautée orne le couvercle à l'intérieur. Le coffre se ferme à clef Un tiroir inferieur et une tablette dans le bas, destinée à placer la corbeille, completent ce meuble précieux qui sera vivement apprécié par nos aimables Lectrices qui, toutes, seront bientôt les heureuses propriétaires de la meilleure des machines à coudre : la **PHÉNIX-STANDARD (N-H)**!

Une indication : Nous vendons toutes les machines à coudre imaginables, depuis les plus modestes jusqu'aux plus luxueuses, celles qui sont construites pour les fabriques de cordonnerie, de corsets, etc. Nous renseignons gratuitement toutes les personnes qui veulent bien nous écrire.

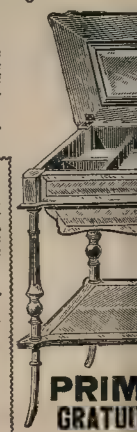
Les emballages sont gratuits. Les reçus sont présentés par la poste sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance
Rien à payer d'avance.

Machines, accessoires et primes sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie,
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arr^t^).
MAGASINS DE VENTE : 47, Rue d'Enghien.

Splendide
Table à ouvra
offerte
gratuitement



PRIM
GRATUI

2 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à **MM. J. GIRARD & Cie**, *à* **Paris**, *la* **PHÉNIX-STANDARD (N-H)**, *ses accessoires et la* **Table à ouvrage**, *en* **Prime gratuite**, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **7 fr 50**, *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **225 francs**, *prix total*

Fait à .... *le* .... 190 .

Nom et Prénoms ....

Profession ....

Domicile ....

Dép^t^ .... SIGNATURE :

Gare ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse d

J. GIRARD & Cie, Successeurs de **E. GIRARD & A. BO**
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (X^e

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant* : A. RICHARD.

15e ANNEE — No 19.

10 Centimes.

9 Mai 1909.

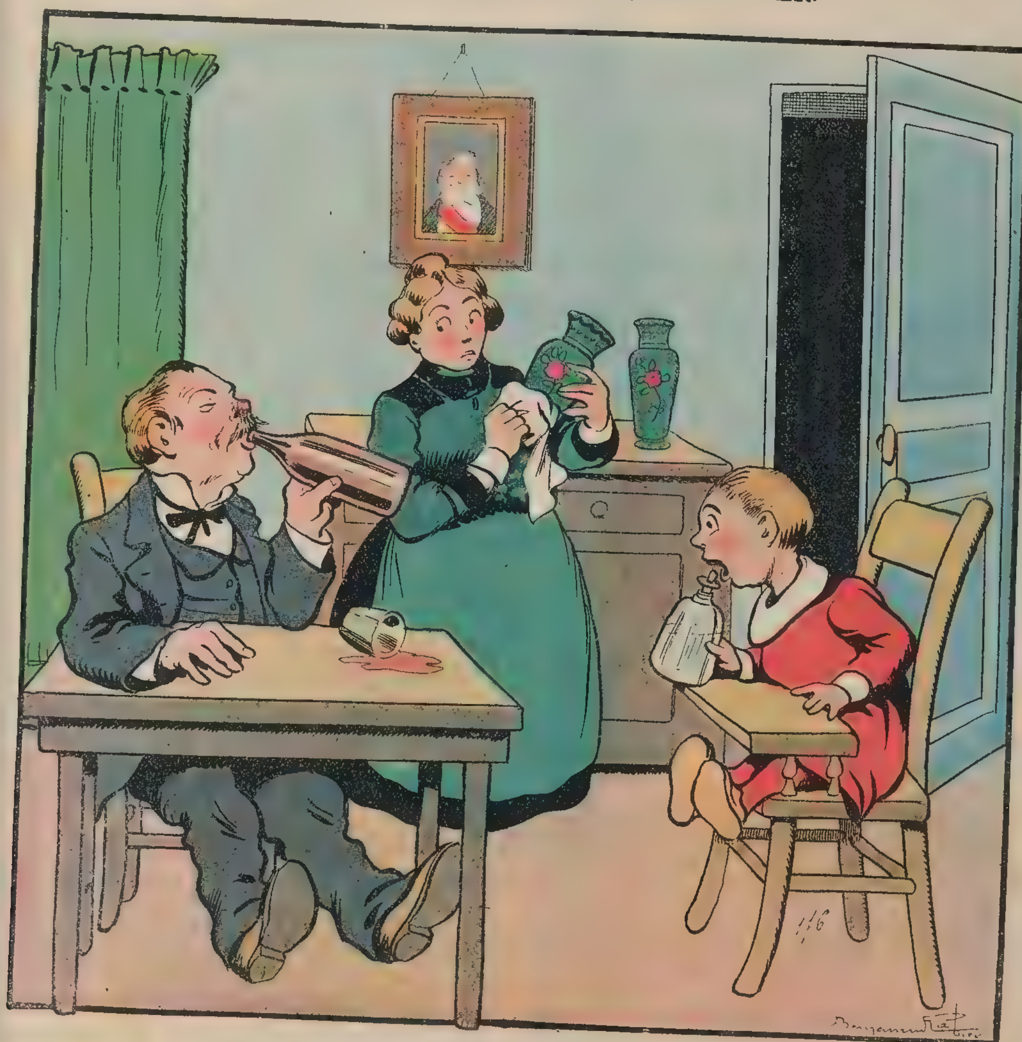
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

INDIGNATION FILIALE, par Benjamin RABIER.



Le Gosse. — Il parle déjà de me sevrer et lui il tette encore à son âge !...

LE "PERFORAX"

A la suite d'une discussion d'origine futile, j'avais tiré cinq coups de revolver sur ma belle-mère.

Que celui qui n'en a jamais fait autant me jette la première pierre!

...J'avais donc tiré sur la dame Balbine



J'avais tiré cinq coups de révolver...

Ratagaud, avec une arme de précision dite *Perforax*, du calibre de 11mm, que j'avais achetée deux jours auparavant, chez Coudognant aîné, le grand armurier de la rue Croulebarbe... La portée de ce magnifique revolver à double mouvement, détente cachée, chien rebondissant, était certifiée de 75 mètres; les cartouches étaient à balles blindées et poudre sans fumée; j'étais donc en droit d'espérer un résultat satisfaisant, et je comptais fermement que les cinq biscaïens, atteignant leur but, coucheraient ma belle-mère au tombeau, ou tout au moins la cloueraient pendant de longs mois sur un lit de douleurs, ce qui me permettrait de jouir enfin d'une quiétude bien méritée...

Mais, va te promener!... Etait-ce maladresse, précipitation, énervement, ou défectuosité de l'arme? Je ne fis à Mme Ratagaud que des blessures insignifiantes, quoique je lui eusse décoché mes cinq pruneaux à la distance maxima de 0m 75!... C'était vraiment humiliant pour un tireur de première classe; c'était surtout navrant pour un gendre altéré de carnage!...

Je fus quand même arrêté. La police me passa à tabac selon les règles de l'art, et la foule, ameutée, voulut me lyncher; elle voulut me lyncher, je crois, non point parce que j'avais tiré sur ma belle-mère, mais bien parce que je l'avais ratée... Les agents qui venaient de me battre, me protégèrent contre les horions de la populace, tout en déclarant, avec une noble grandiloquence, que la personne d'un inculpé était sacrée, et que nul n'avait le droit, sous peine d'être un lâche, de toucher à un cheveu de sa tête!... Je goûtai fort ce souci d'humanité, et je vous invite à le goûter avec moi... L'on m'incarcéra là-dessus, à peu près indemne, mais furibond de n'avoir pas réussi à exécuter mon noir dessein — c'est-à-dire la dame Ratagaud!

Mon crime était simple; mon affaire était claire... Mais M. Vandelet, le juge d'instruction chargé d'y mettre bon ordre, crut y découvrir des origines mystérieuses, des ramifications étranges, des à-côtés imprévus, qui me stupéfièrent tout le premier... En dépit de mes ayeux complets, cet ingénieux magistrat, voltigeant de déduction en déduction, comme un papillon de fleur en fleur, trouva moyen d'embrouiller ce qui était simple et d'assombrir ce qui était clair... Grâce à son zèle, à son flair et à sa perspicacité, ma cause, qui me semblait banale au début, prit un relief de tous les diables, au fur et à mesure qu'elle se compliquait.... Je n'eusse jamais cru que le fait de tirer sur sa belle-mère, put se rattacher, même indirectement, à tant de circonstances, d'hypothèses, de motifs, de conséquences et de considérations saugrenues... Et alors, ce furent des perquisitions domiciliaires, des commissions rogatoires, des transferts de justice, des enquêtes subsidiaires et des reconstitutions, et des confrontations, et des expertises, et des contre-expertises à n'en plus finir!... M. Vandelet m'interrogeait agressivement, pendant des heures et des heures, sur les choses les plus imprévues et les plus funambulesques; cela l'intéressait, le cher homme, de savoir en quelle année j'avais été vacciné, quelles étaient les opinions politiques de mon coiffeur, et si mon grand-père portait des bottines élastiques... Et, finalement, je fus traduit en Cour d'assises.

Cest' très émouvant d'être traduit en Cour



...la déposition sensationnelle fut celle de l'armurier...

d'assises, car qu'on soit innocent, légèrement coupable, ou profondément criminel, on ne sait jamais ce qui va vous arriver, attendu que, pour le même crime, les uns sont condamnés à six francs d'amende, et les autres à quinze ans de travaux forcés... Ça varie dans chaque département... Une vraie loterie.

Aussi, j'avoue que j'étais perplexe: tentative de meurtre avec préméditation, cela pouvait indifféremment, selon le vent qui soufflait ce jour-là, me coûter quelques dollars, ou me conduire en Nouvelle-Calédonie... Ce que c'est que de nous!

En de telles occurences, il est permis de se livrer à des réflexions philosophiques sur la vanité des choses humaines... y compris Thémis, ses balances symboliques, ses poids et mesures... Mais je vous en fait grâce, parce que l'aventure tourna bien, et dans ces conditions, je suis d'avis que la Justice fut juste — agréable surprise à laquelle il ne faut jamais trop s'attendre!...

Mais n'anticipons pas, et parlons un peu de mon procès.

Quoique la scène du drame se fût déroulée sans témoins, une cinquantaine de témoins avaient été cités à l'audience, parmi lesquels: le pédicure de ma belle-mère, la concierge, l'inévitable *fruitier du coin*, un cocher d'omnibus et l'armurier Coudognan aîné qui m'avait vendu le revolver.

La plupart de ces témoins n'avaient rien vu, rien entendu, et ne me connaissaient pas... Le ministère public et la défense réussirent tout de même à leur faire dire des choses graves, importantes, décisives!...

Mais la déposition la plus sensationnelle fut, sans contredit, celle de l'armurier Coudognan aîné, inventeur breveté et seul fabricant du merveilleux revolver dit *Perforax*... A l'appel de son nom, il s'avança à la barre, le dos voûté, les lèvres pincées, l'œil farouche... On devinait en lui une colère sourde et une douleur muette; et l'auditoire ne put s'empêcher de frémir à la vue de son air tragique.

Après avoir proféré, d'une voix caverneuse, le serment de dire la vérité, rien que la vérité, Coudognan aîné s'étant recueilli un instant, déposa en ces termes:

— Messieurs de la Cour, Messieurs les jurés, c'est avec un étonnement sans bornes, avec une stupéfaction douloureuse, que je viens constater ici le tort immense et l'affront sanglant que l'accusé a fait à ma maison et à ma marque de fabrique...

— Hein? murmurèrent les « Messieurs de la Cour »...

— Hein? chuchotèrent Messieurs les jurés en se regardant...

— Comment! reprit Coudognan aîné avec une indignation véhémente, comment, voilà un misérable (et il me désignait d'un doigt chargé de mépris et de haine) un misérable qui tire sur sa belle-mère en se servant, pour cela, d'un revolver système *Perforax*, et qui non seulement ne la tue pas, mais qui ne lui fait que des blessures dérisoires!... C'est inconcevable!... Je n'entends pas qu'on jette ainsi le discrédit sur une arme provenant de mes ateliers, et je proteste énergiquement contre la maladresse impardonnable de ce meurtrier de pacotille!... En agissant de la sorte, il n'a cherché qu'à m'humilier et à me causer du préjudice; mais je vous assure que si tout le dégât s'est borné à des éraflures, ce n'est ni de ma faute, ni de celle de mon excellent *Perforax* à 34 francs 75... C'est la première fois, Messieurs, qu'un revolver acheté chez moi crache cinq balles à bout portant, sans occasionner la mort de la victime — et je vous prie de croire que mes armes produisent, d'habitude, les résultats les plus satisfaisants: donc, sous prétexte que ce monsieur a raté sa belle-mère, il ne faut pas en conclure que je vends des articles défectueux... Sinon, j'intente une action en dommages-intérêts à celui qui a fait suspecter ma bonne foi et ma probité industrielle, et je lui réclame cent mille francs!...



De ce pas monsieur vous irez d'un seul coup du Perforax, *tuer votre belle-mère.*

A ces mots, je me sentis dans de vilain draps: un procès criminel, ce n'est rien, y a toujours moyen de s'en tirer; mais qu de plus redoutable qu'un procès civil?... Alor pour ménager l'amour-propre et calmer le ch touilleux point d'honneur de l'irascible Co

dognan aîné, j'avouai piteusement que si la dame Ratagaud était encore de ce monde, il ne fallait en accuser que moi seul, et non le fidèle *Perforax*... C'est pourquoi, à la suite de cette déposition accablante, et de cet aveu accablé, le jury m'acquitta à l'unanimité.

Coudognan aîné m'attendait à la sortie. Il me dit d'un ton rude:

— Monsieur, si vous êtes un honnête homme, si à un degré quelconque vous possédez le sentiment de la justice, de l'équité et des convenances, si, en un mot, vous avez une conscience, vous n'hésiterez pas à réparer le tort que vous m'avez fait, le sanglant affront que vous avez infligé à mes armes. De ce pas, Monsieur, et non d'un autre, vous irez, d'un seul coup du *Perforax*, tuer votre belle-mère.

Et comme j'hésitais, il ajouta:

— La loyauté, l'honneur vous le commandent!

Robert FRANCHEVILLE.

AVIS

Voir page 5 le petit Concours offert à nos lecteurs par notre collaborateur Haye.

Voir page 5

Pêle-Mêle Causette

On a fait ressortir maintes fois les défauts de nos grandes administrations publiques. Le sujet est fécond.

Mais il est un aspect de la question qu'on n'a pas encore envisagé et qui, pourtant, a son importance. Je me permets de le signaler à ceux qui tentent de reformer les mœurs administratives.

Les Administrations aiment à pratiquer l'ancienne doctrine anglaise du «splendide isolement».

Elles mettent en fait que tous les citoyens doivent connaître leurs règlements, et que par conséquent elles n'ont pas à mettre le public au courant de leurs services.

Un secrétaire d'Etat des Postes se plaignait un jour du public qui ne sait pas profiter des commodités qu'on met à sa disposition. C'était à propos du chèque postal ou d'une autre innovation, les dépêches de nuit, peut-être.

Ce brave fonctionnaire oubliait d'ajouter qu'il n'existe aucun contact entre la Poste et le public, l'administration ne daignant pas publier d'annuaire officiel.

Il en résulte que les perfectionnements les plus utiles restent lettre morte et que la masse les ignore (1).

Il en est de même pour les Chemins de fer.

Ceux-ci laissent à d'autres le soin de renseigner le public.

Il y aurait intérêt cependant, tant pour les Compagnies que pour le public, à ce que les divers réseaux publiassent eux-mêmes et sans y rechercher un bénéfice, des indicateurs clairs, précis et faciles à consulter.

Les commerçants éditent bien des catalogues pour faire ressortir les avantages qu'ils offrent à l'acheteur. Pourquoi les Administrations publiques n'en feraient-elles pas autant?

Cette répugnance à informer le public est, du reste, générale dans le monde administratif.

Voyez une feuille de contributions. Est-il rien de plus laconique et de plus brutal que ce chiffon de papier?

L'on ne consent même pas à vous dire en vertu de quels calculs vous êtes taxé au chiffre porté sur ce document.

Nous sommes pourtant dans un siècle où domine le besoin de savoir, de se rendre compte.

Ce besoin, l'Administration veut l'ignorer.

Chaque année, des concours d'admission ont lieu pour les divers services publics. Il n'existe pas de recueil officiel où soient réunis tous les renseignements concernant ces concours.

En matières militaires, même mutisme.

Nous recevons fréquemment des demandes de renseignements sur des questions de recrutement. Ne devrait-il pas exister une publication officielle commentant les textes de la loi, pour les mettre à la portée de toutes les intelligences?

Nous avons déjà pas mal de ministères, mais dans une société prétendue démocratique, le plus utile serait, sans contredit, un ministère de renseignements, lequel serait chargé de répondre aux particuliers sur toutes choses publiques pouvant les intéresser.

Fred ISLY.

(1) Rien n'est plus pratique, pour les envois d'argent, que le mandat-carte. Il présente, sur le mandat-poste, de sérieux avantages, dont le plus important consiste dans l'absence de tout risque de perte. Ajoutez à cela l'agrément, pour le destinataire, de recevoir son argent à domicile, c'est-à-dire sans perte de temps. Cependant, le mandat-poste est seul répandu. Cela, tout simplement parce que la majorité du public ignore l'existence du mandat-carte.



L'ENCOMBREMENT DE PARIS

— Que regarde tout ce monde? on ne peut circuler.
— La première page du *Pêle-Mêle*, où l'on critique l'encombrement de Paris par les chantiers du métro.

TÊTE DE NÈGRE

Le nègre Siroko a essayé de vivre à Paris pendant quelque temps. La tentative ne fut pas heureuse.

Le fourmillement de la capitale du monde et l'activité remuante de ses habitants, ne sont guère compatibles avec l'indolence des races africaines.

Aussi, notre nègre s'aperçut-il bien vite qu'il ne pouvait songer à réussir dans un pareil milieu:

— Je pars pour les tropiques, me dit-il récemment. On y peut vivre sans se dépenser autant qu'ici. Chez nous, la nourriture pousse d'elle-même sur les arbres. On a des bananes et des noix de coco, sans avoir à travailler la terre ou à se démener dans une autre profession.

— Il faut tout de même grimper aux arbres, pour cueillir les noix de coco, objectai-je.

— Du tout! les singes vous les jettent, pour peu qu'on leur fasse des grimaces.

— Soit! Encore faut-il les casser quand on les a.

— Non, repliqua le bon nègre, elles se cassent toutes seules quand on les reçoit sur la tête.

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

Les mesures encore en usage, quoique ne procédant pas du système métrique, sont de deux catégories:

La première catégorie comprend la douzaine, la grosse, le mille, etc., la livre, etc. Leur emploi actuel est dû à la routine et à la négligence, au début, des pouvoirs publics qui n'ont pas été assez rigoureux pour en proscrire l'emploi.

C'est un tort du reste, au moins pour l'emploi de la *livre*, car s'il n'y a pas d'hésitation pour comprendre que la livre vaut 500 grammes, il peut y avoir hésitation quand la livre est suivie d'une fraction: Ainsi, quand on dit une livre 200, on peut comprendre qu'on a l'intention d'exprimer une livre et deux cent millième de livre, comme dans le cas où on dit: 1 kilomètre 200, cela veut dire deux cent millième de kilomètre. Mais on peut vouloir dire aussi 1 livre 200 grammes, c'est-à-dire quatre cent millième de livre. Cette expression pouvant s'interpréter de deux façons, il y a, dans ce cas, un inconvénient réel à employer la mesure dite *livre*.

La deuxième catégorie de mesures sont celles qui servent à mesurer la circonférence et le temps qui en dépend. Les bases de la mesure du temps sont, en effet: 1° la journée, c'est-à-dire, le temps que met la terre à accomplir une révolution sur elle-même; et 2° l'année, c'est-à-dire le temps que met la terre à accomplir une révolution autour du soleil. Cette révolution s'accomplit en 365 jours et quart. Le système métrique est donc complètement impossible à appliquer pour la mesure du temps, la journée étant prise comme unité.

Pour la mesure des divisions de la journée qui sont intimement liées à celles de la circonférence, comme nous venons de le dire; l'application du système métrique offre de sérieuses difficultés.

Si on divisait, en effet, la circonférence en dix parties, le cadran, qui comprend le quart de la circonférence, c'est-à-dire 90°, ne serait plus une mesure usuelle de la circonférence, or, il est la base essentielle des calculs géométriques, trigonométriques et nautiques. La suppression du cadran (arc de 90°) compliquerait donc, d'une manière très sensible, tous les calculs, au lieu de les simplifier, comme c'est le rôle du système métrique, et c'est pour cela qu'on ne l'a pas appliqué à la mesure de la circonférence et à celle du temps.

Recevez, etc. HALLEZ.





FRAICHEMENT DECORE

— Je désirerais du ruban rouge, pour décoration.

— Voici, monsieur, ce que nous avons... Un franc cinquante le mètre

— C'est cher.

— Alors, si monsieur veut, nous en avons du violet à quatre-vingt-cinq centimes le mètre.

Au sujet de la hauteur des lames.

Monsieur le Directeur,

Ce n'est certes pas un marin qui a attribué à la différence de salure, la différence de hauteur des lames de la Méditerranée et de l'Océan, comme cela est indiqué aux *Pêle-Mêle Connaissances* du dernier numéro. Si la salure a une influence, elle est bien minime.

C'est l'étendue de la mer recevant l'action du vent, qui produit la différence de hauteur des lames. En effet:

Considérons un certain nombre de tranches dans l'étendue de mer qui reçoit l'action du vent. Dans la première, le vent soulève une certaine quantité d'eau qu'il pousse sur la seconde, laquelle reçoit la double action du vent et de la poussée qui vient de la première tranche. La troisième tranche recevra donc, outre l'action directe du vent, la poussée des deux premières tranches, et ainsi de suite. Par suite plus le nombre de tranches sera grand, plus les lames seront hautes, et la Méditerranée étant bien moins étendue que l'Océan, les lames y sont plus petites.

C'est pour cela aussi qu'au Sud des caps Horn et de Bonne-Espérance, où aucun continent ne vient les gêner, les lames sont encore plus longues et plus hautes que dans l'Océan Atlantique.

Il est, du reste, facile de se rendre compte de la justesse de ce raisonnement, en observant, sur une petite échelle, la hauteur des lames sur une rade ou sur un lac. On verra que, par un coup de vent, les lames seront bien plus hautes du côté opposé à celui d'où vient le vent que près de la côte du côté du vent.

Recevez, etc. HALLEZ.

Système métrique.

Pourquoi ne supprime-t-on pas toutes les mesures qui ne procèdent pas du système métrique? Exemples: le mille, la douzaine, la division de l'heure, etc., pour les remplacer par le kilomètre, la dizaine, la division du jour en cent parties égales? R. VALEÉE.

Express-Pochade

LE MENDIANT

La dame charitable, prise de pitié pour le pauvre aveugle, lui avait mis entre les doigts une rutilante pièce d'or.

Très ému d'une telle libéralité, le brave mendigot exprima aussitôt la bonne pensée de se rendre utile envers sa bienfaitrice:

— Un pauvre malheureux comme moi ne peut pas rendre grand service à une dame comme vous. Tout ce que je puis vous donner, c'est un conseil.

Intéressée par ce préambule, la dame prêta complaisamment l'oreille.

L'aveugle continua:

— Si jamais vous vous trouvez dans ma situation... rappelez-vous ceci...

Et comme sa bienfaitrice esquissait un geste de protestation, il se hâta d'ajouter:

— Sait-on jamais ce que le destin vous réserve! Riche aujourd'hui, qui donc peut avancer qu'il le sera encore demain?

Évidemment, ce mendiant avait connu des jours meilleurs, la dame l'encouragea à poursuivre:

— Sachez donc qu'en dépit de ce que l'on croit généralement, la profession de mendiant nécessite de solides connaissances.

Et la preuve! La place que j'occupe ici, je l'ai achetée pour une bouchée de pain, lors de la déconfiture de mon prédécesseur.

Figurez-vous que ce jeune homme s'était installé en cet endroit comme manchot. Manchot à la porte d'un oculiste, c'était faire preuve d'une complète ignorance professionnelle.

— Je ne comprends pas bien pourquoi, interrompit la bonne dame.

— Eh! parce qu'un mendiant, digne de ce nom, doit connaître, avant tout, le cœur humain. Il en vit du cœur humain. Il faut donc qu'il sache en jouer.

N'avez-vous jamais remarqué combien l'homme est compatissant envers ceux qui souffrent des mêmes maux que lui? C'est qu'à travers celui qui a son infirmité, c'est lui-même qu'il plaint.

Un sourd léguera sa fortune à un établissement de sourds-muets, un aveugle aux Quinze-Vingts.

Mon prédécesseur a fait faillite parce qu'il a cru pouvoir émouvoir les clients de l'oculiste en manchot.

C'est ainsi que j'ai acheté sa place pour quelques sous. Je n'a eu garde naturellement de tomber dans la même hérésie, et c'est pour cela que je me suis établi comme aveugle!



Singulièrement désabusée, la dame ne put s'empêcher d'exprimer sa déconvenue.

— Vous jugez bien mal les hommes, fit-elle, d'un ton sévère. Et je vous jure que quant à moi...

L'aveugle sourit et demanda:

— Où alliez-vous, madame, quand vous vous êtes arrêtée pour me faire l'aumône?

Une légère rougeur colora le visage de la dame, et elle répondit à voix plus basse:

— Chez l'oculiste!

CONCOURS "HAYE"

Après Benjamin Rabier, notre collaborateur Haye a imaginé, lui aussi, un petit concours qu'il nous prie d'offrir à nos lecteurs en son nom.

Voici quel est le sujet de ce tournoi tout à fait inédit:

Il y a réception chez la comtesse de X...

Boireau a été invité.

Le dessin nous montre Boireau à table avec ses hôtes.

Il s'y conduit d'une manière qu'on pourrait difficilement qualifier de distinguée.

Il s'agit de nous dire quelles sont les incorrections dont Boireau s'est rendu coupable en cette occasion.

Notre collaborateur en a exprimé dans son œuvre un certain nombre.

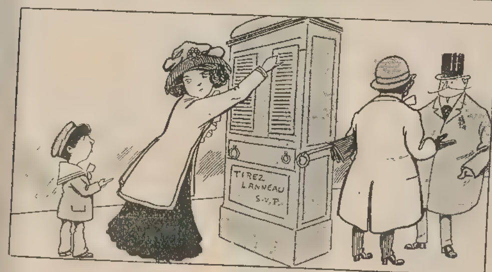
Il invite les concurrents à les énumérer et offre au gagnant *une bourse en argent contenant vingt francs.*

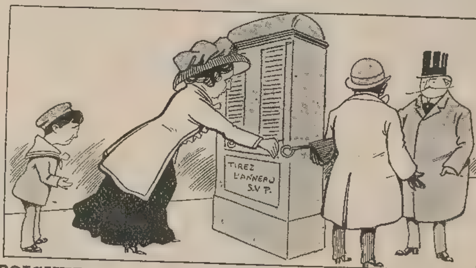
Il est entendu que la décision de M. Haye sera sans appel. Dans le cas de solutions identiques, le sort décidera entre les solutions d'égale valeur.

Ce concours sera clos le 15 mai.

Prière d'adresser les solutions à M. Haye, au *Pêle-Mêle*, 7, rue Cadet.







ERREUR DE POIGNEE

— Bob, que veux-tu? du sucre d'orge ou du chocolat?
— Du sucre d'orge, maman.



— ...Ah! mais non, je ne veux pas de chocolat, je veux du sucre d'orge.

Bien oriental

aïd-Raishour, le conteur pu- préféré de la populace des fau- rgs, imagina un jour un joli npliment à l'adresse du calife Mansour. Il alla au palais, fut roduit et récita son compliment. e calife en fut enchanté et dit flatteur:

- Demande-moi ce que tu vou- s!

aïd-Raishour, qui s'attendait à e parole, se hâta de répondre:

Je désire qu'on ne me donne ais la bastonnade pour délit resse.

Impossible, fit le calife, dé-

Cependant tu es puissant, et 'ai pas d'autre désir que ce- que je viens de te témoigner.

Bien, dit le calife, songeur. is il dicta à son scribe:

— Si Saïd-Raishour, en dépit des lois du Coran, est rencontré en état d'ivresse, il lui sera donné vingt coups de bâton, et quarante à celui qui l'arrêtera pour ce délit. »

MÉNAGE MODERNE

Un fournisseur se présente chez Lapurée avec une note acquittée:

— Est-ce pour monsieur ou pour madame? lui demande le domestique.

— C'est pour monsieur, dit le créancier.

— Alors, il faudra repasser demain; c'est les lundis et les jeudis que sont reçus les créanciers de monsieur; madame reçoit les siens les mardis et les vendredis.

UNE NOUVELLE PROFESSION

— Comment en êtes-vous arrivé à devenir mendiant de profession? demandait un philanthrope à un imposteur.

— Ma profession n'est pas celle de mendiant, répliqua celui-ci, je suis statisticien. Je m'occupe de faire le recensement des sans-cœur de la ville par arrondissements et par quartiers.

LA CIGARETTE

Vous intéresse-t-il de savoir comment M. Bombix obtint, pour son protégé Bonichon, la main de Mlle Cassonade?

Notez que la chose était moins commode que vous ne le pourriez croire. Le papa Cassonade n'avait au cœur que deux passions: le culte de sa fille et l'amour invétéré du tabac.

De même qu'il n'admettait, comme tabac, que le maryland, il n'admettait, comme gendre, qu'un commerçant.

C'était son idée arrêtée, et faire fléchir sa volonté, n'était certes pas une entreprise aisée.

Voici comment s'y prit le rusé Bombix:

Ce jour-là, avant d'engager l'action, Bombix lança, comme à l'ordinaire, un regard circulaire et fureteur vers tout ce qui l'entourait.

Soudain, derrière le dos tourné de Cassonade, il eut une rapide et joyeuse transformation de physionomie.

Qu'avait-il vu?

Tout simplement, négligemment jeté sur un canapé, le pardessus du maître de céans, et, de la poche dudit pardessus, un paquet de cigarettes sortant à demi.

Subrepticement, il mit les cigarettes dans sa poche.

Deux cigares, qui voisinaient sur un coin de la cheminée, subirent le même sort.

— Cassonade sans son tabac, s'était dit Bombix, c'est sûrement un homme à ma merci!

— Je sais, dit bientôt Cassonade en s'asseyant et en conviant Bombix à faire de même, tu viens pour Bonichon. Mille regrets, mon cher, mais il n'épousera pas Delphine...

— Bonichon est un brave et bon garçon. Il aime ta fille, Cassonade. Sa situation est loin d'être mauvaise: six mille francs d'appointements. Son physique est mieux que passable.

L'autre fit une moue.

— Je sais... je sais... mais il n'est pas commerçant, et le commerce... il n'y a encore que cela de vrai...

Ce disant. Cassonade, machinalement, tira de sa poche une boîte d'allumettes. Puis il alla à son pardessus qu'il fouilla...

— Oui, continua-t-il, le commerce est la seule carrière respectable et sûre... Mon tabac!?...

Il vint ensuite à la cheminée. n'y trouva pas ses cigares...

Bombix avait tiré ostensiblement une des cigarettes volées de l'étui, puis l'allumant, se mit à lorgner narquoisement son interlocuteur.

— Voyons, mon ami, dit-il en s'entourant d'un délicieux nuage, tu parais oublier que Delphine accepte avec plaisir les hommages de Bonichon!

Cassonade, roulant de gros yeux, tapotait toutes ses poches, semblait chercher dans tous les coins.

— Tu as des cigarettes, toi? dit-il n'y pouvant plus tenir.

— Oui, dit Bombix, en lançant vers son ami une bouffée savamment dirigée, et dont, seuls, les derniers tourbillons vinrent frôler, en odorante caresse, le nez gourmand.

— Donne-m'en une...

— Un commerçant peut perdre son argent, mais un clerc de notaire ne court aucun risque affirma Bombix, affectant de ne pas avoir entendu la demande.

— Donne-moi donc une cigarette...

Cassonade s'était levé. Et, tendant la main, voulant fumer, il s'approchait de Bombix, immobile...

— Bonichon aime ta fille, mon cher Cassonade; accorde-la-lui. N'hésite pas, va...



LES HEROS D'INTERIEUR

— Ne faites pas attention, cher ami, j'ai remarqué que ma femme ne bat jamais si bien mes vêtements que quand je suis dedans.

Bombix, ayant pris en main le paquet d[e] cigarettes, le tendait, mais dès que l'autr[e] avançait la main, il le ramenait vivement e[n] arrière, comme entraîné par son sujet:

— Faire le malheur d'un si brave jeun[e] homme et de ta propre fille! Tu ne crains don[c] pas que, dans leur désespoir, des pensées rou[]ges ne leur montent au cerveau. Cassonad[e], tu as le cœur plus dur que du porphyre, qu[e] du basalte, que du granit!...

Bombix, s'étant levé, marchait en arrièr[e], l'autre avançait, les mains tendues, la bouch[e] avide...

— Tu ne saurais donc que torturer ces deu[x] êtres gracieux et aimants, contrarier la dou[ce] force d'attirance qui les guide l'un vers l'a[u]tre...

Il y avait presque lutte entre ces mains: l[es] unes défendant le paquet, les autres chercha[ient] à le prendre...

— ...Fais des heureux, Cassonade; dis ou[i], mon ami!

— Donne-moi donc une cigarette, espè[ce] d'animal!

De nouveau Bombix n'eut pas l'air d'e[n]tendre:

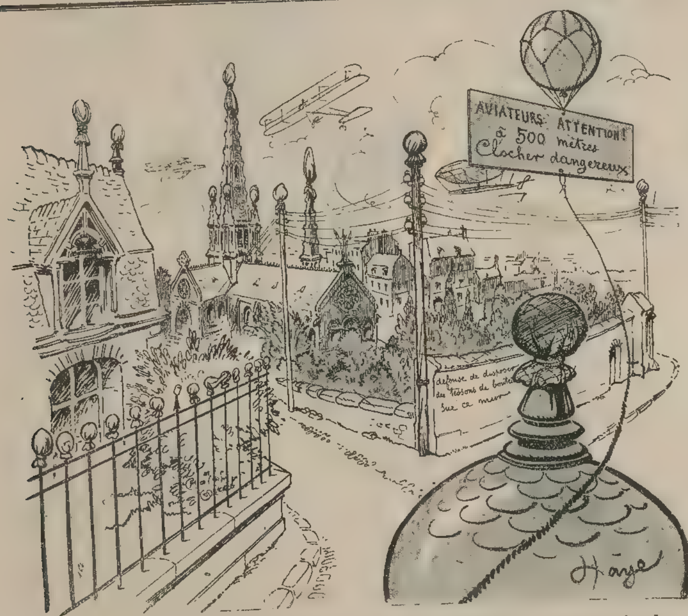
— Accorde ta fille à Bonichon!

— Eh bien! soit, je cède!

La main de Bombix tendit le bienheure[ux] paquet sur lequel le commerçant se précipi[ta].

Goulûment, Cassonade alluma un des pet[its] cylindres de tabac. Poussant un sou[pir] d'aise, il s'était comme pâmé dans son faute[uil], s'enveloppant à son tour d'un bon nua[ge] d'azur, tandis que, sur la face épanouie [de] Bombix, se dessinait le sourire du triomphe.

Marius MONNIER.



— Sages précautions que prendront certaines municipalités pour rendre moins dangereux les accidents d'aviation.

****

La Censure Littéraire

L'antiquité connut-elle la Censure littérai[re]? Sans aucun doute, mais sous une forme [] rudimentaire. Encore que l'Aéropage ait [fait] brûler à Athènes, les ouvrages de Protago[ras] et que les livres de Numa aient subi le mê[me] sort, en l'an 272 avant Jésus-Christ, la cens[ure] ne fonctionnait pas d'une façon régulièr[e].

La première idée d'une censure, chez n[ous], semble appartenir aux nombreux Conciles





LES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

Il arrive très souvent que deux voitures se rencontrent à l'angle d'une rue ou d'une palissade.

Pour éviter ces accidents, le *Pêle-Mêle* propose l'installation de pavés à sonnerie qui annonceront la présence de la voiture venant dans un sens opposé.

---

e tinrent en ce temps-là, et qui prirent force iesures préventives contre les écrits hérétiues.

Mais ce ne fut, en somme, qu'Alexandre orgia, devenu pape, sous le nom d'Alexane VI, qui, le premier, établit un système néral de censure. Par une bulle, datée de 01, il défendait expressément à tous imimeurs ou autres, « d'émettre » un livre, ns autorisation de l'archevêque du diocèse. rigueur de cette mesure fut même encore gmentée sous François Ier et sous Henri III, ns soulever aucune protestation, ce qui enuragea Charles IX à lancer, le 10 septembre 63, une ordonnance terriblement sévère, et actionnée par la pendaison, l'étranglement le bûcher. Cette ordonnance fut complétée renforcée par plusieurs autres très sévères, qui fit dire à La Bruyère: « Un homme Français et chrétien est fort embarrassé r écrire aujourd'hui, les grands sujets lui nt interdits! »

u dix-huitième siècle, on souffrit peu de cet état de choses, car les auteurs qu'il irritait firent tout simplement éditer leurs livres à l'étranger. Ainsi, l'*Esprit des Lois*, de Montesquieu, fut imprimé à Genève, et les œuvres de Voltaire et de Rousseau, sortirent en grande partie d'imprimeries suisses, hollandaises ou anglaises.

D'autre part, pour diminuer les possibilités de fraude, les législateurs d'alors, émirent un projet de loi, d'après lequel un censeur était attaché à chacune des parties des connaissances humaines, et l'on eut des censeurs pour la théologie, la jurisprudence, l'histoire naturelle, l'anatomie, les belles-lettres, la géographie (?), la navigation (?), etc...

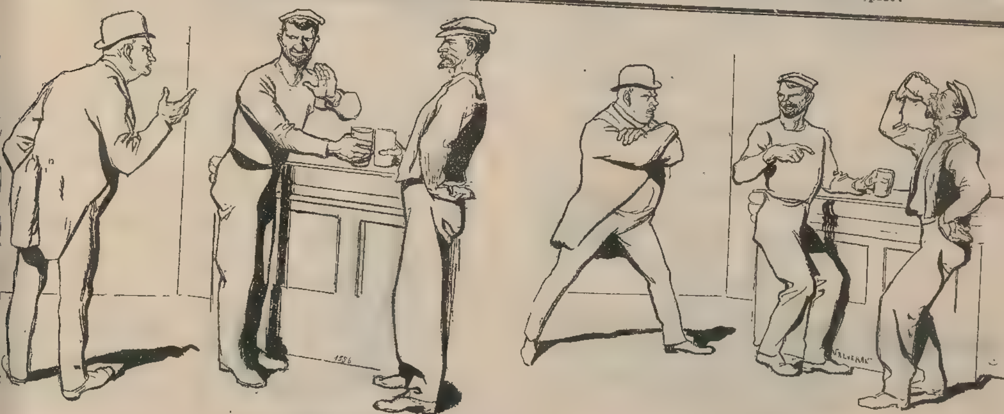
Mais voici la Révolution, qui bouleverse et renverse tout. Plus de censeurs! plus de censure!...

Et quand, après le Coup d'Etat du 18 Brumaire, l'Empereur les rétablit, ce fut avec beaucoup plus de mesure, et seulement pour les journaux portant ombrage au pouvoir, et qui furent placés sous la surveillance du ministre de la police. Cette modération ne dura cependant pas longtemps, et fit bientôt place à la plus rigide intransigeance, avec les directeurs Généraux de la Librairie, créés en 1810.

Et depuis lors, comme un bouchon qui, flottant sur les flots, disparaît et reparaît, la censure ne fit que mourir et ressusciter, jusqu'au jour où elle tomba pour ne plus se relever, le Ciel ayant écouté la plainte de Béranger, dont on connaît la fameuse chanson:

La Liberté, nourrice du génie,
Voit les Beaux-Arts, pleurant sur son cercueil,
Qui va d'un joug subir l'ignominie.
A de son vers, d'avance éteint l'orgueil;
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre?
Et toi, Molière, admirable penseur?
Non, dites-vous, ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur!

Saurions-nous mieux finir que sur cet amusant et spirituel couplet?



LES SINGULARITES DE LA LANGUE FRANÇAISE

L'Entrepreneur (*aux ouvriers.*) — Quand vous aurez valé un verre de vin, il faudra vous occuper du ravalement.

— Et ce ravalement?

— Vous voyez, patron, on s'en occupe. C'est bien le troisième verre.

LE SITE IDÉAL



Voici venir le printemps, et, de tous côtés, les amateurs de beaux paysages dirigent leurs pas vers le site idéal qu'ils ont entrevu au cours d'une précédente promenade.



Le poète y puise l'inspiration, et la contemplation de la nature fait jaillir de son cerveau les rimes étincelantes que nous lirons un jour.



L'amateur y fait de belles photographies que son épouse développera ensuite. Ils reverront, sous la lampe, dans les longues soirées d'hiver, le site merveilleux qu'ils admirent aujourd'hui.



Le peintre y fera de belles études, et c'est à l'aide de ces études qu'il mettra en train la grande œuvre que nous admirerons au prochain Salon.



Le musicien, en entendant chanter le rossignol devant un si beau paysage, compose la romance délicate que nous fredonnerons ensuite.



Assis sur le banc qu'édifia en ces lieux le Touring-Club, le promeneur solitaire rêve et ses yeux ne se lassent pas d'admirer le superbe panorama qui se déroule devant eux.



Le beau paysage fait naître l'amour; c'est en sa présence que s'échangent de tendres serments qui n'ont que le tort de vouloir être éternels.



Mais entre tous, c'est encore l'entrepreneur de publicité qui affiche, pour le site idéal, l'admiration la plus intransigeante.



Les postiers grévistes ont été remplacés par la troupe. Demain, d'autres travailleurs feront grève, mais les soldats n'auront peut-être pas les aptitudes voulues pour les remplacer avantageusement.

POUR PARER AUX GREVES

C'est dans la grande armée du sport qu'il faudra chercher des remplaçants : en cas d'abandon, le volant du wattman ne pourra être mieux tenu que par le sympathique chauffeur d'automobile.

Le côtier des omnibus donnera les guides de cocotte à l'élégant cavalier!



Le porteur de journaux regardera courir à sa place le coureur à pied.



La porteuse de lait cédera le pas au vaillant alpiniste.



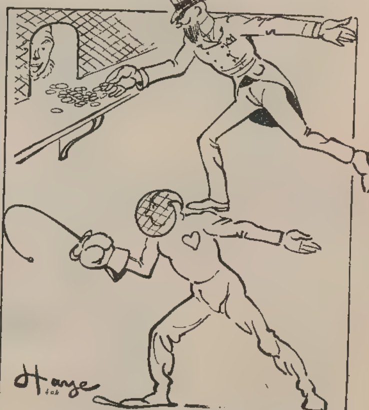
Le garçon boulanger laissera son pétrin au lutteur



Le paveur sera, tout naturellement, remplacé par l'athlète spécialiste des poids et haltères.



Les agents de police verront leur mission menée à bien par les professionnels de la boxe.



Mais le jour où les contribuables déclareront la grève, direz-vous, à quels sportsmen s'adressera-t-on pour les remplacer?

— Aux escrimeurs, tout simplement. Est-ce que ce ne sont pas eux qui savent le mieux se fendre?



— On m'a dit qu'en Amérique il existe, dans les chambres d'hôtel, disait un jour le peintre Cobalt au père Hystile, tenancier d'un hôtel de 92e ordre, dans un petit village de la Creuse...



A L'INSTAR DE NEW-YORK

...un placard à deux fermetures, l'une donnant dans la chambre du voyageur, l'autre dans le corridor. Dans ce placard, le voyageur place ses bottines, et, le lendemain, sans crainte de vol, et sans se faire éveiller, il les trouve brossées et cirées...



— Mais chez moi c'est la même chose, répliqua l'hôtelier, piqué. Vous n'avez qu'à vous coucher avec vos chaussures...



...vous passerez vos pieds à travers la cloison, et le lendemain le garçon vous cirera sans vous éveiller.

DE NOS LECTEURS

La coupe en aluminium de l'empereur Tibère.

Pline l'ancien raconte quelque part, dans son *Histoire naturelle*, que vers l'an 30 de notre ère, un verrier du Nord de l'Italie découvrit « un métal inconnu, brillant comme de l'argent, plus léger que le verre et tiré de l'argile. »

De ce métal, l'artisan fit une coupe qu'il offrit à l'empereur Tibère, alors régnant; celui-ci complimenta le verrier, et prenant le nouveau métal pour du simple verre rendu opaque à l'aide de quelque procédé ingénieux, lui assura que son œuvre allait être soigneusement rangée dans le trésor impérial avec d'autres objets du même genre, également fragiles.

L'artisan, prenant alors la coupe, la lança de toutes ses forces contre une muraille où au lieu de se briser en mille miettes, ainsi que chacun s'y attendait, elle se déforma seulement un peu; puis saisissant un marteau, il lui rendit en quelques coups sa forme primitive.

Tibère, d'abord émerveillé, puis soucieux en apprenant que ce métal était tiré de la vulgaire argile, (il le jugeait capable de détrôner l'argent et l'or), demanda à l'artisan si quelqu'autre que lui connaissait son secret?

— Il n'est connu, répondit-il, que de Jupiter et de moi!

A ces mots, l'empereur, souriant, lui renouvela ses félicitations et... ordonna de le décapiter, ce qui fut fait immédiatement, comme le racontent aussi Pétrone et Dion Cassius.

Mais cette histoire, (rappelée en 1864, à la Sorbonne, par le chimiste Sainte-Claire Deville), ne trouvait guère créance en les milieux savants: il aurait fallu admettre que le verrier en question eût fabriqué de l'aluminium près de 1.800 ans avant nous, car cette description: « un métal inconnu, brillant comme de l'argent, léger comme du verre, et tiré de l'argile », ne pouvait et ne peut encore s'appliquer qu'à l'aluminium; il y avait à cela, croyait-on impossibilité matérielle à cause des hautes températures nécessaires, et obtenues seulement à l'aide du four électrique, sans parler des délicates manipulations chimiques indispensables et dont notre époque possède seule les méthodes.

Or, un savant professeur de Clermont, dans une assez récente communication à l'Académie des Sciences, annonce avoir obtenu de l'aluminium métallique en réduisant par le charbon, de l'alumine mélangée avec du sable et du borax.

Ce dernier corps ayant été, de tout temps, fort commun en Italie, nul doute que l'infortuné verrier n'eut réellement découvert l'aluminium, par hasard, évidemment, en mélangeant dans son four du sable, du borax et de l'argile.

Comme quoi, encore une fois, *rien de nouveau sous le soleil.*

***

Un oiseau extraordinaire.

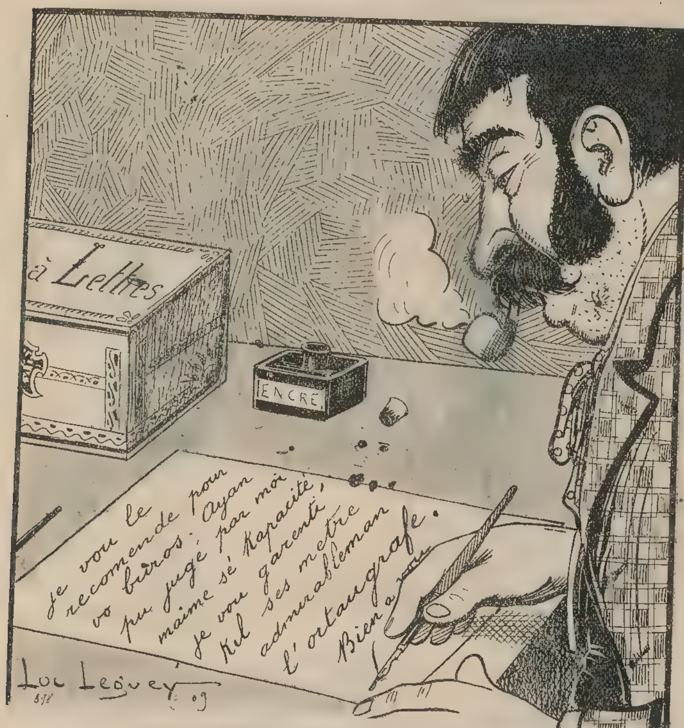
Un oiseau vraiment extraordinaire par son intelligence, c'est le baya, petit oiseau de la grosseur d'un moineau à plumage brun-jaune. On le voit en Asie, et principalement dans l'Hindoustan, où son naturel doux, fidèle et docile, lui donne tous les Hindous pour amis, et lui permet de s'apprivoiser aisément.

Quand il jouit de sa liberté, il habite la cime des arbres. Son nid est construit de brins d'herbe, qu'il tresse en tissu très serré, et affecte la forme d'une petite bouteille. Il le suspend à quelque branche, où il l'attache très solidement avec un cordon de la même matière que celle de son nid, et il n'y laisse qu'une très petite ouverture adroitement ménagée dans le fond.

Le nid contient presque toujours deux ou



— Tous les passants me disent que mon alcool manque d'*eau*. Dieu sait pourtant si j'en ai mis!...



UNE LETTRE DE RECOMMANDATION

Recommandation qui gagnerait peut-être à être faite de vive voix.

trois compartiments. Le peuple croit que le baya, pour éclairer sa demeure pendant la nuit, prend des vers luisants qu'il incruste dans la terre glaise, afin qu'ils ne puissent s'enfuir. Mais il est plus vraisemblable qu'il ne chasse ces insectes que pour en faire sa pâture.

Lorsqu'il s'est laissé prendre et apprivoiser, il montre beaucoup d'intelligence, et apprend aisément tout ce qu'on se donne la peine de lui enseigner.

Voici ce qu'en dit un voyageur qui eut l'occasion d'assister à différents « exercices » de l'un d'eux :

« Le baya va chercher, au signal qu'on lui fait, un morceau de papier, un ruban ou tout autre chose. Qu'on jette devant lui, dans un puits profond, un anneau, il part comme un trait, saisit l'anneau avant qu'il ne touche l'eau du puits, et revient tout joyeux l'apporter à son maître. Pour l'envoyer à une maison étrangère porter un message ou chercher une réponse, il suffit de lui montrer la maison une fois ou deux. »

Cette notice sur le baya paraît d'abord fabuleuse; mais l'authenticité des faits qu'elle renferme est connue au Bengale. Elle a été communiquée à la Société de Calcutta, par Athar Ali-Khan, de Delhi, musulman très instruit qui rapporte encore beaucoup d'autres preuves de l'étonnant instinct de ce petit animal.

***

Les grands hommes d'Amérique.

Un grand journal américain, *Le New-York Hérald*, vient d'organiser, parmi ses lecteurs, un plébiscite pour déclarer quels sont, parmi les Américains du Nord, les dix plus « grands ».

Voici quel résultat a donné cet original référendum :

Thomas H. Edison, Andrew Carnejie, J. Pierpont Morgan, John D. Rockefeller, Mark Twain, amiral Dewey, Charles W. Elliot, cardinal Gibbons, Henry Clews et Alexander Graham Bell.

Ceci n'est déjà pas mal et consacre le culte du veau d'or américain. Mais les accessits, dans ce concours, sont autrement remarquables. C'est ainsi qu'arrivent dans un bon rang :

W. F. Cody (Buffalo Bill), les boxeurs réputés Fitz-Simmons et Jeffries, et mistress Eddy, qui inventa la « christian science », et s'en fit, comme on sait, de copieuses rentes.

Wilbur et Orville Wright, les aéronautes bien connus, ne sont même pas mentionnés dans ce référendum populaire d'Outre-Atlantique. Il est vrai qu'ils n'ont pas encore, comme on dit là-bas, « fait d'argent ».

***

Facilité.

Nous attendons toujours *Chantecler!* Il est curieux d'opposer à cette interminable parturition, que les événements s'acharnent à prolonger encore, certain cas de hâtive improvisation dramatique. *La Bataille de Toulouse* fut la première pièce de Méry, représentée en 1834, sur le théâtre du Panthéon. Voici l'histoire de cette pièce, d'après Méry lui-même :

« C'était, dit-il, un jeudi de mars, je sortais, avec Victor Hugo, de la place Royale, et, sur le boulevard, nous rencontrâmes Anténor Joly et Ferdinand de Villeneuve. Ces deux messieurs demandaient un drame pour leur théâtre; et Victor Hugo leur dit en souriant : « Voilà Méry, qui vous en fera un, et qui viendra vous le lire chez moi, lundi prochain à midi. » Les deux directeurs me regardaient fixement, pour m'interroger par un silence expressif, et je leur dis que pour rien au monde je ne voudrais démentir une seule parole de notre maître Victor Hugo, et que le drame serait fait au jour désigné par le roi des poètes. »

« Le lundi, à midi, je lus mon drame de *La Bataille de Toulouse*, lequel, malgré son titre belliqueux, n'est qu'une lamentable histoire d'amour. Cette pièce eut cent représentations en deux reprises; elle a été écrite en trois jours! »

A recommander aux jeunes auteurs qui, aujourd'hui, s'y prennent à quatre pour signer un lever de rideau!

***

Brosses à dents pour bœufs et vaches.

C'est très sérieusement qu'un médecin américain de Los Angeles vient de proposer, comme mesure d'hygiène urgente, le nettoiement des dents de bœufs et de vaches. Ces ruminants n'ont pas spécialement besoin d'eau dentifrice pour eux-mêmes, mais les microbes contenus dans leurs mâchoires sont des plus dangereux et contaminent la viande et le lait.

Grâce à la précaution qu'il propose, ce savant prétend éviter des épidémies, de graves maladies, des fièvres typhoïdes entre autres.

La presse locale s'amuse beaucoup de la chose, on parle d'apprendre aux bœufs la manière de se servir d'une brosse à dents et de se gargariser!

Une campagne se fait, en Allemagne, pour remplacer le salut « à la française », qui consiste à retirer son chapeau, par le salut « à la prussienne », qui se rend en portant deux doigts de la main à hauteur des bords du chapeau.

(*Les Journaux.*)



Salut d'été! — Salut d'hiver!

Le chaume ignifugé.

Rien n'est plus poétique qu'une chaumière dans la campagne; mais une véritable chaumière doit avoir un toit de chaume, et ce mode de couverture tend à disparaître. Ce discrédit n'est pas dû à l'inconfort d'une toiture de chaume, bien au contraire, rien n'est meilleur pour empêcher le froid et l'humidité de pénétrer dans une maison; mais, malheureusement, le chaume flambe facilement, et les compagnies d'assurances se refusent à assurer les chaumières contre les incendies.

Certains artistes de tous pays ont vainement déploré l'invasion de la tuile, de l'ardoise, du ciment même, qui détruisent le pittoresque des campagnes. En Saxe, ils ont fait mieux que de protester, ils viennent de démontrer qu'après avoir subi une préparation fort peu dispendieuse, le chaume devient une matière sur laquelle le feu a peu de prise. Ces artistes ont fait construire, pour une sensationnelle expérience, une cabane de dix mètres de longueur, qu'ils ont couverte par bandes alternées de chaume ordinaire, de carton bitumé, de ciment, de tuiles, d'ardoises, et enfin de *chaume ignifugé*. Devant une commission d'hygiène, ils ont mis le feu à la baraque. Le chaume ordinaire flamba d'abord; les ardoises, les tuiles, les plaques de ciment furent trouvées en miettes sur le sol. Seul, le chaume ignifugé fut à peu près intact.

Les paysagistes peuvent se réjouir et bénir la science.

***

La revanche d'un vainqueur.

On sait à quelle poursuite acharnée, durant la célèbre guerre anglo-boer, lord Methuen, à la tête des troupes anglaises, se livra pour essayer de capturer le général orangiste De Wet. De Wet était insaisissable, et la guerre prit fin sans que lord Methuen ait pu s'emparer de son redoutable adversaire.

Or, récemment, il arriva que lord Methuen, transformé de conquérant en ambassadeur d'une entente fraternelle entre vainqueurs et vaincus, eut à se rencontrer dans une cérémonie officielle, avec son ancien ennemi, le général De Wet.

On attendait, parmi les assistants, avec une certaine émotion, cette entrevue. On fut vite rassuré.

De Wet s'avança, souriant, vers son ancien adversaire. Lord Methuen lui tendit alors une main largement ouverte, dans laquelle De Wet mit cordialement la sienne. Puis Lord Methuen, retenant la main de De Wet, lui lança cette spirituelle boutade :

— Enfin, général, je vous tiens!...



MODERNISONS

— A la place de « cheval », mettez-moi donc HP, ça sera plus moderne!



— Vous n'êtes vraiment pas charitables; vous voyez que ce pauvre hère va s'affaler sur un banc, au lieu de le regarder vous pourriez bien lui dire de faire attention à la peinture.



A LA BUVETTE DE LA CHAMBRE

— On parle de le nommer sous-secrétaire d'Etat. Mais quelle est sa capacité?

— Il tiendrait bien vingt litres.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Parmi les différentes variétés du goyavier, la plupart originaires des Indes, des Antilles et de l'Amérique équatoriale, il en est une assez curieuse: le goyavier des chiens. Cette plante, qui vient dans la Cochinchine, n'atteint pas un mètre de haut. Son nom lui vient d'après Loureiro, de ce que les chiens sont très avides de ses fruits, qui jettent ces animaux dans une sorte d'ivresse.

— La Bourse de Paris se tint successivement dans une partie de la Bibliothèque nationale (anciennement Palais Mazarin), dans l'édifice des Petits Pères (actuellement Notre-Dame des Victoires), et au Palais-Royal. Le palais actuel de la Bourse, conçu d'après les plans de Brongniart, fut commencé en 1808, et terminé dix-neuf ans après. Il coûta près de dix millions.

— En France, à la fin du dix-huitième siècle, on comptait encore environ 150.000 serfs. Ils portaient si bien la marque de leur servitude, qu'ils n'avaient même pas de nom de famille: « Les prénoms sont bien suffisants pour cette canaille », disait le marquis de Langeron.

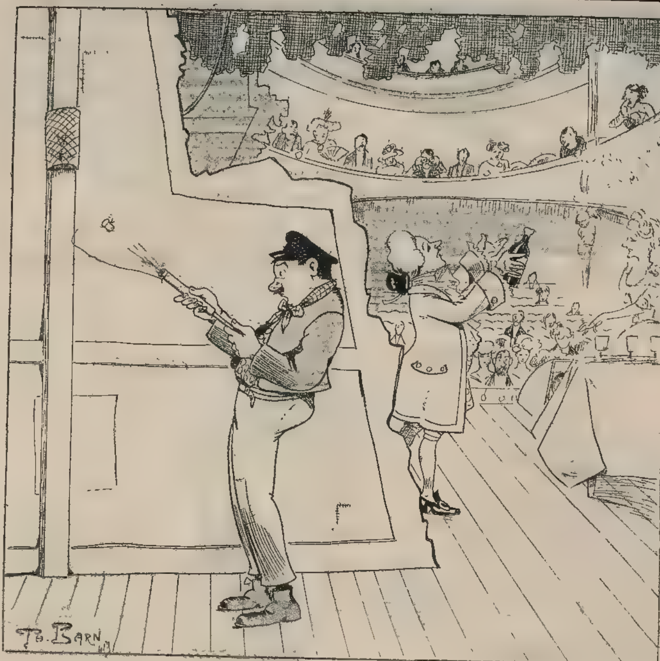
— Si la durée des éclairs est extrêmement courte, leur longueur, fort variable, est souvent très grande: on en a vu parfois qui avaient plus de douze kilomètres de long.

— Les fauves enfermés dans des ménageries, et qui sont soumis aux exercices des dompteurs, vivent généralement plus vieux que les fauves reclus derrière les grilles des muséums. C'est que les travaux auxquels ils sont soumis constituent pour eux une distraction et un stimulant salutaire.

— M. Goulvier-Gravier, un astronome, qui s'attacha spécialement à l'étude des étoiles filantes, calcula la moyenne de ces chutes météoriques, visibles dans l'espace d'une heure. Elle fut de 110 en 1848, et de 85 pendant les trois années suivantes. Toutes ces observations furent faites de minuit à une heure du matin.

— Le granit, rendu à Paris, vaut de 160 à 200 francs le mètre cube.

— La première application de la vapeur aux pompes à incendie fut faite à Philadelphie en 1858. Ces machines étaient attelées à deux chevaux comme les nôtres, et il suffisait de sept à huit minutes pour les mettre sous pression, le temps d'arriver sur les lieux du sinistre.

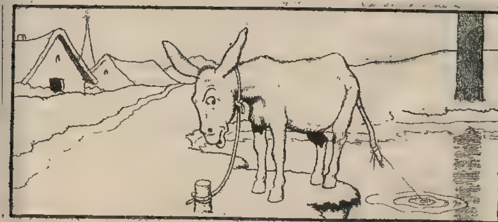


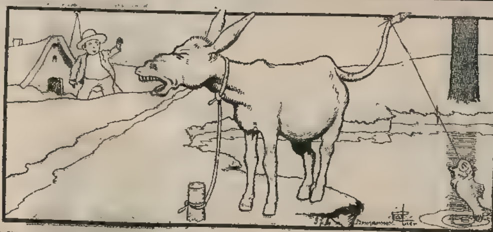
TROP TOT

L'ACTEUR (*en scène*). — Et maintenant, débouchons le champagne!

— La campagne actuelle, en faveur du reboisement de notre pays, fut déjà entreprise autrefois. On prédisait déjà à la France, défrichée à l'excès, l'état actuel de la Grèce et du littoral de l'Asie Mineure. En ces contrées, la fertilité a disparu avec la végétation devant l'activité imprévoyante des laboureurs. Trois cents ans avant notre ère, Aristote avait pronostiqué ces choses pour la Grèce.

— C'est le philosophe Flourens qui, le premier, a remarqué la loi qui lie la durée d'ossification des êtres et la durée de leur vie; elle est environ le cinquième. Ainsi, les os d'un cheval sont complètement formés à cinq ans, sa vie normale aura donc 5 fois 5 ou 25 ans de durée. Ainsi, l'éléphant, qui emploie 30 ans à construire sa carcasse osseuse, vivra 150 ans.





UN PEU D'HISTOIRE NATURELLE

— La moindre inquiétude fait braire l'âne. — Et, pour braire, l'âne lève la queue.

PETITE CORRESPONDANCE

— Ce ne peut être que pour rappeler la date événement de la République.

Hyster. — Il n'y a d'autre formalité de ce que le dépôt du titre à la préfecture.

M. A Quitte. — Hélas! Monsieur, ceux que nous connaissons sont dans le même cas.

M. Serres. — Nous avons reçu cette lettre. Ce petit jeu de société ne nous paraît pas extrêmement original, il ressemble fort à bien des distractions connues de ce genre.

Mme Massart. — Évidemment, mais vous savez, on peut dire, en pareille matière: les premiers seront les derniers, etc.



— Bobonne, je ne sais ce qui se passe, je me sens rajeuni de vingt ans... c'est comme si j'avais bu de l'eau de Jouvence, ma parole!

— Parbleu! c'est absolument tout comme : vous avez pris ce matin un verre de purgatif **RUBINAT-LLORACH**.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Suppression du délai et du droit d[e] transmission aux points de jonction Etat-Ouest.

L'Administration des Chemins de fer de l'Eta[t] a l'honneur de porter à la connaissance d[u] public les deux modifications suivantes, cons[é]quences immédiates de l'incorporation du r[é]seau de l'Ouest aux Chemins de fer de l'Eta[t].

En premier lieu, les délais (trois heures e[n] grande vitesse, vingt-quatre heures en peti[te] vitesse), que fixent les arrêtés ministérie[ls] pour la transmission des transports de tou[te] nature, passant d'un réseau sur un autre, pa[r] une gare commune, sont supprimés à tou[s] les points de jonction Ouest-Etat. Au point d[e] vue des délais, les transports empruntant le[s] deux réseaux sont donc considérés comm[e] ne parcourant qu'un seul réseau.

De même pour les expéditions transitant d'u[n] réseau à l'autre, qui acquittaient un droit d[e] transmission fixé à 0 fr. 40. Depuis le 1er ja[n]vier 1909, ce droit n'est plus perçu aux poin[ts] de transit Etat-Ouest.

Rappelons que les gares de jonction des deu[x] réseaux sont celles: d'Auneau-Ville, Chartre[s,] La Loupe, Nogent-le-Rotrou, Connerré-Beill[é,] Angers-Maître-Ecole et Nantes-Etat.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANEE

Relations entre Paris et l'Espagne

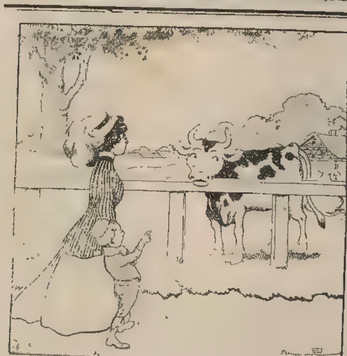
par le train de luxe

BARCELONE-EXPRESS (V.-L.-R.)

Nombre de places limité

Départ de Paris: mercredi, samedi, à 7 h. [...] soir; arrivée à Barcelone: jeudi, dimanche, [à] 2 h. 55 soir (H. E. O.); arrivée à Valenc[e] jeudi, dimanche, à 11 h. 35 soir (H. E. O.).

Départ de Valence: lundi, vendredi, [à] 7 heures matin (H. E. O.); départ de Barcelon[e] lundi, vendredi, à 3 h. 30 soir (H. E. O.); arrivée à Paris: mardi, samedi, à 10 h. 40 ma[tin]



UNE BETE PEU SOIGNEUSE

— Cette bête a une jolie robe...
— Oui, maman, mais regarde... comme elle l'a tachée!...

LA

Célèbre RUDGE-WHITWORTH

BICYCLETTE DE ROUTE "GOLDEN STANDARD"

Le TOUR du MONDE sans avarie, sans panne, sans autre usure que l'amincissement rationnel des pneus.

LA PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

C'est à la première Usine du monde que nous avons demandé sa dernière création — ce qu'elle fait de mieux — pour l'offrir dans des conditions inconnues jusqu'ici, aux connaisseurs et aux amateurs d'élite. La célèbre **RUDGE-WHITWORTH** *"GOLDEN STANDARD" est la plus luxueuse, la plus légère et la plus solide des bicyclettes exécutées pour la route. Son prix (avec roue libre, freins sur jante, garde-boue démontables, etc.) n'est que de* **279 francs** *payables à raison de* **9 fr. par mois**, *sa fabrication est impeccable et la valeur de sa marque prime sur le marché continental.*

D'une incomparable perfection, elle comporte tous les avantages connus ainsi qu'en atteste la description ci-dessous.

Enfin, les garanties que nous offrons sont uniques : **deux années** *pour tous les roulements de la bicyclette, son cadre et ses autres parties métalliques (selle, chaîne et ressorts garantis* **une année**). *Et pendant ces délais nous remplaçons toutes pièces défectueuses qui nous seraient retournées e colis postal en rappelant le numéro matricule de la machine.*

La célèbre **RUDGE-WHITWORTH** *"GOLDEN STANDARD" est plus merveilleuse des machines pour la route.*

Nous en donnons la **GARANTIE ABSOLUE.**

RUDGE-WHITWORTH COVENTRY

31 MOIS de CRÉDIT

Prière d'indiquer si on désire un grand, un moyen ou un petit cadre.

9 FRANCS PAR MOIS

Faculté de retour en cas de non convenance.

EMBALLAGE GRATIS

Rien à payer d'avance.

Tous les Renseignements techniques, Dessins et Descriptions sont envoyés GRATUITEMENT.

DESCRIPTION. — Cadre d'acier fin, arrière avec entretoises. — **Fourche** en tubes D renforcés. d'une rigidité et d'une indéformabilité absolues. — **Roues** de 70 c/m, **ROUE LIBRE,** encliquetage silencieux, double roulement à billes.— **Jantes** en acier nickel anglais inoxydable, centrées mathématiquement. — **Moyeux** d'une rigidité absolue. — **Rayons** tangents. — **Pneumatiques** à talons qualité supérieure. — **Pédalier** sans clavettes, à pignon instantanément détachable. — **Pédales** à scies. — **Manivelles** en acier forgé à section rectangulaire de résistance absolue. **Deux Freins** à leviers articulés avant et arrière sur jantes.— **Guidon** au choix. — **Garde-boue** perfectionnés démontables par simple pression. Pompe de cadre puissante.— **Sacoche** garnie de tous accessoires.— Selle extra de route —**Email** noir.—Poids: 12 k. 800 environ tout équipée.

NOTA. — Nos Machines sont livrées, indifféremment, avec grand cadre pour entrejambe de 82 à 96 c/m, cadre moyen pour entrejambe de 77 à 90 c/m ou petit cadre pour entrejambe de 72 à 85 centimètres. — Prière à nos souscripteurs de bien vouloir nous indiquer le cadre qu'ils désirent. Sauf avis contraire, nous les livrons avec **guidon relevé et multiplication** 5m50 qui sont usuellement adoptés. — La même Bicyclette, modèle pour dame, **20 fr.** en plus.

1 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je, soussigné, déclare acheter à MM. **J. GIRARD & Cie**, *à* **Paris**, *la Bicyclet* **Rudge-Whitworth "Golden Standard"**, *comme détails ci-dessus, aux conditio énoncées, c'est-à-dire* **9 francs** *après réception et paiements mensuels de* **9 francs** *jusq complète liquidation de la somme de* **279 francs**, *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prénoms ....

SIGNATURE

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare de chemin de fer ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BOIT

46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris.(Ateliers de Clichy). *Le Gérant:* A. RICHARD.

15e ANNEE — No 20. 10 Centimes. 16 Mai 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA FILLE DE LARFOUILLAT EST FIANCÉE, par Georges OMRY.



— Dis donc Célestine, si je mettais ta belle épingle à cheveux dans le ragoût, pour bien faire accroire à ton fiancé que c'est toi qui as fait la cuisine.

LES GRELOTS

Tous les métiers ont leur morte saison, le journalisme comme les autres, aussi lorsque par hasard il n'y a aucun crime passionnel, aucune catastrophe de chemin de fer (cas extrêmement rare), que nulle guerre n'est à prévoir et que les Chambres sont en vacances, faut-il trouver quand même quelque chose. C'est alors que le rédacteur en chef songe qu'en dehors de tous les maux que déchaînent la férocité ou l'imprévoyance des hommes, il existe des infortunes à soulager, des vertus à faire connaître, ou simplement des tares sociales à étudier.

C'est à la suite de réflexions semblables et autres, que le rédacteur en chef du *Pingouin* fit appeler, dans son bureau, Claude Magnard, le fameux reporter et lui demanda :

— Eh bien! toujours rien?

— Rien! Les lignes téléphoniques restent muettes et le récepteur de télégraphie sans fil immobile; comme sœur Anne sur sa tour, l'antenne du poste aérien ne voit rien venir, elle tend vainement son bras vers l'horizon, mais rien ne se passe aujourd'hui dans le monde.

— Si nous demandions un article à Guillaume?

— Depuis ses dernières histoires, il a renoncé au journalisme.

— Si nous annoncions qu'on va jouer *Chantecler?*

— On ne nous croirait pas!

— C'est vrai! Mais que dire alors?...

— J'ai une idée! Le célèbre médecin aliéniste Belgoulette vient de publier un volume sur les fous. Je ne connais pas du tout cet éminent praticien, mais on le dit très accueillant. Je vais l'interviewer dans la maison de santé qu'il dirige, et je vous apporterai ensuite un article sensationnel sur la *Folie et les Fous!*

— Bravo!

* * *

Quelques secondes plus tard, une auto rapide entraînait Claude Magnard hors de la capitale. Après une course vertigineuse à travers la banlieue parisienne, la voiture s'arrêtait, haletante, ronflante et trépidante, à la porte de la coquette villa qu'était la maison de santé pour personnes riches du docteur Belgoulette.

Un domestique introduisit le reporter et le pria d'attendre dans un salon de lecture richement meublé. Magnard s'y trouvait à peine installé qu'une porte s'ouvrit et un vieux Monsieur correct m[illegible] sanglé dans une redingote, portant une rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière, se dirigea, la main tendue, le sourire aux lèvres, vers le journaliste qui, enchanté de cet accueil cordial, se leva en demandant :



En effet, la porte s'ouvrit de nouveau et un homme malingre apparut sur le seuil.

— Le docteur Belgoulette, sans doute?

— Lui-même! En quoi puis-je vous être agréable?

— Voilà, je prépare un travail sur les fous.

— Ah! Ah! très intéressant! Et vous venez vous documenter?

— Justement! j'ai lu votre livre avec beaucoup d'intérêt, et je sais que vous avez fait sur vos pensionnaires des observations très curieuses!

— Évidemment, Monsieur, évidemment!... les fous ne sont pas ce qu'on pense communément. Ce sont simplement des gens qui ont une autre conception de la vie; souvent plus fantaisiste, plus originale, plus gaie que le commun des mortels. Seulement, voilà, la foule ne les comprend pas. A proprement parler, il n'y a pas de fous, entendez-vous bien, il n'y a que des méconnus, des incompris!

— C'est très vrai, cher maître, votre raisonnement est extrêmement juste. Voulez vous me permettre de prendre des notes?

— Mais faites donc! Ne vous gênez pas. Je continue : Comment peut-on conclure qu'un homme est fou? Par critérium! Ce critérium c'est le moyen de la mentalité humaine. Or de quel droit tenons-nous pour fou un homme dont l'esprit cesse de raisonner de la même manière que le nôtre? Ceci est tellement vrai qu'au moyen âge les savants passaient pour des insensés, parce que la foule ne les comprenait pas. La mesure pour jauger leur intelligence n'existait pas!

— Puissamment raisonné, cher maître, s'exclama admirativement Magnard; mais serait-ce abuser de votre complaisance, si je vous demandais à voir quelques-uns de vos pensionnaires?

— Pas du tout! Tenez, j'ai justement ici un cas très amusant et extrêmement rare, le « sositisme », si j'ose lancer ce néologisme. C'est un pauvre garçon qui m'a connu autrefois et qui s'imagine être moi-même... Tenez, justement le voilà!

En effet, la porte s'ouvrit de nouveau et un homme malingre, affublé d'un trop vaste tablier blanc, apparut sur le seuil. Cet étrange et falot personnage portait d'énormes bésicles derrière lesquelles il roulait de gros yeux ronds perpétuellement en mouvement. Il avait de plus un tic qui lui secouait la face à intervalle régulier.

Lorsqu'il vit le visiteur en conversation avec le docteur, il leva les bras au ciel dans un grand geste de désolation et s'écria :

— Ah! Monsieur, on vient seulement de me remettre votre carte; mais permettez moi, tout d'abord de faire rentrer M. Barty dans sa chambre. Son gardien est vraiment d'une négligence inqualifiable, il ne le surveille pas assez.

— Là, qu'est-ce que je vous disais, Monsieur le journaliste? Il croit que c'est lui le docteur et que c'est moi le fou! N'est-ce pas que la chose est divertissante?

Magnard regarda alternativement ses deux interlocuteurs. Quel était le véritable fou? Quel était réellement le docteur? Ses idées s'embrouillaient.

— Je vous laisse seul un instant avec lui, reprit, bas à l'oreille du reporter, l'homme à la redingote. Il n'est pas méchant. D'ailleurs, s'il lui prenait une crise, vous n'auriez qu'à appuyer sur le bouton électrique à droite de la cheminée.

— C'est compris! A tout à l'heure!

Seul avec l'homme au tablier, Magnard fut un instant décontenancé. Il cherchait à lier adroitement la conversation, mais son compagnon le tira d'embarras en s'écriant à brûle-pourpoint.

— Oui, Monsieur, c'est moi le docteur Belgoulette, tout ce qu'il y a de plus moi! Le malheureux que vous venez de voir a la folie de se croire le directeur de la maison. C'est un ancien magistrat sur qui je me livre à des expériences extraordinaires...

— Ah! Ah! Espérez-vous le guérir?

— Oui! Je le laisse chaque jour plusieurs heures dans une chambre où tous les objets



Ces lobes avaient perdu leurs facultés réceptrices. Aujourd'hui ell s renaissent, monsieur, elles renaissent!...

et la lumière sont d'une couleur identique. C'est comme un bain de couleur. Il est ainsi passé par le bleu, par le rouge, par le vert, aujourd'hui ce sera l'orangé. En même temps, je lui fais entendre une musique qui est l'équivalent physique de la couleur dans laquelle il est, pour ainsi dire, immergé...

— Pauvre homme pensa Magnard, quelle singulière aberration! Non seulement il ne se croit pas fou, mais encore il s'imagine être apte à guérir les autres.

— Croyez-vous vraiment à l'efficacité de votre système? continua-t-il tout haut.

— Pouvez-vous en douter? J'ai des preuves concluantes, entendez-vous bien, concluantes! J'ai photographié, avant de commencer le traitement, les lobes du cerveau de mon patient par un procédé qui m'est personnel et qui dérive des rayons X. Ces lobes avaient perdu leurs facultés réceptrices. Aujourd'hui elles renaissent, Monsieur! Elles renaissent!...

En prononçant ces paroles, l'homme au tablier élevait graduellement la voix et faisait des gestes désordonnés. Il marcha sur Magnard roulant des yeux terribles.

Effrayé, le journaliste recula d'un bond:

— Ça y est, songea-t-il, voilà sa crise qui va le prendre!

Et il s'approcha doucement de la cheminée, les mains derrière le dos, sans affectation, jusqu'à ce qu'il put appuyer discrètement sur le bouton électrique.

Un domestique apparut aussitôt.

Magnard, d'un geste du pouce et d'un clin d'œil, lui désigna l'homme au tablier:

— Vite, emmenez-le, ça va le prendre!...

La physionomie du larbin exprima un indicible étonnement:

— Comment « ça va le prendre »? Mais c'est au docteur Belgoulette lui-même que vous avez l'honneur de parler!

Cette fois, Magnard n'en voulut point entendre davantage. C'était une singulière maison que celle-ci, où les fous seuls prononçaient des paroles sensées et où les autres tenaient d'incohérents discours. Le reporter s'enfuit sans demander son reste et, tandis que l'auto démarrait en troisième vitesse, il songeait avec mélancolie:

— Bien malin celui qui, parmi les hommes, saura distinguer les véritable fous

Georges LE MARDELEY.

Pêle-Mêle Causette

M. Claude Farrère a écrit, sous le titre: *La Bataille*, un livre tout à fait remarquable.

Il y peint avec une saisissante vérité et une sincérité évidente, le caractère du peuple japonais.

Roman par la forme, cet ouvrage est, par le fond, une véritable étude ethnologique.

On en retire plus que le délassement passager d'une fiction romanesque.

L'auteur a voulu nous montrer de quelle pâte est pétri ce peuple de petits hommes à face jaunâtre, si énigmatique pour nous autres Européens.

Ce n'était certes pas une tâche aisée que de nous faire pénétrer dans l'intimité profonde de l'âme japonaise, si complexe et si différente de la nôtre.

M. Farrère a atteint pleinement son but, et son œuvre mérite d'être commentée par toute la race blanche.

En la lisant, on comprend que le colosse russe se soit montré impuissant à lutter contre ces pygmées, et l'on entrevoit de nouveaux travaux d'Hercule accomplis par ces nains et dirigés vraisemblablement contre les blancs.

Un sentiment unique semble planer au-dessus de tout ce peuple: le patriotisme, mais un patriotisme poussé à son paroxysme et soutenu par une volonté implacable; un patriotisme capable d'une abnégation complète de soi-même.

Le corollaire de cette passion dominante est la haine de l'étranger, une haine asiatique, irréductible, mais silencieuse, dissimulée sous des dehors aimables, sous des flatteries.

Le jour où cette haine peut s'assouvir, elle éclate, terrible, comme on a pu s'en convaincre par la guerre russo-japonaise.

On voit, dans le livre de M. Claude Farrère, avec quel patient entêtement, et au prix de quels sacrifices, non seulement d'or, mais même d'amour-propre et de dignité, le Japonais marche vers son but. Ce but, c'est l'anéantissement du blanc, et le triomphe de l'homme jaune.

Il fait bonne figure à l'étranger pour acquérir ses connaissances, pour apprendre à se forger des armes aussi perfectionnées que les siennes et se préparer ainsi au grand jour où tous les jaunes d'Asie se soulèveront à sa voix contre la race abhorrée, le blanc.

Pendant que ces événements se dessinent à l'horizon, que font l'Europe et les Etats-Unis?

Ils s'énervent dans d'étroites querelles de voisinage, ils s'absorbent dans des rivalités futiles et laissent s'accomplir leurs destinées sans chercher à les diriger.

Les Américains ne se sont-ils pas réjouis ouvertement de la défaite des Russes? Bientôt, ils seront eux-mêmes aux prises avec le Japon et ce seront les autres nations blanches qui applaudiront à leurs tribulations, oubliant qu'un jour leur tour viendra également.

Une limitation universelle des armements, possible encore aujourd'hui, pourrait dissiper les nuages qui s'amoncellent du côté de l'Extrême-Orient.

Mais il existe entre les blancs trop de jalousies et surtout de malentendus pour que pareille mesure puisse se réaliser.

Si mon pessimisme vous fait sourire, lisez le livre de M. Claude Farrère. Je doute que vous en tiriez des conclusions rassurantes pour notre vieille Europe.

Fred ISLY.



LA PROBITE DU DECORE

— Oui, ma chère... mon mari se croit obligé de s'occuper de culture depuis qu'il a obtenu le Mérite agricole!

MOYEN SUR

Un plaisantin écrivit dernièrement au directeur du *Pêle-Mêle*, pour lui demander de lui indiquer un moyen d'empêcher les saignements de nez.

— Le meilleur moyen d'empêcher les saignements de nez, lui fut-il répondu, c'est de ne jamais le fourrer dans les affaires des autres.

LETTRE DE FIL EN QUATRE A SON DOCTEUR

Vous m'avez conseillé, cher docteur, de me livrer aux sports. Vous savez que je n'ai jamais eu de goût pour les exercices violents. Je suis un pacifique, un fervent des plaisirs calmes, tels que la musique. Néanmoins, j'ai voulu suivre vos conseils.



Le tir aux pigeons m'a tout d'abord tenté. Mais ce sport ne m'ayant pas réussi...



...J'ai essayé de la chasse à courre. N'y trouvant cependant pas grand agrément...



...j'ai goûté de la natation, sans grand succès. du reste, et je l'ai abandonnée pour le...



...footing. Mais je me suis vite aperçu que je n'était pas né pour un sport aussi fatigant.



...alors j'ai voulu me livrer à la boxe. Je n'ai trouvé à ce passe-temps que peu de charmes.



Le foot-ball rugby, ne m'ayant pas mieux réussi que les autres exercices physiques, je suis revenu à mes goûts naturels, et j'ai tout lâché pour le violon.

Un Homme franc

Un acteur chantait, d'une voix mal assurée, dans un opéra intitulé *Coronis*, un couplet qui commençait par ces mots: *Je viens.*

Ne se souvenant plus de la suite, il répétait son: *Je viens.* Mais un farceur du parterre l'interrompit en disant:

— Du cabaret.

— Ma foi, oui, riposta naïvement le chanteur.

Et la salle applaudit à cette boutade.

* * *

L'homme mécontent de son sort

Le comte Léon Tolstoï, le grand romancier russe, n'a pas écrit seulement des romans sociaux, comme *Résurrection*; il est aussi l'auteur de fables en prose fort goûtées en Russie.

Nous extrayons de cette série très curieuse, la légende suivante, intitulée: *L'Homme mécontent de son sort*:

« Un homme, mécontent de son sort, se plaignait de Dieu:

« — Le bon Dieu, disait-il, envoie aux autres hommes les richesses, et à moi, il ne donne rien. Comment puis-je débuter dans la vie, ne possédant rien?

« Un vieillard entendit ces paroles et lui dit:

— Es-tu aussi pauvre que tu crois?

« Il prit alors la main droite de l'homme et lui demanda:

« — Voudrais-tu te laisser couper cette main pour mille roubles?

« — Non, je ne le voudrais, certes, pas.

« — Et la main gauche?

« Celle-là non plus.

« — Et consentirais-tu à devenir aveugle pour dix mille roubles?

« — Que Dieu m'en préserve! Je ne voudrais pas donner un œil pour la plus forte somme.

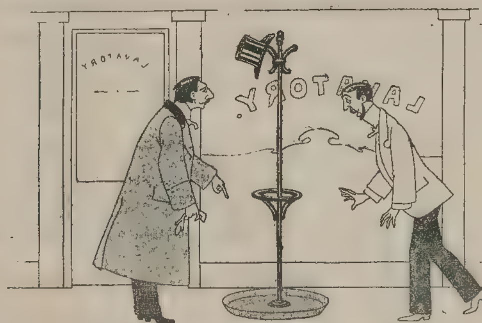
« — Vois, ajouta le vieillard, quelles richesses Dieu te donne, et cependant tu te plains! »

* * *

Propos d'audience

LE PRÉSIDENT. — Témoin, dites-nous ce que vous pensez du caractère de l'inculpé?

LE TÉMOIN. — Monsieur le Président, cet homme-là, voyez-vous, c'est un de ces individus qui n'osent vous regarder en face que lorsque vous avez le dos tourné!



— Vous avez laissé emporter mon parapluie, tant pis pour vous, je n'ai pas envie de mouiller...



...mon chapeau neuf!

Courrier Pêle-Mêle

« Ortografe »

Monsieur le Directeur,

M. Ad. Ruelle (voir *Pêle-Mêle* du 4 avril) souffre de voir que je suis « très tranquillement occupé à réformer l'orthographe », alors qu'il y a, paraît-il, bien d'autres besognes beaucoup plus urgentes à accomplir. Mais ces besognes, auxquelles je ne doute pas que M. Ad. Ruelle n'emploie le meilleur de son temps, l'empêchent-elles lui-même de se procurer d'honnêtes distractions, celle de lire le *Pêle-Mêle*, par exemple?

Si donc, je me distrais en cherchant à réformer l'orthographe, où est le mal? D'ailleurs, est-ce simplement une distraction innocente? Ne serait-ce rien que de faciliter l'étude de notre langue à nos enfants, surtout à ceux qui ne peuvent rester qu'un temps très limité sur les bancs de l'école? Ne serait-ce rien que de la faciliter aux étrangers, et par là, d'accroître notre influence sur le monde civilisé?

Envisagée de la sorte, la question de l'orthographe n'est plus un simple amusement bon pour les pédants, c'est une question sociale.

Ainsi l'entendent les hommes de haute valeur qui l'étudient et s'efforcent de lui donner une solution. Ainsi l'entend, avant tous les autres, Jean S. Barès, le directeur du *Réformiste*, journal en « ortografe » simplifiée, dont il lança le premier numéro dès janvier 1897, ne marchandant, depuis ce jour, ni son temps, ni sa peine, ni son argent, pour assurer le triomphe de son idée.

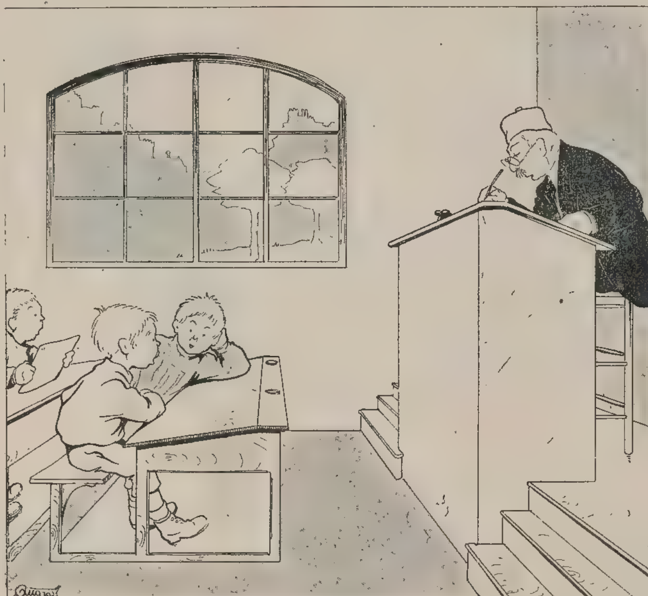
Au reste, le mouvement en faveur de la réforme, avait commencé avant Barès. Dès 1889, Louis Havet, professeur au Collège de France, adressait à l'Académie française une pétition appuyée de plus de 7.000 signatures, pour demander la simplification. Ce serait abuser de l'aimable hospitalité du *Pêle-Mêle* que de tracer ici, même à grands traits, l'histoire de la lutte, car c'en est une, qui a déjà abouti à un premier résultat en 1901, sous le ministère Leygues, et qui est sur le point d'aboutir à l'adoption par le Conseil supérieur de l'Instruction publique, d'un projet du ministre Doumergue.

Mais que M. Ad. Ruelle se rassure; il n'est nullement question, dans ce projet, de « désagréger notre orthographe ». Ce n'est pas ce résultat qu'on cherche, et ce n'est pas non plus celui qu'on obtiendra en réduisant les *th* et *ph* à *t* et à *f*.

La vérité est que la suppression de certaines lettres dans certains mots, et leur maintien dans d'autres — et je ne parle pas seulement des *h* — ont lieu actuellement sans aucune idée directrice. On veut tâcher de mettre un peu d'ordre dans ce chaos: n'est-ce pas une bonne pensée?

Recevez, etc.

Henri PEYTRAUD,
professeur agrégé au lycée d'Agen.



NOS GOSSES

LE GOSSE. — Les instituteurs, c'est des fonctionnaires, et c'est nous autres, contribuables, qui les payons! Aussi, je veux qu'ils travaillent, c'est pourquoi je fais des fautes dans mes dictées, ils sont là pour les corriger!

Questions interpêlemêlistes

Quel est le moyen simple et pratique pour stériliser les plantes et feuillages en leur conservant leur teinte et aspect naturels?
M. F. O. MERSON.

Par qui a été inventée la machine à coudre de couturière, ou du moins quand a-t-elle fait son apparition? J. de RILHAC.

LE MALIN PRECEPTEUR



LE PRÉCEPTEUR. — Nous allons profiter du beau temps pour aller faire un tour dans le parc. Vous avez vos livres pour répéter vos leçons?

TOTO (*avec une mauvaise foi insigne*). — Mais voui, M'sieu... je les ai tous.



LE PRÉCEPTEUR. — Voyons, sortez-moi votre atlas et répétons votre leçon sur l'Amérique.

TOTO. — Ah!... j'l'ai oublié.

LE PRÉCEPTEUR. — Je m'en doutais, mon ami...



...mais cela n'a pas d'importance, grâce à mes gilets du cours élémentaire, voici la carte d'Amérique, et, sous ce gilet, j'ai la table de multiplication, la chronologie des rois de France, etc., etc.

Les origines de la boxe

La boxe anglaise tend à s'acclimater en France. Et parce que ce mode de combat est nouveau chez nous, beaucoup de gens le prennent pour un sport absolument moderne.

On sait cependant que les anciens, les Grecs surtout, combattaient à coups de poing dans l'arène. Mais on refuse généralement à ces luttes primitives tout caractère scientifique. En tous cas, on oublie trop souvent d'y voir l'origine directe de la boxe moderne. Double erreur.

La Grèce connut des boxeurs aussi fameux que peuvent l'être de nos jours Corbett, Sullivan Fitz Simmons, Johnson, Tommy Bucus ou Sam Mac Vea. Ils s'appelaient Tydée, Epcios, Entellus, etc. Ils luttaient selon des règles inscrites dans des codes très sévères et souvent appliqués, car la boxe faisait partie des concours athlétiques chez les Grecs.

Si nos contemporains semblent ne pas vouloir s'en rappeler, c'est que la boxe, chez les anciens, s'appelait pugilat. Même, elle était si en honneur, qu'elle avait son dieu, auquel on sacrifiait régulièrement à Delphes, c'était Apollon.

Un profane qui entrerait, par curiosité, dans une enceinte où se dispute un « contest », serait vite écœuré par la sauvagerie de la lutte. Il n'hésiterait pas à qualifier d'invention diabolique, la boxe moderne, comme elle se pratique dans quelques ports de mer anglais.

Elle n'est pourtant qu'un jeu, auprès du pugilat grec.

Les Grecs, en effet, combattaient *poings nus*, ou le *ceste* aux poings. En combat régulier, ils ne connaissaient pas le gant, pour adoucir le choc. Le ceste, dont ils armaient leurs mains et leurs avant-bras, était fait de lanières de cuir de bœuf entourant le membre, et d'un mètre et demi de long.

On devine sans peine le douloureux effet de ces courroies sur les chairs. Cela ne parut pas encore suffisant. Un large anneau de cuir, laissant le pouce libre, vint encore alourdir le coup. Il était si redoutable, qu'on vit parfois un pugiliste arracher les entrailles de son adversaire.

Fréquemment aussi, on glissa des balles de plomb sous les bandes de cuir. Ou bien, on arma les poings d'anneaux de fer ou d'haltères fixées par des courroies. Ainsi, le pugiliste brandissait presque une massue.

Nos amateurs d'aujourd'hui, en prenant connaissance de ces détails, n'hésiteraient pas à refuser au pugilat antique le titre de « sport ». Car le sport est, par essence, un jeu.

Le pugilat aussi était un jeu. Et la preuve, c'est qu'il était soumis à des règles. Il était un peu plus brutal que notre boxe, et voilà tout. Les corps à corps y étaient interdits. Il était également interdit de se donner intentionnellement la mort. Des amendes et des pénalités très fortes tarifaient toute infraction au Code de combat.

Le pugilat, enfin, était une science à laquelle on s'initiait avec méthode. Et les Grecs, pour s'entraîner, envoyaient des coups dans des outres gonflées, qui rappellent assez curieusement le ballon moderne d'entraînement, auquel les Yankees, je crois, ont donné le nom de *punching-ball*.

Il importe ici de noter que les Grecs compliquaient souvent la boxe en l'agrémentant d'exercices de lutte. Ces deux genres de combats n'étaient pas simultanés, mais successifs. Une rencontre qui les comprenait tous les deux s'appelait le *pancrace*.

On s'entraînait à la boxe dans les gymnases et dans les *palestres*, antiques lieux de sport à ciel ouvert. Enfin, les Etrusques connurent le pugilat, comme les Grecs et les Romains, et les plus fameuses écoles furent celles d'Arcadie, de l'Elide, de Rhodes et d'Egine.

Le pugilat cessa avec la chute de l'Empire romain. Il ne semble pas qu'il ait beaucoup capté l'attention de nos ancêtres du moyen âge, sauf en Angleterre, où les paysans, et même les grands seigneurs, utilisèrent toujours la force de leurs poings.

Mais en Grande-Bretagne, c'est surtout au dix-huitième siècle que la boxe devint un sport régulier. Jack Broughton, un grand champion d'alors en formula les règles.

Cette boxe anglaise primitive se pratiquait à poings nus. Une clause terrible en aggravait les conditions: il n'y avait point de *rounds*, c'est-à-dire d'instants de combat séparés par des intervalles, et en nombre déterminé d'avance, comme cela se pratique aujourd'hui. Une rencontre prenait seulement fin quand un des matcheurs tombait à terre, décidément épuisé.

Au début du dix-neuvième siècle, apparut la boxe « sparring », où les coups furent amortis par des gants. C'est la boxe anglaise moderne.

La France ne la connaît que depuis quelques années. Un autre genre de combat, la boxe *française*, retenait nos athlètes. Elle diffère de la boxe d'Outre-Manche en ce qu'elle admet la coopération des pieds pour la distribution des coups. Imaginez un pugiliste qui ruerait comme un âne, voilà la boxe française.

Ce sport remonte au temps de la Monarchie de Juillet. On peut trouver son origine dans la *savate*, où l'on n'usait guère que de coups de pieds. Les mains servaient seulement à « donner une musette », gentillesse qui consistait à relever le nez de son adversaire.

Le *chausson*, qu'on appela aussi *jeu marseillais*, pratiqué à la même époque, favorisa encore la souplesse des jambes de nos athlètes français d'alors.

Mais la *savate* et le *chausson* n'étaient que des jeux incomplets. Ils étaient voués fatalement à la disparition, quand Charles Lacour imagina de les unir à la boxe anglaise. Ce fut là l'origine de la boxe française, dont la faveur, aujourd'hui, semble un peu diminuer.



AH! LA PAUVRE MISÈRE!

— N'oubliez pas, s'il vous plaît, un pauvre homme difforme.

— Pauvre bougre! Non seulement il est bossu, mais avec des mains pareilles, comment pourrait-il travailler!



— Tu vois, mon petit, nous rentrerons plus tôt ce soir, on a fait une bonne recette.

***

DOMPTEURS

A chaque instant, on peut lire dans les journaux, le récit d'accidents tragiques, qui viennent allonger la liste du martyrologe des belluaires.

C'est à se demander si tout dompteur n'est pas fatalement condamné d'avance à une fin tragique.

Singulière existence que celle de dompteur, où les émotions sont sans cesse renouvelées, jusqu'à l'accident final.

Il est un fait incontestable, c'est que le dompteur a toujours l'amour profond de son métier. Que la vocation soit faite d'atavisme, comme dans les générations de belluaires, qui se transmettent les traditions de père en fils; qu'elle soit spontanée, lorsqu'elle vous tient, c'est pour toujours. Une oreille arrachée, une main broyée, n'ont jamais dégoûté un dompteur de son métier.

Cette passion professionnelle, qui lui est commune, avec tous ceux qui vivent en co-



ERREUR DE MYOPE

LE MONSIEUR MYOPE. — Je me demande combien de temps encore il va garder ce journal en mains?



— Ah! ça, c'est un comble, voilà une heure et demie que j'absorbe des bocks en attendant le journal.

toyant la mort, est féconde, paraît-il en sensations d'amour-propre.

On a longtemps prétendu que les dompteurs employaient des moyens secrets pour se rendre maîtres de leurs terribles fauves.

C'est là une erreur, et qu'il faut rejeter, parce qu'elle ne tendrait qu'à discréditer une profession méritant l'admiration que l'on doit au courage.

Substances pharmaceutiques, drogues stupéfiantes, pillules déprimantes, etc..., sont autant de légendes.

On comprendra aisément que l'usage de ces traitement altérerait vite la santé des fauves, dont certains, comme les tigres royaux et les lions, valent de six à douze mille francs, à l'établissement zoologique de Hambourg.

Le métier de dompteur ne procède pas de secrets spéciaux et jalousement conservés. La principale condition est de posséder un grand sang-froid, c'est-à-dire ne jamais perdre la tête et avoir, en outre, la fixité et l'autorité du regard, en même temps que l'énergie du geste. L'écueil serait l'hésitation. Une seconde d'hésitation suffit à sa perte; de même qu'une chute dans la cage.

Il est très dangereux, pour un dompteur, d'entrer dans une cage occupée par des fauves qui ne le connaissent pas.

Cela nous rappelle le fameux pari qui fut conclu, il y a environ vingt-sept ans, entre Bidel, alors dans toute l'apogée de sa gloire, et miss Nouma Hawa, à Lyon.

Bidel devait entrer dans la cage centrale de la ménagerie Nouma Hawa, et faire travailler les fauve de sa concurrente. Le même jour, à la même heure, miss Nouma Hawa ferait de même dans la cage centrale de la ménagerie Bidel. Cet extraordinaire défi fut annulé par suite de l'intervention des autorités lyonnaises. Nul doute qu'on eut pu assister, ce jour-là, à quelque chose de tragique.

Les ménageries ne possèdent pas souvent des animaux pris adultes; c'est ainsi que la plupart des lions des ménageries ont été capturés très jeunes, et n'ont, pour ainsi dire, pas connu la vie libre du désert.

Dès qu'une lionne a eu des petits, ils lui sont enlevés et donnés à une chienne nourrice qui les allaite. Au bout de quatre ou cinq mois, ils cessent le régime lacté et sont mis en cage.

Après plusieurs générations élevées de cette façon, les lions deviennent de véritables animaux domestiques, ou peu s'en faut, et sur lesquels le dompteur, qu'ils voient quotidiennement, finit par acquérir une véritable autorité... jusqu'au jour où, sous une poussée d'atavisme, survient un accès inattendu de férocité.

En somme, la vie du dompteur ne tient qu'à un fil; pour jouer ce drame permanent, il lui faut avoir le cœur solide et ce tempérament exceptionnel qu'on appelle: *le don*.

***







L'HONNETE COMMERÇANT

— Barnabé, que tu as donc de belles billes! Je t'en avais donné de moins belles, il me semble?

— Je vais te dire, papa. J'ai troqué mes billes de verre contre celles en agathe d'un camarade, en lui faisant croire que c'étaient celles de verre qui avaient le plus de valeur, parce qu'elles étaient plus brillantes.

— C'est très bien, tu as fait là une excellente affaire!







— Eustache, où donc as-tu pêché cette belle serviette de maroquin? Je ne t'en connaissais qu'une en carton verni.

— Je vais t'expliquer, papa. Cette serviette en maroquin était celle de Dubois. Je l'ai surpris hier, en train de voler du sucre: « Si tu ne veux pas que je te dénonce, lui ai-je dit, donne-moi ta serviette en échange de la mienne. »

— Je vois que tu es un habile commerçant, continue.



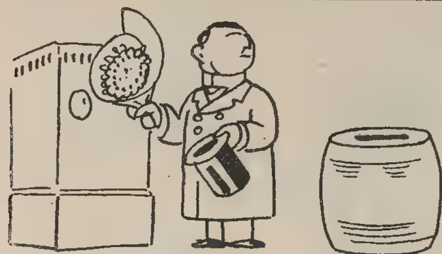




— Et toi, petit Toinet, d'où te vient ce beau chapeau de gendarme en papier d'emballage?

— Papa, je l'ai chipé dans le casier de...

— Misérable! Tu veux donc faire rougir mes cheveux blancs!... Un voleur dans la famille! N'ai-je donc tant vécu que pour voir cette honte!

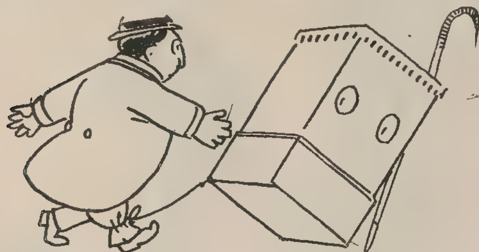




LA TIRELIRE ET LE COFFRE-FORT

Fasciné par la grosse dot, ce ne fut pas, pour la modeste tirelire vide qu'on lui offrait en mariage que se décida le brillant Arthur. Ses inclinations le poussèrent plutôt vers un coffre-fort, auquel il fut présenté.

Et ce fut le coffre-fort qu'il épousa en un jour d'allégresse. Quelle joie pour lui, et pour ses bons parents qui voyaient enfin se réaliser l'hymen doré et la brillante union qu'ils avaient rêvés pour leur fils.



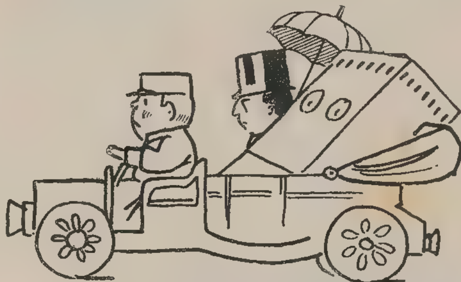
Voilà donc Arthur marié avec le coffre-fort. Ils partent en voyage de noces. Arthur aurait voulu voir l'Espagne. Mais le coffre-fort voulait voir la Suisse, ils allèrent donc en Suisse. Le coffre-fort a le droit de commander, peut-être!!!



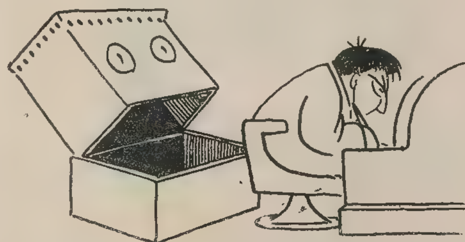
Habiter ce petit appartement de trois mille francs!!! Non, mon cher Arthur, le coffre-fort est accoutumé au luxe, il faut bon gré, mal gré, que tu puisses lui offrir le petit hôtel auquel sa situation mondaine lui donne le droit de prétendre.



Encore des chapeaux! Comment, encore? Ah! ça, est-ce ce que tu vois le coffre-fort faisant son hiver avec deux chapeaux à 4 fr. 80, accompagnés de robes faites à la journée? Pour qui donc la rue de la Paix a-t-elle été créée, sinon pour les coffres-forts?



Il faut offrir au coffre-fort chevaux, voitures, automobiles. Non, mais le voyez-vous prendre un vulgaire taxi-auto. Pour qui donc le prenez-vous? Arthur, payez, mon ami, payez, vous êtes le mari du coffre-fort!



Passe tes jours à chercher des combinaisons qui t'enrichiront, Arthur, et si tes jours ne suffisent pas, le coffre-fort saura bien te contraindre à y joindre tes nuits. Cherche la combinaison géniale qui te rendra milliardaire esquinte-toi, crève-toi, le coffre-fort à beau être vide, il ne saurait davantage se passer de diamants et de fourrures.



Tu te diras parfois que la tirelire vide aurait été pour toi la bonne compagne aimante et dévouée qui aurait partagé tes travaux, qui n'aurait pas voulu que tu puisses payer de ta santé un luxe dont elle n'aurait su que faire, qui se serait doucement remplie de gros sous en te faisant une existence calme et modeste. Mais tu as voulu le coffre-fort, et si c'était à recommencer, n'est-ce pas, Arthur?... tu prendrais encore le coffre-fort.

Un régime...

M. Bongogo, la serviette au menton, le couteau de table en main, s'apprête à entamer la robe virginale d'un œuf à la coque, prémices de son déjeuner.

La Bonne (*entrant*). — Monsieur, c'est un monsieur qui veut à toutes forces voir Monsieur.

M. Bongogo. — Vous voyez bien que je suis à table.

La Bonne. — Je lui ai dit, mais il ne veut rien entendre; il dit, comme ça, qu'il vient de la part de M. Bondos, votre ami, et que...

M. Bagout (l'intrus en question, apparaissant à la porte de la salle à manger, le sac à *main* de l'une et le chapeau de l'autre; souriant et verbeux). — Veuillez m'excuser, cher monsieur, de venir ainsi troubler votre repas, l'amitié seule...

M. Bongogo. — Mais, monsieur, je ne crois pas avoir eu l'avantage...

M. Bagout (*toujours souriant*). — L'amitié qui nous lie l'un et l'autre à cet excellent ami Bondos. Elle me fera pardonner, j'espère, mon indiscrétion? C'est, d'ailleurs, sur les pressantes instances de ce brave Bondos, que je me suis décidé... mais continuez votre repas.

M. Bongogo (*résigné*). — Enfin. Puisque vous le voulez, je vais...

(Le bruit du couteau de table, frappant la coque de l'œuf à petits coups réguliers, achève la phrase.)

M. Bagout. — Ce sont des œufs à la coque, n'est-ce pas, que vous avez là?

M. Bongogo. — Des œufs à la coque, oui, Monsieur.

M. Bagout (*l'air soucieux*). — Hum! Hum!...

M. Bongogo. — Plaît-il?

M. Bagout. — Oh! rien... Ce sont ces œufs... Des œufs, même à la coque, hum!... Ne savez-vous pas qu'ils peuvent contenir de la « nervine »?

M. Bongogo (*préparant une mouillette*). — De la?

M. Bagout. — De la « nervine »... un poison du système nerveux.

M. Bongogo (*la mouillette levée*). — Vous croyez?

M. Bagout. — J'en suis sûr. Ils contiennent généralement aussi des « toxi-albumines », par lesquels s'expliquent certains empoisonnements occasionnés par les gâteaux à la crème.

M. Bongogo (*reposant sa mouillette*). — Diable!

M. Bagout. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

M. Bongogo (*repoussant son assiette et sonnant*). — Je vais laisser ces œufs. (*A la bonne apparue*) Marie, vous me donnerez autre chose. Qu'y a-t-il ensuite pour le déjeuner de ce matin?

La Bonne. — Du poisson d'abord, Monsieur...

M. Bagout. — Du poisson? Ne savez-vous pas que le poisson donne l'eczéma? Et que toutes les peuplades ichtyophages ont la lèpre?

M. Bongogo. — Sapristi! J'ignorais... Alors, Marie, vous ne me donnerez pas de poisson. Qu'y a-t-il après?

La Bonne. — Mais, Monsieur, du rôti!

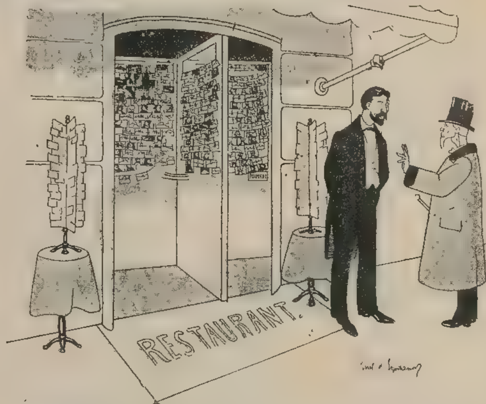
M. Bagout. — Du rôti? C'est-à-dire de la viande. Et qui vous garantit qu'elle n'est pas trichinée?



LIEU D'ASILE

Le chien est l'ami de l'homme.

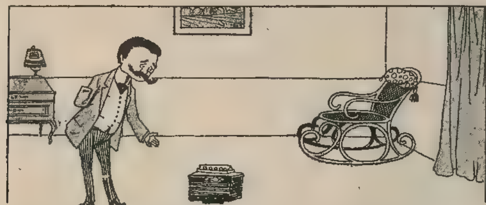




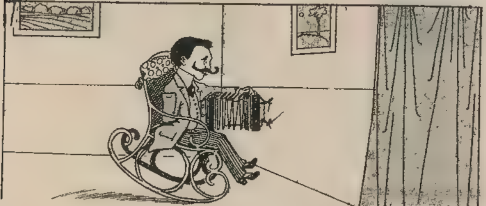
LA DIFFICULTÉ TOURNÉE

Monsieur Lépine a condamné les portes tournantes des cafés et autres lieux publics, à cause de l'empêchement de sortir en cas de panique.

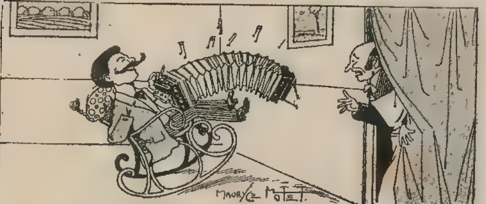
— Eh bien! vous n'avez pas obéi à ma circulaire?
— Ce n'est plus une porte, Monsieur le Préfet, j'ai ajouté à mon commerce celui des cartes postales, c'est un tourniquet à cartes postales.



M. Tacot, ayant perdu un bras dans un accident d'automobile, a passé son temps de convalescence à faire les concours du *Pêle-Mêle*, et le sort lui a envoyé un superbe accordéon comme récompense.



M. Tacot, qui n'est jamais embarrassé, et qui est un peu musicien, a assujetti son instrument au mur et, à l'aide de son rocking-chair...



...il peut le déployer comme il sied, et jouer les plus jolis morceaux de son répertoire.



CURES

— Est-ce que votre docteur vous enverra à la mer ou aux eaux, cette année?
— Oh! nulle part... notre fille est fiancée depuis trois mois.

M. Bongogo (*souriant, un peu sceptique*). — Oh! vous exagérez... Il y a l'Inspection sanitaire...

M. Bagout. — L'Inspection sanitaire n'empêchera jamais une viande, quelle qu'elle soit, de contenir des ptomaïnes. Et, d'ailleurs, en plus de cela, la viande n'engendre-t-elle pas toujours, finalement, au moins la gastrite?

M. Bongogo. — Mais alors?

La Bonne. — Il ne reste que les légumes!

M. Bagout. — Les légumes? D'où viennent-ils ces légumes?

La Bonne. — De chez le fruitier.

M. Bagout. — J'entends. Mais qui vous dit qu'ils n'ont pas été arrosés avec des eaux d'égoût ou autres liquides plus malpropres encore? En mangeant des légumes, vous risquez, monsieur, la dyssenterie, l'entérocolite, la fièvre typhoïde et même le choléra!

La Bonne (*légèrement ironique*). — Alors, Monsieur n'a plus qu'à manger du fromage et du pain, il n'y a pas autre chose!

M. Bagout. — Du fromage? Malheureuse! mais ce fromage a peut-être été fabriqué avec le lait d'une vache tuberculeuse!

M. Bongogo (*impressionné, se tournant vers sa bonne*). — En effet!

M. Bagout. — Et le pain! (*A la bonne*) Ce pain, dont vous parlez; êtes-vous sûre, d'abord, qu'il a bien été fabriqué avec de l'eau bouillie?

La Bonne. — Ma foi, je n'en sais rien.

M. Bagout. — Hein! vous voyez? Vous n'en savez rien. En plus de cela, la farine a pu être falsifiée; le pétrin était, sans doute, malpropre, et qui sait, le boulanger phtisique?

M. Bongogo (*timidement*). — Oh!

M. Bagout (*avec autorité*). — Oh!... Mais passons... Et les résidus acides de la fermentation du pain, qu'en faites-vous?

M. Bongogo (*à sa bonne*). — C'est vrai!

La Bonne. — Alors, il n'y a plus qu'à se laisser mourir de faim?

M. Bagout (*se levant*). — Se laisser mourir de faim? Qui vous parle de se laisser mourir de faim? (*A. M. Bongogo*) Non, Monsieur, il n'y a pas à se laisser mourir de faim! Il y a à manger, manger beaucoup, uniquement et à l'exclusion de tout... (*Brandissant une boîte supérieurement étiquetée, qu'il vient d'extraire de son sac à main*) l'excellent produit de la maison « Charles Hattant et Cie » (*en une courbette*) pour laquelle, monsieur, j'ai l'honneur de vous faire mes offres de service! (*Avec un ton de bonisseur*) Le « Phosphato-Carbone-Abuminoïdo! » aliment complet Entièrement assimilable et préparé selon les règles de l'hygiène la plus stricte! Solide ou liquide, au gré du client. Livré en boîtes ou en flacons. Hygiène et sécurité! Agréable au goût! Convenant à tous! 18,85 la boîte pour quatre repas. Réduction sur la quantité.

Et ayant pris une bonne commande, Bagout s'en fut déjeuner copieusement dans un restaurant du boulevard. André Falta.

Suif impérial

Le tsar Alexandre III, père de Nicolas II, pria un jour un officier du Palais d'hiver de lui communiquer le relevé de ses dépenses personnelles, ainsi que celles de la cour de Pétersbourg.

Il examina attentivement les chiffres, et ne fut pas peu surpris en découvrant cette rubrique originale: Suif pour l'année: 33.000 francs.

— Ah! ça, s'écria-t-il, on se moque de moi! Bien que je règne sur le pays des Cosaques, lesquels sont réputés grands mangeurs de chandelle, il est impossible que j'aie consommé, en un an, une quantité aussi exhorbitante de suif.

Il demanda des explications. Personne ne put lui en donner: ni officiers, ni intendants ne savaient à quel usage avait pu être affectée cette montagne de suif.

Le tsar, voulant en avoir le cœur net, se fit apporter les comptes des exercices précédents. Il remarqua alors avec stupéfaction que le même compte existait depuis des temps très lointains, mais allait en décroissant au fur et à mesure qu'on remontait les années. Il arriva enfin à l'origine de cette dépense; elle portait cette date: 1813.

Et voici comment elle avait été inscrite sur les registres impériaux: Un jour, le tsar Alexandre Ier, revenant de la chasse, les pieds gonflés et meurtris par une longue marche, voulut user d'un remède populaire pour panser ses plaies. Il se fit apporter une demi-livre de suif, et, durant plusieurs jours, en enduisit ses pieds. La somme minime — quelques kopecks — que représentait l'achat de ce suif, fut portée sur les livres par un majordome consciencieux.

Ses successeurs la reportèrent en l'augmentant; bientôt, les kopecks se changèrent en roubles, et, de majorations en majorations, elle était arrivée à la somme fantastique découverte par le petit-fils d'Alexandre Ier.

***

Rue de Vaugirard, sur l'échoppe d'un cordonnier:

*
* *

Pour cause d'agrandissement, le magasin de cordonnerie sera transféré, à partir du 15 avril prochain, même maison, en face. »



REPETITION DE « CHANTECLER » A LANDERNEAU

Le Régisseur. — Mais pourquoi regardez-vous toujours en l'air?
Le Coq. — C'est pour voir si ma femme est au poulailler.



LA GAFFE

Le Malade. — Comme vous êtes en retard, docteur!
Le Docteur. — C'est à cause de mes douleurs qui m'empêchent de marcher! Mais dites-moi ce que vous avez pour que je vous guérisse bien vite?
Le Malade. — Hélas! Des douleurs, docteur! Des douleurs!

DE NOS LECTEURS

Aux oiseaux dociles.

Aux gens assis sur la terrasse des cafés et qui rêvent, certains *camelots*, reconnaissables à un chapeau de paille plat et à un mince bâton blanc garni de métal, offrent, sans se lasser, dans une petite cage munie d'un petit pot, deux petits oiseaux qui ont la mine coite et charmante.

« — Achetez. disent les *camelots*, de cette voix spéciale qui doit s'apprendre en quelque Conservatoire de pure tradition, achetez, Messieurs, et Mesdames; voyez comme ces oiseaux sont gentils et bien élevés. Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on veut, ils le font!... »

En effet, mignons et délicats, les deux petits oiseaux des îles, tapis au fond de la cage, montent sur le bâton qu'on leur tend ou qu'on applique sur leurs pattes. Ils avancent ensuite le cou, avec tranquillité, vers les étrangers qui leur sourient. On sourit toujours à un oiseau, et on murmure: « Pauvre petite bête! »

Le camelot reprend:

« — Ils font tout ce qu'on veut. Jamais ils n'essayent de se sauver. C'est obéissant et c'est sage; tenez, Messieurs, Mesdames... »

Prenant dans le creux de sa main la petite bête pelotonnée, le marchand la présente, les pattes en l'air, simulant la mort.

« — Cinq francs la paire, cinq francs seulement! A qui la paire? »

Comme on tarde à répondre, il place les deux oiseaux sur son bâton, et, remplissant d'eau une soucoupe prise au hasard sur une table, il les fait boire. Les oiseaux baissent le cou à l'unisson, puis relèvent le bec, savourant une goutte, les yeux fermés.

Ceci est décisif. Toutes les femmes ont envie des pauvres petites bêtes. Les hommes marchandent un peu, afin d'avoir l'air plus Parisien:

« — Quatre francs.

« — Quatre francs cinquante, et on peut emporter la petite cage et le petit pot ».

Le camelot empoche les pièces blanches, et il s'éloigne, les mains vides, en sifflotant. Un de ses collègues le suit, avec deux petits oiseaux et une petite cage. Puis un autre et un autre encore...

Cependant, la charitable personne qui a acheté les oiseaux rentre chez elle.

Elle installe son emplette dans une cage plus vaste. A un ami, le lendemain, elle veut montrer la docilité de ses chers oiseaux des îles, elle ouvre la cage, et, *frouit*... les oiseaux allègrement s'envolent au diable.

Il faut bien que nous disions la vérité au moment où on les a vendus, ces oiseaux étaient chloroformés. Oui, voilà un raffinement de l'industrie qui sent notre décadence, imbue de science mortelle.





TERREUR DE DUPOIVROT EN RENTRANT CHEZ LUI A DEUX HEURES DU MATIN

— Dieu soit loué ce n'était qu'une ombre portée!

CHROMOMANIE

La « chromothérapie », ou l'art de soigner avec les couleurs est appliquée avec succès aux aliénés...

(*Les journaux.*)



M. le Ministre. — Mon cher Docteur, j'ai tenu à venir me rendre compte par moi-même des admirables résultats que vous obtenez avec votre chromothérapie.
Le Docteur. — Ils sont surprenants, M. le Ministre. Ainsi, tenez, je vais vous montrer de malheureux neurasthé-



niques... Rien ne peut les sortir de leur torpeur, de leur tristesse. J'agite ce lambeau d'étoffe rouge... et voyez, les voici gais comme des pinsons. Quand vous verrez des gens affecter une folle gaieté devant un peu d'étoffe rouge, tenez-les pour fous, M. le Ministre.



M. Ministre. — Mes compliments, cher Docteur. Je tiens à récompenser vos admirables travaux, et ce bout de ruban rouge est bien mérité!



Le Docteur. — Décoré! je suis décoré! Ce ruban rouge, M. le Ministre, restera la plus grande joie de ma vie. (Il danse un cake-walk effréné, aux yeux de M. le ministre, qui s'en va en murmurant):
— Je m'en doutais, le malheureux est fou à lier!

ux petits oiseaux du ciel, on fait prendre narcotique à bon marché. Et, tout en- rdis, tout rêveurs, tout pétrissables, ils ce qu'on veut, selon l'heureuse paro- in marchand. Mais le lendemain, réveillés, font ce qu'ils veulent.

Emile Hinzelin.

* * *

L'art de casser des verres.

ı ténor, qui eut son heure de célébrité, lache, aimait à exécuter le tour que voici: renait un verre de cristal mousseline et faisait tout d'abord résonner d'un léger d'ongle. Le verre émettait une note. l'approchant alors de sa bouche et en uisant la même note avec force, les vi- ions du verre donnaient leur maximum ensité, et le léger récipient éclatait en morceaux.
biache tirait une grande vanité de cet oit. Il ne faudrait pas en conclure, ce- lant, que les forts ténors d'opéra puissent s, casser un verre de cette façon. Point besoin même de chanter selon les règles reuses de l'art; il est seulement im- ant de crier de toutes ses forces, dans une note proche de celle donnée par le verre. Et cela est à la portée de tout le monde, pourvu qu'on ne soit ni muet ni aphone.

* * *

M. Suard n'était pas curieux.

Le 21 janvier 1793, les membres de l'Académie française ne se présentèrent pas à la séance, à l'exception, toutefois, du secrétaire perpétuel, M. Suard, lequel demeurait au Louvre.
— Mais, dit-il à M. Pingard, où sont donc tous ces messieurs?
— Ils ne viendront pas, citoyen secrétaire perpétuel, répondit sèchement M. Pingard, à cause de... de ce qui se passe aujourd'hui place de la Révolution (on guillotinait Louis XVI).
M. Suard eut l'air de sortir d'un rêve:
— L'Académie, dit-il gravement, ne doit jamais chômer!
Il signa la feuille d'émargement, et empocha, avec un sourire satisfait, le jeton de présence qui lui revenait, et qui, ce jour-là, fut très élevé, car ce sont les membres présents qui se partagent le montant des jetons du jour.
M. Suard, lui, ne perdait pas la tête.

Pêle-Mêle Connaissances

— C'est en 1858 que fut signé le traité conclu entre les républiques de Nicaragua et de Costa-Rica et la première société du canal de Panama. Les concessionnaires s'étaient engagés à terminer les travaux en six ans, la concession était de 99 ans. On avait prévu jusqu'à la taxe pour le passage des navires. Elle devait être uniforme pour toutes les nations et ne devait pas dépasser 10 francs par 1.000 kilos de marchandises et 60 francs par personne.

— La foudre, lorsqu'elle frappe les sables silicieux, les fond généralement, et produit, par un curieux phénomène, des tubes vitrifiés qu'on nomme *fulgurites*.

— Jusqu'au dix-septième siècle, on vit parfois, en France, des juges récompensés de leur acharnement contre l'accusé, dans certains procès politiques, par le don des bien confisqués sur lui.

— L'oranger est originaire de la Chine, d'où il fut apporté en Médie, puis en Syrie. Plus tard, les Arabes, étendant leurs conqué-

tes jusqu'aux Pyrénées, l'introduisirent dans l'Europe méridionale. Hyères, point de départ des Croisés, dut le recevoir d'eux à leur retour d'Orient.

— La production du vin, en France, peut varier considérablement. En 1875, elle a été de 83.632.390 hectolitres, en 1889, elle a été de 23.224.000 hectolitres. Mais ce sont là des chiffres extrêmes.

— Les phoques sont doués d'une grande intelligence, comparable, sous bien des rapports, à celle des chiens. Comme ceux-ci, ils sont susceptibles d'éducation et d'attachement pour ceux qui les soignent. Plusieurs fois, on en a vu qui, lâchés dans une rivière ou un lac, revenaient quand on leur en donnait le signal.

— Il y a trois cents ans, le sucre se vendait à l'once chez les apothicaires; aujourd'hui la France en consomme plus de deux cent millions de kilogrammes.

— Louis XIV fut le dernier roi de France dont on ait tiré l'horoscope au moment de sa naissance. Pendant tout son règne, les esprits les plus éminents crurent à l'astrologie, et le Roi Soleil admettait lui-même que ses grandes actions avaient été annoncées par les astres ou prédites par des prophéties.

— La France était, autrefois, le pays où l'on buvait le moins d'eau-de-vie. Nous sommes aujourd'hui en tête de liste. La consommation, durant ces 50 dernières années, a passé de deux à neuf litres par habitant et par an. En Belgique, elle a passé de six à neuf litres.

— Comme la plupart des serpents, les syngnates, ou anguilles de mer, poissons fort répandus sur nos côtes, ont l'étrange habitu de se réunir et d'enlacer leurs queues, de m nière à se soutenir en commun, sous form de bouquet, la tête en haut.

— L'euphorbe, plante ligneuse qui secrète u suc blanchâtre, tire son nom d'Euphorbe, m decin de Juba, roi de Mauritanie, qui mit, dit-on, le premier en usage pour guér Auguste. Cette plante est, aujourd'hui encor usitée en médecine: elle constitue un purgat très énergique.

— Le courant électrique fait sept fois tour de la terre en une seconde. mettrait huit minutes pour atteindre le s leil (148.491.880 kilomètres), et quatre an pour arriver à l'étoile *Alpha* (Centaure la plus voisine de notre système, soi 8.603.000.000.000 de lieues.

PÉTITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Helgat. — Non, ce genre est à peu près disparu

X. L. X. — C'est le *Figaro* qui a publié ces Mémoires, aussitôt après la période boulangiste.

M. Norbert. — C'est une très minime exception.

M. Collot. — Nous pensons que vous feriez mieux de ne pas poursuivre l'affaire, elle ne paraît pas excellente pour vous.

M. Caumes. — Oui, les deux dix de blanc donnent le 90, même avant le point.

M. Faucillon. — Vous n'avez qu'à assigner gérant comme représentant le propriétaire.



DEAU A NOS LECTEURS

suffit d'envoyer à la maison FRÈRE, 19, rue b, Paris, cinquante centimes en timbres- e en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour voir franco par la poste un **délicieux ret** contenant un petit Flacon de Dentol, boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol.

Ces produits sont en vente dans toutes les Maisons vendant de la parfumerie.



— Comment M. Gogo vient payer, à son ami Ausac les différences qu'il a perdues en jouant à la Bourse, sur un tuyau que lui a donné le célèbre banquier.



— Et comment Ausac perd les deux tiers que le même ami vient de lui gagner à la manille.

PHÉNIX-STANDARD (N-H)

J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BOITTE
MAISON DE CONFIANCE, Fondée en 1885.

30 MOIS
de **CRÉDIT**
A TOUS ET PARTOUT

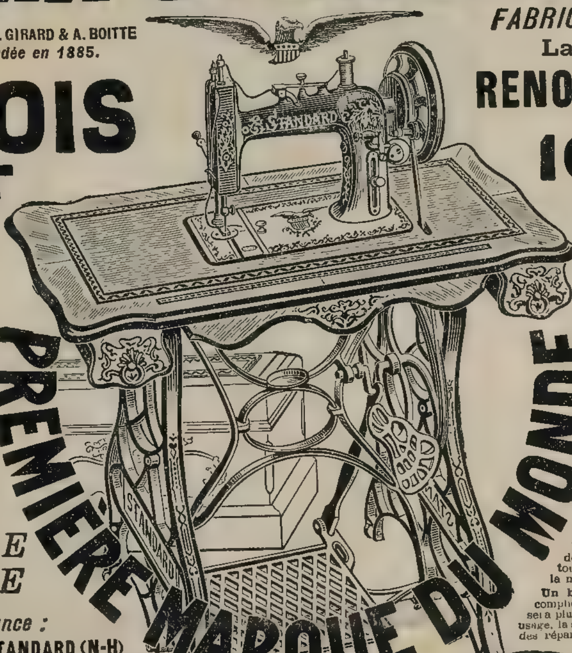
8 Jours
à l'Essai
RIEN A PAYER D'AVANCE
Tous les Emballages gratuits.

FOURNITURE IMMÉDIATE

Vente annuelle en France :
30.000 MACHINES STANDARD (N-H)

FABRICATION AMÉRICAINE
La Seule Parfaite
RENOM UNIVERSEL

10 ANS
de **Garantie**



PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur des accessoires nécessaires (d'une valeur de 20 francs) pour exécuter les différents travaux, savoir

ACCESSOIRES GRATUITS

1 Navette, 6 Canettes, 1 Plaque à aiguilles, 1 Broche à dévider, 1 Assortiment d'aiguilles, 2 Tournevis (1 grand pour la machine, 1 petit pour la navette), **4 Guides ourleurs. 1 Bordeur** (série de 5 pièces), **1 Pose-rubans et dentelles,** rabatteur de coutures, servant aussi pour ourlets étroits; **1 Guide droit et sa vis. 1 Guide ouateur. 1 Soutacheur-ganseur, 6 grosses Bobines de fil "Standard" assorti, 1 grand Flacon huile "Standard" extra fine. 1 Burette à huile, 1 Meule émeri** pour aiguiser les aiguilles émoussées, **1 beau Calendrier perpétuel simili-peinture en relief**

Un livre contenant les instructions très détaillées, simples et pratiques, permettant à tout le monde de se servir immédiatement de la machine

Un bon conseil · N'achetez jamais une machine compliquée, ni une machine à bas prix! La première sera plus souvent au réglage chez le mécanicien, qu'en usage, la seconde finirait par coûter un prix fou par suite des réparations et des changements obligés par l'usure des pièces. La machine américaine

PHENIX-STANDARD (N-H)

triomphe par la perfection du travail qu'elle donne, par la simplicité et la force de son mécanisme, qui ne peut se détraquer Seule elle est garantie 10 ans et, pour comble de précaution les 159 pièces qui la composent sont interchangeables et s'ajustent en un instant avec une précision toujours mathématique

RÉCOMPENSES OBTENUES
par la PHÉNIX-STANDARD (N-H) :
MÉDAILLE d'OR, Expos Univ. Paris 1889.
3 Grands Prix, Chicago 1893
Diplôme d'Honneur, Anvers 1894
HORS CONCOURS, Exp. Univ Paris 1900.

7f50 PAR MOIS

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

25 centes PAR JOUR

NOMMÉS, à juste titre, la Reine des Machines à coudre, la **PHENIX STANDARD (N-H)**, de fabrication américaine, est l'idéal pour les familles et pour les couturières.

Chacun le sait, la machine à coudre a non seulement été perfectionnée par l'industrie américaine, mais tous les secrets de sa fabrication ne sont pas arrivés jusqu'à nous : l'imitation allemande, camelotte et grossière, et toutes les fabrications continentales ne parviennent pas à soutenir la comparaison avec l'admirable travail du Nouveau-Monde, écrasant d'ingéniosité, de simplicité et de beauté mécanique! Et, parmi les plus célèbres marques, resplendissante et majestueuse, brille au zénith du firmament manufacturier, bien haut par dessus les autres, honorée des plus flatteuses récompenses aux Expositions Universelles, la **PHENIX-STANDARD (N-H)**, la perfection des perfections, la merveille des merveilles!

La simplicité mathématique de son mécanisme, l'indestructibilité de ses matériaux d'acier trempé, résistant à toutes les épreuves, sa forme étudiée avec le plus grand souci des règles de l'hygiène, le luxe incomparable de son meuble, l'élégance de son style, la richesse de son ensemble, le silence, la douceur, le moelleux de sa marche qu'un enfant peut conduire, sa rapidité vertigineuse qui dépasse aisément le demi-million de points à l'heure, le fini et le perlé admirables de sa couture qui semble doucement exécutée par les fées ouvrières des légendes d'autrefois, enfin, son absolue perfection assurée par une garantie formelle de dix années, tout cela démontre surabondamment que nous devons choisir, à l'exception de toute autre marque, la PHENIX-STANDARD (N-H),

en toute sécurité, en toute confiance.

DESCRIPTION: Table de 84×46 c/m; haut. 75 c/m. Machine, 26×35 c/m Email noir et or; marque rouge et or; nickel, le tout garanti inaltérable. Meuble superbe aux contours ondulés, ébénisterie de premier ordre, bois choisis, fonds soignés, marqueterie artistique, incrustations magnifiques de bois de différentes couleurs, frises et mesure métrique dans la table. Poli miroir extra. **Deux tiroirs et un coffret** de grand luxe, forme bombée, avec charnières et serrure. Entrée de serrure, poignée et anneaux en métal ciselé et doré. Bâti de grande force, à billes et à roulettes. Email fin, Ensemble de style merveilleux.

Intérieur · Mécanisme simplifié indéréglable, garanti dix années sauf fractures, bielle unique entraînant la navette qui ne peut jamais se déformer, sécurité de marche absolue, multiples **perfectionnements**, grande hauteur entre le bras et le plateau (14 1/2 c/m), fort écartement entre le pied de biche et la plaque, navette **cylindrique tubulaire** sans enfilage, pose fixe et automatique de l'aiguille, volant monté à billes supprimant toute fatigue pour la personne qui coud.

La **PHENIX-STANDARD (N-H)** fait toutes les longueurs de points et les points à jour, elle coud, en perlé régulier, toutes les épaisseurs de tissus, depuis les mousselines et les linges les plus fins, jusqu'à cinq épaisseurs de velours de chasse, elle ganse, soutache, brode, fronce, plisse rabat, ourle, ouate, pose rubans et dentelles, elle exécute, en un mot, tous les travaux de couture avec une impeccable perfection.

Le prix de la **PHENIX-STANDARD (N-H)** est de **225** fr., payables avec un

Crédit de 30 Mois

c'est-à-dire que nous expédions la machine complète **immédiatement** et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation, nous faisons encaisser, sans aucuns frais pour l'acheteur, la somme de **7 fr. 50** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **225 francs.**

En plus des accessoires détaillés ci-après, nous offrons à nos souscripteurs, à titre de

PRIME GRATUITE

Une Superbe **TABLE à OUVRAGE,** en noyer frisé et ciré, d'une grande valeur et d'une ravissante beauté. Cette table à ouvrage est assortie au meuble de la machine à coudre ; d'une ébénisterie de choix, elle est enrichie également d'une marqueterie artistique en bois de différents tons. Elle mesure 50 × 40 c/m et 75 c/m de hauteur. L'intérieur, magnifiquement poli, présente un ensemble de casiers destinés à placer les objets usuels de mercerie et une fort belle glace biseautée orne le couvercle à l'intérieur. Le coffre se ferme à clef Un tiroir inférieur et une tablette dans le bas, destinée à placer la corbeille, complètent ce meuble précieux qui sera vivement apprécié par nos aimables Lectrices qui, toutes, seront bientôt les heureuses propriétaires de la meilleure des machines à coudre, la **PHÉNIX-STANDARD (N-H)!**

Une indication · Nous vendons toutes les machines à coudre imaginables, depuis les plus modestes jusqu'aux plus luxueuses, celles qui sont construites pour les fabriques de cordonnerie, de corsets, etc. Nous renseignons gratuitement toutes les personnes qui veulent bien nous écrire.

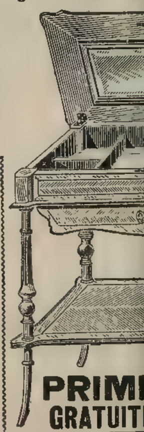
Les emballages sont gratuits. Les reçus sont présentés par la poste sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance
Rien à payer d'avance.

Machines, accessoires et primes sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie,
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS DE VENTE : 47, Rue d'Enghien.

Splendide
Table à ouvrage
offerte
gratuitement.



3 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à **MM. J. GIRARD & Cie,** *à* **Paris,** *la* **PHÉNIX-STANDARD (N-H),** *ses accessoires et la* **Table à ouvrage,** *en* **Prime gratuite,** *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **7 fr 50,** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **225 francs,** *prix total*

Fait à .... *le* .... *190* .

Nom et Prénoms ....

Profession ....

Domicile ....

Dépt .... SIGNATURE :

Gare ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, Successeurs de **E. GIRARD & A. BOITTE**
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt)

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris.(Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD.

15e ANNEE — No 21. 10 Centimes. 23 Mai 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA DÉBUTANTE, par O'GALOP.



Le receveur. — Eh bien voilà le reçu pour votre patron ! qu'est-ce que vous attendez ?...
— Ben !... et le sou du franc ?...

UN MIRACLE

— Mon cher ami, je suis ahuri, stupéfait, bouleversé. Je n'ai plus la tête à moi. Je me demande si je rêve ou si je suis éveillé.

Je regardai Poindinterro, car c'était lui qui venait soudain de passer son bras sous le mien. Il avait, en effet, un air singulier. Tout en m'entraînant, il continuait, à grands coups de phrases :

— Oh! cet homme... cet homme!... Je le vois encore, avec sa barbe blanche, son œil fixe et son sourire. Un sourire démoniaque! J'étais assis près de lui... là... Je le vois encore, et soudain... Mais non, c'est un rêve, n'est-ce pas? Dis-moi que c'est un rêve!

J'observai à nouveau Poindinterro. Il est tellement farceur, qu'avec lui, on ne sait jamais. Il paraissait vraiment en proie à une agitation anormale.

— Voyons, fis je. Explique toi. Qu'est-ce que c'était que cet homme?

— Chut! me répondit-il, en me serrant le bras à le briser. Ne prononce pas son nom! Ne le prononce jamais, malheureux!

— Mais je n'en ai pas soufflé mot. Je ne sais même pas qui il est.

Poindinterro passa fièvreusement sa main sur son front brûlant :

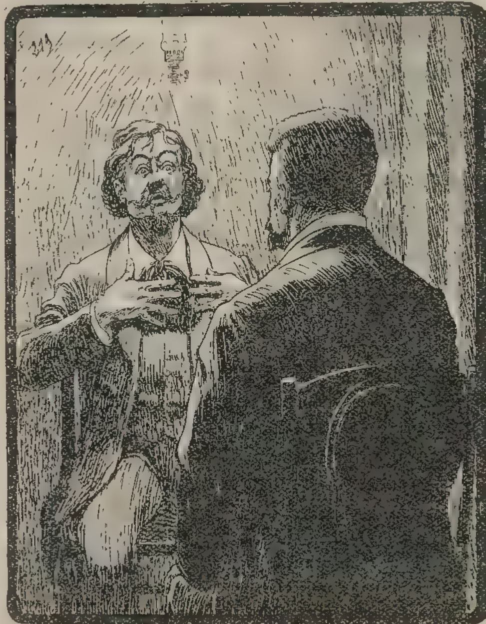
— C'est juste!... Pardonne-moi, je n'ai plus ma liberté d'esprit. C'est que c'est si extraordinaire, vois-tu, si étrange, si inadmissible, si invraisemblable!... O science!... Science infernale et divine!... Où donc se bornera le champ de tes exploits? Chaque jour, une découverte nouvelle vient nous ouvrir des horizons nouveaux, détruire l'harmonie qui règle notre vie, créer de nouveaux vertiges, de nouveaux dangers, de nouvelles passions... Et quand je pense à cet homme..., à ce qu'il peut faire... et aussi *à ce que je peux faire...*, tu entends, à ce que moi, comme lui, *je peux maintenant faire...*

En disant ces mots, la voix de Poindinterro tremblait. Il roulait des yeux hagards et sa bouche avait des crispations nerveuses. Il avait l'air d'être en proie à une terreur intense.

— C'est exact, répondit-il, en réponse à cette remarque que je venais de lui faire, j'ai peur, en effet, peur de mon pouvoir, de ma puissance.

— Mon cher, fis-je, tu serais bien aimable de faire un effort sur toi-même et de parler clairement. Si, comme je le suppose, tu as l'intention de me dire quelque chose, ne me promène pas plus longtemps dans le maquis de l'incohérence. Je t'avoue que j'ai de la peine à t'entendre divaguer ainsi.

— Divaguer, oui, c'est le mot! reprit mon ami. Et qui ne divaguerait pas à ma place, dans l'état où je me trouve, étant donné ce qui m'arrive.



— *Bien, dit-il alors, regarde-moi. Je suis en chair et en os...*

— Mais sapristi de sapristi, encore une fois, explique-toi!

— Je n'ose, car vraiment tu vas douter. Que dis-je, tu vas rester incrédule et me traiter de menteur... Heureusement, j'ai le moyen de te convaincre. Je puis, devant toi, en faire l'expérience.

— Une dernière fois, parle!

— Eh bien! voici! Rassemble ton sang-froid, ta raison, ta mémoire. Rappelle-toi des merveilles créées dernièrement par la science. La télégraphie sans fil, le téléphone, les rayons X qui pénètrent dans les corps opaques et écoute... Je puis, moi, moi qui te parle, je puis... *me rendre invisible.*

J'eus un haut-le-corps.

Evidemment, ce n'était pas l'idée qui me frappait par sa nouveauté. Se rendre invisible, tous nous en avons rêvé l'impossible réalisation. Mille contes de fées sont basés sur cette chimère. Mais que cette chimère fut réalisée tout d'un coup, sans que le monde en fut bouleversé, et par quelqu'un que je connaissais, par ce bon et brave Poindinterro... cela dépassait tout ce que je pouvais imaginer.

Dans mes yeux, Poindinterro lut mon incrédulité.

— Je le savais, fit-il, et je te l'ai dit. Tu n'as pas assez de force spirituelle pour savoir dégager ta conviction de la routine où elle s'enlise. Devant tes yeux se dresse ce mur infranchissable, élevé par ta raison. *L'impossible!* Eh bien! ce mur, je vais le renverser, non pas d'un mot, mais d'un geste. Nous voici devant ma demeure. Entrons. Tu vas assister au plus stupéfiant des phénomènes. Devant toi, je vais renouveler l'expérience que l'homme... l'homme au sourire démoniaque, celui dont j'ai surpris le secret...

Poindinterro parla longtemps encore. Il était vraiment sous l'influence de je ne sais quelle mystique exaltation. J'étais convaincu. Un hasard mystérieux l'avait mis en possession d'un secret formidable. Il pouvait, à volonté, se rendre invisible.

Nous montâmes.

Une fois chez lui, Poindinterro alluma le gaz. Je remarquais, à ce moment, sa pâleur et le rictus qui tirait le coin de sa bouche. Puis il ferma ses persiennes, rabattit les rideaux de la fenêtre.

Tout cela était fort simple. Néanmoins, quelque chose était dans l'air, qui donnait à tous ses mouvements une teinte d'irréel. Effet de mon imagination, peut-être! Quoi qu'il en soit, je me rappelle avoir eu peine à trouver assez de salive pour lui demander la raison qui lui faisait fermer ses volets et allumer le gaz. Il était, à ce moment quatre heures de l'après-midi et l'on voyait très clair.

Du geste, il m'imposa silence, s'assit en pleine lumière, sous le bec de gaz, me fit signe de prendre place vis-à-vis de lui. Puis d'une voix rauque et caverneuse, une voix que que je ne lui connaissais pas :

— Je t'ai affirmé, tout à l'heure, que je pouvais, à mon gré, me rendre invisible. La preuve va en être faite. Seulement, jure-moi, jure-moi que jusqu'à ce que je te délivre de ton serment tu ne diras mot à âme qui vive de ce qui va se passer sous tes yeux.

Sincèrement, émotionné au delà du possible, je prêtai le serment demandé.

— Bien, dit-il alors. Regarde-moi, je suis ici en chair et en os. Sans bouger de place, rien qu'en tournant entre les doigts ce simple petit objet, qui n'est autre qu'un talisman enchanté, je vais disparaître à tes yeux.

Anxieusement, je concentrai mes regards sur sa personne.

Soudain, il fit un geste... imperceptible... et il disparut.

. . . .

Je dois dire que le simple petit objet qu'il venait de tourner, était le robinet du gaz.

E. JOLICLER.



Le Président Roosevelt vient de refuser les propositions d'un barnum qui lui offrait 1.500.000 francs pour paraître à cheval dans un cirque... L'attitude, pourtant, était noble!



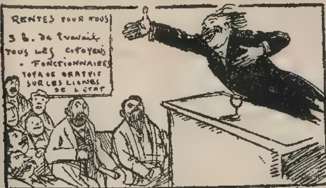
ORGUEILS DEPLACES

Et — ô illogisme! — il accepte fort volontiers de paraître à des banquets payants où le premier venu aura le droit de le contempler en train de manger... fonction sans grandeur.



Qu'un industriel offre un million à tel ou tel de nos grands orateurs politiques, pour bonimenter sur les places publiques en faveur de telle pâte à rasoir, le grand orateur refusera.

Et peut-être ce produit est-il excellent...



Par contre, pour arriver à gagner une misérable somme annuelle de 15.000 francs, quels boniments ne fera-t-il point aux électeurs, leur promettant monts et merveilles, faisant les promesses les plus irréalisables, ne reculant point devant le mensonge.



Demandez à nos plus brillants fonctionnaires de profiter du Carnaval pour se présenter en public dans les costumes les plus extravagants... vous serez reçu de belle façon.



Mais ils sont très fiers, en certaines occasions, de s'exhiber revêtus de ces costumes un tantinet ridicules et vraiment d'un autre âge.



Enfin, proposez au gouvernement de rendre payante la présence du public aux exécutions capitales... le gouvernement bondira d'indignation...
Quoi! il équilibrerait son budget en spéculant sur des passions immorales!



Il oublie qu'il spécule sans vergogne sur une passion tout aussi immorale: le jeu, et qu'il tire du Pari Mutuel des bénéfices tout aussi scandaleux.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte à M. Henri Raymond.

Vous me posez la question suivante: « J'ai un fils âgé de douze ans que je destine au commerce. Faut-il lui faire apprendre diverses langues vivantes ou seulement l'italien (comme une de vos précédentes chroniques semble le préconiser) ou bien encore puis-je me borner à lui faire enseigner l'espéranto? »

La question est des plus embarrassantes. Si vous étiez sûr que votre fils n'aura de rapports à l'étranger qu'avec un pays déterminé, la chose irait de soi. Et, dans ce cas, vous ne me demanderiez pas mon avis. Je suppose donc que votre enfant pourra être appelé à traiter des affaires avec divers pays. Là commence la difficulté.

Si ses relations commerciales s'étendent à un certain nombre de nations différentes, il est clair que vous ne pouvez prévoir aujourd'hui quelles langues il lui sera utile de posséder. Et même, puissiez-vous le prévoir, l'intelligence humaine est trop faible pour acquérir un trop grand nombre de connaissances.

Force vous est donc de faire un choix.

Or, deux éventualités sont possibles: le monde civilisé adoptera, comme langue interprète universelle, une langue vivante ou une langue artificielle.

Comme langue vivante, je me suis permis de préconiser l'italien, qui me paraît la plus idoine à remplir la haute mission proposée.

Mais ce n'est là qu'une opinion toute personnelle, et que l'absurde jalousie qui règne entre les nations d'Europe, se refusera peut-être à ratifier.

Il serait donc au moins prématuré de tabler sur cette solution.

C'est cependant celle qui présente le moins de difficultés et de complications.

Pour la faire aboutir, il suffirait d'une entente entre les gouvernements des trois ou quatre grandes nations commerçantes du monde. A défaut des gouvernements, les chambres de commerce atteindraient le même but.

On est même en droit de reprocher à ces dernières leur inertie et leur apparente indifférence à ce sujet.

En effet, votre embarras est partagé par tous les pères de famille de notre génération.

L'initiative des chambres de commerce rendrait donc un immense service en faisant aboutir une institution si impatiemment attendue.

Elle nous fixerait, en tout cas, sur la préférence du commerce pour une langue vivante ou pour un langage artificiel.

Beaucoup d'esprits éclairés sont partisans d'une langue artificielle. Il en existe plusieurs, et notamment l'Espéranto qui compte un nombre imposant d'adeptes.

C'est, en effet, une œuvre remarquable due à la haute intelligence du docteur Zamenhof. Elle possède, sur les langues vivantes, un avantage très appréciable, c'est d'être très facile à apprendre.

Son auteur s'est appliqué à lui donner une prononciation simple, et à la condenser sous un petit volume, de façon à limiter, autant que possible, l'effort de la mémoire.

Il a fait choix d'un certain nombre de particules (affixes), toujours les mêmes, qui, juxtaposées à un mot, en modifient ou en particularisent le sens.

Avec un petit nombre de mots, l'on peut donc exprimer une multitude d'idées.

Cela constitue une gymnastique intellectuelle fort séduisante, dit-on.

Ce jeu, cependant, n'est pas sans danger. Le système des affixes existe, en réalité, dans toutes les langues vivantes d'une façon plus ou moins développée. Nous disons: *faire*, dont nous dérivons: *refaire*, *défaire*, *surfaire*, *parfaire*. Mais chacun de ces mots a un sens que ne détermine pas strictement la compréhension des affixes.

Surfaire, par exemple, signifie: exagérer la valeur. Ce sens ne se devine qu'imparfaitement par le rapprochement de *sur* et *faire*, ses composants.

Une convention, créée par l'usage, lui a donné le sens précis dans lequel nous l'employons.

Il en va de même pour *parfaire*, et en général pour tous les mots dérivés. *Surprise* est composé de *sur* et de *prise*. La connaissance de ces deux mots ne suffit pas à nous faire comprendre le mot *surprise*. L'acception précise nous a été donnée par l'usage.

Or, pour une langue artificielle, comment se créerait l'usage?

Il faut, nécessairement, qu'il se forme à une source unique pour que la langue conserve son unité.

Là est l'écueil. Je l'ai signalé maintes fois. Et j'ai indiqué également le moyen de le tourner.

Il consiste dans la création d'une colonie internationale qui servirait de berceau, de *patrie* au nouvel idiome.

Cette proposition, que je formule depuis dix ans, a été accueillie d'abord par des railleries de la part des *espérantistes* trop exaltés, qui croyaient leur œuvre complète et définitive.

Quelques-uns d'entre eux ont fini, cependant par s'y rallier, et ont dirigé leurs efforts dans le sens indiqué.

S'ils réussissent, la question sera résolue.

Et dans ce cas, nous n'aurons qu'à faire enseigner à nos enfants le seul espéranto.

Si, au contraire, la réussite tarde trop, le progrès ne pouvant s'immobiliser dans l'attente, il faudra bien qu'on en arrive à choisir une langue vivante comme interprète universel.

Telle est la situation. Vous reconnaîtrez que, dans ces conditions, il m'est difficile de vous donner un avis utile.

Tout au plus puis-je vous conseiller de créer dans votre sphère une certaine agitation sur ce sujet, et d'user de toute

l'influence dont vous disposez pour que la question vienne enfin à l'ordre du jour et qu'elle soit publiquement discutée.

Jusque-là je patienterais à votre place et me contenterais provisoirement, pour mon fils, de l'enseignement du français.

Fred Isly.

Un souvenir

Petit dialogue entendu dans une ville d'eaux entre une jeune fille et un jeune homme à cheveux longs:

Le jeune Homme. — Veuillez me faire l'honneur, Mademoiselle, d'accepter un petit souvenir.

La jeune Fille. — Excusez moi, Monsieur, mais ma mère m'impose le principe de ne jamais accepter de cadeaux de la part d'une personne qui n'est pas de ma famille, à moins que ce ne soit une chose sans valeur.

Le jeune Homme. — C'est un recueil de mes poésies.

La jeune Fille. — Oh! alors, je puis accepter.

* * *

POINDINTERROSSERIE

Poindinterro, monté sur un grand cheval, se promenait paisiblement dans la forêt de St-Germain.

Une compagnie de jeunes snobs, également à cheval, vint à le dépasser subitement.

Entraîné par l'exemple, le cheval de Poindinterro fit un brusque saut en avant, ce qui faillit désarçonner notre ami.

Aussitôt tous les jeunes élégants de rire, et l'un d'eux de crier à Poindinterro:

— Savez-vous la différence qu'il y a entre vous et un cavalier?

— Je l'ignore, répondit froidement le pince-sans-rire. Mais vous-même pourriez-vous me dire la différence qu'il y a entre la selle sur laquelle vous êtes assis et un mulet?

— Je ne vois pas, fit le snob.

Et toute la troupe, intriguée, ralentit sa marche.

— Il n'y a, reprit Poindinterro, aucune différence entre les deux.

— Pourquoi?

— Parce que tous deux tiennent le milieu entre un cheval et un âne.

Là-dessus, Poindinterro éperonna sa monture laissant le jeune snob plutôt confus, pendant que ses camarades éclataient de rire

* * *

LE BOUTON DE MANCHETTE

Dans une de ces grandes maisons à je ne sais combien d'étages, demeurait un avocat.

Un jour, en rentrant chez lui, il s'aperçut qu'il avait perdu un bouton de manchette.

Comme c'était un bijou auquel il tenait, il en éprouva de l'ennui.

Le lendemain, on put voir collé au mur du vestibule de la maison, une affiche manuscrite ainsi conçue:

«Le soussigné sera très reconnaissant envers la personne qui a trouvé un bouton de manchette en or et platine ciselés, et voudra bien le lui rendre.

« Signé: Leverbe, avocat. »

Confiant dans l'efficacité du procédé, l'avocat se rendit au Palais, comme de coutume.

Le soir, en rentrant, il remarqua une seconde affiche collée au-dessous de la sienne.

Cette seconde affiche disait:

« Le soussigné sera très reconnaissant envers M. l'avocat Leverbe de bien vouloir perdre le second bouton de manchette.

« Signé: Celui qui l'a trouvé. »

* * *

Le meilleur moyen

— Tu as l'air excité, t'est-il arrivé quelque chose?

— Je viens de me mettre en colère contre Durand, qui m'a réclamé les cent francs que je lui dois.

— Mais pourquoi t'es-tu mis en colère?

— Parce qu'il m'était beaucoup plus commode de me mettre en colère que de payer..

* * *

Question d'habitude

Le pauvre diable au juge d'instruction:

— Je suis celui qui a eu l'honneur de sauver, tout à l'heure, Madame votre épouse d'un danger certain...

Le juge distrait:

— N'avez-vous rien d'autre à vous reprocher?

* * *

Dans le bureau directorial

Le Poète. — Je désirerais écrire des vers pour votre journal. Quel genre de poésie préférez-vous?

Le Directeur. — Des quatrains réclame à six francs la ligne.

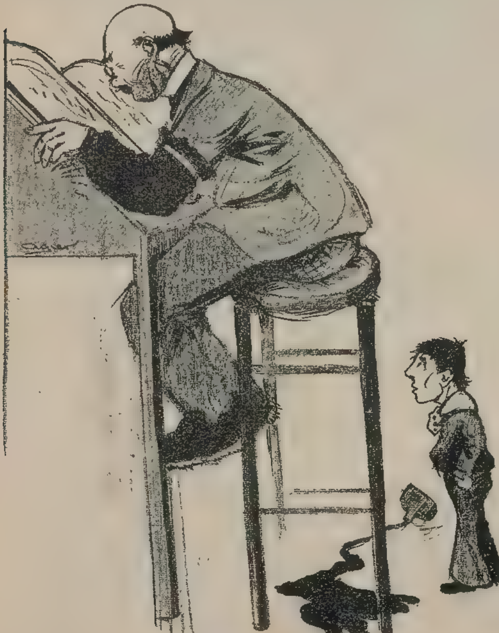
* * *

PENSÉE

Un sot peut dire une chose sensée.

* * *

Une pendule, même arrêtée, marque bien l'heure exacte deux fois pendant un jour.



UN HOMME D'ORDRE

Toto a renversé l'encrier.

Son Père (*vieux comptable*). — Voyons où en sont nos comptes... à ton débit, tu as encore huit giffles, je vais t'en donner deux que je passerai à ton crédit. Nous allons être bientôt en balance.



— Aujourd'hui j'ai fait z'une promenade en auto avec la sous-préfète.

— Ma chère, vous avez fait une très mauvaise liaison

— Qu'est-ce qu'il vous faut? C'est la femme du premier magistrat de la ville!

Courrier Pêle-Mêle

Quelques étymologies de prénoms.

Monsieur le Directeur,

Pour répondre au désir de nombreux et aimables lecteurs, je vous donne ci-dessous une nouvelle liste étymologique de prénoms qui n'étaient pas dans votre numéro du 11 avril:

ALEXANDRE, vient du grec et signifie: celui qui repousse les ennemis.

ALBIN, Albine, Aubin, latin: *Albinus*; l'homme au teint blanc.

AMAURY, ancien allemand: *Amala-rich*, composé de *amala*, actif, occupé, laborieux, et de *ric*, qui donne un sens superlatif: l'homme très actif. Les Maury et les Amaury sont des hommes laborieux.

ANNE, Anna, sémitique: *hannah*: la bienfaisante.

AURÉLIEN, Aurélia, Aurèle, Aurélie, mots latins dérivant d'une racine sanscrite, qui signifie: briller. D'après la tradition, on croit que la gens Aurelia, originaire de la nation des Sabins, a été appelée ainsi parce que le peuple romain lui donna un terrain pour y faire des sacrifices au soleil.

ABEL, nom assyrien: *habel*, le fils.

ALEXIS, en allemand moderne: *Alexius*; vient d'un mot grec qui signifie: celui qui repousse, c'est-à-dire: le protecteur.

ANTOINE, Antonin, Antonia, Antonine, latin *Antonius*, du grec: *Antônios*: qui ne fait qu'un avec la fleur, qui a la fraîcheur éclatante d'une rose.

ARMAND, Hermant, Hermance, Armande, allemand moderne: *Hermann*; de l'ancien allemand *hèri* ou *hari*, armée, *man*, homme: l'homme d'armée ou le guerrier. Le sens moderne de Hermann est: l'homme noble, le seigneur.

DELPHIN, Delphine, du latin: *delphinus*, le dauphin, mammifère marin. Le nom de dauphin, après avoir été un titre de seigneurie, est passé au fils aîné du roi de France, à partir de Philippe VI de Valois, en 1349.

DÉSIRÉ, Désir, vient du verbe désirer; le nom hébreu: Saül, à le même sens.

EDITH, nom anglo-saxon; celle qui octroie les biens.

HONORÉ, Honorine, Honorat, du latin: *honoratus*, honoré.

JEAN, Jeanne, hébreu: *Jeo-hanan*; Jéhovah, ou le Seigneur est bienfaisant.

DANIEL, grec: *daniêl*; hébreu: *dâniêl*; formé de *dân*, il a jugé, et de *êl*, Dieu; à la lettre, juge de Dieu, signifie: le bon juge.

JÉROME, formé de deux mots grecs, qui se traduisent par: nom sacré.

JOSEPH, Joséphine, hébreu: *iasaf*; arabe: *Yousouf*; signifie: l'adjoint.

LÉON, Léonce, d'un mot grec qui veut dire: le lion.

LOUIS, Louise, ancien allemand: *hlod-wig*; allemand moderne: *lud-wig*; l'homme des illustres combats, l'illustre guerrière.

MARTHE, mot sémitique: *Martha*, équivaut au latin: *domina*, la dame ou maîtresse de la maison.

MARIE, au sujet de ce prénom, que nous donnions dans notre première liste comme provenant de l'hébreu: *miriam*, la maîtresse de la maison, un de nos sympathiques correspondants, M. le docteur T., d'Amiens, nous dit que ce prénom signifie: l'*amère*, la femme de douleur.

MARC, Marcel, Marcelle, du latin: *marcus*, marteau, qui signifie: broyer. Le prénom Martel en est dérivé. On se souvient de Charles Martel, qui écrasa les Sarrazins avec une maëstria digne de son nom.

MAURICE, Maur, du latin: *maurus*; le brun ou le basané.

OSWALD, mot germanique: *Os wald*, composé de *Os*, Dieu, et de *wald*, régner, gouverneur; Dieu règne, ou Dieu gouverne.

PIERRE, surnom de l'apôtre Simon. A cause de sa piété solide Simon a été surnommé le Rocher de la foi; en latin: *Petrus*.

SUZANNE, mot hébreu: *schoschannah*; le lis.

SYLVAIN, Sylvie, du latin: *Sylvanus*, de *sylva*, *silva*, *selva*: bois. Sylvain; dieu des forêts.

SYLVESTRE, latin: *sylvester*; l'homme rustique.

VICTOR, Victorin, Victorine, du latin: *victor*; le vainqueur.

Recevez, etc.



JUSTINE A SES HUIT JOURS

— J'entends Madame qui descend... oh! je finirai bien par lui faire perdre l'habitude de venir toujours fouiner dans ma cuisine!



— Non, franchement, cher monsieur, on ne voit pas beaucoup de gens distingués dans tous ces bals.

— Mais, madame, si tout le monde avait l'air distingué, l'air distingué serait horriblement commun.



REVENDICATIONS

Plus de pâtés, c'est la grève des bras croisés.

Timbres et zoologie.

Monsieur le Directeur,

Il me semble que votre *Pêle-Mêle Connaissances* du n° 16, est assez incomplet, en ce qui concerne les animaux que l'on rencontre figurant sur les timbres-postes.

Il y aurait lieu d'ajouter à la liste:

Le bison et l'aigle, des Etats-Unis; le cerf, le crocodile, l'ours, l'orang-outang, de Bornéo; l'hippopotame, le lézard, le singe, de Libéria; la morue et le phoque, de Terre-Neuve.

Les oiseaux sont aussi très représentés en Chine et au Japon; ainsi que par le faucon de Corée, le cygne d'Australie, le vautour de Colombie, le goéland de Saint-Pierre et Miquelon, le quetzal de Guatémala, et même le nandou (autruche) de la Nouvelle-Galles.

En cherchant un peu, nous trouvons: le castor (Canada), la panthère (Congo), le tamanoir (Guyane française), le méhari (Côte des Somalis), le zébu (Madagascar), le lama (Pérou), le bœuf (Uruguay), la girafe (Nyassa), et bien d'autres que j'oublie, quand ce ne serait que le shah... de Perse.

Recevez, etc.

GASC (Bel-Abbès — Algérie).

***

Automobilisme.

« Les progrès de l'automobilisme ont-ils une répercussion sur l'élevage et la vente des chevaux et sur le nombre de ceux-ci? »

Monsieur le Directeur,

L'automobilisme n'a pas fait diminuer le pri[x] des chevaux, en vertu de ce principe, qu[e] mesure que les moyens de locomotion se mu[l]tiplient, le nombre de personnes qui se dépl[a]cent se multiplie dans une proportion a[u] moins égale, et peut-être supérieure.

Recevez, etc.

HALLEZ (Brest.)

Charlatanisme

Monsieur le Directeur,

Je désirerais savoir pourquoi les diseu[ses] de bonne aventure, tireuses de cartes, chir[o]manciens, astrologues, etc., peuvent maintenan[t] impunément et librement faire leur commerc[e] de dupes: distributions de prospectus sur l[a] voie publique, affichage sur les murs de Pa[]ris, cases louées sur les rideaux des cafés[-]concerts, etc., alors que cette lucrative pro[]fession s'exerçait, il y a quelques années d'une façon occulte?

A mon avis, cela est déplorable, le charlata[]nisme va ainsi grandissant, et beaucoup d[e] nos sœurs se laissent prendre. Il n'est pa[s] pourtant, à ma connaissance, que les article[s] 479, 481 et 482 du Code pénal, condamnant le[s] devins de 1 à 5 jours de prison, et de 2 [à] 1.500 francs d'amende, aient été abrogés.

Recevez, etc.

Henriette HALLIER.

Question interpêlemêliste

Je suppose que vous ayez un fils, et qu'une fée, sa marraine, désireuse de lui accorde[r] un don, vous laisse le choix entre les deux souhaits que voici:

L'enfant sera intelligent,

L'enfant aura bon cœur.

Lequel de ces deux souhaits formerez-vous?

DIDIER.

Interrogatoire

Le capitaine Dugalon s'est senti diablemen[t] perplexe, l'autre jour, à l'arrivée des jeune[s] soldats.

Ceux-ci, alignés sur un rang, se tenaient rai[]de, figés dans la crainte respectueuse qu'ins[]pirent aux bleus le premier contact avec leur[s] officiers.

Le capitaine s'adressa au premier de la file:

— Comment vous nommez-vous?

— Comant, répondit l'interrogé.

— Comment vous nommez-vous, répéta l'of[]ficier.

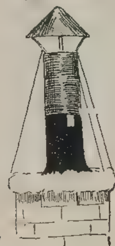
— Comant.

— Etes-vous sourd, sacrebleu, je vous de[]mande comment vous vous nommez?

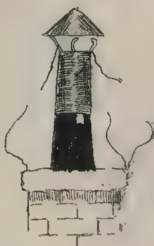
— Je me nomme Jules Comant, mon capi[]taine.

Des sourires et des quintes de toux, desti[]nées à étouffer des éclats de rire intempestifs se manifestèrent.

Le capitaine crut bon de ne pas insister. I[...]



Accoudé à ma fenêtre, je regardais, un jour de grand vent, une cheminée qui résistait merveilleusement et que je comparai à un ministère en butte aux interpellations.



Hélas! tout à coup les fils de fer se rompirent....



...Une brique vint tomber à ses pieds!



Et je me rendis compte que tou[t] cela n'était qu'une chinoiserie





DEBUTS AU THEATRE DE LANDERNEAU

— Pourquoi les membres de la *Société du jeu de tonneau* assistent-ils au complet à la représentation de ce soir?

— C'est parce que le programme de la soirée annonçait les débuts d'un nouveau ténor!

'adressa à un autre conscrit:

— D'où venez vous?

— D'Houx.

— Je vous demande d'où vous venez?

— D'Houx.

— Voulez-vous me répondre, oui ou non, 'où venez-vous?

— Je viens du village d'Houx, mon capi-aine.

L'officier commençait à perdre patience. Il lla au bout de la file, et, avisant un autre omme.

—Comment vous nommez-vous? demanda-t-il.

— Moy, répondit l'interpellé.

— Oui, vous.

— Moy.

— Mais oui, nom d'une pipe, vous, comment ous appelez-vous?

— Moy.

— Ah! vous commencez à m'échauffer les reilles. et si vous ne me dites pas tout de suite comment vous vous appelez...

— Je m'appelle Hector Moy, mon capitaine.

L'officier refoula sa mauvaise humeur et continua:

— Quel est votre lieu de naissance?

— Quoy.

— Cela va-t-il recommencer... je désire savoir quel est votre lieu de naissance?

— Quoy.

— C'est la dernière fois que je vous pose la question. Me direz-vous, oui ou non, d'où vous venez?

— Du village de Quoy, mon capitaine.

Dégoûté, le capitaine allait en rester là. Il fit un effort sur lui-même, s'éloigna de quelques pas, et s'adressant à un homme, dans le centre du rang, questionna:

— Vous êtes marié?

— Oui, mon capitaine.

— Ah! vraiment, vous n'êtes pas célibataire?

— Si. mon capitaine, je suis célibataire.

— Mais vous me disiez à l'instant que vous étiez marié.

— Oui mon capitaine, je suis Marié.

— Enfin, êtes-vous célibataire?

— Oui, mon capitaine.

— Alors vous n'êtes pas marié?

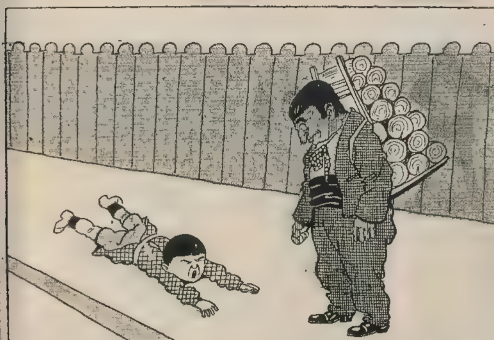
— Si. mon capitaine.

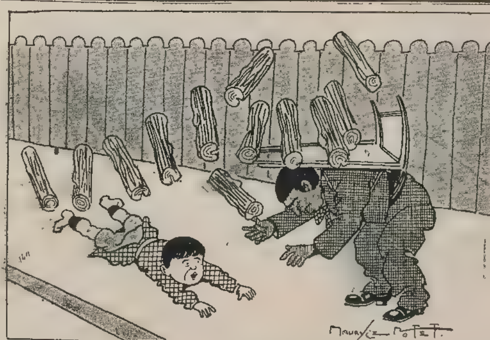
— Vous me croyez donc beaucoup de patience pour vous moquer de moi de la sorte... Vous allez me dire sur le champ si vous êtes marié ou célibataire. et prenez garde.

— Mon capitaine, je suis Marié, puisque je m'appelle Népomucène Marié, et tout de même, je suis célibataire, puisque je ne me suis jamais marié.

Pour le coup, l'hilarité devint presque irrésistible.

Et le capitaine, feignant une occupation pressée. à laquelle il n'avait pas songé, s'éloigna à grands pas.





FAÇON DE PARLER

— Qu'as-tu donc à pleurer, petit?

— Je suis tombé...

— Voilà ce que c'est que de ne pas faire attention...

...c'est ainsi qu'on ramasse des bûches!

IL NE FAUDRAIT PAS CONCLURE DU PARTICULIER AU GÉNÉRAL



Quand on agit pour son propre compte on ne saurait s'entourer de trop de précautions, ainsi que le fait sagement cet Honorable, lorsqu'il établit son budget personnel.



Mais lorsque la chose intéresse tout le monde, comme le budget de l'Etat, il n'y a aucun inconvénient à charger **un ami de voter à votre place.**



On ne saurait accepter un nouvel intendant sans des références sérieuses.



Mais pour un ministre des finances, n'importe qui peut faire l'affaire.



Lorsqu'on est détenteur d'un secret important, on le garde soigneusement pour soi; mais lorsqu'il s'agit de la défense nationale, on pilote officiellement les officiers étrangers qui désirent prendre des notes dans les arsenaux.



Quand il s'agit d'un vulgaire attentat, il n'est pas de trop de trois juges et de douze jurés pour le tirer au clair.



Mais s'il s'agit d'attentats ou de difficultés internationales, un seul monsieur, le ministre des affaires étrangères, est suffisant en l'espèce.

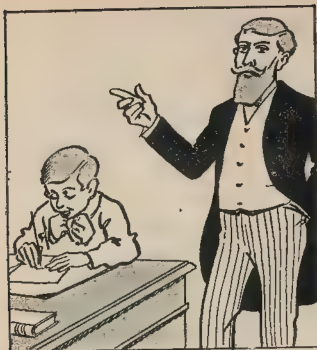


On ne saurait nettoyer assez l'espace qui vous appartient personnellement.



Mais lorsqu'il s'agit du trottoir réservé au public, la question ne se pose même pas.

L'AMITIE



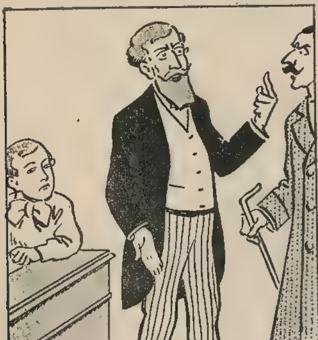
— Aujourd'hui, comme dictée, je vais te parler sur l'amitié; écris:
« Un ami, après la famille, est l'être qui vous cause le plus de joies, c'est celui qui vous aide, vous réconforte, en un mot: un ami, c'est celui sur lequel on peut compter. »



— Quelle surprise! c'est ce cher Jean... quel bon vent t'amène?
— Mon chien est malade, et j'ai pensé que tu me prêterais le tiens.
— Te prêter mon chien, pour que tu ailles tirer dessus! tu es si maladroit! Jamais!



— Bon! qui vient à présent? tiens! c'est cet excellent Alfred.
— Mon cher, je suis invité à une noce, et je n'ai pas d'habit, veux-tu me prêter le tien.
— Hein! mais il est tout neuf, je refuse.



Arrive ensuite l'ami Louis.
— Oh! je reste à peine, je suis pressé; figure-toi que je me bats en duel, alors j'ai pensé à toi pour être mon témoin.
— Ah! mais non, merci, me lever de très bonne heure, sans compter que si tu es tué, ou si tu tues l'autre, il faudrait passer devant les tribunaux.



Louis est à peine parti, qu'à son tour arrive l'ami Léon.
— Puisque tu reçois dimanche, j'ai songé que tu pourrais peut-être me prêter ton auto, pour balader ma fiancée.
— Non, non, tu es trop distrait, tu pourrais écraser des gens et ce seraient des ennuis pour moi.



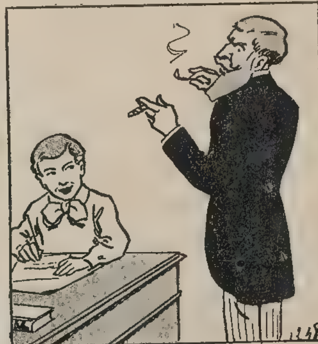
— Tiens! c'est Victor! viens-tu également me demander un service?
— Tout juste! mon vieux. Je vais faire un voyage avec ma femme, mais ma belle-mère m'embête. Je voudrais bien m'en débarrasser, aussi, j'ai compté sur toi pour l'inviter à passer quelque temps dans ta propriété.
— Sacré farceur, va! Tu veux rire, n'est-ce pas.



Ensuite arrive l'ami Edmond la figure bouleversée:
— Mon cher ami, je suis ruiné. Je viens te trouver pour que mes enfants ignorent la faim.
— Ah! ah! monsieur a perdu, et après avoir éclaboussé ses amis de sa richesse, il vient les trouver ensuite. Allons! débarrassez le plancher.



— Encore un coup de sonnette... Ah! çà! c'est un véritable défilé de mendiants aujourd'hui... Va dire à la bonne que je n'y suis pour personne... Ouf! Enfin!... on va être tranquille!



— Alors, on continue, papa?
— Mais, oui, de quoi parlions-nous?
— Voilà ce que tu m'as dicté:
« Un ami, après la famille, est l'être qui vous cause le plus de joies, c'est celui qui vous aide, vous réconforte, en un mot: un ami c'est celui sur lequel on peut compter! »



LA SOURIS

— J'ai pas mangé d'puis hier... aussi j'me suis dit: v'là eun, p'tit' dame qui va me donner les moyens de me restaurer de bon gré ou de...



— ...Misérable! vous me croyez donc une faible femme... détrompez-vous, je suis la présidente des revendications féminines, et je ne crains rien.



— Oh! oh! madame emploie les grands moyens... alors moi aussi!



— De grâce, ne me frappez pas!!!
— Soyez sans inquiétude, brave bourgeois; je ne veux pas vous battre, mais simplement vous taper.

LE FOUET

Lors de sa dernière distribution de prix, la Société Protectrice des Animaux a accordé une médaille d'argent à un cocher de fiacre qui ne se sert jamais d'un fouet, ce qui n'empêche pas d'ailleurs son cheval d'être particulièrement docile. D'autres cochers n'emploient leur fouet que comme stimulant, en le faisant siffler et claquer, et jamais comme instrument de supplice

Durant des siècles, le fouet a été, avec les verges, le seul moyen disciplinaire.

Ne disons-nous pas, avec une héréditaire conviction: « Qui aime bien, châtie bien! »

Très usités chez les Hébreux, les châtiments corporels le furent moins chez les Grecs, mais refleurirent à Rome; et le poète Horace nous parle d'un certain « Orbulius plagosus » (Orbulius le fouetteur), aussi notoire alors sur les bords du Tibre que l'est aujourd'hui M. Deibler sur les rives de la Seine.

C'était un crime de fustiger les citoyens romains; c'était un simple passe-temps de zébrer, à grands coups de coudrier, l'échine des esclaves. Question de couleur, dira-t-on!

En France, jusqu'aux approches de la Révolution, les châtiments corporels étaient appliqués aussi bien aux jeunes nobles qu'aux enfants du peuple; les dauphins eux-mêmes n'en étaient pas exempts, à preuve Henri IV qui faisait fouetter le dauphin Louis XIII, sous prétexte que lui aussi avait été « fort fouetté, étant de son âge », et que cela lui avait profité.

Le Roi-Soleil lui-même faisait fouetter le grand Dauphin, et sous les yeux de Bossuet, son précepteur, qui, tout saint homme qu'il était n'osa jamais élever de protestation.

Dans les collèges, il y avait un fonctionnaire spécialement destiné à la correction des élèves, et cedit correcteur n'y allait pas de main morte; témoin, le jeune de Boufflers, dont Saint-Simon nous raconte qu'il fut si cruellement frappé qu'il en mourut.

Il y avait même un règlement pour les coups de fouet universitaires: on n'en donnait jamais moins de quarante, mais on en distribuait quelquefois jusqu'à deux cents; et, de plus, il était défendu au patient de crier.

Nous disons, dans Rabelais: « Tempeste fut un grand fouetteur d'escholiers au collège de Montaigu.

Si pour fouetter pauvres petits enfants, escholiers innocents, les pédagogues sont damnés, il est, sur mon honneur, en la roue d'Ixion. »

C'est dans ce même collège Montaigu qu'en 1753, l'écolier Pilleron tua le correcteur d'un coup de couteau.

Avec la Révolution française, les verges et la férule disparurent des collèges français, mais le fouet, qui avait la vie plus dure, subsistait encore sous la Restauration, s'il faut en croire une chanson de Béranger.

D'ailleurs, il subsiste encore aujourd'hui, sinon en France, du moins en Angleterre et en Allemagne.

Je ne cite que pour mémoire le knout des Russes, instrument de torture effroyable qui réduit le corps d'un homme en bouillie sanglante, et dont trois coups, bien appliqués, suffisent pour faire passer de vie à trépas.

Doux pays! aurait dit le caricaturiste Forain.

* * *

Les Diamants chez les Anciens

On a demandé, plusieurs fois, si les anciens connaissaient le diamant, et s'ils attachaient, comme nous, tant d'importance à ce carbone cristallisé.

La question ne saurait faire de doute. Et à elle seule l'étymologie du mot diamant pourrait servir à retracer son histoire à travers les âges.

Le célèbre naturaliste romain, Pline l'Ancien, est cependant le premier auteur connu qui en ait parlé avec précision Il nous décrit, en effet, une pierre si dure qu'on lui avait donné le nom d'*Adamas* (indomptable). Il nous dit qu'on la trouvait alors en Ethiopie. Il explique sa cristallisation et affirme qu'elle raye toutes les pierres précieuses.

Or, ce nom d'*Adamas* se retrouve dans Homère aussi. Les conjectures les plus prudentes semblent donc nous permettre d'identifier avec le diamant cette précieuse pierre d'ornement que les hommes des temps homériques recherchaient déjà avec avidité.

Le mot diamant est catalan, nous dit Littré. Il vient du latin *adamantem* Ce mot, qui a eu aussi dans la basse latinité le sens d'aimant, a donné, par interversion, *diamant*. Diamant signifia alors le fer, une chose très dure, et en particulier le diamant. Et cette appellation, qui venait du grec, fut le synonyme, dans toute l'antiquité et le moyen âge, d'une chose qui ne pouvait être domptée, vaincue.

C'était là, surtout, l'idée qu'on se faisait du diamant, et c'est pourquoi on lui attribua tant de valeur au début. Pour le reste, on n'avait que des notions très vagues de ses autres propriétés. On le disait incombustible; le naturaliste de Côme affirmait qu'il ne peut même pas être échauffé. Lucrèce écrivait qu'il ne redoute pas le choc du marteau...

Nous ne recueillerons pas toutes les fables auxquelles le diamant a donné lieu. Citons néanmoins quelques-uns des merveilleux pouvoirs qu'on lui attribuait aux temps naïfs du moyen âge.

Dans son livre *Des Propriétés des Choses*, un chimiste du quatorzième siècle, Barthélomée l'Anglais, en écrivait:



DU TAC AU TAC

— Monsieur Mathurin, votre garçon fait, je le crois, plus de progrès en poids qu'en instruction.
— C'est peut-être ben, Monsieur l'instituteur, parce que c'est nous qui le nourrissons et vous qui l'instruisez!



LE REGLEMENT

— Mais, malheureux! que faites-vous là? Vous savez bien que c'est interdit!
— Monsieur le commissaire, nous faisons simplement les *assommations* d'usage.

« Cette pierre vault moult à celluy qui la porte, contre ses ennemis, et contre mauvais songes et fantosmes, et contre venin, et contre les diables, etc. »

A peu près à la même époque, un autre « savant » la décrivait ainsi :

« Cette pierre est si dure qu'elle n'est despecée ni par fer, ni par feu, et elle ne peut estre non plus eschauffée. Toutesfoys elle est despecée par le sang du bouc quand il est chault et nouvel. Et des pièces qui en saillent on entaille et perce les aultres pierres. »

Un siècle plus tard, le diamant a déjà pris place dans la littérature française, comme figure très noble. Et le poète Mellin Saint-Gellais écrit à sa belle :

Vos blanches dents ou plustost diamans
Sont la prison des esprits, des amants.

Or, la taille des diamants demeura pendant des siècles un problème insoluble. On se contentait de les porter tels qu'ils étaient trouvés dans le sol. On attachait, en conséquence, toujours du prix à ceux qui brillaient naturellement, et dont la forme était régulière. Les anciens ne connaissaient que les diamants à pointes naturelles ayant huit faces triangulaires et formant, en tous sens, une double pyramide. Ils les appelaient alors *diamants à pointes naïves*.

En 1476, seulement, Louis de Bergham gentilhomme de Bruges, découvrit que le diamant pouvait être épuisé par sa propre poussière nommée *égrisée*, et, par conséquent, prendre avec le poli toutes les formes voulues.

Le premier diamant taillé fut, du reste, célèbre. Charles le Téméraire le perdit à la bataille de Morat. Retrouvé et vendu au roi d'Angleterre Henri VIII, il passa entre les mains de sa fille, quand elle épousa Philippe II d'Espagne. Des gens affirment que cette pierre n'est autre que le *Sancy* de la couronne de France.

C'est vers 1695 qu'Averani et Targioni firent leurs premières expériences sur la combustibilité du diamant. Averoni, pour l'instruction de son élève, Jean-Gaston de Médicis, en avait exposé un au foyer d'un miroir ardent et l'avait vu se consumer et disparaître sans laisser aucun résidu.

Cette idée d'étudier la combustion du diamant pour en découvrir la nature, hantait décidément les chimistes. Et ils avaient raison. Ainsi, Rouelle, Darcet et Lavoisier purent établir scientifiquement que le diamant brûle toutes les fois qu'il est fortement échauffé au contact de l'air, tandis qu'à l'abri de ce contact la chaleur n'est d'aucun effet.

Lavoisier en conclut alors que le diamant n'est que du carbone. Et c'est ce carbone que Moissan réussit à cristalliser en paillettes imperceptibles dans son four électrique. Ainsi, la patiente analyse menait à la synthèse.

Les cinq parties du monde possèdent des diamants. Mais leur richesse est inégale. Les anciens les recherchèrent d'abord en Ethiopie, puis en Asie. La plus vieille exploitation productive se trouve sur les rives de la Krichna et du Pennar, au centre du Dekkan, dans l'ancien royaume de Golconde. En 1622, elle occupait plus de 30.000 ouvriers. Golconde fut longtemps le marché principal des diamants. C'est aussi là qu'on taillait les diamants apportés des bords du Gange, et des royaumes de Visapour, de Pégu et de Bengale.

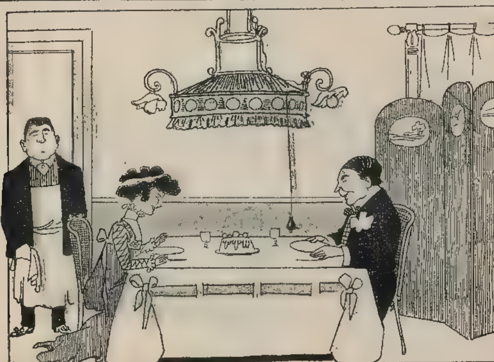
Plus tard on exploita Bornéo, Sumatra et certains gisements des monts Ourals.

Mais avant la grande découverte des mines diamantifères du Cap, des « champs de diamants » de Kimberley, qui aujourd'hui règlent le marché, ce marché s'était transporté au Brésil.

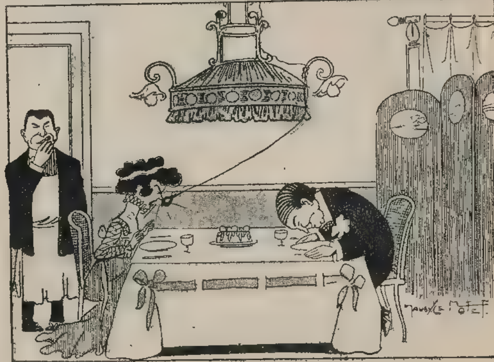
Découvertes au dix-septième siècle, les mines du Brésil alimentèrent presque exclusivement le commerce jusqu'à ce que le Sud Africain détienne le record de la production.

Deux mots enfin pour terminer sur l'origine du nom de *carat* usité dans les temps modernes pour évaluer le poids des diamants. Ce mot vient de l'arbuste *Erytrina corallodendron*, dont la graine, qui présente une unité de poids remarquable, est appelée dans l'Inde : *kouara*.

Jusqu'en 1871, la chambre syndicale de la bijouterie avait décidé que le poids du carat correspondait exactement à 205 milligrammes. Depuis un an, ce poids a été réduit à 200 milligrammes.



— Je suis vraiment heureuse que tu me procures autant de bonheur!



— Merci, chère amie, car le bonheur ne tient qu'à un fil...





PATISSERIE FRAICHE

— Cette pâtisserie me paraît très fraîche... Je dois vous avouer que je suis très dégoûtée.
— Elle est faite il y a une heure... vous pouvez être tranquille.

— A quoi donc est cette tarte? Je ne vois pas bien.
— Attendez... avec ces satanées mouches, on n'est pas fichu de s'y reconnaître!

DE NOS LECTEURS

Le chat de la Préfecture.

Il y a vingt ans, alors que Sadi-Carnot était archonte, comme disait Salis, la Préfecture de police avait à sa tête M. Lozé, celui-là même qui fut surnommé *Lozé le canicide*, parce qu'il était impitoyable aux chiens errants.

Au fond, M. Lozé était un excellent administrateur, qui s'efforça, durant son séjour au boulevard du Palais, de réaliser des économies sur les divers services de son lourd budget. Il enlevait mille francs ici, cinq cents francs là, grattait une dépense inutile de quelques louis, voire de quelques francs.

Il était de ceux qui estiment qu'il n'y a pas de petites économies. Peut-être s'inspirait-il des mêmes principes que cet assassin, répondant au président des assises, qui lui reprochait d'avoir tué une vieille femme pour cinq sous:

— Dame! mon président, cinq sous d'un côté, cinq sous de l'autre..., les petits ruisseaux font les grandes rivières!

Examinant un jour le budget de son cabinet, M. Lozé tomba en arrêt devant cette dépense:

Mou . . . 36 francs.

Il appela son secrétaire général:

— Qu'est-ce que c'est que ça, *mou*: 36 francs? Je ne mange pas de mou.

— Non, monsieur le Préfet, c'est le chat.

— Quel chat?

— Celui qui est chargé de protéger les archives du cabinet contre les souris friandes de vieux papier.

— Et ce chat nous coûte 36 francs par an!... C'est énorme!

— Cela ne fait que trois francs par mois, c'est-à-dire deux sous par jour.

M. Lozé réfléchit un moment, puis l'air grave:

— On ne sait pas assez que deux sous par jour ça fait 36 francs par an.

Et il répétait crescendo:

— C'est énorme... énorme!

Et, tout à coup, se dressant devant son secrétaire général:

— Il y a là, Monsieur un dilemme dont on ne peut sortir: ou ce chat prend les souris et les mange, et dans ce cas, il n'a pas besoin de mou; ou il ne prend pas de souris, et alors ne rendant aucun service à l'administration, il n'a pas le droit d'être nourri à ses frais. Est-ce logique, voyons?

— C'est parfaitement logique.

— Donc, la fonction étant supprimée, je biffe la dépense.

Et il biffa, en effet, *mou*: 36 francs.

L'histoire ne dit pas si le chat, privé de son mou, mourut d'inanition, ou s'il s'avisa, pour



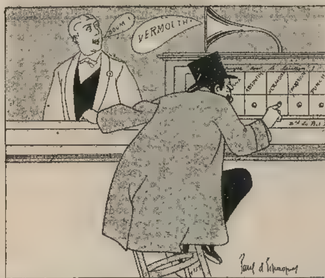
— Vous le saluez bien bas, qu'a-t-il donc de particulier?
— Lui... mais c'est un jeune homme qui arrivera. Le voilà déjà à Batignolles, dans quelques années, vous le verrez aux Champs-Elysées.



Mme Lagraisse. — Décidément, ce n'est pas encore cette année que je serai de mode!



— Une dizaine de consommations absorbées rendent parfois l'elocution difficile· le *Pêle-Mêle* a trouvé le moyen de remédier...



...d'une façon pratique à cet inconvénient par l'invention ci-dessus.

ivre, de se nourrir de souris, comme sa foncion l'y obligeait.

* * *

Canaris savants.

Un journal des antipodes nous apprend qu'un abitants de Phonixtown (Australie), sérinohile convaincu, pos.ède un canari auquel il appris à chanter: *Home sweet home*, petite hanson anglai.e. Son mode d'instruction fut e suivant: il suspendit la cage du canari u plafond dans une chambre isolée, en face 'un miroir. Derrière le miroir, était dissiulé un phonographe qui répétait constamnent l'air à apprendre.

Illusionné par sa propre image, qui se relétait dans le miroir, et croyant avoir devant lui un autre canari, l'oiseau commença bientôt à saisir les notes, puis il essaya de es reproduire et finit par très bien s'en tirer.

Cela nous rappelle le càs d'un rouge-gorge uquel son maitre — un savetier — apprit es motifs d'une valse célèbre, en sifilant patiemment pendant plusieurs mois, au-dessous le sa cage, l'air à apprendre. De tels oiseaux savants se sont vendus jusqu'à 1.500 rancs.

* * *

Ceux à qui le travail fait peur.

Un monsieur, qui s'occupait beaucoup de questions sociales, voulut se rendre compte par lui même quelle part de vérité contiennent es plaintes des mendiants valides.

Pour cela, il s'entendit avec quelques commerçant, négociants, industriels, lesquels lui promirent de donner du travail et un salaire moyen de quatre francs par jour à toute personne se présentant de sa part.

Dans l'espace de huit mois, il s'occupa de 721 mendiants valides, qui se plaignaient d'être sans travail. Chacun des 721 mendiants fut avisé qu'il pouvait entrer — avec recommandations — dans un magasin, dans un chantier, ou dans une usine, à raison de quatre francs par jour. Si ce n'était pas là le gros salaire obtenu par d'habiles ouvriers, c'était, du moins la vie assurée. Cinq cent cinquante-trois après avoir reçu avis d'avoir à se présenter dans tel ou tel chantier, usine ou magasin, ne se dérangèrent même pas. Quelques uns travaillèrent une demi-journée, réclamèrent deux francs et... ne revinrent pas. D'autres, plus courageux, firent une journée complète. Au bout de trois jours, 18 étaient encore au travail.

Ainsi donc, sur 721 hommes mendiant à Paris, arrêtant les passants dans la rue, se plaignant, avec des larmes dans la voix, de mourir de faim, on n'en trouva que 18 ayant réellement l'intention de travailler: c'est-à-dire environ un sur quarante.

Mais si l'expérience s'est bornée à Paris il est absolument certain que les autres villes de France se trouvent dans le même cas.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le pape a, aux environs de Rome, un troupeau de quarante moutons dont la laine est exclusivement réservée à la confection de ses vêtements.

— Une des plus grandes prouesses de la chirurgie opératoire a été récemment accomplie par le docteur Carrel. Elle a consisté à enlever à un chien ses deux reins, à les placer dans un bocal en un liquide aseptique, et à remettre un de ces reins sur le même chien, qui a pu vivre deux mois avec ce rein rétabli.

— Le roi Louis XIV, afin d'exciter l'émulation de ses troupes, aimait à distinguer entre eux les régiments par des privilèges. C'est ainsi que, pendant longtemps, on n'accorda qu'à certains régiments, le droit d'avoir un drapeau blanc.

LE VERT

Le Rodolphe de Mürger avait composé une romance sur l'influence du bleu dans les arts. Voici une suite de dessins qui démontre l'influence du vert dans la vie élégante.



L'après-midi est passée sur la verte pelouse...



...et est terminée devant la verte absinthe.



La soirée est occupée sur le drap vert...



...la nuit sur le tapis vert.

Et le lendemain matin, vert lui-même de fatigue, le fêtard rentre chez lui pour recommencer l'après-midi, en attendant qu'il soit obligé de s'aller mettre au vert!





UN CONNAISSEUR

— Comment! c'est pour voir ça que tu m'as fait venir. mais elle est ridicule, ta nature morte, c'est mal peint, aucun relief...

— Tu as peut-être raison, veux-tu prendre quelque chose?

— Volontiers!

. . . .

— Allons. ne fais pas de cérémonies, si ça n'a pas de relief c'est bon tout de même.

— Le port illégal des titres de noblesse est réprimé par l'article 259 du Code pénal, qui punit d'une amende de 100 à 10.000 francs quiconque, sans droit, et en vue de s'attribuer une distinction honorifique, aura publiquement pris un titre, changé, altéré ou modifié le nom que lui assignent les actes de l'état civil.

— Le Conseil municipal de Fond-du-Lac, ville de l'Etat de Visconsin (U. S. A.), a trouvé un moyen original pour lutter contre l'ivrognerie. Tous ceux qui ont encouru trois contraventions pour ivresse manifeste sur la voie publique, sont photographiés et ces photographies sont exposées dans tous les bars de la cité.

— Dans l'expression: Avoir maille à partir avec quelqu'un, le mot *maille* représente une ancienne pièce de monnaie très petite, et en cuivre, de la valeur d'un demi-denier. Elle était le synonyme d'obole, et c'est cette maille qu'il fallait partager (partir) ou disputer à quelqu'un.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

Mme L. Agnier. — Le billet de faire part doit être fait plutôt au nom de l'oncle, surtout s'il est tuteur de l'orpheline.

M. L. G. — L'auteur pouvait parfaitement écrire: *un des plus beaux orgues*; les dernières décisions du Conseil de l'Instruction publique admettent au pluriel le masculin et le féminin.

M. Augustin. — Nous vous prions de relire la ligne qui précède la liste des gagnants; cette règle a toujours été appliquée entre les *ex-æquo*, qui sont toujours beaucoup plus nombreux que les prix offerts. Nos lecteurs l'ont toujours parfaitement admis ainsi.

Un Lecteur assidu. — Se mettre sur son trente et un, est une corruption de: se mettre sur son trentain, étoffe considérée autrefois comme de luxe et que l'on portait aux jours de fête.

Docteur I. P. K. — Non, les envois peuvent être rédigés de la même façon que la feuille qui contient les solutions des 84 problèmes du concours.

M. F. O. Merson. — 1° Nous posons la question. 2° On ne peut utiliser les timbres-poste comme timbres de quittance et réciproquement, parce que la poste et l'Enregistrement sont deux administrations tout à fait distinctes et que leurs recettes doivent demeurer distinctes également.

Lebeuf-Apis. — Il faut, pour élever des abeilles à Paris, une autorisation de la Préfecture de police. Nous doutons qu'elle vous soit accordée.

M. D. Labusé. — Nous ne pensons pas que vous auriez gain de cause; on ne peut attaquer un médecin pour non-guérison; le cas est ici à peu près le même.

M. L. Marcel. — Cette fable sera insérée dans le *Blaireau*

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un **délicieux coffret** contenant un petit Flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une Boîte de Poudre Dentol.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie.

Quelle heure avez-vous?

Chacun consulte sa montre... et personne n'est d'accord!

L'HEURE EXACTE

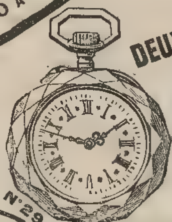
Notre Album de Luxe contenant **120 de nos plus beaux modèles** *(Reproductions photographiques) vendus à tous prix, depuis* **20 Fr.** *avec* **un** *et* **deux ans** *de* **Crédit**, *est envoyé sur demande* **GRATIS et FRANCO.**

Tout le monde **8 JOURS** à l'essai sans frais

Aucun paiement à l'avance. FRANCO A TOUS ET PARTOUT

20 MOIS DE CRÉDIT

DEUX PIÈCES MERVEILLEUSES



N° 29

OR pour Dame **18 Karats**

Boîte et cuvette or, cylindre 10 rubis.

100 Fr. - 5 Fr. PAR MOIS



N° 70

Garantie 5 ans

A TITRE DE RÉCLAME



N° 62 - **Métal** artistique, sujets variés (hippique, sportif, auto ou autres décorations), ligne droite, levées visibles, ancre anti-magnétique. **24 fr.; 4 fr. par Mois.**

FABRICATION DE HAUTE PRÉCISION

des célèbres Usines de La Suze (Suisse).

Travail remarquable. — Empierrage en rubis extra-fins. — Chaque pièce est repassée et observée avant la livraison.

Veuillez m'envoyer franco la Montre n° .... du prix de .... fr. que je paierai à raison de .... par Mois.

Nom et Prénoms ....

Qualité ou Profession ....

Domicile ....

Bureau de Poste ....

SIGNATURE :

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

MM. J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BOITTE

46, Rue de l'Echiquier, à PARIS (Xe arr.)

CRÈME au LAIT de VIOLETTES

BEAUTÉ du VISAGE

COTTAN

SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE, 55, Rue de Rivoli, PARIS.



Veillez sur la propreté de l'eau que vous buvez et que vous faites boire à vos enfants. Avec le **Filtre Berkefeld** tout danger est écarté. SÉCURITÉ ABSOLUE pour ménages et industries

Catalogue N° 4 franco

Cie Fse du Filtre Berkefeld

53, rue Vivienne

PARIS

CRÈME ÉPILATOIRE

Extrait Turc du Dr **KHALISE** des **Pays Orientaux**

AVANT

Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée, douce et blanche. Flacon et notice fco contre mt-poste 4f85. **R. OUDOT.** *Chimiste*. **38**, rue du Louvre. Paris

---

...US D'IMBERBES! PLUS DE CHAUVES!

L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser **la barbe et les moustaches** magnifiques même à 15 ans, il fait repousser **cheveux**, cils et **sourcils.** — *Succès assuré. — 60.000 Attestations.* Grand flac. 8 fr. Flac. à 1f75. Fl. essai 0f75, franco timb. ou mand. **L. POUJADE**, P.-Chimiste, à Cardaillac (Lot).

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.



TROP ZÉLÉ

Le Chef de gare. — Veuillez payer le supplément pour votre enfant, qui a sept ans depuis dix minutes. Il l'a dit dans le train.

Le Père. — Oui, mais ce train devrait être ici depuis douze minutes.

POUR VOS CHEVEUX — EXIGEZ

Le Merveilleux

PÉTROLE HAHN

Pharmaciens, Parfumeurs. - Gros : **VIBERT. LYON.**

ENTÉRITE. Pâtes alimentaires et farineux spéciaux pour régimes. Bignon-Pariani, 5, rue de l'Arcade, Paris. Catal. franco

---

J'ACHÈTE CHER les vieux **TIMBRES-POSTE**

Français, depuis 1849 (tarif gratis) Étrangers et Collections. **JE VENDS**, Timb. p. collect. Beaux ENVOIS à CHOIX, remise 40 %. Capitaine AZÉMA, Castres (Tarn)

PHOTO-REVUE journal des Amateurs

En VENTE PARTOUT

Tous les Dimanches 0.15

HERNIE

SYSTÈME *absolument* nouveau de l'Ingr **CHRISTODULE**, permettant la contention ferme de toutes **HERNIES** sans recourir à une pression exagérée. C'est le bandage de l'avenir. — *Consultion gratte. — Catal. s. pli cacheté.* **15, Rue du Temple, Paris.**

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. *appris* **SEUL** en 4 mois, *beaucoup mieux* qu'avec professeur. Nouvelle Méthode *parlante-progressive*, pratique, facile, infaillible, donne la *vraie* prononciation exacte du pays même, le **PUR ACCENT**. Preuve-essai, 1 langue, *fco*, envoyer 90 c. (hors France 1.10) *mandat* ou timb. poste *français* à **Maître Populaire, 13**, Rue Montholon, Paris.

POMMADE MOULIN

Guérit *Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes.* Fait repousser les Cheveux et les Cils. 2 f.30 le Pot *fco* Phie Moulin, *30, r. Louis-le-Grand.* **PARIS**

TALISMAN Électro Magnétique

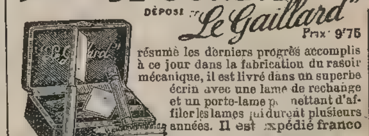
Bague merveilleuse à courant odo-électroïde renforçant le dynamisme humain. Indispensable à tous ceux qui veulent imposer leurs désirs, être forts et puissants. Par l'influence personnelle tout s'obtient : *Santé, succès, fortune* et *bonheur*. Broch. illustr. gratis **Grésil**, 2, r. Amelot. Paris

---

RASOIR DE SÛRETÉ

DÉPOSÉ "*Le Gaillard*"

Prix : 9f75



résume les derniers progrès accomplis à ce jour dans la fabrication du rasoir mécanique, il est livré dans un superbe écrin avec une lame de rechange et un porte-lame permettant d'affiler les lames qui durent plusieurs années. Il est expédié franco

A L'ESSAI

à toute personne qui en fera la demande contre remboursement de **3 fr. 75** le complément soit 6 francs payable un mois après.

En cas de non-convenance les 3f75 sont renvoyés dans les 24 h.

Edmond CHARLES & Cie

28, Rue de Grammont — PARIS.

LE DISQUE PATHÉ

SUPPRIME L'AIGUILLE
et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes.*

L'emploi du SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS *à l'ESSAI*

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

J. GIRARD & Cie
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

DERNIÈRE INVENTION!

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus. Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

REPRODUCTEUR POUR DISQUES PATHÉ

DIAMÈTRE 21 c/m LE NOUVEAU DISQUE

30 MOIS DE CRÉDIT

6 fr. PAR MOIS

Les Disques **PATHE** *donnent les plus longues auditions.*

20 Centimes **PAR JOUR**

LES CONQUÊTES DE LA SCIENCE

Le cylindre de cire a été abandonné pour le disque à aiguilles qui a été abandonné, à son tour, pour le disque à saphir, supprimant l'usure, donnant le ton juste et le souffle vibrant de la voix humaine.

Attention aux grossières imitations allemandes! Comparez la longueur de l'audition, la maîtrise du chant et le détail des accompagnements.

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection!

Le **Phonographe à disques,** le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé :** La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non-seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement, la supériorité du Saphir sur l'aiguille est ecrasante.**

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre; la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

Description de l'Appareil : 29 × 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile, forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin.— Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement reduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complete libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit.— Les quittances sont presentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.
Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

J. GIRARD & Cie
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS

DISQUES de 21 c/m de diametre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. **Le Roi de Lahore** (*Promesse de mon avenir*), par Renaud.
2 **La Favorite** (*duo du 4e acte*), par Mme Delna et Alvarez.
3. **Les Huguenots** (*Pif-Paf*), pr Aumonier.
4. **Patrie** (*Pauvre martyr obscur*), pr Delmas.
5. **Rigoletto** (*Comme la plume au vent*), par Affre.
6 **Benvenuto** (*De l'art*), par Noté.
7. **Mignon** (*Elle ne croyait pas*), par Beyle.
8. **Joconde** (*Dans un delire extrême*), par Bouvet.
9. **La Damnation de Faust** (*Voici des roses*), par Dangès.
10. **Carmen** (*Toréador*), par Renaud.
11. **Joseph** (*Champ paternel*), par Alvarez
12. **Les Cloches de Corneville** (*Va petit mousse*), par Vaguet.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

13. **Souhaits à la France** (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par Nuibo,
14. **Je ne sais plus** (*avec orchestre*), Vaguet
15. **Etoile d'amour** (*avec orchestre*), Vaguet.
16. **Rancœur lasse** (*avec orchestre*), Vaguet.
17. **La Vierge a la Creche**, par Vaguet.
18. **On a oublie**, par Vaguet.
19. **Le Petit Siffleur**, par Vaguet
20. **Rêve ou Folie**, par Vaguet.
21. **Mireille**, par Vaguet.
22. **Petits Bambins d'Amour**, par Vaguet.
23 **La Libellule**, par Vaguet.
24. **Trianon**, par Vaguet.
25 **Les Trois Roses**, par Vaguet.
26. **O Sole Mio** (*avec orchestre*), pr Vigneau.
27. **La Chanson de Marinette** (*avec orch.*) par Vigneau
28. **Si tu voulais** (*avec orch.*), par Viannenc.
29. **La Valse rose**, par Mme Jane Merey.
30. **Les Larmes de la Vie** (*avec orchestre*), par Mercadier.
31. **Je vous ai tant aimée** (*avec orchestre*), par Mercadier.
32. **Si l'on connaissait la femme**, par Mercadier.
33. **Les fiançailles roses**, par Mercadier
34 **Ressemblances**, par Mercadier.
35 **Sonnez clochetons**, par Mercadier.
36. **Ultime raison**, par Mercadier.
37. **Petite femme qui passe**, pr Mercadier
38 **L'amant philosophe**, par Mercadier.
39 **J'ai faim d'amour**, par Mercadier.
40 **Mon Cœur** (*Romance*), par Piccaluga.
41. **La Poule chanteuse** (*Mélodie*), par Belhomme.
42. **Le Rosier**, par Magnenat.
43. **Les deux Grenadiers**, par Gresse.
44. **La Marseillaise**, par Gresse
45. **Elle n'etait pas jolie** par Georgel,
46 **Jolie Fleur des Champs**, par Georgel.
47. **Sur la bouche**, par Dalbret.
48. **J'ai tant pleure** (*avec orch.*), pr Dalbret.
49 **Le Roi des Tyroliens** (*Tyrolienne*). par Charlesky.
50 **Avec ton Souvenir**, par Maréchal.
51 **Le Biniou**, par Maréchal.
52 **Le Petit Portrait** par Maréchal.
53 **Marche gracieuse**, par Maréchal.
54. **Valsons populo**, par Maréchal.
55. **Ange blond**, par Maréchal.
56. **Le Permis de Pêche**, par Frey.
57. **Un Monsieur qui bégaye**, par Frey.
58 **Dans la Rue** (*Cris de Paris*), par Frey.
59. **Le Martyr de la Rue Popincourt**, par Frey.
60. **Les gaîtés du Téléphone**, par Frey.
61 **La Ballade des Agents**, par Charlus.
62 **La Jolie boiteuse** (*avec orch*), Charlus.
63. **La Dernière carotte** (*monolog.*), Polin.
64. **J'ai un rosier** (*avec orchestre*), Dranem.

ORCHESTRES — DANSES — SOLIS

65 à 130:
- Dix Valses.
- Six Mazurkas.
- Six Polkas.
- Quatre Scottishs.
- Cinq Morceaux 2 Quadrilles complets
- Cinq morceaux Quadrille des Lanciers complet.
- Un Pas de Quatre.
- Deux Cors de Chasse.
- Deux Pistons.
- Un Violon.
- Un Violoncelle.
- Une Mandoline.
- Deux Orchestres Tziganes,
- Vingt Morceaux d'Orchestres divers (Marches Militaires, Fantaisies, Ouvertures, etc. etc.)

5 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné, déclare acheter à **MM. J. GIRARD & Cie,** *à* **Paris,** l'**APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **130 Morceaux choisis sur disques double face,** *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6 fr.** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **180 francs,** *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prenoms .... SIGNATURE :

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département

Gare

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, *Successeurs de* **E. GIRARD & A. BOITTE,** 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Art).

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr.) — 50 centimèt (16 fr.)

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant:* A. Richard.

15e ANNEE — No 22. 10 Centimes. 30 Mai 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

RANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
TRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

NOUVEAUX AGRANDISSEMENTS, par Th. BARN.



— Avez-vous des lacets de bottines ?
— **Pas ici, madame ; mais vous trouverez cet article là, à l'annexe.**

Le souper patriotique

En sortant du théâtre, M. Florentin Siboul, capitaine de zouaves en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, (quarante ans de service, quatorze campagnes, cinq blessures) se sentit le gosier sec et l'estomac dans les talons.

Alors, il se dit pompeusement:

— Je vais aller souper!

« Souper » en sortant du théâtre constitue, pour le commun des mortels une action prestigieuse dont il y a bien lieu de s'enorgueillir un brin... M. Siboul avisa une brasserie, y pénétra d'un air superbe et commanda fièrement son « souper »:

— Garçon, un bock et une choucroute!

Au bout d'un petit quart d'heure d'attente, il fut servi.

Mais au moment où il allait attaquer sa pitance, un terrible scrupule le troubla, un doute cruel plissa son front jusque là sans nuages... et fronçant un sourcil soupçonneux et comminatoire, il demanda soudain, avec une brusquerie inquiète:

— Dites donc, garçon... qu'est-ce que c'est que cette choucroute?

— Oh! c'est de la bonne, Monsieur! s'écria vivement l'interpellé...

— Je ne vous demande pas si c'est de la bonne, je vous demande ce que c'est que cette choucroute?...

— C'est de la choucroute de Francfort, Monsieur!

Le capitaine Siboul eut un haut-le-corps, sa grosse moustache poivre et sel se hérissa, ses poings se crispèrent — le garçon recula un peu effaré...

— Et ce jambon, garçon, qu'est-ce que c'est que ce jambon?

— Du jambon de Mayence, Monsieur...

— Et cette bière, garçon, est-ce qu'elle est aussi de Mayence?

— Non, Monsieur, c'est de la bière de Munich!

Un coup de poing furibond martela la table à ces mots, faisant sursauter en même temps la bière de Munich, le jambon de Mayence, la choucroute de Francfort, le garçon de la brasserie, la caissière, le patron, et tous les clients... C'était le capitaine Siboul qui éclatait!

— Mille millions de milliards! hurla-t-il, la face cramoisie... Vous vous fichez de moi, hein clampin?...

— Non, mon colonel, balbutia le garçon... Je...



— *Mille millions de milliards! hurla-t-il... Vous vous fichez de moi, hein, clampin?*

— Sachez que j'aimerais mieux mourir de soif et crever de faim, que d'ingurgiter ça!... Remportez le, ôtez-le de ma vue. Je n'en veux pas! *Vade retro*... Vive la France!...

— C'est un fou, se disaient déjà les consommateurs voisins, en esquissant un prudent mouvement de retraite.

Le patron s'approcha, comme c'était son devoir, et s'informa avec la plus grande circonspection (car les fous irascibles, quand on sait mal les prendre, occasionnent parfois des carnages):

— Pourquoi Monsieur refuse-t-il ces consommations?

— Parce qu'elles proviennent de Munich, de Mayence et de Francfort! déclara le capitaine.

— Ah! je comprends, c'est par patriotisme?

— C'est surtout par vengeance! rectifia M. Siboul... J'emploie les loisirs de ma retraite, et l'activité d'une vieillesse encore robuste, à placer du vin de Champagne... J'en exportais jadis en Allemagne un grand nombre de bouteilles: les officiers allemands étaient des clients excellents, et tout marchait à souhait, lorsqu'un beau jour, l'empereur Guillaume II, exprès pour m'embêter, s'est mêlé une fois de plus de ce qui ne le regardait pas: *il a défendu aux officiers allemands de boire dorénavant du champagne français!*...

— Oui, en effet, je m'en souviens, dit le patron, nos journaux ont assez commenté cette ridicule nouvelle!... La Champagne, c'est pourtant en France, il me semble: ce n'est pas en Prusse!...

— Justement, c'est ce qui fait que cette prohibition du kaiser n'est autre chose qu'une auguste consécration du dol, un encouragement officiel à la contrefaçon et à l'escroquerie... En demandant à boire du champagne allemand Guillaume II n'a pas l'air de se douter qu'il commet solennellement une bourde plus grosse que lui. C'est comme si moi, un consommateur paradoxal, je vous disais: « Donnez-moi du vin du Rhin qui vienne de Bretagne, du Madère récolté à Courbevoie, du Curaçao de Hollande arrivant directement d'Italie, du caviar espagnol, du nougat de Montélimar provenant de la Roche-sur-Yon, et des cigares de la Havane qui soient fabriqués à Bucharest avec du tabac suisse!... » Vous me ririez au nez, et vous diriez, non sans raison: « Ce client est timbré! » Eh bien! Monsieur, malgré l'illogisme, malgré l'absurdité manifeste d'une pareille interdiction, l'Empereur a persisté dans sa gaffe, et il empêche toujours ses officiers de se piquer le nez avec du champagne français!... Alors, moi pas bête, savez-vous ce que j'ai fait pour taquiner à mon tour le kaiser et son empire? J'ai fondé une ligue dans le but d'empêcher les officiers français de boi[re] de la bière de Munich et de manger de [la] charcuterie teutonne!... Œil pour œil, de[nt] pour dent; nous répondons au boycottag[e] par le boycottage!... Voilà pourquoi je vie[ns] vous dire, à l'instar de Guillaume II: « [Je] veux consommer de la choucroute de Francfo[rt] qui ne soit pas de Francfort, du jambon d[e] Mayence qui ne vienne pas de Mayence [et] de la bière de Munich qui ne soit pas d[e] Munich!... »

— Eh bien! soyez rassuré, cher Monsieu[r], s'écria triomphalement le patron; vous po[u]vez boire et manger ici en toute confiance, car ma choucroute de Francfort est faite av[ec] les choux de mon jardin: ce jambon de M[a]yence provient d'un cochon limousin tué a[ux] abattoirs de Vaugirard, et ma bière de M[u]nich est fabriquée rue Vieille-du-Temple!...

— Hein? fit le capitaine Siboul en se dre[s]sant d'un bond impétueux...

— Seulement, ajouta confidentiellement [le] patron, on dit qu'elle est de Munich parce q[ue] ça fait bien dans le tableau, et parce q[ue] le client s'imagine toujours que ce qui e[st] étranger, a meilleur goût que ce qui est fra[n]çais...

...Il n'acheva pas...

V'lan!... V'lan!... Paf!.

La tranche de jambon, le plat de choucrou[te] et le bock — contenu et contenant — décrivan[t] une courte parabole, vinrent s'abattre in[o]pinément sur le coin de sa figure... Et, e[n] même temps, le capitaine Siboul, cramoisi, tr[é]pidant, fou de colère et d'indignation, l[ui] criait frénétiquement dans le nez:

— Et vous osez m'avouer ça en face!... Vou[s] n'êtes qu'un voleur... un empoisonneur... u[ne] canaille!... Je vais porter plainte contre vou[s].



Là-dessus il sortit avec fracas...

Là-dessus, il sortit avec fracas... C'est q[u'il] faut diablement aimer sa patrie pour se rés[ou]dre à jouer sciemment le rôle de bonne po[ire].

Robert FRANCHEVILLE.

LES MÉFAITS DU HANNETON

L'institutrice s'était efforcée de faire comprendre à ses élèves la composition de la peau.

La vieille demoiselle avait parlé du derme, de l'épiderme, des papilles, de la couche de Malpighi. Les élèves, distraites par les ébats d'un hanneton, qui s'était introduit dans la classe et cherchait vainement à en sortir, avaient laissé causer l'institutrice, sans prêter la moindre attention à ses paroles.

Quand celle-ci eut terminé, elle voulut s'assurer que la leçon avait été comprise:

— Berthe, fit-elle, s'adressant à une petite brune à l'œil espiègle, de quoi vous ai-je parlé?

Berthe, que les efforts du hanneton a[vaient] particulièrement intéressée, leva les yeux [au] plafond, sans répondre.

La bonne institutrice vint à son aide:

— Voyons, Berthe, ne soyez pas sotte! [Re]gardez-moi. Qu'est-ce qui couvre mon visa[ge]?

Résolument, Berthe répondit:

— Des rides!

Pêle-Mêle Causette

Tout le gâchis dans lequel nous pa-augeons provient de l'équivoque que m'efforce, depuis si longtemps, de aire ressortir.

Les pouvoirs publics sont aux mains d'hommes politiques qui se réclament out à la fois de l'individualisme, en tant ue radicaux, et du collectivisme, en ant que socialistes.

Pareils à la chauve-souris de La Fon-aine, ils sont, tour à tour, souris ou iseaux. Ils ont consacré une partie de ur existence à proclamer le droit de rève, et ce droit, ils l'enverraient vo-ntiers au diable, car il les gêne horri-ement pour gouverner.

Dans le cruel embarras où les plon-cette dualité de principes, ils ont u trouver une échappatoire: « La grè-, déclarent-ils, est un droit pour tout monde, sauf pour les fonctionnaires ».

Pourquoi, ce distingo?

Parce que les fonctionnaires remplis-nt un service public.

C'est le grand mot. On a tout dit uand on l'a prononcé. Et il ne manque as de gens pour répéter avec conviction: C'est bien vrai. Les services publics nt choses sacrées. »

Et en quoi sont-ils plus sacrés, ces rvices publics, que les autres?

« En ce qu'ils intéressent tout le mon- ».

Argument plutôt spécieux. En effet, ls intéressent tout le monde, bien des rvices non publics sont dans le même s.

Me dira-t-on qu'une grève des boulan-rs n'est pas, pour le public, aussi gra- qu'une grève des postiers?

Une grève des pharmaciens, des mé-icins, des laitiers, des mineurs, et mê- des cochers d'omnibus, jette-t-elle oins de trouble dans une aggloméra-n qu'une grève d'employés de minis-es, de gardiens de musées ou de re-veurs du pari mutuel.

La vérité est que tous les métiers complissent un service public. Il y a de plus et de moins importants, ais tous concourent au bien-être de la tion. C'est leur raison d'être aux uns mme aux autres.

Au surplus, peut-on établir exactement que sont les services publics?

Les chemins de fer sont considérés mme tels, en France, parce qu'ils sont onopolisés. En Angleterre et en Amé-ue, ce sont des propriétés particu-res. Le télégraphe, exploitation d'État ez nous, fait partie du commerce libre x États-Unis.

l en est de même pour le tabac.

Et si demain, l'État s'avise de mo-poliser la tonte des chiens, tous les deurs seront des fonctionnaires et ac-npliront un service public.

le plaisante, mais voilà pourtant à oi l'on aboutit avec la frêle théorie des vices publics ou non publics.

C'est là le piteux résultat de l'équivo- présente.

Notez bien que la question des rap-rts entre employeurs et employés comporte des solutions, ou tout au moins d'importantes améliorations.

Pour la soumettre à des études utiles, à des tentatives scientifiques, il faut un esprit assez libre et ferme pour arracher aux grèves la forme révolutionnaire qu'elles tendent à prendre de plus en plus.

Ou bien alors, il faut consommer la révolution et créer l'état collectiviste.

Ce qui est absurde, c'est de chercher la solution du problème dans un compromis entre l'individualisme et le collectivisme. Autant marier l'eau et le feu.

Fred Isly.



AU VILLAGE

— Viens donc voir, v'là M'sieur le maire qui se bat avec sa femme.
— Ce n'est peut-être point notre affaire.
— Mais, gars, c'est de l'histoire! Sais-tu bien que si c'est elle qui a le dessus, la commune va tomber sous le joug d'une femme!

****

La dernière de Lagourde

— Tiens, je ne savais pas que les Dumanel avait un âne. Y a-t-il longtemps qu'ils l'ont?
— Depuis que je demeure chez eux, répond Lagourde.





LES ENFANTS JOUENT A LA PLAGE

— Dis donc, on se dirait bien au bord de la mer...

— Oh! oui!... mais attention, la mère monte!!!



M. Dupont *(à son fils)*. — Un peu plus de modestie, mon garçon. Songe que c'est par toute une vie de modestie...



...que j'ai peu à peu conquis la fortune, et que je suis arrivé à pouvoir me payer les belles affiches que tu vois.

Un drôle de métier

L'autre jour, comparaissait, devant le tribunal correctionnel, un pauvre hère, long et maigre, inculpé du délit de vagabondage.

— Votre profession? lui demanda le président.

— Je pose pour l'obésité, répond le miséreux.

Stupéfaction des juges, qui demandent des explications.

— Voici, mon président. Au service d'un fabricant de produits pharmaceutiques contre l'obésité, je revêts un maillot de caoutchouc, que l'on gonfle comme un pneu. Puis on me photographie. Ensuite, mon portrait est exposé dans une vitrine avec la mention: « Avant le traitement ». On dégonfle alors un peu le maillot, et on tire un cliché, qui est étiqueté: « Après deux mois de traitement ». Enfin, sous ma photographie sans le maillot, est écrit: « Après deux mois de traitement ».

Et le pauvre diable d'expliquer que ce petit métier a beaucoup de morte-saison, parce que les clichés, une fois pris, servent indéfiniment.

Alors, il meurt de faim... malgré son ventre!

***

CORRUPTION

Voici une petite histoire de corruption toute remplie d'humour britannique:

Le bon fermier Hodge alla trouver un avocat. Il s'agissait d'une affaire de rien, mais Hodge, obstiné comme tous les paysans, ne voulait pas entendre parler de conciliation.

— Alors, dit l'homme de loi, il faudra plaider, et je dois vous avouer qu'à mon avis, c'est Perry, votre adversaire, qui tient le bon bout.

— Ah! fit Hodge.

Puis il tomba dans des réflexions profondes. Tout à coup, il demanda:

— Croyez-vous que je ferais bien en envoyant deux oies grasses au juge?

— Malheureux, s'écria l'avocat, alors votre cause serait irrémédiablement perdue.

— Bien, bien, répondit le fermier, n'en parlons plus. La justice décidera.

Et huit jours après, la justice décidait, et Hodge triomphait sur toute la ligne. L'avocat, qui avait plaidé en dépit du bon sens, en était resté tout ébahi.

— Eh bien! lui dit Hodge en sortant, vous voyez que mes oies ont produit leur effet!

— Comment, malheureux, vous avez osé les envoyer?

— Sans doute, répondit Hodge en clignant de l'œil. Seulement, je les ai envoyées au nom de Perry!

***

Bonne excuse

Au restaurant à dix-neuf sous:

Le Client. — Garçon, c'est horrible, épouvantable, je trouve une araignée dans ma soupe.

Le Garçon. — Oh! Monsieur, elle n'y était certainement pas quand j'ai servi le potage.

Le Client. — Alors, comment expliquez-vous qu'elle y soit?

Le Garçon. — Elle se sera noyée en voulant y aller chercher une mouche.

***

TRANQUILLITE D'ESPRIT

Filoutard, examinant avec attention une pelisse de fourrure qu'il vient de dérober dans un magasin:

— Me voilà bien tranquille pour l'hiver prochain. Si je ne suis pas pincé, j'aurai la pelisse pour me tenir chaud. Et si je suis pincé, je serai chauffé aux frais de l'Etat.

***

Pour affaires

Un quidam s'était introduit auprès du banquier Pognon, sous prétexte de l'entretenir d'une affaire, mais le véritable motif de sa visite était d'obtenir de lui un secours pécuniaire:

— Eh quoi, lui dit le financier, vous me dites que vous aurez à m'entretenir d'une affaire, et, en réalité, c'est pour mendier que vous vous êtes introduit auprès de moi!

— Mendier est bien mon genre d'affaires, répliqua effrontément l'intrus.



VENTILATEUR ET PHONOGRAPHE

— Pardon, M. le capitaine, la machine est démolie!

— Laquelle?

— Celle-là! J'ai mis deux sous dedans et ça ne me joue point d'air.



ENCORE UN ACCIDENT D'AUTOMOBILE

Courrier Pêle-Mêle

Suffrage universel.

(Ne serait-il pas juste qu'un chef de famille eut, dans les scrutins publics, autant de voix qu'il représente de personnes?)

ODON.

A en juger par le nombre des réponses qui ont été adressées à cette question, il est permis de préjuger que la commission spéciale de la Chambre, chargée de cette question, doit recevoir tous les jours de bien nombreuses observations. Beaucoup de nos correspondants ont pris, en effet, la question qui leur était posée comme point de départ d'une foule de considérations dont quelques-unes s'éloignaient un peu du sujet. En résumé, nous pouvons dire que les partisans du *statu quo* balancent à peu près comme nombre les partisans d'une modification dans le mode de scrutin tendant à donner plus de voix aux chefs de familles. Encore ces derniers ne soutiennent-ils cette idée qu'avec des amendements importants. Leur opinion générale est que l'intérêt qu'un électeur a dans la bonne gestion des affaires publiques n'est pas toujours proportionné au nombre de ses enfants. Tel peut avoir, en effet, beaucoup d'enfants, et être fort peu touché par la plupart des lois économiques, dont un autre peut ressentir les effets bien plus directement. M. Hallez, parmi nos correspondants, se place franchement à l'extrême-droite sur ce point, puisqu'il trouve préférable de n'admettre, comme électeurs, que les citoyens payant impôt. Sans aller aussi loin, MM. Baranger, Cabral, Masse, essaient de concilier les divers systèmes et s'ils accordent plusieurs voix à un même électeur, ils ne se basent pas uniquement sur le nombre de bouches qu'il a à nourrir. Une voix comme citoyen, une comme chef de famille, une comme contribuable; voilà un système mixte un peu analogue à ce qui se passe en Belgique, et que prônent plusieurs de nos lecteurs. Quoi qu'il en soit, ajoutent certains comme réflexion finale, il est peu probable que l'on revienne jamais, à présent, sur la question du suffrage universel étendu à tous indistinctement et également; que le scrutin soit de liste ou d'arrondissement, proportionnel ou professionnel, là seulement porteront les changements, il est peu probable que le problème se résolve en dehors de ces questions.

***

Colis-postaux

Votre lecteur, M. Labat, demande, dans le [n]o du 25 avril 1909, si on peut exiger l'ouverture d'un colis postal en présence de l'employé livreur, ou de témoins, avant ou après signature de l'acceptation, pour se réserver le droit à l'indemnité en cas d'avarie.

Voici la réponse:

Le decret des 27 et 28 juin 1892 ne permet pas aux transporteurs de colis postaux d'en vérifier le contenu, soit au départ, soit à l'arrivée, les transporteurs ne sont pas responsables des dégâts quelconques qui peuvent se trouver à l'*intérieur*, si le colis est remis en bon état *extérieur*, et ne porte aucune trace d'avarie, de choc, ou ne sonne pas la casse.

Si l'aspect extérieur ou le bruit intérieur révèle l'avarie, le colis peut être refusé. L'indemnité sera égale à la valeur de la perte ou de l'avarie, mais ne pourra jamais être supérieur à quinze francs pour un colis de trois kilogrammes. (Législation postale, décret du 28 juin 1892, article 7).

Recevez, etc.

E. DAUCHOT.

***

Tabac.

(Quelle quantité de tabac a-t-on le droit de cultiver chez soi? Faut-il, pour cette quantité, demander une autorisation, et à qui? L. A.)

Monsieur le Directeur,

Voici ma réponse à cette question:

L'administration de la Régie, dans une note autographiée (no 17322), du 3 décembre 1900, interdit la culture du tabac comme plante d'ornement, si minime que puisse être le nombre des plantes.

L'article 181, de la loi du 28 avril 1816, frappe l'infraction à cette règle d'une amende de 0 fr. 50 par pied, s'il s'agit d'un terrain ouvert ,et de 1 fr. 50 par pied, s'il s'agit d'un terrain clos (frais du procès en plus).

Recevez, etc.

LILY.



LES DEUX SOURDES ET LE DORMEUR

— Parlez plus bas... mon mari dort.
— Plaît-il?...
— Mon mari dort... parlez bas... vous le réveilleriez.



— J'ai l'oreille un peu dure, aujourd'hui, veuillez me le répéter.
— Mon mari dort paisiblement, parlez bas ou vous allez le réveiller.
— C'est extraordinaire... je n'ai pas encore compris.



— Mon mari do..., non, il ne dort plus.

Question interpêlemêliste

Question de convenances:

Doit-on, quand l'on donne une soirée, inviter des amis en deuil?

Est-ce les offenser que de paraître ignorer qu'ils ne vont pas en soirée? Ou doit-on les inviter quand même, leur laissant ainsi le soin de décider eux-mêmes si leur deuil leur permet ou leur interdit d'accepter?



NOUVELLE MODE

— Mon mari n'a pas voulu me payer une robe à la mode, mais ça m'est égal, avec le fourreau de son parapluie je m'en suis fabriqué une magnifique.



DANS LES PYRENEES

LE GUIDE. — A présent, je vais vous mener au cirque de Gavarnie.

LES TOURISTES. — Au cirque! Non, impossible! Nous sommes en grand deuil.

La maladie de Barnabé bey

A l'inverse des Parisiens ultra-chic, qui vont passer l'hiver au Caire, le sieur Barnabé bey, ayant fait, cette année-là, des spéculations fructueuses sur les cotons égyptiens, était venu passer l'hiver à Paris.

Quoique d'origine française, il n'avait encore jamais quitté les bord du Nil, et ne connaissait ni la France, ni sa capitale. Aussi, fut-ce pour lui un enchantement qui avait tout l'attrait de la nouveauté... Par exemple, ce qui le défrisa un peu, ce fut la rigueur du climat: il était habitué, chez lui, à un printemps perpétuel, et il fut accueilli, chez nous, par des frimas et des bourrasques de neige. Alors, pour se réchauffer, il se lança résolument dans le tourbillon des plaisirs, et quoiqu'il y eut en permanence quatre degrés au-dessous de zéro, il trouva la ville belle.

Par malheur, un événement absurde, autant qu'imprévu, vint gâcher, à l'improviste, la joie de Barnabé bey. L'infortuné ressentit, un matin, une douleur sourde à la main gauche et constata aussitôt, avec ennui, au bord de la surface externe de son métacarpe, la présence d'une tuméfaction d'allure suspecte, poussée là, sans cause apparente...

Les découvertes de ce genre sont toujours des plus désagréables, surtout lorsqu'on est à trois mille kilomètres de ses pénates et qu'on ne peut avoir que des soins mercenaires; il n'y a vraiment que chez soi qu'on est bien pour être malade!...

— Qu'est-ce que c'est que ça? se demanda Barnabé bey, perplexe.

Dans le doute, il résolut d'aller immédiatement consulter un médecin; peut-être, en le prenant dès le début, parviendrait-on à couper le mal dans sa racine? Il n'y avait pas une minute à perdre; Barnabé bey empoigna le Bottin, choisit une adresse au hasard, et se fit conduire, à toute bride, chez le docteur Machin... (je mets Machin, pour n'avoir aucune récrimination à propos de nom, en réalité, ce docteur ne s'appelait pas Machin).

— Oh! oh! fit-il, à la vue de la partie malade: voilà une chose véritablement étrange!... Engorgement inflammatoire du tissu cellulaire sous-cutané. Et vous dites que cela vous est venu spontanément, sans être déterminé par une blessure ou une érosion préalables?... Vous êtes sûr de ne pas vous être piqué, coupé ou égratigné avec un objet malpropre?... Oui, eh bien, dans ce cas, c'est très grave, je n'hésite pas à vous le déclarer. car cela remonte à des causes plus profondes et mieux enracinées, qu'il nous faudra rechercher jusque dans les leucocystes de vos ascendants...

Là-dessus, le docteur Machin entama un interrogatoire détaillé, et posa à son client, abasourdi et démoralisé, mille et une questions des plus indiscrètes concernant ses habitudes, sa jeunesse, son enfance, la jeunesse et l'enfance de son père, celles de sa mère, celles de ses deux grands-pères et celles de ses deux grands-mères, que Barnabé n'avait d'ailleurs jamais connues...

Puis l'esculape conclut d'un ton péremptoire:

— L'affection dont vous souffrez est d'un caractère trop complexe pour qu'on puisse la ranger dans la catégorie des exanthèmes simples... C'est une inflammation d'origine eczémateuse, aggravée par un excès de lymphatisme, qui m'inquiète... Ne perdez pas, néanmoins tout espoir: la chose est curable... Vous allez suivre, pendant huit jours, mon traitement dépuratif, puis vous reviendrez me trouver, et je procéderai alors à l'analyse de votre sang. Au revoir, cher Monsieur... C'est dix francs... Merci!

Il faut avouer que Barnabé bey, en sortant de là, n'était pas fort satisfait; le docteur Machin semblait vouloir faire traîner les choses en longueur, avec son satané traitement dépuratif, qui n'était que le préambule d'un tas d'autres cures accessoires... Cela n'en finirait plus. Mieux valait voir un second médecin et tâcher d'obtenir de lui un soulagement immédiat.

Barnabé bey, malgré les douleurs q'il éprouvait à la main gauche, reprit le Bottin, feuilleta la liste des médecins et se rendit en hâte chez le docteur Chose... (Il ne s'appelait pas plus Chose que son confrère ne s'appelait Machin, mais je mets ce nom pour éviter toute contestation patronymique).

Le docteur Chose, mis en présence du mystérieux engorgement, l'examina, le palpa en tout sens, se lissa la barbe, se gratta le nez, l'oreille puis l'occiput, et dit posément:

— C'est un abcès phlegmoneux. Mais il n'est pas mûr.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, docteur?

— Il faut attendre qu'il soit mûr.

— Et puis?

— Et puis, revenez me voir, je vous donnera[i] un coup de bistouri.

Barnabé bey s'en alla, la mort dans l'âme en regardant piteusement sa pauvre main gau[-]che enflée, boursouflée, violacée, sinistre [à] voir!... Huit jours à attendre le dénouemen[t] de ce drame. huit iours de souffrances phy[-]siques et de tortures morales!... Jamais, plu[-]tôt mourir de suite!

Et le malheureux, en désespoir de cause résolut d'aller voir des médecins, jusqu'à c[e] qu'il en trouvât un plus optimiste ou plu[s] expéditif, qui sut calmer ses angoisses, [et] employer, sur le champ, un agent thérapeu[-]tique, susceptible d'amener une prompte gu[é]rison... Ce fut un terrible calvaire.

Nulle part le diagnostic de la maladie ne f[ut] le même... L'un affirma que c'était un m[al] blanc, l'autre opina pour une tumeur, [un] troisième dit: « C'est de l'arthrite! » Un qu[a]trième: « C'est un traumatisme! » Un cin[-]quième ne dit rien du tout... Barnabé be[y] pâle comme un suaire, se retrouvait ensui[te] dans la rue Gros-Jean comme devant, des mots savants, incompréhensibles, effroy[a]bles. bourdonnaient confusément à ses ore[illes] les éperdues...

...Eczémateux, érysipélateux, charbonneu[x] kysteux, cancéreux, œdémateux, variqueux, ...



UN GAGE

— Je te donnerais bien deux sous, mon enfant, mais je n'ai pas de monnaie.
— Je vais vous en faire, de la monnaie, ma bonne dame!
— C'est que...
— Oh! n'ayez crainte... tenez, je vous donne mon balai en garantie!



CHEZ LES BETES

La Girafe. — La fumée vous gêne peut-être, Monsieur Singe!
M. Singe. — Elle me fait tousser!



La Girafe. — Il y a tout de même moyen de s'arranger!

mal semblait être d'instant en instant plus gonflé, plus tuméfié, plus hideux, d'avoir encaissé toutes ces épithètes malsonnantes!... Il empirait littéralement à vue d'œil — si bien que vers la fin de cette pénible journée, l'un des médecins consultés s'écriait triomphalement:

— Mais, mon ami, c'est la gangrène que vous avez!... Une superbe gangrène!... Il va falloir vous couper le bras!

Et il le lui avait déjà saisi avec l'avidité d'un cannibale affamé qui empoigne une belle proie. On eut dit qu'il voulait lui faire l'amputation séance tenante... Barnabé bey, fou d'horreur, se dégagea d'un coup de coude et s'enfuit...

C'était l'abomination de la désolation.

Une fois dehors, il s'affala sur un banc et se prit à sangloter.

Un vieux balayeur, qui râclait la neige du trottoir, tout en fumant sa pipe, remarqua ce désespéré s'approcha de lui, et lui tapotant sur l'épaule avec une rudesse amicale:

— Eh bien, eh bien! quoi donc? lui dit-il. Qu'est-ce que vous avez?...

— Je suis perdu, je suis condamné, larmoya Barnabé bey en brandissant tragiquement son poing gauche... J'ai là un mal inconnu qui me ronge et qui va me tuer sous peu, sans qu'aucun médecin puisse y porter remède!... Tenez, regardez-moi cette affreuse tuméfaction...

Le vieux balayeur se pencha, regarda attentivement, et s'écria, en pouffant de rire:

— Farceur, va!... C'est une engelure que vous avez!...

Et, comme preuves à l'appui, il exhiba ses deux pattes biscornues; il en avait à chaque doigt, lui, des engelures!...

— Pas un médecin, dit Barnabé bey, subitement rasséréné, n'a pensé à cela! Pourquoi?

— Pourquoi? répéta le balayeur.

Eh! mes chers amis, tout bonnement parce que le problème était trop simple.

R. Francheville.

Origine de quelques fleurs

La plupart des fleurs que nous cultivons, soit au chaud, soit à l'air libre, sont originaires des pays étrangers; certaines ne furent importées chez nous qu'assez récemment. Tels sont les calcéolaires, aux multiples variétés, dont chaque serre possède au moins quelques spécimens; elles ne nous arrivèrent du Chili qu'en 1825; le nom de colcéolaires leur fut donné en mémoire de Colcéolarius de Véronne, connu au seizième siècle par des ouvrages de botanique.

Le dalhia, baptisé ainsi en souvenir du botaniste suédois Dalh, fut rapporté du Mexique, en 1799, par Alexandre de Humbold.

De cette époque date l'importation en France du datura, du magniolia et du fuchsia, tous les trois originaires du Brésil.

La capucine et l'héliotrope nous vinrent du Pérou en 1686.

La jacinthe est originaire des Pays-Bas. La tulipe, dont quelques variétés atteignaient, au dix-huitième siècle, des prix fous, est la fleur nationale des Hollandais, elle leur vint cependant de Turquie; le premier oignon de tulipe cultivé en France, fut planté en 1569. Le glaïeul nous vient aussi de Hollande, mais il est originaire de l'Amérique centrale; les premier plantés chez nous le furent en 1832, dans les jardins du palais de Fontainebleau.

Le réséda est égyptien, son entrée en France date des croisades, mais il ne fut guère répandu qu'à partir du seizième siècle.

Le camélia, originaire des îles Philippines, fut apporté en Espagne en 1739, par un missionnaire du nom de Camelli, qui l'offrit à la reine Marie-Thérèse. Il ne fut connu, en France, que vers 1800; les premiers s'épanouirent dans les serres de la Malmaison.

Enfin, l'hortensia, originaire de Chine, est cultivé chez nous depuis 1790; sa marraine ne fut donc pas la reine Hortense, comme on le croit généralement, mais bien Mme Hortense Lapaute, veuve de l'horloger célèbre mort en 1787.

Cela ne lui enlève, d'ailleurs, aucun de ses mérites.









NOTES D'UN JAPONAIS SUR LES INSTITUTIONS DE LA FRANCE

En France, chaque profession a son école officielle et préparatoire dirigée ou subventionnée par l'État: école des Beaux-Arts, école des Mines, école des Hautes Etudes Commerciales, etc.

Mais la plus luxueuse et la plus vaste de toutes, est l'école des Cambrioleurs ou Apaches. (Palais de Justice).

De nombreux professeurs, et très bien payés, y font leur cours.



On y fait des conférences, sous forme de dialogues, où on apprend aux cambrioleurs novices, comment il faut s'y prendre.



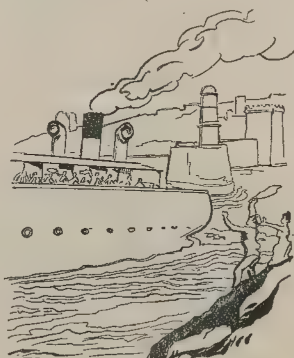
On leur apprend également, pour les mettre sur leurs gardes, les ruses employées par les policiers.



On y cite les exploits des plus fameux d'entre les apaches, et on en communique le récit à la presse pour le répandre dans les masses ignorantes.



Pour ceux qui ont besoin d'outils de travail, on y vend, aux enchères, des pinces-monseigneur, casses-têtes, fausses clefs. (Ces ventes s'appellent ventes aux enchères provenant du greffe du tribunal).



On décerne, aux plus habiles, un certain nombre de prix analogues aux prix de Rome de l'école des Beaux-Arts pour permettre aux pensionnaires d'aller passer un certain nombre d'années sous un climat merveilleux. On les appelle: prix de la Nouvelle.



Mais tandis que, pour le prix de Rome, tous les pensionnaires sont logés dans la même villa Médicis, le prix de la Nouvelle peut conférer, à chacun des titulaires, une habitation personnelle, dite concession.

LE RECUL

Les choses vues à une certaine distance prennent un aspect aimable et souriant.



— Ah! c'était le bon temps, s'écrie Parvenu en... pensant à son origine calamiteuse.



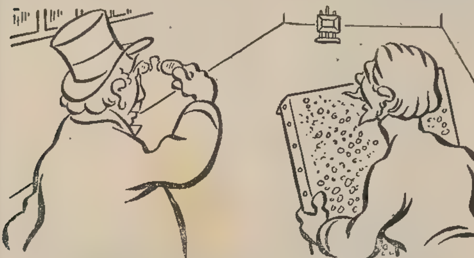
Grâce au recul, on peut se dispenser de lire les œuvres d'un tas de génies, tout en cultivant leur souvenir.



Dix ans suffisent à rendre la plus douce tranquillité à n'importe quel criminel.



Les opinions politiques les plus désastreusement avancées ne sont heureusement pas insensibles à l'effet du recul.



Pas mal de tableaux risqueraient fort de rester incompris sans lui.



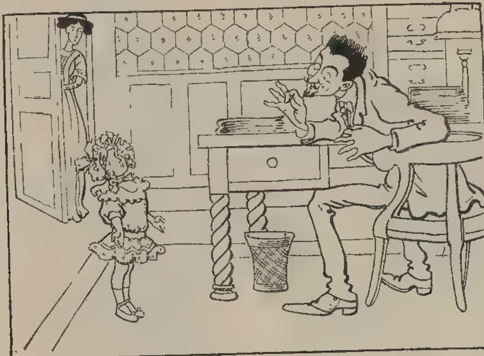
Le recul immédiat obtenu, grâce à l'automobile, préserve, dans une certaine mesure, les âmes sensibles.

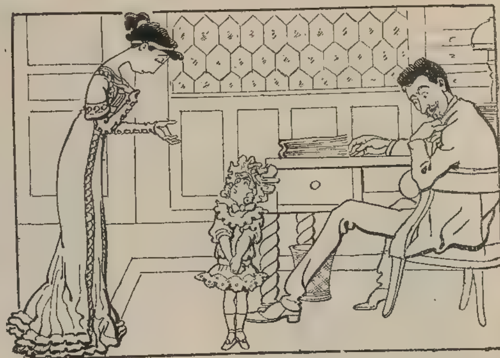


Les dignités vacillantes se raffermissent heureusement, grâce à ce même recul.



Enfin, son attente même suffit à réchauffer certains sentiments familiaux.





NOS PETITES FILLES

LE PAPA. — Oh! le beau chapeau! Oh! la belle robe! J'espère que ta maman t'a gâtée.

— Voyons, papa, c'est tout à fait ordinaire; cette robe n'est qu'une vieille camisole un peu agrémentée, et ce chapeau n'est qu'un méchant bonnet rafistolé.

LA MAMAN. — Nous qui nous saignons aux quatre veines pour te donner de belles toilettes, et c'est ainsi que tu en fais cas. Bébé, ça n'est vraiment pas gentil.



— Mais, maman, c'était pour toi ce que je disais là. Tu montres donc tes notes de couturière à papa? Ah! ma pauvre maman, que tu es jeune!

La moitié de la part

Un gentleman, qui vivait dans un château, à quelque distance de la mer, était sur le point de célébrer l'anniversaire de son mariage. Il y avait des viandes, du gibier, des fruits de toutes sortes pour le repas, mais pas de poisson, parce que la mer avait été très mauvaise.

Le matin de la fête, un pauvre pêcheur vint au château avec un superbe turbot et fut introduit avec sa prise dans la vaste salle où le gentleman se tenait au milieu de ses hôtes.

— Le beau poisson, dit le gentleman, profondément satisfait; fixez-en le prix vous-même, vous serez payé immédiatement. Combien en demandez-vous?

— Pas un penny, mylord; je ne veux pas d'argent. Cent coups de fouet sur mon dos seront le prix de mon poisson. Je ne déduirai pas un coup du nombre.

Le gentleman et ses hôtes ne furent pas peu surpris, mais le pêcheur tint bon. Ils raisonnèrent en vain avec lui.

A la fin, le gentleman dit:

— Certes, ce compagnon a une étrange fantaisie, mais je tiens à avoir ce poisson. Qu'on le fouette donc sans tarder et que le prix soit ainsi payé en notre présence!

Au cinquantième coup:

— Assez! assez!... cria le pêcheur; j'ai un associé dans mon affaire, et il est juste qu'il ait sa part.

— Quoi! peut-il y avoir deux fous de cet acabit dans l'univers? s'exclama le gentleman. Où se trouve votre associé?

— Vous n'aurez pas besoin d'aller bien loin, dit le pêcheur, vous le trouverez à l'entrée même de votre demeure, dans la personne de votre portier. Il n'a pas voulu me laisser passer avant que je ne lui aie promis de lui céder la moitié de ce qui me serait donné pour le turbot.

— Ah! ah!... dit le gentleman, amenez-moi ce gaillard à l'instant; il faut qu'il reçoive sa moitié avec la plus stricte équité.

Le portier fut donc amené, et il eut à toucher sa part du bizarre marché.

Il fut ensuite chassé du service du gentleman, et le pauvre pêcheur reçut une ample récompense.

(Traduit de l'anglais.)

EURÉKA.

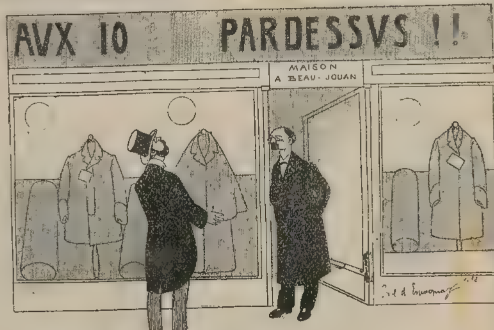
***

Dans le doute

On parle sérieusement de fêter le cinquantenaire de la *Légende des Siècles*, et voici Victo



— Qu'est-ce que vous avez à reluquer mon enseigne?
— Je note, je suis, en effet, inspecteur pour l'impôt sur le revenu!
— Oh! alors, elle a besoin d'être un peu rectifiée, revenez demain.



La rectification s'imposait, en effet!

Express-Pochade

ACTE I.

Le père Mathieu est désolé. Sa femme, depuis quelque temps est malade. Elle tousse à fendre l'âme.

Et le pauvre Mathieu assiste, impuissant, à ces spasmes douloureux.

Le voilà qui sort de chez lui, la tête basse sous le poids de son affliction.



Boujou, le maire du pays, venant à passer, aperçoit Mathieu et n'en peut croire ses yeux:

— Qu'avez-vous donc, mon brave Mathieu? vous voilà pâle et amaigri, au point que c'est à peine si je vous ai reconnu. Faut vous soigner sans tarder.

— Hé, que voulez-vous, je ne mange plus.

— Vous souffrez de l'estomac?

— Non, c'est rapport à ma femme, la chère ange elle est malade.

— Et c'est au point de vous faire maigrir ainsi?

— Dame! on n'a pas le cœur à manger quand on a de la peine.

— Faut vous forcer, père Mathieu, faut vous forcer!

— Ah! c'est facile à dire, moi, d'abord, je ne mange quasi que des œufs.

— Et qui vous empêche d'en manger?

— C'est qu'autrefois, quand elle était bien portante, ma chère Cunégonde, elle avait une



chanson, et quand elle la chantait, ça durait juste le temps qu'il fallait pour me faire cuire mes œufs. Depuis qu'elle est malade, elle tousse et ça fait durer la chanson bien plus longtemps. Alors mes œufs sont trop cuits et je ne peux pas manger les œufs durs.

— Si ce n'est que ça, un simple sablier ferait l'affaire. Mais vous devriez faire venir le docteur pour votre femme. Il vous la guérirait bien vite, car il est très habile, notre docteur.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr... allons, au revoir, père Mathieu.

— Au revoir, not'maire, et merci de vos conseils... à propos, dites-moi, c'est-il cher un sablier?

— Mais non, une quinzaine de sous, pas plus, au revoir.

— Au revoir, not'maire... le médecin, combien donc qu'il se fait payer?



— Cinq francs la visite.

— Et ses médicaments?

— Les médicaments sont en plus, naturellement, au revoir.

— Au revoir, not' maire.

ACTE II.

MATHIEU. — Tenez, voilà treize sous, donnez-moi donc un sablier!

***

Hugo qui redevient — si jamais il avait cessé de l'être — le héros de l'actualité. A ce propos, on rappelle nombre d'anecdotes très divertissantes qui courent sur le compte du grand poète. Parmi une des plus intéressantes et des moins connues, il faut relever celle-ci:

En 1839, le bruit courut, en France, et un peu par toute l'Europe, que la terre allait être réduite en miettes et qu'il n'en resterait plus qu'une poussière impalpable.

Le barbier de Victor Hugo, quand il eut connaissance de cette terrifiante nouvelle, en homme simple et fruste qu'il était, prit grand peur. De ce jour, il ne vécut plus que dans une continuelle inquiétude, que les commérages de ses voisines ne firent qu'augmenter

N'y tenant plus, il s'en ouvrit à son client et lui fit part de ses terreurs.

— Ah! mon Dieu, gémissait-il, n'assure-t-on pas que l'année prochaine marquera la fin du monde! Le « deux » janvier, toutes les bêtes périront, et le « quatre » ce sera le tour des hommes...

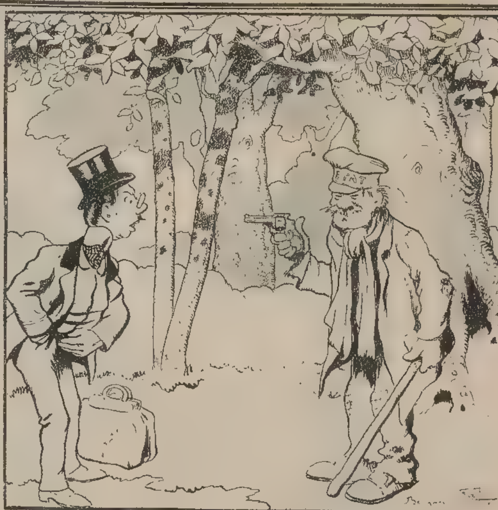
— Diable! répondit aussi le grand poète,

— Diable! répondit aussitôt le grand poète, me rasera le trois?

***



—Vos doigts sont fuselés,
Vos ongles magnifiques,
Votre chair est rosée,
Votre main est unique.
— Oh! pardon, monsieur... j'ai la paire.



PLUS ÇA CHANGE

L'impôt sur le revenu ou la vie!!!

DE NOS LECTEURS

Résumé des exécutions qui ont eu lieu à Paris pendant la periode révolutionnaire: 14 juillet 1789 — 21 octobre 1796.

Age des exécutés: Au-dessous de 18 ans: 22; de 18 à 20 ans: 45; de 20 à 25 ans: 336; de 25 à 50 ans: 1669; de 50 à 60 ans: 528; de 60 à 70 ans: 206; de 70 à 80 ans: 103; au-dessus de 80 ans: 9.

Homme: 2.548. — Femmes: 370.

Professions et conditions des exécutés:

Membres de l'épiscopat	6
Maréchaux de France, lieutenants généraux	25
Magistrats	246
Prêtres, moines, religieux, etc.	319
Membres des Assemblées Constituante et Législative	39
Membres de la Convention	45
Membres de la Commune	73
Financiers, avocats, médecins, notaires, employés	479
Nobles des deux sexes, en dehors des désignations précédentes	381
Officiers et soldats	365
Hommes et femmes de lettres	25
Artistes	16
Marchands des deux sexes	275
Artisans	391
Domestiques des deux sexes	129
Laboureurs et cultivateurs	105
Total	2.918

***

Le chapeau de Danton.

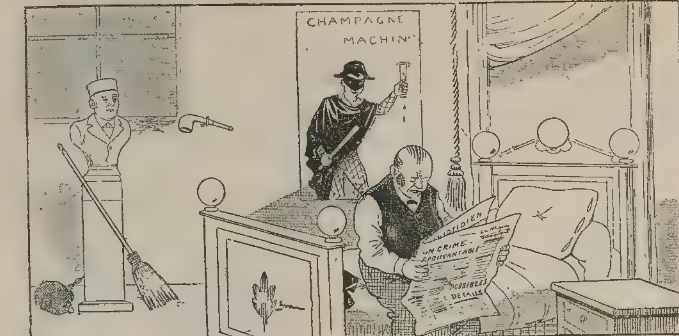
Le célèbre révolutionnaire eut un jour, au dire des *Nouvelles*, une histoire de chapeau de théâtre.

C'était à la représentation d'une tragédie historique de Marie-Joseph Chénier — le frère d'André. Pour des raisons qui sont restées inconnues, Danton refusa de se découvrir. Voyons en quels termes les journaux du temps tonnèrent contre le futur tribun.

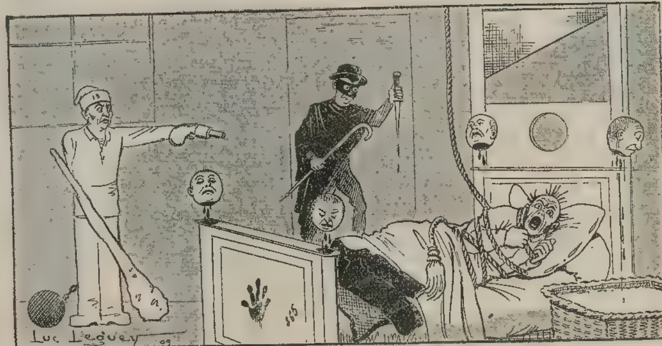
Le *Spectateur National*, de Paris, portant la date du 17 juillet 1790, s'exprime de cette façon:

« Jeudi soir, pendant le spectacle, M. Danton, contre l'usage généralement adopté, a voulu garder son chapeau sur sa tête. En vain la sentinelle l'a-t-elle averti de le quitter, en vain ses voisins l'en ont-ils prié; il est demeuré intraitable. Une partie du public s'est fâchée contre lui, il a été soutenu par l'autre. On a vu l'instant où les spectateurs allaient s'égorger. Ce tumulte est devenu si inquiétant, que beaucoup de spectateurs se sont enfuis, saisis d'effroi, et que MM. les députés de Provence, qui assistaient au spectacle, se sont écriés:, dans l'indignation qui les pénétrait: « Arrêtez le mutin ou nous l'arrêterons nous-mêmes! » On a donc fait aussitôt sortir M. Danton, ainsi que trois autres particuliers. Ce M. Danton est fameux, dans la capitale pour son esprit d'intolérance. »

On le voit, on ne blaguait pas autrefois avec la question des chapeaux de théâtre, et celui ou celle qui refusait de se soumettre aux ordonnances de police, s'attirait des entrefilets plutôt désagréables. Heureux temps où les journaux se passionnaient à ce point pour des... chapeaux. Les têtes ne tardèrent d'ailleurs pas à avoir leur tour.



Après la lecture des journaux actuels.



Le cauchemar du concierge.

***

Service macabre.

En Russie, lors des funérailles impériales, le cortège est précédé de deux hommes vêtus à peu près comme nos chevaliers du moyen âge et de taille aussi élevée que possible.

L'un, symbole de vie, est à cheval, la lance au côté portant une armure resplendissante, la visière du casque relevee; l'autre, symbole de mort, marche à pied, son armure est d'acier bruni, la visière du casque baissée, il tient des deux mains un glaive étincelant.

Or, par une macabre et bizarre coïncidence, les funérailles des trois derniers souverains russes ont été fatales à l'homme noir.

En 1855, aux obsèques de Nicolas Ier, le « symbole de mort » expira en arrivant à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, où se trouvent les sépultures impériales; aux funérailles d'Alexandre II, en 1881, il s'affaissa évanoui sur le seuil de l'église, et mourut une heure après; enfin, aux dernières obsèques impériales, celles d'Alexandre III, en 1894, « l'homme noir » arriva jusqu'à l'autel, mais il devint subitement fou.

Ces trois accidents successifs n'ont, évidemment, pas de causes surnaturelles, ils sont imputables à la trop grande fatigue occasionnée

PETIT COURRIER DE LA MODE

On nous promet, pour cet été, une modification radicale des jupes de ces dames, qui vont s'évaser gracieusement. (*Les Journaux de Modes.*)



Il était tout naturel que les jupes « fourreau »...



...devinssent des jupes « parapluies ».

LES SCELLÉS

(COURS D'HISTOIRE MODERNE.



Un énergumène ayant eu la fâcheuse idée de vouloir tirer les cheveux à M. Caillaux, il fut illico arrêté, passé à tabac et entraîné au poste.



Dûment fouillé, on ne trouva sur lui qu'un vieux numéro du *Canard vert*. Immédiatement, le garde des sceaux, suivant une coutume sacrée, envoya perquisitionner à ce journal subversif...



...avec ordre de poser les scellés sur tous les meubles.
Les magistrats se rendirent donc au *Canard vert*, sonnèrent, et personne ne répondant, brisèrent la porte et pénétrèrent dans les bureaux.



Après maintes recherches, ils découvrirent enfin le directeur du journal, qui prenait tranquillement un bain. Invité à sortir de sa baignoire, le journaliste subversif s'y refusa.



— C'est bien, dit le juge d'instruction; j'ai ordre de poser les scellés sur tous les meubles. Je vais donc les poser sur cette baignoire.
Et le journaliste, héroïque, dit:
— Faites.

par la lourdeur de l'armure; néanmoins, celui qui sera désigné pour faire « l'homme noir » aux funérailles de Nicolas II (encore vivant), n'en ressentira, sans doute, pas une joie immodérée s'il est au courant du sort de ses trois devanciers.

* * *

Bilan de campagne.

Voici la liste officielle du nombre de cadavres d'hommes et de chevaux qui ont été brûlés en Russie, après la retraite de l'armée française:

	Hom.	Chev.
Dans le gouvernement de Minsk, jusqu'au 15 janvier 1813	18.797	12.746
Dans le même, il restait à brûler, à la même date . .	30.106	27.316
Dans le gouvernement de Moscou. jusqu'au 15 février 1813	49.754	27.859
Dans le le gouvernement de Smolensk, jusqu'au 20 février 1813	70.735	50.430
Dans le le gouvernement de Vilna	72.203	9.407
Dans le le gouvernement de Kalouga	1.017	4.384
Totaux	242.612	132.142

Encore cet effroyable dénombrement est-il loin d'être complet, parce que les gouverneurs des provinces avaient déjà fait brûler un grand nombre de cadavres avant d'avoir reçu l'ordre d'en faire le relevé.



CHEZ MADAME PIPELET

— Je vois; vous avez attrapé une lésion dans la cage thoracique.
— Sauf le respect que je dois à Monsieur le Docteur, c'est dans la cage de l'escalier que je suis tombée.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Selon le *Metropolitan Magazine*, l'homme le plus riche du monde ne serait pas M. Rockefeller, mais M. Frend Veyerhœser, dont la fortune dépasserait deux milliards de dollars, soit dix milliards de francs. M. Veyerhœser, d'origine allemande, fit ses débuts dans la vie américaine en travaillant à la construction d'une voie ferrée. Employé plus tard dans une scierie, dont il devint propriétaire, il acheta à vil prix d'immenses forêts, dont l'exploitation lui assura une rapide fortune.

— On peut subir ailleurs que dans les sables mouvants de la baie du Mont-St-Michel le supplice de l'enlizement. Il y a, dans la Côte-d'Or. et surtout en Saône-et-Loire, des marais couverts d'herbages, ayant l'aspect de prairies et qui sont des abîmes de vase. On les appelle les « prairies menteuses ». La légende veut qu'au temps des invasions barbares des armées entières s'y engloutirent.

— On sait que certaines routes suisses sont interdites à l'automobile. L'hospice du Mont Saint-Bernard ayant dernièrement fait l'acquisition d'un auto-camion, les religieux obtinrent pourtant l'autorisation de faire passer ce véhicule sur le versant suisse. Mais les autorités locales grevèrent cette faveur d'une clause singulière: à savoir que l'auto-camion devait être, provisoirement du moins, précédé d'un cheval « afin de rassurer ses congénères ».

— Le téléphone fait de grands pas en Abyssinie. On y a posé déjà près de 900 milles de câbles aériens. La seule opposition à cette forme de progrès moderne est due aux éléphants qui viennent se gratter aux poteaux télégraphiques et les renversent. Les singes, non plus, n'hésitent pas à se balancer après les fils.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons. et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

X. (*Liège*). — Un grand quotidien très répandu a posé, il y a peu de temps, un référendum sur le

maintien de la peine de mort. Une très grande majorité s'est prononcée pour le maintien.

L. L. Sébastopol. — Le donneur prend la carte retournée.

Une Lectrice. — On a cru longtemps que de couper ras les cheveux était une mesure hygiénique et aidait ensuite à leur croissance. De là vient la coutume dont vous parlez. C'est, en somme, une opinion tout à fait erronée.

M. Boutinot. — Faire disparaître un tatouage es[t] une opération très difficile, peu efficace, et encor[e] plus douloureuse que le tatouage même.



— Est-ce qu'il est mort?
— Non, pas encore, on attend le médecin.

LA Célèbre **RUDGE-WHITWORTH**

BICYCLETTE DE ROUTE "GOLDEN STANDARD"

Le TOUR du MONDE sans avarie, sans panne, sans autre usure que l'amincissement rationnel des pneus.

LA PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

C'est à la première Usine du monde que nous avons demandé sa dernière création — ce qu'elle fait de mieux — pour l'offrir dans des conditions inconnues jusqu'ici, aux connaisseurs et aux amateurs d'élite. La célèbre **RUDGE-WHITWORTH** *"GOLDEN STANDARD" est la plus luxueuse, la plus légère et la plus solide des bicyclettes exécutées pour la route. Son prix (avec roue libre, freins sur jante, garde-boue démontables, etc.) n'est que de* **279 francs** *payables à raison de* **9 fr. par mois**, *sa fabrication est impeccable et la valeur de sa marque prime sur le marché continental.*

D'une incomparable perfection, elle comporte tous les avantages connus ainsi qu'en atteste la description ci-dessous.

Enfin, les garanties que nous offrons sont uniques **deux années** *pour tous les roulements de la bicyclette, son cadre et ses autres parties métalliques (selle, chaîne et ressorts garantis* **une année**). *Et pendant ces délais nous remplaçons toutes pièces défectueuses qui nous seraient retournées en colis postal en rappelant le numéro matricule de la machine.*

La célèbre **RUDGE-WHITWORTH** *"GOLDEN STANDARD" est la plus merveilleuse des machines pour la route.*

Nous en donnons la **GARANTIE ABSOLUE.**



31 MOIS de CRÉDIT

Prière d'indiquer si on désire un grand, un moyen ou un petit cadre.

9 FRANCS PAR MOIS

Faculté de retour en cas de non convenance.

EMBALLAGE GRATIS

Rien à payer d'avance.

Tous les Renseignements techniques, Dessins et Descriptions sont envoyés GRATUITEMENT.

DESCRIPTION. — Cadre d'acier fin, arrière avec entretoises. — **Fourche** en tubes D renforcés, d'une rigidité et d'une indéformabilité absolues. — **Roues** de 70 c/m, **ROUE LIBRE,** encliquetage silencieux, double roulement à billes. — **Jantes** en acier nickel anglais inoxydable, centrées mathématiquement. — **Moyeux** d'une rigidité absolue. — **Rayons** tangents. — **Pneumatiques** à talons qualité supérieure. — **Pédalier** sans clavettes, à pignon instantanément détachable. — **Pédales** à scies. — **Manivelles** en acier forgé à section rectangulaire de résistance absolue. **Deux Freins** à leviers articulés avant et arrière sur jantes. — **Guidon** au choix. — **Garde-boue** perfectionnés démontables par simple pression. **Pompe** de cadre puissante. — **Sacoche** garnie de tous accessoires. — **Selle** extra de route — **Email** noir. — **Poids: 12 k. 800** environ tout équipée.

NOTA. — Nos Machines sont livrées, indifféremment, avec grand cadre pour entrejambe de 82 à 96 c/m, cadre moyen pour entrejambe de 77 à 90 c/m ou petit cadre pour entrejambe de 72 à 85 centimètres. — Prière à nos souscripteurs de bien vouloir nous indiquer le cadre qu'ils désirent. Sauf avis contraire, nous les livrons avec guidon relevé et multiplication 5m50 qui sont usuellement adoptés. — La même Bicyclette, modèle pour dame, 20 fr. en plus

2 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je, soussigné, déclare acheter à MM. **J. GIRARD & Cie**, *à* **Paris**, *la* **Bicyclette Rudge-Whitworth "Golden Standard"**, *comme détails ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire* **9 francs** *après réception et paiements mensuels de* **9 francs** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **279 francs**, *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prénoms ....

Profession ou Qualité .... SIGNATURE :

Domicile ....

Département ....

Gare de chemin de fer ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

J. GIRARD & Cie, Succrs de E. GIRARD & A. BOIT
46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris.(Ateliers de Clichy). *Le Gérant:* A. RICHARD.

15e ANNEE — No 23. 10 Centimes. 6 Juin 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

RANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
TRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA PRÉCAUTION UTILE, par Benjamin RABIER.



Précaution prise par les parents d'un bébé dont la nourrice est myope et distraite.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

EXPRESS-POCHADE

LA BONNE ORDONNANCE

Age quod agis (fais ce que tu fais), dit le proverbe. Mon Dieu, comme c'est vrai, et combien devraient le méditer ces bons cumulards qui, soit en littérature, soit en art, soit en industrie, soit en science, cultivent, avec une égale incapacité, la poésie et la comptabilité, le théâtre et la médecine, la peinture et la politique, ou la musique et la cuisine. Tenez, Lancette en est une preuve vivante. L'anecdote est authentique. Seulement, le vrai nom de Lancette, n'est pas Lancette.

1.... Lancette était et est encore un médecin de la capitale. Très répandu, très mondain, joli garçon, disant agréablement le monologue, et, par dessus tout, poète. Oh! poète dans l'âme Au point qu'il rimait sur les sujets les plus macabres.

Elle est très mal, cette petite
Je vois qu'elle à l'appendicite.
Ou bien:
Je crois le pauvre homme malade,
Il a la tête en marmelade.

Comme vous le voyez c'était charmant. Manie inoffensive, direz vous? Eh bien! vous allez voir:

Cette manie était devenue telle, chez lui, qu'il rédigeait en vers ses ordonnances.

Or, un jour, appelé auprès d'une malade il diagnostiqua une grippe bénigne, et fort pressé qu'il était, se sauva en courant:

La fièvre est peu maligne,
Car la grippe est bénigne.
J'enverrai l'ordonnance,
Il n'y a pas urgence.



A cet endroit la plume lui tomba des mains. Son âme de poète et son âme de médecin étaient en lutte.

Puis, le soir venu, rentré chez lui, il prit sa plume et rédigea, à l'adresse de sa cliente, le joli quatrain suivant:

Un sirop pectoral, un verre de Mont-Dore
Mêlé de cocaïne et ajoutez encore,
Pour abattre la fièvre, un, deux, trois, quatr[e]
[cin[q]

Cachets tout préparés de sulfate de...

A cet endroit, la pl[u]me lui tomba des main[s]. Son âme de poète [et] son âme de médecin [é]taient en lutte. Le m[é]decin voulait écrir[e] sulfate de quinine. [Le] poète s'y refusait ab[so]lument. D'abord, le ve[rs] avait un pied de tro[p]. De plus, il ne rima[it] pas.

Finalement, ce fut [le] poète qui eut le dessu[s]. Le médecin disparu[t]. Il n'y eut plus que l[e] rimeur. Seulement, [il] n'existe qu'une rime [à] cinq, c'est *zinc*. For[ce] fut donc d'écrire:

« Cachets tout prépar[és]
[de sulfate de zinc.

Le résultat ne se f[it] pas attendre. Le su[l]fate de zinc est u[n] poison violent. Le le[n]demain, la malade, [a]yant pris sa potio[n] mourut sans tarder.

Quant au docteu[r] Lancette, lorsqu'on v[int] lui annoncer le fâcheux dénouement, il eu[t] un mot sublime.

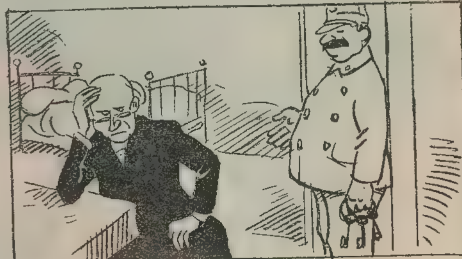
— Elle est morte, vraiment? Que cela es[t] malheureux..., fit-il d'un air navré... *La rim[e] était si riche!*

E. J.

EXERCICE ILLEGAL DE LA MEDECINE



Un brave homme de savant, philanthrope exquis, passait son temps à soigner gratuitement les pauvres gens de son village, privé de médecin. Et, fait inouï... il les guérissait.

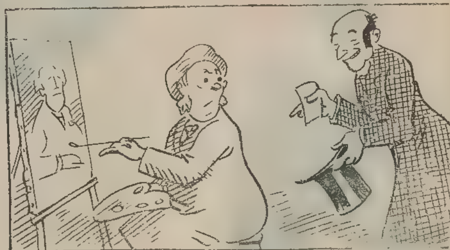


Mais notre médecin amateur n'avait aucun diplôme: Exercice illégal de la médecine.

Poursuivi, à la demande des médecins de la contrée, il fut sévèrement condamné (car il était un récidiviste de ce genre de charité illégale).



A peine libéré, et pour prouver l'injustice des prétentions de ses confrères diplômés, il fonda une société qui se donna mission de les surveiller. Un détective s'employait à cette besogne, un huissier faisait les constats.



O surprises! L'un de ces médecins profitait d'un joli talent d'amateur comme peintre, pour faire les portraits — grassement rémunérés — de ses clients.

Au nom de la Société des artistes français, notre philanthrope l'attaqua... Cet amateur ne lésait-il pas les artistes?



Un autre — pauvre diable de médecin sans clientèle — jouait de la flûte, le soir, dans un orchestre, pour vivre.
Au nom des musiciens, cet amateur fut poursuivi.



Un troisième occupait ses loisirs à la chasse.
Au nom des chasseurs de la contrée, il fut attaqué en justice, ses diplômes lui donnaient le droit de tuer ses semblables et non d'inoffensives bêtes...



Enfin, poursuivant son œuvre, le philanthrope, devenu enragé, alla jusqu'à attaquer un médecin de la région, qui lâchant sa maigre clientèle, avait fait de la politique et était devenu sous-secrétaire d'État de je ne sais quel ministère.
Cet amateur, gouvernant en dépit du bon sens, vit son personnel faire grève...



Toutes ces poursuites, en somme, étaient logiques: Si les médecins peuvent interdire à quiconque d'exercer la médecine, que ne restent-ils docteurs?
Notre philanthrope n'en perdit pas moins tous ses procès... et nos médecins amateurs songent sérieusement à le faire interner comme fou, pour avoir donné tant de preuves de déséquilibre mental.

Pêle-Mêle Causette

Les bijoutiers se plaignent de la concurrence déloyale.

Ils ont bien raison de récriminer con- les usages du commerce, qui permet- nt de donner le nom de diamant, de bis, de perle fine, à des objets qui en sont que la copie.

Le diamant est un produit minéral de ture déterminée. L'appellation diamant it donc lui être réservée. Et le fait ajouter au mot diamant un qualificatif uivoque, ne justifie pas la tolérance nt jouissent les imitations.

Il est juste de protester contre l'em- i, dans les affaires, de noms destinés jeter le doute dans l'esprit de l'acheur.

La bijouterie n'est, du reste, pas la ule profession où règne ce genre de mperie.

Ne parle-t-on pas de soie artificielle, and il s'agit d'un simple tissu de co- lustré?

La peau de lapin se vend sous les ms les plus pompeux, mais jamais us son véritable nom de peau de lapin.

Le chien de mer devient, pour le con- mmateur, du thon mariné.

Et tous les trois-six du monde portent nom de cognac.

Ces habitudes sont préjudiciables au mmerce honnête.

Le négociant qui, en toute franchise, re à sa cliente une broche en cuivre, voit rebuté par cette réponse:

— Vous n'y pensez pas! Pour le même prix votre voisin fournit du simili-or.

Et, dans son esprit, ce simili-or n'est, sans doute, pas de l'or véritable, mais c'est quelque chose qui en approche, une matière vague dont elle serait en peine de donner la composition, mais qui est bien supérieure à du cuivre.

Ces pratiques doivent être combattues. Elles se sont établies sous l'excès de concurrence dont souffre le commerce et qui se traduit par un besoin de surenchère, cette surenchère qui est aussi bien la plaie de la politique que du commerce.

La société n'est pas désarmée contre les abus en question.

N'a-t-elle pas réglementé déjà la vente de la boucherie chevaline? Et cela dans des conditions qui ne laissent place à aucune supercherie.

La viande de cheval est une nourriture saine et agréable, il n'en reste pas moins naturel que le consommateur soit dûment averti qu'en en achetant, c'est bien du cheval et non du bœuf qu'il a acquis.

Ce qui existe pour l'industrie hippophagique peut tout aussi bien s'étendre à toutes les autres industries.

Le commerce loyal n'aurait qu'à y gagner. Et comme c'est le seul qui nous intéresse, nous ne devons pas hésiter à lui donner satisfaction.

Fred Isly.

***

RÉPONSE

J'en suis désolé pour M. Fred Isly, mais dans sa dernière chronique, il commet une grosse inexactitude. Il se plaint que l'Administration, notamment celle des P. T. T, ne renseigne pas suffisamment le Public, à l'aide de catalogues, d'affiches ou d'écriteaux. Or, allez dans le premier bureau de poste venu, au guichet des télégrammes. Vous y verrez, suspendu en bonne place, l'avis suivant:

Extrait du Règlement — Art. 16.

Le Public est prévenu que les employés ne doivent fournir aucune indication sur le délai qui peut s'écouler entre le dépot d'un télégramme et sa remise à destination, ainsi que sur les perturbations qui peuvent se produire sur la ligne.

Et vous dites que le Public n'est pas averti? Recevez, etc.

Goodfellow.

Les pieds

Je le dis sans fausse honte, les femmes sont souvent plus perspicaces que nous.

Dernièrement, nous avions besoin d'une femme de chambre.

Le bureau de placement nous en adressa une bonne demi-douzaine, toutes munies des certificats les plus pompeusement élogieux.

Ma femme, seule directrice en ces délicates matières, se livra aux investigations d'usage avec toute la gravité que comporte cette opération délicate.

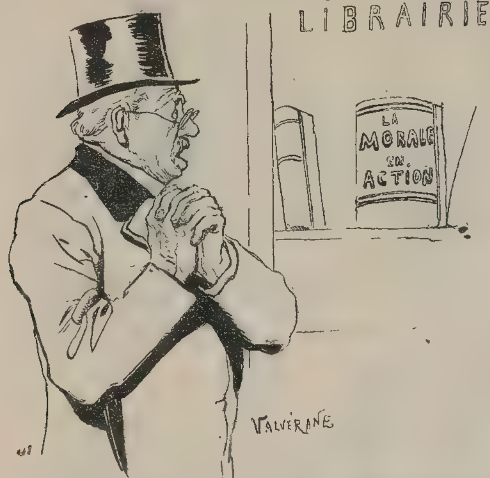
Moi, retiré dans un coin, j'assistais, en spectateur muet à la scène. N'ayant pas voix au chapitre, je me renfermais dans le plus complet silence.

Certes, si j'avais eu voix délibérative, mon choix se serait porté sur une blondinette à minois agréable et à la taille gracieuse. Mais mon avis ne m'était pas demandé.

Du reste, la ligne de conduite à laquelle ma femme semblait obéir, me plongeait dans l'étonnement.

Elle ne se contentait pas de poser des questions concernant les aptitudes des candidates, elle paraissait s'intéresser beaucoup aux pieds de ces demoiselles.

Et je pensais: « Si les pieds jouent un



— De nos jours, tout se met en actions, même la morale! Où allons-nous?



BON CŒUR

— C'est un petit voisin de Paris, qui n'était jamais allé à la campagne... nous l'avons emmené... il est jeune... il amuse le chien!

rôle dans la question, ma blondinette va l'emporter haut la main. En effet, son joli pied bien cambré de Parisienne avait beau jeu contre les extrémités plutôt vulgaires de ses concurrentes.

Une d'elles surtout, une étrangère, se distinguait par deux pieds formidables. On appelle ces pieds-là des bateaux. L'expression n'avait rien d'exagéré pour la personne en question.

Je dirai même que le mot bateau ne donne qu'une faible idée de ces deux choses énormes qui servaient de base à un corps plutôt fluet.

Jugez de ma surprise quand, prenant soudain son parti, ma femme agréa l'étrangère et congédia toutes les autres, y compris ma préférée.

J'étais littéralement abasourdi. Cependant, fidèle à ma consigne, je ne discutai pas le choix de ma moitié.

Chose qui me parut encore plus extraordinaire, c'est quand le lendemain, mes regards s'étant portés sur les extrémités si imposantes d'Irma, elles m'apparurent plus gigantesques encore que la veille. En effet, elles étaient couvertes d'apocalyptiques pantoufles en feutre épais, véritable carapace qui en faisait quelque chose d'inouï.

Et j'appris que c'était ma femme qui avait offert à Irma ces mastodontes du monde des pantoufles.

Je me disais:

— Saurai-je jamais à quelle folle lubie, à quelle aberration du sens de l'esthétique ma femme a obéi en introduisant chez nous ces deux cuirassés?

Je songeais à cela quand soudain Irma laissa tomber une assiette. J'eus un sursaut, comme il arrive en pareil cas sans qu'on le veuille.

Cependant, très calme, Irma s'était baissée. Chose étrange, aucun bruit de vaisselle brisée ne s'était fait entendre.

Je me penchais et je vis la bonne ramasser l'assiette intacte, qui s'était échouée mollement sur ses pantoufles feutrées.

Près d'elle, ma femme souriait, et je compris soudain.

Les deux cuirassés blindés de feutre, les deux monstres étaient destinés à remplir, pour





POUR ÉVITER LA CROTTE OU ESPRIT D'IMITATION
(HISTOIRE SANS PAROLES)



LE GENDARME. — Je trouve, dans votre nacelle, une photo de vous en officier prussien, et vous me dites que vous êtes boucher!

L'AÉRONAUTE. — Eh bien! la guerre n'est-elle pas une boucherie?



LE MONSIEUR QUI A L'HABITUDE DE PORTER MONOCLE

— Jean, vous me donnerez un rond de serviette, je ne sais pas ce que j'ai fait du mien!

votre vaisselle, la fonction que remplit le filet pour les acrobates.

C'étaient des *anti-casse*, si je puis m'exprimer ainsi.

Et, subitement, ma femme monta d'un cran dans mon estime conjugale.

***

Le microbe guérisseur

Pierre Povernovsky, étudiant en médecine au Quartier Latin, était très ennuyé. Un créancier tenace s'obstinait à lui réclamer, après dix-huit mois de résistance passive, la misérable somme de dix louis.

Ce qui inquiétait Pierre, ce n'était pas la menace de saisie qu'on lui avait signifiée. Qu'aurait-on bien pu saisir chez lui? A part une demi-douzaine de pipes qui fraternisaient, sur la cheminée, avec deux ou trois jarretières, souvenirs de visites nocturnes, rien ne lui appartenait dans son « garni ».

L'homme n'était donc pas en jeu, mais le médecin se disait:

« — Aujourd'hui, pour que quelqu'un réclame avec tant d'insistance le paiement d'une dette, il faut qu'il soit malade. Comment le guérir? »

Tout à coup, Pierre se frotta les mains joyeusement: il avait trouvé. Sans plus tarder, il s'assit à sa table et écrivit, à l'adresse de son créancier, l'épître suivante:

« Monsieur,

« Depuis longtemps, je me livrais à des expériences bactériologiques.

« Or, je viens de découvrir un nouveau microbe: le céphalo-trachéus-spinopode. Le lapin auquel j'ai inoculé cette bactérie a d'abord perdu tout son poil, ses ongles sont tombés, découvrant d'affreuses plaies, sa peau est crevassée, et finalement, après quinze jours d'horribles souffrances, ses yeux ont jailli de leurs orbites, son crâne a éclaté, puis il est mort.

« Mon céphalo-trachéus-spinopode se glisse partout, dans les feuillets des livres, dans les vêtements, entre les feuilles de papier. Cela n'a, d'ailleurs, aucun inconvénient, car je me suis immunisé par des inoculations progressives.

« Je compte bientôt présenter là-dessus un mémoire à l'Académie des Sciences.

« D'ailleurs, je continuerai, Monsieur, à vous tenir au courant de mes travaux par de nombreuses lettres. Tant que je serai votre débiteur, je veux que vous soyez le premier à connaître le résultat de mes recherches.

« Votre tout dévoué.

« Pierre Povernovsky. »

Le lendemain, dans son courrrier, Pierre trouva la réponse attendue. Elle ne contenait que ces quelques mots: « L'honneur d'être votre créancier coûte trop cher; gardez les deux cents francs et vos microbes, mais, bon Dieu, ne m'écrivez plus. Ci-joint la quittance. »

Pierre sourit, tira son carnet de notes et écrivit: « *Céphalo-trachéus*, microbe découvert par Pierre Povernovsky, guérit radicalement la cupidité ».

Courrier Pêle-Mêle

Animaux migrateurs.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 11 avril dernier, M. Lambert pose cette question:

« Les animaux migrateurs sont-ils doués d'une prescience en ce qui concerne le temps et la température, ou obéissent-ils simplement aux variations accomplies? »

J'ai consulté plusieurs ouvrages de naturalistes compétents, et je suis arrivé à cette conclusion:

Les animaux migrateurs ne sont pas doués d'une prescience en ce qui concerne le temps et la température; ils semblent plutôt obéir aux variations accomplies.

Il y a certainement des exceptions, pour les oiseaux surtout; les hirondelles, par exemple, quittent parfois nos pays avant que les froids soient venus. Mais, en général, on doit dire, je crois, que les animaux migrateurs, tout en ayant un besoin impérieux de voyager à époque fixe, (besoin tellement impérieux chez certaines espèces, qu'on a constaté que des oiseaux en cage, qui n'avaient jamais voyagé et à qui rien ne manquait, ni la chaleur, ni la nourriture, s'agitaient et s'élançaient contre les barreaux de leur cage, au moment du départ de leurs semblables), ne se réunissent, pour leur voyage, que quand certaines causes déterminantes sont données.

Ces causes sont très diverses.

Quelquefois, c'est le défaut d'aliments, comme pour les lemmings, petits rongeurs qui quittent les Alpes de Scandinavie pour descendre vers la mer du Nord, quand ils ne trouvent plus leur nourriture, lors des froids ou des sécheresses.

D'autres fois, ce sont les variations de température comme il arrive pour nos oiseaux: hirondelles, canards sauvages, cigognes, etc., ou encore pour les campagnols, le antilopes, tous animaux frileux qui émigrent vers des cieux plus cléments, quand le froid commence à sévir.

Ou bien, ce sont les nécessités de la reproduction, comme pour les poissons, notamment les saumons qui remontent les fleuves à époque fixe, pour frayer.

Enfin, quelquefois, ce sont de simples conditions mécaniques, courants marins, ou aériens, qui transportent d'un pays à un autre, certains poissons et les têtards des grenouilles.

Telle est l'opinion des naturalistes que j'ai consultés. Je serais heureux de savoir si d'au-



CRI DU CŒUR

LACUITE. — Du si bon vin!

tres lecteurs du *Pêle-Mêle* ne sont pas de mon avis, et pensent, au contraire, que les animaux migrateurs sont doués d'une prescience en ce qui concerne le temps et la température et n'obéissent pas aux variations accomplies.

Recevez, etc.

G. RICAULT.

* * *

Machine à coudre.

Monsieur le Directeur,

Voici ma réponse à la demande de M. J. de Rilhac: « par qui a été inventée la machine à coudre, et quand fit-elle son apparition? »

La machine à coudre fut inventée par un Français, Thimonnier, qui fit sa première machine en 1830. Elle était à chaînette. Plusieurs inventeurs, Américains pour la plupart, apportèrent successivement de grands perfectionnements à cette invention qui, pendant ce temps, restait presque stationnaire dans son pays d'origine, et ce n'est guère que trente ans après son apparition que nos ouvrières couturières commencèrent à faire usage de la machine à coudre, à l'origine d'un prix assez élevé.

Comme toute invention qui amène la suppression de la main-d'œuvre, la machine à coudre de Thimonnier suscita des jalousies et, un jour d'émeute — en 1831 — les ouvriers brisèrent les 80 machines qui étaient montées dans un atelier de la rue de Sèvres.

Malgré ce « sabotage », la machine à coudre triompha et se généralisa peu à peu.

Depuis la primitive machine à coudre inventée par Thimonnier — qui était tailleur à Amplepuis (Rhône) — des brevets successifs ont fait de cette invention un petit bijou de mécanique.

Recevez, etc.

LES VERS ET LA NOIX

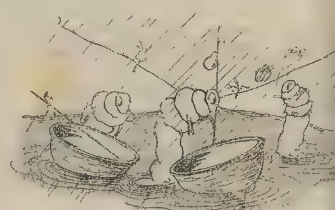
(D'après *l'Huître et les Plaideurs.*)



Un jour, deux vermisseaux sur le sable rencontrer
Une noix qu'un vent violent venait d'y jete
Ils la mangent des yeux, tous deux ils se la montren
A l'égard du palais, il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour ramasser la proi
L'autre le pousse et dit: — Il est bon de savoi
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui, le premier, a pu l'apercevoir,
En sera possesseur, l'autre le verra faire.
— Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merc
— Je ne l'ai pas mauvais aussi.
Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vi
— Eh bien! vous l'avez vue et moi je l'ai senti



Un autre ver arrive, ils le nomment arbitre.
Il prend pour lui le fruit, comme Perrin prit l'huîtr
L'ayant mis de côté, d'un ton de président:
— Prenez chacun la moitié de la coquille,
C'est sans dépens aucun, leur dit ce vilain drill
Cependant que, contrits, nos vermisseaux s'en vont

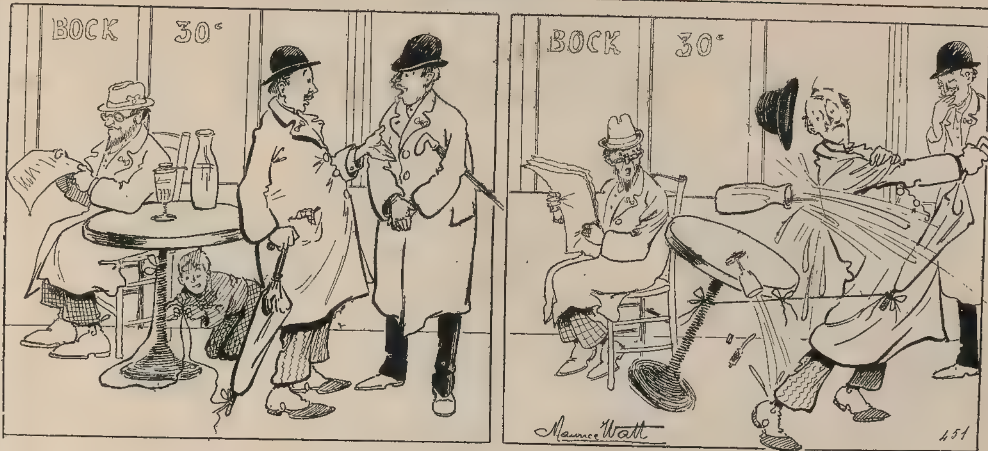


Un torrent qui s'enfle descend du haut des mont
Et grossissant sans cesse, en peu de temps inond
Le lieu du conflit, une vallée profonde.
Nos vers, sur l'eau
Qui monte, voyant flotter leurs nacelles,
S'y hissent, maintenant satisfaits de leur lot,



Abandonnant le juge qui, de leurs querelles
A voulu s'enrichir,
Ils le laissent périr.

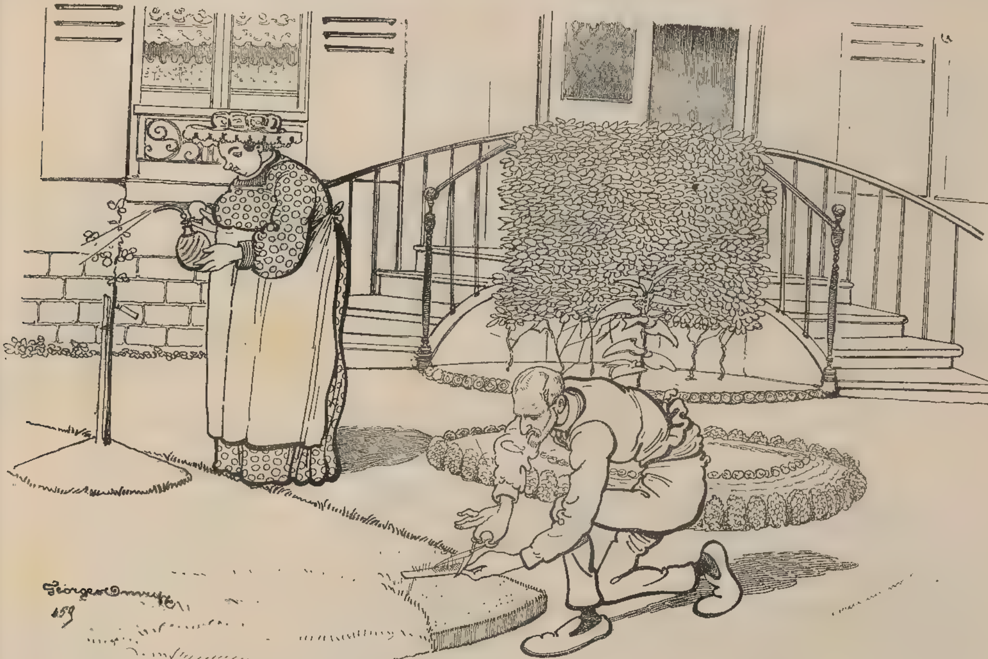
Messieurs les magistrats de Navarre ou de Fran
Si vous ne jugez pas selon votre conscience,
Craignez que Jupiter, en un juste courroux,
Ne jette, comme sur lui, sa foudre sur vous!



IL DIT VRAI

— Moi, mon vieux, j'en suis arrivé à ne plus oser prendre mon parapluie; à chaque fois que je l'ai, ça ne rate pas...

...ça fait tomber de l'eau!



Comment M. Champoin, ancien coiffeur, taille le gazon de sa pelouse!

uestions interpêlemelistes

ous prions les lecteurs qui veulent bien ondre aux questions interpêlemêlistes de cifier la question à laquelle ils répondent , en la reproduisant en entier, soit en la umant.

Qu'est-ce que ce fameux *an quarante* que l'on prend si souvent comme terme de comparaison quand on emploie l'expression: *Je m'en moque comme de l'an quarante?*

***

Pourriez-vous m'indiquer, en résumé, les principaux renseignements relatifs à la préparation du tabac?

VALETTE.

***

Quelle est l'origine de l'expression bien connue: « Bâtir des châteaux en Espagne »?

Un Lecteur assidu.

L'AGE D'OR

Certains signes, qui ne trompent pas, permettent d'affirmer que la pauvreté et même la médiocrité n'existent plus chez nous qu'à l'état de souvenir.

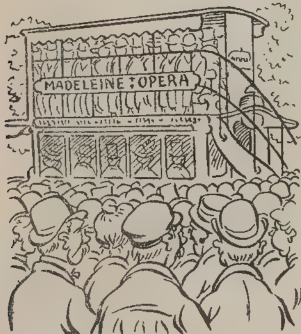


Il n'est pas une famille, à l'heure actuelle, qui ne conçoive plutôt un appartement sans toit que sans salon.

L'apéritif, quoiqu'on en ait dit, s'absorbe véritablement dans un but apéritif, c'est-à-dire de façon à permettre de dépenser le plus d'argent possible en nourriture.



Le volume grandissant des journaux, indique chez la population une richesse de loisirs remarquable.



Dieu merci, on ne marche plus.



Et le sentiment artistique grandit de plus en plus dans les masses.



La neurasthénie est enfin à la portée de tout le monde.



Et si l'on assassine encore, c'est pour rien, seulement pour le plaisir.

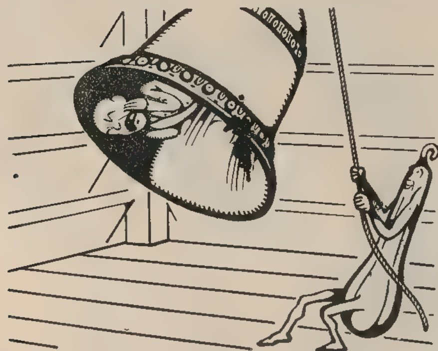


On craint de plus en plus d'être obligé d'agrandir les départements pour les mois de villégiature.



Alors, on est en droit de se demande qui pourrait bien faire mauvais accuei au fameux impôt sur le revenu.

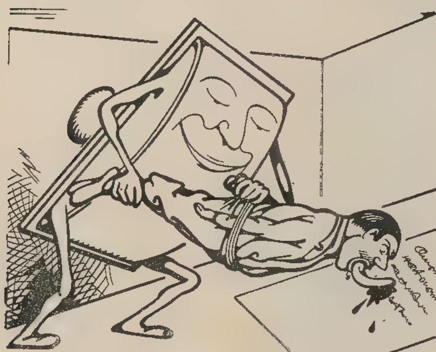
LA REVANCHE DES CHOSES



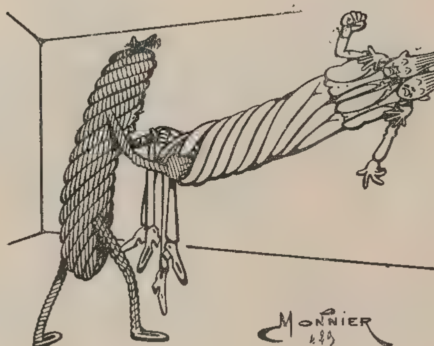
La revanche du battant de cloche.



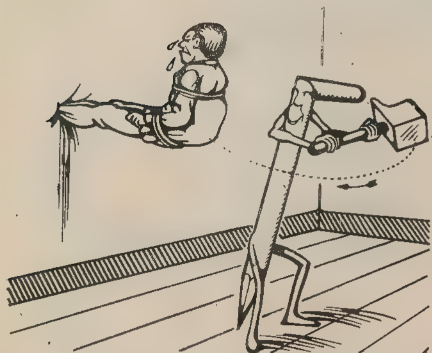
Celle de l'œuf à la coque.



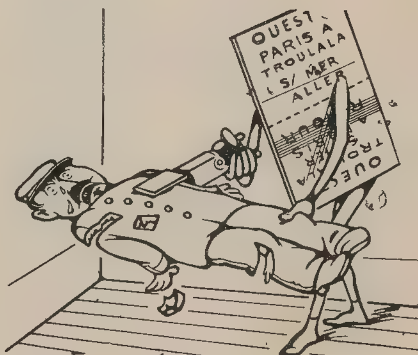
Celle du buvard.



Celle de la corde.



Celle du piton.



Et celle du billet de chemin de fer.

Questions de couleurs

Les chimistes de deux nations, la France et l'Allemagne, faillirent, un jour, en venir aux mains pour une couleur: le *bleu de Prusse.* La querelle fut vive, à la fin de la première moitié du dix-neuvième siècle. Elle ne franchit heureusement pas les bornes du terrain scientifique: il s'agissait de savoir si ce bleu particulier était d'origine allemande ou française.

Quelques mots sur les matières colorantes ne seront pas inutiles pour commenter cet amusant petit problème.

Dans l'antiquité, on ne connaissait que deux classes de colorants. C'étaient d'abord les substances d'origine et de composition organiques qui sont extraites directement des végétaux. En second lieu, les substances retirées des organes de certains animaux.

Les tiges, les branches, les graines, les racines de diverses plantes fournissaient, aux anciens Grecs et aux Egyptiens, la garance, les teintes vertes, les teintes du santal, etc.

Ils extrayaient des coquillages la pourpre dont ils coloraient leurs robes. La cochenille, un insecte hémiptère, vivant sur le nopal, leur donnait l'écarlate.

A la gomme laque, résine colorée provenant de la piqûre de certains animaux vivant sur plusieurs plantes du Bengale, les Chinois demandaient ces belles teintes laquées qu'ils utilisaient si bien.

Ces diverses matières colorantes *naturelles* étaient parfois d'une recherche difficile. Elles n'eussent pas suffi à nos besoins modernes. Les chimistes se mirent à chercher. Et ils découvrirent les *artificiels*, très estimés en raison de leur puissance. La plupart des carbures d'hydrogène obtenus de la distillation des goudrons de houille.

D'autres principes chimique intervinrent et permirent la production d'autres colorants. C'est ainsi que le ferrocyanure de potassium ou prussiate jaune de potasse fut utilisé pour la fabrication du bleu de Prusse ou bleu de prussiate.

Ce bleu fut obtenu, pour la première fois en 1710, par un fabricant de couleurs de Berlin. Mais à la même époque, on avait déjà obtenu des bleus *assez analogues*, dont le bleu de Paris, ou le bleu de France.

Ils étaient extraits du ferrocyanure qu'on produisait en calcinant de vieux déchets, chiffons, souliers, os, cornes, etc. Ces bleus n'étaient pas *exactement* le bleu de Prusse, cette couleur renfermant plusieurs variétés, le bleu de France, le bleu d'Anvers, le bleu de Milori, etc.

Il appert donc que si l'on s'était clairement entendu toute discussion eût été close, le bleu de Prusse étant une invention allemande, et le bleu de France étant originaire des bords de la Seine. L'un et l'autre, du reste, ayant de très grands rapports chimiques — et une très faible différence de teinte.

Or, un curieux détail historique avait donné quelque ampleur à ce débat.

Napoléon Ier aimait beaucoup le bleu de France. Son idée fixe fut toujours d'habiller un régiment en drap teint de cette couleur. Aux « habits rouges » il voulait opposer les « habits bleus » de France. Question de goût. Idée commerciale aussi. Il voulait mettre le bleu de France, en manière d'échantillon, en face des Anglais: il pensait compromettre ainsi,



PARIS LE SOIR

— Où allez-vous donc, cher?
— Aux Folies-*Dramatiques* voir du *comique.*
— Moi, je vais à l'Ambigu-*Comique* voir du *drame!*



UN BON MENAGE

— Tu n'as aucune gentillesse, aucune complaisance pour ton mari!
— Moi?? Si on peut dire! Je partage avec lui toutes les corvées... ainsi, tiens, pas plus tard qu'hier nous avons décidé d'emporter un parapluie à la promenade...



...eh bien! ce parapluie, nous nous en sommes chargés à tour de rôle: c'est mon mari qui l'a porté pour l'aller...



...et moi pour le retour!

pour le ruiner, le commerce de l'indigo dont la Grande-Bretagne avait le monopole.

L'empereur ne réussit pas dans son entreprise.

Pour avoir des habits « bleu de France », il fallait pouvoir appliquer ce bleu aux étoffes, et le problème n'était pas résolu. Pensant stimuler les chimistes, Napoléon institua un prix de un million de francs à attribuer à qui en trouverait la solution.

Elle ne fut découverte qu'après la mort de l'empereur, par le baron Thénard.

On n'oublia point cependant l'attachement que le vainqueur d'Austerlitz avait marqué au bleu de France. Le 15 décembre 1840, lorsque les cendres du prisonnier de Sainte-Hélène, ramenées en grande pompe, touchèrent Courbevoie, une immense oriflamme d'un bleu céleste se détacha sur le ciel azuré. En lettres d'or, on pouvait lire sur cette oriflamme:

Le Bleu de France
à
Napoléon Ier.

***

Longévité animale

Un savant zoologiste allemand, le docteur Korschelt, vient de recueillir des chiffres concernant la durée de la vie des bêtes.

De son long travail, nous ne citerons ici que les chiffres les plus curieux:

L'abeille ne dépasse pas cinq ans.

La grenouille peut vivre jusqu'à dix ans; le vers de terre également. A l'Institut de Malbourg, on en conserva un en captivité exactement pendant neuf ans onze mois et six jours.

La salamandre des Alpes peut se bien porter pendant quinze ans.

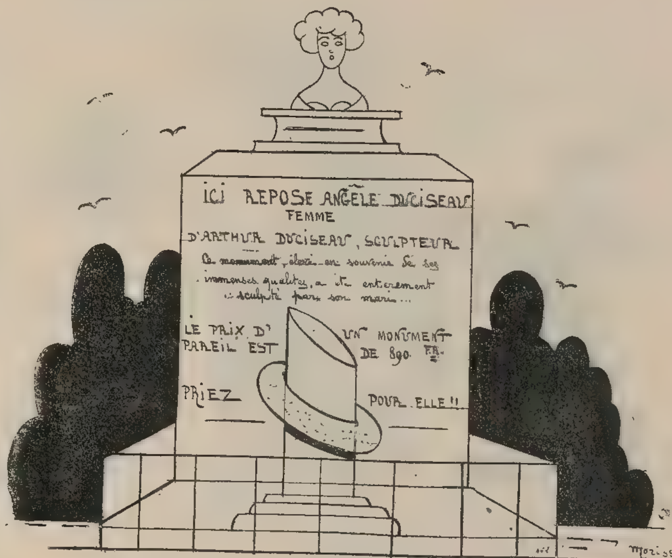
Certaines femelles de fourmis vivent jusqu'à quinze ans.

La quarantaine ne fait pas peur aux crapauds.

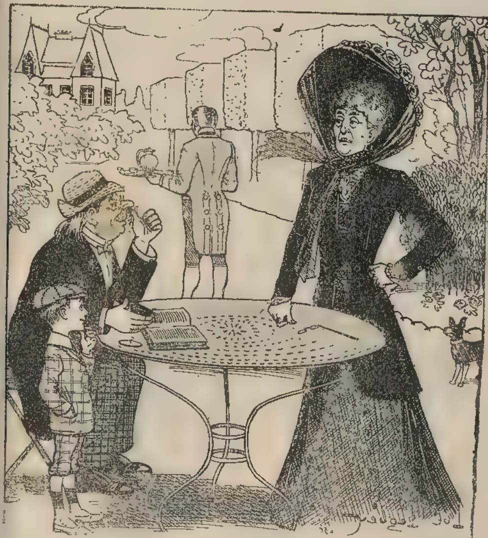
Chez les oiseaux, le record est détenu par les perroquets qui, quelquefois, frisent leur deuxième centenaire. Après, viennent les faucons, qui vivent cent soixante-quatre ans; les vautours, cent dix-huit; les grands aigles, cent ans.

Celui des mammifères qui devient le plus vieux, on le sait, c'est l'éléphant. Il vit de cent cinquante à deux cents ans.

Mais la palme revient sans conteste à la tortue. L'une d'elle a pu parcourir, lentement, mais sûrement, ses trois siècles.



Le dernier mot de la réclame.



NOBLESSE ET GRAMMAIRE

La Marquise *(terminant son récit devant le professeur de son fils).* — Moi et mon domestique, nous fûmes prises de peur...

Le Professeur. — Je ferai respectueusement observer à Madame la Marquise qu'elle devrait dire: « Nous fûmes pris ». Le féminin passe toujours après le masculin.

La Marquise. — Il ferait beau qu'une marquise passât après son domestique!



— N'y avait-il pas ici, dans ce champ, un poteau: « Défense de passer sous peine d'amende »?

— Oui, mais comme personne ne passait, on l'a enlevé; ça ne rapportait rien à la commune!



LES DERNIERES HESITATIONS VAINCUES

L'AMI. — Allons prendre une chopine, ça te consolera!
LE VEUF. — Non, j'ai trop de peine!
L'AMI. — Un verre? non! Eh bien! une larme de vin?
LE VEUF. — Allons! une larme! Ça m'est permis!



ALTRUISME

— Tu n'oublies pas tes parents, j'espère, dans tes prières?
— Oh! non, petite mère; tous les jours, je demande au bon Dieu qu'il t'envoie un gendre!

DE NOS LECTEURS

Comment mangent les Hindous?

Les Hindous ne sont pas des gens ordinaires. A leurs spécialités, telles que celles des castes, des fakirs, etc., ils joignent celle de ne pas manger comme tout le monde.

Leurs assiettes sont formées de feuilles de cocotier cousues ensemble et sont jetées après chaque repas. Les assiettes en métal ou en verre ne sont utilisées que dans l'intimité la plus stricte; l'épouse n'est autorisée qu'après un certain temps de mariage à manger dans l'assiette de son mari. Tant qu'elle n'a pas accompli cet acte, elle peut, lorsqu'elle dîne chez ses parents, manger dans l'assiette de son père: mais après elle est considérée, par sa famille, comme une étrangère, et toutes les fois qu'elle prend part au repas, on lui présente une assiette végétale.

Du reste, quand une jeune fille se marie, la coutume veut qu'on lui fasse présent d'une assiette en plomb ou en argent, dite *kurnu*, et ce geste signifie, paraît-il: « aie ton assiette particulière! »

Pour la boisson, les convives se passent tout à tour une sorte de gourde assez grande, mais celle-ci ne doit jamais toucher les lèvres des buveurs. L'Hindou renverse la tête en arrière, et l'eau coule en jet continu. Il avale par gorgées et durant très longtemps. D'ailleurs, il ne lui est permis de boire qu'à la fin des repas.

Après le repas, c'est toujours le plus âgé des convives qui donne le signal de se lever. Chacun va alors à un bassin plein d'eau, installé non loin de la table — ou plutôt de ce qui en sert — se lave soigneusement les mains et se rince consciencieusement la bouche.

Combien de leçons d'hygiène nous pourrions, nous autres Européens, retirer de ce repas des Hindous!

A qui le cabot?

Un juge de paix, qui pourrait s'appeler Salomon, vient de trancher un différend avec autant d'esprit qu'en mettait dans ses jugements le fameux Sancho-Pança dans l'île de Baratovia.

Un tripier accusait son voisin, le boucher, de lui avoir dérobé un magnifique danois.

L'accusé nia énergiquement le vol, déclarant que le chien lui appartenait en toute propriété.

Le juge fit saisir l'objet du litige et assigna les deux parties.

A l'audience, il fit placer devant lui une longue table; à gauche, il mit le tripier; à droite, le boucher, et, entre eux deux, le chien retenu par l'huissier audiencier.

Il avertit ensuite les deux compères qu'à un signal donné, chacun d'eux devrait siffler l'animal, tandis que l'huissier le lâcherait.

Ainsi fut fait. Le juge frappa trois fois dans ses mains; au troisième coup, ainsi qu'i



LES BONS COMPTES

LE BARBIER *(au boulanger)*. — En effet, je vous dois quinze pains ce mois-ci; c'est marqué.

LE BOULANGER. — Et moi, je vous dois cinq barbes, c'est marqué aussi!



— Bataille? Mais pas du tout, mon vieux! Avant-hier, j'ai conduit ma petite femme à la foire au pain d'épices; et nous nous sommes payé un tour de...



NUANCES

...tobogan...

ait été convenu, le tripier et le boucher sif-rent le chien qui fut lâché. Le danois garda les deux siffleurs en grognant, et udain, sautant par dessus la table, il s'en-t par la porte entr'ouverte.

C'était bien un chien volé, mais il n'ap-rtenait ni au tripier, ni au boucher.

Pêle-Mêle Connaissances

— A la bibliothèque de Philadelphie, on éservé une chambre spéciale pour les livres usage des aveugles. Elle renferme envi- six mille volumes. Ils sont, naturellement, rimés en lettres en relief du système Wil-a Moon. Ces livres sont aussi prêtés à do-ile. Ajoutons que le gouvernement des ts-Unis accorde la franchise à tous les es d'aveugles, qui sont envoyés par la e. Paris possède aussi une bibliothèque ciale pour les aveugles, celle de l'Asso-ion Valentin Haüy. Mais les nombreux ressés ne possèdent pas la franchise postale, et ont à payer le port coûteux des livres qu'ils empruntent.

— L'influence que l'agglomération parisienne exerce sur la température de la saison est fort sensible, au dire des météorologistes. A Paris même, la moyenne annuelle est, en effet, plus élevée que dans la campagne. Ainsi, à l'observatoire de la tour Saint-Jacques elle est de 10° 7, tandis qu'elle est seulement de 10° au Parc Saint-Maur. On attribue cet écart à l'immense agglomération des maisons, au revêtement des chaussées, aux fumées des cheminées et à la respiration des êtres animés.

— Mme de Maintenon, fondatrice de la maison de Saint-Cyr, pour l'éducation des filles pauvres de la noblesse (1696), voulait pour ses pensionnaires, une instruction fort simple, pratique et terre à terre. Cuisine et travaux d'aiguille, c'était le principal. Point d'art et de littérature. L'histoire ancienne était même délaissée « dans la crainte que les grands traits de générosité et d'héroïsme qu'on y lit *n'élevassent trop l'esprit* des jeunes filles ».

— Un grand nombre de fêtes catholiques ont, pour origine, des cérémonies païennes. C'est ainsi que les Rogations, instituées par l'Eglise chrétienne au cinquième siècle, proviennent d'une ancienne coutume druidique. A l'époque des moissons, les prêtres parcouraient les champs en invoquant la protection des dieux sur les récoltes.

***

SALUT A UN NOUVEAU CONFRÈRE

Il existe maintenant un journal libre, gai, fou, un journal qui rit de tout et de tous, un bon drille qui chasse l'humeur noire d'un coup de sa baguette magique

Ce journal, c'est PAGES FOLLES.

Lisez-le, et sur vos lèvres s'épanouira le sourire bienfaisant.

Jeunes ou vieux, nobles ou roturiers, gras ou maigres, riches ou pauvres, déridez-vous, voici PAGES FOLLES.

PAGES FOLLES, journal satirique hebdomadaire. Prix : **10** c. Paraît tous les mercredis.

Abonnement : un an France, 6 fr., étranger, 9 fr.

PETITE CORRESPONDANCE

L. — Elle est majeure, vous vous trouvez ement désarmé. Cependant, chez vous, vous jours le maître et pouvez l'empêcher d'agir ntaisie, tant que cela ne peut passer pour questration.

Séné. — Les autographes sont de valeur abso- relative. Tout dépend des amateurs qui se présentent. Celui dont vous parlez ne doit pas être extrêmement cher.

M. Girolami — Albion vient du latin *Albus* (blanc), à cause des falaises blanches qui apparurent les premières aux yeux des Romains qui passèrent la Manche.

M. J. Cadenel. — Non, cette mitrailleuse est imaginaire.

M. Lhecla. — 1° Oui; 2° oui, mais chaque exemplaire accompagné des bons à détacher.

M. Denis. — Si vous avez lu les conditions de ce concours de devinettes, vous avez dû constater qu'il n'est pas nécessairement attribué un prix à chaque concurrent. Le sort décide entre les lecteurs se trouvant dans les mêmes conditions.



— Comme Villégiature, le pays me plait beaucoup ; mais c'est extraordinaire que dans un gros bourg comme le vôtre, il n'y ait pas même un pharmacien.
— Pas besoin de pharmacien : vous n'avez qu'à vous munir de quelques bouteilles de *Purgatif* **RUBINAT LLORACH.**



Critérium! La Perfection absolue

Merveilleux Appareil pliant. — Optique d'une finesse prodigieuse permettant les plus forts agrandissements (Plaques et Pellicules 9x12 et 8x10 1/2)

A TOUS ET PARTOUT **8 JOURS** *à l'ESSAI*

LE MOINS CHER AU MONDE! SE CHARGE EN PLEINE LUMIÈRE

15 *Centimes* par *Jour*

Le choix d'un appareil photographique donnant entière satisfaction à son heureux possesseur, lui permettant d'exécuter à coup sûr de magnifiques épreuves, dans n'importe quelles conditions d'éclairage et de situation, est une question fort importante! De la perfection de l'appareil dépend, en effet, le plaisir que procure éternellement cet art d'agrément idéal : la photographie d'amateur!

Voici le **CRITÉRIUM**, l'appareil définitif, le dernier mot de la science! Incomparable prodige, solution de tous les problèmes cherchés, réunissant, sous un volume très réduit, toutes les inventions récentes, tel se présente, en son **absolue perfection**, le nouvel appareil breveté : **CRITÉRIUM!**

Admirablement construit pour tous les genres de travaux, dans les formats 9×12 et 8 × 10 ½, reconnus par le Congrès, merveilleusement gainé, toutes pièces en aluminium et cuivre nickel, ravissant comme un joyau de grand prix, pourvu d'un optique de la plus haute précision, comptant tous les accessoires nécessaires, l'appareil **CRITÉRIUM** écrase ses concurrents de la hauteur de ses sublimes perfections!

Et ce qui est plus prodigieux encore, le **CRITÉRIUM** est le moins cher de tous les appareils connus!!

En voici la description technique :

Objectif rectiligne extra rapide, obturateur toujours armé, diaphragmes centrés à l'intérieur, déplacement de l'objectif dans les deux sens, mise au point à crémaillère par le verre dépoli ou par les échelles des distances mathématiquement calculées pour les plaques et pour les bobines de pellicules, toutes les vitesses : depuis la pose jusqu'au 100e de seconde; viseur lumineux redressant l'image, niveau d'eau, fil automatique de déclanchement, etc., etc.

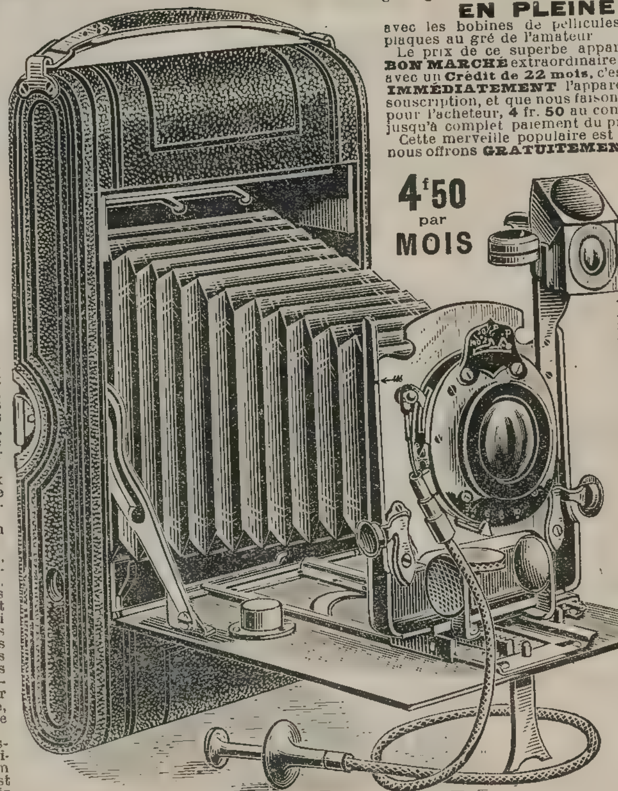
Cet appareil est d'une construction remarquablement soignée, en acier, en aluminium et en cuivre nickelé. Il est magnifiquement gainé de cuir gros grain, soufflet en peau extra solide. — Il se charge

EN PLEINE LUMIÈRE

avec les bobines de pellicules et emploie également les plaques au gré de l'amateur

Le prix de ce superbe appareil photographique est d'un **BON MARCHÉ** extraordinaire : **99 francs**, et nous le livrons avec un **Crédit de 22 mois**, c'est-à-dire que nous fournissons **IMMÉDIATEMENT** l'appareil complet, au reçu de la souscription, et que nous faisons encaisser, sans aucuns frais pour l'acheteur, **4 fr. 50** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **99 francs**.

Cette merveille populaire est vendue en toute confiance, et nous offrons **GRATUITEMENT** aux souscripteurs un lot de



4f50 par MOIS

PRIMES GRATUITES

résumant le Matériel complet pour faire le développement et le tirage des épreuves comprenant :

Une demi-douzaine de plaques de première marque; Une douzaine de feuillets de papier sensible; Un châssis presse; Un flacon de révélateur; Un flacon de viro-fixeur; Un paquet d'hyposulfite; Deux cuvettes en laque; Une lantern[e] pliante en toile rouge.

Chaque appareil est accompagn[é] en outre de :

1° **3 châssis pour plaques;**
2° **Une instruction détaillée;**
3° **Un traite de photographi[e]**
4° **Un tarif spécial et exclus[if]** pour nos acheteurs, offrant **PRESQU[E] POUR RIEN**, au prix de fabrique, l[es] quelques petites choses qui devien[dront] utiles quand la provisio[n] contenue dans notre prime gratui[te] sera épuisée.

Nous le répétons, c'est vra[i]ment merveilleux d'être pa[r]venus à établir ce délicieu[x] appareil et son compl[é]ment superbe d[e] primes gratuites pou[r] le prix fabuleusemen[t] réduit de

99 FRANCS
payables avec
22 Mois de Créd[it]

à raison de **4f50** par **MOIS**

L'emballage et le port sont gratui[ts]. Les quittances sont présentées par poste sans frais pour l'acheteur.

VENDUS EN CONFIANCE, l'appareil et les primes sont **GARANT[IS]** tels qu'ils sont annoncés; ils peuvent être rendus dans la huitaine q[ui] suit la réception s'ils ne convenaient pas.

GIRARD & BOITTE ✻, ✿ I.
MAISON DE CONFIANCE, FONDÉE EN 1885
46 Rue de l'Echiquier et *47, Rue d'Enghien*, à **PARIS** (Xe arr.)

Envoi gratis et par retour du courrier des Catalogues complets, Albums illustrés pour tous les Appareils et les Accessoires photographiques vendus avec *20 Mois de Crédit* et expédiés immédiatement, franco, à tous et partout.

BULLETIN de SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

1 *Je soussigne, déclare acheter a MM.* **GIRARD & BOITTE**, *à PA[RIS] l'appareil* **CRITERIUM**, *avec les primes gratuites, comme détails ci-dess[us] aux conditions énoncées, c'est-à dire par paiements mensuels de* 4 fr. 50, *jusq[u'à] complète liquidation de la somme de* **99** francs, *prix total.*

Fait à ………… *le* ………… *19*

Nom et Prénoms
Profession ou Qualité — SIGNATURE :
Domicile
Département
Gare de chemin de fer

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de [...]

GIRARD & BOITTE ✻, ✿ I, 46, Rue de l'Échiquier, à Paris (Xe arr.)

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PÊLE-MÊLE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. Ateliers de Clichy). *Le Gérant:* A. RICHARD

5e ANNEE — No 24. 10 Centimes. 13 Juin 1909

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

ANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
RANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

QUERELLE DE MÉNAGE, par Georges OMRY.



Bob (*au marchand de porcelaine*). — T'as pas voulu me donner des bonbons, eh bien! j'ai fermé le buffet à clef. Papa et maman ne casseront pas pour un sou de vaisselle... Ça t'apprendra.

Les hardis pionniers

...Chimène qui l'eût dit, Rodrigue qui l'eût cru, qu'il y avait au cœur de l'Afrique équatoriale, un ineffable type qui rêvait de découvrir le Pôle Nord?

Oui, Messieurs, dans l'exubérante floraison de cette nature splendide, sous la rutilante lumière de ce soleil triomphal, au milieu de ce perpétuel bain d'azur, le sieur Casimir Pédindeau, rentier à Libreville (Gabon), avait senti s'éveiller en lui l'impérieuse vocation d'explorateur polaire!

Comment ce goût paradoxal lui était-il venu? On ne sait pas.

Peut-être avait-il *soupé* de la canicule, et, las d'avoir chaud, voulait-il s'offrir le luxe d'aller grelotter un peu à l'ombre glacée des *icebergs?*

Quoiqu'il en soit, Casimir, tel le fameux âne de Buridan, avait commencé par hésiter longuement entre le Pôle Nord et le Pôle Sud: l'Equateur est à égale distance des deux pôles, et, dans ces conditions, le choix était diablement embarrassant... Finalement, ne sachant à quel pôle se vouer, il l'avait tiré au sort, à pile ou face. Le sort lui avait désigné le Pôle Sud — et voilà pourquoi il avait immédiatement choisi le Pôle Nord.

Or, la cité de Libreville avait beau se trouver en plein Congo, elle n'en possédait pas moins, tout comme Landerneau ou Quimper-Corentin, un « Café du Commerce », dont M. Casimir Pédindeau était le principal pilier... Ce traditionnel « Café du Commerce » était situé, ainsi que vous pouvez le penser, au coin de la rue Victor-Hugo et du boulevard Gambetta; et, quand on y pénétrait, on avait la satisfaction réconfortante d'y voir — à deux pas des forêts vierges de l'Oubanghi et des Niam-Niams anthropophages — de paisibles consommateurs qui jouaient aux dominos, au jaquet ou à la manille, tout en sirotant leur amer-citron...

Quelle belle chose que la civilisation!

Casimir Pédindeau avait établi, dans cet honnête café, son quartier général; c'était là qu'il organisait, avec un soin méticuleux, le plan, l'itinéraire et les devis de l'expédition boréale qui devait éclipser la gloire des Nordenskiold et des Nansen; c'était là qu'il recrutait des collaborateurs, grâce à l'ardente persuasion de son éloquence, et aussi parce qu'il leur payait à boire: les uns se laissaient embaucher par soif d'aventures, les autres par soif tout court.

Ainsi, chaque jour, de nouveaux adhérents, plus ou moins convaincus, plus ou moins enthousiastes, venaient grossir la liste des « hardis pionniers » de la mission Pédindeau et la table du chef ployait littéralement sous le faix des consommations: c'était un vrai succès. On l'arrosait.

Très entouré, très écouté, Casimir Pédindeau se grisait de popularité, de belles paroles et d'apéritifs... Et il palabrait à perdre haleine, pendant que ses futurs compagnons buvaient comme des trous à sa santé et à ses frais... Il sentait grandir son prestige en même temps que la pile des soucoupes à payer.

— Le vrai moyen, Messieurs, de parvenir sûrement jusqu'au pôle, disait-il, c'est de prendre l'élan, beaucoup d'élan, et d'y courir tout d'une traite, sans s'occuper des obstacles! Ceux qui échouent sont ceux qui y vont pas à pas, lentement, prudemment, en prenant des précautions... Ne me parlez pas de ces explorateurs à la mie de pain! Mon système à moi, c'est de foncer sur le pôle en aveugle, la tête basse, droit devant soi, comme un éléphant blessé qui charge! Comprenez-vous? Je me rue impétueusement vers mon but, rien ne m'arrête, je renverse tout sur mon passage, pif, paf, pouf! et, emporté par mon impulsion irrésistible, j'atteins le pôle en un formidable rush!... Ce n'est pas plus malin que ça!

On le voit, Casimir Pédindeau ne doutait de rien! Le soleil d'Afrique a le don de favoriser dans les cerveaux l'éclosion des plus étonnantes chimères, et si les citoyens de Marseille sont des gens du Midi, que dire des citoyens de Libreville, qui habitent à douze cents lieues plus au sud?

Cependant, le départ de l'expédition avait été irrévocablement fixé au lundi 24 juin. Mais quand les « hardis pionniers » furent mis en demeure de boucler leurs valises, et de suivre Casimir Pédindeau vers les mers arctiques, où Phœbus est pâle comme Phébé, et où la température la plus chaude de l'année est de dix degrés au-dessous de zéro, brrrr! ils n'eurent plus du tout envie de s'embarquer, ils aimaient décidément mieux rester au soleil, c'était meilleur pour la santé!... Et puis, ils s'en fichaient un peu du Pôle Nord!

Bref, sur vingt, il y en eut douze qui renâclèrent. Casimir demeura confondu:

— Vous êtes des lâcheurs, des poules



... Mon système à moi, c'est de foncer sur le pôle en aveugle, la tête basse, droit devant soi, comme un éléphant blessé, qui charge,

mouillées et des veaux sans loyauté! leur dit-il sévèrement... Vous vous conduisez d'une manière infecte!

— Que voulez-vous, Monsieur Pédindeau, nous avons réfléchi... Songez donc, c'est si loin le Pôle Nord... et ça monte tout le temps pour y aller!

— Comment, ça monte tout le temps pour y aller!

— La vérité, Monsieur Pédindeau! Et si vous voulez vous en convaincre sur le champ, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur la carte que voici. Et il tira de sa poche un plan où l'on pouvait voir le Pôle Nord tout en haut.

M. Pédindeau considéra d'un œil ahuri cette démonstration géométrique, dont l'auteur se hâta de conclure avec un aplomb fabuleux:

— Vous voyez bien que pour aller de Libreville au Pôle Nord, ça monte tout le temps; c'est une côte de dix mille kilomètres!... Merci bien, nous serions frais en arrivant là-haut!

— Soit! fit l'explorateur sans daigner discuter ce misérable paradoxe... Soit, j'irai seul. Mais, je vous le répète, vous agissez comme des veaux! Adieu!

— Bon voyage, Monsieur Pédindeau!...

L'expédition, réduite à neuf « hardis pionniers » qui n'avaient pas eu la hardiesse de renier leurs engagements, se mit en route vers le Nord, mais sans prendre cet élan impétueux que préconisait naguère Casimir...

Elle devait être de retour trois mois après, selon les prévisions de son chef.

Trois mois, six mois s'écoulèrent. L'année passa... Rien!

Non seulement la mission Pédindeau ne revenait pas, mais encore les citoyens de Libreville n'avaient pas reçu d'elle la moindre carte postale...

On s'inquiéta, où était-elle? qu'était-elle devenue? avait-elle réussi à atteindre l'a[...] monde? avait-elle tragiquement péri, é[...] entre deux banquises, congelée dans le[...] ces éternelles, ou dévorée par les ours bl[...]

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir, [...] d'y aller voir...

Une seconde expédition polaire s'orga[...] Libreville, dans le but magnanime d'al[...] la recherche de la mission Pédindeau[...] cette fois, personne ne flancha au mome[...] départ; tous avaient fait le sacrifice de [...] vie, pour secourir, s'il en était encore t[...] leurs infortunés concitoyens, et pour cont[...] leur œuvre, s'ils étaient morts au servi[...] la science et de la civilisation!

Cette généreuse troupe de « hardis [...]niers » s'élança à son tour vers le N[...] et le ciel de l'Equateur ne la revit plus. [...] dépit de ses promesses, aucun câblogram[...] aucune lettre, aucune carte émanant d[...] ne parvinrent à Libreville, et jamais plu[...] malheureuse cité, cruellement frappée, [...] tendit parler de ses enfants; ceux-là a[...] victimes de leur noble dévouement, éta[...] sans nul doute, restés comme leurs f[...] dans les glaces du pôle!

Alors, abnégation sublime, une troisième [...]pédition se forma; il fallait tenter l'im[...]sible pour recueillir et sauver les surviv[...] des deux premières; et Libreville se de[...] à ces jeunes héros, à ces martyrs qui [...]molaient pour sa gloire!... La troisième e[...]dition partit donc, au milieu d'un enthousia[...] indescriptible... et elle non plus n'est ja[...] revenue!...

Un an, deux ans, se sont écoulés de[...] son départ; elle n'a pas donné signe de [...] L'impitoyable destin s'acharne avec fér[...] sur les « hardis pionniers » du Congo; [...] ne veut pas permettre à l'Equateur de [...]quérir le Pôle Nord!... Il n'y a rien à f[...] il n'y a plus qu'à prendre le deuil de [...] qui dorment là-bas, tout en haut de la [...] de dix kilomètres... *Requiescat!*

Mais voici pourtant qu'un beau jour [...]breville a vu avec stupeur débarquer [...] ses murs le capitaine Jérôme Digouin, [...] de l'expédition numéro trois!... Il semble [...]rement penaud, mais il a très bonne m[...] il n'a pas l'air d'avoir beaucoup souff[...] des trois désastres...

Entouré, félicité, acclamé, embrassé, [...] surtout pressé de questions, le revenan[...] répondu en souriant:

— Comment, vous nous avez crus mo[...] Mais détrompez-vous, tout le monde est[...]

vant, et la santé est excellente, Dieu merci! Seulement voilà, quand on va de Libreville au Pôle Nord, on trouve sur sa route un obstacle que je n'hésite pas à qualifier d'infranchissable... Impossible d'aller plus loin, c'est le point extrême atteint par nos expéditions, et malgré leur zèle et leur énergie, elles n'ont jamais pu le dépasser... Elles y sont restées au complet, pour l'hivernage, et à l'heure qu'il est, elles y sont toujours. Je ne vous conseille plus d'en envoyer de nouvelles, car toutes celles qui partiront d'ici resteront là-bas comme les trois premières, et vous ne les reverrez plus...

— Quel est donc ce point si redoutable? Quel est cet obstacle qui retient si longtemps les « hardis pionniers » et qui leur barre invinciblement le chemin du Pôle Nord? a demandé l'auditoire intrigué et palpitant...

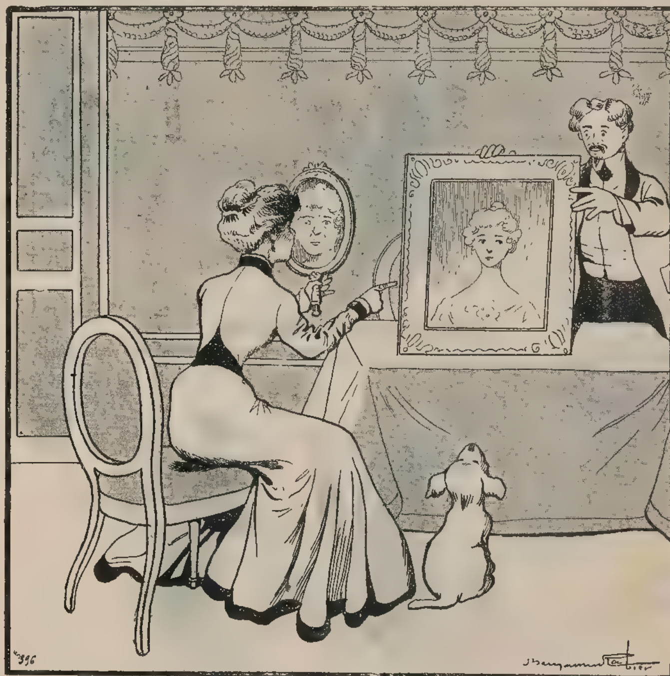
Le capitaine Digouin baisse la tête, hésite un instant... Puis:

— C'est Paris! dit-il... Ces bougres-là sont tous descendus à l'hôtel X... au centre des affaires et des plaisirs. (Electricité, salle de bains, ascenseur, calorifère). Et ils se trouvent si bien là, qu'ils ne veulent plus s'en aller!

A ces mots, les Librevillains ont compris qu'il est de par le monde des pôles infiniment plus attractifs que le Pôle Nord... Et ils ont quand même organisé une quatrième expédition *polaire*, pour aller chercher leurs compatriotes à l'hôtel X... ou pour y rester avec eux!

NOTA-BENE. — Nous croyons devoir attirer l'attention de messieurs les hôteliers, taverniers et restaurateurs de Paris, sur les avantages d'une glorieuse et retentissante publicité, qui consisterait à remplacer l'hôtel X... par le nom d'un établissement ayant une existence réelle. Cet X impersonnel ne profite à personne; nous le mettons aux enchères. Prix modérés. S'adresser aux bureaux du journal.

Robert FRANCHEVILLE.



— La glace ne vaut rien, mais le portrait est très ressemblant!

Pêle-Mêle Causette

Le public n'aime pas la publicité. C'est à un fait qu'il est facile de vérifier.

Soulevez la question dans un milieu peu familiarisé avec la cuisine du journalisme, vous constaterez aussitôt que la publicité déplaît d'instinct au public.

La raison de cette répugnance est difficile à expliquer par des déductions logiques. En effet, les journaux qui consacrent une place importante aux annonces, augmentent, en général, le nombre de leurs pages, de sorte que le lecteur n'est pas privé de la somme de matières à laquelle il peut prétendre.

Cette considération ne prévaut pas contre la répugnance qu'inspire la publicité.

Nous avons eu nous-mêmes l'occasion de nous en assurer. Il nous arrive, quand nous nous voyons débordés par les annonces, de tirer le *Pêle-Mêle* sur vingt pages au lieu de seize. Nous donnons alors, non seulement plus d'annonces, mais également plus de texte et de gravures. Les quatre pages supplémentaires ne sont jamais concédées exclusivement aux annonces.

Malgré cela, il se trouve toujours des abonnés pour nous exprimer l'ennui que leur cause l'afflux de la publicité.

Et pourtant nous sommes loin encore, en France, des coutumes de la presse allemande, anglaise ou américaine.

On sait qu'aux Etats-Unis, par exemple, un principe général régit le journalisme. Ce principe peut s'énoncer ainsi: un journal qui se respecte ne doit chercher aucun bénéfice dans la vente de son papier.

Son seul gain doit provenir de la publicité.

Le journal new-yorkais, *Le World*, qui le premier appliqua cette tactique, prit rapidement un tel développement, qu'il en résulta une sorte de révolution dans le journalisme.

La presse française a emboîté le pas, mais à une allure beaucoup plus lente.

Cela tient à ce fait, que l'industrie française n'a pas suivi la marche ascendante de ses rivales étrangères.

Elle recourt donc moins à la publicité. D'où impossibilité pour nos journaux de se reposer, pour leurs bénéfices, sur la seule publicité.

Faut-il s'en affliger? Oui, si considérant la publicité commerciale comme un thermomètre, on constate notre infériorité par rapport à nos concurrents.

Mais si l'on se place à un point de vue moins spécial, on est appelé à se demander si l'accroissement de la réclame ne présente aucun inconvénient.

La presse est destinée à remplir, dans un pays libre, une haute fonction morale. C'est elle qui enregistre l'histoire, qui éclaire et qui dirige le peuple.

Elle exerce un sacerdoce.

Pour rester dans ses attributions, il faut qu'elle soit libre, et ne soit pas dominée par des raisons d'intérêt pécuniaire.

Or, l'annoncier est, pour la presse, un client dont elle ne peut déjà plus se passer, et ce client prend sur elle une influence grandissante.

Elle en arrive ainsi à abdiquer, en partie, son libre arbitre, ce qui est fâcheux au point de vue moral.

Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir les journaux.

Vous y chercheriez vainement une critique contre l'accaparement des grands magasins, accaparement si funeste, pourtant.

Les chemins de fer échappent à toute récrimination, comme, en général, tous les monopoles.

Les compagnies d'assurances viagères drainent impunément la fortune publique sans que la presse se dresse devant elles pour les arrêter dans leur œuvre néfaste.

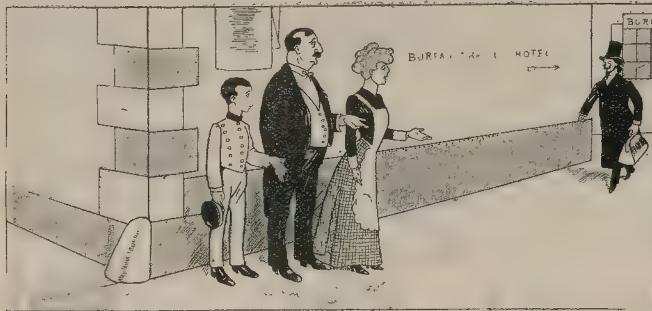
Il en serait autrement, sans doute, si le souci de ménager des clients n'entrait pas inévitablement dans les calculs des journaux.

Mais, voilà, pour se vendre, il faut que le journal donne beaucoup de papier à ses lecteurs, des six, des huit pages, alors qu'autrefois on en donnait quatre. Et, malgré cela, de trois sous le prix de vente est tombé à un sou.

Ce serait la ruine, s'il n'y avait pas la publicité.

Or, de même qu'un commerçant est contraint de plaire à ses clients, lesquels le font vivre, le journal est tenu, envers ceux qui lui achètent sa publicité, à beaucoup de réserve.

L'opinion publique se trouve donc

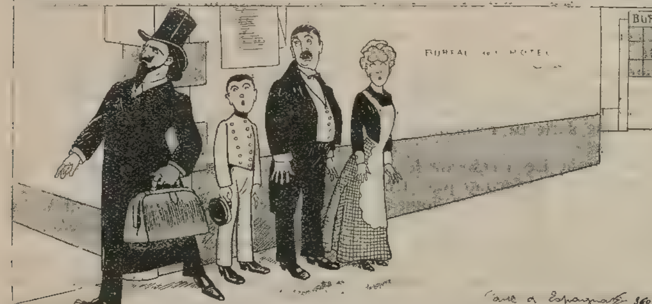


L'INGENIEUX POURBOIRE

Monsieur Belphigor (sciences occultes et magiques), ayant terminé ses représentations au Casino Municipal, quitte son hôtel.



— Dieu! ma fille, quelle ligne de vie et quelle prospérité! Je vois dans votre main un beau mariage, un, deux, trois héritages considérables... c'est trois francs pour la consultation!...



...gardez-en un, et donnez-en un à chacun de vos deux collègues... pour leur pourboire!

DE LA MANIÈRE DE S'INFORMER DE LA SANTÉ A MESURE QUE LES AFFAIRES PROSPÈRENT



— Ça va bien, mon vieux?



— Çà va, mon cher?



— Ça va toujours comme vous voulez, mon garçon?

étouffée au grand détriment du progrès.

C'est là le côté immoral de la publicité. Elle est inséparable de la corruption.

Un jour viendra, sans doute, où la civilisation aidant, le public exigera des journaux sans publicité, quitte à les payer plus cher.

Ce jour-là est-il proche ou éloigné encore?

Qui pourrait le dire? Fred Isly.

Distraction

— Qu'est-ce que c'est que ce bout de fil que vous avez autour du doigt?

— C'est ma femme qui me l'a mis, pour que je n'oublie pas de mettre sa lettre à la poste.

— Et vous l'avez mise, au moins?

— Non, j'ai oublié d'emporter la lettre.

CONSULTATION

Abram Treminsky était malade, pas malade à en mourir, sans doute, mais assez pris cependant pour en concevoir quelque inquiétude.

Il avait consulté tous les médecins de Cracovie, sa ville natale, puis les spécialistes de Lemberg. Il s'était même risqué jusqu'à Berlin. Rien n'y avait fait.

Le mal tenace dont il était affligé résistait à toutes les Facultés.

C'était une douleur cuisante qui venait lui rendre visite de temps à autre, sans s'annoncer, du reste.

Elle s'installait du côté de son omoplate gauche, d'où elle rayonnait le long du bras, dans la région du cou ou de l'épine dorsale, tel un Parisien en villégiature dans un petit trou, et qui excursionne autour de sa résidence momentanée.

Quand Abram se sentait pris par cette chronique autant que désagréable intruse, il tom bait dans une humeur massacrante.

La gredine l'empêchait de penser à aut chose, l'absorbant tout entier.

Il ne pouvait même pas travailler, ce qui, u beau jour, lui fit manquer une belle affaire.

Souffrir, passe encore, mais rater des a faires! Ç'en était trop.

***

Abram Treminsky prit une grave résolutio

On lui avait dit qu'à Paris, un spécialis de grande réputation, et qui se nommait Duva avait accompli des cures merveilleuses.

Il fit sa malle et se mit en route pour Pari

Le lendemain de son arrivée, Abram se nait à la porte du docteur Duval.

Quinze jours après, entièrement guéri p l'habile praticien, il prenait congé de lui, po s'en retourner à Cracovie.

Il ne restait qu'une petite formalité à accomplir: la note à payer.

Le grand spécialiste se montra très modéré. Il ne demanda, pour tout le traitement, que la somme plutôt raisonnable de trois cents francs.

A l'audition de ce chiffre, le bon Abram, fit une mine si piteuse, si parfaitement décontenancée, que l'éminent docteur ne peut s'empêcher d'ajouter:

— Cela vous semble cher?

— Ah! mon pauvre Monsieur le docteur, fit lamentablement Treminsky, si vous saviez comme je suis malheureux. Ma femme est incapable de travailler, j'ai eu trois vaches de crevées, l'hiver dernier. Et ce voyage a complété ma ruine.

Il s'essuya l'œil d'un revers de main, comme pour étancher une larme, parfaitement absente, d'ailleurs.

— Ne vous désolez pas, reprit le bon docteur. Si trois cents francs vous paraissent de trop, donnez-m'en cent, et n'en parlons plus.

Mais il avait à peine achevé qu'Abram répéta le chiffre:

— Cent francs! Et à la façon dont il prononçait le mot cent, on s'imaginait voir quelque merveilleux Pactole roulant des blocs d'or.

— Encore trop cher, questionna le docteur Duval qui commençait à s'amuser de cette scène.

Abram ne répondit pas directement:

— Ah! si Monsieur le docteur savait combien les temps sont durs, on est obligé de se nourrir de pommes de terre à l'eau six jours sur sept. Et le septième, on ne mange rien du tout, à cause des impôts qu'il faut payer et qu'on économise sur son ventre.

— Allons, dit en souriant le docteur, donnez-moi vingt francs.

Treminsky ne répliqua rien, mais il leva sur son interlocuteur un regard si pitoyable, il exhala un soupir si déchirant, que le docteur lui frappa sur l'épaule:

— C'est bon, gardez votre argent.

Alors, le visage d'Abram reprit sa sérénité. Ses petits yeux clignotèrent comme s'il venait de vendre un cheval taré à un client qui ne s'y connaissait pas.

Il remercia abondamment, et toujours modestement replié sur lui-même, gagna la porte. Le docteur le rappela:

— La cause est entendue, et je n'y reviens pas, mais expliquez-moi donc une chose qui m'étonne dans votre cas.

Abram prêta l'oreille.

— Vous êtes pauvre, et pourtant vous avez fait un long voyage pour me consulter. Comment se fait-il que, n'ayant pas d'argent, vous ne craigniez pas de vous adresser à un grand spécialiste de ma réputation?

Subitement redressé, et non sans une lueur de fierté dans le regard, Abram Treminsky répondit:

— Rien n'est trop bon pour moi, Monsieur, quand il s'agit de ma santé!

Et, léger comme une ombre, il s'éclipsa, laissant le docteur dans l'incertitude de savoir s'il avait été généreux ou poire.

Traduction fantaisiste

Dans une petite ville du Midi, un groupe de touristes anglais visitait le cimetière, qui était une des seules curiosités dont pouvait s'enorgueillir la ville.

Arrêtés devant une vieille tombe, ils déchiffraient fort difficilement cette épitaphe gravée dans le marbre:

Hic jacet, mortalium honor; decus pacis et amor, belli trémor.

(Cit-gît l'honneur des mortels, il fut grand par son amour de la paix et aussi par sa vaillance guerrière).

— Aoh! dit un vieil Anglais au guide, je serai forte curiouse, si vô pôvez traduire à moâ cette petite inscriptionne?

Cette question interloqua fort le guide qui savait à peine lire... en français, et dont l'intelligence se bornait à reconnaître si la pièce de monnaie qu'il recevait comme pourboire était française ou étrangère. Néanmoins, se remettant rapidement, il dit, après avoir réfléchi un moment:

— Quoique cette inscription soit fort ancienne, j'espère pouvoir vous la traduire. *Hic jacet* signifie: *il jasait*; ce devait être un grand bavard.

Mortalium veut dire: *mort à Lyon*; à n'en pas douter, *honor* précise l'endroit: *au nord de Lyon*.

Decus pacis et amor prouve qu'il n'était pas riche, puisqu'à sa *mort*, il n'avait *pas six écus*. D'où, sans doute, grande colère des héritiers, qui devaient le croire riche, et cela explique les deux mots de la fin, *belli trémor*, (le *bellitre est mort*), qualificatif quelque peu injurieux, si vous voulez, mais naturel, venant de la bouche d'héritiers déçus.

Voilà, certes, une traduction quelque peu fantaisiste, et qui a dû convaincre l'Anglais que le roi Edouard VII avait tort de faire l'entente cordiale avec un pays où les plus riches n'ont pas six écus, et où les héritiers n'attendent que la mort de leurs parents pour découvrir que s'ils les affectionnent, ce n'est pas pour leurs beaux yeux, mais pour leurs écus.

Ce qui prouve encore une fois que la mauvaise opinion que l'on a des gens vient souvent de l'ignorance.



INCROYABLE

— Oui, mes amis... vous me croirez si vous voulez,... nous avons obtenu ça avec un noyau de pêche!



ILLUSION

— Sauvée, Mon Dieu, voici un arbre!



— Surtout, soignez-moi bien ces bottines.
— Madame peut être tranquille; je les ferai comme pour moi!



Sur quoi se base le bon chirurgien pour diagnostiquer si le besoin d'une opération se fait sentir.

Une juste récompense

C'était un heureux pays que l'île des Frendji, un pays de Cocagne où le peuple ignorait la misère, grâce à la tendre sollicitude du gouvernement. Celui-ci, grassement rétribué, avait voulu que tout le monde fut comme lui, à l'abri du besoin et put même faire de petites économies. Il avait donc décidé de partager, entre les 38.000 habitants de l'île, les peu nombreux, mais inutiles travaux, qu'on avait jugé bon d'inventer pour occuper d'innombrables gratte-papier.

Il avait créé les charges les plus diverses. Dans toutes, on était fort tranquille, si bien que tous les Frendjis étaient, à des grades et des degrés différents, tous plus ou moins fonctionnaires de leur libre République. Et chaque fois qu'il lui naissait un fils, l'heureux père se préoccupait de lui choisir un emploi dans toute la gamme des carrières administratives qui s'ouvraient à la jeunesse.

Et ce bienheureux peuple vivait en paix!

Un jour, cependant, un fait extraordinaire arriva aux oreilles du chef du gouvernement, fait si étrange, que ce dernier réunit aussitôt le Conseil des ministres, tant il lui tardait de leur annoncer la merveilleuse nouvelle.

Les quinze ministres se réunirent au grand complet, et, d'un commun accord, ils décidèrent de soumettre le cas stupéfiant à la Chambres des Elus. Ceux-ci furent aussitôt en séance extraordinaire (les séances ordinaires n'ayant jamais lieu). Mis au courant l'admiration leur arracha un vote un nime.

. . . .

Quelle était donc la nouvelle si imprévu qui avait mis ainsi en émoi un gouvern ment peu facile à émouvoir, et une Cha bre aussi calme et amoureuse de *far nient* D'autant plus qu'ils n'étaient pas les seu dans l'agitation. La nouvelle qui avait f bondir le président du Conseil, les ministr et les élus s'était répandue avec la vites de la foudre. Et les 38.000 Frendjis, réu dans les rues, un groupe bruyant se rép taient l'émotionnant prodige.

Il faut reconnaître que la joie et l'étonn ment de tous étaient bien légitimes. On nait de découvrir, vous en serez étonné comm moi, on venait de découvrir un Frendji, homme alerte, vigoureux, jeune, qui n'ét ni aveugle, ni manchot, et qui, miracle croyable! n'était pas fonctionnaire. Comm la chose s'était-elle faite? Comment ne vait-on pas découvert jusqu'alors dans le fo de son hameau? Mystère! Mais de mémo de Frendji, on n'avait vu un homme val ou impotent, sain ou malade, qui ne re salaire de l'Etat.

Stupéfaction bien légitime! Désirant réc penser un si rare mérite, la Chambre Elus soumit alors aux électeurs un plé cite proposant à la ratification générale projet d'érection de statue et de fêtes nationa pour célébrer le prodige.

Une écrasante majorité approuva le jet: une souscription couvrit, et au-delà, frais énormes nécessités par la superbe que l'on préparait.

Le jour de l'inauguration, tous les Fren rassemblés dans la capitale, se massèrent tour du marbre voilé et applaudirent les n breux orateurs, qui, dans des morceaux fine rhétorique, chantaient le miracle. applaudissements retentissaient encore, que le chef du gouvernement se leva. silence se fit à son geste. Et alors, il la, et son éloquence enthousiasmait et e mait la foule pendue à ses lèvres. Son cours terminé, il ouvrit un parchemin pect grandiose, et qui, à la suite de « V et de « Attendu que » inextricables, se minait ainsi au sujet du citoyen phénomè

« ...Déclare qu'il a bien mérité de la pa et pour le récompenser, le nomme à l'em



— Course de taureaux moderne, telle qu'elle se pratique tous les jours, en France, par les toréadors de la C. G. T.

de gardien de la statue que la nation, reconnaissante lui a élevée. Il lui sera alloué, à ce titre, un traitement de 1.200 francs par an.

H. LÉOTIER.

A perpétuité

Au moment où la suppression de la peine de mort paraissait définitivement acquise, il fut beaucoup question de l'internement perpétuel.

Mais pour beaucoup, ce supplice représentait un châtiment sur l'application duquel on n'avait pas de notions précises. Le gros public savait seulement que l'internement perpétuel existe en Italie et ailleurs.

Il ne semble pas inutile aujourd'hui de dire, en deux mots, ce qu'est exactement cette pénalité dans trois pays d'Europe où elle est appliquée. Ces trois pays sont: l'Italie, la Belgique et la Hollande.

Le système hollandais, dont le gouvernement français s'inspira dans le projet de loi qu'il soumit à l'approbation de la Chambre, est assez semblable au système belge. Tous les deux reposent sur une pensée moralisatrice: l'amendement du condamné. En enfermant le coupable, la société ne prétend pas tirer vengeance de ses actes, elle le met seulement dans l'impossibilité de nuire à nouveau.

Issus de cette idée commune, les internements belge et hollandais présentent quelques différences d'applications.

L'internement perpétuel comprend deux cycles: celui de l'isolement cellulaire, et celui du travail en commun. Or, en Hollande, la durée de l'isolement n'est que de six ans, tandis qu'elle est de dix années en Belgique.

Après ce premier stage, les condamnés hollandais sont transférés dans une maison spéciale où ils sont soumis au travail en commun et en silence. Au lieu qu'en Belgique, on leur donne à choisir entre la cellule ou le régime d'Auburn (travail en commun).

Mais ce ne sont là que des modifications de détail. Il importe, avant tout, de signaler, dans les systèmes belge et hollandais, l'intelligente sollicitude dont sont entourés les condamnés.

S'ils ne reçoivent jamais de parents ou d'amis, s'ils n'aperçoivent jamais leurs codétenus pendant leur régime cellulaire, ils ne sont pourtant pas retranchés du monde. Chaque jour, ils reçoivent la visite du directeur de la prison, ou de l'aumônier, ou de l'instituteur ou du chef de travail. Certains livres enfin sont mis à leur disposition, ainsi que des instruments de travail.

Grâce à ces procédés, le condamné peut échapper aux dérangements cérébraux presque inévitables dans un isolement absolu. Et quand il atteint le second cycle de sa peine, celui du travail en commun, il n'est pas inapte à toute besogne utile.

Tout autre est le régime italien.

La pensée dont il est issu consiste à tirer de l'animal humain un maximum de souffrance. L'Italie du vingtième siècle en est restée, à cet égard, à la conception moyenâgeuse qui présida à l'érection des *damnusi* de Monicale et des célèbres *plombs* de Venise.

C'est un régime qui conduit directement à la folie, car l'internement est perpétuel en certains cas. C'est ce qui a lieu pour les grands criminels, comme les régicides. Les condamnés pour des crimes moins retentissants peuvent, au bout d'un certain laps, quitter la cellule et passer au travail en commun.

Le condamné à *ergastolo* a, dans certaines prisons, comme *il Maschio*, à Volterra, trois cellules à sa disposition. L'une, basse et voûtée, large seulement de quelques pieds, est la chambre à coucher. Une paillasse à terre, et c'est tout. La deuxième cellule est appelée l'atelier, c'est là que le condamné est censé travailler — mais il n'a pas d'outil à sa disposition. La troisième cellule est à ciel ouvert. Le prisonnier peut y faire huit pas dans le sens de la longueur, deux dans l'autre.

Aucun livre, aucune visite, pas de lettres. Le monde extérieur n'existe plus. Les sons eux-mêmes sont abolis, car nul bruit ne parvient au fond de l'*ergastolo*, et les gardiens qui apportent le repas, deux fois par jour, ont pour ordre de ne causer que quand la chose est absolument indispensable.

***

M. Henri Pieyre nous communique la curieuse remarque suivante:

Sait-on que dans les cinq chiffres qu'on rencontre dans la date suivante: 5 mai 1821 (date de la mort de Napoléon) on trouve exactement l'âge de l'empereur en prenant ces chiffres dans leur ordre: 51 ans, 8 mois, 21 jours.



— C'est l'ambition qui empêche d'être heureux, les ambitieux sont les seuls à avoir des hauts et des bas; pour celui qui veut bien rester homme d'équipe: il n'y en a pas!

— J'allais vous le dire.



LE MAITRE TANNEUR. — Faites des cuirs en parlant tant que vous voudrez, mais, nom d'un chien, ne parlez pas en faisant mes cuirs!



L'ECOLE POLITIQUE

— Non, jamais vous n'arriverez au but avec votre bille blanche, en essayant le coup direct. Pour réussir, il faut jouer par la rouge.

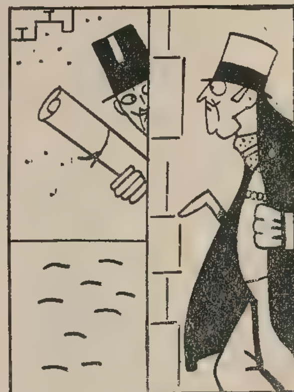
L'AUTEUR TENACE



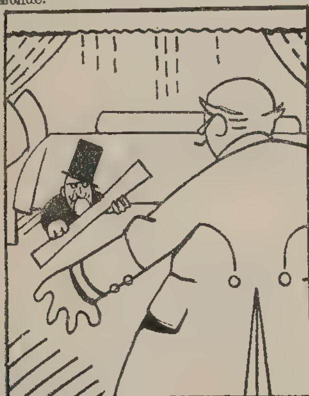
Barbe, l'auteur, voulait lire une pièce à Débinard, le directeur de théâtre, ce qui est la chose la plus difficile du monde.



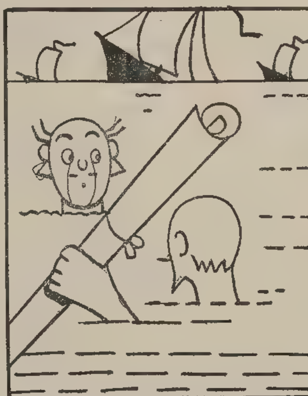
Barbe traquait Débinard à son bureau...



...dans la rue...



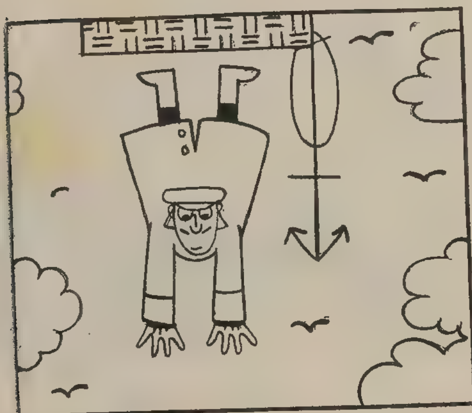
...chez lui...



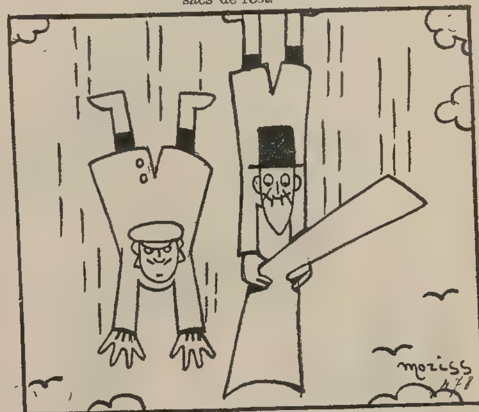
...voire aux bains de mer... Débinard s'échappait toujours.



Avec la complicité d'un ami, aéronaute, Débinard ayant accepté une ascension, Barbe surgit du fond de la nacelle, dissimulé qu'il était sous des sacs de lest.



Débinard n'hésite pas... Il enjambe la nacelle et se lance dans le vide... Barbe le suit, manuscrit en main... et il pense seulement...



« — Mon Dieu! si j'avais su, j'aurais fait une pièce en un acte... Jamais je n'aurai le temps de lui lire mes trois actes avant d'arriver en bas. »

UN CONSEIL

L'art de la photographie ne nourrit plus son homme. Il est tué par l'amateurisme.



Pourquoi aussi les photographes s'acharnent-ils à faire des portraits qui n'ont qu'un intérêt personnel...



...ou des couples qui, la lune de miel passée, n'auront aucune envie de racheter l'épreuve si admirée le premier jour.



Chipez-moi au vol le petit sujet que voici. Je vous affirme que voilà un Monsieur qui vous achètera un bon prix le droit de casser ce cliché.



Ce chasseur émérite, que votre instantané a surpris dans une pose suggestive, n'hésitera pas à entrer en pourparlers pour l'acquisition de votre cliché.



Et ce gentleman, fiancé à une jeune fille du meilleur monde! Croyez-vous qu'il marchandera votre cliché, quand il connaîtra son existence?



Prêtez votre appareil à une cameriste, qui vous rapportera le cliché que voici de sa maîtresse. Je vous garantis que vous en tirerez bon profit auprès de la dame elle-même, ou, en tout cas, auprès de ses amies.



Si le hasard vous permet de trouver la scène que voici au bout de votre objectif, vous pouvez être assuré que vous tenez un bon client, lequel vous redemandera maintes fois des épreuves.

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

La division du cercle en 360 degrés, soit 90 degrés pour le quart de cercle, mesure de l'angle droit, a une origine astronomique. Les premiers observateurs constatèrent que le soleil, dans sa marche apparente, décrit un cercle sur le ciel en une année sidérale, soit environ 360 jours; il fait donc un pas ou un *degré* par jour. En plus, il paraît tourner autour de la terre en un jour. Le cercle diurne étant partagé comme le cercle annuel, on fut amené à diviser le degré lui-même en 360 parties qui, devenues trop grandes pour la précision progressive des observations, furent subdivisées chacune en 10, ce qui, finalement, a donné les 3.600 secondes contenues dans un degré; les secondes, groupées par 60, donnèrent les minutes.

Malgré l'erreur initiale qui lui sert de base (le nombre des jours de l'année), cette division erronée s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Pourtant, les auteurs du système métrique ont proposé une division plus logique en accord avec notre numération décimale. Dans le système métrique, le cercle est partagé en quatre parties mesurant chacune un angle droit; le quart de cercle est divisé en 100 grades, le grade en 100 minutes, et la minute en 100 secondes. Cette division décimale du cercle commence à entrer dans la pratique; le service géographique de l'armée l'emploie pour les cartes d'état-major, et elle a été appliquée récemment dans la construction de quelques instruments astronomiques; l'observatoire d'Alger, si je ne me trompe, possède un cercle méridien construit à Paris, divisé en grades.

La division décimale du cercle, pour réaliser tous les avantages dont elle est susceptible, entraîne un complément nécessaire: la division décimale du temps. Celle-ci n'a pas encore été réalisée; trop d'usages invétérés semblent s'y opposer. Pourtant, la chose est facilement réalisable, à la condition d'*adopter simultanément deux systèmes*, répondant chacun à des besoins spéciaux et pouvant, par un calcul extrêmement simple, être convertis l'un en l'autre.

Dans le premier système, dit astronomique, on emploie intégralement la division décimale du cercle: l'espace de temps compris entre deux passages consécutifs du soleil au méridien est divisé en quatre parties ou diquarts: chaque diquart se subdivise en 100 horogrades, et chaque horograde, en 100 minutes décimales; la minute décimale représente à très peu près, deux secondes sexagésimales; la demi-minute décimale vaut donc presque exactement notre seconde actuelle (exactement 1.08).

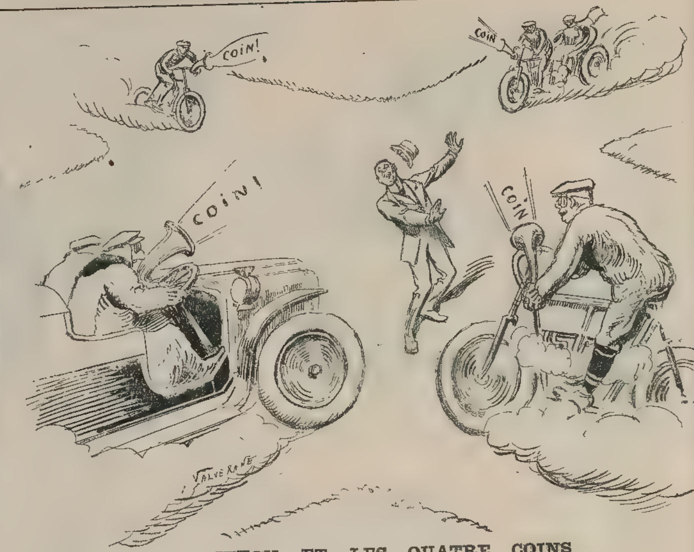
Un chronomètre, construit d'après le système métrique, comprend un grand cadran portant un petit cadran parasite divisé en quatre parties, et parcouru en un jour pa[r] une aiguille indiquant les diquarts. Le grand cadran portant sur son pourtour 100 divisions a les deux aiguilles habituelles; la petite marquant les horogrades, fait quatre tour[s] par jour; la grande, indiquant les minutes décimales, en fait 400. Ce chronomètre, étan[t] réglé sur le méridien initial, l'avance ou le retard du temps local sur le temps marqué pa[r] le chronomètre, donne directement la longitude du lieu où l'on se trouve, puisque les divisions du temps correspondent exactement au[x] divisions de l'équateur terrestre.

Le second système de division décimale d[u] temps est réservé pour l'usage de la vie civile qui s'accommoderait difficilement de la division du jour en 400 horogrades. Mieux vau[t] donc respecter la division commode et universellement usitée de nos jours, en 24 heures en se contentant de décimaliser l'heure, considérée alors comme l'unité majeure de temps. Conformément au système métrique, l'heu[re] est divisée en centiheures, milliheures et di[x]milliheures.

Pour passer du système astronomique a[u] système civil, et inversement, il suffit [de] remarquer que le diquart vaut 6 heures, l'horograde 6 centiheures, la minute décimale [6] dixmilliheures.

Recevez, etc.

AL. FERIT.



LE PIETON ET LES QUATRE COINS

L'ancien jeu consistait à courir sur l'un des quatre coins, le jeu moderne, au contraire, consiste à les éviter.



LARFOUILLAT CHEZ LE MEDECIN

— Pourquoi n'avez-vous pas pris le bain que je vous ai ordonné?
— Mais je l'ai pris.
— Vous plaisantez!
— Je vous assure que si!
— Ah çà! vous voulez vous moquer de moi?
— Bougri! vous avez raison. Faut-il qu'ils soient savants tout de même, ces médecins, pour qu'il n'y ait pas moyen de les tromper!

DE NOS LECTEURS

Du rébus à travers les âges.

Les rébus furent connus de tout temps. [On] pourrait faire remonter leur origine aux h[ié]roglyphes égyptiens, voire même plus l[oin] encore. Et l'écriture dite « in-rebus », da[ns] laquelle on exprime par des figures les cho[ses] qu'on veut dire, après avoir été employée [à] l'époque des civilisations primitives, est enc[ore] usitée par certaines peuplades sauvages.

Les Romains virent, dans les rébus, une [ma]nière de divertissement malicieux. Le gr[and] avocat Cicéron inscrivait souvent son nom [par] ces mots: *Marcus Tullius*, qu'il faisait sui[vre] d'un dessin cursif représentant cette esp[èce] de petits pois que les Latins nommai[ent] *cicer*, et que nous appelons pois chiche.

Souvent aussi, les monnaies de la même époque portaient des rébus. Tous les numismates connaissent ces pièces, frappées à l'effigie de César, empereur, et sur lesquelles on voit un éléphant, mammifère qu'on dénommait *césar* en Mauritanie.

Lucius Aquilius Florus et Voconius Vétulus, tous deux préfets de la Monnaie, à Rome, employèrent aussi des rébus. Florus fit graver, sur le revers des espèces une *fleur* destinée à rappeler son nom; Vétulus y fit graver un veau, parce que *vitulus*, en latin, est le nom de cet animal.

De tels exemples sont fréquents. C'est de là qu'est né, sans aucun doute, l'usage de ces armes parlantes si répandues au moyen âge et dans la suite. Un ancien analyste a pu écrire à ce sujet:

« De toutes les folastres inventions du temps passé, la plus estrange était cette façon de devises par seules pictures qu'on soulait (qu'on avait coutume d') appeler des rébus. »

Sur la pierre sculptée d'un écusson ou sur le fer d'un bouclier, on pouvait voir de fières devises comme celle-ci, traduites en dessins naïfs: une paire d'yeux, une haie et une montagne à pic. Cela se lisait: « Dieu le père et mon Droit ». Toute bonne devise, pour un chevalier était un vrai rébus.

Défini par le Dictionnaire de l'Académie, le rébus est un jeu d'esprit qui consiste à exprimer des mots ou des phrases, ou des figures d'objets dont les noms offrent à l'oreille une ressemblance avec les mots ou avec les phrases que l'on veut exprimer.

C'est sous cette forme moderne de *jeu d'esprit* que le rébus est surtout appliqué aujourd'hui. Il tire son nom de l'ablatif du mot latin *res*, qui signifie chose. Lire *in rebus*, c'est lire dans les choses, au moyen de dessins figurant des choses, des êtres animés ou des objets.

C'est surtout aux Picards que revient le mérite d'avoir donné au rébus ce caractère de devinette amusante qui fait encore son succès aujourd'hui. Voilà pourquoi on dit souvent: « des rébus de Picardie ».

Au quinzième siècle, en effet, on publia, en Picardie plusieurs recueils de rébus qui devinrent célèbres dans toute la France.

L'origine de ces recueils est assez curieuse. Ils furent d'abord l'œuvre de quelques écoliers qui s'amusèrent à cacher, sous des emblèmes ou sous des formules énigmatiques, un certain nombre de plaisanteries à l'adresse de gens célèbres. Ces recueils circulèrent sous le manteau et firent fureur.

Cet amusement devint à la mode et tous les ans, à l'époque du carnaval, on imprima de nouveaux rébus. C'étaient des allusions aux événements de l'année, des facéties sur certains contemporains, c'étaient, en somme, des manières de « revues ».

Le sieur des Accords, un lettré de l'époque, ne voulut pas que tant d'esprit fut perdu pour la postérité. Il recueillit les plus amusants de ces rébus dans un recueil imprimé par lui et que nos bibliophiles reconnaissent pour un des modèles du genre.

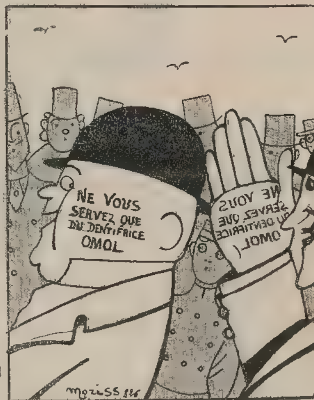
Il s'y trouve des rébus de toutes sortes. Les plus simples sont du genre du rébus suivant:





LE DERNIER MOT DE LA RECLAME





G a

qui se lit: G (grand), a (petit) — J'ai grand appétit.

D'autres sont constitués seulement par des lettres d'un même caractère, placées à la suite les unes des autres. Un rébus célèbre de ce type fut composé par un gendre contre sa belle-mère. C'est un cri de rébellion et d'indépendance:

GACOBIAL

(J'ai assez obéi à elle!)

D'autres rébus sont composés de mots ou de lettres uniquement. On en découvre le sens en s'appliquant à chercher la vraie place des mots, en interprétant la grandeur ou la forme des caractères.

Citons un exemple classique:

Pir Vent Venir
Un Vient D'un

qui se lit: Un (sous) pir vient (sous) vent d'un (sous) venir.

Malgré leur simplicité apparente certains de ces rébus sont souvent difficile. Voyez plutôt:

Ure
Ar Eril

C'était la devise d'Arago. Elle se déchiffre ainsi: Ar (à gauche), Eril (à droite), Ure (par dessus tout). *Arago chérit la droiture par dessus tout.*

Aujourd'hui, les rébus sont devenus plus compliqués. Les figures y interviennent surtout; on y a ajouté des mots célèbres, des dessins allégoriques, etc.

Le rébus servit enfin très longtemps de réclame commerciale, enseigne, marque de fabrique, etc. Un chantier de bois s'intitulait: « Au grand I », et cette dernière lettre était peinte en vert. (Au grand Hiver). Un débit de boissons affichait 0-20-100-0 (Au vin sans Eau).

Les rébus, qui faisaient l'amusement de beaucoup de gens, étaient pourtant traités de jeux stupides par beaucoup d'autres.

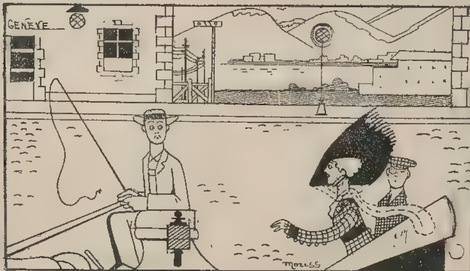
Dès le quinzième siècle, Rabelais n'avait pas craint de les qualifier « d'homonymies tant ineptes, tant fades, tant rustiques et barbares, que l'on devrait attacher une queue de renard au collet, et faire un masque de bouse de vache à tous ceux qui voudraient dorénavant en user en France. »

L'opinion de Rabelais n'a pas prévalu et le rébus est aussi goûté aujourd'hui qu'il le fut jadis.

***

Le langage des parfums.

Allant plus loin que le fameux docteur Roussel, qui préconisait les injections hypodermiques d'essences de fleurs pour parfumer l'haleine, le docteur Simpson, de Philadelphie vient de découvrir que les parfums pro-



MOT DE PARISIENNE A GENEVE

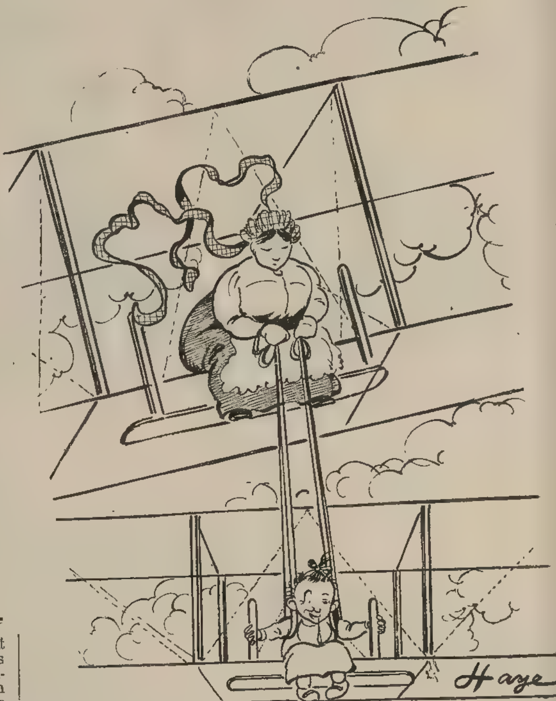
— Madame et Monsieur ont encore une grande demi-heure avant le départ du train. Le temps de faire encore un petit tour. Où faut-il conduire?

— Eh bien! cocher, faites-nous faire le tour du lac!

IL FAUT PEINDRE AVEC SON SIECLE



La Palette a connu son premier succès avec un fort joli tableau de genre intitulé: « Les premiers pas ». Un richea mateur étant venu lui demander quelque chose dans le même genre, mais plus moderne...



...La Palette a brossé immédiatement cette toile qu'il intitule: « Les premiers vols ».

voquent des modifications dynamiques et statiques, non seulement sur les sens, mais encore sur l'esprit.

C'est ainsi qu'un traitement par le musc développe l'amabilité.

Les jeunes filles soumises à l'influence des roses deviennent effrontées, hautaines, querelleuses et avares.

Le géranium provoque la hardiesse des idées et l'orgueil du caractère.

La violette prédispose à la piété, à la dévotion.

Le benjoin porte à la rêverie, à la poésie.

La menthe développe la ruse et les instincts mercantiles.

La verveine donne le goût des beaux-arts.

L'ambre excite l'inspiration: c'est le parfum favori des musiciens et des bas-bleus.

Le camphre hypnotise et abrutit.

L'opoponax prédispose à la folie.

Pêle-Mêle Connaissances

— Par le fait de la décadence de notre marine de commerce, nous laissons les marines étrangères transporter les deux tiers de nos produits à destination des colonies et des pays d'outre-mer. On peut évaluer à 20 millions par an les marchandises qui vont en Angleterre pour être transbordées ou réexpédiées ensuite.

— Le Conseil général de l'Yonne ayant émis un vœu demandant la réglementation de la « chasse aux escargots » et son interdiction au moment des périodes de repopulation, le ministre de l'Agriculture prescrivit une enquête. Ses résultats ont établi, en quelque sorte, le « statut légal de l'escargot », par lequel ce gastéropode est déclaré n'être « ni un gibier, ni un poisson » mais uniquement un parasite de l'agriculture. Comme tel, il peut être détruit en tout temps et en toute saison.

— Un des petits Etats les moins connus est la minuscule république du Val de Vestino, comprise entre la frontière austro-italienne, dans le Trentin sud-occidental. Sa population ne dépasse pas deux mille âmes. Cette république n'a ni gouverneur, ni fonctionnaires, ni administration quelconque, mais seulement une sorte de Conseil municipal.

— On a calculé que 80 0/0 des ouvriers du bâtiment, exerçant leur profession à Paris, étaient originaires du Limousin. Certains se sont fixés à Paris, mais la plupart reviennent dans la capitale chaque année, vers la fin de l'hiver.

— L'odeur du cheval déplaît aux puces qui, ce fait est connu de tous les cochers, ne se trouvent jamais sur cet animal, il paraît établi qu'en étrillant les chiens avec l'étrille qui sert aux chevaux, on les débarrasse de ces insectes.

UN BAISER DE NOURRICE



— Tenez, Justine, voici le portrait de Jean au pastel.

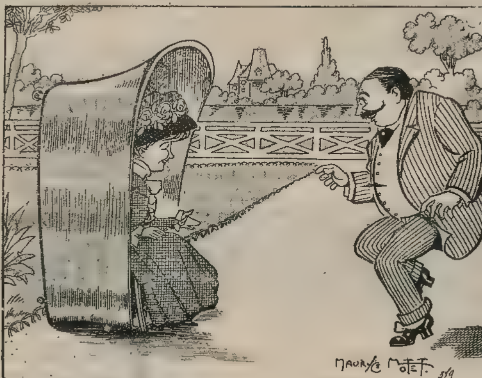


— Oh! le cher enfant, comme c'est bien lui, il faut que je l'embrasse.



— Toujours aussi espiègle, le garnement!





IL N'Y A PAS DE PETITES ÉCONOMIES

— Si tu vas dans un magasin de nouveautés, tu devrais acheter une guérite de paille pour nous mettre à l'abri dans le jardin.

— Soyons économes, mon ami, tu vois bien qu'on peut tout utiliser avec un peu de bon sens!

ŞALUT A UN NOUVEAU CONFRÈRE

Il existe maintenant un journal li-
re, gai, fou, un journal qui rit de tout
t de tous, un bon drille qui chasse
'humour noire d'un coup de sa ba-
guette magique

Ce journal, c'est PAGES FOLLES.

Lisez-le, et sur vos lèvres s'épanouira
e sourire bienfaisant.

Jeunes ou vieux, nobles ou rotu-
iers, gras ou maigres, riches ou
auvres, déridez-vous, voici PAGES
'OLLES.

PAGES FOLLES, journal satirique hebdomadaire.
rix : 10 c. Paraît tous les mercredis.

Abonnement : un an France, 6 fr.; étranger, 9 fr.

CONCOURS DES SOUSTRACTIONS (*Fin.*)

Du 24e au 27e PRIX: M. Lucien Bodson, 96, rue des Guillemins, à Liège (Belgique); M. Antoine Rabedot, 1, place des Écoles, à Brest; Mlle J. Cora, 1, cité du Nord, à Eaubonne (Seine-et-Oise); Mme Sarrazin, 56 rue St-Jean, à Caen, qui gagnent un canif en argent.

Du 28e au 32e PRIX: M. Paul Raucher, 41, rue Lepic, à Paris; M. Louis Lebeau, 51, avenue Marceau, à Courbevoie; M. L. Blanc, 2, rue Maupertuis, à St-Malo, M. B. d'Attanoux, 31, rue Michelet, à Alger; M. Pommier, 2, place Bellecour, à Lyon, qui gagnent un vase ornements bronze doré.

Du 33e au 37e PRIX: Mme Marguerite Trabbel, 4, r. Lavoisier, Paris; M. Alfred Maron, 32, r. Petite-Houle, Granville (Manche; M. Louis Blanc, St-Laurent-de-la-Salanque (Pyrénées-Orientales); M. Joseph Poupelier, 18, rue de la Harpe, à Paris; M. A. Bonnet, à Outarville (Loiret), qui gagnent une jolie broche.

Du 38e au 42e PRIX: M. le Docteur Frappier, Ste-Flaive-des-Loups, par La Mothe-Achard (Vendée); M. L. Agnet, 57, rue du Bac, à Asnières; M. Virgile Cartier, à Arrentières, par Bar-sur-Aube (Aube); Mme Sual, 29, cours Victor-Hugo, à Bordeaux; Mme Houpeart, rue du Mail, à Blois (Loir-et-Cher), qui gagnent une paire de ciseaux dans sa gaine.

Du 43e au 52e PRIX: Mme Gabrielle Lancotte, surveillante, manufacture des Tabacs, à Dieppe; M. Etienne Patte, 15, rue Perdonnet, à Paris; M. Gervais, 26, rue de l'Union, à Cherbourg (Manche); M. Taudeau, 12, avenue Savoye, à Bois-Colombes; M. Pellisier, 26, rue Coeufort, Le Mans (Sarthe); M. Gustave Fatras, 125, boulevard de Strasbourg, Le Havre; M. Pioix, 130, rue de Périgueux, à Angoulême(Charente); M. Léon Blanche, 27e bataillon de chasseurs, 5e compagnie, à Menton (Alpes-Maritimes); M. Louis Beilay, 35, ure de l'Hôpital, à Lorient (Morbihan); M. E. G. Trouvé, café Français, à Cholet (Maine-et-Loire), qui gagnent un portefeuille riche fantaisie.

Du 53e au 60e PRIX: Mlle Marthe Jeannin, à Vaugneray (Rhône; M. Paul Herbreteau, à Bergues (Nord); M. Balland Marius, chez M. Louis Clasquin 16, quai St-Clair, à Lyon; M. Schor, 9, rue Bara, à Paris; M. Delaporte, 14 r. St-Jean, à Amiens; M. B. Blanck, 29, r. Demours, à Paris; M. Marcau, 8, rue Jeanne-d'Arc, St-Roch, Toulon (Var); M. A. Bétant, 14 rue de Candollé, à Genève (Suisse), qui gagnent un joli sac à main.



L'IDÉE DE TRANCHELARD, CHARCUTIER

— Voyez-vous, madame Bidon, quand j'suis malade, j'aime pas perdre mon temps!!!



EN CHINE

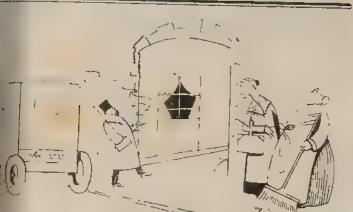
A la fois fidèle aux anciennes coutumes et partisan de l'automobilisme, le mandarin Li a fait faire la chaise à porteurs automobile que voici.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Limousin. — Saperlipopette est un diminutif de sapristi, sacristi.

M. de Pouvourville. — Nous avons inséré déjà de vos problèmes en nombre assez grand pour que vous soyiez persuadé qu'ils nous conviennent très bien. Tenez compte seulement du nombre très grand de ceux que nous recevons d'autres amateurs, et prenez patience.



ENTRE PIPELETTES

— Il est riche, ce petit bonhomme-là?
— Lui! Mais c'est HIX, l'écrivain; il touche des droits d'auteur.
— Des droits d'hauteur... Y doit pas toucher lourd.

LE DISQUE PATHÉ

SUPPRIME L'AIGUILLE
et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes.* *L'emploi du* SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS
à l'ESSAI

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE
Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

GIRARD & BOITTE
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

DERNIÈRE INVENTION!

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus! Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

30 MOIS DE CRÉDIT
6 fr. PAR MOIS

Les Disques **PATHÉ** *donnent les plus longues auditions.*

LES CONQUÊTES DE LA SCIENCE

Le cylindre de cire a été abandonné pour le disque à aiguilles qui a été abandonné, à son tour, pour le disque à saphir, supprimant l'usure, donnant le ton juste et le souffle vibrant de la voix humaine.

Attention aux grossières imitations allemandes! Comparez la longueur de l'audition, la maîtrise du chant et le détail des accompagnements.

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection!

Le Phonographe à disques, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé** : La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra-fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non-seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement la supériorité du Saphir sur l'aiguille est écrasante.**

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre, la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de disque **Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

Description de l'Appareil. 29 × 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit — Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

GIRARD & BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

20 Centimes PAR JOUR

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS
DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. Le Roi de Lahore (*Promesse de mon avenir*), par Renaud.
2. La Favorite (*duo du 4e acte*), par Mme Delna et Alvarez.
3. Les Huguenots (*Pif-Paf*), pr Aumonier.
4. Patrie (*Pauvre martyr obscur*), pr Delmas.
5. Rigoletto (*Comme la plume au vent*), par Affre.
6. Benvenuto (*De l'art*), par Noté.
7. Mignon (*Elle ne croyait pas*), par Beyle.
8. Joconde (*Dans un délire extrême*), par Boulvet.
9. La Damnation de Faust (*Voici des roses*), par Dangès.
10. Carmen (*Toréador*), par Renaud.
11. Joseph (*Cham. paternel*), par Alvarez.
12. Les Cloches de Corneville (*Va petit mousse*), par Vaguet.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

13. Souhaits à la France (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par N. ...
14. Je ne sais plus (*avec orchestre*), Vaguet.
15. Etoile d'amour (*avec orchestre*), Vaguet.
16. Rancœur lasse (*avec orchestre*), Vaguet.
17. La Vierge à la Crèche, par Vaguet.
18. On a oublié, par Vaguet.
19. Le Petit Siffleur, par Vaguet.
20. Rêve ou Folie, par Vaguet.
21. Mireille, par Vaguet.
22. Petits Bambins d'Amour, par Vaguet.
23. La Libellule, par Vaguet.
24. Trianon, par Vaguet.
25. Les Trois Roses, par Vaguet.
26. O Sole Mio (*avec orchestre*), pr Vigneau.
27. La Chanson de Marinette (*avec orch.*) par Vigneau.
28. Si tu voulais (*avec orch.*), par Viannenc.
29. La Valse rose, par Mme Jane Merey.
30. Les Larmes de la Vie (*avec orchestre*), par Mercadier.
31. Je vous ai tant aimée (*avec orchestre*), par Mercadier.
32. Si l'on connaissait la femme, par Mercadier.
33. Les fiançailles roses par Mercadier.
34. Ressemblances, par Mercadier.
35. Sonnez clochetons par Mercadier.
36. Ultime raison, par Mercadier.
37. Petite femme qui passe, pr Mercadier.
38. L'Amant philosophe, par Mercadier.
39. J'ai faim d'amour, par Mercadier.
40. Mon Cœur (*Romance*), par Piccaluga.
41. La Poule chanteuse (*Mélodie*), par Bellhomme.
42. Le Rosier, par Magnenat.
43. Les deux Grenadiers, par Gresse.
44. La Marseillaise, par Gresse.
45. Elle n'était pas jolie par Georgel.
46. Jolie Fleur des Champs, par Georgel.
47. Sur la bouche, par Dalbret.
48. J'ai tant pleuré (*avec orch.*), pr Dalbret.
49. Le Roi des Tyroliens (*Tyrolienne*), par Charlesky.
50. Avec ton Souvenir, par Maréchal.
51. Le Biniou, par Maréchal.
52. Le Petit Portrait par Maréchal.
53. Marche gracieuse, par Maréchal.
54. Valsons populo, par Maréchal.
55. Ange blond, par Maréchal.
56. Le Permis de Pêche, par Frey.
57. Un Monsieur qui bégaye, par Frey.
58. Dans la Rue (*Cris de Paris*), par Frey.
59. Le Martyr de la Rue Popincourt, par Frey.
60. Les gaîtes du Téléphone, par Frey.
61. La Ballade des Agents, par Charlus.
62. La Jolie boiteuse (*avec orch.*), Charlus.
63. La Dernière carotte (*monolog.*), Polin.
64. J'ai un rosier (*avec orchestre*), Dranem.

ORCHESTRES — DANSES — SOLIS

65 à 130:
- Dix Valses.
- Six Mazurkas.
- Six Polkas.
- Quatre Scottishs.
- Cinq Morceaux 2 Quadrilles complets
- Cinq morceaux Quadrille des Lanciers complet.
- Un Pas de Quatre
- Deux Cors de Chasse.
- Deux Pistons.
- Un Violon
- Un Violoncelle.
- Une Mandoline.
- Deux Orchestres Tziganes.
- Vingt Morceaux d'Orchestres divers (Marches Militaires, Fantaisies, Ouvertures, etc., etc.)

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

6

Je soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, l'APPAREIL à DISQUES PATHÉ *et la Collection des* 130 Morceaux choisis sur disques double face, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 6 fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de* 180 francs *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

SIGNATURE.

Nom et Prénoms

Profession ou Qualité

Domicile ....

Département ..

Gare ....

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

GIRARD & BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Art)

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt. (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr.) — 50 centimèt. (16 fr.)

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PÊLE-MÊLE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris (Ateliers de Clichy). *Le Gérant:* A. Richard.

15e ANNEE — No 25. 10 Centimes. 20 Juin 1909.

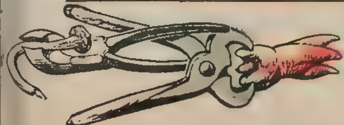
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

APPRENTISSAGE, par HAYE.



Monsieur Durand-Poigne, chirurgien-dentiste, initie son fils aux délicatesses du métier.

Contes écrits par les tout petits
à l'usage des grandes personnes

LA MAUVAISE JOURNÉE
Par TOTO

Cette journée-là fut vraiment malheureuse pour le pauvre Théodore, oh! oui, bien malheureuse.

Cela commença dès le matin.

Lily, sa jeune sœur, qui est la plus désagréable petite peste de la terre, ne s'était-elle pas avisée de mettre des clous dans ses souliers, afin de déchirer ses bas, tout cela, pour avoir une paire de bas neufs, couleur chair (je vous demande un peu!) dont elle avait envie.

Théodore, naturellement, s'était empressé de signaler à sa mère l'incroyable coquetterie de cette jeune personne. Cet empressement même lui valut une remontrance. On le traita de « rapporteur », et l'on chercha, à l'aide de raisons (d'arguments, comme dit papa) très compliquées, à lui prouver qu'il avait agi; par le désir de voir gronder Lily, bien plus que par amour de la sagesse. Quelle injustice!

Un peu plus tard, voilà que Lily, en jouant dans la salle à manger, fait tomber le sucrier. Quand un sucrier tombe, il se casse, chacun sait ça. Vous croyez peut-être que Lily va le ramasser et le replacer, en ajustant les



... mais non, maman, je n'y ai pas touché...

morceaux, comme si de rien n'était, pour faire l'ignorante ensuite?

« — Mais non, maman, je n'y ai pas touché; je ne comprends pas comment le sucrier se trouve cassé ».

Lily est beaucoup plus rusée que cela.

Elle laisse les morceaux à terre et disparaît.

Alors, qu'est-ce qu'il arrive?

On croit qu'il n'y a qu'une bête qui soit assez bête pour ne pas ramasser les morceaux et les ajuster comme si de rien n'était. Alors *on* attrape Tom, le caniche, *on* lui fait voir le sucrier et *on* lui fait entrer dans la tête, à grands coups de cravache, le respect de la porcelaine.

On, c'est papa.

A ce moment, intervient Théodore. Il avait tout vu, lui, et au risque d'être puni pour « rapporter » encore, il ne peut s'empêcher de tout dévoiler. Que voulez-vous, il aimait tant ce pauvre Tom!

La cravache levée sur le caniche resta en l'air une seconde, toute frémissante. Puis, soudain, elle s'abattit sur le dos de Théodore:

« — Espèce de petit imbécile, tu ne pouvais pas le dire plus tôt! »

Et voilà!

Théodore a tort parce qu'il rapporte, et il a tort parce qu'il ne rapporte pas. Et l'on parle de la sagesse des parents? Si ce n'est pas à vous faire hausser les épaules!

Ce n'est pas fini. Un peu avant le déjeuner, on sonna. La bonne alla ouvrir, puis revint:

— Madame, c'est le Louvre, pour la facture.

— Dites que je n'y suis pas!

— Bien, Madame!

De sa chambre, Théodore avait tout entendu et tout retenu.

On lui avait appris qu'il est bon de faire son profit de ce que l'on entend.



Madame, c'est le Louvre, pour la facture.

Aussi, un instant après, lorsque la bonne vint le trouver:

— Madame vous demande pour votre leçon de piano.

— Dites que je n'y suis pas, Marie! fit-il d'un petit air dégagé.

La bonne en fut comme une tomate. Puis elle sortit en pouffant.

Deux minutes après, maman faisait irruption dans la chambre de Théodore.

— A-t-on jamais vu?... En voilà des manières... Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle invention?... Et patati, et patata... Vous connaissez le mouvement... Bref, il en résulte cette vérité éclatante, que les grandes personnes disent *ce qu'elles veulent*, mais que les enfants ne doivent *jamais mentir*, et aussi cette conclusion moins brillante, que pour sa réplique, Théodore fut privé de dessert. Lily mangea sa part.

L'après-midi, il vint des visites. Les vieux



— Dites que je n'y suis pas, Marie ?

messieurs et les vieilles dames (tous les gens sont des vieux au-dessus de 20 ans) n'eurent garde de demander des nouvelles de Théodore et de Lily, et aussi de les complimenter et de les embrasser.

Théodore subit sa part d'embrasseries. Toutefois, il ne put se résoudre à s'approcher de Mlle Cœurdelièvre. Et comme celle-ci, avec sa bouche sucrée, lui en demandait la raison:

— C'est parce que vous sentez mauvais! répondit Théodore avec la franchise dont on venait, le matin même, de lui inculquer les principes.

Et chacun de s'esclaffer.

La vieille demoiselle ouvrit ses lèvres sur s[illegible] dents jaunes, s'efforçant de sourire:

— Ah... Ah... Ah!... Quel charmant enfant! Mon Dieu qu'il est drôle!... Tiens, Théodor[illegible] voilà pour ton esprit.

Et ce disant, elle tira de son sac une tart[illegible]lette que le bon Théodore absorba sur [illegible] champ.

C'était la première fois qu'il était récompens[illegible] logiquement de sa conduite.

Mais presque aussitôt, sa maman l'appela, [illegible] d'une vigoureuse chiquenaude, le rendit roug[illegible] comme une pivoine. Puis, en guise d'explica[illegible]tion (devant le monde):

— Ça t'apprendra à manger toute cette bonn[illegible] tartelette sans la partager avec ta petite sœur[illegible]

Théodore lança un regard de travers à Lily[illegible]

— Parfaitement, Monsieur le gourmand, f[illegible] cette petite peste. On partage toujours entr[illegible] frère et sœur!

Cette fois, Théodore était à nouveau dérouté[illegible]

— Qu'il est donc difficile, Seigneur, pensait-i[illegible] de se conduire dans la vie!

Cette pensée amère le rendit *teigne* pou[illegible] le reste de la journée. Si bien, qu'ayant été dans la soirée, conduit chez son oncle, pour [illegible] goûter, il s'y montra mauvais caractère a[illegible] point que ledit oncle fut forcé, à un certai[illegible] moment, de lui allonger une paire de taloches[illegible]

Et cependant, son oncle était bon, au poin[illegible] que, d'habitude, Théodore ne manquait pa[illegible] de rapporter de chez lui quelque friandise[illegible]

Aussi, lorsque sa bonne, venue le chercher[illegible] le ramena à la maison, Lily s'empressa-t-ell[illegible] à sa rencontre.

— Ah! te voilà, Do-dore..., qu'est-ce qu'il t'a donné, non-noncle?... Tu sais ce que maman a dit: Il faut que tu partages avec moi!



..la plus belle paire de taloches qu'elle eut jamais reçue

Alors, le bon Théodore eut, lui aussi, son sourire:

— Maman, elle a raison, dit-il. Non-noncle m'a donné quelque chose, en effet..., et je vais t'en donner la moitié.

Sur ce, il fit un pas en arrière pour bien prendre son élan, et de toute la vigueur de son bras étendu, il donna à Lily la moitié de la plus belle paire de taloches qu'elle eut jamais reçue.

E. J.

AU BAL

LE CAVALIER. — Mademoiselle, me ferez-vous l'honneur de m'accorder une valse?

LA DEMOISELLE. — Avec plaisir, Monsieur... la dix huitième.

LE CAVALIER. — Mille grâces, mademoiselle... mais alors je serai déjà parti...

LA DEMOISELLE. — Et moi aussi, Monsieur.

HABITUDE

La femme de Titubard, dont le mari tardait à rentrer, le samedi soir, s'en fut, inquiète, s'enquérir au poste de police du quartier si par hasard son seigneur et maître ne s'y trouvait pas:

— Mon mari Titubard est-il ici? demanda-t-elle au brigadier du poste.

— Non, madame, lui répondit le soldat de la loi, mais nous l'attendons d'un moment à l'autre.



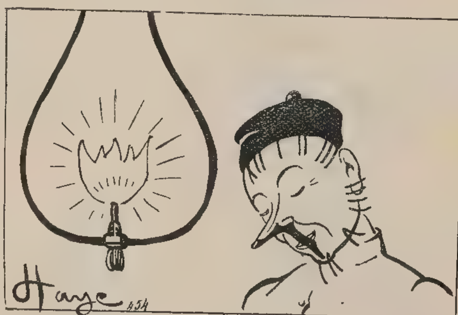


LE CADRAN SOLAIRE

Le surveillant de l'équipe de nuit du *Pêle-Mêle* est un homme régulier et réglé dans ses habitudes, comme une montre, ou plutôt comme un cadran solaire.

Quand il a faim, on le voit bâiller, c'est un signe qu'il est minuit, l'heure du casse-croûte.





Un peu plus tard, quand il a soif, il tourne légèrement la tête à gauche vers la sortie, marquant ainsi son désir d'aller prendre un verre, il n'y a pas en douter: c'est le coup de trois heures.

Quand le travail est terminé, il baisse la tête de fatigue: c'est six heures, on s'en va.

Pêle-Mêle Causette

L'on peut penser ce qu'on veut de la question sociale, une chose, en tout cas, est évidente. C'est que le favoritisme est une plaie de notre démocratie.

La nervosité d'un fonctionnaire, qui, n'étant pas pistonné, voit passer par dessus lui des collègues dont le mérite consiste à être fortement appuyés, cette nervosité est très compréhensible.

Le népotisme a pris dans nos mœurs une place si importante, il est si avéré, qu'on le considère presque comme une institution légitime.

On entend dire couramment: « Un Tel c'est un garçon qui arrivera. Il a de puissantes influences. »

Et cela paraît tout naturel.

En parlant ainsi, on ne s'avise même pas qu'on inflige le blâme le plus méprisant à nos institutions.

Les récentes grèves ont eu l'avantage indiscutable de faire ressortir la hideur d'un ulcère qui nous ronge dans notre vie publique.

Elles n'ont pas été inutiles.

Partout où une place est à briguer, où un honneur est à obtenir, où un avantage quelconque est possible, le favoritisme entre en mouvement.

Il n'y a pas de député, pas de personnage arrivé qui ne soit en butte aux démarches des solliciteurs.

Il est d'usage courant de frapper à la porte de son député, dès qu'on a quelque chose à demander. Et c'est par milliers que circulent les recommandations et les requêtes apostillées de noms en vedette.

L'affirmation que les décorations ne sont plus aujourd'hui que de la monnaie électorale, devrait apparaître comme un sanglant outrage au gouvernement, comme une accusation d'indignité. Il n'en est rien. C'est un axiome tout à fait banal et dont l'expression ne surprend personne et ne soulève aucune récrimination.

Ces mœurs sont ignobles, elles dénotent une décomposition avancée de notre société et appellent l'intervention chirurgicale, l'ablation radicale de l'organe malade. Il convient, maintenant que les postiers ont repris leur travail interrompu, de leur rendre grâce d'avoir mis au jour le mal dont souffre toute la nation.

Les meneurs, les fomentateurs de grèves, ceux qui ne voient dans l'agitation sociale qu'un intérêt personnel et égoïste, ceux-là n'avaient certes pas conscience qu'ils contribuaient à révéler un état morbide.

Ils doivent être étonnés les premiers d'avoir collaboré, par hasard, à quelque chose d'utile.

Il arrive parfois qu'en voulant faire le mal on arrive ainsi à faire le bien.

Les contingences offrent de ces contrastes étranges.

Fred Isly.

UN HOMME D'ESPRIT

Bien avant qu'on ne songeât aux automobiles et à leurs pompes... funèbres, les cabriolets étaient l'objet de la terreur universelle.

C'était sous Louis XV. Le bon ton voulait alors que toute jolie femme conduisît elle-même son véhicule. Or, les mains les plus gracieuses étaient aussi les plus malhabiles, et, de jour en jour, les accidents devenaient plus nombreux.

Le roi manda M. d'Argenson, et le pria de veiller à la sûreté des piétons.

— Je le ferai de tout cœur, dit le lieutenant général de police; mais désirez-vous, Sire, que les accidents disparaissent tout à fait?

— Cela va sans dire.

— Eh bien! laissez-moi faire.

Le lendemain, une ordonnance était rendue, qui interdisait de conduire un cabriolet à toute femme qui n'eût au moins *trente ans*.

Deux jours après, aucun véhicule ne passait dans les rues conduit par une femme.

Il ne s'était pas trouvé, dans tout Paris, une seule grande dame assez courageuse pour fouetter publiquement ses chevaux, en avouant ainsi qu'elle avait au moins trente ans.



AUTRE POINT DE VUE

— Vite, agent, vous voyez bien qu'on m'assassine?
— Oh! M'sieu le député, c'est vous qui me conseillez de travailler aujourd'hui, après le beau discours que vous avez prononcé, hier, en faveur de la grève générale.

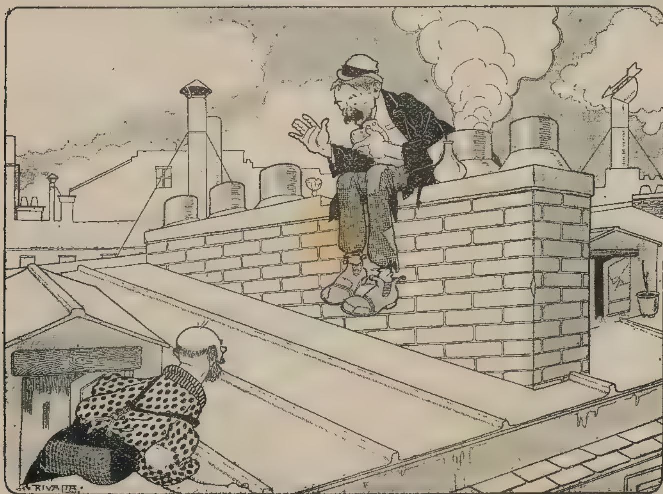
Sa dignité !

J'étais entré chez le père Larfouillat, mon honorable marchand de charbon.
Mais Larfouillat ne m'avait pas entendu, occupé qu'il était, dans le fond de sa boutique, à discuter avec sa moitié.
Je m'étais arrêté sur le seuil, attendant patiemment que l'attention se portât sur moi.
Le colloque qui se poursuivait, m'intéressa bientôt assez pour me garder de le troubler par une intervention intempestive.
Larfouillat se plaignait:
— Cha n'est pas raijonnable tout de même, disait-il, de laisser jouer les enfants avec mon chapeau haut de forme. Ces galapiats s'en servent comme d'un sceau à charbon. C'est dégoûtant!
A quoi Mme Larfouillat répondit:
— Eh! mon Dieu! un peu plus de charbon dans la figure, ou un peu moins, je vous demande ce que ça peut faire. Ça ne se voit seulement pas.
— Ça ne se voit pas, dis-tu! Hé! bougri, tu ne raijonnes pas, femme! Les jours où je porte le haut de forme sont justement les jours où je me débarbouille. Et alors, quand j'ôte mon chapeau, j'ai une marque noire sur le front tout autour de la tête. C'est humiliant.
— Humiliant! je ne vois pas trop pourquoi!
— Eh fouchtra, parce que tous les camarades chuchotent entre eux:
— Voilà encore Larfouillat qui s'est débarbouillé sans ôter son chapeau.

***

La soupe à la Tortue

Chez X..., il y a une petite tortue — en appartement — tous les jours, on lui fait une petite soupe de mets destinés à son estomac de reptile.
Chaque jour, la bonne fait la soupe à la tortue.
Une nouvelle bonne vient à la maison. On lui dit, comme à l'autre:
— Faites la soupe à la tortue.
Elle fait une soupe, mais avec la tortue.



CHEMINÉES EN VOYAGE

— Ça doit être agréable de dîner en plein air en cette saison.
— Ne me parle pas de l'été. Sur cinq cheminées, j'en ai une qui marche! Les autres sont en Suisse, à Ville d'Auray ou à Cabourg.

Courrier Pêle-Mêle

Bannes.

Monsieur le Directeur.
Voici une réponse à une question, posée ici, au sujet de bannes (tentes ou stores), pour la règlementation de la hauteur. Voici ce qui existe à ce sujet:

ORDONNANCE DE POLICE

Concernant la sûreté, la liberté et la commodité de la circulation. (25 juillet 1862.)

TITRE III.

Disposition concernant: 3° les saillies et étalages de nature à nuire à la sûreté et à la commodité de la circulation.

CHAPITRE III.

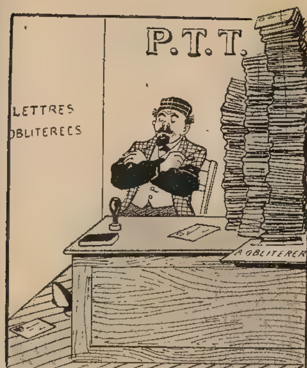
4° Bannes.
Les bannes ne seront mises en place ou développées qu'au moment où le soleil donnera sur les boutiques qu'elles sont destinées à abriter. Elles seront enlevées ou relevées aussitôt que les boutiques ne seront plus exposées aux rayons du soleil.
Néanmoins, les bannes placées au-devant des boutiques, sur les quais, places et boulevards, pourront être conservées, dans le cours de la journée, s'il est reconnu qu'elles ne gênent point la circulation.
Aucune banne ne devra, dans sa partie la plus basse, avoir moins de 2m. 50 d'élévation au-dessus du sol.
Recevez, etc.

E. Mercier.

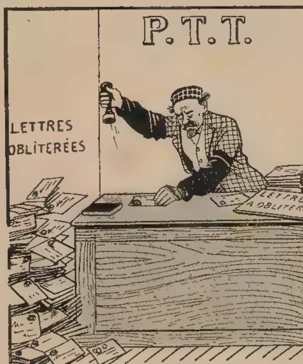
***

Machine à coudre.

Voici, sur ce sujet, quelques nouveaux détails à ajouter à ceux que nous donnions dernièrement.
Monsieur le Directeur,
Faisant suite à la question de M. J. de Rilhac, voici quelques renseignements sur la machine à coudre, la date de son apparition, et son inventeur:
Quoique la machine à coudre ait reçu de grandes améliorations en Amérique, nous devons en revendiquer bien haut la paternité pour notre compatriote Thimonnier (1793-1857).
Barthélemy Thimonnier, né à l'Arbresle (Rhône), était tailleur et fils d'un teinturier lyonnais. Ce fut l'examen d'un certain travail de broderie, dit « au crochet », se faisant à Tartare, qui lui donna la première idée de son appareil propre à faciliter la couture. De 1825 à 1829, Thimonnier travaille à ses inventions et ne rencontre que déceptions sur déceptions. C'est un inventeur malheureux. Son premier brevet, pour un « appareil à coudre », date de 1830. Ce métier est la machine à







A QUOI TIENT LA REPRISE D'UN SERVICE

— Lorsqu'il n'est pas en grève, l'employé des P. T. T. se croise souvent les bras devant le travail.

M. Clemenceau a donc fait tirer un nouveau modèle de timbre-poste à l'effigie du sous-secrétaire des postes Simyan.

L'employé des P. T. T., qui ne peut voir la tête de son chef, même en peinture, s'empresse de la faire disparaître avec son tampon.

coudre que nous connaissons actuellement sous le nom de machine à « points de chaînette », où l'aiguille ne traverse pas entièrement l'étoffe.

C'est une machine anglaise qui, la première, faisait passer l'aiguille de part en part, en 1804, par conséquent antérieure à celle de Thimonnier; mais il est prouvé que ce dernier ne s'y arrêta pas, puisqu'il recherchait la rapidité et la simplicité du travail, et que la machine de 1804 était peu pratique et très lente.

Thimonnier, le premier, résolut le problème de la machine à coudre à une seule aiguille et à fil continu. Il est donc bien le père de la machine telle qu'elle est employée de nos jours.

En 1845, l'appareil Thimonnier en était arrivé à faire 200 points à la minute, et c'est à cette époque qu'il s'associa et tenta de fabriquer ses machines et de les vendre, mais il ne réussit pas, et ce grand inventeur mourut pauvre et inconnu en 1857.

Recevez, etc.

LADIESSE.

Question interpêlemêliste

En quoi consiste l'eau que l'on dénomme, à Paris: Eau de rouille.

Cette eau est employée dans les lavoirs pour rendre aux étoffes fanées leurs couleurs primitives.

L. VIÉ.



Et voilà pourquoi le service, actuellement, est bien fait.



— Ta devanture est très bien, mais il faut ajouter une inscription pour annoncer que tu parles anglais.

— Oui, seulement, voilà c'est que je ne me rappelle plus comment on dit: « parler » en anglais!

Initiation

Jeannot entre en apprentissage chez un marchand de produits chimiques. Et dès le premier jour, il a commencé à s'initier aux petites roueries du commerce.

Le soir venu, ce n'est pas sans quelque étonnement que le père de Jeannot apprend à quoi s'est passée la première journée de travail de son fils.

— Alors, interroge-t-il, qu'est-ce qu'il t'a fait faire ton patron?

— Il m'a fait attraper des mouches, pour les coller sur des papiers insecticides, et mettre ensuite les papiers dans la vitrine.

***

Franchise impolie

Un peintre fort médiocre, ayant annoncé qu'il allait blanchir le plafond de sa salle à manger et qu'il le peindrait après: « Croyez-moi, lui dit quelqu'un, commencez par le peindre, vous le blanchirez après! »

La légende du Boa

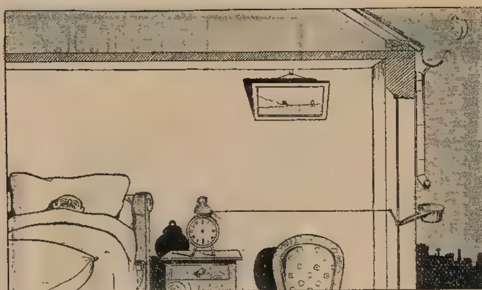
Le serpent boa possède aussi sa légende, tout comme le grand serpent de mer du *Constitutionnel*. Mais s'il a été réellement donné à peu d'humains de voir de près le serpent de mer, beaucoup d'entre nous ont pu contempler des boas, même empaillés.

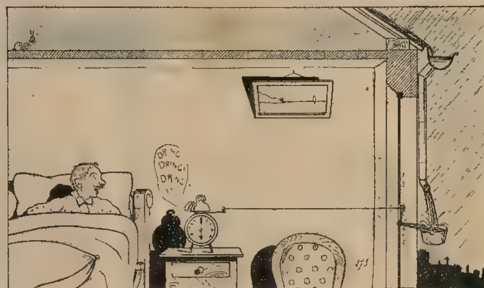
Qu'un animal, dont on n'a jamais pu contrôler l'existence, ait été une source intarissable de récits fantaisistes, cela va de soi. La chose est plus surprenante quand il s'agit d'un être qu'on pourrait étudier à loisir. Et voilà pourquoi il nous a paru piquant de rechercher les fables auxquelles a donné lieu le grand ophidien des régions équatoriales de l'Amérique.

Un serpent de taille monstrueuse était bien fait pour frapper les imaginations. Les anciens en avaient déjà rêvé. Ils ont toujours donné le nom de *boa* aux serpents de grande dimension. Cet usage a persisté par la suite. En sorte qu'il y a des boas qui appartiennent à des genres fort différents.

Mais aujourd'hui que la science a apporté une singulière précision à tout ce qu'elle régit, le mot « boa » s'applique plus exactement à l'ophidien d'Amérique, au boa *devin* ou *étouffeur*. Par là même, ce reptile s'est trouvé l'héritier de toutes les merveilles qu'on a débitées sur ses confrères.

Les anciens attribuaient au boa l'habitude champêtre de têter le lait des vaches. Mais





UN INGENIEUX

Un homme ingénieux à l'intention, s'il pleut, d'aller à la recherche des escargots, mais il ne voudrait pas être réveillé par la sonnerie de son réveil, si le temps n'est pas à la pluie : les escargots ne se montrant pas par un temps sec. Il a donc imaginé le dispoitif ci dessus.

S'il tombe de l'eau, le récipient s'emplit, et son poids fait déclancher le cran d'arrêt; notre ingénieux marchand est ainsi prévenu par son réveil que le temps est à la pluie.

---

c'était là un effet de sa bonne humeur, en temps de villégiature. D'ordinaire, ce reptile était autrement farouche. Il avait des instincts belliqueux, si l'on en croit le récit de ce gigantesque serpent, long de 120 pieds, qui arrêta l'armée de Régulus. Et selon certains c'est un boa qu'il faut voir dans le dragon dont parle saint Jérôme.

Pline, le naturaliste, nous parle aussi d'un boa dans lequel on aurait retrouvé le corps d'un enfant et les bras de sa mère. Il affirmait que ce reptile eût été capable d'avaler un cheval. Ce boa vivait dans la Calabre.

L'exagération est manifeste.

Le véritable boa constrictor peut mesurer jusqu'à dix et quinze mètres. C'est là une dimension colossale, mais que certains pythons des régions chaudes du continent noir atteignent ou dépassent.

Il est surtout remarquable par la force considérable qui lui permet d'étouffer sa proie. Il n'est pas venimeux. Sa couleur est assez variable, d'un fond jaunâtre, quelquefois fauve, ou rose ou gris violacé. Sur le dos, il a une large bande brune et de grandes taches de teinte sombre.

Il se tient de préférence à l'intérieur des grandes forêts, quelquefois aussi dans les lieux aquatiques et les marais.

La manière dont il mange les grosses proies est assez connue : il entoure l'animal de ses longs replis, lui brise les os et l'étouffe. Alors, il l'inonde d'une salive gluante qui lui permettra de l'avaler. Ceci fait, il dilate démesurément son gosier, engloutit la tête, l'aspire avec le reste du corps. Il ne mâche point, ses dents ne servent qu'à retenir la pâtée qui pourrait glisser hors de sa gueule. Pendant sa digestion enfin, il tombe dans une sorte de léthargie.

La grande flexibilité des boas leur permet de se suspendre aux branches et de s'y balancer. On affirma qu'ils prenaient aussi leur élan pour foncer sur leurs victimes.

« Ils ne redoutent même pas les cavaliers... », peut-on lire dans les récits d'un explorateur.

« Le boa se tient en embuscade dans les buissons, sur les arbres ou dans des antres ; de là, il s'élance sur les hommes et les animaux en poussant d'horribles sifflements. »

« Ennemis déclarés des buffles, ils se tiennent près des cours d'eau où ces grands mammifères viennent s'abreuver. »

En réalité, si par l'énorme dilatation de sa gueule qui lui est commune avec tous les serpents, le boa peut avaler des proies beaucoup plus grosses que lui, on n'a jamais démontré qu'il attaque des animaux d'une dimension supérieure à celle de la chèvre.

Et sa nourriture habituelle consiste en petits mammifères tels que les agoutis, les lapins, les cabiais, etc.

Une autre erreur : le boa ne siffle pas! Mais parce qu'il fait, en certaines circonstances, entendre un cri, quelques voyageurs lui ont attribué une véritable voix. Et cette voix semit « étrangement semblable à la voix humaine ».

N'y a-t-il pas là de quoi impressionner? Victor Hugo lui-même l'a chanté dans ses *Orientales* :

> Les boas monstrueux, les crocodiles verts
> Glissmient pamni les bloes superbes...

Mais comme toutes ces légendes s'évanouissent devant la calme relation d'un naturaliste précis :

« Au reste, le boa paraît d'un naturel timide. Il semble fuir l'homme. Et comme il n'attaque que les petits animaux, son voisinage est peu redouté, et les indigènes ne le chassent que

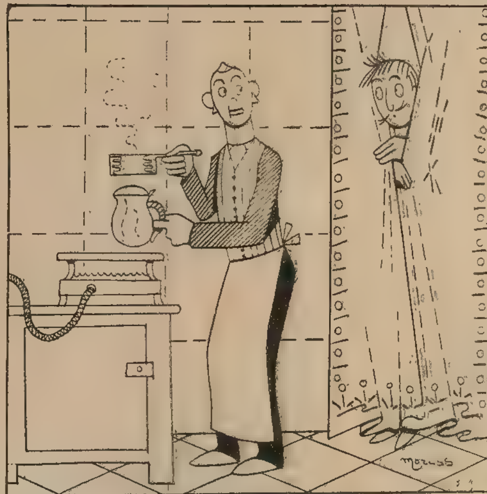
---



LOGEMENT A LOUER

— Il y a des fuites...

— Je vous ai prévenu que nous avions l'eau à tous les étages !



CALINO DOMESTIQUE

— Voyons, voilà une demi-heure que j'attends mon eau bouillante. Elle n'est pas encore prête?

— Non, Monsieur, il faut encore attendre un peu. Je viens de la changer, j'étais comme Monsieur, je trouvais que l'autre était trop longue à bouillir!



LE DEMENAGEUR

— Ne craignez pas, je ne casserai rien, ne serait-ce que pour mériter le pourboire que vous me donnerez!
— Comment, mais j'ai fait le prix avec votre patron, pourboire compris.
— O mon Dieu! et moi qui comptais dessus pour payer mon médecin. Je sens que je vais m'évanouiller!
— Halte-là! voici dix francs!

par désœuvrement. En captivité, il est doux et s'apprivoise volontiers. Il est ordinairement peu actif, surtout pendant le jour. »

***

Origine des croissants

Nous ne voulons pas parler ici de l'emblème des Turcs « jeunes » ou « vieux », mais de ces sortes de petits pains au beurre, dont le nom suffit pour indiquer la forme.

En l'an 1683, Vienne. la capitale de l'Autriche, était assiégée par les Turcs; ceux-ci, n'arrivant pas à emporter la ville d'assaut et désespérant de la prendre par la famine, se mirent, à l'insu des Autrichiens, à creuser des galeries souterraines, dirigées vers le centre de la ville.

Ils avaient déjà dépassé les remparts, lorsqu'une nuit, certains boulangers viennois, entendant. sous leur fournil, le bruit des pioches maniées par les assiégeants, donnèrent l'alarme. Les ennemis, surpris, alors qu'ils croyaient surprendre, furent ensevelis au sein de leurs tranchées; la garnison, enflammée par ce commencement de victoire, envahit alors le camp turc et le força à lever le siège.

Les boulangers de Vienne furent, à cause de cela, gratifiés de plusieurs privilèges, au nombre desquels celui de fabriquer des « croissants », par allusion aux étendards turcs, sans que les pâtissiers eussent le droit de s'y opposer.

Les boulangeries *viennoise* introduisirent plus tard, chez nous, cette pâtisserie spéciale qui entre aujourd'hui dans le petit déjeuner de pas mal de nos contemporains.

NOS DESCENDANTS

La fonction crée l'organe, le développe ou le modifie.



Aspect que prendra, dans quelques siècles, le crâne du descendant d'une lignée de savants.



Aspect d'un autre crâne, dont les ancêtres n'ont cessé également de travailler de la tête, mais physiquement.



Coupe de figure d'un membre d'une famille de boxeurs à la quarantième génération.



Les yeux du descendant d'une lignée de Sherlock-Holmes.



Les oreilles d'un monsieur dont les ascendants se seront toujours occupés de musique.



La bouche d'un autre monsieur qui n'aura compté que des orateurs dans sa famille.



Aspect général curieux du descendant d'une suite de grévistes.



Comment sera le dernier rejeton de la grande famille des piétons un peu myopes.



Un monsieur dont les ancêtres, de père en fils, ont toujours été employés du métro.

CONVENTIONS

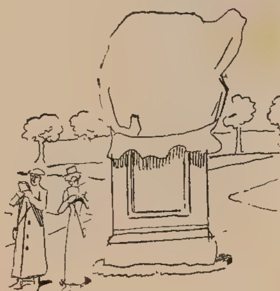
Les conventions ne peuvent demeurer que jusqu'à une certaine limite, au delà de laquelle elles cessent d'être.



Cet Anglais, à qui ce monsieur n'a pas été présenté, ignore officiellement son existence.



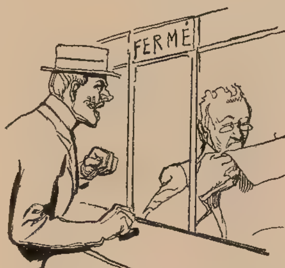
Cependant, si le monsieur en question signale sa présence d'une façon trop évidente, la convention de sa non-existence cesse d'elle-même.



Ce monument, qui n'a pas encore été inauguré par M. Dujardin-Beaumetz, n'est pas porté sur le plan du pays avant la cérémonie officielle.



Cependant, si une auto, non averti, vient se briser sur lui dans le carrefour où il se dresse, il n'est pas de convention qui tienne .



Derrière un guichet de la poste, portant la mention :« Fermé », pour l'employé qui lit son journal, le public est censé ne pas exister, tant que l'écriteau « fermé » demeure.



Jusqu'à un certain point, toutefois.



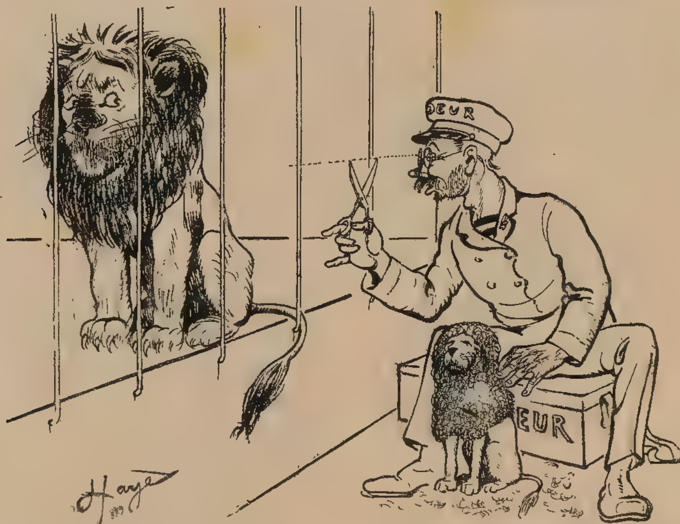
En temps de chasse prohibée, le gibier n'existe pas, pour cet intègre fonctionnaire.



Cependant. il est des cas, où cette convention doit être renversée.



Pour les classes dirigeantes, avant 89, il était convenu que le peuple n'existait pas.
Après 89, on ne peut en dire autant.



L'ARTISTE CONSCIENCIEUX ou LE TRAVAIL D'APRES NATURE

DE NOS LECTEURS

Les bains de mer.

Sans remonter jusqu'aux héros de l'*Iliade*, qui « recouvraient. au contact des flots amers, leur énergie », nous pouvons dire que l'eau de mer fut employée comme agent thérapeutique dès la plus haute antiquité: Hippocrate (450 av. J.-C.) en recommandait l'usage interne contre la peste.

Par contre, les bains de mer, proprement dits, ne remontent guère, chez nous, qu'au règne de Louis XIV, encore n'étaient-ils connus que du monde de la cour. Les contemporains du Roi-Soleil n'y allaient d'ailleurs qu'en un but tout à fait spécial: pour se guérir de la rage; Madame de Sévigné en parle dans plusieurs de ses lettres, et Saint-Simon mentionne le fait dans ses mémoires.

L'hydrothérapie marine est l'œuvre du médecin anglais Russel, qui la préconisa pour la première fois en 1760, dans un opuscule « destiné à apporter remède à la maladie des glandes lymphatiques fort répandue en Grande-Bretagne ».

D'Angleterre, où elle s'y était rapidement développée. l'habitude des bains de mer passa très vite en France. Notre premier établissement balnéaire, celui de Dieppe, fut construit en 1821; mais le développement de nos plages ne remonte qu'à une soixantaine d'années, époque où Alphonse Karr « découvrit » Etretat.

Le médecin Mourgué, inspecteur de l'établissement de Dieppe, fut le grand vulgarisateur; un livre qu'il publia sur la matière, en 1828, précipita l'engouement. Dans une brochure de 1853 un autre médecin, le docteur Quissac. de la Faculté de Montpellier, sans combattre précisément l'hydrothérapie marine, déclarait lui préférer, pour les gens affaiblis, simplement l'air marin. La formule actuelle tient le milieu entre les deux opinions: l'air de la mer convient à tous, les bains ne conviennent qu'à certains.

Les villégiatures à la mer tendent, d'ailleurs, à se vulgariser de plus en plus; innombrable[s] sont aujourd'hui les « baigneurs » que train[s] de plaisir et autres emportent vers les côte[s] de la Manche ou de l'Océan; et tous, tan[t] s'en faut, ne sont point des malades, encor[e] moins des enragés comme au temps de Loui[s] XIV; le plus grand nombre, au contraire, [y] va pour se reposer, quand ce n'est pas simple[-]ment pour son plaisir.

***

Longévité des oiseaux

Les oiseaux vivent très vieux, et il n'es[t] pas rare de trouver, parmi eux, des centenaires.

C'est le cygne qui détient le record de la longévité de la gent ailée. On dit qu'il peut vivre trois siècles, tandis que le faucon n'atteint que l'âge déjà respectable de cent cinquante ans.

Un tout jeune aigle de mer, capturé par des pêcheurs, en 1715, ne mourut qu'en 1819, c'est-à-dire plus d'un siècle après.

Un vautour à tête blanche, capturé en 1706, mourut en 1826, dans une volière du château de Schœnbrunn où il était resté captif pendant cent dix-huit ans.

Les corbeaux et les perroquets atteignent, eux aussi, un âge très avancé.

En général, la captivité abrège la vie des oiseaux comme celles des hommes. Ainsi, les pies en cage ne vivent guère qu'un quart de siècle; à l'état de liberté, elles arrivent facilement au demi-siècle.

Un coq de quinze à vingt ans est un très vieux chantecler; au bout de dix ans, le pigeon s'éteint, de même que le rossignol en cage. Nos serins captifs vivent de douze à quinze ans; ceux qui ont devant eux l'immensité de l'espace des îles Canaries, arrivent presque au double de cet âge.

Ce sont aussi les oiseaux qui, de tous les animaux, dépensent le plus de force musculaire. Aussi, leur appétit est-il gargantuesque. Etant donné le poids de son corps, relativement minime, une grive qui engloutit, pour son petit déjeuner, une énorme chenille, mange autant, comparativement, qu'un homme qui dévorerait, en un seul repas, une cuisse de bœuf entière.

Et il en est ainsi de toutes les espèces. Certains oiseaux, surtout les plus petits, absorbent, en une journée, un poids de nourriture supérieur au poids de leur corps.

Du fait même de leur constante mobilité, la température de leur corps atteint facilement de quarante à quarante-deux degrés, température de fièvre intense et souvent mortelle chez l'homme.

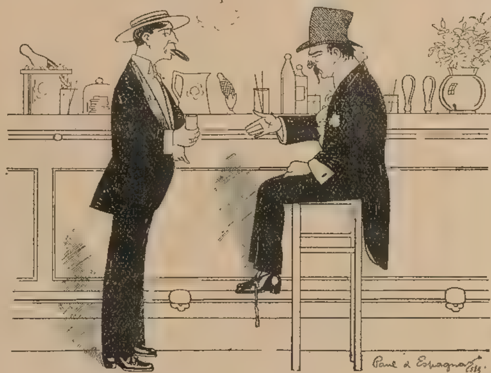
***

Le contrôle automatique.

Le commissaire en chef de la police métropolitaine de Londres, sir Edward Henry — qui est quelque chose comme le préfet de



LE VIEUX SAVANT. — Où sont donc mes lunettes?
— Je n'en sais rien.
— Mon Dieu..., ce que les femmes ont peu de tête!



DUPOIVROT. — J'en ai assez, cette vie me dégoûte, je vais me retirer dans une Chartreuse!
L'AMI. — Jaune ou verte?





ON S'ARRANGE COMME ON PEUT

L'Hotelier. — Je regrette, mais il ne nous reste plus de libre que cette chambre avec ce berceau!

L'Invalide. — Je m'en contenterai. Pourvu que j'aie le corps et les bras couverts, le reste m'est égal!

police de là-bas. — vient de porter à la connaissance des propriétaires d'autobus, de taxicabs et d'automobiles, en général, que les autorités ont pris une mesure radicale pour empêcher les excès de vitesse.

Tous les véhicules automobiles, quels qu'ils soient, devront, à partir d'une certaine date, être munis d'une puissante sonnerie réglementaire, qui sonnera automatiquement chaque fois que la voiture dépassera la vitesse légale. Le seul fait d'avoir essayé de déranger le mécanisme vaudra, aux chauffeurs et conducteurs coupables, le retrait définitif et sans appel de leur brevet et de leur licence.

Cette mesure qui est, avant tout, destinée à protéger le public, a, de plus, le mérite de défendre les automobilistes contre eux-mêmes. Aussi, est-elle bien accueillie partout.

Si l'on se décidait à accomplir, chez nous une pareille réforme, l'automobilisme n'aurait plus que des amis. Notre ami, Fred Isly lui-même, ne pourrait plus exercer sa verve aux dépens des « chauffards »... puisqu'il n'y en aurait heureusement plus!

***

Le parapluie de M. Hanway.

Beaucoup de gens utilisent le parapluie et seraient heureux d'en connaître l'origine.

A cet égard, voici quelques renseignements:

Le parapluie est d'importation chinoise. Mais c'est après avoir passé par la Perse et l'Angleterre que cet instrument si précieux arriva jusqu'en France.

Vers 1780, un écrivain anglais, M. Hanway, fit un voyage en Perse, et en rapporta certain ustensile fort curieux: un petit toit de soie coloriée, tendu sur des baleines reliées entre elles par une armature de fer au bout d'un long manche.

C'était le parapluie.

Quand, pour habituer ses concitoyens à la vue, et surtout à l'usage de son instrument, M. Hanway sortait dans les rues de Londres avec son parapluie les enfants lui jetaient des pierres, et les servantes riaient On se faisait un jeu de crever la soie du parapluie de M. Hanway, que tout le monde traitait de fou.

La folie de jadis est la sagesse d'aujourd'hui; en ce bas monde, tout est relatif.

Noms de rues.

Il est d'usage chez nous de perpétuer la mémoire des hommes célèbres, en donnant leurs noms à des rues.

Dans certains pays on procède autrement.

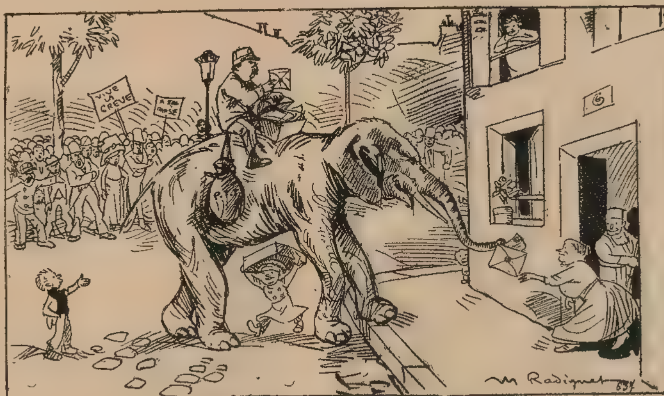
Ainsi, à Carlton, près de Manchester, il y a des rues: Janvier, Février, Mars, Avril, etc., et les boulevards: Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, etc...

A San Diego, en Californie, on a choisi un répertoire botanique; il y a les rues: du Bouleau, du Cèdre, du Dattier, du Poirier, du Saule-Pleureur.

A Red-Oak, dans l'Iowa, on s'inspire de la zoologie; rues: de l'Aigle, du Serin, de la Chouette, de la Morue, du Hareng.

A Saathurn-on-Sea, une station balnéaire de l'Angleterre, on a adopté les noms des pierres précieuses; rues du Saphir, de l'Emeraude, de la Turquoise, du Rubis, du Diamant.

***



LES ELEPHANTS FACTEURS

Les pigeons voyageurs, c'était déjà bien, mais combien nous eussions préféré l'emploi des éléphants, auxquels le président du Conseil pensa, hélas! trop tard! pour faire la besogne des facteurs révoltés.

L'éléphant en eut imposé aux grévistes malveillants. Sur son dos, le facteur-conducteur eut été à l'abri. La brave bête eut fait tout le travail, prenant les lettres des mains de son cornac pour les remettre aux concierges. Enfin, en cas d'attaque, l'intelligent animal, utilisant les prises d'eau, eut copieusement arrosé les grévistes... Quel malheur que M. le président du Conseil n'ait pas songé aux éléphants!

Pêle-Mêle Connaissances.

— Dans un des principaux théâtres de New-York, le *Metropolitan,* les loges ne sont pas louées, mais sous-louées. Elles appartiennent, en effet, non pas à l'administration du théâtre, mais à de riches particuliers qui les ont achetées une fois pour toutes. Elles ne portent pas de numéros, mais les noms de leurs propriétaires. Certaines loges achetées 20.000 dollars, lors de la construction du théâtre, en vaudraient aujourd'hui 100.000.

— La loi romaine finit par émanciper la femme. Les lois germaniques, puis les coutumes françaises qui en sortirent, la remirent en tutelle. Cette tutelle était exercée par le mari, ou par le père, ou par des parents mâles. La veuve était même placée sous la tutelle de son fils. Elle ne pouvait, jusqu'au treizième siècle, aliéner aucune parcelle de son bien sans autorisation. Chose curieuse, cette tutelle s'exerçait souvent *dans l'intérêt et au profit du tuteur.* Des actes font même foi que le tuteur vendait souvent, à une tierce personne, ses droits sur une de ses parentes.

— C'est à une époque toute récente que fut constatée la présence de gisements d'or à Madagascar. Jusqu'en 1883, la recherche du précieux métal y était interdite, sous peine de mort. La reine Ranavalona leva enfin cette interdiction.

— Dès 1539, François Ier, spéculant sur la passion du jeu, qui alors était générale, établit la première « Loterie royale ».

— Les anciens Gaulois connurent, avant le christianisme, le repos hebdomadaire. Ils chômaient le jour de Jupiter, c'est-à-dire le jeudi. Et leur chômage était absolu, au point de refuser de conduire le bétail aux champs, ou même de préparer sa nourriture, croyant que ces travaux portaient malheur.

— La coloration des huîtres vertes est due à la présence d'une matière colorante dans des cellules spéciales des mollusques, qu'en raison de leur grande taille on appelle des *macroblastes.* C'est un phénomène normal. Mais leur coloration peut aussi avoir une origine pathologique: elle provient alors d'une dégénérescence du foie.

— Il semble bien qu'il fallait admettre que les verrues sont dues à un microbe, mais à un microbe ultra-microscopique, capable de traverser le filtre le meilleur.

DENT DE SAGESSE

— Pauvre Médor, comme tu souffres... à ta place, j'irai chez le dentiste.
— Vas-y donc, toi!
— Oh! moi, j'irai... quand les poules auront des dents!

— Il est absolument démontré aujourd'hui que les Romains connaissaient l'aluminium. La découverte en fut faite au temps de Tibère. On a tout lieu de croire que c'est la fabrication du verre, qui contient souvent des traces d'alumine, qui les mit sur la voie.

— Le droit d'épaves ou droit de bris, en vertu duquel les seigneurs s'appropriaient les débris de tout naufrage arrivé sur leurs côtes, a existé sur certains points de la côte jusqu'au quinzième siècle. Mimizan, dans les Landes, et certains parages du Finistère, furent les dernières forteresses de l'industrie des « naufrageurs ». Les épaves assuraient au seigneur de Léon, un revenu de dix mille *sous* par an. Certaine roche, disait-il, était la pierre la plus précieuse de sa couronne.

— Outre les lettres monétaires qu'on aperçoit sur les pièces de monnaie, et qui indiquent les ateliers où celles-ci ont été frappées, chaque pièce porte deux signes particuliers. On les appelle: *différents.* L'un est la marque du graveur, l'autre, celle du directeur de l'atelier.

Le père Roublardot, ayant établi une guinguette: « Au Rendez-vous des Chauffeurs », constata, avec amertume, qu'aucune voiture ne s'arrêtait chez lui. Alors, il lui vint une idée aussi simple...

...que machiavélique: il alla semer des clous sur la route, à proximité de son petit établissement.

...et depuis, ses affaires sont prospères!
MORALITÉ
Il faut semer pour récolter.



LE DOCTEUR PRECAUTIONNEUX

— Veuillez m'excuser, cher Monsieur, si je vous apporte ma petite note; mais si vous saviez combien il est difficile de se faire payer par les héritiers!



ON DEMANDE UN VALET DE CHAMBRE

— Votre nom?
— Victor Rugaut.
— Diable! un joli nom!
— Je ferai remarquer à Monsieur que je n'ai rien de commun avec le poète du même nom!!!

— Le jeu des ombres chinoises, introduit à Paris par Séraphin, fameux montreur de marionnettes du siècle dernier, fut en usage, en Extrême-Orient, dès les temps les plus reculés. La Turquie connaissait aussi les ombres chinoises. Mais elles furent surtout en honneur en Chine, au Japon, au Siam et à Java.

AVIS

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la bande d'abonnement et de soixante centimes en timbres-poste.

Résultat du Concours " HAYE "

(Suite)

(Voir le Supplément).

« Beaucoup de vos lecteurs l'ont vu plus noir encore que moi. Certains ne lui ont pas fait commettre moins de quarante et même cinquante incorrections.

« C'était un peu excessif. Sous leur appréciation, Boireau prend l'aspect d'un être par trop mal élevé.

« C'est dans le juste milieu qu'il faut chercher mon intention.

« Voici donc les douze entorses à la civilité que je lui ai fait commettre:

1° A une comtesse, on ne dit pas chère madame, mais chère comtesse.
2° Il parle la bouche pleine.
3° Sa remarque manque de tact.
4° Il vient de prendre la plus grosse pêche des deux qui restaient dans la coupe que vient de lui présenter le maître d'hôtel.
5° Il met un coude sur la table.
6° Il montre avec le doigt.
7° Il n'a même pas déplié sa serviette.
8° Il pose les pieds sur le pied de la table.
9° Il a déboutonné son gilet.
10° Il a taché la nappe en ne mettant pas son couteau sur le porte-couteau.
11° Il s'est présenté chez son amphitryonne avec une barbe d'au moins trois jours.
12° Il est assis de travers.

« Ce qui me navre, c'est le nombre incalculable de bonnes réponses que j'ai reçues. J'en déduis que tous vos lecteurs sont familiarisés avec les règles de la politesse et des bonnes manières. Cela n'a rien qui me chagrine ou m'étonne.

« Mon désespoir provient de l'embarras où je suis de décerner un prix unique parmi tant de résultats aussi parfaitement exacts les uns que les autres.

J'ai commencé par éliminer tous les envois qui n'atteignaient pas mon *quorum*, comme disent les députés.

« J'ai rejeté également les réponses trop fantaisistes.

« Mais hélas! après avoir tout épluché, je me suis vu encore submergé par le flot des envois pouvant aspirer au prix.

« Il me restait une planche de salut, je l'ai saisie.

« C'est donc au sort que j'ai demandé assistance.

« Et le sort a désigné *M. E. Fournier, 4, rue Amiral-Roussin, Paris.*

« A lui par conséquent la bourse en argent contenant vingt francs.

« Voilà, mon cher directeur, le résultat du tournoi.

« Il ne me laisse qu'un regret, c'est de n'avoir pu distribuer sept ou huit mille bourses pareilles aux sept ou huit mille concurrents habiles que vous pouvez assurément être fier de compter parmi vos lecteurs.

« Recevez, etc.

« HAYE. »

PETITE CORRESPONDANCE

Mme Fresnais. — 1° Tous les lecteurs au numéro peuvent également concourir; 2° c'est une simple erreur

1027 G. R. — Même réponse.

G. D. G. — Nullement, il n'y est pas tenu.

M. Pieyre — 1° C'est une pure légende; 2° Parce que ce nombre n'était encore attribué à aucun régiment, tout simplement; 3° les médecins sont d'avis trop différents sur ce point pour que nous prenions parti; 4° anomalie comme il y en a tant dans la langue et qui n'a aucune raison.

M. R. Claude. — Les acheteurs au numéro peuvent, tout comme les abonnés, participer aux concours. Nous formons volontiers les mêmes souhaits que vous.

L. P. 1890. — Naturellement. *L'homme* voulait dire en cette circonstance: *au genre humain.*

Un Lecteur Lyonnais. — Ce sont là des questions techniques, et tout à fait professionnelles que nous ne pouvons aborder; il est impossible d'entreprendre cette opération en simple amateur.



— Tu vois, mignonne, les premiers hommes ne vivaient que du produit de leur chasse.

— Eh bien, vrai!... Ça devait être l'âge d'or pour les marchands de gibier!

LA

Célèbre RUDGE-WHITWORTH

BICYCLETTE DE ROUTE "GOLDEN STANDARD"

Le TOUR du MONDE sans avarie, sans panne, sans autre usure que l'amincissement rationnel des pneus.

LA PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

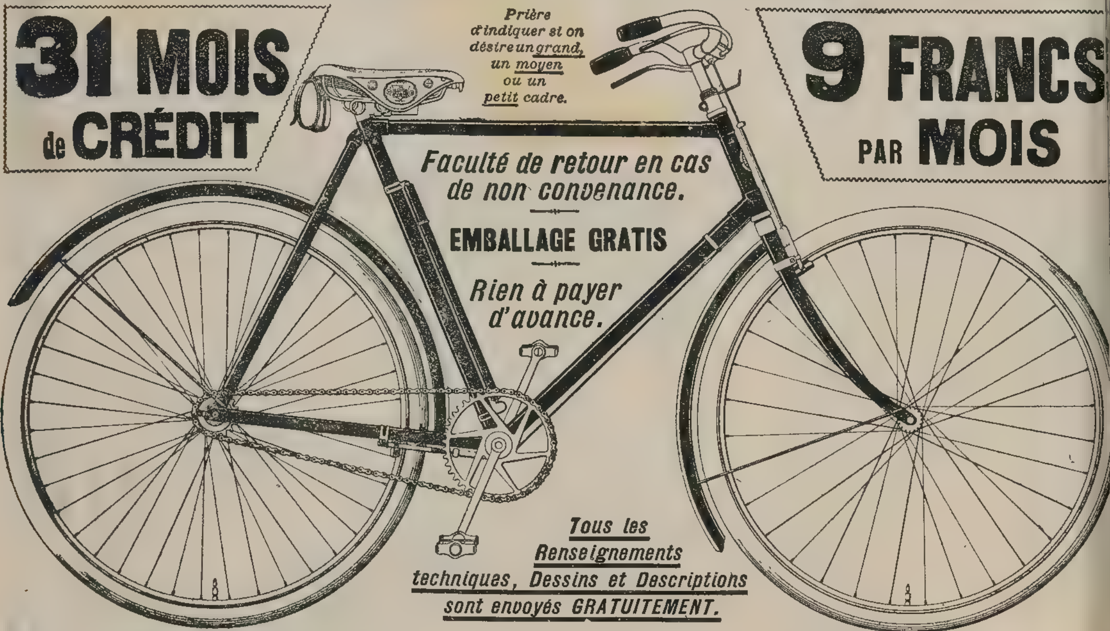
C'est à la première Usine du monde que nous avons demandé sa dernière création — ce qu'elle fait de mieux — pour l'offrir dans des conditions inconnues jusqu'ici, aux connaisseurs et aux amateurs d'élite. La célèbre **RUDGE-WHITWORTH** *"GOLDEN STANDARD" est la plus luxueuse, la plus légère et la plus solide des bicyclettes exécutées pour la route. Son prix (avec roue libre, freins sur jante, garde-boue démontables, etc.) n'est que de* **279 francs** *payables à raison de* **9 fr. par mois**, *sa fabrication est impeccable et la valeur de sa marque prime sur le marché continental.*

D'une incomparable perfection, elle comporte tous les avantages connus ainsi qu'en atteste la description ci-dessous.

Enfin, les garanties que nous offrons sont uniques : **deux années** *pour tous les roulements de la bicyclette, son cadre et ses autres parties métalliques (selle, chaîne et ressorts garantis* **une année**). *Et pendant ces délais nous remplaçons toutes pièces défectueuses qui nous seraient retournées colis postal en rappelant le numéro matricule de la machine.*

La célèbre **RUDGE-WHITWORTH** *"GOLDEN STANDARD" est plus merveilleuse des machines pour la route.*

Nous en donnons la **GARANTIE ABSOLUE.**



DESCRIPTION. — Cadre d'acier fin, arrière avec entretoises. — **Fourche** en tubes D renforcés, d'une rigidité et d'une indéformabilité absolues. — **Roues** de 70 c/m, **ROUE LIBRE**, encliquetage silencieux, double roulement à billes. — **Jantes** en acier nickel anglais inoxydable, centrées mathématiquement. — **Moyeux** d'une rigidité absolue. — **Rayons** tangents. — **Pneumatiques** à talons qualité supérieure. — **Pédalier** sans clavettes, à pignon instantanément détachable. — **Pédales** à scies. — **Manivelles** en acier forgé à section rectangulaire de résistance absolue. **Deux Freins** à leviers articulés avant et arrière sur jantes. — **Guidon** au choix. — **Garde-boue** perfectionnés démontables par simple pression. **Pompe** de cadre puissante. — **Sacoche** garnie de tous accessoires. — **Selle** extra de route. — **Email** noir. — **Poids : 12 k. 800** environ tout équipée.

NOTA. — Nos Machines sont livrées, indifféremment avec grand cadre pour entrejambe de 82 à 96 c/m, cadre moyen pour entrejambe de 77 à 90 c/m ou petit cadre pour entrejambe de 72 à 85 centimètres. — Prière à nos souscripteurs de bien vouloir nous indiquer le cadre qu'ils désirent. Sauf avis contraire, nous les livrons avec **guidon relevé** et multiplication 5m50 qui sont usuellement adoptés. — La même Bicyclette, modèle pour dame, 20 fr. en plus.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné, déclare acheter à MM. **GIRARD & BOITTE**, *à* **Paris**, *la* **Bicyclette Rudge-Whitworth** ***"Golden Standard"***, *comme détails ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire* **9 francs** *après réception et paiements mensuels de* **9 francs** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **279 francs**, *prix total*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prénoms ....

Profession ou Qualité .... SIGNATURE :

Domicile ....

Département ....

Gare de chemin de fer ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

GIRARD & BOITTE

46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD.

15e ANNEE — No 26. 10 Centimes. 27 Juin 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

A POSEUR, POSEUR ET DEMI, par Mauryce MOTET.



— Ne crâne donc pas tant ! c'est pas plus malin que ça d'être décoré !

L'APOTHÉOSE DU CRIME

Il faudrait être de bien mauvaise foi pour ne pas reconnaître que le goût de la lecture n'a jamais été aussi intense.




Le goût de la lecture n a jamais été aussi intense.

C'est devenu une passion maladive, un besoin irrésistible dans toutes les couches de la société.

Le peuple romain réclamait jadis du pain et les jeux du Cirque.

Plus simplement, nous, citoyens, gâtés par une civilisation exquise, nous demandons: « à boire et des journaux ».

Car les journaux ont enfin compris ce qu'il faut donner aux lecteurs, pour se les attacher fortement.

Plus de littérature, plus de politique — ou si peu!

Qu'importe que les Balkans s'agitent, que Guillaume fronce les sourcils, que la paix européenne soit menacée...

Il s'agit bien de tout cela!

Les palpitants détails du dernier crime sensationnel nous intéressent autrement.

Il y a quelques années, une école de journalisme se fondait à Paris. Très certainement, les journalistes actuels ont fait leurs études à cette école, dont les accointances avec la Préfecture de police sont indéniables.

Le journaliste moderne.

Le dictionnaire de Larousse, si utile à tout folliculaire est devenu désuet..., le moindre manuel de la Rousse est autrement nécessaire.

Le théâtre, ce fidèle miroir de nos mœurs, devait suivre le mouvement.

Il y a peu de pièces à succès, sur nos grandes scènes parisiennes, qui ne nous montrent évoluant avec grâce, quelque sympathique gentleman cambrioleur.

L'assassin sympathique va très prochainement avoir son tour.

L'antique tragédie n'avait-elle pas pour but de nous procurer de ces fortes émotions qui « excitent la pitié, la terreur, et les plus nobles sentiments? »

Pour être moins nobles, les sentiments que le théâtre actuel peut exciter en nous, n'en sont pas moins violents. Nous avons même le bonheur de posséder un théâtre d'épouvante!

Pour un prix raisonnable, on acquiert le droit de s'y trouver mal d'horreur...



Au théâtre d'épouvante.

Doux pays!

Les revues de fin d'année se contenteront désormais de nous présenter — de quelle exquise façon! — les faits divers de l'année.

Il en est de fort comiques, il en est de terrifiants... le spectateur en aura pour son argent!

Les théâtres gais éviteront de représenter les crimes trop atroces. Les joyeux avatars de nos cambrioleurs mondains feront les frais de ces vaudevilles plaisants.

Tragédie antique modernisée.

Il s'agit, paraît-il, de revoir le répertoire classique des théâtres subventionnés. En y changeant fort peu de chose, on espère en faire des pièces au goût du jour. Par exemple, le combat des Horaces et des Curiaces, au lieu d'être un simple récit, deviendrait une scène de boucherie fort impressionnante.

On y verrait les héros s'entretuer. Le sang coulerait... du sang véritable. L'idée est, je crois, d'antique Corneille deviendrait ainsi un auteur réaliste... Comme il y gagnerait!

Mounet-Sully dans le rôle de Gamahut.

Le Théâtre-Français, dès que le succès du *Foyer* — qui se joue actuellement — sera épuisé, donnera une pièce d'un jeune.

Il paraît que Mounet-Sully, dans le rôle de Gamahut, fera passer le frisson de la petite mort dans le dos de charmantes spectatrices, avides de sensations rares...

Voilà des pièces, au moins, qui sont assurées de faire le maximum.

Après le journal éducateur, le théâtre éducateur!

Quant aux cinématographes, ils feront de l'or. Tous les huit jours, ils changeront de programme, Dieu merci! ce ne sont pas les sujets qui manqueront! Ce n'est pas tout.

Les artistes peintres, les sculpteurs, en pr[...]sence de ce goût invétéré du public pou[r] les beaux crimes, les cambriolages bien réu[s]sis, ont décidé de ne plus exposer que de[s] œuvres d'un genre si apprécié. Le fait est qu[e] nous en avons assez de voir des fleurs, de[s] chaudrons, des fromages, ou même des effigi[es] de gens si peu connus.

Quelle affluence aux divers Salons, lor[s]que l'on y verra représentés les crimes le[s] plus notoires de l'année, les portraits des plu[s] illustres meurtriers.

Pour le prochain Salon.

Songez à ce que le prestige de la couleu[r] ajoutera au charme de ces compositions tragi[]ques!

Que de symphonies en rouge... le vermillon e[t] la laque carminée vont doubler de prix.

A l'École des Beaux-Arts, l'on songe trè[s] sérieusement à modifier les antiques règle[]ments, les vétustes sujets de concours pou[r] le prix de Rome.

En somme, les crimes de Tropmann ou d[e] Pranzini pourraient tout aussi bien deveni[r] des sujets classiques que le sacrifice d'Abra[]ham ou la mort de Socrate.

Aux élèves architectes, on demanderait de[s] projets de prisons modernes.

M. le ministre de la Justice estime qu[e] l'on n'a pas encore atteint — malgré d[e] très réels progrès — le summum de confort et d[e] luxe auquel nos intéressants escarpes ont droi[t].

La gravure servira à vulgariser les œuvre[s] les plus admirées de la peinture, consacrée[s] au crime.

Les musiciens eux-mêmes ne restent pa[s] indifférents à ce mouvement.

Le détective amateur et l'assassin professionnel.

On nous annonce une œuvre sublime d'un artiste bien connu pour ses essais — très réussis — d'harmonie imitative.

Le maëstro est arrivé à traduire d'une façon incomparable, les phases diverses d'un crime sensationnel.

Le pas caoutchouté des assassins-cambrioleurs pénétrant dans un logement, la surprise des malheureuses victimes, leurs plaintes, leurs râles, tout y est exprimé avec un art ravissant.

Ce sera à mourir d'angoisse!

Ah! la divine musique!

Inutile d'ajouter que les mœurs vont notablement changer, grâce à ce mouvement artistique, si intéressant.

Les antiques préjugés — absurdes! — contre les voleurs, les assassins s'effacent, disparaissent.

On reconnaît enfin que ces dangereuses professions demandent une intelligence très avertie, des dons peu communs.

Toutes les classes de la société ont fourni, en somme, des célébrités du crime.

En réalité, les classes tendent à fusionner. Je dirai même plus; avant peu, nous nous trouverons en présence de deux classes seulement: les malfaiteurs — professionnels et amateurs — et les policiers — amateurs et professionnels.

Ce ne sont pas seulement les journalistes, mais tous les citoyens qui aspirent à découvrir les secrets ténébreux, à dénoncer, à filer des coupables présumés, le besoin de servir la justice — et ce, d'une façon toute désintéressée — fait honneur à ces détectives amateurs.

Quand on ne peut être Tropmann, rien n'est plus beau que d'être Sherlock Holmes!

Haut les cœurs, pâles neurasthéniques! la vécu tout ce que la vie a de bon, de passionnant...

Nous voici enfin arrivés aux temps prophé-



FIN

vie enfin devient pleine d'imprévu et palpitante d'intérêt! Le voilà bien, le roman vécu!

Le surhomme, celui auquel va toute notre admiration évidemment, c'est feu Vidocq, qui, après avoir été un bandit émérite, est devenu un policier de premier ordre. Il a donc

tisés avec une si clairvoyante vision par le poète:

Un jour viendra (clamait-il) où le père, éclairé,
Donn'ra sa fille au forçat libéré!...

M. Radiguet.

Pêle-Mêle Causette

Il m'est arrivé tout récemment de scandaliser plusieurs personnes en déclarant que je trouve absurde le culte exagéré de l'ancien.

Une collectionneuse passionnée m'a démontré aussitôt que je ne suis qu'un rustre, un esprit grossier, incapable de savourer les uniques régals vraiment délicats de cette vie de misère.

« Le présent est changeant et inachevé, l'avenir est incertain et troublant. Le passé renferme, seul, des joies complètes, sans amertume, et sans trompeuses surprises.

« Pour être heureux, vivons donc dans le passé. »

Ainsi s'est exprimée la collectionneuse, et l'assistance, par ses approbations, m'a indirectement, mais nettement, condamné à l'unanimité.

Allais-je baisser la tête et me déclarer vaincu et convaincu? Je n'ai pas eu le courage de cette lâcheté.

Tous les regards s'étant fixés sur moi, je me suis vu forcé de me prononcer.

— Je ne nie pas, ai-je dit, la valeur du passé en tant qu'enseignement pour le présent et pour l'avenir.

Ce que je ne puis admettre, c'est qu'on s'enferme dans le passé, que non seulement on s'y attarde, mais qu'on refuse d'en sortir.

Pour le collectionneur d'antiquités, le monde s'arrête au siècle où s'arrête sa collection.

Tout, jusque-là, est attrayant, tout, après cela, est dénué d'intérêt.

Un objet n'a de valeur que s'il a été créé à une époque reculée. Moderne, il perd son prix, quelles qu'en soient la grâce et la recherche artistique.

Sa jeunesse lui ôte tout prestige.

C'est, à mon avis, tomber dans la convention et l'absurde.

Le passé n'est que le présent d'hier. Si l'humanité s'était absorbée à ce moment dans le goût du passé, comme vous le faites aujourd'hui, qu'aurait-elle produit? Rien.

De même, si nous partagions tous votre exclusivisme et votre ostracisme à l'égard du présent, de quelle utilité serions-nous pour les hommes de l'avenir?

N'oublions pas que la civilisation accomplit une évolution dont chaque époque est une étape.

C'est un escalier dont les générations successives forment les marches. Le passé construit la marche du présent. Le présent pose la marche de l'avenir.

Si le présent s'installe sur la marche du passé et se refuse à en établir une nouvelle, il arrête l'évolution naturelle du progrès.

Est-ce cela que vous désirez?

Alors, pourquoi envoyez-vous vos enfants à l'école? Pourquoi avez-vous des ascenseurs dans vos maisons et des salles de bains? Pourquoi voyagez-vous en chemin de fer? Pourquoi vous servez-vous du télégraphe et du téléphone?

Je crois que vous vous résoudriez difficilement à renoncer à ces perfectionnements.

Car, voyez-vous, le passé n'a d'autre fonction que de préparer le présent, comme le présent ouvre la voie à l'avenir.

La statuaire ancienne n'est pas plus belle que la statuaire moderne. Elle est autre. Le sculpteur contemporain est le prolongement du sculpteur antique.

Il a évolué avec les idées et s'il puise encore d'utiles leçons dans les œuvres du passé, il ne doit pas et ne peut pas les imiter servilement.

Il est tenu à une conception adéquate à la civilisation présente.

Raphaël, ressuscité et peignant aujourd'hui comme il le fit de son vivant, serait refusé au Salon.

N'affectons donc pas un mépris injustifié pour ce qui date d'aujourd'hui, et ne nous prosternons qu'avec mesure devant les œuvres anciennes.

Gardons-nous surtout de ne les estimer qu'en raison de leur âge. On a fait de belles choses autrefois, mais on a produit de bien vilaines aussi.

Notre époque, en tout cas, n'est pas inférieure à celles qui l'ont précédée. Elle en est la continuation logique et non dégénérée, comme voudraient nous le faire accroire tous les encenseurs du temps qui est passé, les *laudatores temporis acti*, comme disaient déjà ironiquement les latins.

Fred Isly.

Comment on gagne le Grand Prix

— Puisque nous en sommes à parler de l'intelligence des animaux, disait le jockey Hotspur à un ami, je suis d'avis que le cheval est certainement plus intelligent que le chien.

— Je pense tout le contraire, objecta l'ami, qui était chasseur; les anecdotes sur l'intelligence du chien abondent.

— Tu ne m'en conteras pas une qui vaille le trait suivant d'un cheval qui m'a fait gagner le Grand Prix de Paris:

« Il y a quelques années de cela, je montais un cheval nommé Fend-l'Air. Il s'agissait comme je te l'ai dit, de gagner les deux cent mille francs de la Ville de Paris. Aussi, mon vaillant coursier, comme s'il avait eu connaissance de l'importance de l'enjeu, faisait des bonds prodigieux, suivi de près par un cheval anglais qui gagnait rapidement sur lui. Arrivé presque au poteau, nous étions tête à tête, avec à peine un centimètre de différence, lorsque tout à coup Fend-l'Air eut une inspiration géniale: juste en face du poteau, l'intelligent animal tira la langue d'une façon démesurée, de sorte que le juge de la course dut lui adjuger le Grand Prix, qu'il avait gagné d'une *longueur de langue!* »

Esprit d'à-propos

Une situation grave peut être aplanie par un mot dit à-propos.

La récente aventure de Dumanet en est une preuve.

Ce soldat de deuxième classe, désigné pour une garde, avait délibérément abandonné son poste, poussé par le désir de mettre en bouteilles une pièce de vin qu'il avait reçue quelques jours auparavant.

Le cas était des plus sérieux. Le capitaine de Dumanet, hors de lui, songeait à envoyer le délinquant devant un conseil de guerre.

Dumanet ne se faisait aucune illusion sur la punition qui l'attendait. Un séjour prolongé dans une compagnie de discipline allait évidemment clôturer l'aventure.

Ah! si le capitaine avait consenti à étouffer l'affaire! Mais le capitaine n'était pas homme à pardonner un acte aussi indiscipliné.

Dumanet eut une idée. Il avait remarqué que le capitaine était un fervent lecteur du *Pêle-Mêle*, et se récréait, dans ses moments de loisir, aux délicats problèmes que publie ce journal.

Il envoya donc à son supérieur la lettre que voici :

Aves	Par suite de plusieurs	*Aves*
Prendre	Je n'ai pu	*Prendre*
Nous	De monter la garde ;	*Nous*
Pot	Je n'ai pu quitter l'	*Pot*
É	Où mon vin était	*É*
Voir	Pourtant, on me fait	*Voir*
Aîné	Que vous allez être	*Aîné*
4 murs	A me mettre	*4 murs*
Vue	Je n'ai osé vous supplier dans notre	*Vue*
Mise	Aussi de cette feuille ai-je pris l'	*Mise*
Ailles	Espérant ne pas vous trouver sans	*Ailles*

Le capitaine, surpris d'abord par cette bizarre missive, la retourna longtemps dans ses doigts, puis en ayant trouvé la clé, il lut : « Par suite de plusieurs entraves, je n'ai pu entreprendre, etc... »

Le capitaine, bon enfant, ne put s'empêcher de rire. Ayant ri, il fut désarmé. Dumanet s'en tira à très bon compte, et ne fut pas déféré au conseil de guerre.

Patrice BUET.



LE BON SOCIALISTE

— Rosalie, je crois qu'on a sonné, arrache-lui vite ses galons !



LA MANIE DES ABREVIATIONS

— Vous ne savez donc pas lire? C'est clair, pourtant? Cela signifie : « Fermez la porte s'il vous plaît, et même s'il ne vous plaît pas », espèce d'ignorant !



UN HABITUÉ

LE MUNICIPAL. — Prenez garde, il y a un pas !

LE VIEUX ROUTIER. — Ce pas là, jeune homme, je le connaissais avant que vous ne soyez au monde.

Courrier Pêle-Mêle

Un cas étrange.

Monsieur le Directeur,

Votre journal se plaît à soulever des questions délicates. En voici une qu'eut à résoudre un juge australien. Elle mérite d'être narrée.

Une grande course pédestre avait été instituée et dotée, grâce à la générosité d'un homme riche, d'un prix de trente mille francs.

On pense si grâce à cet appât, les concurrents se présentèrent en nombre.

Un ruban avait été tendu à l'arrivée, et il avait été stipulé que celui qui l'entraînerait avec son corps, serait déclaré gagnant.

La course fut régulièrement courue, mais il arriva un fait exceptionnel autant que lugubre.

Le gagnant tomba raide mort à l'arrivée, frappé d'une congestion foudroyante.

Aussitôt la première émotion passée, des questions d'intérêt surgirent.

Le concurrent placé second réclama pour lui les trente mille francs, arguant que Williams (le décédé) n'avait entraîné le ruban que dans sa chute. Or, la chute était la conséquence évidente de sa mort. Il était donc mort avant d'atteindre le but. Les médecins, au surplus, l'avaient formellement déclaré. Pouvait-on admettre que quelqu'un gagnât un prix après sa mort?

Les héritiers de Williams répondaient que celui-ci avait accompli le parcours dans les conditions strictement déterminées, et qu'en conséquence, il avait droit au premier prix.

Le cas parut si délicat au jury chargé de l'allocation des récompenses, qu'il n'osa prendre une détermination.

Le soin de trancher la question fut donc confié à la justice.

Le juge eut soin de prendre des délais, car fort embarrassé lui aussi, il voulait consulter quelques collègues et connaître l'opinion des journaux. Il savait, qu'en effet, la presse allait mener grand bruit autour de cette cause étrange.

Mais ni ses collègues, ni les journaux ne lui apportèrent une assistance utile. Deux camps s'étaient formés, l'un en faveur des héritiers de Williams; l'autre, en faveur du réclamant. Et il eut été difficile de connaître l'opinion publique, car les partisans de l'une ou l'autre solution étaient en nombre sensiblement égal.

Ayant à se prononcer quand même, le juge finit par donner gain de cause aux héritiers de Williams.

« Attendu, disait-il, que s'il est établi d'une part que Williams était mort avant d'atteindre le but, d'autre part, rien dans les règlements n'exclut un mort du nombre des concurrents.

« Le réclamant n'est donc pas fondé dans sa demande, et le tribunal l'en déboute. »

La cause était entendue, pour la justice, du moins, car, dans le public, les commentaires continuèrent leur train. Un jurisconsulte déclara que le jugement était entaché d'absurdité.

« Du moment, dit-il, que le juge a admis que Williams était mort avant d'atteindre le but, il doit tirer de ce fait les conséquences légales.

« Nul n'ignore que la mort d'un homme fait cesser sa personnalité civile, et fait passer toutes ses obligations à ses héritiers.

« Légalement, le mort n'avait donc pas le droit de continuer la course. Son traité prenait fin au moment précis où il passait de vie à trépas. L'acte par lequel il a entraîné le ruban doit être considéré comme non-existant, ou plutôt comme un accident survenu après la mort. »

Je m'arrête pour ne pas vous fatiguer, et parce que l'on ne se mit jamais d'accord sur le bien-fondé du jugement.

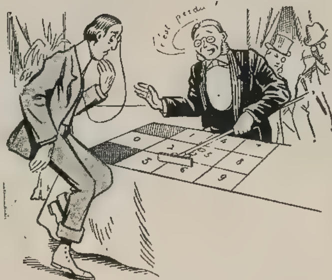
Je serais cependant assez curieux de savoir ce qu'en pensent vos lecteurs.

Le juge australien a-t-il bien ou mal jugé? Telle est la question que je prends la liberté de leur poser.

Recevez, etc.

A. Adrian.

SAISON BALNEAIRE ou DELICATE ATTENTION DE M. RACLETOUT



Du Snob vient de perdre son dernier louis, mais, joueur invétéré, il joue...



...son veston... qu'il perd! Il veut se refaire, et n'hésite pas, il joue...



...son pantalon... encore perdu! Il tente un dernier coup et joue...



...ce qui lui reste sur le corps. Guigne noire, il a tout perdu! Mais...



...le sympathique tenancier a eu la délicate attention d'offrir à ses meilleurs clients, comme prime (entièrement gratuite) un superbe caleçon de bain...



De sorte que les joueurs malheureux peuvent sortir du casino sans paraître aucunement ridicules!

Question interpêlemêliste

Un Abonné au chemin de fer serait désireux de savoir si les chefs de gare, tels les docteurs en médecine ou les avocats, etc., sont tenus d'observer le secret professionnel au sujet des déplacements des voyageurs?

Marc Reinel.

****

LE MOT "FUMISTE"

Depuis la mort du fameux Lemice-Terrieux, lequel dissimulait, sous ce pseudonyme un homme de lettres des plus distingués, la fumisterie semble être un art qui s'en va, comme le mélodrame et la poésie lyrique.

Mais ce qui restera, non seulement dans le dictionnaire de l'Académie, mais aussi pour le public, c'est le mot « fumiste ». Recherchons-en l'étymologie.

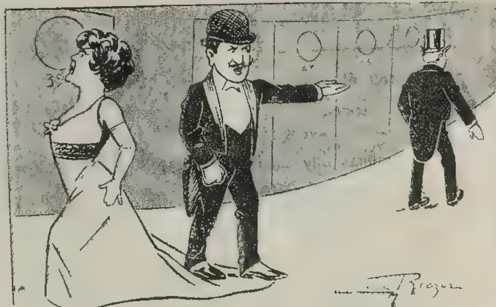
Un fumiste remit un jour à un propriétaire la note fantaisiste suivante:

M'être transporté dans la salle à manger du sieur X.	2 francs.
Avoir essayé d'empêcher la cheminée de fumer	3 francs.
N'avoir pas réussi	5 francs.
Total	10 francs.

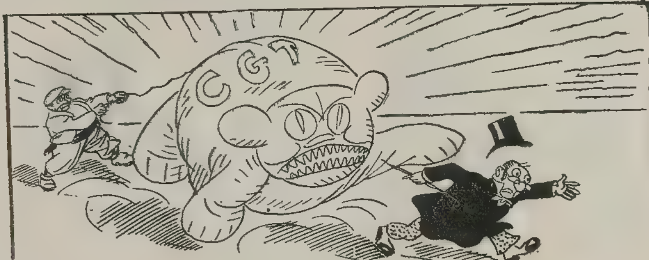
Si quelqu'un de nos lecteurs savait une autre version, nous serions enchanté de la connaître.



— Voyons, Monsieur!.. Faites donc attention! vous voyez bien que vous marchez sur ma traine!



— Non, mais regarde-le, ma chère amie! il ne s'est aperçu de rien! Quelles brutes que ces individus qui ne font jamais attention où ils mettent leurs pieds.



LA FACILE VICTOIRE

M. Lebourgeois vient d'éprouver le plus grande frayeur de son existence. Un monstre effroyable, déchaîné par le farouche Populo, s'est élancé à sa poursuite...



Heureusement que M. Lebourgeois tenait à la main un parapluie aiguille. Le monstre, imprudent et mal dirigé, est venu s'y embrocher... Plouf! il a éclaté, car le monstre était en baudruche.



M. Lebourgeois triomphe, et prend, sur les débris épars de cette baudruche, l'attitude glorieuse d'un Hercule vainqueur...
M. Lebourgeois exagère... il n'est pas au bout de ses peines.

Chez le Maquignon

— Vous m'avez vendu ce cheval en me garantissant qu'il n'a peur de rien, et à ma première sortie, je m'aperçois qu'il a peur de son ombre!

— Bé quoi, l'ombre, qu'est-ce que c'est donc!... c'est rien!

Sous-Préfet de l'Empire

Boffin était voyageur de commerce.

Trois fois l'an, il parcourait le Sud de la France — et même le Midi — pour une grande maison de vins de Bordeaux.

Après chacune de ces tournées, il venait passer quelques jours à Paris, pour s'amuser un peu, prétextait-il; en réalité; pour faire des affaires.

Il en faisait d'excellentes.

Boffin avait un truc, un truc à lui, un truc qui a beaucoup servi depuis, mais dont il fut à la fois l'inventeur et l'éventeur.

Il avait des relations, un bon tailleur, une belle prestance, de l'aplomb et du bagout. Il se servait de tout cela. Invité presque chaque jour à des bals, à des soirées, à des réceptions, il avait tôt fait d'entreprendre, dans un coin, les personnages les plus conséquents de la société; il les charmait cinq minutes durant de tous les trésors de son esprit, et puis, au milieu des rires, des compliments, des calembours, des gaudrioles, des calembredaines, il leur glissait, comme pas un, « une bonne petite pièce d'un bon petit bordeaux de famille ».

Il avait, d'ailleurs, la manière, et jamais aucun de ses clients occasionnels ne parvint à se fâcher. Beaucoup l'invitaient, au contraire, à venir chez eux, pour lui voir rééditer son coup contre leurs propres invités.

Boffin était voyageur de commerce.

Trois fois l'an, il parcourait le Sud de la France — et même le Midi — pour une grande maison de vins de Bordeaux.

* * *

Commodément installé à la terrasse d'un café des grands boulevards, Boffin expédiait son courrier du matin, lorsqu'en levant les yeux, il aperçut un homme rayonnant:

— Bonjour, Boffin!... Tu sais la nouvelle?

— Quelle nouvelle?

— Persigny est nommé à l'Intérieur.

— Persigny?

— Parfaitement! Persigny... notre ami Persigny... notre ancien marchef du 2e d'artillerie, à Saint-Etienne... Fialin, de Persigny...

— Ah!... Fialin!... Eh bien?...

— Il est ministre de l'Intérieur.

— Tant mieux pour lui!

— Et pour toi.

— Pour moi?... Je ne fais pas de politique.

— Oui, mais tu vends du vin.

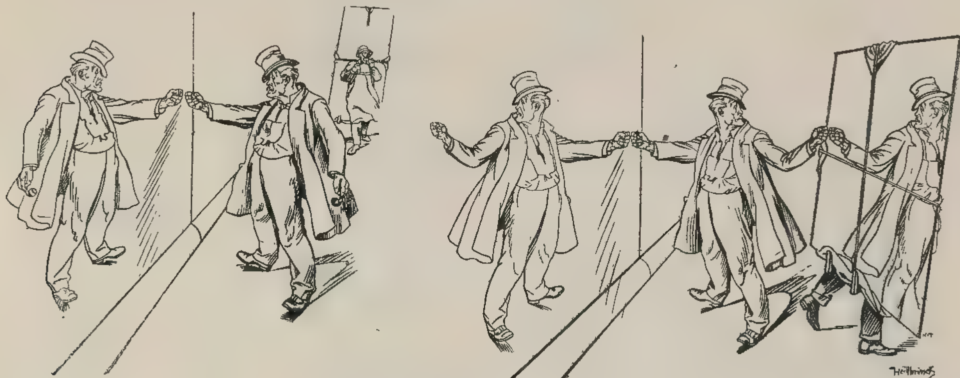
— Alors?

— Alors, Fialin te fera une rude commande.

— Si seulement il se souvient de moi.

— Il se souvient bien de moi.

Et Charlemont — car c'était lui — griffona sur une carte de visite:



BIBI ET LES DEUX GLACES

— Espèce de poivrot, si tu crois que tu me fais peur, c'est que tu ne connais pas Bibi Dugosier.

— A deux contre un, à présent! Oh! les sales lâches!

« Mon cher Ministre,
« Je te recommande notre bon ami Boffin.
« Fais pour lui ce que tu ferais pour moi... etc... »

— Prends ce mot, dit-il, et cours à l'Intérieur.

* * *

Lorsque Boffin arriva à l'Intérieur, l'antichambre était pleine de monde.

Un peu dépaysé par la nouveauté de l'endroit, il remit timidement sa lettre d'introduction à un huissier, s'assit sur une banquette et attendit.

C'était un défilé ininterrompu de gros personnages venant féliciter le nouveau ministre ou lui demander des faveurs.

A l'appel de tant de noms populaires ou illustres, la confusion de Boffin, et son trouble, et son impatience augmentaient infiniment.

Il pestait contre lui-même d'avoir suivi le conseil de Charlemont et de perdre son temps, d'autant que les heures s'écoulaient, que nombre de solliciteurs étaient partis en se faisant inscrire pour le lendemain, et que l'huissier lui laissait peu d'espoir d'être reçu le jour-même.

Vingt fois il fut sur le point d'abandonner la place, mais il s'était promis de rester jusqu'à midi...

A midi vingt, la porte du cabinet ministériel s'ouvrit brusquement:

— Monsieur Boffin! cria une voix rude, autoritaire, qui ne présageait rien de bon.

Boffin entra, tout petit, tout menu, tout ému, très embarrassé, ne sachant comment aborder son sujet.

Mais M. de Persigny ne lui en donnait pas le temps:

— C'est vous l'ami de Charlemont?... dit-il avec une certaine brusquerie où perçait cependant un brin d'aménité. Eh bien! mon cher garçon, vous arrivez trop tard... je n'ai plus que la sous-préfecture de Saintes... Si elle vous va, prenez-là!

Elle allait à Boffin.

Boffin était trop ahuri pour ne pas la prendre.

Et voilà comment Boffin fut nommé sous-préfet de l'Empire.

Marcus BERNARD.



LE PECHEUR ENDURCI

LE CARPILLON. — Maman! maman! Qui est-ce qui arrive là?

LA CARPE. — Rassure-toi, c'est ce bon monsieur, qui nous apporte, tous les matins, à manger au bout d'une ficelle!



CHARMANT GARÇON

— Néness me disait tout à l'heure qu'il avait déjà refroidi dix-huit bourgeois... Moi, j'sais qu'il n'a même pas pu faire sa douzaine, mais je lui ai rien dit.

— Oui... tu l'aurais froissé; c'est un charmant garçon, mais tellement susceptible!...

PRESTIGE

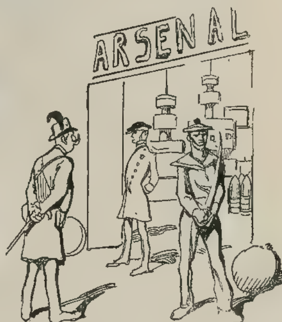
Le prestige ne va pas sans un certain mystère. La plupart du temps, le mystère détruit, entraîne le prestige avec lui.



Le mystère qui entoure la composition de certains remèdes en fait tout le prestige.



Détruisez l'un, et l'autre s'évanouira.



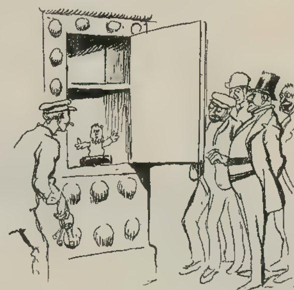
Le mystère qui entoure les secrets de la défense d'une nation, entretient son prestige aux yeux de ses rivales.



Mais qu'un espion dévoile ce mystère, et le prestige s'évanouira.



Rien ne contribue au prestige d'une banque comme la vue d'un majestueux coffre-fort aux flancs pleins de mystère.



Que de fois, un indiscret serrurier, requis par la justice, les a chassés tous deux.



Le mystère qui entoure l'éternelle jeunesse de M. le Sociétaire contribue à son prestige aux yeux des foules. Mais, le mystère envolé, il n'est pas de jeune premier pour son valet de chambre.



Le mystère de l'affaire sensationnelle fait faire des affaires d'or aux journaux.



Qu'il soit dévoilé, et l'affaire n'intéressera plus personne.

SATISFACTION

Dans l'existence. une seule chose compte: l'amour-propre. Notre amour-propre satisfait, nous sommes contents.



Une insulte nous blesse. Qu'on la retire et nous voilà guéris. car l'amour-propre est satisfait.



Les canons qui éclatent, les chaudières qui sautent, seraient bien plus terribles, s'il n'y avait pas au bout une douce satisfaction d'amour-propre.



Guérir son malade est une satisfaction bien moindre que d'avoir pronostiqué correctement son mal.



Il est loisible de servir très mal le public, à condition toutefois de lui accorder la satisfaction de réclamer.



Le gogo le plus mystifié s'estime satisfait, si, sur sa plainte. son mystificateur est mis sous les verrous.



Un électeur berné et furibond deviendra vite un chaud partisan. pour peu que son député ait la tape sur le ventre facile.





PAUVRES HUMORISTES

L'ÉDITEUR. — Monsieur Watt, je voudrais un dessin contre les ronds-de-cuir, dont vous savez si bien vous moquer.

— Mais comment donc, cher Monsieur, je vais vous faire ça tout de suite!

DE NOS LECTEURS

La boulangerie.

Comme toutes les corporations, en France, celle des boulangers s'est formée par une sorte de confrérie. Sous le nom de « talemeliers ». qu'ils portaient à l'origine, on trouve la trace de leurs statuts du temps de saint Louis: mais les plus anciens règlements que nous possédions encore dans toute leur teneur, sont ceux qui nous ont été conservés par Estienne Boileau, et qui datent de 1260. Le premier article porte :« Nuz (nul) ne peut estre tamelier dedans la banlieue de Paris, se il n'achate (s'il n'achète) le mestier du roy ».

Un de leurs privilèges, était de pouvoir acheter et revendre des porcs sans payer de droits, parce que les porcs leur étaient nécessaires pour manger le son.

Pour passer maître et avoir le droit d'exercer sa profession, le boulanger devait faire un apprentissage de quatre années, acheter du roi, ou du grand panetier, son intermédiaire, la maîtrise et se prêter, pour sa réception, à certaines formalités bizarres, dont la signification nous échappe aujourd'hui.

A partir de ce moment, le droit de visite était établi, et le pain d'un poids insuffisant était saisi et confisqué au profit des pauvres; tout délit était jugé par le maître de la communauté; les appels étaient portés devant le grand panetier, qui jugeait en dernier ressort. La pénalité ordinaire était fort simple: toute faute était punie d'une amende de six deniers.

Pilippe-le-Bel décida ensuite que les amendes seraient proportionnées au délit. Il donna pour juge aux boulangers le Prévôt de Paris. En 1366, Charles V ordonne que les boulangers, tant de Paris que du dehors, apporteront leur pain à la halle les jours de marché, et ne pourront faire de pain que du même poids de la même farine, de la même substance et du même prix; ils feront deux sortes de pain, l'un de tel poids qui vaudra quatre deniers, et l'autre deux deniers.

En 1372, le roi décide que le prix du pain sera fixé à Paris, selon les différents prix du blé. Quand le blé vaudra huit sous, le pain blanc ou pain de chailli, de deux deniers, pèsera, en pâte, 30 onces, et tout cuit, 25 onces et demie; le pain bourgeois pèsera, en pâte, 45 onces, et cuit, 37 onces et demie; enfin, le pain de *brode*, de qualité inférieure, du prix d'un denier, pèsera, en pâte, 42 onces, et tout cuit, 36 onces.

Au début du quatorzième siècle, Charles VI déclare: que les boulangers ne pourront acheter, ni faire acheter grains ou farines aux marchés de Paris, si le marché n'a duré au moins une heure.

Que nul boulanger ne pourra être en même temps meunier ou mesureur de blé.

Que les boulangers ne pourront acheter de blé que par le ministère d'un mesureur juré.

Les rigueurs d'une guerre interminable, la rareté et le haut prix des céréales et d'autres causes encore découragèrent les boulangers, et bon nombre d'entre eux détruisiren leurs fours, mais ils furent obligés de les reconstruire immédiatement, sous peine de bannissement. En 1415, le pain blanc se vendit à raison de trois deniers parisis, le pain bis, deux deniers parisis, et le pain mêlé d'orge deux deniers tournois les treize onces. Les boulangers étaient tenus de déclarer ces prix à l'acheteur et ne devaient pas tirer du setie de farine plus de dix douzaines de pain blan de treize onces.

Ces chiffres étant un peu ardus, examinons l'ordonnance du 13 mai 1569, con



LES BELLUAIRES EN GRÈVE

LE DOMPTEUR. — Ah! les canailles... ils ont saboté mon lion!



DISTINGUONS

La Bonne. — Je ne tiens pas à me marier, vous savez!
Le Boucher. — Pourquoi me dites-vous ça?
La Bonne. — Parce que je vous ai demandé de la viande, mais je ne vous ai pas demandé votre main avec!



MAITRESSE DE MAISON

— Comment! tu te plains qu'il n'y a pas d'eau dans le cabinet de toilette, et le peu qu'il y a tu le jettes?
— Bien sûr! sans ça Justine me soutiendrait qu'il y en a, et que je ne sais pas ce que je dis!

cernant les compagnons boulangers. Ceux-ci devaient être continuellement en chemise, en caleçon, sans haut-de-chausses et bonnet; dans un costume tel, en un mot, qu'ils fussent toujours en état de travailler, et jamais de sortir, hormis les dimanches et les jours de chômage réglés par les statuts. « Et leur sont faites défenses d'eux assembler, monopoler, porter épées, dagues et autres bâtons offensibles; de ne porter aussi manteaux, chapeaux et hauts-de chausses, sinon ès jours de dimanche et autres fêtes, auxquels jours seulement leur est permis porter chapeaux, chausses et manteaux de drap gris ou blanc et non autre couleur, le tout sur peine de prison et de punition corporelle, confiscation desdits manteaux, chausses et chapeaux. »

Sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, il y eut des perfectionnements apportés dans la fabrication. On vendit la farine sans le son aux boulangers; il y eut défense d'employer la levure de bière, et le nombre des marchés augmenta.

En 1709 et 1710, il y eut une disette affreuse. L'Etat était aux abois, le Trésor épuisé. Ce qu'on voulut, c'est étendre plus loin l'impôt en y soumettant les boulangers des faubourgs comme ceux de la ville, et on exigea d'eux des sommes qui semblaient la rémunération de cette prétendue grâce.

On ajouta ensuite à la loi qui défendait à chaque boulanger ayant place, de se retirer avant la vente complète de son pain, l'obligation d'apporter, sous peine d'amende, à chaque marché une certaine quantité de pain, et de ne céder jamais, s'il était étranger, ce qui lui restait aux boulangers de la ville.

A cette époque, l'apprentissage, qui était fixé à cinq années, devait être suivi de quatre années de compagnonage. Après ces neufs ans, l'ouvrier, à moins d'être fils de maître, devait faire un *chef-d'œuvre* et pouvait, en payant un brevet de 40 livres et 900 livres de maîtrise, exercer enfin comme maître. Puis vint la Révolution qui changea tout cela...

***

La statistique du téléphone.

Voici, d'après un relevé très exact, fait par la *New-York Telephone Company*, la statistique du téléphone dans le monde: il y a six millions de téléphones aux Etats-Unis; six cent mille en Allemagne; quatre cent cinquante mille en Angleterre, et cent soixante-cinq mille en France.

Les Etats-Unis comptent un téléphone pour quinze habitants; la Suède, un pour quarante-cinq; le Danemark, un pour cinquante; la Suisse un pour cinquante-quatre; l'Angleterre, un pour cent; l'Allemagne, un pour cent, également, et la France, un pour trois cent soixante-quatre!

On peut imaginer le service dont nous jouirions si nous avions un téléphone pour quinze habitants. La durée moyenne, pour la mise en communication est, aux Etats-Unis, de trente-quatre secondes, tandis qu'en France!!!...

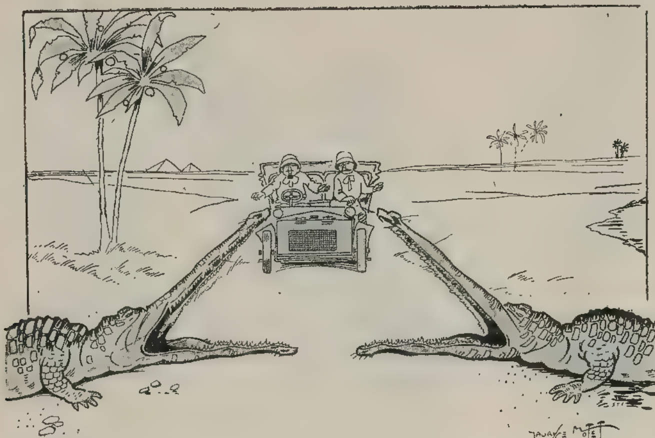
Enfin, il n'est pas sans intérêt de faire connaître qu'en cinq ans, de 1902 à 1907, l'Allemagne a dépensé, pour ses téléphones: 157.512.500 francs, et la France: 19.766.830 francs seulement!...





LE PROCEDE DE MARIUS

— Pour prendre les oiseaux aux pièges, j'ai un truc épatant. Je me transforme en épouvantail à moineaux!



Au désert, on a un moyen d'arrêter les autos, qui vaut bien les bâtons blancs de nos agents.



CHEZ LE BANQUIER

LE PREMIER GOGO. — On m'a dit que les Gogomines qu'il lance sont une mauvaise affaire.

LE DEUXIÈME GOGO. — C'est impossible, réfléchissons. Voyez quel luxe règne maintenant dans sa banque, autrefois si simple! Il a chevaux et voitures. Ce magnifique hôtel qu'on construit en face, c'est à lui. Et tout cela depuis l'émission de ces Gogomines. Il faut donc que l'affaire rende de gros bénéfices, pour qu'il puisse se payer cela.

LE PREMIER GOGO. — C'est pourtant vrai!



— Comment diable cette brave femme peut-elle savoir que c'est aujourd'hui ma fête?

Pêle-Mêle Connaissances

— L'industrie frigorifique a fait des progrès considérables en Angleterre et en Amérique. Chez nous, elle est presque nulle. Chaque année, au moment de la récolte, nous envoyons à Londres, à vil prix, des pêches de Montreuil que les commerçants anglais conservent par la réfrigération artificielle jusqu'en janvier. Ils nous les réexpédient ensuite, et les vendent, à Paris, à raison de trois ou cinq francs pièce.

— On connaît 141 espèces d'éponges. Ces corps organisés, qu'on prenait autrefois pour des végétaux, se rencontrent dans un grand nombre de mers. Les éponges sont plus communes en qualité et en quantité dans les eaux chaudes comme celles du golfe de Mexique. Dans les régions tempérées de l'Europe, surtout dans la Méditerranée, elles sont plus belles en qualité. A mesure qu'elles approchent du Nord, leur tissu est plus serré, elles sont plus petites. Enfin, elles disparaissent dans les contrées glaciales.

— L'origine du mouchoir de poche est italienne. Il a, aujourd'hui, 360 ans d'âge, et fut créé par une Vénitienne. Coupé dans du lin, pur et garni de dentelles, cet objet, qui attira la curiosité générale, était plutôt un ornement. On l'appela Fazzoletto. Et l'on comprit bientôt qu'il pouvait servir très utilement aux hommes et aux femmes.

— On attribue à Louis-le-Gros, dit le Batailleur, la construction du premier mur d'enceinte élevé autour de Paris (XIe siècle). Il était percé de plusieurs portes dont les principales étaient situées rue Saint-Denis, rue des Arcis, rue Saint-André-des-Arcs et place Maubert.

No 84.) MOTS CARRES, par Redan (*Suite*).
(Voir le Supplement)

onsonne — Métal — Attachât — Pronom
- Note — Aspire l'air — Adverbe — Pa-
iarche — Rivière de France — Division d'une
aison — Département — Enfant célèbre —
ontrefait — Pierre creuse — Dieu — Petit
rophète — Tuile creuse — Crie — Organe
e la graine — Met — Broie — Pronom —
itre — Fleuve de Corse — Chimiste fran-
ais — Os — Adjectif — Note — Note —
olline — Rente — Donnas des coups de
ed — Pronom — Te rendras — Département
- A la porte — Conjonction — Surveille
- Du verbe être — Voyelle — Possessif —
ncien pays d'Asie-Mineure — Boisson —
aut — Partie du temps — Consonne —
ondiment — Négation — Plat — Pronom
- Entouré d'eau — Voyelle — Détroit —
arte — Ardeur — Pronom — Consonne —
toffe — Dans le corps — Rôda — Cercle
mineux — Pronom — Traître — Crochet —
dresse — Ville de Hollande — Pronom —
éhicule — Ruisseau — Apre — Langue —
onnaie espagnole — Prince troyen — Deux
eds d'Eugène — Signe de ponctuation —
rticle — Apôtre — Usa de finesse — Pré-
osition — Fleur — Canton — Se servît
Saison — Cap — Possessif — Cria —
ément — Arrêt — Colonnes — Voyelle —
nsole — Ville de Nubie — Unité de travail
Corps dur — Jeux — Possessions métro-
litaines — Canton — Colère — Proverbe.

RÉSULTAT
DU
oncours des deux Lézards

La phrase à trouver était la suivante:
Bien des hommes cherchent moins le bonheur que l'éclat.
Nos lecteurs peuvent facilement en déduire le
jet effectué par chacun des deux lézards.
Un très grand nombre de concurrents nous ont
ressé une solution rigoureusement exacte; voici
mment le sort a décidé entre eux:
er PRIX: Mme Amédée Boscotell, boulevard
quier, à Nice, qui gagne une table à ouvrage.
e PRIX: M. Joseph Allemand fils, 10, rue
rengo, à Saint-Etienne, qui gagne un porte-
iche doré.
e PRIX: M. Charlot, 51, rue des Acacias, à
ortville, qui gagne une chaise cannée dorée.
e PRIX: M. Thomas, 212, rue Saint-Jacques, à
is, qui gagne une jumelle théâtre nacre.
e PRIX: M. Dugrais, rue St-Côme, à Luzarches
eine-et-Oise), qui gagne un écrin contenant six
es à liqueur argent.
e PRIX: M. Laurent Majano, 16 *bis*, rue Se-
ami, à Nice qui gagne un nécessaire de voyage.
e PRIX: M. Midi, instituteur à Berlancourt,
par Guiscard (Oise), qui gagne un écrin contenant trois salières.

8e PRIX: M. Guérin, place de l'Hôtel-de-Ville, à Doué-la-Fontaine (Maine-et-Loire), qui gagne une bourse en argent.

9e et 10e PRIX: Mlle Lemaniet, à Saint-Valery-sur-Somme (Somme); M. Belmont, 12, passage Benoît, à Lyon, qui gagnent un service fumeur.

Du 11e au 15e PRIX: Mlle Lebrun, 7, rue de Caligny, Le Havre; Mme Moutès, villa Lobos, à Dieppe; Mlle Delaroque, 13, rue Saint-Georges, à Roubaix; Mme Georgette Roussel, Le Meillard, par Bernaville (Somme); M. Hamel, à Angoville-sur-Ay, par Lesay (Manche), qui gagnent un portefeuille riche fantaisie.

Du 16e au 20e PRIX: Mlle M. Linéger, 11, rue Saint-Jacques, à Grenoble; M. A. Guérin, 21, rue de Cormeilles, à Sannois (Seine-et-Oise); M. J. Châteauneuf, à Saint-Rambert-sur-Loire (Loire); M. Adrien Camus, 2, rue Lepelletier, à Paris; M. Mallet, 10, rue Bayard, à Toulouse, qui gagnent un sac à main.



— Monsieur Consul va faire une partie...



...de double aviron avec barreur.



— Qu'est-ce qu'elle a donc, Mlle Louise, elle ne dit rien, ce matin?
— Oui... parfaitement... j'constate comme vous qu'elle est toute à son brie!



CRI DU CŒUR

— Alors vous avez assassiné cette vieille femme pour sept francs cinquante.
— Oui.
— C'est honteux!... même pas de quoi me payer!



— Dis donc, maman, quel aspect ça a-t-il une harpe?



La Maman (*préoccupée et servant du macaroni au fromage*). — Je ne sais pas au juste, mon enfant!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

Une pressée. Cela tient à mille choses, à la rareté de ces timbres surtout. Sur ce chiffre d'un million, il est plus que probable que la plus grande quantité n'a guère de valeur, et leur grand nombre ne leur en donne pas beaucoup.

M. P. Durand. — Cette question a été traitée l'année dernière dans le *Penny Magazine*. Cassels, éditeur, rue Bonaparte.

M. Georges B. — Question trop technique.

Une Abonnée. — Pas en grande quantité.

M. F. Prayez. — Vous avez le droit d'annoncer, mais à votre tour.

M. Merlin. — En règle générale: non.

M. Bonnetond. — Cela est très possible, mais [...] pas dû à un oubli ou une négligence de l'em[...]



LE REFLET

La Fermière. — Voilà qui m'étonne, cette laveuse, qu'on m'avait signalée comme paresseuse, travaille à tour de bras... et pourtant elle ne se doute sûrement pas que je suis derrière elle.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD.

15e ANNEE — No 27 10 CENTIMES 4 Juillet 1909.

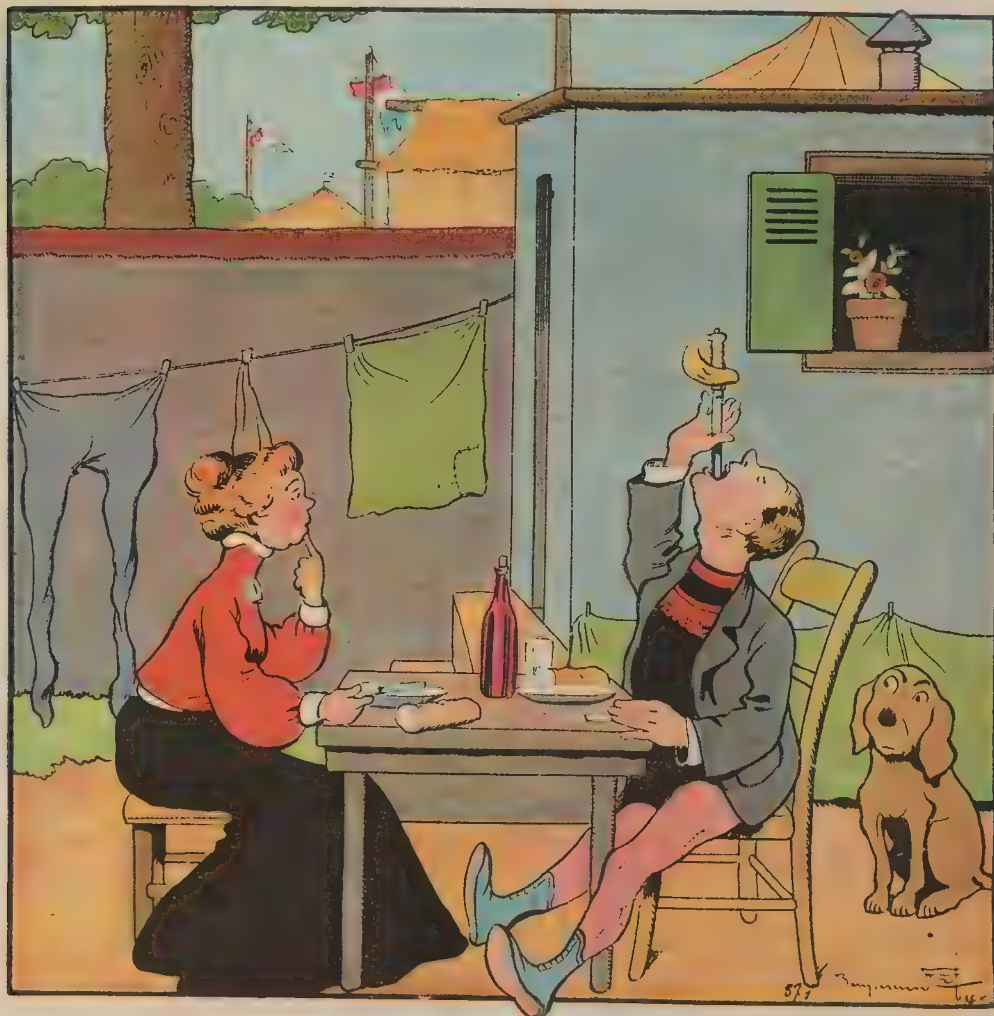
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

L'AVALEUR DE SABRES, par BENJAMIN RABIER.



— Qu'est-ce que tu fais, Alfred ?
— C'est cette purée de lentilles qui ne passe pas ! ! !

Délicieux ! exquis ! Merveilleux ! sublime !

Extrait de la chronique dramatique de M. Intérim, au journal ***Le Potin*****:**

« Le célèbre ténor italien Scaramello a débuté, hier soir, à l'Opéra, dans le rôle de



— Oh !... Délicieux ! exquis ! merveilleux ! sublime !...

Wladimir, du *Barbier de Moscou*. Ce fut un succès sans précédent. Jamais nous n'avons vu un tel enthousiasme. A la fin de la pièce, les spectateurs ont crié *bis* et ont refusé de s'en aller. On a dû relever le rideau de peur que la salle ne croulât sous les applaudissements. Il y a eu cent trente-deux rappels consécutifs: cela a duré toute la nuit. A quatre heures du matin, on applaudissait encore, et ce n'est qu'au petit jour que les admirateurs du grand artiste se sont enfin décidés à évacuer la salle, etc... »

...Faisons, si vous le voulez bien, la part de l'exagération habituelle du journal *Le Potin*; il n'en demeure pas moins avéré que le signor Scaramello reçut, du public parisien, l'accueil le plus chaleureux et le plus flatteur, et que, par un de ces engouements collectifs, qu'il ne nous appartient pas de qualifier d'absurdes, mais qui élèvent parfois au pinacle des talents assez médiocres, il devint, dans les quarante-huit heures, la coqueluche de toutes les dames...

Ce fut une mode. Le snobisme du jour voulut que les belles abonnées raffolassent désormais de Scaramello — qui, à vrai dire, ne chantait pas plus mal qu'un autre! — et bientôt la France entière ne parla plus que de la « voix d'or » (c'était le cliché consacré), de la voix d'or du héros... Et quand cet animal-là figurait au programme de l'Opéra, vous n'eussiez pas pu, même pour vingt-cinq louis, vous procurer le plus sordide strapontin au dernier rang des quatrièmes galeries de côté!... Et ces soirs-là, chose exceptionnelle, le *high-life* des loges daignait s'intéresser au spectacle! Oui, Messieurs, le *high-life*, pour la circonstance, renonçait aux parlotes frivoles et aux parties de bridge, se tournait résolument vers la scène, et écoutait chanter Scaramello, non sans un brin de plaisir sincère...

Et ce brin de plaisir sincère, que nous eussions traduit, vous et moi, par une approbation discrète, se manifestait chez les dames par des soubresauts d'extase, des trépignements, des élans, des envolées d'âmes et des pâmoisons lyriques... Et elles susurraient, la tête en arrière, le front pâle, les yeux chavirés:

— Oh!... Délicieux! exquis! merveilleux! sublime!... Bravo, bravo, bravo!

Bref, elles se donnaient un mal du diable pour faire croire aux autres qu'elles étaient emballées. Et quand elles sortaient de là, elles n'en pouvaient plus, mais que voulez-vous, c'était la mode!... Et elles exploitaient ingénieusement leur fatigue, en disant que l'émotion les avait brisées, oui, ma chère!

Parmi les plus ferventes admiratrices du signor Scaramello, la noble et imposante comtesse de Lambry d'Horay se faisait particulièrement remarquer par l'exubérance de ses démonstrations. Elle avait l'oreille assez musicale, jouait passablement du piano, et avait été à Bayreuth, ce qui l'autorisait à se poser en mélomane compétente. Et, non seulement ses clameurs d'enthousiasme avaient plus d'ampleur et plus d'acuité, mais encore elles étaient plus effectives et de plus de valeur que celles des dames d'alentour. La comtesse avait des accents d'éloquence persuasive qui entraînaient l'opinion à sa suite. Et du moment qu'elle trouvait le jeu de Scaramello *délicieux, exquis, merveilleux, sublime*, il n'y avait plus qu'à s'écrier avec elle, la tête en arrière, le front pâle:

— Oh! Délicieux! exquis! merveilleux! sublime!

Quand la comtesse recevait — le vendredi — il y avait trente-cinq visites dans son grand salon de la rue Varenne, et le seul, l'unique sujet de conversation était la *voix d'or*: de 2 à 7 heures du soir, toutes les épithètes louangeuses de la langue française étaient décernées à l'heureux Scaramello et parfois, la langue française n'était pas assez riche; alors on employait l'anglais ou l'italien pour encenser l'idole.

Or, il advint qu'un beau matin, étant à sa toilette Mme de Lambry d'Horay entendit des roulades et des vocalises, qui semblaient provenir de l'hôtel voisin: cet hôtel était inhabité depuis quelque temps: sans doute un nouveau locataire venait d'y installer ses pénates, et ce nouveau locataire étudiait le chant... La comtesse ouvrit sa fenêtre et prêta l'oreille à la voix mâle qui solfiait à pleins poumons, en montant comme Mme Malbrouck, aussi haut qu'elle pouvait monter « Do, mi, sol, do, mi, sol, » pour redescendre ensuite à son point de départ: « Fa, ré, si, sol, fa, ré, do »...

— Mais, Dieu me pardonne, je reconnais cette voix! murmura au bout d'un instant la comtesse, éperdue... C'est la *voix d'or*, c'est la voix du signor Scaramello, il n'y en a pas deux comme cela au monde!...

En proie à une fièvre d'émotion bien légitime, elle fit prendre des renseignements par son valet de pied, qui lui confirma la nouvelle: c'était bien le signor Scaramello qui avait loué l'hôtel contigu au sien... O joie, ô bonheur!... elle allait donc pouvoir chaque jour, presque à chaque heure de sa vie, entendre le grand artiste dont elle était férue, se délecter longuement, sans sortir de chez elle, boire avidement les moindres sons qui s'exhaleraient de ce gosier incomparable... Quelle aubaine magnifique le Ciel lui envoyait là!...

Dès lors, elle coula des jours *délicieux, exquis, merveilleux, sublimes*!... Scaramello chantait du matin au soir, il ne s'interrompait qu'à l'heure des repas, le temps d'avaler un peu de macaroni... Il dédaignait le repos hebdomadaire, et ses vocalises retentissantes ne chômaient pas les dimanches et fêtes... La comtesse était au septième ciel... « do, mi, sol, do, mi, sol; — fa, ré, si, sol, fa, ré, do! »

Mais on se blase sur toutes choses, et l'habitude est l'ennemie du plaisir: au bout d'une semaine, Mme de Lambry d'Horay sembla écouter la voix d'or d'une oreille moins vibrante et moins passionnée, et elle l'apprécia avec plus de modération... Elle disait même parfois d'un air indulgent:

— Ce signor Scaramello est un homme terrible, il n'a pas peur d'ennuyer ses voisins... Il y a cependant des gens grincheux qui pourraient se plaindre de ce vacarme incessant!... Heureusement que moi, je suis une de ses fanatiques!...

Au bout de quinze jours, la comtesse commença à donner des signes d'impatience et d'agacement:

— Oh! il me casse la tête avec ses roulades! disait-elle une douzaine de fois par jour, en faisant claquer ses doigts... Certes, il a une belle voix, mais il abuse, vraiment, il abuse!

Au bout de trois semaines, Scaramello ne chantait plus, il *braillait*, selon l'expression énergique de Mme de Lambry d'Horay, lit-



... C'est la voix d'or, c'est la voix du signor Scaramello, il n'y en a pas deux comme cela au monde !...

téralement exaspérée... Elle envoya son maître-d'hôtel prier le redoutable ténor de modérer ses accents et de faire un peu moins de potin, mais cet avertissement demeura sans effet.

Au bout d'un mois, la vie était devenue intolérable... « do, mi, sol, do, mi, sol, — fa, ré, si, sol, fa, ré, do! » La comtesse était dans un état de surexcitation nerveuse qui menaçait de la conduire tout droit à la neurasthénie et à la fièvre chaude, pour peu qu'elle fût condamnée à subir encore pendant huit jours l'odieuse *voix d'or* du signor Scaramello...

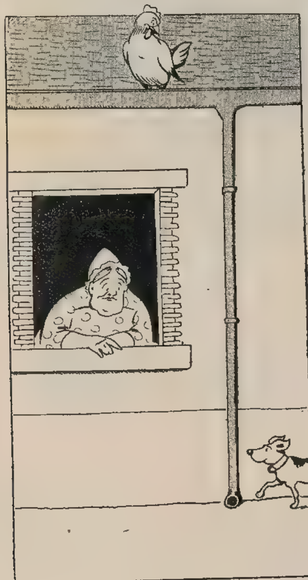
Le misérable, toujours vocalisant et ténorisant à bouche que veux-tu, en dépit des objurgations de sa voisine, prenait décidément les proportions d'une calamité privée... et la pauvre dame dut songer à la fuite pour échapper à cette obsession lancinante, à ce fléau de Dieu: dégoûtée, écœurée, furibonde, elle déménagea...

. . . .

Mais elle avait toujours sa loge à l'Opéra, et dès le lendemain de ce déménagement, on la vit assister à la vingt-deuxième représentation du *Barbier de Moscou*, le triomphe de Scaramello... Et à chaque roulade lancée par le célèbre ténor, Mme de Lambry d'Horay, se conformant, sans hésitation, ni murmure, aux usages, s'écriait docilement, la tête en arrière, le front pâle, les yeux chavirés:

— Oh!... Délicieux! exquis! merveilleux! sublime!... Bravo, bravo, bravo!...

Robert FRANCHEVILLE.







LA POULE FACETIEUSE ou **COMMENT SE FONDENT LES LEGENDES**

. . . .

. . . .

— Hélas! mon Dieu! not'chien qu'a pondu un œuf!

Pêle-Mêle Causette

L'attrait tout puissant de l'or est chose connue.

Le testament Chauchard en aurait, au besoin, fourni une nouvelle preuve.

Pendant quelques jours il eût été impossible de causer d'autre chose que de la pluie de millions qui s'est abattue sur quelques privilégiés du sort.

On suivait avec passion les détails de ce conte des Mille et une Nuits, et l'on n'ouvrait son journal que pour savoir jusqu'au bout quels étaient les bénéficiaires des divers legs.

Pour la grande masse, qui n'avait aucun titre aux libéralités du multimillionnaire, il n'y avait aucun intérêt apparent à savoir que M. X.. héritait plutôt que M. Y... Cependant, riche ou pauvre, chacun était avide de le savoir.

Et il ne s'est peut-être pas trouvé une seule personne qui, par la pensée, ne se soit mise à la place de Georges Leygues et n'ait murmuré:

— Ah! pourquoi n'est-ce pas à moi qu'échoit pareille aubaine?

En ai-je entendu des gens qui, avec cet argent, se sont construit de merveilleux châteaux en Espagne, et ont réalisé des rêves inassouvis.

— Que feriez-vous si vous aviez hérité?

— Moi! je commencerais par acheter une automobile.

— Moi, je voyagerais six mois sur douze.

— Pourquoi cet animal-là ne m'a-t-il pas couché sur son testament?

— Mais il ne te connaissait pas!

— C'est une déveine. J'aurais aussi bien pu faire sa connaissance qu'un autre. On fait des connaissances tous les jours. Mais il n'y a pas de danger que ceux que je connais me laissent des millions.

— Tout de même, ce doit être un sentiment agréable de se voir tomber quinze millions sur les épaules!

— Combien cela fait-il de rente?

— Cinq cents mille francs.

— Par an?

— Oui. Autrement dit quatorze cents francs par jour, ou un franc par minute, même en dormant.

Les commentaires allaient leur train et les plus intelligents ne pouvaient résister au plaisir futile de se plonger dans un bain d'or imaginaire.

Tel est le prestige du métal jaune!

Le mépris de l'or, que chantent avec ardeur les poètes et les romanciers, n'est évidemment qu'une très vague chimère.

Le veau d'or est toujours debout, comme on le chante dans *Faust*.

Fred ISLY.

Distinguons!

Dans le *Pearson's Weekly*, nous cueillons cette anecdote sur Tolstoï.

Le grand écrivain éprouve l'horreur la plus invincible pour les traîtres, les espions, mouchards et autres gens du même acabit. Il abominait plus particulièrement un haut fonctionnaire de la police, répondant au nom de Melikoff, et dont les trahisons et les cruautés, dégoûtaient ceux même qui l'employaient aux plus louches besognes.

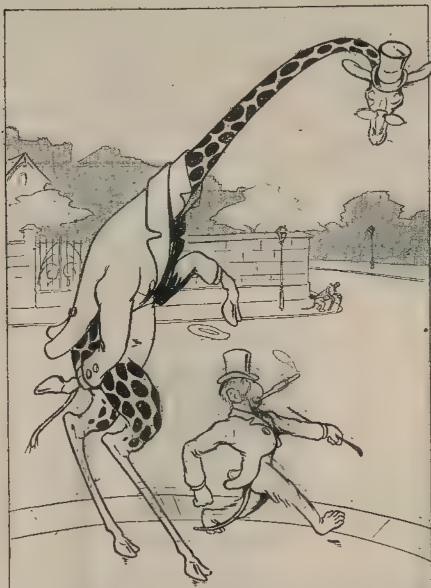
Un jour, Melikoff, soupçonnant qu'il se tramait des choses, pour le moins effroyables dans le domaine de Tolstoï, s'en vint visiter Yasnaya-Polyana à l'improviste.

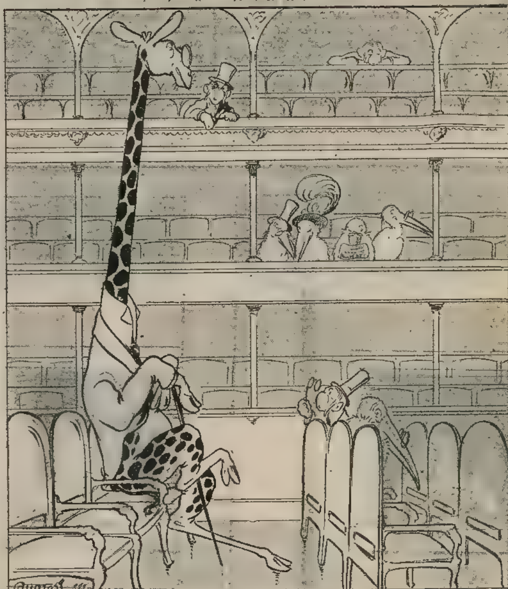
— Venez-vous officiellement, ou bien comme simple particulier? lui demanda froidement le grand écrivain; si vous venez officiellement, voici mes clefs. Cherchez!

— Mais, comte, répondit l'autre, je vous jure que je viens en simple particulier!

Tolstoï le regarda bien en face, puis appelant deux robustes moujiks, il leur dit:

— Jetez-moi cet individu à la porte!





L'ESPRIT DES BETES

Le singe et la girafe vont au théâtre :
LA GIRAFE. — Je vais prendre un fauteuil d'orchestre... tu prendras une place au poulailler...

...comme cela nous serons ensemble!

BRAVOURE

Il y a grand remue-ménage en l'hôpital de X... On vient d'y amener à l'instant un homme dont le corps est tout couvert de cicatrices, d'ecchymoses, et d'éraflures.

Le médecin, vite accouru, s'informe auprès du malade.

Celui-ci, revenu à lui, raconte les circonstances qui l'ont amené à l'hôpital.

— Je suis le poète Zidore. Ayant lu dernièrement que deux personnes s'étaient rendues dans la cage aux lions d'une ménagerie de la ville pour y jouer aux cartes, j'ai demandé que pareille faveur me fut également réservée. J'obtins que j'oserais, à une heure fixée, entrer dans la cage et y lire mon grand poème en six chants.

— Dans ce cas, jeune homme, interrompit le médecin, vous n'avez pas à récriminer contre le sort, et vous pouvez être bien heureux que les lions...

— Mais les lions ne m'ont rien fait!

— Qui donc, alors, vous a mis dans cet état?

— Le public!



AUTOMOBILISME

— Fère en Tardenois... ça ne te rappelle rien?

— Si, mon grand chapeau blanc qui...

— Mais non, la vieille que nous avons failli écraser, une vieille dame...

— Eh bien! oui, et je m'en souviendrai toute la vie... c'était le jour où mon grand chapeau blanc s'est envolé.



LE REGLEMENT EST FORMEL

— Tant qu'ils n'en viendront pas aux mains, nous n'avons pas à intervenir!





UNE GREVE DE FONCTIONNAIRES

— Après des journées d'inaction forcée, interrompues seulement par de nombreuses réunions...

...et par des proclamations au peuple, des confections d'affiches... des manifestations...

...Le travail a enfin repris!

Courrier Pêle-Mêle

Préparation du tabac.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 6 juin dernier, M. Valette demande quelques renseignements relatifs à la préparation du tabac. Voici ma réponse clairement divisée:

Distinguons trois sortes de tabacs:

Le tabac à priser.

Le tabac à chiquer.

Le tabac à fumer.

Bien entendu, la préparation diffère suivant chaque espèce.

Tabac à priser.

La poudre de tabac à priser subit cinq opérations principales très longues.

1° Le *mouillage* des feuilles de tabac dans l'eau salée;

2° Le *hachage* de ces feuilles en lanières;

3° Une *première fermentation* pendant quatre mois, en mettant les feuilles hachées en masses d'environ 40.000 kilogrammes.

4° Le *râpage* dans des moulins mécaniques.

5° Une *deuxième fermentation* pendant onze mois dans des cases en bois. C'est alors seulement qu'apparaît l'odeur piquante du tabac à priser, odeur due à un dégagement de vapeurs ammoniacales et nicotineuses.

Tabac à chiquer.

Il subit cinq opérations, mais beaucoup moins longues que celles du tabac à priser.

1° Le *mouillage* dans l'eau salée;

2° L'*écôtage*, pour enlever la nervure médiane de la feuille de tabac;

3° Le *filage* qui, à l'aide d'un rouet mécanique donne une corde de tabac de 18 millimètres de diamètre.

4° L'*enroulage*, à la manière des pelotes de ficelle;

5° Le *pressage* à la presse hydraulique pour extravaser le jus. On a alors ce qu'on appelle les rôles, et si on ficelle huit brins de rôles ensemble, on obtient la carotte.

Tabac à fumer.

Les tabacs à fumer, ou scaferlatis, se divisent en plusieurs catégories. Leur préparation, plus ou moins différente, peut se ramener à cinq opérations.

1° Le *mouillage* dans l'eau salée des feuilles de tabac entières ou préalablement écôtées

2° Le *hachage* en lanières plus ou moins larges au moyen de hachoirs mécaniques.

3° La *torréfaction* dans des cylindres de fer tournant au-dessus d'un feu de coke, pour dessécher le tabac et exalter les propriétés de la nicotine qu'il renferme.

4° Le *refroidissement* dans un sécheur ventilé et non chauffé comme pour la torréfaction.

5° L'*empaquetage* définitif, après un séjour, en masses de plusieurs milliers de kilos, de un mois environ.

Si l'on vend le tabac à fumer sous forme de cigares ou de cigarettes, il y a encore quelques opérations spéciales qui se font soit à la main, soit à la machine.

Pour les cigares, on les compose de trois parties bien distinctes:

1° L'intérieur ou tripe, formé de morceaux de feuilles allongées suivant l'axe du cigare.

2° La sous-cape ou première enveloppe, demi-feuille qui entoure la tripe.

3° La cape, ou robe, lanière de tabac fin enroulée en spirale, autour des deux premières parties.

Quant aux cigarettes, on les fabrique surtout à la machine. La plus ingénieuse produit d'abord les tubes en papier sans colle, fermés par agrafage des deux bords de la feuille; puis le boudin de tabac qui est introduit par bourrage dans ce tube de papier.

Recevez, etc. Skaf Herlaty.

Nos remerciements à M. Nedou, qui nous adresse des renseignements analogues sur cette question.

* * *

Châteaux en Espagne

Monsieur le Directeur,

Je crois pouvoir répondre aux questions posées par deux de vos aimables lecteurs.

1° Quelle est l'origine de l'expression: « Je m'en moque comme de l'an quarante? »

Il s'agit de l'an 1840 (règne de Louis-Philippe) qui devait, selon la croyance populaire, être marqué par la *fin du monde*. Cette expression veut donc dire: la chose me laisse absolument indifférente, par la raison que je ne crois pas plus à sa réalisation qu'à la fin du monde annoncée en 1840, et qui n'arriva pas!

2° Bâtir des châteaux en Espagne, c'est se forger des chimères; entreprendre des projets d'une réalisation difficile ou impossible.. Jadis l'Espagne était considérée comme un pays merveilleux, surtout par ceux qui ne la connaissaient pas autrement que par la lecture de... Don Quichotte. On parlait, à cette époque, de l'oncle d'Espagne, comme on parle, de nos jours, de l'oncle d'Amérique. L'existence de ce dernier n'a jamais fait de doute pour personne, mais *apparent rari nantes in gurgite insto*! Et de même que tous ceux qui se rendent en Amérique ne font pas fortune, de même la plupart de ceux qui rêvaient d'avoir des *châteaux* par delà les Pyrénées en ont été pour leurs frais de voyage, très onéreux à cette époque, et pour cause!

« Elles seraient bien rigoureuses, si elles vouloient m'ôter la liberté des souhaits et m'empêcher de faire des châteaux en Espagne, puisque c'est le seul contentement que j'y ai (en Espagne où il était alors) » Voltaire, lettre 37.

Recevez, etc. Dr A. Triantaphyllos.

* * *

Intelligence ou bon cœur.

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question interpêlemêliste de M. Didier: « Si vous aviez un fils, et qu'une fée vous donne le choix entre ces deux dons: 1° l'enfant sera intelligent; 2° il aura bon cœur. Lequel choisiriez-vous? »

Je choisirais, si j'étais riche et pouvais lui donner une fortune suffisante, le second des dons énoncés: *bon cœur*.

Par contre, si mon fils doit ne compter que sur son travail pour se faire une situation et vivre, je ne lui souhaiterai que d'être *intelligent*.

La raison de ce choix est la suivante: Vivant dans une époque d'arrivisme à outrance, la bonté est, pour un pauvre, une chose de luxe que ses moyens ne lui permettent pas de s'offrir.

Si un pauvre voulait être bon, il serait l'éternelle dupe de ses collègues, dans quelques administrations ou ateliers que ce soit.

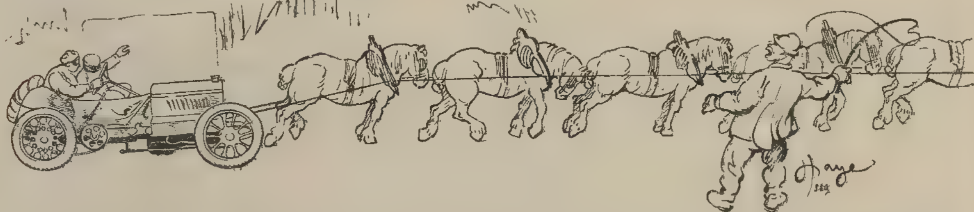
Aussi je ne lui souhaite que d'être *intelligent*.

Recevez, etc. Ben Mourad.



PHOTO PRISE AU MAUVAIS MOMENT

La grande maison d'autos Lapanne a envoyé un reporter photographe sur le circuit de l'A. C. F., pour prendre en vitesse un cliché de ses merveilleuses petites voiturettes légères...



...L'épreuve obtenue ne produira peut-être pas, sur le public, la bonne réclamme qu'escomptait la maison Lapanne.

Histoire d'une voiture à bitume et de deux ouvriers bitumiers.

Il est midi. Le thermomètre du pharmacien du coin marque 33 degrés. La rue appartient au soleil, qui la prend tout entière, les six étages des maisons projetant péniblement sur le trottoir une ombre insignifiante, un lacet, un rien, une ombre d'ombre. Mais les deux ouvriers bitumiers n'ont cure de la chaleur et du soleil. L'un d'eux traîne par la bride un cheval endormi, traînant lui-même une lourde voiture d'asphalte; l'autre se tient à la droite de la voiture, et, tout en marchant, il actionne la manivelle qui boulange le bitume dans la chaudière.

A la hauteur du nº 51, ils s'arrêtent. Il y a là, dans le trottoir, juste en face la porte du coiffeur, un trou rond, grand comme ça, flanqué de trois ou quatre petits; on dirait des traces de pelade. Les deux ouvriers bitumiers inclinés vers le sol piqué, craquelé, ruiné, examinent la plaie en connaisseurs. C'est bien là.

Autour d'eux, la vie, raréfiée par la chaleur, décroît de minute en minute. Un fiacre passe, bien bas. Les derniers piétons filent rapidement, traqués par la congestion. Un chien, exténué, sur le point de perdre sa langue, paraît encore, et c'est tout.

Là-bas, un agent fond lentement dans son uniforme.

La voiture à bitume fume comme un volcan mal apaisé; une atmosphère frémissante l'environne, semblable à ces vapeurs que le soleil tire des plaines, les matins d'été, et une odeur soufrée, âcre, saine, se répand dans l'air. A vingt mètres à la ronde, la température monte de cinq degrés.

— Il en fait tout de même un plat, déclare le premier ouvrier bitumier, celui qui traînait le cheval.

— Plutôt, accepte l'autre.

En face, il y a un marchand de vins-traiteur, dont la boutique, abritée par de triples stores, doit être fraîche comme une grotte. Les deux ouvriers bitumiers la regardent, puis regardent la chaudière fumante. Hésiter serait insensé.

— On y va, propose l'un.

— Tout de même, fait l'autre.

Ils y vont.

*
* *

Ils y sont depuis une demi-heure. Le cheval, livré à lui-même, s'est rendormi. La voiture à bitume fume toujours comme un volcan mal apaisé. Le sergent de ville, là-bas, a d[illegible] achever de fondre, car il n'est plus là. La ru[illegible] redevenue déserte, sommeille.

Soudain, la porte du coiffeur vomit un êtr[illegible] furieux. C'est le coiffeur lui-même. Il a l'ai[illegible] exaspéré d'un homme qui, après avoir long[illegible] temps attendu la fin d'un abus, est détermin[illegible] à se faire justice lui-même.

— Ces salauds-là, clame-t-il, ne vont tou[illegible] de même pas laisser çà toute la journé[illegible] devant ma boutique.

Et saisissant d'une main forte le chev[illegible] par la bride, il l'entraîne résolument cinquant[illegible] mètres plus loin, juste devant une fleuriste.

*
* *

Les deux ouvriers bitumiers sont suffisam[illegible] ment rafraîchis. Lentement, mais sûreme[illegible] ils regagnent leur travail. En regard de la vo[illegible] ture à bitume, ils retrouvent un sol piqu[illegible] craquelé, ruiné, avec un trou rond, flanqué d[illegible] trois ou quatre petits, qui ressemblent à de[illegible] traces de pelade.

L'homme qui, tout à l'heure, actionnait [illegible] manivelle de la chaudière en saisit à nouvea[illegible] la poignée et se remet à boulanger la lav[illegible] L'autre le regarde faire. C'est la division d[illegible] travail.

La lave, convenablement agitée, il faut vo[illegible]

si elle est à point. Un seau placé à l'arrière, un levier qu'on lève, et une matière de mauvais aspect, noire, compacte, luisante, se met à couler à regret.

— Mais, bon Dieu, elle est froide, s'écrie alors le premier ouvrier bitumier.

Quatre briquettes dans le foyer, trois coups de tisonnier en guise de stimulant, c'est vraiment tout ce qu'on peut faire dans ce cas-là. Il n'y a plus maintenant qu'à attendre.

La température environnante gagne encore quelques degrés.

En face la fleuriste, sur le trottoir ensoleillé, il y a encore un marchand de vins traiteur, dont la boutique, cachée derrière un petit bois de fusains portatifs, semble vraiment avoir été mise là par la clémence divine. Les deux ouvriers bitumiers l'aperçoivent; ils considèrent ensuite la chaudière brûlante dans laquelle l'asphalte est froide. Ils ne peuvent véritablement pas poser là en plein soleil.

— On y va?

— Sûr!

*
* *

Les briquettes et les coups de tisonnier font leur effet. La voiture à bitume témoigne de son regain d'activité par une fumée plus colorée, plus âcre, plus chaude qui s'élève mollement dans l'air, mais retombe tout de suite, écrasée par la chaleur et stagne au niveau du trottoir.

L'étalage de la fleuriste en souffre. Les roses, asphyxiées, se renversent sur leurs tiges; les œillets s'évanouissent dans leurs dentelles, les pivoines laissent échapper leurs pétales. C'est un massacre.

L'odeur du bitume en fusion est à ce point pénétrante, qu'elle finit par atteindre la fleuriste qui, dans l'arrière-boutique, pleurait sur un feuilleton. Son flair a vite fait de la conduire jusqu'à la porte: là elle voit du même coup l'agonie de ses élèves et la grosse chaudière qui leur verse la mort, et l'indignation tarit, dans ses yeux, les larmes que la littérature y avait mises. L'imminence du danger galvanise son courage: elle saisit nerveusement la bride du cheval et l'entraîne loin de ses étalages.

*
* *

La voiture à bitume est maintenant devant le boucher.

Elle y est depuis quelques instants seulement quand une grosse voix crie de l'intérieur:

— Dites donc, Victor, faites-moi donc circuler un peu c'te poison-là!

Victor, docilement, saisit « la poison » par la bride, et, comme il ne fait jamais rien à demi, quand il s'agit d'exécuter les ordres de son patron, il la conduit jusqu'au bout de la rue, dans le square, où il l'abandonne.

*
* *

Quoiqu'il y ait bien cent mètres entre la porte du square et celle du marchand de vins, il n'a pas fallu plus d'un quart d'heure aux deux ouvriers bitumiers pour rejoindre leur voiture à bitume.

— J'croyais tout de même pas qu'on avait été si loin, dit l'un.

L'autre exprime par un haussement d'épaules que, par les temps qui courent, rien ne saurait plus l'étonner.

Il n'y a plus un instant à perdre. La chaudière, retrouvée, reçoit quelques furieux tours de manivelle qui la remuent jusqu'aux entrailles. Le feu marche bien, l'asphalte doit être chaude à point, ni trop, ni trop peu.

Pendant que celui dont c'est la fonction regarde faire, l'autre actionne la manivelle par grandes secousses, qui ressemblent à des hoquets. Enfin, l'asphalte, agitée à souhait, coule dans le seau en bois, ni trop chaude, ni trop froide.

Le seau est plein. Un des ouvriers bitumiers l'empoigne par l'anse, l'autre s'est muni d'une lourde spatule.

— On est prêt?

— Oui.

— Versez!

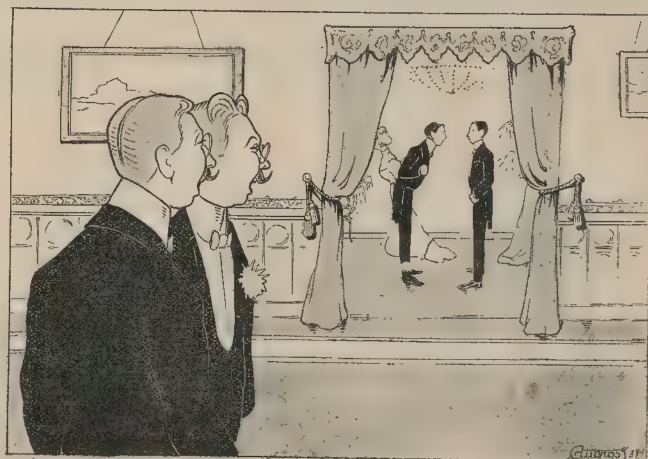
Et tous deux commencent à enduire un carré de giroflées que le jardinier a justement ensemencé le matin.

Bernard GERVAISE.



LES PARISIENS A LA CAMPAGNE

— Si, si, arrosez donc. Après, je vous ferai bêcher et piocher. Je sais qu'un Parisien n'a de plaisir à la campagne que si, en rentrant, il est bien courbaturé et que ses mains sont remplies d'ampoules!



EN SOIREE

— Le maître et le valet sont tous deux en habit... on ne les distingue pas l'un de l'autre.

— Ce n'est pourtant pas difficile!... Le valet a les palmes!

CONTINGENCES

Certains gestes paraissent appropriés à un certain décor et son déplacés dans un autre.



Quelle autorité auraient les jugements de trois juges, s'ils étaient habillés comme tout le monde, et jugeaient leur semblables dans un endroit quelconque.



Il suffit de se présenter devant un Monsieur muni d'une écharpe, pour se marier. Ce Monsieur pourrait tout aussi bien vous recevoir dans son intérieur, mais cela ne ferait plus la même impression.



La réception d'un immortel à l'Académie s'accompagne d'un beau discours et d'un costume de grand apparat. Si cette formalité s'accomplissait devant un simple guichet, cela semblerait moins bien.



Un ministre, qui pose la première pierre d'un édifice est entouré, d'habitude, d'une foule sympathique et curieuse. S'il n'y avait pas de spectateurs, la pose serait tout aussi bien faite, mais avec moins de plaisir, certainement.



Il est d'usage. dans le monde, de faire la charité en dansant, riant et soupant. Dans la rue, cette allégresse paraitrait plutôt bizarre.



Les grandes démonstrations et les actes désordonnés sont d'un bel effet à la Chambre. Répétez-les chez vous, ils auront certainement beaucoup moins de succès.

DIFFAMATION



Un jour, M. Potard, qui était, par hasard, pharmacien, fabriqua quelques milliers de boulettes de pain. Il les inséra, par groupes de 60, dans de belles boîtes de fer blanc sur lesquelles on lisait: «Pilules Poupara contre les cors. Prix: 4 fr. 50 ».



Puis il fit passer, dans un grand journal, une immense réclame, qui disait: « O vous, qui souffrez des cors aux pieds, prenez des pilules Poupara, et, en l'espace de sept jours, vous serez radicalement guéris. »



Dès le lendemain, il reçut quelques centaines de mille lettres, contenant chacune un mandat de 4 fr. 50, ce dont il fut très heureux.



M. Potard raconta la chose à un juge, qui était son ami; celui-ci ne put s'empêcher de rire de la naïveté de la clientèle, et il conclut en disant: — Vous avez raison, aucune loi ne vous empêche de profiter de la bêtise humaine.



Or, il y avait un certain M. Passe-Cressanne qui avait été un des premiers acheteurs. Malgré que le traitement ait été fort bien suivi, ses pieds s'ornaient encore, après le septième jour, d'autant de cors qu'auparavant.



Il se rendit au bureau du journal où avait paru l'annonce mensongère, et fit insérer ceci: « J'ai essayé les Pilules Poupara, et au bout du traitement, je n'ai pas été guéri du tout. Signé: Passe-Cressanne. »

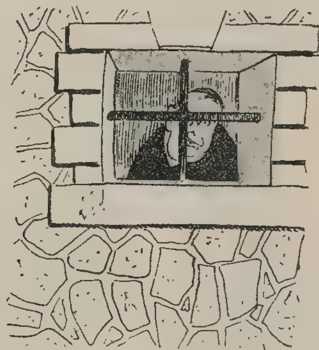


En voyant cette annonce, M. Potard entra dans une grande colère; dès le soir même, il avait envoyé une plainte contre son client.



Celui-ci passa devant la justice de son pays, qui était justement représentée par l'ami du pharmacien. Le magistrat prit sa voix grave et prononça:

Attendu qu'en affirmant qu'il n'avait pas obtenu guérison en temps promis, Passe-Cressanne disait le plus grand mal des Pilules Poupara,



Attendu qu'en disant du mal de quelque chose, même en proclamant la pure vérité, on commet le crime de diffamation;

« Condamne le nommé Passe-Cressanne à un mois de prison. »

Et voilà pourquoi le pauvre client traîne aujourd'hui ses cors sur la paille humide des cachots.

Petits trucs de solliciteurs

Il y a actuellement, en France, d'après les dernières statistiques (et nous nous gardons bien de les donner comme rigoureusement exactes), 5 millions 612.782 citoyens français qui sollicitent une place, ou un ruban, ou une augmentation.

C'est beaucoup.

Voilà pourquoi, dans la pensée d'être agréable et utile à nos lecteurs, nous allons esquisser ici les principes essentiels de l'« Art de Postuler ». Car si on a pu dire qu'en tout il y a la *manière*, c'est assurément dans la sollicitation qu'elle s'impose le plus.

La requête écrite.

Très en faveur au grand siècle et jusqu'à la Révolution, la démocratie et le style administratif l'ont tuée. Pourtant, si vous avez quelque orthographe et le don d'émouvoir, elle pourra être d'un certain effet auprès d'un particulier.

Citons la requête que le cardinal Dubois, alors petit abbé, écrivit au confesseur de Louis XIV :

« Très Révérend Père,

« On m'a mandé que le prieuré de Brive, lieu de ma naissance, vaquait par la mort de M. de Lamet; ce bénéfice est la première place du chapitre de cette petite ville, et vaut, si je ne me trompe, depuis douze jusqu'à quinze cents livres, selon les temps...

« J'avouerai ingénument à Votre Révérence que je n'ai jamais souhaité rien tant que ce bénéfice; j'ai été nourri, pour ainsi dire, dans l'espoir de l'avoir, et depuis qu'on a su dans ma famille la protection dont vous m'honoriez, on s'est flatté, avec une joie incroyable que je l'obtiendrais.

« Votre Révérence ne sera pas surprise que je sois touché du plaisir que je ferais à mes parents, et d'ailleurs, ce me serait une grande consolation d'avoir une retraite dans ma patrie, pour laquelle j'ai conservé une affection particulière.

« Voilà, mon Révérend Père, pour vous parler avec la sincérité que je dois, ce qui m'oblige à vous importuner et vous supplier très humblement de m'accorder l'honneur de votre protection pour obtenir ce bénéfice. »

Pour se faire recevoir.

Citons la « méthode » employée avec succès par un journaliste à l'époque de ses débuts. Depuis deux jours, il frappait vainement à la porte du directeur d'un grand quotidien.

Un soir, il se présenta dans la salle d'attente avec un oreiller et des couvertures, qu'il installa sur une banquette. Alors, il s'étendit, confortable, indifférent aux vains bruits extérieurs. Quand le directeur sortit, il demanda, intrigué quel était ce dormeur. Le jeune homme ouvrit alors un œil et causa. On avait justement besoin d'un garçon débrouillard pour un reportage immédiat:

— Allez-y sur le champ, dit le directeur, amusé. Mais n'emportez pas vos couvertures, vous pourriez vous endormir en chemin.



VIVE LA CAMPAGNE

— En été, c'est à l'air et sous l'ombre des arbres qu'on est encore le mieux!

Piron, alors inconnu, avait été admis comme secrétaire du chevalier de Belle-Isle. Au bout de six mois, non seulement il n'avait pas encore touché un sou, mais il n'avait même jamais pu approcher son patron. Il imagina d'attacher une supplique en vers au collier de l'épagneul favori du chevalier. Celui-ci lut le placet et s'empressa de payer le malheureux poète.

Beaucoup de moyens sont bons, en somme, pour attirer l'attention sur soi.

Des grands moyens.

« Quand j'accorde une faveur à quelqu'un,



Le Distrait. — Allons bon! voilà mon entonnoir bouché!



...et mon éteignoir percé!



— Ah! et puis, tu sais, si tu n'es pas content, tu n'as qu'à t'en aller, la porte est là!...



A LA BUVETTE DES COULISSES

LE FIGURANT SAITOUT. — Tu vois, vieux, sous Louis XIV plus on se fourrait de canons, plus votre culotte était soignée!

LE MACHINISTE DUPOCHARD. — Ça n'a pas changé, alors!

a dit Louis XV je fais neuf mécontents et un ingrat. » Cet avis est assez partagé. Il faut donc, quand on sollicite, montrer qu'on est disposé à tout, à mourir de reconnaissance — ou de désespoir.

Mais les meilleures ficelles ne prennent pas toujours.

Du temps qu'Auber était directeur du Conservatoire, il fut appelé, un matin, par le maréchal Vaillant, ministre de la « Maison de l'Empereur ».

— Mon cher, lui dit le Maréchal, j'ai reçu hier un candidat qui s'est présenté à vos examens. Il m'a dit que s'il n'était pas reçu, il viendrait se brûler la cervelle dans les salons du ministère. Je crains d'avoir affaire à un fou capable d'exécuter sa menace... Ce serait embêtant s'il venait faire ça dans mon cabinet... Songez donc, on vient justement d'y poser un superbe tapis de la Savonnerie!

Auber alla trouver le jeune homme:

— C'est vous, mon ami, qui voulez vous brûler la cervelle?... Et sur les tapis du ministère encore?... Ne faites jamais cela! D'abord, si vous vous brûlez la cervelle, vous vous fermez à jamais les portes du Conservatoire...

Inutile de dire que le jeune homme renonça à ses projets sanglants.

Doit-on craindre de trop demander?

On n'apprendra pas, sans quelque surprise, qu'il y a des solliciteurs timides. Ils bornent leurs désirs à l'obtention d'un bureau de tabac ou des palmes académiques, quand ils pourraient réclamer la Légion d'honneur ou une Recette générale.

Une fois pour toutes, nous voulons mettre nos lecteurs en garde contre de pareilles aberrations. Un solliciteur doit être illimité dans ses désirs. Lisez plutôt cette lettre que publiait naguère un de nos confrères, en en garantissant l'authenticité absolue:

« Monsieur le Ministre,

« Je fais partie de la phalange des généreux citoyens qui se sont les plus activement employés à la création d'une compagnie de sapeurs-pompiers dans la petite commune de L... Je crois même pouvoir affirmer que c'est à moi surtout qu'on la doit.

« A titre de récompense, je vous prie seulement, Monsieur le ministre, de vouloir bien intervenir pour que mon numéro sorte parmi les gagnants du prochain tirage de la Loterie des Enfants Tuberculeux. Je vous adresse ci-joint mon billet, qu'il vous suffira d'envoyer avec un mot au président de la société.

« Je laisse à votre sagesse le soin de fixer la somme que je vous parais avoir méritée.

***

Vitalité des graines

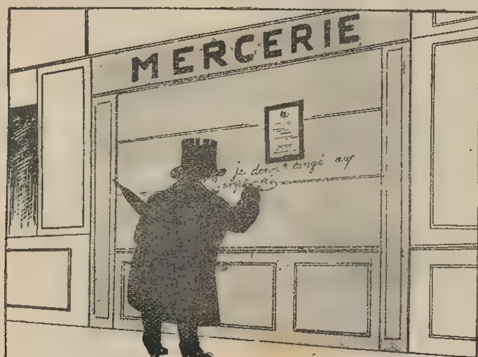
Les graines conservent plus ou moins longtemps la faculté de semer. Il en est qui ne germent qu'une seule fois; d'autres, au contraire, surtout parmi les légumineuses, conservent longtemps après la première récolte, leurs propriétés germinatives.

Ainsi, des graines de haricots extraites, il y a quelque vingt ans, de l'herbier de Tournefort, célèbre botaniste mort en 1708, levèrent parfaitement.

En 1824, au Jardin des Plantes de Paris, on semait encore des graines de sensitives récoltées à Saint-Domingue en 1738.

Lindley, savant botaniste anglais, affirme que des graines de framboises, trouvées dans un tombeau celtique remontant aux premiers siècles de l'ère chrétienne, germèrent et donnèrent des framboisiers qu'on peut admirer aujourd'hui encore dans le jardin de la Société d'horticulture de Londres.

La même expérience fut faite avec des



M. Bobine, ayant perdu un parent, ferma sa boutique, et donna congé à ses employés par un petit mot inscrit sur la devanture ayant oublié, dans son chagrin, de les prévenir oralement.



Aussi, les employés, en voyant cette nouvelle, surent remercier leur aimable patron à l'aide de leurs cannes!

graines de luzerne, de bluet et d'héliotrope, trouvées dans des tombeaux romains des deuxième et troisième siècles; elles donnèrrent d'excellents résultats.

Le botaniste allemand Von Hendreich cite le cas d'une plante qu'on fit renaître, à Athènes, en 1875, après que sa graine eût sommeillé pendant près de quinze siècles. On connaît aussi une variété de blé, dite « blé de Momie ». qui avait été produite par des graines trouvées dans des tombeaux égyptiens du quinzième siècle avant l'ère chrétienne. Mais l'authenticité du fait n'a pu être démontrée.



— On a bien raison de le dire: la médaille de sauvetage est plus facile à mériter qu'à recevoir!

DE NOS LECTEURS

La joyeuse chanson de l'argent.

L'argent a de réelles propriétés musicales. L'aimable son des écus bien trébuchants a souvent inspiré les poètes. Et parler « d'espèces sonnantes » est une figure admise dans tous les pays et de tous les temps.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'argent — nous parlons ici du métal monnayé ou non — a, par une mystérieuse prédestination, de réelles qualités symphoniques. Et c'est cette âme mélodieuse, inhérente à sa composition qu'on ne soupçonne généralement pas en lui.

M. Schwartz, un inspecteur des fonderies du royaume de Saxe, en fit naguère la découverte. L'argent chante par lui-même: il est gai, il est étonnamment joyeux. Quoi de surprenant, dès lors, s'il nous communique un peu de gaieté?

Mais courons aux faits:

« Un jour, raconte une vieille revue d'Outre-Rhin, M. Schwartz, ayant par hasard versé sur une enclume, pour la laisser refroidir promptement, une masse d'argent fondu, entendit sortir de cette masse métallique « des sons mélodieux analogues à ceux d'une orgue d'église ».

« Saisi d'admiration et de surprise, il appela des personnes voisines qui écoutèrent, avec surprise, la joyeuse chanson de l'argent.

« Un physicien, appelé pour donner son avis sur la cause de ce phénomène, déclara que ces sons devaient être produits par des vibrations intérieures du métal. »

Rien de plus exact. Les différents métaux, portés à une certaine température, et placés sur un corps froid, font entendre, pendant leur refroidissement, certains sons.

Le son est, en effet, toujours produit par des vibrations. Et quand deux métaux, de température différente, sont mis en contact, ils tendent à se mettre à la même température. La contraction de l'un et la dilatation de l'autre produisent de brusques variations de la distance des molécules, et, par conséquent, des variations et des sons.

Mais le plus curieux, c'est que dans l'échelle musicale, des différents métaux c'est l'argent qui détient le record pour la joie, la gaieté, si l'on peut dire, de sa sonorité.

Il ne sera pas sans intérêt de rappeler qu'après la découverte de M. Schwartz, différents savants s'ingénièrent à étudier les qualités musicales des divers métaux.

On n'alla point, sans doute, jusqu'à songer à les faire entrer dans la composition d'un orphéon. Non. Cette étude était assez intéressante en elle-même.

Elle amena quelques révélations inattendues, mais qui prêtent tout de même à sourire un peu.

Les professeurs Reid et Tyndall, de Londres, imaginèrent un appareil enregistreur des sons métalliques, le *rocker*, qui donna, en certaines conditions, les sons les plus suaves. C'est pour cela qu'on l'appela rocker, c'est-à-dire le *berceur*.

entendre, dit M. Reid, des sons « d'une so-

Mis en contact avec du sel gemme, il fait lennelle gravité ». Appliqué sur un bloc d'étain, les vibrations du berceur de cuivre et de l'étain « continuent mélodieusement jusqu'à ce que les deux métaux soient arrivés à une température commune; alors, elles s'affaiblissent peu à peu dans un doux murmure, et s'éteignent enfin. »

M. Reid, au fait, s'accordait avec avec M. Schwartz, pour reconnaître que rien ne valait le doux son de l'argent — et nous sommes tous, mélomanes ou non, généralement de cet avis.

***

Villes nouvelles

Il est difficile de baptiser des villes nouvelles, et les Américains, pour éviter une perte de temps, sans doute, empruntent les noms des « succursales d'Europe ». C'est ainsi que 30 villes et villages se nomment Berlin; 23, Paris; 21,



A LA LETTRE

— Ah! je vous y pince, mon gaillard! votre affaire est bonne!

— Mais, Monsieur le gendarme, je ne fais aucun mal.



— Ah! et cet écriteau, qu'en dites-vous?

— Cet écriteau défend d'entrer, mais moi je n'y entre pas, j'en sors.



— C'est pourtant vrai! il n'y a rien à dire. Excusez-moi, je vous en prie!







SOLUTION AU FEMINISME ENVAHISSEUR

Une ligue vient de se fonder pour lutter contre l'envahissement, par les femmes, des carrières masculines.

Les adhérents font le serment, non seulement de livrer une guerre acharnée à ces concurrentes, mais encore de ne pas en épouser une seule...

Dieu merci, ces dames ne sont pas *homme* à se laisser faire. Cochères, doctoresses, afficheuses, avocates, etc., etc., vont se liguer contre les représentants du sexe mâle exerçant des professions féminines...

Tels les couturiers, tailleurs pour dames, etc., etc., etc.

Sexe fort, sexe faible... que signifient ces expressions vraiment désuètes?...

Il existe des gaillardes capables de flanquer de farouches tripotées à leurs faibles époux.

Des femmes dont le cerveau fait bouillir la marmite conjugale, alors que le conjoint est bon à récurer les casseroles...







Sexe fort?... Alors, Messieurs, contentez-vous d'exercer les professions qui demandent des biceps. Soyez — uniquement — portefaix, terrassiers, forgerons...

Les faibles femmes, se contenteront des professions libérales.

Nous proposons une solution capable de contenter tout le monde. La force n'étant pas l'apanage exclusif du sexe prétendu fort, il serait bon que chacun et chacune, pavenu à l'âge adulte, passât un concours de force... Il n'y aurait plus d'hommes ou de femmes, il y aurait les forts et les faibles.

Toute profession serait ouverte à tous et à toutes. La rue y gagnerait en pittorresque, et cette question assommante du féminisme. serait enfin résolue à la grande joie de tous.

...bourg, et 13, Londres. Les noms des ...tes et des littérateurs sont également ... en faveur. Il y a 30 villes du nom ...on; 30, Walter Scott; 20, Byron; 4, ...ens; 3, Goldsmith; 2, Tennyson, et 1, Thac...y.





Changement de métier

— Autrefois, j'étais marchand de pa...pluies, mais comme le commerce n'al...it pas bien; je me suis mis à fabri...ner...

...des accordéons.

— Et je vois que vous vous en tirez bien!

Pêle-Mêle Connaissances

— Un des plus fameux joueurs d'echecs connus fut, ces dernières années, l'Américain Pilsburry, qui vient de mourir à New-York.

Tout jeune, il s'était signalé comme prodige de mémoire. Dès qu'il s'adonna aux échecs, ce qui contribua surtout à sa gloire, ce fut les parties « sans voir » auxquelles il excellait. Il joua, paraît-il, ainsi 24 parties simultanément pendant qu'il faisait le quatrième dans un bridge.

— Le grand peintre et inventeur Léonard de Vinci, avait rêvé de donner à l'homme, le vol de l'oiseau. Il s'acharna, pendant plus de trente ans, à ce problème, disséquant toutes sortes de volatiles pour s'efforcer de les reconstituer. Les cahiers qu'il laissa sont remplis d'études de machines volantes. Il construisit même un appareil muni d'une roue à hélice à laquelle un ressort tordu imprimait en se déroulant un mouvement de rotation. « A défaut de mieux, écrivait-il avec désespoir, on pourrait établir, sur ce principe, des jouets d'enfants ».

— La loi du 14 juillet 1901 a créé une *Caisse des Recherches Scientifiques*, destinée à recevoir les libéralités de donnateurs volontaires ayant pour but de venir en aide aux savants dans leurs recherches. Pareilles caisses, qui existent çà et là à l'étranger, reçoivent de nombreux legs. La caisse française, au contraire, ne figure pas jusqu'à présent sur la liste des établissements publics auxquels aient pensé les testateurs. Et pourtant, rien qu'en 1907, le total des libéralités aux établissements publics s'est élevé au chiffre énorme de 56 millions 462.000 francs.

— Le ricin, cultivé dans un appartement, a la propriété d'en faire disparaître les mouches.

— Les trois cinquièmes des habitants recensés dans le département de la Seine sont nés en province. On vient surtout à Paris de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne, de l'Yonne, de la Nièvre, de la Seine-Inférieure, de Meurthe-et-Moselle, de l'Aisne, du Loiret, de l'Oise, de la Somme et du Pas-de-Calais.

— Le naturaliste Adanson a calculé que le plus gros des baobabs de l'île du Cap Vert devait avoir 5.550 ans d'âge. Cet arbre un des plus curieux qui soient, est encore nommé, dans les îles où il abonde. *pain de singes*, parce que les singes, qui habitent son branchage, se nourrissent de ses fruits.

— Les artifices des charmeurs de serpents furent connus de toute antiquité. Galien rapporte que des charlatans de Rome se laissaient mordre par des aspics, après avoir bouché avec de la pâte ou de la cire les ouvertures de leurs dents, qui livrent passage au venin, pour faire croire aux badeaux qu'ils pouvaient se garantir des mauvais effets de la morsure par un antidote.

— La gravure à l'eau forte, dont les uns attribuent l'invention à Albert Durer, les autres à François Mazzuoli, a été pratiquée, pour la première fois, par Wencesclos d'Olmütz, en 1466. On sait que ce procédé consiste à creuser le cuivre ou l'acier par l'action de l'acide azotique étendu d'eau.

— Une ancienne croyance bizarre, aujourd'hui encore assez répandue dans le vulgaire, voulait que les chiens aient très fréquemment un ver dans la langue. Cette idée fut longtemps combattue, mais sans succès, par les anatomistes et les vétérinaires. Ils ont démontré, en effet, avec raison, que ce petit corps rond, vermiforme, et qui existe sous la langue du chien, n'est qu'un ligamment fibro-cartilagineux et qui sert d'attache aux fibres transverses des bords de la langue.

— La création du système des hypothèques, qui permet au propriétaire foncier d'emprunter sur son bien, est une innovation qui date du Directoire.

GRANDS CONCOURS DE DEVINETT

(Voir le Supplément)

(N° 6.) **CARRE AJOURE** (*Suite.*)

par A. Seyrig-Hollot.

— Consonne — Consonne — Note — Ter naison de verbe — Voyelle — Appauv sement du sang — Paie — Annoncés — C sonne — Friandise — Pense — Ronge — l'audace — Consonne — Orientaliste allema (1603-1677) — Consonne — Possessif — C sonne — Elimé — Fleuve — Anagramme gré — Note — Tamis — Consonne — C sonne — Note — Ride — Mesure — Méta — Article — Voyelle — Mesure — Con — Fatigué — Espace de temps — Personn biblique — Fille d'Inachus — Fendus Consonne — Perfection suprême — Article Argile — Fleuve d'Angleterre — Camarade Qui juge sainement — Démonstratif — gistrat — Tragédie de Voltaire — Substa résineuse — Ombellifères — Objets préci — Déesse.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M Long. — Il en a parfaitement le droit.

M. Tridon. — Le bon vieux piège classique est encore ce qu'il y a de préférable pour prendre les souris; il est étonnant qu'il ne vous ait pas donné de résultats. Etes-vous bien sûr d'avoir des souris?

M. Canolb. — Ces genres de souvenirs n'ont de valeur que pour ceux qui les ont conservés. Ils n'en ont aucune pour les autres, le défaut de pièces justificatives permettant à quiconque d'en suspecter l'authenticité et l'origine.

M. L Jacquemin. — Nous ne pensons pas qu'elle ait quelque valeur; quant à l'origine de cette pièce, vous en donnez vous-même l'explication: c'est une médaille commémorative, d'intérêt simplement local

X. K. 21. — Nous avons souvent inséré ici des articles relatifs à l'intelligence des animaux, et cité des faits nombreux établissant cette intelligence. Ce serait une redite d'y revenir de nouveau.

M. Jalinié. — Non, ces lanternes projettent le dessin par transparence; on pourrait cependant construire un appareil donnant le résultat que vous demandez, mais il nécessiterait un éclairage énorme.

M. J. Bea. — Oui, vous avez ce droit.

Café Ravel. — Le premier a gagné, puisqu'il ses 55 points avant son adversaire.

Mme Clémentine D. — Le journal *L'A Animaux* n'existe plus. En revanche, existe jours la *Revue des Animaux*, 9, rue Laborde, dirigée par Mlle Devarenne, où vous aurez to renseignements voulus.

M. Cuny. — On peut rédiger les solution tenir compte de la configuration du dessin.

M. A. Pascal. — Il faut l'assentiment de l'a

M O. Rupert. — Le journal insère ces list

PAGES FOLLES

Il existe maintenant un journal libre, ga un journal qui rit de tout et de tous, un bon qui chasse l'humeur noire d'un coup de guette magique.

Ce journal c'est: PAGES FOLLES

Lisez le et sur vos lèvres s'épanouira le s bienfaisant.

Jeunes ou vieux, nobles ou roturiers, g maigres, riches ou pauvres,

déridez-vous

voici PAGES FOLL

Pages Folles, journal satirique hebdom Prix 10 c., paraît tous les mercredis. 1 an. 6 fr., Etranger 9 fr., Rue Cadet, 7,

— Tiens! Eugénie ne dit rien aujourd'hui, peut-être bien que je ne suis pas saoûl!

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHAR

15e ANNEE — No 28. 10 CENTIMES 11 Juillet 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

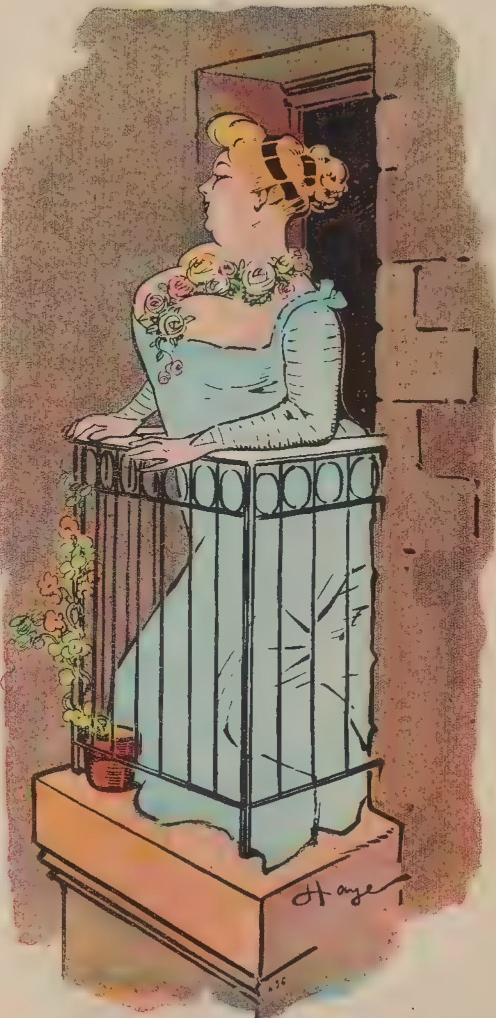
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CONCOURS DES BALCONS FLEURIS, par HAYE.



Cette bonne madame Tartempif n'a jamais pu comprendre pourquoi, lors du dernier concours des balcons fleuris, elle n'a même pas décroché une mention honorable, tandis que le...



... premier prix a été décerné à l'unanimité à la voisine d'à côté qui n'avait pourtant placé sur son balcon qu'un méchant petit pot de capucines.

LE PÊCHEUR

Je n'ai jamais beaucoup aimé le travail corporel mais je ne l'ai jamais si peu aimé qu'à l'époque où je faisais mon service militaire. C'est dire que je déployais, dans l'art subtil du tirage au flanc, des trésors d'ingéniosité, de diplomatie et de machiavélisme.

Malheureusement, j'avais pour capitaine un fin limier sorti du rang, qui avait su tirer au flanc avant moi, et qui connaissait tous les trucs possibles et imaginables. Etant simple *bibi de deuxième*, il avait jadis trompé son capitaine, au temps où je tétais encore ma nourrice, et maintenant qu'il était devenu capitaine, il ne voulait pas se laisser rouler par les fricoteurs de ma trempe: il me rendait vraiment la vie très pénible, et j'essuyais parfois des avanies cruelles, en dépit de mon astuce... C'est fort bien d'avoir recours à des ruses d'apache pour vaincre un adversaire avisé, mais encore faut-il que cet adversaire-là ne soit pas lui-même un ancien apache, sans quoi, mieux vaut renoncer à la lutte.

— Vous êtes malin, mais je suis encore plus malin que vous! me disait souvent le capitaine, avec une indulgence un peu dédaigneuse qui me vexait horriblement... N'essayez donc pas de me faire marcher, mon ami, vous n'êtes pas de force!



— Vous êtes malin, mais je suis encore plus malin que vous. N'essayez donc pas de me faire marcher, mon ami...

Et il me le prouvait en m'envoyant « pivoter » avec les camarades sur le champ de manœuvre, en plein soleil, alors que j'avais caressé le rêve de sortir en ville et d'aller jouer à la manille en buvant des vermouths citron bien frais!... Ah! quels ardents projets de revanche ne ruminais-je pas alors pendant ces fastidieuses séances d'*Ecole de compagnie* ou d'*Ordre dispersé*!... Je me disais, en proie à une rage contenue:

— Ah! je ne suis pas de force?... Ah! je ne suis pas de force?... Nous verrons bien, sacrebleu, nous verrons bien!...

...Et, en effet, nous vîmes!...

Après avoir longuement, patiemment et minutieusement étudié la vie, les mœurs et les habitudes de mon intraitable capitaine, je réussis à découvrir son point vulnérable. Cet homme fort avait un faible, il était passionnément ichtyophage et pêcheur à la ligne: pour l'apprivoiser, il suffisait de lui parler poisson...

Je lui parlai poisson...

Je n'y entendais absolument rien, je n'avais jamais touché une gaule de ma vie; j'étais, en matière de pêche, le plus profane des profanes, le plus ignare des ignares... N'importe, je lui parlai poisson tout de même!...

Et avec quelle autorité!... J'avais appris par cœur, dans un manuel ad hoc, quelques douzaines de termes techniques. Je les lui servis au petit bonheur, et ça mordit au-delà de toute espérance... Je le tenais!

Une sorte de lien de confraternité s'établit dès lors entre nous: il n'était plus capitaine, je n'étais plus simple soldat; nous étions deux pêcheurs à la ligne entre lesquels la hiérarchie militaire ne creusait plus aucun fossé... Si bien qu'un jour, il me confia sa tristesse: absorbé par de multiples occupations guerrières, et surtout administratives, obligé d'avoir l'œil à tout, de surveiller l'ordinaire, de contrôler la viande, de compter les pommes de terre, les godillots, les képis et les capotes « collection de guerre », astreint aux besognes les plus variées; s'improvisant tour à tour épicier, gargotier, tailleur et bureaucrate, il n'avait pas le temps d'aller à la pêche; et il en souffrait d'autant plus cruellement que sa femme et lui, adoraient le poisson, et que chez les marchands, le poisson était hors de prix!

Un samedi soir, au moment où je partais en permission de vingt-quatre heures, il me dit:

— Apportez donc vos engins de pêche, vous me les montrerez lundi matin, et si vous êtes aussi bien outillé que vous le prétendez, je pourrai peut-être vous autoriser à aller me prendre quelques truites à la rivière, au lieu de faire l'exercice!...

Victoire!... C'était lui qui, de sa propre impulsion, me proposait cela!... Il prenait des gants pour m'inviter à tirer au flanc!... O toute puissance de la passion halieutique! ô pêche miraculeuse!

Ce discours me plongea dans la stupeur, la joie et l'orgueil, mais aussi dans l'inquiétude, car en fait d'outillage perfectionné, non seulement je ne possédais rien, mais encore je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il fallait posséder pour avoir l'air d'un pêcheur compétent.

En arrivant à Paris, je sautai dans un fiacre et me fis conduire ventre à terre chez un grand marchand d'objets de pêche, à qui je confiai aveuglément le soin de m'équiper d'une manière sensationnelle.

Ce digne industriel jura qu'il ne me fournissait que strict nécessaire, et cela au plus juste prix. Je payai sans calculer, sans récriminer; j'eusse payé dix fois plus, tant j'étais fier!... Voici, à titre documentaire, le devis des engins que j'emportai: je vous en recommande la lecture, elle est savoureuse:

Une canne en bois d'ickory, de premier choix, construite sur des bases scientifiques, montée avec jointure à rainure spinoïde et garni d'anneaux spirales en acier bronzé; porte moulinet, viroles dentelées, cinq scions, longueur 4m. 88 en 4 corps. Prix . .	66. 50
Moulinet à lancer, quadruple multiplication, pivot et parties souffrantes en acier trempé, manivelle équilibrée, compensateur, cric facultatif et frein modérateur, roulements perfectionnés .	35. 00
Etui pour moulinet, en peau de vache, article soigné	7. 50
Lignes en lin tressé et tanné, 100 yards	6. 00
Couteau suédois	5. 90
Tournevis acier poli	2. 25
Burette de poche. Valve à ressort .	2. 00
Anneau à décrocher, à 6 dents à charnière	2. 50
Carnier de pêche avec boîte métallique	16. 50
6 tackles montées sur racine simple	6. 00
Hameçons — blancs à palette — irlandais — doubles à broche — triples à anneaux — renversés — à œillet — à bec de perroquet — montés sur plumes de cygne, sur boyau, sur corde à guitare, sur racines anglaises ou bouclées	12. 00
1 devon	2. 50
A reporter	164.65

Report . .	164. 6
Ciseaux dégorgeoirs	3.
2 dégorgeoirs perfectionnés	3.
Baillon pour brochet	5.
Dévidoir à sécher la ligne	9.
Rouet en cuivre pour tordre le crin	5.
Amorçoir automatique	1.
Portefeuille à mouches en cuir de Russie	8.
3 douzaines de mouches artificielles modèles divers	16.
2 vers de terre en caoutchouc mou	1.
1 grenouille idem.	0.
Cuiller à hélice, métal plombé . .	1.
12 émerillons doubles en acier bronzé	2.
Epuisette, manche télescopique, douille à charnière, filet fouet	4.
Pince à plomb	1.
Bouchon anglais breveté	0.
Bouchon américain	1.
Assommoir pour tuer le poisson .	2.
Boîte à asticots, forme bonbonnière Louis XV	1.
Total	246.

C'était pour rien: la joie que j'éprouvais [à] triompher de mon capitaine, valait, au bas m[ot] trente mille francs!

Le lundi à midi, muni de cet arsenal i[m]pressionnant, qui avait produit un effet [co]lossal, je sortais de la caserne avec la perm[is]sion de la journée, et la douce perspective [d'y] couper, dorénavant à tous les exercices, t[ra]vaux, marches, corvées, etc... J'allais pêch[er] pour le compte du capitaine.

Je ne savais pas où était la rivière. Je [ne] le sais pas davantage aujourd'hui. Je ne [l'ai] jamais su. Je ne le saurai jamais...

J'avais une chambre en ville; je m'y ren[dis] tout droit, remisai mon attirail dans un co[in,] me couchai et dormis paisiblement jusq[u'à] l'heure de l'apéritif: le soldat n'aime rien t[ant] que le sommeil.

Ensuite, je fus sonner chez mon capitai[ne]



— Décidément, vous êtes un pêcheur hors [li]gne!... Eh bien, la prochaine fois, apportez-[moi] donc une boîte de sardines à l'huile, ce sera [plus] simple!

et je lui remis loyalement le produit d[e ma] pêche, qui se composait, si j'ai bonne mém[oire,] de six merlans tout frais achetés en pa[ssant] dans une poissonnerie de confiance...

Le capitaine parut satisfait, et me fé[licita] chaudement d'un tel succès.

Le lendemain, je retournai à la pêche [de] la même façon, bien entendu! Et le soir

portai triomphalement à mon supérieur un petit lot de limandes, de dorades et d'éperlans que le marchand m'avait laissé à un prix raisonnable...

Le mercredi, j'apportai deux superbes maquereaux, en affirmant, pour corser l'intérêt que ces gaillards-là m'avaient donné du fil à retordre...

Le jeudi, ce furent des harengs...

Jusque-là, le capitaine, en recevant de mes mains le tribut de ma pêche, m'avait chaque fois remercié, quoique militaire, d'une façon fort civile... Mais, le jeudi, en présence des harengs, il se mit à rire, à rire...

Puis, il me dit:

— Décidément vous êtes un pêcheur hors ligne!... Eh bien! la prochaine fois, apportez-moi donc une boîte de sardines à l'huile, ce sera plus simple!...

Robert FRANCHEVILLE.



AU VILLAGE

— M'sieur le maire, il y a le feu chez nous! Où sont les pompiers?

— Vous savez bien qu'ils sont tous au concours de Bruxelles, mais rassurez-vous, ils viennent justement de me télégraphiez qu'ils ont obtenu le premier prix!

Pêle-Mêle Causette

La démocratie française réalise en ce moment une des plus belles réformes qu'elle ait à accomplir. Je parle des retraites ouvrières.

L'on peut envisager cette institution comme un pas décisif vers le progrès, comme un monument de la solidarité humaine.

Dans le bilan de l'histoire, elle restera inscrite au crédit de la génération présente, car elle marque une première grande victoire de l'esprit moderne, de la justice sociale.

Elle démontre aussi que sans heurt, sans bouleversement universel, la civilisation peut trouver son chemin.

N'est-ce pas une brillante leçon à donner à ceux pour qui le progrès consiste dans la destruction de nos institutions, sans qu'ils sachent eux-mêmes par quoi ils les remplaceront.

Je ne prétends pas que les retraites ouvrières, telles qu'elles sont prévues actuellement, ne donnent prise à aucune critique. Il y aurait bien des restrictions à faire valoir dans le système adopté. Mais ce sont là des questions que la pratique résoudra avec le temps.

Le principe lui-même ne saurait en souffrir.

Son application sera tout d'abord timide et incertaine.

Elle donnera lieu à des tiraillements et à des tergiversations. Il faut s'y attendre.

Ce qui est définitivement établi, c'est que la société a le devoir indiscutable de tendre la main au travailleur quand l'âge lui arrache des mains son outil.

Ce point-là est acquis en dépit de ceux qui le traitent de fantaisie utopique.

Bientôt, l'homme penché toute sa vie sur son travail saura que son labeur n'est pas entièrement perdu pour lui, puisqu'en échange de son long effort la société lui assurera le repos pour ses vieux jours.

Nous avons le droit de saluer cet avènement comme un grand fait de l'histoire sociale.

Fred ISLY.

SCÈNE DE BUFFET

Un voyageur, ne se croyant pas vu, profite d'un moment d'inattention pour glisser dans la poche de sa jaquette un magnifique poulet froid.

A ce moment survient le maître d'hôtel, qui a assisté de loin au manège. Rapidement, il se dirige vers son hôte et avant que celui-ci ait le temps de dire « ouf », il lui verse un grand bol de sauce dans l'autre poche:

— Que faites-vous? s'écrie le voyageur, furieux.

— Mais rien, Monsieur. Je vous donne un peu de sauce pour manger avec votre poulet!



— Mon général, il nous faudrait un espion habile pour savoir la situation de l'ennemi. Et nous n'en avons pas sous la main.

Le général, après avoir réfléchi :
— Un espion ? Lequel de vous était, dans le civil, enquêteur de l'impôt sur le revenu ?

Courrier Pêle-Mêle

Etymologie.

En réponse à une gracieuse lectrice liégeoise :

LÉONA dérive de Léon, lequel prénom vient lui-même du mot grec qui signifie : lion. De là à supposer la personne qui se prénomme Léona, généreuse comme un lion, il n'y a qu'un pas, que nous n'hésitons pas à franchir.

IDALIE, native d'Idalia, ville antique de l'île de Chypre, consacrée à Aphrodite et détruite par des tremblements de terre. Le petit village d'Idalion occupe actuellement son emplacement.

CLAIR, Claire, Clara, Clarisse, du latin : *clarus clara*, illustre ou éclairé, au sens figuré. L'homme ou la femme illustre.

RUFIN, Rufine, du latin : *rufus*, qui signifie : roux. Les mots Roux, Leroux, Rousseau, Roussel, Rousselet, etc... sont des noms qui équivalent à Rufus et à Rufin.

***

Pour les commerçants.

Monsieur le Directeur,

Un de vos lecteurs voudrait-il me renseigner sur le point que voici :

Je suis commerçant en détail. Il y a peu de jours, un Monsieur entre dans ma boutique. Un employé le sert, et il fait un achat de cinq francs.

On lui fait un paquet de son emplette, et on le lui remet. Il va à la caisse où il donne une pièce de cinq francs. Ma caissière examine la pièce. Elle est en bon argent, mais présente une effigie qui n'est pas courante.

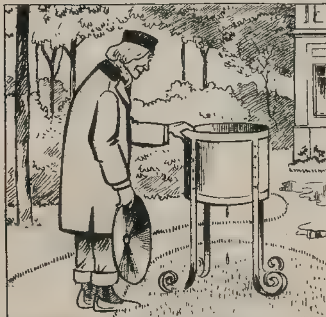
Dans le doute, elle refuse la pièce. Le client se récrie, affirmant qu'elle a cours, et qu'il n'a pas d'autre argent sur lui.

Appelé à me prononcer, je la refuse également, de crainte d'un mauvais marché :

— Si vous n'avez pas d'autre argent, dis-je, laissez le paquet et on vous l'enverra à domicile.

— Pardon, répond l'acheteur, la marchandise n'a plus rien à voir là-dedans. Elle est à moi, puisque votre maison elle-même me l'a dûment livrée. Je suis maintenant votre créancier de cinq francs, et voilà tout. Vous ne pouvez exiger, en aucun cas que je vous restitue le paquet.

Ma pièce de cinq francs a cours légal, donc nous sommes quittes. Fût-elle même démonétisée, que je ne vous reconnaîtrais pas le droit maintenant de m'arracher, par la force, ce que je tiens en ma possession. Un commissaire de police, chez lequel nous irions nous expliquer, ne pourrait pas davantage me con-



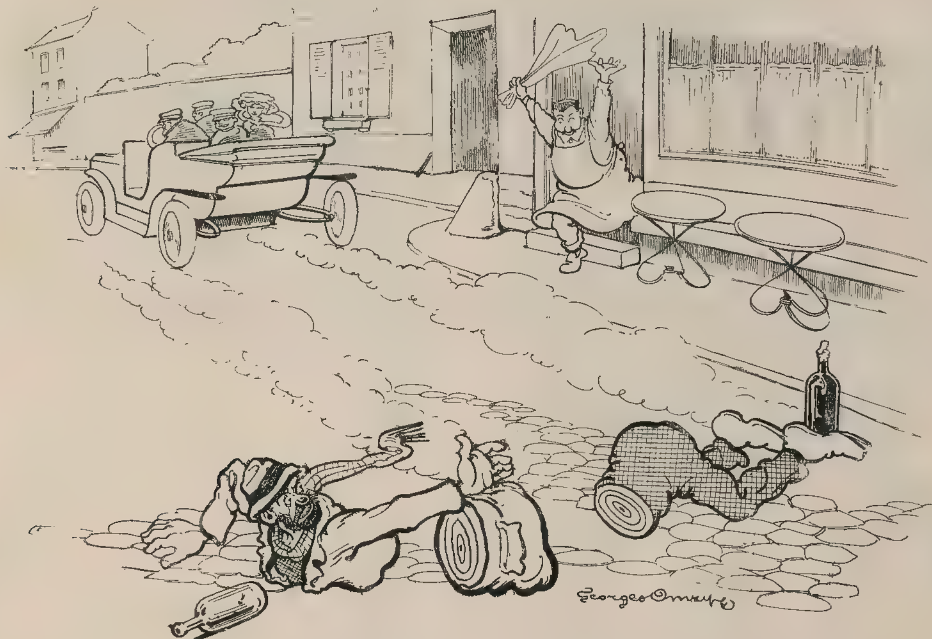
Après un orage des plus violents, M. Cumulus, le distingué météorologiste, qui habite la banlieue de Paris, constate, avec désolation, que son pluviomètre, percé, a laissé échapper l'eau de pluie qu'il doit recueillir. M. Cumulus va-t-il se trouver dans l'impossibilité de contrôler la quantité d'eau tombée ce jour-là dans la région de Paris ?



Non, une idée géniale éclot dans son cerveau. Maintes fois il a vu la crémière voisine exposer innocemment à la pluie, le lait prêt à livrer. Il y court, muni de son pèse-lait, avise le récipient plein de lait qui a subi toute l'ondée, et y plonge son instrument, qu'il contrôle.



Puis le savant sollicite de son aimable voisine, la permission de peser le lait qu'elle vient de recevoir. Cette opération faite, M. Cumulus rentre, le cœur léger. La différence de densité des deux laits lui donnera exactement la quantité d'eau tombée. La météorologie n'aura pas perdu une observation nécessaire à la prévision des temps futurs.



UN VRAI POIVROT

— Faut-il être brute pour m'arranger ainsi, les pieds du côté du litre plein, et la tête auprès du vide!...

traindre à rendre la marchandise. Vous n'auriez que la ressource de me poursuivre.

Sur ces entrefaites, un ami, qui venait d'entrer, m'affirma que la pièce était bonne. Je l'acceptai donc et l'affaire n'eut pas d'autre suite. En effet, la pièce était excellente.

Ce petit incident soulève cependant deux questions:

1° Un négociant a-t-il le droit de refuser une pièce, même si elle est bonne?

2° Un commerçant a-t-il le droit, dans ce cas, de reprendre la marchandise qu'il vient de remettre entre les mains de l'acheteur?

Le renseignement est utile à posséder. En effet, si la thèse de mon acheteur est exacte, il en résulterait qu'un commerçant prudent devrait toujours se faire payer avant de remettre de la marchandise à un client.

Recevez, etc.

A. RAMIER.

Temps héroïques

Les temps héroïques ne sont plus! Qui nous rendra le lustre d'une époque, où tout citoyen enrôlé dans la garde nationale se croyait un foudre de guerre.

Henry Monnier nous a conservé de cette période de notre histoire des types inoubliables. La bonhomie d'un Joseph Prudhomme est passée proverbiale. Sa réputation n'est pas surfaite, comme en témoigne, une fois de plus l'anecdote suivante:

Un jour, un colonel de la garde nationale, sortant en civil du ministère de la guerre, aperçoit la sentinelle en train de manger un morceau de tarte aux prunes:

— Qui es-tu, mon ami? lui demande-t-il.

— Vous êtes bien curieux; dites-moi d'abord qui vous êtes vous-même?

— Eh bien! devine

— Militaire, probablement.

— Oui.

— Gradé?

— Oui.

- Capitaine?

— Mieux.

- Major?

— Non.

— Colonel?

- Mais oui!...

— Dans ce cas, voudriez-vous bien me tenir ma tarte un moment, s'il vous plaît, pour que je puisse vous présenter les armes...

***

Éloquence méridionale

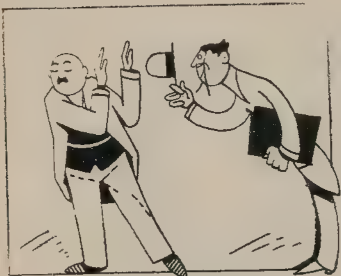
Dernièrement, comparaissait au Palais de Justice d'une ville du Midi, un jeune Camelot

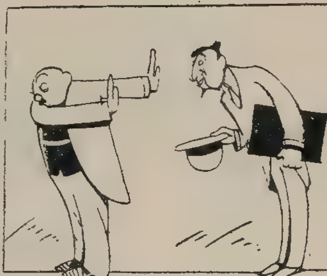


— Il me semble qu'on sonne!



— Mais, sacrebleu! allez-vous finir de sonner, je vous le tire, le cordon!







LE BON COURTIER

Le Courtier en toutes sortes de marchandises à M. Tranquille :

— Monsieur, désirez-vous de bonnes ceintures de flanelle? J'ai un article très...

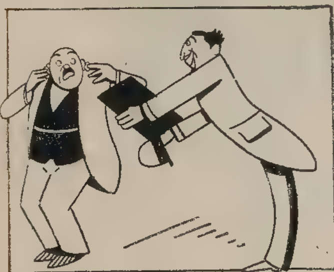
M. Tranquille. — Inutile, Monsieur, je n'ai besoin de rien...

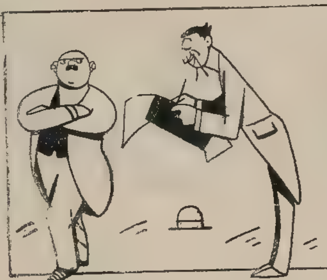
— On a toujours besoin de vin... J'en ai de très avantageux... Un petit Bordeaux que...

— Je ne vous écoute pas, Monsieur.

— Mais vous voudrez bien écouter, quand vous l'aurez acheté, le phonographe le Sans-Pareil, dont...

— Assez!... assez! corbleu!







— Je vous en supplie, Monsieur, jetez un coup d'œil sur le catalogue de bicyclettes que j'ai en main... Le modèle 1909 est...

— Vous m'y forcez, Monsieur, je me mets du coton dans les oreilles pour ne plus rien entendre...

Le Courtier. — Parfait..

— Voilà!

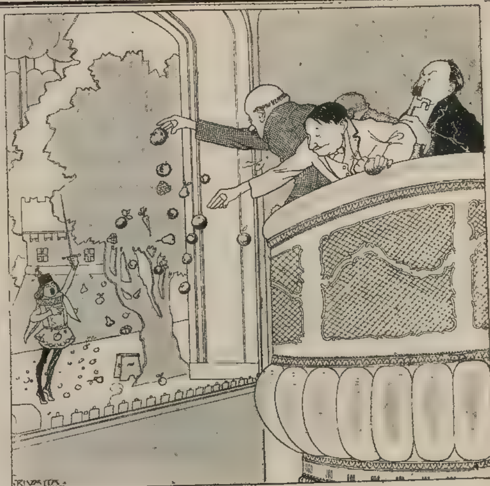
du roi, accusé d'avoir manqué de respect à un représentant de l'autorité.

Son défenseur, plein d'une foi, que, seule, donne l'assurance d'être le champion d'une noble cause, s'évertue à le blanchir aux yeux de Thémis. A bout d'arguments, devant le témoignage accablant de l'agent, notre avocat use d'un dernier moyen... oratoire et s'écrie:

« Non, messieurs, les injures proférées par le prévenu n'étaient pas personnelles. Elles ne s'adressaient nullement à l'agent, car, remarquez bien, Messieurs que, lorsqu'il a crié: « Brute! Lâche! Canaille! » il l'a crié au pluriel! »

***





PREDICTION

Le bon Monsieur. — Ah! tu apprends la musique? Eh bien! étudie, mon petit, et tu recueilleras le fruit de ton travail!

Et, en effet, un jour vint où il récolta le fruit de son travail!



L'HABITUDE

— Ce que je me suis embêté, l'autre nuit!... Figure-toi que j'avais manqué le dernier tramway: j'ai été bien forcé de coucher à l'hôtel!!!



— Bon! v'là le dernier œuf qui est pourri! Je vais encore être obligée de me faire autre chose pour moi; c'est assommant!

Les fêtes nationales

Depuis vingt-sept ans, les Français ont enlevé du calendrier saint Bonaventure, un des pères de l'Eglise, dont l'anniversaire tombait le 14 juillet, et l'ont remplacé par une fête nationale.

Les régimes déchus célébraient saint Henri, saint Louis, saint Charles et saint Philippe, patrons des monarques, qui régnèrent successivement sur la France.

Le prénom de Bonaparte, *Napoleone*, ne se trouvant pas dans le calendrier grégorien, la fête nationale, sous les deux Empires, se trouva fixée au 15 août, anniversaire de la naissance du vainqueur d'Austerlitz (15 août 1769).

De toutes ces fêtes, c'est la saint Louis (25 août), qui détient le record de la durée. Nous la célébrâmes, en effet, pendant cent quatre-vingt-deux ans consécutifs, c'est-à-dire de l'avènement de Louis XIII, jusqu'à la chute de Louis XVI.

Dès l'aube du 25 août, tous les carillons de la capitale, auxquels se mêlait la voix sourde du canon annonçaient l'ouverture des liesses.

Ce jour-là, tous les palais et jardins de Paris et de Versailles étaient ouverts au peuple et l'orchestre de l'Opéra venait récréer la foule aux Tuileries.

Le 25 août était, non seulement la fête de la royauté, mais aussi celle des arts et des lettres.

C'est le 25 août que les membres de l'Institut décernaient le prix de Rome, les prix d'éloquence et de poésie.

Ce jour-là, le directeur de l'Académie Française louait pompeusement le souverain, et le secrétaire perpétuel donnait lecture du panégyrique royal couronné au concours.

Le 25 août 1693, Mlle Catherine Bernard, de Rouen, une nièce de Fontenelle remportait la palme avec ce sujet:

« Plus le roi mérite les éloges, plus il les évite. »

Et en 1701, une dame Durand était victorieuse à son tour avec cet autre sujet:

« Le roi n'est pas moins distingué par les vertus qui font l'honnête homme, que par celles qui font les grands rois. »

C'est dans cette pièce primée, qu'on rencontre ces vers dont rougiraient nos mirlitons:

« Grand Dieu, c'est pour Louis que mon zèle t'implore.
Prolonge ses jours précieux!
Laisse-nous en jouir quelques siècles encore! »

La Révolution ne décréta pas, à vrai dire, de fête nationale, mais les mois du calendrier républicain, étant tous uniformément de trente jours, il restait, chaque année, cinq jours *complémentaires* qui devaient être consacrés à la célébration de fêtes civiques.

Notre 14 juillet s'ouvre encore par des salves d'artillerie, et pour permettre à tous de prendre leur part de joie de cette solennité, des secours en argent sont distribués aux indigents.

Autrefois, sur les grandes places de Paris, on dressait des échafaudages d'où l'on jetait au peuple toutes sortes de victuailles, surtout du jambon et des saucisses, et les foules se livraient de véritables batailles pour entrer en possession de ces « réjouissances ».

On versait aussi du vin, et l'on vit des gueux tendre qui un vieux chapeau, qui une botte pour recueillir la précieuse boisson.

Si l'on s'avisait de jeter un écu au milieu de cette cohue, alors c'était horrible à voir, si nous en croyons Mercier, qui nous dit, dans son *Tableau de Paris*: « Malheur au groupe tranquille où l'écu est tombé! Des furieux, des enragés, le visage sanglant et couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent sur le pavé, vous rompent bras et jambes, pour ramasser la pièce de monnaie. »



LE DENTISTE CHAUFFEUR

— Venez donc plutôt demain à ma clinique, entre neuf et cinq heures, j'examinerai plus attentivement la cause de votre mal.





UN COMMERÇANT TRES OCCUPE

— Ah! ah! un fameux temps! faut espérer qu'aujourd'hui les affaires vont marcher... Justement, voici un client!

Zut! ce sont les contributions indirectes... Vérification des quantités d'alcool, de vin, etc., en magasin... Sale rat-de-cave! moi qui le prenais pour un client!



Allons, cette fois, c'en est un... il a l'air tout guilleret...



Flûte! C'est le vérificateur des poids et mesures... il manque un gramme à mon poids de 50 kilos... me v'là frais!



Nom d'un chien! ça ne finira donc pas: voici un type du Laboratoire qui vient s'assurer si mes pruneaux ne sont pas falsifiés, et si je ne vends pas de la fausse margarine.



La procession continue... Sûr, je finirai mes jours à Charenton... Cette fois, c'est un inspecteur du travail qui vient interroger mon commis. Puis l'inspecteur de l'hygiène, qui estime que ma boutique n'a pas un nombre suffisant de mètres cubes d'air!



Nom de nom de mille boîtes de conserves! Cette fois, c'est mes livres, dans lesquels le percepteur vient fourrer son nez, rapport à l'impôt sur le revenu.

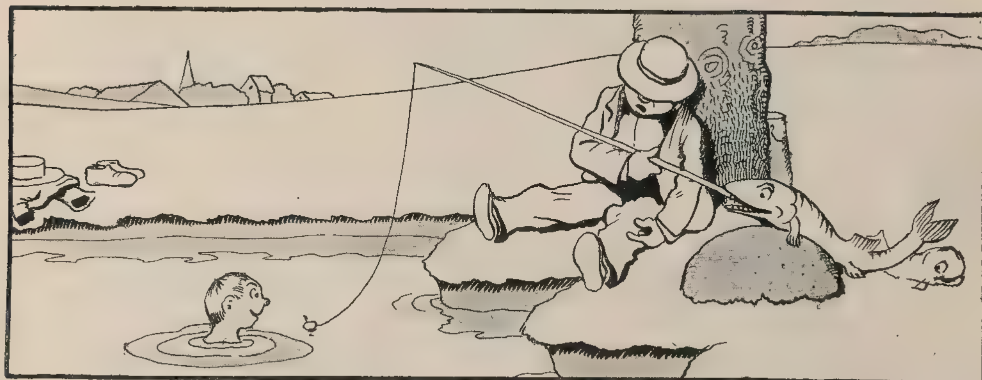


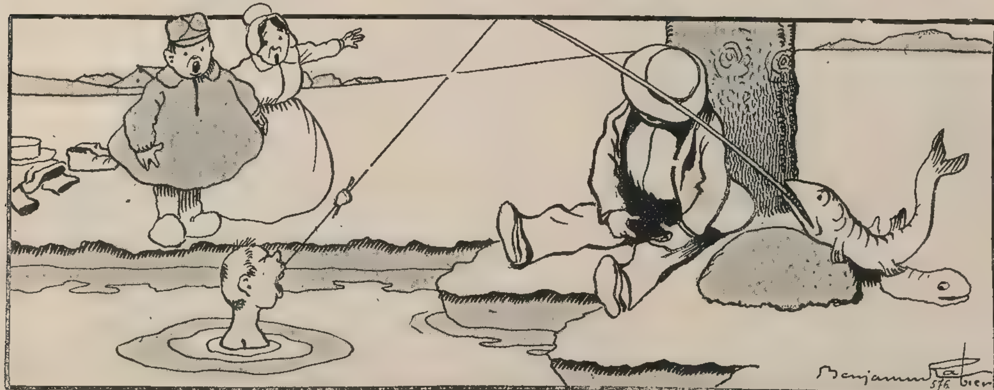
— Eh bien! Monsieur Lepicemar, vous en avez eu du monde aujourd'hui! vous étiez si occupé que je n'ai pas voulu vous déranger... j'ai été obligé d'aller acheter mes provisions autre part!

LE BROCHET PÊCHEUR ou LA REVANCHE DU POISSON !

(HISTOIRE SANS PAROLES)







GRAND TOURNOI DE L'HOMME IDÉAL

Si vous aviez le choix, seriez-vous brun, blond, châtain ou roux ?

On nous a fréquemment posé la question suivante:

« Si vous aviez le choix, seriez-vous brun, blond, châtain ou roux? »

Répondre à cette question, ç'eût été exprimer notre opinion personnelle.

Il nous a semblé autrement intéressant d'avoir là-dessus l'avis du public.

Nous allons poser la question à nos lecteurs.

La forme d'un grand tournoi est tout indiquée pour arriver à ce but.

Dans ce tournoi, nous ne nous occuperons que des Messieurs, nous réservant, pour un peu plus tard, d'en ouvrir un analogue concernant les dames.

Cependant, si, dans ce premier tournoi, il n'est question que du sexe masculin, cela n'empêche en rien les dames d'y prendre part.

Il s'agit de répondre tout d'abord à la question formulée ci-dessous:

Si vous aviez le choix, seriez-vous brun, blond, châtain ou roux?

Les réponses seront totalisées et serviront ainsi à établir la couleur de cheveux préférée par la majorité.

Cependant, pour départager ensuite les concurrents qui auront donné la couleur désignée par le suffrage universel, nous posons une seconde question:

Porteriez-vous la moustache seule, la moustache avec la barbe ou seriez-vous entièrement rasé?

Comme là encore, beaucoup de concurrents donneront la même réponse, une troisième question servira à les départager.

Cette question se trouve inscrite dans le questionnaire qu'on voit ci-dessous.

Elle est suivie d'autres questions encore qui, au fur et à mesure du dépouillement, serviront à départager les concurrents, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un seul.

Celui-ci sera déclaré vainqueur et gagnera le premier prix.

Les autres seront classés par ordre de mérite, jusqu'à ce que tous les prix aient été attribués.

Chacun pourra envoyer autant de listes qu'il voudra, à condition que chacune soit inscrite dans le tableau même que nous publions.

Un concurrent ne pourra, toutefois (quel que soit le nombre de solutions qu'il aura envoyées) gagner qu'un seul prix.

Une famille comptera pour une seule personne.

Les solutions devront, nous le répétons, être écrites sur le questionnaire que nous donnons, et non sur une autre feuille.

L'écriture devra en être très lisible. Nous serions, à notre grand regret, obligés d'éliminer les envois dont l'écriture pourrait prêter à des équivoques.

Le nom et l'adresse seront facilement lisibles.

Les pseudonymes ne sont pas admis. Aucun anonyme ne pourra être classé.

Ce tournoi sera clos le 17. juillet.

On est prié d'adresser les solutions au *Pêle-Mêle*, 7, rue Cadet, en inscrivant, extérieurement sur l'enveloppe, la mention:

Grand Tournoi de l'homme idéal.

LISTE DES PRIX :

Les soixante prix suivants seront attribués aux vainqueurs:

1er Prix: Un portefeuille du *Pêle-Mêle* contenant un billet de cent francs. Un bon de Panama pouvant gagner 500.000 francs. Un bon du Crédit-Foncier, pouvant gagner 100.000 francs. Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e Prix: Une bicyclette.

3e Prix: Une jolie glace japonaise à trois faces.

4e Prix: Une banquette cannée.

5e Prix: Une chaise bonne-femme.

6e Prix: Un écrin contenant six verres à liqueur en argent.

7e Prix: Une trousse de voyage.

8e Prix: Un réveil artistique.

9e Prix: Un service à thé en porcelaine.

10e Prix: Un buvard de voyage.

11e Prix: Une jumelle Trianon.

12e Prix: Un écrin contenant trois salières.

13e Prix: Un coupe-papier ivoire et argent.

14e Prix: Un manucure.

15e Prix: Un joli vase.

16e Prix: Une garniture de bureau application miniature.

17e Prix: Une pendulette Chantecler.

18e Prix: Une jolie broche.

19e Prix: Un sac à main.

20e Prix: Une pendulette sujet.

Du 21e au 25e Prix: Un couvert de voyage.

Du 26e au 30e Prix: Une boîte à poudre.

Du 31e au 40e Prix: Un portefeuille riche fantaisie.

Du 41e au 50e Prix: Un signet ouvre-lettres.

Du 51e au 60e Prix: Un bloc-notes de poche.

QUESTIONNAIRE

Question	Réponse
1. — Si vous aviez le choix, seriez-vous: *brun, blond, châtain ou roux?*	REPONSE Si j'avais le choix, je serais . . . .
2. — Porteriez-vous la *moustache seule*, la *moustache avec la barbe*, ou seriez-vous *entièrement rasé?*	REPONSE Je . . . .
3. — Auriez-vous 15, 20, 25, 30 ou 35 ans?	REPONSE (Ne donner qu'un des chiffres proposés.) J'aurais . . . . ans
4. — Auriez-vous les yeux noirs, bruns, bleus, gris ou verts?	REPONSE (Ne donner qu'une des teintes proposées.) J'aurais les yeux . . . . . .
5. — Quelle taille auriez-vous en mètres et centimètres (sans fractions de centimètre)?	REPONSE J'aurais . . . . de taille.
6. — Combien pèseriez-vous, en kilos sans fractions de kilo?	REPONSE Je pèserais . . . . kilos.
7. — Quel est le costume que vous portez avec le plus de plaisir? La jaquette, le veston ou la redingote.	REPONSE Le vêtement que je préfère est . . . .
8. — Quelle est la forme de chapeau que vous préférez à la ville? Le chapeau haut de forme, le chapeau melon ou le feutre mou.	REPONSE Le chapeau que je préfère est . . . .
9. — Quel genre de cravates préférez-vous: plastron, nœud régate, lavallière?	REPONSE Le genre de cravates que je préfère est . . . .
10. — Quelle serait votre profession? (Celle de rentier exceptée).	REPONSE Je serais . . . .
11. — Habiteriez-vous Paris, une ville départementale, ou la campagne?	REPONSE J'habiterais . . . . . .
12. — Quel est le prénom que vous auriez choisi?	REPONSE Je m'appellerais . . . . . .

Nom du concurrent: . . . . ________________________________

Adresse: . . . . ________________________________



La femme du professeur Mathéma, obligée de s'absenter, a prié son mari de lui découper ses nouilles.

DE NOS LECTEURS

Tout arrive!

Tout récemment, on vendait, à Londres, salle Anderson, toute une bibliothèque napoléonienne dans laquelle figuraient de rarissimes ouvrages : « Les Atrocités du Démon corse » (1803), « Les Enormités commises par les Français » (1794), « Napoléon démasqué » (1809), « Napoléon le Tyran de la Terre » (1809).

Pendant longtemps la littérature britannique a poursuivi d'une haine féroce le vainqueur d'Austerlitz et de Wagram. Combien de pamphlets ont été écrits depuis un siècle contre le tyran, le meurtrier de l'Europe, l'usurpateur, le génie du mal.

Or, depuis l'entente cordiale, une réaction très nette se dessine parmi les historiens anglais. Alors qu'auparavant Napoléon avait toujours été représenté comme le monstre de l'ambition la plus effrénée, les auteurs anglais commencent à rendre hommage aux qualités géniales de l'empereur et à rechercher son véritable caractère. Le leader du grand parti *whig*, lord Roseberry, a été, en ce sens, un précurseur, et son ouvrage sur l'exilé de Sainte-Hélène, est d'une pondération remarquable et fourmille de jugements excessivement modérés et impartiaux.

Mais on est allé plus loin. Le mois dernier, a été publié un ouvrage très documenté, constituant une véritable révolution historique. Napoléon y est glorifié par un auteur du plus pur sang britanique.

Cela prouve combien l'Histoire est sujette à caution.

La vérité impartiale lui est inconnue, et les événements passés prennent un aspect différent, suivant les tendances politiques de l'époque où on les examine.

***

La politesse des Bohémiens au vingtième siècle.

Si l'habitude de lever son chapeau pour saluer est généralement considérée comme une marque de politesse obligée, la municipalité de Thrudine (Bohême), n'est pas de cet avis. Elle a interdit à ses administrés de soulever leur chapeau, et cela... sous prétexte d'hygiène.

L'ordonnance énonce gravement :

« C'est un usage ridicule en toute saison, dangereux l'hiver, inutile l'été; le salut militaire, qui consiste à porter la main droite à sa coiffure suffit amplement à marquer son respect aux dames. »

***

Les Sorciers.

Tous les journaux ont raconté et commenté, non sans ironie, les manigances de ces fakirs venus tout exprès de l'Inde pour interroger les mânes des victimes de l'impasse Ronsin.

On sait que ces devins réputés n'ont rien deviné du tout, pas même qu'ils étaient l'objet de la risée universelle. Pauvres fakirs!...

La sorcellerie, qui est presque aussi vieille que notre vieux monde, s'est implantée en France avec les Druides. Elle disparut avec la dispersion de ces prêtres farouches pour refleu-



LES PETITS BONHEURS

— La voisine d'en face, je la ferai crever de jalousie : tous les jours je mets des vieux papiers et de la paille au fond de ma boîte à ordures pour lui faire croire qu'elle est pleine!



UN FAMEUX GIGOT

— Garçon! je vous ai commandé du gigot aux petits pois, et je ne vois que des petits pois. Et le gigot s'il vous plaît?

— Mais... Monsieur n'a qu'à se donner la peine de soulever le couteau : le gigot est dessous!



LE DEJEUNER DU PROFESSEUR

— Monsieur désire?
— Donnez-moi un jambonneau cornichons.



— Dites donc, garçon, pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous mettez « cornichons » au pluriel sur la carte, et au singulier dans l'assiette?

rir de plus belle pendant le moyen-âge don: toute la longue période est imprégnée d'idé superstitieuses.

Les sorciers et sorcières d'alors jetaient des sorts sur les humains et même sur les an maux; ils prévoyaient comme notre actu « Vieux Major », le soleil, la pluie ou vent: ils savaient le moyen de faire ronger le blé par les charançons, et les legumes pa les chenilles.

Il leur suffisait de tremper un balai dan une fontaine pour déchaîner un orage.

Ils pratiquaient aussi une médecine éléme taire, connaissaient les vertus curatives c certaines plantes, comme la jusquiame, la belladone, guérissaient même avec des poisons, quand ils n'empoisonnaient pas.

Ils envoûtaient leurs ennemis au moyen d'un figure de cire brûlée en place publique, c bien ils usaient du chevillement, qui consista à enfoncer une cheville dans un mur en pronon çant des paroles cabalistiques; à chaque cou de maillet, ils disaient le nom de la personn abhorrée, laquelle devait infailliblement mou rir dans l'année.

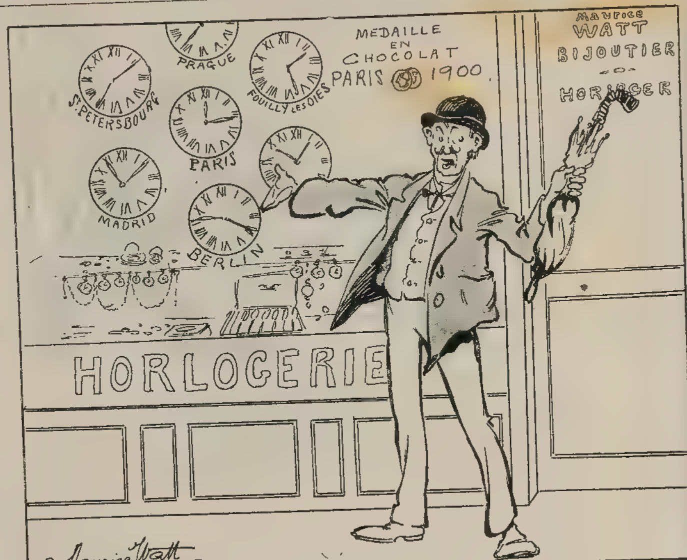
Ils fabriquaient des talismans qui donnaie fortune et pouvoir, rendaient les gens inv sibles, décidaient du sort des batailles.

Ils possédaient la « clé des songes », a nonçaient l'avenir en consultant un vase ple d'eau ou un miroir magique, évoquaient le morts, faisaient apparaître le diable.

Les seigneurs de ce temps-là, très crédule coupaient dans tous ces ponts, mais quan ils s'apercevaient de la supercherie, ils dev naient féroces.

Beaucoup de sorciers n'étaient que de vil imposteurs, qui savaient habilement extorque de l'argent aux bonnes gens naïves; mais l plupart étaient des malades, qu'on traiterait aujourd'hui par la douche.

C'était déjà l'avis de Montaigne, qui disa que les sorciers ont plus besoin de remède que de châtiments. Cela n'empêcha pas Ca therine de Médicis d'attirer à sa cour le céle



Y A PAS D'ENTENTE

— Et on parle d'entente et de paix universelle... Sont pas capables seulement de se mettre d'accord sur l'heure!

bre Nostradamus, et de lui faire tirer l'horoscope de ses fils.

On brulait les sorciers par centaines, et il en surgissait toujours de nouveaux.

Les derniers suppliciés furent, en 1614, Léonora Galigaï, maréchale d'Ancre, sœur de lait de Marie de Médicis, et, en 1634, Urbain Grandier, curé de Loudun.

Petit à petit, la sorcellerie se réfugia loi des villes, dans les campagnes arriérées, où ell persiste encore de nos jours. Cela n'empêcha par les devins et devineresses de « hault



LA GRAPPE

— Ecris aux Dupont que nous commençons aujourd'hui nos vendanges!

science » d'exercer leur lucrative profession à Paris même, où elle fut et est toujours d'un excellent rendement.

Citerai-je la fameuse Mlle Lenormand, chiromancienne et tireuse de cartes sous la Révolution et l'Empire? Et enfin, notre nationale Mme de Thèbes, dont le salon est aussi achalandé qu'un cabinet d'avocat consultant? Et combien d'autres, de réputation moins tapageuse!

****

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les paysans de certaines contrées indiquent un moyen simple et curieux pour connaître le meilleur chien d'une portée. On prend la portée entière, et on la porte loin de la mère. Bientôt, la mère va chercher, l'un après l'autre, les petits dans sa gueule. Le premier est certainement le meilleur, le second est moins bon, et ainsi de suite, jusqu'au dernier.

— Les plongeurs indiens, arabes ou polynésiens, qui vivent de la pêche des perles ou des éponges, ne deviennent pas vieux. Leur corps se couvre rapidement de plaies, par suite de la rupture de vaisseaux sanguins; leur vue s'affaiblit, et souvent, au sortir de l'eau, ils sont frappés d'apoplexie.

— Un lion, à l'état de captivité, mange de six à huit kilogrammes de viande par jour. Avec les aléas de la vie du désert, il est permis de supposer que lorsqu'il vit à l'état libre, sa nourriture moyenne n'atteint pas ces chiffres.

— Sirius est réputée l'étoile la plus proche de notre globe. Sa distance est pourtant considérable. En supposant que nous puissions nous transporter jusqu'à elle, nous verrions de là l'espace entier de 68 millions de lieues, compris entre les deux extrémités de l'orbite terrestre, sous un angle à peu près nul. En sorte que le soleil, la terre et la lune, ne formeraient plus pour nous qu'un seul point à peine visible. L'épaisseur d'un cheveu suffirait pour éclipser à nos yeux ces trois corps volumineux et l'immense espace qui les sépare.

Neuvième Concours Lépine

Jeux, Jouets, Articles de Paris, Inventions nouvelles, Industries diverses.

Le neuvième Concours Lépine aura lieu du 10 septembre au 10 octobre 1909, dans le Jardin des Tuileries, salles et terrasse du Jeu de Paume.

Cet événement si connu, qui offre aux fabricants et aux inventeurs l'occasion de faire connaître au public le produit de leur imagination, leur offre aussi un *Certificat de garantie* qui les protègera, en France et dans les pays unionistes, sans aucun frais, *pendant douze mois,* avant la prise facultative du brevet d'invention définitif.

Deux cent quatre-vingt dix-sept certificats ont été accordés en 1908.

Fondé par M. le Préfet de police en 1901, le concours, spécialisé d'abord aux jeux et jouets, s'étend aujourd'hui à toutes les branches de l'industrie. Il est ouvert aux artisans de toutes professions, métaux, bois, cuir, papier, céramique, tissus, etc., etc.

Le Concours comprendra une section spéciale pour les **Sports** et l'**Aviation**.

Le Comité d'organisation adresse un pressant appel à tous ceux qui, ayant créé une nouveauté, cherchent à en tirer profit.

Le prix d'admission est à la portée des bourses les plus modestes, il est, pour un mètre linéaire agencé, de **3 fr. 50** pour les sociétaires, et de **11 francs** pour les non-sociétaires, *assurance comprise.*

Des prix nombreux et importants en espèces, objets d'art, médailles et diplômes seront attribués aux lauréats.

Le Règlement du Concours est adressé franco à toute personne qui en fait la demande au siège social de la Société des Petits Fabricants et Inventeurs français, 145, rue du Temple, Paris (3e).

Le Comité d'Organisation.



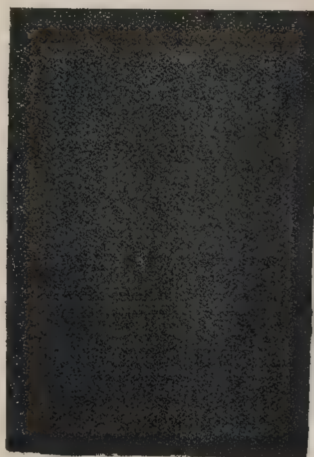
LE MONSIEUR SERIEUX A SON FILS

Je ne comprends pas que tu lises des contes de fées. Quelle est cette nouvelle absurdité qui t'intéresse: « Il lui suffisait d'étendre la main gauche et de l'abaisser pour se rendre invisible ».

Comme si en faisant ce geste...



...j'arrivais jamais...



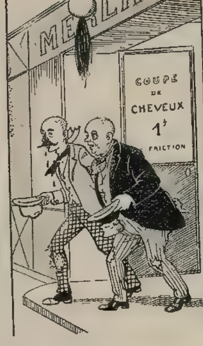
...à me rendre invisible...



— Allons, Messieurs, il est l'heure de partir; cessez, pour aujourd'hui, si vous n'avez pas tout à fait fini, vous commencerez demain d'un peu meilleure heure.









ECONOMIE

— C'est à moi de passer!
— Pas du tout! je suis avant vous!
Le Coiffeur. — Ce qu'ils sont poires tous les deux de se battre pour ça!

Le Coiffeur. — Diable! ils n'ont plus besoin de mes services! Est-ce que le plus poire, ce ne serait pas moi!

PETITE CORRESPONDANCE

Un Curieux. — Ces pièces sont très fréquentes et n'ont pas de valeur de prime. Elles portent les inscriptions: « Empire et République » à dessein, sans doute, pour ménager toutes les opinions.

M. Bourdont. — Il a déjà été parlé de la timidité dans de précédents articles ou courriers. Ce serait une redite.

M. Ruffier. — C'était là une erreur tellement flagrante, que tous les lecteurs l'ont corrigée d'eux-mêmes, en en faisant l'observation.

M. Lhéritier. — Il y a pour cela des cours de danse. Apprendre dans un manuel est chose absolument impossible.

M. Jouve. — Les lecteurs au numéro ont exactement les mêmes droits que les abonnés en ce qui concerne les concours. Pour votre remarque, veu... lire ce que nous disons plus haut à M. Ruff...

M. Gastinel. — Le troisième joueur annonce ...

PAGES FOLLES
Il existe maintenant un journal libre, gai, fo... un journal qui rit de tout et de tous, un bon dri... qui chasse l'humeur noire d'un coup de sa b... guette magique.
Ce journal c'est : **PAGES FOLLES**
Lisez le et sur vos lèvres s'épanouira le sour... bienfaisant.
Jeunes ou vieux, nobles ou roturiers, gras ... maigres, riches ou pauvres,
déridez-vous
voici **PAGES FOLLES**
Pages Folles, journal satirique hebdomada... Prix 10 c., paraît tous les mercredis.
Abonnement: 1 an, France, 6 fr., Etranger 9...

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Relations entre Paris et l'Espagn... par le train de luxe BARCELONE-EXPRESS (V.-L.-R.)
Nombre de places limité

Départ de Paris: mercredi, samedi, à 7 h. ... soir; arrivée à Barcelone: jeudi, dimanche, 2 h. 55 soir (H. E. O.); arrivée à Valence jeudi, dimanche, à 11 h. 35 soir (H. E. ...
Départ de Valence: lundi, vendredi, ... 7 heures matin (H. E. O.); départ de Barcelone lundi, vendredi, à 3 h. 30 soir (H. E. C...); arrivée à Paris: mardi, samedi, à 10 h. 40 m... tin.



AU MINISTÈRE

Le Chef de bureau. — Diable! ne faisons pas de bruit, il y a un somnambule dans le bureau.

PERFECTIONS DU RÊVE-IDÉAL 1909

Le **RÊVE-IDÉAL** possède tous les avantages des appareils connus : chambres classiques, chambres d'atelier, détectives, appareils pliants, etc.

Il possède, en outre, de multiples perfections :

Il se charge en pleine lumière. Il emploie les plaques ou les bobines de pellicules, même **ALTERNATIVEMENT!** Il permet la mise au point par le verre dépoli ou par les échelles de distances. C'est l'appareil le plus riche, le plus élégant et le plus robuste, construit en aluminium, cuivre et acier nickelé, gainé de cuir maroquin de choix, il est scientifiquement établi : décentrement de l'objectif dans les deux sens. Niveau d'eau mobile, arrêt automatique de mise au point, fermeture de sûreté, double tirage du soufflet permettant la reproduction et, en enlevant la première lentille de l'objectif, d'obtenir des vues d'un grossissement double pour paysages éloignés. Son objectif est un merveilleux aplanat symétrical rectiligne, instrument de précision dont l'acuité visuelle perce les ombres et photographie à grande vitesse les sujets animés, au jour franc il fait le 100e de seconde et donne toujours un fouillé étonnant et prodigieusement net, permettant les plus grands agrandissements. Son porte-objectif en forme d'U est d'une stabilité absolue. Son viseur mobile extra lumineux redresse l'image. C'est l'appareil le plus petit et le plus léger. Il se met facilement en poche et ne mesure que 4x11x23c Son obturateur et ses diaphragmes à iris sont placés dans l'objectif. Déclanchement au fil automatique, verre dépoli, volet, ressorts, etc., tout est perfectionné dans l'impeccable **RÊVE-IDÉAL.**

Le PREMIER APPAREIL du MONDE

Le **RÊVE-IDÉAL**, Modèle perfectionné pour **1909**

Objectif de Marque

Aplanat symetrical rectiligne.

Le Dernier Effort de la Science!!!
UN CHEF-D'ŒUVRE AU 100e DE SECONDE!!

Merveilleuse chrysalide, comme un papillon d'argent, l'appareil à plaques se dégage de l'appareil à pellicules à n'importe quel moment et **SANS CRAINTE D'AUCUN VOILE**

Avec le **RÊVE-IDÉAL** rien n'est impossible!

L'Objectif du RÊVE-IDÉAL perce les ombres et les dernières lumières du soir.

Toutes les Manipulations se font

en plein Soleil

8 Jours à l'Essai sans frais

16 Centimes par Jour

Tous les Appareils connus sont littéralement écrasés par le **RÊVE-IDÉAL** merveilleux!

Toutes les Perfections imaginables

30 MOIS DE Crédit

5 Francs PAR MOIS

L'APPAREIL OUVERT A MOITIÉ

LE DOUBLE TIRAGE
Remarquez la petite dimension de l'appareil à Plaques qui se dégage de l'appareil à Pellicules.

L'APPAREIL FERMÉ

DANS l'apothéose resplendissante d'une perfection surhumaine, montant droit au Zénith, le **RÊVE-IDÉAL** écrase de ses innombrables qualités tous les appareils photographiques qui existent au monde!

Les désirs sont réalisés, les souhaits sont accomplis!

Le **RÊVE-IDÉAL,** dans sa majestueuse beauté, non seulement résume, mais accroît, au centuple, tous les prodiges que l'imagination la plus enthousiaste avait pu concevoir! Tout le monde sera photographe; déjà les fervents amateurs se comptent, en France, par centaines de mille! S'il était possible de les interroger tous, leurs réponses seraient invariables et se résumeraient ainsi : Je regrette de ne pouvoir faire telle ou telle chose, mon appareil me donne satisfaction, mais ..

Le RÊVE-IDÉAL ne connait pas de "mais"

Il est *UN* et il est *TOUT* Il est l'universelle et l'immuable perfection! Le **RÊVE-IDÉAL** est construit sur les données d'une mathématique rigoureuse, avec les matériaux les plus soignés, et sa valeur est inestimable Malgré son prix extraordinairement réduit : **150 Francs**, nous le livrons avec un

Crédit de 30 Mois

c'est-à-dire que nous fournissons **immédiatement** l'appareil complet, au reçu de la souscription, et que nous faisons encaisser, sans aucuns frais pour l'acheteur, **5 francs** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **150 francs.**

Le **RÊVE-IDÉAL** est vendu en **toute confiance.**

Nous offrons aux souscripteurs un lot magnifique de

PRIMES GRATUITES

qui sera accueilli avec faveur et qui consiste en un **MATÉRIEL COMPLET** pour faire le développement et le tirage des épreuves, ce lot comprend :

Une demi-douzaine de plaques de première marque;
Une bobine de pellicules Lumière pour 6 poses;
Une douzaine de feuilles de papier sensible;
Un châssis-presse;
Un flacon de révélateur;
Un flacon de viro-fixeur;
Un paquet d'hyposulfite;
Deux cuvettes en laque;
Une lanterne pliante en toile rouge.

Le **RÊVE-IDÉAL** n'a pas de rival au monde et permet de faire les "instantanés" les plus rapides et les clichés "posés" comme le fait un photographe dans un atelier; il donne des clichés 9×12 centimètres d'une finesse remarquable qui permettent toujours les agrandissements aux plus fortes dimensions.

Chaque appareil est accompagné :

1° *De 3 châssis doubles pour 6 plaques;*
2° *D'une instruction très détaillée;*
3° *D'un traité de photographie;*
4° *D'un tarif spécial et exclusif* pour nos acheteurs, offrant **PRESQUE POUR RIEN**, au prix de fabrique, les quelques petites choses qui deviendront utiles quand la provision contenue dans notre prime gratuite sera épuisée. C'est ainsi que, SEULS, nos acheteurs arriveront à faire de superbes photographies qui ne leur coûteront PAS MÊME UN SOU!!!

C'est un véritable prodige d'être parvenus à l'établir au prix

de **150 FRANCS**
payables avec
30 Mois de Crédit

à raison de **5 FRANCS par MOIS**, et donner en plus gratuitement les superbes primes détaillées ci-contre!!

L'emballage et le port sont gratuits. Les reçus sont présentés par la poste sans frais pour l'acheteur.

VENDUS EN CONFIANCE, **l'appareil et les primes sont *GARANTIS* tels qu'ils sont annoncés ils peuvent être rendus dans la huitaine qui suit la réception s'ils ne convenaient pas.**

GIRARD & BOITTE

1 BULLETIN de SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. **GIRARD & BOITTE, à Paris**, *l'appareil le* **RÊVE-IDÉAL,** *avec les primes gratuites, comme détails ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire* **5** *francs après réception de l'appareil et des primes et paiements mensuels de* **5** *francs jusqu'à complète liquidation de la somme de* **150** *francs, prix total.*

Fait à .... *le* .. 190 .

Nom et Prénoms ....

Profession ou Qualité .... SIGNATURE :

Domicile

Département

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de:

GIRARD & BOITTE s.ol.
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe arrt)

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant:* A. RICHARD.

15e ANNÉE — No 29. 10 CENTIMES 18 Juillet 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA MANIÈRE DE PRÉSENTER LES CHOSES, par Paul d'ESPAGNAT.



L'OUVRIER. — Comment, Maurice, une auto, toi, un social !
MAURICE. — Oui, mais tu ne vois donc pas que je la peins en rouge !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

SCHWURTZ

Vous l'avez bien connu Schwirtz, Schwertz, Schworlz..., vous savez bien, un nom dans ce genre... N'a-t-il pas collaboré autrefois au *Gri-Gri*, au *Bonnet Rouge*, et quelques autres journaux au succès momentané? Sa vraie vocation n'était pas d'être journaliste, mais représentant de commerce. Il l'est



— Je me trouvais en compagnie de plusieurs personnes influentes de la ville, et il a été question de vous dans la conversation.

redevenu, je crois, depuis, et fait des affaires d'or.

Schwurtz — appelons-le Schwurtz — est en effet. un placier incomparable. Ce diable d'homme vendrait n'importe quoi, à n'importe qui. Il vous vendrait de la bière quand même vous voudriez du vin. Il vous vendrait un chapeau de paille en hiver, des fourrures en été. S'il plaçait des béquilles, il vous persuaderait, à vous, bien ingambe, que vous en avez besoin... Et vous lui en achèteriez... Quand je pense qu'il m'a collé, à moi, qui suis plutôt d'un tempérament gai, la collection complète et reliée des œuvres de feu M. Brunetière!!! Les volumes sont encore là, ou plutôt je le suppose, dans un paquet bien ficelé, que Dieu me préserve d'ouvrir!

Il fut pourtant un cas, un seul, où toute l'éloquence de Schwurtz, son talent de persuation et son bagout échouèrent.

C'était — mettons à Pont-sur-Saône — Schwurtz, arrivé la veille au soir, s'é ait fait donner, à l'hôtel, la liste de toutes les personnes de la petite ville ayant une certaine aisance. Et, dès le matin, il s'était mis en campagne. Il représentait alors une marque de bicyclettes.

A onze heures du matin, il en avait déjà placé..., je ne sais pas, moi,... dix, vingt... autant qu'il avait vu de clients, lorsqu'il se présenta chez un certain M. Dupont, porté sur la liste comme gros distillateur.

Introduit chez Dupont, il se trouva en présence d'un fort gaillard d'une trentaine d'années, assis derrière son bureau, et fort occupé à faire sa correspondance.

Selon son habitude, Schwurtz entra immédiatement au cœur de son sujet. Mais aux premiers mots, il fut arrêté:

— Non, Monsieur, je vous en prie, je n'ai nullement l'intention d'acquérir une bicyclette.

Schwurtz sourit. (Le client commence toujours par là). Et il reprit aussitôt:

— Monsieur, la marque que j'ai l'honneur de représenter, se recommande par une telle supériorité sur toutes les autres, que...

Deuxième couplet: Merveilleuse machine, roulant toute seule, pneus increvables, roue libre, mouvement, billes, pignons, freins, chaîne, et patati, et patata...

— Monsieur, je ne dis pas le contraire, mais je n'ai nullement l'intention d'acquérir une bicyclette.

— Allons, se dit Schwurtz, ce sera un peu dur.

Alors, le troisième couplet:

Prix défiant toute concurrence, facilités de paiement, usage garanti cinq ans, prime magnifique.

— Monsieur, je vous répète que je n'ai nullement l'intention d'acquérir une bicyclette.

Schwurtz lança un regard de côté au client.

Ah çà! il était donc bien coriace.

Et il fallait qu'il le fut. Car ces couplets... ça ne dit rien sur le papier. Mais il fallait entendre Schwurtz les débiter. En passant par ses lèvres, les mots prenaient une allure magique. On la voyait rouler, la bicyclette, étincelante et coquette. Le prix... le prix paraissait tout petit, tout petit. La prime, énorme, énorme...

Cependant, le client Dupont continuait sa correspondance sans paraître ni intéressé, ni obsédé par la présence du représentant de commerce.

Quant à Schwurtz, ayant repris haleine, avec plus d'éloquence que jamais, il attaqua une nouvelle corde.

— La bicyclette, aujourd'hui, étant donné son perfectionnement, rend de tels services qu'on ne peut pas s'en passer. Il est utile, il est nécessaire, on doit avoir une bicyclette. Dans le commerce... dans les affaires... Dans un cas pressant... lorsqu'on n'a pas de voiture sous la main, ou même pas le temps de faire atteler... et qu'il faut courir chez le médecin...

— Monsieur, ce que vous dites est juste, mais je n'ai nullement l'intention d'acquérir une bicyclette.

— Monsieur, voulez-vous m'écouter un instant...

— Je vous écoute Monsieur.

— Monsieur, vous êtes jeune, robuste... trop robuste. Je suis certain que vous ne prenez pas assez d'exercice. Et dans votre profession (Schwurtz consulta sa liste à la dérobée)... dans votre profession surtout, l'exercice est indispensable. Ce n'est pas impunément qu'on vit dans une atmosphère chargée des différents produits de la distillation... Il faut changer d'air, non pas en faisant des sports brutaux, comme la course, la natation, la boxe, ou le canotage, mais un sport agréable, doux, hygiénique...

— Monsieur, je vous ai écouté. Veuillez m'écouter à votre tour: Je n'ai nullement l'intention d'acquérir une bicyclette.

— Eh bien! Monsieur, reprit Schwurtz, permettez-moi de vous dire que vous avez grand tort. Cet entêtement n'est pas naturel. Je ne suis pas le seul à m'en étonner... Hier au soir, à l'hôtel de la Cloche, où je suis descendu, il a naturellement été parlé de bicyclette. Je me trouvais en compagnie de plusieurs personnes influentes de la ville, et il a été question de vous dans la conversation. On s'étonnait que vous, un homme de progrès, d'initiative, n'encourageassiez pas (Schwurtz a des lettres) un sport si utile au développement de la jeunesse, à l'extension du commerce et à la prospérité de l'industrie. Car, vous ne l'ignorez pas, l'industrie du cycle occupe des milliers d'ouvriers. Or, quel meilleur encouragement à donner que l'exemple!... Bref, la politique s'en est mêlée... Votre attitude a été sévèrement commentée... et je ne vous cache pas qu'aux prochaines élections...

— Il arrivera ce qui sera, Monsieur, mais... je n'ai nullement l'intention d'acquérir une bicyclette.

Croyez-vous que Schwurtz se tint pour battu? Non. Il allait entamer un autre thème, loorsque la cloche de l'usine sonna midi. Ce n'était pas le moment d'insister. A jeun, le client est féroce: « Je reprendrai mon homme après déjeuner », se dit-il. Puis, il se leva et tout en se dirigeant vers la porte:

— Monsieur Dupont, fit-il, je regrette infiniment... J'espère que vous m'excuserez... Mais ne vous dérangez pas, continua-t-il, en entendant le client quitter son fauteuil.

Puis, la main sur le bouton de la porte:

— J'espère toutefois vous faire revenir sur votre détermi...

Schwurtz, qui s'était retourné, resta coi. Où était-il passé, son client?

— Je ne crois pas, Monsieur, car je n'ai vraiment pas l'intention d'acquérir une bicyclette.

Cette voix semblait venir de dessous terre.

Schwurtz abaissa les yeux.

A ses pieds, un tronc d'homme lui venant



Schwurtz s'enfuit...

— car il est très grand — à peine à mi-jambe.

Schwurtz balbutia quelques mots incompréhensibles et s'enfuit.

Sur ce, M. Dupond, cul-de-jatte, regagna en sautillant son fauteuil.

Etienne JOLICLER.

****

Un renseignement s. v. p.

Jean Lapince, dangereux récidiviste, a fini son temps dans une prison éloignée de Paris. Il va être élargi dans la journée.

Son avocat est venu lui rendre visite à l'occasion de cet événement:

— Qu'allez-vous faire, une fois en liberté?

— Hum! je ne sais trop... Vous qui connaissez le pays, vous ne pourriez pas me dire où il y aurait un bon coup à faire?

Pêle-Mêle Causette

Parlez à une dame des modes actuelles, elle ne fera aucune difficulté pour reconnaître qu'elles sont grotesques.

— Cependant, ajoutera-t-elle, il faut bien s'y soumettre pour faire comme tout le monde.

Et ainsi, sans qu'on sache exactement d'où vient le mot d'ordre, la femme la plus intelligente se laisse imposer chaque saison, sans protester, une tenue aussi peu seyante soit-elle.

C'est la faillite du libre arbitre.

Quand on songe que parmi ces mêmes personnes, il en est qui exaltent l'émancipation de la femme!

Elles se cabrent devant la tyrannie maritale et acceptent stoïquement une tyrannie mille fois plus exclusive et plus despotique.

On me répondra peut-être à cela que l'homme aussi obéit aux commandements de la Mode.

C'est vrai. Mais il faut reconnaître que chez lui, cette obéissance ne va pas jusqu'à la torture.

Et personne ne saurait contester que le costume masculin n'ait, petit à petit, évolué vers le rationalisme et le confort. Celui de la femme semble de plus en plus faire fi de la configuration du corps humain. Un organe gêne-t-il, un caprice de la Mode, celle-ci a tôt fait de le supprimer.

Marcher est une fonction naturelle à l'homme, la Mode s'embarrasse bien de cela. Elle enferme les jambes dans un carquois qui les empêche de se mouvoir librement. Et ce qu'il y a de plus amusant, c'est qu'il ne manque pas de gens pour trouver que c'est d'un goût exquis.

On connaît le rôle du corset, qui consiste à intervertir les organes que l'imprévoyante nature a oublié de placer au gré de la Mode actuelle.

Cela ne démontre-t-il pas clairement que la femme n'est pas encore mûre pour les théories modernes du féminisme?

Au fond, nous aurions tort de nous chagriner plus que de raison de la coquetterie outrée de nos épouses. Tant qu'elles préfèreront un journal de Modes à un journal politique, elles supporteront avec résignation le sort que leur fait notre égoïsme.

Nous resterons longtemps encore les maîtres, ce qui n'est pas fait pour déplaire à la grande majorité des maris.

Aussi me reprochera-t-on d'avoir abordé ce sujet.

— Que les femmes s'habillent comme bon leur semble, qu'est-ce que cela peut vous faire? Cela ne regarde qu'elles. Si leurs vêtements les gênent, c'est qu'elles l'auront bien voulu. Nous n'avons pas à intervenir.

Ce raisonnement n'est pas entièrement juste. La Mode féminine nous intéresse parfois de très près. Que dis-je! Elle peut être pour nous une menace.

Je n'en veux pour preuve que les grands chapeaux de taille démesurée qui fleurissent encore malgré leur laideur.

Pour les faire tenir sur la tête, il faut appeler à son aide une compagnie d'énormes épingles qui transforment la femme en une sorte de porc-épic.

Et ces épingles sont un véritable danger pour le public. Il ne se passe guère de jour sans qu'on ait à enregistrer quelque accident causé par elles.

Tant que la Mode n'intéresse que celles qui veulent bien la suivre, il n'y a que demi-mal. Mais lorsqu'elle prend l'aspect d'un péril national, nous avons le devoir de nous en mêler.

Ce qui serait mieux, c'est que les dames elles-mêmes réagissent contre le danger de la Mode.

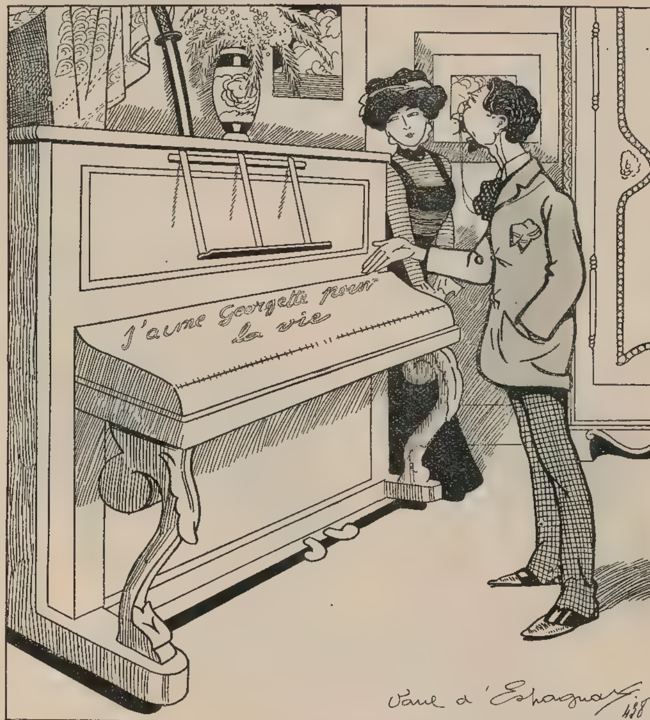
Par ces temps de syndicats et d'associations, ne pourrait-il se fonder un petit groupe de dames du monde, choisi parmi les plus autorisées, et dont la mission serait de veiller aux excès de la Mode?

Ainsi, par exemple, pour les épingles, si cette association existait, elle pourrait s'entendre avec les pouvoirs publics pour interdire l'emploi d'épingles dont l'extrémité piquante ne serait pas filetée et recouverte d'une boule, tel, sous une autre forme, que cela s'est pratiqué dans le temps pour les cornes des taureaux aux arènes de la rue Pergolèse.

Il est vrai que rue Pergolèse il était question de chevaux, alors que pour les épingles à chapeaux il ne s'agit que d'être humains.

Cela fait une grande différence.

Fred Isly.



LUNE ROUSSE

Monsieur. — J'en ai assez! c'est dégoûtant ici! voilà encore des traces de doigts sur la poussière!

Madame. — Oh! Georges, regarde donc de plus près! Et quand je pense qu'il y a à peine un an que tu écrivais cela! Comme les hommes sont changeants!

Chien de Tarascon

La conversation roulait, depuis quelque temps, sur l'intelligence des animaux, et sur celle des chiens en particulier. Tartarin prit alors la parole:

— J'ai eu un caniche noir, il y a quelques années, le plus merveilleux qui ait jamais existé. Le feu se déclara, un soir, dans notre villa, et les flammes prirent immédiatement une telle intensité qu'il était presque impossible de sauver quoi que ce soit. Ma femme et moi, nous nous précipitâmes de suite pour sauver nos enfants endormis, nous les ramenâmes tous, sauf un que mon bon chien Marquis alla chercher dans les flammes. Tout le monde était sauvé, mais Marquis, au grand étonnement de tous, retourna dans les flammes. Il en revint écorché et couvert de brûlures; que croyez-vous qu'il avait dans la gueule?

— Quoi? quoi? s'écria la compagnie, haletante d'émotion.

— Ma police d'assurance enveloppée soigneusement dans un linge mouillé.





COMMENT ON SE CONNAIT SOI-MÊME.

LE PHOTOGRAPHE. — Ne bougeons plus!!! Et je vous garantis une ressemblance parfaite!

MONSIEUR LE DINDON. — En effet, c'est tout à fait moi!

LE PENSUM

Deux jeunes élèves s'étaient rendus coupables d'une espièglerie.

Un inspecteur étant venu examiner la classe, interrogea l'un d'eux et lui demanda son nom. Celui-ci, en manière de plaisanterie déclara qu'il s'appelait Arlequin, au grand amusement de ses camarades. L'autre prétendit se nommer Polichinelle.

L'inspecteur, distrait, n'y prêta aucune attention, mais lorsqu'il se fut retiré, le professeur leur donna à chacun une retenue, et comme pensum, à écrire mille fois leur nom « afin que vous ne l'oubliez plus à l'avenir », expliqua ironiquement l'instituteur.

Voilà nos bambins, la classe terminée, obligés de griffonner leurs noms au lieu de jouir de leur liberté.

Tout à coup, l'un d'eux éclate en sanglots tout en dévorant des yeux le travail de son ami.

— Qu'avez-vous à pleurer? demande le professeur, étonné.

— J'ai que la punition n'est pas juste! Elle est beaucoup plus dure pour moi que pour mon camarade.

— Et pourquoi?

— Il s'appelle Luc Bot, et moi Népomucène Leboutillier.

* * *

RECTIFICATION

Il y a des gens qui aspirent à la satisfaction de voir leur nom dans un journal.

C'est ainsi que dernièrement un écrivain ayant publié, dans un quotidien, une étude sur La Rochefoucauld, reçut, le lendemain, une lettre ainsi conçue :

« Monsieur, j'ai lu votre article, et je vous prie d'insérer la déclaration que voici :

« Je m'appelle Maxime, mais n'ai rien de commun avec ce La Rochefoucauld dont vous avez parlé hier. »

****

Courrier Pêle-Mêle

Les moutons du Pape.

Monsieur le Directeur,

Lecteur intéressé du *Pêle-Mêle*, je me permettrai de rectifier une note inexacte du numéro 21. Le pape n'a, dans les environs de Rome, aucun troupeau de 40 moutons. Ces quadrupèdes appartiennent au couvent de Sainte-Agnès, et leur toison sert, non à confectionner les vêtements du pape, mais à tisser le *Pallium*, décoration formée d'un collier de laine large de trois doigts, ornée de deux pendentifs, l'un dans le dos et l'autre sur la poitrine et décoré de petites croix d'étoffe noire.

Le *Pallium* est réservé aux métropolitains, aux archevêques, et souvent aux évêques que le pape désire distinguer.

Recevez, etc.

Abbé A. C.

* * *

Langues étrangères.

Monsieur le Directeur,

M. Henri Raymond demande quelle langue il doit faire apprendre à son fils. Voici mon avis :

1° La langue anglaise. Elle lui sera nécessaire pour le commerce avec l'Angleterre et toutes ses colonies (dont les Indes, à elles seules, ont une population de 300 millions), les États-Unis, l'Australie, et pour le grand

LES PROVERBES

Il n'est pas de proverbe plus faux que celui qui prétend que tout vient à point à qui sait attendre.



Ce fiancé a tellement attendu sa fiancée...



...que lorsque son mariage est devenu possible, il a été tout étonné de constater qu'il n'avait plus envie de se marier du tout.



Ce monsieur a tellement attendu son dîner...



...qu'il a été fort surpris de constater qu'il n'avait plus faim lorsqu'on lui a annoncé que « Monsieur était servi. »



Cet abonné a tellement attendu la communication téléphonique, pour demander le coiffeur...



...que lorsque la communication est arrivée, il s'est aperçu qu'il n'avait plus guère besoin du coiffeur.



Ce farouche syndicaliste a tellement attendu le triomphe de la révolution sociale...



Que lorsque la révolution sociale est arrivée, il en a été plutôt embêté (car il avait fait fortune, dans l'intervalle).

ombre d'Anglais qui visitent le continent. La angue est assez facile à apprendre.

2° L'allemand. Cette langue lui sera nécesaire dans ses relations avec l'Allemagne, Autriche, la Suisse, et utile pour un grand ombre de maisons allemandes en Amérique, n Russie, en Danemarck, en Suède et Norvège, n Hollande et au Transvaal.

La nécessité de l'italien est restreinte; et n ce qui concerne l'espéranto, qu'il attende usqu'à ce que cette langue soit parlée par es centaines de millions d'individus, comme anglais et l'allemand le sont à l'heure acuelle.

Recevez, etc.

Un Voyageur de Commerce sachant huit langues.

***

Eau de rouille.

Réponse à la question: « Qu'est-ce que l'eau e rouille? » *Pêle-Mêle* du 15 juin 1909.

Monsieur le Directeur,

L'eau de rouille n'est autre chose que l'acide xalique (*vulgo:* sel d'oseille).

Cet acide transforme la tache de rouille en *xalate ferreux* (utilisé en photographie), et a dissout.

Recevez, etc.

E. Ayard. (Paris).

Questions interpêlemelistes

Le prélèvement des droits d'auteur, à l'ocasion d'un concert est-il soumis à une règle mentation quelconque, et, dans l'affirmative, quelles sont les bases qui doivent servir aux représentants locaux de la Société des Auteurs pour l'évaluation du montant de ces droits?

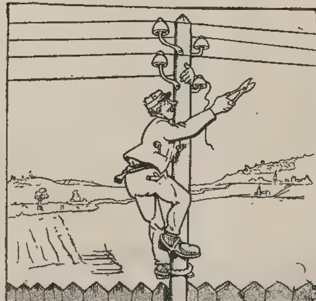
Un Lecteur assidu du *Pêle-Mêle*.

***

Je vous serais infiniment reconnaissant de me faire savoir, par la voie de votre si intéressant journal, comment fonctionnent les Postes, Télégraphes, Téléphones, dans les pays suivants: Angleterre, Allemagne, Russie, Autriche, Etats-Unis d'Amérique?

Ces administrations dépendent-elles de l'Etat? Sont-elles plus pratiques que les nôtres? Moins chères? etc., etc.

M. Semeria.





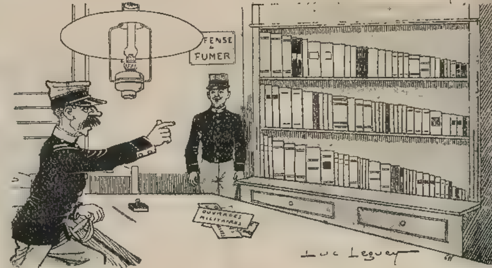
RECIPROCITE

L'Ouvrier télégraphiste. — Sabotons encore cette ligne, et profitons de la grève pour aller faire une partie de pêche.

— Ça, c'est dégoûtant, voilà ma ligne sabotée!



— Comment le soldat Bachelier range les livres de la Bibliothèque régimentaire.



— Comment l'adjudant Lapoigne les fait changer de place!

Les anciennes charges

Le roi Edouard VII vient de supprimer l'office de grand-maître des faucons de la Cour, dont le titulaire recevait mille livres sterling par an. Chose bizarre, depuis plus de deux cents ans, on n'avait chassé au faucon dans la forêt de Windsor.

Déjà la reine Victoria s'était débarrassée du « queens rat catcher » ou ratier de la reine, en le remplaçant, tout simplement, par un chat.

Ces fonctions peu banales nous laissent rêveurs. N'en rions pas trop, car nous avons eu sous la monarchie, des fonctionnaires plus étranges encore. Sous Louis XIV, une armée de plus de 4.000 serviteurs formaient la maison civile du roi; organisée comme une grande administration, et divisée en vingt deux départements.

Pour l'écurie et la vénerie, il y avait les grands-écuyers, les grands-fauconniers, les grands-veneurs, les grands-maîtres de louveterie. La cuisine employait tout un monde de chefs, d'aides de tout rang et de tout âge. Notons les écuyers, les écuyers-tranchants, qui découpaient la viande; les potagers, qui servaient le potage: les verduriers, préposés aux légumes et salades; les maîtres-queux, les hasteurs de rôt, qui n'avaient d'autre fonction que d'embrocher le rôti, et qu'il ne faut pas confondre avec les hâteurs, dont l'emploi était de veiller à ce que le roi mangeât chaud.

Le Gobelet du roi formait un service spécial, avec ses gardes du gobelet, ses grands et petits échansons.

Quand le roi s'habillait, c'est son cravatier ordinaire qui lui nouait sa « Lavallière »: quand il voyageait, il était précédé de son porte-malle ordinaire.

La reine avait ses empeseuses et ses colleretteuses, chargés du soin de son linge fin; ses metteuses de rouge lui peinturluraient le visage.

En 1570, l'avocat Barbier décrit ainsi l'étiquette qui règne autour d'une petite fille de la dauphine: La nourrice n'a d'autres fonctions que de donner à boire à l'enfant quand on le lui apporte; elle ne peut y toucher.

« Il y a des remueuses qui sont chargées de le remuer trois ou quatre fois dans la journée.

« Si une épingle le pique, la nourrice ne doit pas l'ôter; il faut chercher une autre femme préposée pour cela. »

La plus haute noblesse de France se disputait les charges de cette royale domesticité. Ne vit-on pas un duc de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre? Et un duc de Liancourt grand maître de la garde-robe?

Les plus petits emplois, comme celui de capitaine des levrettes de la chambre, étaient très recherchés. Les charges d'huissier, de porte-manteau, voire de valet de chambre, s'achetaient quarante, cinquante et jusqu'à cent mille livres.

Pour faire plaisir à certains titulaires, on arrondit leur titre comme on put. C'est ainsi qu'on trouve un « valet de chambre artiste » dans la maison du comte d'Artois.

N'oublions pas cette nomenclature rétrospective, ces étranges titulaires: le psalmiste du roi, l'avertisseur pour l'heure de la messe du roi; enfin, ces trois extraordinaires fonctionnaires: le gazetier du roi, chargé de présenter la gazette au roi, à la reine et à la famille royale: l'inspecteur général des habits et décorations, et le... chauffe-cire.

LE GOLF

Plusieurs lecteurs nous ont demandé de expliquer ce jeu si goûté en ce moment. nous empressons d'accéder à ce désir.

Le *golf*, jeu anglais dérivé de l'ancien français du *mail*, a besoin, pour ses par d'une vaste étendue de terrain parsemé stacles naturels ou artificiels et creusé de t séparés les uns des autres par une tance uniforme.

Ces *trous*, au nombre de 18, doivent dix centimètres de profondeur sur di demi de diamètre; chacun d'eux est qué par un petit drapeau au sommet mât.

Le *point de départ* du jeu est indiqué, le terrain par deux barres placées à droit.

Le jeu se joue entre deux ou plus camps, jouant chacun leur balle; un peut ne se composer que d'une seule sonne.

Chaque joueur est, d'ordinaire, acco gné d'un aide nomme *caddie*, porteur sac où sont placées les différentes s de crosse. Le caddie doit juger rapide celle qui convient à la position de la à l'obstacle à franchir, etc. Il doit, en tre, être attentif à la suivre dans sa co au moins des yeux, pour éviter sa perte.

Le joueur, en partant du point de dé doit, à l'aide de sa crosse, mettre la successivement dans chaque trou; le queur est celui qui fait le premier le des dix-huit trous *en frappant le* *de fois*. — Chaque trou est gagné de par le camp qui y met la balle en n de coups, le camp qui gagne un trou con





VICE VERSA

M. Bêtantout ayant vu, dans un numéro du *Pêle-Mêle* qu'on pouvait utiliser une baignoire comme guérite de bain de mer, a pensé qu'on pouvait utiliser une guérite comme baignoire...

...Seulement, si l'un est pratique, l'autre ne l'est pas!

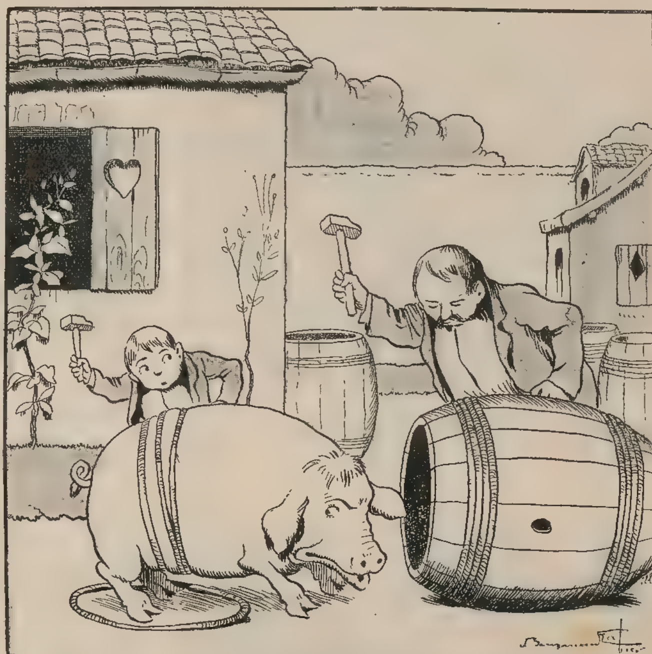


L'INEXORABILITE DES DATES

14 juillet.
Le capitole est près...



15 juillet.
...de la roche tarpéienne!



APPRENTISSAGE

Le fils du tonnelier apprend le métier.

jouer: ce privilège se nomme *honneur*. lais tous les trous ne restent pas forcément uis; ainsi, le joueur qui joue avant son r perd un trou; perd un trou, celui qui, dont le caddie arrête la balle; le joueur frappe deux fois; celui dont la balle se uve perdue. (Est considérée comme per-, toute balle qui n'est pas retrouvée dans cinq minutes). Perd encore un trou, le eur qui, sa balle étant tombée sur un ard (on appelle ainsi une haie, une vei-e, un rocher, etc.), touche, de la crosse, aspérités du hasard avant d'atteindre la le.

n joueur *passe son tour*, c'est-à-dire perd droit de frapper, s'il a touché la balle nt de jouer; s'il a joué avec la balle l'adversaire, à moins que ce dernier ne sente à l'échange des balles.

n doit frapper franchement et ne pas pous- la balle, ni l'accompagner avec la crosse. est interdit d'enlever ou d'aplatir les obsta- naturels, qui pourraient se trouver auprès la balle, sauf si l'obstacle, étant mobile, trouve à *moins d'une longueur de crosse*. arrive que deux balles se trouvent l'une ôté de l'autre; en ce cas, mais seulement sque la distance qui les sépare est in-eure à 15 centimètres, on enlève l'une balles pour permettre de jouer l'autre, et la remet à sa place ensuite. Enfin, les testations, s'il s'en produit, sont tranchées par un arbitre qui décide sans appel.

Comme on peut s'en rendre compte par les explications qui précèdent, ce jeu relativement simple, est bien moins brutal que le foot-ball, et est un excellent exercice de plein air. Joué au début exclusivement par des Anglais et totalement inconnu chez nous il y a dix ans, il a peu à peu conquis la faveur d'amateurs français dont le nombre s'accroît tous les jours.

***

Paris et les tremblements de terre

A la suite du tremblement de terre qui a, ces temps derniers, désolé, de la façon qu'on sait, le Midi de la France, on s'est demandé avec inquiétude si pareille catastrophe pourrait s'abattre un jour sur Paris. Et la plupart des savants consultés ont déclaré que dans la région parisienne le sol était absolument réfractaire aux secousses sismiques, fussent-elles même des plus insignifiantes.

Pourtant, sans vouloir jeter l'alarme, il est bien permis de rappeler la forte secousse sismique qui, il y a 23 ans, le 14 septembre 1886, ébranla la banlieue ouest et sud-ouest de la capitale, principalement: Sèvres, Montretout, Suresnes, Yerres et Brunoy. A Auteuil, les habitants de la rue Molière, furent réveillés en sursaut, à quatre heures du matin, et projetés hors de leur lit. A Boulogne, les planchers des appartements furent disjoints et les meubles dansèrent d'inquiétante façon durant plusieurs secondes. Il n'y eut, d'ailleurs pas de victimes, heureusement, mais n'est-ce pas là une indication sérieuse que Paris, quoi qu'on en ait dit, n'est nullement à l'abri d'un tremblement de terre?

Souhaitons, en tous cas, si une catastrophe doit se produire, qu'elle ait lieu le plus tard possible, dans cinq ou six mille ans, par exemple!

Le Bois de Boulogne

Le Bois de Boulogne, avec ses 850 hectares est ce qui reste de l'ancienne forêt de Rouvray, appelée ainsi, à cause des chênes-rouvres dont dont elle était presque entièrement composée.

Cette forêt, dix fois plus étendue que le bois actuel, était au douzième siècle, bordée d'un côté par la Seine; de l'autre, par la ferme de Clichy-la-Garenne, qui appartint au roi Dagobert, la butte Montmartre, alors couverte de moulins, puis un village de bûcherons installé où se trouve actuellement le Trocadéro, et enfin, le bourg des « Menus » dont le nom fut remplacé par celui de Boulogne, à cause d'une église bâtie par ses habitants, en souvenir d'un pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer.

La forêt de Rouvray, peu à peu diminuée par l'empiètement des terres cultivées, reçut le nom de Bois de Boulogne, par un édit royal de 1467. La Restauration et le second Empire dépensèrent à son embellissement des sommes considérables; on estime aujourd'hui qu'il représente un capital de 850 millions de francs. (Estimation du domaine.)

Comparé au capital, le revenu est assez mince, (774.500 francs), mais son entretien ne coûte que 710.000 francs; ce qui fait (seul exemple d'une capitale tirant un revenu d'une de ses promenades), que, tout compte fait, le Bois rapporte à la Ville.

Les jardiniers et cantonniers, chargés de l'entretien, sont au nombre de 170; les gardes, 44, chiffre notoirement insuffisant vu l'affluence des visiteurs; car le Bois de Boulogne est loin d'être l'apanage d'une classe privilégiée; on y vient, aujourd'hui, de tous les coins de Paris, et les provinciaux et étrangers de passage en la capitale, ne manquent guère d'y aller faire au moins un tour; de l'aveu même de l'administration, le nombre des visiteurs dépasse 500.000 par dimanche d'été.

LE BESOIN D'ETRE COMMANDE

L'homme n'a jamais autant montré son amour des chefs qu'en ces temps de liberté.



Et cela est inévitable, car il n'est si petite bande d'individus en marge de la société qui n'ait son chef et même ses lieutenants.



Il est infiniment probable que personne ne suivrait les enterrements, si ce n'était sous l'œil sévère d'un ordonnateur dont la présence vous tranquillise sur la terrible éventualité où vous pourriez être d'user de votre libre arbitre.



Personne, bien entendu, n'oserait manifester le goût qu'il éprouve pour une œuvre dramatique, si un chef ne se trouvait là spécialement pour lui en intimer l'ordre.



On admire désormais de plus en plus les beautés des pays voisins, parce que des guides psychologues nous mesurent exactement la quantité d'admiration que nous devons consacrer à tel paysage.



Le développement des tables d'hôte tient essentiellement à la douceur qu'on éprouve à manger en mesure et sur ordre d'un maître d'hôtel.



Et, pour nous rassurer sur l'avenir, songeons aux bienfaits de la future liberté sociale.

LA GREVE DES ECOLIERS

Des écoliers se sont mis en grève pour obtenir le renvoi de leur professeur. *Les Journaux*.)



Des écoliers en grève! Des écoliers refusant de se plier à l'autorité de leur maître! Une pareille nouvelle demandait à être confirmée, et le *Pêle-Mêle* devait à ses lecteurs de les renseigner à ce sujet.

Nous nous précipitâmes aux renseignements, et c'est à la permanence du comité des grévistes que nous les obtînmes.



Parfaitement, nous dirent les jeunes révolutionnaires... Nous ne voulons plus être soumis à l'arbitraire de nos professeurs. (Nous disons *professeurs*, et non *maîtres*, notez-le bien.)

Leur rôle est de nous instruire, et de nous préparer à être de libres citoyens.



Que demandons-nous? peu de choses, en vérité. Tout d'abord. l'antique moniteur sera remplacé par un délégué de notre syndicat, affilié, d'ailleurs, à la C. G. T., comme ceux de tous les travailleurs. Ce délégué aura pour mission d'examiner, discuter et désapprouver, si nécessaire, les observations du citoyen professeur.



Ceci, pour les petits délits. Pour les délits graves, les professeurs se réuniront pour composer un tribunal assisté d'un jury composé de douze citoyens-élèves, choisis par leurs camarades. Plus d'injustice à redouter avec ce système...



Pour les pensionnaires, nous désirerions que nos gouvernants eussent pour eux autant d'égards que M. Chéron en a pour les citoyens-soldats... Nous verrions avec plaisir le chef de l'Etat venant de temps en temps dans les cuisines de nos marchands de soupe, goûter aux inommables ratatouilles qu'on sert aux pauvres internes.



De plus, nous exigeons que l'Etat nous serve une solde. On donne un sou par jour aux soldats pour apprendre le métier militaire. Nous en demandons autant pour apprendre à devenir d'utiles civils (plus des bons de tabac.)

Ce n'est pas en nous traitant comme des esclaves que nous apprendrons à devenir des hommes libres, mais par la juste connaissance de nos droits. Et ceci n'est qu'un premier pas: il nous restera à combattre et vaincre d'autres tyrannies: la tyrannie paternelle, tout d'abord.



— En mettant un peu de poudre de la même couleur que la porte, je verrai si ma bonne n'est pas curieuse, en regardant par le trou de la serrure...



— Je sais à quoi m'en tenir; elle ne regarde pas, mais elle écoute!

UN VIEUX RASEUR

Népomucène Cornisard avait la réputation d'être un « vieux raseur », et, de fait, lorsqu'il commençait à parler, c'était pour longtemps; il était infatigable, il était fatigant

Par ailleurs, c'était l'homme le plus charmant du monde. Riche, distingué, intelligent, bien élevé, serviable à l'excès, il aurait pu avoir beaucoup d'amis. Il n'en avait aucun. Son terrible rasoir les avait tous fauchés.

Il avait une manière à lui de saisir sa proie par le bouton de la veste. Pour peu que l'on tint audit bouton, il fallait avaler son discours, ou plutôt ses discours, car il avait l'art de sauter d'un sujet à l'autre avec une désinvolture incomparable et une loquacité à nulle autre pareille.

Ses récits étaient, à vrai dire, souvent émaillés d'aperçus intéressants ou spirituels, mais on n'y trouvait ni esprit, ni intérêt, ils étaient trop longs.

D'ailleurs, il ne fallait pas s'aviser de les interrompre, ne fût-ce que par un monosyllabe approbatif ou laudatif. Au moindre « oui », au premier « oh! », il s'arrêtait brusquement dans son monologue, vous regardait d'un air sévère, et vous demandait froidement si vous lui permettiez enfin de placer un seul mot.

Je l'avais, à ma grande joie, perdu de vue depuis longtemps, lorsque je le rencontrai, par hasard, à un grand dîner que les Durand-Durand donnaient en l'honneur de Brieux récemment élu à l'Académie Française.

Il y avait là plusieurs personnages fort désireux de voir de près et d'entendre causer le nouvel académicien.

Leur espoir fut déçu.

Cornisard prit la parole au potage; il la garda jusqu'au café. Il parla en mangeant; il parla en buvant; il parla en fumant. Il parla bruyamment, avec autorité, comme du haut de la chaire. Rien ne put l'arrêter, ni le visage anxieux des maîtres de maison, ni le sourire ironique de Brieux, ni les interruptions des invités qui le coupaient à chaque instant, pour demander l'avis du jeune immortel.

Il quitta le salon le dernier, après s'être *longuement* excusé d'avoir causé *un peu longuement.*

Au bas de l'escalier, il me prit par le bras et me demanda la permission de m'accompagner jusque chez moi, pour me raconter une toute petite histoire.

Je l'arrêtai. Je cherchai quelque chose de désagréable à lui dire:

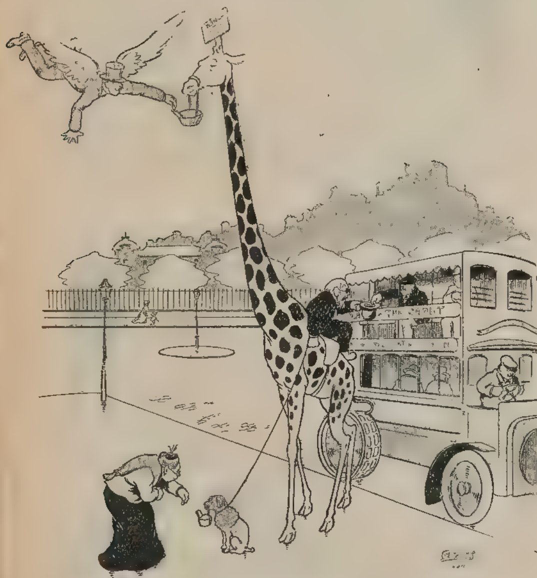
— Quel dommage, commençai-je, que Brieux n'ait pu parler!... La soirée a été bien monotone!...

— Que voulez-vous? me répondit-il vivement. Ces gens-là ne savent pas causer...

Et il ajouta ce mot sensationnel:

— Ah!... Si je n'avais pas été là, je me serais bien ennuyé!

MARCUS BERNARD.



PLUS TARD

On verra les aveugles employer la girafe pour mendier dans les airs, pendant que le caniche demandera l'aumône à terre, et qu'eux-mêmes, ces ingénieux mendiants, perchés sur le dos de l'interminable ruminant, feront des quêtes sur sur l'impériale des autobus!!!



SOUVENIRS DE VOYAGE

— Ah! ah! vous connaissez Orléans!

— Si je connais Orléans! je vous crois! Il y a un garage faubourg Baunier, un hôtel assez chic place du Martroi, des marchands d'essence un peu partout, et, tenez, le graveur qui a fait ma plaque habite 77, rue des Carmes!

PUNIR EN RIDICULISANT

Le grand tort de notre époque est de prendre tout au tragique... Ne serait-il pas plus simple, dans bien des cas, de condamner les inculpés à des peines n'ayant d'autre but que de les rendre absolument ridicules!

La peur du ridicule arrêterait bien des gens sur le point de commetre un délit.



Par exemple, suivant le système préconisé naguère par notre excellent collaborateur Jolicler, un pick-pocket serait condamné à avoir les mains imprégnées d'une teinture indélébile. A la récidive, ce serait le nez qui serait passé au noir — car s'il est commode de mettre des gants dans le dernier cas, un faux nez est peu de mise à certaines époques.



Ce petit jeune homme s'est amusé à barbouiller de couleur une inoffensive statue, sous prétexte que le régime actuel lui déplaît. Enduisons-le de minium et condamnons-le à porter en ville un petit costume affichant ses opinions.



Ce pochard invétéré sera condamné à absorber ses dix absinthes le matin et à faire ensuite un petit tour de promenade un panier d'œufs au bras.



Ce monsieur s'est laissé aller à injurier un quelconque quidam. Il sera condamné à subir en public le répertoire complet des grossièretés de tel cocher de fiacre, maître en cet art, et ce, deux heures durant.



Ces ouvriers électriciens, pour obtenir une amélioration de leur sort, ont saboté les appareils de la compagnie qui les emploie. Il seront condamnés à éclairer, chandelle en main, leurs infortunées victimes privées de lumière.



Enfin, tous les monteurs de cou, banquiers véreux, charlatans de toutes sortes, hommes politiques aux promesses trompeuses, seront condamnés, puisque le ridicule tue, à se voir caricaturés à temps ou à perpétuité dans le *Pêle-Mêle*.





LA GRANDE ENIGME DE L'ETE

Pourquoi est-ce toujours avec tant d'ardeur que nous **quittons ceci...**

Pour cela?



LE BAIN DU LAITIER

— Voyons, Eusèbe, tu es fou, ça n'est pas le moment de remplir ta baignoire, tu accapares toute l'eau, ferme ton robinet... ...j'ai des clients plein la boutique, et je ne peux pas les servir!

DE NOS LECTEURS

Les caves de la Banque de France.

La Banque de France est, comme chacun sait, la plus grande caissière d'Europe, sinon du monde; elle en est aussi la plus grosse dépositaire.

En dehors de ses opérations d'escompte et de ses réceptions de numéraire (dépôts ou comptes-courants), la Banque, en effet, prête sur titres et accepte la garde de toute valeur, moyennant un droit de 1.25 par 1.000; chaque dépôt ne pouvant être inférieur à 5.000 francs.

C'est ainsi qu'elle garde des lingots d'or, des pierres précieuses et des joyaux de toutes sortes. Le vieux duc de Brunswick, connu pour sa passion des gemmes, ne partait jamais en voyage sans confier sa collection de diamants à la Banque; il y a quelques années, la crosse en or massif d'un évêque du centre voisinait avec le collier de perles d'une actrice célèbre.

Tous ces joyaux sont disposés dans une vaste salle appelée la « serre », à cause de ses armoires faites de glaces transparentes reliées par des montants de fer. La « serre » a, paraît-il, contenu en même temps jusqu'à cinq milliards de valeur, mais le chiffre de trois milliards y est fréquemment atteint, sans tenir compte des billets de banque de réserve qu'elle contient aussi.

Inutile de dire que les caves de la Banque de France sont formidablement défendues; un escalier unique y conduit, dans lequel une seule personne peut passer de front; quatre portes de fer défendent l'entrée, chacune de ces portes est munie de trois serrures, et chaque serrure a sa clef différente des deux autres; l'une se trouve chez le gouverneur, l'autre chez le contrôleur principal, et la troisième chez le caissier-chef.

Le voleur qui pourrait, malgré cela, pénétrer dans les caves, ne serait pas cependant au bout de ses peines, car, à l'encontre de la caverne d'Ali-Baba, où les richesses se trouvaient éparses sur le sol, celles que contiennent les caves de la Banque sont enfermées dans des coffres de plomb aux serrures compliquées. La caisse du service ordinaire est elle-même un énorme coffre de fer clos par un mécanisme à secret; le moindre contact inexpérimenté mettrait en branle des sonneries électriques aboutissant à quatre postes de gardiens.

Ces précautions n'ont point cependant été jugées suffisantes, car chaque nuit, d'heure en heure, une ronde visite tout le bâtiment, contrôlée par un lieutenant de la compagnie d'infanterie, gardienne permanente. Voici pour les voleurs.

Mais la Banque est tout aussi bien défendue contre les risques d'incendie. Tout d'abord, et dans l'immeuble lui-même, sont de nombreux postes de pompiers; 100.000 litres d'eau emplissent des réservoirs placés en 30 endroits différents; mais cette eau n'est point destinée aux caves (en pénétrant dans les coffres, elles risquerait, en effet, de détériorer les papiers qu'ils contiennent), pour ces derniers, le sable remplace l'eau: une simple pression sur un bouton électrique ouvrirait des écluses livrant passage à une quantité suffisante pour remplir toutes les caves en quelques minutes (et ces caves s'étendent sur une longueur de 420 mètres); l'hôtel tout entier brûlerait jusqu'aux fondations que les valeurs enfermées dans les les sous-sols ne courraient aucun danger.

On comprendra sans doute, après cela, qu'aucun incendie et aucune effraction n'aient eu lieu jusqu'ici; il est probable qu'il en sera de même pendant fort longtemps.

***

Balistique animale.

Certains animaux, estimant les armes que la nature leur a départies — griffes, dents, aiguillons — tout à fait insuffisantes pour leur défense, sont passés maîtres dans l'art de la balistique. A distance, ils savent lancer un liquide destiné à atteindre l'ennemi qui en veut à leur liberté ou à leur vie.

C'est ainsi que la chenille appelée *dicranura vinula* se débarrasse d'un hyménoptère qui a la manie de venir déposer ses œufs le long de son corps. Les œufs éclosant, c'est la mort irrémédiable de la chenille qui se voit dévoré vivante par les larves de son parasite. Aussi, sachant ce qui l'attend si elle se laisse pondre sur le dos par l'hémynoptère, la dicranura se tient sur ses gardes. Dès qu'elle l'aperçoit, venant rôder autour d'elle, la chenille l'asperge brusquement d'un liquide corrosif qui le foudroie.

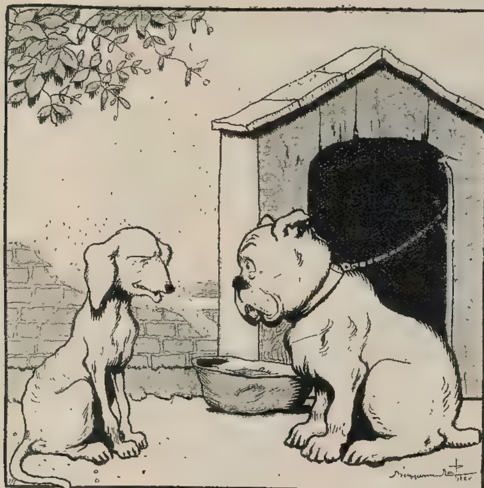
Il est un autre insecte, un coléoptère, appelé bombardier, qui, lorsque vous le saisissez, projette sur vos doigts une vapeur âcre à l'odeur nauséabonde, dont l'effet répulsif vous force à le rejeter et à lui rendre sa liberté.

Les coprophages agissent ainsi, de même que les sauterelles, les grillons, etc.

Mais le plus curieux encore — le plus ingénieux pourrait-on dire — est l'escargot cité



— Voilà à peine trois mois que je porte les souliers que vous m'avez faits, et les voilà qui commencent à se déchirer. Vous m'aviez pourtant bien assuré qu'ils tiendraient jusqu'à la fin de ma vie.
— Oui, mais vous aviez l'air si malade, quand vous les avez commandés!



DECLASSE

LE CHIEN DE GARDE. — Alors, les affaires ne vont pas?
LE CHIEN SAVANT. — Non... tu vois, dans la vie, ça ne sert pas toujours d'avoir de l'instruction!



CHOIX D'UNE CARRIERE

BOUFFIAT (*à son fils*). — Je veux, mon garçon, que tu choisisses un métier manuel.
LE FILS. — Je veux être peintre, mon père.
BOUFFIAT. — Eh ben! moi, je ne veux pas!
LE FILS. — Alors, je ne choisirai rien du tout.
BOUFFIAT (*conciliant*). — Voyons, mon fils, coupons la poire en deux; fais-toi encadreur!

par le naturaliste John Lubbock: ce gastéropode lance un liquide qui a la singulière propriété de détoner au contact de l'air. Et cela suffit, la plupart du temps, pour surprendre et mettre en déroute les ennemis naturels de cet escargot.

Le toxote, poisson de la Malaisie, désigné parfois sous le nom plus commun de « poisson cracheur », guette les insectes sur les herbes qui bordent les rivières. Dès qu'il aperçoit une mouche philosophant au soleil, le toxote emplit sournoisement sa bouche d'eau et, fermant les ouïes, il s'approche tout doucement de sa victime. Tout à coup, une douche inattendue, sortant de la bouche contractée du poisson, culbute l'insecte, qui tombe étourdi dans la rivière où il devient la proie du toxote. Ce poisson a le coup d'œil fort juste, paraît-il, et ne manque jamais sa proie.

Dans un ordre plus élevé de l'échelle du règne animal, citons la mouffette (1), petit quadrupède allongé d'Amérique, dont je ne vous souhaite pas la rencontre. Ce mammifère porte, dans une poche située sous la queue, un liquide nauséabond, dont il peut vous arroser à une distance de cinq mètres. L'odeur de cette douche parfumée est à ce point intolérable qu'elle suffit à empoisonner l'air ambiant durant plusieurs heures et provoquer des syncopes chez les humains et les animaux.

Un conseil d'ami: quand vous avez été aspergé par une mouffette, brûlez vos vêtements; puis, armé d'une brosse de chiendent, frottez-vous vigoureusement l'épiderme à l'eau de Cologne, sans quoi l'odeur sui generis de la mouffette vous poursuivra aussi impitoyablement que le remords poursuivait Caïn.

Le lama et la vigogne s'entendent fort bien aussi à vous « cracher » leur mépris au visage à une distance de dix mètres, pour peu que votre faciès ne leur revienne pas.

Une seule de leur expectoration suffit à vous couvrir la figure; ce qui est très humiliant, car vous n'avez même pas la ressource de leur envoyer vos témoins, pas plus qu'à l'éléphant, qui se fait un malin plaisir de doucher copieusement, au moyen de sa trompe, les gens qui lui sont antipathiques!

(1) Le skunks ou sconse, dont la fourrure est si recherchée, est une espèce de mouffette.



VEINARD.

LA CHIROMANCIENNE. — Vous en aurez de la veine, votre ligne de chance est magnifique! Sur son parcours, je vois un poireau: vous aurez le Mérite agricole!...



— C'est bien imité, n'est-ce pas? Comme forme et comme marque, c'est parfait!
— Pour que ce soit complet, il n'y a plus qu'à y coller l'étiquette: « Méfiez-vous des contrefaçons ».



— C'est assommant, avec toutes ces mouches, il m'est impossible de jouer...



— Heureusement qu'il y a toujours moyen de s'arranger!

Pêle-Mêle Connaissances

— On a coutume de noircir les poêles de fonte, quand ils sont vieux, avec de la mine de plomb (graphite, plombagine); cette pratique n'est pas sans inconvénients. La mine de plomb contient 0,95 de carbone sur 0,5 de fer. Ce carbone, en brûlant, dégage de l'oxyde de carbone et tend à rendre l'atmosphère délétère.

— Sur certaines côtes, les moules se rencontrent dans une telle abondance qu'on les emploie avec succès à fumer les terres. La matière azotée qu'elles renferment constitue un engrais excellent; leur sel marin agit comme stimulant et les débris de leurs coquilles comme amendement en divisant mécaniquement les terres.

— Les aliments qui plaisent au goût, disait Hippocrate, bien qu'ils puissent, en eux-mêmes, n'être pas recommandables, sont préférables, pour la santé, à des aliments moins agréables, et auxquels on n'est pas habitué, même s'ils sont plus digestifs. La médecine moderne peut s'inscrire en faux contre cette assertion du docteur antique: le bon sens l'approuvera quand même. On voit, en effet, des personnes délicates digérer des aliments fort lourds qu'elles mangent par envie, et se trouver incommodées d'aliments réputés très assimilables pour lesquels elles ont de la répugnance.

— Malgré que la découverte d'Harvey (1619), sur la grande circulation du sang ait été appuyée sur les expériences les plus probantes et les plus indéniables, l'Europe médicale demeura longtemps sourde à cette éclatante démonstration. Deux écoles partagèrent les docteurs: celle des *circulateurs* et des *anticirculateurs*, qui ne daignaient même pas contrôler la vérité annoncée. Ces derniers, dans leur aveuglement, persistaient encore à prétendre, lorsqu'ils disséquaient, que les veines sortaient du foie.

— D'après une très vieille coutume, les femmes anglaises purent, jusqu'au dix-huitième siècle, dans les années bissextiles, demander en mariage l'homme de leur choix, sans attenter à la modestie qui convient à leur sexe.

— Les Chinois ont, comme les Français, la manie des examens: le *King-Pao*, journal officiel de la Chine, informait dernièrement ses lecteurs que la province de Kuang-Si compte, parmi ses récents bacheliers, un homme de 102 ans, un homme de 86 ans, et un autre de 80.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

A. D. — Nous pensons plutôt que cette fête est le 23 juin, d'après les calendriers que nous avons consultés.

M. Neily. — Parmi ces pièces d'or, on ne fabrique plus que celles de 100 francs.

M. Michel. — Le premier joueur ne compte rien; le deuxième compte 91, et le troisième, trois points.

M. Noguès. — La partie doit être annulée.

L. T. Marseille. — Papier blanc et encre de Chine.

M. Brinet. — C'est là une fabrication industrielle absolument inaccessible à un amateur.

S.-S. Seine. — Le marronnier et le tilleul, comme croissance lente; le catalpa, comme croissance rapide.





LA SURPRISE DU DOCTEUR

Le Docteur. — Parbleu, je le savais bien que vous n'étiez pas mort! Ne vous l'avais-je pas toujours dit que je vous guérirais!



Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHAR[D]

15e ANNEE — No 30. 10 CENTIMES 25 Juillet 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

...NCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
...RANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

AME SENSIBLE, par Georges OMRY.



LA DAME (*membre de la Société protectrice des animaux*). — C'est honteux de frapper cette pauvre bête avec une telle brutalité.



— De quoi ! je corrige mes gosses qui exécutent mal leur numéro.
— Oh ! mille pardons... j'avais cru que c'était un âne véritable. Excusez-moi, monsieur, de vous avoir dérangé.

La cheminée

Quand Jean Lapoire eut en sa possession la longue-vue marine, par lui gagnée à la grande tombola des « Inondés du Plateau Central », son premier soin fut d'ouvrir sa fenêtre et de diriger ses investigations au hasard, sur l'océan de toits et de cheminées qui s'étendait sous ses yeux (Jean Lapoire demeurait au sixième au-dessus de l'entresol).



... Une jeune fille dont la vision vint éblouir ses yeux...

Une fameuse lunette tout de même. On n'a pas idée des petites scènes inattendues, familiales, pittoresques et humoristiques dont il vit se dérouler les minimes péripéties à de lointaines lucarnes, et dans le cadre des croisées grandes ouvertes, qui se jugeaient probablement inaccessibles à l'œil nu.

Tous les jours, Jean Lapoire consacrait quelques instants à cette occupation, lorsqu'il fit une découverte qui n'accentua que davantage encore sa curiosité.

A une fenêtre de l'étage culminant d'un lointain immeuble, se tenait une jeune fille dont la vision vint éblouir ses yeux, et au portrait de laquelle se fussent vainement épuisées les plus laudatives et les plus classiques formules d'admiration. Penchée sur quelque minutieux travail de couture, elle réalisait la plus parfaite Jenny l'ouvrière que Jean Lapoire eût entrevue jusque-là dans ses songes.

Aussi, en dehors de ses heures de bureau, celui-ci ne démarra plus, dès lors, de son observatoire.

Il fut bientôt au courant de tout ce que goûtait et préférait cet objet lointain de sa contemplation; il connaissait ses fleurs de prédilection, renouvelées dans un pot sur la gouttière; le petit chat gris dont les siestes se prolongeaient là, si paresseusement. Puis, par intervalles, on voyait aussi les autres personnages du logis (un vieux et une vieille, les parents, sans doute), allant et venant, dans un intérieur simple, mais propre, selon la formule. Jean Lapoire, témoin insoupçonné, finissait par savoir toutes leurs habitudes, les heures des repas, et les plus menus faits, comme s'ils se passaient dans sa propre chambre.

Il fit part de sa découverte à son ami Guignard, expéditionnaire comme lui, à l'administration des Ascenseurs hydro-pneumatiques.

Guignard fut enchanté. Depuis le temps qu'une solide et franche amitié l'unissait à Lapoire, il souhaitait à celui-ci le bonheur d'avoir à cultiver, dans le fond de son cœur, quelque idéal féminin, comme lui-même en cultivait un, soigneusement. Une jeune voisine exquise, dont il espérait bien finir quelque jour par obtenir la main.

Ce fut donc un lien de plus entre les deux amis, quoiqu'ils fussent intimes déjà au plus haut point.

A vrai dire, quelque chose, dans cette amitié, tourmentait bien Lapoire; pourquoi Guignard refusait-il de donner à qui que ce fût son adresse? On se voyait bien à toute occasion, on était ensemble de toutes les parties, et l'on n'avait point de secrets l'un pour l'autre, sauf celui-là pour lequel Guignard demeurait irréductible.

A part ça, c'était Oreste et Pylade, mais un problème les avait agités longtemps. Une somnambule, chez laquelle ils étaient entrés de compagnie, un jour, à la fête du Lion de Belfort, leur avait fait cette étrange révélation: « La chute d'une cheminée sauvera votre amitié prête à périr ». En vain s'étaient-ils égarés dans les plus invraisemblables commentaires, ni l'un, ni l'autre n'avait pu y déchiffrer un sens et s'expliquer comment la chute d'une cheminée, qui d'habitude amène l'écrasement d'un passant, pouvait sauver leur amitié. Ceci était déjà loin, d'ailleurs, et depuis longtemps ils avaient cessé de penser à cette baroque et ridicule prédiction.

Mais Lapoire continuait à se passionner de plus en plus sérieusement pour sa lointaine inconnue. Il s'aperçut pourtant d'un petit manège qui lui causa quelque dépit.

Souvent penchée en dehors de sa fenêtre, la jeune fille semblait entretenir, avec la fenêtre voisine, un dialogue vif et animé. Avec qui? Là était le problème, car cette seconde lucarne, Lapoire ne pouvait la découvrir, un énormes pignon, hérissé de tuyaux de tôle aux formes les plus biscornues, interceptait la vue dans l'intervalle. Jean était réduit aux conjectures, mais à juger de la précipitation avec laquelle la jeune inconnue interrompait ces dialogues dès que la porte du fond s'ouvrait et qu'apparaissait l'un des parents, Lapoire ne pouvait douter qu'il n'y eût là dangereux rival et sentait la jalousie le mor au cœur. Car, dans quel état d'inférior n'était-il pas, lui, Lapoire, obligé de soup à plus d'un kilomètre de distance, presque s espoir d'être jamais connu?

Comment, en effet, la retrouver? Cette carne lointaine, perdue au milieu d'un fou inextricable de toits, à quelle rue apparten elle? où l'aller rejoindre, à moins d'avoir ailes d'un oiseau?

Vainement, il s'en alla errer approximat ment dans le voisinage, après avoir tiré le plan de Paris les plus savants alignem afin de s'y reconnaître un peu; brisé de ticolis, à force de regarder en l'air, il ne recueillir nul indice qui le fit avancer d'un Fallait-il donc se résigner? et pourtant, i sentait bien, son amour était, dès à prés inguérissable!

Or, un dimanche où il avait voulu détour un peu ses idées d'une aussi folle passion, reprenant le train pour Paris, en gare Joinville-le-Pont, Jean Lapoire, après la b culade et la précipitation de ces sortes d' barquement, se trouva assis juste en f de son idole de la fenêtre. C'était bien e il n'y avait pas de doute à avoir, et c'éta bien aussi ses parents!

Jusqu'à Nogent-sur-Marne, il en deme dans un état de stupeur voisin de l'hébétu puis, ayant repris ses sens, il sentit, au cont re, son audace monter à la hauteur des circ tances. Il fallait profiter de cette prodigie occasion ou renoncer à jamais à ses rê

Comment il s'y prit, cela importe peu, jours est-il qu'à Fontenay-sous-Bois il é entré en conversation réglée avec toute famille. A Vincennes, il les avait déjà p gés tous dans un étonnement et une admirat sans bornes, en prétendant lire, rien que d leurs yeux, leurs goûts et leurs pensées avait parlé du bouquet, du petit chat gris, l'heure du déjeuner, qu'il connaissait aussi b qu'eux, du calendrier en chromo de la Sa ritaine, pendu au fond de la chambre, dessus de la clarinette, dont jouait le p tous les soirs, pour la digestion, et le dim che avant le déjeuner.

Les bonnes gens furent stupéfaits d'une a merveilleuse divination; seule, la petite douta de quelque raison qui ne devait avoir de miraculeux.

Bref, Lapoire eut un succès énorme, sur auprès des parents, et quand il s'informa leur adresse, en demandant la permission venir leur rendre visite, cette demande des mieux accueillies.

A partir de là, ce fut une cour régul qu'il entreprit. Mais s'il fit sans diffic



Jean se trouva assis juste en face son idole de la fenêtre...

conquête des vieux, avec la fille ça ne rchait pas tout seul.
apoire sentait que le cœur de celle-ci était n pris ailleurs. Probablement par le voisin la lucarne.
h! ce voisin! s'il l'avait jamais rencontré, venant. sur l'escalier, comme il lui eût volontiers un mauvais parti! Enfin, peu peu, soit lassitude ou résignation, la jeune e sembla se rendre au désir de ses parents, oique sans enthousiasme aucun.
apoire jugea le moment propice, et à la te d'une visite ou il jugea les choses res, il remit à sa prochaine entrevue la nande solennelle en mariage.
e jour-là. il arbora tout ce qu'il avait de s brillant dans sa garde-robe; puis, lorsqu'il prêt, tout pimpant des pieds à la tête, il vrit sa fenêtre, et pour se donner du courage, ulut contempler encore une fois son idole.
r, il faisait, en ce moment. un temps abonable. Un véritable ouragan se déchaînait Paris, et dansait sur les toits une sarande effrénée.
lle n'y était pas! Ça n'avait rien d'étonnant un temps pareil, mais Lapoire se sentit tout triste. Après un long soupir d'amour, ce fut un regard chargé de haine qu'il dirigea, du bout de sa longue-vue, sur la fenêtre néfaste, d'où lui tenait tête son rival inconnu.

Le tuyau de tôle, d'ordinaire immobile, semblait alors opposer, aux assauts de la tempête, une résistance héroïque et désespérée. Il était visible que ses minutes étaient comptées et qu'un effort plus violent du vent finirait par en triompher; c'est ce qui arriva, et Lapoire, qui s'était arrêté un moment à contempler ce spectacle émouvant, vit tout à coup sous une rafale plus violente, tout s'effondrer. La cheminée de tôle s'envola dans l'espace, et dans l'ouverture béante apparut enfin la lucarne du rival inconnu.

Et il était là présent, ce rival; les cheveux ébouriffés par le vent, les bras croisés, stoïque, l'air morne et désespéré, semblant savourer l'amertume d'un immense malheur

C'était Guignard!

Quelle révélation! Comme tout s'expliquait!

Guignard, pauvre et jaloux, n'avait jamais voulu donner son adresse, de peur qu'un ami vint à rencontrer celle qu'il aimait et à le supplanter. Et lui, Lapoire, ne travaillait qu'à ça depuis trois mois.

Lapoire, dans ses beaux habits du dimanche, descendit, tout rêveur.

Sous la tempête qui continuait, il marcha, distrait, songeant à la longue amitié qu'il avait trahie sans le vouloir, au bonheur qu'il arrachait à un ami, sans être sûr de l'acquérir pour lui-même. Il songea à tout cela, distrait. sous la tempête qui s'acharnait contre son haut de forme. Il monta l'escalier, sonna, entra, comme automatiquement, et tandis qu'une fois assis, le sourire des deux vieux l'encourageait à la hardiesse, solennellement, il leur demanda la main de leur fille... pour son ami Guignard!

Le sacrifice était consommé.

Le roman se termina le mieux du monde. Lapoire trouva des accents d'une véritable éloquence pour adoucir la désillusion des parents. et plaida si bien la cause de Guignard, qu'il la fit enfin triompher.

Et c'est ainsi que les deux amis, plus amis que jamais purent s'expliquer enfin l'énigmatique augure vaticiné par la prophétesse du Lion de Belfort.

DAISNE.

Pêle-Mêle Causette

L'idée géniale qui consiste à augmen- les prix des places au théâtre du ontant du droit des pauvres, n'est pas uvelle.

L'honneur en revient à Francisque rcey. Le célèbre critique croyait air trouvé ainsi une formule merveiluse, idoine à satisfaire à la fois les cessiteux et les directeurs de théâ-.

Il put se convaincre bientôt de la naïté de sa proposition. Elle équivalait nplement à augmenter de dix pour nt le prix des places.

Or, chaque directeur étant maître de n tarif, il n'était besoin, ni de concibules, ni de grandes phrases, pour rter à dix francs un fauteuil de neuf ancs. Un coup d'éponge sur les anciens ix, et leur remplacement par des prix ajorés, c'est à cela que se réduisait, en de compte, la réforme.

Il est à remarquer, du reste, que les ix des théâtres n'ont cessé d'augmen- depuis vingt ans et que c'est tourss le public qui a subi la surcharge. Que le droit des pauvres lui soit comp- directement dans le prix de sa place, sous la forme d'un impôt additionnel, est blanc bonnet ou bonnet blanc.

La mesure adoptée par les théâtres est donc qu'un candide enfantillage, e manière détournée de renchérir, une is de plus leur marchandise, sans en oir l'air.

Or, la vente d'un article étant génélement en raison inverse de son prix, est à supposer que la surtaxe ne contriera pas à enrayer ce qu'on a appelé crise du théâtre.

Les directeurs de théâtre seraient ieux inspirés à protester simplement ntre l'impôt du droit des pauvres, ou moins contre ce fait qu'ils sont seuls à pporter cet impôt.

En effet, si les nécessiteux ont droit notre sollicitude, il n'existe aucune ison plausible pour faire peser cette arge sur telle catégorie de commernts plutôt que sur une autre.

On dit bien, il est vrai, qu'il est juste de prélever sur le plaisir une part pour le pauvre. Mais ce n'est là qu'un aphorisme, et les directeurs de théâtre sont fondés à répondre: Si vous partez de ce principe, il serait équitable de loger sous le même toit tous ceux qui vendent du plaisir. Or, une œuvre d'art n'est-elle pas, au premier chef, un plaisir. Imposez donc, au même titre que nous les marchands de tableaux et d'antiquités. Et les grands couturiers, les grands fourreurs, tous ceux qui font commerce de luxe. De même les pâtissiers, qui ne débitent, en somme, que du plaisir.

Voyez-vous un percepteur surgissant chez un riche particulier et lui tenant le langage que voici: « Monsieur, vous vous êtes entouré de beaux meubles finement sculptés, de tapisseries exquises et d'objets de prix. Ceci constitue, pour vos yeux, un plaisir dont tous les jours ils jouissent amplement. Dans ces conditions, chaque fois que vos regards se porteront sur une de ces œuvres, vous aurez à verser une certaine somme pour les pauvres ».

On arriverait ainsi à l'absurde. C'est le cas pour tous les arguments spécieux.

Le droit des pauvres est légitime, mais



UN PRETENDANT PSYCHOLOGUE

— Demandez ma main à mon père... c'est le moment... qu'est-ce que vous attendez?
— Qu'il ait pris un poisson.

doit être supporté par l'ensemble de la nation, et non par les théâtres seuls.

Avec le système actuel, l'avare qui ne fréquente que rarement les lieux de spectacles, et qui ne protège donc pas les lettres ou la musique, est entièrement exempté de la solidarité envers les pauvres.

C'est d'un parfait illogisme.

Il ne faut pas oublier non plus que le théâtre nourrit, en dehors du directeur, les acteurs, les machinistes, les électriciens et les ouvriers des industries connexes, les décorateurs, les costumiers, etc.

Il y a là tout un monde de travailleurs qui dépend du théâtre et qu'intéresse sa prospérité.

Le droit des pauvres, qui tend à diminuer cette prospérité, les touche de près eux aussi.

Cet impôt, tel qu'il est appliqué, se justifie donc fort mal.

Les directeurs auraient raison de demander qu'on les mette au rang de tous les négociants, et qu'on fasse cesser le privilège à rebours dont ils ont tant à souffrir.

Chose étrange, cette attitude est la seule qu'ils ne prennent pas!

Fred Isly.

FIERTÉ MATERNELLE

La mère Mathieu est allée voir son fils qui est soldat à Versailles, et vient d'obtenir son galon de sergent.

Elle est enchantée de son voyage, et, de retour chez elle, fais part de sa satisfaction à ses amies:

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, dit-elle avec fierté combien mon gamin est connu et aimé de tout le monde.

Nous sommes sortis ensemble, eh bien! tous les soldats que nous avons rencontrés l'ont salué.



LE COUPE-FICELLE

Simple distraction.



UN DEFENSEUR

— Quoi, avec moi vous avez peur de ces apaches! Qu'ils osent donc nous attaquer! Ils ne savent pas qu'ils auront affaire au champion pédestre. Vous verrez comme je courrai chercher les sergents de ville.

LE JOUEUR

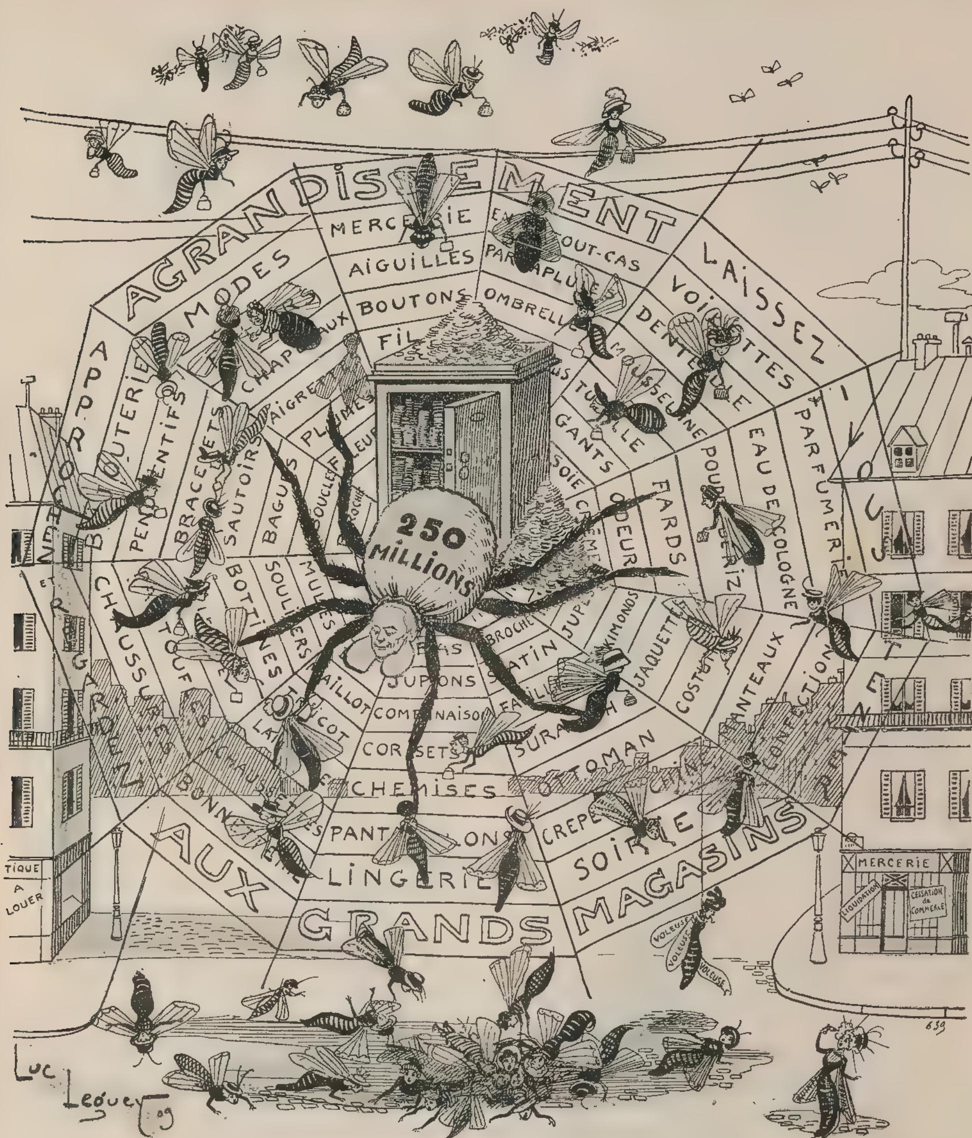
Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a

Victor H

*
* *

Hélas! que j'en ai vu faucher, de joyeux d.i.l.
C'est le destin! Il faut des proies aux casinos;
Il faut, à chaque entr'acte, après valses et qua
Qu'on joue au baccarat et non aux dominos.
Combien de vaillants preux, craignant ni Dieu
A la table du bac se sont fait estropier (di
Par les coups du râteau cruel, impitoyable,
Que manie avec art l'insondable croupier.
Tous avaient un système infaillible, increva
Tel ce pneu qui prétend ne jamais vous lâ
Et vous lâche comme un débiteur insolvab
Ah! oui, que j'en ai vu, que j'en ai vu faucher!
Un surtout, un grand brun, au visage de g
Qui se donnait, je crois, le titre de baron,
Malgré que son aïeul vendît de la mélasse
A Castelnaudary, peut-être à Sisteron.
Le bac mystérieux, quoique ignoré des Ma
Il l'aimait trop, ce bac, c'est ce qui l'a tué.
Pour pétrir de Grimaud les célèbres images,
Il fut allé loin, à Québec, à Hué.
Depuis le crépuscule, et jusqu'au point de l'a
Ce correct gentleman taillait, taillait, tail
Très riche, il n'était pas de ceux sur qui l'on da
Tous vivaient sur son bien, mais nul ne le raill
Il sema ses billets avec un geste auguste,
Puis après ses billets, tous ses beaux louis
Un soir, ne possédant plus que cent francs,
Il déserta le bac, mais pour jouer encor. (Ju
S'en fut à Monaco faire sauter la caisse
Avec une martingale de sa façon...
Soudain, un coup de feu. On se demande: Qu'est
—Une *poire* qui s'est fait sauter le caisson!
Pauvre baron! Ce fut son oraison funèbre
On eût pu trouver mieux, mais il fallait cherc
Et le cerveau du riche aisément s'enténèb
Hélas! que j'en ai vu, que j'en ai vu faucher!

Jacques Yve



L'ARAIGNEE ET LES MOUCHES PARISIENNES

LA TROUVAILLE

L'argent ne fait pas le bonheur. M. Thomas, quincaillier, a éprouvé la vérité de cet axiome l'autre jour en ramassant une pièce de vingt sous sur le trottoir. Il est vrai que cette pièce d'argent était en plomb; ce qui explique, sans doute, pourquoi elle traînait à une heure de l'après-midi dans un endroit fréquenté.

Aussi, M. Thomas s'empressa-t-il de la remettre pieusement à la place où il l'avait découverte. Mais sa manœuvre avait été aperçue par un gardien de la paix qui s'empressa d'accourir:

— Vous avez trouvé quelque chose? s'écria-t-il, il faut aller, Monsieur, porter cela chez le commissaire de police.

— Pardon! protesta M. Thomas, je n'ai rien trouvé.

— Et cette pièce? fit l'agent en ramassant l'objet.

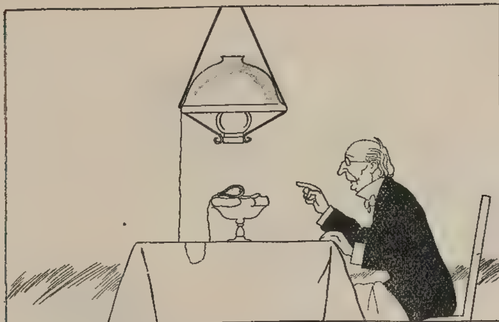
— Eh bien! vous voyez bien que je ne l'ai pas trouvée, puisqu'elle est par terre.

— Parbleu!... elle est en plomb!... Fausse monnaie, je savais bien qu'il fallait aller chez le commissaire.

En compagnie du gardien de la paix, M. Thomas dut, bon gré, mal gré, se rendre chez le magistrat en question.

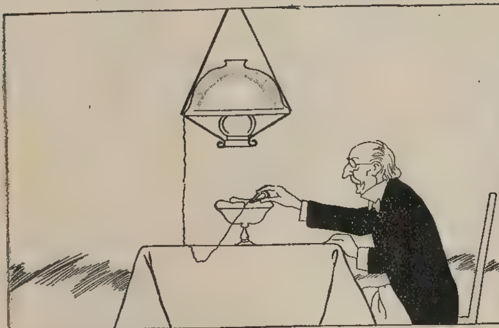
— Monsieur le commissaire, dit le premier, voici un homme qui a tenté de laisser couler une pièce en plomb. R

Le commissaire ôta son binocle pour mieux voir celui qu'on lui amenait, puis il dit d'une voix sévère:

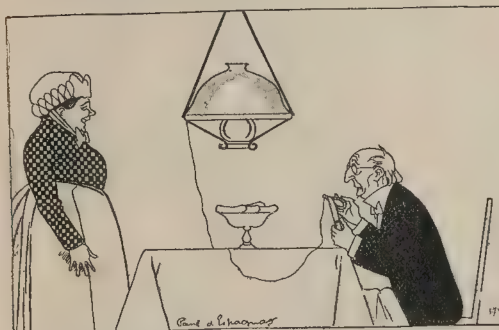


DISTRACTION DE SAVANT

— Tiens, une poire! Cette bonne Marie a voulu me faire une surprise!



— Voyons cette primeur!



— Vous savez, Marie, je suis très sensible à votre attention, mais les poires, en ce moment, sont encore un peu dures!



— Et où allez-vous, père Mathieu?
— Au concours de pêche à la ligne.
— Eh bien, croyez-moi, vous avez décroché un prix d'avance!



— Et vous savez, jeune homme, je tiens surtout à l'exactitude!
LE NOUVEL EMPLOYÉ. — Pour ça, avec moi, Monsieur, n'a rien à craindre. Je suis né dans l'Eure et j'habite quai de l'Horloge!

— Vous avez entendu, Monsieur, vous êtes inculpé d'avoir tenté d'écouler une pièce fausse.
Alors. M. Thomas s'éleva en une virulente et indignée protestation, excipa de sa qualité d'honorable commerçant, vida son porte-monnaie, qui ne contenait que de l'honnête numéraire, et donna toutes les références et tous les répondants du monde.
Le commissaire, ému et craignant de commettre une gaffe, calma le pseudo-faux-monnayeur:
— Parfaitement, Monsieur Thomas, je vous crois sur parole... et d'ailleurs, j'enverrai prendre des renseignements... Mais, vraiment, je ne vois pas pourquoi vous vous alarmez ainsi, vous ne risquez, après tout, que quelques années de travaux forcés; on est si bien, paraît-il, au bagne... Et puis, il vous reste toujours cette consolation qu'au bout d'un an et un jour, si la pièce n'a pas été réclamée par son propriétaire, elle devient votre bien.

***

Un jeune homme bien français

Le petit village de Crépy-en-Beauce (365 habitants) est en effervescence depuis le matin. La période électorale est commencée, et chacun attend avec impatience la visite du député sortant, M. Lacloque, annoncée pour le jour même.
Soudain, une 40 HP. débouche par la route nationale dans la grande rue — la seule, du reste, — de Crépy-en-Beauce. Épais nuages de poussière. Appels stridents d'une trompe puissante. Commères effarées sur le pas des portes. Marmots étonnés. Poules, chiens et chats fuyant éperdument.
L'auto est déjà arrêtée devant la mairie, qu'on s'imagine encore la voir passer devant soi...
Cependant, deux messieurs en sont descendus. C'est d'abord M. Lacloque, puis M. Prunot, ce dernier maire de Crépy-en-Beauce, qui est allé au chef-lieu de canton se constituer le garde du corps du député sortant.
Un groupe nombreux — hommes, femmes, enfants, roquets, — les entoure aussitôt. Salamalecs. Poignées de main à profusion. Petit speech fait sur un ton bonhomme, par le député, et dans lequel reviennent, comme un refrain, les mots: République, liberté, démocratie, bien-être, réformes, économies, pays.
Des acclamations enthousiastes, dont le maire

donne le signal, en accueillent la péroraison.

Puis:

Le Député (*avisant au hasard, dans le groupe, un gamin d'une dizaine d'années*). — Comme il est mignon, ce petit!...

Le Maire. — Pour sûr, Monsieur le député! (*Désignant une matrone.*) Du reste, c'est tout le portrait de sa maman. (*Avec un gros rire*) Ça fera plus tard un facteur, comme son père!

Le Député (*s'inclinant devant la mère*). — Mes compliments, madame.

La Mère (*flattée*). — Vous êtes bien aimable, Monsieur Lacloque.

Le Député (*tapotant les joues du gamin*). — Allons, allons, n'est-ce pas que tu seras plus tard un bon républicain?...

Le Maire. — Nous l'espérons tous, Monsieur le député.

La Mère. — Et il votera pour vous, ça je vous en réponds.

Le Député (*se rengorgeant*). — Le contraire serait fâcheux, car où trouveriez-vous, mes amis, quelqu'un qui prenne mieux que moi au Parlement, la défense de vos intérêts généraux et particuliers? (*Applaudissements unanimes et prolongés*).

Le Maire (*la main sur le cœur*). — Ces acclamations, Monsieur le député, sont plus éloquentes que des paroles! (*Nouveaux applaudissements.*)

Le Député (*retapotant les joues du gamin*). — Allons, mon petit ami, je veux que tu gardes. de la visite de ton député à Crécy, un bon souvenir. (*Il se fouille*). — Tiens, (*lui tendant une pièce de cinq sous*) prends ceci, tu le mettras dans ta tirelire...

Le Gamin (*qui se décide à parler*). — Non, merci, Monsieur le député!

Le Député (*stupéfait*). — Tu refuses? (*Se ravisant*) Ah! c'est juste! (*Il tire de son gousset une pièce de vingt sous*) J'espère que cette fois tu seras content? (*Avec un sourire*) Regarde, elle est toute neuve!...

Le Gamin. — Non, merci, Monsieur le député!

La Mère (*haussant les épaules*).—Faut l'excuser, Monsieur Lacloque, c'est jeune, ça ne connaît pas encore la valeur de l'argent!...

Le Député (*au gamin*). — Enfin, mon petit, dis-moi ce qui te ferait plaisir? (*Voyant l'enfant hésiter*) Une boîte de soldats? (*Le gamin secoue négativement la tête*) Non? Un chemin de fer? Non? Un jeu de tonneau? Non? Alors, je ne sais plus! Parle. Voyons! Ce que tu me demanderas je te le donnerai!

Le Gamin (*dont soudain la face s'épanouit de joie*). — Bien vrai, Monsieur le député?...

Le Député.—Puisque je te le promets!...

La Mère (*confuse*). — Oh! vous êtes trop bon, Monsieur Lacloque!...

Le Député. — Mais non, mais non, ma bonne dame. Je sais bien ce que c'est que les enfants. J'en ai quatre!

Le Gamin (*après un moment d'hésitation*).— Eh bien! Monsieur le député, (*il baisse la tête*) je voudrais les palmes... comme papa!

Henri Jousset.



PATRIOTISME

— Regarde ce bonhomme, mon petit, comme il embrasse le drapeau. Que cela te serve d'exemple!



DEDAIN

— Dis donc, mon vieux, ne restons pas là, car les gens vont croire que c'est nous qui nous sommes parfumés, et je ne veux pas me faire passer pour un snob.



— Ne fais pas ça, Poupoule, il reste encore du rhum dans la bouteille!!!

LE PRIVILÈGE DE L'AGE

A quoi servirait de prendre de l'âge s'il n'y avait des compensations.



Etant petit, vous n'avez pas le droit de lancer de la poussière sur les passants.



Il faut attendre d'être grand, pour cela.



Vous n'avez pas, étant petit, le droit **de** dire des bêtises à table.



Il faut attendre d'être grand, pour cela.



Vous n'avez pas, étant petit, le droit de rosser votre voisin pour lui prendre ses billes.



Il faut attendre d'être grand pour **cela.**



Etant petit, vous ne pouvez exercer **un métier, et devenir patron** qu'après l'avoir étudié comme apprenti.



Mais une fois député ministrable, vous pouvez vous passer d'apprentissage.

LES AMIS DE L'ÉTAT



« Amis de Versailles ». « Amis du Louvre », « Amis du Jardin des Plantes », etc. L'Etat, qui l'eût cru! est entouré. envahi par des amis de toutes sortes, qui lui offrent ce qu'avec son malheureux budget de quatre milliards, il ne peut s'offrir...



De telles amitiés sont à cultiver... Le gouvernement l'a compris... Aussi, dans le but de lui complaire, des députés viennent de fonder quelques sociétés « d'Amis » vraiment indispensables. Telle la société des « Amis de la Route » dont les membres se chargeront de l'entretien de la réfection desdites routes...



Les « Amis des jardins publics et monuments ». Les membres de cette société, petits rentiers, ne sachant à quoi employer leur temps et leur argent, s'occuperont de tenir en bon état lesdits jardins et monuments.



Les « Amis de la sûreté publique », lesquels, avec un zèle des plus louables, s'organiseront par quartiers, pour remédier à l'insuffisance notoire de la police.



Quant aux « Amis de l'armée — guerre et marine — », ils auront l'autorisation. ornés d'un brassard tricolore, de quêter à la terrasse des cafés et dans tous les endroits publics.



Ainsi, nos gouvernants, ayant accompli ce miracle d'avoir groupé tous les bons Français par des liens indissolubles, et d'en avoir fait d'aussi sublimes amis, n'aura plus qu'à employer le malheureux budget de quatre milliards à améliorer le sort de nos malheureux sénateurs et députés.

Courrier Pêle-Mêle

La réforme de l'orthographe.

Monsieur le Directeur,

Le grand maître de l'Université met la dernière main à son projet de simplification de notre belle langue française, laquelle, entre parenthèses, ne demandait pas du tout à être simplifiée.

Partisan du phonétisme pur, M. Doumergue veut que nous adoptions dorénavant l'orthographe des cuisinières, c'est-à-dire que nous n'écrivions plus les mots d'après leur étymologie, mais d'après leur prononciation.

Dans le projet qui va être soumis au Conseil supérieur de l'Instruction publique, plus de consonnes doubles, et l'on devra écrire: *pome, flame, chansonete*; plus d'*h*, ni de *th*, ni d'*y*, et l'on devra écrire: *filosofe, téière, fisicien, lirisme*.

Bien entendu, cette réforme, si elle est adoptée, nécessitera une grammaire nouvelle avec des règles nouvelles; et cela n'est pas pour alléger la tâche des pédagogues et des typos.

Je n'ai point qualité pour donner des conseils à M. Doumergue, mais il me semble que les simplifications qu'il propose ne sont pas encore assez... simples.

Ainsi, pourquoi ne pas remplacer tous les mots à une ou deux syllabes par une lettre de l'alphabet... pardon, de l'alfabé?

Baie s'écrirait B; C'est, C; Dais, D; Œufs, E; Geai, G; Hache, H, etc., etc.

Voilà de « l'ortografe fonétique » ou je ne m'y connais pas plus que la vieille Sophie, la cuisinière d'Alexandre Dumas père.

Cette brave fille n'avait-elle pas trouvé le moyen d'écrire son prénom sans y faire entrer une seule de ses lettres? Elle signait: *Çaufy!*

Recevez, etc.

CLOY.

Question interpêlemêliste

Un condamné a généralement à payer (s'il le peut), les frais de son procès: dans le détail de ces frais, à combien évalue-t-on le prix d'une audience de la cour d'assises?

P. HUZID.



TOUJOURS PRATIQUE

Mme Durapiat a un gros chagrin. Elle s'arrache les cheveux et... ...elle court les vendre chez le coiffeur!

Fable sur la Salamandre

Tout le monde a encore présente à la mémoire l'histoire de cette dame de Paris, qui faillit mourir d'une idée fixe: elle croyait avoir avalé une salamandre. On se rappelle encore comment on la débarrassa de cette lubie en simulant une opération. Quand on fit voir à la malade une salamandre, achetée chez un naturaliste du coin de la rue, la brave femme se déclara convaincue et débarrassée de son fâcheux pensionnaire.

Les histoires de ce genre sont excessivement fréquentes. On croit récéler dans son sein une souris, un lézard, une couleuvre, un serpent à deux têtes, ou une salamandre.

Chose curieuse, un médecin, dont la pratique est orientée surtout vers le traitement des maladies nerveuses, nous disait que, dans ces cas particuliers de séquestration abdominale, c'était la salamandre qui détenait le record.

C'est que la salamandre a un passé de légendes et d'histoires, dont la malheureuse et inoffensive petite bête a diablement de mal à se débarrasser. On se demande avec surprise comment l'homme, en général si terre à terre, a pu concevoir des choses aussi merveilleuses.

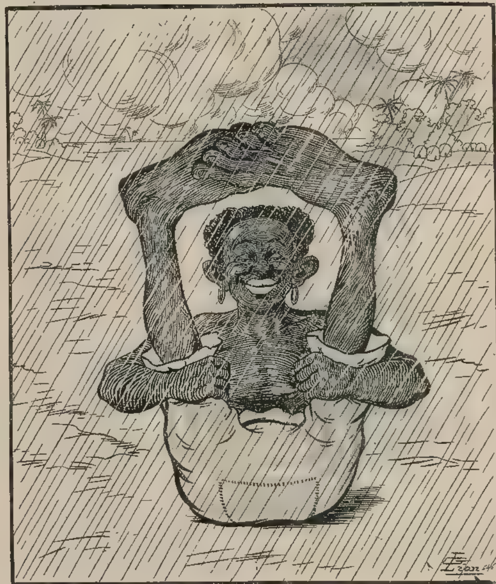
Mettons tout de suite de côté les tritons ou salamandres aquatiques. Ces gentils animaux, habitants des eaux vives et des fontaines, que nous plaçons volontiers dans nos aquariums, n'ont jamais fait les frais de la fable.

C'est des salamandres proprement dites, animaux terrestres, vivipares, que nous voulons parler. Elles ne comprennent, d'ailleurs, qu'un petit nombre d'espèces.

Indépendamment des espèces étrangères, (dont la salamandre géante du Japon), il faut citer: la salamandre noire des Alpes; la sala-



— Faut-il que son mari ait été méchant pour lui laisser tant de traces de coups!



Les grands pieds ont tout de même du bon!!!



— Qu'est-ce que cette assiette?
— Mon collègue Durand se trouve gêné, alors, je lui ai acheté cela cent sous. Il m'a assuré que ça valait au moins cent cinquante francs.

LES BONHEURS INTIMES



— Cent cinquante francs! Tais-toi donc! Ton Durand s'est moqué de toi pour te soutirer cent sous.
— Il m'a pourtant assuré...
— Allons donc! Donne-la moi, ton assiette, je vais aller la faire estimer.



— Eh bien?
— Eh bien! je te l'avais bien dit, ton assiette ne vaut pas plus de 18 fr. 50. Tu vois bien que ce Durand s'est moqué de toi.
— 18 fr. 50 au lieu de 150, ah! c'est mal. C'est à vous dégoûter de faire le bien!

mandre corse; les salamandres de France ponctuées; les salamandres palmipèdes; les salamandres à ceinture, et les salamandres tachetées.

Cette dernière salamandre tachetée est la plus commune dans nos régions. On l'appelle aussi salamandre terrestre. C'est la *coupable* de tant de méfaits.

Longue de 16 à 19 centimètres, sa couleur est noir suie, son ventre brun bleuâtre. On voit deux taches jaunes sur le dessus de la tête de l'animal, et des taches de même couleur sont réparties sur les côtés de son dos et de sa queue.

Très répandue, surtout en Normandie et en Bretagne, elle vit dans les lieux humides et sans lumière, écrasée sous une pierre, ou blottie dans un souterrain. Souvent elle pénètre dans les habitations rurales, où elle se tapit dans l'ombre.

C'est, sans doute, au mouvement de surprise et de répulsion que chacun éprouve en découvrant une salamandre, qu'on doit attribuer les récits malveillants qu'on a faits sur elle.

Les habitants des campagnes redoutent ces reptiles et les regardent comme venimeux. Or, les salamandres sont tout à fait inoffensives et sans venin, et qui plus est, elles peuvent à peine mordre et ne cherchent jamais à le faire quand on les saisit.

Malgré cela, des gens ont cru, dur comme fer pendant des siècles — et il n'est pas prouvé que cette erreur soit abolie — que la morsure de la salamandre était mortelle, comme celle de la vipère.

On a donc prescrit des remèdes contre ce venin. Et une vieille croyance établissait même qu'un homme mordu par une salamandre « a besoin, pour guérir d'ycelle venimeuse plaie, d'autant de médecins que l'animal porte taches de couleur en son dos ».

Son souffle, son regard même pouvaient, d'après un préjugé qui avait encore cours il y a un demi-siècle dans les campagnes, occasionner mort d'homme. « Heureusement, ajoute un vieil auteur, le crapaud livre bataille à la salamandre, « parce ce qu'elle est l'ennemie de l'homme... »

M. Charles Bonaparte nous dit que les paysans de la Tarentaise attribuent à la salamandre tridactyle ou à lunettes la propriété de faire mourir les animaux qui l'avalent avec leurs aliments.

Enfin, maints récits affirment que des bergères, endormies sur l'herbe la bouche ouverte, ont avalé des salamandres et sont mortes étouffées. Ambroise Paré ne craignait pas d'écrire « qu'il faut toujours songer aux salamandres dans tant de maux inexplicables qui adviennent aux villageois et leur causent folie ou mort rapide ».

La salamandre présente pourtant les mœurs les plus pacifiques. Elle ne s'éloigne guere de sa demeure et on la rencontre rarement le jour, si ce n'est par les temps pluvieux. Elle est très lente dans ses mouvements, lors même quand on la regarde de près, ce qui ne paraît pas l'effrayer.

C'est, sans doute, ce qui a fait dire à Laurenti « que tous les signes menaçants qu'on peut lui faire ne l'empêchent point de continuer sa route « mais qu'elle demeure immobile quand on la contourne en spirale! »

La nourriture des salamandres consiste en lombrics. C'est pour cela que les alchimistes d'autrefois, qui disséquaient avec beaucoup de précaution ce terrible animal, découvrirent dans son estomac des traces d'humus ou de terre végétale. Devant cette constatation, ils n'hésitaient pas à déclarer que les salamandres mangeaient la terre.

Mais la fable la plus surprenante attachée à ce reptile, c'est son incombustibilité. Le préjugé est encore fort répandu qu'elle peut vivre dans les flammes et même les éteindre.

C'est pour cela que François Ier avait pris pour armoirie une salamandre au milieu des flammes avec cette devise: « J'y vis et je l'éteins ». C'est pour cela qu'il était jadis courant, dans le style amoureux, de comparer une belle, insensible à toute déclaration, à une salamandre.

Inutile de dire que les vivisecteurs modernes, auxquels on attribue tant de crimes, ne prendront jamais la peine de jeter une salamandre dans le feu pour vérifier son incombustibilité.

La raison de ce préjugé tenace néanmoins facilement explicable. La salamandre secrète, à travers les pores de sa peau, un liquide âcre et fétide qui entre pour beaucoup dans la répulsion qu'elle nous fait généralement éprouver.

Or, cette secrétion devient plus abondante quand la salamandre est irritée — ou exposée à la chaleur solaire — ou à la chaleur d'un foyer. Voilà pourquoi les bonnes gens ont cru qu'elle éteignait le feu après y avoir séjourné sans douleur.

Il eût été tout à fait extraordinaire que la médecine d'autrefois, à l'affût de toutes les étrangetés, n'ait pas cherché à tirer un remède des salamandres.

On répandait leurs cendres sur les écrouelles, afin « d'en faciliter la cicatrisation ». On les faisait aussi entrer dans des épilatoires, dans des vermifuges et dans des électuaires « propres à combattre toutes maladies provenant d'humeurs mauvaises ».

***

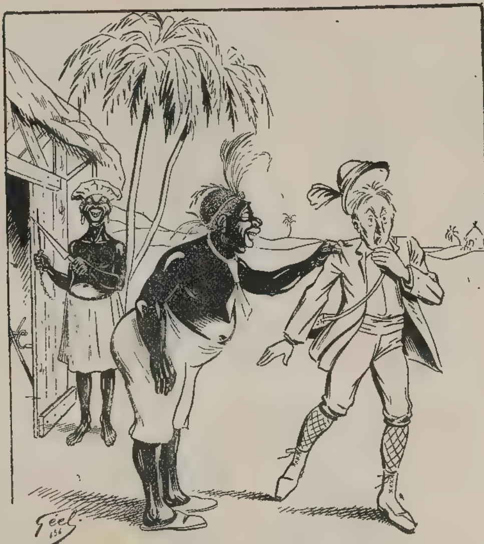
LE BLEUET

C'est la fleur d'été par excellence, celle qui, parmi la mer frissonnante des épis, mêle son azur à la pourpre des coquelicots.

C'est aussi la fleur préférée des élégants gentlemen: le bleu sombre fait si bien sur du drap noir!

Et puis, expliquera qui voudra, mais les hommes ont toujours eu un faible pour les fleurs bleues? N'est-on pas arrivé à produire le dahlia bleu?

A propos de la giroflée beue, cette autre aberration de nos horticulteurs, Alphonse Karr raconte: « Vers 1830, Pirol me mena chez un de ses amis, qui disait avoir obtenu des semis de giroflée bleue. Or, cette fleur n'était nullement bleue; elle se contentait de mêler sur



PHRASE EQUIVOQUE

— Allons, ne partez pas, je vous retiens à déjeuner.



UN TRUC INGENIEUX

— Dupoivrot, ne voulant pas mettre d'eau dans son vin, malgré l'avis du médecin, sa femme, de complicité avec son fils, parvient tout de même à lui faire boire de l'eau rougie!

ses pétales, à sa couleur naturelle, quelques nuances vineuses, très laides et sales. Je fus désappointé, et je dis d'assez mauvaise humeur: « A quoi sert-il d'avoir une giroflée bleue, si elle fleurit jaune? »

Nous avons eu souvent le mauvais goût de mêler à nos haines politiques les fleurs qui ne fleurissent que pour la joie de nos yeux. Le bonapartisme accapara la violette: le boulangisme eut l'œillet rouge, et, voilà quelque dix ans, le bleuet, souriant à une boutonnière aristocratique, était un symbole de réaction.

Peut-être nos patriotes d'alors eussent-ils fait la grimace, s'ils avaient su que le bleuet était la fleur favorite de l'empereur d'Allemagne Guillaume Ier, le grand'père du kaiser actuel. Oui, Guillaume raffolait de cette modeste fleur, et on assure qu'il faisait des bouquets de bleuets dans les champs, sous Paris, tandis que sur d'autres champs, il faisait saigner sur les poitrines les rouges coquelicots.

Au fond, rien d'étonnant à cela: les Prussiens ont toujours eu le mysticisme farouche, et volontiers, ils ont mêlé l'églogue à la tragédie.

Guillaume II, lui aussi, est un fervent du bleuet, mais il a le bon goût — qui n'est peut-être que de la prudence — de le cueillir ailleurs que chez nous.

DE NOS LECTEURS

L'œil de Gambetta.

Le *Mémorial de la Librairie* rapporte que, dans une de ses « lettres intimes », Gambetta raconte à son père comment il fut privé de l'œil droit:

« ...J'ai été très malade des deux yeux; mon œil malade s'était décomposé et exerçait une influence très nuisible sur le bon.

« Après m'être sérieusement consulté, grâce à mon excellent ami, le docteur Fienzal, j'ai été mis en rapport avec un éminent occuliste, le docteur de Wecker, qui m'a extirpé l'œil droit et me remettra l'œil artificiel que j'ai déjà essayé et qui me va au point de faire illusion. Je serai donc, à l'avenir, à l'abr[i] de toute maladie, et mon œil gauche conservera toute sa force.

« Mais je suis condamné au repos le plus absolu encore pour un grand mois. Tu dois comprendre qu'en cet état, privé de travail, à l'époque la plus laborieuse de l'année, mes ressources s'épuisent rapidement. J'ai à faire face à toutes mes dépenses ordinaires et, à cause de l'Exposition, la vie est hors de prix. En outre, mon œil artificiel, dont il faut faire un modèle, me coûtera, à peu près 900 francs, sans compter un cadeau considérable que je serai dans l'obligation de faire à mon docteur, qui ne veut pas d'argent... »

On s'est souvent demandé ce qu'était devenu l'œil énuclé. Voici, croyons-nous, la relation la plus digne d'attirer l'attention des lecteurs avertis:

Un élève de l'occuliste de Wecker, qui assistait son maître dans l'opération, recueillit l'œil de l'avocat déjà réputé qu'était Léon Gambetta, et le conserva précieusement dans un bocal.





UNE CHOSE LAIDE DEVIENT BELLE PAR MULTIPLICATION

— Un malheur... ...réparé!

Les années passèrent, et Gambetta devint l'illustre homme d'Etat que l'on sait. L'élève de de Wecker, devenu à son tour oculiste apprécié, montra l'œil du tribun, et cette étrange et sanglante dépouille chirurgicale excita la convoitise d'un Américain richissime, qui l'acheta fort cher. L'œil de Gambetta est donc en Amérique, toujours inclus dans un petit bocal.

Terminons cette étude documentaire par une amusante anecdote, très peu connue, et qu'on dit authentique.

Lorsque Léon Gambetta obtint de son médecin la permission de sortir pour la première fois, ses amis décidèrent, d'un commun accord, de ne faire aucune allusion à l'opération dont avait souffert l'éminent orateur. Ils s'en furent le chercher, et tout en devisant des questions à l'ordre du jour, la joyeuse bande s'en allait à pas comptés sur le boulevard et les quais.

Gambetta, très heureux de ne pas être remarqué, et de ne pas devenir un objet de curiosité pour les promeneurs, était particulièrement expansif.

Le malheur voulut qu'en cours de route il heurta une marchande de quatre-saisons. Tout à sa conversation, Gambetta ne prêta aucune attention à ce futile incident, et omit de s'excuser.

Ceci ne faisait pas l'affaire de la brave femme.

Les cheveux en bataille, poings sur les hanches et bras retroussés, elle s'en vint se planter sous le nez de Gambetta, désagréablement surpris, puis le dévisageant l'espace d'une seconde, elle laissa simplement tomber de ses lèvres ces mots :

— Eh bien! quoi! c'est-y que vous voudriez qu'on vous crève l'autre?

Du coup, les illusions de Gambetta tombèrent, à la grande consternation de ses compagnons de route, qui s'étaient ingéniés à lui faire oublier son infortune.

Les pommes soufflées.

L'invention des pommes soufflées fut l'œuvre d'un heureux hasard.

C'était au temps où on inaugurait la première ligne de chemin de fer construite en France, allant de Paris à St-Germain. Un chef cuisinier d'un grand restaurant des boulevards avait été chargé d'aller à St-Germain préparer le banquet d'inauguration. Entre autres plats, le chef inscrivit à son menu un « Châteaubriant pommes frites. »

A l'heure fixée pour l'arrivée du train, le chef fit jeter les pommes de terre dans le beurre bouillant. Elles mijotaient depuis quelques minuets, quand on vint annoncer que le train aurait un peu de retard.

— Retirez les pommes de terre! clama l'ordonnateur du banquet à ses subordonnés.

Le retard ne fut pas long et les invités arrivèrent bientôt.

— Remettez les pommes de terre! cria le cuisinier.

Et à sa grande stupéfaction, il vit les pommes se gonfler, devenir légères.

Elles furent déclarées délicieuses par tous les convives, premiers voyageurs du premier chemin de fer.

Une méprise célèbre.

A l'âge de quinze ans, Victor Hugo écrivit, au chevet de sa mère malade, une ode sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV*, ode qui valut à son jeune auteur les violettes d'or aux Jeux floraux de Toulouse.

Or, on trouve, dans ce poème, ces quatre vers qui renferment une flagrante erreur géographique :

Assis près de la Seine, en mes douleurs amères,
Je me disais : la Seine arrose encore *Ivry*;
Et les flots sont passés où, du temps de nos pères,
Se peignaient les traits de Henri.

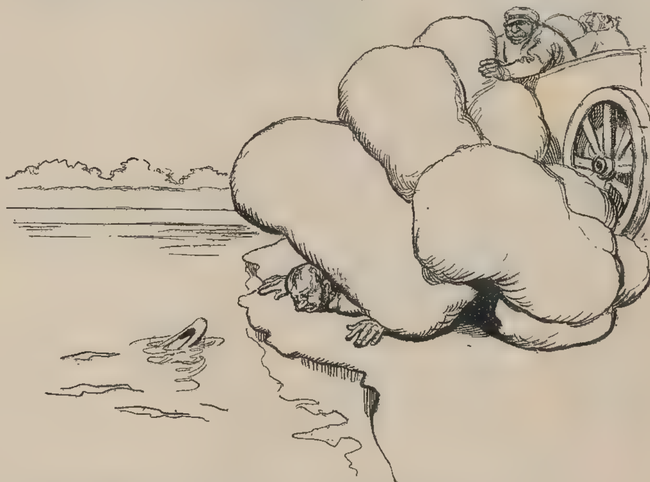
Le poète avait confondu Ivry-la-Bataille, dans l'Eure, où Henri IV fut vainqueur de Mayenne, avec Ivry-sur-Seine, près Paris.

Reconnaissant sa méprise, Victor Hugo en fit plus tard amende honorable, et avec infiniment d'esprit. On lit, en effet, en marge d'une autre édition de l'ode, cet avertissement :

« Il y a ici une énorme faute d'histoire et de géographie ; mais cette ode fut composée au sortir du collège, et ce n'est pas là qu'on apprend la géographie et l'histoire ».



— Mominet, pour fuir sa femme, irritée, a tant marché jusqu'au soir, qu'il tombe d'un lourd sommeil au bord de l'eau...



...où, ce soir-là, on déchargeait des sacs de coton, dont le poids n'arrive pas à troubler son sommeil.



(*Réveil*). — Bien sûr, j'aurai marché jusqu'aux antipodes, voilà des gens qui marchent la tête en bas.



LA JOIE DU PREMIER NE
OU
DISTRACTION BIEN NATURELLE



— Un Monsieur très myope jette à la boîte une lettre pour Avalon.

Pêle-Mêle Connaissances

— Les insectes ont des moyens de communiquer entre eux soit par contact, soit à distance. La commotion à distance se fait par des vibrations qu'ils déterminent dans l'air ou dans l'eau. L'organe spécialement affecté au sens qui reçoit ces bruits est longtemps demeuré mystérieux pour les naturalistes. Aujourd'hui, ils s'accordent tous à le placer dans les antennes: c'est là que sont leurs oreilles.

— C'est l'édit de Roussillon, de Charles IX, qui a fixé, en France, le début de l'année au 1er janvier. Jusqu'à cette époque, c'est-à-dire en 1564, elle commençait à Pâques. En Angleterre et en Ecosse, l'année commençait le 20 mars, mais à partir de 1731, ces pays suivirent l'exemple de la France.

— En France, au dix-septième siècle, les écoliers de l'Université avaient l'habitude d'offrir, au mois de juin, des citrons à leurs professeurs. Le citron était alors une nouveauté, il venait d'être importé chez nous. Il était à la mode comme rafraîchissement et comme parfum: les dames de la Cour portaient sur elles de ces fruits qu'elles mordaient de temps à autre pour se parfumer l'haleine et se rendre les lèvres vermeilles.

— La valeur moyenne de la tonne de tourbe est, pour la France, de 11 fr. 51. Employée surtout dans les pays de production, par les ouvriers et par les paysans, la tourbe est donc un combustible fort économique. Elle jouera, dans la consommation, un rôle très important lorsqu'on pourra l'employer sous une forme commode, brûlant régulièrement et sans odeur. Sa production moyenne est, chez nous de 31.748 tonnes, mais elle pourrait être facilement doublée.

— Les véritables serpents boas sont originaires d'Amérique. Ils sont les seuls ophidiens auxquels on puisse attribuer une voix. Ils ne sifflent, en effet, pas comme les autres. Dans certaines circonstances, ils font entendre un cri que quelques auteurs ont comparé à celui du jars, et d'autres, à une sorte de grognement.

— Les droits de chancellerie pour le port des ordres étrangers, en France, correspondent au grade conféré. Ils sont de 100 francs pour une décoration portée à la boutonnière: 150 francs, si on la porte autour du cou: 200 francs, si elle est avec plaque, et 300 francs, si on la porte en écharpe.

— La fête de la Saint-Jean était autrefois célébrée par de grands feux de joie. A Metz, une disposition particulière agrémentait cet usage: on brûlait une demi-douzaine de chats enfermés dans une cage de bois que l'on plaçait au haut du bûcher. Ce supplice des chats trouve son origine dans l'opinion anciennement répandue parmi le peuple que ces animaux, devenus vieux, allaient au sabbat.

PETITE CORRESPONDANCE

Mme Pelletier. — Excusez-nous, mais nous avons lu, en toutes lettres ces deux mots dans le petit Larousse: dernière édition.
M. Vallée — Même réponse.
Le B. d'A. — Ce fut Floquet, alors président du Conseil.
M. Louvel. — Le joueur A a gagné, la quarte comptant avant le 14.
M. Lemoine. — L'hypocras était une boisson à base de vin sucré.
Mlle Boyer. — La vaccination n'est pas obligatoire.
M. H. Pieyre — Il y a bonbonne et bonbonne; les formes en sont variables, on ne peut donc donner une formule unique.



Le Père. — Tu es insupportable! si tu continues à être aussi polisson, tu nous feras mourir, ta mère et moi!
Le Gosse. — Combien que vous me laisserez d'héritage?

LE CHOKE-BORED EXCELSIOR

Éprouvé pour les poudres sans fumée
et les poudres noires.

À TOUT LE MONDE
8 Jours
à L'ESSAI
Sans Frais

Fabriqué à **St-Étienne**

Au Pays des bons Fusils
et des Armes célèbres.

23 CENTIMES
PAR JOUR

BANC D'ÉPREUVES DE St-ÉTIENNE

130 Grains de plomb dans 70 Centimètres à 35 Mètres avec le canon Cylindrique !!!

UN RECORD!

Fusil de Haute Précision (PERCUSSION CENTRALE)

ST-ETIENNE

LE MEILLEUR!
LE PLUS BEAU!
LE PLUS PRATIQUE! LE PLUS SÛR!

21 Mois de Crédit Toutes les garanties.

LA CHASSE !

Évocation délicieuse qui fait revivre les heures d'émotion les plus agréables et qui fait bondir le cœur d'allégresse et de joie !

La chasse! au grand air des plaines et des bois; la course folle, par monts et par vaux, avec la merveilleuse perspective de rentrer le soir, au logis, le carnier rebondissant de gibier magnifique! N'est-ce pas l'expression la plus vibrante, la plus complète, de la joie de vivre?...

Mais il faut un bon fusil! sinon la joie se change en regrets, en découragement, en colère parfois. Il faut un inséparable et fidèle compagnon sur lequel on puisse compter, avec la précision absolue, au moment psychologique...

Un bon fusil! c'est simple, c'est vite dit... mais ceux qui savent, par métier ou par expérience, vous expliqueront toutes les difficultés à vaincre pour se procurer sûrement ce qu'on appelle un bon fusil! Telle arme qui se vend 1.000, 1.200 francs et davantage, ne vaut pas telle autre qui se vend 130 ou 140 francs... dix fois moins, à peu près!

En parfaite confiance, permettez-nous, Lecteur aimable, de vous présenter le meilleur des fusils de chasse: le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** fabriqué spécialement pour nous par la plus célèbre Manufacture d'Armes de Saint-Etienne (Loire)

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** est le **SEUL FUSIL** de chasse parfait et en voici la

DESCRIPTION TECHNIQUE

Calibre 16 ou 12 au choix. — Arme de haute précision. — Equilibre rationnel. — Fusil spécial pour poudres sans fumée. pyroxylées J. M. & R. — **Percussion centrale. — Fermeture à Tè français. — Devant de bois** à démontage automatique. — **Canon acier** extra-fin spécial pour les poudres pyroxylées J. M. & R., et pour toutes les poudres noires. — **Canon** cylindrique à droite et **choke-bored** à gauche. — **Bronzé noir** de guerre, inoxydable. — **Bande speciale** striée à tenon d'accrochage, s'encastrant dans la bande. — **Platines fines entaillees**, rebondissantes, à deux ressorts. — **Bascule** en acier renforcée à grandes coquilles et à percuteurs à ressorts. — **Détentes** à charnières et à ressorts. — **Extracteur automatique** à double guide et à grand développement. — **Crosse anglaise** poncée. — **Poignée** et **devant** quadrillés. — **Pièces** finement gravées, trempées et jaspées.

Ce modèle idéal, luxueux magnifique, correspond à tous les besoins de la chasse en France. Il est le plus recommandable et son prix excessivement réduit : **147 francs**, le met à la portée de chacun. Ce fusil vaut LE DOUBLE de ce prix et c'est grâce à la fabrication de 2.500 modèles semblables que nous avons pu obtenir ce prix. (Voir d'autre part les conditions extraordinaires de crédit et les Primes gratuites).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** a subi les essais officiels et porte sur les canons la marque de garantie de Saint-Etienne. Ces essais se font avec les poudres sans fumée pyroxylées les plus brisantes qui donnent, au calibre 16, jusqu'à 419 kilogrammes de pression par centimètre carré! Une vitesse initiale, constatée par les expériences de la Direction du Service des Poudres et Salpêtres, de 252,5 mètres par seconde, à 15 centimètres de la bouche du canon!

Ils se font au

BANC d'ÉPREUVES

C'est dire que l'arme est **SURE** et qu'aucun accident n'est à craindre en employant les charges réglementaires.

Les détentes sont parfaites et notre système est combiné de manière à empêcher tout départ accidentel du coup.

Chacun sait que le canon de gauche n'est « choke-bored » que dans les bons fusils, ce canon est rétréci au bout et donne le coup plus serré, le plomb fait presque balle à 25 mètres et la gerbe dangereuse s'élargit beaucoup plus loin qu'avec le canon cylindrique. Avec le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** (comme son nom l'indique) on tire vraiment profit de sa chasse. On est absolument certain de son coup de fusil.

Le prix de **147 FRANCS** est payable avec un

CRÉDIT DE 21 MOIS

c'est-à-dire que nous expédions le fusil *immédiatement* et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation nous faisons encaisser sans aucuns frais pour l'acheteur la somme de **7 francs** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **147 francs**.

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur de

Primes Gratuites et Superbes, savoir :

- **1 Fourreau rigide pour fusil démonté, fermeture à sabot, poignée mobile en cuir, porte-bretelle et porte-cadenas, entièrement cousu à la main.**
- **1 Bretelle cuir droite large pour fourreau.**
- **1 Bretelle cuir 2 pièces large à l'épaule pour fusil.**
- **1 Chargette graduée 2 usages, pour poudre pyroxylée M. et pour plombs.**
- **1 Extracteur excentrique acier poli, et à 3 roulettes cuivre pour fusil percussion centrale.**
- **1 Mandrin buis tourné.**
- **1 Planche à charger.**
- **1 Sertisseur à ressort et à spatule, lissoir cuivre, pouvant se visser sur une table.**
- **1 Baguette à nettoyer en bois dur, se dévissant en 2 pièces, avec virole porte-chiffon.**
- **1 Brosse crin pour nettoyer l'intérieur des canons.**
- **1 Brosse laine pour huiler.**
- **1 Gratte-culasse pour nettoyer les chambres des canons.**

Ces primes sont de toute beauté, elles constituent un précieux appoint pour le chasseur qui doit les payer très cher, s'il les achète séparément!

Personne n'hésitera un instant à souscrire! Chacun voudra posséder le **CHOKE-BORED EXCELSIOR**, le meilleur des fusils de chasse l'arme la plus rationnelle, la plus sûre, la plus pratique, la plus belle, la meilleure, en un mot qui ait été fabriquée en France, jusqu'ici.

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : le fusil, les accessoires et les primes gratuites sont livrés **immédiatement franco de tous frais** et l'on ne paie que **7 fr.** par mois jusqu'à libération du prix total, soit **147 francs**.

Nous conseillons et livrons, sauf avis contraire, le calibre 16 qui est le plus pratique; toutefois, si l'acheteur le préfère et sur sa demande nous fournissons le calibre 12 qui est plus lourd et généralement employé au tir aux pigeons et à la chasse de l'arrière-saison.

L'emballage et le port sont GRATUITS.

Les quittances mensuelles sont recouvrées par la poste. SANS FRAIS.

GIRARD & BOITTE

1 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné, déclare acheter à MM. **GIRARD & BOITTE**, 46 Rue de l'Echiquier, à Paris, *le* **Fusil de Chasse CHOKE-BORED EXCELSIOR** *et ses* **Primes gratuites** *comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par payements mensuels de* **7 fr.** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **147 francs**, *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prénoms

Profession ou Qualité .... SIGNATURE :

Domicile

Département ......

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée)

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de

GIRARD & BOITTE ✻, ✪ I, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS

MAGASINS DE VENTE ET D'EXPOSITION : 47, Rue d'Enghien.

MAISON DE CONFIANCE
Fondée en 1885
LA PREMIÈRE DU GENRE

Demandez **Gratis et Franco** le **CATALOGUE ILLUSTRÉ** des **Fusils de Chasse et Armes diverses.**

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet.

Encré de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7. rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD

15e ANNEE — N° 31 | 10 Centimes | 1er Août 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN SUCCÈS DE LA MODE DE DEMAIN, par Benjamin RABIER.



De plus en plus alléchant !

Les Archives

Sidi-Abdallah-ben-Mabrouk, sultan du Kurdistan, souffrait cruellement de la goutte.

Une nuit, que ses douleurs l'empêchaient de dormir, il eut l'idée de se faire lire les Annales du royaume; c'était, dès le temps d'Assuérus, le plus puissant soporifique connu. L'effet ne se fit pas attendre: pages et officiers de service cédèrent bientôt à une somnolence invincible. Aux portes de la chambre, les gardes dormaient debout, appuyés sur leurs lances. Déjà le sultan lui-même sentait ses paupières s'appesantir, lorsqu'un extrait de l'*Officiel Kurde* réveilla son attention.

Il y était dit qu'en la sixième lune de l'an 1207 de l'Hégire, le monarque régnant, miraculeusement guéri de la goutte par le saint marabout Hadj-el-Kébir, avait fait déposer aux Archives, pour y être précieusement conservée, la formule originale de ce traitement merveilleux.

Aux premières lueurs de l'aube, le sultan manda son grand-vizir, le fidèle Ali-bou-Bekr, et lui donna l'ordre écrit d'aller en personne quérir le vénérable document. « Fais diligence, dit-il avec une grimace horrible, provoquée par un élancement plus douloureux, et surtout ne reviens pas les mains vides, car il y va de ma vie, et, par conséquent, de la tienne. » Le premier ministre s'inclina respectueusement sans mot dire, et se rendit incontinent aux Archives.

C'était un vaste bâtiment voûté, dont les épaisses murailles, solidement encastrées dans le sol, étaient à l'épreuve du feu du Ciel et même de la malice des hommes. Un fossé profond défendait les abords de sa triple enceinte, et d'incorruptibles janissaires, armés jusqu'aux dents, veillaient sur les tours.



Le premier ministre s'inclina respectueusement.

Grâce au mot de passe, dont il avait eu soin de se munir, Ali-bou-Bekr se fit reconnaître des sentinelles, le pont-levis s'abaissa sous ses pas, trois portes de fer s'ouvrirent successivement devant lui; au seuil de la dernière l'attendait l'archiviste en chef, qui, en apprenant le but de sa visite, manifesta une extrême surprise.

— Votre Excellence daignera m'excuser, dit-il, mais depuis 23 ans que j'exerce mes fonctions, c'est la première fois que je reçois l'ordre de communiquer une pièce confiée à ma garde. Ce fait inouï a pourtant un précédent. Il y a un demi-siècle, un ancêtre de notre illustre souverain fit réclamer à feu mon grand-père et prédécesseur, une missive importante du Commandeur des Croyants; mais, par un malheureux hasard, elle ne se retrouva pas et cela fut cause que mon aïeul trépassa avant l'âge...

— De saisissement?

— Il fut saisi, en effet... pour recevoir cinq cents coups de bâton sur la plante des pieds, par ordre du grand-vizir de l'époque. Quant à ce dernier, il mourut peu après d'une suffocation, à laquelle certain lacet de soie ne fut pas, dit-on, étranger. A la suite de ce double accident, des erreurs si funestes ont été rendues impossibles, grâce à des mesures rigoureuses dont Votre Excellence voudra bien ne pas se formaliser, car elles ne comportent aucune exception.



... Ils pénétrèrent alors dans es Archives...

Ce disant, l'archiviste tira de sa poche un foulard, banda étroitement les yeux du vizir, le fit tourner sept fois sur lui-même, et, le prenant par la main, le guida à travers un inextricable labyrinthe de couloirs tortueux et d'escaliers en colimaçon, jusqu'à une porte solidement verrouillée, qui s'ouvrit avec fracas et se referma derrière eux.

Debarrassé de son bandeau, Ali-bou-Bekr regarda autour de lui. Il était dans le bureau des *Entrées*, où sont apportés, sous sacs scellés et plombés, les volumineux courriers transmis chaque jour par les grandes administrations de l'Etat.

Neuf scribes en pied en dépouillaient le contenu au fur et à mesure de leur arrivée, et dotaient chaque pièce d'un numéro matricule à l'encre rouge indélébile. Elles étaient alors inscrites, par vingt-sept surnuméraires, sur autant de registres à réglures compliquées, titres en bâtarde et sous-titres en ronde, dont l'irréprochable tenue. sans blancs ni ratures, était encore attestée par les fréquents visas qui soulignaient de paraphes en coup de sabre l'invariable « Néant » de la colonne: *Observations*.

Le firman de « soit communiqué », dont la production avait été exigée tout d'abord, dut suivre la filière de ces méticuleuses formalités administratives.

L'authenticité de son mandat, dûment vérifiée, le premier ministre ajusta sur son nez de larges bésicles d'or, se fit apporter le *Répertoire général*, et constata que l'ordonnance du marabout y était inscrite à sa date, sous le numéro 42.779.086. Les livres auxiliaires. compulsés, révélèrent qu'elle avait été classée, sous la cote 65, dans le dossier 219. rayon 4 de la 56e armoire de la rangée désignée par la lettre *Djé*, 14e de l'alphabet kurde.

Une fiche énonçant ces indications fut établie séance tenante, visée par l'inspecteur de service et transmise au contrôleur principal, lequel délivra finalement le *Bon de sortie* en règle de la pièce réquisitionnée.

Le vizir et l'archiviste, suivis de ces importants fonctionnaires et de divers agents subalternes, pénétrèrent alors dans les *Archives* proprement dites, immense caveau souterrain, sillonné d'avenues parallèles que bordent, à perte de vue, d'énormes coffres-forts blindés, alignés comme les tombeaux d'une nécropole. Là dorment, sous des linceuls de parchemin, tous les papiers se rapportant à la dynastie régnante, depuis les actes diplomatiques, lestés de larges sceaux de plomb, jusqu'aux simples cartes de visite déposées au Palais à l'occasion du *Ras-el-Am* (fête de l'année).

Le cortège s'arrêta devant le no 56 de l'avenue *Djé*. Trois chambellans porte-clefs ouvrirent chacun une des serrures de l'armoire de fer. Sur le rayon 4, l'inspecteur de service prit, dans le dossier 219, la cote 65, et la tendit au contrôleur principal. Celui-ci transmit la chemise fermée à l'archiviste en chef, des mains duquel elle passa dans celles du grand vizir, qui l'ouvrit avec solennité, au milieu de l'attention générale, et faillit tomber à la renverse...

...Elle était vide!!!...

C'est en vain que, le premier moment de stupeur passé, le coffre-fort tout entier fut fouillé; méthodiquement d'abord, puis fébrilement, puis avec rage, par l'archiviste en chef, qui croyait déjà ressentir dans la plante des pieds



... C'était un papier jauni...

des douleurs lancinantes, et après lui, par le grand vizir, dont la gorge semblait oppressée par une étreinte invisible. Tout fut inutile, le sombre caveau garda son secret.

— C'était écrit! gronda le ministre, en lançant à son subordonné un regard chargé de menaces.

— Hélas! cria celui-ci, atterré, avec de telles précautions, se peut-il que quelque chose se perde?

Après avoir prescrit au commandant des janissaires de faire administrer la bastonnade au directeur des Archives, le fidèle Ali-bou-Bekr se mit en devoir de regagner le palais, bien qu'il ne se fît aucune illusion sur le sort qui l'y attendait.

La loge du concierge, devant laquelle il s'attarda un instant avant de demander le « cordon » — tant ce mot évoquait pour lui de funèbres pressentiments — était le théâtre d'une scène singulière.

Quatre enfants, juchés sur des escabeaux, devant des écuelles vides, attendaient patiemment la pitance que réclamait leurs estomacs affamés. Le cinquième, un petit bossu, dont l'œil unique pétillait de malice, s'était glissé sous la table boiteuse, et, pour faire une niche à ses frères, dont il était le souffre-douleur, avait retiré sans bruit un volumineux *Coran*, qui calait le pied trop court.

A ce moment, la mère revenait de la cuisine, portant une terrine de couscous fumant, qu'elle déposa sur le bord de la table. Celle-ci, privée d'équilibre, bascula. Le plat et les écuelles se brisèrent sur le sol avec un tintamarre effroyable, accru des piaillements effarés de la marmaille.

La concierge, furieuse, ne tarda pas à découvrir l'auteur du méfait, qui cherchait à gagner la porte. Le lourd in-quarto gisait à ses pieds; elle s'en saisit et le lança à toute volée dans la direction du coupable. Mais le rusé gamin baissa la tête et le volume, toubillonnant au-dessus de lui, arriva droit sur le vizir, qui, d'instinct, étendit le bras pour parer le coup.

Quelque chose lui resta dans la main. C'était un papier jauni, échappé d'entre les pages, où il servait de signet depuis plusieurs générations.

Machinalement, Ali-bou-Bekr le déplia, embrassa d'un regard quelques lignes d'une grosse écriture tremblée et poussa un cri de folie.

C'était la recette du marabout!

BARTHO.

***

Pêle-Mêle Causette

L'excessive publicité que la Presse donne aux crimes sensationnels m'a toujours paru dangereuse au point de vue moral et social.

S'il est vrai que la Presse est un sacerdoce, comme le voudraient les publicistes bien intentionnés, son premier devoir serait de cantonner le crime dans les strictes limites exigées par le souci de l'information.

Il est malsain de s'emparer de ce qu'on appelle un beau crime, pour aguicher la curiosité du public.

Remarquons,du reste,qu'un crime n'est jugé beau que par l'horreur qu'il est susceptible d'inspirer. S'il se distingue des autres par un côté mystérieux, par une cruauté exceptionnelle ou par un cynisme brutal, il a des chances d'attirer l'attention des journaux.

On l'extrait alors de la rubrique des faits-divers et de la chronique judiciaire, pour lui donner une place en première page.

Les assassins prennent bientôt l'importance de très grands personnages.

On publie leurs photographies, on détaille leurs moindres faits et gestes, on s'intéresse à tout ce qui les concerne.

Le jour de l'audience, une foule élégante s'écrase pour les voir, les entendre parler. C'est une sorte de grand gala où les places sont retenues à grand renfort de protection.

Comment voulez-vous que les brutes qui se voient l'objet d'un tel intérêt, ne perdent pas la notion exacte de leur situation ?

Ces êtres de mentalité inférieure en arrivent à se croire les héros de quelque grand fait historique, et leur vanité y trouve des satisfactions imprévues.

Les juges eux-mêmes ne peuvent se soustraire à l'influence du milieu.

On assiste alors à des joutes de cabotinage, à des assauts d'esprit, sous les yeux d'une réunion select qui jouit avec avidité d'un spectacle de haut goût.

Juges, avocats, inculpés, tous savent que les journaux sont représentés là par des rédacteurs qui, le crayon en main, recueillent pieusement tout ce qui sort de leur bouche.

Et dans le fond de la salle, d'autres individus, qui seront les inculpés de demain, constatent avec une jalouse admiration, la crânerie de leurs congénères.

Auront-ils, eux également, la chance de susciter un jour l'intérêt public et d'accaparer l'attention?

Eux aussi sauront se montrer à la hauteur quand leur tour sera venu.

Faire parler de soi, sortir, ne serait-ce qu'un instant de l'obscurité, pour entendre claironner son nom par les cent bouches de la Renommée, n'est-ce pas là une jouissance à laquelle aspirent tant de gens, même parmi les mieux équilibrés. Comment des esprits dégénérés échapperaient-ils à ce désir, au mirage de cette apogée finale, qui représente pour eux le couronnement de leur carrière?

Il est immoral de favoriser ces instincts. Il conviendrait, au contraire, de les décourager.

On le peut, en apportant plus de mesure dans la place qu'on donne au crime. Pour cela, il serait nécessaire que la Presse, consciente du danger que cause sa publicité, consentît à ne pas l'appliquer aux actes de bestialité.

Ce serait un sacrifice, évidemment, car la relation des atrocités criminelles passionne le public et le pousse à lire.

Mais si sacerdoce il y a, l'intérêt supérieur de la moralité publique doit passer avant le souci purement pécuniaire.

Ce serait d'un bel exemple, certes, mais sommes-nous dans une époque de beaux exemples? Je n'ose pas me prononcer.

Fred ISLY.



LA BANLIEUE PARISIENNE

— Voilà une heure que tu es là, laisse-moi profiter aussi un peu de l'ombre de notre arbre!

MILLIARDAIRE ET JOURNALISTE

La qualité — éminemment appréciée — de milliardaire, ne permet cependant pas d'échapper à un interview.

M. Pierpont-Morgan en a fait l'expérience, lors d'un séjour en Angleterre.

Le représentant d'un journal lui ayant demandé, par écrit, « deux minutes » d'entretien, le multimillionnaire, croyant le décourager, répondit sèchement, que chaque minute de son existence valait 250 francs.

— J'accepte votre prix, répondi le journaliste.

Le lendemain, le reporter fut reçu par M. Pierpont-Morgan, ennemi acharné de l'interview.

— Que me voulez-vous? demanda celui-ci.

— Rien. Je vous ai demandé deux minutes. A 250 francs chaque, cela fait 500 francs. Les voilà!

— Et puis?

— C'est tout.

— Mais pourquoi m'avez-vous demandé un entretien?

— Parce que j'avais parié 2.500 francs que j'arriverais jusqu'à vous. Je vous ai remis 500 francs Je gagne donc 2.000 francs. C'est-à-dire 750 francs par minute de plus que vous.



Le Garçon d'honneur *(estomaqué et myope)*. — Jusqu'aux serviettes de table qui sont en soie et en dentelle!

JE DÉMÉNAGE...

Mark Twain, le célèbre humoriste yankee est un des habituels héros des anecdotes qui se lisent dans les échos de la presse d'Outre-Atlantique.

Comme c'est là une réclame peu coûteuse et souvent de bon ton, la chose n'est pas pour lui déplaire, et si jamais les échotiers venaient à manquer d'imagination, il serait le premier à leur procurer la petite histoire qui divertira à ses dépens ses gais compatriotes.

Voici une des dernières qu'on lui prête, et qui ne manque pas d'originalité.

Elle se passe au temps lointain où Mark Twain, écrivain débutant et poète à chevelure parnassienne, avait plus d'espoir au cœur que d'argent dans sa bourse, ce qui l'obligeait souvent, vu la rigueur des temps et l'inexorabilité des propriétaires, à chercher un autre gîte.







HISTOIRE AMERICAINE

Mme Johnson. — Ce portrait de mon mari date d'avant sa faillite. Depuis, le cher homme a bien changé, vous ne le reconnaîtriez pas.

Comment la visiteuse se figure M. Johnson à l'heure actuelle.

Sa surprise en le voyant entrer.



AU TRIBUNAL

Le bon Juge. — Vous êtes accusé d'avoir tué votre femme en la jetant par la fenêtre.

Le Prévenu. — M'sieu le président, c'est en secouant les draps, l'autre jour, à 10 heures... je n'avais pas remarqué que ma femme était dedans...

Le bon Juge. — Vous aurez 16 francs d'amende pour avoir secoué vos draps après 9 heures!



MADAME PLEONASME

— Et votre locataire du cintième, mame Honoré?

— M'en parlez pas, Mossieu Justin, il vient encore d'avoir une hémorragie de sang, et son état stationnaire est toujours le même!

Un de ces jours fatidiques, qui empruntent leur nom au dieu: Terme, Mark Twain, une boîte de cigares sous le bras, contemplait tristement la devanture d'une agence de location, s'ingéniant de son mieux à découvrir dans le fatras des adresses amoncelées, celle de la bonne hôtesse.

Survint en ce moment une personne d'âge qui amie de la famille Clémens — c'est le nom patronymique du célèbre humoriste — voulait quelque bien au jeune homme.

Elle s'approche doucement de lui et la conversation s'engage.

— Comment, M. Clémens, vous ne vous corrigerez donc jamais?

— Et pourquoi donc?

— Mais vous fumez beaucoup trop! Ne voilà-t-il pas que vous avez de nouveau une boîte de cigares sous le bras. Il y a peu de temps je vous en avais déjà fait la remarque...

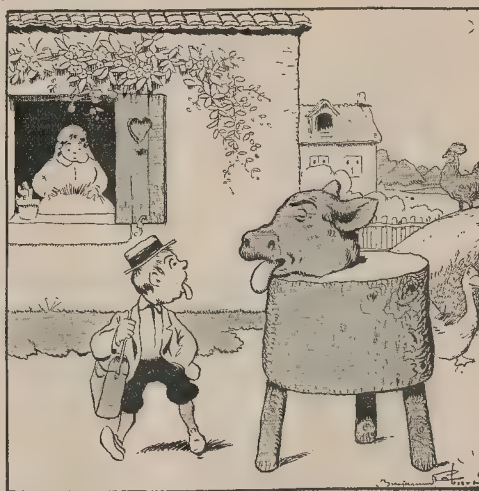
— Mais, Madame, je ne fume pas tant que ça!... Je déménage!...

Dark.



ENFANT MODERNE

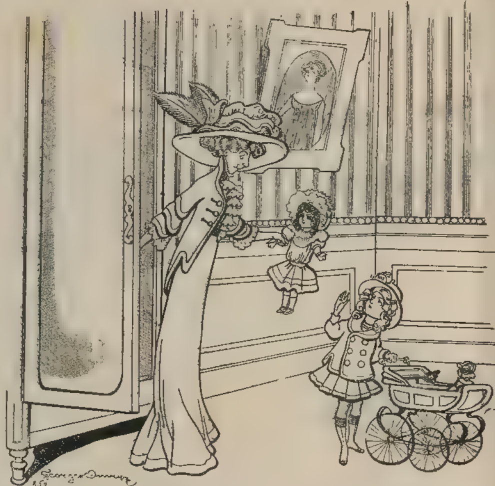
Le Gosse. — Bravo, maman, papa est knock out!



ESPRIT D'IMITATION



— J'espère que Monsieur n'a pas d'enfants, le propriétaire n'en veut pas, il tient essentiellement à ce qu'on jouisse de l'appartement en bon père de famille.



NOS PETITES FILLES

— Comment! tu ne veux pas de ta belle poupée?
— Oh! non, une grande fille comme ça, me vieillirait vraiment trop!

Le fidèle Serviteur

Le Grand-Prix de Paris, couru récemment, nous rappelle une anecdote des plus authentiques. Elle nous fut révélée par une comédienne parisienne de grand talent, femme d'esprit et artiste réputée: Mme Jeanne Granier.

Il y a de cela quelques années. Mme Granier parcourait son quotidien favori le matin du Grand-Prix hippique, lorsque son regard tomba sur la liste des partants et montes probables de cette épreuve importante.

Or, Mme Jeanne Granier, qui jouait rarement aux courses — pour ne pas dire jamais — fut fort surprise, ce jour-là, de lire, parmi les noms des chevaux engagés dans le Grand-Prix de Paris, celui d'*Andrée*.

— *Andrée*, pensa Mme Granier, le prénom de mon fils!... Si ce cheval allait gagner?

Amusée par cette coïncidence, l'excellente artiste appela son vieux et fidèle serviteur — car Mme Granier possède un brave homme de domestique depuis de nombreuses années à son service — et dit à son valet de chambre dévoué:

— Voici cinq cents francs. Tu vas aller à Longchamp et mettre cette somme gagnante sur *Andrée*, qui est engagée dans le Grand Prix.

Le domestique empocha le billet, s'inclina et sortit.

Le soir, vers six heures, Mme Granier appre nait que la bête en question avait remport la grande épreuve, et qu'*Andrée*, extrême out sider rapportait plusieurs centaines de franc pour cent sous.

— J'ai vingt-cinq louis dessus, s'écria notr héroïne... je gagne la grosse somme!

Cela dit, Mme Granier attendit, avec une légitime impatience, le retour de son fidèl serviteur.

LES OBJETS DE PRIX

L'élégance d'un objet est en raison directe de son incommodité. Pour qu'il atteigne toute sa valeur, il faut qu'il soit inapte à l'usage auquel il était destiné.



La canne a été inventée pour servir d'appui à l'homme et soutenir le poids de son corps.



Une canne qui réaliserait ce but ne serait qu'un bâton grossier.



Des verres qui permettent d'y voir, ne sont que de vulgaires lunettes.



Regardez si le monocle ou le face à main ont été faits dans ce but. C'est ce qui leur donne du prix.



L'épée a été inventée par l'homme pour se défendre et même pour attaquer, comme on l'a si justement dit.



L'épée la moins apte à accomplir cette double mission, est pourtant celle qu'on recherche le plus.



Le chien a été apprivoisé par l'homme pour veiller sur lui et sur les siens.



Nous accordons cependant le plus de prix à celui qui en est le moins capable.



Les vêtements ont été confectionnés par l'homme pour le préserver des intempéries.



Les toilettes les plus coûteuses sont celles qui tiennent le moins compte de cette question-là.



Les jouets ont été inventés pour amuser les enfants.



Plus ils sont beaux, moins ils remplissent cette fonction.

A sept heures, ledit fidèle serviteur se présenta, la mine allongée, l'air penaud. Sa maîtresse craignit de comprendre.

— Tu n'as pas joué? dit-elle, inquiète.

— Oh! si, madame.

— Alors?

— Alors..., voilà... bafouilla le valet de chambre... arrivé sur le champ de courses, je me suis dit: « Madame engage une bien grosse somme, sur la chance d'un cheval qui n'en a pas beaucoup de passer le poteau avant ses camarades »... là-dessus, j'ai pensé qu'il serait plus prudent de ne pas lâcher le billet d'un seul coup... et j'ai... j'ai...

— Tu as quoi?... allons, parle!

— J'ai d'abord mis cinquante francs... *pour essayer*!

— Et puis?

— J'ai voulu recommencer, mais tout le reste de la journée, il n'a pas recouru.

La réponse fut si imprévue que Mme Granier partit d'un éclat de rire sonore. Ce que voyant, le valet de chambre, rasséréné, s'esquiva prestement.

J. K.

Courrier Pêle-Mêle

Voler.

Monsieur le Directeur,

Etant donné le progrès incessant de l'aviation, sa prochaine entrée dans le domaine de la pratique, ne serait-il pas temps de supprimer le double sens du mot *voler*?

Il est vraiment absurde d'employer le même verbe pour désigner l'exploit d'un aviateur et celui d'un cambrioleur.

La langue française fait preuve d'une pauvreté indigne d'elle en laissant subsister une pareille équivoque.

On pourrait employer, pour l'aviateur le mot: *avier*, par exemple, ou tout autre qui serait propre à cette nouvelle profession.

Qu'en pensent vos lecteurs?

Recevez, etc.

A. Pradier.

Questions interpêlemêlistes

Pour faire parler leur personnages, les humoristes inscrivent les paroles qu'ils sont censés prononcer dans une courbe qui part de la bouche et y revient.

Tous vos collaborateurs usent de ce procédés commode, notamment Léon Kern dans ses hilarantes fantaisies.

Or, il m'a été impossible de trouver le nom qu'on donne à cette courbe imaginaire qui renferme des paroles.

Un de vos collaborateurs ou lecteurs pourrait-il me renseigner à ce sujet?

L. Taille.

***

Quel est le moyen pratique d'éviter aux cafés de bonne qualité, par exemple, Saint-Marc et Porto-Rico, de suinter l'huile après la torréfaction?

Biétron.





LES PROVERBES ET LA REALITE

L'Humoriste. — Ça y est! j'ai trouvé mon idée pour le *Pêle-Mêle*; un dessin sur ce proverbe: « L'argent ne fait pas le bonheur! »

Le Directeur. — Oui... très drôle votre dessin; bonne peinture sociale. Voici votre bon de caisse.

L'Humoriste. — Mais pardon, Monsieur le Directeur, vous ne me payez que cinq francs au lieu de vingt francs!

Le Directeur. — Mais, mon cher ami, soyez au moins logique avec vous-même: ne montrez-vous pas péremptoirement que l'argent ne fait pas le bonheur?

L'AVENIR

Le présent serait plus agréable, s'il n'était empoisonné par la préoccupation de l'avenir.



Dès le début de la vie, la préoccupation de l'avenir nuit à notre esthétique.



Plus tard, elle nous empêche de jouir de l'existence confortable que nous pourrions nous offrir.



Pour préparer une ville agréable dans l'avenir, nous vivons dans un sabotage vandalesque de nos avenues.



Il existe même une catégorie de dames, dites somnambules, que nous payons pour qu'elles aident à empoisonner le présent par l'avenir.



La préoccupation de l'avenir peut nous valoir des visites susceptibles de tuer le présent, qui ne demandait pourtant qu'à vivre.



Du reste, n'existe-t-il pas une catégorie d'hommes bien intentionnés, qui croient préparer un avenir idéal, en anéantissant tout vestige du présent.

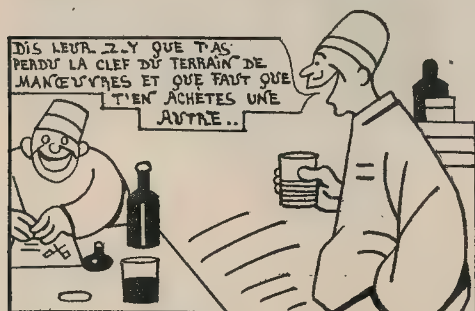




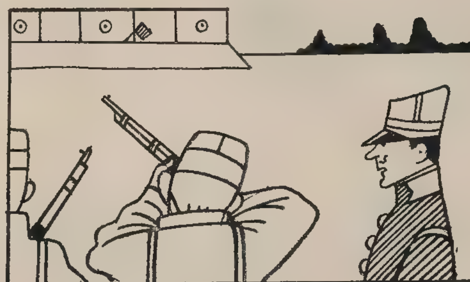
LA VIE MILITAIRE EN UN VERBE

— Ah! mon bleu, tu parles d'un métier!... Tout en tirant ses deux ans...

...Faut tirer des kilomètres...



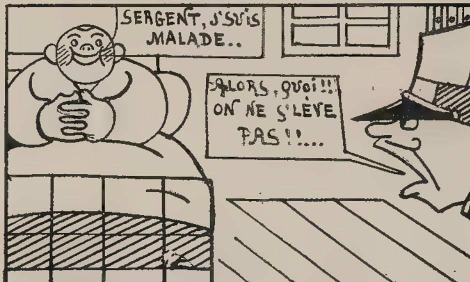
...Faut tirer des carottes...



...Faut tirer à la cible...



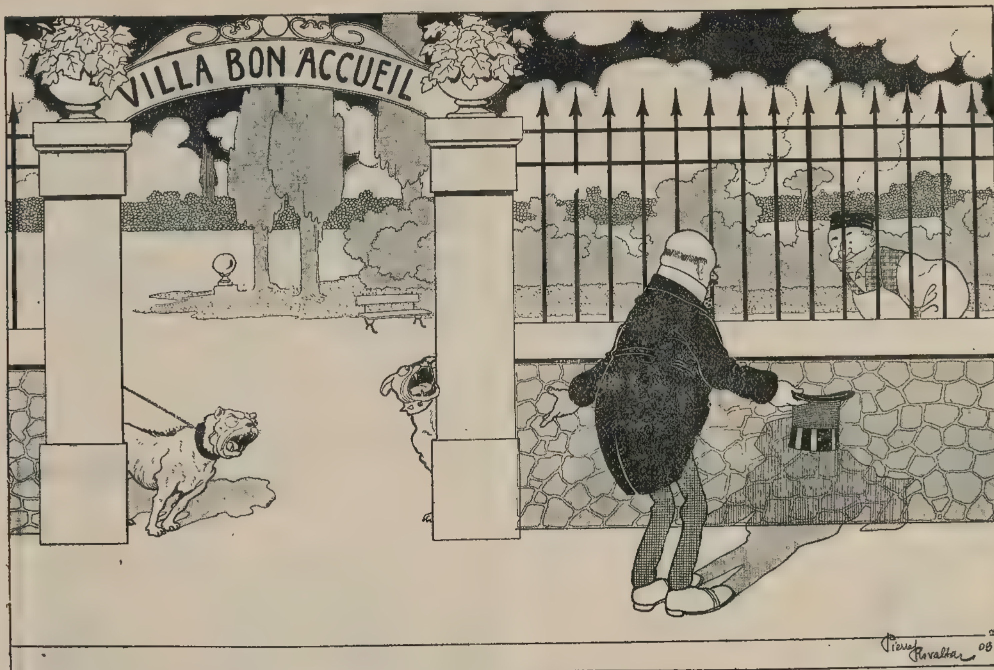
... Faut tirer l'oreille à Jules...



...Faut tirer au flanc...



...Jusqu'au moment où qu'on se tire!



— C'est bien ici, la villa Bon Accueil?

La mesure de la terre

Un géologue américain, distingué comme tous les géologues, s'est fait fort de démontrer que la minuscule planète sur laquelle nous végétons n'a pas, ou n'a plus les dimensions universellement admises. Attendons sa démonstration.

Et, puisqu'il est question des dimensions de la terre, rappelons comment on les a obtenues.

C'est Erasthothène, célèbre philosophe de l'école d'Alexandrie (IIIe siècle avant J.-C.), qui, le premier, eut l'idée de mesurer notre globe. Connaissant la sphéricité de la terre, il comprit qu'il suffirait, pour obtenir la longueur de sa circonférence, d'en mesurer un arc quelconque dont les deux extrémités seraient situées sur le même méridien. Il fit ce calcul entre Alexandrie et Syène, deux villes situées à peu près sur le même méridien — l'écart n'était que de trois degrés — et il trouva la distance dans le cadastre égyptien. L'angle compris entre les deux verticales d'Alexandrie et de Syène, était de sept degrés, et la distance, sur route, de 5.000 stades.

Au moyen d'une simple règle de trois, il déduisit ainsi que la circonférence terrestre était de 250.000 stades, soit un peu plus de 40.000 kilomètres.

D'autres savants corroborèrent plus tard ces données, et il n'en fut plus question durant des siècles et des siècles.

En 1550, Fernel, médecin de Henri II, mesura l'arc du méridien compris entre Paris et Amiens. Il fit ensuite, en voiture, le trajet entre ces deux villes, placées exactement sur le méridien 0o, releva le nombre de tours de roues et nota, de cette manière, 27.070 toises, résultat merveilleux de précision que confirma, vingt ans plus tard, et à dix toises près, par la trigonométrie, le fameux Picard, fondateur de l'Observatoire de Paris.

Sur l'initiative de l'Académie des Sciences, les deux Cassini mesurèrent tout un méridien entre la Manche et la Méditerranée, et l'on voit encore, à Juvisy, une pyramide élevée en cette occasion.

Quand il s'agit d'établir les bases du système métrique, la Convention nationale chargea deux astronomes, Méchain et Delambre, de mesurer l'arc du méridien compris entre Dunkerque et Barcelone; en outre, un artiste très habile, Lenoir, construisit, sous la surveillance et sur les plans de Borda, quatre cercles pour la mesure des angles, et une règle de platine de deux toises pour la mesure des longueurs.

Méchain se chargea de la partie méridionale de l'arc, comprise entre Rodez et Barcelone; Delambre se réserva la partie comprise entre Rodez et Dunkerque.

La latitude de Dunkerque est de 51o 2' 9" 55
La latitude de Barcelone est de 41o 21' 24" 24

Différence de l'arc mesuré . . 9o 40' 45" 31

Cette différence correspondant à 551.583 toises, fut trouvée par Méchain et Delambre au moyen de 90 triangles.

Plus tard, Biot et Arago continuèrent la mesure de la méridienne, depuis Barcelone jusqu'à l'île de Formenta, une des Baléares. Ils avaient remarqué, en effet, que Dunkerque est à 6o environ au nord de l'arc moyen de 45o, et que Formentera est à 6o au sud du même point; de cette façon, les différences entre les degrés circulaires et les degrés elliptiques se compensaient.

La longueur de l'arc entre Dunkerque et Formentera fut trouvée de 12o 22' 13" 40, ce qui donnait: 705.188.77 toises, et, pour la circonférence entière, ou 360o, 20.522.960 toises, et, en mètres, le chiffre rond de 40 millions, avec une incertitude de 2.000 mètres environ.

Si l'astronome américain se base, dans son calcul, sur l'aplatissement aux pôles du spéroïde terrestre, il trouvera une insignifiante diminution des mesures précitées, car cet aplatissement n'est que de 1/294, et on n'a jamais observé qu'il eût des tendances à s'accentuer.

LES CHEVEUX DE L'IMPÉRATRICE

L'impératrice Eugénie, veuve de Napoléon III, vient d'être gravement malade.

Aussi bien, c'est aujourd'hui une vieille, très vieille dame qui, depuis longtemps a renoncé à toute coquetterie.

Un philosophe dirait: *quantum, mutata, abillo!*... C'est qu'autrefois, alors que ses cheveux de neige avaient la rutilance de l'or, l'impératrice Eugénie était d'une élégance raffinée, à tel point qu'elle dessinait elle-même ses coiffures.

Un jour, elle commanda à Félix, son coiffeur, un diadème de fleurs naturelles dont elle avait esquissé le modèle. La princesse de Metternich, le « singe le mieux habillé de Paris », vit ce diadème chez Félix, et le trouva d'un goût si parfait qu'elle en commanda aussitôt un tout pareil. Félix refusa d'abord, pour ne pas s'aliéner les faveurs de l'impératrice; mais la princesse lui ayant donné l'assurance qu'elle ne porterait pas cette coiffure en France, il s'exécuta. Hélas! le pauvre homme avait oublié le fameux quatrain de *Rigoletto*:

Comme la plume au vent
Femme est volage,
Et bien peu sage
Qui s'y fie un instant!

En effet, la fantasque princesse ne sut pas résister au plaisir de se faire admirer la première avec son ravissant diadème. L'impératrice en fut aussitôt avisée par une de ses dames d'honneur, et elle fit dire à Félix qu'il n'était plus à son service.

Félix, disgracié, l'impératrice se fit coiffer tantôt par Caumont, qui devint plus tard valet de chambre de l'empereur, tantôt par Esther Bayle, sa femme de chambre. Elle avait alors des cheveux blonds d'une nuance très rare, mais ils étaient courts; aussi ,avait-elle pris la précaution de tenir toujours en réserve, dans son armoire, une fausse natte du même ton pour répondre aux nombreuses demandes de souvenirs.

— Esther, disait-elle, voici encore une lettre où on me demande de mes cheveux. Coupe une mèche de la natte, et mets-la sous enveloppe.

Combien sont-ils qui croient posséder, dans un médaillon enrichi de pierres fines, une mèche de l'impériale chevelure, et qui ne conservent pieusement qu'un « échantillon sans valeur! »

Si ces lignes leur tombent sous les yeux, cruelle va être leur désillusion!



TOTO. — Mais, papa, pourquoi les loups sont-ils des bêtes nuisibles qu'il faut tuer?
LE BERGER. — Parce qu'ils mangent les moutons.



TOTO. — Qu'est-ce qu'on mange à déjeuner, papa?
LE BERGER. — Du bon gigot de mouton!

L'Éléphant Blanc de la Forêt Noire

M. Finet-Bombec n'ayant pu, malgré ses relations et son obstination, arriver à faire jouer, sur une scène parisienne, son grand drame en seize tableaux intitulé: *L'Eléphant blanc de la Forêt Noire*, résolut de l'imposer à l'admiration des foules au cours d'une tournée mémorable dont il serait lui-même l'impresario.

Aussi, pour arriver à ses fins, ne négligea-t-il rien; il fit les sacrifices les plus grands pour s'attacher le concours de quelques artistes majestueux et chevelus, qu'il avait rencontrés dans un petit café-bar aux environs de l'Ambigu.

Quand la troupe fut définitivement constituée, M. Finet-Bombec fit confectionner, par un imprimeur spécialiste, des affiches en trois couleurs, de cinq pieds de haut, pour annoncer aux populations, médusées, le prochain passage de la célèbre tournée Finet-Bombec, avec l'*Eléphant blanc de la Forêt Noire*, et, comme lever de rideau, un petit acte sensationnel: *Le Jardin de Sulpice*, de M. Octave Mirlaid, auteur du *Joli Minois de Mai*, et autres vaudevilles tirebouchonnants.

. . . .

Les affiches ayant été placardées partout, la troupe se mit en route par un joli matin de printemps: heureux présage!

La première ville que devait visiter la troupe n'était autre que Tertreville-les-Huîtres.

M. Finet-Bombec, qui n'ignorait pas combien la réclame est précieuse pour ces sortes d'entreprises, n'avait rien négligé pour que fut chantée, sur tous les airs et sur tous les tons, la gloire de la célèbre tournée.

C'est ainsi qu'on pouvait lire, dans le *Petit Tertrevillois*, bien avant que la location ne fut ouverte:

«Rien qu'à l'annonce de l'arrivée dans nos murs de M. Finet-Bombec et de sa troupe merveilleuse, tous les amateurs de vrai théâtre se sont sentis frissonner de plaisir. Jamais pareil régal n'a été offert aux lettrés et aux délicats; le succès de l'*Eléphant blanc de la Forêt Noire*, s'annonce comme devant dépasser les prévisions les plus optimistes. Plus de cinq cents de nos concitoyens, craignant sans doute, de ne pouvoir trouver de places aux guichets, ont envoyé des mandats télégraphiques à l'aimable directeur. M. Finet-Bombec les remercie du fond de son cœur, il fera l'impossible pour contenter tout le monde, ce qu'il n'espère pas trop, hélas! car la salle est déjà aux trois quarts louée.

« Il reste encore, cependant, quelques rares fauteuils que l'on s'arrache à coups de billets de banque.

« Heureux M. Finet-Bombec, en va-t-il assez emporter d'argent et de lauriers!

« Voile-toi la face, infortuné Victor Hugo! Pends-toi, Molière! Tressaille, Corneille! car l'auteur de l'*Eléphant blanc* vous dépasse tous! »

Le matin de la représentation, les journaux publiaient, en dernière heure:

« Décidément, la représentation de ce soir marquera dans les annales du théâtre contemporain une date inoubliable; le maire de notre ville, craignant que l'affluence du public ne causât quelque terrible malheur, a, pour prévenir tout accident, mobilisé cinquante gendarmes et trois cents sergents de ville pour établir un rigoureux service d'ordre autour du Grand-Théâtre, car tout Tertreville y sera.

« Cette mesure, évidemment, s'imposait! »

A huit heures précises, M. Finet-Bombec s'assit au contrôle, entre deux messieurs très décorés — et très décoratifs — en habit, cravatés de blanc et coiffés d'impeccables hauts-de-forme, trois au total, sévères et imposants comme des ordonnateurs de pompes funèbres.

M. le directeur-auteur rayonnait de plaisir; jamais il ne s'était senti plus heureux, plus sûr de lui et aussi fier de son prodigieux talent.

Une chose, cependant, l'intriguait: aucun coupon n'avait été retiré au guichet de la location.

Eh! parbleu! tant mieux! Tout à l'heure le public enthousiasmé — le bon, le cher public! — prendrait d'assaut la salle et ferait une ovation au prestigieux M. Finet-Bombec.

. . . .

Vers huit heures et demie, l'auteur de l'*Eléphant blanc de la Forêt Noire* trouva que le public tardait un peu; à neuf heures, n'ayant vu personne, il pâlit; à dix heures, il s'arracha trois cheveux — il n'en possédait pas davantage — à minuit, devant les banquettes vides, il s'évanouit.

Voici ce qui s'était passé:

Le public, crédule, ayant ajouté foi aux communiqués des journaux de Tertreville-les-Huîtres, le public, dis-je s'était abstenu pour une foule de raisons, les uns parce qu'ils craignaient d'être bousculés, foulés aux pieds, passés à tabac; les autres parce que, croyant toutes les places louées, ils avaient jugé inutile de se déranger.

Un petit drapier de la Grand'Rue qui, par hasard, s'était trouvé à Paris un jour de 1er mai, et dont l'esprit était encore hanté par la vision des charges de cavalerie et des coups de tampons lépiniens, avait, dès cinq heures du soir, fermé sa boutique et mis sur les volets un avis ainsi conçu:

FERME
pour cause de
REVOLUTION

Quant au notaire, il s'était prudemment esquivé avec sa famille, par le train de six heures dix-huit, laissant à son premier clerc, tout tremblant, la garde de son étude barricadée et respectablement pourvue de victuailles.

Au moment où M. Finet-Bombec, écrasé par un tel malheur, regagnait la gare suivi par toute sa troupe, non moins désenchantée que lui, le receveur de l'enregistrement, qui passait pour le plus bel esprit de l'endroit, murmura, en poussant du coude son ami le percepteur:

— On dirait, ma parole, la retraite de Russie!

Et le percepteur, d'un ton solennel, conclut:

— L'excès en tout est un défaut.

. . . .

La tournée n'alla pas plus loin..

Jean DE KERLECQ.

LA SUPPRESSION DES SOUS

Le commerce se plaint du manque de monnaie de billon, le Parlement n'ayant pas encore décidé si cette monnaie sera en bronze, nickel ou aluminium.



A la Monnaie, on attend impatiemment la décision de la Chambre. La monnaie de bronze est sale, encombrante; celle du nickel peu esthétique, celle en aluminium n'a pas fait ses preuves.



Plus de sous! mais c'est le rêve! Pouvoir dire au mendiant qui vous importune: « Hein, quoi! un petit sou! un objet si rare: je préférerais vous donner une pièce d'or, si j'en avais! »



Le mendiant n'insisterait pas.
Au café, vous allongeriez les 50 centimes de votre consommation: « Mille regrets, mon ami, diriez-vous au garçon, mais je n'ai pas les moindres sous pour vous! » Suppression du pourboire.



Au marché, les commerçants seraient dans l'impossibilité absolue de donner le sou du franc à nos servantes. Plus de prétexte pour elles de dépenser quelques francs de plus, afin d'avoir quelques sous.



Sans compter que les sous devenus si rares deviendraient des objets de valeur. Les gens prévoyants qui en auraient conservé pourraient offrir de jolis bijoux à bon compte: bracelets, broches, épingles de cravate.



Citoyens! ne nommons pour députés que ceux qui s'engageront à demander la suppression des sous. Songez donc! plus de mendiants, plus de pourboire, plus du sou du franc: Ce serait l'âge d'or et d'argent revenu!

DE NOS LECTEURS

Perles et coquilles

Un de nos confrères scientifiques s'est amusé à relever toutes les jovialités dont fourmille le *Dictionnaire de l'Académie*.

En voici quelques-unes:

« L'écrevisse, petit poisson rouge », est une légende; on l'y chercherait vainement. Mais il y reste, par contre, maintes définitions du même genre.

Il y a la bougie, « chandelle de cire »; la faucille, instrument dont on se sert pour « scier » les blés; l'alun, sel de saveur « austère » et astringente; le fer, qui, uni à un peu de charbon, donne l'acier et « la fonte »; le pluvier, oiseau de rivage qui n'a que « trois doigts » et est bon à manger, etc.

Il y a d'inconcevables naïvetés: le geai, oiseau d'un plumage bigarré « qui est du genre de ceux auxquels on apprend à parler; le chou, plante alimentaire dont il existe un grand nombre d'espèces et « qu'on met ordinairement dans le pot! »

En général, les termes les plus courants de l'histoire naturelle sont les plus sacrifiés. L'algue est appelée « une sorte d'herbe qui croît dans la mer et qu'elle jette parfois sur ses bords », dans l'ignorance, sans doute, de toutes les algues d'eau douce.

Et ce ne sont là que quelques perles dans ce collier... long de plus de deux colonnes.

***

Les bizarreries de la langue française.

Toutes les langues, en général, présentent plus ou moins de bizarreries, qu'il est souvent amusant de collationner. Mais la langue française est une de celles qui en possèdent le plus et c'est ce qui la rend si difficultueuse pour les étrangers. Elle emprunte, par exemple, de nombreux termes aux choses naturelles pour désigner des objets industriels, alors que la plupart du temps le rapport entre les uns et les autres est assez peu visible.

Si l'on commence par l'homme et le corps humain, on trouve que le paveur utilise une dame ou une demoiselle et que le tourneur travaille avec une poupée. Les parties du corps elles-mêmes sont mises à contribution: nous avons, en effet, le corps de pompe, la carcasse, l'ossature, la membrure, la tête et le nez de tour, la bouche d'un canon, l'œilleton, la languette de bois, l'écrou à oreilles, l'arbre coudé, le bras de levier, la manivelle, la manette, la pédale, la main de papier, le doigt l'onglet, le cœur du bois, la culasse, la jambe de force, le joint à rotule, le pied à coulisse, l'âme d'un canon, la veine d'un filon, l'artère d'une canalisation, la dent d'engrenage, la mâchoire d'un étau, etc... etc...

Parmi les animaux, les quadrupèdes ont donné: le cheval, unité de puissance mécanique: le petit cheval d'alimentation; le loup, petite pièce manquée: le renard; les travaux hydrauliques; le mouton, qui sert à enfoncer les pieux; le serpentin, le crapaud, la chèvre, la vis en queue de cochon, le rat du serrurier, le chien de fusil, le lapin des signaux électriques, le pied de biche, le bélier hydraulique.

On a pris aux oiseaux: le col de cygne, le rossignol des cambrioleurs, la grue, le mât de perroquet, l'épervier du pêcheur, le martinet: et dans leurs parties: le bec, la plume, le cou, la crête, l'ergot, la griffe, etc.

Les insectes ont fourni: la punaise à dessin le bec de gaz papillon; les mollusques: l'hélice, le limaçon des escaliers, la coquille des épées la valve des bicyclettes; les poissons: la torpille, la baleine de corset, le dauphin, fils du roi; la scie.

Du règne végétal enfin viennent: l'arbre de couche, le tronc des pauvres, la feuille de papier la pomme d'arrosoir, la lentille d'optique, l'œillet, la fraise de veau, la poire à poudre, la rose des vents, le papier raisin, le bouquet du vin, les yeux en amandes, le fruit-sec, etc..., etc.

Il n'est pas jusqu'au fantastique qui n'ait été utilisé. Exemples: la sirène des navigateurs, le diable des cuisinières... et leurs dragons!...

« Arrêtons-nous ici! » car nous n'en finirions pas!

***

Enfant précoce.

La scène se passe en Amérique:

— Johnie, dit un financier éminent à son plus jeune fils, je vous donne un dollar si vous défoncez le carré de terre où je veux faire le nouveau jardin de votre petite sœur.

— Cela va bien, répond Johnie, mais je vous demanderai de m'avancer 25 0/0 sur le prix fixé par notre contrat; ce n'est pas que je doute de votre bonne foi, mais cette somme m'est nécessaire comme mise en fonds.

— Que voulez-vous dire, Johnie?

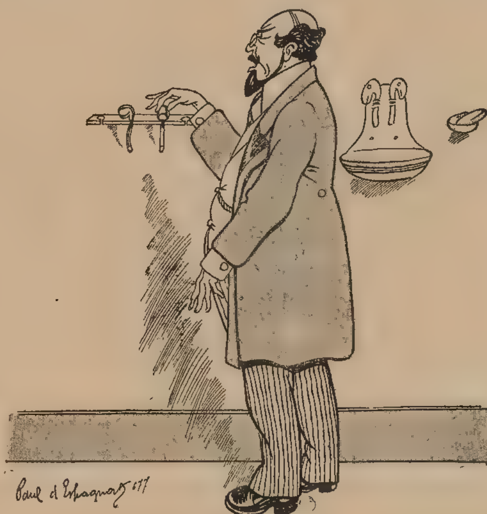
— Voici, mon père. Le quarter (quart d'un dollar) que vous me donnerez, je l'enfouirai dans le carré de terre, puis je rassemblerai mes camarades et je leur dirai qu'un pirate a caché, jadis, un trésor à cette place. Dès que l'un d'eux aura trouvé le quarter, vous pensez si les autres piocheront de bon cœur: le carré de terre sera défoncé et j'aurai 75 0/0 de bénéfice sans me fatiguer. Mais au fait...

— Qu'y a-t-il encore?

— Au fait, si je trouvais le quarter moi-même cela leur donnerait, tout autant d'ardeur au travail, et l'affaire me rapporterait encore davantage: ce serait le même coup que celui dont vous parliez hier à maman à propos de cette mine!



— Ah! je peux dire que j'ai une femme charmante! ainsi, je m'appelle Narcisse, eh bien! en saison, il y a toujours quelques narcisses sur ma table de travail!
— Elle serait bien embarrasée, si vous vous appeliez Olivier.



— Quel sans-gêne, ces grandes compagnies, ils ont encore fermé l'eau sans prévenir!

Et le père versa des larmes de joie en pensant quel jour sombre ce serait pour Jay et Rufus (ses adversaires financiers) quand son fils aurait l'âge des affaires.

* * *

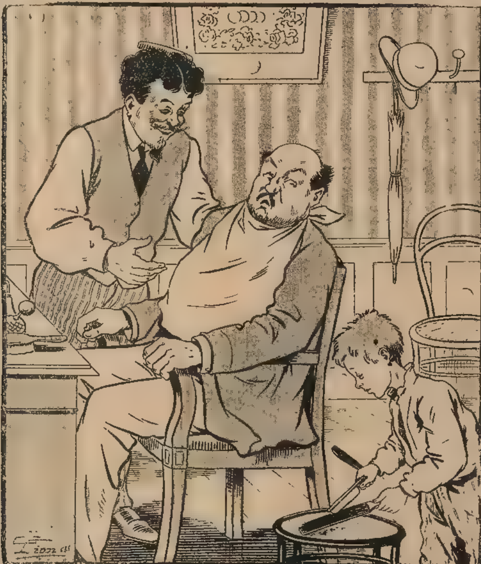
Citoyen.

Quelle est l'origine du mot « citoyen »? Le titre de « citoyen » date des premiers jours du mois d'octobre 1774. Il prit naissance dans les circonstances suivantes:

Beaumarchais ayant eu un procès avec un conseiller, plaida lui-même sa cause devant le Parlement et fit, le premier, appel à l'opinion publique.

« Je suis un citoyen, dit Beaumarchais, c'est-à-dire, ni un financier, ni un abbé, ni un courtisan, ni un favori, ni rien de ce qu'on appelle une puissance... je suis un citoyen, c'est-à-dire quelque chose de nouveau, quelque chose d'inouï et d'inconnu en France; je suis un citoyen, c'est-à-dire ce que vous devriez être depuis deux cents ans et ce que vous serez dans vingt ans, peut-être. »

La plaidoirie de Beaumarchais eut un grand succès: à dater de ce moment, le titre de citoyen fut adopté par tous les esprits libéraux, par tous les hommes d'initiative soucieux de l'intérêt social.



DOUCE PERSPECTIVE

— Comment, c'est votre gamin qui va me raser?
— Je ne peux pas lui refuser ce plaisir, c'est aujourd'hui sa fête!



— Mais, M'sieur Larmangeat, si vous ne vendez plus de charbon en été, qui vous empêche de prendre des bains?
— Ch'est pas la peine, puichqu'on va encore che chalir l'hiver prochain!!!

Pêle-Mêle Connaissances.

— Le cœur diminue de volume, à mesure que la respiration s'accélère et s'étend; il se dilate quand on retient son haleine ou qu'on respire plus lentement.

— Il n'existe peut-être pas, dans le règne végétal, de famille dont l'étude a présenté plus d'obscurité que celle des orchidées. L'excessive ténuité de leurs graines, la difficulté de réaliser les circonstances qui favorisent leur germination, ont fait croire, pendant longtemps, qu'elles étaient généralement stériles. Salisbury fut le premier à démontrer que ces plantes pouvaient germer. Il eut beaucoup de peine à faire partager cette opinion raisonnable: on avait même vu un naturaliste de la Renaissance, Targus, affirmer que ces plantes étaient engendrées par des merles!

— On a remarqué que les Chinois, qui sont grands consommateurs de thé, sont généralement exempts de la goutte, de la pierre, du calcul vésical et des coliques néphrétiques.

— Les anciens connaissaient la pêche à l'épervier: à telle enseigne que cet engin fut maintes fois prohibé, notamment en 1328, par Philippe VI, roi de France, dans une ordonnance relative à la pêche dans l'Yonne. Dans le Nord, on appelait encore l'épervier: *furet* et en Provence: *risseau* ou *resseau*. Depuis des siècles, les Groëlandais se servent d'éperviers à petites mailles faits de nerfs de daim.

— Beaucoup, parmi les plus illustres ministres de la marine française, n'étaient pas du « bâtiment ». Colbert ne fut longtemps qu'un commis de ministère; Turgot fut homme de lettres et intendant du Limousin; Choiseul fut surtout un diplomate; Théodore Ducos était juge au tribunal de commerce, et le comte de Chasseloup-Laubat était un gros propriétaire.



— Voyons, Victoire, vous n'allez pourtant pas me soutenir que ce vase a été essuyé: tenez, regardez-le!
— Que Madame veuille bien m'excuser et comprendre que parfois il y a des choses...



...qui vous échappent!

— On sait que les couleuvres sont con[sommées], çà et là, dans les campagne[s] sous le nom d'anguilles de haie. La cha[ir] de la vipère a eu, jadis, une grande rép[u]tation et on l'employait encore, il y a u[n] demi-siècle, en médecine. On la préconisa[it] contre les fièvres malignes, les maladies c[u]tanées, l'épuisement. On l'administrait en g[e]lée, en sirops et en bouillon. Elle entra[it] dans la composition de la fameuse thériaqu[e] un médicament très compliqué.

PETITE CORRESPONDANCE

M. C. Petit. — Il n'y a rien de ce genre aux Invalides.
Café des Ingénieurs. — Curieux, en effet. Ce doit être sûrement la première annonce de ce genre.
M. Chisell. — On adresse cette feuille à la fin du concours à toutes les personnes qui en font la demande.
M. Jeanniot. — Ces résultats paraissent régulièrement dans le supplément ou feuille détachée. Avez-vous regardé bien attentivement.

M. J. Auclair. — Il n'y a aucun remède à cela, nous avions déjà posé cette question.
M. Langlois. — Il nous paraît vraiment difficile d'empêcher une source de tarir. Nous ignorons si quelque ingénieur hydrographe découvrira ce procédé, mais nous en doutons.

X. — On ne peut se servir du timbre d'une [carte] postale ou carte lettre non utilisée, mais on pe[ut se] faire rembourser dans un bureau de poste.

CHEMINS DE FER DU NORD

Saison d'été 1909

Une journée en Angleterre.

Jusqu'au 30 octobre inclus, les touristes pourront se procurer, à la gare de Paris-Nord, et dans les bureaux de ville de la Compagnie, le 14 août excepté, les billet d'aller et retour de:

PARIS à LONDRES

aux prix très réduits ci-après:
Première classe: 56 fr. 25; deuxième classe: 34 fr. 25; troisième classe: 25 francs. (Non compris le droit de quittance de 0 fr. 10).
Ces billets seront valables, à l'aller: Nuit du Samedi au Dimanche, départ de Paris-Nord à 9 h. 15 soir, via Calais-Douvres, arrivée à Londres à 5 h. 29 matin.
Retour: Nuit du dimanche au lundi, départ de Londres à 9 heures soir, via Douvres-Calais, arrivée à Paris à 5 h. 50 matin.
Le lundi, départ de Londres à 10 heures matin, via Folkestone-Boulogne, arrivée à Pa[ris] à 5 h. 45 soir.
Ces billets ne donnent pas droit aux en[re]gistrements de bagages, ne peuvent être p[ro]longés et ne sont valables que dans les tra[ins] ci-dessus.

CHEMINS DE FER DU NORD

Service temporaire et gratuit de prise et remise des bagages à domicile dans Paris.

A certaines dates, de fin juin à fin a[oût] la Compagnie des Chemins de fer du Nord [se] charge de prendre gratuitement à domic[ile] dans Paris, les bagages des voyageurs se r[en]dant dans l'une des stations balnéaires fr[an]çaises desservies par son réseau.
A certaines dates, de fin juillet au 4 octo[bre] elle se charge de livrer gratuitement à domic[ile] dans Paris, les bagages appartenant aux vo[ya]geurs revenant des mêmes plages.



LE PLOMBIER. — Chouette ! mon vieux ! voilà du travail pour nous ; on a constaté des fuites au ministère de la marine !

LE CHOKE-BORED EXCELSIOR

Éprouvé pour les poudres sans fumée
et les poudres noires.

À TOUT LE MONDE
8 Jours
à L'ESSAI
Sans Frais

Fabriqué à St-Étienne

23 CENTIMES PAR JOUR

Au Pays des bons Fusils et des Armes célèbres.



130 Grains de plomb dans 70 Centimètres à 45 Mètres avec le canon Cylindrique !!!

UN RECORD !!

Fusil de Haute Précision (PERCUSSION CENTRALE)

LE MEILLEUR !
LE PLUS BEAU !
LE PLUS PRATIQUE ! LE PLUS SÛR !

21 Mois de Crédit Toutes les garanties.

LA CHASSE !

Evocation délicieuse qui fait revivre les heures d'émotion les plus agréables et qui fait bondir le cœur d'allégresse et de joie !

La chasse! au grand air des plaines et des bois; la course folle, par monts et par vaux, avec la merveilleuse perspective de rentrer le soir, au logis, le carnier rebondissant de gibier magnifique! N'est-ce pas l'expression la plus vibrante, la plus complète, de la joie de vivre?...

Mais il faut un bon fusil ! sinon la joie se change en regrets, en découragement, en colère parfois. Il faut un inséparable et fidèle compagnon sur lequel on puisse compter, avec la précision absolue, au moment psychologique...

Un bon fusil! c'est simple, c'est vite dit... mais ceux qui savent, par métier ou par expérience, vous expliqueront toutes les difficultés à vaincre pour se procurer sûrement ce qu'on appelle un bon fusil! Telle arme qui se vend 1.000, 1.200 francs et davantage, ne vaut pas telle autre qui se vend 130 ou 140 francs... dix fois moins, à peu près!

En parfaite confiance, permettez-nous, Lecteur aimable, de vous présenter le meilleur des fusils de chasse: le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** fabriqué spécialement pour nous par la plus célèbre Manufacture d'Armes de Saint-Etienne (Loire)

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** est le **SEUL FUSIL** de chasse parfait et en voici la

DESCRIPTION TECHNIQUE

Calibre 16 ou 12 au choix. — Arme de haute précision. — Equilibre rationnel. — Fusil spécial pour poudres sans fumée, pyroxylées J. M. & R. — **Percussion centrale — Fermeture à Té français. — Devant de bois** à démontage automatique. — **Canon acier** extra-fin spécial pour les poudres pyroxylées J. M. & R., et pour toutes les poudres noires. — **Canon** cylindrique à droite et **choke-bored** à gauche. — **Bronzé noir** de guerre, inoxydable. — **Bande spéciale** striée à tenon d'accrochage, s'encastrant dans la bande. — **Platines fines entaillées**, rebondissantes, à deux ressorts. — **Bascule** en acier renforcée à grandes coquilles et à percuteurs à ressorts. — **Détentes** à charnières et à ressorts. — **Extracteur automatique** à double guide et à grand développement. — **Crosse anglaise** poncée. — **Poignée et devant** quadrillés. — **Pièces** finement gravées, trempées et jaspées.

Ce modèle idéal, luxueux magnifique, correspond à tous les besoins de la chasse en France. Il est le plus recommandable et son prix excessivement réduit: **147 francs**, le met à la portée de chacun. Ce fusil vaut LE DOUBLE de ce prix et c'est grâce à la fabrication de 2 500 modèles semblables que nous avons pu obtenir ce prix. (Voir d'autre part les conditions extraordinaires de crédit et les Primes gratuites).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** a subi les essais officiels et porte sur les canons la marque de garantie de Saint Etienne. Ces essais se font avec les poudres sans fumée pyroxylées les plus brisantes qui donnent, au calibre 16, jusqu'à 419 kilogrammes de pression par centimètre carré! Une vitesse initiale, constatée par les expériences de la Direction du Service des Poudres et Salpêtres, de 252,5 mètres par seconde, à 15 centimètres de la bouche du canon!

Ils se font au

BANC d'ÉPREUVES

C'est dire que l'arme est **SURE** et qu'aucun accident n'est à craindre en employant les charges réglementaires.

Les détentes sont parfaites et notre système est combiné de manière à empêcher tout départ accidentel du coup.

Chacun sait que le canon de gauche n'est « choke-bored » que dans les bons fusils, ce canon est rétréci au bout et donne le coup plus serré, le plomb fait presque balle à 25 mètres et la gerbe dangereuse s'élargit beaucoup plus loin qu'avec le canon cylindrique. Avec le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** (comme son nom l'indique) on tire vraiment profit de sa chasse. On est absolument certain de son coup de fusil.

Le prix de **147 FRANCS** est payable avec un

CRÉDIT DE 21 MOIS

c'est-à-dire que nous expédions le fusil *immédiatement* et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation nous faisons encaisser sans aucuns frais pour l'acheteur la somme de **7 francs** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **147 francs.**

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur de

Primes Gratuites et Superbes, savoir :

1 Fourreau rigide pour fusil démonté, fermeture à sabot, poignée mobile en cuir, porte-bretelle et porte-cadenas, entièrement cousu à la main.
1 Bretelle cuir droite large pour fourreau.
1 Bretelle cuir 2 pièces large à l'épaule pour fusil.
1 Chargette graduée 2 usages, pour poudre pyroxylée M. et pour plombs
1 Extracteur excentrique acier poli, et à 3 roulettes cuivre pour fusil percussion centrale.
1 Mandrin buis tourné.
1 Planche à charger.
1 Sertisseur à ressort et à spatule, lissoir cuivre, pouvant se visser sur une table.
1 Baguette à nettoyer en bois dur, se dévissant en 2 pièces, avec virole porte-chiffon.
1 Brosse crin pour nettoyer l'intérieur des canons.
1 Brosse laine pour huiler.
1 Gratte-culasse pour nettoyer les chambres des canons.

Ces primes sont de toute beauté, elles constituent un précieux appoint pour le chasseur qui doit les payer très cher, s'il les achète séparément!

Personne n'hésitera un instant à souscrire. Chacun voudra posséder le **CHOKE-BORED EXCELSIOR**, le meilleur des fusils de chasse, l'arme la plus rationnelle, la plus sûre, la plus pratique, la plus belle, la meilleure, en un mot qui ait été fabriquée en France, jusqu'ici.

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : le fusil, les accessoires et les primes gratuites sont livrés **immédiatement franco de tous frais** et l'on ne paie que **7 fr.** par mois jusqu'à libération du prix total, soit **147 francs**.

Nous conseillons et livrons, sauf avis contraire, le calibre 16 qui est le plus pratique; toutefois, si l'acheteur le préfère et sur sa demande nous fournissons le calibre 12 qui est plus lourd et généralement employé au tir aux pigeons et à la chasse de l'arrière-saison.

L'emballage et le port sont GRATUITS.

Les quittances mensuelles sont recouvrées par la poste, SANS FRAIS.

GIRARD & BOITTE

1 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Je soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, 46 Rue de l'Echiquier, à Paris, *le* **Fusil de Chasse CHOKE-BORED EXCELSIOR** *et ses* **Primes gratuites** *comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par payements mensuels de* **7 fr.** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **147 francs,** *prix total.*

Fait à .... *le* .... 190 .

Nom et Prénoms

Profession ou Qualité .... SIGNATURE :

Domicile

Département

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de

GIRARD & BOITTE ✻, I, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS

MAGASINS DE VENTE ET D'EXPOSITION : 47, Rue d'Enghien.

MAISON DE CONFIANCE
Fondée en 1885
LA PREMIÈRE DU GENRE

Demandez Gratis et Franco le CATALOGUE ILLUSTRÉ des Fusils de Chasse et Armes diverses

5e ANNEE N° — 32 10 Centimes 8 Août 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

AU PASSAGE DES DÉLÉGUÉS DE LA C. G. T., par Paul d'ESPAGNAT.



Le manifestant. — Vive le syndicat ! vive la sociale !
Les délégués de la C. G. T. — Veux-tu rentrer ça ! malheureux ! tu arrêtes le train et l'express de Dijon nous suit à sept minutes !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Impressions de voyage.

Au café de Bonneuil, où selon ma vieille habitude, je vais faire ma partie de bridge, je me suis lié d'amitié avec le père Floche, le plus habile bridgeur de toute la contrée.

L'autre matin, tandis que nous attendions nos deux partenaires, je le félicitais sur l'égalité de son caractère aimable:

— Il n'en a pas toujours été ainsi, fit-il. Si vous m'aviez connu il y a vingt-cinq ans... Ah! oui! Vous auriez juré que j'allais casser ma pipe. A la suite de grosses pertes au jeu, j'étais devenu sombre... triste... inabordable... Un de mes bons amis, le docteur Gallien, me dit un jour:

— Mon vieux Floche, tu as la maladie à la mode. Mais ce n'est rien, rassure-toi. Un peu de neurasthénie. Tu vas me faire le plaisir de donner congé à ton propriétaire. Pars. Fais le tour du monde.

Là-dessus, il me fourra dans la poche un prospectus de l'agence Poule qui, moyennant un prix modéré, vous promène autour de la planète durant des mois, dans des conditions de confort très appréciables.

Le lendemain soir — tard — j'arrivais à Marseille, une fort belle ville à ce qu'il paraît. Je ne pus en juger par moi-même, car, au lever du soleil, un superbe vapeur de l'agence Poule m'emportait vers de lointains rivages.

Il est des gens que la contemplation de l'eau salée enchante. Moi je trouve ce spectacle



... la contemplation de l'eau salée enchante...

d'une monotonie exaspérante; aussi, étant descendu au fumoir, je ne tardai pas à y faire la connaissance de trois messieurs fort aimables. Un échange de cigares, quelques réflexions qui nous révèlent des goûts identiques, et nous voilà tous les quatre installés devant une table de bridge au fumoir.

Vous pensez si j'étais heureux de trouver, si loin de Bonneuil, un trio de bridgeurs.

Pour intéresser la partie, on convint de jouer à deux centimes le point.

M. Thiers, qui était un grand joueur, a dit: « Une partie de piquet en attire une autre. » Qu'aurait-il dit, s'il avait connu le bridge?

De partie en partie, ne prenant bientôt plus juste que le temps de dormir et de me restaurer, je perdais déjà trois cents francs au sortir de la mer Rouge. Devant Bombay, je rattrapais la moitié de cette somme. Une ville bien curieuse, Bombay! Ah! ses promenades, ses temples, ses éléphants majestueux! Admirables! Et ses charmeurs de serpents! Ses petites danseuses aux jointures de caoutchouc, semble-t-il! Phénoménal! Ce n'ai pas que j'aie visité Bombay, non! Mais mon garçon de cabine m'a expliqué tout ça. Assurément, en compagnie de mes partenaires, j'aurais pu descendre à terre... faire comme les autres passagers; mais, comprenez-moi: voyant revenir la veine, je préférais en profiter et nous continuâmes à



...et nous voilà tous les quatre installés devant une table de bridge au fumoir...

annoncer des sans atout avec un entrain endiablé.

A quelques jours de là, en arrivant à Singapour, mes adversaires n'en menaient plus aussi large. Deux gros coups de chelem à cœur contré m'avaient remis à flot.

Et pendant l'escale, je gagnai encore vingt-trois francs soixante-quinze.

Plus loin, en vue de Sidney, j'eus un superbe coup de sans atout avec cent d'as.

Que vous dire de la capitale de l'Etat de Nouvelle-Galles du Sud?... ville florissante de 497.000 habitants... grande activité commerciale... mais, entre nous, toutes les villes maritimes se ressemblent, ou à peu près, de sorte que je ne jugeai pas à propos de me déranger

Ah! par exemple! à San Francisco, ma veine s'arrêta, et quand nous accostâmes à quai, mon étoile pâlissait visiblement. Mon gain se chiffrait par cent trente francs...

Quelle cité active, que San Francisco! Quoi de plus admirable que l'orientation de ses larges rues dans la direction des quatre points cardinaux? Les gens qui l'ont visitée estiment que son quartier chinois dépare un peu l'ensemble; quand on y va, on en rapporte des puces. Je tiens ces détails sensatio[nnels] d'un matelot qui remonta le soir-mêm[e à] bord, couvert de vermine. J'avais donc [bien] fait de ne pas quitter les cartes, cela me [donna] la joie d'annoncer — dans cette seule jo[urnée] — huit sans atout et douze cœurs avec q[uatre] honneurs dans la même main.

Le matin où nous nous arrêtâmes devan[t Gi]braltar, après différentes alternatives de [veine] et de guigne, les adversaires m'avaient r[epris] quarante et un francs cinquante cent[imes.] Il triomphaient les bougres!

Piqué au jeu — c'est bien le cas d[e le] dire — je décidai de ne pas perdre un t[emps] précieux à parcourir Gibraltar. Cette vill[e an]glaise qui présente — tous les dictionn[aires] vous le diront — un curieux mélange des [peu]ples européens, asiatiques et africains, es[t mal] aérée, et sa malpropreté engendre des fi[èvres] endémiques.

Marseille n'était pas loin. Nous fûmes [bien]tôt à Marseille. Et quand la Joliette [nous] eut accueillis dans son port, positivem[ent,] Monsieur, nous étions à jeu. Ni gain, ni [perte] d'aucun côté! Vous conviendrez que c'eu[t été] profondément stupide d'avoir fait le tou[r du] monde pour en arriver à ce résultat. [Nous] descendîmes donc dans un café de la Ca[ne]bière pour continuer à cartonner.

Et, victoire finale, je gagnais soixante [cen]times.

C'était, du reste, un ravissant café que [ce]lui où nous étions descendus.

Les murs, tout lambrissés de dorures, [les] tables en marbre rose veiné, le comptoi[r en] noyé ciré avec des cuivres finement cis[elés,] des garçons propres et en habit, des...

Et pendant que, distraite, par l'entrée [de] quelques consommateurs, mon attention [se] portait ailleurs, le bon Floche continuait d['ana]lyser minutieusement les beautés du caf[é de] Marseille, la seule chose qu'il eût vue to[ut le] long de son voyage.

J. Rosni[...]

Une "colle" d'examen

Voici venir le temps des examens universitaires, Potaches, « carrés » et « cubes », vous être sur la sellette, et les professeurs se feront un malin plaisir de les « coller » avec quelque question plus ou moins saugrenue.

A ce sujet, une anecdote typique; elle se rapporte au professeur Laboulbène qui fut, il y a vingt ans, la terreur des futurs carabins.

Pendant des années, Laboulbène posa aux candidats cette bizarre question:

— Avez-vous vu le crocodile sculpté du Jardin des Plantes?

Le plus souvent, l'élève répondait affirmativement, pensant que cela ne l'engageait à rien. Mais alors, l'examinateur de demander:

— Qu'avez-vous remarqué dans son attitude?

Interloqué, le candidat ne répondait mot, et, naturellement, piquait une mauvaise note.

A la fin, on eut le mot de l'énigme.

Le crocodile du Jardin des Plantes, sculpté en bas-relief, a, en effet, une *attitude* anatomiquement incorrecte: il tourne la tête vers le spectateur. Or, tout futur bachelier doit savoir que les vertèbres cervicales du crocodile sont soudées et que tout mouvement de to[rsion] du col est interdit à cet amphibie. Et v[...]

***

TOUJOURS ECONOME

Madame Durapiat réveille son mari à [...] heures du matin:

— Durapiat, Durapiat, un voleur qui es[t en] train d'ouvrir la fenêtre!

Durapiat. — Attends qu'il ouvre la fen[être] et je tirerai dessus.

Elle. — Pourquoi ne tires-tu pas de su[ite?]

Lui. — Pouquoi faire? pour casser un [car]reau?



— Ne trouvez-vous pas que ce marquis de Z... est étonnant? Il perd trois cents louis en souriant, comme s'il ne jouait que l'honneur!



SPORT BUREAUCRATIQUE

La passion des sports et principalement des courses s'est implantée dans tous les milieux. Voici deux bureaucrates qui, ne pouvant se rendre à Auteuil ou à Longchamps, suivent avec intérêt l'ascension de deux haricots, ayant parié vingt-cinq sous à qui arriverait premier au fil transversal.

Pêle-Mêle Causette

Pour permettre aux piétons de traverser certaines rues trop encombrées, on a résolu de créer des passages souterrains.

L'idée, quoiqu'inspirée par une louable sollicitude envers ceux qui se servent encore de leurs jambes en ce siècle de folie locomotrice, présente certains inconvénients.

Tout d'abord, les utilisera-t-on beaucoup, ces passages? S'il faut descendre un étage, s'y engager et le remonter après avoir fait quelques pas, il est à craindre que les Parisiens hésiteront à s'imposer une fatigue très appréciable, si elle se répète plusieurs fois au cours d'une sortie.

Pour obvier à ce désagrément, il faudra prendre l'entrée du tunnel, d'assez loin, de manière à permettre une descente et une montée en pente douce.

Cette nécessité est confirmée encore par le besoin de traverser avec des voitures d'enfants.

D'autre part, les voies à très larges trottoirs peuvent seules sacrifier l'espace qu'exigerait semblable disposition.

Le problème ne serait ainsi résolu que pour quelques rares avenues, telle l'avenue des Champs-Elysées, par exemple. Presque partout ailleurs, le système du souterrain ne serait pas applicable.

Et même s'il l'était, un inconvénient d'un autre ordre serait à redouter. Ces passages souterrains seraient difficiles à surveiller, surtout pendant la nuit. Ils formeraient des caves isolées qui n'offriraient pas une sécurité suffisante au passant.

Le piéton hésiterait peut-être à s'en servir.

Pour ces diverses raisons, la question de la circulation du piéton reste à l'état de problème non solutionné encore.

Il est évident que si l'on avait pu prévoir l'intensité du trafic de Paris, on aurait, depuis des siècles, pris des dispositions en vue de ce mouvement.

La grosse difficulté consiste actuellement dans ce fait que la chaussée et les trottoirs sont au même niveau. Il faudrait que la partie de la voie destinée aux véhicules fût en contre-bas des trottoirs.

Les trottoirs devraient être construits en remblais de hauteur suffisante pour être réunis par des passerelles planes, sans entraver la circulation des plus grands véhicules.

Naturellement, il est trop tard pour modifier ce qui existe.

Mais si nos ancêtres n'ont pas été prévoyants à notre égard, nous aurions tort de ne pas songer à nos successeurs.

Comme selon toute probabilité la circulation se fera plus active encore, il serait bon d'édicter pour les nouvelles rues, la construction à double niveau; en tranchée pour les voitures et en remblai pour les piétons.

Nos successeurs nous seront reconnaissants d'avoir fait pour eux ce que nos prédécesseurs n'ont pas fait pour nous.

Fred Isly.

****

La fortune est aveugle...

Bien souvent le sort des inventeurs n'est guère heureux, beaucoup meurent de misère. Pourtant il en est qui amassent de belles fortunes, et cela avec des bibelots insignifiants.

L'individu qui, le premier, eut l'idée du porte-crayon muni d'un morceau de gomme à effacer, gagna, avec ce simple objet, plus de 500.000 francs. Celui qui imagina le pince-cravate est devenu millionnaire.

Samuel Fox, qui remplaça les baleines des parapluies par une ossature métallique, amassa six millions.

L'idée de la semelle en métal et du bout de fer destiné à renforcer la solidité des souliers d'enfants, rapporta à ses auteurs 15 millions environ.

Le créateur du patin à roulettes, qui, après avoir vécu, pendant plusieurs années, de la générosité des passants qui le regardaient tournoyer sur la place de la Concorde, vit soudainement la mode favoriser son invention: il laissa, à sa mort, trois ou quatre millions.

La fortune est aveugle!...

* * *

DE LA DIFFICULTÉ DE L'ALLEMAND

Le célèbre philosophe Emmanuel Kant (1724-1804) était, en 1770, professeur titulaire d'une chaire de philosophie; surmené par des cours à faire et par des ouvrages à publier, il avait pris l'habitude, après avoir mis ses idées en ordre, de charger un de ses élèves de les mettre en état et de les faire paraître.

Un jour, l'étudiant chargé de ce travail vint trouver le maître pour lui montrer une phrase qu'il ne comprenait pas. Kant se prit la tête à deux mains, réfléchit longuement, puis: « Mon cher ami, dit-il, quand j'écrivais cette phrase, Dieu et moi étions les seuls à savoir ce qu'elle signifiait; mais maintenant, il n'y a plus que Dieu qui le sache! »



L'Ane. — Il y a des moments où j'aimerais mieux être mon ombre que moi-même!

RENSEIGNEMENT UTILE

Dufêtard est un de ces joyeux viveurs qui intervertiraient volontiers le jour et la nuit.

C'est après minuit qu'il trouve le plus de charme aux parties de poker et aux copieuses beuveries.

Il est à supposer que Dufêtard ne se coucherait jamais avant trois heures du matin, s'il était entièrement libre de ses faits et gestes.

Malheureusement, ou plutôt heureusement Dufêtard est marié à une solide gaillarde qui ne se laisse pas toujours prendre aux excuses et aux raisons que lui fournit son époux. De là, des scènes qui ne tournent pas souvent à l'avantage de notre ami.

Une nuit que Dufêtard était au café, un habile cambrioleur profita de cette circonstance pour lui rendre visite et s'adjuger divers objets de plus ou moins de valeur.

L'opération s'accomplit avec une maëstria telle que Mme Dufêtard ne s'aperçut de rien. Cependant, un agent, qui vaquait à ses fonctions, dans la rue remarqua le manège du cambrioleur et lui mit la main au collet.

Le lendemain Dufêtard se présentait au dépôt:

— Monsieur, demanda-t-il à un fonctionnaire, ne pourrais-je dire deux mots au cambrioleur qui a fait effraction chez moi?

— Que lui voulez-vous? questionna le fonctionnaire.

— Je désirerais bien savoir comment ce gaillard s'y est pris pour pénétrer chez moi sans réveiller ma femme!

***

Trop de risques

Un londonien désirait s'assurer sur la vie pour une somme de vingt mille livres.

Obséquieux, l'agent tira de sa poche la feuille à remplir et posa les questions d'usage. Les cinq premières allèrent bien. Mais bientôt tout se gâta:

— Etes-vous automobiliste? demanda l'agent.

— Pas du tout! répondit l'aspirant assuré.

— Cycliste, alors?

— Non plus!

L'assureur remit la feuille dans sa poche, prit son chapeau et sortit en disant:

— Mille regrets, monsieur! Mais notre compagnie n'assure plus les gens qui vont à pied. Il y a trop de risques!

Courrier Pêle-Mêle

Œuvres anciennes.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi quelques observations au sujet des critiques que votre collaborateur Fred Isly adresse aux fervents des temps passés. Je partage l'avis qu'il émet sur le ridicule qu'il y a à rechercher une œuvre ancienne, si elle n'a d'autre valeur que son ancienneté, mais encore faudrait-il, si elle a une autre valeur, ne pas la dénigrer à plaisir et ne la considérer que comme *relative* au temps où cette œuvre a été créée. Je devine bien, en effet, que malgré la justice qu'il croit rendre aux œuvres intéressantes du temps passé, M. Fred Isly conserve une arrière-pensée de pitié pour ces choses émanant d'âges où nos facilités de production étaient encore bien arriérées. C'est là qu'il me semble que votre collaborateur se trompe; lorsqu'il dit: « les époques sont le prolongement les unes des autres, chaque siècle est une marche qu'il ne faut pas dédaigner, parce que cette marche a permis d'accéder à la suivante », il semble justement avoir dans l'idée que les marches suivantes sont les plus belles. Je ne trouve pas, du moins en ce qui concerne les œuvres d'art et le goût. Une preuve évidente en est que depuis 150 ans, nous n'avons fait que copier et recopier à satiété les styles Louis XV et Louis XVI dans l'ameublement et le décor, c'est donc le plus complet hommage qu'on puisse rendre à ceux qui ont su créer ces genres, qui n'ont rien à craindre à être comparés à ce qui les a suivis.

Les œuvres de Michel-Ange, Jean Goujon, Germain Pilon et Houdon sont, d'*une façon absolue*, aussi belles que toutes les œuvres



L'APPAT

L'Anguille. — Prends garde!

La Brême. — Sois tranquille... j'aime le ver... mais pas à la sauce piquante!



LES PARISIENS A LA CAMPAGNE

— Ne va pas jouer du côté de ces vaches, ces bêtes, qui ne te connaissent pas, pourraient te faire du mal.

— Eh bien! maman, si je demandais au petit vacher de me présenter!



Comment diable a-t-il pû se fourrer là-dedans?



LAPINS D'AUVERGNE

— Tu as tort de courtiser la petite Serpolette, songe qu'elle n'a que quelques choux de dot!

venues depuis, et bien supérieures à la plupart, et cela sans qu'il soit nécessaire d'ajouter: *pour leur époque*. M. Fred Isly ne me semble pas partager cette manière de voir, lorsqu'il dit que Raphaël ne serait peut-être pas reçu au Salon.

Ceci dit, je puis assurer M. Fred Isly que si l'avais le moyen d'acquérir des œuvres anciennes, je ne choisirais quand même que celles que je trouverais à mon goût, mais que ce ne serait pas son âge seul qui me pousserait à acheter l'une d'elles si elle n'avait, à part cela, quelque intérêt.

Recevez, etc.

PELISSIER.

Diamants.

Monsieur le Directeur,

Les tribulations de Lemoine, le fondeur de diamant, ont dû soulever une question intéressante. Cette question, je ne l'ai cependant pas vu poser. C'est pourquoi je viens vous demander de la soumettre à la sagacité de vos lecteurs.

Supposons, contrairement aux faits, que Lemoine soit arrivé à créer du diamant. De fait, il n'est pas prouvé qu'un inventeur ne résoudra pas le problème un jour.

Il est à peu près certain que si le diamant se vulgarise, il perdra son prix, et, par conséquent son utilisation de pierre précieuse. La joaillerie le repoussera.

Or, jusqu'ici, le diamant a presque exclusivement servi à la bijouterie. Si celle-ci en fait fi, que deviendra-t-il? Trouvera-t-il un autre emploi dans le domaine industriel, ou bien sera-ce tout bonnement un caillou sans utilisation importante?

Jean de Bolin.

Questions interpêlemêlistes

L'un ou l'autre de vos aimables lecteurs aurait-il l'obligeance de me donner la composition et, si possible, les procédés de fabrication de la cire à cacheter?

E. DETHIER.



LE PROFESSEUR (*au père Grinchu, venu à Paris pour savoir si son fils fait des progrès*). — Votre fils est un brave garçon, mais il n'a pas la compréhension très facile. Imaginez-vous qu'il n'arrive pas à comprendre que l'asymptote et l'hyperbole se coupent à l'infini!

LE PÈRE GRINCHU. — Mon Dieu, faut-il qu'il soit bête!



LE SNOB (*myope*). — Quel manque de goût: mettre un chapeau haut de forme avec un veston.

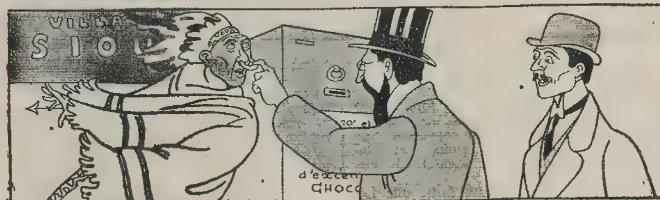


AU JARDIN D'ACCLIMATATION

— J'ai envie de m'offrir une tablette... voyons, mettez 10 centimes...



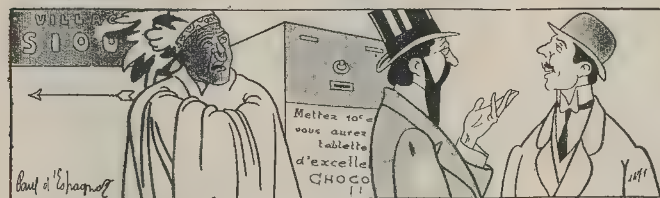
...Voilà 10 centimes!... maintenant...



...Tirez! Je tire...



...Et je reçois... mes 10 centimes!... Ça ne m'étonne pas...



...Ces machines-là, ça ne marche jamais!

Les jetons

Le mot « jeton », du vieux français « gectonner » (jeter), dit bien quel était l'usage primitif de ces pièces de métal qu'on trouve dans les collections: on s'en servait pour compter, les jetant au fur et à mesure que les sommes étaient énoncées.

Les Egyptiens et les Athéniens employaient des coquillages; les Romains usaient de jetons de plomb et de cuivre portant des légendes.

Plus tard, il y eut des jetons de jeu, et d'autres qui servirent à des marchands et industriels pour donner leur adresse. Les rois et les grands seigneurs avaient, pour le jeu, des jetons particuliers; on les employait aussi comme cartes de visite, les laissant chez les suisses des grands hôtels.

Au moyen âge, tous les comptes se faisaient par jetons, et cette mode s'est maintenue en Angleterre, pour l'Echiquier (comptes du Trésor), jusqu'en 1826.

Les jetons de présence, en argent ou en or, donnés dans quelques sociétés ou compagnies, académies, conseils d'administration, commissions d'examen, à chacun des membres présents à une séance représentent une valeur conventionnelle et s'échangent généralement contre de la monnaie.

Les jetons de présence de l'Académie Française sont en argent: ils furent institués par Louis XIV. Chaque académicien en touchait un par séance; seul, le secrétaire perpétuel en recevait deux. Leur valeur annuelle était de 800 francs; au dix-huitième siècle, elle fut portée à 1.200 francs.

Le 21 janvier 1793, jour de l'exécution de Louis XVI seul, Suard, le secrétaire, était à sa place. Il s'informa auprès de l'huissier où étaient ses collègues, le subalterne lui répondit:

— Ils ne viendront pas, citoyen-secrétaire, à cause de ce qui arrive place de la Révolution.

Suard répliqua:

— L'Académie ne doit jamais chômer.

Il signa la feuille de séance, empocha son jeton de présence augmenté, selon la règle, de tous les jetons non retirés par les autres membres.

Les jetons de présence du Conseil de Régence de la Banque de France sont en or, et valent 24 francs (valeur de l'ancien louis d'or). Ceux des assemblées de chemins de fer valent quarante francs.

L'expression: « Faux comme un jeton » nous vient du treizième siècle. A cette époque, les jetons de cuivre, reproduisant les types des principales monnaies d'or, occasionnaient souvent des erreurs ou favorisaient la mauvaise foi.

***

LA VIELLE

La vielle tire son origine de la lyre des anciens. Les Grecs la nommaient *sambuke*, les latins *sambuca* et nos ancêtres des premiers siècles lui donnaient le nom de *sambuque*. Vers le onzième siècle, la vielle commença à être en honneur en France et en Italie. Durant toute la durée du douzième siècle, on la fit entrer dans les concerts des plus grands princes. Sa faveur augmenta sous le règne de saint Louis.

Les jongleurs s'en servaient pour accompagner les voix des chanteurs et pour animer les danses — ce qui nous rappelle, soit dit en passant, les bals-musette si en honneur dans les faubourgs parisiens. — Les grands eux-mêmes ne dédaignaient pas de s'occuper de la vielle et de s'en amuser.

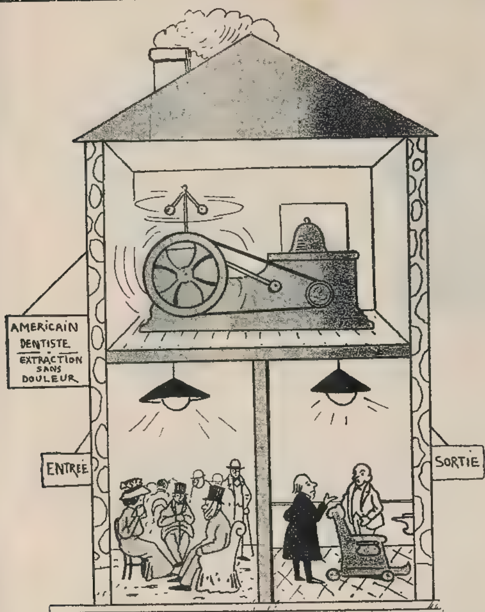
Ce fut vers le quatorzième siècle que les pauvres et surtout les aveugles, frappés de l'accueil favorable dont plusieurs princes avaient honoré des joueurs de vielle à qui ils avaient même fait de riches présents, imaginèrent de se servir de la vielle pour gagner leur vie. Cet instrument devint alors purement populaire et perdit peu à peu du crédit qu'il avait eu jusqu'à ce moment. On alla même jusqu'à l'appeler l'instrument des pauvres.

La vielle ne commença à reprendre sa faveur qu'au seizième siècle. Elle fut alors à la cour de nos rois.

La représentation des premiers opéras, en France en 1671, ayant augmenté le goût que l'on avait déjà pour la musique et pour les instruments, deux personnages célèbres: La Rose et Janot, réveillèrent aussi le goût que l'on avait eu pour la vielle, et la rétablirent dans son ancien crédit par les applaudissements qu'ils recueillirent à la cour du roi Louis XIV.

Puisque nous parlons de la vielle, citons, en terminant, l'anecdote suivante:

Une petite fille, venue de la Savoie en France, au commencement du dix-huitième siècle, n'ayant d'autre titre que ses quinze ans, d'autre recommandation que son joli minois, d'autre talent que celui de la vielle, joua sur les boulevards de Paris un certains rôle. Elle eut ses admirateurs et acquit en peu de temps une brillante fortune. Le bon usage qu'elle en fit, la rendit célèbre cent ans plus tard, et elle fut mise à la scène sous le nom de *Fanchon la vielleuse*, sur le théâtre du Vaudeville, avec une figure, des talents et un entourage qui firent des enthousiastes. Pendant longtemps même on n'entendit plus, dans les rues, aux carrefours et dans les salons parisiens que ce refrain demeuré populaire:



SANS DOULEUR

— Comment se fait-il, mon ami, que le dynamo de la lumière électrique est installé dans l'étage au-dessus? On entend un bruit à devenir sourd!

— Parbleu! de cette façon, les clients qui attendent dans la pièce à côté, n'entendent pas les cris de l'opéré.



AU TRIBUNAL

LE PRÉSIDENT. — Vous accusez votre mari d'avoir levé la main sur vous?

LA VICTIME. — Non, m'sieu le président, je l'accuse de l'avoir abaissée!

« Quinze ans, ma vielle et l'espérance! »

Ce qu'on a traduit depuis avec infiniment d'irrespect et d'ignorance par:

« Quinze ans, ma vieille, et l'espérance! »

***

Origine du mot "chic"

« Chic », est-ce un mot français? Non, si l'on ne considère que son acception actuelle.

Ce terme, si usité dans toutes les sociétés, vient, en effet, de l'allemand *schicch* (aptitude), qui n'est lui-même que l'abréviation de *Geschick*, de *schicken* (sich), (s'adapter, convenir).

Dans *Wallenstein*, de Schiller, nous découvrons (acte I, scène VI, les vers suivants que le maréchal des logis adresse au premier chasseur:

L'orgie, est-ce là ce qui fait le vrai soldat?
Non, non, c'est la mesure et le sens et le *chic*.

Il est donc entendu que *chic* nous vient d'Outre-Rhin, bien que certains étymologistes continuent à le faire venir de *chico*, *chiquito*, mot espagnol qui signifie: petit, gentil. Mais ne cherchons pas noise aux étymologistes; cela nous vaudrait des controverses à n'en plus finir.

Tout de même, si *chic* nous est arrivé d'Allemagne, il y a plus d'un siècle qu'il a fait le voyage, car on peut lire, dans le *Père Duchesne*, à propos de cette fruitière des Halles qui fut une des héroïnes de la Révolution: « Quel chic la liberté donne aux femmes! »

Il faut ajouter aussi, pour la satisfaction de notre orgueil national, que, sous Louis XIII, *chic* était un terme de Palais, un diminutif de *chicane*. On disait alors d'un plaideur rompu à tous les arguments de la loi: il a, il entend le *chic*.



LA NOYÉE. — Ils hésitent tous à me secourir parce que je suis une jeune fille sans dot!

L'ANGLAIS. — C'est vrai, on ne verrait pas ça en Angleterre. Les Français n'ont pas, comme nous l'esprit de sacrifice Je m'en vais, car c'est écœurant!







ILLOGISMES

Bien des gens s'étonnent qu'on confie le plus souvent les emplois à ceux qui sembleraient le moins désignés par leurs aptitudes à les remplir et à en comprendre les beautés...

...de préférence à ceux qui sembleraient désignés pour les remplir.

Leur étonnement est singulier. Ils n'ont qu'à regarder autour d'eux et s'apercevront qu'il en est ainsi pour tout. N'est-ce pas à ceux qui l'apprécieraient le plus et sauraient à quoi l'employer, qu'on se garde de porter de l'argent.



On le réserve pour ceux qui paraissent en regorger.



Nest-ce pas à ceux que les circonstances rendraient le plus à même d'apprécier les bienfaits d'une opération que le chirurgien n'aime pas à rendre ce service?



Et ne préfère-t-il pas en faire profiter ceux qui pourraient s'en passer?



Et ce n'est certes pas à ceux qui paraîtraient le plus aptes à faire honneur aux repas, qu'on réserve le meilleur accueil dans les restaurants.



C'est bien plutôt aux autres, n'est-il pas **vrai?**

COMPROMISSIONS

La recherche de la faveur est tellement ancrée dans nos mœurs qu'elle a donné naissance à des coutumes qui ont force de loi



Il n'est pas d'exemple d'une personne qui, au théâtre, se contente de la place que lui a assigné le contrôle — le trafic des pots de vin est assuré par des personnes spéciales appelées ouvreuses.



Une bonne, soucieuse de sa dignité, ne peut se contenter des gages que vous lui allouez. Elle a le droit de réclamer, chez vos fournisseurs, un certain pot de vin appelé sou du franc.



L'heure de fermeture d'un café n'est jamais fixe; elle s'avance ou se retarde selon le fonctionnaire, chargé de la signifier a ou n'a pas soif.



Le prix de légumes ou autres, vendus d'une manière ambulatoire, varie suivant la faculté d'intrigue de l'amateur, on nomme cela marchander.



Une autre secte d'intrigants s'attaquent, eux, aux portières des voitures, qu'ils font mine d'ouvrir ou de fermer par philanthropie.



On n'est certain de la place qu'on occupe, dans une queue quelconque, qu'autant qu'il ne plaira pas à une dame de semer sa graine d'intrigue dans le terreau de votre galanterie.



Un peu partout, des personnes peu élégantes se plantent devant vous et vous font comprendre qu'elles vous ennuieront jusqu'à ce que vous les payiez pour cesser — **c'est le chantage!**



L'espionnage consiste à dévoiler à un tiers les secrets de quelqu'un — il s'aggrave lorsque l'espion se fait rétribuer — et c'est cependant là la principale qualité qu'on recherche chez un concierge.



Jean Mominette revient de chez le cordonnier en passant par le marchand de vin.







Comme quoi les âmes charitables peuvent quelquefois se tromper d'adresse, au grand étonnement de ceux à qui elles s'intéressent !

La Pièce de plomb

Comme Mme Ploquin, qui tenait un petit commerce d'épicerie, faisait l'état de sa caisse, et mettait en pile les pièces de cinq francs, elle eut tout à coup un saisissement. Elle jeta dix fois l'une de ces pièces sur le marbre du comptoir, puis glissa ses doigts sur le métal; après quoi elle eut la certitude absolue que c'était du vil plomb.

Une avarice sordide, et le dépit de s'être laissée duper comme une bête, provoquèrent en elle un mouvement de la bile et une grande surexcitation. Elle quitta sa boutique, arrêta les passants, entra dans les maisons, montrant à tout le monde la mauvaise pièce. Elle ne savait sur qui porter ses soupçons, mais elle aurait donné gros pour connaître l'auteur de cette escroquerie « qu'elle aurait traîné devant le juge de paix ». Elle s'efforça, en vain, de soulever l'indignation publique; les habitants du bourg jugèrent, après réflexion, qu'il n'y avait point lieu de sortir d'une morne indifférence.

Cependant, M. Boutirat, le receveur de l'octroi, fut aussi outré que Mme Ploquin. Ça lui aurait fait du bien, si on lui eût désigné le coupable, de lui cracher son mépris au visage. Le fonctionnaire avait fait de mauvais débuts. On avait abusé de sa bonne nature qui l'entraînait à croire tout le monde sur parole Le Conseil municipal s'était ému de fraudes nombreuses qui réduisaient les ressources de la commune. M. Boutirat avait failli être révoqué.

Ces tribulations avaient exalté son culte pour la probité et la franchise. Devenu très méfiant et dur, il s'acharnait, en de longues vérifications, à traquer la mauvaise foi.

Il flétrit, en paroles vigoureuses, devant un groupe d'habitants, la tromperie commise au préjudice de Mme Ploquin.

M. Crapinet, le pharmacien, tout en fabriquant des pilules, dans sa boutique proche de l'octroi, l'écoutait.

Le receveur était emporté par une indignation farouche. Comme il jurait de châtier sans merci la fourberie, chaque fois « qu'il mettrait la main dessus » dans son service; l'apothicaire eut un sursaut.

Il venait d'acheter, aux environs, trente bouteilles de vieille eau-de-vie, et il avait décidé, pour se soustraire à d'onéreux droits d'entrée, de les faire passer, à l'octroi, pour des produits pharmaceutiques, que des considérations humanitaires exemptaient des taxes.

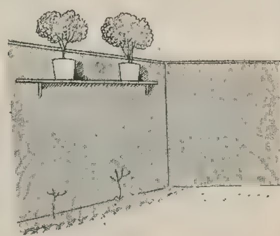
Un peu secoué, sur le moment, par les menaces du receveur, il s'était vite ressaisi. Il choisit même, en manière de défi, des étiquettes portant l'avertissement: « Poison violent », qui materaient la curiosité soupçonneuse du receveur.

Tout à coup, il entrevit le parti qu'il pouvait tirer de la mésaventure.

* *

Mme Ploquin « ne reprenait pas le dessus ».

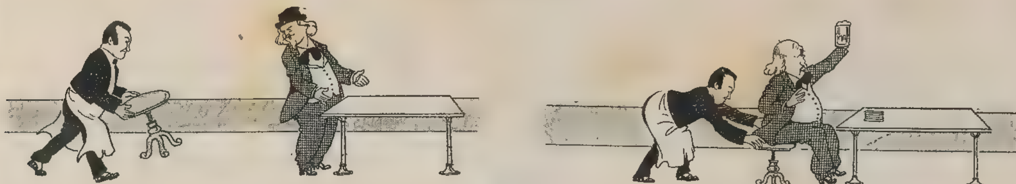




PETITES RIVALITES CAMPAGNARDES

— Nous avons planté nos arbres le même jour, et ceux de mon voisin dépassent déjà le mur ! Comment ce coquin-là fait-il pour me damer le pion ?

Comment s'y est pris le voisin.



LE CONFORTABLE

Le gérant du café de la Nation est pratique. Il offre, comme siège à ses consommateurs des tabourets de piano...

...Aussi, au fur et à mesure que l'on consomme, il donne un tour de tabouret....



...ce qui fait que le client est toujours à la hauteur de son breuvage!

Elle se soumettait, à contre-cœur, à la force des choses.

Le troisième jour, M. Crapinet, aux aguets derrière ses bocaux, vit entrer, dans l'épicerie, trois commères torturées du matin au soir par la démangeaison de savoir s'il y avait du nouveau.

Mme Ploquin, à leur question, haussa les épaules. Elle devait « en faire son deuil » de ses cent sous.

Soudain, M. Crapinet fit son entrée dans la boutique, donnant tous les signes d'une surexcitation fébrile.

— Qu'est-ce que j'apprends, Mme Ploquin... que vous avez reçu une pièce de plomb... Vite montrez-là moi...

Il en examina avec attention les deux faces. Il l'avait cherchée en vain tout à l'heure. Son sang n'avait fait qu'un tour. Il était venu d'un bond.

Il déposa sur le comptoir un écu de bon aloi, après quoi il poussa un soupir de soulagement, et frotta de son mouchoir son visage aussi sec que nos canalisations d'eau potable pendant tout l'été.

Les quatre femmes, saisies par ce coup de théâtre, le considéraient sans proférer une parole.

Le pharmacien conta qu'il avait rapporté la mauvaise pièce du chef-lieu, le mois dernier. Il avait eu grand tort de ne pas la détruire, dès qu'il avait été fixé. La preuve, c'est qu'il l'avait donnée, par mégarde, à sa cuisinière pour les dépenses du ménage. Voilà comme on devenait, sans le vouloir, le complice de faux-monnayeurs. Cristi! il allait fondre, sans plus tarder, dans un creuset, ce disque de plomb.

Tandis qu'il le glissait dans sa poche, les trois commères s'esquivèrent, pressées de répandre la nouvelle que Mme Ploquin « était rentrée dans ses cent sous ».

Un acte de probité impressionne les humains, comme quelque chose qui n'est pas bien naturel. Les moins bienveillants rendirent justice à la belle conduite de M. Crapinet, qui aurait pu, impunément, garder le silence.

— L'honnêteté lui coule dans le sang, déclara le receveur: avec des hommes comme le pharmacien, il suffirait de placer à l'entrée du bourg un tronc à côté d'un tableau des taxes.

* * *

Le lendemain, M. Crapinet alla chercher son eau-de-vie.

Comme il se disposait, à l'octroi, à ouvrir le coffre de sa voiture, le receveur l'en empêcha. Il lui répugnait d'infliger l'humiliation d'une vérification à un homme dont la conscience rigide ne badinait pas avec les plus menues indélicatesses. Il dit, comme il le pensait:

— Une déclaration de votre part, vaudra mieux que tous les contrôles, M. Crapinet.

Ce dernier, conservant jusqu'au bout un sang-froid incroyable, parut vivement touché. Ayant dompté son émotion, il fit une déclaration conforme aux étiquettes fallacieuses dont il avait muni les bouteilles.

* * *

Cette machination lui procura des avantages plus importants: une grande considération et une confiance sans bornes, dont profita son commerce. L'autre pharmacien du bourg perdit toute sa clientèle, ne trouva pas à vendre son fonds, même à vil prix, et finit ses jours dans une misère noire.

Quant à la pièce de plomb, M. Crapinet s'était bien gardé de la faire fondre. Il dut se rendre, un peu plus tard, dans une ville éloignée. En quittant l'hôtel, où il était descendu sous un pseudonyme, il la glissa dans la main du garçon, pour rémunération de ses bons et loyaux services.

Maurice CLÉMOT.

Pensées

Les femmes très laides sont à plaindre. On les trouve ridicules quand elles ne suivent pas la mode, et quand elle la suivent, on les trouve plus ridicules encore.

***

Les extrêmes se touchent. Les grands chagrins et les grands accès de rire se terminent par des larmes.





LE TAUREAU AGACE

OU

LA RECOLTE DES POMMES EN NORMANDIE

DE NOS LECTEURS

Origines des noms de famille.

Pour faire suite à la rubrique consacrée dans ses colonnes à l'étymologie des prénoms connus, le *Pêle-Mêle* pense être agréable à ses lecteurs en publiant aujourd'hui une étude sur l'origine des noms de famille.

Ne vous est-il jamais arrivé de songer à celui qui dota votre famille d'un nom? Que fut-il? Conquérant, guerrier, brigand, vilain, homme de négoce? A défaut de parchemins, qui ne vous eussent même pas fixé sur ce point, parcourez ci-dessous la liste des noms de famille avec leur étymologie.

Les personnes dont le nom est resté dans la langue à l'état de nom commun, les Boucher, les Leblond, les Legros, par exemple, savent que le premier de leurs aïeux, qui devait prendre le nom de famille qui leur est resté, avait un étal, avait les cheveux blonds, était corpulent. Les Lelièvre, les Rossignol, etc., peuvent supposer que leur nom fut symbolique. Mais les noms de famille formés de mots tombés en désuétude étant moins accessibles à la curiosité, nous avons fait sur ceux-ci un travail de recherches dans la langue romane.

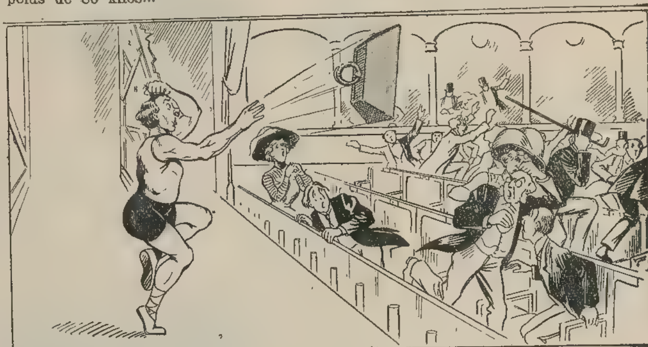
Voici donc la liste que nous avons pu établir:

(Agasse, Agace). — Pie; ce mot est encore usité dans quelques provinces. Bavard.
(Allan, Allant). — Dogue, mâtin.
(Amar). — Amer, triste, rude.
(Ancelle). — Esclave, servante.
(Appert). — Leste, expéditif, intelligent.
(Arnaud). — Débauché, mauvais sujet.
(Astier). — Rôtisseur, cuisinier.
(Aubé). — Fait abbé, revêtu de l'aube.
(Aubert, Auber). — Grand seigneur, haut baron, homme courageux, homme de haute taille.
(Bacon). — Porc, plus fréquemment porc salé, lard: ce vieux mot, comme beaucoup d'autres, est passé dans la langue anglaise.
(Bailleul Debailleul). — Administrateur, agent chargé de percevoir les droits d'une seigneurie.
(Barbé). — Barbu.
(Bardou). — Badin, lent, lourdaud.
(Barré). — Bigarré, bariolé de différentes couleurs. Les Parisiens appelèrent barrés, à cause de la bigarrure de leur vêtement, les carmes que Louis IX amena de la Palestine.
(Barte, Labarte). — Bocage, hallier, broussailles.
(Bedel). — Bedeau.
(Béguin). — Espèce de moines qui se mariaient. Dévôt.
(Belin). — Sorcier, enchanteur.
(Belloi, Debelloi, Dubellois). — Loi ou fait contraire à l'équité; loi renversée.
(Bernier). — Valet de chiens.
(Berte). — Méchant, vaurien.
(Besson). — Jumeau, double.
(Billard). — Boiteux. Homme obligé de s'appuyer sur un bâton en marchant.
(Blache, Lablache). — Terrain planté de jeunes chênes et de châtaigniers.
(Blois). — Doré, lustré, blond.
(Boin). — Bon, doux, clément.
(Boissière Laboissière). — Lieu planté de buis.
(Borel). — Bourreau.
(Bosquillon). — Bûcheron.
(Boterel). — Crapaud.
(Bourdon). — Pèlerin qui porte le *bourdon* (bâton au bout duquel il y avait une petite pomme de bois).
(Bourgoin). — Bourguignon.
(Bouvard, Bouvet). — Jeune bœuf.
(Boyer). — Bouvier.
(Breuil, Dubreuil). — Jeune bois, bruyère.
(Brifaut). — Gros mangeur, glouton.
(Carnot). — Créneau.
(Carrel). — Flèche dont le fer est triangulaire, gros trait d'arbalète.
(Caseau). — Hameau, village.
(Catoire). — Ruche d'abeilles.
(Chanel). — Canal, bassin.
(Chanu). — Chauve. Qui a les cheveux blancs.
(Chaptal). — Capitaine chef.
(Chapuis). — Charpentier, menuisier.
(Clair Leclair). — Illustre, recommandable.
(Clavier). — Garde-clefs, trésorier.
(Cochereau, Cocherel). — Revendeur.



PANIQUE

A la grande admiration du public, l'athlète Bradefer exécute des moulinets avec un poids de 80 kilos...



Par malheur, il lâche le poids et cause une panique!...



...qui, heureusement, finit gaiement!

(Condamine). — Champ ou pré seigneurial.
(Cotelle). — Veste, petit manteau.
(Cotin). — Chaumière, cabane.
(Coulon, Coulomb, Colon). — Pigeon, colombe.
(Croy). — Lâche, vil, honteux, mauvais.
(Debellois). — Dompté, vaincu.
(Desessarts, Delessart, Desart). — Champ couvert de broussailles.
(Ducange). — Change, banque.
(Duquesne). — Chêne.
(Favre Fabre). — Maréchal-ferrant.
(Febvre, Fèvre, Feivre, Lefebvre). — Ouvrier forgeron, serrurier, coutelier.
(Ferté). — Fermeté, force, courage.
(Feutrier). — Drapier, faiseur de feutres.
(Flocquet). — Beau-fils, petit maître.
(Fortier). — Forestier.
(Fournier). — Boulanger. Qui tient le four.
(Foy). — Homme de foi, vassal.
(Gallois). — Gaillard, joyeux. Du pays de Galles.
(Gastelier). — Pâtissier.
(Gastine). — Terre aride, inculte. Solitude, désert.
(Gaultier, Gautier). — Habitant d'une forêt. Bûcheron. On nommait aussi *gaultier*, des brigands qui se réfugiaient dans les bois.
(Gobin). — Bossu.
(Godin). — Beau, mignon, joli.
(Goupil). — Renard.
(Guichard). — Fin, rusé.
(Guillon). — Rusé, escroc.
(Huard). — Criard, braillard.

(Jaquet). — Menteur, impudent.
(Lanier). — Avare, mesquin. Poltron, paresseux.
(Lemire). — Médecin, chirurgien.
(Lesueur). — Cordonnier.
(Magnan Magnin, Maignan). — Chaudronnier.
(Malard). — Canard.
(Malfilâtre). — Mauvais fils. Beau-fils.
(Massart). — Trésorier des deniers de la ville.
(Mazelier). — Boucher.
(Meschin). — Jeune homme. Serviteur.
(Mesnier). — Sergent, huissier. Intendant d'une maison.
(Métivier). — Moissonneur.
(Mignot). — Mignon, délicat, joli.
(Molard, Dumolard). — Hauteur, éminence, tertre.
(Molière). — Moulin.
(Monge). — Moine.
(Moreau, Morel). — Nègre, Maure, noir, noirâtre.
(Musnier, Munier, Moulnier, Molinier, Magnier). — Meunier.
(Naquet). — Laquais.
(Nau). — Vaisseau, navire.
(Ollier). — Marchand ou fabricant d'huile.
(Parmentier). — Tailleur d'habits.
(Pelisson). — Surtout garni de fourrure. Pelisse.
(Pernet). — Petit baron. Baronnet.
(Perrier, Desperriers, Duperrier). — Joaillier. Machine qui servait à lancer des pierres. Homme qui faisait jouer ces machines de guerre.
(Peyre, Lapeyre). — Poire.
(Pinart, Pinard). — Nom d'une petite monnaie et, par suite, surnom des receveurs des impôts, qui la maniaient souvent.
(Plessis Duplessis). — Maison de plaisance.
(Prat, Duprat). — Prairie.
(Provost). — Préposé.
(Randon). — Force, courage.
(Rendu, Lerendu). — Moine, religieux, ermite.
(Robin). — Bouffon, sot, ignorant.
(Rodier). — Charron.
(Romieu). — Pèlerin qui a été à Rome ou en est revenu.
(Roux, Roussillon, Rossillon). — Homme aux cheveux roux.
(Royer). — Voisin, qui n'est séparé que par un chemin.
(Selve). — Bois, forêt.
(Seure, Leseure). — Tuteur, gardien.
(Tabar). — Manteau court à l'usage des gens de guerre.
(Taupin). — Poltron. Basané comme une taupe.
(Tissier, Tixier). — Tisserand.
(Verdier). — Forestier, garde des forêts.
(Vial, Viel). — Vieux, caduc.
(Villar, Villard). — Vieillard.
(Villon). — Rusé, escroc.

Nous répondrons avec plaisir, dans la mesure du possible, à ceux de nos lecteurs qui voudraient être édifiés sur l'origine de leur nom.

***

L'origine de la poignée de main

Vous êtes-vous jamais demandé, quand vous faites le mouvement traditionnel et quasiment machinal de tendre la main à l'ami que vous rencontrez, comment l'habitude de ce mouvement a bien pu s'établir?

Voici une explication qui n'a rien de très honorable pour l'espèce humaine, mais qui ne manque ni d'ingéniosité, ni de vraisemblance:

Autrefois, lorsque deux hommes se rencontraient, chacun d'eux devait tendre devant lui « bien ouverte », sa main droite — celle qui frappe — tout simplement pour démontrer que cette main ne préparait aucune agression. Et, de plus, cette main, une fois ses bonnes intentions démontrées, étreignait celle qui s'offrait en retour, afin de s'assurer qu'aucune arme ne s'y trouvait traîtreusement dissimulée.

Et voilà comment la poignée de main aurait pris naissance. Ainsi, ce geste, réputé loyal entre tous, serait un geste de défiance réciproque et attesterait une perpétuelle défensive.

LES DIFFICULTES DE NOTRE LANGUE

L'ANGLAIS. — Comment vô appelez le satisfaction que vous éprouvez à fumer?

LE FRANÇAIS. — Une distraction causée par une agréable sensation.

LE FRANÇAIS. — Aïe!... Je me trompe de côté, et me brûle affreusement. Quelle distraction!

L'ANGLAIS. — Vous dites « distraction »? Vous pourtant pas avoir l'air d'éprouver une agréable sensation!

LEMYOPE DEJEUNE AU BUREAU

— Allô. Mademoiselle, c'est intolérable! voulez-vous, oui ou non, me donner la communication?

Pêle-Mêle Connaissances

— Le premier des navires de guerre électriques est le nouveau cuirassé anglais *Bellerophon*. A part la propulsion, tout y marche à l'électricité: le maniement de la grosse artillerie, le transport des munitions, la mise à l'eau des canots, certaines vedettes, tout, jusqu'à la cuisine.

— Certains microbes ont la faculté d'émettre des radiations lumineuses; on l'a constaté, sans pouvoir être encore fixé sur la nature de ce pouvoir. Le docteur Dubois a même établi une lampe dite « à bactéries lumineuses », de faible intensité, il est vrai, mais qui lui a permis d'opérer une photographie dans une salle obscure.

— Le phare le plus isolé en mer, est celui du plateau de Rochebonne, à une centaine de kilomètres des côtes de France. Il éclaire l'entrée du golfe de Gascogne. Pendant de longues années, la signalation des écueils de Rochebonne fut faite à l'aide d'un bateau-feu, ponton amarré à quelques distance des récifs.

— L'Australie ne fut découverte qu'en 1625 par des vaisseaux hollandais. C'est pour cela qu'on la nomma pendant si longtemps la Nouvelle-Hollande. Mais ces premiers navigateurs n'en tirèrent aucun parti. On la considérait comme impropre à la culture et seulement bonne pour des convicts. A la fin du dix-huitième siècle, et au commencement du dix-neuvième siècle, le capitaine Cook et Dumont d'Urville l'apprécièrent enfin à sa juste valeur.

Résultat du Concours des Polygones

(Suite)

(Voir le Supplément).

Le sort a décidé de la façon qui suit entre les auteurs de solutions exactes:

1er PRIX. M. Debergue, café de la Gare, à Etampes (Seine-et-Oise), qui gagne une table à ouvrage.

2e PRIX: M. A. Bassieux, 32, rue Tramassac, à Lyon qui gagne un écran.

3e PRIX: M. Laverton, voie de Seine, à Port à Langlais (Seine), qui gagne un écrin contenant six verres à liqueur en argent.

4e PRIX: Mlle Blanche Chastenet, à Palouzat, près Limoges (Haute-Vienne), qui gagne une jumelle Trianon.

5e et 6e Prix: Mlle Poumier, villa Gai-Courtil, à St-Malo; Mlle Louise Roux, 45, avenue Gambetta, à Paris, qui gagnent un écrin contenant trois salières.

7e et 8e PRIX: M. C. Delous, 4, cours Vashington, à Agen; M. F. Raynaud, à Rambervillers (Vosges), qui gagnent un coupe-papier ivoire et argent.

9e et 10e PRIX: M. André Collet, 63, rue Louis Ulbach à Troyes; M. Léon Lebrun, 14, rue de la Vallée à Amiens, qui gagnent une jolie broche.

Du 11e au 15e PRIX: Mme Delhaye, 9, rue d'Algérie à Lyon; M. Emile Jourdan à Mostaganem (Algérie); Mlle E. Soubeirau, à St-Laurent d'Aigouze (Gard); M. Doléac, 35, rue Fourmentel, à Lille-St-Maurice; M. Louis Allongue, place de l'Eglise, à St-Gervais-les-Bains (Haute-Savoie), qui gagnent un portefeuille.

Du 16e au 20e PRIX: Mlle Andrée Belot, Ecole Nationale professionnelle de Voiron (Isère); M. Eugène Bertemont, 45, boulevard Thiers, à Béthune (Pas-de-Calais); M. Ribaton René, à Rlumbe, par Bannegon (Cher); M. Bourdil, 13, rue de la Gare, à St-Nazaire; M. Tollet, 25, boulevard Eugène-Pelletan au Mourillon-Toulon (Var), qui gagnent un sac à main.



— Le journal dit comme ça que les vaches ont l'épidémie.
— Eh ben! vrai, ça serait embêtant si not' vache avait les pis démis.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Badier. — La meilleure manière de vous en rendre compte, c'est de comparer une donnée avec sa solution, vous comprendrez mieux que par aucune explication.

B. T., Marseille. — Papier blanc et encre de Chine bien noire.

Mlle Mongin. — Vous avez dû trouver ce résultat dans notre avant-dernier numéro.

M. X. — Oui, l'oncle et la nièce peuvent contracter mariage.

M. Crocicchia. — C'est une médaille commémorant une visite des souverains, elle n'a qu'un intérêt local.

A. H. L. — Certainement une fois obtenu le certificat d'études primaires, il n'y a qu'à continuer.

L. M. 15., Lyon. — 1° Elle le peut, ces tarifs sont homologués par le ministre des Travaux Publics; 2° On peut la refuser; 3° Ces colles sont couramment vendues dans le commerce.

B. L. G. — En général il en est ainsi.

Le Père d'un vieil abonné. — Prenez simplement le petit dictionnaire Larousse.

Un Lecteur. — Même réponse.

SIGNE DE JOIE

— Ta femme est-elle contente du billet de théâtre que je vous ai apporté?
— Ah! mon cher, une vraie joie! Aussitôt, elle s'est mise à changer de visage!

15e ANNEE N° — 33 | 10 Centimes | 15 Août 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ÉCOLE D'ÉNERGIE, par HAYE.





Si Durand est l'équipier le plus redoutable du Foot-Ball-Club...
... c'est qu'il s'entraîne tous les jours en sa qualité d'employé au Métro.

La mort de Tom Plumett

Ce pauvre Tom Plumett!... Eh bien! il est mort!... Quel joyeux compagnon il fut et quel admirable buveur!

Nous fûmes tous, l'autre jour, à son enterrement. La bière pesait 206 livres, tout compris. Il avait bien maigri, le vieil opossum!

Aussitôt dans le trou, le Révérend Jonathan Smith prit la parole et, en termes émus, rappela la grande capacité, la vie si bien remplie, les qualités si originales du cher défunt. Là-dessus, nous esquissions déjà un mouvement de retraite, lorsqu'un vigoureux: *Hep-là, old fellows*, nous arrêta.

Chose singulière, cette exclamation venait de la tombe. C'était sa voix à lui, Tom Plumett, sa voix rauque, éraillée, si reconnaissable. Nous nous regardions, stupéfaits, mais déjà la voix continuait:

« Old fellows, un instant. Il est tout à fait nécessaire à moi de remercier l'honorable Jonathan de son joli speech. Et puis, à vous aussi, du fond de mon stout, je dois dire un posthume « good bye »... En vérité, c'est une grande pitié de se quitter sans faire, auparavant le vide dans quelques respectables bouteilles de gin ou de brandy, mais il serait shocking, dans ma situation, de prétendre avaler quoi que ce soit... Heureusement que pour un cimetière, il est plus d'un bar. J'espère qu'en sortant d'ici, vous entrerez là et boirez autre chose que vos larmes.

« J'emmène aussi avec moi un autre regret dans mon stout.

« Je serais été content, à l'imitation des Lords dont le char funéraire est suivi par les chevaux aimés et aussi par les voitures de savoir que celui de Tom était suivi avec les quelques liqueurs que j'ai honorées de ma préférence durant mon vivant. Cette chose était tout à fait impossible. Le cortège, paraît-il, aurait été long de 17 milles (1). »

Ici Tom toussa, puis il se fit un instant de silence, et nous l'entendîmes murmurer:

« — Je veux être damné, si ce whisky n'est pas le meilleur whisky du continent... En même temps, il eut un petit clappement de langue satisfait.

Nous étions ahuris... Voyez-vous... le vieux crocodile! Il trouvait moyen de boire, même encore après sa mort... Et lui, qui, tout à l'heure, convenait lui-même qu'une telle occupation était shocking dans son état... Comme c'était bien lui!



Nous étions ahuris...

Cependant, il avait repris la parole:

« Old fellows, c'est le cœur tout à fait déchiré que je me sépare avec vous. J'aurais voulu rester plus longtemps sur le sol, au lieu d'être mis déjà dessous, mais le Seigneur a jugé bon de me rappeler à lui, je ne puis refuser l'invitation. Je souhaite qu'il soit un bon et brave compagnon pour le vieux Tommy, et qu'il sache supporter dignement le gin et le whisky. Je pense qu'il en a une suffisante provision; autrement, je prierai l'un de vous de lui en faire envoyer par Patrick, de Liverpool, vous savez, Patrick qui vendait du Cornebeef à Trafalgar-Square. Quant au port, ne vous occupez pas de cette chose. Le Royaume-Uni en a assez sur ses côtes et la reine Victoria ne marchandera pas. Je me rappelle qu'étant tout petit, elle me disait déjà: « Little boy you know not at all your lesson »... Et aussi ce bon master Aldington qui avait mangé son Bible... Plum pudding.. Casquette... Yes. Avec un énorme pencil I am very glad... good... good...

« — Ça y est, me dis-je. Le voilà parti. Il va bafouiller jusqu'à ce qu'il tombe ivre-mort. »

Il ne bafouilla pas longtemps. Nous entendîmes encore: « Good .. by... bye! » et ce fut tout.

— Messieurs, vous pouvez vous retirer! dit alors Jim, son fils aîné. Puis, s'étant penché dans la fosse, il en remonta quelque chose. C'était un phonographe.

Ce pauvre Tom Plumet avait toujours été original. A l'instant de sa mort, il avait eu cette idée bien à lui d'enregistrer dans un appareil un discours en réponse au speech du Révérend Jonathan qu'il savait devoir prendre la parole sur sa tombe.

Nous sortîmes du cimetière et chacun, suivant le vœu du défunt, entra, selon ses préférences, dans l'un ou l'autre des nombreux bars du voisinage. Il y en eut même qui entrèrent successivement dans tous. Ceux-là étaient les meilleurs amis du brave Tom.

Etienne JOLICLER.

(1) Environ 28 kilomètres.



— Ton père n'arrive toujours pas! je commence à être inquiète!
— Petite Mère, je t'assure que papa ne doit pas rentrer avant dix heures. Ne...

...te frappe pas!





LE DROIT DES PAUVRES AU THEATRE

LE CONTROLEUR. — Dix francs le fauteuil d'orchestre, plus vingt sous pour les pauvres!

LE SPECTATEUR. — Ah! non, mon ami..., les pauvres, je les connais...

...C'est un principe chez moi: jamais je ne leur donne d'argent, voici un pain de quatre livres!

AVIS

Concours de l'Homme Idéal

L'abondance des envois et les détails du classement nous obligent à remettre au prochain numéro la publication des résultats de ce Concours.

Pêle-Mêle Causette

C'était dans un fumoir. On avait bien dîné et on causait politique.

Les jeunes gens, avec la belle assurance que donne la jeunesse, se plaisaient à développer des prédictions concernant la société future et le collectivisme.

Les esprits plus rassis se contentaient d'exalter les bienfaits de la République.

Enfin, un petit groupe défendait les idées monarchiques.

Quand après un bon repas, dans une pièce surchauffée par les lumières, la fumée des cigares s'élève, embuant l'air de ses volutes bleuâtres, les discussions politiques montent bien vite à un diapason aigu.

Enfoncé dans une bergère, j'écoutais, non sans béatitude, les échanges d'arguments opposés, car c'est une jouissance aussi que d'assister en spectateur muet enroulé sur soi-même, à une controverse entre gens de bonne compagnie.

On se laisse ballotter paresseusement par les avis contradictoires, sans faire intervenir son propre raisonnement, et l'on s'abandonne, apathique, aux opinions qui s'entrecroisent.

Un vieillard assis en face de moi semblait se livrer au même sport, car les raisonnements les plus hardis n'éveillaient en lui aucune protestation et n'amenaient sur ses lèvres qu'un sourire bienveillant.

Mais quelqu'un s'avisa de le prendre pour arbitre. Dans une joute oratoire, lorsque les adversaires ont épuisé tous leurs arguments et que le résultat est indécis, on cherche toujours à jeter dans la balance l'avis d'une personne qui ne s'est pas encore prononcée.

Les hommes de guerre prudents en font, du reste, autant. Ils tiennent en réserve des troupes fraîches qui serviront au moment critique à décider du sort de la bataille.

Le vieux monsieur, directement interpellé, ne fit aucune difficulté pour répondre.

— En somme, dit-il, vous avez tous raison, à condition toutefois de vous placer à des époques différentes.

L'évolution qui graduellement a transformé l'ancienne société et continue à la modifier, constitue une chaîne dont chaque maillon représente une époque.

La République est le maillon d'aujourd'hui. Le socialisme sera peut-être celui de demain. Quant à la monarchie, elle est le maillon d'hier.

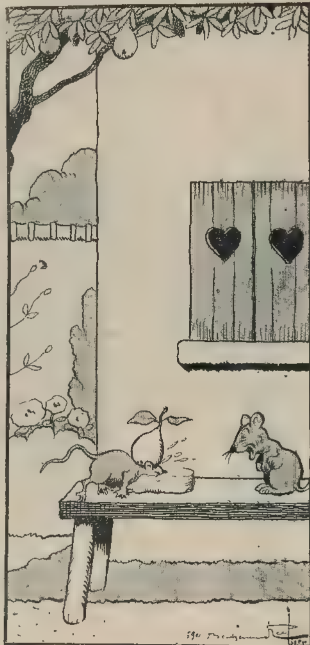
Ne méprisez aucun de ces trois maillons. Ils se suivent dans un ordre naturel, et il ne nous appartient pas de les intervertir.

Vous, républicains d'aujourd'hui, vous croyez ne rien devoir aux régimes antérieurs. Vous faites erreur.

Pour vous en convaincre, allez donc faire un tour à Saint-Germain, à Fontainebleau, à Compiègne, à Versailles, à Saint-Cloud. Vous y verrez des milliers de familles venant s'ébattre dans les parcs merveilleux que les monarchies ont créés. Elles les ont créés pour leur jouissance personnelle, c'est vrai, mais ces sites splendides n'auraient pu voir le jour sous un régime démocratique.

Demandez donc à votre Parlement actuel de faire un nouveau Chantilly. Il a bien d'autres chiens à fouetter et d'autres dépenses à inscrire au budget du pays.

Le faste royal d'autrefois a entouré Paris d'une admirable couronne qui con-



LE FROMAGE ET LES DEUX RATS

— J'ai quelque chose à te dire.
— Déjeune avec moi, tu me conteras ça...

...entre la poire et le fromage!

tribue à en faire la plus belle cité du monde.

Et lorsque nous faisons les honneurs de Versailles à un étranger et le voyons s'arrêter ébloui devant les eaux bouillonnantes du bassin de Neptune, nous en éprouvons une certaine fierté, sans cesser d'être pour cela de bons républicains.

Les monarchies nous ont donc légué un précieux héritage dont nous pouvons leur savoir gré, sans renoncer au progrès et à nos idées modernes.

Nous laisserons de même à nos successeurs des institutions qui leur seront utiles, même si leur idéal social s'est modifié, ce qui, du reste, est inéluctable.

Les lois de l'évolution le veulent ainsi.

Le tout est de comprendre que chaque époque a eu sa valeur, mais de ne pas chercher cependant à faire machine arrière.

Ainsi discourut le vieux monsieur, et ses paroles durent paraître raisonnables, car personne ne répliqua. La conversation prit alors un autre cours.

Fred Isly.

La clef forée

Voici la piquante aventure qui arriva à Démoustier, étoile filante de notre littérature.

L'auteur des *Lettres à Emilie sur la Mythologie* était assis au parterre à la première d'une de ses œuvres qui, il faut le dire, « faisait four ».

La pièce était accueillie par une bordée de coups de sifflets dont Démoustier écoutait patiemment la bruyante musique.

Tout à coup, son voisin, un jeune homme, se tourne vers lui et lui dit:

— Monsieur, n'auriez-vous pas une clef forée, je serais désolé de laisser passer une œuvre aussi pitoyable sans la siffler?

Démoustier sort de sa poche un trousseau de clefs, en choisit une forée, et, avec flegme, il la présente au jeune homme.

ANNÉE MÉMORABLE

Le jeune Larfouillat rentre chez son père. Il est radieux, car il a passé brillamment son examen d'histoire.

Le père Larfouillat n'est pas peu surpris de ce succès.

— Qu'est-ce qu'on t'a donc demandé pour que tu aies si bien répondu?

— La date de la prise de Port-Arthur.

— Et tu as su répondre? fait le père, émerveillé.

— Bé oui! c'est en 1904! Tu ne sais donc pas ça, papa?

— Ma foi non!

— Mais, rappelle-toi donc. C'est l'année où toute la famille nous avons pris un bain.

Courrier Pêle-Mêle

Refus de monnaie.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-dessous mon avis sur les deux questions posées par M. Ramier, dans le nº du *Pêle-Mêle* daté du 11 juillet 1909.

1º Un négociant a-t-il le droit de refuser une pièce, même si elle est bonne?

La réponse se trouve dans l'article 475, paragraphe 11 du Code pénal, qui punit d'une amende de 6 à 10 francs, ceux qui auraient refusé de recevoir les espèces et monnaies nationales, non fausses, ni altérées, selon la valeur pour laquelle elles ont cours.

Mais cette pénalité ne s'appliquant qu'au refus des monnaies nationales, il s'en suit qu'un particulier pourrait, en droit, refuser une pièce de monnaie étrangère, même ayant cours légal en France.

Ce droit s'applique également envers les billets de la Banque de France, qui ont cours légal, mais non forcé.

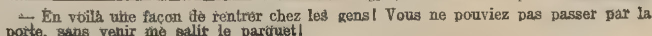
2º Un commerçant a-t-il le droit, dans ce cas de reprendre la marchandise qu'il vient de remettre entre les mains de l'acheteur?

Cette question doit se résoudre par la négative.

En matière de vente, le devoir du vendeur consiste dans l'obligation de livrer la marchandise. Celui de l'acheteur, dans l'obligation d'en payer le prix aux époques et lieu convenus. S'il s'agit d'une vente au comptant, le défaut de paiement immédiat entraîne la résolution de la vente.

Mais la résolution d'une convention doit être prononcée par justice. Il est interdit à quiconque de se faire justice soi-même. Un vendeur ne pourrait reprendre l'objet vendu à l'acheteur qu'à l'aide de violences ou de voies de fait pour lesquelles il serait punissable.

Dans l'espèce, c'est au Tribunal qu'il appartiendrait de prononcer la résolution de la vente et de décider toutes mesures propres à permet-



— En voilà une façon de rentrer chez les gens! Vous ne pouviez pas passer par la porte, sans venir me salir le parquet!



— Aïe, mon tailleur!



— Vite... faisons semblant de lire.



LE TAILLEUR. — Très amusante la première page du *Pêle-Mêle* aujourd'hui!

— Abaissons maintenant notre journal, il doit être passé!



LE NOUVEAU JARDINIER. — Décidément, je suis tombé sur de drôles de patrons, on trouve du papier timbré jusque dans les poches des épouvantails!

tre au vendeur de rentrer en possession de l'objet non payé.
Recevez, etc.

Dombray-Remy (Douai).

* * *

Châteaux en Espagne.

Monsieur le Directeur,
Je lis dans votre estimable journal l'explication d'une locution très usitée: « Faire des châteaux en Espagne ».
Les deux interprétations qui sont données par vos correspondants, ne me paraissent pas conforme à l'origine de cette phrase, et je me permets de vous donner ci-après une explication que je crois exacte:
En l'an 756, près d'un demi-siècle après la victoire des Arabes sur les Wisigoths, à Xérès, l'Espagne devint un Etat Arabo-indépendant, fondé par Abdérame et dénommé Khalifat de Cordoue.
La race autochtone, qui s'était réfugiée dans la province des Asturies, redevint peu à peu maîtresse du pays, et jusqu'à la prise de Grenade, par Ferdinand le Catholique, en 1492, qui délivra complètement le pays des musulmans, il fut interdit aux seigneurs espagnols de construire des châteaux.
La raison qui avait fait édicter cette défense était la peur que ces châteaux ne tombassent au pouvoir des Arabes et d'où il aurait été très difficile, sinon impossible de les déloger. Voilà pourquoi on ne trouve pas en Espagne de châteaux féodaux datant du moyen âge, comme on en trouve dans presque toutes les provinces françaises. C'est à cette époque que prit naissance cette locution qui équivalait à se flatter de faire quelque chose d'impossible, ou de posséder quelque chose d'inexistant.
Recevez, etc.

Emile FOUCARD.

* * *

Réponse à une question.

M. Adrion rappelait dernièrement le curieux jugement rendu par un juge australien au sujet d'un prix disputé à la course entre les héritiers d'un mort arrivé premier, et d'un vivant arrivé second.
Toutes les lettres qui nous sont parvenues, concernant ce cas assez bizarre, ont, en somme, donné raison au juge dont l'arrêt favorisa les héritiers du mort. Nos correspondants résolvent la question, sans d'ailleurs s'en cacher, par le côté simpliste qui leur paraît, sans recherche d'arguments, être le plus équitable.
Williams, disent-ils, mort en entraînant le ruban qui marquait le but, y est arrivé vivant.
Voici un attendu dont le sens a été développé par plusieurs lecteurs et qui pouvait prendre place dans ce curieux procès:
« Attendu qu'un mort ne pouvait pas arriver à tomber sur la corde d'arrivée sans avoir reçu une impulsion et par le fait d'une vitesse acquise;
« Attendu, d'autre part, que cette impulsion et cette vitesse acquise n'ont pu être données au mort que par la même personne *encore vivante*, c'est donc bien cette personne encore vivante qui a remporté la victoire. »
La partie adverse (le coureur arrivé second), ajoutent d'autres correspondants, ne saurait tout au plus que bénéficier d'un doute que rien n'autorise à résoudre en sa faveur. Rien ne prouve, en effet que Williams, relevé mort, n'était pas encore vivant au moment où il toucha la corde; ceci est un point impossible à établir. Ce n'est donc pas même un fait acquis, une certitude que le second coureur peut invoquer contre l'attendu précédent, mais un fait absolument discutable et qui ne donne que plus de force à l'attendu en question.
Comme aucune lettre n'a donné gain de cause au second coureur, nous en concluons que le bon sens et l'équité se trouvaient bien d'accord en faveur de l'autre et ont répondu tous deux par la voix du juge.

Question interpêlemêliste

Ma question s'adresse à ceux qui ont vécu parmi les nègres.
Quand nous voyons un nègre à peau un peu cendrée, au nez moins camus que ses congénères, aux lèvres fines, aux dents bien blanches, nous estimons que nous avons sous les yeux un beau nègre.
Les nègres se font-ils de leur race le même idéal que nous?
Celui que nous considérons comme un beau nègre, serait-il considéré comme tel par eux?

H. Annin.



— Vite, vite, docteur! Il y a dans la maison un monsieur qui vient d'avaler 20 francs!
— Vous êtes sa femme?
— Non, docteur, je suis sa propriétaire.

La salière renversée

Une salière pleine, renversée sur une table est pour beaucoup de gens, l'annonce d'un malheur, tout le monde sait cela.

L'origine de cette superstition est à peu près inconnue; il est, cependant, probable qu'elle nous vient des Romains qui, (bien à tort, selon l'agronomie moderne), répandaient du sel sur les champs de leurs ennemis pour les rendre stériles. Au moyen âge, on semait aussi du sel, mais sur les ruines des villes ou des châteaux, pour les empêcher de se rebâtir; procédé évidemment peu efficace, auquel, sans doute, on n'attachait d'ailleurs qu'une valeur de symbole. Rien de tout cela ne se rapporte directement à la salière renversée présage de malheur.

Cette croyance superstitieuse est, pour la première fois, nettement indiquée dans le célèbre tableau de Léonard de Vinci « La Cène ». On y voit, en effet, une salière renversée devant Judas Iscariote, le disciple maudit, reconnaissable à son sac de cuir.

Le grand peintre connaissait-il la superstition encore actuelle? Il est plus que probable qu'il en fut le créateur involontaire; l'idée de cette salière renversée n'ayant été pour lui qu'un rappel symbolique des coutumes anciennes.

* * *

Sarcey pêcheur de « perles »

Nous avons cité plusieurs fois de ces « perles » qui sont, en littérature, ce que les « coquilles » sont en typographie; les plus grands écrivains n'en sont pas exempts, comme Sarcey se chargea, un jour, de le démontrer à Emile Zola.

A propos du *Ventre de Paris*, assez malmené par l'*oncle*, l'auteur de l'*Œuvre* lui reprocha vivement quelques erreurs.

Sarcey répliqua par une chronique d'où nous détachons le passage suivant: «... C'est un tort, je le veux bien; mais est-ce à M. Zola de me le reprocher, lui qui nous a décrit un soldat en 1815 coiffé du képi d'ordonnance, ne se souvenant plus que le képi est contemporain de l'expédition d'Afrique; lui qui nous montre une jeune fille se promettant, en 1810, de ne jamais épouser « quelque maigre bachelier... » Des bacheliers en 1810, vous n'y songez pas, mon cher confrère. A cette même date (1810), vous faites tuer l'amant d'Adélaïde par un douanier, « juste au moment où il entrait en France toute une cargaison de montres de Genève », et Genève, en ce temps-là, faisait partie du territoire français: c'était le chef-lieu du Léman. N'est-ce pas vous encore qui avez fait, en 1853, apercevoir à Hélène du haut du Trocadéro, la masse énorme de l'Opéra de Garnier, qui n'était pas encore sorti de terre? (Il fut commencé en 1861). N'est-ce pas vous qui avez entendu chanter le rossignol en septembre? Mais dans ce *Ventre de Paris* même, votre décorateur nous a montré en perspective les barrièrees de Paris à la porte Mailiot, elles étaient encore à l'époque de votre drame à l'Arc de Triomphe, car elles n'ont été démolies qu'en 1860... Enfin, ne vous est-il pas arrivé d'écrire cette phrase, dont on s'est dans le temps quelque peu égayé: « Ils se mirent tous les trois à pêcher. Ce fut Estelle qui prit les premières crevettes, trois petites crevettes *roses.* » Vous n'êtes pas sans savoir que les crevettes ne sont *roses* que dans les mois où le homard revêt la pourpre du cardinal... »

Le grand critique eût, il est vrai, en *épluchant* les œuvres de Corneille ou de Hugo, trouvé autant, sinon davantage, de ces « perles » dont nous le répétons, aucun écrivain n'est exempt. L'article en question n'a d'ailleurs pas été fatal à la carrière d'Emile Zola.

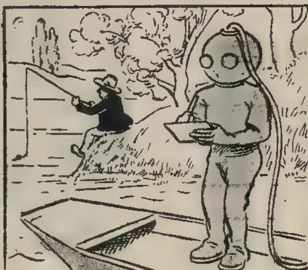
LES BONBONS

Le bonbon a son histoire et sa légende. Il figure dans les archives de la confiserie comme une production importante de tous les temps.

L'origine du mot est l'adjectif *bon*, répété à la manière des petits enfants, dont les premiers cris sont: papa, dodo, toutou, fanfan, etc.

On doit assigner à l'origine de la fabrication du bonbon l'époque où le sucre fut mis en usage en Europe, c'est-à-dire le treizième siècle. Le premier essai du jus de la canne à sucre, apportée d'Orient à la suite des Croisades, fut expérimenté en Sicile, vers l'année 1230.

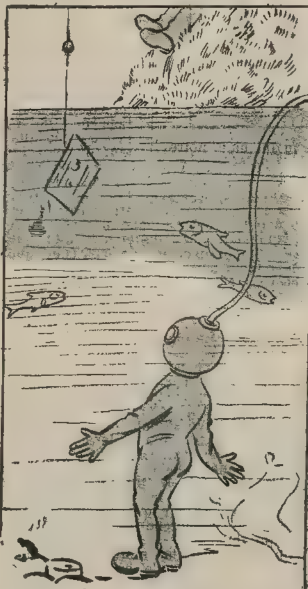
On a conservé une lettre de Frédéric II, empereur d'Allemagne, roi de Sicile et de Jérusalem, écrite en latin au gouverneur de Palerme (1230) et dont voici la traduction: « Nous t'invitons à donner des soins pour trouver deux hommes qui sachent bien faire le sucre et à les envoyer à Palerme pour le fabriquer. Tu aviseras aussi à ce qu'ils apprennent à d'autres, afin de ne pas laisser



Rigolard, scaphandrier, veut s'amuser aux dépens d'un pêcheur voisin. Avant de descendre au fond de l'eau, il s'est muni d'un crayon et d'un bout de carton sur lequel il écrit quelques lignes.



Arrivé au fond de l'eau, il accroche ce carton après l'hameçon que le pêcheur tient au bout de sa ligne...



...et le pêcheur, sentant une légère secousse, amène le tout à la surface.



Toute sa vie, il songera à la mystérieuse communication des poissons du Pont de Conflans.

perdre à Palerme, l'art de cette fabrication. »

La fabrication des bonbons, d'abord grossière, s'améliora successivement et acquit une certaine perfection aux quinzième et seizième siècles.

François Ier avait l'habitude d'offrir des bonbons aux artistes dont il suivait les travaux au Louvre et à Fontainebleau. Il exigeait que des assiettes de bonbons variés fussent servies tous les jours sur sa table.

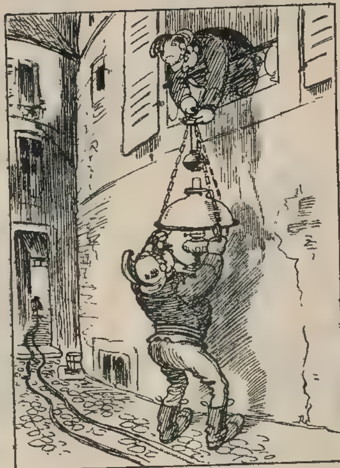
Henri IV portait toutes sortes de bonbons dans ses poches. Il en mangeait à chaque instant et en présentait aux dames de la cour. Il faisait garnir de bonbons et de fruits confits des sortes de compotiers qui ornaient sa table.

Sous Louis XIII et Louis XIV, les bonbons furent tellement répandus à la cour, que les grands personnages se faisaient un devoir d'offrir aux dames des amandes sucrées, du chocolat en pastilles, etc., qu'ils tenaient dans une bonbonnière en or ou en écaille.

Mme de Maintenon chaque fois qu'un évêque venait la visiter, offrait à ce dernier un sac de dragées.

De nos jours, la fabrication des bonbons a pris un immense développement et a emprunté à l'art et à la science leurs procédés les plus délicats pour la perfection de ses produits, et Paris est le centre de la fabrication des bonbons les plus estimés. La réputation de ses sucreries est universelle.

***





EXPLOIT DE POMPIERS

1er Pompier. — Tu la tiens bien? 2e Pompier. — Oui, lâche-la!



On a recommandé à M. Ixe un jeune homme qui vient faire ses études à Paris, et qui n'est pas riche.



LE PROTECTEUR

— Il faut l'inviter à dîner, dit-il à sa femme, pour lui éviter des dépenses.

M. Ixe, pense qu'en allant prendre ce jeune homme dans son automobile, il lui évitera les frais d'un fiacre.

Il pense également qu'en le priant de venir en veston, il lui épargnera les frais d'un habit ou d'une jaquette.



Or, le jeune homme avait ainsi fait son budget. Il logeait dans une mansarde sans vitres, par économie; il fut obligé de louer une chambre convenable pour recevoir M. Ixe, puisque celui-ci devait aller le prendre, ce qui fit une brèche dans sa bourse.



Il comptait y aller en habit, car il n'avait pour toute garde-robe qu'un habit et une jaquette. Pour se conformer à l'invitation de M. Ixe, il dut donc se faire faire un veston.



Enfin, il comptait s'y rendre avec trois sous par le métropolitain, mais comme on alla le chercher en auto, il dut donner discrètement ses derniers vingt sous de pourboire au chauffeur.



Le jeune homme s'est bien juré à l'avenir de se passer de protecteurs.

POSTERITE

Gloire, jeunesse orgueil, biens que la tombe emporte.
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit: non.

Chaque élément retourne où tout doit redescendre.
L'air reprend la fumée, et la terre, la cendre,
L'oubli reprend le nom.

V. H. *(Châtiments.)*



Et, cependant, c'est à qui s'efforcera de laisser quelque chose à la porte. D'aucuns y laissent pas mal d'enfants, et cela dans le but certain que leur nom offre plus de résistance à l'oubli.



D'autres seraient désolés de passer la même porte sans laisser une effigie bâtie en conscience.



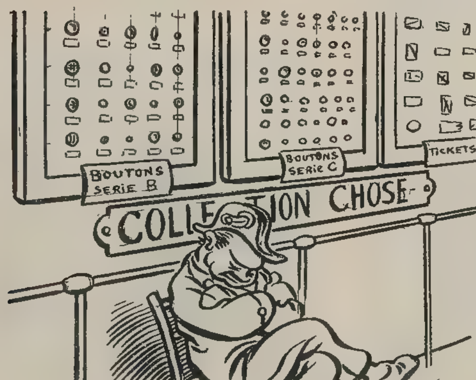
Certains, en instance d'effacement, s'arrangent tout au moins suivant leurs moyens, à faire survivre leur nom dans la meulière.



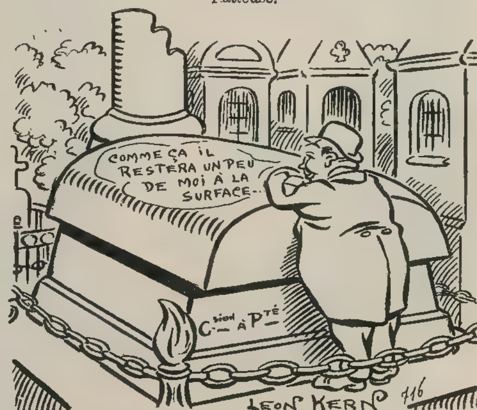
Le genre épistolaire offre encore bien des moyens de se survivre.



Les personnes d'une certaine mentalité renforcée d'un entregent certain, ont même le moyen officiel d'obtenir une immortalité aussi morale que flatteuse.



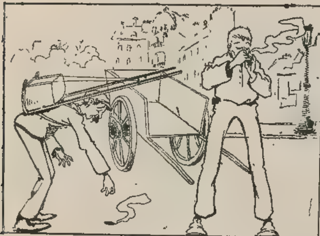
La manie douce de la collection, quoique plus terre à terre n'est pas non plus sans efficacité sur le souvenir du nom.



Et puis il y a aussi les gens décisifs qui bâtissent carrément quelque chose de sérieux et de durable, pour marquer la place où leurs éléments sont retournés où tout doit redescendre.

LA VEINE

— Ça, c'est de la chance! si je n'avais pas attrapé la vache, elle ne serait pas tombée et je n'aurais pas eu le lapin.





ET POUR CAUSE

— Tiens, c'est drôle, il me semble que ma brouette ne roule pas la même chose que d'habitude.



EGALITE

— Eh bien! Monsieur l'explorateur, oserez-vous encore me soutenir qu'il y a une différence de couleur entre nous?

UNE BONNE SURPRISE

« Oh! la barbe! la barbe!... »

Et par l'énergique répétition de ce mot, dont l'Académie française n'a pas encore admis l'acception nouvelle, M. Jacques Pétou entendait exprimer son grandissime embêtement.

Mais, hâtons-nous de le dire, Jacques Pétou n'est pas académicien. Il est tout simplement rédacteur au ministère.

Or, ce qui tant embêtait et barbifiait cet honorable fonctionnaire, c'était le sage conseil que sa femme lui donnait ce matin-là:

— Crois-moi, Jacquot, sois raisonnable. Il faut absolument nous réconcilier avec l'oncle Justin...

— Afin d'ouïr encore, n'est-ce pas, ses doctes radoteries sur le symbolisme à travers les âges?

— Permets, notre oncle ne fera peut-être pas de conférences, cette année.

— Lui! Ah! tu ne le connais pas! Jamais, entends-tu, jamais ce sacré bavard ne se taira. Ses conférences seront de plus en plus nombreuses, de plus en plus ennuyeuses; et il se fâchera encore si nous n'y courons comme au feu.

— Mais...

— Mais si, te dis-je, je le connais, moi, ce terrible bonhomme, dont la sotte vanité exige que nous allions battre des mains pendant qu'il pérore. Quelle barbe!

— Barbe tant que tu voudras, mais enfin c'est ton oncle!

— Hélas!

— Crois-moi, mon Jacquot, va le voir, ce soir, en sortant de ton bureau; et tu lui offriras, pour moi, ce petit cadeau.

Et Madame de tendre un petit paquet à son mari, ahuri.

— Comment, tu as acheté...

— Une bêtise!... moins que rien: un minuscule coupe-papier en ivoire, mais c'est finement ciselé, c'est joli comme tout... Notre oncle sera ravi, tu verras...

Et embrassé, câliné, M. Jacques Pétou glissa le paquet dans la poche de son pardessus, puis s'en fut à son bureau.

M. Jacques était un sage, à qui dix années de vie conjugale avaient appris déjà qu'obéir est encore le meilleur, le plus sûr parti que l'homme puisse prendre ici-bas. Et, sans doute, parce qu'en l'humble soumission se trouvent la paix, le repos du cœur; M. Jacques rentra chez lui, tout heureux, ce soir-là:

— Je n'ai point trouvé l'oncle Justin, dit-il en embrassant sa femme, mais j'ai laissé à la bonne ton cadeau, avec un petit mot des plus aimables...

— Dont notre oncle te remerciera dès demain.

Le lendemain, en effet, le facteur apporta les remerciements de l'oncle Justin. C'était trois lignes rageusement griffonnées sur une carte de visite:

JUSTIN DE LATAPETTE
Officier d'Académie
Lauréat de l'Institut
Secrétaire perpétuel du Cercle
des Logophiles... etc.

« conservera toujours, comme le témoignage d'une insigne impertinence, le symbolique cadeau du neveu Jacques ».

— Hein! Quoi!... s'écrièrent d'une commune voix M. et Mme Pétou, en lisant ce poulet, qu'est-ce qu'il chante?

— Quel symbolisme peut-il voir en un coupe-papier?

— Il en voit partout!

— Le vieux fou!

— Quel crétin!

— Quel idiot!

Enfin, après avoir bien pesté contre l'oncle Justin, M. Pétou se rendit, comme chaque matin, à son bureau.

A peine y était-il installé, qu'un de ses collègues vint à lui, la main tendue:

— Mon cher, excuse-moi, hier au soir, au vestiaire, j'ai pris ton pardessus pour le mien, j'y ai trouvé ce petit paquet, que je te restitue.



Le Patron. — Je vous l'ai déjà dit, je n'achète rien, laissez-moi en paix, ou je vous ferai mettre à la porte.

Le Commis-voyageur. — Alors, permettez moi, Monsieur, de vous offrir cet excellent ouvrage: « Manière facile de se débarrasser de gens insupportables!



LE SABOTAGE DE CHANTECLER EN GREVE

Chantecler. — Ils sont tous en retard... je n'ai pas chanté ce matin!



Le Proprio. — C'est un jeune dentiste, qui doit venir voir l'appartement du second. Enveloppons-nous tous la figure; ça l'engagera peut-être à le louer!

— Comment!... comment, balbutia M. Pétou, pâle d'émotion, il y avait donc dans ton pardessus un paquet pareil au mien.

— Oui, mais ça n'a pas d'importance; c'était un vieux rasoir que je voulais donner à repasser.

René CARDINE.

DE NOS LECTEURS

Cafés d'autrefois.

Quand nous nous asseyons à la terrasse d'un café du boulevard, pour « siroter » notre café, notre bock ou un quelconque apéritif, nous ne nous doutons guère de ce qu'on vendait naguère comme « rafraîchissements ».

Peu de chose assurément, en comparaison du nombre considérable de liquides qui se disputent aujourd'hui notre préférence.

Au moyen âge, on ne buvait guère autre chose que de l'hydromel, de l'hypocras, un peu de vin sucré et de la bière. Ce ne fut que vers le seizième siècle que l'on commença à boire de l'eau-de-vie. Et, chose singulière, c'étaient les vinaigriers et les apothicaires qui la vendaient au détail.

Puis vinrent à la mode un tas d'autres boissons dont les noms, non moins que la composition, feraient sourire nos modernes consommateurs: aigre de cèdre, eau de frangipane, rossoli, populo, etc. Apparurent ensuite la limonade, bien délaissée de nos jours, et l'orangeade, de composition facile, et qui nous venait d'Italie.

Vers 1660, la limonade fut détrônée par le café, le chocolat et le thé, et c'est de cette époque que la boutique du limonadier prit elle-même le nom de café, ce qui montre la grande faveur acquise par le bienfaisant breuvage.

En 1676, Louis XIV érigea la corporation des limonadiers en corps de métier. Les marchands d'eau-de-vie en furent un autre et, ces deux corps ne s'entendant guère, eurent les uns contre les autres maints procès interminables.

Ce n'est qu'assez longtemps après que les limonadiers, ayant enfin eu gain de cause, purent vendre n'importe quelle boisson: vin café, alcool, bière, etc.

A cette époque, on ne connaissait encore ni l'absinthe, ni le vermouth, ni l'amer, ni même... l'eau de Vichy.

Les Paris d'Outre-Mer

Afin de dissiper, sans plus tarder, l'équivoque à laquelle ce titre pourrait prêter, disons tout de suite qu'il ne s'agit point ici de gageures fantastiques.

Nous voulons simplement passer en revue un certain nombre de cités du Nouveau-Monde, auxquelles les Américains ont attribué des noms de villes européennes — et en particulier, le nom de Paris.

En gens pressés, ils ne se sont pas mis en frais d'imagination. Au reste, dans un pays dont la civilisation date, pour ainsi dire, d'hier, qui ne possède ni souvenirs et fort peu de traditions, ce n'est pas une tâche facile que d'imposer un nom à une contrée vierge ou à une ville naissante.

Les premiers colons ont donc trouvé beaucoup plus simple de donner aux lieux qu'ils venaient habiter, les noms des grands hommes honorés chez tous les peuples ou des noms rappelant leur pays natal.

Quelquefois même, ils se sont contentés, pour éviter toute réflexion, de désigner les îles d'un fleuve, ou les baies d'une partie de la côte, ou des passages dans les pays montagneux, par de simples numéros, absolument comme ils le font pour certaines rues.

D'une étude géographique du docteur Petermann, il résulte qu'il y a quelques années, on comptait, aux Etats-Unis: 12 villes du nom d'Amsterdam, 12 Bedford, 16 Berlin, 10 Bethléem, 14 Bristol, 18 Burlington, 12 Canton, 24 Chester, 9 Florence, 19 Hanovre, 18 Manchester, 10 New-Castle, 18 Oxford, 10 Palmyra, 14 Plymouth, 10 Rome et 13 Windsor.

Les cités dont le nom a été emprunté le plus fréquemment sont: Troy (ou Troie), 25 fois, et dont la plus importante est, sans doute, celle de l'Etat de New-York; puis Richmond, 26 fois; York, 27 fois, et enfin Salem, 34 fois.

La France est représentée aux Etats-Unis par une quinzaine de Paris, notamment.



— Un de vos amis est venu hier ici: il m'a même fourni l'idée d'un dessin... que voici.
— Je n'en comprends pas bien le côté humoristique.
— Sans doute, parce que c'est le premier dessin d'une histoire en deux parties...



...dont voici maintenant la deuxième partie... approchez-vous tout près... peut-être allez-vous comprendre!

On rencontre encore quelques Paris au Canada. — Le plus important de ces Paris canadiens est situé à 93 kilomètres ouest-sud-ouest de l'importante cité de Toronto, au cœur de la province d'Ontario, dans le comté de Brandt.

De même que l'Ontario compte un Paris, il compte aussi un Londres, un Dublin, et un Berlin.

Ce Paris canadien doit surtout son dévelop-



LES ROSSES

— Tiens! voilà Armand... C'est un garçon très spirituel et très mordant.

— Penses-tu!

— Mais si... tu vas voir... il a toujours des phrases à l'emporte-pièce!



. . . .



— Ah! tu vois bien qu'il a des phrases à l'emporte pièce!



— Je vous défends de tirer... Membre de la Société Protectrice des animaux...



...c'est moi qui prends leur défense!

pement à ce qu'il est placé au point de croisement du chemin de fer de Toronto à Détroit et de Goderich à Buffalo.

C'est une cité coquette, très boisée, et à laquelle sa situation au confluent du Nith, ou Smith Creek et du Grand River, donne un aspect riant. La force motrice de ses eaux alimente quelques usines.

Ce Paris n'a pourtant que six mille habitants environ. Mais, à la belle saison, les eaux thermale du «Sulhur Spring» attirent bon nombre de rhumatisants.

Les quelques Français qu'on y peut voir n'ont pas manqué d'appeler ces eaux: *Enghien*, puisqu'elles sont aux portes de Paris. Et cette boutade indique mieux que toute dissertation comment se font, aux Amériques, les baptêmes de localités.

Quant au nom de ce Paris canadien, on peut, à notre avis, l'expliquer par le voisinage des carrières d'un plâtre spécial dit « plâtre de Paris ».

Citons, pour en finir avec les souvenirs de France, la ville de Montmartre, située, comme Belfort, en pleine prairie canadienne, dans la province de Saskatchewan.

Belfort et Paris furent fondées par des colons parisiens et jurassiens.

Dans la catégorie des hommes célèbres, il faut citer aussi, en nombre plus ou moins considérable, des Benton, Bolivar, Columbus, Boon, Clay, Franklin, Cooper, Fox...

Et des Hamilton, Byron, Milton, Washington, Virgil, Pitt, Scipio, Pittsburg, Jefferson, Harrison, Napoléon, Madison, Monroë, Lamartine, Kossuth, Homer, etc.



Le Pasteur. — Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite. Suivez ce précepte...



...et vous vous en trouverez... toujours bien.



L'Auditeur. — Pas toujours...



CHEZ L'AGENT DE CHANGE

— Dites donc, pas très catholiques, vos titres!
— C'est pour ça que je voudrais les convertir!



— Oui, jeune homme, dans la même semaine, j'ai perdu ma belle-mère, j'ai eu ma maison complètement incendiée, et deux côtes brisées dans un accident de chemin de fer.
— C'est beaucoup à la fois.
— Oui, j'en conviens, j'ai eu beaucoup de chance.

Pêle-Mêle Connaissances

— Vénus est la seule planète dont Homère ait parlé. Il la désignait déjà par une épithète qui en marquait la beauté. Les Indiens l'appelaient *Sukra*, c'est-à-dire l'Eclatante. La quantité de lumière et de chaleur envoyée par le soleil à « l'étoile du berger », est à peu près le double de celle envoyée à la terre.

— En France, au dix-septième siècle, les horloges étaient fort rares dans les campagnes. Elles ne commencèrent à devenir communes qu'au dix-huitième siècle. La première fois que les paysans d'un canton reculé virent une horloge, ils voulurent la briser, assurant que c'était la *gabelle*; le curé du village sauva l'instrument, en affirmant que, bien au contraire, c'était le jubilé.

— Le mouton est originaire d'Afrique. Il a été introduit chez nous par l'Espagne. Les Maures faisaient, au moyen âge grand commerce de mérinos avec le reste de l'Europe, et l'on en cite de célèbres qui, après s'être convertis pour faire le commerce plus facilement avec les chrétiens, réalisèrent des fortunes prodigieuses.

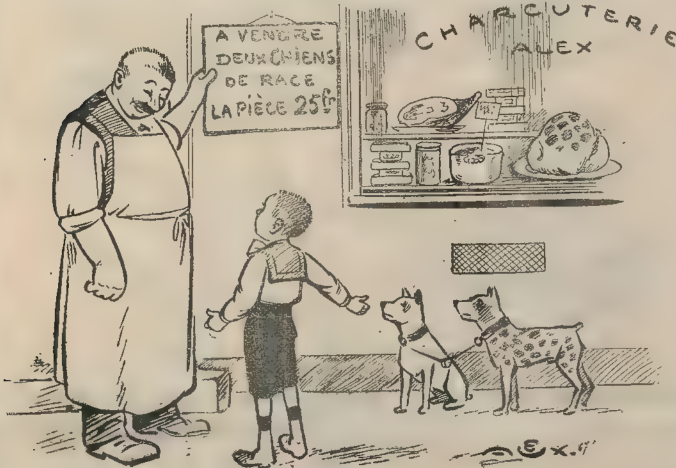
— La glace fond plus rapidement lorsqu'elle est enveloppée dans une couverture noire ou de couleur foncée que dans une couverture blanche. C'est que les teintes sombres absorbent plus aisément la chaleur solaire, et la communiquent à la glace, tandis que la couverture blanche l'absorbe beaucoup moins et la laisse passer moins vite.

— En Allemagne, on peut voir, dans beaucoup de cafés et de brasseries, une boîte métallique généralement placée sur une table, au centre de l'établissement. C'est une sorte de tronc dont le couvercle, fermant à cadenas, est en forme d'entonnoir. Les consommateurs sont invités à y jeter leurs bouts de cigares. C'est une société de bienfaisance qui fait placer ces troncs dans les établissements publics pour recueillir les débris de tabac. Le produit de leur vente est destiné à des entreprises charitables.

— Il y a des braconniers en plein Paris. Au cours de la dernière saison de chasse, une brigade spéciale dont les frais sont supportés par la Société centrale des chasseurs de France, a procédé à l'arrestation de quatorze délinquants dans Paris même. On a saisi, dans les carniers de ces braconniers parisiens, des grives, des cailles, des lièvres et trois bécasses prises aux abords du lac supérieur du Bois de Boulogne.

—Levallois-Perret est passé, en un demi-siècle, au rang de vingt-septième ville de France. Ce n'était, en 1846, qu'une immense plaine où se trouvaient jadis des garennes royales. Un marchand de vin enrichi, M. Levallois, propriétaire d'une partie de ces terrains, s'associa avec un de ses voisins, M. Perret, et tous deux eurent l'idée de « lotir » ces terrains vagues qui se peuplèrent bientôt. En vingt ans, le bourg naissant devint une ville et fut érigé en commune distincte de Clichy. L'empereur permit alors aux propriétaires d'unir leurs deux noms pour en faire celui de la ville.

— Les couleurs variées qui ornent les coquillages se modifient, la plupart du temps, avec l'âge de l'animal. Ces couleurs sont presque toujours superficielles et elles semblent dépendre d'une sorte de teinture opérée par la peau du mollusque qui est toujours colorée d'une manière correspondante à celle de son enveloppe pierreuse.



Le Fils du Charcutier. — Tu te trompes, papa!... tu vends celui qui est truffé le même prix que celui qui ne l'est pas!







TEL PERE, TEL FILS

Après avoir corrigé son fils:
— Ah! petit garnement, tu as volé du chocolat à l'épicier...

— Tenez, monsieur l'épicier, payez-vous donc d'une tablette que ce polisson vous a volée... si on les laissait faire, ces gosses, ils deviendraient les pires bandits...

Enfin, j'ai passé tout de même ma pièce en plomb!!!

PETITE CORRESPONDANCE

M. C. Petit. — C'est un subterfuge pour éviter le timbre, il ne faut pas s'y fier.
M. Darmouy. — Nous ne croyons pas qu'il en existe un règlement écrit.
M. L. de Pachlère. — Adressez au Directeur du journal, 7, rue Cadet.
M. Peticot. — Elles n'ont que leur simple valeur monétaire; ce sont des pièces tout à fait courantes.
M. Favel. — Adressez-les dans les conditions indiquées à la fin de chaque concours.
M. Varney. — C'est une médaille commémorative d'une visite de Napoléon III. Elle n'a qu'un intérêt local.



NOS MENDIANTS

— Vous me paraissez un drôle de mendiant!

— Je réclame toute votre indulgence. J'ai dû remplacer au pied levé le pauvre boiteux qui se tient ici et qui est tombé subitement malade.

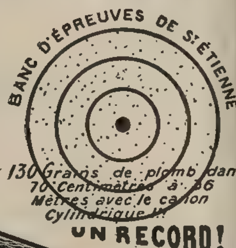
LE CHOKE-BORED EXCELSIOR

Éprouvé pour les poudres sans fumée
et les poudres noires.

À TOUT LE MONDE
8 Jours à L'ESSAI Sans Frais

Fabriqué à **St-Étienne**

Au Pays des bons Fusils et des Armes célèbres.



23 CENTIMES PAR JOUR

Fusil de Haute Précision (PERCUSSION CENTRALE)

LE MEILLEUR! LE PLUS BEAU! LE PLUS PRATIQUE! LE PLUS SÛR!

21 Mois de Crédit Toutes les garanties.

LA CHASSE !

Evocation délicieuse qui fait revivre les heures d'émotion les plus agréables et qui fait bondir le cœur d'allégresse et de joie !

La chasse! au grand air des plaines et des bois; la course folle, par monts et par vaux, avec la merveilleuse perspective de rentrer le soir, au logis, le carnier rebondissant de gibier magnifique! N'est-ce pas l'expression la plus vibrante, la plus complète, de la joie de vivre?...

Mais il faut un bon fusil! sinon la joie se change en regrets, en découragement, en colère parfois. Il faut un inséparable et fidèle compagnon sur lequel on puisse compter, avec la précision absolue, au moment psychologique...

Un bon fusil! c'est simple, c'est vite dit... mais ceux qui savent, par métier ou par expérience, vous expliqueront toutes les difficultés à vaincre pour se procurer sûrement ce qu'on appelle un bon fusil! Telle arme qui se vend 1.000, 1.200 francs et davantage, ne vaut pas telle autre qui se vend 130 ou 140 francs... dix fois moins, à peu près!

En parfaite confiance, permettez-nous, Lecteur aimable, de vous présenter le meilleur des fusils de chasse : le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** fabriqué spécialement pour nous par la plus célèbre Manufacture d'Armes de Saint-Etienne (Loire).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** est le **SEUL FUSIL** de chasse parfait et en voici la

DESCRIPTION TECHNIQUE

Calibre 16 ou 12 au choix. — Arme de haute précision. — Equilibre rationnel. — Fusil spécial pour poudres sans fumée, pyroxylées J. M. & R. — **Percussion centrale. — Fermeture à Té français. — Devant de bois** à démontage automatique. — **Canon acier** extra-fin spécial pour les poudres pyroxylées J. M. & R., et pour toutes les poudres noires. — **Canon** cylindrique à droite et **choke-bored** à gauche. — **Bronzé noir** de guerre, inoxydable. — **Bande spéciale** striée à tenon d'accrochage, s'encastrant dans la bande. — **Platines fines entaillées**, rebondissantes, à deux ressorts. — **Bascule** en acier renforcée à grandes coquilles et à percuteurs à ressorts. — **Détentes** à charnières et à ressorts. — **Extracteur automatique** à double guide et à grand développement. — **Crosse anglaise** poncée. — **Poignée** et **devant** quadrillés. — **Pièces** finement gravées, trempées et jaspées.

Ce modèle idéal, luxueux magnifique, correspond à tous les besoins de la chasse en France. Il est le plus recommandable et son prix excessivement réduit : **147 francs**, le met à la portée de chacun. Ce fusil vaut LE DOUBLE de ce prix et c'est grâce à la fabrication de 2.500 modèles semblables que nous avons pu obtenir ce prix. (Voir d'autre part les conditions extraordinaires de crédit et les Primes gratuites).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** a subi les essais officiels et porte sur les canons la marque de garantie de Saint-Etienne. Ces essais se font avec les poudres sans fumée pyroxylées les plus brisantes qui donnent, au calibre 16, jusqu'à 419 kilogrammes de pression par centimètre carré! Une vitesse initiale, constatée par les expériences de la Direction du Service des Poudres et Salpêtres, de 252,5 mètres par seconde, à 15 centimètres de la bouche du canon!

Ils se font au

BANC d'ÉPREUVES

C'est dire que l'arme est **SURE** et qu'aucun accident n'est à craindre en employant les charges réglementaires.

Les détentes sont parfaites et notre système est combiné de manière à empêcher tout départ accidentel du coup.

Chacun sait que le canon de gauche n'est « choke-bored » que dans les bons fusils, ce canon est rétréci au bout et donne le coup plus serré, le plomb fait presque balle à 25 mètres et la gerbe dangereuse s'élargit beaucoup plus loin qu'avec le canon cylindrique. Avec le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** (comme son nom l'indique) on tire vraiment profit de sa chasse. On est absolument certain de son coup de fusil.

Le prix de **147 FRANCS** est payable avec un

CRÉDIT DE 21 MOIS

c'est-à-dire que nous expédions le fusil *immédiatement* et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation nous faisons encaisser sans aucuns frais pour l'acheteur la somme de **7 francs** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **147 francs**.

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur de

Primes Gratuites et Superbes, savoir :

- 1 Fourreau rigide pour fusil démonté, fermeture à sabot, poignée mobile en cuir, porte-bretelle et porte-cadenas, entièrement cousu à la main.
- 1 Bretelle cuir droite large pour fourreau.
- 1 Bretelle cuir 2 pièces large à l'épaule pour fusil.
- 1 Chargette graduée 2 usages, pour poudre pyroxylée M. et pour plombs.
- 1 Extracteur excentrique, acier poli, et à 3 roulettes cuivre pour fusil percussion centrale.
- 1 Mandrin buis tourné.
- 1 Planche à charger.
- 1 Sertisseur à ressort et à spatule, lissoir cuivre, pouvant se visser sur une table.
- 1 Baguette à nettoyer en bois dur, se dévissant en 2 pièces, avec virole porte-chiffon.
- 1 Brosse crin pour nettoyer l'intérieur des canons.
- 1 Brosse laine pour huiler.
- 1 Gratte-culasse pour nettoyer les chambres des canons.

Ces primes sont de toute beauté, elles constituent un précieux appoint pour le chasseur qui doit les payer très cher, s'il les achète séparément!

Personne n'hésitera un instant à souscrire! Chacun voudra posséder le **CHOKE-BORED EXCELSIOR**, le meilleur des fusils de chasse, l'arme la plus rationnelle, la plus sûre, la plus pratique, la plus belle, la meilleure, en un mot, qui ait été fabriquée en France, jusqu'ici.

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : le fusil, les accessoires et les primes gratuites sont livrés **immédiatement franco de tous frais** et l'on ne paie que **7 fr.** par mois jusqu'à libération du prix total, soit **147 francs.**

Nous conseillons et livrons, sauf avis contraire, le calibre 16 qui est le plus pratique; toutefois, si l'acheteur le préfère et sur sa demande nous fournissons le calibre 12 qui est plus lourd et généralement employé au tir aux pigeons et à la chasse de l'arrière-saison.

L'emballage et le port sont GRATUITS.

Les quittances mensuelles sont recouvrées par la poste, SANS FRAIS.

GIRARD & BOITTE

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. **GIRARD & BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, à Paris,** *le* **Fusil de Chasse CHOKE-BORED EXCELSIOR** *et ses* **Primes gratuites** *comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par payements mensuels de* **7 fr.** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **147 francs**, *prix total.*

Fait à .... *le* .... *190* .

Nom et Prénoms ....

Profession ou Qualité .... SIGNATURE :

Domicile ....

Département ....

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de

GIRARD & BOITTE ✻, I, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS

MAGASINS DE VENTE ET D'EXPOSITION : 47, Rue d'Enghien.

MAISON DE CONFIANCE
Fondée en 1885
LA PREMIÈRE DU GENRE

Demandez Gratis et Franco le **CATALOGUE ILLUSTRÉ des Fusils de Chasse et Armes diverses.**

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PÊLE-MÊLE », 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RI

15e ANNEE N° — 34 10 Centimes 22 Août 1909.

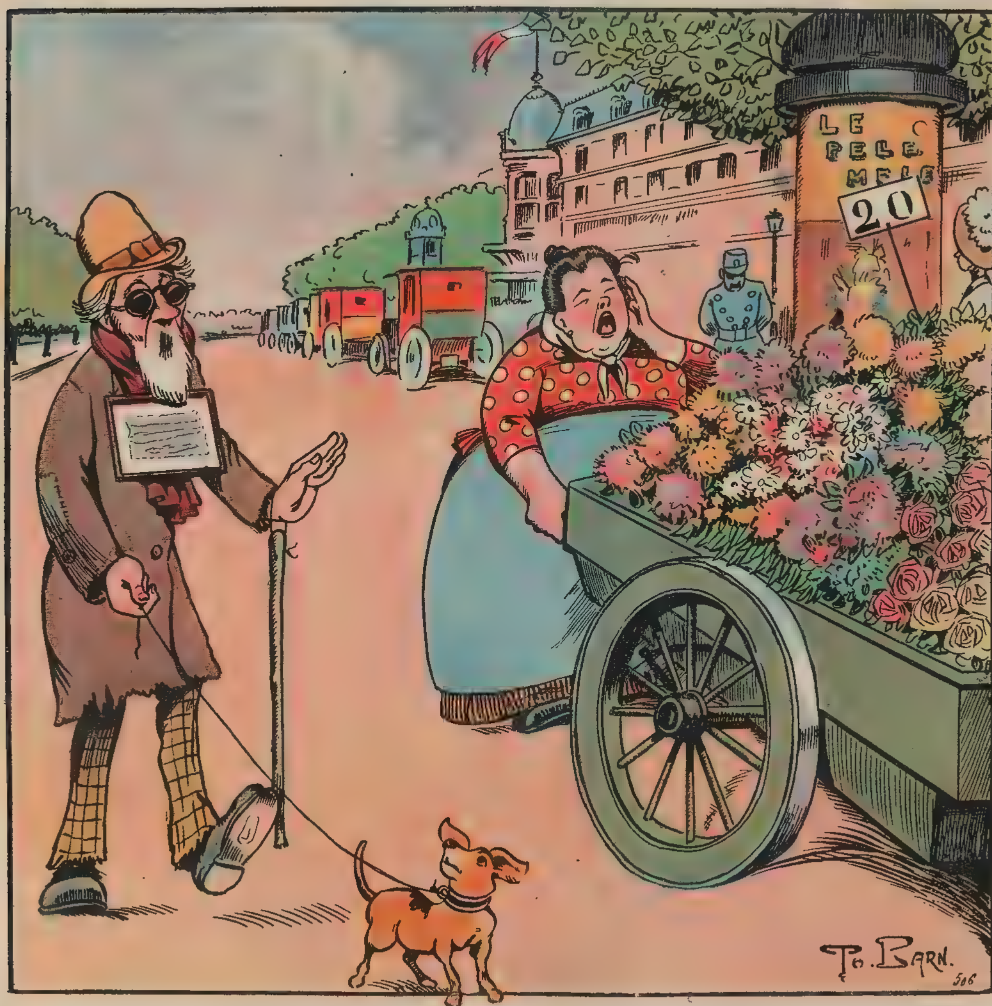
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

IL Y A BOTTE ET BOTTE, par Th. BARN.



La Marchande. — Embaumez-vous ; parfumez-vous ; voilà les belles bottes !
L'Aveugle. — C'est la première fois que j'entends dire qu'on peut se parfumer avec des bottes.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

CENT CINQUANTE LIGNES

Je ne vous cache pas que je commence cette histoire sans savoir... Mais je vous dirai cela tout à l'heure... Commençons toujours.

En ce temps-là, après les facteurs, les huissiers, les garçons de café et les belles-mères, il arriva qu'à leur tour les croque-morts se mirent en grève. Abandonnant le commerce des morts, ils se livrèrent aux plus joyeux passe-temps.





Les morts, eux, ayant fermé les yeux, n'y virent que peu d'intérêt. Cela ennuya davantage les héritiers. Ils n'eurent que la ressource de mettre les décédés au garde-meuble, et... dame cela leur coûta plus cher qu'une concession à perpétuité... temporaire, du reste, comme elles se sont généralement.

Quant au reste des vivants, ils répondirent du tac au tac et décidèrent, vu la situation, de ne plus se laisser mourir. Il est, de fait, qu'avec les impôts que nous payons, c'est vexant de ne pouvoir être enterré proprement

Heu!... hum!... Le moment est venu de revenir à mon début.

Je disais que je commençais cette histoire sans savoir — et je m'explique — sans savoir où j'allais.

C'est la vérité vraie.

Quand l'inspiration ne vient pas, — et cela arrive — il faut prendre sa plume, quand même, et barbouiller de noir son papier blanc... écrire n'importe quoi. La plume s'entraîne, et d'elle-même, habituée qu'elle en est, continue toute seule, s'inspire de l'exposé, engage l'action, expose la situation, et trouve le dénouement.

Cette règle est générale. La preuve, c'est qu'elle comporte des exceptions. Je m'en aperçois à l'instant. Ma plume vient de rester le bec dans l'... encre, comme une oie, dont elle est issue. J'ai beau l'agiter furieusement la tremper avec rage dans mon encrier... Rien... Il n'en sort rien... Je ne sais où m'en aller avec mon début d'histoire... Et le temps passe!... Et le *Pêle-Mêle* attend mes cent cinquante lignes!

Sapristi de sapristi!

(Ça fait toujours une ligne de plus!)

Tiens... ça en fait deux!

Maintenant ça en fait... Mais je pourrais continuer ainsi jusqu'au déluge. Il est temps de m'arrêter. Le *Pêle-Mêle* est un journal sérieux... Faut pas plaisanter.

Revenons à ma grève de croque-morts qui se livraient à de joyeux passe-temps.

Si, diable, je sais comment en sortir!... C'est qu'il ne m'est venu aucune idée depuis tout à l'heure!...

Je disais donc que les croque-morts s'étaient mis en grève. Ils pêchaient, jouaient au cerf-volant, amusaient les vivants.

Or — soyons logique, c'est peut-être la façon de s'en tirer — la première précaution, pour ne pas mourir, c'est de supprimer les causes de mort.

On commença donc par tuer le bourreau.

On passa ensuite aux juges dont il n'est que l'instrument.

C'était le premier coup de balai indispensable, ou plutôt, le premier coup de plumeau. Le grand coup de balai allait suivre.

(Ah! ah!... je crois que je tiens le filon. Il aura ses cent cinquante lignes, le *Pêle-Mêle* (1).

Après le bourreau, un des plus dangereux ennemis de la santé humaine, c'est le médecin, chacun sait ça. On tua donc les médecins. Cela fit un vide. Puis les pharmaciens, cela coule de source.

On n'était pas sauvé pour autant. Il restait les marchands de viandes avariées, de conserves pourries, de liquides frelatés, bref, tous les empoisonneurs patentés.

On tua les empoisonneurs patentés.

Vous pensez bien qu'on ne s'arrêta pas là. D'abord, je n'ai pas encore mes cent cinquante lignes, et puis d'autres germes de mort restaient en circulation.

Il y avait les tuberculeux, les varioleux, les fiévreux, et autres propriétaires de maladies contagieuses. Il y avait aussi les apaches. Il y avait surtout les distillateurs à haute dose, grands pourvoyeurs de neurasthéniques, et dont les plus beaux spécimens se trouvent à l'Académie. On procéda à une vaste épuration. Des quarante fauteuils, un seul fut épargné, celui de M. Barrès, parce que c'est le seul qui soit un peu gai dans la docte assemblée.

De là, on fit un tour parmi les romanciers, les poètes, voire les écrivains humoristiques. Bref, lorsqu'on eut supprimé tous les êtres dangereux, il se trouva, par éliminations successives, qu'il ne resta plus qu'un petit groupe de vivants, parmi lesquels M. Barrès et moi.





Ici, je suis obligé d'interrompre mon récit. D'abord, j'ai mes cent cinquante lignes, puis ma bonne vient de m'annoncer que M. Barrès en personne, un grand coutelas à la main, venait de sonner à ma porte et réclamait ma tête. La raison, c'est qu'un de nous deux était de trop. Et comme c'était moi, sans conteste, le plus ennuyeux, et de beaucoup, je devais disparaître. D'ailleurs, lui, n'était-il pas immortel?

Ayant à mon tour disparu, je n'insiste plus. Je finis donc ici, et mon histoire avec moi.

Etienne JOLICLER.

(1) 7, rue Cadet. (V'lan, une ligne de plus!)

***

Barrière et Litolff

Le célèbre auteur des *Faux Bonshommes*, Théodore Barrière, ne perdait pas une occasion de se gausser de ses contemporains. Un jour que quelqu'un lui parlait de Litolff, le plus maigre des chefs d'orchestre, Barrière répliqua :

— Litolff? Il est si maigre, que lorsque je le vois monter au pupitre et prendre son bâton de chef d'orchestre, je me demande toujours lequel des deux va battre la mesure avec l'autre!

***

RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant* : A. RI

Pêle-Mêle Causette

Elles doivent être bien puissantes les compagnies d'assurances pour que personne n'ait encore proposé de leur retirer le commerce des viagers.

On sait pourtant avec quelle avidité se poursuit la recherche de nouvelles ressources pour équilibrer le budget.

N'est-il pas surprenant qu'aucun de nos législateurs n'ait songé à conférer à l'Etat le monopole des viagers, si productifs pourtant pour les compagnies d'assurances.

On se demande quelle est la fée qui protège ainsi ces riches sociétés.

Remarquez, en effet, que si tous les monopoles sont haïssables, car ils entravent la liberté du commerce, un seul pourrait se justifier par des raisons de haute humanité. C'est le monopole des rentes viagères.

Naturellement, c'est le seul qu'on dédaigne ou qu'on feint de dédaigner.

Et cependant de bons arguments plaident en sa faveur.

Tout d'abord, il échappe à l'objection d'être une entrave à la liberté du commerce. Cela, pour la bonne raison que le viager ne constitue pas un commerce à proprement parler. Tout son fonctionnement repose sur des jeux d'écriture. Et ses bénéfices sont établis à coup sûr par des calculs de probabilités.

L'industriel transforme la matière et la rend propre à l'usage. Il accomplit un travail utile.

Le commerçant achète la marchandise pour l'écouler ensuite avec les risques afférents à toute spéculation. Il tient un stock et des assortiments pour permettre au public de voir la marchandise toute finie avant de l'acquérir.

L'ingénieur, l'artiste, l'architecte sont des créateurs.

Le professeur façonne l'esprit des jeunes gens.

L'avocat apporte à son client sa science juridique, résultat de ses travaux et de ses efforts.

L'agriculteur arrache à la terre la subsistance des peuples.

Tous rendent un service à l'humanité. Dans la ruche industrieuse que représente une société, chacun a sa part de labeur utile à la masse.

Les compagnies d'assurances viagères font exception.

Elles ne produisent rien, n'apportent à la société aucun élément de richesse, ne transforment et ennoblissent aucune matière, ne fournissent aucun labeur.

Le rôle qu'elles se sont donné ne consiste qu'à prendre en bloc le patrimoine de leurs clients pour le leur rendre par fractions, avec la certitude mathématique qu'elles rendront toujours moins qu'elles n'ont encaissé.

Et ces opérations, pour lesquelles elles n'ont même pas besoin d'argent, puisque ce sont les clients qui l'apportent, leur rapportent de nombreux millions.

La fortune modeste, le bas de laine, comme on l'appelle, se trouve ainsi draîné à leur profit et la toute petite épargne est absorbée petit à petit par elles.

Les sociétés viagères sont donc une cause d'appauvrissement pour la masse des petits rentiers au profit des gros bonnets de la finance.

Si du moins c'était l'Etat qui en profitait, l'argent reviendrait, par son intermédiaire, à l'ensemble du pays, sous forme de diminution d'impôts ou de travaux publics.

Mais ce n'est pas le cas, les millions absorbés tombent dans la bourse des gros manieurs d'argent, auxquels appartiennent les sociétés d'assurances.

Cet état de choses constitue un danger national. Il est immoral aussi, car, en droit naturel, un bénéfice quelconque ne se justifie que par un service rendu. Il y a donc œuvre de salubrité à accomplir, de la part de l'Etat, en mettant la main sur ces institutions, en les monopolisant.

Cependant, je ne sache pas qu'un projet de loi proposant cette réforme ait été jamais présenté au Parlement.

Et je ne puis que répéter ce que j'ai dit au début:

Elles doivent être bien puissantes, les compagnies d'assurances pour que personne n'ait encore proposé de leur retirer le commerce des viagers.

Fred Isly.



LE DENTIER IMPROVISE

Au Jardin des Plantes, le vieil hippopotame se désole. Il n'a plus de dents, et il ne peut plus manger comme il le voudrait.



Il a une idée.



...Et maintenant, il peut manger celui de ses gardiens qui lui faisait envie!!!



LES BLES DE M. LAPOIRE

— Forcé, mon cher, forcé! Sans ça on serait resté sans pain une bonne moitié de l'année: ces sacrés moineaux sont tellement voraces.

PRATIQUE

Les enfants n'aiment pas qu'on leur repasse les vêtements qu'ont portés leurs aînés. Mme Pratique, en bonne mère de famille, n'ignore pas cela.

Dernièrement, une amie lui demandait:

Pourquoi le linge de vos cinq enfants est-il marqué de la même initiale L?

Pour qu'ils ne s'aperçoivent de rien quand je fais passer le linge d'un plus âgé à un plus jeune.

— Mais que signifie la lettre L?

— C'est l'initiale de leur nom.

— A tous les cinq?

— Parfaitement. Ils s'appellent: Louis, Léonie, Lucien, Liane et Louise.

* * *

ZÉRO

Il n'est pas toujours aisé de faire comprendre aux enfants le chiffre zéro. Ils se rendent difficilement compte que *rien* puisse être considéré comme un nombre.

Le professeur Cinquécy, après de minutieuses explications à ses élèves, interrogeait l'un d'eux:







CHEZ LE CORDONNIER

La Cliente. — Cette chaussure me serre un peu!

— Soyez sans crainte ça se lâche toujours un peu en marchant.

— Cette chaussure me paraît un peu grande.

— Ça se rétrécit toujours un peu.. surtout si le cuir se mouille.

— Cette chaussure me va très bien!

— Et je puis vous assurer qu'elle ne bougera pas!!!

Le Gérant: A. RI…



AUX ENCHERES

LE COMMISSAIRE-PRISEUR. — Nous mettons en vente cette superbe assiette vieux Chine... à cinquante francs, l'assiette vieux Chine!



...à cinquante francs! voyons, cinquante-cinq, soixante francs, soixante-cinq francs. Monsieur, là-bas, vous dites soixante-dix francs?... A soixante-dix francs l'assiette vieux Chine!



...Personne ne dit mot? A soixante-dix francs!... A soixante-dix francs!... Adjugé.

— Voyons voir, Robert, si vous avez compris. Supposons que votre mère vous ait promis une pomme pour votre goûter. Elle en a rapporté six du marché, mais oubliant sa promesse, elle a pris les six pommes pour en faire une compote. Combien en restera-t-il pour vous?

Robert resta coi.

— Réfléchissez bien, insista Cinquécy. Votre mère a employé toutes les six pommes. En serez-vous content?

— Oui, déclara Robert.

— Cependant, fit le professeur, si elle a pris toutes les six pommes, que restera-t-il pour vous?

— Les épluchures, répondit Robert avec conviction.

PENSÉE

Les couleurs sont capricieuses.

C'est quand un homme est blanc qu'on dit qu'il est encore vert.

C'est quand un individu a absorbé trop de vertes qu'il est gris.

Quand un jeune homme enfile pour la première fois le pantalon rouge, on l'appelle bleu.



PAROLES DE MINISTRE

— Oui, Messieurs, l'Association des marchands est maintenant l'unique préoccupation du gouvernement. Le président du Conseil me le disait encore tout à l'heure: Laissez tout le reste et ne parlons que de betteraves.

LE SECRÉTAIRE DU MINISTRE. — Monsieur le ministre, vous vous trompez de discours, celui-ci est pour le pays voisin...



...Ici il s'agit d'un concours de pompes.

— C'est vrai, diable, passez-moi le bon discours. Je reprends donc: « Messieurs, la noble corporation des pompiers de France est l'unique préoccupation du gouvernement. Le président du Conseil me disait encore tout à l'heure: Qu'importent les autres affaires! Ne parlons que de nos braves pompiers.



LES POMPIERS (*avec conviction*). — Quel bon gouvernement tout de même. On peut s'en remettre à lui, notre sort sera bientôt amélioré

Courrier Pêle-Mêle

Mandats

Monsieur le Directeur,

Un lecteur fidèle de votre estimable journal voudrait poser à vos lecteurs, la question suivante :

Qui doit perdre le montant d'un mandat-poste, qui a été encaissé par un inconnu, sur le vu, soi-disant, de deux enveloppes. Est-ce l'envoyeur, qui n'y peut rien, ou l'administration ; ou bien encore celui à qui était adressé le mandat, coupable (si l'on doit admettre les dires de la poste) d'avoir par sa négligence, en laissant traîner ses enveloppes, occasionné la substitution de ce mandat ?

Recevez, etc.

X...

Sans préjudice des réponses que peut attirer cette question, nous nous permettrons de faire remarquer à nos lecteurs combien il est diffficile de comprendre la vogue et l'emploi presque général du mandat-poste, sujet à être perdu ou volé, et qui nécessite un déplacement et parfois une longue attente au destinataire. Cette vogue ne s'explique que par l'ignorance où est le public du mandat-carte, lequel n'exige pas plus de formalités de la part de celui qui l'envoie et est payé au domicile du destinataire. Le mandat-carte ne court donc pas les risques signalés ci-dessus, et épargne un dérangement souvent appréciable.

N. D. L. R.

***

Sel d'oseille.

Monsieur le Directeur,

Je me permets de rectifier une erreur de votre correspondant E. Ayard (v. nº 29, p. 5). Questions interpêlemélistes :

L'acide oxalique *n'est pas* le produit nommé *sel d'oseille*. Ce dernier est du *suroxalate de potasse*, et c'est bien lui qui sert à enlever les taches de rouille sur le linge.

C'est au point de vue pratique que je vous communique cette observation, car trop souvent le public confond acide oxalique et sel d'oseille. Au point de vue toxicologie, la différence n'est pas, puisque les deux sont toxiques, mais l'emploi des deux produits, dans la pratique populaire n'est pas le même.

Recevez, etc.

RABINEAU.

Président de la section France-Ouest de l'Alliance Scientifique Universelle.



— Votre fils s'entend bien avec votre veau ?
— Dame !... ils sont frères de lait !

Questions interpêlemelistes

La terre dégage une chaleur constante d'une année à l'autre. Le soleil nous envoie la même quantité de chaleur aux mêmes époques. Or, il est incontestable que cette année le mois de juin fut beaucoup plus froid que la normale. Puisque rien ne se perd, ni ne se crée, où donc a passé la chaleur habituelle du mois de juin ?

KATRAS.

Le moindre orage dégage une force électrique considérable ; aucun ingénieur n'a-t-il encore essayé de capter une force si puissante, et qui reviendrait si bon marché ? Est-ce impossible ?

D'ADRIEN.

Ne serait-il pas de l'intérêt de notre pays qu'il soit interdit aux députés d'exercer une profession à côté de leur mandat ? Ne devraient-ils pas être tenus de consacrer tout leur temps à la prospérité de leur pays ?

DANGIN.



UN HOMME UTILE

— Quelle élégance ! tu as donc fait un héritage ?
— Non... mais j'ai trouvé une excellente situation ; je sers de témoin dans les duels au pistolet...

...c'est moi qui suis chargé de mesurer...

...les 25 ou 30 pas qui doivent séparer les adversaires.

(Ateliers de Clichy). — Le Gérant : A. RIC



LA BONNE DAME. — Oh! ces pauvres petits oiseaux! pourquoi les mettre en cage, lorsque c'est si bon d'être en liberté!



LE PETIT OISEAU. — Oh! ces pauvres petites femmes, pourquoi les mettre en cage lorsqu'il est si bon d'être en liberté!

La Palette des Anciens

On pense assez généralement que les anciens n'ont pas marqué, pour la peinture, tout le goût que nous lui portons aujourd'hui.

C'est qu'il ne nous reste guère que leur sculpture et leur architecture, et puis les arts industriels, pour juger de leurs tendances artistiques. Les peintures sur bois ou sur plâtre se conservent bien moins que la pierre.

On sait, néanmoins, qu'ils appréciaient beaucoup les couleurs. Les Grecs allaient jusqu'à peindre des figures de marbre. Et il y avait chez eux, comme chez les Egyptiens ou comme à Rome, des portraitistes. A Rome, encore, on exécuta des tableaux de genre.

Ils peignaient sur bois ou sur plâtre, le plus souvent. Ou encore sur des tissus.

Les peintures de ces époques lointaines qu'il nous est donné d'examiner, nous apparaissent presque toujours très décolorées, sans vigueur, et de teintes uniformes.

Cela tient aux procédés primitifs qu'ils avaient de fixer les couleurs. Ils ne connaissaient pas la peinture à l'huile, mais la peinture à la colle, ou à l'œuf, ou au bitume.

Cela tient à la nature de ces couleurs, qui étaient seulement des substances d'origine et de composition organiques, extraites des animaux ou des végétaux, ou encore, des colorants extraits de certains minéraux.

La chimie n'était pas encore intervenue pour adjoindre à ces matières colorantes naturelles, des colorants artificiels, et leur palette s'en trouvait singulièrement diminuée de ressources. C'est pour cela, sans doute, qu'ils n'essayèrent pas le « paysage ». C'est pour cette raison encore que leurs peintures ont généralement cette teinte grise, sans richesse, sans opposition harmonieuses de tons, sans éclat.

Passons donc succinctement en revue les quelques couleurs dont ils disposaient.

Leurs blancs devaient être, presque toujours, à base de craie. Ils n'employaient pas la céruse comme peinture. Peut-être en avaient-ils reconnu les dangers. D'après Pline, on tirait à Rome de beaux blancs du talc.

Leurs couleurs bleues étaient assez restreintes. C'était d'abord la fritte d'Alexandrie, appelée par Vitruve: *cæruleum*. Ils tiraient encore leurs bleus de certains sables provenant d'Egypte et qui ne sont probablement que des carbonates et des arséniates bleus de cuivre.

Certains auteurs mentionnent aussi un bleu dit indien, dans lequel il faut reconnaître, sans doute, l'indigo. Les anciens ont enfin connu le bleu de cobalt, mais ils ne paraissent l'avoir employé que pour la coloration du verre.

Ils tiraient leurs verts de la malachite. Vitruve mentionne aussi un *vert gris*. La plupart de leurs verts devaient être des sous-acétates ou des carbonates de cuivre.

Leurs noirs étaient presque toujours à base de charbons. C'est à l'aide d'ocres fortement calcinés qu'ils obtenaient leurs bruns.

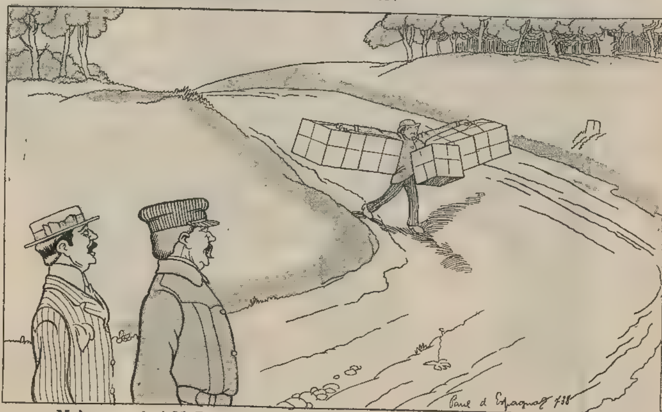
Ces ocres, ils les appelaient terre de Sinope ou d'Arménie, ou encore ocre d'Afrique. La calcination de ce dernier fournissait un colorant rouge.

Les Grecs découvrirent le minium et l'employèrent dès lors comme rouge, concurremment au vermillon ou cinabre, qui est du sulfure rouge de mercure. Les Romains, qui faisaient un grand usage de vermillon, l'importaient d'Espagne; celui de la Bétique était le plus réputé.

Enfin, les couleurs jaunes qu'ils employaient étaient des ocres jaunes mélangés avec de la craie ou avec des ocres rouges, afin d'obtenir des nuances variées.

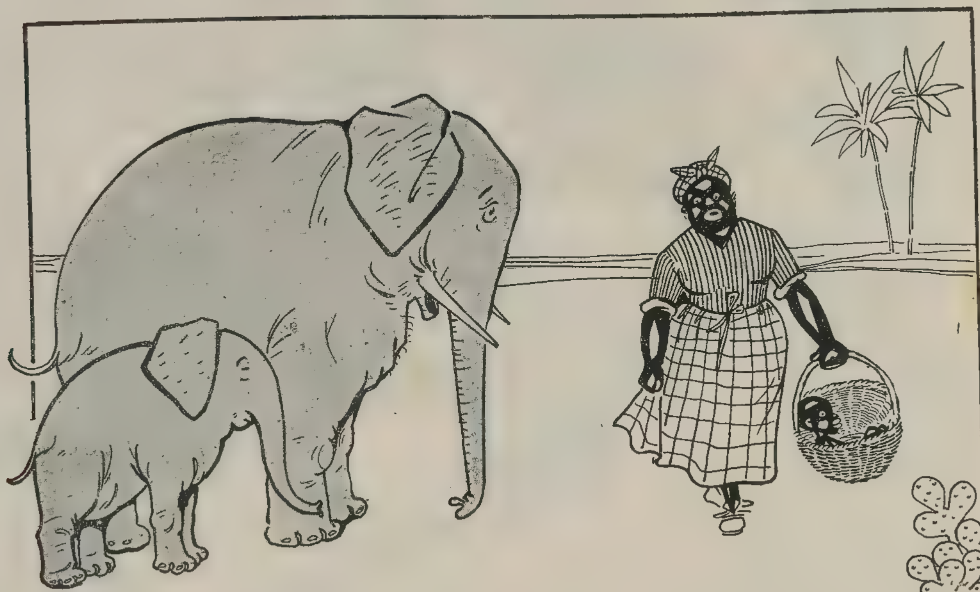


— Tiens! un aéroplane qui vient de notre côté!

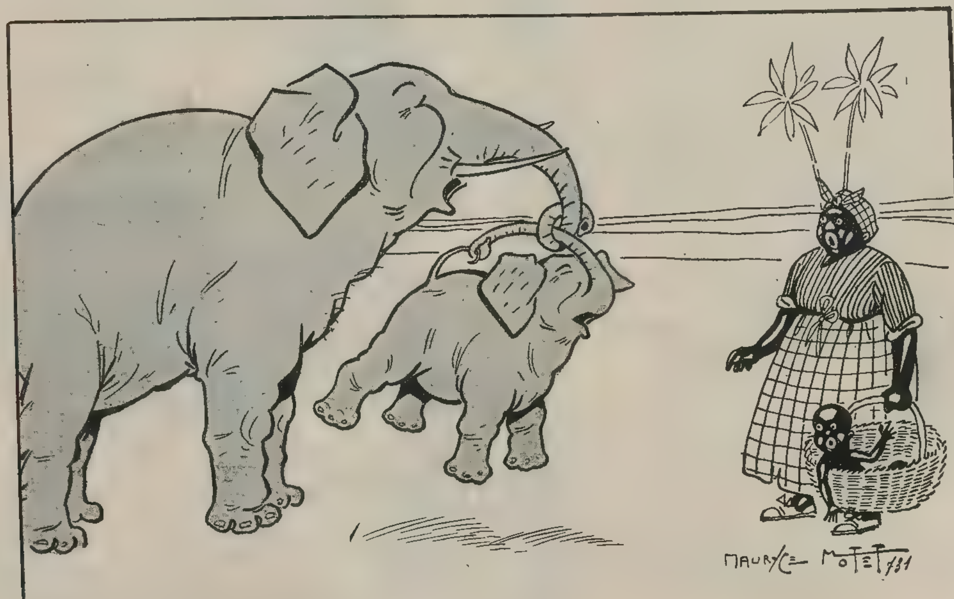


— Mais non, c'est M. Bonace qui vient de faire à la ville, les commissions de sa femme!

AU PAYS NOIR



L'ÉLÉPHANT. — Ah! la bonne idée pour promener son petit! Que n'ai-je donc de l'argent pour acheter un panier!



...Mais sans argent, on peut tout de même se tirer d'embarras!



LA BOTTE DE PANDORE

— Ces municipalités sont négligentes... on pose bien les bornes et on oublie de mettre l'inscription dessus !





LA GAFFE REPAREE

— Permettez-moi, M. le ministre, de vous faire remarquer que Mme Durand a été oubliée dans la distribution de palmes. Elle les attend depuis de longues années... C'est d'autant plus regrettable que Mme Durand dispose de très hautes relations...

LE MINISTRE. — Ah ! ah !... Comment faire ?... je n'ai plus aucune décoration ! Mais, voyons, une idée... veuillez faire venir Mme Durand.

LE MINISTRE. — Croyez, Madame, que je regrette bien vivement de n'avoir pu récompenser aujourd'hui vos services et vos hauts mérites... mais, vous n'ignorez pas que la loi est formelle : il faut, pour obtenir les palmes, avoir 30 ans révolus !... j'espère pourtant avoir le plaisir de vous comprendre dans une prochaine promotion.

N.-B. — Mme Durand a trouvé que le ministre était l'homme le plus aimable et le plus charmant du monde.





L'ERREUR REPAREE

— Imbécile! je te demande de l'alcool pour la veilleuse, et tu me rapportes de l'alcool à boire!

— Ne te fâche pas, ma chérie, il y a toujours moyen...



...de s'arranger!

Les plaisirs de la pêche à la ligne

La pêche à la ligne comporte un pêcheur, une ligne et quelquefois du poisson.

C'est un sport fort simple.

Vous vous rendez d'abord dans un endroit où il y a de l'eau, cela est essentiel. Vous fixez ensuite votre ligne à votre gaule. Attachez votre fil au petit bout de la gaule et non au gros. Bien entendu, ce fil sera garni d'une plume, de petits plombs et d'un hameçon. Il n'y a, du reste, pas lieu de s'inquiéter de ces détails. Le marchand vous aura vendu une ligne toute montée, ainsi que tous les accessoires, y compris les asticots.

De ces derniers, il convient de se méfier. On les met généralement dans une boite, et la boîte dans sa poche. Non moins généralement cette boîte s'ouvre, et les asticots se promènent. C'est comme les confettis, vous en retrouvez quelquefois deux ans après dans votre blague à tabac, dans vos doublures, dans votre mouchoir... partout.

Mais vous voici au bord de l'eau. Vous installez votre pliant, préparez votre épuisette, piquez un asticot à votre hameçon, et lancez votre ligne. Ne croyez pas qu'elle va tomber dans l'eau. Point. Vous n'avez pas encore l'habitude. Votre hameçon s'est accroché à la manche de votre veston. Vous voulez le dégager. C'est très simple, semble-t-il, mais vous n'avez pas l'habitude. Il est pris dans l'étoffe. Vous n'y arrivez pas... et il se casse. Heureusement, vous en avez de rechange. Mais savez-vous les ajuster? Non. Alors, vous n'avez plus qu'à retourner chez vous. La pêche est terminée.

Ne poussons pas les choses au tragique. Vous êtes assez adroit ou un pêcheur complaisant s'est trouvé là. Votre ligne est prête à nouveau. Dzzz!... Vous la lancez.

Evidemment, elle ne tombe pas plus à l'eau que la première fois. Pour éviter le même accident vous lui avez fait décrire un cercle immense et votre hameçon est allé se loger dans les branches de l'arbre qui est au-dessus de vous.

Cette fois, ce n'est plus l'hameçon qu'il faut remplacer, c'est toute la ligne. Vous vous en rendez compte au bout d'un instant, lorsqu'après avoir fait des prodiges de gymnastique pour dégager votre hameçon, vous vous apercevez que vous n'avez réussi qu'à entortiller tout votre fil autour des branches.

Tout a une fin. Après quelques autres menus incidents, votre pliant s'est enfoncé dans le sol et vous avez chu sur le dos, votre gaule s'est démanchée, etc., etc., vous êtes parvenu à lancer convenablement votre ligne. Maintenant, sur la surface miroitante de l'eau, votre plume, légère, descend élégamment le courant. Le temps est magnifique. L'air est doux. Les sombres pensées sont envolées..., absorbé par l'attention passionnante avec laquelle vous suivez des yeux cette petite chose si importante... une plume.

De temps en temps, un ploc!... un jaillissement d'eau. C'est un poisson qui saute devant vous, à votre gauche, à votre droite... Il y en a, du poisson... il y en a... Ah! mes gaillards!... Pourvu que ça morde! Et juste... ça mord!

Avec une énergie qui justifie votre cœur bondissant de joie, vous tirez comme un sourd, de façon à soulever un poisson de dix livres... et vous ne soulevez rien du tout... pas même votre hameçon, qui est resté accroché au fond. Ce n'était pas un poisson, c'était une herbe! Au fait, aviez-vous sondé? Non? Il fallait sonder, voyons!... afin de pouvoir mesurer mathémathiquement la distance qui sépare le plan horizontal de la surface de la rivière, et le plan plus ou moins horizontal de son lit et, par suite, de donner à la partie de votre fil, qui s'étend de l'extrémité inférieure de votre plume à votre hameçon, une longueur égale, demi-égale, ou du tiers égale, selon que vous voulez pêcher au fond, le gardon, par exemple, ou la perche, ou l'ablette... Cela, c'est l'enfance de l'art. Si vous ne le savez pas, et bien d'autres choses encore, ô alors! pêcheur à la ligne, inutile de pêcher à la ligne. Vous attraperez tout ce que vous voudrez, insolation, bronchite, rhumatisme, excepté le poisson. Votre hameçon s'accrochera partout, excepté au poisson.

Vous vous imaginerez alors que la pêche à la ligne est une fumisterie inventée par les marchands d'engins... et vous rentrerez furieux et bredouille. Mais, ô surprise, tout le long du chemin, vous rencontrerez des gens coiffés de larges chapeaux, une trousse en sautoir à gauche, une autre à droite, une gaule et une épuisette sur l'épaule, et à la main un filet chargé... rempli de poissons... Vous penserez une minute que ce sont des figurants chargés d'amorcer l'amateur pour l'attirer sur les bords de la rivière où l'on vend de tout, depuis le ver de vase par où l'on commence jusqu'à la truite ou au brochet par où l'on finit. Cette mauvaise pensée ne durera pas. Votre passion





AME CHARITABLE

Le grand banquier philanthrope s'est fait photographier par un journaliste, en train de faire un beau geste.

Le beau geste du philanthrope.

est éveillée, c'est fini, vous en êtes l'esclave. Vous vous direz aussitôt... Ça mord peut-être maintenant! Et pour un peu, vous feriez demi-tour.

En tout cas, le lendemain vous retrouvera sur les bords de l'eau... et vous recommencerez votre apprentissage.

Rassurez-vous, les conseils ne vous manqueront pas. Passants, curieux, amateurs, confrères, vous entoureront d'une sollicitude aussi dévouée que désintéressée.

« — Vous avez trop de fond. — Pas assez de bannière. — Votre plume est trop lourde — Votre hameçon est trop gros, vous devriez prendre du 18. — C'est du cordonnet que vous avez, prenez donc de la racine. — C'est de la racine. — C'est de la racine que vous avez, prenez donc du cordonnet. — Comment, vous pêchez au blé, mais ça mord à l'asticot. — Comment, vous pêchez à l'asticot, mais ça mord au blé! »

Alors, il arrivera probablement que vous, très malin, vous monterez une ligne au cordonnet, amorcée à l'asticot; puis en même temps une autre en racine amorcée au blé... Vous n'en prendrez pas davantage, mais, comme par hasard, surviendra le garde-pêche, qui vous dressera contravention pour pêcher avec deux engins.

— Vous comprenez, vous dira-t-il comme consolation, si tout le monde faisait comme vous, la rivière serait bientôt dépeuplée!

Etienne Jolicler.

DE NOS LECTEURS

Un heureux changement.

De même que ce tableau fameux représentant, suivant les besoins de la cause: le passage de la Bérésina par la grande armée, ou le passage de la mer Rouge par les Hébreux, une œuvre du célèbre statuaire Houdon représenta, en moins de vingt-quatre heures, et sans retouche aucune, deux emblèmes assez dissemblables: le résultat de ce changement fut... de conserver sur ses épaules la tête du génial artiste.

C'était durant la tourmente révolutionnaire; Houdon, inscrit, on ne sait trop pourquoi, au nombre des « suspects », allait être arrêté, lorsque sa femme eut l'idée d'aller implorer en sa faveur le conventionnel Barère, membre du comité de Salut public, surnommé l'Anacréon de la guillotine.

— Madame, lui répondit-il, votre mari est, en effet, sur le point d'être mis en jugement, et je ne vois, par malheur, aucun moyen de le sauver... C'est lui qui vous envoie?

— Hélas! non, citoyen, lui répondit Mme Houdon. Mon mari ignore le danger qui le menace, absorbé qu'il est en ce moment par une nouvelle œuvre...

— Quelle œuvre?

— Une statue allégorique: *La Foi méditant sur la Théologie.*

— Heu!... grommela Barère, voilà qui n'est point fait pour améliorer ses affaires... Mais, comment est-elle, cette statue? interrogea-t-il tout à coup.

Mme Houdon lui décrivit de son mieux l'œuvre en question.

— C'est, dit-elle, une femme à demi-nue, tenant en ses mains un rouleau de parchemin qu'elle contemple...

— Très bien, madame, interrompit le conventionnel. Et, sans se soucier de son étonnement, il ajouta: cela suffit, votre mari est sauvé.

Houdon était, en effet, sauvé; le soir-même, Barère déclarait à la tribune de la Convention:

« — Citoyens, j'ai le plaisir d'annoncer aux représentants du pays qu'un grand artiste, justement illustre dans le monde entier, le citoyen Houdon vient de terminer une œuvre inspirée des plus purs sentiments civiques, et dont il fait hommage à l'Assemblée. Cette œuvre, allégorie sublime, représente *La Liberté méditant sur la Constitution...* »

Les applaudissements interrompirent le tri-



PERPLEXITE

— Dans quel sens l'emballer?... puisqu'il va aux antipodes?



NOS APACHES

— L'Association des Apaches m'a concédé à moi seul le droit de suriner dans ce quartier. Pourquoi vous êtes-vous laissé faire par un autre? Vous mériteriez que je vous fasse fiche une contravention!



CHASSE PRESIDENTIELLE

— Nom d'un chien, un lion, Roosevelt va en crever de jalousie!

bun et des remerciements furent votés d'enthousiasme au citoyen Houdon, qui, d'ailleurs, ignorait encore le danger couru et le subterfuge qui l'en avait sauvé.

***

Le chant des cigales

Les poètes du Midi — et Dieu sait s'ils sont nombreux! — adorent le chant des cigales. Ne sont-ils pas un peu cigales eux-mêmes.

La Fontaine nous assure que ces insectes chantent tout l'été, ce qui ne souffre pas la contradiction.

Depuis que le monde existe, il s'est trouvé des hommes, voire des femmes, pour glorifier la voix aigre de ces petits habitants des champs ensoleillés.

Les Grecs, dans leurs écrits, en parlent avec moult éloges. Homère compare les vieillards de son temps aux cigales, à cause de la douceur de leurs paroles. Platon dit quelque part que le chœur des cigales est on ne peut plus harmonieux.

Maurice Girard rapporte que les Grecs prétendaient que les cigales provenaient d'hommes nés du limon de la terre. Ils enseignèrent aux Muses l'art de la musique, mais ils avaient une telle passion d'harmonie, qu'oubliant de boire et de manger pour chanter, ils moururent de faim et de soif. Les Muses, reconnaissantes, les changèrent en cigales. On n'est pas plus poétique!

La cigale, chez les anciens, était l'emblème de la musique, et on retrouve des traces de ce culte sur de nombreux monuments, comme sur de nombreux parchemins.

Chez les Athéniens, la cigale était un signe de noblesse. Les Locriens frappaient sur leurs monnaies une figure de cigale.

Ajoutons que, dans tous les temps anciens, cette légende courait communément que les cigales ne prenaient aucune nourriture, autre que la rosée — ce qui ne devait pas être très substantiel.

***

Les noms des étoffes.

D'où viennent les nom des étoffes?

Le damas, l'indienne, le madras, tirent leur nom de leur pays d'origine;

Le calicot a pris naissance à Calicut, ville de l'Inde;

Le taffetas vient du persan: *taftah*, participe passé d'un verbe signifiant: tisser;

Les mots soie et satin (en latin: *seta*) dérivent du nom de la province d'Asie, la Sérique où se fabriquaient primitivement ces étoffes;

La gaze vient de la ville de Gaza, en Palestine:

La mousseline doit son nom à Mossoul, en Turquie d'Asie.

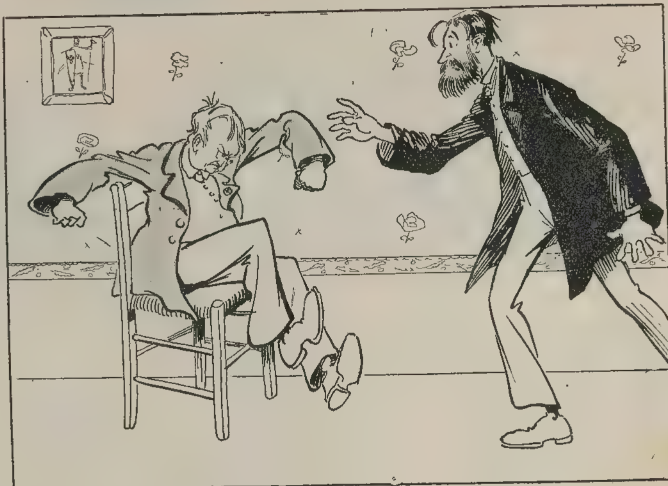
Du vocable *mo*, qui signifie: chèvre sauvage, et du mot *hair*, qui désigne le poil de cette chèvre, nous avons fait: mohair.

La faille est fabriquée en Flandre: le mot flamand est *falie*;

L'alpaga tire son nom d'un ruminant de l'Amérique du Sud, réputé pour la longueur et la finesse des poils de sa toison.

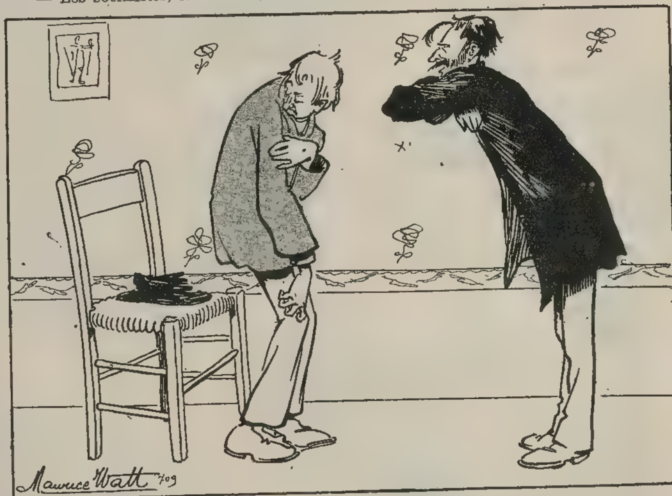
Enfin, le velours vient de velu, en italien: *vellute*.

****



LE CHAPEAU POLITIQUE

— Les socialistes, Monsieur, je m'asseois dessus!



— Et qui vous dit, Monsieur, que mon chapeau est socialiste?

Pêle-Mêle Connaissances.

— Lorsqu'on jette un coup d'œil sur une carte, on remarque que le gulf-stream décrit un circuit complet dans l'Atlantique nord. Fréquemment, le grand courant marin transporte sur le littoral des Antilles des graines provenant de la côte occidentale d'Afrique. On a pu calculer, au moyen de bouteilles flottantes, que le temps nécessaire pour parcourir le circuit entier, n'était pas moins de trois ans et demi.

— Le métier d'artiste peintre enrichit difficilement au Japon. En 1899, à l'Exposition de peinture du parc d'Ouéno, à Tokio, la Maison Impériale a pu acheter 41 toiles, et le public acheta les 87 autres au prix total de 1.394 yen, c'est-à-dire environ 15 francs pièce.

— « Les Français, a dit Voltaire, n'ont pas la tête épique. » Malgré cette assertion du célèbre écrivain, son œuvre: *La Henriade*, est certainement le premier des poèmes épiques, au point de vue commercial. 300.000 exemplaires vendus avaient rapporté à Voltaire 150.000 livres, soit environ 500.000 francs de notre monnaie.

— Tout est si méticuleusement prévu dans la marche des trains que la moindre modification des horaires entraîne de grosses perturbations. On a remarqué que c'est le dimanche (la veille et le soir du dimanche), que se produisent, la plupart du temps, les graves accidents de la voie ferrée. Or, c'est ce jour-là que circulent le plus de trains spéciaux et que les voyageurs sont les plus nombreux.

— Un excellent moyen de remédier à la transpiration, toujours désagréable des mains, consiste à les laver au savon et à les rincer ensuite dans l'eau propre. Puis, immédiatement après, on les frotte avec un morceau d'alun rond, comme on le ferait avec du savon.

— Aux Etats-Unis, pendant toute la durée de certains procès, le ministère public peut requérir l'isolement absolu des jurés. Afin de les soustraire à toute action extérieure, on les met, aux frais du Trésor, en pension dans un hôtel. Ils vivent alors sous la surveillance de gardiens qui les empêchent de recevoir aucune visite, aucune lettre relative au procès, etc. Les journaux même qui leur sont remis sont expurgés de tout commentaire sur l'affaire en cours.

— Jusqu'à la veille de la Révolution française, pour assurer la rentrée de l'impôt tous les habitants aisés d'un village étaient réputés *solidaires* vis-à-vis du Trésor. S'il se rencontrait un insolvable, ils devaient payer pour lui. L'impôt tardait-il trop à rentrer, on envoyait dans les maisons des soldats que les habitants étaient obligés de nourrir à raison de trente-six sous par jour.

Le Gérant: A. RIC

— Déjà, sous Louis XIV, la mode exigeait que, l'été venu, un gentilhomme ouvrît à tout venant les portes de son château. « Grignan est toujours plein, écrivait Mme de Sévigné: cent personnes quand on est seul. » A Saverne, le cardinal de Rohan pouvait mettre *sept cents* lits à la disposition de ses invités.

RÉSULTAT

DU

Concours de l'Homme Idéal

Par l'empressement de nos lecteurs à prendre part à ce tournoi, nous avons pu juger de l'attrait qu'il leur a offert.

Quelques-unes des questions ont donné lieu à une lutte serrée et souvent indécise jusqu'au bout du dépouillement.

Sur la première question, celle qui faisait l'objet même du concours, et qui était conçue ainsi: *Si vous aviez le choix, seriez-vous brun, blond, châtain ou roux?*

La majorité s'est nettement dessinée dès le commencement du dépouillement. Le *brun* l'a emporté haut la main. Par contre, la controverse fut chaude pour la cravate. Le *nœud* ne l'a emporté que de très peu sur la *régate*.

Pour la profession, trois carrières se disputaient la faveur du suffrage universel: Celle de médecin a finalement pris l'avantage sur celles d'ingénieur, et d'avocat.

En ce qui concerne la résidence, le mirage de Paris a été prépondérant. Plus de la moitié des concurrents se sont prononcés pour cette ville.

La question des prénoms a donné lieu, comme il fallait s'y attendre, à plus de flottement.

Presque tous les prénoms ont successivement défilé sous les yeux des scrutateurs. Les noms les plus souvent nommés sont, dans l'ordre: Georges, Henri, Louis, Jean, Paul.

L'homme idéal se trouve dès lors fixé comme suit:

C'est un homme brun portant la moustache seule, âgé de vingt-cinq ans, ayant les yeux bleus, 1 m. 70 de taille et pesant 70 kilos.

Il porte le veston, un chapeau melon, et comme cravate un nœud. Il exerce la profession de médecin, demeure à Paris et se nomme Georges.

La liste type ainsi établie, il a été procédé au classement des envois. Ceux-ci dépassent trente mille.

Nous avons réuni toutes les listes ayant donné correctement la première réponse.

Elles sont fort nombreuses. Parmi elles, nous avons recherché celles qui ont donné la deuxième réponse également juste, puis en procédant de même et successivement pour les autres réponses, nous sommes arrivés au classement définitif. Les envois absolument identiques ont été classés entre eux par tirage au sort.

Aucun lecteur n'a donné la solution intégralement exacte de toutes les questions.

Néanmoins, cinq concurrents ont donné les 11 premières réponses exactes sur 12.

Parmi eux, un seul a donné le prénom Henri, nommé par le suffrage universel, immédiatement après Georges.

C'est donc ce concurrent, M. Victor Pierrard, 18, rue de Condé, à Vouziers (Ardennes), qui remporte le premier prix.

Les autres ont été décernés par ordre de mérite:

1er PRIX: M. Victor Pierrard, 18, rue de Condé à Vouziers (Ardennes), qui gagne un Portefeuille du *Pêle-Mêle* contenant un billet de 100 francs; un bon de Panama pouvant gagner 500.000 francs; un bon du Crédit Foncier pouvant gagner 100.000 francs; un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e PRIX: M. Alphonse Bonnin, 83, avenue de Clichy à Paris, qui gagne une bicyclette.

3e PRIX: M. Eugène Capelle, 4, place du Champ-de Foire, à Montivilliers (Seine-Inférieure), qui gagne une jolie glace japonaise à trois faces.

4e PRIX: Mlle Jeanne Dané, 44, boulevard de Clichy, à Paris, qui gagne une banquette cannée.

5e PRIX: Mme Fanny Lejeune, 10, rue des Ogiers, à Croix (Nord), qui gagne une chaise bonne-femme.

6e PRIX: M. Aristide Planchenault, 56, rue Ville-Saint-Martin, à St-Nazaire, qui gagne un écrin contenant six verres à liqueur en argent.

7e PRIX: M. Léopold Chabert, chez M. Lebel, coiffeur, 10, rue Duval, à L'Hay (Seine), qui gagne une trousse de voyage.

8e PRIX: M. Camille Mourgues, 3, rue de la Ferme, à Maisons-Alfort (Seine), qui gagne un réveil artistique.

9e PRIX: M. Léon Matheron, 5, rue du Pin, à Marseille, qui gagne un service à thé en porcelaine.

10e PRIX: M. Albert Buchard, 66, Ranelagh Road, S. W., Londres, qui gagne un buvard de voyage.

11e PRIX: M. Corriol, coiffeur, 23, rue d'Italie, à Aix-en-Provence, qui gagne une jumelle Trianon.

12e PRIX: M. Cardon, 9, avenue de Mont-à-Camp, à Somme, près Lille (Nord), qui gagne un écrin contenant trois salières.

13e PRIX: M. Paul Frossart, 11, rue de la Raffinerie, à St-Quentin, qui gagne un coupe papier ivoire et argent.

14e PRIX: M. Louis Beauvais, 111, rue du Bourg-Bélé, Le Mans, qui gagne un manucure.

15e PRIX: M. Joseph Menneret, 7, rue Comminés, à Paris, qui gagne un joli vase.

16e PRIX: M. Gaston Deconinck, 264, rue Léon-Gambetta, à Lille, qui gagne une garniture de bureau application miniature.

17e PRIX: M. Lucien Barrey, 56, rue de Belleville, à Paris, qui gagne une pendulette Chantecler.

18e PRIX: M. Henri Lecocq, 1, rue St-André, à Lille, qui gagne une jolie broche.

19e PRIX: M. Joseph Rey, 5, rue Joseph-Chanrion, à Grenoble, qui gagne un sac à main.

20e PRIX: M. Raoul Garcioux, 20, rue Nationale, St-Amand-Mont-Rond (Cher), qui gagne une pendulette-sujet.

Du 21e au 25e PRIX: M. Gourdet, 25, rue Saint-Fuscien, Amiens; M. Claude Verzieux, à Montacher,





POUR FAIRE DU COMMERCE

LAPALETTE. — C'est une blague, votre enseigne?

LE COMMERÇANT. — Non pas, Monsieur, nous annonçons dix mille cravates, nous en possédons dix mille.

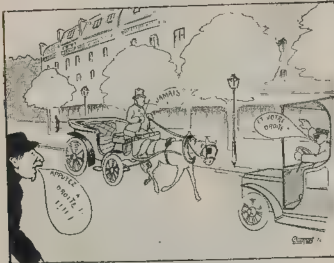
LAPALETTE. — Dans ce cas, veuillez me vendre une cravate à trois francs.

LAPALETTE (*en possession de la cravate, découvre une enseigne qu'il a apportée*). — Maintenant, vous m'achèterez bien cette enseigne, qui indique exactement le nombre de vos cravates en magasin. Et c'est pour rien, cinquante francs, pose comprise!



— Voyons, mon ami, vous êtes tout tremblant! que diable! vous n'avez pas peur, j'espère?

— Non..., mais je pense que si je suis blessé, ma femme va encore faire des manières pour me repriser ma chemise!!!



REPUBLICANISME

L'AGENT. — Cocher! appuyez à droite!
LE COCHER RÉPUBLICAIN. — Jamais!

par St-Jean-Soleymieux (Loire); M. Briquet André, à Villeneuve-la-Guyard (Yonne); M. Georges Guyon, à Champdeniers, (Deux-Sèvres); M. Alphonse Daudois, 19, rue de l'Ermitage, à Paris, qui gagnent un couvert de voyage.

Du 26e au 30e PRIX: M. Albéric Dulouard, brigadier, 1er bataillon d'artillerie à pied, à Boulogne-sur-Mer, (Pas-de-Calais); M. Georges Louis, 2, rue Paul-Bert, à Stenay (Meuse); M. Eugène Nicollet 14, quai Chopin, à Romans (Drôme); M Albert Loutre à Villeneuve-le-Roi, par Ablon (Seine-et-Oise); M. Oscar Bertrand, 27, rue Edmé-Piot, à Montbard (Côte-d'Or), qui gagnent une boîte à poudre.

Du 31e au 40e PRIX: M. Justin Giboulot, à Les Laumes (Côte-d'Or); M. Lachasse Joseph, 24, rue Basse, à Saint-Ouen-l'Aumône (Seine-et-Oise); Mlle Kelty Crocuis, 17, boulevard Thonissen, Hasselt (Belgique); M. Fleury, à Ferrières-en-Brie, (Seine-et-Marne); M. Doudin, 4, avenue de la Gare, à Châlon-sur-Saône; M. Stegmann Alexis, Allée de l'Union, à Clichy-sous-Bois, par Montfermeil (Seine-et-Oise); M. Victor Lemaire, 38, rue de Suresnes, Garches; M. A. Verrière, 26, rue Musette, à Dijon; M. Paul Piton, 34, boulevard St-Michel, à Paris; M. Pauvrhomme 29e régiment d'Infanterie, à Autun, (Saône-et-Loire), qui gagnent un potefeuille riche fantaisie.

Du 41e au 50e PRIX: M. Auguste Boyer, avenue du Clos, à Cavaillon (Vaucluse); M. Bémard, 19, rue Camille-Mouquet, à Charenton; Mlle Louise Dufour, 96, avenue d'Italie, à Paris; M. Lucien Chapeau, rue du Pont-Bouchérot, à Gien (Loiret); M. Perfonel, à La Tour-du-Pin (Isère); M. Vignat, à Tassin (Rhône); M. Marius Véran, 10, rue Sébastien Carle à Toulon (Var); M. Emile Robinet, 231, boulevard St-Germain, à Paris; M. Gabriel Ducrochat à Lagnieu (Ain); M. Placide Gautret, place d'Armes, à Mortagne (Orne); qui gagnent un signet ouvre-lettres.

Du 51e au 60e PRIX: M. Georges Paul, 68, rue de l'Indre, à Châteauroux (Indre); M. Julien, 7, rue de Provence, à Paris; M. Emile Edouard Orié, 134, rue Chevallier, à Levallois-Perret; M. Auguste Madonas, 57, rue de Zurich, Le Havre; M. V. Seynave, 24, rue des Girondins, à Lille; M. Jules David, 23, rue Dufraigne, à Autun; M. J. Cora, 1, cité du Nord, à Eaubonne (Seine-et-Oise); M. J.-B. Fondard, 9, Grande-Rue, au Plessis-Bouchard (Seine-et-Oise); M. L. Pillard, au Mont-Revart, par Aix-les-Bains (Savoie); M. Louis Guitton, 8, rue d'Odessa, à Paris, qui gagnent un bloc-notes de poche.



— Par Allah! c'est horrible!
— Tenez, vous n'êtes qu'un sauvage, vous ne comprenez rien aux progrès de la science moderne!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Fédrick. — Le premier libraire venu vous indiquera un manuel de ce genre.

Quintelpoint. — Cela ne s'explique par aucune raison comme tout ce qui est règle de jeu.

M. Vignet. — C'est inutile. Pour les réponses faites aux concours de devinettes, vous pouvez écrire des deux côtés.

M. Tardivel. — C'est une affaire d'appréciation de la part du commissaire. Ce personnage *a apprécié* que la façon dont vous le regardiez était une moquerie, cela suffit; étant assermenté, il sera cru, malgré vos dénégations, et vous serez condamné. A vous de faire attention en regardant quelqu'un.

C. F. 1879. — 1º Au directeur à l'adresse du journal; 2º Les lecteurs au numéro ont les mêmes droits.

C. S. — Ce patron était bien timoré, pourtant nous comprenons bien qu'il avait sujet d'être ennuyé, la Régie a des caprices parfois si bizarres.

M. Cimetière. — Les noms étaient primitivement des appellations données à chacun par une sorte d'entente populaire et rappelant soit la profession, soit certains traits du caractère de ceux auxquels ils s'appliquaient.

M. Guyot. — Les plus grandes profondeurs (océan Pacifique atteignent 9.000 mètres.

...PETITION AVEC ACCESSOIRES

— Eh bien! là-bas, est-ce que vous ...es fou, pour aller vous flanquer dans ...s décors?

...LE FIGURANT (*qui n'y voit pas dans ...n cartonnage*). — Ce n'ai pas que je ...is fou, mais c'est que je n'ai ma têt... moi!

LA
Célèbre RUDGE-WHITWORTH

BICYCLETTE DE ROUTE "GOLDEN STANDARD"

Le TOUR du MONDE sans avarie, sans panne, sans autre usure que l'amincissement rationnel des pneus.

LA PREMIÈRE MARQUE DU MONDE

C'est à la première Usine du monde que nous avons demandé sa dernière création — ce qu'elle fait de mieux — pour l'offrir dans des conditions inconnues jusqu'ici, aux connaisseurs et aux amateurs d'élite. La célèbre **RUDGE-WHITWORTH** *"GOLDEN STANDARD" est la plus luxueuse, la plus légère et la plus solide des bicyclettes exécutées pour la route. Son prix (avec roue libre, freins sur jante, garde-boue démontables, etc.) n'est que de* **279** *francs payables à raison de* **9 fr. par mois**, *sa fabrication est impeccable et la valeur de sa marque prime sur le marché continental.*

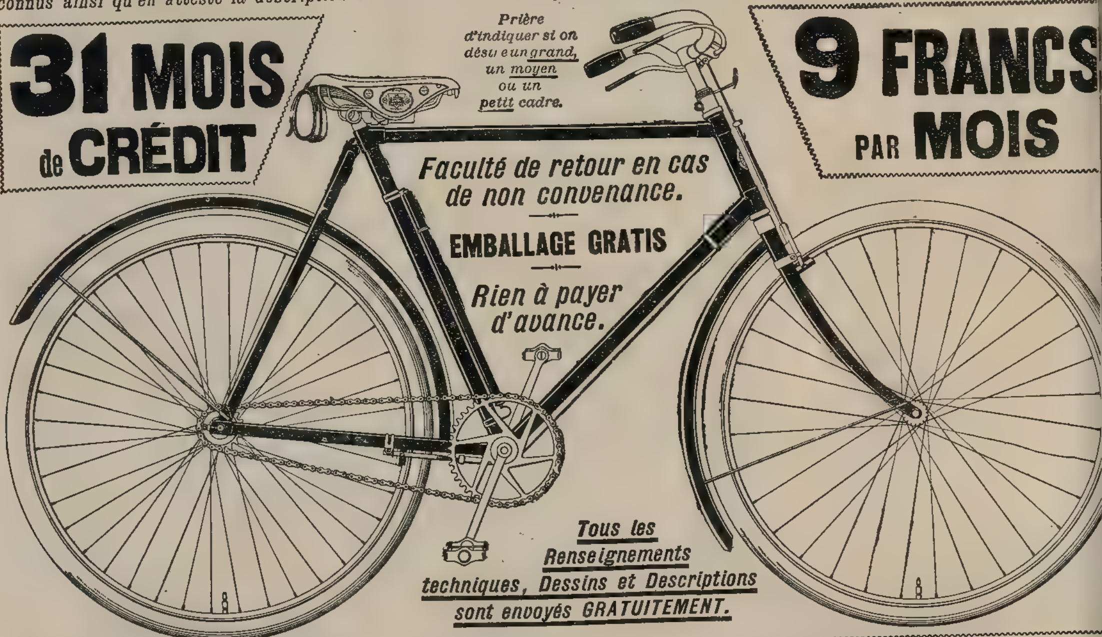
D'une incomparable perfection, elle comporte tous les avantages connus ainsi qu'en atteste la description ci-dessous

Enfin, les garanties que nous offrons sont uniques : **deux années** *pour tous les roulements de la bicyclette, son cadre et ses autres parties métalliques (selle, chaîne et ressorts garantis* **une année**). *Et pendant ces délais nous remplaçons toutes pièces défectueuses qui nous seraient retournées colis postal en rappelant le numéro matricule de la machine.*



La célèbre **RUDGE-WHITWORTH** *"GOLDEN STANDARD" est la plus merveilleuse des machines pour la route.*

Nous en donnons la **GARANTIE ABSOLUE.**



DESCRIPTION. — Cadre d'acier fin, arrière avec entretoises. — **Fourche** en tubes D renforcés, d'une rigidité et d'une indéformabilité absolues. — **Roues** de 70 c/m, **ROUE LIBRE**, encliquetage silencieux, double roulement à billes. — **Jantes** en acier nickel anglais inoxydable, centrées mathématiquement. — **Moyeux** d'une rigidité absolue. — **Rayons** tangents. — **Pneumatiques** à talons qualité supérieure. — **Pédalier** sans clavettes, à pignon instantanément détachable. — **Pédales** à scies. — **Manivelles** en acier forgé à section rectangulaire de résistance absolue. **Deux Freins** à leviers articulés avant et arrière sur jantes. — **Guidon** au choix. — **Garde-boue** perfectionnés démontables par simple pression. **Pompe de cadre puissante.** — **Sacoche** garnie de tous accessoires. — **Selle extra de route** — **Email noir.** — **Poids: 12 k. 800** environ tout équipée.

NOTA. — Nos Machines sont livrées, indifféremment, avec grand cadre pour entrejambe de 82 à 96 c/m, cadre moyen pour entrejambe de 77 à 90 c/m ou petit cadre pour entrejambe de 72 à 85 centimètres. — Prière à nos souscripteurs de bien vouloir nous indiquer le cadre qu'ils désirent. Sauf avis contraire, nous les livrons avec guidon relevé et multiplication 5m50 qui sont usuellement adoptés. — La même Bicyclette, modèle pour dame, 20 fr. en plus

7 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je, soussigné, déclare acheter à MM. **GIRARD & BOITTE**, *à Paris, la* **Bicyclet[te] Rudge-Whitworth "Golden Standard"**, *comme détails ci-dessus, aux conditi[ons] énoncées, c'est-à-dire* **9 francs** *après réception et paiements mensuels de* **9 francs** *jusq[u'à] complète liquidation de la somme de* **279 francs**, *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prénoms ....

Profession ou Qualité .... SIGNATURE :

Domicile ....

Département ....

Gare de chemin de fer ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

GIRARD & BOITTE,
46, Rue de l'Échiquier, à PARIS (Xe Arrt).

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant:* A. RICHA[RD]

15e ANNÉE — No 35. 10 Centimes 29 Août 1909.

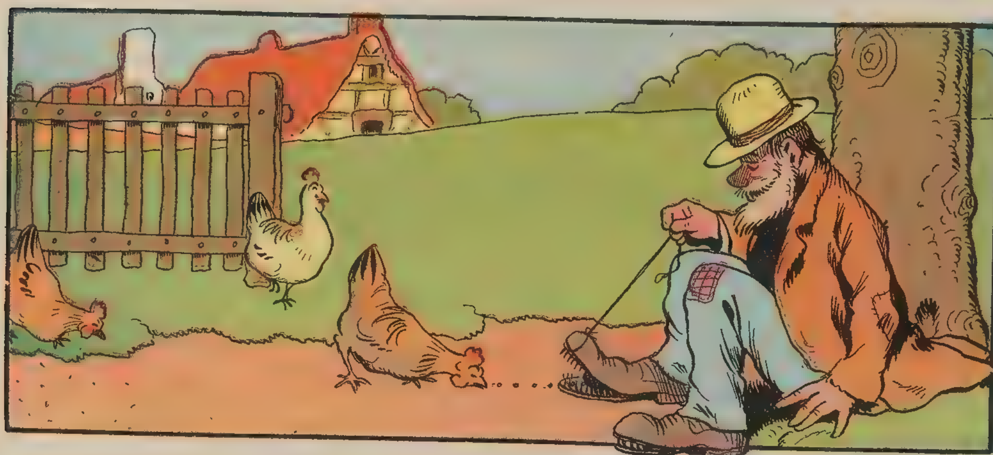
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

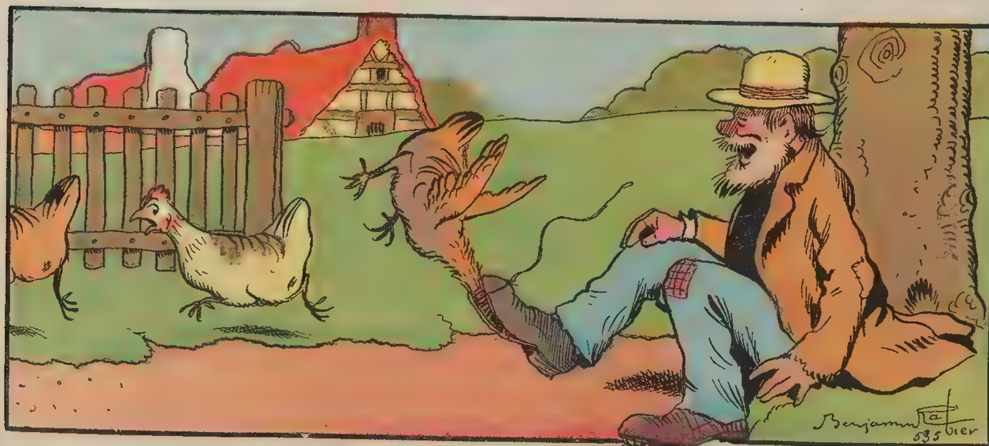
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE TRUC DU CHEMINEAU, par Benjamin RABIER.



— Quand je veux me payer une volaille pour mon déjeuner, j'ai un truc épatant.



— Qu'est-ce que vous en dites ?

LE POINT NOIR

Elle était pauvre, hâve et chétive. Elle travaillait dans son taudis, du matin au soir, cousant des visières de casquettes pour une



... cousant des visières de casquettes...

confectionneuse, et, bon an, mal an, se faisait jusqu'à dix-huit sous par jour. Ils vivaient à trois sur ces dix-huit sous: ses deux gosses et elle, sans compter un chat... Un chat!... Où le luxe va-t-il se nicher? Si ça ne fait pas hausser les épaules!

Le fait est d'ailleurs fréquent. On voit souvent, dans les familles pauvres, voire misérables, pareil exemple de dissipation. Ce sera le luxe d'un chat, d'un oiseau, d'un meuble inutile ou d'un vain colifichet. Ces gens-là n'ont pas d'ordre.

Autre exemple: Notre pauvresse avait la chance d'avoir de l'ouvrage. Elle eut en outre celle d'en être débordée toute une semaine, au point qu'ayant passé à coudre quatre nuits sur sept, elle toucha chez sa confectionneuse l'énorme somme — pour elle — de dix francs vingt centimes. Or, comme elle rentrait, la poche pleine d'argent, le cœur gonflé de joie, mais si lasse qu'elle pouvait à peine se tenir sur ses jambes, ne s'amusa-t-elle pas à s'arrêter en route, et, plantée debout, à écouter le boniment d'un camelot.



!... et pour un franc, elle acheta un billet.

Ce camelot vendait des billets de loterie... « Les derniers billets de la Loterie Générale, tirage irrévocable aujourd'hui; gros lot trois cent cinquante mille francs... »

C'est ici que se place l'exemple de dissipation que nous voulions citer: Grisée par le boniment du marchand, hallucinée par ce chiffre formidable du gros lot — disons, pour son excuse qu'elle avait peut-être la tête vide de sommeil et le ventre creux de faim — elle tira une pièce d'argent de sa poche, et, pour un franc (plus que le prix d'une journée de travail), elle acheta un billet.

* * *

Il est des gens qui doutent de la Providence. Les malheureux surtout sont de ceux-là:

— Bah! se disent-ils, est-ce que le bon Dieu a le temps de s'occuper de nous. C'est bon pour les riches d'avoir de la chance.

En quoi ils se trompent. Le sort peut favoriser tout le monde. Mais encore faut-il savoir en profiter. Quoiqu'il en soit, notre pauvresse eut cette veine inespérée. Le numéro de son billet sortit le premier. Elle gagnait le gros lots, trois cent cinquante mille francs.

Chez les simples, la joie se traduit par des mouvements désordonnés ou par l'hébétude. Elle pleura, parce qu'elle pensa à ses petits et parce que leur souci lui donna de l'imagination. Elle les vit joliment habillés, richement nourris, superbement logés. Son taudis devint un logement et se meubla. Un lit pour chacun, et de la vaisselle dans un beau buffet. Puis elle songea aussi à elle-même, à ses pauvres yeux, si fatigués, qui menaçaient de lui refuser leur aide indispensable. Désormais, elle n'allait plus avoir besoin d'eux. Elle était riche.



D'un geste négligent il saisit le billet de Loterie.

Et tout à coup cette vision s'évanouit. Etait-ce croyable? Ce carré de papier représentait tout cela? Mais si elle se trompait. Le numéro indiqué sur son journal comme le gagnant était bien le sien, mais cela suffisait-il? N'y avait-il pas aussi une erreur d'impression?

Fébrilement, elle se leva, jeta un fichu sur ses maigres épaules: « Soyez sages! je reviens », et descendit dans la rue.

Le premier gardien de la paix la renseigna. Elle n'avait qu'à s'adresser au Crédit Lyonnais, à la Banque ou encore là, tenez... ce grand immeuble.

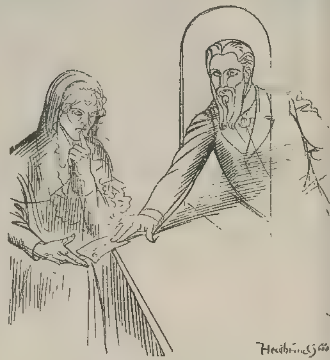
. . . .

L'employé auquel elle s'adressa était un homme encore jeune, à l'air décidé. Sa voix était d'une douceur brève et impérative, ainsi qu'il convient à qui représente une puissante administration vis à vis d'un client. D'un geste négligent et assuré tout à la fois, il saisit le billet de loterie:

— Une minute, Madame, je vais voir!

Puis il disparut derrière des comptoirs où d'autres employés, debout ou assis, compulsaient, absorbés, de gros registres.

Pas une seconde, une autre inquiétude que celle qu'elle avait apportée en entrant à la Banque ne vint troubler l'heureuse gagnante.



...avec un imperceptible tremblement au bout des doigts, il rendait le billet.

Son billet, dans la main de ce Monsieur si correctement poli et autoritaire était aussi en sûreté que dans la sienne. Peut-être seulement aurait-elle dû s'excuser du dérangement..., mais, intimidée, elle n'avait pas, sur le moment, trouvé les termes appropriés.

Cependant, le Monsieur avait reparu. Le masque impénétrable, mais un imperceptible tremblement au bout des doigts, il rendait le billet:

— Non, Madame, vous n'avez pas gagné! C'est une erreur!

La tension de ses nerfs se prolongea jusqu'à son arrivée dans son taudis, que l'infortunée regagna d'un pas machinal. Mais là, elle s'effondra, toute son énergie, brisée, ses beaux rêves anéantis. Et comme à travers l'eau qui noyait ses yeux elle contemplait désespérément le numéro de son billet, elle eut un sursaut. Ce billet n'était pas le sien.

Voyons..., le journal était là... Les deux chiffres concordaient, elle en était bien sûre, elle les avait si souvent comparés... et maintenant... Maintenant, ils ne se ressemblaient plus du tout... Il y avait eu substitution... assurément... Où?... Quand...

Les déshérités de la vie, les déprimés, les meurtris finissent par devenir bêtes, mais de même qu'une montre remarche quand on la remonte, de même l'injustice, leur intérêt lésé, leur donne un regain d'intelligence, de perspicacité. Oui, il y avait substitution, vol, et le coupable était cet employé de la Banque, si doux, si correct. Comme si on pouvait se méfier!

De nouveaux, ses nerfs exaspérés la jetèrent dehors. Frémissante, elle se précipita.

Hélas! qui dira la force du calme, du dédain



... l'un des promeneurs tressaillit.

indulgent contre la véhémence indignée; la force aussi d'un passé irréprochable, d'une situation acquise et honorable, contre celle d'une femme réduite aux pires expédients. Sa plainte ne pouvait être prise au sérieux une minute. Elle avait certainement l'esprit dérangé. On parla même de l'enfermer et on l'eut fait si quelqu'un s'était trouvé qui en payât les frais. Mais à quoi bon... C'eût été maladroit d'abord, et puis... il n'y a pas de petites économies.

L'incident fut clos.

* * *

Deux ans après.

C'est l'été. Il fait bon, chaud, et c'est délicieux de descendre, en flânant, les Champs-Elysées, au bras d'un ami avec lequel on s'entretient des luttes passées, des efforts pour percer, de la joie, du but finalement atteint.

— Evidemment, le sort favorise tout le monde. Une fois, au moins, la fortune passe à la portée de la main. C'est la chance, il faut savoir la saisir et en profiter. Il faut surtout, oh! surtout, si l'on veut arriver, marcher droit devant soit, sans se laisser attendrir par des considérations d'humanité ou de pitié... Tant pis si l'on sème des victimes en route.

— Ce que tu dis là est juste. L'avenir est aux Forts, à ceux qui sèment des victimes. Ce sont les points noirs de leur route. Et, en vérité, je me demande combien de points noirs insoupçonnés marquent celle de la plupart de ceux que nous respectons, glorifions: Riches, Puissants, Savants, grands Philanthropes et autres. Heureusement, il est des exceptions.

— Bah?

— J'en connais une!

— Qui donc?

— Toi!

— Moi?

— Oui, toi, que je vois depuis deux ans marcher à pas de géant vers la fortune, sans semer aucune ruine derrière toi. Ta banque est prospère. Elle ne s'occupe que d'affaires industrielles et propres. Dis donc?

— Quoi?

— Ce sont les trois cent cinquante mille francs de cette vieille tante qui t'ont porté bonheur... hein?

. . . .

— Ayez pitié d'une pauvre aveugle!

Devant les deux promeneurs, une femme s'avançait, guidée par un petit enfant. Elle était jeune encore, mais pâle et chétive. Ses deux yeux morts et fixes s'ouvraient sans regard dans son visage flétri.

Au son de cette voix, l'un des promeneurs tressaillit. Il regarda, lui, et soudain devint livide. Fébrilement, il fouilla dans son gousset, jeta quelque chose dans la sébille et entraîna son ami.

— Qu'est-ce que tu as? Tu as l'air tout chose!

— Non, ce n'est rien, répondit l'autre. Puis passant la main sur son front moite de sueur, il ajouta en lui-même: *Le point noir*! Bah! reprit-il encore, en s'efforçant de sourire, soyons fort!

Etienne JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Je n'ai pas qualité pour disserter sur les mérites du ministère. Le côté piquant des changements de gouvernements, réside, à mon sens du moins, dans la manière désinvolte dont sont distribués les divers départements ministériels. Cela, par exemple, c'est tout à fait comique, si ce n'est pas hautement ironique.

Un Monsieur a été ministre du Commerce. A-t-il acquis dans ces fonctions les connaissances nécessaires à la direction de cet organisme compliqué? On aimerait à le croire. Il faut admettre qu'au contraire l'expérience qu'il y a puisée n'est d'aucune valeur, puisque, ancien ministre du Commerce, on l'installe au ministère des Travaux Publics ou de la Justice.

Et le ministre transplanté accepte son nouvel emploi avec une aisance des plus réjouissantes.

Le seul ennui qu'il en éprouve, c'est celui d'un déménagement toujours un peu dangereux pour les meubles et la vaisselle.

Ce sont là des mœurs empreintes d'une naïveté quasi-cynique.

Les affaires publiques sont traitées, en l'espèce, comme choses tout à fait négligeables. Elles passent après les questions de personnes.

Les esprits simples, et j'ai honte d'avouer que j'en suis, se font le raisonnement suivant:

L'administration d'un grand pays comme la France, se divise en un certain nombre de départements. Pour régir chacun de ces départements on choisit des hommes éprouvés, des spécialistes distingués.

Une fois que chaque département ministériel est assuré d'un bon chef, on constitue définivement un ministère.

Voilà l'ordre des choses logiques.

Le procédé employé est tout autre.

On réunit d'abord le nombre d'hommes qu'il faut pour tous les ministères et sous-secrétariats vacants. Ces personnages sont choisis sur des préoccupations d'amitiés, de confraternité politique, des préférences personnelles.

Ceci fait, on procède au partage des portefeuilles. Ce n'est plus qu'un jeu de patience. Untel voudrait l'Agriculture, on lui donne les Colonies, qu'il accepte sans broncher. Tel autre a été sous-secrétaire à la Guerre, il passe sous-secrétaire à la Marine, sa seule expérience des bateaux consiste peut-être dans un voyage qu'il a fait de la Concorde au Bas-Meudon en bateau-mouche.

C'est considéré comme sans importance.

Ne lit-on pas, dans les journaux, avant la constitution d'un ministère, des nouvelles dans le genre de celle-ci:

« Monsieur X... a promis son concours au nouveau ministère. On ne sait pas encore quel portefeuille lui sera offert. On pense toutefois que ce sera ou celui de l'Instruction Publique ou celui des Affaires Etrangères. »

Et le public lit cela en souriant, sans étonnement, mais en se demandant quelle autorité s'attachera aux actes d'un monsieur qui s'occupera, au choix, de nos écoles ou des délicates questions de notre politique extérieure.

En résumé, la constitution d'un ministère est purement subjective, alors qu'elle devrait être strictement objective.

C'est ce qui produit, dans nos affaires publiques, ce flottement, ce manque de continuité et d'esprit de suite que tout le monde déplore.

Fred ISLY.

EXIGENCE

Le patron des Galeries Interminables tient beaucoup à la tenue de son personnel. Aussi se montre-t-il inflexible sur le chapitre de l'apparence extérieure de ses employés.

— Si vous tenez à rester dans cette maison, dit-il un jour à un chef de rayon qu'il avait fait appeler dans son bureau, il faut absolument que vous ayez plus de soin de votre personne. A vous voir, on dirait que vous n'avez pas été rasé depuis huit jours!

— Veuillez m'excuser, Monsieur, exposa l'employé, mais c'est que je laisse pousser ma barbe.

— Ceci n'est pas mon affaire, observa le patron. Laissez pousser votre barbe si cela vous fait plaisir, mais en dehors des heures de travail.

***

BIEN MODERNE

1er MONSIEUR. — Cette dame que vous venez de saluer est, sans doute, une parente?

2e MONSIEUR. — Oui et non. C'est la deuxième femme du troisième mari de ma première femme.



— Hé! hé! je deviens svelte!



— Monsieur désire se débarrasser de quelque chose?
— Oui... de vous.



PROBLÈME

— Comment lui faire comprendre que je ne chasse pas à courre!

BLAGOMANIE

Le hasard mit un jour en présence quatre voyageurs de commerce, tous passés maîtres dans le noble art de blaguer et se connaissant de réputation.

Ils s'observèrent un moment en silence, comme pour mesurer leurs forces respectives. Enfin, l'un d'eux dit:

— Je suis allé au Grand-Théâtre, pour les débuts du premier comique. Quelle foule, mes amis! nous étions si serrés qu'il était impossible de rire horizontalement; il nous a fallu rire en ligne verticale.

— Cela n'est rien, répondit le second. En Afrique, on m'a montré un nègre tellement noir que, pour le voir, il fallait allumer une bougie.

— Vous trouvez cela étonnant, repartit le troisième. Eh bien! moi, lorsque j'étais en Angleterre, j'ai connu une jeune fille tellement mince qu'elle était obligée d'entrer deux fois dans une pièce pour qu'on l'aperçût.

Le quatrième voyageur haussa les épaules:

— Vous appelez ça des blagues! Pauvres petits, écoutez-moi.

Et, d'un air inspiré, il dit:

— Les députés ont décidé d'abandonner leurs quinze mille francs pour aider au relèvement de la marine.

Un silence religieux accueillit cette déclaration. Les trois autres blagueurs s'avouaient vaincus.

Paul RICHÉ.



UNE PENSÉE ILLUSTRÉE

Comment M. Ducalme se représente le repos hebdomadaire.

Dégoût

Soiffard boit beaucoup. Il est du reste, le premier à le déplorer. Et lorsque d'aventure on le rencontre dans son état normal, il se répand en lamentations sur sa dégradante passion, dont il a honte.

Dernièrement, j'eus la satisfaction de le voir de bonne heure le matin, et par conséquent avant ses premières libations. Il enfourcha aussitôt son thème favori sur sa propre déchéance.

Je l'interrompis:

— Pourquoi, lui demandai-je, quand vous buvez, videz-vous toujours votre verre d'un seul trait, au lieu de le savourer par gorgées?

— Eh! fit-il avec une moue pitoyable, c'est parce que j'ai tellement horreur de moi-même, que je suis dégoûté d'y boire après y avoir déjà bu.

***

HOMME DISTINGUÉ

On discutait sur ce qu'on doit entendre par un homme distingué.

— Moi fit quelqu'un, j'appelle un homme distingué, un Monsieur qui, étant riche et haut placé, sait se mettre à la portée des gens moins importants que lui et ne cherche pas à les éblouir.

— Moi, dit un autre, j'entends par un homme distingué, un Monsieur qui, même lorsqu'il est le plus en colère, n'emploie jamais une expression malsonnante et grossière.

On demanda à Boitsansoif son opinion sur le sujet en question.

Boitsansoif réfléchit un instant et déclara:

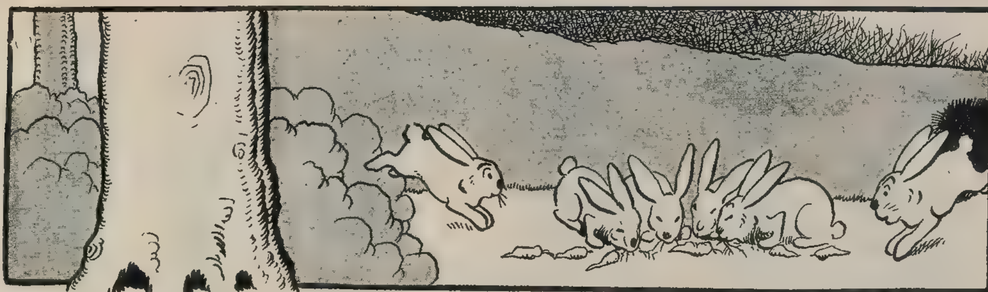
— Moi, ce que j'appelle un homme vraiment distingué, c'est un Monsieur qui vous invite chez lui, place devant vous une bouteille d'eau-de-vie, et pendant qu'on se sert va voir à la fenêtre ce qui se passe dans la rue.

***

AVEC CHANTILLON

Bicoquet étant entré dans un restaurant d'assez piètre apparence, parcourt la carte d'une propreté plus que douteuse:

— Bigre, se dit-il, voici bien une heureuse innovation: un échantillon de chaque plat collé sur le menu!



LAPINS BROCHETTE

MARIUS. — J'ai un truc épatant pour chasser le lapin. Je sème des carottes sur une ligne droite. Les rongeurs arrivent...



...je siffle un air de chasse. Les lapins dressent les oreilles. Je tends mon arc...



...et je lance ma bonne flèche. Ça n'est pas plus malin que ça... mais fallait le trouver.

Courrier Pêle-Mêle

Cire à cacheter.

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question de M. E. Dethier: « Quels sont les procédés de fabrication et a composition de la cire à cacheter? »

La cire à cacheter est un composé de substances résineuses susceptibles de se ramolir sous l'action de la chaleur et de devenir alors plastiques, puis de se refroidir rapidement en conservant dans ses moindres détails 'empreinte reçue. Il y a deux espèces de cire à cacheter: la *cire fine* et la *cire commune*. La première se fait avec de la résineaque, la seconde se prépare avec de la coophane.

Pour obtenir la *cire fine* rouge, on commence par doser d'une part quatre parties de résineaque, de l'autre une partie de térébenthine le Venise et deux ou trois parties de vermillon. La laque étant fondue, seule d'abord, dans un vase de cuivre et sur un feu doux, on y mélange successivement les autres ingrédients, en ayant soin de remuer sans interruption le contenu du vase au moyen de deux bâtons. Quand la masse est devenue d'une coloration parfaitement uniforme, on la sépare en morceaux d'environ 250 grammes, qu'on place sur une plaque de marbre préalablement chauffée. Lorsque les fragments se sont légèrement refroidis, on les polit sur un second marbre, au moyen d'un polissoir en bois. Il sont ensuite roulés en cylindres qui présentent un aspect terne; aussi, pour leur donner le brillant qu'ils ont dans le commerce, on les place entre deux réchauds ardents; un commencement de fusion se produit à la surface, et celle-ci prend un éclat qu'elle conserve en se refroidissant. On divise ensuite les cylindres, on fond à la bougie les sections des fragments pour leur donner une forme allongée et l'on imprime en dernier le cachet du fabricant. La forme ovale ou cannelée est obtenue au moyen de moules en acier poli.

Quant à la *cire commune*, elle s'obtient par le mélange de trois parties de colophane, une partie de blanc d'Espagne et une partie de minium; le blanc d'Espagne ayant pour but de donner à cette cire plus de solidité.

On aromatise la cire avec du benjoin, du styrax, du baume du Pérou, du musc ou des huiles volatiles. Leur coloration variée s'obtient en remplaçant le minium ou le vermillon par le vert de gris, le chromate de plomb, l'indigo, le noir de fumée, etc... La cire dorée est obtenue en incorporant du mica pendant qu'elle est en fusion.

Pour faire la *cire à sceller*, qui est destinée à recevoir l'empreinte d'un cachet avec une grande finesse, on dose et l'on mélange quatre parties de cire blanche, une partie de térébenthine de Venise, et lorsque la masse commence à s'épaissir par le refroidissement, on y ajoute une quantité de vermillon suffisante pour la colorer. On opère ensuite la division en cylindres, seulement ceux-ci sont d'ordinaire d'un fort volume. Ainsi préparée, on peut l'employer, sans la ramollir à la flamme, en la malaxant seulement. On l'applique ensuite sur la surface qui doit la recevoir et on la comprime fortement avec le sceau dont on veut prendre l'empreinte.

Recevez, etc. Sire A. KACHETÉ.

Nous avons reçu une réponse analogue de MM. Mallet, Gauthier et Andrec.

***

Banque de France.

Monsieur le Directeur,

Dans votre dernier numéro, à la rubrique: *Lettres de nos Lecteurs*, je trouve un article



LA MODE

— Tous ces personnages sont ridicules, dites-vous. Evidemment, mais si c'était la mode de s'habiller ainsi, convenez que vous ne trouveriez pas ces costumes si ridicules.

relatif aux caves de la Banque de France. Je me permets de vous signaler quelques « légères inexactitudes », vous priant de bien vouloir les porter à la connaissance de vos lecteurs.

La Banque de France, si elle prête sur les titres, ne les conserve point dans les caves dont il s'agit: ils demeurent à l'annexe de la place Ventadour, où sont centralisés tous les services. s'occupant des valeurs mobilières. Dans les serres, ne sont conservés, moyennant 1, 25 0/00 de la « valeur déclarée ». que les objets précieux déposés dans des boîtes cachetées par leur propriétaire lui-même. Le contenu des boîtes ainsi remises en garde est donc absolument ignoré de l'établissement en question.

Quant aux « armoires faites de glaces reliées par des montants en fer », ce sont tous simment des casiers grillagés. La salle où ils se trouvent n'a jamais contenu les trois milliards dont parle votre correspondant: il s'agit, sans doute. de la totalité des monnaies et lingots contenus dans l'ensemble des caves.

Je passe sur les quatre portes à trois clés qu'il faudrait réduire à trois portes à deux clés, pour arriver aux « coffres en plomb à serrures compliquées ». Ces coffres, lors de leur existence, n'avaient point de serrure. Eux mêmes ont disparu depuis plus de 20 ans.

Quant aux « sonneries mises en branle par le moindre contact », elles n'ont jamais existé.

En cas de sinistre. soyez persuadé que l'eau ne pourrait détruire des papiers ou valeurs: il ne s'en trouve point dans les caves, qui ne contiennent que des monnaies et des lingots.

Quant à l'extinction d'incendie par le « sable tombant au moyen d'un bouton électrique », songez que les caves ont deux étages, et que votre correspondant leur donne une longueur de 420 mètres. Ce serait assez difficile de les ensabler.

C'est un vieil employé de la Banque de France, qui, depuis tantôt 15 ans, descend fréquemment dans les caves de cet établissement. qui se permet de vous donner ces renseignements.

X.

****

Question interpêlemêliste

Les Anglais. qui se sont opposés à la construction d'un tunnel sous-marin entre l'Angleterre et la France, voient-ils d'un bon œil les progrès de l'aviation? N'y a-t-il pas là, pour leur isolement. une menace plus sérieuse que celle du tunnel?

CHEMAL.

L'ALIBI

Un beau jour, dans un joli village de l'Ouest de l'Angleterre, débarqua un respectable gentleman, à l'allure fière, au regard blasé et hautain, vêtu d'une manière impeccable. Il était suivi d'un long domestique encadré par deux valises en peau de porc; honoré, sans doute, par cette mission de haute confiance, il ne daignait jeter les yeux sur le « peuple » qui les regardait passer avec admiration. Le gentleman regardait droit devant lui, le domestique fixait les talons de son maître.

Ils allèrent à la meilleure auberge où un riche dîner les attendait.

L'hôte, joufflu et pansu, vint, après le repas, s'enquérir avec obséquiosité si tout allait suivant le gré de son illustre client:

— Je ne suis pas mécontent. répondit celui-ci la chère est bonne. point de bruit, aucun importun: mon docteur prétend qu'il me faut du calme et du repos, et le pays me paraît triste à souhait.

— Que Votre Grâce me permette de n'être pas entièrement de son avis, outre le sermon que le Révérend John Kanary fera demain, nous aurons lundi une affaire importante à juger; il s'agit d'un vol avec effraction; on a arrêté le coupable: mais ce chenapan se défend comme un beau diable, prétendant qu'il était, au moment du vol, à cent lieues de là; mais son affaire est bonne, plusieurs témoins, sans avoir pu voir ses traits, l'ont reconnu. Si ce jugement peut intéresser Mylord, mon beau-frère, qui est le gendre du président du jury, sera trop honoré d'offrir à Votre Grâce une place digne d'elle.

L'étranger répondit qu'il réfléchirait, que ce n'était pas la peine de se déranger pour cela: mais que n'ayant jamais assisté à un jugement, et sachant se contenter de peu, il pourrait se faire qu'il s'y rendît.

Le surlendemain, l'étranger honorait de sa visite la salle du tribunal.

Les témoins affirmaient reconnaître l'accusé à sa taille. à sa démarche et à son costume, mais n'avaient pu le dévisager, la nuit étant très noire et le voleur ayant des jambes de zèbre, prétendait un gros monsieur.

L'accusé, un matelot, baissait la tête. acca-



— C'est vous, le nouvel agent? Alors prenez cette liste des gens à surveiller et allez faire votre service.



— C'est étrange! Personne ne sait encore que je suis un agent de la sûreté, et pourtant les malfaiteurs se sauvent en me voyant.

blé sous le poids des témoignages. Soudain, se levant pour répondre, il aperçoit l'étranger; sous le coup d'une vive émotion, ses forces lui manquent, et il est sur le point de s'évanouir.

On crut que c'était une comédie destinée à apitoyer les jurés sur son compte, mais ayant repris son esprit, il supplia le président de lui permettre de questionner l'élégant gentleman.

— Que me veut cet homme? je ne le connais point, répartit celui-ci.

— Je vous en conjure, Mylord, de vous dépendent mon honneur et ma vie.

Le président ayant appuyé la requête du matelot, le gentilhomme déclara, non sans quelque mauvaise humeur de se voir ainsi le point de mire de l'assemblée, qu'il était prêt à répondre.

— Mylord, n'étiez-vous pas à Douvres, à 9 heures du soir, il y aura juste trois semaines demain?

— Il se peut; je suis allé à Douvres, à peu près à cette époque; mais je ne puis préciser la date.

— Ne vous souvenez-vous pas qu'un matelot a aidé votre domestique à transporter vos bagages?

— Il est bien possible que cela soit; mais s'il fallait se souvenir de la physionomie des porteurs de malles, il faudrait un album spécial pour cela.

— De grâce, faites un effort de mémoire, rappelez-vous: ce matelot vous a parlé de sa femme, malade, de ses enfants attendant son retour pour avoir du pain, de l'accident qui lui était arrivé peu avant, il vous a même montré la cicatrice, celle-ci enfin!

Devant tant de preuves, le gentleman ne put qu'affirmer que ce matelot était bien celui qu'il avait pris pour aider son domestique, et ayant vérifié la date, il remarqua qu'elle coïncidait avec celle où le vol avait été commis.

Le jury et l'assemblée tout entière, émus par cette coïncidence providentielle, acclamèrent et le matelot et son sauveur miraculeux.

. . . .

Deux mois après, le domestique, le matelot et celui qui l'avait sauvé, étaient emprisonnés pour avoir arrêté une diligence et avoir détroussé tous les voyageurs.

KILI.



LE BON DOCTEUR

— Non, non, il ne faut pas médire des médecins, il en est de bons! Ainsi, moi qui vous parle, je suis tombé un jour de ma fenêtre. Je pouvais en mourir...





...par bonheur, j'eus la chance de tomber sur un excellent docteur, qui me sauva la vie!



— Les teintures peuvent occasionner de violentes migraines, j'ai peut-être tort de me teindre les cheveux en blond vénitien!

— Ma chère, il y a un proverbe qui dit: Il faut toujours se méfier de l'eau qui dore!



— Voilà comment le fils du chaudronnier, tout en cultivant sa passion pour la musique, était un aide valide pour son vieux père!!!

LES OBJETS DEVOYES

Tels de simples mortels, combien d'objets sont détournés de leur vocation et servent à un tout autre usage que celui auquel ils étaient destinés.



Que de balais sont devenus gourdins ou massues aux mains de ménagères exaspérées.



Combien de dives bouteilles sont transformées en bougeoirs?



— Parlerons-nous des savants dictionnaires, qui devaient ouvrir aux écoliers les portes de la Science?



Ou du livre rare dont la lecture devait révolutionner le monde, et qui sert de cale à une table boiteuse?



Et l'orange, la bienfaisante orange, qui devait rafraîchir les lèvres en feu et les glandes taries!...



En avons-nous connu, des becs de gaz qui servaient bien plus de soutiens que de phares?



Il n'est pas jusqu'à la maigre et sordide paillasse qui ne se convertisse en coffre-fort.



Et au robuste filet à provisions qui ne se mue en épuisette.



Mais, trois fois hélas! que dire de la noble et fière épée qui descend au rôle dégradant d'outil de ménage.

VACANCES

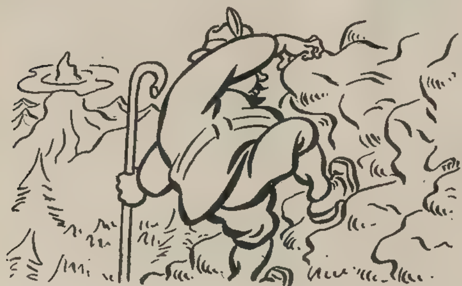
Il y a, dans l'année, une époque très courte, pendant laquelle les gens les plus rassis se voient assaillis par des besoins irrésistibles et bizarres.



Le symptôme initial de cette crise est une aversion soudaine pour l'endroit qu'on habite et le besoin immédiat d'en changer.



Puis suit, le plus souvent, un appétit morbide de propreté.



Ou bien ce sont des troubles nerveux qui déterminent une activité insensée.



D'aucuns ont l'étrange manie d'aller boire un certain nombre de verres d'eau chaude dans des pays congrus, pendant exactement 21 jours. Ce qui, paraît-il, assure l'immunité contre certaines maladies pendant onze mois et quelques lunes.



Quelquefois l'âme devient d'un seul coup idyllique.



Et la crise peut devenir agricole...



...avec tout ce qui en découle.



Enfin, vers le mois de septembre, il faut du sang même aux plus pacifiques.



Heureusement, tout ça se tasse vers le mois d'octobre, et on rentre automatiquement dans son état normal.



LE COMMIS-VOYAGEUR EST MALADE

— Monsieur, nous voilà en vue des côtes; comme je vous vois très souffrant, si vous avez quelque chose à déclarer à la douane, je puis m'en charger.
— Non, je n'ai que la caisse sur laquelle je suis assis, ça ne paye pas...
...ce sont des pastilles contre le mal de mer.

Paris en 1780

Voici quelques notes concernant l'exercice de certaines professions à Paris avant la Révolution. Elles nous montreront l'ignorance où l'on était alors de beaucoup de nos besoins modernes et les progrès que nous avons accomplis.

On nous pardonnera d'avoir un peu abusé des chiffres en songeant que ce sont eux, précisément, qui font jaillir les contrastes. Et qu'ils sont inséparables de toute documentation relative à l'histoire de la civilisation.

Ce tableau porte sur l'an de grâce 1780.

On comptait, à cette époque, à Paris, cinquante ouvriers paveurs seulement. Rappelons que c'est pendant la période qui s'étend du règne de Charles V à celui de Louis XIII qu'on parut avoir, pour la première fois, souci de l'assainissement de la Ville.

Un grand nombre de rues furent pavées. On supprima ainsi une partie des eaux stagnantes qui séjournaient dans les rues, entretenant des foyers constants de corruption et de maladies.

Ce ne fut que sous le premier Empire et sous la Restauration que fut méthodiquement achevée cette entreprise. Le macadam, le pavé ou l'asphalte fournirent alors un sol résistant et salubre.

En 1780, on dénombrait, à Paris, 250 maîtres maçons et seulement 30 emballeurs, 42 plombiers et une vingtaine de teinturiers.

La confrérie des vidangeurs se montait à 35 membres. Il n'y avait ni balayeurs, ni égoûtiers.

Les travaux concernant les eaux sales étaient effectués par des maçons embauchés au fur et à mesure des besoins. Le premier « grand égoût » que l'on connut fut l'ancien lit du ruisseau de Ménilmontant. Du treizième au quinzième siècles, il offrait un canal naturel où s'écoulaient plusieurs égoûts *à ciel ouvert et sans maçonnerie* qui parcouraient les rues de Paris.

On comptait, à la veille de la Révolution, 1.824 cordonniers, 582 boutonniers, 2.000 couturières, 700 fripiers, 2.184 merciers, 1.884 tailleurs d'habits, 171 chandelliers.

Citons aussi 140 colporteurs, ces ancêtres de nos camelots d'aujourd'hui. Ils portaient tous un écusson de cuivre où se lisait le mot: *colporteur*.

La police les surveillait jalousement. Leur pouvoir commercial était très limité. Par exemple il leur était défendu de vendre des brochures ou almanachs de plus de huit feuilles. Les mêmes restrictions s'étendaient d'ailleurs, à la plupart des petits commerces de la rue. C'est ainsi que si l'on pouvait vendre toutes sortes de marchandises aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent, exception était faite pour les livres et pour les armes.

Diverses corporations avaient, par contre, de curieux privilèges. Citons, par exemple, la corporation très importante alors des bouquetières: ces dames seules avaient le droit de vendre la fleur naturelle.

Des ordonnances assez bizarres régissaient cette profession de fleuriste. Pour l'embrasser, il fallait quatre années d'apprentissage; une bouquetière ne pouvait s'établir qu'après avoir servi deux ans aux gages. La maîtrise coûtait quatre cents livres, et chaque bouquetière ne pouvait avoir plus de deux apprenties.

Un écrivain du temps affirme qu'à la Noël on payait souvent un bouquet de violettes deux louis et davantage. Et voici un petit problème que nous soumettons à la perspicacité des chercheurs: Il était expressément interdit aux bouquetières d'introduire des fleurs d'acacia dans leurs bouquets... Qui nous dira pourquoi?

Dès 1780, enfin, certains esprits moroses s'effrayaient du nombre croissant des cafés. On en comptait cependant 360 seulement, et le nombre des traiteurs était de 208.

***



ON NE PENSE PAS A TOUT

— On ne saurait prendre trop de précautions... je ferais peut-être bien de mettre encore un verrou de sûreté!

Messieurs les singes

Depuis quelques années, les quadrumanes font grand tort aux artistes de music-halls; ce sont eux, en effet, *qui tiennent la vedette* au détriment des étoiles à deux pieds, si j'ose dire.

Ces échantillons de la race simiesque, orangs-outangs ou chimpanzés, nous viennent ordinairement d'Amérique où d'habiles « managers » les ont dressés à imiter un grand nombre d'actes et de gestes humains: ils dansent, ils fument, ils font de la bicyclette, ils font même les ânes pour avoir du sucre, ce qui les identifie encore davantage avec certains de nos congénères.

On serait tenté de croire que ce dressage perfectionné du singe, par un autre animal qui descend peut-être de lui, est une des conquêtes de notre époque. Il n'en est rien: le singe a, de naissance, le génie de l'imitation, et il apprend sans maître à nous parodier.

Buffon nous parle d'un orang-outang qui vivait « bourgeoisement » au Jardin du roi — notre Jardin des Plantes actuel. — Cet orang-outang présentait sa main pour reconduire les visiteurs et se promenait gravement avec eux; il mangeait à table avec une parfaite correction, se servait de la fourchette, de la cuillère et de la serviette, se versait à boire de l'eau ou du vin. Très soigneux, il faisait lui-même son ménage, nettoyait sa cage et en lavait le plancher avec un linge mouillé.

En général, les singes ne s'habituent pas aux rigueurs de notre climat. La plupart meurent très jeunes, presque tous phtisiques.

Les orangs-outangs viennent presque tous de Bornéo ou de Sumatra, et les Malaisiens sont persuadés qu'ils appartiennent à une

race humaine dégénérée. « Les singes, disent-ils, sont des hommes paresseux qui, à une époque très ancienne, se sont réfugiés dans les bois, pour se soustraire à l'obligation de travailler, et dont la postérité s'est modifiée de plus en plus, pour tomber finalement au type actuel ».

Le prix d'un singe n'est pas très élevé. On a un macaque pour quarante ou cinquante francs. Les singes d'Amérique se cotent 250 à 300 francs. Quant aux chimpanzés, il faut mettre un billet de mille pour les avoir jeunes, et le double pour les posséder adultes.

Leur qualité dominante est une extrême sensibilité. Au Jardin des Plantes, quand ils ne voient plus leur gardien habituel, ils deviennent taciturnes et refusent toute nourriture. On en a même vu se tuer contre les barreaux de leur cage parce qu'on les avait grondés ou qu'on ne leur avait pas donné leur friandise quotidienne.

* * *

ASSURANCE

Le service de la Sûreté, aux Etats-Unis, vient de se convaincre qu'il existe en Amérique une société secrète d'assurance contre l'emprisonnement. Inutile d'ajouter que ce sont les voleurs de profession qui en sont les seuls clients.

Les primes à payer, pour une pareille assurance sont élevées et calculées d'après le genre de vol que pratique l'assuré.

Lorsqu'un assuré tombe dans les mains de la police, le directeur de la société en est avisé, et il fait immédiatement parvenir au détenu l'argent nécessaire pour son entretien et sa défense.

Outre ces assurances, il existe des sociétés de bienfaisance dirigées par des voleurs et dont les membres payent une certaine quotité hebdomadaire. S'ils sont emprisonnés, leur famille reçoit de la corporation une certaine somme chaque semaine pendant le temps que dure l'incarcération.

Comme on le voit, les Américains sont gens pratiques.



LE TRUC DU DOMPTEUR

— Comme ça, pas de danger! je ne sens pas la chair fraîche.

Les Parisiens malades de la grève

Un mal qui répand la terreur,
Mal que Pataud en sa fureur
Inventa pour punir les heureux de la terre,
La grève — donnons-lui ce nom si clair —
Capable d'appauvrir Rothschild et Rockfeller,
Faisait aux Parisiens la guerre.
Ils ne souffraient pas tous du repos de l'outil,
Mais tous craignaient l'émeute et les coups de [fusil.

Ah! combien triste était leur vie!
Nul divertissement n'excitait leur envie.
Ils ne pouvaient plus faire de balades,
Et cela les rendait malades
De voir les boulevards où de grands trous [béaient,
Parce que messieurs les terrassiers grèvaient
Ils ne pouvaient non plus se transmettre de let- [tres,
Car messieurs les facteurs, nos maîtres,
S'étaient croisé les bras,
Mettant Paris dans un rude embarras.
Ils n'allaient même plus aux courses,
Où jadis, si gaîment, ils vidaient leurs bourses.
Car les lads sabotant les malheureux chevaux
Muaient tous les pur-sang en de vulgaires [veaux.
La Chambre s'assembla. Jaurès, à la tribune,
Clama: Jusques à quand cette infortune
Troublera-t-elle nos concitoyens?
Avisons aux voies et moyens,
Et sans prendre repos ni trêve,
De les guérir de la grève.
Et d'abord, avouons-le, mes amis,
Ne sommes-nous pas cause des méfaits com- [mis?
Ne nous flattons donc point, voyons sans in- [dulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, le réputé rhéteur,
J'ai mécontenté plus d'un électeur,
En lui contant ce leurre:
Moins de pain que de beurre.
Je me dévoûrai donc s'il le faut.
Mais que chacun s'accuse ainsi tout haut,
Car il faut souhaiter, selon toute justice,
Que le plus galeux d'ici déguerpisse.
— Mon cher, dit Georges Leygue avec un [grand sang-froid,
Vous êtes trop bon roi.
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
En trompant l'électeur, cette vilaine espèce,
Vous avez exercé votre art.
Je l'exerçai moi-même envers Chauchard.
Ainsi dit Monsieur Leygues, et chacun d'ap- [plaudir.
On n'osa trop approfondir
Les gestes de Coutant les lazzis de Lasies,
Ni des ministres les apostasies.
Tous les moindres phraseurs, jusqu'à Baudry [d'Asson,
Etaient dignes du prix Montyon.
Un jeune député prit alors la parole:
— Chers collègues, la situation n'est pas drôle.
Pour en sortir avec les honneurs dûs à nos [rangs (1).
Rendons les quinze mille francs.
A ces mots: on cria: haro! sur ce vendu,
Ce sale individu!
On jugea sa franchise un cas pendable.
Rien que l'expulsion n'était capable
D'expier son forfait.
Ce fut fait.

Jacques YVEL.

(1) Ce vers est un peu long. Rien d'étonnant à cela: il a été fait en été, et tout le monde sait que la chaleur dilate les corps.





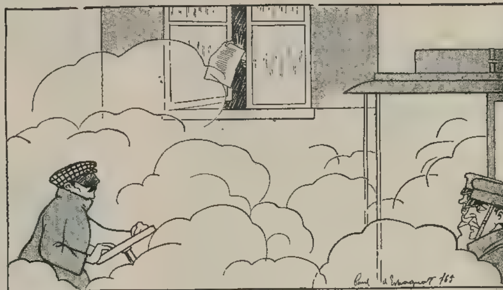
LE BATEAU DE SABLE

— Vois, mon fils, ce pauvre terrassier, il ne s'amuse pas; il ne peut pas, comme nous, prendre des vacances...

...et se reposer.



— Pourquoi mettez-vous dehors la lettre que je viens de vous dicter?



— Parce que je n'ai plus de poudre à sécher, alors les automobiles qui passent se chargent de la remplacer.

DE NOS LECTEURS

Les plantes meurtrières

Un naturaliste anglais, M. Harvey, a étudié toute une série de plantes tuant traîtreusement les insectes qui s'approchent de leurs fleurs.

Ces végétaux, qu'il appelle *cruel plant*, sont, pour la plupart des « asclépiadées », qui comprennent un grand nombre d'espèces grimpantes. Vers le mois d'août, quand ces plantes sont en pleine floraison, leur parfum capiteux attire une foule d'insectes, surtout des papillons. Les imprudents lépidoptères plongent avidement leur trompe dans la corolle de la fleur et... ne l'en retirent plus. En effet, l'ovaire de la fleur est hérissé d'étamines en forme de scies et à peine un insecte s'y est-il frotté, que ces étamines se resserrent et l'emprisonnent comme dans une pince. Or, cette pince ne se desserrant plus, les pauvres papillons, pris au piège, finissent par mourir de faim.

Une autre *cruel plant* est un chardon de l'Amérique du Nord, le « cuicus discolor », dont les folioles qui entourent le pédoncule, laissent suinter une humeur visqueuse très recherchée des insectes, lesquels s'y engluent et ne peuvent plus s'envoler. Et il n'est pas rare de voir, l'été, des milliers de mouches et de papillons morts sur les fleurs et desséchés sur elles.

Les bons de tabac.

Sait-on que c'est au maréchal Canrobert que les soldats sont redevables des bons de tabac?

Le maréchal aimait beaucoup ses soldats, et sa préoccupation constante était d'assurer leur bien-être matériel. C'est pourquoi il provoquait volontiers leurs réclamations?

En 1859, au cours d'une tournée d'inspection qu'il faisait à Lunéville, il avisa dans le rang, un homme à la physionomie intelligente. Il lui posa la question d'usage:

— Es-tu content de l'ordinaire?

— Enchanté, Monsieur le maréchal, répondit le troupier, seulement, ça manque de tabac.

— Comment cela, mon ami?

— On nous défend d'acheter du tabac aux contrebandiers, et l'autre, celui de la Régie, est trop cher pour notre bourse. Dame! vous comprenez, avec un sou par jour, on ne peut pas aller bien loin.

— C'est bon, on verra à te satisfaire.

De retour à Paris, le maréchal Canrobert n'oublia pas la promesse faite au soldat de Lunéville.

Quinze jours après, une décision ministérielle instituait les « bons de tabac ». Ce fut une fête dans l'armée. Et un chansonnier de l'époque consacra le succès de l'heureuse innovation en lui dédiant des couplets qu'on chanta dans toutes les chambrées.

Un médicament terrible.

Voici ce que nous trouvons dans un opuscule de l'année 1775, intitulé: « Dissertation physique, chimique et économique sur la nature et la salubrité de l'eau de Seine, par M. Parmentier, ancien major apothicaire de l'Hôtel royal des Invalides. »

« Il n'est pas de matière médicale ou de dictionnaire qui n'en ait assez dit sur les propriétés de l'eau de Seine. Il y a même des écrivains qui, dans leurs ouvrages particuliers, n'ont pu résister au doux penchant de lui témoigner leur reconnaissance. M. le comte de Forbin, entre autres, dit, dans ses Mémoires, qu'étant à Paris, affecté de coliques violentes, il n'avait trouvé de soulagement et de guérison que dans l'usage abondant qu'il fit de l'eau de Seine, en lavements et en boisson; plusieurs officiers de marque n'ont été guéris de maux de tête insupportables de pituites, et d'affections nervales que pour avoir pris, à ma sollicitation, cette eau, froide, le matin à jeûn, à la dose d'une pinte. »

Si l'opuscule en question (œuvre du vulgarisateur de la pomme de terre) était publié de nos jours, nul doute qu'il en résultât beaucoup de désagréments... pour l'auteur; le moindre serait d'être interné comme fou. Il est vrai que Parmentier ne pouvait alors prévoir le tout à l'égoût, encore moins ses conséquences.

* * *







CUEILLE-POMMES NOUVEAU MODELE

— Qu'est-ce que vous fichez-là... poser des tuyaux de poêle dans les arbres maintenant!... trottez-vous!

— Qué malheur! j'peux seulement pas me reposer un instant...

...j'ai pourtant pas la mine d'un voleur!





DISTRACTION

Le Guide. — Vous qui avez une lorgnette, vous devriez regarder cette barque au loin; elle est très visible, surtout sur cette mer d'huile...

...je n'ai pas dit d'huile et de vinaigre!

Les petites miettes de l'Histoire.

Justice anticipée. — Triboulet, fou de François 1er, fut menacé de coups de bâton par un grand seigneur. Il alla s'en plaindre au roi, qui lui affirma que si quelqu'un osait le tuer, il le ferait pendre un quart d'heure après.

— Ah! Sire, dit Triboulet, s'il plaisait à Votre Majesté de le faire pendre un quart d'heure avant!

* * *

Laconisme. — Voltaire et Piron s'étaient défiés à qui écrirait la lettre la plus courte. Voltaire, prêt à partir pour la campagne, écrit ces mots: « Eo rus » (Je vais à la campagne), se croyant certain de la victoire; mais Piron lui répondit sur-le-champ par cette lettre: « I » (va).

Cela rappelle une autre anecdote plus rapprochée de nous. Lorsque V. Hugo publia les *Misérables*, impatient d'avoir des nouvelles, il expédia à son éditeur, quelques jours après la mise en vente, une dépêche télégraphique ainsi conçue: « ? ».

* * *

Swift et le domestique. — Un jour, un ami de Swift lui envoya un magnifique turbot. Le domestique chargé de la commission s'était déjà maintes fois acquitté de pareils messages, sans avoir jamais rien reçu de Swift. Fatigué d'une besogne aussi peu lucrative, il déposa brusquement le poisson sur la table en criant:

— De la part de mon maître!

— Est-ce ainsi que tu remplis tes fonctions? lui demanda Swift. Tiens, prends ce siège; nous allons changer de rôle et tâche, une autre fois, de mettre à profit ce que je vais t'enseigner.

Swift s'avance alors respectueusement vers le domestique, qui s'étalait dans un fauteuil, et lui dit en lui présentant le turbot:

— Monsieur, je suis chargé par mon maître de vous prier de bien vouloir accepter ce petit cadeau.

— Vraiment? reprit le valet avec sang-froid, c'est très aimable à lui; quant à toi, mon brave garçon, voici un bon pourboire pour ta peine!

Swift, tout interdit, faillit laisser choir le turbot à ses pieds.

* * *

Une façon d'apprendre les langues. — La plupart des successifs précepteurs du jeune Benjamin Constant échouaient contre l'indocilité de leur écolier. L'un d'eux pourtant réussit à lui enseigner facilement le grec.

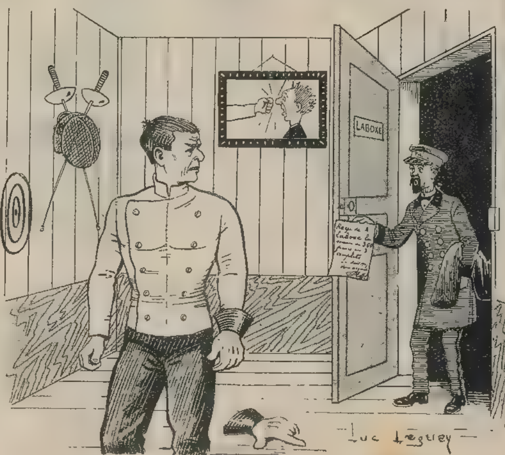
« Il me proposa, racontait plus tard le brillant publiciste, de nous faire à nous deux une langue qui ne serait connue que de nous ». Cette proposition enflamma l'imagination de l'élève. On se met à l'œuvre et on commence par inventer un alphabet. C'était le précepteur qui traçait les lettres de la langue nouvelle. Avec ces lettres on fit des mots, et quel charme que de ranger ces mots de son invention sous des lois grammaticales! Bientôt, *la langue inconnue* se trouva complète, riche, colorée, pleine d'une magnificence et d'une grâce à faire pâlir tous les idiomes vulgaires.

Selon la propre expression de Benjamin Constant, son précepteur avait réussi à lui faire apprendre le grec en le lui faisant *inventer*.



LE LANGAGE

— C'est une femme d'un *âge incertain*.
— Oui, c'est une femme d'un *certain âge*.



Laboxe. — Vous dites, Monsieur?

Le Receveur. — Rien, mais la maison aura l'honneur de vous téléphoner cet après-midi.

Pêle-Mêle Connaissances

— Au cours de son dernier voyage au Thibet, l'explorateur suédois Sven Hedin, a parcouru un ruban de 6.500 kilomètres dans la durée de trois ans et demi. En comprenant tous les frais accessoires, les dépenses totales de ce voyage ne dépassent pas 140.000 francs.

— L'habitude de s'asseoir en croisant une jambe par dessus l'autre est condamnée par la médecine. Il paraît que la compression des vaisseaux qu'elle occasionne, nuit à la circulation, produit une stagnation du sang dans les membres inférieurs, favorise les varices et donne prise à l'embolie.

— La laine de la même espèce de moutons n'a pas les mêmes qualités dans tous les pays. Celle des mérinos de Bourgogne, par exemple, est très douce; celle des Ardennes est excellente pour les draperies; celle de Picardie passe pour être moins riche, plus sèche et plus jarreuse; on remarque jusqu'à dix numéros de qualités de mérinos. Sur les côtes, enfin, les moutons dégénèrent plus promptement qu'ailleurs et deviennent plus petits; leur toison diminue et leur chair gagne proportionnellement en délicatesse.

— Les anciens croyaient à la génération spontanée. Téophraste nous parle, avec de longs détails, d'un petit poisson d'eau douce, que l'on trouvait aux environs d'Héraclée, le *centriseus* qu'il affirmait naître spontanément de la vase corrompue.



BOUTADE

— C'est vraiment drôle! Plus je suis assise, plus je me sens fatiguée.

— Parbleu, vous vous reposez dans un fauteuil... en *vannerie*.

— La fenaison, dans divers cimetières de province appartient aux pauvres. On permet même dans certaines petites communes de la campagne, de semer du blé dans les espaces n[...] encore occupés des cimetières. La moiss[...] en est faite pour les indigents.

— La fortune totale de la France, év[...]luée à présent à 230 milliards, n'était que [...] 45 milliards voici 80 ans. Ainsi, l'on a [...] dire que la France de la troisième Républiq[...] était six fois plus riche que la France m[...]narchiste et dix fois plus riche que du tem[...] du moyen âge.

— Un des plus grands et des plus pesan[...] des poissons d'eau douce du monde enti[...] est vraisemblablement le *tarpon*, habitant d[...] rivières et des lacs de la Floride, que les Am[...]ricains appellent le *silver-king*, le roi à la livr[...] d'argent. A mesure qu'il grandit, il desce[...] jusqu'aux embouchures des cours d'eau [...] jusque sur les côtes, mais il s'aventure ra[...]ment au large, dans la crainte des requin[...]

— Il y a actuellement, à Paris, sept lign[...] d'autobus, desservies à titre d'essai par 1[...] voitures. Une cinquantaine de ces véhicul[...] sont presque toujours en réserve ou en [...]paration, chacune des voitures en service pa[...]court une moyenne de cent à cent cinquan[...] kilomètres, à une vitesse moyenne de trei[...] kilomètres à l'heure.

— Le minerai de fer est presque aussi reche[...]ché que la houille. D'année en année, la pr[...]duction et la consommation du fer vont [...] augmentant, et grand nombre de mines, mêm[...] les plus puissantes, donnent déjà des sign[...] d'épuisement. Fort heureusement, les pays tr[...]picaux et, notamment, Madagascar et l'Af[...]que occidentale possèdent, à l'état de lat[...]rite, d'énormes réserves de minerai de fer.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. A. Monnier. — Non, il suffit tout au plus d'une autorisation, encore ne le pensons-nous pas, s'il ne s'agit d'un stationnement de longue durée.

M. L. de Russel. — Il suffit simplement d'additionner les chiffres obtenus par chacun, jusqu'a concurrence d'un certain nombre; c'est très simple comme vous voyez.

M. Biard. — C'est une affaire d'appréciation, les uns préfèrent un système, les autres préfèrent l'autre; nous ne voulons pas trancher entre eux.

A. B. D. — C'est là un produit commercial, nous ne pouvons donner d'indications sur sa fabrication.

J. L — 1o Non, il n'en existe plus; 2o Ce qui vous expliquera le mieux ce que vous désirez savoir c'est de comparer un problème avec sa solution. Un peu d'attention vous éclairera entièrement sur l'objet de ce problème.

M. P. Hart. — Mais les présenter tout simplement, ou les envoyer, il n'ya pas d'autre formalité à remplir.

Un Abonné du 15e. — Oui, évidemment. Un aéroplane ne peut demeurer suspendre sans se mouvoir.

M. A Leblanc. — Ne fumez plus, ou du moins modérez-vous le plus possible, voilà le seul moyen. Il est difficile et exige beaucoup de volonté, mais c'est à peu près le seul efficace.

M. Bonifazi. — Oui, vous le pouvez ainsi.

M. P. Bringuier. — Les grandes tortues de mer peuvent atteindre une longueur d'un mètre, dans leur plus grande dimension et peser 300 kilos. On [...] trouve dans l'océan Indien.

Basile — Les femmes n'ont qu'à s'en pr[...] à elles-mêmes puisqu'elles ont toujours accepté [...] mode barbare, comme vous dites.

Firmina. — Il est impossible de vous donne[...] des explications à ce sujet, on ne distingue un [...]thentique d'un faux que par des nuances que l'o[...] peut décire, sinon par la comparaison des [...] objets.

M. C. Meunier. — Non, la décalcomanie n'a [...] des applications insignifiantes et ne se vend [...] que comme article d'amusement.

Le petit René. — Non, ils ne peuvent être cha[...]

— Merci, vieux! dans ton malheur, t'as de la veine, toi... au moins, quand t'as bus, t'as besoin de personne pour ramasser ton chapeau.

MODERN EPIL Cette **CRÈME EPILATOIRE** est l'application des dernières decouvertes scientifiques. Possède toutes les qualités des dépilatoires connus jusqu'à ce jour sans en avoir les inconvénients. Dissout à la minute radicalement et sans douleur les **POILS** BARBE et DUVETS disgracieux du visage et du corps *Sans danger*. Ne produit ni boutons, ni rougeurs, n'irrite jamais la peau. *Efficacité absolue* Le Flacon f° 7 fr — Société ATHÈNA, 10, Rue du Mont-Thabor, Paris.

GIRARD & BOITTE
Maison de Confiance, Fondée en 1885
46, Rue de l'Echiquier, à Paris (x°).
Magasins de Vente: 47, Rue d'Enghien.

Un Chef-d'Œuvre au 100e de seconde avec le
RÊVE-IDÉAL
9×12

L'Appareil avec tous les Accessoires pour Plaques et Pellicules 150 fr.
16 c PAR JOUR — A tous et Partout **8 JOURS** A L'ESSAI — 5 fr. PAR MOIS
DEMANDEZ DÉTAILS COMPLETS ET LE GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ GRATUIT.

Angostura DU Dr SIEGERT
AMELIORE TOUTES LES BOISSONS
ch°n O f.75. Siegert Agency, 52, Marseil.

PAGES FOLLES

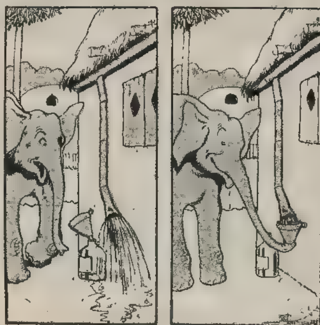
Il existe maintenant un journal libre, gai, fou, un journal qui rit de tout et de tous, un bon drille qui chasse l'humeur noire d'un coup de sa baguette magique.
Ce journal c'est : **PAGES FOLLES**
Lisez-le et sur vos lèvres s'épanouira le sourire bienfaisant.
Jeunes ou vieux, nobles ou roturiers, gras ou maigres, riches ou pauvres,
déridez-vous
voici **PAGES FOLLES**
Pages Folles, journal satirique hebdomadaire à 10 c., paraît tous les mercredis.
Abonnement: 1 an, France, 6 fr., Etranger 9 fr.

CRÈME au LAIT DE VIOLETTES
BEAUTÉ du VISAGE
COTTAN
SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE, 55, Rue de Rivoli, PARIS

Belle Poitrine
Développement, Fermeté, Reconstitution en deux mois, par les
PILULES ORIENTALES
Bienfaisantes pour la santé - Flacon av. notice 6f35 f°.
Env. discr. J Ratié, ph°n, 5, passage Verdeau. Paris.

POMMADE MOULIN
Guérit *Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes.* Fait repousser les Cheveux et les Cils. ...0 le Pot f°° Ph'° Moulin, 30, r. *Louis-le-Grand. PARIS*

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



L'ENTONNOIR
Ingéniosité d'un éléphant assoiffé.

POUR VOS CHEVEUX — EXIGEZ
Le Merveilleux
PÉTROLE HAHN
Pharmaciens, Parfumeurs. - Gros : VIBERT, LYON.

HALTE-LA! VOUS AUREZ PLAISIR FORTUNE en envoyant votre adresse et 0 fr. 30 à *Société de la Gaîté Française, 65, faub. St-Denis, à Paris,* vous recevrez **NOUVEL ALBUM ILLUSTRE** de 180 pages avec 350 gravures comiq (de quoi rire des mois) *farces, tours, magie, sorcellerie, chansons, monologues, pièces de théâtre, hygiène, beauté* Librairie spéciale et 4 Primes dont un N° de Bons à Lots garanti Etat participant à div tirages 3 millions de francs

PHOTO-REVUE Journal des Amateurs En VENTE PARTOUT Tous les Dimanches 0.15

ENTERITE. Pâtes alimentaires et farineux spéciaux pour régimes. Bignon-Pariani, 5, rue de l'Arcade, Paris. Catal. franco

PIANOS A. BORD
14 bis, Boulevard Poissonnière, PARIS
Location depuis 10f. Location-Vente depuis 20f par Mois.

PELADE GUÉRISON ASSURÉE Demander renseign°° à HUGUES, *spéc°°*, Avignon

MESDAMES *Gratis* recettes supprimant Douleurs, Malaises, Troubles BARLET, 112, Rue Réaumur, Paris.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ
Chroniques, Romans, Modes, Gravures d'Art, Musique, Concours, etc.
MODES ALINE VERNON
La Famille
500.000 LECTEURS
PATRONS GRATUITS
15 c. le N°. 8 fr par an
Spécimen sur demande
7, rue Cadet PARIS

HERNIE
SYSTÈME *absolument nouveau* de l'Ingr CHRISTOBULE, permettant la contention ferme de toutes HERNIES sans recourir à une pression exagérée. C'est le bandage de l'avenir. — *Consult°° grat°.* — *Catal. s. pli cacheté.* 15, Rue du Temple, Paris.

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. *appris* SEUL en 4 mois, *beaucoup mieux* qu'avec professeur. Nouvelle Méthode *parlante-progressive*, pratique, facile, infaillible, donne la *vraie* prononciation *exacte* du pays même, le **PUR ACCENT** Preuve-essai, 1 langue, *fco*, envoyer 90 c. (hors France 1.10) *mandat* ou timb. poste *française* à Maître Populaire, 13, Rue Montholon, Paris.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Délivrance par les Bureaux-Succursales de la Cie P.-L.-M. de :
Billets simples. Billets d'aller et retour. Billets pris à l'avance.

Les Bureaux-succursales de la Compagnie, à Paris, délivrent, pour toutes les gares de son réseau, des billets simples (plein tarif, demi-tarif, tarif militaire) et des billets d'aller et retour de toutes classes.

Ces Bureaux-succursales sont situés
Rue Saint-Lazarre, 88.
Rue des Petites-Ecuries, 11.
Rue de Rambuteau, 6.
Rue de Rennes, 45.
Rue Saint-Martin, 252.
Place de la République, 16.
Rue Sainte-Anne, 6.
Rue Tiquetonne, 64.

Ils délivrent egalement, et à l'avance, par séries de 20, avec une reduction de 10 0/0 sur le prix ordinaire des places, des billets de première, deuxième et troisième classes pour les gares de la banlieue de Paris situées jusqu'à Fontainebleau et Corbeil inclusivement. Ces billets peuvent être utilisés dans les deux sens (aller ou retour).

Si vos yeux
pouvaient voir combien de microbes dangereux sont contenus dans votre eau potable vous n'hésiteriez pas à acheter un
Filtre Berkefeld
FILTRATION PARFAITE
Eau Claire et pasteurisée
Catalogue N° 4 franco
Cie Fse du Filtre Berkefeld
53, rue Vivienne
PARIS



JEUNES GENS *vous aurez* **Barbe** Et MOUSTACHE En 15 JOURS



LE SUCCÈS EST ASSURÉ
En cas de non-réussite
Nous rendons l'argent.
Le fl. : 2 f. Env. mandat au *Compt° ir chimique*, r. Campaigne, 9 *Toulouse* (Env. dis)

TALISMAN Électro Magnétique
Bague merveilleuse à courant odo-électroïde renforçant le dynamisme humain. Indispensable à tous ceux qui veulent imposer leurs désirs, être forts et puissants. Par l'influence personnelle tout s'obtient : *Santé, succès, fortune et bonheur* Broch illustr gratis Gréail, 2, r. Amelot. Paris

Cie FRANÇAISE DES CYCLES TRIUMPHATOR
La seule Maison garantissant ses nouv. Bicycl. 1909 5 ans
VENTE A CRÉDIT
et au comptant
Demander le Catalogue : rue de Charenton, 187, Paris.

CRÈME ÉPILATOIRE
Extrait Turc
du Dr KHALISH des PAYS ORIENTAUX
APRÈS — AVANT
Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée, douce, et blanche. Flacon et notice f°° contre m°-poste 4f85. ... DUDOT, *Chimiste*, 38, rue du Louvre. Paris

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. RICHARD

15e ANNEE — N° 36. 10 Centimes [illegible] Septembre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

IRONIE DES ENSEIGNES, par HAYE.



Petites joies conjugales

PREMIÈRE SORTIE

Nous sommes en 1910.

Pour se conformer au goût du jour, M. Joseph Bourgeois a fait l'acquisition d'un aéroplane. C'est de l'engouement. Tout le monde a son aéro, de même que chacun a eu sa bicyclette, son tandem ou son auto. L'appareil est en place. Tout est au point. Le moteur fonctionne bien, l'hélice tourne sans à-coups, l'équilibre est parfait.

LUI. — Allez, Eugénie, tu montes?

ELLE. — Je n'ose pas.

LUI. — Ne fais donc pas la sotte. Il n'y a aucun danger.

ELLE. — J'ai peur.

LUI. — Que tu es enfant. Puisque je te dis que tu ne risques rien!

ELLE. — C'est que je pèse mon poids, tu sais!

LUI. — Ton poids ton poids... Dirait-on pas que tu es un tonneau... Evidemment, tu n'es pas un roseau, non plus... Tu es dans la note. C'est ce qu'il faut. Allons, ma chérie...



Tu es dans la note. C'est ce qu'il faut. Allons chérie...

ELLE. — Si je connaissais seulement la manœuvre...

LUI. — Mais tu n'as besoin de rien connaître, rien de rien. Tu n'as qu'à t'asseoir et te laisser aller... ce n'est pas difficile... Je me charge de tout.

ELLE. — Et mon chapeau..., tu crois qu'il ne va pas te gêner, mon chapeau? Si j'allais mettre une casquette...

LUI. — Viens comme tu es... Si tu rentres, tu n'oseras plus ressortir... Et puis, nous n'avons pas le temps. Profitons de ce que le vent est tombé...

ELLE (*se décidant à moitié*). — Au moins, n'allons pas trop haut.

LUI (*intimement décidé à faire un beau vol magnifique*). — On rasera, tout simplement... Là... Je ne peux pas mieux dire... Un mètre au-dessus du gazon. (*A part*) Et même davantage.

ELLE (*reprise par le trac*). — Non..., vraiment... Un autre jour...

LUI (*avec de grands gestes*). — Ah! non, alors! Flûte! Jamais tu ne retrouveras une occasion pareille. L'appareil est supérieurement au point. Pas un souffle d'air... Monte, ou je me fâche.

Vaincue, elle se décide, s'installe sur le siège réservé au passager.

LUI (*arrangeant les plis de sa jupe*). — Là..., tu n'as qu'à te tenir aux montants... Pose tes pieds sur cette barre... Parfait... Tu vas voir on va s'enlever sans secousse..., avec une facilité!... A peine te rendras-tu compte que tu es en mouvement... Cela va être délicieux.

Tout fier et joyeux, il prend place à son tour, met le moteur en marche. L'hélice tourne, l'aéro file sur ses trois roues à 80 kilomètres à l'heure.

LUI. — Et maintenant... Hop! En l'air... en l'air!

Il manœuvre le gouvernail de hauteur. Mais juste à ce moment on entend: Ph... Ph... Ph!...

ELLE. — Qu'y a-t-il?

LUI. — Mon moteur qui a des ratés. Ce n'est rien... (*Il arrête l'appareil*) Ne bouge pas!... (*Il descend et examine le moteur*) Bien sûr, parbleu... il y a le clapet qui joue... C'est l'affaire d'une seconde... Une vis à resserrer.

Il met habit bas et commence à « s'expliquer » avec son clapet. Pendant ce temps:

ELLE. — C'est curieux, je n'ai pas eu peur du tout!

LUI. — Je te le disais... C'est simple comme tout, l'aviation, et d'une sécurité... Han! vas-tu te visser toi... tout aussi absolue que... Oh! tu te visseras..., que n'importe quel autre mode... pas trop tôt... de locomotion...

Cependant, vingt minutes se passent. Le moteur est réparé. Joseph fait faire demi-tour à l'aéro, puis reprend sa place.

LUI. — Tu y es?

ELLE. — Oui.

LUI. — En route!

Pssch... Pssch... Cette fois, le moteur semble devoir se bien comporter. L'appareil reprend son élan à 80 kilomètres à l'heure.

ELLE. — Ce qu'on file!

LUI. — Oui, ça... ça va... On va s'enlever, c'est le moment...

Il donne un coup de gouvernail. Le biplan lève le nez. Instinctivement, elle se penche en avant, heurte la ficelle qui commande l'allumage.

ELLE. — Qu'est-ce qu'il y a?

LUI. — C'est toi qui viens de couper l'allumage.

ELLE. — Moi?

LUI. — Oui... en te penchant..., avec ton chapeau.

ELLE. — Je ne savais pas, mon ami.

LUI. — Ça n'a pas grande importance..... la ficelle à replacer... Seulement une autre fois fais attention!

En effet, le moteur s'est arrêté. Joseph descend, répare, fait à nouveau demi-tour, car le champ de lancement est limité, et l'appareil roule. Pendant cinquante mètres tout va bien. Mais en voulant éviter une motte de terre, il oblique un peu brusquement. L'aile droite du biplan effleure le sol. Il arrête aussitôt et saute.

LUI. — Tonnerre de tonnerre de tonnerre...

ELLE (*faisant la gentille*). — Quoi qu'y a?

LUI (*avec humeur*). — C'est mon aile qui est gauchie, parbleu! Elle a touché... de ton côté...

ELLE (*avec sollicitude*). — C'est grave?

LUI (*un peu sec*). — Tu me demandes ça! Attends un peu! Si tu crois que c'est comme un bouton à recoudre... Il n'y a rien de si délicat qu'un biplan!...

Il examine son aile, va et vient..., reexamine. Elle le suit des yeux anxieusement, retenant sa respiration de peur de le gêner. Heureusement, l'accident n'a rien de grave. On peut repartir sans rafistolage. Il monte sur son siège.

ELLE (*continuant à être bonne fille. Avec une joie voulue*). — En route!

LUI. — En route... en route..., c'est bientôt dit! (*Il manœuvre ses leviers*). Allons bon! Qu'est-ce qu'il y a encore! (*Il actionne la pompe, tourne la manette. Rien ne marche*) Que le diable l'emporte... Sale outil! (*Il remet pied à terre*).

ELLE (*se penchant pour voir*). — Dis donc Joseph?

LUI (*avec une fureur concentrée*). — Ah! non, alors? Ne bouge pas! C'est assommant. Tu vas déranger l'équilibre...

ELLE. — Je voulais te dire...

LUI. — Tu me le diras après. Laisse-moi. J'ai besoin de toute mon attention.

Il va, vient, passe tout en revue, vérifie les tiges, le stabilisateur, etc., et finit par tomber en arrêt devant la ficelle qui commande l'allumage.

LUI. — Ah! bien, elle est forte, celle-là! Je m'en vais chercher bien loin... et c'est devant mon nez... C'est encore cette ficelle...

ELLE (*simplement*). — C'est ce que je voulais te dire...

LUI (*qui commence à rager*). — Evidemment, tu devais mieux le savoir que moi... C'est encore un de tes coups!...

ELLE. — Non... c'est ton nœud qui s'est défait... au moment de la motte...

LUI (*haussant les épaules*). — Oui... Tu m'as l'air motte, toi!... (*Il arrange la ficelle, tout en suant à grosses gouttes*) Mon nœud qui s'est défait! Comme si elle ne pouvait pas le dire... Mais non... ça veut faire de l'aviation. Ça n'a pas plus de... de...

ELLE (*vexée à son tour*). — Ça veut faire... D'abord, ce n'est pas moi...

LUI — Oui... Je m'entends... (*Il remonte*).

ELLE. — Si tu m'avais écoutée...

LUI. — Assez! (*Il met le moteur en marche. L'appareil s'élance*). (*Avec satisfaction*) Ah!... cette fois nous voilà partis.... (*Presque souriant*) Il est tout de même bon ce moteur... Tu entends.. hein? Crois-tu que je la tiens la bonne carburati... (*Coupant soudain l'allumage*) Ah! flûte et reflûte!

L'appareil, arrêté trop brusquement, pique du nez. On entend un craquement inquiétant.

ELLE. — Ah! mon Dieu!

LUI. — Cette fois, ça y est... Ça y est bien! Ça y est en plein!

ELLE. — Quoi donc, Joseph?

LUI (*éclatant*) Quoi donc? (*L'imitant avec une affreuse grimace*) Quoi donc, Joseph? (*Rouge de colère*). Mais, espèce de grosse... niaise, tu ne vois pas que je n'avais pas assez de champ devant moi... Si je n'avait pas arrêté, on allait butter contre ce parapet... Jamais on n'avait le temps de s'enlever avant.

ELLE. — C'est vrai, on aurait dû revenir en arrière tout à l'heure.

LUI. — On aurait dû, on aurait dû... Tiens tu me fais mal!... (*Sautant à terre*) Et voilà mon aile brisée maintenant... Je t'y ramènerai, en aéro!......

ELLE. — Ce n'est pas moi!...

LUI. — Non..., c'est le peintre... Pitié!... Ça fait pitié! Oh! les femmes!... Quand ça a quelque chose dans la tête...

ELLE (*énervée*). — Tu disais que c'était si simple, si facile...

LUI (*hurlant presque*). — Bien sûr que c'est simple!... Mais il suffit d'une femme pour que tout devienne compliqué... Puis, je vous demande un peu... cette idée de faire de l'aviation avec un chapeau pareil... Et s'il n'y avait que le chapeau encore!... mais faut peser ce qu'il y a dessous!... Ah on peut en gauchir des ailes avec un poids pareil!...

ELLE (*protestant*). — Un poids pareil!



... Oui tonneau... Tonneau... Tonneau...

LUI. — Parfaitement!... Tu ne vas pas te prendre pour un roseau, je pense! (*Entre ses dents*) Tonneau, va!

ELLE. — Qu'est-ce que tu dis?

LUI (*hurlant tout à fait*). — Oui, Tonneau! Tonneau! Tonneau! Tonneau!

Etienne JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Le jeu devient de plus en plus une ressource du budget de l'Etat. On joue partout: aux courses, dans les villes d'eau, sur les plages et jusqu'aux portes de Paris, à Enghien.

Dans ces conditions, ce n'est plus qu'une pudeur hypocrite qui retient nos législateurs de rendre le jeu officiel.

Nous pouvons nous attendre à voir refleurir l'ancien jeu de *loto* ou à connaître le fameux jeu des *trente-six bêtes*, importation des pays jaunes.

Il ne faut plus songer, en effet, à lutter contre la passion du jeu. Une fois intronisé comme recette budgétaire, le jeu pénètre ouvertement et définitivement dans nos mœurs. Le déraciner ensuite sera chose impossible.

L'Etat tripot, l'Etat exploitant le vice pour emplir ses caisses, c'est là une conception nouvelle des services publics.

Nous pouvons nous attendre à trouver prochainement, dans nos squares et sur nos places publiques, des bonneteurs exerçant leur industrie. Mais ce ne seront pas des individus plus ou moins louches. Ils porteront tous une casquette galonnée avec cette inscription: « Service de l'Etat ». Et conscients de leur dignité, on ne les entendra pas crier: « Ous qu'alle est, l'as de cœur? » mais, sur injonction de l'Académie Française, ils diront :« Où est-il, l'as de cœur? »

Ce sera l'âge d'or, pour le budget, du moins.

Et s'il est des gens pour crier à l'immoralité, on leur opposera la raison d'Etat.

Etait-ce bien la peine de chercher à élever le niveau moral du peuple, de créer des écoles où l'on enseigne le bien et où l'on stigmatise le vice, pour en arriver là.

Ne croyez-vous pas qu'avec des ministres des Finances capables, avec des lois empêchant les députés de dissiper les fonds publics, pour assurer leur réélection, avec de l'économie, en un mot, on pouvait équilibrer le budget sans faire état du jeu.

Le Pari-Mutuel, si cher à M. Ruau, a été le premier pas dans une voie funeste.

Il était fatal qu'on ne s'en tiendrait pas là.

Et n'est-ce pas dégradant déjà de voir sur les tables des tripots les plus infâmes des carnets dont les tickets portent l'en-



RAVALEMENT

— Tous les dix ans, bougri, je profite toujours que les peintres sont à la maison pour tout nettoyer!

AU THEATRE



LE CHEMINEAU. — Je suis ému, et je remercie la Providence d'avoir permis que je revoie le clocher de mon village.



Le clocher en question.



Solution du problème concernant le placement des statues et des bustes de nos hommes illustres.



— Mais enfin, mon ami, vous n'avez donc aucun moyen de défense?

— Mais non, mais non, puisque ces rosses d'agents m'ont pris mon couteau!

tête du ministère des Finances.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'on voit l'Etat s'associer ainsi aux tenanciers des maisons de jeu les plus douteuses.

Un particulier, soucieux de sa dignité, ne consentirait pas à prêter son nom à certaines de ces entreprises, quelque fructueuses qu'elles puissent être. L'Etat, lui, qui représente l'ensemble de la nation, la patrie, n'hésite pas à descendre dans les bas-fonds pour y ramasser de l'argent.

Et ce n'est là qu'un commencement. Encore quelques ministres des Finances dans le genre Caillaux, encore quelques déficits dans les deniers publics, et l'on se tournera vers le jeu comme vers un sauveur.

Cela nous promet de beaux drames pour l'avenir.

Fred Isly.

Courrier Pêle-Mêle

Salamandre.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec intérêt l'article intitulé: *Fable sur la salamandre*. L'auteur a bien raison de dire que « la fable la plus surprenante attachée à ce reptile, c'est son incombustibilité ». Il aurait pu ajouter que ce préjugé se perd dans la nuit des temps, et que les Orientaux en revendiquent seuls l'honneur. Le poète persan Ferdoucy parle de *semender*, dont nous avons fait: salamandre. Ce mot est, en effet, persan, ou, ce qui revient au même, sanscrit, composé de *sem*, signifiant: feu, et *inder*, le même que notre mot *entre*. Entre le feu, c'est-à-dire, ignicole.

Recevez, etc. Dr A. Triantaphyllos.

***

Manicure ou manucure.

Un lecteur nous demande s'il faut dire: *manicure* ou *manucure?*

On peut dire l'un et l'autre. La langue française contient plusieurs mots dérivés du latin: *manus* (main). Les uns ont conservé l'*u* latin, tels que manufacture, manutention. Les autres ont changé l'*u* en *i* (quoique le génitif de *manus* ne soit pas *mani*). Exemples: manipuler, manière, manier, manivelle.

Il est donc aussi logique de dire *manicure* que *manucure*. Nous préférons: *manicure*, car il est plus euphonique.

Questions interpêlemêlistes

Un officier se mariant après avoir pris sa retraite, sa femme, s'il vient à mourir, est-elle considérée comme veuve d'officier au même titre que si elle l'avait épousé avant la retraite? A-t-elle droit à la pension due à la veuve?

A. C. B.

***

Tout le monde sait qu'il circule un grand nombre de voitures sur les lignes du métro. Mais comment y sont-elles entrées?



UN PIEGE A CAMBRIOLEUR. INVENTION BREVETEE

Grâce à un ingénieux mécanisme, les millionnaires pourront dormir tranquilles.

EXPRESS-POCHADE

Il existe, dans la société, des hommes réputés pour leur générosité et leur bon cœur, et qui, pourtant, savent s'arranger à ne jamais bourse délier.

De ce nombre est M. Rapineau, l'aimable banquier que tout le monde révère.

Lui signale-t-on une misère à soulager, aussitôt, il fait campagne pour le pauvre déshérité.

Son éloquence apitoyée attire sur le malheureux la sollicitude des gens de bien.

Et le miséreux, réconforté, voue à Rapineau une reconnaissance éternelle. Naturellement, personne ne se doute que ce charitable banquier n'a pas déboursé un centime.

Dernièrement, un ami lui envoie un jeune homme qui cherche une place. L'indigent a été employé dans une banque, mais ses faibles capacités, dans un moment de marasme des affaires, ont causé son renvoi. L'ami du banquier lui demande un certificat pour son protégé.

Tout souriant, Rapineau reçoit l'individu, le prie de s'asseoir, s'intéresse à son sort, et, séance tenante, il lui établit un certificat.

Nul mieux que Rapineau ne sait faire valoir les qualités d'un protégé. Celui-ci est dépeint comme un homme de haute valeur, précieux pour une maison sérieuse, de plus travailleur infatigable, homme de tout repos. En un mot, une perle, une véritable aubaine pour celui qui aura l'intelligence de mettre à profit ses talents hors de pair.

Ayant rempli une demi-page de sa fine écriture, Rapineau la présenta à son solliciteur.

— Lisez, fit-il, et dites-moi si vous êtes content.

Le pauvre employé sans place prit le factum et le parcourut avec



les signes d'une satisfaction grandissante, à mesure qu'il avançait dans sa lecture.

— Eh bien, répéta Rapineau, trouvez-vous cela bien ainsi?

— Oh! oui, ce'st bien, tout à fait bien, c'est admirable.

Rapineau s'était levé, jugeant l'affaire terminée, mais l'homme ne faisait pas mine de prendre congé. Il semblait plongé dans une profonde méditation.

— Que vous faut-il encore? demanda le banquier avec une nuance d'impatience.

— Je me demande, répondit celui-ci, pourquoi, avec un certificat pareil vous ne m'engageriez pas vous-même!



PAYSANNERIE

Le Paysan (*prenant un câble*). — Dites donc, m'sieu l'électricien, comment peut-elle passer vot'électricité, l'tuyau est plein?



Vous direz que ce monsieur-là n'a pas le sens artistique, car il peut contempler l'immensité du désert et il ne bouge pas.



Mais en regardant de l'autre côté du wagon, tout s'explique.



LES DIFFICILES

— C'est navrant d'avoir une si bonne bouteille et rien qui ressemble à un tire-bouchon dans ce pays!



LE NOUVEL EMPLOYÉ. — Plus souvent que je vais m'amuser à transporter les autres caisses, j'ai vu dessus une étiquette qui dit qu'elles sont lourdes; tandis que celle-ci, ça ira tout seul, c'est du tulle!

Le prestige blanc

On peut dire, d'une façon générale, que les colonies se divisent en deux sortes: les colonies de *peuplement* pour la race blanche, et les colonies de *domination*.

Les colonies de peuplement sont ces vastes territoires inoccupés ou peu peuplés, dont les conditions climatériques permettent une heureuse émigration à l'Européen.

Ce sont, actuellement, les immenses régions de l'Ouest-Canadien: c'est l'Australie, la Tasmanie et une partie de la Nouvelle-Guinée. Ce sont nos possessions océaniennes.

Dans le Nord de l'Afrique, c'est le Maroc, l'Algérie, la Tripolitaine. Dans le Sud Africain, le Cap, le Natal, le Transvaal, l'Orange, contrées éminemment favorables à la multiplication de l'Européen.

La Sibérie, certaines parties de la Sibérie du moins, sont aussi à citer.

Dans les colonies de domination, l'Européen peut seulement commander, en un mot, exploiter le travail des indigènes. Le climat ne lui permet pas de se livrer à un autre genre d'occupation. Souvent même, ce mince labeur est excessif et l'Européen est obligé de rentrer à la métropole, à périodes déterminées, pour reprendre des forces.

Jetez les yeux sur un planisphère, vous verrez que ces colonies du second genre sont les plus nombreuses.

Une autre remarque se présentera à votre esprit: c'est leur étendue considérable, si on la compare à la superficie et à la densité de population des puissances dominantes, l'Angleterre ou la France, par exemple.

On ne manquera pas de se demander par quel prestige l'Européen arrive à continuer cette exploitation de quelques races inférieures peut-être, mais, numériquement, cinquante et cent fois supérieures.

Ainsi, si nous considérons seulement une de nos possessions indo-chinoises, la Cochinchine, par exemple, nous y comptons deux millions d'Annamites. Ces deux millions d'indigènes sont tenus en respect par 5.000 blancs environ, moitié soldats et moitié civils, ce qui donne un Français pour quatre cents Asiatiques.

Que l'on soit colonial ou non, il y a là un fait susceptible d'intéresser: comment les différentes puissances colonisatrices ont-elles résolu le problème, d'empêcher ou d'ajourner des révoltes sanglantes, analogues à celle des cipayes aux Indes anglaises?

Les Indes anglaises sont peuplées de 253 millions d'Indous. Cette population est sous la tutelle de 130.000 Anglais établis aux Indes, 65.000 soldats et autant de civils, ce qui fait une proportion d'un Anglais contre 1.950 Hindous.

Aux Philippines, pendant la domination espagnole, 22.000 Ibériens suffisaient pour mater dix millions de natifs; aux Indes néerlandaises vingt-sept millions de Malais subissent le joug de 18.000 soldats hollandais.

On pourrait citer des exemples plus frappants encore dans les diverses possessions africaines.

La race blanche pourrait concevoir un singulier orgueil de ce prestige, s'il était à jamais durable. Il ne l'est point. Les économistes et les écrivains les plus qualifiés envisagent comme une certitude la perte définitive de ces territoires pour les puissances.

Instruites, ces colonies de domination se révolteront: arrivées à maturité, les colonies de peuplement, comme le Canada, l'Australie et d'autres, proclameront leur indépendance.

Un des plus efficaces moyens de domination a consisté dans la création des armées coloniales.

On ignore assez généralement que ce furent les Français qui inaugurèrent l'emploi des troupes indigènes contre les troupes blanches ou contre les naturels en rébellion. Dumas, gouverneur de Pondichéry, en 1737, recruta et arma 6,000 musulmans qui, sous ses ordres, défirent les Mahrattes.

Dupleix vint ensuite et utilisa systématiquement des troupes indigènes pour le soutenir dans sa lutte contre les Anglais. Cet exemple fut aussitôt suivi par les différentes puissances coloniales.

De là sont nés les cipayes des Indes anglai-

ses. De là sont nés nos tirailleurs haoussas, soudanais, malgaches, annamites, tonkinois, nos méharistes, nos turcos, etc.

Les armées coloniales sont devenues ainsi mixtes en majorité: d'une part, des régiments composés presque exclusivement de nationaux; d'autre part, des éléments indigènes, encadrés par des Européens.

***

LA TAPISSERIE

La tapisserie remonte à une antiquité tellement reculée que les Grecs anciens n'hésitaient pas à lui attribuer une origine divine, ainsi qu'en fait foi la légende de l'infortunée Arachné que Minerve changea en araignée. Tout le monde sait également (d'après Homère), que Pénélope défaisait la nuit la tapisserie commencée pendant le jour. Toutes les civilisations antiques ont connu cet art: à Jérusalem, nous dit la Bible, le tabernacle de Moïse était entouré de tapisseries précieuses; les riches Romains s'en servaient comme portières.

Les premiers *métiers* installés chez nous furent rapportés de Palestine durant les croisades et la tapisserie elle-même garda pendant longtemps le nom de *tapis sarrazinois*: la fameuse « tapisserie » de Bayeux, antérieure à cette époque, n'est, en effet, qu'une broderie.

Les premiers centres de l'industrie des tapis sarrazinois furent: Paris, la Flandre, la Belgique, et, surtout, Arras, dont le nom, en anglais, signifie encore tapisserie.

Vers l'an 1600, Henri IV faisait venir de cette ville plusieurs familles de tapissiers et les installait sur les bords de la Bièvre (alors réputée pour la teinture à l'écarlate), dans l'hôtel d'un certain *Gobelin*, teinturier originaire de Reims, qui se retirait des affaires après fortune faite.

C'était l'embryon de notre célèbre manufacture des *Gobelins*, que Colbert installa, par la suite, définitivement avec 300 ouvriers aux gages de cinq entrepreneurs et cinquante peintres, au nombre desquels le célèbre Le Brun, directeur des travaux.

Les Gobelins sont restés, à peu de chose près, ce qu'ils étaient il y a trois siècles; le personnel y loge encore, dans des bâtiments qui n'ont jamais connu la *restauration*; les ouvriers s'y succèdent de père en fils malgré, ou peut-être parce que le métier n'apporte pas la fortune. Les artistes des Gobelins sont, en effet, des employés de l'Etat, des fonctionnaires pourrait-on dire, dont les appointements sont modestes et les retraites plus modestes encore; la manufacture, tous frais comptés, ne coûte pas 200.000 francs par an à l'Etat.

Depuis 1825, les Gobelins, abandonnant à Beauvais la fabrication des tapisseries pour meubles, se consacrent exclusivement aux vastes sujets à personnages, destinés au Garde-Meuble, à l'Elysée, à l'Hôtel de Ville, au Sénat et aux différents ministères; tout particulier est, il est vrai, libre de se commander quelque chose à la célèbre manufacture, mais la clientèle est assez rare, et nul n'en sera surpris si nous disons qu'en une année l'ouvrier travaillant au métier de *haute lisse* ne produit pas tout à fait son mètre carré d'ouvrage. Cela suffit à nous donner, rien que pour la main-d'œuvre, une idée de la valeur des grandes pièces.

Dans ce genre de tapisserie, la plus estimée, l'artiste travaille *à l'envers*, ne pouvant juger de son travail que par un tout petit miroir fixé de l'autre côté du métier *vertical*. La *basse lisse*, au métier *horizontal*, est un peu plus rapide, mais ses produits sont moins appréciés, bien que les différences soient à peu près insensibles.

Chose bien faite pour surprendre nombre de gens: les procédés de la tapisserie n'ont pas changé depuis ses origines jusqu'à nos jours; le métier de Pénélope devait être identique à ceux dont se servent aujourd'hui les artistes des Gobelins; il y a plus: les améliorations qu'on a tenté d'apporter à cet art ont donné des résultats désastreux; c'est ainsi que les travaux de la chimie moderne étaient arrivés à doter la tapisserie de 14.420 nuances exactement, au lieu des 50 à 60 dont elle disposait à l'origine: eh bien! cette merveilleuse palette, au lieu de rénover, comme on s'y attendait, un art jusqu'alors immuable, ne servit qu'à le transformer en une sorte d'imagerie tissée; si bien que la direction des Gobelins en est arrivée depuis peu à reprendre les anciens procédés de teinture. C'est peut-être le seul exemple d'un art revenu à ses origines après des milliers d'années.

UNE ERREUR

A Dieppe, une dame, sur le point de se noyer, fut sauvée par un batelier de l'endroit. Ce sauvetage ne fut pas tout à fait désintéressé, car un Monsieur, qui avait vu les efforts désespérés de la malheureuse, avait offert cinq cents francs à quiconque la sauverait.

Quelques heures après, le sauveteur se présentait au domicile du généreux inconnu et réclamait la récompense promise. Ce dernier répondit avec quelque embarras:

— Il y a une petite erreur, et je suis perplexe. Ce matin, quand j'ai promis la prime en question, je croyais que c'était ma femme qui était en danger, et il se trouve que c'était ma belle-mère.

Là-dessus le batelier, d'un ton résigné:

— Ça, c'est bien ma veine! Alors, Monsieur, combien vous dois-je?

LE PONT IMPROVISE



Miss Arabella, jeune et sympathique milliardaire, adore faire du ski en montagne, suivie de ses soupirants.



Tout au charme de sa conversation, le charmant Adhémar n'aperçut pas un précipice... Pouf! Une culbute et voici notre Adhémar les quatre fers en l'air, mais fort heureusement retenu par ses skis.



Adhémar ne perd jamais la carte. — Veuillez passer, Miss Arabella, dit-il avec autorité... il manquait un pont; je viens de remédier à cet oubli.



— Quelle audace! murmure la jeune milliardaire. Et voici comment Adhémar, par sa présence d'esprit, put conquérir le cœur et les millions de miss Arabella.

NUMERATION

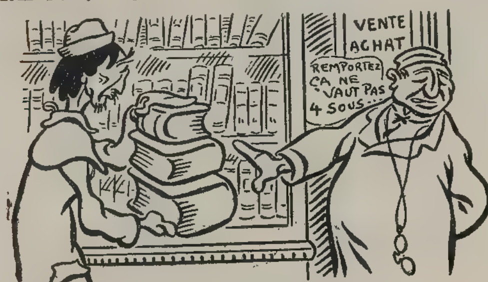
Certaines choses seraient considérées comme sans importance si elles n'étaient répétées un certain nombre de fois.



Une parole désobligeante doit être proférée exactement deux fois pour produire son effet.



La mauvaise volonté d'un individu n'est flagrante que s'il résiste à trois objurgations.



Un objet ou une série d'objets, s'ils ne vous plaisent pas, ne peuvent franchir la valeur de quatre sous.



Il est établi que l'attente la plus longue qu'on impose à quelqu'un ne dépasse jamais cinq minutes.



Les personnes dont le métier est d'exécuter des ordres sont impardonnables de les mal interpréter, car il n'arrive jamais qu'on les leur explique moins de cinquante fois.



Le ralentissement montré par quelqu'un à vous rendre visite ne se mesure jamais à moins de cent ans.



Les remerciements dus à un service rendu sont tout à fait négligeables s'ils n'atteignent le chiffre de mille.



Quant au mot *tonnerre* employé comme juron, c'est lui qui tient le record du nombre, le chiffre de mille millions étant seul capable de lui donner sa pleine efficacité.



INFLUENCE DE L'AIL SUR L'ART DRAMATIQUE

Marius, le directeur de la tournée, est désolé; ses artistes, fatigués par le voyage, jouent la tragédie comme des endormis, sans faire de gestes. Or, le soir même, le roi d'Anatolie, de passage pour prendre les eaux, dans la localité, doit assister à la représentation, et Marius ambitionne une décoration.

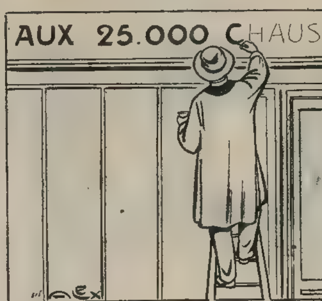


Marius a une idée. Toute la troupe dînant à l'hôtel de la Cloche, le directeur se rend à la cuisine et fait intercaler dans le menu une salade monstre, qu'il a soin d'assaisonner lui-même et qu'il rehausse d'un chapon formidable.



Le soir, les tragédiens, suffoqués à tour de rôle par les répliques odorantes de leurs partenaires, sont superbes de frénésie. La salle croule sous les bravos, et Marius obtient ce qu'il désire....





LA REDUCTION

— Dépêchez-vous, Raphaël. Activez! Le client ne veut payer que le quart de ce que j'ai demandé. Donnez-lui en pour son argent!

Comment Raphaël exécuta l'ordre de son patron.

LA VISITE DU CHATEAU

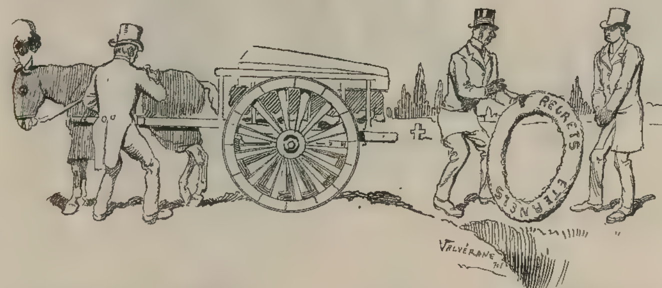
Il est de mode, dans certains pays, de ne permettre la visite des châteaux historiques qu'en imposant aux visiteurs l'obligation de chausser de grandes savates, faites pour la circonstance. C'est là une façon comme une autre de préserver de la poussière et de la saleté les somptueux tapis et les riches parquets qui sont souvent un des plus grands luxes du logis.

Cela donne parfois lieu à de singuliers quiproquos, et je me souviendrai toujours de la réplique que j'entendis un jour, à la visite de la résidence impériale de Guillaume, de Strasbourg.

On était en hiver, et les savates offertes par les gardiens du château avaient, à vrai dire, leur raison d'être, car nos chaussures s'ornaient de neige fondante du plus mauvais effet. A mes côtés, se pressant à l'entrée, je remarquai un bon paysan, à la blouse bleue bordée de filets blancs, et dont les souliers lourds, grossiers et sales, faisaient contraste avec le luxe ambiant.

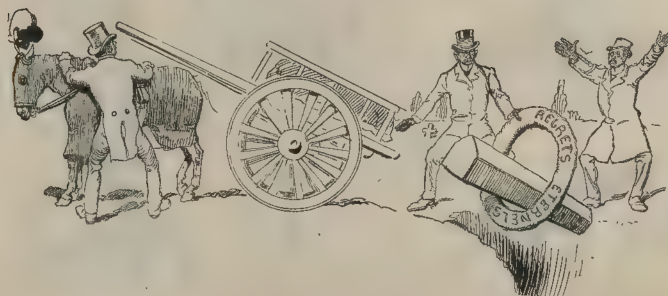
Quand vint son tour, et qu'on lui présenta les chaussons d'usage, quel ne fut pas mon étonnement! Se défendant comme un beau diable, la voix enflée, le geste bref, mon paysan repoussait les savates de la main:

— Merci bien, Messieurs. Mais je vous assure que *je n'ai pas froid aux pieds!*



ON ENTERRE AU VILLAGE, LE PAUVRE ECUYER DU CIRQUE

— Le malheureux! Dire qu'hier encore nous admirions son adresse à passer à travers...



...les cerceaux!

UN MEUBLE HISTORIQUE

Lorsque j'eus la grippe, il y a déjà longtemps il me sembla que le docteur que j'avais fait appeler ne portait pas grande attention à mon état, mais qu'il s'intéressait étrangement au lit dans lequel je reposais. Après l'avoir longuement examiné, il me dit:

— Vous avez là un fort beau lit et qui me paraît fort ancien. Savez-vous s'il est authentique?

Je lui répondis que ce lit me venait de mon père, qui le tenait de mon grand'père, lequel l'avait également hérité de son auteur, et qu'une vieille tradition de ma famille voulait qu'il eût été laissé en gage à l'un de mes aïeux par le roi Henri IV en personne. J'ajoutai que je souffrais de violentes douleurs intercostales, que ma tête était lourde, ma langue épaisse, mon estomac brûlant et que je serais heureux si la médecine pouvait faire quelque chose pour moi.

Le docteur se mit alors à m'ausculter distraitement, mais, manifestement, toute sa sollicitude demeurait attachée à mon lit. Après quelques minutes d'examen, il me dit, d'un air embarrassé:

— Monsieur, votre état, sans être grave, est d'un diagnostic plus difficile qu'il ne paraît au premier abord. Il y a là un point de casuistique médicale sur lequel je serais heureux d'être éclairé, et, pour cela, si vous le permettez, je reviendrai demain avec quatre de mes confrères qui sont des flambeaux de la science.

Le lendemain, mon docteur revint, accompagné de ses quatre flambeaux qui se comportèrent exactement comme lui-même s'était comporté la veille. Ils me regardèrent à peine et accordèrent à mon lit toute leur attention. Puis ils se retirèrent dans la pièce voisine pour délibérer.

Quand ils revinrent, l'un d'eux, qui paraissait être le porte-parole des autres, me dit:

— Monsieur, nous avons à nous faire pardonner une petite supercherie à laquelle les événements nous ont un peu obligés. Nous sommes antiquaires, nous ne sommes pas médecins; nous avons usurpé cette qualité afin de pouvoir examiner votre lit, dont Monsieur le docteur nous avait parlé. J'espère que vous ne nous en tiendrez pas rigueur. Votre lit est une pure merveille, et si vous voulez vous en défaire, nous vous en offrirons un prix très élevé.

A la vérité, je n'y tenais pas autrement à cet immense lit à colonnes, d'une forme désuète et incommode, et dont le bois véreux logeait des insectes innombrables. Je ne l'avais conservé jusque-là que par ce vague attachement que l'on a pour les objets parmi lesquels on a toujours vécu, et si, dans toute autre circonstance l'on m'avait offert de l'acheter, je l'aurais volontiers cédé. Mais la façon cavalière dont ces gens s'étaient introduits chez moi m'avait piqué, je les congédiai sèchement et je jurai bien qu'ils ne l'auraient à aucun prix.

Or, le bruit que je possédais un meuble rare s'étant répandu par la ville, tous les archéologues, tous les brocanteurs vinrent me rendre visite. Le refus que j'opposai à toutes leurs tentatives d'achat ne fit qu'exaspérer leur désir d'acheter. Le chiffre des propositions qui m'étaient faites s'accrut de jour en jour, et je devins une manière de célébrité. Aussi, le nombre de mes visiteurs se grossit bientôt des gens, qui, n'ayant nulle intention d'acheter mon lit, venaient tout de même, pour la simple curiosité de le voir, et d'autres gens, que mon lit n'intéressait pas, mais qui tenaient à contempler le propriétaire d'un objet aussi précieux. Mon logis en était plein du matin au soir. Je n'avais plus une minute de tranquillité. Les voisins, agacés par ces allées et venues continuelles, me firent des remontrances: « Mais vendez-le donc, votre lit, disaient-ils: vendez-le et qu'enfin on nous fiche la paix! »

Toutes ces incommodités, je pouvais les supprimer d'un mot. Mais chacun a son amour-propre et le place où il lui convient. Je ne cédai pas mon lit.

Des offres de plus en plus élevées me parvinrent par les voies les plus diverses. La poste m'en apportait tous les jours des mon-

LE BON CHARMEUR DE SERPENTS ET LA PAUVRE PETITE DAME QUI A PERDU SON BOA DANS UN PRÉCIPICE DU MÉTRO

(HISTOIRE SANS PAROLES)







ceaux; on en glissait sous mon paillasson; on en faisait insérer dans le journal que je lisais. Il m'arriva d'en trouver dissimulées dans mon pain, à la manière des missives qu'on transmet aux prisonniers. Le frotteur qui venait cirer mon appartement était un brocanteur déguisé; l'apparence ingénue du garçon laitier en dissimulait un autre, et je vis un jour venir à moi un petit télégraphiste de soixante ans, qui me fit les plus alléchantes propositions.

Les sommes qu'on m'offrit en échange de mon lit finirent par représenter une fortune. Mais je ne cédai pas. A la longue, j'en arrivai à tirer un certain orgueil de ma résistance. Ma volonté était plus forte que l'argent. Mon lit valait quatre-vingt mille francs. Et après? Pourquoi, je vous prie, n'aurais-je pas couché dans un lit de quatre-vingt mille francs.

Les conditions de la lutte devinrent de plus en plus dures. La renommée de mon lit fut bientôt universelle. C'était l'époque des vacances. Des groupes scolaires, en veine de promenades instructives, envahirent ma maison. Sur l'indication du Bædeker, des caravanes d'Anglais mirent le cap sur mon home.

Mon concierge devint fou; l'hostilité des voisins s'étendit à tout l'arrondissement. Je ne cédai pas.

Enfin, après que, à propos de je ne sais quelle fête corporative, une délégation du « meuble » eût forcé ma porte, je crus avoir épuisé la variété de mes épreuves et ne pouvoir plus redouter, désormais, que des répétitions.

Je me trompais. Un matin, mon quartier, puis ma rue, puis ma maison retentirent d'un bruit d'émeute, et une brigade de jeunes gens, bannière en tête, envahit mon domicile. C'étaient les Camelots du Roy qui venaient témoigner leur loyalisme au lit d'Henri IV. Ils brisèrent quelques statuettes et se retirèrent, mais comme ils revinrent le lendemain et les jours suivants, la Jeunesse Républicaine, estimant que cela avait assez duré, réunit ses forces et organisa une contre-manifestation.

Il y eut choc. M. Lépine, prévenu, essaya de calmer les esprits. Les esprits ne voulant rien savoir, il appela les pompiers à la rescousse. On arrosa donc les manifestants, les contre-manifestants, et, naturellement, le champ de bataille qui était mon appartement.

Mais je ne cédai pas mon lit.

Cependant, ces derniers événements eurent un retentissement considérable. Les députés de l'opposition attaquèrent violemment le ministre des Beaux-Arts: Pourquoi n'avait-il pas songé à joindre aux collections nationales un meuble d'un aussi puissant intérêt historique? Cela eût évité des troubles regrettables, etc...

En conséquence, le ministre accourut chez moi et me supplia de lui vendre mon lit: cent mille francs... cent vingt-cinq mille... cent cinquante mille francs et les palmes.

Je refusai.

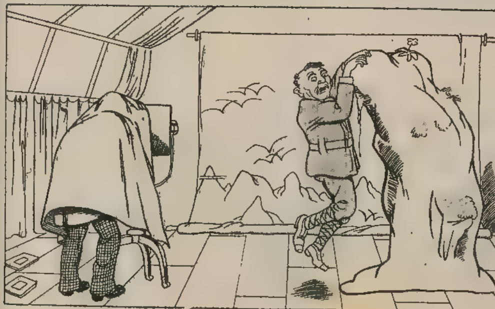
Alors, on me l'acheta par utilité publique, sous prétexte que mon lit devenait quelque chose comme un monument historique.

Je n'acceptai pas la somme offerte en compensation; elle demeure consignée dans une caisse publique et je continuai à considérer mon lit comme ma propriété. Aussi, quand il eut fait son entrée au Louvre, je me dissimulai dans la salle où il était installé, de façon à pouvoir y demeurer après la fermeture du musée, et quand vint le soir, à l'heure habituelle, je me couchai *dans mon lit*.

Les jours, les mois et les années suivants, j'opérai de même, et je suis aujourd'hui le plus tranquille des hommes.

Jamais personne ne s'est avisé encore de venir me déranger.

Bernard GERVAISE.



...Les petits dessous...



...des grands exploits.

DE NOS LECTEURS

L'ingéniosité d'un escroc.

Voici un trait d'escroquerie d'une jolie force. Il est rapporté par un journal allemand, *La Tribune*. Dans le courant de l'année 1869, M. M..., banquier à Leipzig, reçut, d'une maison de Paris, dont il représentait les intérêts commerciaux en Saxe depuis longtemps, une lettre chargée avec les mots *très pressée* sur l'adresse:

« Nous nous empressons de vous informer, y était-il dit, que notre caissier a disparu subitement, qu'il a emporté des traites pour une valeur de 200.000 francs. D'après les aveux de sa femme, G... — c'est le nom du caissier — s'est enfui à Leipzig, où il doit être descendu à l'hôtel de Prusse. Nous vous prions de lui reprendre les traites sans faire d'éclat et sans recourir à l'intervention de la police, car nous avons pitié de sa femme et de ses trois enfants qu'il a abandonnés. Aussi leur avons-nous promis de ne pas user de rigueur. S'il vous rend les traites sans difficulté, donnez-lui, sur notre compte, 10.000 francs pour qu'il se rende en Amérique et que notre maison ne soit pas compromise. G... est vêtu élégamment; il est grand de taille, porte une chevelure noire et épaisse, une physionomie agréable et une cicatrice au front. Prompte réponse. »

Voulant s'y prendre adroitement, M. M... alla déjeuner à la table d'hôte de l'hôtel de Prusse. Il aperçut bientôt un homme qui répondait au signalement indiqué et alla se placer à côté de lui. Les deux voisins lièrent conversation. Au dessert, l'étranger dit à M. M...

— Ayez donc l'obligeance de m'indiquer un banquier qui veuille escompter mes traites.

— Je suis banquier, cela ne peut pas mieux tomber; venez chez moi.

Arrivé dans son bureau, M. M... ferma la porte à double tour et dit:

— Monsieur, vous êtes un escroc. Donnez-moi les traites que vous avez volées à la maison X.. de Paris où vous étiez caissier. Voici en échange les 10.000 francs qui vous sont nécessaires pour fuir en Amérique.

L'étranger paraissait consterné.

Les larmes aux yeux, il remit les traites, empocha les 10.000 francs et s'en alla, honteux.

M. M... télégraphia immédiatement à Paris le succès de sa mission.

Deux jours après, il recevait de la maison de Paris une lettre dans laquelle on s'étonnait et où on protestait de n'avoir pas été volé. D'ailleurs, le véritable caissier G... était à son poste. La lettre, les traites, tout était faux, et le banquier de Leipzig dut porter 10.000 francs sur son registre des pertes sèches.

Le Parterre.

Le parterre, de nos jours, n'existe plus guère que de nom. C'est à peine si, dans quelques théâtres, il subsiste encore, tout au fond de la salle, derrière les fauteuils d'orchestre, quelques banquettes, qui sont d'ailleurs envahies, avant même le lever du rideau, par la « cohorte romaine », autrement dit: la claque. Il fut un temps cependant où cet endroit n'était point si restreint, ni si tranquille.

Jadis, il empiétait largement sur les fauteuils d'orchestre; il était vide et les spectateurs s'y entassaient pêle-même et debout. Ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle qu'il fut garni de banquettes, et encore c'est grâce à l'insubordination de ses habitués que cette réforme fut établie. Lorsque les gens sont assis, l'on voit mieux, en effet, ceux qui s'agitent et vocifèrent et l'on peut ainsi établir une juste sanction. On conçoit qu'ainsi envisagée, la décision des théâtres ne fut pas du goût des spectateurs. Ceux-ci ne cachèrent pas leur mécontentement, et les épigrammes plurent de tous côtés. En voici, par exemple, une des plus inoffensives, mais non des moins spirituelles que l'on attribue à l'acteur-auteur Mayeur de Saint-Paul et qui était adressée aux comédiens italiens:

Bravo, Messieurs! dans cette affaire,
Vous agissez très prudemment;
Recevez donc le compliment
Que tout amateur doit vous faire.
Loin de juger légèrement
Maint opéra, comme naguère,
Désormais, ces Messieurs du parterre
Pourront asseoir leur jugement!

Si le parterre était généralement bruyant et animé, il avait aussi une grande réputation d'esprit, de connaissance et d'intelligence. Cela se comprend: Le prix modique des places convenait particulièrement aux gens lettrés, mais sans fortune: jeunes écrivains, poètes inconnus, artistes, étudiants, élèves de toutes nos grandes écoles, etc... Ce public jeune, vif, prime-sautier, à impression spontanée, était turbulent, gouailleur et plaisantin. Aussi, toutes les émeutes dont les salles de spectacle étaient le théâtre prenaient-elles invariablement naissance au parterre. C'est du parterre qu'à la représentation d'*Adelaïde Du Guesclin*, tragédie de Voltaire, que le public ne goûtait guère, un personnage disant à un autre: « Es-tu content, Coucy? » une voix s'éleva pour répondre: « Couci-couci! ». C'est du parterre qu'au début d'une jeune actrice qui prononçait en scène: « Je sais aimer, je sais-z-haïr! » partit ce conseil: « Si vous savez *Zaïre*, il aurait mieux valu débuter par là! ». C'est du parterre qu'à la représentation du *Germanicus*, de Pradon, où le public semblait mécontent de n'avoir vu paraître aucune femme pendant les deux premiers actes, deux princesses et deux confidentes entrant simultanément en scène, au commencement du troisième acte, un plaisant s'écria: « Quatorze de dames! Est-il bon?... » ce qui excita le rire universel. C'est encore du parterre qu'à la représentation d'une mauvaise pièce de Dufresny, *Sancho Pança*, un des personnages disant au troisième acte: « Je commence à être las de Sancho! » un malin répliqua: « Et moi aussi! », ce qui mit fin à la pièce.



Comme quoi l'honorable Labuvette, retenu très tard au Sénat...



...se trouva du même coup retenu à la chambre.



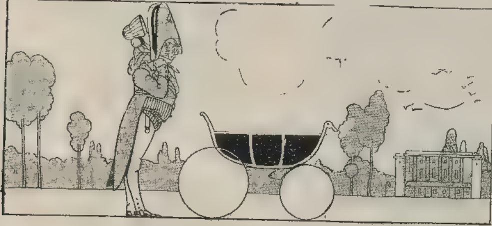
LE RETOUR DE L'ORPHEON

— Je suis sûr qu'ils m'ont rendu sourd avec leur musique... je n'entends plus mes cymbales!



COMMENT FUT INVENTÉE LA « DRAISIENNE »

— Diable! il se fait tard et nous sommes un peu loin de la maison...



...une idée, l'enfant sur mes épaules...

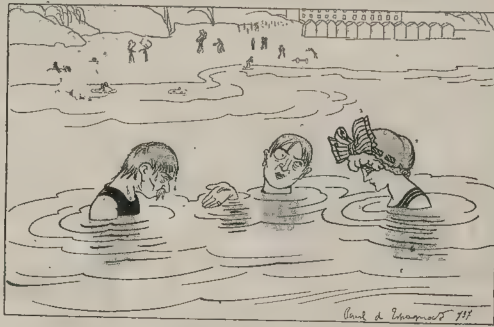


...et dans dix minutes je serai à la maison!



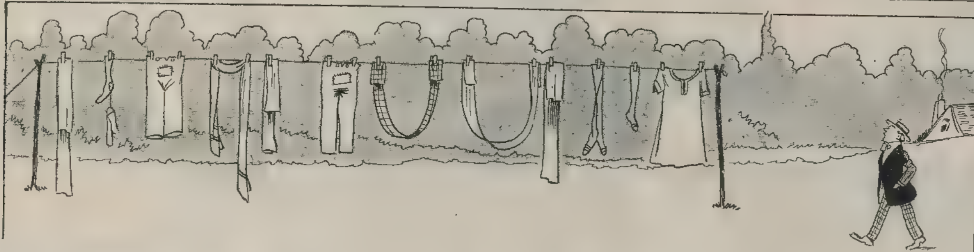
L'ÉLECTEUR INFLUENT. — Mon cher candidat, je vous ai aperçu hier avec votre femme; il faudra me présenter.

LE CANDIDAT (*à part*). — Diable! avec cette dégaine et cette pipe!

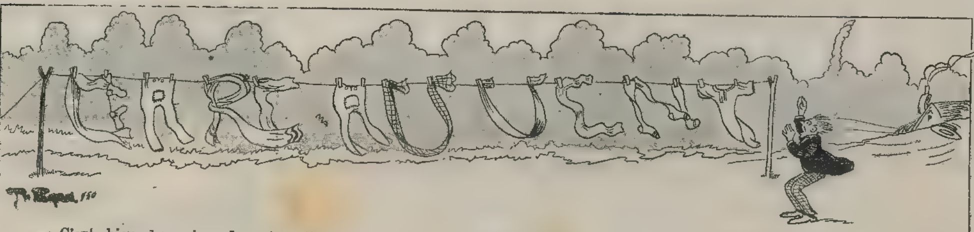


Le candidat a tourné la difficulté.

Un dernier « mot ». C'était à Toulouse. On jouait *Blaise et Babet* pour les débuts d'un acteur nommé Fabre, âgé de cinquante-cinq ans bien sonnés. Le public paraissait peu goûter l'artiste en raison de son âge et tout donnait à prévoir qu'il allait être l'objet d'une saillie plus ou moins désagréable. Cela ne manqua point. Dans une scène, le père de Blaise dit à celui de Babet : « Je vais chercher à la cave une bouteille de ce bon vin vieux qui rajeunit. » — « Hé bé! s'écrie aussitôt un habitué du parterre, montez-en une aussi pour Blaise, ça ne pourra pas lui faire de mal! » Le mot était cruel. Il décida la retraite de l'amoureux sexagénaire.



. . . .



— C'est bien la peine de m'avertir, maintenant que mon chapeau est envolé!



LE FILS DE L'AIGUILLEUR

— Pourquoi qu'tu viens pas?
— Tu ne vois donc pas le signal!

Pêle-Mêle Connaissances

— On a longtemps discuté pour savoir si la farine à l'imitation du vin, gagnait en vieillissant. On trouve actuellement, en Amérique, que la farine qui a déjà quelque temps de fabrication, se travaille mieux et peut absorber plus d'eau que celle qui est fraîchement moulue. Afin d'éviter les frais d'immobilisation nécessités par le vieillissement naturel, on obtient un vieillissement artificiel rapide. Le procédé consiste à mettre la farine en contact avec l'air ozonisé par des décharges d'étincelles électriques.

— La fameuse pourpre, dont les anciens tiraient des teintures si réputées, était, comme on sait, le produit d'un coquillage, le *murex brandaris*. Cette couleur était d'une résistance étonnante à l'action du temps. Ainsi, l'on découvrit, jadis, au cours des fouilles à Babylone, cinq mille kilos de pourpre d'Hermione qui était la plus précieuse, et qu'on avait amassée dans une cave. Elle conservait encore toute sa fleur et tout son lustre.

— C'est au dix-huitième siècle qu'on commença de soupçonner, en France, qu'il serait bon de se préoccuper de l'hygiène et de la santé des populations rurales. Faute d'un nombre suffisant de médecins, on distribua, dès 1728, des *boîtes à remèdes* aux curés et aux sœurs résidant dans les campagnes. En 1769, on en fournit 952.000, et Louis XVI, très partisan de cette mesure, en doubla encore le nombre.

— Une curieuse et vieille tradition bretonne veut que lorsqu'une personne a un corps étranger dans l'œil, elle prie une de ses connaissances de l'extraire aevc le bout de la langue. Cette pratique qui étonne un peu, de prime abord, est assez compréhensible. Le toucher très doux de la langue n'affecte pas douloureusement le globe de l'œil. Bizarre coïncidence, ce système est employé depuis des siècles par les médecins annamites.

— Deux députés votent et sont connus sous un pseudonyme. Ce sont M. Edouard Lockroy, qui s'appelle en réalité Simon et M. Zévaès, dont le nom véritable est Boursin.

GRANDS CONCOURS DE DEVINETTES

(*Les conditions de ce concours ont paru dans notre n° 27, du 4 juillet 1909.*)

(N° 60.) CARRE AJOURE
par A. Seyrig-Hollot, (*Suite.*)

— Prénom — Commencement d'une locution usuelle — Fin de la locution — Choisit — Préfecture — Chevalier — Côté d'un navire — Voyelle — Voyelle — Consonne — Voyelle — Poète grec — Possessif — Ville de Turquie — Possessif — Esquif — Partie du visage — Pouvant être pulvérisé — Seules — Sport — Au monde — Connu — Consonne — Meuble — Consonne — Consonne — Consonne — Consonne — Voyelle — Consonne — Voyelle — Département — Consonne — Préposition — Ville de Suisse — Pronom — Canton — Mot latin liturgique — Note — Pronom — Attachée — Transpirai — Limât — Consonne — Voyelle — Voyelle — Bateau plat — Du verbe avoir — Seigneur — Eut en décomposant les syllabes — Récipient — Fis des vers — Donner des coups de pied — Préfecture — Valeur — Cyclade — Roi d'Israël — Manière — Etonnement — Voyelle — Ile anglaise — Consonne — Dompte — Note — Voyelle — Ronge — Consonne — Livres — Consonne — Pronom — Apprêt — Etat d'une personne surexcitée — Jeune fille anglaise — Légumineuse — Abbé de St-Denis — Fleur — Fat élégant — Ville d'Autriche — Département — Evêque de Noyon — Voyelle — Unis — Relatif aux habitants de la haute Ecosse — Voyelle — Adverbe — Possessif — Préposition — Ville d'Italie — Fils d'Anchise — Tirés de nouveau à soi — Fosses — Partie de la voile — Consonne.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

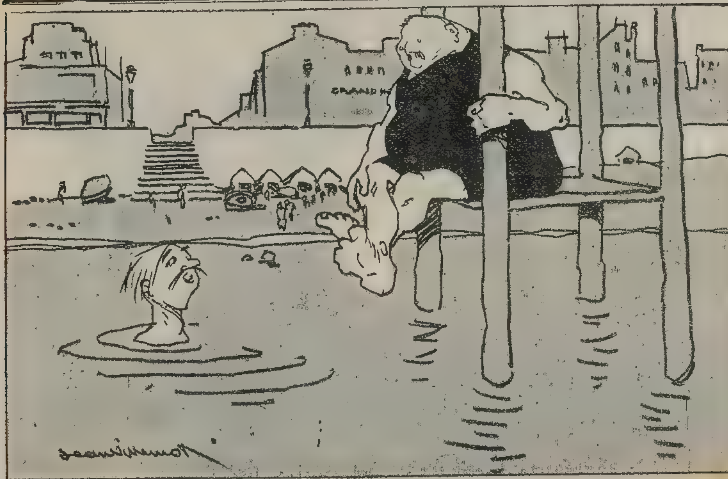
M. J. Frocher. — Ce mode de procéder est indiqué en même temps qu'est publié le résultat, nous vous prions de vous y reporter.

M. B. O 1891 — Vous partirez en septembre 1912.

M. L. 777. — Nous pensons que l'on vous a plutôt mystifié; nous n'avons jamais entendu parler d'un règlement de ce genre.

M. Carin — Evidemment, vous pouvez consulter des experts, mais dans le cas en question il est probable qu'ils se garderont bien de reconnaître quelque valeur à vos objets. Tâchez de trouver quelque amateur écla...

M. Pille — Nous ne donnons ici aucun renseignement de nature commerciale. Rez ets



— Moi monsieur, j'adorerais les bains de mer si ça ne me donnait pas de l'urticaire, un tas de démangeaisons...
— Il est certain que pour la peau, rien ne vaut encore un bon bain intérieur à l'eau purgative "RUBINAT-LLORACH"

OUVELLE LIGNE D'AUTOBUS

— On ne voulait pas me croire quand j'annonçais une nouvelle secousse sismique !

CHEMINS DE FER DU NORD

Saison d'été 1909
Une journée en Angleterre.

qu'au 30 octobre inclus, les touristes pour- se procurer, à la gare de Paris-Nord, et les bureaux de ville de la Compagnie, le ût excepté, les billet d'aller et retour de:

PARIS à LONDRES

prix très réduits ci-après:
mière classe: 56 fr. 25; deuxième classe: 25; troisième classe: 25 francs. (Non ris le droit de quittance de 0 fr. 10).
billets seront valables, à l'aller: Nuit du di au Dimanche, départ de Paris-Nord .15 soir, via Calais-Douvres, arrivée à es à 5 h. 29 matin.
our: Nuit du dimanche au lundi, départ de es à 9 heures soir, via Douvres-Calais, e à Paris à 5 h. 50 matin.
undi, départ de Londres à 10 heures ma- ia Folkestone-Boulogne, arrivée à Paris 45 soir.
billets ne donnent pas droit aux enre- nents de bagages, ne peuvent être pro- et ne sont valables que dans les trains us.

LE DISQUE PATHÉ

SUPPRIME L'AIGUILLE
et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes.*

L'emploi du SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT
8 JOURS
à l'ESSAI

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

GIRARD & BOITTE
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

DERNIÈRE INVENTION !

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus ! Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige !

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

REPRODUCTEUR POUR DISQUES PATHÉ

DIAMÈTRE 21 c/m LE NOUVEAU DISQUE

30 MOIS DE CRÉDIT
6 fr. PAR MOIS

Les Disques PATHE *donnent les plus longues auditions.*

LES CONQUÊTES DE LA SCIENCE

Le cylindre de cire a été abandonné pour le disque à aiguilles qui a été abandonné, à son tour, pour le disque à saphir, supprimant l'usure, donnant le ton juste et le souffle vibrant de la voix humaine.

Attention aux grossières imitations allemandes ! Comparez la longueur de l'audition, la maîtrise du chant et le détail des accompagnements.

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection !

Le Phonographe à disques, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé** : La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts ; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non-seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement la supériorité du Saphir sur l'aiguille est écrasante.**

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre ; la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde !

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

Description de l'Appareil : 29 × 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.
Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

GIRARD & BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

20 Centimes PAR JOUR

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS
DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. Le Roi de Lahore (*Promesse de mon avenir*), par Renaud.
2. La Favorite (*duo du 4e acte*), par Mme Delna et Alvarez.
3. Les Huguenots (*Pif-Paf*), par Aumonier.
4. Patrie (*Pauvre martyr obscur*), par Delmas.
5. Rigoletto (*Comme la plume au vent*), par Affre.
6. Benvenuto (*De l'art*), par Noté.
7. Mignon (*Elle ne croyait pas*), par Beyle.
8. Joconde (*Dans un délire extrême*), par Bouvet.
9. La Damnation de Faust (*Voici des roses*), par Dangès.
10. Carmen (*Toréador*), par Renaud.
11. Joseph (*Champ paternel*), par Alvarez.
12. Les Cloches de Corneville (*Va petit mousse*), par Vaguet.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

13. Souhaits à la France (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par Nuibo.
14. Je ne sais plus (*avec orchestre*), Vaguet.
15. Etoile d'amour (*avec orchestre*), Vaguet.
16. Rancœur lasse (*avec orchestre*), Vaguet.
17. La Vierge à la Crèche, par Vaguet.
18. On a oublié, par Vaguet.
19. Le Petit Siffleur, par Vaguet.
20. Rêve ou Folie, par Vaguet.
21. Mireille, par Vaguet.
22. Petits Bambins d'Amour, par Vaguet.
23. La Libellule, par Vaguet.
24. Trianon, par Vaguet.
25. Les Trois Roses, par Vaguet.
26. O Sole Mio (*avec orchestre*), par Vigneau.
27. La Chanson de Marinette (*avec orch.*) par Vigneau.
28. Si tu voulais (*avec orch.*), par Viannenc.
29. La Valse rose, par Mme June Merey.
30. Les Larmes de la Vie (*avec orchestre*), par Mercadier.
31. Je vous ai tant aimée (*avec orchestre*), par Mercadier.
32. Si l'on connaissait la femme, par Mercadier.
33. Les fiançailles roses, par Mercadier.
34. Ressemblances, par Mercadier.
35. Sonnez clochetons, par Mercadier.
36. Ultime raison, par Mercadier.
37. Petite femme qui passe, par Mercadier.
38. L'Amant philosophe, par Mercadier.
39. J'ai faim d'amour, par Mercadier.
40. Mon Cœur (*Romance*), par Piccaluga.
41. La Poule chanteuse (*Mélodie*), par Belhomme.
42. Le Rosier, par Magnenat.
43. Les deux Grenadiers, par Gresse.
44. La Marseillaise, par Gresse.
45. Elle n'était pas jolie, par Georgel.
46. Jolie Fleur des Champs, par Georgel.
47. Sur la bouche, par Dalbret.
48. J'ai tant pleuré (*avec orch.*), par Dalbret.
49. Le Roi des Tyroliens (*Tyrolienne*), par Charlesky.
50. Avec ton Souvenir, par Maréchal.
51. Le Biniou, par Maréchal.
52. Le Petit Portrait, par Maréchal.
53. Marche gracieuse, par Maréchal.
54. Valsons populo, par Maréchal.
55. Ange blond, par Maréchal.
56. Le Permis de Pêche, par Frey.
57. Un Monsieur qui bégaye, par Frey.
58. Dans la Rue (*Cris de Paris*), par Frey.
59. Le Martyr de la Rue Popincourt, par Frey.
60. Les gaîtés du Téléphone, par Frey.
61. La Ballade des Agents, par Charlus.
62. La Jolie boiteuse (*avec orch.*), Charlus.
63. La Dernière carotte (*monolog.*), Polin.
64. J'ai un rosier (*avec orchestre*), Dranem.

ORCHESTRES — DANSES — SOLIS

65 à 130:
- Dix Valses.
- Six Mazurkas.
- Six Polkas.
- Quatre Scottishs.
- Cinq Morceaux 2 Quadrilles complets
- Cinq morceaux Quadrille des Lanciers complet.
- Un Pas de Quatre.
- Deux Cors de Chasse.
- Deux Pistons.
- Un Violon
- Un Violoncelle.
- Une Mandoline.
- Deux Orchestres Tziganes.
- Vingt Morceaux d'Orchestres divers (Marches Militaires, Fantaisies, Ouvertures, etc., etc.)

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

7

Je soussigné déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, l'**APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **130 Morceaux** choisis sur disques double face, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* 6 *fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de* 180 francs *prix total.*

Fait à .... le 190

SIGNATURE :

Nom et Prénoms ....
Profession ou Qualité ....
Domicile ....
Département ....
Gare ....

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

GIRARD & BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt)

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt. (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr.) — 50 centimèt. (16 fr.)

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet.

Encre de la maison Dbourbe. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richa

15e ANNEE — N° 37. 10 Centimes 12 Septembre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

VENGEANCE, par Luc LEGUEY.



Comment, en engageant à prix d'or un ex-bâtonnier, un poète et une femme peintre, M. Parvenu se venge du gouvernement qui lui a refusé une décoration.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

UNE AFFAIRE

L'homme n'est qu'un jouet ballotté sur les flots par les tempêtes de la vie. Parfois, un tourbillon l'entraîne, le jette sur des récifs le reprend, le repousse. Chaque écueil en garde un lambeau, jusqu'à ce que, lamentable épave, il aille s'échouer sur le sable qui sera son linceul.



— *Poseur ! lui lança-t-il, mentalement.*

Parfois aussi, un courant favorable le mène doucement dans une crique paisible. Là, à l'abri des vagues, il flotte, sans secousse et sans heurt. Sa vie s'écoule, calme, loin des orages, dont seul le léger remous remonte jusqu'à lui, jusqu'à ce qu'un caprice des flots vienne soudain l'arracher brutalement à la quiétude.

Mais combien sont rares ceux dont l'existence entière se passe dans une complète sécurité.

Jusqu'à l'âge de 45 ans, M. Fumerel avait été de ceux-là.

C'était un petit rentier, bien modeste, bien prudent, ayant toujours su éviter avec soin les circonstances qui eussent bouleversé ses habitudes inoffensives.

Les passions politiques ne l'agitaient point. Les discussions littéraires lui étaient inconnues. Les problèmes sociaux étaient pour lui lettre morte. Les querelles de ménages n'étaient qu'anodines, Mme Fumerel s'étant pétrie depuis longtemps des principes débonnaires de son époux.

A peine si, parfois, le soir, au petit café où il faisait sa partie de dominos, le combatif qui est au fond de la nature de l'homme, se réveillait-il pour poser avec autorité sur le marbre un double-quatre vainqueur. Pendant une seconde, M. Fumerel était beau. Son geste, ferme, plaquait le domino sur lequel sa main restait un instant, inexorable. En même temps, son regard fixait l'adversaire, l'écrasant sous le poids d'une défaite irrémédiable. Puis aussitôt il redevenait lui-même. Un sourire éclairait son visage. Avec une imperceptible nuance de supériorité indulgente, il retirait sa main, repoussait le jeu: « A vous de touiller, Baluch ».

M. Fumerel coulait ainsi des jours sereins. Hélas! la crique où s'abritait sa douce quiétude allait bientôt être troublée par les flots de la tempête. Petite tempête, à la vérité, puisqu'elle eût tenu dans un verre, mais tempête tout de même.

. . . .

Ce jour-là, par un traître vent du sud-ouest M. Fumerel était sorti de bonne heure. Il faisait très chaud. En passant sur les Boulevards, il s'échoua à la terrasse d'un café, et lui, qui ne prenait jamais d'apéritif, se laissa servir par le garçon un pernod sucre que celui-ci venait de commander d'autorité.

Chose singulière, le premier moment d'effarement passé, M. Fumerel se sentit fier, comme si c'était lui qui venait, dans un beau geste d'indépendance, de prendre une décision aussi contraire à ses habitudes.

Les premières gorgées de la verte liqueur ne firent qu'affirmer ces mâles dispositions; les suivantes les accrurent. En même temps, il se sentait devenir léger, souple, vigoureux. Les vapeurs de l'alcool montant à son cerveau semblaient l'inciter à monter lui aussi, à planer. Et c'était avec assurance et de haut, qu'il dévisageait les passants. Ses pensées étaient couleur de rose. Il était bon, il était doux de vivre. Une sorte d'attendrissement maintenant le gagnait, lorsqu'un incident futile vint orienter à nouveau son esprit vers les dispositions viriles, voire belliqueuses.

Un consommateur, traversant la terrasse, venait de heurter sa table. Son verre faillit chavirer.

M. Fumerel fronça les sourcils et suivit d'un œil sévère le quidam qui s'était à peine excusé.

Autour du nouveau venu, déjà les garçons s'empressaient. M. Fumerel saisit des obséquieux: Monsieur le vicomte par ci, Monsieur le vicomte par là.

Sa rigidité ne désarma pas. Il avala virilement une large gorgée d'absinthe et murmura:

— Malappris!

Cependant, le « malappris » avait pris place

C'était un grand garçon bien découplé, à la longue moustache relevée en croc. L'air détaché, il fumait un cigare tout en promenant sur les passants un regard sceptique et distrait tout à la fois. Devant lui, un petit verre... madère ou porto, auquel il dédaignait de porter les lèvres.

Cette attitude n'était pas pour intimider M. Fumerel. Un sourire dédaigneux retroussa ses lèvre: « Poseur! » lui lança-t-il mentalement.

Puis comme si cette épithète eût été un magique lever de rideau, dans son cerveau surchauffé par l'alcool, se déroula tout une suite de péripéties.

— Vous avez beau avoir des moustaches conquérantes, monsieur! Tout vicomte que vous êtes, je vous tiens pour un impoli, et je ne vous l'envoie pas dire!

— Monsieur?

— Oh! vous avez beau me regarder. Ce que j'ai dit est dit.

— Vous avez dit... impoli?

— Parfaitement! Et si cela ne vous suffit pas..., voici ma carte: Fumerel Joseph! ancien soldat à la 23e compagnie... service de l'intendance... service d'élite Monsieur!

— Voici la mienne!

— Parfait! j'attends vos témoins.

Ah! mais!

Et tout en appelant le garçon pour régler sa consommation, il déposa effectivement sa carte sur la table.

. . . .

Cependant, durant cette altercation tout imaginaire, le vicomte s'était levé, avait disparu dans la cohue des passants.

A son tour. M. Fumerel, un peu vacillant sur ses jambes, se leva et regagna son logis.

Le soir, au café, il retrouva ses amis habituels, entre autres l'inséparable Baluch.

Le cerveau encore un peu embrumé, il narra son aventure, ne sachant lui-même pas l'en démêler la fiction de la réalité.

Cependant, Baluch, tout en l'écoutant, hochait la tête:

— Vous dites un grand blond, la moustache en croc, un monocle à l'œil, que les garçons appelaient vicomte?

— Oui.

— Cela se passait au café Cardinal?

— Je crois, oui... En tout cas, sur les Boulevards, dans ces parages.

— Eh bien, mon cher, je vous plains.

— Pourquoi?

— Vous êtes f...ichu, tout simplement.

— Vous plaisantez.

— Pas le moins du monde. Je sais qui est votre vicomte. C'est un habitué du Cardinal bien connu. Il s'appelle de Taillefer et c'est une des premières lames de Paris. D'ailleurs, son portrait figure périodiquement dans les illustrés. Il est facile de vous en rendre compte.

Baluch avait raison. En feuilletant la revue sportive que le café recevait, M. Fumerel reconnut son adversaire dans un groupe d'escrimeurs.

A cette vue, il pâlit, une sueur froide lui mouillat le front, et son cœur se mit à battre une chamade désespérée. En vain voulu-t-il réagir, faire quand même sa partie de dominos. Il sentit qu'il allait se trouver mal. Il se leva, balbutia quelques mots d'adieu.

Baluch fut très chic. Il le reconduisit jusqu'à sa porte, s'efforçant de le remonter... Qui sait, il pouvait très bien s'en tirer avec une blessure insignifiante... En tout cas, lui, Baluch, était à sa disposition... Il poussa l'obligeance jusqu'à monter le premier, prévenir doucement Mme Fumerel. Derrière lui, parut Fumerel. Les deux époux, en sanglotant, tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

. . . .

La nuit fut horrible. Ni l'un, ni l'autre ne dormirent. La journée fut plus épouvantable encore. A chaque coup de sonnette, ils bondissaient, suant l'angoisse de voir apparaître les témoins du vicomte. Mme Fumerel parlait de partir, de passer la frontière. M. Fumerel était anéanti. Son cerveau, chaviré, était incapable d'associer deux idées.



A cette vue il pâlit. Une sueur froide lui mouilla le front.

Le soir, la fièvre le prit. Pendant huit jours, il eut le délire et faillit passer.

Lorsque la fièvre tomba, il s'était produit, en son esprit, un singulier phénomène. L'altercation avait eu lieu, c'était sa conviction. Un duel s'en était suivi et le vicomte l'avait transpercé d'un coup d'épée. Il en relevait à peine.

Mme Fumerel n'eut garde de le contrarier, et naturellement, dit comme lui. Pendant toute la convalescence, il ne fut question que de l'affaire. De jour en jour, les détails s'accumulaient, se précisaient. A force d'en parler, la conviction s'insinua, puis s'établit aussi dans l'esprit de l'épouse dévouée. Le duel fut un fait accompli.

La première réapparition de M. Fumerel à son petit café fut un triomphe. Ses amis étaient allés chez lui, aux nouvelles. L'histoire du duel, tout d'abord évoquée avec timidité, avait pris de la consistance. Seul Baluch avait émis quelque doute. Les journaux n'en avait point parlé. Puis, où donc Fumerel avait-il trouvé des témoins? La première objection était facile à réfuter. On ne voulait pas d'esclandre. Quant aux témoins, Fumerel les avait trouvés à la caserne du Château-d'Eau... Deux sergents de bonne volonté. D'ailleurs un incident, quoique bien minime, vint convaincre tout à fait le sceptique Baluch.

On dînait ce soir-là chez Fumerel et Baluch en était. On ne pouvait faire autrement que de parler de l'affaire. Or, comme le héros venait pour la centième fois peut-être de recommmencer son récit, Mme Fumerel l'interrompit.

— Mais, mon ami, c'est au moment où le vicomte rompait que tu lui as allongé ton coup droit. C'est alors que tu as glissé et qu'il a riposté par un contre de quarte.

— Mais non, bobonne, par un dégagé!

— Par un contre de quarte, je te dis!

— Par un dégagé!

— Je te dis que j'en suis sûre, là! C'est par un contre de quarte!

Mme Fumerel, positivement indignée, s'emballait.

Sur quoi, avec un sourire indulgent:

— Soit! bobonne. Je ne veux pas te contrarier. Tu as raison. C'est par un contre de quarte.

Et M. Fumerel, là-dessus, indulgent et supérieur, porta son verre à ses lèvres, non sans pousser un léger cri de douleur:

— Aïe!...

— Je vous demande pardon, ajouta-t-il, en s'adressant aux invités. C'est ma blessure. Elle n'est pas encore tout à fait fermée.

Le plus curieux de l'histoire, c'est que tout le monde, lui le premier, sa femme ensuite, était convaincu de la réalité de la chose. C'en était fait, M. Fumerel était un héros. Un hasard providentiel l'avait arraché du tourbillon où la tempête l'avait jeté. Mais il s'en fallut de peu qu'il y laissât ses os.

Ce fut aussi la première, mais la dernière absinthe qu'il prit de sa vie.

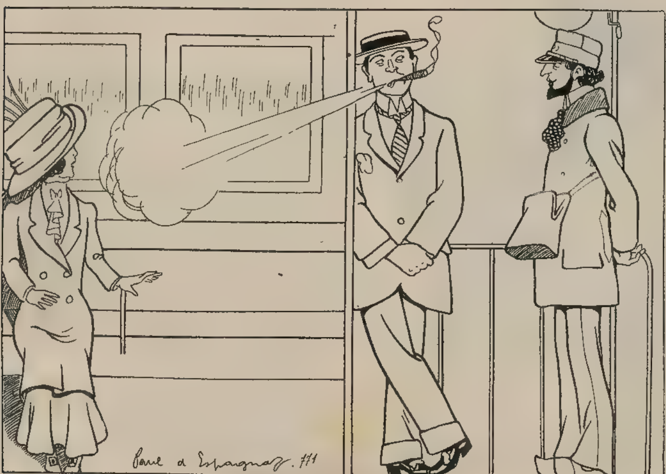
Etienne JOLICLER.

* * *



LE REGLEMENT EST FORMEL

— Il est défendu de fumer à l'intérieur!
— Et sur la plate-forme?



— Oh! là, c'est permis!

Pêle-Mêle Causette

Un jour que j'avais parlé de l'Académie française en termes moqueurs, un lecteur m'écrivit:

« Pourquoi vous acharnez-vous après cette bonne vieille Académie, elle ne vous a rien fait. »

Et mon correspondant ajoutait:

« Si elle ne fait pas de bien, elle ne fait toujours pas de mal. »

J'avoue ne pas partager entièrement cette manière de voir.

J'estime au contraire que cette Assemblée a porté préjudice à la France.

Il convient en effet de ne pas oublier que la langue française fut longtemps la langue diplomatique, c'est-à-dire, jusqu'à un certain point, la langue internationale.

Elle ne l'est plus aujourd'hui.

Cette déchéance est due à une raison toute grammaticale.

La langue française, au lieu de marcher avec le progrès, de s'affranchir des chinoiseries dont fourmille sa syntaxe, et de s'assouplir, s'est au contraire resserrée dans une ceinture de plus en plus étroite et rigide.

Elle est devenue trop compliquée et trop ardue pour conserver son rôle universel.

L'on prétend non sans raison qu'il n'existe pas un Français qui puisse se targuer d'écrire correctement sa langue.

Cette affirmation s'applique *a fortiori* à l'étranger.

Dans ces conditions, il eût été fou d'espérer que la langue française continuerait de remplir sa mission de langue interprète universelle.

Il est à peine besoin de faire ressortir les avantages que conférait à la France ce privilège d'universalité. La perte est donc sensible.

Je sais qu'on répond à cela que si le français s'est enlizé dans la routine, la faute n'en incombe pas à l'Académie, celle-ci n'ayant pour objet que d'enregistrer les changements et non de les provoquer.

Cette conception du rôle de l'Académie est aussi mesquine qu'insoutenable.

Si l'Académie se borne à attendre une



— Comment, Yvonne, vous êtes seule? mais je croyais que votre frère, le cuirassier, était en congé.
— Hélas! non! il a été privé de permission pour s'être mis en tenue de fantaisie! Est-ce assez ridicule de vouloir forcer tout le monde à s'habiller de la même façon!



— Tu fais lire le *Pêle-Mêle* à tes souliers?
— C'est pour les empêcher de bâiller!
— Oui, mais tu ne vois pas qu'ils se gondolent, maintenant!

centaine d'années pour nous apprendre qu'elle inscrit dans son dictionnaire le mot *automobile*, alors que cet objet est entré dans la pratique depuis plus d'un siècle, si réellement c'est à cela que se limite son action, est-il bien nécessaire de sélectionner quarante sommités littéraires pour une pareille besogne?

La mission de l'Académie est en principe tout autre.

Elle doit servir de guide attentif à la langue. Sa destinée est celle du jardinier. Celui-ci ne crée pas l'arbre, mais surveille sa croissance, le redresse, écarte de lui les insectes parasites, facilite son épanouissement. Sa sollicitude est de tous les instants. Et si possédant quarante arbres il se contentait de s'occuper de chacun d'eux une fois tous les quarante ans, on dirait avec raison que c'est un mauvais jardinier.

L'Académie est le mauvais jardinier de la langue française.

Mais parlons d'autre chose, mon intention, en prenant la plume, n'était pas de vitupérer contre nos immortels.

Je voulais plus modestement appeler l'attention publique sur l'absurdité du mot *voler*.

Ce mot s'applique indistinctement à un acte criminel et aux remarquables exploits des aéronautes. Cela produit une confusion qui doit disparaître, maintenant surtout que l'aviation entre dans nos mœurs.

Il est question dans votre journal des *vols* de M. Untel, et vous commencez par vous demander si ce M. Untel est un cambrioleur ou un savant.

A une nouvelle institution il faut un nouveau mot.

Laissons donc au mot *voler* son sens délictueux et cherchons un autre terme pour les hauts faits des aviateurs.

Il serait original, je crois, de laisser à ces derniers le soin de fixer eux-mêmes ce point de linguistique, soit en les consultant séparément, soit en les réunissant pour qu'ils en délibèrent entre eux.

Fred Isly.



Mme Boncœur (*de la Société Protectrice des Animaux*). — Voyons, Justine, ne vous ai-je pas assez recommandé de ne jamais sortir Azor avant que les boîtes à ordures soient rentrées! Vous voulez donc le rendre malade!

EN 1920

Un dirigeable, planant dans les régions supérieures, voit soudain sa marche se ralentir d'une façon très sensible. Un des passagers, effrayé, s'adresse à l'aéronaute:
— Dites-nous, y a-t-il du danger?
— Mais non, Monsieur. Ne voyez-vous que nous traversons la Voie Lactée et, naturellement, l'hélice est pleine de beurre!



A LA FERME

Le Veau. — Qu'est-ce que c'est que ça?
La Vache. — C'est mon pis supplémentaire.

Courrier Pêle-Mêle

Diamant.

Monsieur le Directeur,

Sous la rubrique: « Diamant » et sous la signature de Jean de Bolin, dans votre numéro du 8 août 1909, je lis cette question:

« Si l'on parvient à fabriquer artificiellement le diamant, le véritable diamant ne perdra-t-il pas de sa valeur et deviendra-t-il tout bonnement un caillou sans utilisation importante? »



A L'ABRI!

Le Maire (*au garde champêtre*). — La pêche est fermée. vous n'empêchez donc pas de prendre des poissons?

— Je n'empêche pas d'en pêcher, quand le temps m'empêche d'empêcher qu'on en pêche!!!

Le diamant étant une gemme naturelle conservera toujours une grande valeur, malgré que les alchimistes arriveraient à en fabriquer.

La joaillerie continuera à l'employer comme elle emploie les rubis, qui ont eu, eux une fabrication chimique et qui sont connus sous le nom de « rubis reconstitués ».

Ces derniers sont également employés dans la joaillerie, mais ont une moins grande valeur. Leur exploitation dans la bijouterie fine n'a cependant pas fait baisser le cours des vrais rubis.

D'autres gemmes moins précieuses que le diamant tels les topazes, les tourmalines, les turquoises, l'opale, l'aventurine, les quartz et autres, ont conservé leur valeur malgré la parfaite imitation qu'on a fait d'eux.

Je suis convaincu que malgré une fabrication chimique — que Lemoine et autres sont encore à trouver — le véritable diamant conservera sa même valeur. Seule, la vente en sera plus difficile, des experts peu consciencieux trouveront plus facilement matière à exploiter la crédulité des acheteurs.

Recevez, etc.

Abel Soupé.

***

Café grillé.

Monsieur le Directeur,

Sous la signature Biétroni, un de vos lecteurs demande le moyen pratique d'éviter aux cafés de bonne qualité de suinter l'huile après la torréfaction.

Réponse. — Ne pas trop griller le café. Pour éviter cela et pour conserver son arome à la fève, celle-ci doit être couleur « robe de capucin », mais terne. Si le café est porté à une trop haute température, il s'y développe, même dans les qualités communes (Rio-Santos), une essence huileuse qui communique à la décoction un goût amer. Il est très rare, même dans de bonnes épiceries, d'acheter du café bien grillé; on le débite presque toujours luisant, ce qui nuit fatalement à sa saveur.

Recevez, etc.

G. R.

Question interpêlemêliste

Les arbres poussent difficilement dans le voisinage immédiat de la mer. Faut-il en attribuer la cause au vent, ou l'eau salée est-elle contraire aux arbres? Si, dans un jardin, on arrosait un arbre avec de l'eau salée, cela le ferait-il mourir?

A. Jourdeau.



M. Frime est très malin. Comme il craint les cambrioleur, il a peint en trompe-l'œil un énorme verrou de sûreté sur un simple bout de carton.



Et il l'a posé sur la porte au moyen de quatre punaises. Or, c'était si bien imité, qu'un cambrioleur se refusa d'essayer à crocheter une pareille serrure...



...et il passa tout bonnement par une petite lucarne qui était à côté.

Sucre et confiseries d'autrefois

On a souvent prétendu que les Anciens ne connaissaient pas le sucre.

Aujourd'hui que cette denrée a pris une si grande place dans l'alimentation et que les physiologistes s'accordent à lui reconnaître tant de valeur nutritive, ce petit problème rétrospectif ne semblera pas dénué d'intérêt.

Eh bien! l'affirmation que nous reproduisons ci-dessus est erronée. Les Anciens aimaient le sucre. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils en faisaient un usage assez restreint, que cet usage n'était pas général, et qu'ils ne savaient pas le préparer et l'employer comme nous.

Le miel, dont la saveur sucrée est agréable au goût, leur tenait généralement lieu de sucre pour la confection des gâteaux et des sirops. Mais quand ils pouvaient trouver du vrai sucre, du *sucre de canne*, ils étaient loin de le dédaigner.

La preuve qu'ils connaissaient ce produit, c'est que Dioscoride et Théophraste parlent du *miel de roseaux*. En effet, cette idée de *miel* a été si longuement attachée à la canne à sucre qu'on l'a appelée, jusqu'au moyen âge, *cannamelle*.

La canne à sucre est, croit-on, originaire de l'Inde. C'est de l'Inde qu'elle est partie pour aller croître dans tous les pays où le climat lui est favorable.

Cette origine est même attestée par Pline, quand il écrit: « L'Arabie produit du sucre (saccharon); mais celui de l'Inde est plus renommé. C'est une sorte de miel recueilli sur des roseaux, blanc comme de la gomme, et qui croque sous la dent. Les plus gros morceaux sont de la grosseur d'une aveline. On ne l'emploie qu'en médecine. »

Dans ces quelques lignes, le naturaliste de Côme nous résume merveilleusement tout ce qu'on peut dire sur l'emploi du sucre « aux temps jadis ».

Et d'abord, il n'y a point d'équivoque possible. De quelque nom qu'on l'affuble, *saccharon*, miel de roseaux ou encore *sel indien*, comme l'appelle Archigène, c'est toujours de sucre de canne qu'il s'agit. Sénèque, Lucain, Strabon, Galien, en font aussi mention.

Mais on voit, dans Pline, qu'on ne savait pas faire le sucre, à proprement parler. Rien de plus vrai.

On l'employait, la plupart du temps, à l'état mielleux. On ne savait pas le raffiner comme aujourd'hui. On en faisait, sur place, une sorte « d'extrait ».

Vers le dixième siècle, la culture de la canne à sucre se popularisa en Syrie, à Chypre, en Sicile et en Espagne. Vers 1420, on l'introduisit à Madère, et peu après aux îles Canaries.

Pline nous dit encore fort bien que le premier usage du sucre fut surtout médical. Les médecins arabes qui étaient — ne l'oublions pas — les premiers morticoles du monde, les médecins arabes l'ordonnaient volontiers. Et dans leurs livres de préceptes qu'analysa si bien Ch. Daremberg, ils parlent fréquemment du « suc épaissi de la canne de bambou », qu'ils nomment *tabaschir*.

Cet usage médical du sucre, fut un des plus courants dans l'Europe du moyen âge dont l'art de guérir, malgré les écoles d'Italie, était presque entièrement le fruit de la sagesse arabe.

C'est vers le quatorzième siècle que le sucre raffiné commence à devenir d'un usage courant en France, pour la table et la cuisine.

Dès cette époque, on trouve, dans les livres de compte des familles opulentes, la mention de *sucre blanc*. Eustache Deschamp en parle dans ses poésies. Et il cite cette « douceur », comme une des plus fortes dépenses du ménage.

Nous n'avons point à entrer ici dans les détails des anciens procédés de fabrication. Mais puisque nous sommes arrivés à l'étape du sucre blanc ou raffiné, jetons un regard sur les moyens primitifs de l'obtenir.

Bartholomée l'Anglais nous prend justement par la main pour nous montrer, en son langage naïf, la façon dont on faisait le sucre:

« Sucre, dit-il, est en latin appelé *sucara*. Il est fait de roseaux qui croissent es viviers qui sont près du Nil.

« Et le suc de ces roseaux est doux comme miel, et en fait-on le sucre par le cuire au feu comme on fait le sel d'eau. Ensuite, on pile ces roseaux et puis les met-on en la chaudière sur un feu qui n'est pas trop fort. Là, il devient comme escume. Et puis, le meilleur et le plus épais va au fond. Et ce qui est vil et plein d'escume demeure par dessus. Cette matière n'est pas si douce comme l'autre et ne craque pas entre les dents quand on la masche, mais se fond tout en eau.

« On met le bon sucre en bons vaisseaux (caves) ronds, sécher au soleil. Et là, il s'endurcit et devint blanc; et l'autre demeure jaune. »

Le sucre était alors fort cher, nous l'avons dit. Cependant, la Sicile faisait déjà un grand commerce de fruits confits et de bonbons.

C'est vers cette époque que des petits marchands de pâtés commencèrent à remplacer leurs galettes par des gâteaux sucrés et à faire quelques confiseries, que les enfants et les femmes se disputaient.

Ce commerce et cette fabrication, l'emploi du sucre, en un mot, prirent une extension



L'Auvergnat. — Moi, c'est une habitude invétérée, je prends deux bains par an, que j'en aie besoin ou non!



En voyant un monsieur avec une pancarte dans le dos, la première chose que vous faites, c'est d'en rire; puis un mouvement charitable vous pousse ensuite à le prévenir.

— Pardon! Monsieur, on vous a mis un écriteau dans le dos; c'est une mauvaise farce.



Mais le monsieur se retourne, souriant, et vous répond:

— Merci! Mais vous faites erreur, c'est moi qui l'ai accroché là! Maintenant, permettez-moi de vous offrir un échantillon.



— Quand elle aura fini de me dévisager avec son face à main! Par quel moyen pourrai-je la faire cesser?...



...Tiens, mais en lui rendant la pareille!

beaucoup plus considérable au dix-septième siècle, quand la France tira son sucre de Madère et des Canaries.

Les Hollandais en devinrent grands importateurs, sous forme de pains de 18 à 20 livres, enveloppés dans des feuilles de palmier. On appelait ce sucre, *sucre de palme*. Ils l'importaient surtout des anciens établissements portugais de l'Inde. Les Anglais acquirent enfin le monopole presque exclusif de ce commerce.

***

Une gorge célèbre

Mme Adelina Patti, l'ex-cantatrice universellement connue, vient d'accorder à un musée de New-York, contre la somme de vingt-cinq mille dollars le droit de s'approprier son gosier, après décès, et de le conserver dans un bocal qui fera l'admiration des Yankees.

Aussi bien, le gosier de la Patti est digne de cette immortalité par l'alcool. C'est un gosier célèbre; il a contenu des millions, car chacun de ses trilles, chacune de ses roulades se résolvait en pluie d'or.

Adelina Patti, qui fit longtemps fureur à Paris, colporta maintes fois son gosier aurifère. Elle entreprit notamment deux tournées triomphales. La première, avec l'imprésario Abbey, à travers l'Amérique d'où elle faillit ne point revenir, un anarchiste lui ayant lancé sur la scène, à San-Francisco, une bouteille explosive qui, heureusement, ne l'atteignit pas.

Sa seconde tournée se fit avec l'imprésario Schurmann, à travers l'Europe et les colonies anglaises.

Si la première donna un chiffre de recettes plus considérable — environ 50.000 francs par jour — la seconde rapporta une véritable fortune à la cantatrice.

Du 12 décembre 1885 au 17 avril 1886, c'est-à-dire pendant un peu plus de quatre mois, elle toucha régulièrement 10.000 francs par soirée, et quand elle prit le paquebot du retour, elle avait un million dans son portefeuille.

La moyenne des recettes n'avait jamais été inférieure à 28.000 francs, et leur total s'éleva à près de quatre millions.

Nulle autre artiste, si ce n'est peut-être Sarah-Bernhardt, n'a jamais touché de cachets aussi rothschildiens.

En 1880-81, l'actrice à la voix d'or parcourut les Etats-Unis. Son traité d'engagement était ainsi conçu en ses clauses principales:

1° 2.500 francs de fixe par représentation.

2° Un tiers de la recette brute, lorsque celle-ci serait inférieure à 15.000 francs; en plus de ce tiers, la moitié du supplément de recette, si ce supplément existait.

3° Une représentation à son bénéfice dans chaque ville où la troupe séjournerait plus de huit jours.

4° Tous les frais de voyage pour l'artiste et ses colis (les 22 malles célèbres), et pour les trois personnes de sa suite à la charge de l'imprésario.

Et malgré un traité onéreux, l'imprésario réalisa des bénéfices énormes.

A Boston et à New-York surtout, les recettes furent fabuleuses.

Mais les gosiers d'or et les voix d'or sont rares.



PREMIERE VISITE AU CHATEAU

La visite à la Galerie des Aïeux.
LA MAITRESSE DE MAISON. — Enfin, voici mon ancêtre, le premier du nom, qui acquit sa fortune en détroussant un riche marchand, sur la route de Paris à Aix.



LA MÊME (*découvrant le sucrier*). — Que vois-je, Joseph? Vous avez pris deux morceaux de sucre. Allez dire à mon secrétaire qu'il vous règle, et que je ne vous voie plus! (*Se tournant vers la visiteuse*) Dans quel siècle vivons-nous, ma toute belle, on n'est entouré que de brigands!

GRANDEUR ET DECADENCE

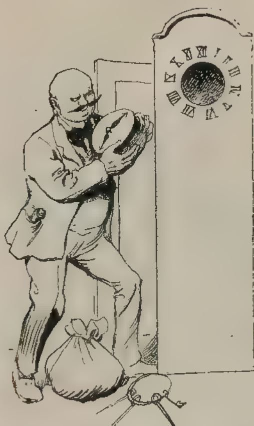
Un chauffeur qui a eu des revers.



M. Plosh, joueur enragé, vient d'acheter une petite villa et y a fait faire...



...une simple petite modification!



Le cambrioleur en horlogerie n'avait laissé, de la pendule normande, que la carcasse.



Surpris par le retour du propriétaire, il n'avait eu que le temps de s'enfermer dans la cage devenue vide.



— Quelle heure est-il?



— Tiens, il n'est que neuf heures un quart, j'ai le temps de retourner au café.

DE NOS LECTEURS

Les orchidées.

Ce sont les fleurs à la mode, les fleurs de luxe qu'il est de bon ton d'arborer à un corsage de soirée ou de disposer dans les vases d'un salon.

On en cultive actuellement deux mille variétés environ, et les horticulteurs affirment qu'il en existe encore plus de dix mille poussant en liberté dans les contrées inexplorées des régions tropicales.

Certains amateurs d'Outre-Manche possèdent des collections d'une valeur si considérable qu'ils ne les échangeraient pas contre les plus illustres tulipes de Harlem.

Quelques exemples en feront foi: Un Anglais avait acheté pour trente-cinq francs, une orchidée encore en bouton, et qu'il savait appartenir à une variété très rare. Au moment de la floraison, il la vendit 2.500 francs à un baron allemand.

Un autre s'était procuré, moyennant vingt-cinq sous pièce, un nombre d'orchidées non encore fleuries. Il les vendit plus tard à des amateurs qui les payèrent au prix moyen de 2.000 francs.

D'ailleurs, dans toute la Grande-Bretagne, les horticulteurs et amateurs accordent, d'une commune entente, aux espèces rares, une valeur commerciale de 26 francs par feuille que porte la plante.

Sur nos marchés parisiens, l'orchidée commune se vend couramment cinquante centimes le pétale.

La recherche des orchidées rares ne se fait pas toujours sans danger. Il y a une vingtaine d'années, une maison anglaise avait envoyé en Nouvelle-Calédonie, un de ses agents chargé de découvrir l'espèce dénommée *Dendrobium*.

Le chercheur s'enfonça dans l'intérieur du pays, vécut de la vie des Canaques, vie de fatigues et de privations de toutes sortes.

Mais ses efforts furent récompensés, car un an après, il avait réuni quatre cents



AU RESTAURANT

— Mais il est infect, ce poisson!

— En effet, mais je vous en prie, Monsieur, mangez-le tout de même, sans quoi on nous le servirait à la cuisine.

LE NERF TRIJUMEAU

Le docteur Bonnier guérit la timidité, la mélancolie, l'anxiété, en faisant l'ablation, dans la narine gauche, d'une partie du *nerf trijumeau*, lequel nerf aboutit dans le bulbe entre la moelle et le cerveau, au siège de la *réaction anxieuse*. (*Les Journaux*.)



Ne plus avoir le trac... ô rêve! il n'y aura plus que des héros! Malheureusement, les actes héroïques, qui rapportaient encore dans les dix à vingt francs, rapporteront à peine deux sous désormais...



La peur des coups, qui jusqu'ici était le commencement de la sagesse, n'existant plus, tout le monde règlera ses différends à coups de poings. Malheur à celui dont la femme n'aura plus de nerf trijumeau!



Finis les théâtres de drames. Incapables d'émotion, d'anxiété, nous ne *marcherons* plus... les péripéties, les plus angoissantes, les plus dramatiques, nous laisseront désespérément calmes... nous aurons le sourire.



Plus moyen de trouver la moindre petite larme dans les circonstances les plus tristes. Voyez l'infortuné veuf recevant, l'œil narquois, les condoléances émues de ses amis et leur demandant avec intérêt, si ça leur fait quelque chose à eux?



Plus de timidité? Un aplomb insupportable... on verra des gamins irrespectueux tirer la barbiche des gens les plus vénérables; des jeunes filles du meilleur monde tirer la langue et faire des pieds de nez.



Ah! docteur Bonnier, à quelles calamités vous nous exposez!... Non, non... laissez-nous tels que la nature nous fit, ou bientôt les agences de mariages, les bureaux de placement annonceront à grand renfort de réclames, que chez eux, l'on trouve des sujets garantis pourvus de leur inestimable nerf trijumeau!

emplaires de la plante désirée. Un vapeur vait rapporter cette précieuse collection en Angleterre. Hélas! au bout de quelques jours de traversée, un incendie se déclara à bord, et tous les spécimens du dendrobium se trouvèrent consumés.

Or, savez-vous ce qui fit l'insulaire? Il revint sur ses pas, recommença de nouvelles recherches. Elles restèrent longtemps infructueuses. Enfin, un beau jour, dans un cimetière, il découvrit une réunion d'orchidées plus merveilleuses encore que celles qu'il s'était donné mission de rapporter. Quelques-unes de ces plantes adhéraient à des ossements humains; il obtint, non sans peine, l'autorisation de les enlever. Plus heureux que la première fois, il put rapporter dans son pays ses précieuses trouvailles.

On ne s'étonnera plus, après cela, que les orchidées coûtent si cher.

* * *

Noms des rues.

Il y a, à Paris, des rues dont le nom est fort peu réjouissant. La rue du Pré-Maudit, dans le quartier de la Chapelle, est de celles-là; aussi, ses habitants ont-ils adressé au Conseil municipal une pétition afin d'obtenir pour leur voie un titre plus honnête.

Il y a quelques années, les habitants de la rue des Fourneaux se crurent compromis par l'insolence inscrite en lettres blanches sur les plaques d'émail bleu. Ils réclamèrent. Aujourd'hui, ils logent rue Falguières.

Ces petites susceptibilités ne sont pas d'ailleurs très neuves. C'est ainsi que le roi Louis XI fut appelé, un jour, à résoudre une question de ce genre. On lui demandait de changer le nom de la rue Coupe-Gorge, qui, en raison de cette menace perpétuelle, était l'endroit le plus désert de tout Paris. Louis XI acquiesça à la requête et, quelques jours après, des ouvriers sculptaient, sur la maison faisant le coin de la rue, le nom nouveau: rue Coupe-Gueule.

Ce bon roi Louis XI, avec son air chafouin, était, au fond, un humoriste.



CONSOLATION

— Eh bien! mon ami, vous avez de la chance que je ne sois pas sorti avec ma cinquante chevaux, et que ce soit simplement ma voiturette qui vous ai passé dessus.

Le Petit Air

Voici ce que me conta le vieux Monsieur:

— Ceci, jeune homme se passa sous la présidence de Grévy... ou de Mac-Mahon... à moins que ce ne fût sous l'Empire... Bref, un matin, un peintre en bâtiment, qui ravalait une maison, cueillit dans sa mémoire douze notes montées sur un rythme de polka. C'était le commencement d'un petit air qu'il avait entendu il ne savait où, au bal, car, à cette époque-là, jeune homme, le Parisien dansait encore.

Ces douze notes, il les répéta bien quarante fois, puis il en arracha d'autres aux poussières de l'oubli, une à une, en sorte qu'en moins d'une demi-heure de travail, il était parvenu à se remémorer le motif tout entier.

Dès lors, le petit air le posséda Ces sept mesures tronquées devinrent tout de suite un tout complet et définitif. La première note était venue se souder à la dernière, tout naturellement, et cela faisait un air en cercle qui, n'ayant ni commencement, ni fin, n'avait non plus aucune raison pour s'arrêter.

Le peintre se mit donc à le siffler sans arrêt, ni fatigue, et, comme son sifflement était vigoureux, il eut vite fait de l'imposer à ses compagnons, les autres peintres, qui scandaient alors leur travail au son d'une valse lente. Ce qui fut la cause que, pendant huit jours, de 7 heures du matin à 6 heures du soir, les habitants du quartier entendirent sans relâche le petit air.

Or, vous pensez bien que douze peintres déterminés ne vous versent pas dans l'entendement un pareil jet de mélodie, sans qu'il en reste quelque chose. Le petit air qui entrait par les oreilles des habitants du quartier, finit par emplir dans leur cervelle le casier réservé à la musique, et, à leur tour, ils se mirent à le siffler, à le chanter ou à le nasiller, suivant leurs goûts, leurs habitudes ou leur conformation.

Le Petit-Air fut leur tyran de tous les instants. Ils reprenaient au réveil la mesure que, la veille, le sommeil avait interrompue et, pendant leurs repas, ils trouvaient encore moyen qu'il s'en échappât des lambeaux entre chaque bouchée. Naturellement, chacun le colporta avec soi sur le lieu de ses occupations journalières. L'employé le sifflotait dans son magasin, le comptable le sifflotait dans son grand livre, l'ouvrier le sifflait dans son chantier et ceux qui ne font rien le sifflaient aussi en sifflant des verres sur le zinc.

De la sorte, la contagion du Petit-Air se propagea rapidement. En fort peu de temps, tout Paris en fut atteint, et comme les vieilles dames l'avaient appris à leur perroquet en même temps que les raccommodeurs de faïence et de porcelaine l'enseignaient à leur trompette, ce fut bientôt l'unique refrain que l'on entendit par la ville.

Il se produisit alors un fait étrange. Suivez-moi bien. L'obsession de cette mélodie sautillante, multipliée par le nombre des obsédés, devint si puissante chez chacun d'eux qu'il ne lui suffit plus de la voix et du sifflet pour s'extérioriser. Il fallut qu'elle se manifestât par des gestes.

Les peintres en avaient été les premières victimes. Leur pinceau, animé d'un mouvement de polka abattait en deux heures le travail d'une journée d'autrefois, du temps de la valse lente, et ils durent faire des heures supplémentaires pour défaire le travail exécuté en trop pendant la journée, afin que le patron n'amassât pas à leurs dépens une fortune scandaleuse.

Pareillement possédés par l'âme du Petit-Air, tous les gens dont la fonction s'accommode d'un rythme régulier, virent précipiter leurs gestes professionnels. Les marteaux des forgerons et des emballeurs se mirent à battre à quatre temps, ainsi que le rabot des menuisiers, la demoiselle des paveurs et le battoir des laveuses, et sous le balai des ménagères, les poussières dansèrent la polka.

L'influence du Petit-Air ne s'arrêta d'ailleurs pas là. Gagnant de proche en proche, elle ne tarda pas à envahir toutes les carrières. Les coiffeurs scandèrent leurs coups de rasoir: 1, 2, 3, 4... 1, 2, 3, 4... La même régularité précipitée animait les chirurgiens lorsqu'ils avaient à scier les membres d'un patient. Et les cris du patient n'étaient eux-mêmes que des variations sur le Petit-Air.

Enfin, les députés, à leur tour, furent atteints: ils commencèrent à fabriquer tant de lois qu'il fut vite impossible de faire un mouvement ou de n'en pas faire sans y contrevenir. Les agents de l'autorité chargés de faire respecter les lois que les députés avaient faites, assommèrent les délinquants en mesure. Les magistrats rendirent contre eux, en chantonnant, des sentences précipitées: 1, 2, 3, 4..., 1, 2, 3..., 4 ans de prison... Et ce fut le gâchis des gâchis et l'abomination de la désolation.

Ainsi parla le vieux Monsieur. J'étais vert d'étonnement.

— Mais, m'écriai-je, comment tout cela a-t-il fini?

— Eh! mon Dieu, cela finit tout naturellement. Un jour, un compositeur fabriqua une complainte quatorze fois plus embêtante que le Petit-Air. En huit jours, tout le monde le sut par cœur et tout rentra dans l'ordre. Cependant, comme il faut bien une sanction, les pein[tres] en bâtiment, promoteurs du mouvemen[t] — du mouvement de polka — passèrent e[n] jugement, et furent condamnés à siffler à per[pé]tuité la marche funèbre de Chopin.

Et voilà pourquoi, jeune homme, aujourd'hu[i] encore, tous les peintres en bâtiment travaillent au rythme de la marche funèbre.

Bernard GERVAISE.

LA MODE DES BOTTINES AMERICAINES



Dans l'appartement de l'Américain Chicson, John, après avoir préparé l'habit de son maître, prend son congé, laissant le frotteur finir son travail.



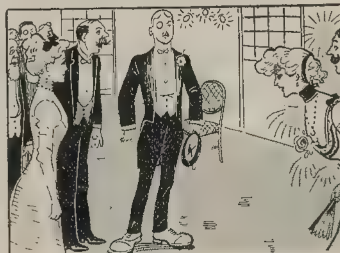
Sa journée terminée, le frotteur, peu délicat, se rechausse avec les bottines de l'Américain, et lui laisse les siennes en échange.



A la nuit, Chicson rentre pour s'habiller, mais les électriciens sont en grève, et il n'a pas d'allumettes.



Très ennuyé, il s'habille tant bien que mal, dans l'obscurité, pour aller en soirée chez les Bourgeois.



A minuit, il fait une entrée sensationnelle avec les bottines du frotteur. Il s'aperçoit alors de ce qui lui arrive, mais il ne perd pas son aplomb: « C'est la mode de demain! » dit-il.



Et voilà pourquoi la bottine américaine fait fureur actuellement en France.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Longtemps, les écoles de médecine eu[rent] beaucoup de peine à se procurer de[s] cadavres à disséquer pour les études ana[tomiques] des élèves. A Paris, au dix-septièm[e] siècle, il se passait des scènes étrange[s] après chaque exécution. Les apprentis chi[rurgiens] se jetaient sur les corps encore chaud[s]





EFFET D'OPTIQUE

— Elle sera épatante, votre fête vénitienne, mon cher Paul! Seulement, à votre place, j'aurais mis dans le bassin les jolies petites gondoles qui sont sur le mur! L'illusion aurait été parfaite...

Mais les jolies petites gondoles appartenaient à des garçons de banque, qui venaient encaisser des billets, de sorte que Paul ne put les mettre dans l'eau. Bien mieux, c'est lui qui fut dans le lac.

es suppliciés et les disputaient aux bourreaux. es scènes analogues se produisaient à Montellier: l'hôpital refusant ses cadavres, les arçons de la Faculté allaient en déterrer dans s cimetières et recevaient des coups de isil.

— Dès le dix-huitième siècle, des Européens notamment des Français célèbres, furent dmis dans l'intimité des souverains de la our de Chine à Pékin. Cette tolérance, asz remarquable pour l'époque, avait été insrée par l'édit suivant, promulgué par Kienung, dans la quarante-neuvième année de n règne, le 7 de la neuvième lune (20 ctobre 1784): : Il n'est point défendu aux uropéens de se rendre à Pékin pour y exerr les arts ».

— Quand on retire un poisson de l'eau, ne meurt pas faute d'eau, mais faute d'air. n effet, ses branchies se dessèchent et ne uvent plus fonctionner comme organes abrbants de l'air. Théoriquement, si, une fois rs de l'eau on tenait ses branchies dans un at constant d'humidité, l'asphyxie du poisn n'aurait pas lieu, parce que ses branchies urraient s'approprier l'oxygène de l'air amant.

— Les falsifications alimentaires, dont on se aint tant de nos jours, ne sont pas un e spécial à notre époque. C'est ainsi que médecin grec Dioscoride d'Artabaze, cére au premier siècle de l'ère chrétienne, plorait déjà, dans son traité médical, la rfidie de ceux qui, par esprit de lucre, adulent, les produits naturels livrés à la connmation.

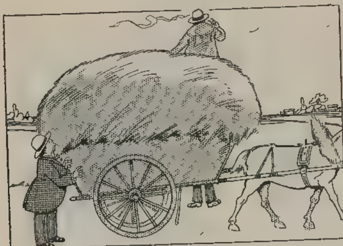
— Il y a avantage, pour porter rapidement l'eau à ébullition, à ne pas se servir d'un ervoir métallique trop brillant. C'est que calorique est facilement absorbé par cer ns corps, tandis qu'il ne l'est presque pas d'autres. Ainsi, il n'échauffe que relatiment peu les surfaces bien polies de divers ps, il est réfléchi par elles en presque ulité, au lieu que, lorsque ces rayons tomt sur des surfaces ternes ou dépolies, ils t absorbés pour la plupart.

— Chez les Hindous, tout individu que le médecin abandonne est considéré comme devant mourir. Sa famille, en conséquence, s'empresse de le porter dans une chambre mortuaire où, pour tout secours, on lui offre de temps en temps une gorgée de l'eau sacrée



LE MINISTRE DES FINANCES INTIME

— Vois avec quelle audace la cuisinière tient son livre de dépenses!
— En effet, il faut la renvoyer; mais gardons le livre. J'y trouve de précieuses indications pour établir mon budget...




— Oh! quel géant! Faut voir ça de l'autre côté, ça en vaut la peine! — ! ! !

du Gange. Il est encore une autre pratique religieuse qui fait beaucoup de victimes, c'est celle qui veut qu'on couvre de boue la face des agonisants; ainsi, on avance singulièrement leur fin.

— Un cheveu brun porte un poids de 113 grammes; un cheveu blond, un poids de 70 grammes seulement.

— En moyenne, sur un million d'enfants qui naissent, il n'en reste que 963.985 à un an. A vingt ans, le chiffre de ces individus est réduit à 824,159.

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

(N° 66.) **OCTOGONE**, par Dédé et Jéo.

(Suite)

(Voir le Supplément).

— Insecte — Voyelle — Assortit les couleurs — Oiseau domestique — Voyelle — Terrain — Supplice — Roi de Juda — Famille d'Italie — Pièce de monnaie — Chiffre — Consonne — Voyelle — Métal — Aux membres du cheval — Préfecture — Oiseau — Placé — Au monde — Voyelle — Voyelle — Palmiers — Voyelle — Consonne — Peigne — Touché — Conjonction — Voyelle — Passionnée — Voyelle — Essence de la vie — Instrument pour enfoncer les pavés — Voyelle — Plateau sacré — Voyelle — Fin de verbe — Vrai — Saisons — Prénom féminin — Jaunisse — Demandons avec insistance — Wagons à voyageurs — Têtes de tige — Coquillage — Voyelle — Adresse — Dépôt — Crochet — Leste — Munit de moyens défense — Supporté — Propres — Bât — Couronnement d'autel — Graminée — Abondance de biens — Epoque — Consonne — Consonne — Voyelle — Consonne — De bonne heure — Troupe de voyageurs — Voyelle — Note — Du verbe avoir — Ancienne mesure — Monstre marin — Mesure — Métal — Crochet — Songe — Note — Réunions de personnes qui ont la même doctrine — Voyelle — Enveloppes de larves — Note — Aigres — Est utile — Consonne — Sois en gaîté — Espaces de temps — Fais tort — Voyelle — Malpropre — Fleur — Rangées — Exigé — Temps que dure une assemblée — Flatte — Câble — Consonne — Ronge — Bourg de Prusse — Instrument pour garantir du feu — Consonne — Lieu de refuge — De mauvais goût — Voyelle — Linge — Compagnes — Petit chemin — Prénom masculin — Affection neras — Gâteaux — Prénom féminin — Parties de la plante — Eloignai.

* * *

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Hector. — Il n'y a guère d'autre moyen que de les arracher, en ayant soin d'enlever la racine. Il n'y a pas de remède plus expéditif que celui-là.

M. Hector. — Nous ne disons pas que cela soit absolument un plagiat, mais vraiment il y a trop de rapprochement avec le morceau en question pour que celui-ci passe pour bien original.

M. Messe. — Tous ces genres de vers ont donné lieu, il y a une quinzaine d'années, à des essais de toutes sortes, mais sont absolument abandonnés à présent.

M. W. S. — Ce sont là des renseignements commerciaux que nous ne pouvons donner ici. Regrets.

M. Pastre. — Rien n'est plus juste, mais que voulez-vous, c'est un abus de plus à déplorer.

M. Decamps. — Non, elle n'a que sa valeur monétaire.

M. Stéphane. — Ce personnage s'appelait Chodruc-Duclos, et quoique riche affectait la plus misérable allure pour attirer l'attention sur lui. Toutes les manies sont dans la nature.

M. Plinel. — Nous ne vous y engageons pas, l'issue de ce procès ne nous paraît pas très sûrement devoir être à votre avantage.

M. M. Ré. — L'argenture des glaces est une opération difficile qu'il est impossible d'exécuter en amateur.

Garde champêtre. — Vous le pouvez évidemment, mais il n'aura de cognac que le nom.

Maurice A. — Etendre du pétrole au bord de ces pièces d'eau, cela empêche l'éclosion des œufs.

M. Lachaud. — La reliure coûte 1 fr. 50; le classeur genre Presto, 2 fr. 50 (port compris pour l'un et l'autre).

Mme Marie G. — Hélas, madame! on a déjà par bien du mal à leur apprendre l'alphabet ordinaire; fallait y ajouter l'alphabet des aveugles! Evidemment ce a pourrait leur être utile, mais dans si peu de cas

M. Georges. — Il n'y a pas besoin de permis pour cher. Si la pièce d'eau est propriété privée, il faut dresser au propriétaire.



LES LUNETTES DU TEMPS
OU
LE SOUVENIR EST TOUJOURS PLUS BEAU QUE LA REALITE



— Mince, alors! c'est la première fois qu'j'vois un cabot dentiste!

LE CHOKE-BORED EXCELSIOR

Éprouvé pour les poudres sans fumée et les poudres noires.

À TOUT LE MONDE
8 Jours à L'ESSAI Sans Frais

Fabriqué à St-Étienne

Au Pays des bons Fusils et des Armes célèbres.

23 CENTIMES PAR JOUR

Fusil de Haute Précision (PERCUSSION CENTRALE)

BANC D'ÉPREUVES DE St-ÉTIENNE

130 Grains de plomb dans 70 Centimètres à 36 Mètres avec le canon Cylindrique !!!

UN RECORD!

LE MEILLEUR! LE PLUS BEAU! LE PLUS PRATIQUE! LE PLUS SÛR!

21 Mois de Crédit

Toutes les garanties.

LA CHASSE !

Évocation délicieuse qui fait revivre les heures d'émotion les plus agréables et qui fait bondir le cœur d'allégresse et de joie !

La chasse! au grand air des plaines et des bois; la course folle, par monts et par vaux, avec la merveilleuse perspective de rentrer le soir, au logis, le carnier rebondissant de gibier magnifique! N'est-ce pas l'expression la plus vibrante, la plus complète, de la joie de vivre?...

Mais il faut un bon fusil! sinon la joie se change en regrets, en découragement, en colère parfois. Il faut un inséparable et fidèle compagnon sur lequel on puisse compter, avec la précision absolue, au moment psychologique...

Un bon fusil! c'est simple, c'est vite dit... mais ceux qui savent, par métier ou par expérience, vous expliqueront toutes les difficultés à vaincre pour se procurer sûrement ce qu'on appelle un bon fusil! Telle arme qui se vend 1.000, 1.200 francs et davantage, ne vaut pas telle autre qui se vend 130 ou 140 francs... dix fois moins, à peu près!

En parfaite confiance, permettez-nous, Lecteur aimable, de vous présenter le meilleur des fusils de chasse: le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** fabriqué spécialement pour nous par la plus célèbre Manufacture d'Armes de Saint-Étienne (Loire).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** est le **SEUL FUSIL** de chasse parfait et en voici la

DESCRIPTION TECHNIQUE

Calibre 16 ou 12 au choix. — Arme de haute précision. — Equilibre rationnel. — Fusil spécial pour poudres sans fumée, pyroxylées J. M. & R. — **Percussion centrale. — Fermeture à Te français. — Devant de bois** à démontage automatique. — **Canon acier** extra-fin spécial pour les poudres pyroxylées J. M. & R., et pour toutes les poudres noires. — **Canon** cylindrique à droite et **choke-bored** à gauche. — **Bande** spéciale striée à tenon d'accrochage, s'encastrant dans la bande. — **Bronze noir** de guerre, inoxydable. — **Platines fines entaillées**, rebondissantes, à deux ressorts. — **Bascule** en acier renforcée à grandes coquilles et à percuteurs à ressorts. — **Détentes** à charnières et à ressorts. — **Extracteur automatique** à double guide et à grand développement. — **Crosse anglaise** poncée. — **Poignée** et **devant** quadrillés. — **Pièces** finement gravées, trempées et jaspées.

Ce modèle idéal, luxueux magnifique, correspond à tous les besoins de la chasse en France. Il est le plus recommandable et son prix excessivement réduit: **147 franc** . le met à la portée de chacun. Ce fusil vaut LE DOUBLE de ce prix et c'est grâce à la fabrication de 2 500 modèles semblables que nous avons pu obtenir ce prix. (Voir d'autre part les conditions extraordinaires de crédit et les Primes gratuites).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** a subi les essais officiels et porte sur les canons la marque de garantie de Saint Étienne. Ces essais se font avec les poudres sans fumée pyroxylées les plus brisantes qui donnent, au calibre 16, jusqu'à 419 kilogrammes de pression par centimètre carré! Une vitesse initiale, constatée par les expériences de la Direction du Service des Poudres et Salpêtres, de 252.5 mètres par seconde, à 15 centimètres de la bouche du canon!

Ils se font au

BANC d'ÉPREUVES

C'est dire que l'arme est **SURE** et qu'aucun accident n'est à craindre en employant les charges réglementaires.

Les détentes sont parfaites et notre système est combiné de manière à empêcher tout départ accidentel du coup.

Chacun sait que le canon de gauche n'est « choke-bored » que dans les bons fusils, ce canon est rétréci au bout et donne le coup plus serré, le plomb fait presque balle à 25 mètres et la gerbe dangereuse s'élargit beaucoup plus loin qu'avec le canon cylindrique. Avec le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** (comme son nom l'indique) on tire vraiment profit de sa chasse. On est absolument certain de son coup de fusil.

Le prix de **147 FRANCS** est payable avec un

CRÉDIT DE 21 MOIS

c'est-à-dire que nous expédions le fusil *immédiatement* et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation nous faisons encaisser sans aucuns frais pour l'acheteur la somme de **7 francs** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **147 francs**.

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur de

Primes Gratuites et Superbes, savoir :

1 Fourreau rigide pour fusil démonté, fermeture à sabot, poignée mobile en cuir, porte-bretelle et porte-cadenas, entièrement cousu à la main.
1 Bretelle cuir droite large pour fourreau.
1 Bretelle cuir 2 pièces large à l'épaule pour fusil.
1 Chargette graduée 2 usages, pour poudre pyroxylée M. et pour plombs.
1 Extracteur excentrique, acier poli, et à 3 roulettes cuivre pour fusil percussion centrale.
1 Mandrin buis tourné.
1 Planche à charger.
1 Sertisseur à ressort et à spatule, lissoir cuivre, pouvant se visser sur une table.
1 Baguette à nettoyer en bois dur, se dévissant en 2 pièces, avec virole porte-chiffon.
1 Brosse crin pour nettoyer l'intérieur des canons.
1 Brosse laine pour huiler.
1 Gratte-culasse pour nettoyer les chambres des canons.

Ces primes sont de toute beauté, elles constituent un précieux appoint pour le chasseur qui doit les payer très cher, s'il les achète séparément!

Personne n'hésitera un instant à souscrire! Chacun voudra posséder le **CHOKE-BORED EXCELSIOR**, le meilleur des fusils de chasse, l'arme la plus rationnelle, la plus sûre, la plus pratique, la plus belle, la meilleure, en un mot, qui ait été fabriquée en France, jusqu'ici.

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : le fusil, les accessoires et les primes gratuites sont livrés **immédiatement franco de tous frais** et l'on ne paie que **7 fr.** par mois jusqu'à libération du prix total, soit **147 francs.**

Nous conseillons et livrons, sauf avis contraire, le calibre 16 qui est le plus pratique; toutefois, si l'acheteur le préfère et sur sa demande nous fournissons le calibre 12 qui est plus lourd et généralement employé au tir aux pigeons et à la chasse de l'arrière-saison.

L'emballage et le port sont GRATUITS.

Les quittances mensuelles sont recouvrées par la poste, SANS FRAIS.

GIRARD & BOITTE

4 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, 46 Rue de l'Echiquier, à Paris, *le* **Fusil de Chasse CHOKE-BORED EXCELSIOR** *et ses* Primes gratuites *comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est à dire par payements mensuels de* 7 fr *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **147 francs,** *prix total.*

Fait à .... *le* .... 190 .

Nom et Prénoms ....

Profession ou Qualité ....   SIGNATURE :

Domicile ....

Département ....

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe, à l'adresse de

GIRARD & BOITTE ✻, ✪ I, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS
MAGASINS DE VENTE ET D'EXPOSITION : 47, Rue d'Enghien.

MAISON DE CONFIANCE
Fondée en 1885
LA PREMIÈRE DU GENRE

Demandez { **Gratis** et **Franco** le **CATALOGUE ILLUSTRÉ** des **Fusils de Chasse et Armes diverses.**

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet.

Encre de la maison DETOURBE.   Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy).   *Le Gérant :* A. RICH

15e ANNÉE — N° 38. 10 Centimes 19 Septembre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

BON CŒUR, par Benjamin RABIER.



L'HOMME D'ÉQUIPE. — C'est l'heure, monsieur le chef de gare...

LE CHEF DE GARE (*membre de la Société Protectrice des Animaux.*) — Attendez que le colimaçon ait passé l'aiguille !

*La collaboration au **Pêle-Mêle** est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Les mensonges de l'abbé Calisty

En ce temps-là, l'abbé Calisty était un petit homme replet, rond comme une balle. A voir son sourire épanoui, la plénitude de ses joues, le rouge qui colorait son visage, on pensait : « Voilà un heureux gaillard ! » Il n'en n'était rien.

L'abbé Calisty n'était pas ce qu'on appelle un « gaillard » Son sourire épanoui n'était que l'expression de la bonté de son cœur ; la plénitude de ses joues tenait à une santé obstinément florissante et leur rouge, à la timidité qui, pour un oui ou pour un non, lui empourprait le visage.

Heureux, il eut pu l'être. On l'aimait dans sa petite paroisse du fond du Jura, les dévots et les autres. Il était si bon si éclectiquement bon, partageant indistinctement entre tous sa bourse et ses consolations, que les plus farouches ennemis ne pouvaient faire autrement que de respecter sa soutane. C'était un de ces prêtres trop rares qui font plus ample distribution de pardons que d'anathèmes. Et pourtant, heureux, il ne l'était pas.



Son église n'avait pas de clocher.

Cependant les fonds ne manquaient pas. Une vieille fille de l'endroit avait, en mourant laissé deux cent mille francs, dont la moitié devait être employée à achever l'éclise, et l'autre à édifier un hospice.

Or, à cette époque, la municipalité était fort hostile au desservant de la paroisse. Comme les passions sont d'autant plus aiguës qu'elle prennent naissance dans des cerveaux plus étroits, plutôt que de voir un clocher magnifier l'église, le Conseil municipal avait préféré priver la commune d'un hospice. Maintes difficultés avaient été soulevées, le testament attaqué, les autorisations systématiquement refusées. Bref, au moment où l'abbé Calisty était venu prendre possession de son poste, l'affaire n'était pas encore solutionnée. Les rapports s'entassaient à la Préfecture, saisie du litige. Le préfet n'osait pas prendre de décision et en référait au ministère, dans les bureaux duquel les pièces dûment numérotées et enregistrées s'en allaient grossir les archives et y sommeiller administrativement.

En vain, l'abbé Calisty, surmontant sa timidité, s'était entremis. Lettres, démarches, avaient été inutiles. La municipalité se montrait irréductible. On aimait bien l'abbé, assurément ! Ce n'était pas à lui qu'on en voulait, mais ça embêtait les dévôts... Ah !... si cela n'eut tenu qu'à lui, le bon curé aurait encore fait le sacrifice de son clocher en faveur de l'hospice, mais le testament était formel. L'un ne pouvait être édifié sans l'autre. Et cela le désespérait profondément.

* * *

Un jour, il prit une résolution héroïque. Sans en avoir soufflé mot à personne, il fit sa valise, laquelle renfermait sa belle soutane neuve et ses souliers à boucles, et prit le train pour Paris. L'abbé Calisty s'en allait voir le ministre... pas plus. Les timides sont ainsi faits. Ils ne connaissent pas de mesure. S'ils vont au danger, ils y vont tout droit, car ils ne le voient plus, fermant les yeux de peur. Cette inconscience les favorise parfois, et, de fait, notre curé eut la chance d'être reçu au ministère sans lettre d'audience, dès qu'il s'y fut présenté, aussitôt après avoir revêtu sa belle soutane neuve et ses souliers à boucles.

Le ministre était absent. Mais son chef de cabinet s'y trouvait. Obligeamment, un huissier le pria d'attendre. Quelques personnes seulement à passer avant lui et ce serait son tour.

Une heure s'écoula.

Jusque-là, le mouvement et l'effort avaient soutenu la fièvre de l'abbé. Cette longue attente l'abattit. Sa démarche lui parut soudain



stupide. Autour de lui, les huissiers circulaient, portant d'un pas pressé des dossiers volumineux. Des messieurs graves, la boutonnière rougie, entraient, sortaient. Des lambeaux de phrases lui arrivaient : « Monsieur le sénateur. — La question des chemins de fer de l'Ouest — Le Congrès de Lille — La Tunisie — Le Conseil des Ministres, etc., etc.

Qu'était-ce que cette misérable question de clocher qu'il apportait au milieu de tant d'affaires importantes. Toute sa timidité lui revint. Il songeait à se sauver lorsqu'il s'entendit appeler Machinalement, il suivit l'huissier, ne pensant plus qu'à une chose, s'en tirer vis-à vis de ce chef de cabinet. Ne paraître ni importun, ni ridicule.

. . . .

Notons ici un fait de peu d'importance par lui-même, mais qui en eut une sur le dénouement de notre histoire. Pendant l'attente de l'abbé, le ministre était arrivé et recevait lui-même la suite des solliciteurs, en place de son chef de cabinet.

. . . .

Cependant, notre curé avait été introduit. A peine eut-il le temps d'apercevoir un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie quelconque, qui lui faisait signe de s'asseoir, qu'il commençait :

— Je vous demande pardon, Monsieur. Je voulais voir Monsieur le ministre... oh ! pour une toute petite affaire qui m'est toute personnelle... et comme je passais devant le ministère...

Déjà il faisait mine de se retirer :

— Je vous en prie... Si vous voulez bien m'exposer...

— Mon Dieu, reprit l'abbé sur le même ton dégagé, c'est bien peu de chose...

Puis, en quelques mots, il exposa la situation faite à l'église et à l'hospice par la municipalité. Chose singulière, une fois au vif de son sujet, son accent se faisait plus persuasif. Il se sentait repris par cette question qui lui tenait tant au cœur. Son interlocuteur, de son côté, paraissait s'y intéresser.

— Tiens, tiens, se dit l'abbé, est-ce que j'aurais quelque chance ?... Et, derechef, il reprit son argumentation, insista sur le besoin d'un hospice, parla d'humanité... Bref, se fit si éloquent, se grisa si bien de ses propres paroles qu'il ajouta, tout sincèrement :

— Au reste, nul doute que Monsieur le ministre, s'il avait été là, n'eut donné à cette affaire une solution conforme à celle que je préconise... et qui n'est autre que celle de l'Equité et du Bien.

Le fonctionnaire eut un mouvement imperceptible et demanda :

— Vous connaissez... le ministre ?

— Oui ! répondit avec un aplomb imperturbable l'abbé. Puis en lui-même il ajouta : « Mon Dieu, pardonnez-moi ce mensonge, mais vous savez qu'il faut des protections pour réussir auprès des grands de la Terre. N'en ayant aucune, je m'en crée. C'est pour votre œuvre que je dispose en ma faveur ce chef de cabinet... D'ailleurs, s'en expliqua-t-il à lui-même, ne le connais-je pas, ce ministre ? C'est mon frère en Jésus-Christ. »

Pendant ce temps, le fonctionnaire avait pris des notes. Ayant reposé son crayon, il se tourna du côté de l'abbé et avec un sourire indéfinissable :

— Nous disons... Monsieur l'abbé Calisty... Ernest ?...

— Oui !

— Est-ce que vous voyez souvent le ministre ?

— Heu... oui. C'est-à-dire autrefois.... autrefois nous nous voyions beaucoup, mais il y a longtemps que nous nous sommes perdus de vue... Néanmoins...

— Néanmoins ?

— Je crois que ses sympathies me sont suffisamment acquises pour que, indépendam-



Le fonctionnaire eut un mouvement imperceptible et demanda.

nent de la bonté de ma cause, je puisse être ssuré de son appui en cette circonstance... 'ailleurs, continua l'intrépide timide déchaîné, ai eu l'occasion de lui rendre un grand serice, et quoiqu'il l'ait peut-être oublié...

Ce disant, il coula un regard en dessous ers le haut fonctionnaire. Celui-ci souriait.

— Monsieur l'abbé, fit-il, soyez certain que e vais faire aussitôt le nécessaire pour que ette affaire soit solutionnée selon votre désir t celui du ministre.

— Parfait, se dit l'abbé. Mes pieux menonges ont fait leur effet. Encore une fois, non Dieu, pardonnez-moi! C'est pour le bien e votre œuvre!

Là-dessus, l'entretien prit fin.

. . . .

Le ministre avait fait diligence. Moins d'un nois après, l'affaire était réglée conformément ux vues de notre curé.

Ce fut une surprise dans le pays. C'en fut ne plus grande lorsqu'on sut que le ministre ui-même venait poser la première pierre du locher. Cette compensation pour la municialité était trop grande pour qu'on en voulût l'abbé. L'annonce de la venue du haut fonconnaire était le signe précurseur d'une pluie e décorations. Rien ne fut ménagé pour que la érémonie fut superbe.

Et la cérémonie fut superbe.

Lorsque le train ministériel s'arrêta dans



la gare richement pavoisée, des ovations sans fin retentirent en même temps que la *Marseillaise* grondait patriotiquement. Souriant et bonhomme, le ministre parut et s'avança audevant des notabilités.

Un seul, parmi tous, ne partageait pas l'allégresse générale. C'était l'abbé Calisty, perdu au milieu du clergé de tout l'arrondissement.

Le pauvre abbé, rouge, confus, anéanti, venait de reconnaître le soi-disant chef de cabinet, auquel il avait fait de si pieux et si audacieux mensonges. La terre se déroba sous ses pieds. Il pensa tomber dans un abîme sans fond. Cette sensation atroce dura longtemps, si longtemps que les discours de bienvenue prirent fin. A ce moment, il recouvra ses sens. Hélas! pour voir le ministre lui-même marcher droit sur lui... qu'allait-il se passer? Il ferma les yeux.

Une voix chaude et cordiale, nuancée d'un imperceptible accent de gaieté, le tira de sa torpeur:

— Bonjour, Ernest. Comment vas-tu? Tu vois que je n'ai pas oublié le service rendu.

En même temps, une robuste main lui pétrissait la sienne. Il leva les paupières. Son regard croisa celui du ministre, si bon, si fin, si connaisseur en hommes...

Et la cérémonie fut superbe.

Etienne JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Le puffisme et le bluff sont les armes ui conduisent aujourd'hui à la vicoire.

J'en causais avec mon ami, le vieux hilosophe:

— N'est-il pas déplorable, dis-je, d'être orcé, pour arriver à une situation quelonque, d'user de réclame et de menonge?

Le commerçant n'hésite pas à présener, comme la huitième merveille du nonde, le produit très ordinaire qu'il ésire écouler.

Les spécialités pharmaceutiques sont toutes des panacées que leurs auteurs consentent à céder au public dans un but purement philanthropique.

Les candidats députés n'ont en vue que les intérêts de leurs électeurs et ne se présentent à leurs suffrages que pour sauver la patrie.

Ces mensonges sont d'usage si courant qu'on les accepte comme choses naturelles.

Mon vieil ami répondit:

— Votre indignation est quelque peu enfantine. Vous semblez ignorer que le public veut être trompé. Ne prenez pas ceci pour un paradoxe. C'est une vérité indiscutable.

Supposez un candidat qui nous déclare qu'il ambitionne la situation de député parce qu'il y trouve des avantages personnels. Ce n'est que l'expression d'une chose que chacun sait. Cependant, personne ne votera pour lui.

De même, si un commerçant avoue que son produit n'est pas le meilleur qui ait jamais été mis en vente, l'acheteur se montrera récalcitrant.

Il a l'habitude de tenir compte de l'exagération et sait réduire à sa juste mesure la valeur du boniment qu'on lui sert.

Dites-lui qu'une marchandise est le summum de la perfection, il pensera: « Elle n'est peut-être pas mauvaise ».

Dites-lui, par contre, qu'elle est de qualité ordinaire, il pensera: « Faut-il qu'elle soit mauvaise pour qu'on en dise si peu de bien ». Et il s'abstiendra.

On connaît l'histoire de ce crémier qui chargea un jour son employé de faire des étiquettes pour ses diverses qualités de beurre.

Le commis écrivit:

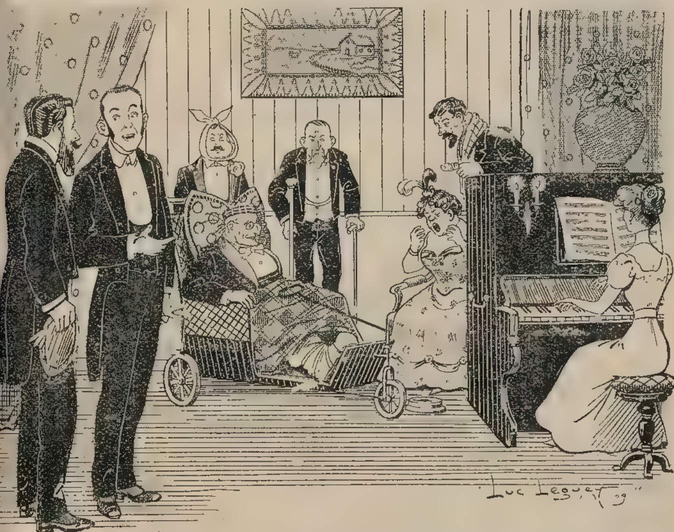
« Beurre fin », « Beurre surfin », « Beurre extra-fin », « Beurre de qualité extra-supérieure ».

Il présenta les étiquettes à son patron:

— Est-ce bien ainsi? demanda-t-il.

— C'est très bien pour les beurres à bon marché, répondit le crémier, mais comment allons-nous désigner notre *vrai beurre?*

Fred ISLY.



LES ESPERANCES

LE JEUNE MÉDECIN. — La dot de ma future n'est pas très forte, mais regardez la belle clientèle qu'elle m'apporte.

****

AUX MANŒUVRES

Un jeune soldat n'était pas sans éprouver une certaine inquiétude lorsqu'aux manœuvres il entendit dire à son colonel, au moment d'une attaque simulée, « que tout devait se passer comme dans une attaque pour de vrai ». Aussi, dès que les premières cartouches à blanc furent tirées, notre *bleu*, sentant son malaise augmenter, s'empressa de prendre ses jambes à son cou.

— Eh! là-bas, vous, où courez-vous comme ça? lui cria son capitaine.

— Tout va bien, mon capitaine, répondit le fuyard sans s'arrêter, on m'a dit de faire comme si c'était un combat pour de vrai!



VOL ET VOL

— Un article intitulé « Les plus récents vols de Toto de la Bastoche ».
— Malheureux tout d'même... à lire ce simple titre-là, on se figurerait qu'il s'agit d'un vulgaire Blériot!

GÉNÉROSITÉ

La servante de Madame Bonfils a un cœur d'or. En voici une des nombreuses preuves. l'autre jour, sa maîtresse entrant dans la cuisine, et apercevant sur une chaise du linge merveilleusement repassé, s'écria:

— Comme vous repassez bien, ma bonne Justine, mais... ce n'est pas mon linge!

— Non, Madame, c'est le mien.

Et dans un accès de bonté, la brave fille s'empressa d'ajouter:

— Ah! si j'avais le temps, je repasserais le linge de Madame tout aussi bien que celui-ci!

***

ACCESSOIRES

Le colonel Sabretache n'est pas prolixe. En bon militaire qu'il est resté après sa retraite, il aime à être compris sans phrases inutiles.

Or, le colonel cherchait un cocher. Après plusieurs autres, il s'en présenta un dont la figure ouverte plut à l'ancien officier.

— Sachez, lui dit-il, que je suis très laconique. Faut qu'on me comprenne tout d'un trait. Si je vous dis: « Jean, la voiture pour cinq heures », ça ne veut pas dire la voiture seule mais les chevaux, le fouet, tous les *accessoires.*

— C'est compris, déclara Jean, je penserai toujours aux accessoires.

Là-dessus, Jean entra en fonctions, et le colonel se félicita bientôt d'avoir eu la main aussi heureuse.

Avait-il envie de fumer! Il appelait Jean et prononçait le seul mot: « fumer ». Aussitôt l'intelligent serviteur plaçait devant lui des cigares, un cendrier, des allumettes et même un coupe-cigares.

Un jour, le colonel Sabretache apparut aux yeux de Jean, la figure bouleversée:

— Vite, cria-t-il, ma femme est très malade, allez chercher le médecin.

Il avait à peine fini de parler que Jean était dehors et s'acquittait de sa mission.

Cependant, contrairement à ce qui se passait d'ordinaire, le temps passait sans qu'on vit revenir le cocher.

Le colonel, inquiet, se consumait d'impatience. Il allait aviser quand Jean reparut:

— Mille tonnerres! rugit le colonel, vous y avez mis le temps.

— Mais, mon colonel, répliqua le serviteur, il fallait bien que je les réunisse tous.

— Tous! que voulez-vous dire?

— Ne m'avez-vous pas dit, mon colonel, que je devais compléter vos ordres et amener les *accessoires.*

— Si! Mais quel rapport?...

— Eh bien! mon colonel, je vous ai ramené le médecin, le curé et l'entrepreneur des pompes funèbres.

***

De sa faute

Dialogue entendu un samedi matin au marché:

LA MÉNAGÈRE. — Mais ce poisson-là n'est pas frais. Il empeste!!!

LA MARCHANDE DE POISSONS (*d'un ton irrité*). — Et à qui la faute, la petite mère? Je vous l'ai offert la semaine dernière et vous n'en avez pas voulu.

***

SOIRÉE MONDAINE

Pour la somme de quinze cents francs, le célèbre ténor Roger s'était engagé à chanter dans une soirée donnée par un riche financier parisien.

Dans sa première chanson, Roger se surpassa; mais tous les invités, indifférents, continuèrent à causer à haute voix.

Un peu plus tard, l'hôte, pensant qu'il était temps d'exiger une autre chanson de Roger, l'envoya chercher, mais il fut introuvable.

Le lendemain, le financier reçut le billet suivant, qu'accompagnait une somme de deux mille francs:

« J'ai l'honneur de vous retourner les quinze cents francs que j'avais reçus pour chanter à votre soirée. En même temps, je vous prie d'accepter les cinq cents francs ci-inclus, pour le dérangement que j'ai occasionné à vos invités en interrompant leurs conversations. »

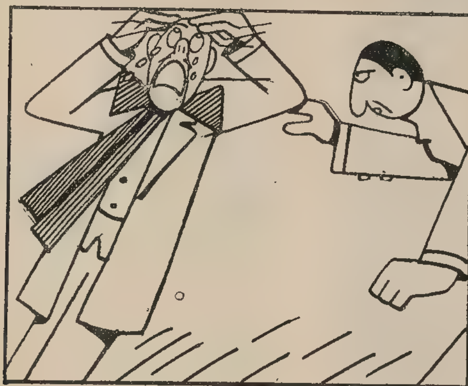


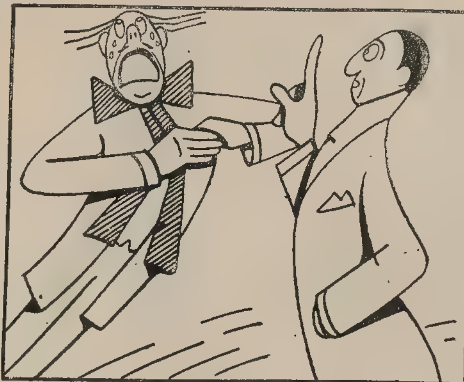


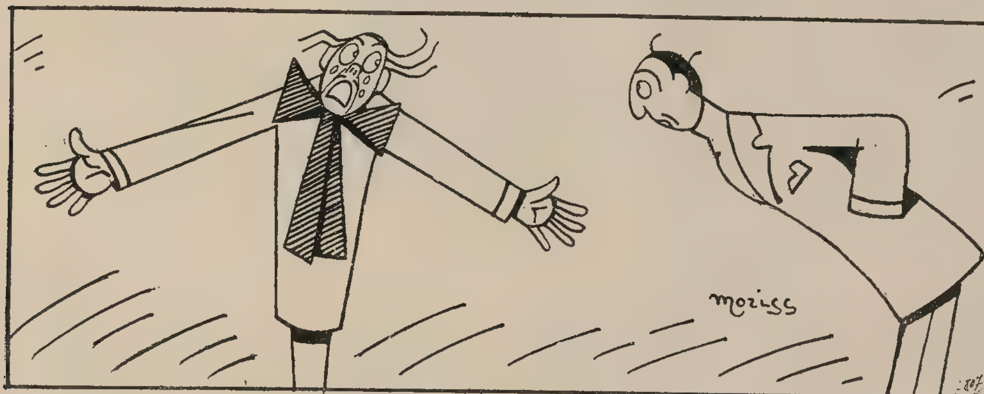
L'OBSTACLE ou **GRAND AMOUR MODERNE**

— Si je l'aime?... Je l'adore!... Et je ne peux pas l'épouser! J'en souffre, mon ami, j'en souffre! L'obstacle est insurmontable...

— Un père inflexible?
— Pis que ça!... Moi qui l'aime tant!


— Un secret de famille?
— Cela ne serait rien... Moi qui l'idolâtre!... Nous ne pouvons nous unir!


— Elle en aime un autre?
— Oh! non... Elle m'adore et moi j'en suis fou... Cela est terrible!



— Mais quoi, alors?
— Elle n'a que 100.000 francs de dot!

Courrier Pêle-Mêle

Réponse à une question.

Nous demandions dernièrement à nos lecteurs de quel nom on pourrait appeler les courbes que l'on voit dans certains dessins et dans lesquelles on fait entrer les paroles que sont censés prononcer les personnages de ces dessins.

D'après les lettres qui nous sont parvenues de divers correspondants, il n'y aurait pas à proprement parler, de mot absolument et exclusivement qualifié pour cette désignation, mais on pourrait employer le mot: *phylactère*, qui s'en rapproche fort.

Ce mot désigne, en effet, les banderoles que l'on voit fréquemment sur les vitraux et dans certaines peintures anciennes; banderoles sur lesquelles sont inscrites, en quelque sorte les légendes des sujets représentés ou les paroles des personnages qui y figurent. On voit que ce n'est pas exactement la même chose, mais par extension, les courbes dont nous parlons peuvent très bien emprunter également ce nom.

***

Mandat-poste.

Monsieur le Directeur,

Dans votre dernier numéro, un de vos lecteurs demande qui doit être responsable d'un mandat volé, destinataire ou expéditeur.

Il est hors de doute que la faute incombe à l'envoyeur, qui doit recommander sa lettre pour que la poste lui garantisse son envoi d'argent. Car rien ne prouve que le mandat ait été mis dans l'enveloppe; en second lieu (aux dires de la poste), le destinataire a pu laisser la lettre traîner négligemment sur un bureau; rien ne peut non plus le prouver; la recommandation d'une lettre est donc la seule garantie pour l'envoyeur; s'il ne le fait pas, il reste débiteur vis-à-vis de son créancier. Comme vous le dites fort bien, le mandat-carte est le plus pratique.

Recevez, etc.

CUVILLIER.

***

Citoyen.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans le numéro 31, du 1er août 1909, sous la rubrique *Citoyen*, que la paternité du mot reviendrait à Beaumarchais et serait de 1774.

Le mot est certainement plus ancien, et, sans pouvoir en préciser la date de naissance, il est facile d'établir qu'il était connu vers 1735.

On le lit, en effet, dans une lettre d'Helvétius à Montesquieu, à propos de son manuscrit de l'*Esprit des Lois*.

L'Esprit des Lois fut composé par Montesquieu entre 1732 et 1734, à la Brèdes, à son retour d'Angleterre.

La lettre d'Helvétius, qui n'est pas datée, a donc été vraisemblablement écrite vers 1725, puisqu'elle répond à la communication qui lui fut faite du manuscrit.

Il résulte donc de ceci et de la façon dont Helvétius emploie le mot « citoyen », vers 1735, que ce mot était déjà connu alors, et même assez courant, puisqu'il n'essaie pas, dans sa lettre, d'en donner une définition quelconque.

Sans pouvoir rien affirmer, je serais plutôt tenté de croire que ce mot viendrait d'Angleterre, et rien ne m'étonnerait à ce qu'il ait été importé par Montesquieu lui-même, qui consacra un long chapitre à la constitution anglaise, dont il était fort enthousiaste.

Recevez, etc.

Lucien WALL.

Questions interpêlemelistes

De quelle manière cultive-t-on le champignon dans les carrières des environs de Paris, renommées pour cette culture?

L. Couffièros.

***

1° Comment et par quelles manipulations le sang de cheval devient-il sérum antidiphtérique?

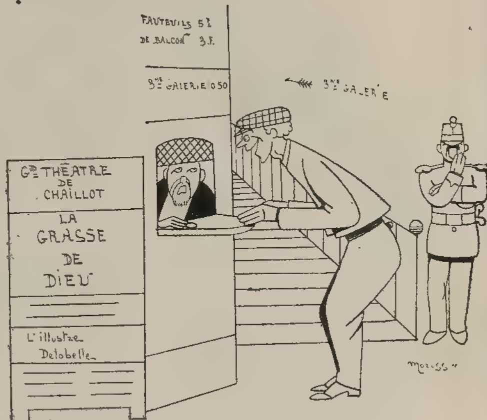
2° A quoi tient sa cherté? (3 francs les dix centimètres cubes, je crois).

R. Grenier.



LES CONFRERES

— As-tu vu?... Ses bottines bâillent...
— Dame! c'est assez naturel!... Il est en train de lire son dernier poème à haute voix.



LOGIQUE

— Eh là... vous me donnez une pièce du pape...
— Eh bien! pour aller au paradis!

LA CHANSON DE L'ERRANTE

Il est toujours intéressant de rechercher l'origine des jeux. Ceux-là même qui comptent parmi les plus simples et les plus primitifs nous amènent, la plupart du temps, à des découvertes imprévues.

Ainsi, les premières poupées articulées qui furent faites autrefois, étaient des manières de statuettes votives que les Egyptiens et les Romains plaçaient dans les temples et dans les tombeaux.

Peu à peu les enfants s'en amusèrent et on en confectionna tout exprès pour les fil-

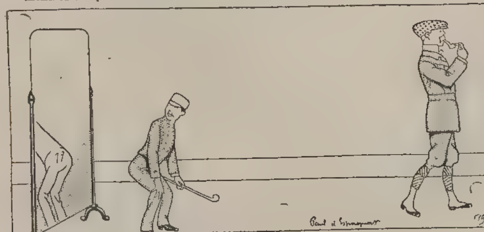


MYLORD NE PARLE PAS FRANÇAIS

Le Groom. — Je vois bien qu'il veut que je porte ça dans sa chambre, mais quelle chambre?...



... Une idée! comme ça, je vais pouvoir connaître le numéro que le cireur...



...a mis à la craie sur ses bottines!



LE JOUR DE LA FETE DES POMPIERS

Le Scieur. — Décidément, mon bois est vraiment dur, impossible d'avancer...

lettes. Perfectionnées, ces poupées devinrent les marionnettes que l'on connait depuis des siècles déjà.

La balançoire eut, comme les marionnettes, des origines fort sérieuses. Elle fut, à ses débuts, intimement liée à certaines cérémonies religieuses de la Grèce antique. Nous allons voir comment.

Un brave homme de Grec, nomme Iracos, ayant reçu sous son toit et hébergé le dieu Bacchus, celui-ci, par reconnaissance, lui apprit à cultiver la vigne et à faire le vin.

Les vendanges furent excellentes. Après le départ de Bacchus, Icaros invita ses amis à goûter avec lui la boisson nouvelle. Elle eut un si grand succès que tous les convives d'Icaros s'enivrèrent. Le feu courait dans leurs veines, la fièvre brûlait leurs fronts, ils voyaient trouble. Ils se crurent empoisonnés et, pour se venger, tuèrent leur hôte.

Icaros mort, laissait une fille. Elle était douce et simple d'esprit. Surprise de ne plus voir son père, car elle ignorait le drame, elle le chercha de longs jours par les champs et par les bois. C'est pour cela que tous ceux qui la rencontraient la surnommèrent Alètis, l'Errante. Après avoir vagué sans succès dans tout le pays, l'infortunée se pendit enfin de désespoir.

Alors, Bacchus, pour venger son ami, et sa fille, affligea ses assassins d'une folie endémique et ils se pendirent à leur tour.

En souvenir d'Alètis et pour commémorer la vengeance de Bacchus, les Grecs instituèrent de grandes fêtes annuelles. A certains arbres, dans les bois sacrés, ils pendaient des poupées qui se balançaient au vent. Et les vierges d'Attique dansaient autour de ses poupées en chantant la chanson d'Alètis, l'Errante.

Plus tard, elles imaginèrent de se suspendre à des cordes, au lieu d'attacher des poupées et elles se balancèrent en chantant.

La balançoire était trouvée. On y adapta une barre de bois ou une planchette.

C'est sous cette forme que l'art subtil des anciens artistes hellènes nous a transmis ce jeu d'autrefois. Sur quelques vases trouvés à Chinsi, des motifs de décorations sont inspirés de la balançoire. Il n'est pas rare, enfin, de reconnaître sur des poteries grecques des satyres poussant des balançoires sur lesquelles des nymphes sont assises.

La présence des satyres nous indique que ce jeu était en honneur pendant les fêtes de Bacchus, ce qui est en conformité avec la légende.

Même le jeu d'Alètis avait, chez les Icariens, la valeur d'un symbole. Il remplaçait les sacrifices sanglants abolis par une civilisation plus raffinée. Le balancement de l'escarpolette symbolisait la purification par l'air comme il y avait, en d'autres cérémonies, la purification par l'eau et par le feu.

Plutarque, qui s'intéressait à tout, nous dit qu'on ne tarda pas à apporter d'heureuses modifications à ces balançoires primitives. On renforça, et puis on doubla la simple corde. On y attacha bientôt un tabouret et même une sorte de fauteuil avec dossier et accoudoirs.

C'est avec ces perfectionnements que nous voyons, sur les peintures murales de Pompéi, les nobles matrones romaines balancées par des esclaves infatigables.

***

SA MAJESTÉ NE REÇOIT PAS

Napoléon Ier avait, comme familier de la maison, un savant médecin avec lequel il avait l'habitude de faire, chaque jour, une petite causerie.

Très exact, le disciple d'Esculape, qui s'intitulait: médecin de la Cour, et qui, comme tel touchait une forte indemnité, avait coutume de se présenter à l'empereur chaque matin vers 10 heures. La conversation durait environ une demi-heure et portait sur tous sujets, sauf sur la médecine.

Un matin, le médecin se voit éconduit, et le chambellan lui annonce que l'empereur ne saurait le recevoir. Etonnement, craintes de disgrâce, le médecin ne sait à quoi s'en tenir. Devant sa douleur, le chambellan, pris de pitié condescend à lui expliquer pourquoi il ne saurait, ce jour-là, rendre visite à l'empereur:

— Sa Majesté étant indisposée aujourd'hui, Elle ne saurait vous recevoir. Mais ne vous tourmentez donc pas, dès qu'Elle ira mieux, vous serez de nouveau le bienvenu...



L'HABITUDE

M. Saindoux est in·tallé du samedi au lundi chez des amis, à la campagne. Un rossignol, qui chante dans un arbre voisin, l'empêche de fermer l'œil et le met dans une fureur folle.

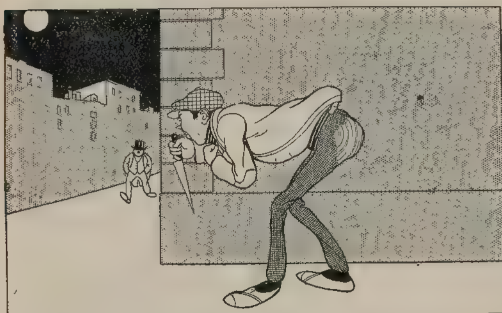


Le dimanche suivant:

Mme Saindoux (*à sa voisine, pendant que son mari ronfle comme une toupie*). — Ah! on n'est pas près de nous y r voir, à la campagne! Mon pauvre Ugène devien!rait vite anémique avec tous ces sales rossignols qui font un potin de tous les diables.

CHEVALERIE

Il fut un temps où les chevaliers errants, à la recherche de glorieuses et éclatantes aventures, étaient forcés de parcourir des immensités de pays. Le progrès, toujours croissant, de Paris, a énormément facilité la tâche des modernes héros.



En effet, il est hors de doute qu'il faut être doué d'un courage à toute épreuve pour s'aventurer dans certaines rues de la capitale, à certaines heures de la nuit.



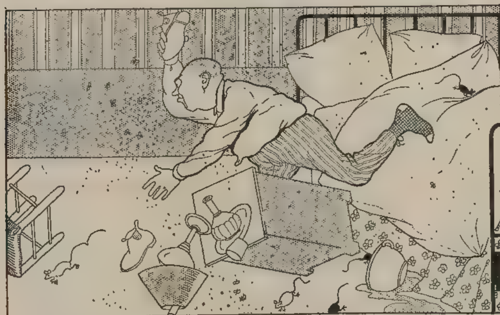
Même en plein jour, ne faut-il pas une très abondante dose de courage pour conduire à bonne fin la périlleuse traversée de nos places publiques?



N'est-il pas le digne successeur d'un ancien paladin, le moderne bourgeois, qui, ayant réussi, au prix d'énormes efforts, à pénétrer dans un wagon du métropolitain, parvient à en sortir à une station déterminée?



A quoi pourrait-on comparer le péril que court le malheureux qui a l'audace de chercher la justice précisément là où la jusltice a élu son domicile légal?



Les formidables luttes dont le récit emplit nos livres de chevalerie sont-elles plus héroïques que celles soutenues chaque nuit par les paisibles habitants de certains hôtels ou maisons meublées?



Mais la lutte la plus héroïque entre toutes est certainement celle qu'entreprend le directeur d'un journal humoristique pour ne pas se laisser infliger des dessins déjà parus en 1830.



GREVE

Le syndicat des employés de ménagerie, ayant intimé à ses adhérents l'ordre d'avoir à faire grève, le propriétaire de la Ménagerie Vésuvienne, se serait vu bien embarrassé...



...s'il n'avait songé à remplacer les grévistes par ses pensionnaires.





BEETHOVEN

— Oh! cette belle marche funèbre! Elle me donne des frissons d'angoisse... Parfois, il me semble que mes cheveux...

...se dressent sur ma tête.

DE NOS LECTEURS

Les savants.

Par un bizarre travers de notre esprit, nous sommes portés à nous moquer des savants.

Ici même, dans ce *Pêle-Mêle*, malicieux et ironique, on ne se fait pas faute de les blaguer par le dessin et la légende; et nos artistes ne font que suivre la tradition des Daumier, des Gavarni et de tant d'autres.

Ce sont les Grecs qui ont inventé ce genre de raillerie; nous l'avons simplement continué. Aristophane avait fait les *Nuées*, où il tournait Socrate en ridicule. Molière fit le *Malade imaginaire*, où il ridiculisait les médecins. Labiche, Meilhac et Halévy, Pailleron, d'autres encore nous amusèrent aux dépens des archéologues, des collectionneurs, des philosophes. Quant aux dramarturges d'aujourd'hui, ils sont encore moins tendres que leurs devanciers à l'égard de nos concitoyens très diplômés, et ils ont coutume de nous les représenter sous les espèces de pantins ridicules qui ne parlent que par formules et ne sauraient rien faire comme le commun des mortels. M. Léon Daudet, le fils du célèbre romancier, stigmatisa jadis les grands docteurs, en les traitant de *Morticoles*, surnom qui leur est resté.

Mais personne n'a été aussi dur, aussi sévère pour les savants que... Victor Hugo.

Ecoutez ce qu'il dit dans l'*Ane*, une de ses dernières productions et non la meilleure:

Il n'est pas d'animal,
Pas de corbeau goulu, pas de loup, pas de chouette,
Pas d'oison, pas de bœuf, pas même de poète,
Pas de mahométan, pas de théologien,
Pas d'échevin flamand, pas d'ours et pas de chien,
Plus laid, plus chevelu, plus repoussant des formes,
Plus caparaçonné d'absurdités énormes,
Plus hérissé, plus sale et plus gonflé de vent,
Que cet âne bâté qu'on appelle un savant.

Le plus curieux, c'est que Victor Hugo était lui-même un savant.





LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE

Reçu licencié! quelle joie! dès demain, je m'inscrirai au Barreau, et enfin je vais pouvoir gagner un peu d'argent. Seulement, pour commencer, je vais seulement louer une petite chambre, car, Dieu merci, mes études ont coûté assez cher.

Ah! ah! Voici M. le Bâtonnier, qui, selon l'usage, vient faire une visite au nouvel avocat.

— Mais mon ami, voyons, vous, le défenseur de la veuve et de l'orphelin, vous ne pouvez rester dans cette mansarde. lisez les règlements, et sachez que tout avocat doit payer au moins 600 francs de loyer et posséder un riche mobilier.



— Soit, j'achèterai donc à crédit un salon, une salle à manger avec un buffet pour pouvoir danser devant, est-ce tout? Ne me faut-il pas aussi une automobile? Non, tant mieux! Ouf! voici le bâtonnier parti, mais qu'a-t-il à se retourner d'un air si furieux?
— Comment, Monsieur, vous osez mettre une plaque sur votre porte, comme un vulgaire marchand, un simple médecin. La réclame est incompatible, Monsieur, avec la dignité de l'avocat.



Tout de même, ce luxe inutile imposé par les mandarins de l'Ordre, m'a flanqué pas mal de dettes sur le dos: heureusement que je viens enfin de plaider ma première affaire. Je vais donc pouvoir payer mes créanciers et mon propriétaire, il était temps car j'allais être saisi et expulsé.



Quelle déveine! mes clients refusent de payer mes honoraires: ma foi, je vais les poursuivre en justice; allons toujours avertir M. le bâtonnier.
— Comment, jeune homme, vous voulez poursuivre vos clients; c'est indigne! vous voulez donc jeter l'opprobre sur notre honorable corporation. Un avocat, Môssieu, ne s'abaisser à réclamer le prix de sa plaidoirie.



Zut, alors! excusez-moi, maître, j'ignorais qu'il fut déshonorant de réclamer le prix de son travail; décidément, je suis trop rustre pour rester parmi votre trop distinguée corporation; je vais m'installer marchand de moutarde et ne vous avisez pas de venir m'en acheter sans payer.

L'auteur! l'auteur!

La coutume de réclamer l'auteur à la fin d'une première représentation semble remonter à la première de *Mérope*, jouée avec un très grand succès le 20 février 1743.

Voici d'ailleurs ce qu'on lit à ce sujet dans un ancien almanach des spectacles:

« A la première représentation de *Mérope*, le public demanda l'auteur; il voulait voir et remercier un homme qui, depuis trente ans, ne cessait de fournir à ses plaisirs. Voltaire, applaudi et demandé, refuse de paraître. On le sort d'un petit réduit où il s'était caché. On le porte dans la loge de Mme la maréchale de Villars, qui était avec sa bru; on le met, malgré lui, en évidence entre ces deux dames, pour recevoir les acclamations et les remerciements du public. Une voix, du milieu du parterre, cria:

« — Madame la duchesse de Villars, embrassez Voltaire!

« Mille voix répètent cette prière. La jeune duchesse, d'abord confuse et embarrassée, finit par se prêter avec grâce au vœu de l'assemblée. Les cris de joie, les battements des mains redoublèrent pour remercier la jeune duchesse qui, par un baiser, venait en quelque façon d'acquitter la dette publique. »

A. LAQUERRIÈRE.

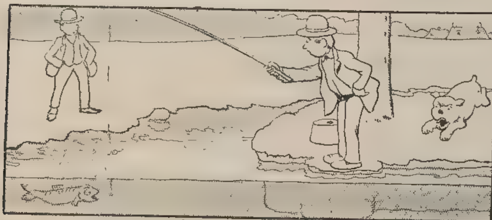
Un bureau de poste fantôme

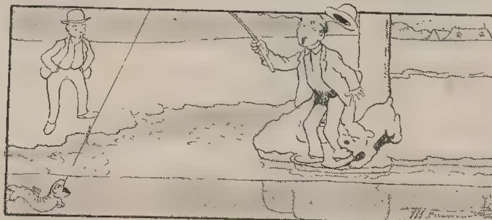
Une curieuse controverse vient de diviser les philatélistes d'Outre-Manche. L'affaire est assez amusante pour qu'on la relate.

On y verra jusqu'où peut aller l'amour du timbre-poste, et qu'on a pu créer un maître de poste *uniquement* pour légitimer l'entrée d'une nouvelle vignette dans les collections.

Or, ce petit truc n'a pas pris, pour diverses raisons — et c'est l'histoire d'un timbre mort-né que nous allons vous dire.

Lorsque la récente expédition du lieutenant Shackleton vers le Pôle Sud était à la veille de son départ d'Angleterre, quelques person-





COUP DOUBLE

— Ça mord-il?
— Non...

...ça ne mord pas!





LOGIQUE HUMAINE

Chouette, voilà enfin ma barbe qui pousse!... ...je vais donc pouvoir me raser!

sonnes conçurent l'idée qu'on en pourrait perpétuer la mémoire par un souvenir durable, bon marché et facilement répandu à travers le monde entier. Il suffisait tout simplement d'émettre des timbres spéciaux des régions antarctiques.

La gravure et le tirage des timbres d'un nouveau modèle étant fort coûteux, on pensa qu'on pourrait solutionner la difficulté en inscrivant tout bonnement une surcharge appropriée sur des timbres existant déjà.

En conséquence, quand les explorateurs parvinrent en Nouvelle-Zélande, un certain nombre des timbres ordinaires à un penny de cette colonie anglaise furent surchargés verticalement de ces mots: « Terre d'Edouard VII ». Cette contrée fut choisie parce qu'elle était un des points sur lesquels l'expédition avait à se diriger.

Ces timbres devaient être employés par les compagnons du lieutenant Shackleton, pour l'affranchissement des lettres que le bateau convoyeur ramènerait vers les contrées habitées.

On établit en même temps que pour que ces lettres fussent régulièrement affranchies et timbrées, elles devaient faire partie d'un courrier expédié par un maître de poste régulier. Et, en conséquence, le lieutenant Shackleton se vit nommer le premier maître de poste de la Terre d'Edouard VII.

Le courrier parti dans ces conditions arriva en Europe. C'est alors que commencèrent les inquiétudes des philatélistes.

Le timbre de l'expédition Shackleton pouvait-il véritablement prendre place dans une collection?

Il était difficile de prendre au sérieux le *post-office* de la terre d'Edouard VII: les seuls habitants de cette contrée sont, en effet, des pingouins.

De plus, pour des raisons qui lui furent personnelles, l'expédition gagna le Sud par une autre route, et n'aborda jamais la Terre d'Edouard VII.

Ainsi, c'était en pleine mer, que le maître de poste d'un bureau fantôme était censé avoir émis les timbres d'une contrée absolument déserte — et qui n'avait aucun service postal régulier pour des visiteurs qui ne l'avaient jamais visitée!...

En conséquence, le verdict prononcé décida de rejeter le timbre. Et il n'y aura jamais, sans doute, dans les albums, d'espace réservé à la Terre d'Edouard VII.

Nous avons vu un de ces timbres. Il porte l'inscription: *New Zealand — Universal Postage*. Et, en travers, verticalement: *King Edouard VII Land*. Le cachet qui l'oblitéra est rond et large. On lit: *Antarctic Exped. — N. Z.*, et la date.



— Maintenant que je suis décoré, comment vais-je faire pour que ma barbe ne cache pas mon ruban?...



...Heureusement qu'il y a toujours moyen de s'arranger.

***

La phrase malencontreuse.

La réception de Victor Hugo à l'Académie Française eut lieu pendant le procès retentissant de la célèbre empoisonneuse, Mme Lafarge (1). M. de Salvandy, qui répondait au récipiendaire, eut, une phrase malencontreuse: « En ce temps, dit-il, où l'*art scénique* a pris un développement si considérable... »

Un éclat de rire, parti de toute l'assemblée, lui coupa la parole. Il recommença sa phrase ainsi:

« En ce temps, où l'*art théâtral*... »

Et put continuer alors son discours.

(1) Mme Lafarge fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Son crime n'a jamais été prouvé, et, jusqu'à sa mort, elle cria son son innocence.



M. DURAND. — Ce sont ces gens-là qui sont cause de la mortalité élevée de Paris, qui effraie et éloigne les étrangers. A-t-on idée de sortir sans chapeau, par une chaleur pareille!!!

Pêle-Mêle Connaissances

— On a calculé le rendement de certaines mers, au point de vue de la pêche, absolument comme on le fait pour les terres cultivables. Ainsi, M. Spencer Walpole a établi que la mer du Nord comprend 60 millions d'hectares produisant par an 685 millions de francs de poisson, soit 11 fr. 25 l'hectare. Il y aurait, approximativement, 12 milliards d'individus de harengs par an, dans cette mer. La pêche, les poissons de proie, la sélection naturelle, les oiseaux détruiraient, chaque année, 6 milliards de harengs: l'autre moitié subsistante perpétuerait l'espèce.

— Les Egyptiens avaient adopté, pour représenter l'année, un serpent mordant sa queue. Ils prétendaient ainsi symboliser l'idée de temps. Ils imitaient en cela leurs contemporains qui ont toujours exprimé l'année par un cercle ou par un symbole approchant: les Perses employaient un anneau. Cette constatation nous donne l'étymologie et le premier sens du mot *année*, qui vient du latin *annus*, et dont la signification primitive était *cercle*.

— La *cochenille-laque* vit dans l'Inde sur quelques végétaux. La piqûre de cet insecte fait exsuder une matière résineuse connue sous le nom de *laque* ou *gomme-laque*. Cette laque est employée dans les arts; les Chinois en ont tiré de merveilleux partis dans leur art décoratif.

— Le maréchal de Moltke, tacticien émérite, qui combina les opérations de l'armée allemande en 1870, n'avait jamais commandé une compagnie, ni un régiment. Avant d'arriver au haut commandement, il avait gagné presque tous ses galons comme professeur à l'Université de Leyde.

UN TRAVAIL DE TITAN



— Oui, oui... c'est entendu: le rond-de-cuir ne fiche rien! et le *Pêle-Mêle*, qui si souvent nous accable de ses sarcasmes, sait-il seulement le travail herculéen qu'il accomplit, ce prétendu flemmard de rond-de-cuir?



Je ne parlerai que pour mémoire des kilomètres qu'il bouffe — tel un vulgaire troupier — pendant ses heures de loisirs, en arpentant de long en large son bureau — sa prison!



Insisterai-je sur le nombre de journaux qu'il dévore... ses yeux parcourent bien journellement 20 à 30 lieues de lignes typographiques...



Et le travail de tête qu'il accomplit? Ne serait-ce que pour trouver l'épithète malsonnante, les mots méprisants par lesquels nous devons répondre à un public collant et indiscret.

Non! de tout cela je ne parlerai pas... Il s'agit simplement de notre travail manuel... savez-vous que dans



certaines administrations — hélas peu privilégiées — nous avons au moins deux heures de travail!

Or, mettons que nous tracions quinze mots à la minute, cela représente, avec les courbes et les inflexions, une longueur de deux mètres cinquante, soit, en une heure, cent cinquante mètres de



travail, en deux heures, nos mots bout à bout, atteindraient le faîte de la tour Eiffel...

En un an, notre travail couvrirait du haut en bas, 365 tours Eiffel! Vous ne trouvez pas qu'au bout d'une pareille année nous n'aurions pas droit à la retraite?





DU TAC AU TAC

M. Faufiley (*boucher, en visite chez Durapin*). — Je vous chipe cette petite toile, elle fera très bien dans mon intérieur.

Durapin (*rendant sa visite à Faufiley*). — Je vous chipe ce petit gigot, il fera très bien dans mon intérieur.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

K. F 15. — Hélas non, aussitôt l'appareil enlevé, tout reviendrait à l'état primitit.

M. Darriet. — Livrez-vous à un examen attentif des

solutions en les comparant aux données, cela vous renseignera mieux que n'importe quelle explication.

M. Valle. — Oui.

M. Th Dumont. — Veuillez relire attentivement la façon dont nous avons procédé pour ce classement, vous vous rendrez compte de la raison qui vous a fait éliminer.

Un musicien (Pau). — Il n'y a aucun moyen efficace de blanchir l'ivoire jauni.

Perplexe. — Non, la loi est formelle là-dessus, malgré la séparation.

M. Stegmann. — Mais parfaitement, vous le pouvez pour plus de sécurité.

M. Olivier. — 1° et 2° Vous savez qu'il y a dans la lan-

gue un grand nombre de mots qui ont été détournes de leur signification étymologique, ceux-ci sort du nombre. 3° Croyez-vous que cela donnerait beaucoup plus d'intérêt à l'histoire?

M. Sarazin. — Vous ne pouvez vous dispenser de la curer, à moins de vous astreindre à vous servir d'un filtre chaque fois que vous usez de cette eau, ou de recourir à l'ébullition.



QUAND MEME

— Alors maintenant que je t'ai défendu de te farder, tu te rattrapes sur ton portrait!

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Délivrance par les Bureaux-Succursales de la Cie P.-L.-M. de :

Billets simples. Billets d'aller et retour. Billets pris à l'avance.

Les Bureaux-Succursales de la Compagnie, à Paris, délivrent, pour toutes les gares de son réseau, des billets simples (plein tarif, demi-tarif, tarif militaire) et des billets d'aller et retour de toutes classes.

Ces Bureaux-succursales sont situes

Rue Saint-Lazare 88.
Rue des Petites-Ecuries, 11.
Rue de Rambuteau, 6.
Rue de Rennes, 45.
Rue Saint-Martin, 252.
Place de la République, 16.
Rue Sainte-Anne, 6.
Rue Tiquetonne, 64.

Ils délivrent également, et à l'avance, par séries de 20, avec une réduction de 10 0/0 sur le prix ordinaire des places, des billets de première, deuxième et troisième classes pour les gares de la banlieue de Paris situées jusqu'à Fontainebleau et Corbeil inclusivement. Ces billets peuvent être utilisés dans les pouxsens (aller et retour).



UN MANCHON IMPROVISE

— Brrrr! qu'il fait froid dans ces montagnes! j'ai les mains glacées, je ne sais où les mettre...



...heureusement qu'avec une longue barbe il est facile de se faire un manchon!

— Sapristi, c'est mon chapeau!... et voilà deux heures que je m'en sers comme crachoir.

CHEMINS DE FER DU NORD

Saison d'été 1909

Une journée en Angleterre.

Jusqu'au 30 octobre inclus, les touristes pourront se procurer, à la gare de Paris-Nord, et dans les bureaux de ville de la Compagnie, le 14 août excepté, les billet d'aller et retour de:

PARIS à LONDRES

aux prix très réduits ci-après :

Première classe : 56 fr. 25 ; deuxième classe : 34 fr. 25 ; troisième classe : 25 francs. (Non compris le droit de quittance de 0 fr. 10).

Ces billets seront valables, à l'aller : Nuit du Samedi au Dimanche, départ de Paris-Nord à 9 h. 15 soir, via Calais-Douvres, arrivée à Londres à 5 h. 29 matin.

Retour : Nuit du dimanche au lundi, départ de Londres à 9 heures soir, via Douvres-Calais, arrivée à Paris à 5 h. 50 matin.

Le lundi, départ de Londres à 10 heures matin, via Folkestone-Boulogne, arrivée à Paris à 5 h. 45 soir.

Ces billets ne donnent pas droit aux enregistrements de bagages, ne peuvent être prolongés et ne sont valables que dans les trains ci-dessus.

LE DISQUE PATHÉ SUPPRIME L'AIGUILLE

et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes. L'emploi du* SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS *à l'ESSAI*

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

GIRARD & BOITTE
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

DERNIÈRE INVENTION!

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus! Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

REPRODUCTEUR POUR DISQUES PATHÉ — BREV^TÉ S.G.D.G.

DIAMÈTRE 21 c/m LE NOUVEAU DISQUE

30 MOIS DE CRÉDIT

6 fr. PAR MOIS

Les Disques PATHÉ *donnent les plus longues auditions.*

20 Centimes PAR JOUR

LES CONQUÊTES DE LA SCIENCE

Le cylindre de cire a été abandonné pour le disque à aiguilles qui a été abandonné, à son tour, pour le disque à saphir, supprimant l'usure, donnant le ton juste et le souffle vibrant de la voix humaine.

Attention aux grossières imitations allemandes! Comparez la longueur de l'audition, la maîtrise du chant et le détail des accompagnements.

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection!

Le **Phonographe à disques**, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé**: La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non seulement inusable par lui-même mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement la supériorité du Saphir sur l'aiguille est écrasante.**

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre; la netteté l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

Description de l'Appareil. 29 × 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon modèle forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin. — Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

GIRARD & BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITION : 47, Rue d'Enghien.

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS

DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. Le Roi de Lahore (*Promesse de mon avenir*), par Renaud.
2. La Favorite (*duo du 4e acte*), par Mme Delna et Alvarez.
3. Les Huguenots (*Pif-Paf*), pr Aumonier.
4. Patrie (*Pauvre martyr obscur*), pr Delmas
5. Rigoletto (*Comme la plume au vent*), par Affre
6. Benvenuto (*De l'art*), par Noté.
7. Mignon (*Elle ne croyait pas*), par Beyle.
8. Joconde (*Dans un délire extrême*), par Bouvet.
9. La Damnation de Faust (*Voici des roses*), par Dangès.
10. Carmen (*Toréador*), par Renaud.
11. Joseph (*Champ paternel*), par Alvarez
12. Les Cloches de Corneville (*Va petit mousse*), par Vaguet.

ROMANCES — CHANSONNETTES — GRANDS AIRS

13. Souhaits à la France (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par Nuibo.
14. Je ne sais plus (*avec orchestre*), Vaguet
15. Etoile d'amour (*avec orchestre*), Vaguet.
16. Rancœur lasse (*avec orchestre*) Vaguet.
17. La Vierge à la Crèche, par Vaguet.
18. On a oublié par Vaguet
19. Le Petit Siffleur, par Vaguet.
20. Rêve ou Folie par Vaguet.
21. Mireille, par Vaguet.
22. Petits Bambins d'Amour, par Vaguet.
23. La Libellule, par Vaguet.
24. Trianon, par Vaguet.
25. Les Trois Roses, par Vaguet.
26. O Sole Mio (*avec orchestre*), pr Vigneau.
27. La Chanson de Marinette (*avec orch.*) par Vigneau
28. Si tu voulais (*avec orch.*), par Viannenc.
29. La Valse rose, par Mme Jane Merey.
30. Les Larmes de la Vie (*avec orchestre*), par Mercadier.
31. Je vous ai tant aimée (*avec orchestre*), par Mercadier.
32. Si l'on connaissait la femme, par Mercadier.
33. Les fiançailles roses, par Mercadier.
34. Ressemblances, par Mercadier.
35. Sonnez clochetons, par Mercadier.
36. Ultime raison, par Mercadier.
37. Petite femme qui passe, pr Mercadier
38. L'Amant philosophe, par Mercadier.
39. J'ai faim d'amour, par Mercadier
40. Mon Cœur (*Romance*), par Piccaluga
41. La Poule chanteuse (*Mélodie*), par Belhomme
42. Le Rosier, par Magnenat.
43. Les deux Grenadiers, par Gresse.
44. La Marseillaise, par Gresse
45. Elle n'était pas jolie par Georgel.
46. Jolie Fleur des Champs, par Georgel.
47. Sur la bouche, par Dalbret.
48. J'ai tant pleuré (*avec orch.*), pr Dalbret
49. Le Roi des Tyroliens (*Tyrolienne*), par Charlesky.
50. Avec ton Souvenir, par Maréchal.
51. Le Biniou, par Maréchal.
52. Le Petit Portrait par Maréchal.
53. Marche gracieuse, par Maréchal.
54. Valsons populo, par Maréchal.
55. Ange blond, par Maréchal.
56. Le Permis de Pêche, par Frey.
57. Un Monsieur qui bégaye, par Frey
58. Dans la Rue (*Cris de Paris*), par Frey.
59. Le Martyr de la Rue Popincourt, par Frey
60. Les gaîtés du Téléphone, par Frey.
61. La Ballade des Agents, par Charlus.
62. La Jolie boiteuse (*avec orch.*), Charlus
63. La Dernière carotte (*monolog.*) Polin.
64. J'ai un rosier (*avec orchestre*), Dranem.

ORCHESTRES — DANSES — SOLIS

65 à 130:
- Dix Valses.
- Six Mazurkas.
- Six Polkas.
- Quatre Scottishs.
- Cinq Morceaux 2 Quadrilles complets.
- Cinq morceaux Quadrille des Lanciers complet.
- Un Pas de Quatre.
- Deux Cors de Chasse.
- Deux Pistons.
- Un Violon
- Un Violoncelle.
- Une Mandoline
- Deux Orchestres Tziganes
- Vingt Morceaux d'Orchestres divers (Marches Militaires, Fantaisies, Ouvertures, etc. etc.)

8 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à **MM. GIRARD & BOITTE,** à Paris, l'**APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **130 Morceaux choisis sur disques double face** *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6 fr.** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **180 francs**, *prix total.*

Fait à .... *le* *190*

Nom et Prénoms .... SIGNATURE :

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare ....

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

GIRARD & BOITTE ✻, OI, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Art)

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt. (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr.) — 50 centimèt (16 fr.)

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet.

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie RICHARD, 7, rue Cadet, Paris. (Ateliers de Clichy). *Le Gérant :* A. Richard

15e ANNEE — No 39. 10 Centimes 26 Septembre 1909.

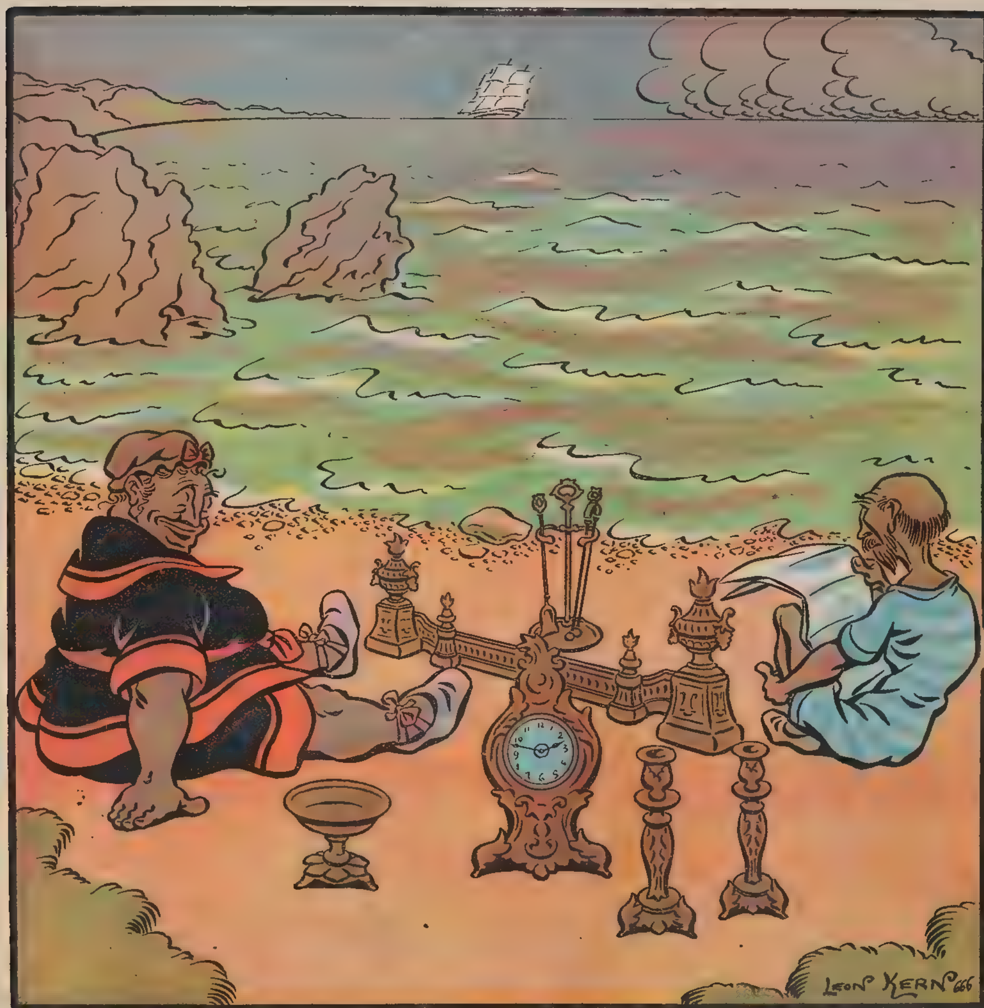
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PRATIQUE, par Léon KERN.



Le ménage Pomme ayant constaté que l'air de la mer bronzait très rapidement, a profité des vacances pour remettre sa garniture de cheminée à neuf.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Au bord de l'abîme

POCHADE EN UN ACTE

SCENE I.

DÉCOR : Un intérieur d'étudiants au Quartier Latin.

PRÉTOIRE. — Lucien?

PYLORE. — Hein?

PRÉTOIRE. — Tu dors?

PYLORE. — Je « potasse », comme feu nègre.

PRÉTOIRE. — Ça entre?

PYLORE. — Mal. Faut avaler tout doucement, ligne à ligne, avec des efforts... des efforts!

PRÉTOIRE. — C'est du macaroni?

PYLORE. — Idiot! C'est le *Contrat de louage chez les Romains.*

PRÉTOIRE. — Ah!... Des types, les Romains.

PYLORE. — Tu parles!

(Silence prolongé.)

PRÉTOIRE (*bâillement en long*). — Ce qu'on s'embête!

PYLORE (*bâillement en large*). — A mourir!

PRÉTOIRE. — On vieillit. Le café, le Boul'-Mich, Bullier, moi, tout ça me paraît lugubre.

PYLORE. — Funèbre! Et ce logis, qui ressemble à un campement de Touaregs! Et l'infâme gargote aux lentilles sempiternelles!

PRÉTOIRE. — Bon, les lentilles. Aliment azoté.

PYLORE. — Et mes caleçons qui ont des trous!

PRÉTOIRE. — Et les trous de mes chaussettes qui n'ont pas de reprises...

PYLORE. — Il manque un ange à notre foyer.

PRÉTOIRE (*caverneux*). — Oui... Marions-nous.

PYLORE. — J'y songe.

PRÉTOIRE. — Et moi, je ne pense qu'à cela.

PYLORE. — Qui?

PRÉTOIRE. — Ah! voilà!... Qui? J'ai bien une cousine qu'on me garde là-bas, au diable, à Auch.

PYLORE. — Une poire pour la soif.

PRÉTOIRE. — Malappris! Elle est très jolie, ma cousine..., et riche. Tu n'en as pas de cousine, toi?

PYLORE. — Je n'en ai pas?... Je n'en ai pas? J'en ai trois plus séduisantes les unes que les autres.., et riches.

PRÉTOIRE. — Laquelle aimes-tu?

PYLORE. — Mon cœur se recueille avant de choisir.

PRÉTOIRE (*bruyamment hilare*). — Son cœur! Le cœur de Monsieur se recueille. Chut! Ne troublons point la méditation de ce viscère problématique!

PYLORE (*très affirmatif*). — Mais oui, j'en ai un cœur, un bon cœur de caniche!

PRÉTOIRE. — Tout frisé, comme ta barbe?

PYLORE. — Oh! la barbe!... Ça te chiffonne que j'aie un cœur. Toi, mon vieux, tu peux filer à Auch, auprès de ta cousine, l'amour que tu es capable de lui apporter ne te fera pas payer de supplément de bagages!

PYLORE. — Tu n'y entends rien! L'amour c'est un sentiment dans le genre de l'appétit: ça vient après qu'on est marié.

PYLORE. — Ça s'en va aussi, quelquefois.

PRÉTOIRE. — Compliments! Il a de bonnes dispositions, ton cœur de caniche!

PYLORE. — Je pensais à toi.

PRÉTOIRE. — Qui vivra verra! Je me sens l'âme d'un mari modèle.

PYLORE. — Dans quel sens? Tu poseras le torse ou la tête?

PRÉTOIRE (*haussement d'épaules*). — Tu me fais pitié! Tu as moins d'esprit qu'un almanach.

PYLORE. — Jaloux! Je te fais envie! Va donc, eh! indigent! avec ton unique cousine!

Nouveau silence. Fauteuils remués. Lumière. Cigarettes.

PRÉTOIRE (*gros soupir*). — On ne pourra plus habiter ensemble.

PYLORE. — Quand?

PRÉTOIRE. — Quand on sera marié, parbleu!

PYLORE. — Non, évidemment... (*gros soupir.*)

PRÉTOIRE. — On se verra.

PYLORE. — Si ces dames sympathisent.

(*Ensemble*). — Ah! les femmes!...

PYLORE. — Tu la connais bien ta promise?

PRÉTOIRE. — Bien?... Non. Je la soupçonne.

PYLORE. — Déjà?

PRÉTOIRE. — Zut!... Si tu continues tes plaisanteries épaisses, je te flanque Isidore dans l'estomac.

(Isidore est un superbe crâne humain, qui joue parfois son rôle de pièce anatomique, mais le plus souvent tient lieu de presse-papier).

PYLORE. — Quel énergumène!... Viens dîner. Tu as la sale humeur d'un hérisson à jeûn.

SCENE II.

DÉCOR : La terrasse d'un café sur le boulevard Saint-Michel.

PERSONNAGES : Pylore et Prétoire, à une table. — A la table voisine, un Monsieur et une Dame. — Un garçon.

LE MONSIEUR. — Délicieuse, cette bière.

LA DAME (*pincée*). — Tu n'es pas difficile.

LE MONSIEUR. — Veux-tu autre chose? Une orangeade? Tu aimes l'orangeade. Garçon! Une orangeade et de la glace.

LE GARÇON. — Boum! Orangeade. Glace. Chalumeaux.

LA DAME. — Pouah! Elle pue cette paille. Elle sent l'étable!

LE MONSIEUR. — Oh! tu exagères.

LA DAME (*explosion*). — Naturellement! On me donne à sucer des saletés: j'exagère. Si je me plains de mes migraines: j'exagère! Quand je dis que ta mère me regarde avec des yeux de panthère: j'exagère! Tout ce qui me déplaît, m'incommode ou me froisse, te laisse indifférent et sceptique. Ça n'existe pas! Mais toi, dès qu'un cor au pied te chatouille, ah! je dois m'apitoyer et gémir sur tes souffrances! Egoïste!

LE MONSIEUR. — Calme-toi, ma chérie. Ne crie pas ainsi. Toute la rive gauche va savoir que j'ai des cors aux pieds. C'est très humiliant.

LA DAME. — Ris, maintenant! Ris à mes dépens. Oh! je sais que tu me trouves ridicule, mal élevée. Il est un peu tard pour t'en apercevoir.

LE MONSIEUR (*air détaché*). — Mieux vaut tard que jamais.

LA DAME. — Insolent! Tu parlais un autre langage, il y a deux ans, quand ma dot paya tes dettes!

LE MONSIEUR (*sec*). — Assez! Il y a deux ans, tu arborais une âme en sucre et un caractère de miel. Le mariage t'a transformée, aigrie, acidulée. Que veux-tu que j'y fasse? Je me résigne.

LA DAME. — Ce n'est pas le mariage, c'est le mari.

Armistice. — Le Monsieur lit la *Presse*. — La Dame tête la paille fétide.

PYLORE (*coup d'œil en coin vers le couple apaisé*). — Tu as entendu?

PRÉTOIRE. — Quoi?

PYLORE. — L'ange du foyer.

PRÉTOIRE. — Hélas!

PYLORE. — Deux ans de bail!

PRÉTOIRE (*en écho*). — Deux ans de bagne.

PYLORE. — Je l'admire, le Monsieur. Jamais je n'aurais pu garder une telle sérénité.

PRÉTOIRE. — Oh! tu sais, à la longue!.. La sérénité est un sport. On s'entraîne.

PYLORE. — J'aime mieux le tennis. Affaire de tempérament. Si ça te séduit de t'entraîner à devenir serin...

PRÉTOIRE. — Comment l'écris-tu?

PYLORE. — Comme tu voudras. Dans ce cas-là, vois-tu, avec une orthographe ou avec l'autre, on n'en est pas moins un pauvre diable, un martyr!

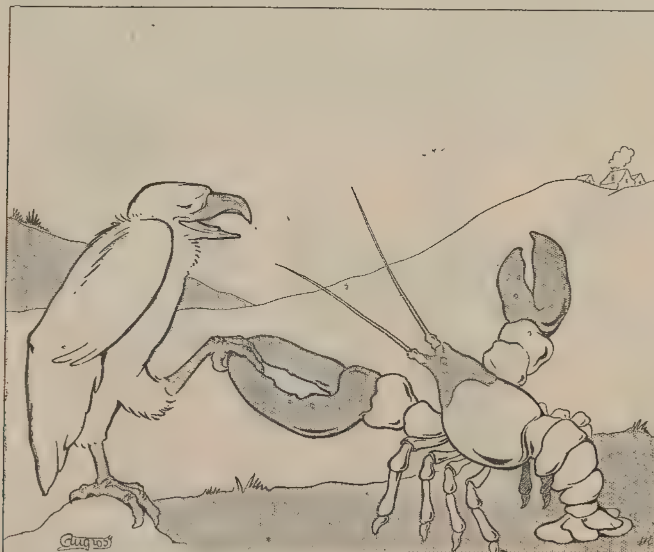
PRÉTOIRE. — Je me sens déjà pousser une auréole.

PYLORE. — Blague pas! L'heure est grave. Le célibat m'apparaît comme une contrée heureuse.

PRÉTOIRE (*sombre*). — Et le mariage comme un désert sans oasis!

PYLORE. — C'était peut-être, jadis, une fiancée incomparable qu'on lui gardait à Auch...

PRÉTOIRE. — Ou bien la plus exquise d'entre trois cousines exquises qu'on réservait à son choix...



L'ESPRIT DES BÊTES

L'AIGLE. — Je vous serre la pince.

LE HOMARD. — Et moi, mon cher, je vous pince la serre!!

PYLORE. — J'en ai froid dans le dos...
PRÉTOIRE. — Il me semble que j'ai cotoyé l'abîme.
PYLORE. — Ne penses-tu point, mon frère, que ce couple prophétique mérite nos actions de grâce?
PRÉTOIRE. — Et notre gratitude infinie, mon frère!
PYLORE. — Il ne faut pas qu'il l'ignore.

Prétoire et Pylore abandonnent leurs sièges et viennent s'incliner, chapeau bas, devant le ménage, ahuri. Puis, à l'unisson, ils susurrent, avec un trémolo d'émotion dans la voix:

— Merci bien, madame!

LA DAME (*suffoquée*). — De quoi me remercient-ils?
LE MONSIEUR (*amer*). — Peut-être de leur avoir appris que j'ai des cors aux pieds.

Pierre THIBAUD.

***





INQUIETUDE

Ceci tuera cela!



A LA FERME

— Ils sont nés le même jour...
— C'est comme qui dirait deux jumeaux!

Pêle-Mêle Causette

Paris est entouré d'une ceinture de localités qui se peuplent de plus en plus.

Il n'est pas, hélas! très avantageux de vivre à l'ombre d'une agglomération comme Paris.

On est sacrifié aux intérêts de la métropole.

La banlieue en fait la triste expérience. Elle ne jouit d'aucun des avantages de la Ville lumière.

La police, notamment, y est plus rudimentaire. Chacun s'y doit protéger lui-même pour peu qu'il tienne à sa vie et à ses biens.

Et c'est un contraste peu banal que celui qu'offre la France allant faire la police au Maroc, alors que les faubourgs mêmes de Paris sont abandonnés aux exploits des malfaiteurs.

J'ai peut-être cité déjà le petit fait personnel que voici:

J'occupais, à cette époque, un petit pavillon sur le plateau de Puteaux. Inutile de dire que jamais, ni de près, ni de loin, il ne me fut donné d'apercevoir même l'ombre d'un agent de police. Aussi les cambrioleurs en prenaient-ils à leur aise dans ce pays de tout repos, pour eux, bien entendu.

Un soir, en mon absence, quelques-uns de ces messieurs vinrent rendre visite à mon modeste logis.

Ils fracturèrent consciencieusement la porte. Celle-ci, réduite en morceaux, allait leur livrer passage, quand quelques voisins accoururent armés et les mirent en fuite.

Le fait n'a rien que de très banal en cet agréable séjour. Le côté piquant de l'aventure, c'est que je fis prier le commissaire de police de bien vouloir instrumenter.

Cet honorable fonctionnaire déclara qu'il ne voyait pas l'utilité de s'imposer un dérangement, attendu qu'il n'était pas en mesure de donner une suite quelconque à l'affaire.

Cependant, je dois dire ceci à sa louange. Il voulut bien m'envoyer un conseil:

— S'il se présente d'autres cambrioleurs, dit-il, tirez-leur des coups de fusil dans les reins.

Et voilà! La cause était entendue.

Cette manière sommaire de comprendre le rôle de la police me causa du dépit tout d'abord contre le facétieux commissaire, mais je sus ensuite que, faute d'agents, il lui était impossible d'exercer son office.

Il n'existait donc, en réalité, que pour la forme.

Et je plaignais ce pauvre homme qui voyait s'accumuler dans son bureau les plaintes des habitants pillés librement sans qu'il pût intervenir, et n'ayant à donner, comme fiche de consolation, que ce seul conseil: « Tirez-leur des coups de fusil dans les reins ».

Ah! pourquoi la banlieue de Paris n'est-elle pas au Maroc?

Fred ISLY.

PRÉVOYANCE

La bonne Madame Tabakstopf confiait à une amie quelques-uns de ces procédés d'économie:

— Ch'ai drois fils, déclarait-elle. Quand l'un tefient trop cran, che passe son linche à celui qui fient abrès.

— Moi aussi, mais l'ennui, c'est de démarquer le linge pour le remarquer ensuite.

— Che l'ai prévu, fit triomphalement Mme Tabakstopf et che leur ai tonné à dous les drois les mêmes initiales.

— Pas bête, et comment les appelez-vous?

— Charles, Chaques et Chorges.

***

PENSÉES

Tous les parfumeurs réunis n'ont pu encore trouver, pour la laideur, un fard meilleur que l'argent.

*
* *

Nous nous apitoyons toujours plus sur les malheurs d'autrui, quand il s'agit de malheurs dont nous aurions pu être victimes nous-mêmes.

*
* *

Un ami maladroit est comme la corde d'un pendu, laquelle soutient, mais étrangle.



— Pourquoi te promènes-tu toujours avec cet appareil, tu n'es pas photographe?



— Non, mais c'est pour éviter d'être tracassé par mes fournisseurs, qui infestent le quartier!

DURAPIAT MARIÉ

Durapiat vient de se marier. Un de ses amis le rencontre sur le boulevard. Au lieu d'avoir la mine souriante et satisfaite d'un jeune marié, Durapiat a un air angoissé qui fait peine à voir. Cependant, son ami l'arrête:

— Quelle mine, mon garçon, le mariage n'a pas l'air de te convenir?

— Ne m'en parle pas! Ma femme me rendra certainement fou.

— Qu'y a-t-il donc? dit l'ami inquiet, pressentant une tragédie intime.

— Eh bien! toute la journée, elle me réclame de l'argent. C'est tout ce qu'elle sait demander. Le matin, à midi, le soir, je n'entends que ce mot-là: de l'argent.

— Quelle femme extravagante! Que peut-elle donc faire de tout cet argent?

— Ma foi, je n'en sais rien. Je ne lui en ai pas encore donné.

***

L'Ingénieux tailleur

Un tailleur anglais a trouvé un moyen infaillible de se munir contre les mauvais payeurs, moyen aussi simple que pratique...

Cet homme ingénieux a fait insérer dans les plus grands journaux de Londres, cette annonce:

« Jeune dame, jolie et très riche, désire entrer en correspondance avec monsieur de bonne famille, en vue de mariage. Au besoin, elle paierait les dettes de son futur, à condition qu'il en indique le montant exact. Prière de joindre photographie. Ecrire E. W. poste restante du journal. »

Le nombre des réponses avec photographies fut incalculable. Le tailleur, malin, les classa, et chaque fois qu'un des candidats à la main de la dame jeune, jolie et riche se présente dans son magasin, il l'éconduit poliment, sachant le chiffre de ses dettes.

***

Calino n'est pas mort

— Tu as loué dans un quartier horriblement bruyant, disait un ami à Calino.

— Bah! fit le bon naïf, je m'y habituerai!

— Peut-être! Mais le premier mois tu ne pourras pas dormir à cause du bruit.

— J'ai pris mes précautions, répondit Calino... j'irai passer le premier mois à la campagne!

****



M. Malinot, se rendant au bal masqué, a parié qu'il serait le plus entouré. Il a parfaitement réussi.

Le Cochylis gardien

Un entomologiste, à la chasse aux insectes dans la banlieue parisienne, s'arrêta un jour, stupéfait, devant un écriteau ainsi conçu:

ATTENTION!

Ce jardin-ci est infesté de

COCHYLIS.

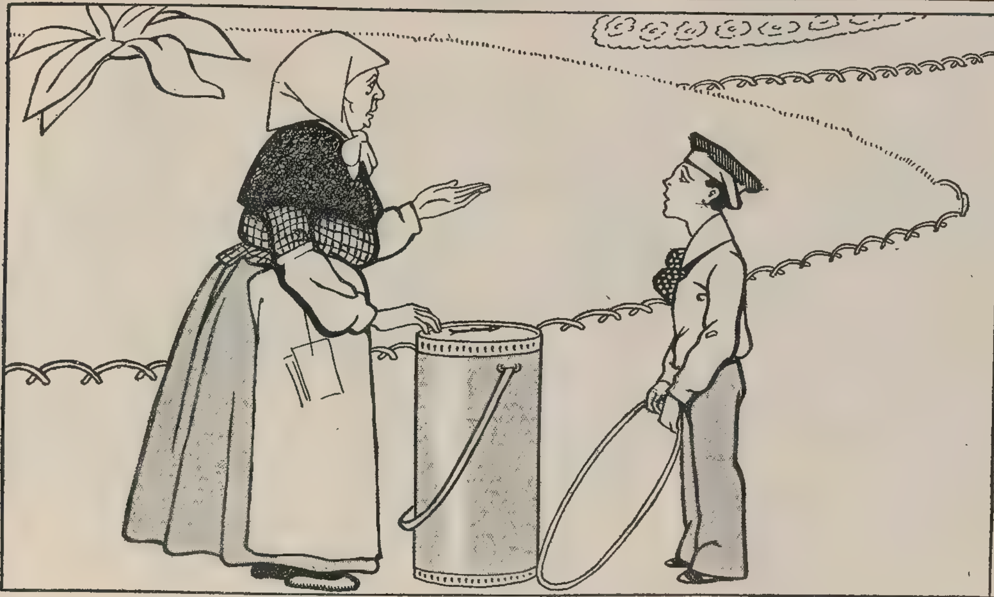
Le cochylis étant un insecte de la famille des lépidoptères, d'ailleurs absolument inoffensif, notre entomologiste se demanda tout d'abord s'il n'était pas devenu fou subitement?... Lorsqu'il eut fait le tour de la propriété, un verger magnifique attenant à une maison d'habitation, son opinion changea: le fou, en l'occurence, était le propriétaire, car chaque face du jardin était ornée d'écriteaux semblables.

Un passant le renseigna sur ce fou présumé: « M. X..., un monsieur qui fait collection de papillons et qui écrit des livres sur les insectes ». Notre savant avait été en relations avec lui; ce M. X... était un éminent confrère!

Du coup, notre homme revint aux écriteaux. L'inscription n'avait naturellement pas changé. Alors?...

Résolu, coûte que coûte, à faire la lumière sur ce texte abracadabrant, l'amateur d'insectes s'en vint sonner au logis de M. X...

On lui ouvre; le propriétaire arrive; les deux collègues refont connaissance et notre homme



PSYCHOLOGIE

— Achetez-moi, mon petit ami, je suis la marchande de plaisirs.



— Achetez moi, Monsieur, je suis la marchande d'oublies.

pose le but de sa visite: Que signifient
s écriteaux?
— Mon cher confrère, lui répondit l'autre
souriant, ces écriteaux portaient, il y a
u de temps encore, l'inscription classique:
Prenez garde aux pièges à loups». Cela
mpêchait nullement les maraudeurs de
nir piller mes arbres à fruits. Or, un jour, sans le faire exprès d'ailleurs, ma cuisinière me donna une idée; comme je disais devant elle, ce qui était du reste la vérité, que mon verger était infesté de cochylis, la brave femme s'écria, terrorisée: « Monsieur, s'il y a de ces animaux-là dans le jardin, je n'y mets plus les pieds! » Pensant que les maraudeurs n'avaient peut-être, pas plus que ma cuisinière, de notions bien étendues en entomologie, je fis faire les écriteaux que vous avez pu voir; et depuis, nul dégât! Les cochylis gardent ma propriété.

Notre entomologiste trouva cette plaisanterie utilitaire excessivement drôle.

Reste à savoir si les maraudeurs garderont longtemps la crainte du cochylis?

Courrier Pêle-Mêle

Beauté des nègres.

Monsieur le Directeur,

« Quand nous voyons, écrivait ici M. Chemin, un nègre à peau un peu cendrée, au nez moins camus que ses congénères, aux lèvres fines, aux dents bien blanches, nous estimons que nous avons sous les yeux un beau nègre. Les nègres se font-ils de leur race le même idéal que nous? Celui que nous considérons comme un beau nègre, serait-il considéré comme tel par eux? »

J'ai l'honneur de vous répondre qu'ayant séjourné au Sénégal, et pas mal de temps au Soudan, où entre-autres pays l'on rencontre les plus belles races de nègres, j'ai pu observer et recueillir les renseignements suivants. Ce qui constitue l'idéal de beauté parmi les nègres, et d'après eux, sont les spécifiques suivants: Avoir la peau d'un noir bronzé et luisante, le visage imberbe, les cheveux crépus et gros, sans cependant être trop courts, les yeux d'un noir bleuté, très vifs et marqués de taches sanguines, le nez camus, les narines très dilatées, les lèvres très épaisses, les dents naturellement d'une blancheur éclatante.

Au contraire, le nègre, dont le signalement est donné par votre correspondant, ne justifie pas, parmi eux, de la pureté de sa race, mais est considéré comme né d'un mélange de sang.

Recevez, etc.

Vital Guillon (Lyon).

***

Sel d'oseille.

Monsieur le Directeur,

Comme complément à la rectification de M. Rabineau, au sujet de l'acide oxalique, j'ajouterai que votre premier correspondant était tout à fait dans l'erreur, en attribuant soit à l'acide oxalique, que les ménagères nomment *sel de sucre*, soit au suroxalate de potasse, alias sel d'oseille, le nom d'eau de rouille.

Ce nom est attribué vulgairement à l'acide chlorhydrique commercial, que les ménagères désignent aussi sous l'appellation antique d'*acide muriatique* ou encore d'*esprit de sel*. Une simple expérience chez le premier marchand de couleurs venu le prouvera.

Ce n'est là qu'une futile question de mots, et pourtant combien de graves erreurs se sont perpétrées sur la foi d'un renseignement erroné?

Recevez, etc.

P. B., ancien droguiste.



CHASSE A COURRE

— N'oubliez pas, messieurs les piqueurs que je ne veux pas voir maltraiter un chien. Je suis de la Société Protectrice des Animaux; et maintenant, sus au cerf...

Questions interpêlemêlistes

Existe-t-il, parmi les hommes de civilisation primitive, des peuplades végétariennes?

Sperenza.

Un de vos lecteurs pourrait-il me dire comment le tabac anglais est préparé et comment on lui donne sa couleur et son odeur.

Atromaire.







LA GLOIRE NE SE PAYE JAMAIS TROP CHER.

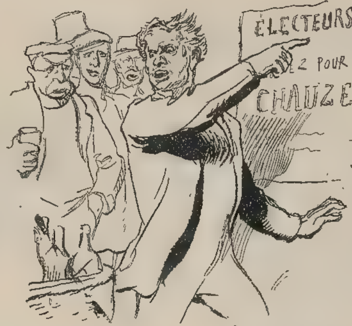
Pourquoi ces grognards affrontaient-ils la mitraille, les glaces et les sables brûlants, laissant un bras en Egypte, une jambe à Moscou?

C'est qu'ils savaient qu'un jour où l'autre, *il* leur tirerait l'oreille; et la Gloire ne se paye jamais trop cher.

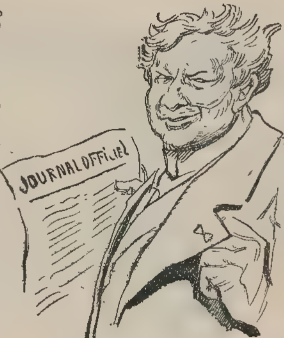
Pourquoi ces amis du grand homme donnent-ils en son honneur des fêtes coûteuses, et pourquoi l'invitent-ils à dîner dans des restaurants où l'œuf à la coque est coté quinze francs?



C'est qu'ils savent qu'un jour ou l'autre, on les verra figurer dans un coin de l'instantané, pris pour le numéro du magazine consacré au cher maître, et la Gloire ne se paye jamais trop cher.



Pourquoi cet électeur fait-il la plus rude des campagnes pour son député, et lui, prodigue-t-il, sans compter, son temps et son argent?



C'est qu'il sait qu'un jour il y récoltera un bout de ruban de couleur. Et la Gloire ne se paye jamais trop cher.



Pourquoi la France fait-elle de si coûteuses et de si décastreuses expéditions lointaines?



C'est afin que, sur les atlas des cours élémentaires, l'on voie figurer en teinte rose les possessions françaises.
Et la Gloire ne se paye jamais trop cher.

.es grands Voyages

UN PAYS D'AVENIR

es voyageurs qui ont récemment fréquen- le réseau de l'Ouest-Etat, ont remarqué e les trains recommençaient, comme au a vieux temps, à s'arrêter entre As- res et Paris, tous les 100 ou 150 mètres. a attribué ce phénomène aux travaux en rs.

a vérité est toute autre. Il vient de se der un *Syndicat d'initiative de la ligne nières-Paris*. Cet intéressant groupement se pose de mettre en valeur toutes les localités bordent la voie dans la région dont il git. Le Syndicat d'initiative a eu l'heureuse e de publier un *Guide de la ligne Asnières- ris*.

ette brochure est actuellement en prépa- on. Nous sommes autorisés à en donner primeur aux lecteurs de ce journal.

ASNIERES A PARIS

snières. — Voir les guides locaux.

100 mètres: *Asnières-Plage.* — Charmant age sur le bord de la Seine, à l'entrée Pont. Gagner la berge par l'escalier. Nom- uses villas. hôtels ouverts toute l'année. ns, pêche, canotage, promenades le long la rivière. Climat tempéré.

0 mètres: *Pont d'Asnières sur-Seine.* — ion appelée à un grand développement. Si- e au milieu du pont d'Asnières, elle jouit d'un air pur et se recommande pour les cures d'altitude. Vue splendide sur les deux rives. Palace-Hôtel en construction.

225 mètres: *Les Affiches.* — Des deux côtés de la voie, alignement pittoresque de panneaux multicolores. Les affiches les plus remarquées sont celles de: « Case à louer. S'adresser à l'administration. »

Clichy-la-Vieille-Gare. — Régulièrement, l'arrêt se fait à la nouvelle station de Clichy-Levallois. Cependant, beaucoup de trains desservent encore l'ancienne. C'est un des premiers échantillons du style « chemin de fer », dont les lignes sobres sont maintenant admirées dans toute la France. Pour visiter, s'adresser à l'aiguilleur (pourboire).

Clichy-Levallois. — Voir les guides du pays.

Usine à Gaz. — Au premier plan, la masse imposante des gazomètres. Plus loin, de belles cheminées, qui jettent, la nuit, des lueurs rougeâtres d'un effet saisissant. Plus saisissant encore est le parfum de l'atmosphère.

Signal fermé. — C'est le nom de plusieurs stations absolument identiques: Des voies parallèles, un train sur l'une, et, en avant de ce train, un poteau supportant un disque rouge. Regagner son wagon quand le disque tourne.

Fortifications. — Beaux sites rappelant à la fois les hauts plateaux de la Suisse, les luxuriantes vallées de la Normandie, les plages de l'Océan — moins la mer — les steppes de la Russie, et aussi la plaine St-Denis.

Paris-Machines. — Dépôt des locomotives. Curieuses constructions en rotonde, de style indécis. Principale industrie de l'endroit: nettoyage et graissage des machines. Garage. Fosse. Mécaniciens.

Batignolles. — Station de ceinture. Belle gare moderne. Signe particulier: pour descendre à Batignolles, il faut monter 90 marches. Excursions: Square des Batignolles, arbres séculaires, pièces d'eau, statues en nombre raisonnable.

Batignolles-Tunnel. — La partie la plus intéressante du voyage. Aussi, tous les trains s'y arrêtent-ils, sans exception.

Le ***Tunnel* est la principale curiosité du pays. C'est une sorte de grotte artificielle, en plusieurs parties, taillée en plein roc, au-dessous du boulevard des Batignolles et du Métropolitain. Le voisinage de quelques sources, comme on en trouve toujours en montagne, rend les parois humides et la température très agréable en été. L'une des voûtes, du côté de Paris, possède un commencement d'éclairage. Heureusement, on a renoncé à étendre ce luxe, qui ne peut que nuire au caractère du paysage.

Les voyageurs pressés peuvent — en prenant garde aux trains — se rendre à pied jusqu'à la gare Saint-Lazare. Ils y ont intérêt, surtout quand il y a un arrêt à l'avant-dernière station.

Pont de l'Europe. — Bel ouvrage d'art, dont le dessous offre une agréable promenade, spacieuse et ombragée.

Paris-St-Lazare. — Terminus. Deuxième station après Asnières, sur l'indicateur officiel.

GOOD-BYE.

BLERIOT FAIT DES ELEVES



— Tiens-toi bien, Lolotte; encore un petit tour de volant et nous aussi nous aurons passé la Manche!

DEFAUT ET QUALITE

Une grande qualité peut quelquefois devenir un grand défaut.



Ainsi, l'amour de l'argent est une qualité, si c'est un travailleur qui va placer l'argent qu'il a gagné à la sueur de son front.



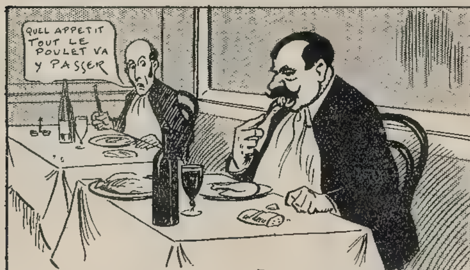
Mais si l'amour de l'argent vous conduit au vol, c'est un grand défaut



Si vous marchez toujours et facilement, c'est très bien, très salutaire



Mais si vous marchez toujours et facilement dans les combinaisons financières, ça n'est plus salutaire.



Si vous avez bon appétit, et pouvez manger de tout, c'est très bien.



Mais si votre appétit vous conduit jusqu'à manger la grenouille, cela devient un vilain défaut.



Avoir toujours la main à la poche, c'est une qualité.



Mais l'avoir dans la poche des autres, est un fâcheux défaut.

EXPRESS-POCHADE

Mousard, le bohème, se promène sur les boulevards l'œil aux aguets, à cause de ses nombreux créanciers avec lesquels il n'a cure de se rencontrer.

Tout à coup, il blêmit; juste de derrière un gros Monsieur, surgit son tailleur, M. Dimanche, auquel il a promis, « sans faute », un acompte pour une date échue il y a un mois et demi, et qu'il avait, par dessus le marché « tapé » d'un louis, remboursable le lendemain; louis qui, naturellement, n'a pas fait retour à son propriétaire. Pas moyen de l'éviter, il a aperçu Mouysard, le choc a lieu.

— Bonjour M. Dimanche, figurez-vous...

— Il n'y a pas de figurez-vous! fait le créancier, tout à coup rouge d'une colère qui s'accumule depuis un mois, vous êtes un homme sans parole, sans honneur...

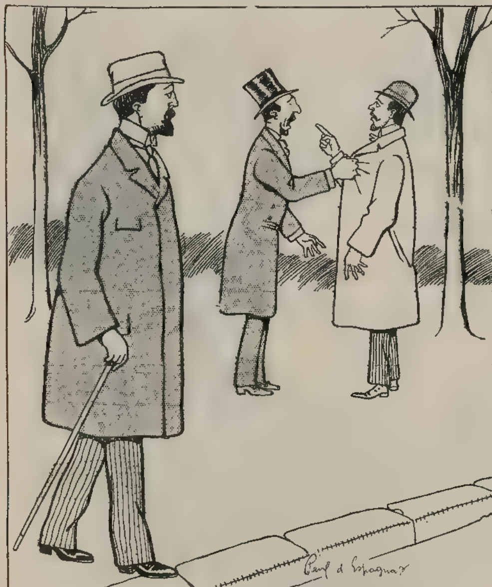
— Monsieur Dimanche!

—...je dis plus, un vil bohème, et, vous savez, je suis poli, car en disant bohème, je veux dire escroc, filou...

Mouysard est fort ennuyé. Justement, il aperçoit le direct ur du journal où il est vaguement rédacteur. Quel scandale!

— ...un propre à rien! hurle Dimanche, un voyou, et puis n'ayez pas cet air de vous fiche de moi, parce que je vais vous flanquer ma main sur la figure et mon pied quelque part...

A ce moment, le directeur arrive à hauteur du groupe, il a vu Mouysard et s'avance. Tout est perdu! Mais Mouysard a un éclair de génie, tandis que Dimanche reprend son haleine:



— Ah! fait-il, et *qu'est-ce que vous lui avez répondu?*

Dimanche en est pétrifié, et le directeur, croyant qu'il s'agit d'un récit, et non d'une apostrophe directe, passe en saluant aimablement.

Mouysard en profite pour sauter dans l'autobus, laissant Dimanche ahuri, sur la chaussée.



LE COUPLE. — Non, pas celui-là! On ne dirait vraiment pas qu'il est sur son trente et un!



— Oh! oh! attention... ce ballon pique du nez...
— Pas étonnant! son pilote s'était piqué le nez...

Origine du billet de banque

C'est aux Chinois que l'on doit l'invention du premier billet de banque.

Au commencement du neuvième siècle de notre ère l'empereur Hian-Tsoung ordonna aux marchands et aux personnes riches, de verser dans la caisse du Trésor, à l'occasion d'une famine, tout l'argent liquide qu'ils possédaient. On leur délivrait, en échange, des billets nommés *monnaie volante* (Fey-Thsian), représentant la valeur de l'argent déposé. L'emploi de ces billets fut interdit trois ans plus tard, dans la capitale, et toléré seulement dans les provinces.

Ce système refleurit vers 960, sous le fondateur de la dynastie de Soung, l'empereur Thaï-Tsa, qui baptisa son papier-monnaie du nom de monnaie courante (Pian-thsian).

Maco-Polo 1256-1323, le célèbre voyageur vénitien à qui l'Europe doit ses premières notions sur l'Extrême-Orient nous apprend dans la relation de ses *Voyages*, que de son temps l'usage des billets de banque en Chine était établi sur les bases les plus perfectionnées.

Dans la ville de Khan-Balikh (Pékin), dit-il, le grand khan fait enlever l'écorce des mûriers avec les feuilles desquels se nourrissent les vers à soie. On en prend la partie intérieure, celle qui touche le tronc de l'arbre, et on la pile dans un mortier, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une pâte dont l'on forme du papier semblable à celui que l'on obtient du coton, mais plus foncé. Quand il est tout préparé, on le coupe par morceaux de différentes grandeurs, rectangulaires, mais plus longs que larges, et qui sont censé valoir, les uns un denier tournoi, les autres un gros de Venise, d'autres enfin, 2, 5, et 10 gros, jusqu'à 100 besauts d'or.

« Ce papier se fabrique avec autant de cérémonie que si c'était de la monnaie d'or et d'argent; les divers officiers préposés à cet effet ont soin d'apposer dessus leurs noms, leurs cachets; et finalement le garde du sceau royal trempe dans du vermillon le scel qui lui est confié, en marque tous les morceaux de papier pour achever de leur donner un caractère authentique. Quiconque contrefait la marque de ce sceau est puni de mort.

« Ce papier est ensuite répandu dans tous les domaines de Sa Majesté, et personne n'ose, sous peine de la vie, refuser de le recevoir en paiement. Les individus qui ont en leur possession du papier-monnaie détérioré par suite d'un long usage, n'ont qu'à le porter à la Monnaie, où moyennant un léger droit de 3 0/0, on leur en remet de neuf en échange. »

Ce n'est guère que vers le milieu du douzième siècle que le papier-monnaie s'acclimata en Europe, notamment à Venise et dans les républiques italiennes.

On cite, à Venise, trois établissements qui en émirent, le *Monte Vecchio*, fondé en 1156, le *Monte Nuovo* (1380), et le *Monte Novissimo* (1410). Le gouvernement vénitien se trouvait souvent dans la nécessité de faire appel au crédit de ses administrés. Ceux-ci en échange de leur argent, recevaient des *certificats de dépôt*.

Ces certificats de dépôt se transformèrent pour devenir des billets émis par les banques, avec faculté de remboursement immédiat.

En 1668, la Banque de Stockholm imagina des obligations qui rendaient plus faciles les transactions.



DURAPIAT VIENT D'ENTERRER SA FEMME

— Ah! malheur! vingt centimes! Et moi qui ai dépensé neuf francs quatre-vingt-quinze pour en acheter une en mauvais sapin!



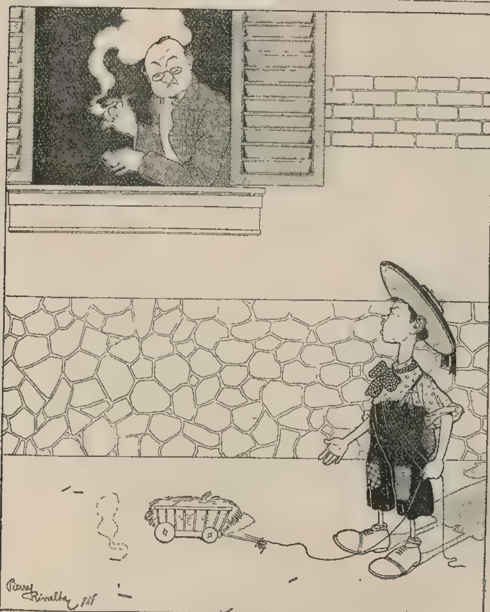
— Eh bien! Durapiat, vous ne retirez pas votre canne?
— Une canne de dix-huit sous, jamais, j'y gagne deux sous!

Mais ce n'est que la Banque d'Angleterre, fondée en 1694, qui inaugura le véritable billet à vue et au porteur — le billet de banque — qui selon l'expression d'un économiste est toujours échu et toujours à échoir.

Vers 1600, la France avait vu naître les *Billets de l'Epargne*, qui sont aujourd'hui les *Bons du Trésor*. Supprimés un moment par Colbert, ils furent remplacés par les *Billets de l'Etat*.

Puis vinrent les billets *Lombards*, les billets de Law (1716), dont le résultat fut d'amener une effroyable banqueroute...

Enfin, les billets de la Banque de France, créés le 23 avril 1803.



ENCORE UN FLAMBEUR DE PAILLE

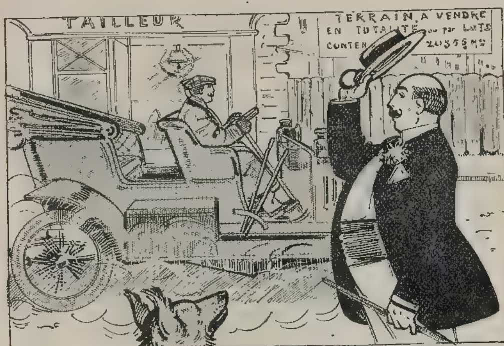
— Dites-donc, là-haut! Ne pourriez-vous faire attention en jetant vos allumettes? Vous allez flamber mon foin,, que diantre!



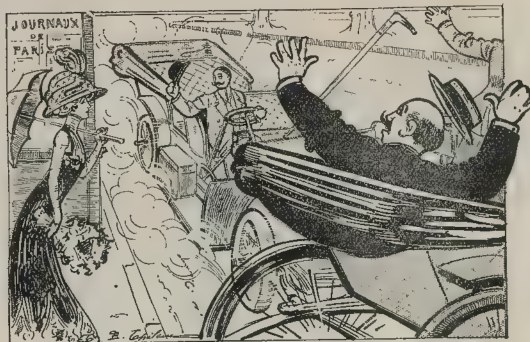
AU VILLAGE

— Mais y a encore une place dans le caveau à votre défunt oncle!

— Il l'a laissée, par testament, à celui, de Mathieu ou de moi, qui mourra le premier. Mais vous verrez que ça sera encore Mathieu qu'aura la chance d'en profiter!



M. Superficiel. — C'est la troisième fois que je rencontre mon camarade Pneumat en auto et jamais il ne me rend mon salut. Ils sont d'une fierté, ces automobilistes! D'és qu'ils ont un volant en main, ils ne daignent, même pas jeter un coup d'œil sur les simples piétons.



M. Superficiel (*cinq minutes après, dans un fiacre*). — Holà! holà! Au secours! Imbécile! Idiot! Vous allez nous tuer, faites donc attention! Est ce qu'on doit saluer et lâcher son volant quand on conduit un monstre pareil!

DE NOS LECTEURS

Navires de guerre en béton

Les matériaux les plus divers ont été employés dans la construction des bateaux. Les premiers furent creusés dans des troncs d'arbre, on en fit en cuir, en bois, en fer, en toile, en papier.

Aujourd'hui, l'on songe à faire entrer le béton armé dans la construction des plaques de blindage des navires de guerre.

Sans avoir à augurer du succès de cette idée — la chose n'est point de notre ressort — il nous semble qu'elle mérite, du fait de son originalité, un rapide examen.

Le béton armé est d'un emploi trop répandu aujourd'hui pour qu'on ait à expliquer sa composition.

S'il a séduit un ingénieur italien, au point de vouloir l'appliquer aux vaisseaux de guerre, c'est en raison de sa solidité.

Le béton armé est d'un emploi courant dans les forts modernes. Les expériences, et notamment les enseignements de la guerre de Mandchourie, ont démontré que les plus gros obus de pénétration étaient inefficaces contre ce composé de ciment, de roc concassé et de sable soutenu par des armatures de fil d'acier.

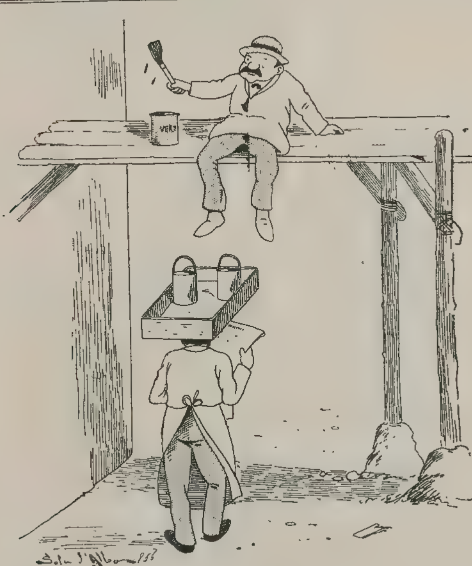
De là à substituer le béton aux plaques de blindage des cuirassés, il n'y avait qu'un pas.

Chacun sait qu'on appelle *plaques de blindage* d'énormes pièces de tôle d'acier d'une épaisseur variant de 25 à 30 centimètres. Elles sont appliquées aux parois des navires de combat, un peu au-dessous de la ligne de flottaison et jusqu'à la hauteur du pont.

Leur prix de revient est considérable. Leur poids l'est davantage encore. Ainsi, l'acier Krupp se vend 8.100 francs la tonne. Or, une tonne de béton armé ne coûte environ que 60 francs. L'inventeur du blindage en béton estime qu'une épaisseur cinq fois supérieure à celle de l'acier, constituera une défense égale, tandis que le poids du bateau n'aura pas augmenté.

Dans un navire où ce système de blindage est adopté, le béton est immobilisé à l'aide d'alvéoles métalliques. Elles ont pour effet de paralyser et de localiser ses fêlures sous le choc du projectile. Ce béton est plus dur sur la face extérieure qui reçoit l'obus, et moins dur, c'est-à-dire moins cassant, à l'intérieur.

Si l'on considère que la diminution du poids des navires de guerre et la diminution de leur prix de revient sont des facteurs essentiels dans toutes les marines du monde, on peut



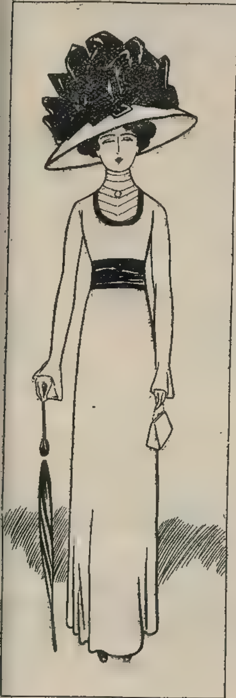


LE HASARD FAIT BIEN LES CHOSES

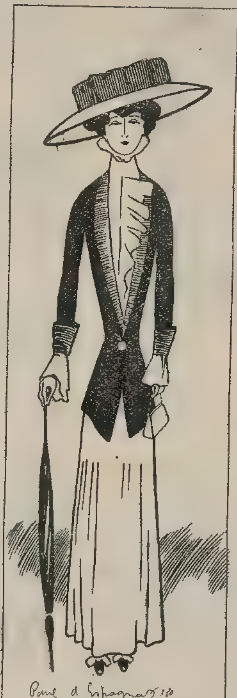
— Ma note, chez le marchand de vin, commence à monter. Je n'ose pas y aller aujourd'hui pour mon déjeuner.

— Monsieur est servi!

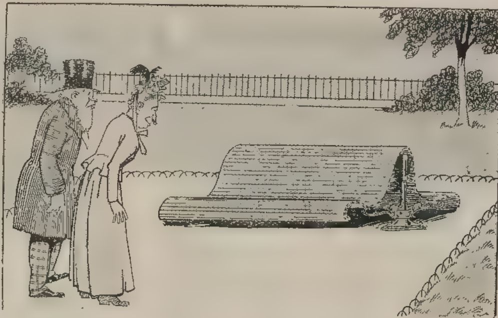
Désireuse de suivre la mode en tout, Mme Snob soumet son pa- rapluie aux modifications de la taille.



Lorsque la mode était aux tailles hautes...



...et maintenant que la taille se porte basse!



DECADENCE

Voici un banc qui fera bien notre affaire pour passer la nuit, seulement, nous allons le changer de côté. Quand on a des habitudes...



...de luxe, on n'aime à coucher que dans un lit de milieu.

oire que cette invention se réalisera quel- ıe jour.

A moins que d'ici là on ait trouvé mieux en- re.

***

La pauvreté mère du génie.

M. de Montyon, le grand philanthrope qui gua, comme chacun sait, son immense for- ne à ses œuvres de bienfaisance, avait en- e autres dons posthumes, désigné 50.000 ancs de rente à partager entre cinq écri- ins notoires, au gré de Louis XVIII alors gnant.

Après avoir lu cet article du testament, uis XVIII demeura un instant perplexe...

— Votre Majesté réfléchit au choix des léga- ires? lui demanda l'abbé de Montesquiou, ésent à la scène.

— Aux légataires?... Non, au legs lui-même, nt je ne vois pas bien l'opportunité..

Et comme le prélat se récriait, parlant de ntérêt que le roi avait toujours témoigné x lettres, celui-ci l'interrompit:

C'est précisément le goût que je professe pour s lettres qui me fait hésiter... J'ai collaboré ec Beaumarchais; Delille fut mon ami; ma rrespondance avec Rivarol dura fort long- mps; je puis donc dire que je connais l'es- ce littéraire... Eh bien! pour qu'un homme lettres produise, il est selon moi, indispen- ble qu'il soit pauvre.

Et (de la même main qui avait écrit la tra- ction d'*Horace*). Louis XVIII biffa le legs s 50.000 francs de rente.

***

L'amiral suisse.

Ce personnage d'opéra-bouffe ne peut ce ndant être considéré comme un mythe, car n'existe plus, il a bel et bien existé.

La Suisse entretint, en effet, du seizième siè à la fin du dix-huitième, une flotte de erre sur le lac de Zurich; le colonel anglais Villiams, entré au service de l'Autriche, à l'époque de notre Révolution, en fut le dernier « amiral ».

En 1799, cet officier avait reçu comme mission de s'opposer à la marche de l'armée française, qui avait envahi la Suisse sous le commandement de Masséna.

Malgré ses efforts (qui consistèrent à regarder de loin la bataille), les troupes françaises défirent les Autrichiens et les Russes 25 et 26 Septembre 1799. L'« amiral », ne se jugeant alors probablement plus en sûreté sur les eaux du lac, licencia ses équipages, coula ses vaisseaux et se réfugia en Angleterre.

Cette fin de carrière légèrement bouffonne, inspira sans doute les premières plaisanteries relatives à l'*amiral suisse*; puis cet épisode de la bataille de Zurich étant tombé dans l'oubli, on crut à un personnage de légende inventé de toutes pièces. La Suisse n'étant baignée par aucune mer, il était en effet plaisant de lui attribuer uune escadre, et, partant, un amiral.

IRONIE DE LA VIE



M. Dupont, fabricant de billes de billard.



M. Durand, marchand de crin.

Pêle-Mêle Connaissances

La chélonée franche appelée aussi *tortue franche* ou *tortue verte*, habite surtout l'Océan où elle se nourrit de zostère, mais ce n'est qu'accidentellement qu'on la rencontre sur les côtes de France. Elle atteint parfois une longueur de deux mètres et pond jusqu'à deux cent cinquante œufs par an. Ces œufs constituent un mets assez estimé, surtout par les marins. Les Indiens en retirent de l'huile. Il ne faut pas la confondre avec la tortue à écaille ou *caret*, dont la taille est bien inférieure.

— Un moyen aussi simple que facile de prévenir les nombreux accidents qui résultent si souvent de la communication du feu aux vêtements légers des dames: les tremper dans une solution de chlorure de zinc étendue d'eau. Le *Medical Times* affirme que la plus fine batiste, ainsi préparée, si on y met le feu, se réduira en cendres sans donner la moindre flamme.

— En certains pays, où la loi sur la déclaration obligatoire des épidémies est observée avec une extrême rigueur, en Suède, notamment, la mortalité générale a beaucoup baissé. Elle était, en Suède, de 17,7 pour 1.000, en 1881; et elle est tombée, en 1906, à 14,3.

— Le système métrique est légal au Japon depuis 1891. La Chine vient aussi d'entrer dans la voie du progrès, et cet événement est considérable pour les relations du commerce international. Malgré les efforts des commerçants anglais à faire accepter à la Chine leurs mesures nationales, le gouvernement chinois s'est catégoriquement prononcé pour le système métrique, en fixant la nouvelle valeur du *tchi* à 32 centimètres exactement et en adoptant la division décimale.



— Sacrées punaises! on a raison de dire que le soldat français doit donner son sang pour la patrie!

— L'étoile la plus rapide parmi celles dont on a pu jusqu'ici mesurer la vitesse, est désignée sous le numéro 1.830 Groombridge: on peut la voir en dirigeant ses regards vers la constellation de la Grande-Ourse. Elle se meut dans l'univers à une vitesse de 300.000 mètres par seconde et elle est plus grosse que notre soleil.

— Dans tous les pays où la culture du riz est prospère, les différents peuples l'emploient à la fabrication de certaines boissons. Les nègres obtiennent par sa fermentation une liqueur qu'ils nomment *deguet*. Les Chinois et les Japonais en font un spiritueux que les premiers nomment *samsec*, et les seconds *sakki*. Enfin, l'*arack* est une liqueur alcoolique que les habitants de Java et de Malacca obtiennent en distillant le riz avec du sucre et de la noix de coco.

— L'art de préparer l'acier fut enseigné par les Orientaux aux Européens. C'est surtout à partir du dixième siècle que les armes blanches furent fabriquées avec l'acier. Les petits instruments d'acier tels que les ciseaux et les couteaux ne furent connus que plus tard. On ne vendit des aiguilles d'acier en Angleterre que sous la reine Marie I Tudor, vers 1550.

— Quelques égyptologues s'accordent à penser que les anciennes pyramides ont dû servir autrefois de postes principaux de télégraphie. Les anciens ont, en effet, connu l'art des signaux: ils ont employé les feux, les phares, les pavillons, les étendards, etc... pour transmettre promptement au loin des ordres ou des événements importants.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Guillermet. — Adressez-vous directement à cette administration

Mme Camilleri. — Nous connaissons un très grand nombre de médecins parisiens se rendant chez leurs clients en chapeau melon, ce n'est nullement un fait extraordinaire.

M. A. Laurent. — Bien entendu ils y ont droit, ainsi qu'à la nourriture, s'ils demeurent chez le patron. S'ils ne demeurent pas chez lui, il y a lieu à discussion, car des jugements rendus pour des cas analogues sont fort contradictoires.

A. M. H. — 1° Lavage à l'eau alunée; 2° Il n'y a pas de remède efficace.

M. Louisfert. — Il n'y a pas, à ce qu'il soit réintégré, d'impossibilité absolue, mais le règlement est muet ce point.

M. Fernandez. — Nous nous prions de nous dire conditions, peut-être trouverions-nous amateur.

M. Chapuy. — Nous n'avons pas assez l'occasion mettre à profit votre offre pour établir cette rubrique. Regrets.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Suppression du délai et du droit de transmission aux points de jonction Etat-Ouest.

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat a l'honneur de porter à la connaissance du public les deux modifications suivantes, conséquences immédiates de l'incorporation du réseau de l'Ouest aux Chemins de fer de l'Etat:

En premier lieu, les délais (trois heures en grande vitesse, vingt-quatre heures en petite vitesse), que fixent les arrêtés ministériels pour la transmission des transports de toute nature, passant d'un réseau sur un autre, par une gare commune, sont supprimés à tous les points de jonction Ouest-Etat. Au point de vue des délais, les transports empruntant les deux réseaux sont donc considérés comme ne parcourant qu'un seul réseau.

De même pour les expéditions transitant d'un réseau à l'autre, qui acquittaient un droit de transmission fixé à 0 fr. 40. Depuis le 1er janvier 1909, ce droit n'est plus perçu aux points de transit Etat-Ouest.

Rappelons que les gares de jonction des deux réseaux sont celles: d'Auneau-Ville, Chartres, La Loupe, Nogent-le-Rotrou, Connerré-Beillé, Angers-Maître-Ecole et Nantes-Etat.



— Enfin, Monsieur Aussac, vous qui gagnez tant d'argent, pourquoi n'habitez-vous pas un appartement somptueux, plutôt que ce petit logement?



— C'est que quand on se dispose à lever le pied, il est bien préférable d'avoir un pied-à-terre.

PAGES FOLLES

l'humour pour l'humour, de la gaieté pour ...ieté, de la verve pour la verve, tel est le ...amme de **PAGES FOLLES**, le nouveau ...al hebdomadaire, satirique qui obtient, ...le cas de le dire, un succès... fou.

...journal s'est créé, dès à présent, dans la ...e de genre, une place originale, dont l'im...nce croîtra sans cesse; il tient le succès ...n, positif, et il a quelque chose de plus ...ble encore: la popularité. Il faut ajouter ...ec ses seize pages de mordants dessins en ...t en couleur et de texte hilarant, sous cou...re illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte ...0 centimes.

...t là certainement une magistrale attrac...ui ne met que mieux en valeur la force ...ires.

— Permettez-moi de me retirer, belle-maman, si je restais plus longtemps, ma femme se figurerait que je m'amuse!

LE CHOKE-BORED EXCELSIOR

Éprouvé pour les poudres sans fumée
et les poudres noires.

À TOUT LE MONDE
8 Jours
à L'ESSAI
Sans Frais

Fabriqué à St-Étienne

Au Pays des bons Fusils
et des Armes célèbres.

BANC D'ÉPREUVES DE St-ÉTIENNE

130 Grains de plomb dan[s]
70 Centimètres à 36
Mètres avec le canon
Cylindrique !!
UN RECORD!

23 CENTIMES
PAR JOUR

Fusil de Haute Précision (PERCUSSION CENTRALE)



LE MEILLEUR!
LE PLUS BEAU!
LE PLUS PRATIQUE! LE PLUS SÛR!

21 Mois de Crédit Toutes les garanties.

LA CHASSE !

Évocation délicieuse qui fait revivre les heures d'émotion les plus agréables et qui fait bondir le cœur d'allégresse et de joie !

La chasse! au grand air des plaines et des bois; la course folle, par monts et par vaux, avec la merveilleuse perspective de rentrer le soir, au logis, le carnier rebondissant de gibier magnifique! N'est-ce pas l'expression la plus vibrante, la plus complète, de la joie de vivre?...

Mais il faut un bon fusil! sinon la joie se change en regrets, en découragement, en colère parfois. Il faut un inséparable et fidèle compagnon sur lequel on puisse compter, avec la précision absolue, au moment psychologique...

Un bon fusil! c'est simple, c'est vite dit... mais ceux qui savent, par métier ou par expérience, vous expliqueront toutes les difficultés à vaincre pour se procurer sûrement ce qu'on appelle un bon fusil! Telle arme qui se vend 1.000, 1.200 francs et davantage, ne vaut pas telle autre qui se vend 130 ou 140 francs... dix fois moins, à peu près!

En parfaite confiance, permettez-nous, Lecteur aimable, de vous présenter le meilleur des fusils de chasse: le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** fabriqué spécialement pour nous par la plus célèbre Manufacture d'Armes de Saint-Étienne (Loire).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** est le **SEUL FUSIL** de chasse parfait et en voici la

DESCRIPTION TECHNIQUE

Calibre 16 ou 12 au choix. — Arme de haute précision. — Equilibre rationnel. — Fusil spécial pour poudres sans fumée, pyroxylées J. M. & R. — **Percussion centrale. — Fermeture à Té français. — Devant de bois** à démontage automatique. — **Canon acier** extra-fin spécial pour les poudres pyroxylées J.M.&R.. et pour toutes les poudres noires. — **Canon** cylindrique à droite et **choke-bored** à gauche. — **Bronzé noir** de guerre, inoxydable. — **Bande spéciale** striée à tenon d'accrochage, s'encastrant dans la bande. — **Platines fines entaillées**, rebondissantes, à deux ressorts. — **Bascule** en acier renforcée à grandes coquilles et à percuteurs à ressorts. — **Détentes** à charnières et à ressorts. — **Extracteur automatique** à double guide et à grand développement. — **Crosse anglaise** poncée. — **Poignée et devant** quadrillés. — **Pièces** finement gravées, trempées et jaspées.

Ce modèle idéal, luxueux magnifique, correspond à tous les besoins de la chasse en France. Il est le plus recommandable et son prix excessivement réduit: **147 francs**, le met à la portée de chacun. Ce fusil vaut LE DOUBLE de ce prix et c'est grâce à la fabrication de 2.500 modèles semblables que nous avons pu obtenir ce prix. (Voir d'autre part les conditions extraordinaires de crédit et les Primes gratuites).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** a subi les essais officiels et porte sur les canons la marque de garantie de Saint-Étienne. Ces essais se font avec les poudres sans fumée pyroxylées les plus brisantes qui donnent, au calibre 16, jusqu'à 419 kilogrammes de pression par centimètre carré! Une vitesse initiale, constatée par les expériences de la Direction du Service des Poudres et Salpêtres, de 252,5 mètres par seconde, à 15 centimètres de la bouche du canon!

Ils se font au

BANC d'ÉPREUVES

C'est dire que l'arme est **SURE** et qu'aucun accident n'est à craindre en employant les charges réglementaires.

Les détentes sont parfaites et notre système est combiné de manière à empêcher tout départ accidentel du coup.

Chacun sait que le canon de gauche n'est « choke-bored » que dans les bons fusils, ce canon est rétréci au bout et donne le coup plus serré, le plomb fait presque balle à 25 mètres et la gerbe dangereuse s'élargit beaucoup plus loin qu'avec le canon cylindrique. Avec le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** (comme son nom l'indique) on tire vraiment profit de sa chasse. On est absolument certain de son coup de fusil.

Le prix de **147 FRANCS** est payable avec un

CRÉDIT DE 21 MOIS

c'est-à-dire que nous expédions le fusil *immédiatement* et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation nous faisons encaisser sans aucuns frais pour l'acheteur la somme de **7 francs** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **147 francs**.

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur de

Primes Gratuites et Superbes, savoir :

1 Fourreau rigide pour fusil démonté, fermeture à sabot, poignée mobile en cuir, porte-bretelle et porte-cadenas, entièrement cousu à la main.
1 Bretelle cuir droite large pour fourreau.
1 Bretelle cuir 2 pièces large à l'épaule pour fusil.
1 Chargette graduée 2 usages, pour poudre pyroxylée M. et pour plombs.
1 Extracteur excentrique, acier poli, et à 3 roulettes cuivre pour fusil percussion centrale.
1 Mandrin buis tourné.
1 Planche à charger.
1 Sertisseur à ressort et à spatule, lissoir cuivre, pouvant se visser sur une table.
1 Baguette à nettoyer en bois dur, se dévissant en 2 pièces, avec virole porte-chiffon.
1 Brosse crin pour nettoyer l'intérieur des canons.
1 Brosse laine pour huiler.
1 Gratte-culasse pour nettoyer les chambres de canons.

Ces primes sont de toute beauté, elles constituent un précieux appoint pour le chasseur qui doit les payer très cher, s'il les achète séparément!

Personne n'hésitera un instant à souscrire. Chacun voudra posséder le **CHOKE-BORED EXCELSIOR**, le meilleur des fusils de chasse, l'arme la plus rationnelle, la plus sûre, la plus pratique, la plus belle, la meilleure, en un mot qui ait été fabriquée en France, jusqu'ici.

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : le fusil, les accessoires et les primes gratuites sont livrés **immédiatement franco de tous frais** et l'on ne paie que **7 fr.** par mois jusqu'à libération du prix total, soit **147 francs**.

Nous conseillons et livrons, sauf avis contraire, le calibre 16 qui est le plus pratique; toutefois, si l'acheteur le préfère et sur sa demande nous fournissons le calibre 12 qui est plus lourd et généralement employé au tir aux pigeons et à la chasse de l'arrière-saison.

L'emballage et le port sont GRATUITS.

Les quittances mensuelles sont recouvrées par la poste, SANS FRAIS.

GIRARD & BOITTE

5 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, 46 Rue de l'Échiquier, à Paris, le Fusil de Chasse CHOKE-BORED EXCELSIOR et ses Primes gratuites comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par payements mensuels de 7 fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de 147 francs, prix total.

Fait à .... le .... 190 .

Nom et Prénoms ....

Profession ou Qualité .... SIGNATURE :

Domicile ....

Département ....

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe, à l'adresse de

GIRARD & BOITTE ✻, ✪ I, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS
MAGASINS DE VENTE ET D'EXPOSITION : 47, Rue d'Enghien.

MAISON DE CONFIANCE
Fondée en 1885
LA PREMIÈRE DU GENRE

Demandez Gratis et Franco le CATALOGUE ILLUSTRÉ des Fusils de Chasse et Armes diverses

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au «PELE-MELE», 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare. *Le Gérant :* A RIC[HARD]

15e ANNEE — No 40. 10 Centimes 3 Octobre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA BALANÇOIRE, par Benjamin RABIER.



Idylle familiale à Tombouctou.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Histoire nègre

Je ne vous dirai pas le nom de ce martyr de la science. Non, je ne vous le dirai pas! Il n'existe plus, d'ailleurs, — vous verrez pourquoi tout à l'heure — et je suis de ceux qui croient que la glorification d'un héros (si elle n'est pas, de son vivant) ne profite qu'à ses héritiers; lesquels, eux, n'ont rien fait pour se parer des reflets de sa gloire.

Je l'appellerai donc Artésius.

Artésius était un philanthrope (*philos*, ami; *anthrôpos*, homme). Et dans *anthrôpos*, il faut voir toutes les variétés de l'homme, depuis le Visage Pâle le plus pâle, jusqu'au Peau-Rouge le plus rouge, en passant par toutes les



Il n'y avait guère que les bons noirs qui acceptaient tout et savaient remercier d'un large sourire.

couleurs de l'arc-en-ciel, y compris le Nègre, qui en est la négation comme le Blanc en est la résultante.

En sa qualité de Yankee — il avait vu le jour à Chicago — il était particulièrement outré de la haine monstrueuse que ses compatriotes professent à l'égard de ces bons nègres, et soutenait que c'était une erreur d'optique de leur voir une âme noire.

Une autre chose désespérait Artésius. Quoique Américain, il ne possédait pas un nombre énorme de dollars et ce manque de fortune gênait son amour de la Charité. Il distribuait bien par-ci, par-là, quelque penny aux misérables rencontrés. Il se dépêchait aussi d'user ses effets afin de pouvoir les donner aux pauvres. Mais « ce n'était pas ça ». Quelquefois, on lui rendait son penny. D'autres fois on refusait ses vêtements. Le don n'était pas apprécié, parce que trop modique. Il n'y avait guère que les bons noirs qui acceptaient tout, et savaient remercier d'un sourire..., ce large sourire nègre, qui donne l'impression d'un clavier de piano subitement ouvert.

Or, les nègres, boycottés de toutes parts, commençaient à devenir rares à Chicago. Si bien que, dégoûté profondément, Artésius résolut de s'expatrier.

Ayant réuni une pacotille de vieux vêtements, il s'embarqua pour l'Afrique Centrale. Là, il allait pouvoir trouver des nègres à satiété, et qui mieux est, des nègres nus, aptes à être habillés.

Il s'embarqua, ne laissant qu'un regret. Celui de quitter John Halifax Golder, son ami le plus cher, docteur de grand talent, philanthrope également, mais trop Yankee quand même pour se résoudre à suivre Artésius et quitter Chicago.

. . . .

Des mois passèrent, Artésius était toujours dans l'Afrique Centrale. John Halifax Golder en recevait fréquemment des nouvelles. Artésius ne tarissait pas en éloges sur la douceur, la bonté, la générosité de ceux au milieu desquels il vivait.

Sa santé était l'objet des soins les plus touchants de leur part, et le moindre de ses malaises consternait tous ces braves gens. Aussi, il fallait voir leur enthousiasme, lorsqu'après un ou deux jours de jeûne motivé par la maladie, lui, Artésius, recouvrait l'appétit. Les meilleurs morceaux lui étaient réservés, et chaque bouchée engloutie déchaînait des cris de joie. D'ailleurs, c'était bien simple..., depuis son arrivée, il avait engraissé de dix-huit pounds.

Il vantait aussi leur simplicité. Ils savaient se contenter de si peu! Quand on pense qu'avec un mouchoir, il avait habillé toute une famille... D'ailleurs, tout le monde était aux petits soins pour lui, notamment M'gam M'gam, le vieux chef de tribu chez lequel il avait pris pension.

Bref, ses lettres respiraient un tel enthousiasme, elles constituaient un si chaleureux plaidoyer en faveur des Nègres, que, lues à l'Institut de Chicago, puis reproduites en partie dans les journaux, elles déterminèrent un mouvement d'opinion qui s'accusa de jour en jour. John Halifax Golder se montrait, naturellement un des plus actifs membres du parti noir, et il était, pour faire exemple, sur le point de donner sa fille en mariage à un nègre nommé Samson, lorsqu'il arriva...

Il arriva chez lui, directement de l'Afrique Centrale, M'gam M'gam, le chef de la tribu chez qui Artésius avait trouvé l'hospitalité.

Le malheureux souffrait horriblement. Grâce aux quelques mots d'anglais, appris au contact du philanthrope, il expliqua qu'il avait une douleur, là... Or, là-bas, en son pays, il avait si souvent entendu, par son ami, vanter la science du docteur, qu'il n'avait pas hésité à faire le voyage pour venir le consulter. Lui seul pouvait le guérir.

Quant à Artésius, il était venu avec lui. Mais où se trouvait-il? Mystère. A partir de ce moment on ne comprenait plus le jargon du vieux chef.

Mais tout cela s'éclaircirait plus tard. Il fallait aller au plus pressé et examiner le malade qui, entre chaque mot, gémissait à fendre l'âme.

John Halifax Golder l'examina donc et ne fut pas long à découvrir le siège du mal. Une opération s'imposait. Avec une décision et une rapidité toutes américaines, le savant praticien prépara sa trousse, et en moins de trois minutes, ouvrit l'estomac du nègre. Puis, sa main plongea, et avec un cri de triomphe, il retira une paire de lunettes, cause de la maladie. Mais presque aussitôt, il eut un cri de détresse:

— Goddam!... Ce sont les lunettes d'Artésius!

— Yes! répondit le vieux chef, qui avait compris.

— Artésius!... Artésius!... Où est-il? fit encore John Halifax, saisi d'un funeste pressentiment.

— Là! répondit le vieux chef, qui avait encore compris, en désignant son ventre.

Ainsi s'expliquait cette phrase du bon nègre, affirmant qu'Artésius était venu avec lui. Le doux anthropophage (*anthrôpos*, homme; *phagein*, manger), avait dévoré le savant, tout entier, y compris ses lunettes.

Cependant, John Halifax Golder, tout entier à sa douleur, se désolait:

— Cher... Cher Artésius, clamait-il, ami si tendre, toi que j'ai tant aimé!!!

— Moi aussi, soupira alors hypocritement le vieux nègre... moi aussi, je l'ai bien aimé!

Puis, en passant gloutonnement sa langue sur ses lèvres, il ajouta à demi-voix:

— C'est vrai, pourtant, qu'il était tendre!

Etienne Jolicler.



— Moi aussi... moi aussi je l'ai bien aimé ...., c'est vrai pourtant qu'il était tendre!



Comment un pauvre passeur...



...qui perdit un jour ses deux bras...



...s'arrangea pour continuer néanmoins son métier.

AVIS

Nous informons nos lecteurs que les bureaux du " PÊLE-MÊLE " sont transférés 92, rue Saint-Lazare

Pêle-Mêle Causette

A diverses reprises, j'ai signalé à nos lecteurs l'avantage du mandat-carte sur le mandat-poste.

Un fait s'est produit récemment, qui me fait un devoir de revenir sur ce sujet.

Il s'agit d'un jugement qui intéresse tout le monde, et qui peut passer pour un monument de cocasserie judiciaire.

Voici comment les choses se sont passées:

Un industriel, M. A., ayant vendu de la marchandise à un client, en attendait le paîment.

Ce paîment tardait un peu à s'effectuer, mais le fabricant n'en concevait aucune inquiétude, car son client était aussi honnête que solvable.

Or, le vendeur et l'acheteur s'étant rencontrés un jour, M. A. apprit que son client lui avait réglé le montant de sa facture en un mandat-poste.

Etonnement de l'industriel, qui n'avait rien reçu.

Il se rend à la Poste pour réclamer paîment du mandat retardataire ou égaré.

La Poste fait des recherches et constate que le mandat a été payé. A qui? Elle l'ignore. Ce qu'elle affirme, c'est qu'il a été payé suivant les règles et avec les formalités habituelles.

Le mandat a été évidemment intercepté par un individu peu scrupuleux qui s'est forgé les pièces nécessaires pour l'encaisser. Le service des Postes s'étant conformé aux mesures de prudence qui lui sont imposées, décline toute responsabilité au sujet de ce détournement.

N'obtenant pas satisfaction de ce côté, M. A. se retourne vers son client et lui dit:

— Vous m'avez envoyé de l'argent, mais ne l'ayant pas reçu, je ne puis vous en donner quittance. Débrouillez-vous avec la Poste, et réglez-moi ma facture.

— Pardon, répond le client, je ne puis être tenu de payer deux fois pour une seule et même marchandise. Or, j'ai en main le reçu de la Poste, constatant que j'ai effectué intégralement le règlement de mon achat.

Que faire, dans ces conditions? Un procès! Aussi pénible qu'il soit d'appeler en justice un bon client, l'industriel s'y résigne.

Les débats ont lieu, et le tribunal commence par mettre hors de cause la Poste, celle-ci n'ayant ni faute, ni négligence à se reprocher.

L'acheteur est également innocenté, car il apporte la preuve matérielle de son versement.

Reste le troisième plaideur, M. A., qui est condamné, quoique n'ayant rien reçu, et n'ayant même pas su qu'un envoi d'argent lui avait été adressé.

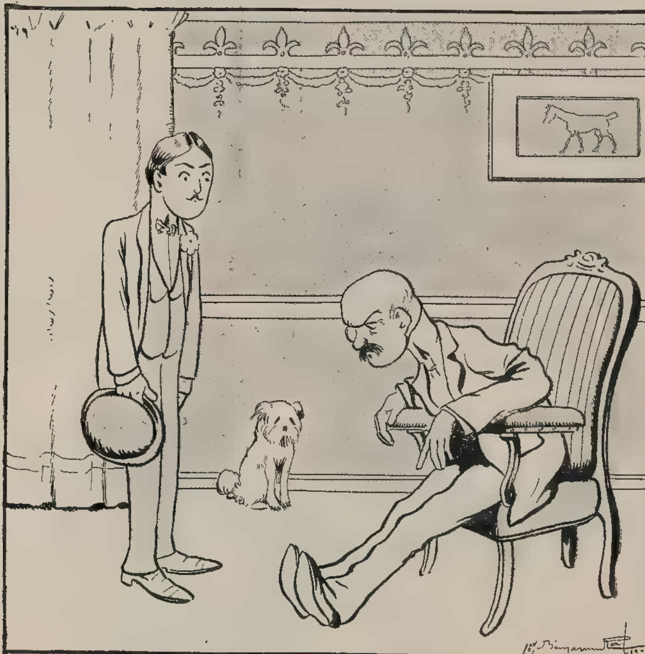
L'aventure n'est-elle pas curieuse?

Il ressort en tout cas de ce jugement étrange que le mandat-poste est un moyen d'expédition dangereux, non pour l'envoyeur. mais pour le destinataire.

Les commerçants feront bien de stipuler, sur leurs factures, qu'ils n'acceptent paîment qu'en mandat-carte et non en mandat-poste.

Cette précaution, on l'a vu, ne sera pas inutile.

Au surplus, la Poste doit avoir, elle



FAÇON DE PARLER

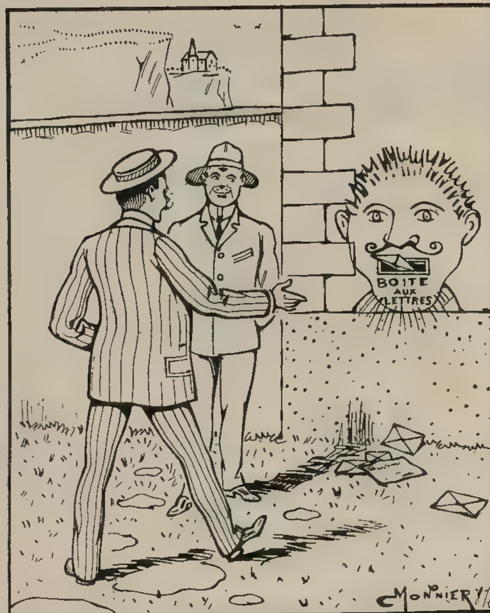
— Tu en fais une tête... ça ne va pas?
— Non...j'ai mal aux cheveux!



APPLICATION RATIONNELLE DE CARIATIDES

Le cabaretier Bonvin ne pouvait pas avoir une meilleure inspiration que de faire représenter, comme cariatides, ses deux meilleurs piliers de cabaret.





NOUVEAUTE

A Trou-sur-Mer, on s'ennuyait ferme. Impossible de jouer; pas de casino. Un de nos dessinateurs eut l'idée ingénieuse d'agrémenter la boite aux lettres d'une tête...

...dans la bouche de laquelle on jetait son courrier. Et voilà inventé un jeu bien nouveau pour les plages sans petits-chevaux.

aussi, à cœur de ne pas laisser se renouveler pareille iniquité.

Son devoir est de supprimer le mandat-poste et de lui substituer le mandat-carte. Celui-ci étant payable à *domicile*, n'expose pas le destinataire à des risques de perte ou de vol.

Il est bon qu'on se le dise.

Fred ISLY.

Cure d'air

M. Simplet se rendait l'autre jour en Suisse, où sa femme est soignée dans un sanatorium. Son unique compagnon de voyage se trouva être un homme charmant avec qui il lia vite connaissance. Simplet parla naturellement des merveilleux résultats de la cure d'air qui avait rendu la santé à sa femme.

Son nouvel ami se trouva également être un fervent admirateur de ce système.

— A mon avis, dit-il, rien ne vaut le grand air! J'aime toujours voir les fenêtres et les portes ouvertes.

— Ah! fit Simplet, vous êtes médecin, sans doute?

— Oh! non, je ne suis pas docteur, lui répondit l'inconnu en se préparant à descendre, car le train entrait en gare; je vous avouerai, entre nous, que j'exerce une profession moins libérale, je suis tout simplement cambrioleur.

***

Énigme

Si vous avez parmi vos amis des amateurs d'énigmes, posez-leur celle-ci:

« Je possède un joli chapeau et ne consens à l'ôter que pour les repas. Chose étrange, plus on me frappe, plus cela me laisse froid. Qui suis-je?

ponse: Une carafe.

LE LITTÉRATEUR ET LE BANQUIER

De même que pas mal de ses confrères, Charles Nodier se souciait assez peu du lendemain, dépensant sans compter l'argent que lui rapportaient ses travaux de bibliophile et de littérateur.

Mme Nodier lui en faisait souvent le reproche:

— Songe, lui disait-elle chaque fois, que si tu continues ainsi, notre fille n'aura jamais de dot.

— Jamais de dot? riposta un jour l'écrivain, agacé. J'ai 50.000 francs de placés pour elle chez Laffite.

Mme Nodier, tout d'abord agréablement surprise, eut cependant des doutes, et, pour les éclaircir, ne trouva rien de mieux que de se rendre à la maison du célèbre banquier.

Le premier employé auquel on l'adressa, ne sachant rien de l'affaire, crut devoir avertir Laffitte lui-même, qui s'empressa de recevoir la femme d'un écrivain dont il était l'un des plus fervents admirateurs.

Mme Nodier lui ayant expliqué le but de sa visite, le grand financier eut un sourire, écrivit quelques mots sur une feuille imprimée, signa et la lui tendit en disant:

— M. Nodier, par distraction, sans doute, avait oublié de retirer le titre du dépôt; le voici, Madame, rempli au nom de votre fille.

Mme Nodier, rentrée chez elle, n'eut rien de plus pressé que d'aller embrasser son mari en s'excusant de ses remontrances passées. Ce dernier n'y comprit naturellement rien, mais lorsqu'elle lui eut raconté sa visite et montré le papier qu'elle en rapportait, ce fut de l'ahurissement.

Enfin, légèrement confus, l'écrivain se rendit à son tour chez le banquier pour lui rendre le reçu des 50.000 francs qu'il n'avait jamais déposés.

Celui-ci, aux premiers mots, l'arrêta:

— Monsieur, lui dit-il, je viens de faire une opération très avantageuse pour moi; contre un peu d'argent, je vais acquérir beaucoup de gloire... si vous voulez bien inscrire mon nom à la dédicace de votre prochain livre.

Les *Souvenirs de la Révolution* lui furent, en effet, dédiés; mais l'*homme à l'épingle*, comme le surnommaient quelques-uns de ses contemporains, ne voulut jamais reconnaître cette histoire, colportée un peu partout par Nodier lui-même:

— M. Nodier a beaucoup d'amour-propre, disait-il, avec bonhomie, il veut sans doute en racontant cela s'excuser d'avoir dédié un volume à un marchand d'argent.

Nos Mécènes actuels ont souvent moins de générosité et de délicatesse.

Courrier Pêle-Mêle

Métro.

Monsieur le Directeur,

Quelques mots de réponse à la question posée le 5 septembre dans votre numéro 36, au sujet de l'entrée des véhicules au métropolitain.

Les voitures livrées par les constructeurs arrivent sur le chemin de fer de ceinture, à la station Charonne-Marchandises, de là, un raccordement en pente les amène, avec l'aide d'un treuil, sur les voies de l'atelier de la rue des Maraîchers. Cet atelier est lui même raccordé à la ligne numéro 1, Vincennes-Maillot, par une voie qui traverse la rue de Lagny. Les voitures, qui sont ensuite garées dans les vastes galeries aménagées sous le cours de Vincennes, sont dirigées, par la gare de la Nation, sur les différentes lignes, au moyen de raccordements situés à:

Nation: ligne 1, ligne 2;
Père-Lachaise: ligne 2, ligne 3;
Etoile: ligne 1, ligne 2 sud;
Nation: ligne 2, 6, et 5;
Anvers: ligne 2, ligne 4.
République: ligne 3, ligne 2 sud, et 5.

L'exécution de ces manœuvres exige de la part des agents qui les dirigent, une initiative et une prudence dont on ne saurait trop les complimenter.

Recevez, etc.

R. de GASTON.



BAL DE CHARITE

— Vous ne voulez pas vous arrêter, baronne, vous êtes en nage?
— Que voulez-vous, c'est pour les pauvres qui ont froid!

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

Y a-t-il un procédé pratique pour dénicotiniser soi-même le tabac?

* * *

De quelle manière cultive-t-on le champignon dans les carrières des environs de Paris, renommées pour cette culture?

L. Couffiéron.

* * *

De quelle nature est le petit insecte qu'on appelle *aoutat* et dont les piqûres sont si désagréables? Peut-on s'en garder?

Arida.

* * *

Les prélèvements que dans les cercles et casinos le tenancier opère sur le jeu de baccarat (prélèvements désignés partout sous le nom de cagnotte), sont-ils fixés par un règlement, ou chaque casino fixe-t-il lui-même le pourcentage de la cagnotte?

S. Pontin.

* * *

Vers la fin de la guerre de 70-71, le tabac manqua dans l'Ouest de la France, et les paysans *fumeurs* employèrent diverses plantes. Est-ce que l'usage s'est continué dans certaines contrées? Quelles plantes sont employées par de vrais fumeurs, et quelles propriétés leur reconnaissent-ils?

F. Gibon.

Gentilshommes inventeurs d'autrefois

On a récemment appris, non sans quelque surprise, que le kronprinz venait de prendre un brevet à l'office de Berlin.

Ce brevet, classé sous le numéro d'ordre 30.139.44, consacre « Guillaume, kronprinz de l'empire d'Allemagne et de Prusse, résidant à Postdam », comme l'inventeur d'un nouveau système de boutons de manchettes.

On ne sait pas si le prince est décidé à exploiter lui-même son invention, ou à en céder la propriété. La chose, au reste, importe peu. Il est seulement intéressant de constater qu'il n'a point trouvé indigne de lui de consacrer ses loisirs à une invention et de la faire breveter.

Cet exemple n'est pas unique.

On pourrait citer le kaiser lui même qui perfectionne, à ses moments perdus, un frein d'automobile qu'il a conçu. On pourrait citer parmi d'autres, telle princesse de la cour d'Autriche, qui vient de prendre un brevet pour un système de réchaud.

On serait assez disposé à voir là un signe des temps. Rien ne serait plus faux.

Bien avant notre époque industrielle, des personnages, souvent illustres, ne dédaignèrent pas d'inventer — et parfois d'exploiter eux-mêmes leurs inventions.

L'exemple de Mme de Maintenon est à citer. Elle obtint le privilège d'exploiter un four à pâtisserie de son invention. Voici copie de la pièce qui en fait foi:

« Aujourd'hui, dernier septembre 1674, le roy étant à Versailles, voulant gratifier et traiter honorablement dame Françoise d'Aubigné, veuve de feu sieur Scarron. Sa Majesté lui a accordé de faire des astres (âtres) à fourneaux, fours et cheminées d'une nouvelle invention, sans pouvoir néanmoins obliger les particuliers à s'en servir et prendre une plus grande somme que celle dont il a été convenu, ny prétendre aucun droit de visite.

« Fait Sa Majesté deffenses à toutes personnes de faire ny contrefaire lesdits astres à peine de 1.500 livres d'amende, m'ayant Sa Majesté commandé d'expédier à ladite dame veuve Scarron toutes lettres à ce nécessaires, et ce pendant le présent brevet qu'elle a signé de sa main et fait contresigner par moi.

« Signé: (Illisible). »

Dans cet acte, nous trouvons en toutes lettres le mot *brevet*. Il ne faudrait cependant pas y voir exactement l'idée qu'on attache aujourd'hui aux brevets d'invention.

C'était exactement un privilège de fabriquer ou de vendre un produit déterminé. Mais ce privilège n'était pas la reconnaissance du *droit* de l'inventeur sur sa création. Il n'était accordé que par *faveur* royale.

Tous les brevets antérieurs, accordés avant la Constituante, furent généralement attribués à leurs inventeurs sous le nom de *privilège* ou de *monopole*.

C'est ainsi qu'en 1701, le comte Louis de Beaumont, inventeur d'un procédé de la conservation de la glace, obtint, par privilège, le monopole du débit de la neige et de la glace en France.

On peut rechercher assez loin, dans l'histoire, ces privilèges accordés à des gentilshommes.

En 1660, par exemple, un officier de la reine, nommé Chaillou, trouve un perfectionnement aux procédés espagnols de la fabrication du chocolat. Ces procédés étaient jalousement tenus secrets en Espagne, au point que le chocolat fut inconnu en France jusqu'à l'époque du mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse d'Autriche.

Pour récompenser ce gentilhomme de son ingéniosité, le roi lui accorda un privilège qui lui permit d'être le seul fabricant de chocolat en France. Chaillou fit une rapide fortune en vendant ses produits dans une boutique de la rue de l'Arbre-Sec.

De même, le monopole de la fabrication d'une certaine faïence fut accordée à Conrad, un gentilhomme appartenant aux ducs de Nevers.

Marie Colbert, religieuse et sœur du ministre, ayant imaginé une dentelle spéciale, obtint aussi un privilège. Elle l'exploita dans un cou-

SNOBISME



L'Anglais. — Notre métier de ramasseur de mégots subit en ce moment une crise internationale. Mais vous autres, en France, vous avez un bon moyen de l'éviter.



Quoi de plus facile que de soudoyer un valet de chambre du roi Edouard VII. Le larbin mettra dans l'étui aux havanes du monarque un cigare d'affreuse qualité.



A peine ce souverain aura-t-il tiré quelques bouffées, qu'il jettera ce mauvais havane. Tous les journaux mondains raconteront le geste nouveau du roi et tous vos élégants français se croiront déshonorés s'ils fumaient un cigare jusqu'au bout.



Et vous aurez dès lors des mégots de taille majestueuse.
— Oui, mais si le truc est si bon, pourquoi ne l'avez-vous pas essayé en Angleterre?
— Ah! pardon! l'Angleterre est un peuple libre!

vent de Reims, et prit comme ouvrières six Vénitiennes, vingt-deux Flamandes, et trente artisanes françaises.

Au dix-septième et dix-huitième siècles, un certain nombre de membres de la noblesse exploitèrent leurs inventions dans des fabriques qui prirent le nom de *Manufactures royales*.

Avec ce titre, on leur accordait une forte subvention. Ils n'étaient pas soumis à la juridiction des corps de métiers. Leur privilège, enfin, leur assurait le droit de fabriquer seuls les produits de leur spécialité, dans un rayon déterminé et pendant un certain nombre d'années.

Si nous quittons la sphère des grandes inventions susceptibles d'être brevetées, il nous faut citer celles qui ont trait à l'art culinaire.

Le duc d'Orléans, gastronome distingué, donna son nom à un pâté de lapereau qu'il confectionna dans les cuisines de Versailles. Il inventa aussi un pain « à la d'Orléans », qui jouit, à l'époque, d'une certaine célébrité.

Le marquis de Béchamel faisait aussi assaut d'ingéniosité avec ses cuisiniers. Il imagina, au dix-septième siècle, un plat de morue à la crème.

Pendant son séjour à Port-Mahon, le duc de Richelieu avait créé la sauce *mahonnaise*, qu'on écrit aujourd'hui mayonnaise.

Des dames illustres nous ont donné des cailles à la Mirepoix, les poulets à la Villeroy, etc. Mme de Pompadour inventa le filet à la Bellevue.

Sans doute, la belle marquise ne prit point de brevet pour cette modeste création culinaire. Mais ce n'était point qu'elle méprisât l'industrie: il ne faut pas oublier que ce fut sur son initiative qu'on créa, en 1760, la manufacture royale de porcelaine à Sèvres.

***

LE « POT AUX ROSES »

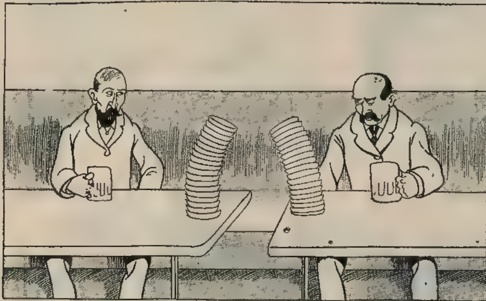
Tout le monde connaît l'expression « découvrir le pot aux roses », qui signifie: percer le mystère d'une intrigue.

L'origine de cette locution est assez curieuse. Chez les Anciens, la rose était regardée comme le symbole de la discrétion. La fable dit que le fils de Vénus fit présent à Harpocrate, dieu du silence, d'une magnifique rose, fleur nouvelle et que personne n'avait vue, pour qu'il gardât les secrets de sa divine mère.

Plus tard, on accoutuma de placer des roses dans les salles de festins et de réjouissances, afin que les discours ne fussent point éventés.

C'est ainsi que la reine des fleurs devint le symbole de la discrétion. Nos pères disaient qu'ils étaient *sub rosa* (sous la rose) quand ils se trouvaient dans un lieu sûr où ils n'avaient point à craindre les faiseurs de rapports.

Et ils rendaient cette tradition plus significative en exposant sur la table un vase de roses sous un couvercle, d'où sont venues les expressions: *sous la rose* (sous le sceau du secret), et *découvrir le pot aux roses*, pour figurer la révélation ou la surprise des choses secrètes ou cachées.

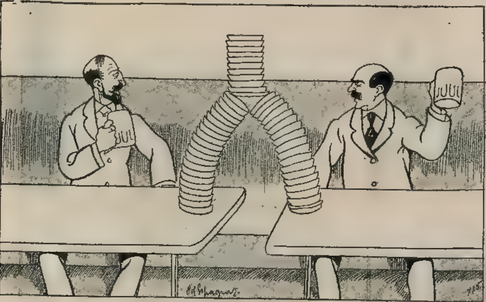


IL SE FAUT ENTR'AIDER

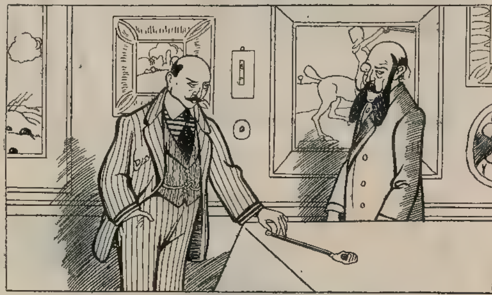
LES DEUX CONSOMMATEURS (*ensemble et à part*). — Voilà ma pile qui va choir, il est temps de cesser de boire !



— Tiens, tiens, mais voilà qui prouve que l'union fait la force !

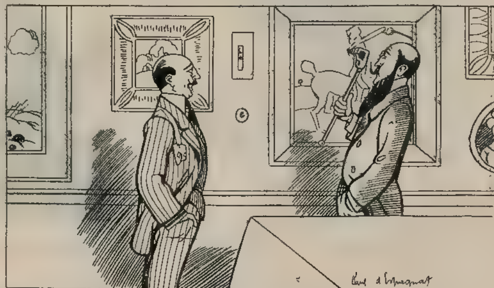


— Monsieur, à votre santé !

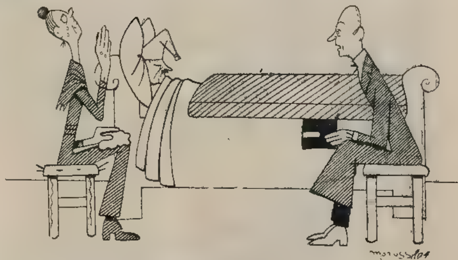


LE MECENE RAFFINE

— Qu'est-ce que c'est que cela? un sceptre?



— Mais non, c'est un appareil pour regarder les tableaux sans se fatiguer à tenir sa main en l'air !

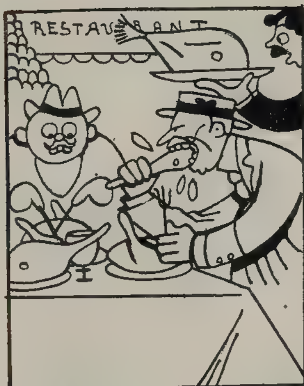


SA DERNIERE

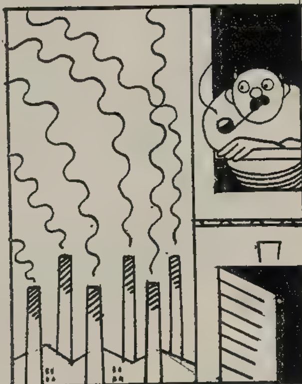
— Ma situation n'est pas brillante, allez, Monsieur... Si mon mari mourait, qu'est-ce que je deviendrais?

CALINO. — Veuve....

IRONIE DU NOM DES RUES PARISIENNES



Rue des Jeûneurs.



Rue de Bellevue.



Passage des Princes.



Place Blanche.



Rue de la Gaîté



Rue des Rosiers.



Rue Belhomme.



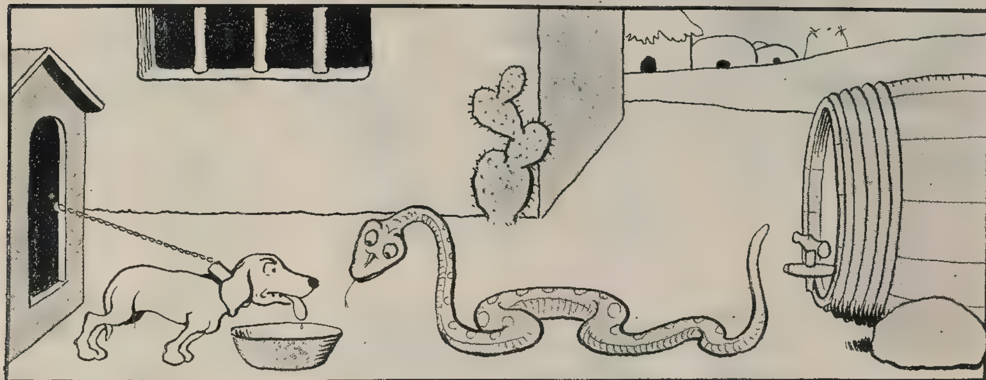
Rue de la Goutte-d'Or.

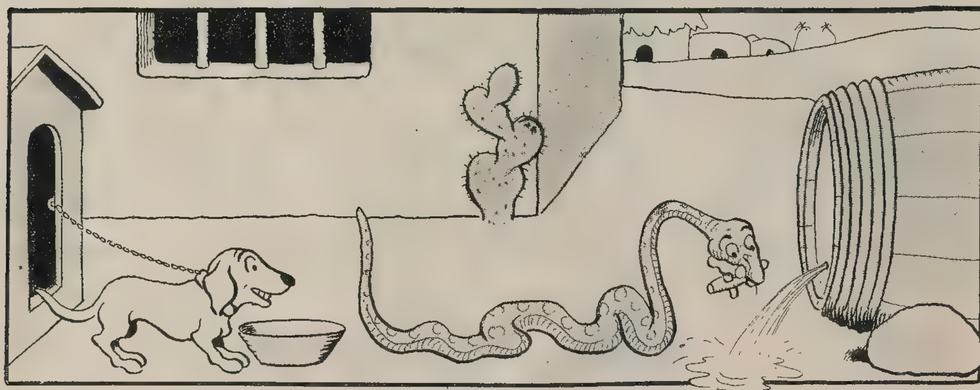


Rue Bellechasse.

LE BON SERPENT ou LA SOIF APAISÉE !!!

(HISTOIRE SANS PAROLES)













ANESTHESIONS-NOUS LES UNS LES AUTRES!

La grande découverte scientifique des temps modernes est l'anesthésie. Endormir le patient afin de l'opérer sans souffrance est vraiment une grande et belle chose.

Cette pratique humanitaire, grâce à Dieu, se propage de jour en jour, et ce dans toutes les branches de l'activité humaine. Tout pick-pocket, qui se respecte, commence par endormir sa victime au chloroforme avant de la soulager de son portefeuille. Cela vaut mieux tout de même que de la poignarder.

Notre sensibilité ne peut plus supporter le spectacle d'une exécution capitale, procédé d'un autre âge. Désormais, le condamné à mort sera anesthésié avant de payer sa dette à la société. Cette exécution n'est, en somme, qu'une opération chirurgicale exigée pour le bien de la société.







Cédant aux pressantes objurgations de la Société Protectrice des Animaux, les bouchers endormiront les victimes de notre gloutonnerie, avant de les exécuter.

A aucune époque autant que maintenant on ne pratiqua l'art difficile d'endormir les consciences timorées... des enfants intellectuels de M. Hervé.

Enfin, nos marchands d'illusions ont élevé à la hauteur d'un sacerdoce l'art d'endormir le contribuable avec de délicieux anesthésiques provoquant des rêves enchanteurs. On l'opère alors sans trop de douleur: le contribuable le plus desséché se met à cracher le sourire sur les lèvres.



LE SEIGNEUR TIGRE (*embarrassé*). — On ne sait vraiment pas par quel bouc commencer!

Comptes-courants

Pourquoi Jeanne Borcier a-t-elle épousé Jim Slow? Simplement parce qu'il fut un comptable parfait. D'ailleurs, vous allez en juger:

C'était, il y a deux ou trois ans. L'excellent Jim lorgnait la jolie Jeanne, qui ne s'en apercevait pas le moins du monde et le traitait en camarade, pas plus. Tout autre eût abandonné la partie; mais Jim, sous les dehors ultra-civilisés que vous lui connaissiez, cachait l'âme patiente d'un Huron sur le sentier de la guerre, et il guettait Jeanne.

En attendant, il profitait des menus avantages que lui valait sa situation. Il accompagnait Jeanne à la promenade, lui tenait l'étrier, était son partenaire au tennis ou au bridge, et recevait ses confidences. Ouvrons ici une parenthèse. Les confidences de Jeanne ne marquaient d'enthousiasme pour aucun homme; sans doute est-ce pourquoi Jim persévérait.

Mais un jour, deux prétendants simultanément surgirent. L'un grand, blond, yeux bleus; âme poétique et sentimentale, né sur les bords du Rhin. L'autre, petit, brun, les yeux rieurs comme son âme, que la Garonne avait bercée. Pour la clarté de cette véridique histoire, appelons le premier Franz, et le second André.

Ils ne déplaisaient pas à Jeanne. Et Jim commençait à désespérer, quand Jeanne lui confia qu'il lui serait difficile de faire un choix, car elle aimait autant André que Franz, et autant Franz qu'André. Le bon Jim revint à l'espoir.

— Haugh! dit-il (il savait son Fenimore Cooper par cœur), ma sœur a besoin de mes



Le Monsieur myope. — Ce qu'il grandit, votre gamin! mais il a tort de sortir sans chapeau!



APPARITION

Le jeune Poète. — Pégase!

umières. Le Grand Esprit me dicte ses paroles. Voici: Je vais ouvrir un compte à Franz, un compte à André; actif d'un côté, passif de l'autre. Si leurs actes vous sont agréables, je les porte à l'actif; s'ils vous sont désagréables, au passif. Dans six mois, nous arrêterons leurs comptes. Je ferai la balance. Et vous pourrez vous prononcer en toute connaissance de cause. Et Jim se disait: « Toujours six mois de gagnés. »

Consciencieusement, il établit les comptes des deux prétendants:

COMPTE FRANZ

Actif:

26 juin. — Sauvé Jeanne de la noyade.
1er juillet. — Emmené tout le monde en croisière sur l'Atlantique.

Passif:

13 juillet. — En retard d'un quart d'heure au tennis.
22 juin-15 août. — N'a ri qu'une fois en 54 jours.
12 août. — A envoyé deux sonnets détestables.

COMPTE ANDRE

Actif:

30 juin. — Sauva Cocktail le king-charles, qu'une auto allait écraser.
8 juillet. — Vainqueur d'un tournoi de golf.
12 juillet. — S'est révélé connaisseur en modes féminines.

Passif:

3 juillet. — Rit trop souvent (93 fois en une demi-heure.
6 juillet. — Connaît trop de monde (26 coups de chapeau en trois quarts d'heure).
16 juillet. — N'aime pas le bridge.

Bref, vers le troisième mois, les chances des deux rivaux étaient toujours à peu près égales. Leurs passifs et leurs actifs se contrebalançaient, quand pour une rime qu'il n'avait pu trouver, Franz se fit sauter la cervelle.

Immédiatement. Jim arrêta le compte Franz, traça un joli trait et inscrivit au-dessous: « Cessation de commerce ».

A son tour, André s'éclipsa. Trois mois après, on apprit qu'il s'était marié.

Aussitôt, Jim prit son grand livre (en l'espèce un petit calepin) inscrivit à la colonne « passif », 18 janvier: marié, arrêta le compte, fit la balance et inscrivit: « En faillite ».

Au-dessous, il écrivit:

Anciennes maisons Franz et André. Jim Slow successeur.

Actif:

20 janvier. — A tenu fidèlement les comptes précédents pendant six mois. Vous aime depuis bien plus longtemps.

Il alla porter le tout à Jeanne. Elle n'était pas trop stupide, elle comprit, et offrit sa main à Jim qui l'accepta.

Le lendemain du mariage, Jim reprit son carnet et inscrivit:

8 mars. — Epousé Jeanne Bercier.

Eck-Bouillier.

DE NOS LECTEURS

La chasse et les chefs d'Etats.

Tout chef d'Etat doit être chasseur, au moins officiellement; le protocole lui en fait une obligation morale. Seul, parmi les présidents de notre troisième république, M. Thiers ne voulut, comme on dit, rien savoir; la maison militaire présidentielle eut beau organiser des battues magnifiques. M. Thiers ne se résolut jamais à faire parler la poudre.

Son successeur, le général de Mac-Mahon, fut par contre un fervent et fastueux disciple de saint Hubert.

M. Grévy, homme de goûts simples, préféra



— En vérité, Monsieur le ministre, mon embarras est grand; certes, un vase de Sèvres me comblerait de joie... cependant, quelqu'argent...
— Vous, je vous vois venir... vous voudriez ménager le Sèvres et les sous!

toujours, aux tirés officiels, la chasse du petit propriétaire; arpentant, chaque vacance, fusil en main, sa vieille métairie de Mont-sous-Vaudrey.

Sadi Carnot, chasseur excessivement médiocre, présidait cependant d'assez bonne grâce les chasses de Fontainebleau et de Rambouillet mais il était d'une maladresse insigne; le général Brugère en fit un jour la triste expérience en recevant, dans la partie charnue de son individu la charge de petit plomb destinée à un lapin.

Casimir Périer, dans les chasses présidentielles, rivalisa de faste avec le maréchal de Mac-Mahon. Félix Faure, excellent fusil d'ailleurs, les éclipsa tous deux; il abattait, chaque année, une énorme quantité de gibier, brûlant, il est vrai, bon an, mal an, plus de deux mille cartouches.

M. Loubet, rééditant les pratiques de Jules Grévy, tout en se soumettant aux corvées des tirés officiels, passait, chaque vacance, en son pays natal où, sans souci du protocole, il chassait comme au temps de son inscription au barreau de Montélimar; aussi bon tireur que Félix Faure, le perdreau était (et est, sans doute, encore) son gibier de prédilection.

M. Fallières, notre président actuel, est un pacifique, et, comme tel, la chasse ne l'enthousiasme pas; il s'y adonne moins par goût que par raison, afin d'agrémenter ou de remplacer le footing prescrit par les docteurs.

Tous les autres chefs d'États européens chassent, depuis la reine de Hollande jusqu'à l'empereur d'Autriche qui, malgré son grand âge, était, il y a quelques années encore, un fervent de la chasse au chamois.

Les trois Nemrods souverains sont: Edouard VII, le tsar et l'empereur d'Allemagne. Ce dernier surtout; la quantité de gibier abattue par lui est fantastique; la variété en est étonnante: des loups, des élans, des ours, et jusqu'à une baleine qu'il tua au cours d'une croisière dans les mers septentrionales.

Edouard VII est plutôt un chasseur de volatiles: perdreaux, faisans et grouses; mais il a tué jusqu'à des tigres, lors de son voyage aux Indes, étant prince de Galles.

Le tsar, enfin, chasse de préférence la grosse bête; il possède une réserve de gibier merveilleuse: la forêt de Bialuwizge, près Moscou, où se rencontrent, peut-on dire, tous les gibiers du centre de l'Europe; on y trouve même quelques *aurochs* (bœuf sauvage disparu de chez nous depuis l'époque gauloise). Les chasseurs français n'ont pas à espérer ou à craindre pareille rencontre.



LE GALANT PASSEUR. — Le métier a beau être dur, j'aurai toujours passé une jeunesse agréable!



Dans quelques années, dans quelques mois peut-être, lorsque l'atmosphère, sillonnée d'aéros de toutes formes, deviendra dangereuse et pleine de menaces pour le vulgaire piéton, le miroir ci-dessus s'imposera!



ORTHOGRAPHE

— Cinq... huit... quinze... dix-huit... vous avez droit encore à deux mots.
— Alors, ajoutez: jtembrass comgtème.

Les cartes à jouer.

(Sur demande de plusieurs lecteurs.)

Les cartes à jouer furent introduites en France, comme chacun sait, vers 1390, pour récréer Charles VI, alors atteint de « marasme ». La Chambre des comptes, qui eut à payer le jeu royal, y consacra, paraît-il, une assez forte somme, quelque chose comme huit mille francs de notre monnaie actuelle.

Ces cartes, originaires d'Italie, où elles avaient été inventées peu de temps auparavant, étaient, il est vrai, de belle dimension (20 centimètres de haut environ); un pape y figure, supprimé par la suite dans le jeu français; quatre monarchies s'y combattent, qui ont donné naissance aux quatre couleurs.

Au siècle suivant, le peintre Jacquemin Gringonneur remania la combinaison italienne pour en composer le jeu français encore en usage; il en fit, sur l'ordre de Charles VII, une allégorie dans laquelle figure le monarque lui-même sous le personnage du roi David.

Comme David, persécuté par Saül, Charles VII avait été, en effet, obligé de lutter contre son père, et forcé, comme lui, de se défendre contre les complots d'un fils.

La dame de trèfle, dont le nom, *Argine*, est l'anagramme de *Regina*, figure la reine Marie d'Anjou, sa femme; Jeanne d'Arc est représentée par la dame de pique *Pallas*; Isabeau de Bavière, par la reine de cœur; et Agnès Sorel par la dame de carreau.

Les quatre valets, (alors *varlets*, titre proche de celui de chevalier), représentaient la noblesse. Deux portent les noms de capitaines de Charles VII: Hector (de Ga'ard) et Lahire.

Les autres cartes, à partir du dix, désignaient les soldats marchant sous l'ordre des figures. (La manille n'était pas encore inventée.) Les *piques* étaient les piquiers ou hallebardiers; les *carreaux*, les arbalètriers, armés du carreau; le trèfle figurait la cavalerie, par allusion aux fourrages indispensables aux chevaux; le cœur enfin était le symbole du courage militaire.

Les *as*, ajoutés un peu plus tard, représentèrent l'argent, du nom d'une ancienne monnaie romaine. L'allégorie n'en fut d'ailleurs pas atteinte dans ce qu'elle avait de guerrier; l'argent étant, comme chacun sait, le nerf de la guerre.

Pêle-Mêle Connaissances

— Au dix-huitième siècle, un budget de quatorze millions fut, en certaines années, difficiles, attribué au département de la marine. A l'heure actuelle, un seul des plus récents cuirassés d'escadre, *prévus* par le Conseil supérieur de la marine, est évalué à un minimum de soixante millions.

— La *tourmaline*, pierre précieuse qu'on appelle aussi aphiriste, aimant de Ceylan, ou *schorl électrique*, est ordinairement noire. Il s'en rencontre cependant des rouges, les *rubellites*, des bleues, les *indicolites*, et des vertes, qu'on appelle souvent *émeraudes du Brésil*. Les tourmalines deviennent électriques quand on les frotte ou qu'on les échauffe.

— Tout le monde connaît l'étymologie du mot papier, « papyrus ». Chose curieuse, cette étymologie se retrouve dans la langue d'un grand nombre de peuples: « papuros », en grec, « papyrus » en latin, « paper » en anglais, « papier » en allemand, « papiro » en italien, « papel » en espagnol, etc.

— On estimait généralement jusqu'ici que les aveugles avaient certains sens — en particulier le toucher — très développés. A la suite de longues observations sur les aveugles de l'Institut de Mulhouse, le docteur Griesbach tend à conclure, contrairement à l'opinion admise, que l'infirmité d'un sens entraînerait plutôt la faiblesse des autres. Dans la majorité des cas, dit-il, un aveugle ne reconnaît pas mieux qu'un voyant la direction des sons et ses sens de l'odorat et du toucher sont moins développés que chez un être normal. S'il nous paraît adroit à éviter les obstacles, c'est grâce à un effort d'attention constant.



LES AMIES DES BETES

Le Mari. — Ah! il est une heure et je n'ai pas encore déjeuné... cet animal de directeur, qui m'a retenu au bureau! Je meurs littéralement de faim! Vite à table!
La Femme. — Oh! on ne peut déranger Azor pendant qu'il dort. Attends au moins qu'il se réveille!



BLANC ET NOIR

Celui qui cuisine. — Celui qui fait la cuisine!



L'Oie. — Comme les temps sont changés. Jamais je n'ai vu le renard et le canard en si bonne amitié!

RÉSULTAT
DU

Concours du Portrait caché



De très nombreux lecteurs ont pu réussir, grâce à leur ingéniosité, à cacher la silhouette donnée; il y avait, pour y arriver, plusieurs dispositions variant légèrement entre elles, mais certaines de ces dispositions laissaient de très petits espaces noirs à découvert, ou ne s'obtenaient qu'en faisant chevaucher, si légèrement soit-il, les bandes de papier les unes sur les autres. La solution que nous donnons ici était incontestablement la meilleure, les bords de toutes les bandes se trouvant, dans cette solution, à une petite distance de tous les points du contour noir.

Voici, parmi les concurrents qui nous ont adressé cette solution, les noms de ceux que le sort a favorisés.

1er PRIX: Mlle Marcelle Delplace, rue de l'Abreuvoir, Ermont (Seine-et-Oise), qui gagne une garniture de bureau en porcelaine.

2e PRIX: M. Hippolyte Galas, 41, rue du faubourg Raines, Dijon (Côte-d'Or), qui gagne un sac de voyage.

3e PRIX: M. G.-J. Withe, 7, Glena Avenue Knowe, Bristol (Angleterre), qui gagne un vide-poches.

4e PRIX: M. L. Nonet, 179, rue du Temple, Paris, qui gagne une jolie pendulette.

5e PRIX: M. Ranquet Paul, 30, boulevard de la République, à Nîmes (Gard), qui gagne un service de fumeur.

6e PRIX: M. D. Martel, 86, rue de la Charité, Lyon, qui gagne un cadre pour photographie.

7e et 8e PRIX: Mme Thelise Mari, 31, rue Segurane, Nice (Alpes-Maritimes); Mme Veily, 26, rue Beffroy, Rouen (Seine-Inférieure), qui gagnent un joli vase.

9e et 10e PRIX: M. Brebant, à Briis-sur-Forges (Seine-et-Oise); Mlle Alice Aubrespy, à St-Ambroix (Gard), qui gagnent une pendulette Chantecler.

11e et 12e PRIX: M. J. Péguet, château de Rues-Arnas, par Villefranche (Rhône); Mll Drücké, 35, rue Fourmentel, à Lille-St-Maurice (Nord), qui gagnent un sac à main.

Du 13e au 16e PRIX: M. Moret-Hervé, 8 rue Carnot, Poitiers (Vienne); M. Léon Lorio 36, rue Monge, Paris; M. Auguste Catto, 3 rue Faidherbe, St-Quentin (Aisne); Mlle Antonette Ferran, 44, rue de la République, Marseille, qui gagnent un signet ouvre-lettres.

Du 17e au 20e PRIX: M. André Houpert, 6 rue de Nancy, Epinal (Vosges); M. Joseph Cortrucci, 50, boulevard de la Corderie, Marseille; M. Charles Hofmann, 8, rue Sorin, à St-Deni (Seine); M. Léon Mainsbrecq, 95, rue Keyerveld, Bruxelles (Belgique), qui gagnent un bloc notes de poche.



— Souriez aimablement, Madame; oh! deux minutes seulement. Après cela vous reprendrez votre physionomie naturelle.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Ambert. — Ce point a déjà été traité ici; malgré tout, c'est la banque qui gagne évidemment.

M. Gaudon. — Curieux, mais c'est là un genre facile et qui permet de faire à peu près tout ce qu'on veut.

M. Bonnard. — Au théâtre le teint paraît toujours plus pâle et les acteurs et actrices, s'ils ne se chargeaient pas de rouge, sembleraient des cadavres.

Un assidu. — Il n'y a aucun mal à donner ce genre de linge, tout dépend d'ailleurs de la personne à qui on le donne.

M. A. Chardon. — Cette idée a déjà été exploitée.

M. F. M. — Commencez par étudier pour vous présenter à l'Ecole Centrale des Arts et Métiers.

A. B. C. — Toutes les adresses de ce genre se trouvent dans le Bottin.



RÉCOMPENSE SUPRÊME

— Allons toto, sois gentil et travaille bien. Si on est content de toi au mois de Janvier, on te purgera encore avec de l'eau **RUBINAT-LLORACH.**

FAUX MONNAYEURS

– Qu'est-ce que t'as, Zidore, t'as l'air furibard?
– Ah! mes pauv'vieux! On vient de me refiler une pièce de not'fabrication!

PAGES FOLLES

De l'humour pour l'humour, de la gaieté pour la gaieté, de la verve pour la verve, tel est le programme de **PAGES FOLLES**, le nouveau journal hebdomadaire, satirique qui obtient, c'est le cas de le dire, un succès... fou.

Ce journal s'est créé, dès à présent, dans la presse de genre, une place originale, dont l'importance croîtra sans cesse; il tient le succès certain, positif, et il a quelque chose de plus enviable encore : la popularité. Il faut ajouter qu'avec ses seize pages de mordants dessins en noir et en couleur et de texte hilarant, sous couverture illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte que **10 centimes**.

C'est là certainement une magistrale attraction qui ne met que mieux en valeur la force des autres.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint Lazare. *Le Gérant :* A. Ric

ANNEE — N° 41. 10 Centimes 10 Octobre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

NCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
n s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

MADEMOISELLE PIPELET ÉTUDIE LE CHANT, par Georges OMRY.



MADAME PIPELET. — Ta voix a déjà plus de force et d'ampleur. V'là les locataires du quatrième qui commencent à crier ; mais ça sera tout à fait bien quand ceux du sixième t'enverront à tous les diables.



DANS L'IMPASSE

LE CHARRETIER. — Qu'avez-vous à vous plaindre? je tiens ma droite!



IN MEDIO STAT VIRTUS

— Pour un poulet, il est trop jeune; pour un œuf il est trop vieux!

DE PROFUNDIS!

En gare de Valence, un grand jeune homme blond monta dans le compartiment de l'express de Marseille-Paris, qu'Elie Petique occupait seul depuis Avignon.

Pour permettre au nouveau voyageur de pouvoir s'installer, Elie fut obligé de déménager sa valise, de serrer son sac de voyage et de rassembler divers objets que, dans son espoir de ne pas être dérangé de la nuit, il avait disposés selon ses besoins et avec le sans-gêne des gens qui se croient chez eux.

Visiblement irrité, Elie regardait le jeune homme blond d'un œil oblique et rageur, prêt à rembarrer vertement cet intrus s'il avait l'imprudence de lui adresser la plus timide objection. Il tenta même de le provoquer, en allongeant ses jambes jusque sous les siennes.

Mais son voisin ne s'aperçut pas du mouvement. Il n'était pas là. Une idée fixe et agréable occupait évidemment son esprit; il devait rêver à quelque chose — ou à quelqu'un — dont la pensée le réjouissait fort, car un perpétuel sourire était figé sur ses lèvres. Puis, comme tous les gens heureux, il éprouva le besoin de communiquer son bonheur à son semblable. Il tenta, dans ce but, de lier conversation avec son vis-à-vis:

— Pardon, Monsieur, vous allez peut-être comme moi, jusqu'à Paris?

— Parfaitement! répondit sèchement Elie Petique.

— Vous connaissez Paris?

— Il y a des chances!

— C'est une bien belle ville, paraît-il?

— Splendide!... Elle est sale comme Job.

— On dit, pourtant, que la vie y est très agréable?

— Parbleu! On arrête trois ivrognes par heure, soixante voleurs par jour, et une centaine de meurtriers par semaine... Tous les mois, on y compte une moyenne de soixante-douze assassinats... A part ça, la vie y est délicieuse!

La frayeur que causa au provincial cette énumération sinistrement exagérée, eut le don de divertir Elie, dont l'humeur massacrante se dissipa peu à peu. Son tempérament blagueur de Parisien bon enfant reprit vite le dessus, il se montra plus aimable, son compagnon se fit plus confiant et les deux jeunes gens engagèrent une conversation qui ne tarda pas à devenir amicale.

Lorsqu'ils débarquèrent, Elie Petique connaissait déjà en détail la vie de son camarade. Il savait qu'il s'appelait Paul [illegible] et qu'il venait à Paris pour y être présenté à la fille d'un marchand de vins en gros, en relations commerciales avec son père. Le mariage avait été décidé en principe par les parents, il ne restait plus que la convenance réciproque des deux jeunes gens, et c'est dans le dessein de voir la jeune personne et de se montrer à elle qu'il avait effectué ce voyage.

Arrivés dans la capitale, nos deux compagnons ne pouvaient pas décemment se quitter sans avoir scellé, comme il convient, une amitié née en wagon. Elie chercha donc un hôtel avec Paul, lequel décida de n'aller voir sa fiancée que le lendemain, afin qu'Elie et lui pussent passer la journée ensemble...

Or, vers cinq heures de l'après-midi, pour son malheur — et probablement aussi pour celui de la fille du marchand de vins précitée — Paul fut frappé subitement d'une maladie foudroyante qui le terrassa en moins de dix minutes.

Elie prévint la famille du malheureux jeune homme et se chargea d'aller, le lendemain, annoncer chez la fiancée, la fin si imprévue de son camarade.

Lorqu'il fut chez le marchand de vins en gros, la commotion qu'il ressentait encore de tous ces rapides événements ne lui permit pas de trouver immédiatement les mots de condoléance et de ménagement qu'imposaient les circonstances. La famille de la jeune fille crut voir, dans cette émotion muette, le tr ble d'un fiancé trop timide, et, avant qu'il eu le temps de parler, il fut noyé sous un luge de compliments, de politesses et d'att tions qui l'empêchèrent de s'expliquer.

Le sort en était jeté: on le prit pour jeune homme attendu ce jour-là, et devant joie débordante de ces braves gens, il n' plus parler de malheur.

Ce qu'il connaissait de la vie de Paul permit de répondre avec assez d'exactit aux questions qui lui furent posées. La j ne fille était exquise, elle trouva le futu son gré. Aussi, le déjeuner de fiançail qu'Elie Petique accepta cyniquement, au n du disparu, fut capiteux et touchant. La jeu fille était rougissante, le beau-père fit projets d'avenir; quant à la belle-mère fait unique dans les annales matrimonia — elle trouva son gendre ravissant.

Ça marchait! Ça marchait très très bien Ça marchait trop bien!

Elie jugea qu'il ne fallait pas plus longtem illusionner cette malheureuse enfant, et q était nécessaire qu'il se retirât au plus tôt. puis, pensa-t-il, qu'est-ce que je fais chez gens-là? Ma place n'est pas ici puisque, mo lement *je suis mort depuis hier à cinq heur*

C'était d'une logique irréfutable. Il préte donc un rendez-vous urgent et demanda permission de se retirer;

— Déjà! soupira timidement la jeune fi

— Vous ne ferez pas ça, insista la bel mère.

— Il n'y a pas de rendez-vous qui tien mon cher ami, surenchérit le beau-père, vo nous appartenez, nous vous gardons.

— Permettez, répliqua Elie Petique, il s'a donc un rendez-vous... qui ne peut pas atten Il faut absolument que je m'y trouve et j même tout juste le temps; il est deux heu et quart, *à trois heures je dois me faire terrer!*

Et il s'esquiva aussitôt, en promettant tou fois de revenir pour le dîner.

Plutôt ahurie d'abord, la famille du marchand de vins finit par juger la plaisanterie un peu macabre sans doute, mais tout à fait oiginale, et ils en rirent tous de bon cœur.

Cependant, l'heure du dîner arriva et la soirée se passa sans qu'oin eût de nouvelles du fiancé.

Justement inquiet, le beau-père se rendit le lendemain de bonne heure à l'hôtel où son futur gendre lui avait dit être descendu.

Là, le pauvre homme faillit tomber à la renverse.

Lorsqu'il demanda après Paul Igône, on lui fit cette laconique, mais troublante réponse:

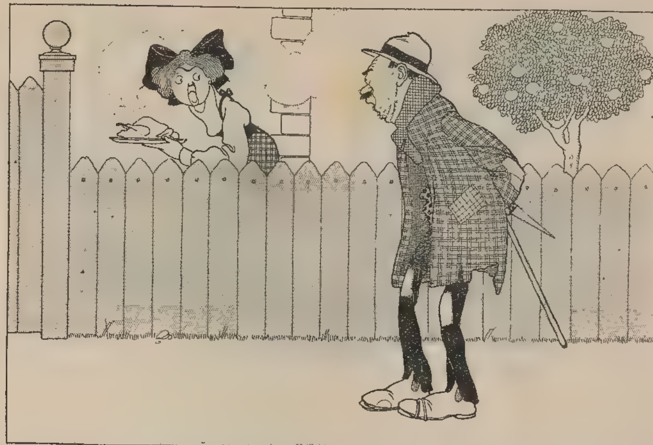
— M. Paul Igône? Il est décédé et *son corps a été enlevé hier à trois heures par un fourgon des pompes funèbres.*

A l'heure qu'il est, le marchand de vins refuse encore de croire à une mort aussi étrange.

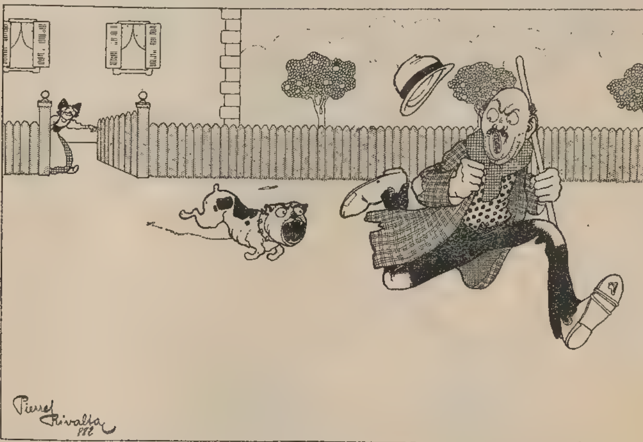
Alfred Revol.

AVIS

Nos lecteurs trouveront dans notre supplément le commencement d'un nouveau grand Concours de devinettes.



— Pas de rouspétance, ma petite. Vous allez me détacher un morceau de cette volaille... Allons vite, détachez-moi quelque chose.



— Je peux toujours vous détacher ça en attendant!

Pêle-Mêle Causette

Un lecteur m'a posé récemment une question: «Quelle est, à vo're avis, m'a-t-il demandé, la profession qui rend les plus précieux services à la société? C'est elle que logiquement nous devrions honorer le plus. »

Il est certain que notre reconnaissance doit aller plus particulièrement à ceux qui contribuent le plus à notre bien-être. Mais donner la préférence à une profession déterminée, c'est trancher une question trop délicate et qui dépasse ma compétence.

Tout au plus puis-je conseiller à mon correspondant de procéder à la solution du problème par la négative.

Ce moyen connu consiste à rechercher quelle est la professsion dont la défection nous jetterait dans le plus grand embarras.

Il est clair, par exemple, qu'une grève des cultivateurs aurait pour nous de dures conséquences. Par contre, une stagnation des théâtres et concerts ne constituerait pas une calamité publique.

On peut donc admettre que la fonction du cultivateur est pour nous beaucoup plus importante que celle de l'acteur.

Cependant, nous accordons bien plus d'intérêt à celui qui nous divertit qu'à celui qui nous nourrit.

Cela prouve que nous attachons plus de poids au superflu qu'au nécessaire. Le contraire serait plus rationnel.

Les Romains étaient, sous ce rapport, plus pratiques que nous. Ils réclamaient du pain et les jeux du cirque *(panem et circenses)*, mais le pain d'abord et les jeux ensuite. Aujourd'hui, nous demanderions les *circenses* d'abord et le *panem* après.

Aussi, l'agriculteur est-il, à nos yeux, d'une classe inférieure à beaucoup d'autres dont pourtant nous nous passerions plus aisément

Mon correspondant aura quelque difficulté à faire admettre une classification des professions par ordre d'utilité publique.

Qu'il aille donc faire comprendre à ses concitoyens qu'un célèbre archéologue-paléontologue ne mérite pas plus d'honneurs qu'un simple paysan. Ce dernier serait le premier à s'étonner qu'on le plaçât si haut sur l'échelle sociale.

Pourtant, nous pourrions vivre sans trop de douleur même si tous les paléontologues se mettaient en grève, alors que nous ne tarderions pas à mourir de faim si les paysans abandonnaient leur travail.

Laissons donc les choses en l'état, mon cher correspondant. Conservons nos idoles et continuons à donner le pas à ce qui est agréable sur ce qui est utile.

Nous passerons ainsi pour des intellectuels, ce qui nous haussera nous aussi dans l'estime de nos congénères.

Et si l'on vous pose la question: «Quelle est la grève qui serait pour l'humanité, l'éventualité la plus funeste? » Répondez sans hésiter:

«— Ce serait une grève générale de nos quarante Académiciens. »

Fred Isly.

CANDEUR

Un soir, je m'étais fourvoyé dans un petit café borgne.

Installé dans un coin, je me mis à écrire quelques lettres pressées. Et comme il arrive souvent en semblable occurence, je m'avisai que j'avais encore à répondre à une foule de correspondants.

Une fois qu'on y est, quelques lettres de plus ou de moins!... Bref! il était près de minuit quand je me levai pour partir.

Je cherchai mon chapeau, mais mon chapeau demeurait introuvable.

J'appelai le patron et l'informai de ma déconvenue:

— Comment était-il votre chapeau? me demanda-t-il.

— C'était un chapeau de soie tout neuf, déclarai-je.

Il fit une moue et répondit:

— Oh!! Monsieur! à cette heure-ci, tous les chapeaux neufs sont partis.



— Il est jaloux de moi et me boude... il a tort, car certainement je ne lui porte pas ombrage.

Le cri et le geste du cœur

Qu'est-ce au juste que le cri du cœur? Un mot si sincère, qu'il l'est un peu plus qu'il ne faut; qui échappe, pour ainsi dire, automatiquement à celui qui l'a prononcé, et décèle le plus profond de notre nature. En voici un exemple:

Un vieillard se plaint devant son fils et sa bru de mille incommodités et de deux ou trois maladies.

— Mes pauvres enfants, je n'en ai pas pour longtemps.

— Oh! oh! père! lui répond-on, vous nous enterrerez tous les deux!

— Mes chers enfants, répond le vieillard, vous dites ça pour me faire plaisir!

Voilà pour le cri du cœur; le geste du cœur est moins connu. C'est Nestor Roqueplan qui l'avait trouvé.

Un jour — il était alors directeur de l'Opéra — il dit à un de ses amis:

— Venez avec moi, vous allez vous amuser!

Suivi de son ami, il entre dans la salle où sommeillaient mesdames les mères des danseuses en attendant leurs filles. Tout à coup, il s'écrie d'une voix de stentor:

— Cordon, s'il vous plaît!

Trente mains se levèrent vers un cordon imaginaire.

— Voilà qui est nature, dit Roqueplan en éclatant de rire, *c'est un geste du cœur!*

****

Courrier Pêle-Mêle

Ido.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous envoyer, avec la présente, quelques documents qui vous feront connaître la « Langue internationale de la Délégation (système Ido) ». Ce n'est pas une nouvelle langue artificielle, mais simplement l'Espéranto réformé et mis au point par un Comité international de savants et de linguistes élu par la *Délégation pour l'adoption d'une langue internationale* (310 sociétés de savants, de commerçants, de touristes, etc. de tous pays). Les principes essentiels de l'Espéranto, auxquels il doit ses succès, ont été conservés. Mais leur application était défectueuse, et c'est elle qu'on a corrigée et régularisée. Les défauts de l'Espéranto ont été signalés depuis longtemps, à la fois par les linguistes, au nom de la théorie, et par les Espérantistes les plus compétents, au nom de la pratique. Aussi, dès 1894, l'auteur de l'Espéranto lui-même avait-il présenté une réforme très analogue, qui n'échoua que pour des causes passagères et accidentelles. Et il est vain de craindre qu'une nouvelle réforme succède à celle-ci, et ainsi de suite, car une fois que la langue a été amenée au *maximum*



— Et vous qui disiez qu'il arriverait dans un fauteuil!...



DÉLICATE ATTENTION D'UNE VEUVE A SON MARI GRAND JOUEUR DE MANILLE

LA VEUVE. — Qu'il serait content, le pauvre chéri, s'il pouvait regarder le tombeau où il repose!

de régularité, de simplicité et d'internationalité, on ne peut plus la perfectionner qu'en lui ajoutant des éléments nouveaux, mais non en changeant ceux qui existent.

La principale des réformes a une importance pratique qui saute aux yeux: c'est la suppression des lettres accentuées. L'Ido n'a aucune lettre accentuée, et par suite, *il peut s'imprimer dans tous les pays du monde*, et dans toutes les sortes et grandeurs de caractères. En effet, qu'est-ce qu'une langue internationale qu'on ne peut pas télégraphier, qu'on ne peut pas imprimer partout sans préparation et frais spéciaux, qu'on ne peut pas insérer dans tous les journaux, et qu'on ne peut pas écrire avec toutes les machines à écrire? La langue internationale doit évidemment avoir l'*alphabet international*, c'est-à-dire les 26 lettres de l'alphabet romain-anglais. Elle ne doit pas être obligée de recourir, comme l'Espéranto, à des artifices typographiques qui compliquent ou déforment la composition et qui dénaturent l'orthographe internationale des mots les plus connus. Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'une langue qui a deux orthographes?

Cette réforme orthographique suffirait à elle seule à assurer la supériorité de l'Ido. Mais la langue elle-même a été grandement simplifiée par la suppression de l'accusatif et de l'accord de l'adjectif, qui constituaient les plus grandes difficultés de la grammaire, surtout pour les adeptes d'instruction primaire, forcément les plus nombreux. M. Meillet, professeur de linguistique au collège de France, a écrit: « C'est une impardonnable erreur que d'instituer, comme le fait l'Espéranto, une distinction de l'accusatif et du nominatif, distinction qui embarrassera tous les individus de langue romane et de langue anglaise, et qui est inutile aux autres... » (*Revue Critique*, 2 avril 1908). Et cette opinion, qui est celle de presque tous les linguistes, est confirmée par l'expérience de tous les professeurs d'Espéranto. Ainsi, l'Ido profite à la fois des leçons de la science et de celles de l'expérience faite depuis 20 ans par l'Espéranto; et il répond à la définition formulée par M. Jespersen, (illustre linguiste danois, prix Volney de l'Institut en 1906) dans la préface de nos dictionnaires: « La meilleure langue internationale est celle qui offre le plus de facilité pour le plus grand nombre d'hommes ».

J'espère que vous vous intéresserez pratiquement à cette solution définitive d'un grand problème, qui, après avoir hanté les rêves des philosophes et suscité de nombreuses inventions géniales, mais empiriques, est désormais aux mains des savants compétents, et que vous tiendrez à apprendre et à propager la langue auxiliaire de l'avenir.

Recevez, etc. X...



FAUTE DE DOCUMENT

LE CRITIQUE. — Votre Danaé n'est pas mal, mais les pièces sont toutes vues de profil. Dans une pluie d'or, certaines devraient se présenter de face.

L'ARTISTE. — C'est juste, mais je n'ai jamais pu me procurer de modèle!







L'ENSEIGNE TRANSFORMEE

— Comme quoi, lorsque l'on a le sens de l'actualité, on peut transformer une enseigne un peu désuète,

mais à laquelle cependant la clientèle est habituée et qu'il serait dangereux de supprimer...

...en une enseigne à la consonance presque identique et d'une actualité incontestable!







CHASSE INEDITE

La végétation est si rapide et si luxuriante sur les bords du Nil, me dit Marius...

...que je chasse le flamant à la plante grimpante. Le matin, je sème une graine...

...à l'endroit où l'échassier vient d'habitude se poser, et le soir mon oiseau est pris.

Le Paralytique

Mon ami, Eusèbe van Knokebolle, est bien l'un des mystificateurs les plus connus de notre Belgique... Et Dieu sait s'il y en a chez nous, des Lemice Terrieux de tous les calibres. Mais nulle part, de Zoetenayen à Moresnet, et de Steenocherzeelen à Butte en Fagnes, vous n'auriez trouvé plus joyeux et plus esbaudissant *Zwanzeur* que le prénommé Eusèbe.

Un jour, il en fit une bien bonne, et je m'en voudrais de ne point vous la conter.

C'était par un beau dimanche d'été. De tous côtés l'on voyait les bons « brusseleers » revêtus de leurs plus beaux atours, se diriger vers les portes de la ville, afin de se régaler de tartines au fromage blanc dans les guinguettes des environs.

Beaucoup aussi montaient en tramway pour pousser jusqu'à Tervueren ou jusqu'à la Petite-Espinette.

Je me promenais avec Eusèbe le long des boulevards, quand soudain le visage de mon ami s'éclaircit et sa bouche s'entr'ouvrit pour laisser tomber le fatidique eurêka du flamand : « gewonder ».

Eusèbe alors me recommanda de le suivre et de ne pas le connaître.

Disposant ses deux mains, distantes d'environ vingt centimètres, bien parallèles, en avant de son corps, il monta en tramway, en ayant bien soin de ne pas déranger cette pose.

Tranquillement il s'assit à côté d'un Monsieur qui était accompagné de sa femme. Je m'étais mis en face d'eux.

Quand vint le racoleur, Eusèbe, poliment, se pencha vers son voisin, toujours sans bouger ses bras:

— Pardon, si je vous dérange, Monsieur, mais ne voudriez-vous pas, s'il vous plaît, extraire délicatement de la pochette de mon veston une pièce de dix centimes, la remettre à l'employé, puis me mettre le billet dans la même poche.

Etonné, le monsieur s'exécute. Quelques minutes après, autre histoire. Il s'agissait, cette fois de prendre un cigare, d'en couper le bout, de l'introduire entre les dents d'Eusèbe, et enfin de l'allumer.

Les voyageurs se roulaient et lui-même, le monsieur, ne pouvait s'empêcher de sourire.

Eusèbe lui lança un regard foudroyant, et le monsieur se tint sérieux. Mais devant l'air moqueur de sa femme et des autres voyageurs, il murmura:

— Me prend-il donc pour sa nourrice!

Eusèbe alors, les mains toujours bien parallèles, très calme, suppliant même:

— Monsieur, s'il vous plaît, un dernier service... Oh! si, le tout dernier... Tenez, déboutonnez-moi mon veston, prenez, dans la poche intérieure, mon portefeuille... Bien, c'est cela, ouvrez-le... prenez, dans la seconde pochette, une carte, et mettez la vôtre à la place.

Le monsieur obéissait mais ne comprenait pas:

— Et puis?...

— Et puis... demain vous recevrez mes témoins, et après-demain, je vous tuerai d'un beau petit coup de sabre.

Du coup, c'en était trop, le paralytique qui voulait se battre en duel! Et le monsieur se tordait comme une anguille écorchée.

Eusèbe, lentement, dérangea l'harmonie de ses bras, et levant la main, il l'abattit sur la joue du rieur.

Celui-ci bondit, et rouge il hurla:

— Mais... mais... vous n'êtes donc pas paralysé?

— Moi, dit Eusèbe, moi, paralysé; mais vous êtes fou... Ah! je comprends, ce sont mes bras. Mais point du tout, cher monsieur, j'allais acheter une paire de bottines pour ma femme et je gardais ainsi la mesure de son pied.

Et tranquillement, le zwanzeur descendit du tramway.

Jean DENIS (Anvers).



CRUELLE ENIGME

Le conducteur d'omnibus a un cousin qui gère un magasin de nouveautés. Ce cousin l'a chargé de transporter un mannequin à sa succursale.



Ce qu'il se met en devoir de faire.



LE TRUC DE MARIUS

— J'ai un truc épatant, me dit Marius, pour me débarrasser des apaches parisiens...



...grâce à mon petit porc-épic...

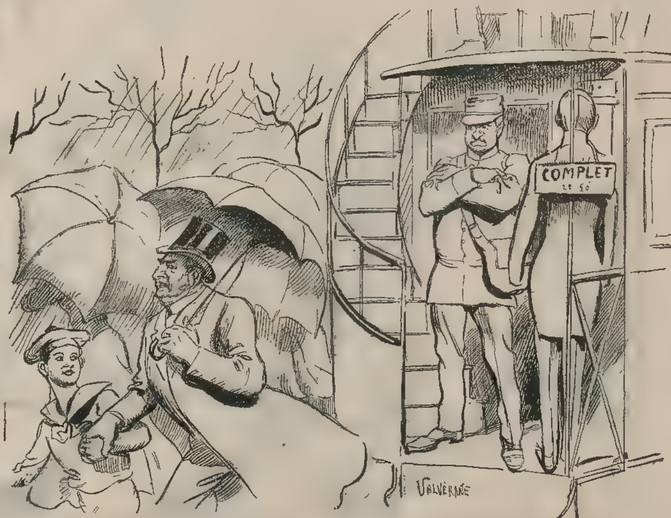


...que j'ai rapporté d'Afrique.

UNE ÉPÉE HISTORIQUE

Un gardien de musée qui montrait les curiosités à un groupe de visiteurs, produisit une épée rouillée qu'il assurait être celle avec laquelle le prophète Balaam se disposait à tuer son âne. Comme un des assistants lui faisait observer que Balaam n'avait à ce moment-là pas d'épée, mais qu'il avait seulement souhaité en avoir une:

— Vous avez raison, répartit le gardien, et c'est justement cette épée-ci qu'il souhaitait avoir.



— Ah! çà! qu'est-ce qu'ils ont tous à refuser de monter dans ma bagnole à c't'heure.

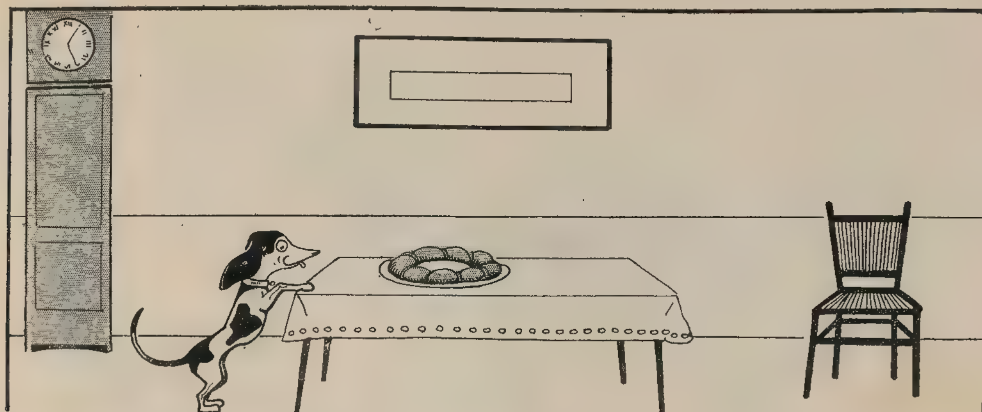


AU CASINO

— Ce gros Monsieur, là-bas, est le fameux banquier Tirelaine.
— Vous connaissez donc cette célébrité?
— Oui, un peu... J'ai même été autrefois...

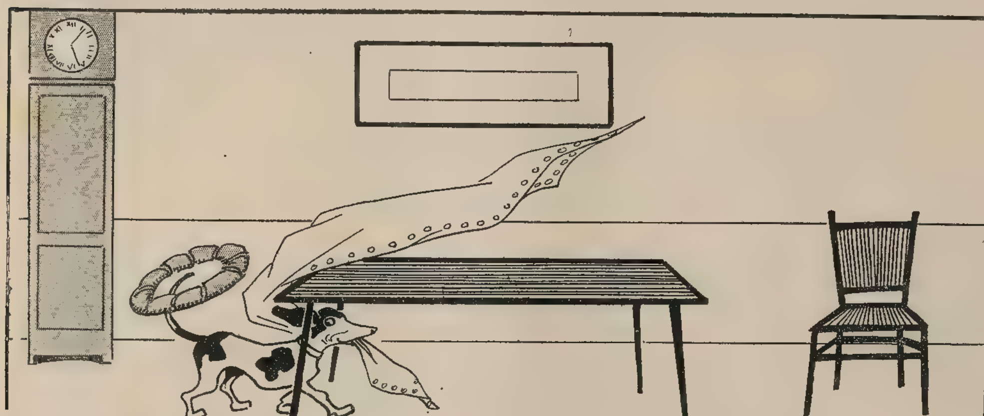


...assez étroitement lié avec lui!

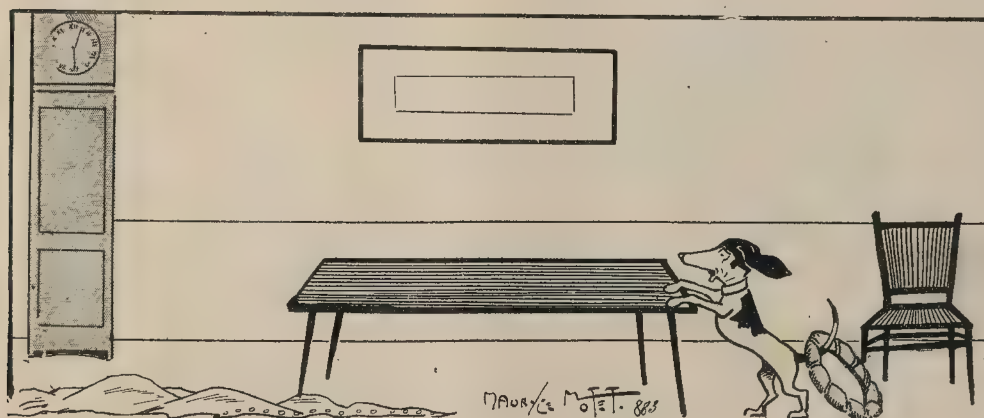


PRESTIDIGITATION

— Oh! la belle brioche... comment la prendre...



...tirons la nappe...



...Où diable a passé la brioche?



— Faites donc attention, espèce d'abruti! Sans moi vous vous faisiez écraser le nez par cette automobile!

Poires et Poiriers

On sait les grands progrès économiques que notre moyen âge dut aux Croisades. L'agriculture des contrées occidentales de l'Europe bénéficia d'un certain nombre de végétaux et d'arbres fruitiers, qui étaient jusqu'alors inconnus.

Quand ils revenaient d'Orient, les pèlerins rapportaient volontiers dans leur sac des graines de plantes qui se propageaient ensuite chez nous de jardin en jardin, et passaient d'une contrée à l'autre.

On peut citer ainsi l'abricot, qu'on appela longtemps prune de Damas; l'échalote, qui vient de la ville d'Ascalon, en Syrie; l'artichaut, l'épinard, l'estragon, l'aubergine, plantes qui ont des noms arabes et qui nous viennent de l'Orient.

Si notre pays connut de tout temps les poiriers, il ne faut pas oublier que les espèces les plus délicates de cet arbre fruitier nous sont aussi arrivées d'Orient, notamment d'Alexandrie, de la Numidie, et de différentes parties de la Grèce.

Nos jardiniers se chargèrent d'acclimater ces arbres étrangers, et chaque variété reçut un nom particulier.

Le Martin sec fut cultivé par un horticulteur du seizième siècle qui habitait, croit-on, la Touraine; la poire de Colmar est née sur le territoire de la ville de ce nom; de même que la Saint-Germain fut trouvée dans les environs de la forêt du même nom; de même que la virgoulée ou virgouleuse, est ainsi nommée du village de Virgoulée, près Limoges, d'où elle nous est venue.

Rien de pittoresque, d'ailleurs, comme certains de ces anciens noms.

Il y a, parmi les poires dites précoces (fruit mûr de juillet en octobre): les poires d'épargne ou de cueillette, qu'on appelle encore cuisse-madame « à cause de leur rondeur ».

Il y a le muscat Robert, ou gros Saint-Jean musqué, à chair tendre et musquée, qui paraît en juillet, comme le gros blanquet, la Madeleine et le doyenné de juillet.

Et puis le Rousselet hâtif, le gros Rousselet, le Rousselet de Reims; la Robine ou Royale d'été, le Beurré gris; les Beurrés rouge, d'Amboise, les Beurrés pence ou Belle de Flandre.

Le gros Saint-Michel, qui est mûr en fin Septembre; la Bergamote d'été ou Mouille-bouche, la Bonne d'Ezée et la série des Bon-Chrétien.

On assure que ces dernières poires nous ont été données par saint François de Paule, que l'on surnommait « le bon chrestien ». Quelques vers, que l'on citait volontiers dans les vieux almanachs d'agriculture, nous rappellent cette origine:

L'humble François de Paule était, par excel-[lence,
Chez nous, nommé le bon chrétien;
Et le fruit dont le saint fit part à notre [France,
De ce nom emprunta le sien.

Rien de surprenant qu'on ait rendu ce pieux hommage au fondateur de l'ordre des Minimes, si l'on songe combien l'agriculture était arriérée jadis en France. Les bons fruits étaient fort rares, les poires surtout. Un passage connu d'un poète de l'époque en témoigne:

« Cinq sous vent-on la poire quand on peut la trover. »

C'est pour cela, sans doute, que le mot poire, dans notre langue, a toujours été une source de figures, d'images, d'expressions proverbiales.

« Garder une poire pour la soif », et « Entre la poire et le fromage », sont de très vieilles expressions. Alain-René Le Sage les employait déjà dans *Gil Blas de Santillane* et dans les *Aventures de Guzman d'Alfarache*. Mais, sans aucun doute, on en pourrait trouver, dans notre littérature, des applications bien antérieures.

On disait aussi: « ne pas promettre poires molles », ce qui signifie: faire des menaces sévères, annoncer qu'on agira rigoureusement. D'Alembert écrivait au roi de Prusse: « On dit, à propos du pape, que le cordelier Gounazelli ne promet pas poires molles à la société de Jésus. »

Et Molière fait dire à un de ses personnages:

« La dureté de votre âme, qui, par ses continuels dédains, ne promet pas poires molles. »

Aujourd'hui, nous attribuons à *poire*, employé comme épithète, un sens tout particulier, et sur lequel on nous dispensera d'insister.

Citons, parmi d'autres espèces de poires dites tardives (fruit mûr de novembre en mai de l'année suivante): les Beurrés d'Aremberg, d'Hardenpont, de Rance et d'Angleterre; les Doyennés d'automne, Doyennés d'hiver, Doyennés galeux. Et la poire Franc réal, la Crassane, la Royale d'hiver, la Duchesse d'Angoulême, etc.

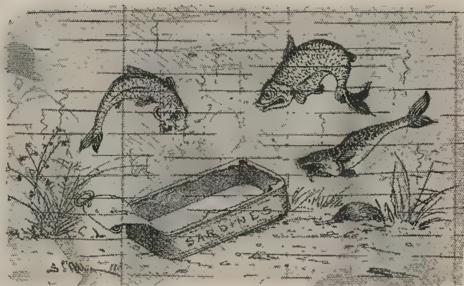
Il y a aussi la poire appelée jadis à Paris poire de Messire Jean, Olivier de Serres, qu'on a surnommé le « père de l'agriculture en France » nous dit que la Messire Jean est celle qu'en Dauphiné et Languedoc on nomme poire de coulis.

Et il nous cite: la Petite muscateline « qui est la plus petite, la plus muscate et la plus primeraine de toutes les autres; la dorée, « ainsi dite pour l'or dont elle est peinte du côté regardant le soleil... » la Brute-bonne « qui porte le nom de sa figure mal plaisante et de son goust très bon; elle est grosse, *meurc* au mois de juillet. »



INDICATION PRÉCIEUSE

— Mon vieux, on peut pas dire, c'est rud'ment chic ed'leur part!



— Quelle profanation! Encore une violation du cercueil d'un des nôtres!

Il faudrait, sans doute, ajouter quelques douzaines de noms curieux à cette énumération. Mais nous nous en tiendrons là. S'il s'agissait seulement de citer les meilleures parmi les poires, on pourrait écouter encore l'avis d'Olivier de Serres quand il dit:

« Des poires d'esté, l'honneur est à la dorée, de celles d'Automne à la bergamote et de l'hiver au bon chrétien. »

Et puis citer en tas: Les Rousselet, Doyenné de Mérode, William, Monsallard, Beurré d'Amanlis. Les Louise-Bonne d'Avranches, Duchesse d'Angoulême, Beurré Hardy, Doyenné du Comice, Triomphe de Jodoigne, Beurré d'Apremont. Soldat-Laboureur. Les Olivier de Serre, Doyenné d'Alençon, Beurré blaigeau, Passe-Colmar, Bergamote, Esperen, etc.

* * *

Porte-plume de bourreaux

A la prison Saint-Paul, à Lyon, on conserve religieusement les porte-plume dont se servirent les exécuteurs des hautes-œuvres, pour signer au registre de sortie en prenant possession des condamnés à mort.

Parmi ces porte-plume, figure celui que Deibler reçut des mains du directeur de la prison Saint-Paul quand, le 16 août 1894, il alla prendre possession de Caserio, l'assassin du malheureux et regretté président Sadi Carnot.

Disons, en passant, que ces porte-plume historiques sont de simples porte-plume de deux sous en bois blanc ou rouge.

PROVERBE HELLÈNE

Adresse-toi à la bonté des gens, tu gagneras dix drachmes. Adresse-toi à leur sottise, tu gagneras cent drachmes. Adresse-toi à leur vanité, tu en gagneras mille.

A L'EXPRESS-GARGOTE

— Depuis quand êtes-vous ici? demande un client au garçon.

— Depuis huit jours, m'sieur.

— Alors j'ai dû commander mon plat à votre prédécesseur.



LE PARAPLUIE DU CUL-DE-JATTE

— Un parapluie! Tu veux te payer ma tête!... Est-ce que je n'en ai pas un!...



...tiens! regarde!



— Et comme ceci, en appuyant, où sentez-vous la douleur?

— Croyez-vous qu'elle voyage!... c'est sur le pied maintenant!



L'ORIGINE DES BRAS CROISES
(Récit d'un fonctionnaire.)

— C'était en 18..., les employés d'une certaine administration, surmenés, avaient résolu de préparer une grève dite des bras croisés pour forcer le pouvoir à baisser pavillon.

Dès lors, chacun se prépara avec ardeur à cette grève... on ne travaillait plus que les bras croisés.

Pour se reconnaître entre eux, les conjurés marchaient les bras croisés.

Ils se réunissaient en cachette et il était convenu qu'on ne se permettrait aucune distraction, aucun jeu où l'on ne pourrait avoir les bras croisés.

Et, à l'heure du repos nocturne, les conjurés s'endormaient les bras croisés.

La grève n'eut jamais lieu, mais l'habitude, cette seconde nature, était si bien prise et enracinée, que jamais les employés de ladite administration ne purent s'en défaire... et voici pourquoi le public se plaint que ces Messieurs, quelque travail qu'ils aient à faire... restent les bras croisés.



Le Surveillant général. — Encore à la porte de la classe! C'est bien, vous irez en retenue de promenade.

Le Père (*cordonnier*). — Encore en retenue! Mais tu y seras donc tous les

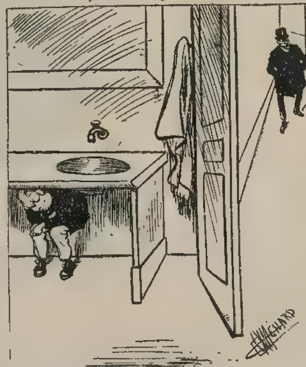


jeudis et dimanches, je ne t'aurai jamais à la promenade avec moi!

Toto. — Tu n'as qu'un moyen, comme le surveillant est ton client, fais-lui, la prochaine fois, des chaussures avec du cuir qui n'est pas sec!



Ce qui fut fait. Toto régulièrement à la porte tendait l'oreille, et la ronde du surveillant lui était annoncée par



le couic-couic de ses chaussures, il avait alors le temps d'aller se blottir sous le lavabo!

DE NOS LECTEURS

Le Serpentaire.

On trouve en Afrique, depuis le Cap jusque sur les bords de la mer Rouge, un grand oiseau perché sur de longues pattes. C'est le serpentaire ou secrétaire. C'est l'un des rares oiseaux qui osent attaquer le serpent. Celui-ci fuit-il, l'oiseau le poursuit; on dirait qu'il vole en rasant la terre. Le reptile, surpris, s'il est loin de son trou, s'arrête, se redresse et cherche à intimider son adversaire par le gonflement extraordinaire de sa tête, et par son sifflement aigu. L'oiseau se gare en ramenant une de ses ailes devant lui, puis bondit, frappe, se jette en arrière, saute en tous sens, en présentant, à la dent venimeuse du serpent, le bout de son aile, et le frappe avec l'autre de vigoureux coups.

Enfin, le reptile, étourdi par un coup d'aile, chancelle, roule dans la poussière, où il est saisi avec adresse, et lancé en l'air à plusieurs reprises, jusqu'au moment ou, épuisé et sans force, l'oiseau lui brise le crâne à coups de bec.

***

Les noms des étoffes.

A ajouter à la liste des origines de noms d'étoffes:

Brocart, tissu d'or, d'argent et de plusieurs couleurs: du verbe brocher et broquer.

Crêpe, de crêper; en latin: *crispare*, friser.

Camelat, étoffe grossière, fabriquée ordinairement avec du poil de chameau (camelus).

Etoffe, en allemand: *stoff*; en latin: *stupa* (étoupe).

Linon, comme linge de lin.

Molleton, mou, mollet.

Nankin, Nan-Kin, ville de Chine.

Popeline, papeline; se fabriquait à Avignon, ancienne résidence des papes.

Piqué, rappelle les points rangés en losanges, qui réunissent les deux tissus dont il se compose.

Tulle, ville de France, chef-lieu du département de la Corrèze.

Quant au *taffetas*, bien que le persan *taftah* lui prête son parrainage, on peut lui prêter également l'origine que lui attribue Charles Nodier, le faisant dériver de l'onomatopée *taffe-taffe*, bruit que produit l'étoffe quand les plis sont frottés; on a même écrit autrefois: *taffetaf*.

***

Pauvres actionnaires!

Sans parler des «mines d'or» qui n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination de lanceurs d'affaires véreux, il arrive qu'une

mine d'or véritable donne à l'exploitation des mécomptes tellement surprenants qu'on est tenté de crier à l'escroquerie.

Les échantillons de quartz aurifère étaient cependant d'une richesse extraordinaire; les ingénieurs qui les rapportèrent sont aussi honnêtes que savants; les chimistes chargés des analyses s'en sont acquittés avec un soin jaloux.

C'est que les échantillons de minerai, ces échantillons de quartz d'une teneur en or extraordinaire, ont été truqués; soit par le propriétaire des terrains où s'étend la mine, soit par tout autre y ayant intérêt.

Avant l'arrivée des ingénieurs, on a *salé* la mine. Cette salaison d'un nouveau genre se pratique à l'aide d'un fusil de chasse dont la charge de plomb est remplacée par une charge de paillettes d'or; on tire sur la coupe du filon effleurant le sol, et l'or, se logeant dans les inégalités, donne l'impression absolue d'une très grande richesse naturelle.

Les ingénieurs ne s'en tiennent généralement pas au premier aspect; ils veulent entamer le filon plus bas que son effleurement. Or, cette *entame* est d'ordinaire effectuée à l'aide d'une cartouche de dynamite; que cette cartouche soit truquée, c'est-à-dire ait deux enveloppes superposées entre lesquelles on aura mis un peu d'or: les faces du quartz éclaté dénoteront la même richesse que la partie *salée* au fusil.

Pendant le broyage du minerai, un truquage est encore facile; il y a cent moyens dont le plus simple est de coller à l'intérieur du mortier d'abord, une couche d'or, puis une couche de graphite pour masquer la première.

Enfin, ce n'est pas tout; admettons que les ingénieurs aient pu déjouer toutes les fraudes possibles à l'inspection des filons, au triage, au broyage, au lavage, etc., etc... Voici les échantillons en sacs, ficelés et cachetés, prêts à être expédiés pour l'analyse chimique; les fraudeurs auront encore un moyen de truquer le minerai: injecter une bonne solution de chlorure d'or à travers la toile de chaque sac; rien de plus facile avec une simple seringue de Pravaz, et voilà un minerai d'une richesse fabuleuse.

Etonnons-nous donc, après cela, de ce que les actionnaires de mines d'or aient parfois des mécomptes.

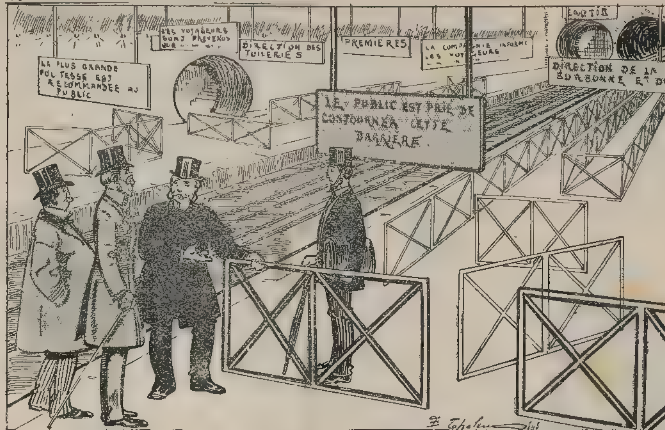
Pêle-Mêle Connaissances

— Les pêcheurs trouvent quelquefois des vers attachés aux ouïes de l'ablette. Ce phénomène a donné naissance à un préjugé, autrefois fort répandu, et qui voulait que ce poisson et quelques autres engendrassent par les ouïes de petites anguilles!

— Chez les Romains, le droit de porter des vêtements teints au moyen de la pourpre n'appartint d'abord qu'aux triomphateurs, et, plus tard, aux empereurs. C'est pour cela que l'expression « prendre la pourpre » devint synonyme de se faire proclamer empereur. Dans les temps modernes, la pourpre fut réservée longtemps aux plus hauts dignitaires de l'église, d'où l'expression « pourpre romaine », pour dire la dignité de cardinal.

— La Légion d'honneur, telle qu'elle existe en France, fut adoptée à Haïti, en 1849. Les statuts, la décoration, le ruban étaient les mêmes. Cette innovation était due à l'empereur d'Haïti, Soulouque dit Faustin Ier. La croix haïtienne fut accordée par lui avec tant de profusion — même en France — que le gouvernement français défendit le port de cette dignité pastiche.

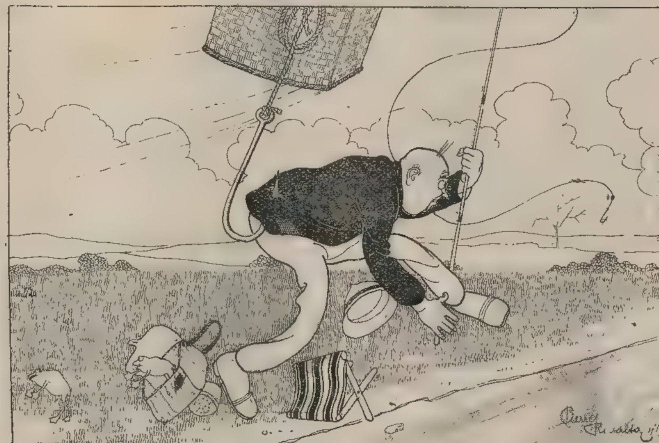
— Le Transvaal est le pays le plus dispendieux du globe. Les traitements des fonctionnaires locaux y sont donc fort élevés. Un président du tribunal y reçoit 100.000 francs par an; un directeur des postes ou des douanes y reçoit 75.000 francs, de même qu'un directeur des chemins de fer. Les secrétaires de ces différents services se voient allouer des appointements qui ne sont pas inférieurs à 25.000 francs.



LE PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU MÉTRO (*aux autres Administrateurs*). — Messieurs, je vous propose d'adresser une lettre de félicitations à notre nouvel ingénieur, car il a trouvé encore une place dans cette station pour poser une barrière et un écriteau de plus.



— Enfin, je crois que cette fois...



...ça mord!

PETITE CORRESPONDANCE

Une Limousine. — Il peut se faire que des personnes atteintes de certaines affections se trouvent mal de cette position, mais c'est plutôt là un on-dit.

G. L. V. 99. — Ces frais sont à la charge du propriétaire.

M. G. C. — C'est en effet fort probable, les fleurs naturelles ne durent pas toute l'année.

M. Sauret. — Un propriétaire a toujours le droit d'exiger que son locataire, une fois le bail expiré, lui remette ses locaux dans l'état où il les lui a loués, quand même le locataire y aurait fait des transformations avantageuses.

M. S. G. — L'âge habituel demandé pour les engagements, soit dix-huit ans.

M. Birot. — Ces accidents furent dus à une explosion de l'enveloppe causés par des étincelles échappées du moteur.

Elissin. — Non, ce n'est nullement sa fonction.

Cosinus. — Il nous semble que *faire place à qu'un* ou *remplacer quelqu'un* sont absolument le contraire l'un de l'autre.

M. Dryat. — C'est évidemment identique, mais dépend de la tolérance dont on peut beneficier so moindre prétexte.

— Si tu savais ce que j'ai rêvé cette nuit! J'étais dans une confiserie très jolie, et je me bâfrais de gâteaux, tartelettes, méringues, caramels...

— Et moi, qu'est-ce que je mangeais?

— Rien, tu n'y étais pas!

GIRARD & BOITTE
Maison de Confiance, Fondée en 1885
46, Rue de l'Echiquier, à PARIS (Xe).
Magasins de Vente : 47, Rue d'Enghien.



Faculté de retour en cas de non-convenance.
Première Marque du Monde : 279 fr.
31 MOIS DE CRÉDIT — *Rien à payer d'avance. Garantie absolue.* — 9 FRANCS PAR MOIS
Demandez les détails complets.

Angostura DU Dr SIEGERT
AMÉLIORE TOUTES LES BOISSONS
Nles Ol. 10. Siegert Agency, 64, Marseill.

CRÈME au LAIT de VIOLETTES
BEAUTÉ du VISAGE
COTTAN
SOCIÉTÉ HYGIÉNIQUE, 55, Rue de Rivoli, PARIS

PAGES FOLLES

De l'humour pour l'humour, de la gaieté pour la gaieté, de la verve pour la verve, tel est le programme de **PAGES FOLLES**, le nouveau journal hebdomadaire, satirique qui obtient, c'est le cas de le dire... un succès... fou.

Ce journal s'est créé, dès à présent, dans la presse de ce genre, une place originale, dont l'importance croîtra sans cesse; il tient le succès certain, positif, et il a quelque chose de plus enviable encore : la popularité. Il faut ajouter qu'avec ses seize pages de mordants dessins en noir et en couleur et de texte hilarant, sous couverture illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte que **10 centimes**.

C'est là certainement une magistrale attraction qui ne met que mieux en valeur la force des autres.

MESDAMES *Gratis* recettes supprimant **Douleurs**, Malaises, Troubles
BARLET, 112, Rue Réaumur, Paris

PLUS d'IMBERBES ! PLUS de CHAUVES !
L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques même à 15 ans, il fait repousser cheveux, cils et [illegible]
Grand flac. 3 fr. Flac. à 1f75. Fl. essai 0f75, franco. timb. ou mand. Léopold POUJADE, Chimiste, à FIGEAC (Lot).

RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalog. *Farces, Attrapes, Chansons, Physique, Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc* Gratis.
BAUDOT, 8, Rue des Carmes, Paris.
CARTES POSTALES. Gros, détail.

ÉPILATEUR NIL Détruit instantanément et sans douleur les **Poils** et **Duvets** disgracieux du **VISAGE** et du **CORPS**. *...d'inflammation. Rend la peau douce et veloutée. En usage chez artistes et l'aristocratie.* Approuvé des sommités médicales.
Le Flacon : 8 fr. Envoi franco. **VERDEILLE**, Pharmacien de 1re classe, 87, Rue de Lévis, Paris (XVIIe arrondt).

TALISMAN MAGNÉTIQUE
Bague Mystérieuse
Renforçant, par sa radio-activité odo-électroïde, le dynamisme humain.
Découverte scientifique; Centre attractif; Puissance magnétique.
Tout s'obtient par l'influence Personnelle : **FORTUNE, SANTÉ, BONHEUR**
Toute personne soucieuse de son avenir doit posséder la bague mystérieuse et scientifique " TOUTE PUISSANTE ", dernière création des études magnétiques et hypnotiques, donnant mathématiquement le POUVOIR PERSONNEL qui fait RÉUSSIR EN TOUT. — Succès certain, surprenant, mais naturel.
Mesdames, tous vos désirs seront satisfaits et vos rêves réalisés;
Messieurs, tous vos projets, tes vos ambitions réussiront au-delà de vos espérances.
GRATIS *petit livre luxueux, indiquant la façon d'acquérir la* Subtile P...ance; *le demander au* **Professeur D'ARIANYS.**
36 Villa des Violettes, près TOULOUSE (Hte-Garonne).

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. appris SEUL en 4 mois, *beaucoup mieux* qu'avec professeur. Nouvelle Méthode *parlante-progressive*, pratique, facile, infaillible, donne la *vraie* prononciation exacte du pays même, le **PUR ACCENT**. Preuve-essai, 1 langue, fco, envoyer 90 c. (hors France 1.10) *mandat* ou timb. poste française à Maître Populaire 12 ... Paris

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.



— Pourquoi mendies-tu, petit? As-tu faim?
— Non!... mais papa a soif.

POUR VOS CHEVEUX — EXIGEZ
Le Merveilleux
PÉTROLE HAHN
Pharmaciens, Parfumeurs. - Gros : **VIBERT, LYON.**

ENTÉRITE. Pâtes alimentaires et farineux spéciaux pour régimes. Bignon-Pariani, 5, rue de l'Arcade, Paris. Catal. franco

CRÈME ÉPILATOIRE
Extrait Turc
du Dr THALISE des Pays Orientaux
Destruction complète et sans retour de tous poils ou duvets disgracieux sur le visage, la poitrine, les bras, les jambes, etc., rend la peau veloutée, douce, et blanche. Flacon et notice fco contre mt-poste 4f65. **E. OUDOT.** *Chimiste*. **38, rue du Louvre. Paris.**

TUE-GIBIER et TUE-MOINEAUX sans feu, ni bruit, ni fumée à petits plombs et à balles. Portée 30 mètres. Armes nouvelles. Armes à air comprimé, etc. ***Catalogue gratis franco.*** **E. Renom.** 23, rue Saint-Sabin, PARIS

PIANOS A. BORD
14 bis, Boulevard Poissonnière, PARIS
Location depuis 10f. Location-Vente depuis 20f par Mois.

HALTE-LÀ! VOUS AUREZ PLAISIR FORTUNE en envoyant votre adresse et 0 fr. 30 à *Société de la Gaîté Française, 65, faub. St Denis, à Paris*, vous recevrez **NOUVEL ALBUM ILLUSTRÉ** de 130 pages avec 350 gravures comiq. (de quoi rire des mois) *farces, tours, magie, sorcellerie, chansons, monologues, pièces de théâtre, hygiène, beauté*. Librairie spéciale et **4 Primes** dont un No de Bons à lots garantis État participant à six tirages 3 millions de francs.

HERNIE
SYSTÈME *absolument nouveau* de l'Ingr **CHRISTOQULE**, permettant la contention ferme de toutes **HERNIES** sans recourir à une pression exagérée. C'est le bandage de l'avenir. — *Consultn gratt. — Catal. s. pli cacheté.*
15 Rue du Temple Paris.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Ecrire par lettre ou carte postale à **M. VINCENT**, 8, place Victor Hugo à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

POMMADE MOULIN
Guérit *Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes.* **Fait repousser les Cheveux et les Cils.** 2f.30 le Pot fco Phie Moulin, 30, r. *Louis-le-Grand*. **PARIS**

Belle Poitrine
Développement, Fermeté, Reconstitution en deux mois, par les
PILULES ORIENTALES
Bienfaisantes pour la santé - Flacon av. notice 6f35 fco. ...

RIEZ ET FAITES RIRE vos Amis en les attrapant av. notre surprise "RIGOLO" expédiée gratis *Excentric*, 4, r. Montmartre, Paris

TALISMAN Électro Magnétique
Bague merveilleuse à courant odo-électroïde renforçant le dynamisme humain. Indispensable à tous ceux qui veulent imposer leurs désirs, être forts et puissants. Par l'influence personnelle tout s'obtient : ***Santé, succès, fortune et bonheur.*** Broch. illustr. gratis **Grésil, 2, r. Amelot. Paris**

JEUNES GENS *vous aurez* **Barbe** ET MOUSTACHE **En 15 JOURS**
LE SUCCÈS EST ASSURÉ
En cas de non-réussite
Nous rendons l'argent.
Le fl. : **2 f.** Env. mandat au *Comptoir chimique*, r. Campaigno, 9 *Toulouse* (Env. dis.)

PHOTO-REVUE Journal des Amateurs
En VENTE PARTOUT
Tous les Dimanches **0.15**

Si vos yeux
pouvaient voir combien de microbes dangereux sont contenus dans votre eau potable vous n'hésiteriez pas à acheter un
Filtre Berkefeld
FILTRATION PARFAITE
Eau
Claire et pasteurisée
Catalogue No 4 franco
Cie Fse du Filtre Berkefeld,
53, rue Vivienne
PARIS

LE CHOKE-BORED EXCELSIOR

Éprouvé pour les poudres sans fumée
et les poudres noires.

À TOUT LE MONDE
8 Jours
à L'ESSAI
Sans Frais

Fabriqué à St-Étienne

23 CENTIMES PAR JOUR

Au Pays des bons Fusils et des Armes célèbres.



130 Grains de plomb dans 70 Centimètres à [illegible]6 Mètres avec le canon Cylindrique !!!

UN RECORD!

Fusil de Haute Précision (PERCUSSION CENTRALE)

LE MEILLEUR!
LE PLUS BEAU!
LE PLUS PRATIQUE! LE PLUS SÛR!

21 Mois de Crédit

Toutes les garanties.

LA CHASSE !

Évocation délicieuse qui fait revivre les heures d'émotion les plus agréables et qui fait bondir le cœur d'allégresse et de joie !

La chasse! au grand air des plaines et des bois; la course folle, par monts et par vaux, avec la merveilleuse perspective de rentrer le soir, au logis, le carnier rebondissant de gibier magnifique! N'est-ce pas l'expression la plus vibrante, la plus complète, de la joie de vivre?...

Mais il faut un bon fusil ! sinon la joie se change en regrets, en découragement, en colère parfois. Il faut un inséparable et fidèle compagnon sur lequel on puisse compter, avec la précision absolue, au moment psychologique...

Un bon fusil! c'est simple, c'est vite dit... mais ceux qui savent, par métier ou par expérience, vous expliqueront toutes les difficultés à vaincre pour se procurer sûrement ce qu'on appelle un bon fusil! Telle arme qui se vend 1.000, 1.200 francs et davantage, ne vaut pas telle autre qui se vend 130 ou 140 francs... dix fois moins, à peu près!

En parfaite confiance, permettez-nous, Lecteur aimable, de vous présenter le meilleur des fusils de chasse: le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** fabriqué spécialement pour nous par la plus célèbre Manufacture d'Armes de Saint-Etienne (Loire).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** est le **SEUL FUSIL** de chasse parfait et en voici la

DESCRIPTION TECHNIQUE

Calibre 16 ou 12 au choix. — Arme de haute précision. — Equilibre rationnel. — Fusil spécial pour poudres sans fumée. pyroxylées J. M. & R. — **Percussion centrale. — Fermeture à Te français. — Devant de bois** à démontage automatique. — **Canon acier** extra-fin spécial pour les poudres pyroxylées J. M. & R.. et pour toutes les poudres noires. — **Canon** cylindrique à droite et **choke-bored** à gauche. — **Bronzé noir** de guerre, inoxydable. — **Bande speciale** striée à tenon d'accrochage, s'encastrant dans la bande. — **Platines fines entaillées**, rebondissantes, à deux ressorts. — **Bascule** en acier renforcée à grandes coquilles et à percuteurs à ressorts. — **Detentes** à charnières et à ressorts. — **Extracteur automatique** à double guide et à grand développement. — **Crosse anglaise** poncée. — **Poignée** et **devant** quadrillés. — **Pièces** finement gravées, trempées et jaspées.

Ce modèle idéal, luxueux magnifique, correspond à tous les besoins de la chasse en France. Il est le plus recommandable et son prix excessivement réduit : **147 franc** . le met à la portée de chacun. Ce fusil vaut LE DOUBLE de ce prix et c'est grâce à la fabrication de 2.500 modèles semblables que nous avons pu obtenir ce prix. (Voir d'autre part les conditions extraordinaires de crédit et les Primes gratuites).

Le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** a subi les essais officiels et porte sur les canons la marque de garantie de Saint-Etienne. Ces essais se font avec les poudres sans fumée pyroxylées les plus brisantes qui donnent, au calibre 16, jusqu'à 419 kilogrammes de pression par centimètre carré! Une vitesse initiale, constatée par les expériences de la Direction du Service des Poudres et Salpêtres, de 252.5 mètres par seconde, à 15 centimètres de la bouche du canon !

Ils se font au

BANC d'ÉPREUVES

C'est dire que l'arme est **SURE** et qu'aucun accident n'est à craindre en employant les charges réglementaires.

Les détentes sont parfaites et notre système est combiné de manière à empêcher tout départ accidentel du coup.

Chacun sait que le canon de gauche n'est « choke-bored » que dans les bons fusils, ce canon est rétréci au bout et donne le coup plus serré, le plomb fait presque balle à 25 mètres et la gerbe dangereuse, s'élargit beaucoup plus loin qu'avec le canon cylindrique. Avec le **CHOKE-BORED EXCELSIOR** (comme son nom l'indique) on tire vraiment profit de sa chasse. On est absolument certain de son coup de fusil.

Le prix de **147 FRANCS** est payable avec un

CRÉDIT DE 21 MOIS

c'est-à-dire que nous expédions le fusil ***immédiatement*** et sans aucun paiement préalable. Après vérification et acceptation nous faisons encaisser sans aucuns frais pour l'acheteur la somme de **7 francs** au commencement de chaque mois jusqu'à complet paiement du prix total, soit **147 francs.**

Nous faisons cadeau à chaque souscripteur de

Primes Gratuites et Superbes, savoir :

1 Fourreau rigide pour fusil démonté, fermeture à sabot, poignée mobile en cuir, porte-bretelle et porte-cadenas, entièrement cousu à la main.
1 Bretelle cuir droite large pour fourreau.
1 Bretelle cuir 2 pièces large à l'épaule pour fusil.
1 Chargette graduée 2 usages, pour poudre pyroxylée M. et pour plombs.
1 Extracteur excentrique, acier poli, et à 3 roulettes cuivre pour fusil percussion centrale.
1 Mandrin buis tourné.
1 Planche à charger.
1 Sertisseur à ressort et à spatule, lissoir cuivre. pouvant se visser sur une table.
1 Baguette à nettoyer en bois dur, se dévissant en 2 pièces, avec virole porte-chiffon.
1 Brosse crin pour nettoyer l'intérieur des canons.
1 Brosse laine pour huiler.
1 Gratte-culasse pour nettoyer les chambres des canons.

Ces primes sont de toute beauté, elles constituent un précieux appoint pour le chasseur qui doit les payer très cher, s'il les achète séparément!

Personne n'hésitera un instant à souscrire! Chacun voudra posséder le **CHOKE-BORED EXCELSIOR**, le meilleur des fusils de chasse, l'arme la plus rationnelle, la plus sûre, la plus pratique, la plus belle, la meilleure, en un mot, qui ait été fabriquée en France, jusqu'ici.

Les conditions de vente sont impossibles à refuser : le fusil, les accessoires et les primes gratuites sont livrés **immédiatement franco de tous frais** et l'on ne paie que **7 fr.** par mois jusqu'à libération du prix total, soit **147 francs.**

Nous conseillons et livrons, sauf avis contraire, le calibre 16 qui est le plus pratique; toutefois, si l'acheteur le préfère et sur sa demande nous fournissons le calibre 12 qui est plus lourd et généralement employé au tir aux pigeons et à la chasse de l'arrière-saison.

L'emballage et le port sont GRATUITS.

Les quittances mensuelles sont recouvrées par la poste, SANS FRAIS.

GIRARD & BOITTE

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

6 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, 46 Rue de l'Echiquier, à Paris, *le* **Fusil de Chasse CHOKE-BORED EXCELSIOR** *et ses Primes* **gratuites** *comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par payements mensuels de* **7 fr.** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **147 francs,** *prix total.*

Fait à .... *le* .... 190 .

Nom et Prénoms ....

Profession ou Qualité .... SIGNATURE :

Domicile ....

Département ....

(S'il n'y a pas de station de chemin de fer veuillez indiquer la plus rapprochée.)

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe, à l'adresse de

GIRARD & BOITTE ❄, ✿ I, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS
MAGASINS DE VENTE ET D'EXPOSITION : 47, Rue d'Enghien.

MAISON DE CONFIANCE
Fondée en 1885
LA PREMIÈRE DU GENRE

Demandez Gratis et Franco le **CATALOGUE ILLUSTRÉ** des **Fusils de Chasse et Armes diverses.**

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare. *Le Gérant :* A. RICHARD

15e ANNEE — N° 42. 10 Centimes 17 Octobre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

RANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
TRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

DÉSILLUSION, par Paul d'ESPAGNAT.



— Je ne sais vraiment pas pourquoi leur bonne m'a dit que c'était amusant de regarder par le trou de la serrure, voilà une heure que je suis là et je n'ai rien vu du tout.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

LE COMMANDANT POIL DE BRIQUE

On causait des dernières manœuvres, et tous nous étions d'accord pour admirer l'endurance et l'entrain du troupier français.

— Le mérite en revient beaucoup à nos officiers, fit quelqu'un.

Celui qui venait de prendre la parole était Jacques Drut..., le gros Jacques, comme nous l'appelions... ou le grand Jacques... car il était à la fois gros et grand, encore tout droit malgré ses soixante ans, et tout vert malgré ses cheveux gris.

Cependant, il continuait:

— Le mérite en revient à nos officiers, ou du moins à ceux d'entre eux qui savent « les prendre », nos troupiers, faire jaillir d'eux cette endurance et cet entrain qui en font les premiers soldats du monde. Or, ce n'est pas la crainte des punitions, ni le raisonnement, la bonté, ni la rudesse, qui ont prise sur eux. C'est quelquefois cela, souvent autre chose... un petit je ne sais quoi qui dépend du moment, de l'occasion... et qu'il faut savoir trouver. Ainsi, je suis persuadé que — toute nationalité mise à part — nos soldats, sous le commandement d'officiers allemands, feraient de détestables troupes. Mais laissons cela, j'en viens à mon histoire.

— Ah! Ah! une histoire? fîmes-nous.

— Oui, ou tout au moins... un souvenir personnel.

. . . .

« C'était en 70. J'étais alors sergent, et mon bataillon naviguait du côté de la frontière. Je dis « naviguait » à dessein, car depuis le matin, nous roulions, tanguions, ballottés de ci, de là, par des ordres, des contre-ordres incohérents. Or, la campagne était commencée et les Prussiens se trouvaient par là... devant... derrière... on ne savait trop où.

« Et pourtant les mauvaises heures n'étaient pas encore venues. On se sentait plein de confiance, escomptant la victoire, avec un seul étonnement... celui de n'être pas déjà de l'autre côté du Rhin... Un étonnement et aussi une sourde colère qui s'exaspérait de ces mouvements en avant suivis aussitôt de mouvements de retraite.

Donc, notre bataillon naviguait... depuis six heures du matin. Il était cinq heures du soir et l'on n'avait pas même eu le temps de manger la soupe... Depuis la veille, le ventre creux!... On commençait à en avoir assez. Dans ma section, les hommes murmuraient... J'entends encore Ledoux, un mineur de St-Etienne, maigre comme un clou, sec comme des baguettes de tambour, dur comme une barre de fer, mais forte tête, par exemple...

« — Ah! non, alors... j'en ai « marré »! Il s'fi... de nous, Poil de brique!

« Poil de brique était notre commandant, surnommé ainsi en raison de la couleur de son poil rouge carotte.

« — Sûr qu'il s'fi... de nous! Si dans cinq minutes on brûle encore la pause, comme tout à l'heure, j'envoie mon fusil dans l'fossé... et je m'assieds dessus.

« Celui-là, c'était Duchêne, un tambour, une autre forte tête.

« Cependant, une fois déchaînés, les murmures n'arrêtaient plus. Des lazzis, les hommes avaient passé aux récriminations, puis aux injures. Nous autres, les gradés, faisions la sourde oreille, feignant ne pas entendre, car, dans le fond, nous partagions l'indignation de nos hommes, et puis aussi, il faut l'avouer, parce que nous nous sentions incapables de leur imposer silence... Et les injures se faisaient plus violentes, plus directes... descendant du général en chef aux généraux, au colonel. Le commandant lui-même, pourtant redouté, était mis en cause. C'était Ledoux qui ne parlait rien moins que de lui dire son fait, à cette ganache... entre quatre z'yeux...

« Je ne pouvais laisser passer cela... J'étais chef de section. Je voulus le faire taire. Il vociféra de plus belle:

« — Non. Poil de brique n'aurait pas ses os! Il avait eu la graisse..., c'était déjà trop bon pour cette vieille culotte de peau bonne tout au plus à mettre au tambour de Duchêne.

« Et juste à ce moment parut Poil de brique. Il remontait le bataillon, juché sur son grand cheval noir, au petit trot. Avait-il entendu?...



Une immense acclamation lui répondit

Je ne sais. Il passa, silencieux, impassible en apparence. Cependant, son mâle et énergique visage me sembla empreint de tristesse. J'avais mal vu, sans doute. Cet homme était de bronze. L'émotion ne pouvait avoir de prise sur lui.

« Il passa, silencieux... Et telle était son influence que chacun se tut, muselé instantanément.

« Au même instant, le clairon sonna: «halte ».

« — La pause! fit Duchêne.

« Mais presque aussitôt une nouvelle sonnerie retentit.

« — Quoi?... En avant!... Qu'est-ce que cela veut dire? s'écrièrent les hommes.

« Ils n'avaient pas mis sac à terre. Nous les poussâmes. Machinalement, ils se remirent en route.

« — Cette fois, mon vieux, Poil de brique aura ta peau... et tes os!

« Ledoux ne répondit pas. Mais pour qui le connaissait, son silence était mauvais signe. A un moment, il tourna la tête et je fus frappé de l'expression de son regard. Un pas de cheval se faisait entendre. C'était le commandant qui repassait sur le flanc de la colonne. Lui aussi enveloppa les files d'hommes de son regard perçant, et je crus comprendre... oui, je compris. C'était sur son ordre que la marche venait d'être reprise, en réponse aux murmures qu'il avait saisis... sans autre raison... simplement pour faire sentir à ses hommes que sa poigne, ni sa volonté n'avaient fléchi.

« — Il joue gros jeu! me dis-je,

« Et comme j'observais Ledoux, je le vis d'un geste louche porter la main à sa cartouchière.

« — Diable! pensai-je, j'aurai l'œil sur lui.

. . . .

« Pendant une demi-heure, on marcha. Puis, soudain, le ciel, menaçant, creva. Par les trous du rideau de nuage, la pluie tomba à torrents.

« — Allons bon, voilà la flotte, à c'tt' heure!

« Ce fut une chance. Deux hommes, qui venaient de se coucher sur le talus, refusant de faire un pas de plus, se relevèrent. Quelqu'un, qui était du pays, annonça qu'on ne se trouvait qu'à deux kilomètres d'un petit village, X...

« Or c'était à X... que le service d'intendance devait nous retrouver et nous réapprovisionner en conserves et biscuits. La perspective de trouver un abri et de manger la soupe, releva les courages. Mais ces deux derniers kilomètres... Ah! mes amis!!! Un chemin marneux, détrempé, glissant, la terre collant aux semelles comme de la glu... C'eût été à fendre le cœur de voir ces hommes harassés, fourbus, traînant la jambe, à bout de forces, si l'on avait eu assez de pitié pour plaindre son voisin. Mais on avait tellement besoin de toutes ses facultés pour soi-même... C'est égal, quand j'y pense... »

Jacques Drut s'interrompit une minute, son regard perdu, allant par dessus 39 ans, revoir ces heures douloureuses. Et ses yeux se voilèrent. Puis il sourit, et reprit:

« A l'entrée du village, l'on fit halte, et l'on mit sac à terre. Par bonheur, la pluie avait cessé. La faim, plus forte que la fatigue poussait les plus courageux à défaire les courroies des sacs, dégager les marmites.

« Autour de nous, les officiers allaient, venaient. Nous vîmes passer le capitaine de la quatrième au galop, puis successivement ceux des autres compagnies. Des lieutenants suivirent, revinrent... Ah! çà, qu'arrivait-il encore! Qu'attendait-on pour camper!... Pourquoi ces estafettes, l'air affairé, courant sur le flanc de la colonne?...

« — Non... des fois... C'est pas qu'on tomberait sur l'ennemi au lieu de tomber sur la soupe.

« Le temps s'écoulait.

« — Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fi... là-bas!

« Là-bas, c'était le village dont les premières maisons s'apercevaient à cinquante mètres et à l'entrée duquel on voyait nos officiers s'agitant. Evidemment, quelque chose d'anormal était survenu.

Puis nous vîmes encore passer la musique sur notre flanc, gagnant la tête de la colonne.

« Ah! là, là, que de chichis!... Est-ce qu'on a besoin d'entrer en musique dans le patelin!!!

Mais non, la musique ne venait pas prendre sa place dans le bataillon. Elle continuait sa marche et disparaissait dans le village.

« Quelques minutes après, nos officiers, sauf le commandant, nous rejoignirent. Le clairon sonna: « En avant ». Le bataillon s'ébranla, gagnant le lieu qui lui était assigné comme campement. Enfin..., nous étions au terme de nos misères... Toutefois, u e chose me chiffonnait. Tout en marchant, je regardais notre capitaine. Je le connaissais bien. Il n'avait pas son air habituel. Loin de là. Au lieu d'être satisfait, il paraissait encore plus chagrin, plus anxieux, qu'il ne l'avait été durant cette interminable journée.

Cependant, nous venions de faire halte. Nous étions à l'endroit désigné pour camper. Le temps de monter les petites tentes, d'aller au bois, creuser les fourneaux, toucher les portions... Dans une demi-heure, on allait pouvoir manger..., car tout cela se faisait en même temps. Déjà on avait mis sac à terre, et formé les faisceaux... on rompait les rangs, lorsque la voix du commandant, surgissant au galop de je ne sais où, s'éleva:



Le bal fut superbe...

« — Rassemblement!...

« — Encore!!... Ah! çà, on ne finirait donc jamais!! Qu'est-ce qu'il voulait, Poil de brique?

« Cependant, on avait fait cercle, les officiers devant le front, le commandant au centre.

« — Mes enfants, fit-il.., et je vous jure que sa voix tremblait un peu... Mes enfants, le convoi de ravitaillement n'est pas arrivé. Le village n'offre malheureusement aucune ressource. Un régiment a campé ici ce matin, et l'a complètement épuisé.

« Un silence de mort planait sur le bataillon. On attendait la suite, car on voyait que le commandant avait quelque chose à ajouter... On attendait la suite, mais quelle qu'elle fut, on avait l'impression que tous ces exaspérés se recueillaient, se ramassaient, comme l'orage avant d'éclater, comme la bête fauve avant de bondir. C'en était trop... trop!

« A ce moment, un sourd cliquetis, derrière moi, me fit tourner la tête. C'était Ledoux, qui, seul, par hasard peut-être, avait conservé son fusil à la main, et venait, par mégarde, d'en heurter le canon contre son fourreau de baïonnette...

« Je n'eus pas le temps de remarquer autre chose.

« Le commandant reprenait:

« — Néanmoins, ce convoi ne saurait tarder. Il sera ici dans la soirée... ou dans la nuit...

« Des murmures coururent, mêlés de ricanements, tellement c'était grotesque... Dans la nuit!! Et il y avait vingt-quatre heures qu'on hurlait la faim.

« — Silence, fit Poil de brique.

« On se tut encore... pour voir, ou plutôt pour entendre quelle autre chose énorme il allait ajouter.

« A cette minute, sincèrement, je le crus flambé, le commandant et me demandai anxieusement ce qui allait arriver de nous tous.

« A nouveau, Poil de brique reprit:

« — Mes amis, vous venez de fournir un effort, dont seuls sont capables des hommes... et vous n'êtes pour la plupart que des enfants. Je vous en remercierai un autre jour au nom du bataillon, au nom du régiment, au nom de la Patrie. Ce soir, je me contenterai de vous dire que vous méritez quelque compensation... Et, d'ailleurs, il faut bien passer le temps en attendant ces gredins de rizpainsels. village est épuisé, c'est vrai, mais la plus belle fille du monde peut toujours donner ce qu'elle a. Or, le village a de jolies filles...

Jacques Drut interrompit encore son récit pour revoir la scène par la pensée.

« — Ah !fit-il, ces troupiers français!... Si vous aviez vu... A ces mots de « jolies filles », les têtes s'étaient levées. En face de moi, j'apercevais un grand gars, un simple, à l'air naïf, dont la bouche, soudain, venait de s'ouvrir en rond. A côté, un Parisien sûrement, la bouche en large et les yeux rigoleurs... Tous les visages, sous le hâle, la sueur, la poussière et la boue se détendaient, s'éveillaient...

« Poil de brique vit tout cela et sa voix se nuança d'entrain.

« — Oui, continua-t-il, le village a de jolies filles et les jolies filles aiment à danser. En ce moment, elles sont là-bas, rassemblées sur la place et la musique du bataillon n'attend qu'un signe pour jouer la première contredanse. Que voulez-vous, ce brave petit village n'a que cela à vous offrir... Un bal champêtre... Mais pour danser, il faut des jambes... En aurez-vous?

« Une immense acclamation lui répondit: « Vive le commandant!! » Quelques-uns crièrent même: « Vive Poil de brique! »

« Au même instant, dans le village, des accords entraînants retentirent. L'air joyeux d'une polka monta dans l'air, et tous ces fourbus, ces boiteux, ces perclus, se dirigèrent en courant vers la place.

« Quand au commandant, il leva son sabre, et s'adressant aux officiers:

« — Vive l'armée, Messieurs! fit-il.

. . . .

« Le bal fut superbe. On dansa fort tard, et quelques enragés toute la nuit. Le lendemain, l'ordre fut donné de marcher en avant. Le convoi était enfin arrivé et l'on avait mangé la soupe. Cette fois, c'était sérieux. On marchait à l'ennemi.

« L'allocution du commandant fut courte:

« — Mes enfants, dit-il, vous avez dansé hier, il s'agit d'une autre danse aujourd'hui.

« Alors, dans le lointain, une sourde détonation retentit:

« Vous entendez? s'écria Poil de brique... C'est le canon... Le bal commence... En avant!

« La journée fut chaude, et le bataillon se comporta si vaillamment qu'il fut porté à l'ordre du jour du régiment.

« Mais laissons là ces souvenirs... Aussi bien, dès lors, ils ne seraient plus que faits d'amertume et de tristesse. Les mauvais jours allaient commencer. »

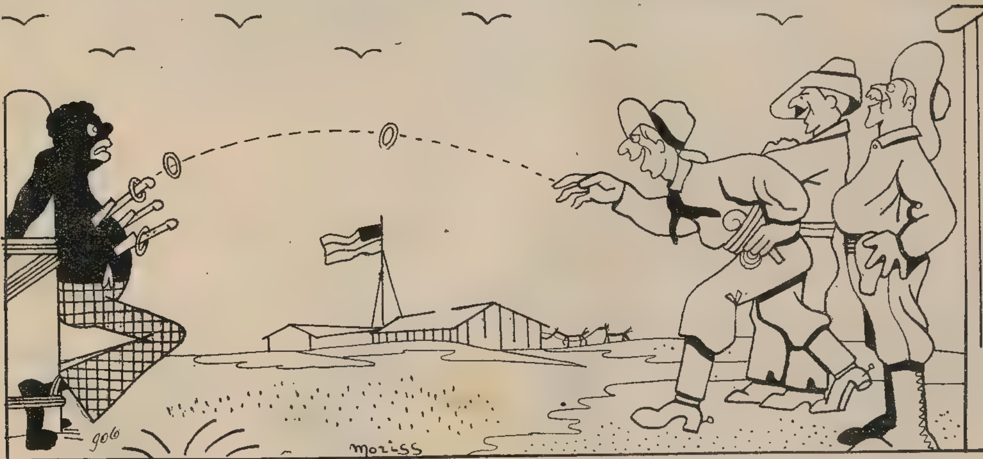
Là-dessus, Jacques Drut se tut.

— Et votre Ledoux? demanda quelqu'un, Ledoux la forte tête...

— Ah! Ledoux? répondit Jacques... Il avait dansé l'un des derniers... Il fut tué le premier, au cours de l'assaut d'un mamelon... Que voulez-vous, cet animal-là courait 50 mètres en avant des autres!

Etienne JOLICLER.

* * *



LES ANNEAUX ET LES COUTEAUX

Doux amusement inauguré par les cow-boys du Far-West au cours d'un lynchage.

Pêle-Mêle Causette

La circulation dans Paris devient de jour en jour plus pénible et plus dangereuse.

On dit qu'une Compagnie va lâcher dans les rues de Paris huit cents nouvelles voitures à taximètre.

Pour peu que d'autres en fassent autant, cela promet de beaux jours pour les chirurgiens et les croque-morts.

Il est évident que le fiacre, l'antique et paisible fiacre agonise, sa mort n'est plus qu'une question de temps. La mécanique l'emporte sur lui. Il est condamné. Aucune illusion n'est permise, même aux hippophiles les plus convaincus.

Bientôt il faudra, pour voir des chevaux, se rendre dans une boucherie chevaline ou aux courses. Car le cheval peut disparaître du reste de l'univers, il restera sur les champs de courses pour alimenter le Pari-Mutuel si cher à M. Ruau.

Dans les rues, on n'entendra plus que les pétarades des moteurs à pétrole. Et l'affolement actuel des piétons deviendra de la démence.

On se demande avec angoisse si le parti pris d'inertie dont les pouvoirs publics font preuve continuera à se manifester.

On ne compte déjà plus les accidents d'autos. Les journaux d'information sont contraints de leur consacrer une rubrique spéciale. Et encore ne peuvent-ils relater que les catastrophes importantes. Le menu fretin des accidents ordinaires et banals est forcément négligé.

Cependant, aucune réglementation sérieuse n'est tentée.

Le mal s'aggrave et personne ne songe à l'enrayer.



— C'est pas juste; les trains de nuit devraient être moins chers, puisqu'on voit pas le paysage!

Combien de cadavres humains devons-nous voir s'accumuler encore, pour que nos dirigeants aient enfin un geste de compassion pour nous?

Car tout a une limite et la longanimité des Parisiens est soumise à une si dure épreuve, qu'on peut se demander si la corde supportera de nouvelles tensions.

Est-il prudent d'attendre pour intervenir que la situation soit devenue intolérable? S'il est vrai, comme on le dit, que gouverner c'est prévoir, le cas est tout indiqué pour mettre cet aphorisme en action.

L'automotion est un progrès, personne ne le nie, mais si, par ses excès elle devient un engin de destruction, ce n'est plus un progrès, mais une régression.

Tout le monde, et le chauffeur en première ligne, a intérêt à ce que la locomotion mécanique soit judicieusement réglementée.

Au surplus, le respect de la vie humaine n'est-il donc pas la plus grande victoire de la civilisation sur les idées anciennes?

Allons-nous revenir en arrière pour le bon plaisir de quelques fous qui, insoucieux de leur propre existence, se croient permis de compromettre la nôtre.

Poser la question, c'est la résoudre, comme disait l'autre.

Fred Isly.

****

Calino n'est pas bête

Dans un dîner d'amis, un savant remarquable,
Trouve à côté de lui Monsieur de Calino
Qui l'entreprend de suite, et le presse, et l'accable
De problèmes auxquels il répond «de piano».
Calino sort ému de ce long tête-à-tête:
— Il se peut, nous dit-il, qu'X.. soit érudit,
Mais, malgré tout, au fond, il doit être assez bête,
Car je n'ai rien compris à tout ce qu'il m'a dit.

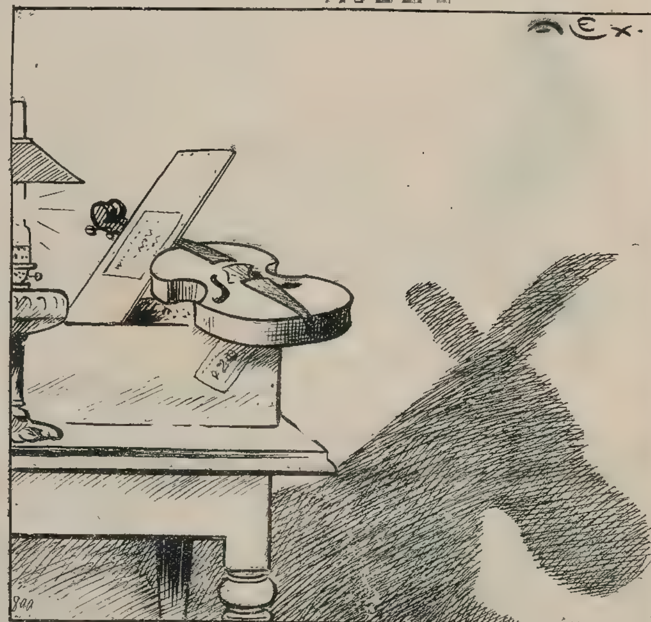
Little Truck.

* * *



L'AME DES CHOSES

Crépin Virtuose fut stupéfait lorsque, ayant déballé le beau violon que son oncle lui envoyait pour sa fête, il put constater que le pauvre instrument n'avait pas de son du tout. C'était navrant.



Mais Crépin Virtuose fut plus stupéfait encore en rentrant le soir, lorsque, ayant allumé sa lampe, il vit que le violon qu'il avait laissé sur sa caisse projetait une ombre étrange sur le mur: le brave instrument faisait l'âne pour avoir du son.

Voyage à Chicago

L'histoire que voici a pour théâtre une gare de New-York.

John Smith, un pauvre rapin sans feu ni maille, a reçu une commande d'une décoration de monument public à Chicago.

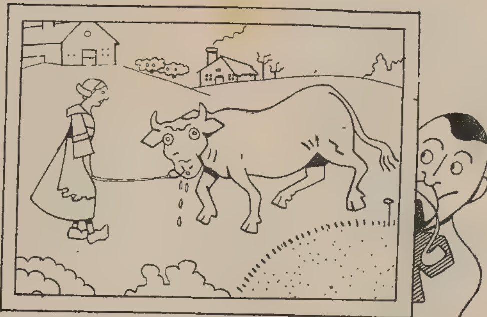
Heureuse aubaine qu'une pareille commande pour un famélique comme John Smith.

Mais une difficulté terrible se dresse entre lui et l'exécution de son œuvre; John manque de fonds pour accomplir le voyage entre New-York et Chicago.

Toutes les portes où il a frappé se sont refermées brutalement.

Triste situation que la sienne et qui a

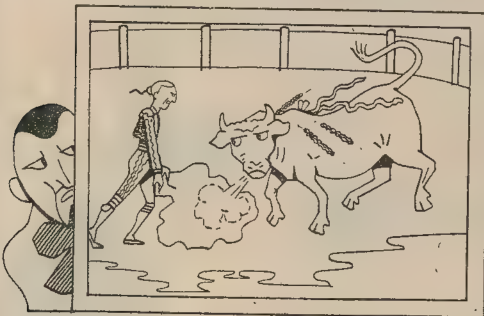


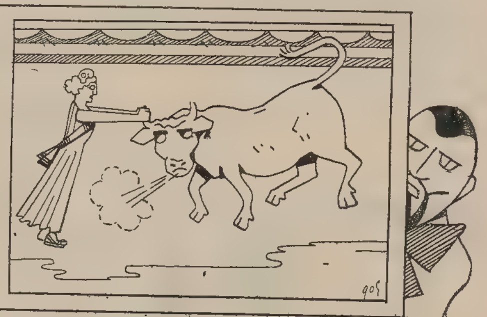


LE TABLEAU A BENEFICES

Les peintres ne sont plus bohêmes comme autrefois. Ils deviennent pratiques. Ainsi, il y a trois ans, mon ami Lemalin envoya au Salon un « Enlèvement d'Europe ». Ce sujet classique — on sait que le jury aime, malgré tout, le classique — lui valut une deuxième médaille.

L'année dernière, il exposa le même tableau, légèrement remanié, sous le titre: « Jeune Bretonne conduisant un bœuf ». Cela lui valut de remporter la dotation Troyon, instituée par ce peintre riche et animalier.





Cette année, son même tableau est devenu une: « Course de Taureaux ». Cela lui a valu une bourse de voyage. Il faut bien qu'il aille en Espagne, sur les lieux, étudier ses modèles.

Gageons que l'année prochaine, cet animal de Lemalin exposera son tableau, encore une fois retapé, sous le titre impressionnant: « La République arrêtant la Force brutale ». Et cette fois, l'Etat ne pourra faire moins que de le lui acheter.

elque analogie avec le supplice de Tantale.
En désespoir de cause, John s'est rendu à
gare.
Coûte que coûte, il faut partir. Mais com-
nt? Une idée soudain lui vient.
l sait que les compagnies américaines accor-
nt la gratuité de transport aux journalis-
des grands quotidiens, sur simple pré-
tation d'un titre d'identité.
ans hésiter, il aborde le chef du train en
tance.
— Je suis, dit-il, rédacteur au journal le
rald, et je me rends à Chicago, mais j'ai
lié de me munir d'une pièce d'identité.
— Peu importe, répond aimablement l'em-
yé, montez!
t il ajoute, pendant que tout joyeux John
ith escalade le marchepied:
— Nous avons justement à bord le directeur
votre journal. Son affirmation nous suffira.
ne cheminée tombant d'un toit sur sa tête,
rait pas produit plus violente commotion
le malheureux rapin que cette subite dé-
ation. Son premier mouvement fut de sau-
à bas du train et de se sauver à toutes
bes, mais il eut honte de sa peur et se rai-
ant contre son émotion, il suivit le chef
train qui le conduisit auprès d'un Mon-
r confortablement installé dans un coin.
Ce Monsieur, dit l'employé, se dit votre col-
rateur, voudriez-vous me le confirmer?
pense si le pauvre John tremblait pendant
le directeur levait les yeux sur lui.
songeait, en cette seconde solennelle, à
ntage qu'ont les taupes de vivre dans le
de la terre, loin de tous les regards di-
oriaux.

Le chef du *Hérald* ayant fixé des yeux un court instant son soi-disant collaborateur, sourit, aimablement et dit:

— C'est juste, Monsieur est un collaborateur de mon journal.

John n'en pouvait croire ses oreilles. Un peu plus, il sautait au cou de son sauveur, tant ce dénoûment heureux l'emplissait de reconnaissance.

Le chef de train se retira en saluant, laissant les deux voyageurs en tête à tête.

Aussitôt John se lança dans des explications embarrassées et des remerciements pâteux.

Mais son interlocuteur l'arrêta:

— Inutile de me remercier, je comprends votre embarras, moi qui viens de passer par les mêmes transes.

— Comment cela?

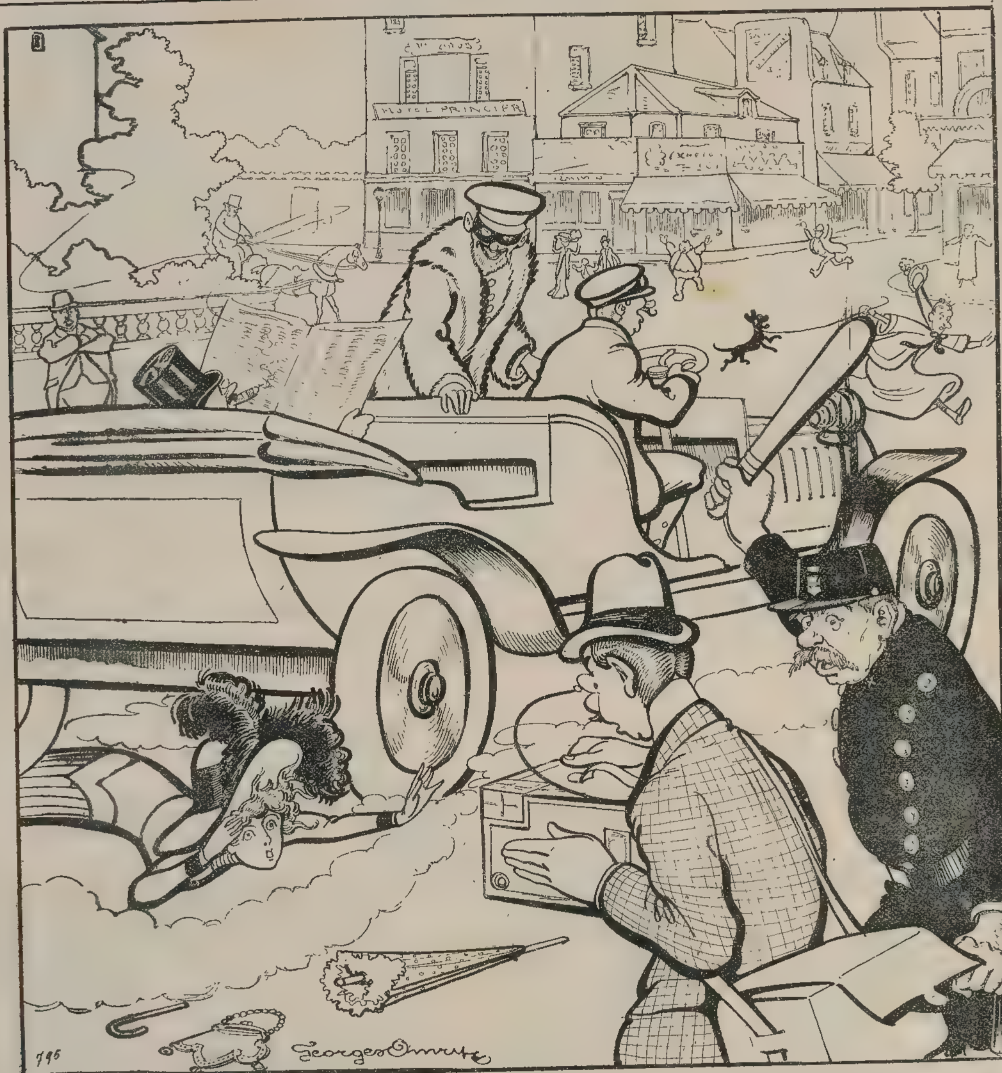
— Je ne suis pas plus directeur du *Hérald*, que vous n'en êtes collaborateur!

* * *



UNE BONNE RAISON

Le Sanglier. — Tu as peur d'un chien?
Le Lapin. — Oui...ça donne des puces!



BIEN FEMININ

L'Agent. — Ça sera une pièce à conviction; tirez, lirez vite!
La Dame. — Une seconde! attendez au moins que j'aie le temps de me recoiffer un peu.

Courrier Pêle-Mêle

Fumée.

Monsieur le Directeur,

Je suis un fervent de l'herbe à Nicot.

Comme tel, je ne vous étonnerai pas en prêchant auprès de vous pour mes frères en tabagie.

Ma requête, car c'est d'une requête qu'il s'agit, concerne les théâtres.

Il existe, à Paris, un certain nombre de théâtres qui marchent clopin-clopant, alors que les cafés-concerts sont florissants pour la plupart.

Qu'est-ce qui avantage ainsi les music halls au détriment des spectacles plus résistants? Est-ce le goût du public pour des frivolités et de la grosse farce? Peut-être!

Je crois, quant à moi, que le laisser aller du café-concert entre en ligne de compte.

La possibilité de passer une soirée sans préparatifs de toilette préalables, et surtout le droit de fumer sont, je crois, des appoints considérables pour le café-concert.

Pourquoi certains théâtres ne permettraient-ils pas au public de fumer pendant le spectacle? Cela mériterait tout au moins un essai. Et cet essai réussirait peut-être plus qu'on ne croit.

Deux raisons me le font supposer.

La première réside dans cette constatation qu'au théâtre, pendant les entr'actes, les messieurs recherchent avec avidité un coin où hâtivement ils pourront *en griller une*.

La seconde raison m'est fournie par cafés-concerts, lesquels donnent notamment l'époque des revues, de véritables représ tations théâtrales. Ceci tend à démontrer q le public du café-concert n'est pas rebuté p un spectacle théâtral.

Il faut donc admettre que le tabac ajo du charme au spectacle.

Ceci n'est vrai que pour le fumeur; m le fumeur représente, aujourd'hui, la ma rité, ainsi que l'ont démontré les statistiq concernant la consommation du tabac.

En préconisant le droit de pétuner au théât je n'invente rien. Il existe, dans d'autres pa et je ne sache pas que le danger d'incen soit augmenté pour cela.

Je me souviens d'avoir assisté un jour, Gênes, à une représentation du *Gendre Monsieur Poirier*.

Comme je m'étonnais qu'il fût permis de fumer, un indigène m'expliqua qu'on avait essayé d'interdire le tabac, mais qu'on avait dû y renoncer, la salle étant restée vide aux trois quarts tant que dura la prohibition.

Je demande qu'on procède à une expérience à Paris.

Recevez, etc.

SMOKER.

* * *

Diamants et pierres précieuses.

A propos de la question posée par M. J. de Bolin, au sujet de l'avenir du diamant concurrencé par les fabrications artificielles possibles. M. Apra nous communique la circulaire suivante adressée par la Chambre Syndicale de la bijouterie à chacun de ses membres. Cette lettre tranche la question au point de vue judiciaire actuel:

« Monsieur et cher Confrère,

« En poursuivant l'étude des questions concernant les pierres artificielles et fausses, dites synthétiques, scientifiques, etc., (car vous n'ignorez pas qu'il se fait, depuis longtemps, des rubis qualifiés reconstitués, et que, pour le saphir comme pour l'émeraude, les chimistes n'ont obtenu aucun résultat). Le Conseil judiciaire et les membres de notre Chambre ont estimé que la loi sur les fraudes, du 1er août 1905, dont les pénalités sont beaucoup plus sévères que celles édictées par l'article 89 de la loi de Brumaire, *était applicable* à ceux de nos confrères qui auraient *exposé* ou *vendu* ces pierres *sans en préciser la nature*.

« Cette loi peut conduire l'un des nôtres, à son insu, en police correctionnelle et le faire condamner à une forte amende et même à la prison.

« Dans ces conditions, nous croyons, mon cher confrère, devoir attirer votre attention sur la nécessité qu'il y aurait d'exiger à l'avenir, de tous vos fournisseurs, la désignation précise de la matière vendue. L'omission de cette précaution peut, en effet, avoir pour chacun de nous les plus graves conséquences.

« Veuillez agréer, etc. »

Paul TEMPLIER.

* * *

Pension de retraite.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance une solution à la question interpêlemêliste du n° 36:

« Un officier se mariant après avoir pris sa retraite, sa femme, s'il vient à mourir, est-elle considérée comme veuve d'officier, au même titre que si elle l'avait épousé avant la retraite? A-t-elle droit à la pension due à la veuve? »

Réponse: Le § IV de l'article 62 de l'Instruction Générale du 23 mars 1897, concernant l'établissement des demandes et propositons de pensions dans l'armée dit:

Ont droit à une pension viagère: « les veuves de militaires morts en jouissance de la pension de retraite », pourvu que le mariage soit antérieur de deux années au moins à la cessation de l'activité du traitement militaire du mari, ou qu'il existe un ou plusieurs enfants issus du mariage contracté antérieurement à cette cessation.

Toutefois, si le mari a été retraité pour blessures ou infirmités, il suffit que le mariage, dûment autorisé, s'il y a lieu, soit antérieur auxdites blessures ou à l'origine desdites infirmités.

En outre, le mariage contracté par les officiers généraux placés dans la section de réserve après avoir atteint la limite d'âge, ne confère aucun droit à la veuve ou aux orphelins.

Recevez, etc.

Un Sous-officier du régiment de La Tour d'Auvergne.

Question interpêlemêliste

Voudriez-vous demander à vos lecteurs, par la voie de votre intéressant journal, par quels procédés on peut conserver jusqu'à l'hiver, pour les consommer frais, les fruits tels que cerises, pêches, abricots, raisins, etc.?

E. DURAND.



PERSPICACITE

— Pourquoi dis-tu à la bonne que sa sauce est ratée? C'est la première fois que je t'entends faire à cette fille une observation aussi injuste...

— Je le sais, mais j'ai remarqué qu'elle n'époussetait jamais mon buste...

...et maintenant, je suis tranquille: en faisant tout à l'heure la salle à manger, elle n'oubliera pas.

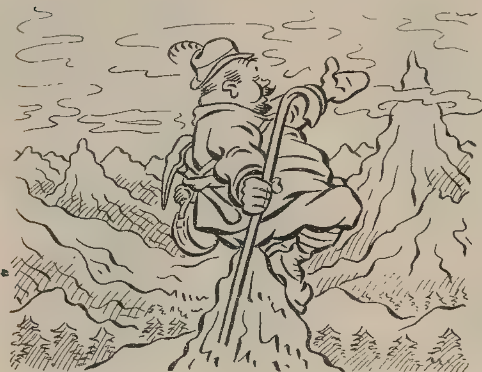


LA RENTREE DU CHASSEUR D'OCCASION

— Et quand je pense qu'il y a des imbéciles qui disent que je rentre toujours bredouille!!!

RAFFINEMENT

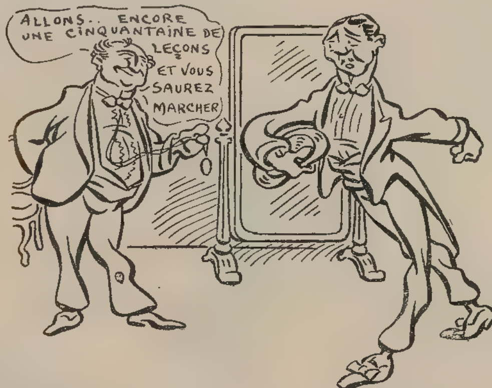
Notre civilisation est tellement raffinée, que le chic, aujourd'hui consiste à revenir aux choses les plus primitives.



Le luxe des gens les plus riches consiste à rechercher les situations les moins confortables.



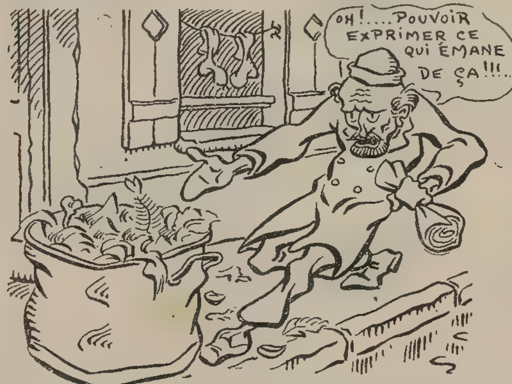
Boire du lait et manger des tartines de beurre est le privilège d'un monde excessivement restreint.



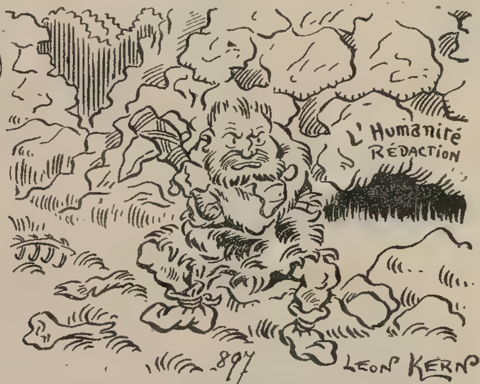
La marche était devenue si affectée et compliquée, que l'art de marcher naturellement est aujourd'hui un critérium d'élégance.



Pour qu'un objet ait quelque valeur, il importe peu qu'il soit laid, pourvu qu'il remonte aux époques les plus primitives.

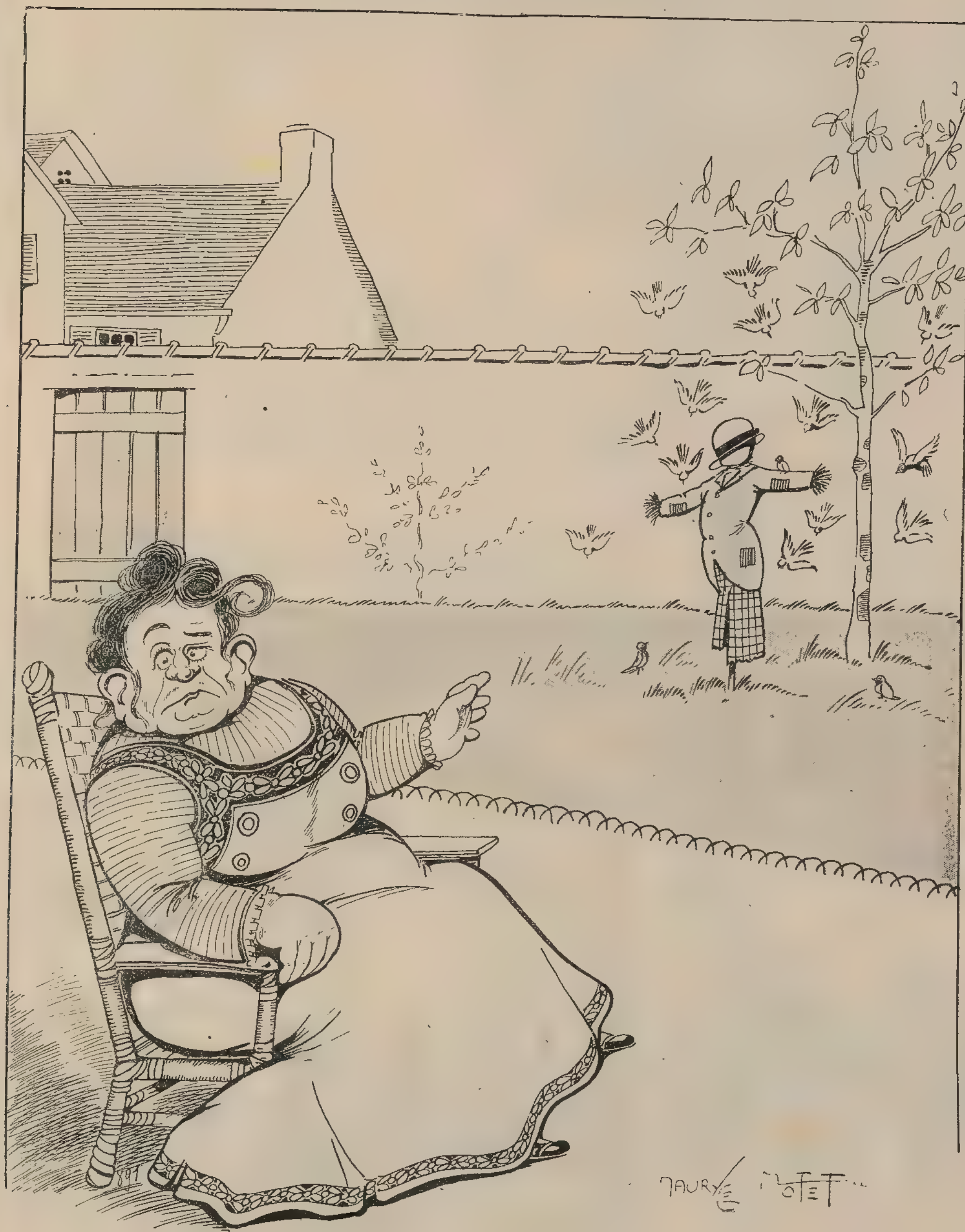


Le comble de l'inspiration littéraire est d'être naturel.



Et d'après tout cela, on arrive à se faire une idée à peu près exacte de ce que pourra bien être l'idéal enfin réalisé de la société future et libre.

DE DEUX MAUX



C'est curieux, les moineaux vont tous du côté de l'épouvantail... Il n'y a pourtant ici rien de plus laid qui les effraie davantage.

Au Pôle Nord

D'une expédition nombreuse et bien équipée, il restait le dernier survivant, lui, le chef, l'Explorateur. Ses compagnons avaient disparu les uns après les autres, victimes de la faim. Ainsi, l'avant-veille, la mort dans l'âme, il avait mangé son dernier Esquimeau. La veille, il avait mangé son dernier chien, et le matin même, il avait déjeuné d'un bâton de cosmétique, le dernier aussi.

Oh!! il était bien seul maintenant!

Et puis, tout à l'heure, la soif le tenaillant, il avait dû boire l'alcool de son dernier thermomètre, en sorte qu'il restait désormais sans défense contre la rigueur du froid!

Mais qu'importait tout cela, à présent qu'il avait la certitude de toucher au but. Il était bien sûr de ses calculs; il les avait recommencés dix fois, vingt fois, en faisant la preuve par 9; sans erreur possible, le pôle Nord était là; là, derrière ce monticule qu'il commençait à gravir.

Les souffrances de ses compagnons, les siennes même, disparaissaient. Il ne sentait plus ni la faim, ni la soif, ni le froid, ni les puces esquimaude qui le rongeaient. Il ne sentait plus rien, si ce n'est l'immense orgueil de réussir là où tant d'autres avaient échoué. Ainsi, l'humanité allait pouvoir dormir tranquille, le problème qui la tracassait depuis tant de siècles serait résolu. Le terrible, le mystérieux pôle Nord aurait dit son dernier mot, et c'est lui, lui, l'Explorateur, qui le lui aurait arraché! Il se versa des larmes d'admiration.

A mesure qu'il avançait, l'impérieuse curiosité scientifique croissait en lui. Encore 100 mètres à gravir, et il allait savoir comment c'est fait, le pôle Nord! Il doubla l'allure!

Encore 50 mètres, il doubla encore l'allure!

Encore 20 mètres, 10, 5, il doubla, il doubla, il doubla... Les puces esquimaudes ne pouvaient plus suivre.

Encore deux, encore un... Ah!...

L'Explorateur recula d'horreur.

Et pourtant le pôle Nord était là. C'était bien lui. C'était même écrit dessus. Seulement, le pôle Nord était entouré d'une haute palissade verte. La palissade était munie d'une porte et la porte, d'un tourniquet ,et au-dessus du tourniquet, il y avait un écriteau portant ces mots:

POLE NORD

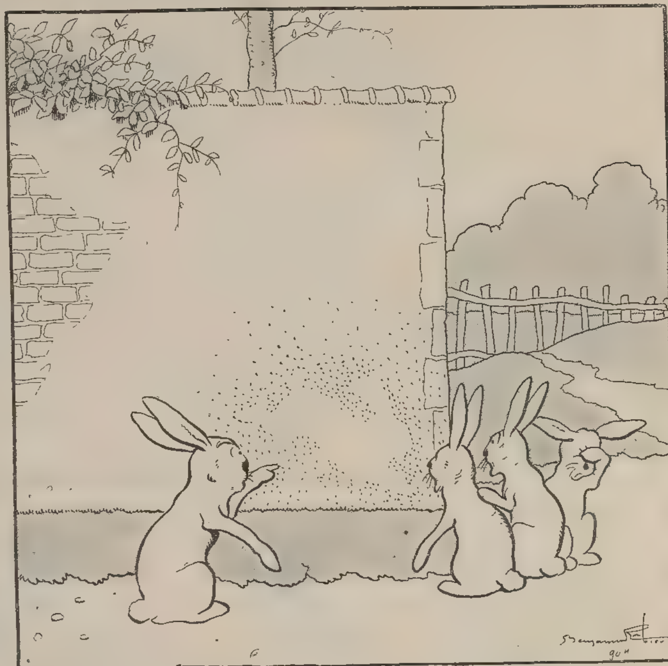
Entrée: 1 franc.

Il se trouvait, en outre, près de la porte, une petite baraque en bois, où une jeune fille vendait toutes sortes de bibelots alléchants.

A cette vue, l'Explorateur ne barguigna pas. Il tomba mort bien vite, mais pas assez vite pourtant pour ne pas entendre une voix fraîche lui crier:

— Des cartes postales, Monsieur! De jolies vues du Pôle à envoyer à vos amis...

B. G.



L'EMPREINTE DU CHASSEUR D'OCCASION

L'orthographe des Académiciens

Gaston Boissier, l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie Française, était un chaud partisan de la réforme orthographique.

Et sait-on pourquoi?... Parce qu'il était souvent brouillé avec la grammaire.

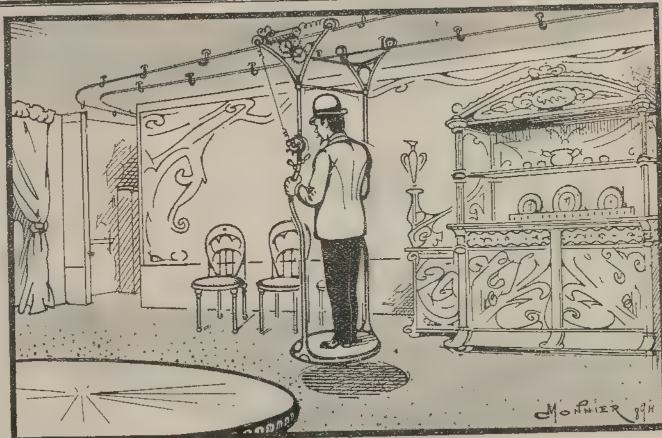
Voici une anecdote qui en fait foi. Elle fut communiquée récemment par M. Auguste Renaud, un ardent propagandiste, lui aussi, de l'ortografe simplifiée:

Gaston Boissier arriva un jour tout joyeux



LA TRAHISON DE MEDOR

— Halte-là! Madame, sans rayon X, je peux vous prévenir que les chiens ne sont pas admis en omnibus.



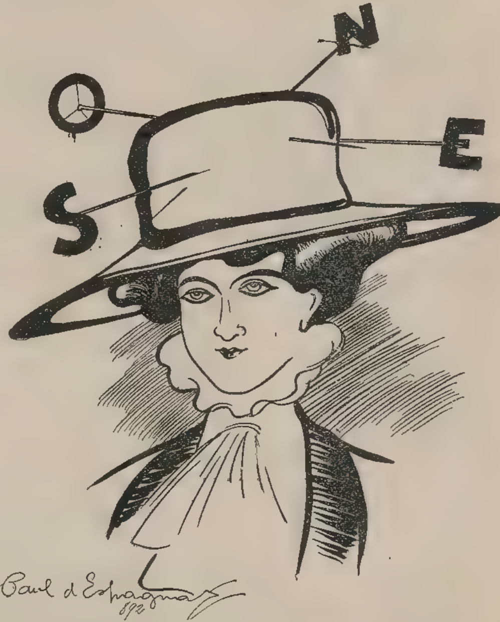
Las de se faire morigéner par son épouse, pour ne pas respecter assez la propreté des tapis, l'ingénieur L. Ectrique s'est arrangé à ne plus s'exposer aux reproches de sa tendre moitié.



Puisque aujourd'hui j'ai mis un pardessus tout neuf, je le retrousse pour ne pas m'asseoir dessus.



!!! . . . .



Epingles à chapeaux qui seraient bien appropriées au sexe faible.

chez Renan, son collègue de l'Académie et du Collège de France.

— Je vous annonce, lui dit-il, une nouvelle qui va joliment vous humilier: mes autographes se vendent plus chers que les vôtres.

— Comment le savez-vous?

— Hier, à l'Hôtel Drouot, on a mis aux enchères, deux lettres, une de vous et une de moi.

La vôtre a été adjugée à trois francs, la mienne à cent sous.

Renan répondit, souriant:

— A votre place, je n'en serais pas fier, car si votre lettre s'est vendue plus cher que la mienne, c'est parce qu'elle contient trois fautes d'orthographe. Je l'ai là, sur mon bureau, votre autographe à cent sous; un de mes amis, qui se trouvait à la vente, aperçut les perles fausses qui ornaient votre prose et se fit adjuger la lettre qu'il m'apporta aussitôt en me disant: « Vous remettrez cette lettre à M. Boissier. Si on la faisait circuler dans le public avec ses bizarreries grammaticales, ça pourrait faire du tort à l'Académie Française.

Gaston Boissier ne demanda pas son reste, et s'en alla honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

***

PETITE GARNISON

Les Etats-Unis possèdent une garnison composée... d'un homme!

Le fait peut paraître étrange, il est cependant d'une rigoureuse exactitude.

Après la guerre de 1812, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, les Américains construisirent un fort à la frontière du Canada, à l'entrée du lac Champlain.

Leur but était d'empêcher, pour l'avenir, les flottes anglaises de pénétrer dans le lac, en passant par le fleuve St-Laurent.

Ce fort, qui avait coûté plus de trois millions, s'élevait sur un des îlots voisins et déserts. Mais les ingénieurs constatèrent, non sans effroi, que, dans leur précipitation, ils s'étaient trompés d'îlot, et qu'ils avaient édifié leur forteresse américaine en plein territoire anglais. Pour être ingénieur, on n'en est pas moins homme et, par conséquent, sujet à erreur.

Après maintes et longues négociations entre les nations intéressées, on décida que l'îlot resterait américain, mais à la condition formelle que le fort ne recevrait jamais d'armement et que la garnison se composerait d'*un seul homme*.

Ce fort de Montgomery est gardé actuellement par un vieux sergent retraité, dont le travail consiste à amener et à hisser, soir et matin, le pavillon américain. Par raillerie, les habitants du pays ont donné à ce fort le sobriquet de *Fort-Blunder*, qui se traduit par « le fort de la gaffe ».

***



Comment le père Temps, grand faucheur, transforme son pré en champ de cailloux.

DE NOS LECTEURS

La légende de l'aigle.

Et l'aigle aussi a sa légende, comme le boa, comme la salamandre, et comme tant d'êtres fabuleux, la licorne, le serpent de mer, etc.

Et, nécessairement, tout ce qu'on raconte de l'aigle est majestueux et plein de sublimité. C'est pour cela que, depuis les Romains, tant d'Etats et tant de têtes couronnées ont tenu à placer ce volatile dans leurs armoiries.

Il est différentes espèces d'aigles. Mais ce serait mal les faire entrer dans la gloire que de commencer par parler des harpies, ces oiseaux étant devenus le symbole de tout ce qu'il y a de hargneux et d'exécrable en ce bas monde.

Il y a donc les harpies, ou aigles destructeurs, les aigles couronnés, les aigles à tête blanche, les haliètes ou aigles pêcheurs, l'aigle royal ou aigle commun, l'aigle impérial, l'aigle criard ou petit aigle, l'aigle botté, etc.

Nous n'entrerons point dans le détail de ces différentes classifications, n'ayant point tâche de naturaliste. Et nous parlerons seulement des aigles en général, de leurs mœurs et de ce qu'on en a dit.

Il est tout à fait curieux d'observer le style ampoulé qu'on emploie en parlant de ces oiseaux et combien les mœurs qu'on leur accorde généralement diffèrent de leurs petites habitudes.

« La puissance du vol, l'étonnante finesse du regard dominateur, la vigueur des ailes qui, chez ces nobles oiseaux sont portées au plus haut degré, en ont fait les rois des airs. Ils poursuivent leur proie à tire d'aile et s'attaquent vaillamment aux plus grands mammifères. L'homme lui-même est souvent la victime de ce dieu ailé. » Voilà ce qu'on lit dans les *Nouveaux Spectacles de la Nature.*

Buffon en écrit :

« L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion : la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes; la magnanimité : ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes.

« Ce n'est qu'après avoir été longuement provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort. D'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même. Il ne mange jamais sa victime en entier, et il laisse, comme le lion, les débris et les restes aux autres animaux.

« Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres... »

Comparons ces lignes, dans lesquelles sont exaltées les vertus chevaleresques de cet oiseau, aux témoignages précis de quelques naturalistes.

Le grand ornithologiste américain Audubon nous fait de l'aigle un tout autre tableau.

Il nous dépeint l'aigle à tête blanche du Nouveau-Continent, un des plus magnifiques qui soient, comme un oiseau cruel, sournois, souvent poltron et facilement mis en fuite par l'homme.

Il n'abandonne les reliefs de son repas que *dans des cas très rares* et quand il est absolument gorgé. C'est surtout *la ruse* qu'il emploie à la chasse.

Et il suit volontiers, pour se procurer sa subsistance, une méthode peu digne d'un oiseau qui paraît si bien doué pour se suffire par lui-même.

Dès que le faucon pêcheur fait son apparition sur les côtes ou remonte les fleuves, l'aigle se met à le suivre, et, en égoïste brutal, le dépouille du fruit péniblement acquis de son labeur. Perché sur un sommet élevé, il épie chaque évolution du faucon. Quand il s'élève au-dessus de l'eau, emportant un poisson, l'aigle s'élance aussitôt après, monte au-dessus de lui et le menace par des mouvements que le faucon ne comprend que trop bien, jusqu'à ce qu'enfin, craignant pour sa vie, il se décide à lâcher sa proie. L'aigle s'en empare aussitôt.

D'ailleurs, ce noble oiseau fait sa nourriture ordinaire de morceaux peu dignes de sa royauté : des canards, des petits oiseaux et jusqu'à des insectes. Les morceaux les plus répugnants ne sont pas dédaignés par lui : il les dispute aux corbeaux ou aux chiens.

Même, il donne fréquemment la chasse aux vautours et les force « à dégorger le contenu de leur estomac pour se jeter sur cette masse dégoûtante et la dévorer. »

Enfin,

...l'aigle impérieux qui plane au haut des cieux,

est loin d'être l'oiseau qui s'élève le plus haut dans les airs. Ce record appartient, selon Milne Edwards, au grand vautour des Andes que l'on peut voir tantôt au bord de la mer, tantôt planant au-dessus de Chimborazo, c'est-à-dire à un niveau de près de 7.000 mètres au-dessus du premier point.

Ce grand vautour, ou condor de l'Amérique méridionale, est le plus gros des oiseaux qui volent. C'est à lui et non à l'aigle que devrait revenir la royauté des airs. Il possède, dit Buffon lui-même, à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités. — C'est lui dont la nourriture consiste en grands mammifères.

On prétend même que, réunis ensemble, ces vautours peuvent tuer des bœufs, et qu'ils sont assez puissants pour enlever dans leurs serres, des moutons et des lamas. (On a mis de pareils exploits, d'ailleurs, sur le compte des aigles — et c'est fort possible).

Mais on dit encore que les aigles « avaient la faculté d'éventer la poudre », absolument comme on a coutume de le dire de la corneille ou du corbeau. Et il semble bien qu'il y ait une fable là-dessous. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils évitent de se laisser approcher par une personne qui porte un fusil — arme dont ils ont appris à connaître l'usage.

Franklin, qui connaissait bien les aigles, leur portait peu de sympathie : « Pour ma part, écrivait-il, j'aurais voulu que cet oiseau n'eût pas été choisi comme le représentant des Etats-Unis. C'est un oiseau d'un naturel bas et méchant; il ne sait point gagner honnêtement sa vie. »

En somme, l'aigle a profité d'une légende, et c'est sur elle qu'il a établi sa réputation. On a écrit qu'il vivait plusieurs siècles. C'est encore une fable. On cite, il est vrai, un aigle doré mort à Vienne en captivité à 104 ans, mais on admet couramment que sa vie ne *dépasse pas cent ans.*

Faut-il, pour conclure, partager l'avis de Franklin, à savoir que certaines nations ont été mal inspirées en le prenant pour emblème?

Si on les dénombrait, il faudrait énumérer les Perses, les Epirotes, les Romains, les Empereurs d'Occident, les Empereurs d'Orient, l'empire d'Autriche et Napoléon, qui l'adoptèrent pour enseigne militaire.

Les aigles font, en outre, partie des armoiries du roi de Prusse et de quelques autres têtes couronnées; ils ont donné leur nom à plusieurs ordres de chevalerie.



Le Chef de Bureau. — Allons, messieurs, réveillez-vous un petit instant. L'Administration, soucieuse de sa bonne renommée, m'a chargé de vous distribuer de nouveaux lorgnons que vous mettrez pour dormir.



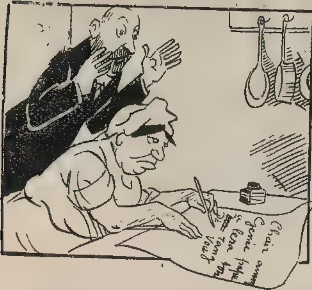
Modèle de lorgnon.



Le Public. — A la bonne heure! Voilà un bureau où les employés ne dorment pas!!

ETUDE SUR LA SIMPLICITE

Axiome: Les âmes simples ont horreur de la simplicité...



Quelques lettrés songent à simplifier l'orthographe. Si simplifiée qu'elle soit, soyez assuré que votre cuisinière la compliquera toujours d'une façon extraordinaire. Le jour où on écrira bœuf: *beuf*, elle l'écrira: *bhœuffe.*



Comment expliquer le succès de ces affreuses gargotes à prix réduits (trois plats au choix, hors d'œuvres variés et desserts pour 0 fr. 75), si ce n'est par les amalgames extraordinaires, les invraisemblables mixtures chimiques composées par les cuisiniers.



Alors que nos élégantes en sont arrivées à l'ultime simplicité dans leurs costumes, on voit des indigènes de... (n'offensons personne en France!) de Munich ou de Tombouctou, compliquer à plaisir leur parure.



En matière électorale, plus vous vous adressez à des simples, et plus vous devez être compliqué, abscon et fertile en imagination. L'homme simple qui promettrait simplement des choses possibles, ramasserait une simple veste.



Certes, nos Présidents de République jouissent d'une certaine considération: le plus grand ruban rouge dont ils sont écharpés y est pour quelque chose... Mais revêtez-les d'un costume merveilleux et ce sera du délire... Ce jour-là la République n'aura plus d'ennemis... parmi les simples!!

Pêle-Mêle Connaissances

— La topaze tire son nom du grec *Topazos* île de la mer Rouge où on la recherchait autrefois. Les Anciens regardaient cette pierre précieuse comme utile contre l'épilepsie, la folie, la mélancolie, etc.

— Buffon construisit, avec un assemblage de miroirs plans, des miroirs ardents, au moyen desquels il brûlait le bois et fondait des métaux à d'assez grandes distances. Si l'on ne faisait pas la part obligatoire des exagérations légendaires, ces expériences rendraient vraisemblables les prodiges d'Archimède incendiant la flotte romaine par la puissance de ses miroirs.

— L'épinoche est un des poissons les plus nuisibles au peuplement des étangs et des rivières: sa voracité est étonnante, et elle s'attaque surtout aux alevins. Sa petitesse, ses épines, la dureté de son enveloppe écailleuse, font qu'elle est peu recherchée comme aliment. Dans le Midi, on lui donne les noms vulgaires d'*étrangléchat* et de *crève-valet*. Dans les pays où elle se trouve en grande abondance, comme dans le comté de Lincoln, on en pêche parfois de telles quantités qu'on les répand comme engrais sur les terres. Klein dit qu'en Prusse on en extrait, par la cuisson, une huile épaisse.

— George Stephenson, l'inventeur de la locomotive à vapeur, n'avait jamais fréquenté l'école durant son enfance. C'est seulement lorsqu'il atteignit la maturité qu'il apprit à lire et à écrire.

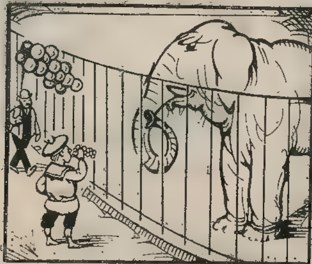
— On cite, parmi les oiseaux dont l'existence peut atteindre un siècle et plus: le corbeau, l'aigle, la cigogne, et le cygne.

— Un écrivain militaire a pu écrire récemment, qu'en raison de la dépopulation de notre pays, si nous voulons maintenir nos unités aux effectifs qu'elles avaient en 1907 (moyenne de 119 hommes par compagnie d'infanterie), nous devrons, d'ici vingt ans, supprimer cinq corps d'armée.

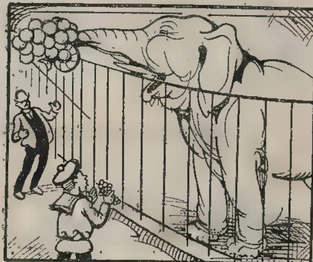
— La première doctoresse reçue à Paris fut miss Mary Putmann, de New-York. Elle était venue étudier la médecine à Paris, en 1866, et avait passé son doctorat en 1871. A son retour aux Etats-Unis, elle fut nommée professeur au Collège médical des femmes et publia un grand nombre de mémoires techniques. Elle acquit bientôt une très grande réputation.

— Ce n'est guère qu'aux débuts du quatorzième siècle que l'on commença d'exploiter les mines de charbon.

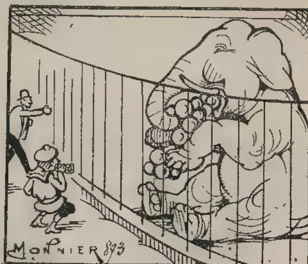
IMITATION



Tommy voit le petit Jack manger une grappe de raisin.



Cela lui donne l'idée...



...D'en faire autant.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres qu nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. V. Moppert. — Nous tenons à conserver la plus absolue neutralité dans ce genre de questions.

M. Vincent. — Il n'y a pas de service régulier pour l'Alaska.

B. M. — En général, non ; la hernie est un cas de réforme.

M. Chevrel. — C'est une affaire d'appréciation. Le violon a le pas sur le violoncelle, parce qu'il est l'instrument fondamental d'un orchestre. A part cela, tout ce qu'on peut dire de l'un et de l'autre dépend du goût de chacun. Le violon n'est plus difficile que parce qu'on lui fait exécuter des mouvements plus vifs qu'au violoncelle.

M. A. S. — 1° Le propriétaire peut l'exiger si ce noircissement est disproportionné au temps de la ocation. Il peut, du moins, demander une indemnité ; 2° Cela n'a aucune importance

M. A. G. — C'est simplement un motif décoratif sans relation avec le genre de commerce de ces magasins.

M. G Garnier. — Nous ne pouvons en juger que près quelques spécimens.

Alpha. — Il n'y a pas de moyen radical ou, s'il a, le remède est pire que le mal.

M. L. Dufois. — C'est le sommet de la butte Montmartre qui est le point de Paris le plus élevé.

P Ricol — Aucun papier n'est exigé ; si vous te avoir une pièce d'identité, étant mineur, faites établir un passe-port.

L'Acide urique

Dédié aux Goutteux et aux Rhumatisants

Qui n'est pas rhumatisant aujourd'hui? La diathèse rhumatismale ou arthritisme comprend en effet, toutes les maladies dues à la surproduction de l'*acide urique* (d'où son nom scientifique d'*uricémie*), c'est-à-dire la goutte, la gravelle, la sciatique, les calculs, la migraine chronique, les maladies de peau (l'eczéma surtout) et l'artério-sclérose.

Des travaux récents viennent de mettre en valeur un excellent remède qui jouit d'une très grande faveur dans les milieux médicaux: l'*urodonal*, qui agit d'une façon *rationnelle en éliminant l'acide urique*, cause de toutes ces affections.

L'urodonal est, en effet, le dissolvant le meilleur de l'acide urique, *5 fois plus actif que la pipérazine, 37 fois plus actif que la lithine (Académie des sciences)*. On s'explique ainsi ses cures merveilleuses qui ont fait l'objet de communications toutes spéciales et très catégoriques aux sociétés savantes. (Communication sur « le traitement de l'uricémie par l'urodonal » à l'*Académie de médecine*, séance du 10 nov. 1908; et à l'*Académie des sciences*, séance du 14 décembre 1908).

De nombreux travaux médicaux ont été publiés récemment sur ce sujet. Dans le *Journal des Praticiens*, nous lisons sous la signature d'un ancien interne, le Dr Emmanuel Diamantberger:

« Nous avons expérimenté, ces derniers mois, un médicament nouveau, l'urodonal, qui donne des résultats réellement remarquables. *Jamais nous n'y avons eu recours en vain* et nous avons *toujours* obtenu la guérison de nos malades. Les arthritiques qui, sur nos conseils, ont pris chaque mois de l'urodonal, à la dose de trois ou quatre cuillérées à café chaque jour pendant dix jours, *n'ont plus eu de crises*: rhumatisme pour les uns, coliques néphrétiques pour les autres, migraines chez certains. Ce drainage urique périodique semble donc bien mettre les malades à *l'abri des récidives*. C'est là un résultat extrêmement intéressant, qui donne au médecin une arme très sérieuse. »

Le Dr Diamantberger rapporte ces observations très suggestives:

« R..., général en retraite, 70 ans, a tous les ans des accès de *goutte*. Le dernier, très violent, à été littéralement *jugulé* par l'urodonal à haute dose. Cet hiver, il n'a rien eu, et il attribue cette agréable surprise à ce qu'il prend chaque mois de l'urodonal.

« Mme Angèle B..., plumassière, 37 ans, souffrait depuis six mois d'une sciatique rebelle à tous les traitements. L'urodonal en a eu raison en trois semaines. Il y a six mois qu'elle n'a plus rien ressenti.

« D..., 29 ans, garçon coiffeur, atteint de rhumatisme aigu, et ayant conservé les jointures ankylosées et douloureuses, a été *complètement* rétabli en dix-neuf jours. »

Dans la *Gazette médicale de Paris*, le Dr Solo-Lébovici écrit: « Nous avons vu, sous son influence, des *tophi goutteux* se résoudre et nous avons même obtenu des résultats dans des cas de rhumatismes déformants, ce qui prouve toute sa puissance. Nous n'avons jamais constaté le *moindre inconvénient, ni du côté du cœur, ni du côté du l'estomac.* » L'action de l'urodonal est si puissante, qu'il arrive, à haute dose, à dissoudre la pierre dans la vessie!

Ajoutons que l'urodonal guérit très rapidement les *cystites* et les *pyélites* par son action antiseptique sur les voies urinaires. Dès le deuxième jour du traitement, les urines s'éclaircissent, les douleurs diminuent, les jointures retrouvent leur souplesse.

Mais l'action de l'urodonal doit être prolongée pour obtenir la guérison définitive, aussi bien d'un rhumatisme chronique que d'un état goutteux. La *cure complète* dure trois mois et nettoie définitivement l'organisme le plus encrassé de cet acide urique qui vient ankyloser les articulations, ensabler les tissus, calcifier les artères et s'agréger en calculs!

On s'explique la faveur marquée du corps médical et la consécration de l'*Académie de médecine* vis-à-vis d'un remède aussi précieux qui est réellement au rhumatisme *ce que la quinine est à la fièvre*. Le ministère de la Marine a adopté l'Urodonal sur avis conforme du Conseil Supérieur de Santé. Cette grande découverte a d'ailleurs été récompensée à l'Exposition franco-britannique par la médaille d'or. Dr DAUR...

N.-B. — On trouve l'*Urodonal* dans toutes les pharmacies, à l'*Administration*, 207, boulevard Péreire, Paris; Le flacon, *franco* **6** fr.; les 3 flacons, pour la *cure complète, franco* **18** fr.; Union postale, **7** et **19** fr. —

Bien exiger le nom, *Urodonal*, et celui de l'inventeur, CHATELAIN, pour éviter des substitutions sans valeur et même dangereuses.



— Cinquante centimes, les sorbets! ils sont bien servis, ej vais m'en commander un!



— Ah! diable! il y a erreur!



MONSIEUR PARVENU AU RESTAURANT

— Quels vins Monsieur prendra-t-il?

— Non!! non! pas de vin... de l'eau! Depuis que le peuple a le moyen de boire du vin à tous les repas, vous comprenez qu'un personnage comme moi ne peut plus boire que de l'eau.



Allo! Allo! Mais non, Mossieu, ... point ici chez M'sieu Duboné... ... trois maisons pu loin en r'montant ...ue...



PAGES FOLLES

De l'humour pour l'humour, de la gaieté pour la gaieté, de la verve pour la verve, tel est le programme de **PAGES FOLLES**, le nouveau journal hebdomadaire, satirique qui obtient, c'est le cas de le dire, un succès... fou.

Ce journal s'est créé, dès à présent, dans la presse de genre, une place originale, dont l'importance croîtra sans cesse ; il tient le succès certain, positif, et il a quelque chose de plus enviable encore : la popularité. Il faut ajouter qu'avec ses seize pages de mordants dessins en noir et en couleur et de texte hilarant, sous couverture illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte que **10 centimes.**

C'est là certainement une magistrale attraction qui ne met que mieux en valeur la force pes autres.

LE DISQUE PATHÉ

SUPPRIME L'AIGUILL
et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin derri eux tous les autres systèmes.*

L'emploi du SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue vér de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'a plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS *à l'ESSAI*

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

GIRARD & BOITTE
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

DERNIÈRE INVENTION!

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vainc Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé chacun fait remplacer son diaphragme à aiguil désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à sap inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous possesseurs de machines parlantes à disques p perfectionner leur instrument et le mettre niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de reproduction de la musique et du cha

REPRODUCTEUR POUR DISQUES PATHÉ

DIAMÈTRE 21 c/m LE NOUVEAU DISQUE

30 MOIS DE CRÉDIT

6 fr. PAR MOIS

Les Disques **PATHE** *donner les plus longues auditions*

LES CONQUÊTES DE LA SCIEN

Le cylindre de cire a été ab donné pour le disque à aigui qui a été abandonné, à son to pour le disque à saphir, supprim l'usure, donnant le ton juste et souffle vibrant de la voix humai

Attention aux grossières i tations allemandes! Compa la longueur de l'audition, maîtrise du chant et le détail accompagnements.

20 Centimes PAR JOUR

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin **l'ultime perfection!**

Le **Phonographe à disques,** le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathe : La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra fin, et la création sensationnelle d'un nouveau** disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathe est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non-seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement, la supériorité du Saphir sur l'aiguille est ecrasante.**

Le disque Pathe est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre; la netteté, l'ampleur et la delicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathe a été créé avec un souci d'art incontestable C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de Disque **Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathe comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

Description de l'Appareil : 29 × 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile, forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin.—Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr par mois jusqu'à complete libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit.—Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.
Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

GIRARD & BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS

DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. Le Roi de Lahore (*Promesse de mon avenir*), par Renaud.
2. La Favorite (*duo du 4e acte*), par Mme Delna et Alvarez.
3. Les Huguenots (*Pif-Paf*), pr Aumonier.
4. Patrie (*Pauvre martyr obscur*), pr Delmas.
5. Rigoletto (*Comme la plume au vent*), par Affre.
6. Benvenuto (*De l'art*), par Noté.
7. Mignon (*Elle ne croyait pas*), par Beyle.
8. Joconde (*Dans un delire extrême*, par Bouvet.
9. La Damnation de Faust (*Voici des roses*), par Dangès.
10. Carmen (*Toréador*), par Renaud.
11. Joseph (*Champ paternel*), par Alvarez.
12. Les Cloches de Corneville (*Va petit mousse*), par Vaguet.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

13. Souhaits à la France (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par Nuibo.
14. Je ne sais plus (*avec orchestre*), Vaguet
15. Etoile d'amour (*avec orchestre*), Vaguet.
16. Rancœur lasse (*avec orchestre*) Vaguet.
17. La Vierge à la Creche, par Vaguet.
18. On a oublié, par Vaguet
19. Le Petit Siffleur, par Vaguet.
20. Rêve ou Folie, par Vaguet.
21. Mireille, par Vaguet.
22. Petits Bambins d'Amour, par Vaguet.
23. La Libellule, par Vaguet.
24. Trianon, par Vaguet.
25. Les Trois Roses, par Vaguet.
26. O Sole Mio (*avec orchestre*), pr Vigneau.
27. La Chanson de Marinette (*avec orch.*) par Vigneau
28. Si tu voulais (*avec orch.*), par Viannenc.
29. La Valse rose, par Mme Jane Merey.
30. Les Larmes de la Vie (*avec orchestre*), par Mercadier.
31. Je vous ai tant aimée (*avec orchestre*), par Mercadier.
32. Si l'on connaissait la femme, par Mercadier.
33. Les fiançailles roses, par Mercadier.
34. Ressemblances, par Mercadier.
35. Sonnez clochetons, par Mercadier.
36. Ultime raison, par Mercadier.
37. Petite femme qui passe, pr Mercadier.
38. L'Amant philosophe, par Mercadier.
39. J'ai faim d'amour, par Mercadier.
40. Mon Cœur (*Romance*), par Piccaluga.
41. La Poule chanteuse (*Mélodie*), par Belhomme.
42. Le Rosier, par Magnenat.
43. Les deux Grenadiers, par Gresse.
44. La Marseillaise, par Gresse.
45. Elle n'etait pas jolie par Georgel.
46. Jolie Fleur des Champs, par Georgel.
47. Sur la bouche, par Dalbret.
48. J'ai tant pleuré (*avec orch.*), pr Dalbret.
49. Le Roi des Tyroliens (*Tyrolienne*), par Charlesky.
50. Avec ton Souvenir, par Maréchal.
51. Le Biniou, par Maréchal.
52. Le Petit Portrait, par Maréchal.
53. Marche gracieuse, par Maréchal.
54. Valsons populo, par Maréchal.
55. Ange blond, par Maréchal.
56. Le Permis de Pêche, par Frey.
57. Un Monsieur qui bégaye, par Frey
58. Dans la Rue (*Cris de Paris*), par Frey.
59. Le Martyr de la Rue Popincou par Frey.
60. Les gaîtes du Telephone, par Fre
61. La ballade des Agents, par Charlu
62. La Jolie boiteuse (*avec orch*), Charl
63. La Dernière carotte (*monolog.*), Po
64. J'ai un rosier (*avec orchestre*), Dran

ORCHESTRES — DANSES — SOL

65 à 130:
- Dix Valses.
- Six Mazurkas.
- Six Polkas
- Quatre Scottishs.
- Cinq Morceaux 2 Quadril complets.
- Cinq morceaux Quadrille Lanciers complet.
- Un Pas de Quatre.
- Deux Cors de Chasse.
- Deux Pistons.
- Un Violon
- Un Violoncelle.
- Une Mandoline.
- Deux Orchestres Tziganes.
- Vingt Morceaux d'Orchest divers (Marches Militaires, F taisies, Ouvertures, etc., etc.

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

10 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné, déclare acheter à **MM. GIRARD & BOITTE**, à Paris, l'**APPAREIL** à **DISQUES PATHÉ** *et la Collection des 130 Morceau* choisis sur disques double face, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire p paiements mensuels de* 6 *fr. jusqu'à complète liquidation de la somme* 180 francs, *prix total.*

Fait à .... *le* 190

Nom et Prenoms .... Signature :

Profession ou Qualité ....

Domicile

Département

Gare

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

GIRARD & BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Ar

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt. (1 fr.25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr.) — 50 centimèt (16

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare. *Le Gérant :* A. Ric

15e ANNEE — N° 43. 10 Centimes 24 Octobre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

FOOT-BALL, par Georges OMRY.



— Et vous trouvez ce jeu-là vraiment amusant ?
— Oh ! moi, ce n'est pas pour mon plaisir que je joue .. c'est par raison de santé.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Petites scènes de la vie parisienne
EN TRAMWAY

Sur l'impériale de La Muette-Rue Taitbout. Le tramway ramène dans Paris des promeneurs du Bois de Boulogne. Promeneurs de tout poil et de tout âge. Deux modistes en morte-saison qui caquettent et rient de tout et de rien. Une petite vieille qui branle la tête à croire qu'elle va se détacher et tomber sur la chaussée. Un mulâtre qui roule dans sa face cuivrée deux yeux ronds comme des blancs d'œufs. Une dame énorme qui respire si légèrement qu'il est à croire qu'elle a avalé un soufflet de forge. Un ménage, somnolent, avec sa marmaille; un petit garçon et une petite fille qui jouent à cracher sur la tête des passants. Enfin, à l'une des extrémités, deux grosses femmes sanglées dans leurs corsages, leurs chapeaux fleuris piqués on ne sait comment sur un soupçon de chignon, la bouche pleine de « Chère Madame ». A l'autre extrémité, un Monsieur correct, le nez dans un journal.



Promeneurs de tout poil et de tout âge : Deux modistes en morte saison qui caquètent et rient...

Le tramway roule, secouant dans les courbes ses passagers qui semblent alors des guignols agités en cadence par une main invisible.

Le Monsieur correct a accroché sa canne à la tringle de fer qui court le long de l'impériale. Peu à peu, la canne glisse, s'éloigne de lui. Il paraît n'en avoir cure, absorbé qu'il est par sa lecture.

Et voici l'avenue Victor-Hugo, l'Etoile, puis l'avenue Friedland..., St-Augustin... A chaque station, le tramway se déleste. La dame énorme est descendue il y a longtemps. Elle s'était trompée de tramway. Elle devait aller à Auteuil où on l'attend pour déjeuner, et il est six heures du soir. Depuis le matin elle se trompe de tramway. Ça se comprend, elle est en retard, alors elle se presse et se retrompe. Le mulâtre s'est estompé peu à peu, et parti sans qu'on s'en fut aperçu. Les petites modistes se sont envolées dans un éclat de rire. La petite vieille a suivi sa tête, est descendue et a disparu derrière un tas de pavés comme une souris dans son trou. Les deux gosses ont dégringolé l'escalier en jouant à se taper le derrière sur les marches, suivis par maman et papa, lequel bâille à faire craindre qu'il va avaler le conducteur. Il ne reste plus, à l'une des extrémités de l'impériale 1° que le Monsieur plongé dans son journal; 2° la canne du Monsieur qui est allée se promener sur sa tringle, de secousses en secousses, jusqu'à l'autre extrémité; 3° enfin les deux Madames « Ma chère », qui continuent à jacasser. Soudain, elles aperçoivent la canne arrivée devant elles.

PREMIÈRE MADAME. — Tiens, elle est jolie, cette canne!

DEUXIÈME MADAME. — La poignée a l'air en argent.

PREMIÈRE MADAME (*se penchant.*) — Sûrement c'est de l'argent.

DEUXIÈME MADAME. — Mon mari en a une dans ce genre, mais moins jolie, par exemple.

PREMIÈRE MADAME (*avec un regard sur l'impériale*). — C'est quelqu'un qui l'aura oubliée.

DEUXIÈME MADAME. — A moins qu'elle n'appartienne à ce Monsieur, là-bas.

PREMIÈRE MADAME. — Je ne pense pas. Ce devait être plutôt celle de ce Brésilien qui avait des bijoux à tous les doigts.

DEUXIÈME MADAME. — Plutôt, oui, il est descendu au faubourg St-Honoré, je crois.

PREMIÈRE MADAME (*avec convoitise*). — Si je savais!...

DEUXIÈME MADAME. — Ma foi... Ne vous gênez donc pas pour un rasta... Il en achètera une autre. Il a de quoi.

PREMIÈRE MADAME. — Justement, Joseph qui désire tant en avoir une... Et c'est bientôt sa fête!...

Elle jette un coup d'œil sur le monsieur correct. Impassible, celui-ci lit toujours. On ignore s'il entend ou non.

DEUXIÈME MADAME (*décrochant la canne*). — Oui, c'est de l'argent. Tenez, voilà le contrôle... (*Elle la raccroche*).

Cependant, le tramway arrive au point terminus. Le Monsieur, que surveillent de côté les deux voyageuses, replie son journal, descend l'escalier et disparaît à leurs yeux.

PREMIÈRE MADAME (*avec une joie contenue*). — Ce n'est pas à lui!...

DEUXIÈME MADAME (*encourageante*). — Allez! Sa compagne décroche la canne, la serre contre elle. Toutes deux descendent.

PREMIÈRE MADAME (*mettant le pied à terre*). C'est Joseph qui va être content!

A ce moment, surgit le Monsieur correct. Sans rire, très froidement, il tire un grand coup de chapeau. Puis avançant la main, il prend délicatement la canne au bras de la voyageuse :



— Il ne fallait pas vous donner la peine... Je vous remercie, Madame!

Puis il s'éloigne, un imperceptible sourire au coin des lèvres, laissant les deux dames suffoquées.

DEUXIÈME MADAME. — Ah! bien!... Ah! bien!...

PREMIÈRE MADAME (*revenant peu à peu à elle*). — Le brigand... le misérable!... Il emporte la belle canne à Joseph!

Etienne JOLICLER.

Triste fin d'un coursier

Debout, dans un van découvert, un cheval. Un cheval maigre et misérable. Il est nu. Aucun harnais n'habille sa carcasse, dont les os saillent sous la peau, comme s'ils allaient la crever.

Au milieu de la cohue des piétons et des voitures, le van, traîné par un autre cheval, un frère, monte lentement la pente de la rue Lafayette. Il s'en va là-bas, du côté de La Villette, directement aux abattoirs.

La pauvre bête ne sait pas où elle va. Elle jette à droite et à gauche ses gros yeux, pendant que sa tête ballante suit le mouvement de la voiture. Peut-être se croit-elle revenue au temps de sa belle jeunesse, et se rappelle-t-elle avoir déjà voyagé de même. C'était à l'époque où, brillant cheval de course, on l'amenait ainsi sur l'hippodrome afin de lui éviter toute fatigue inutile...

Que de chemin parcouru depuis! Que de kilomètres dévorés! Ah! il le connaît, le pavé de Paris! Il l'a assez usé, trottant la nuit, trottant le jour. Puis la vieillesse est venue. En même temps que les rations d'avoine se faisaient plus rares, les coups de fouet se faisaient plus nombreux..., puis plus nombreux encore, et plus lourds. Du fiacre qu'il traînait, il était passé entre les brancards d'une charrette de chiffonnier, et les chiffonniers n'ont pas toujours la main légère.

Oh! ces courses, et ces attentes... sous le soleil, sous la pluie, sous la neige!... Et ce mors qui perpétuellement torture la bouche! Et ces chutes sur le pavé glissant qui font crier et jurer l'homme sous les coups duquel il faut bien vite se relever.

Le vieux cheval se souvient-il de tout cela? Et pourquoi pas! Mais quoi... c'est la destinée des chevaux!! C'est leur devoir. Lui, il a accompli le sien, tout le sien. Et peut-être maintenant, en récompense de ses bons services, le conduit-on dans une douce retraite, où paisiblement il finira ses jours? Voyez... on le transporte déjà. Il est en voiture, lui, à son tour..., comme autrefois, du temps des courses, ce temps bienheureux où les soins les plus empressés l'entouraient. Et malgré une vague inquiétude — effet de l'instinct, sans doute. — le vieux cheval se laisse emmener sans défiance, sans révolte.

Autour de lui, les passants circulent, généralement indifférents. Ils sont pressés. Ce sont des gens d'affaires. Ils n'ont point le loisir de s'apitoyer... Si pourtant, voilà une

vieille dame, en arrêt au bord du trottoir, attendant une éclaircie pour traverser la chaussée. Est-ce parce qu'elle aussi a été jeune et peut-être jolie? Est-ce parce qu'elle est sensible tout simplement? Mais en voyant passer le triste équipage, elle hoche la tête et plusieurs fois ses lèvres presque tremblantes murmurent: « La pauvre bête! La pauvre bête! »

Un peu plus loin, deux hommes. Ils devisent turf, courses. Ce sont des sportsmen. Et voici le van à leur hauteur. Alors, d'un regard connaisseur ils enveloppent l'animal, ensemble, avec un rire de mépris: « Quelle sale carne! »

Le vieux cheval, docilement, se laisse aller et le van monte doucement la pente de la rue Lafayette, du côté de La Villette, directement aux abattoirs.





L'ERREUR DU GARÇON

LE GARÇON. — Monsieur désire un *Aricot* de mouton?
LE PROFESSEUR. — Oui, mon ami, mais avec une *h*.

LE GARÇON. — Voilà ce que Monsieur m'a demandé. Mais réellement notre viande n'est pas si dure que ça.

Pêle-Mêle Causette

Dès qu'il s'agit d'aviation, dans un milieu quelconque, une question invariable se soulève, pour ainsi dire, automatiquement.

— Quel est l'avenir de l'aéromotion?

Là-dessus, chacun donne son avis. Les personnes âgées se montrent sceptiques sur l'avenir pratique de la locomotion aérienne.

Les jeunes se voient déjà hélant un fiacre aéroplane, comme on appelle un fiacre hippomobile.

Pourquoi ne me livrerais-je pas, moi aussi, au petit jeu des pronostics, ne serait-ce que pour faire comme tout le monde? C'est un sport très moderne et qui ne peut faire de mal à personne.

J'estime qu'il existe au monde un mécanicien si prodigieux, si habile, si ingénieux, que personne ne peut songer à le surpasser.

Ce mécanicien, c'est la Nature.

Peut-on rêver mécanismes plus ingénieux que les siens? Dans la gravitation universelle, comme dans les organismes des êtres les plus infimes, la Nature se révèle partout comme l'artisan sublime.

L'égaler, il n'y faut pas songer. Tout au plus, est-il permis à l'homme de l'imiter, et cela même, dans la limite de ses faibles moyens.

Se rapprocher de la Nature, semble donc, pour l'homme, la voie idéale du progrès.

Pour la navigation aérienne, il existe un exemple créé par la Nature: l'oiseau.

C'est là qu'il faudra chercher la solution du problème si passionnant de l'aéromotion.

Le ballon sphérique a son utilité, le ballon dirigeable davantage encore, mais ils sont en contradiction avec le principe qui a présidé à la création de l'oiseau; principe qui consiste à opposer à l'air une masse inerte, aussi peu volumineuse que possible.

Le ballon ne se maintient en suspension dans l'atmosphère que grâce à son volume.

Cela constitue pour lui une tare originelle qui limitera toujours sa perfectibilité.

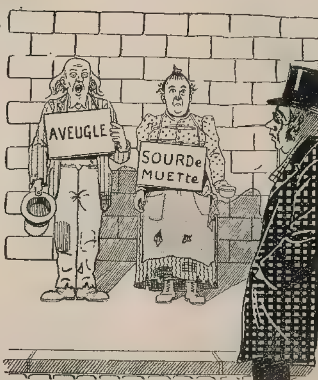
L'aéroplane, lui non plus, ne s'inspire pas de l'oiseau, il a cependant, sur le ballon, l'avantage d'offrir moins de prise au vent, et par cela même d'avoir à déployer moins de force pour vaincre sa résistance et pour se déplacer dans l'espace.

Il ne sera véritablement un oiseau que lorsqu'il aura des ailes battantes, qui, repliées après l'élan, ne présenteront plus qu'une très faible surface, et qui, en d'autres moments, étendues dans un plan approprié, lui serviront à glisser sur l'air sans se mouvoir.

La navigation aérienne n'entrera dans le domaine de la pratique que lorsqu'elle se rapprochera ainsi de la Nature.

Oserai-je dire que pour d'autres moyens de locomotion, l'imitation de la Nature s'imposera également. C'est une thèse assez risquée que de prétendre, par exemple, que la roue est appelée à être remplacée un jour par un autre système.





SACREE BAVARDE

LE MARI. — Auras-tu bientôt fini de jaspiner, tu m'écorches les oreilles! Si tu continues, je vais te faire taire.

LA FEMME. — Et comment çà?
LE MARI. — De cette façon! Tu vas peut-être la fermer maintenant!



CHANGEMENT A VUE

Le Sous-secrétaire des Beaux-Arts (*au gardien*). — Courez-vite! est-ce que cette dame n'a pas une allumette enflammée dans les mains? Mon Dieu! si elle allait mettre le feu à toutes ces richesses!

Le Gardien. — Ce n'est pas une allumette, M'sieur le minisse, c'est un diamant qu'elle a au doigt.



Le Président. — Cet émoi est tout à votre honneur, mon cher ministre, etc...

Le Sous-secrétaire. — Mais je n'ai aucun mérite, Monsieur le Président; n'est-ce pas le rôle de tout citoyen vraiment digne de ce nom de veiller sur le patrimoine national.



Le Sous-secrétaire (*qui, à la chute du ministère, a été nommé ministre des Colonies, à sa femme*). — Tu vois, j'ai fait installer la cuisine dans cette pièce, car celle de mon prédécesseur était trop petite.

La Femme. — Mais, mon ami, tu ne crains pas pour les tableaux du Louvre qui sont de l'autre côté?

Le Ministre. — Eh que m'importe! je suis ministre des Colonies et non des Beaux-Arts.

LA LYRE DE BRIOCHE

La lyre de brioche, et qui nourrit son homme n'existe pas seulement dans la boutique d bon Ragueneau. Je sais bien que de tout temp l'on a gémi sur la misère des poètes et de prosateurs, et la légende nous montre Corneill faisant réparer sa chaussure sur place... Mai ce n'est là qu'une légende. Corneille, en réa lité était aussi riche, sinon plus, que le plu riche de nos poètes modernes. Jouissant, e effet, d'une pension de 2.000 livres (12.00 francs), il fut, en outre, tour à tour secouru par Richelieu, par Mazarin, par Montoron par Fouquet. Malheureusement, comme le di son neveu Fontenelle: « Rien n'était égal son incapacité pour les affaires que son aver sion; les plus légères lui causaient de l'ef froi et de la terreur ». Aussi gérait-il sa for tune si mal que la gêne le tourmentait parfois N'empêche qu'à sa mort, il laissa à ses hé ritiers, deux fort jolis immeubles, l'un à Rouen et l'autre au Petit-Couronne.

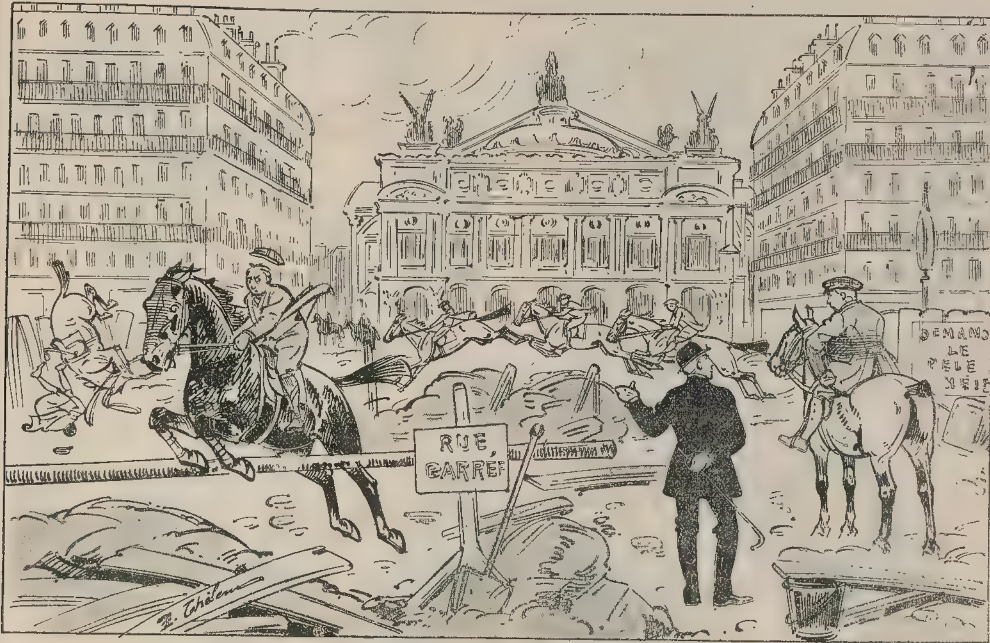
Et Boileau?... Boileau, que l'on nous mon tra souvent misérable dans sa vieillesse?.. Eh bien! Boileau, issu de bonne noblesse d robe, possédait la coquette fortune d 36.000 livres; il avait aussi une petite pro priété à Villeneuve-le-Roy et un bénéfice dan le diocèse de Beauvais. Tout cela n'empêch pas, d'ailleurs, le roi de lui donner, lorsqu'i lui fut présenté en 1672, une pension d 2.000 livres, si bien qu'au moment de sa mort l'auteur de l'*Art Poétique*, pouvait réalise un actif de 185.000 livres, près de 1.200.00 francs!

Quant à Racine, il fut toute sa vie le fa vori préféré de Louis XIV. Sa bourse se res sentit de cette amitié royale. A vingt an déjà, il recevait le brevet d'une pension d 600 livres (3.600 francs), pour une ode su *La Nymphe de la Seine*, et en même temp qu'il lui envoyait ce brevet, Louis XIV lu faisait tenir une somme de cent louis (1.20 francs). Puis d'étapes en étapes, la pensio de 600 livres s'élève jusqu'à 2.000. En outre comme historiographe de France, Racine tou che, pendant vingt ans, les appointement annuels de 4.000 livres (24.000 francs). Bien tôt, Colbert, qui ne se croit pas encore quitt envers lui, le nomme Trésorier de France au bureau des Finances de Moulins, ci: 3.00 livres (18.000 francs) par an. En additionnan tous ces chiffres, l'on arrive au joli tota de 54.000 francs de revenus, auxquels il fau ajouter les gratifications royales qui, suivan Louis Racine, se montent à 42.900 livres et les droits d'auteur, qui étaient d'enviro 2.000 livres par pièce. Enfin, à la mort du poète, Louis XIV alloue à sa veuve une pen sion de 2.000 livres, que l'ordonnance royale maintient jusqu'au décès du dernier survi vant des sept enfants de Racine.

Mais le plus riche de tous était encor Molière; Voltaire nous assure que l'auteu du *Misanthrope* possédait 30.000 livres de ren tes, 180.000 francs de notre monnaie. Lor de la première des *Précieuses Ridicules*, i reçut pour lui et sa troupe, une somme de 3.00 livres (18.000 francs). Et, après *Don Juan* o *Le Festin de Pierre*, pièce qui aggravait en core la situation difficile faite à l'auteur pa le scandale des trois premiers actes de *Tar tufe*, Molière reçut du roi une pension de 6.000 livres, ce qui portait ses revenus annuel à 216.000 francs, sans compter ses droits d'au teur, ses bénéfices de directeur et ses gratifi cations!!

Enfin, La Fontaine avait, à ses débuts, un assez grande fortune; mais il la dissipa promp tement. Il ne fut néanmoins jamais en peine vivant tour à tour chez Fouquet, chez la duchesse de Bouillon, chez la duchesse d'Or léans, chez Mme de la Sablière, chez M. d'Hervart... Il avait là sa vie matérielle lar gement assurée, et comme, en somme, il ne s'inquiétait guère de sa femme, ni de ses en fants, il pouvait se trouver ainsi parfaitemen heureux!

Les poètes sont moins favorisés de no jours; le gouvernement ne leur accorde qu'une médiocre attention; les particuliers préfèren la lecture des faits-divers à celle des vers nous sommes maintenant des gens pratiques e terre-à-terre, et si par hasard nous planons dans les hauteurs, ce n'est plus à cheval su Pégase, mais en aéroplane!



CONCURRENCE A MAISONS-LAFFITTE

Nouvelle manière, pour la ville, de se procurer des revenus en louant, entre quatre et cinq heures du matin, les rues comme terrains d'entraînement aux écuries d'obstacles.

L'art de faire des vers

Il n'est pas donné au commun de ciseler vers comme Théodore de Banville, ce maître incontesté de la rime riche; mais tout le monde peut faire des vers, même ceux qui ne manient pas très bien la prose.

Meilhac, à l'époque où, débutant dans la chronique parisienne, il signait Talin dans *Journal pour Rire*, en a donné l'ingénieuse recette: « Un vers ne doit avoir qu'un certain nombre de syllabes — huit, je suppose. — On écrit une ligne de prose, on y laisse les huit syllabes les plus importantes et on remplace les autres par des apostrophes.

Et, joignant l'exemple au précepte, il proposait à ses lecteurs l'exercice suivant: « Faites deux vers de huit syllabes avec cette phrase: « L'autre jour, en traversant la rue, je faillis être vu par mon tailleur. »

« Vous n'avez qu'à écrire:

« L'aut' jour, en traversant la ru',
Par mon tailleur, j'faillis êt' vu. »

Evidemment, ce distique n'a rien de transcendant, mais tel quel, il est encore d'un lyrisme confortable, et Scribe l'aurait adopté d'enthousiasme.

Nos chansonniers ne s'y prennent pas autrement.

Ah! le couplet! quelle mine féconde! Un seul couplet, un seul, peut, avec une légère variante, remplir toute une scène d'opérette, et sans que l'auteur risque la méningite.

Exemple: un seigneur est en visite dans un château. Tout à coup, il se lève, se dirige vers la porte; on se figure qu'il va sortir. Erreur! Il revient sur ses pas, et, souriant de toutes ses dents, il laisse échapper cette poésie:

De mon devoir, il faut que je m'acquitte,
Pardonnez-moi de vous quitter si vite.

Là-dessus, l'emphitryon lui répond:

De ton devoir, puisqu'il faut qu'tu t'acquittes,
Je te pardonn' de me quitter si vite.

Enfin, les invités, pour n'être pas en reste de politesse, entonnent en chœur:

De son devoir, puisqu'il faut qu'il s'acquitte,
Pardonnons-lui de nous quitter si vite.

Comme vous voyez, lecteurs, ce n'est pas bien malin de faire des vers.



AUTOMOBILISME

— Il part en auto... il reviendra en sapin, a-t-il dit.

— Ciel! il ne pensait pas avoir si bien dit!

NE NOUS FATIGUONS PAS (A la C. G. T., respectueusement)

Si le prolétaire savait choisir son métier avec discernement, le germe de la révolte ne saurait fermenter dans le bouillon du surmenage.



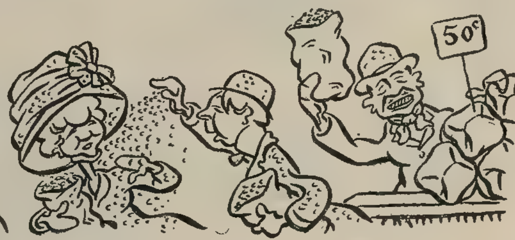


Ainsi, avec les étés écourtés dont nous jouissons, la vente du coco me paraît être un métier sans fatigue.

Pour quiconque ne recule pas devant un coup de cellier à donner, trois ou quatre jours au plus tous les deux ans, le métier de balayeur de glace en temps de patinage, me paraît idoine.



Rien n'empêche les raffinés de se lancer dans la musique tous les 14 juillet. Cela laisse des loisirs.



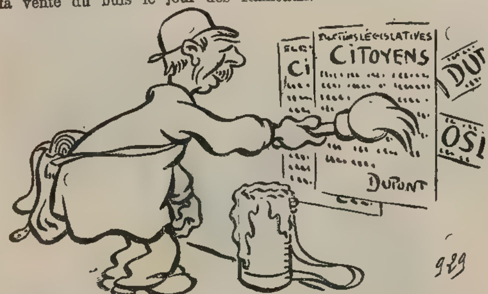
Etre marchand de confetti est peut-être encore le rêve...



...Mais, dame, les goûts et les couleurs ne se discutent pas. D'aucuns se sentiraient peut-être plus de penchant à la vente du buis le jour des Rameaux.



Loueur d'échelle au passage de souverains en villégiature ne me paraît pas plus mauvais qu'autre chose, au contraire.

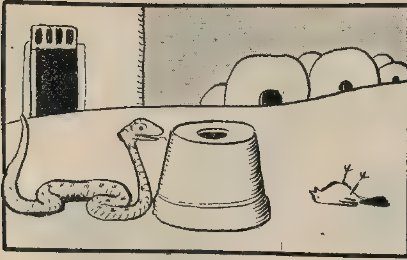
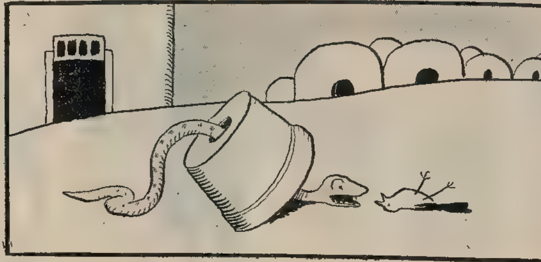


Les gens, à qui plusieurs années de vacances sont indispensables ont toujours ouverte devant eux la carrière de colleurs d'affiches électorales.

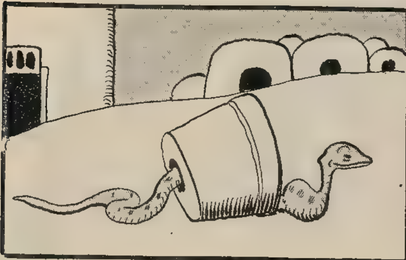
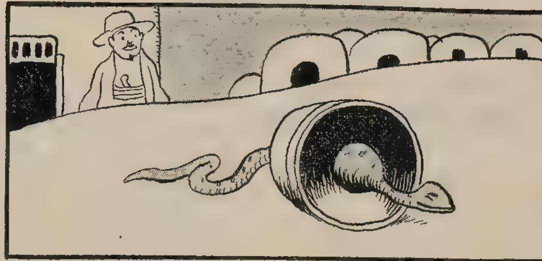
Enfin, au travailleur vraiment circonspect, je dirai carrément : — Mon ami, faites-vous marchand de verres fumés les jours d'éclipse...

...et après ça, si vous rencontrez encore un monsieur qui s'obstine à travailler dix heures par jour, envoyez-le moi, que je le fasse encadrer.



LE SERPENT CLOCHE



Comment à Honolulu on fabrique une cloche pour appeler les nègres au travail.





DIFFERENTES CAUSES, MEMES EFFETS

— Voilà Machin encore aujourd'hui habillé comme moi. Ce garçon devient agaçant à prendre modèle sur moi!

— Tiens! il aura de ce fait son pantalon fichu. Ça lui apprendra à copier les autres!





AU WHIST

LES JOUEURS. — Dites donc, Lemounet, c'est à vous de faire le mort. Saurez-vous le jouer?
LE GRAND TRAGÉDIEN LEMOUNET. — Ça serait malheureux alors!

LE GRAND TRAGÉDIEN LEMOUNET. — Le mort!! Boum! Voilà!

Courrier Pêle-Mêle

Champignons.

Monsieur le Directeur,

Je vous adresse ces quelques renseignements en réponse à la question de M. Couffiéros dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 19 courant:

« De quelle manière cultive-t-on le champignon dans les carrières des environs de Paris, renommées pour cette culture? »

Espèce cultivée. — Le champignon cultivé par les champignonnistes des environs de Paris est l'agaric champêtre, appelé communément champignon de couche. Sa culture est facile, mais demande beaucoup de soins.

Choix du fumier. — On emploie le fumier chaud (fumier de cheval), mais on lui fait subir certaines préparations. On le dispose à l'air en petit tas de un mètre de haut environ et on le laisse fermenter pendant huit jours. Au bout de ce temps, on le retourne plusieurs fois pour éviter une fermentation trop active et une température trop élevée.

Préparation des couches. — On descend le fumier ainsi préparé et consommé dans la carrière où on peut le disposer de deux manières différentes:

1° Ou bien en meule au milieu d'une cheminée de carrière;

2° Ou bien en couches continues appuyées aux parois sur des kilomètres de longueur.

Lardage. — Alors se pratique l'opération du lardage qui consiste à introduire dans les couches de fumier deux ou trois rangs de plaques de fumier sec contenant du blanc de champignon.

Goptage. — Au bout d'un mois, le blanc a envahi tout le fumier. Alors on le recouvre d'une terre très calcaire, de plâtras et on laisse les champignons pousser.

Récolte. — Un mois plus tard, les champignons apparaissent et on les récolte pendant deux mois environ.

Conseil. — En général, les champignonnistes se méfient des lardons qui sont dans le commerce, car souvent ils sont atteints de maladies variées, ce qui diminue le rendement. A l'Institut Pasteur, on peut se procurer des lardons exempts de tout germe de maladie.

Recevez, etc.

MORILLE.

***

Sérum.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 19 septembre, un de vos lecteurs demande comment et par quelles manifestations le sang de cheval devient le sérum anti-diphtérique?

Voilà son mode de préparation:

On appelle sérumthérapie, le traitement antidiphtérique pratiqué aujourd'hui chez l'homme à l'aide du sérum de cheval vacciné contre la diphtérie. (traitement du docteur Roux).

La toxine à inoculer est préparée en cultivant le microbe dans un bouillon au contact de l'air, à 37 degrés (température du corps). Elle est séparée du microbe (appelé bacille de Klebs), par filtration à travers la porcelaine. On en contrôle la virulence en se basant sur ce qu'un dixième de centimètre cube de bonne toxine tue un cobaye de 500 grammes en 48 heures; elle peut alors servir à vacciner le cheval.

Les injections se font progressivement pour éviter de tuer l'animal: on commence avec une toxine atténuée par l'addition d'iode; on augmente peu à peu la dose, jusqu'à cinq centimètres cubes tous les deux jours. Au bout de six semaines d'un pareil traitement, le cheval est immunisé. On saigne l'animal; le sang extrait se coagule et on en sépare le sérum qui constitue le précieux remède.

Recevez, etc.

Marcel COMTE.



LA DAME. — La preuve que je n'ai pas grossi, Monsieur Plume, c'est que cet arbre me cache encore...



...tout comme il me cachait dans le temps, lorsque nous jouions ensemble; vous souvenez-vous?



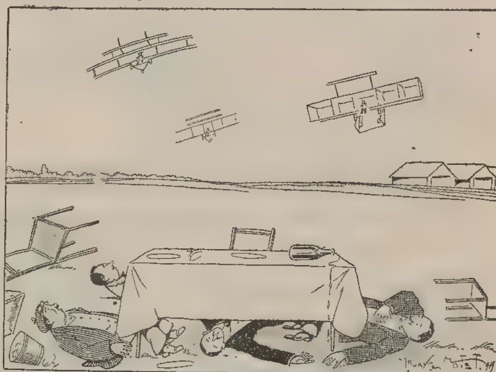
RECIPROCITE

— Tiens! attrape, petit serin... la volée que je te donne, c'est pour avoir donné la volée à mon petit serin!



A PORT-AVIATION

— Nous avons tort de sabler le champagne avant les épreuves d'aéroplanes. Nous aurions dû trinquer après, en l'honneur du vainqueur...



— Oui, mais avant c'est préférable pour être mieux placé!

Questions interpêlemelistes

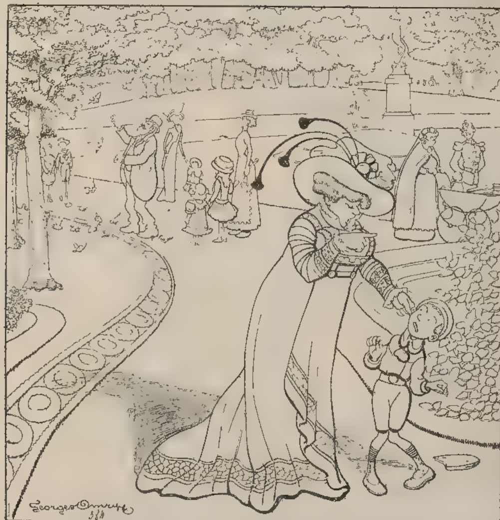
Qu'indique le nombre de kilomètres gravé sur les bornes kilométriques et faisant face à la route, lorsque ces chiffres ne sont accompagnés d'aucune indication? E. LEPOPAR.

***

Permettez-moi de vous demander si un négociant déclaré en faillite a le droit de porter les insignes d'officier d'Académie? L. B.

***

Quelles sont les différentes devises des provinces françaises? Picardie, Champagne, Lorraine, etc. UNE PICARDE.



— Ah! je te surprends à cacher ton pain.
— Oui, moi je ne suis pas de ceux qui font l'aumône aux petits oiseaux avec ostentation devant tout le monde.



DERNIERE HEURE

LE LAPIN. — Zut!... On les invite à déjeuner... Il est temps que je recommande mon âme à Dieu et que je fasse mon testament!



Le Client (*qui vient d'achcter une antiquité*). — Vais-je maintenant trouver un imbécile pour la revendre?
— Ayez bon espoir... je me posais la même question ce matin!!



Calino. — Je te parie encore un sixième Picon que tu ne devines pas ce que j'ai bu?
— Tu as bu cinq Picon!
— Tiens!... Qui est-ce qui te l'a dit?

DE NOS LECTEURS

Etymologie des noms de famille.

Les pires ennemis de l'étymologiste furent certainement. à toutes les époques, les scribes chargés d'établir les parchemins de famille, les inscriptions à l'état civil, les passeports, etc... La génération des gratte-papiers s'ingéniant à disloquer les noms qu'ils étaient chargés d'inscrire, n'est d'ailleurs pas près de s'éteindre: elle a de nombreux descendants réfugiés dans nos mairies. On a vu, par exemple, Bérault devenir successivement, et cela en moins d'un siècle: Béraut, Béraud, Bérot, Béros. Bairos, etc.

De là. la presque impossibilité de retrouver l'étymologie de certains noms envoyés par nos lecteurs.

(Chancel). — Huissier, scribe, greffier, qui se tenait aux barreaux qui séparaient le tribunal de l'assistance.

(Carbonelle). — Charbonnier, charbonnière.

(Cabanis). — Corruption du mot espagnol et provençal: *cabana*; qui habite la cabane.

(Cros, Crosse). — de l'italien: *croccia*, littéralement, bâton recourbé, bâton pastoral.

(Couve. Couvet). — Chaufferette.

Combes, Combe). — Vallon. Du provençal: *comba*.

(Cosson). — Du latin: *cossus*; ver de bois.

(Prodhome). — Homme sage et de bon conseil.

(Besson). — Jumeau; qui est né d'une même portée avec un autre. En Languedoc et en Provence, on appelle fruits bessons ceux qui viennent double.

(Chastières). — Correcteur. Homme qui réprime. Instructeur.

(Boutet). — Qui pousse en avant. Qui pousse dehors.

(Bernier). — Valet de chiens. Homme chargé de parcourir le bois pour faire rabattre le gibier.

(Boissière, Boissieu, Labcissière). — Qui habite ou est à proximité du bois.

(Bérard). — Guerrier hardi.

(Béros. Béraud). — Guerrier secourable.

(Tassy). — Dérive de *tasso*: *if*, en italien, et *taxus*, en latin.

(Teyssonnier. Taissonnier, Teissonnière). — Signifient chasseur de *taissons* ou blaireaux, en vieux français.

(Maury. Morizot, Morin, Moreton). — Viennent de la couleur, du teint ou des cheveux noirs.

(Viguier, Vigier, Vigié, Vigière, Vieger). — Viennent de *vicarius*: celui qui remplit les fonctions d'un autre, remplace le seigneur, le premier juge, le curé. Les viguiers du Languedoc remontent aux vicaires des comtes, qui sous la première et la seconde race les suppléaient dans l'administration de la justice.

(Pourchet Pourcet). — Suivant une légende, une châtelaine orgueilleuse reprocha à une pauvresse d'avoir trop d'enfants. Or, la pauvresse, qui était fée, lui montra une truie en lui disant: « Autant elle aura de porcelets, autant vous aurez d'enfants vous même ». La truie mis bas neuf porcelets, et la dame eut autant d'enfants qu'on appela les Porcelets, puis Pourcet. Cette famille avait pour armoiries un porcelet passant de sable sur un champ d'or.

(Santi, Santini). — Désigne les tenanciers, les clers ou les sacristains d'un couvent ou d'une église.

(Geoffroy). — Bon ou secourable, ami; vient de *Geoffre*. Les de Geoffre, établis en Dauphiné. avaient pour devise: J'offre tout à la patrie.

(Gaillard). — Nom qu'on donnait, au moyen âge, à la forteresse fière et solide qui défiait l'ennemi.

(Ravenel). — Corruption du mot *raven*, qui veut dire: corbeau, dans le vieux germanique.

(Rey), roi; Virey), vice-roi, en espagnol.

(Dupuis). — Habitant près d'un puits.

(Dalmas). — Troisième fils de Guichard II, sire de Beaujeu, seigneur de Cousan en 1050. L'homonymie de ce nom et de celui de la ville de Damas, a donné lieu à une ancienne tradition légendaire, qui ferait descendre cette famille d'un sultan de Damas, prisonnier en France.

(Dupré, Dupont, Dubois). — Qui habite à proximité d'un pré, d'un pont, d'un bois, etc.

(Imbert. Ingelbert, Ingibert). — Jeune et illustre.

(Lahaye). — Natif ou originaire de La Haye

(Hugues, Huguet). — Vient du mot tudesque: *hugh*, prudent et sage.

(Richardson). — Fils de Richard.

(Iker). — Nom d'une rivière serbe.

(Pascal). — Du latin: *Paschalis*, la Pâque. L'homme de la Pâque.

(Tarze). — Corruption du mot *targe*. Sorte d'écu carré et recourbé, dont on se garantissait contre les projectiles ennemis.

(Ausset). — Corruption de *Ausai*. Natif ou originaire de l'Auxois, en Bourgogne.

(Piot, Piaut). — Peau, d'où *piauchelier*, marchand de peau, mégissier.

(Sintey). — Dérivatif ou corruption de *Saintier*. tenancier, clerc ou sacristain d'une église ou d'un couvent.

(Régis). — Administrateur.

(Niquet). — Petite chose de peu de valeur. Geste de mépris ou de moquerie.

(Léal). — Fidèle, sincère, loyal.

(Loureur, Loureux). — Joueur de musette ou de *loure* (ancien instrument de musique).

(Gougéas, Goujart, Goyart). — Gendarme. Ce nom était donné aux valets qui portaient les armes.

(Mosternel). — Natif de la ville de Montreuil.

(Draschier, Dreschier). — Surnoms devenus souvent héréditaires, donnés aux Normands, grands buveurs de bière ou drèche.

(Malastruc). — Né sous une mauvaise étoile; poursuivi par la malchance.

(Maubué). — Mal lavé, malpropre.

(Boursier, Bourseret, Bour. et Borsat). — Econome, trésorier des couvents. Signifie aussi fabricant de bourses.

(Pellegrin, Pellereau, Pilgrim. Pilger). — Petit pèlerin, voyageur, étranger.

(Tabourct, Taboureau). — Joueur de tambourin.

(Ribaud, Ribot). — Soldats d'avant-garde au douzième siècle, qui étaient braves, mais pillards et indisciplinés.

(Albignac). — Habitant du domaine de la montagne.

(Baudoin). — Audacieux ami.

* * *

Une ville d'or.

Le Mexique possède une ville dont les murailles sont d'or et d'argent.

Sa banlieue est formée de milliers de petites collines, pareillement farcies de métaux précieux. Les maisons ne sont pas constituées d'une matière moins riche. L'histoire de cette ville singulière, qui se nomme Guianato, est d'ailleurs fort simple. C'est la première que les Espagnols aient élevée au Mexique, au milieu des exploitations aurifères.

Les instruments des conquistadors étaient si imparfaits, ou leur hâte si grande, qu'ils n'extrayaient que 65 0/0 du minerai.

La gangue contenait donc encore 35 0/0 d'or, quand elle fut rejetée et accumulée ainsi qu'on voit dans l'Est, les résidus des hauts fourneaux former peu à peu des collines.

Ces résidus servirent à bâtir les murailles de la ville et fournirent des matériaux chargés d'or, aux murs des maisons.

On imaginera le prodigieux capital que représente Guianato, en considérant que la contenance en métal précieux d'un seul des monticules qui l'environnent — et il y en a des milliers. — a été estimée à plus de 30 millions.



REPONSE EDIFIANTE

— Le chef demande ce document très urgent qui vous a été communiqué.
— Diable! Je ne me rappelle plus, regardez dans le dossier des affaires urgentes, celui là-bas, sur lequel il y a une grande toile d'araignée et trois champignons.



— Faudra nous défaire de nos meubles, ma bonne Uphémie. Avec leur impôt sur le revenu, ils seraient capables de nous imposer sous prétexte qu'on a une armoire à glace.

Horloges géantes

Certaines grandes cités tirent vanité de leurs horloges à proportions démesurées.

Il faut citer l'horloge de l'hôtel de ville de Philadelphie dont le cadran a un diamètre de sept mètres dix. Il faut citer encore l'horloge d'un des plus hauts gratte-ciel de New-York qui a quatre cadrans de neuf mètres de diamètre chacun. Horloge considérable, si l'on songe que chacun de ces cadrans est muni d'un mouvement séparé.

La fameuse horloge du Parlement britannique, à Londres, détenait, il n'y a pas encore longtemps, le record mondial de l'énormité avec son cadran de dix mètres de diamètre.

Ce record vient de lui être ravi du fait de l'audacieuse initiative d'une société industrielle américaine.

A titre de réclame et de publicité, cette firme vient, en effet, de percher sur le toit d'une de ses usines, la plus grosse horloge du monde.

Qu'on en juge: son immense cadran ne mesure pas moins de 125 mètres carrés de superficie et son diamètre est de douze mètres cinquante.

Pour se faire une idée de ses dimensions colossales, il faut savoir que chaque chiffre indiquant l'heure est de la taille d'un homme.

Il faut quatre hommes pour égaler la taille de la grande aiguille; trois hommes et un enfant pour égaler celle de la petite aiguille.

Si l'on posait son cadran à plat sur le sol, deux cents personnes y évolueraient commodément, et vingt personnes, placées épaule contre épaule seraient nécessaires pour couvrir d'un bout à l'autre le diamètre du cadran.

Ce cadran est à claire-voie, ce qui constitue aussi une originalité. De la sorte, il permet de voir l'heure de deux côtés différents. De la sorte, enfin, le vent se fraye un passage au travers sans pouvoir l'ébranler.

La grande roue qui actionne les aiguilles de cette horloge a la dimension d'une roue de locomotive. Cette horloge pèse, dans son ensemble, six tonnes. La grande aiguille avance de cinquante-sept centimètres par minute, ce qui lui fait parcourir huit cent vingt mètres quotidiennement.

La visibilité de cette horloge est considérable. A l'œil nu, on y peut déchiffrer l'heure à une distance de trois kilomètres. Le soir, les aiguilles, éclairées électriquement, ainsi que les heures, se distinguent plus aisément encore que le jour.



— Comment, je donne deux sous à ce miséreux, et aussitôt il court boire une goutte! C'est trop fort!
— Oh! rassurez-vous, ça n'a même pas quatre-vingt-dix degrés.



DISTRACTION

Pêle-Mêle Connaissances.

— La plus importante des compagnies houillères de France est celle d'Anzin, qui remonte à 1716. Elle possède aujourd'hui huit concessions, dont la production annuelle est de 3.000.000 de tonnes environ.

— Les boutiques du quatorzième siècle étaient ouvertes, par les commerçants parisiens, dès quatre heures du matin. Aujourd'hui, à Paris et dans les principales capitales d'Europe, elles sont ouvertes seulement entre huit et neuf heures. Si l'on était si matinal au moyen âge, c'est que le roi dînait à dix heures du matin et se couchait généralement à huit heures du soir.

— Les reptiles abandonnent presque toujours leurs œufs aussitôt après la ponte, et l'incubation s'en fait par le seul concours de la chaleur atmosphérique. On pourrait néanmoins citer une exception à cette généralité: c'est le python, grand serpent voisin des boas et des couleuvres. Pendant qu'il reste enroulé autour de sa progéniture, il développe une quantité de chaleur si considérable que la température de son corps s'élève parfois à 40 degrés.

— Le *squire* anglais est le principal propriétaire d'une paroisse, le seigneur du village. Ce mot, contraction de *esquire*, vient de l'ancien français *escuyer*. Malgré qu'il constitue un titre de noblesse, il est d'usage, en Angleterre, de le mettre dans la suscription des lettres, après le nom de toute personne mâle à laquelle on écrit.

— C'est au lieutenant de police La Reynie (1667) que les Parisiens durent de voir leurs rues éclairées au moyen de lanternes. Jusqu'alors l'éclairage de la ville ne consistait qu'en de rares chandelles allumées sur des fenêtres, ou en quelques falots brûlant faiblement devant des madones.

— On utilise, dans certains pays, le seigle pour la fabrication d'eaux-de-vie, et en particulier pour celle du genièvre et du *schiedam* de Hollande et de Belgique.

— On est convenu d'admirer plus la crevette qui devient rose par la cuisson, et qui, crue, est presque transparente, ou du moins incolore. Elle se paie généralement plus cher aussi. Toutes les préférences des vrais gourmets vont néanmoins à la crevette grise (couleur de sable tacheté, crue, et qui devient rose gris à la cuisson). La crevette grise qui, d'ailleurs, est la plus commune, a, en effet, beaucoup plus de saveur.

— En 1860, douze communes suburbaines, indépendantes de la ville, furent absorbées par Paris. En 1777, Benjamin Franklin parlait d'un de ces villages qu'il avait choisi pour résidence: « Le village de Passy, situé à une lieue de Paris, est agréable par sa belle vue et ses eaux minérales ».

— Quand il quitta son village pour aller apprendre son art à Paris, Nicolas Poussin gagna sa nourriture en peignant les enseignes des auberges où on l'hébergeait.

— On appela longtemps *gentilshommes de cloche* ou *noblesse de cloche*, les descendants des maires et des échevins, parce que ceux-ci, en leur qualité d'officiers municipaux, étaient maîtres de la cloche communale et souvent anoblis, en certaines villes, du fait même de leur charge.

PETITE CORRESPONDANCE

Le Chercheur. — Il n'y en a pas. Ce n'est, en effet, pas là un secret, mais une affaire d habileté et d'adresse que l'on acquiert par l'habitude.

M. Alex. — C'est toute une histoire de la musique que vous nous demandez là, il nous est impossible, en quelques lignes, de vous renseigner sur tant de choses.

Chicanier. — C'est là votre opinion et elle nous paraît fort juste, malheureusement, les faits vous donnent tort. Essayez donc d'engager là-dessus un procès avec l'Administration des Postes, et vous verrez.

M. Perdu — Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu nous procurer cette adresse.

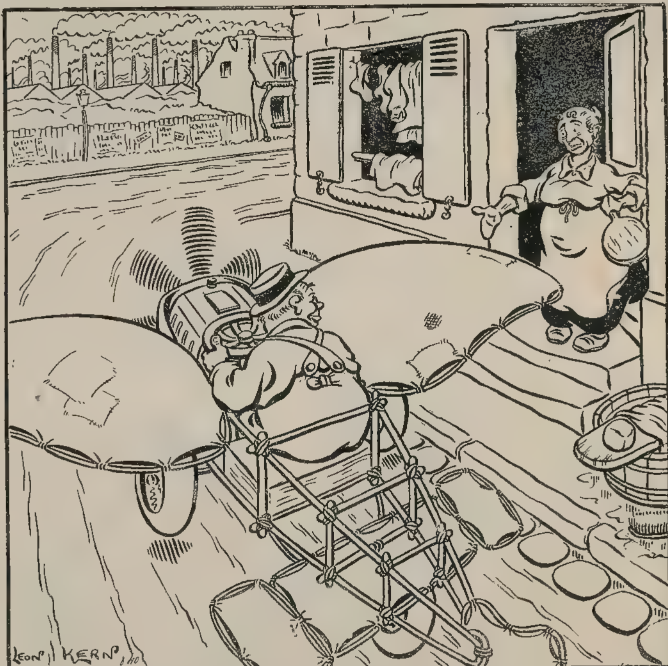
C. G. — La bourse aux timbres se tient le dimanche vers le rond-point des Champs-Elysées

M. Thiébault. — C'est une idée curieuse, mais qui n'est pas très passionnante pour la plus grande partie de nos lecteurs.

M. Desmoulins. — Nous avons parlé des variantes que nous avons considérées comme bonnes. Celle-ci est du nombre.

H. V — On ne peut contenter tout le monde et son père, aussi avions-nous fait comme vous.

L. S. R. — On a proposé plusieurs m des de scrutin pour la représentation proportionnelle, mais comme la question n'a pas encore été entamée à la Chambre, nous ne saurions prévoir lequel a le plus de chances d'être admis .. s'il l'est.



L'AVIATEUR EST SANS SOIN

— Et puis tu vas me faire le plaisir d'éviter de passer au-dessus des cheminées d'usines. Nous sommes à peine au milieu de la semaine et ton aéroplane est déjà dégoûtant, on voit que ce n'est pas toi qui lave.

PAGES FOLLES

...humour pour l'humour, de la gaieté pour ...té, de la verve pour la verve, tel est le ...mme de **PAGES FOLLES**, le nouveau ... hebdomadaire, satirique qui obtient, ... cas de le dire, un succès... fou.

...ournal s'est créé, dès à présent, dans la ... de genre, une place originale, dont l'im...ce croîtra sans cesse; il tient le succès ..., positif, et il a quelque chose de plus ...e encore: la popularité. Il faut ajouter ... ses seize pages de mordants dessins en ...en couleur et de texte hilarant, sous cou... illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte ... centimes.

... là certainement une magistrale attrac...i ne met que mieux en valeur la force ...res.



— C'est la première fois qu'il m'arrive de lâcher le service d'un patron sans lui avoir donné mes huits jours!

CARTEL en BOIS SCULPTÉ

Noyer ciré mat. – Mouvement quinzaine. – Sonnerie sur gong.

D'une utilité incontestable, très décorative, d'un art et d'un goût parfaits, cette magnifique pièce d'horlogerie a sa place indiquée dans toutes les familles.

D'une qualité irréprochable au point de vue mécanique et d'un travail soigné dans tous ses détails, le **CARTEL** *que nous vous recommandons ici, aimables Lectrices et chers Lecteurs, doit être considéré comme une des pièces les plus avantageuses de notre assortiment.*

Son prix, excessivement réduit, n'est que de **88** *francs payables à raison de*

4 FRANCS par MOIS

sans aucuns frais, c'est-à-dire que nous conservons entièrement à notre charge tous les débours occasionnés par les emballages, les ports, les encaissements, etc., etc.

Ce prix est d'un bon marché exceptionnel, ces conditions de paiement n'ont aucun précédent!



La gravure ci-contre ne peut donner qu'une idée bien imparfaite de la beauté de l'objet, aussi ajouterons-nous à l'insuffisance du dessin par une description succincte :

Meuble en bois sculpté, noyer ciré mat; dessin de style; sculpture artistique nette et profonde; assemblage soigné. — **Mouvement** d'horlogerie de haute précision; remontoir quinze jours; sonnerie sur gong; cadran en bois, heures émail et aiguilles métal-or. — **Baromètre** anéroïde d'une régularité mathématique et **Thermomètre** au mercure éprouvé. Le tout parfaitement réglé et mis au point, avec garantie absolue de solidité, d'exactitude et de bon fonctionnement.

Dimensions : hauteur totale 96 centimètres, largeur 42 centimètres; diamètre du cadran 18 centimèt., diamètre du baromètre 10 centimètres, hauteur du thermomètre 13 centimètres, largeur 3 centimètres.

On le voit, il n'est pas possible de réunir plus de qualités sérieuses, plus d'avantages réels; aussi notre **MERVEILLEUX CARTEL en bois sculpté** *est assuré d'un énorme succès.*

22 MOIS de CRÉDIT

Rien à payer d'avance.
Faculté de retour en cas de non-convenance.
Aucuns frais pour l'acheteur.

GIRARD & BOITTE ✻, ✪ I, 46, R. de l'Echiquier, PARIS.
Maison de Confiance. La Première du genre. Fondée en 1885.



Notre Album de Luxe

contenant les magnifiques
REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES
des **Garnitures de Cheminées, Pendules** et **Cartels** en cuivre massif, bronze métal ou bois sculpté, depuis **40 Fr.** vendus avec **un An** et **deux Ans** de **Crédit** est envoyé **gratis** et **franco** à toute personne qui nous en fait la demande.

GIRARD & BOITTE ✻, ✪ I
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).

8 Jours à l'Essai

6 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné, déclare acheter à MM. **GIRARD & BOITTE**, à Paris, *le* **CARTEL en bois sculpté** *annoncé ci-dessus, au prix de* **88 fr.**, *payables à raison de* **4 fr.** *par mois, sans autres frais.*

Fait à .... *le* .... *190* .

Nom et prénoms .... SIGNATURE :

Profession ou qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare de chemin de fer ....

GRATIS ET FRANCO!

Demandez, suivant vos goûts et vos désirs, les **CATALOGUES GÉNÉRAUX** *spéciaux pour chaque article :* **PHONOGRAPHES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES, SERVICES DE TABLE, ORFÈVRERIE D'ARGENT, SUSPENSIONS, GARNITURES DE CHEMINÉE, MONTRES DE PRÉCISION, LIBRAIRIE, ARMES ET FUSILS DE CHASSE, PÊCHE, INSTRUMENTS DE MUSIQUE, JUMELLES, BICYCLETTES RUDGE-WITHWORTH, MACHINE A COUDRE etc., etc.** — *A tout le Monde :* **UN ET DEUX ANS DE CRÉDIT.**

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet

Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant:* A. RICHA

15e ANNÉE — N° 44. 10 Centimes 31 Octobre 1909.

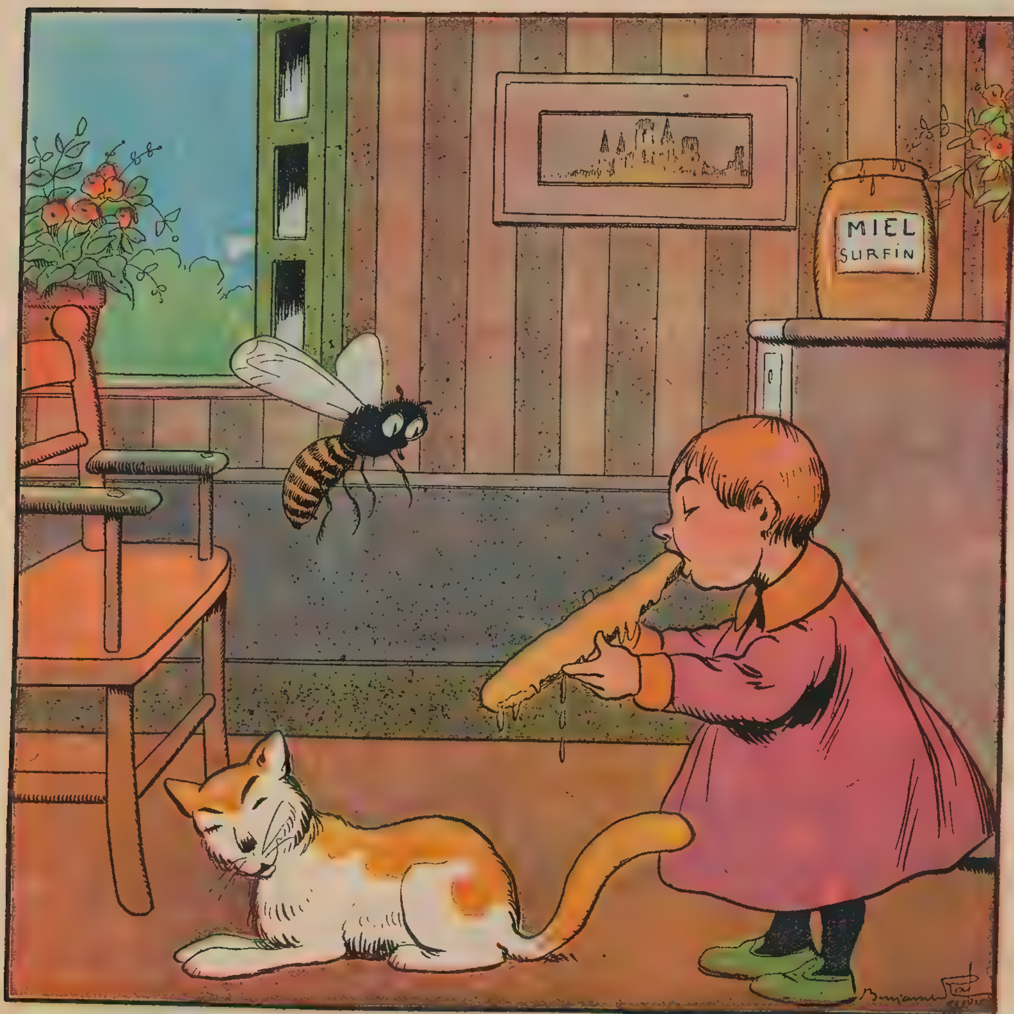
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

LA TARTINE DE MIEL, par Benjamin RABIER.



L'Abeille. — C'est dur de travailler du matin au soir pour nourrir les enfants des autres.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

NOS INTERVIEWS

Dans le hall du Grand-Hôtel, je m'informai auprès d'un gérant :

— Pourriez-vous m'indiquer l'appartement occupé par M. John Escrock, le président du syndicat des pick-pokets ?

— Au premier étage, l'appartement des princes.

Cinq minutes après, je pressai le bouton électrique.

John Escrock me reçut en personne. Je me présentai :

— Monsieur le président, je vous suis adressé par le journal *Le Pêle-Mêle*, que vous connaissez sans doute de réputation.

— Yes ! je le connais.

Il me désigna un large divan, s'assit à côté de moi, puis il m'offrit un excellent havane, et nous dialoguâmes.

— Je parie que vous venez m'interviewer sur ma profession ?

— [illegible] vez deviné.

Il eu[illegible] [illegible]ire amer :

— On se fait, dans le monde, une fausse idée de nous.

— Comment cela ?

— En s'imaginant que notre « art » fait de nous des rupins. Autrefois, oui, je ne dis pas, mais aujourd'hui, c'est la misère noire

Le pick-pocket ne vit plus, il végète.

L'été, passe encore ! Mais l'hiver est terrible pour nous. Pas moyen de « travailler » les mains nues, à cause de l'onglée ; et « travailler » avec des gants est dangereux : on manque de souplesse et on se fait pincer. Tenez, moi-même, l'hiver qu'il a fait si froid, c'est à peine si j'ai pu gagner le loyer de ma chambre, et je serais mort de faim, si un usurier n'était venu à mon aide.

— Vous avez donc recours aux usuriers ?

— Oh ! dans les cas extrêmes seulement. Dieu vous garde de tomber entre leurs pattes crochues. Tous voleurs et compagnie. Au reste il est dans notre destinée d'être constamment volés. Un exemple entre mille : Les gentlemen les plus fashionables portent presque tous les épingles de cravates en toc, et les ladies les plus élégantes se parent le cou de perles qui valent douze pence la douzaine.

Allez donc vous y retrouver avec ça !

— Votre grande ressource, m'a-t-on dit, ce sont les ivrognes.

— Peuh ! des racontars !... Connaissez-vous Little Duck ? C'est un des membres les plus habiles de notre syndicat. Eh bien ! Little Duck a suivi toute une semaine un vieux lord qui a l'habitude d'ingurgiter de fortes doses de gin. Le huitième jour, il l'a trouvé étendu ivre mort sur un trottoir, et lui a subtilisé sa bague, un magnifique rubis qui valait... deux shillings. Voilà ce que ce pauvre garçon gagna après huit jours de patiente filature : cinquante sous.

— C'est bien peu, en effet.

— Ce n'est pas tout. Nous sommes exploités encore par d'infâmes recéleurs. Ainsi, il m'est arrivé, à moi, d'extraire du gilet d'un gentleman une montre que j'estimais pour le moins à vingt livres sterling. Savez-vous combien le recéleur m'en a donné ? 19 fr. 95, le prix d'un article de bazar.

— Mais les porte-monnaie, vous ne me parlez pas des porte-monnaie ?

Il haussa les épaules, dédaigneux :

— Oh ! ils contiennent si peu de chose, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Le plus souvent, on y trouve une clé ou un ticket du métropolitain.

— En somme, combien un professionnel peut-il se faire par jour ?

— De huit à dix francs... pas un penny de plus. Comparez ces profits aux riques que nous courons : chat à neuf queues, hard-labour, etc... et vous tomberez d'accord avec moi que les chances ne se balancent pas.

— En résumé, c'est un fichu métier.

— Dites plutôt que c'est un métier fichu.

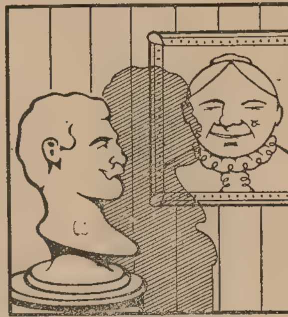
Sur ce mot de la fin, je pris congé.

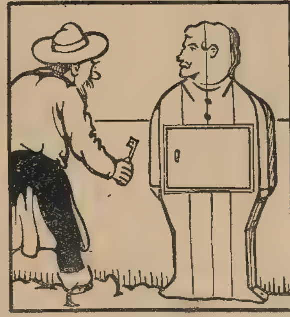
Le lendemain, à mon réveil, voulant regarder l'heure à ma montre, je m'aperçus de sa disparition. Je ne doutai pas un instant qu'elle ne m'eût été volée par John Escrock.

Je courus au Grand Hôtel. Là, le gérant m'apprit que le locataire de l'appartement des princes était parti dans la nuit, en oubliant de solder sa note — par pure distraction, sans doute, — et en emportant — autre distraction — la pendule et les candélabres.

Jacques Yvel.







LES VENGEANCES DE LA BELLE-MÈRE

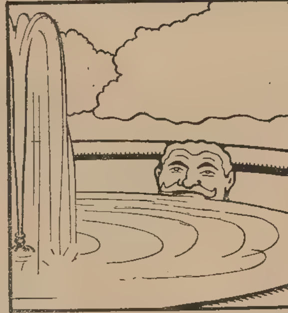
Les belles-mamans, ces anges de douceur, bien connus de nos lecteurs, sont parfois douées d'une imagination infernale. J'en connais une, qui, pour torturer son gendre, inventa les choses suivantes... **Un buste de M. Gendre...**

...est placé chez elle, de façon telle que le soleil, à certaine heure du jour, projette l'ombre du buste sur un portrait à elle, la cruelle. Les lèvres de l'ombre déposent un baiser sur la joue de l'abhorrée... Et M. Gendre voit cela !

L'atroce personne a, dans son jardin, une sorte d'armoire, qui n'est autre qu'une image de M. Gendre. Le jardinier s'approche, et horreur !.....



...lui ouvre le ventre et traîne après lui un long intestin qui n'est autre, il est vrai, qu'un tuyau d'arrosage fixé à une prise d'eau. Belle-maman n'en assiste pas moins à ce qui ressemble trop à un étripement de son gendre.. Elle a le cœur gai, le sourire...



Elle sait que son gendre aime la bouteille et qu'il a l'eau en haine. Aussi a-t-elle fait sculpter cette figure de son ennemi ; et M. Gendre, dont la bouche sert de trop-plein au bassin continuellement rempli du jardin, boit cette eau toujours, toujours...



Enfin, n'est-ce pas le comble de l'horreur et du raffinement dans la cruauté ; voici la glace ronde dont Belle-maman a fait cadeau à M. Gendre. Ce dernier a la sueur froide lorsqu'il se regarde dedans...

AVIS

Nos lecteurs verront, dans notre supplément, la deuxième série d'un nouveau concours : **Le Concours des Mots Réunis**. Nous croyons pouvoir affirmer qu'ils trouveront, dans ce tournoi inédit, le même attrait d'originalité et d'ingéniosité que dans nos précédents concours.

Pêle-Mêle Causette

Les lecteurs du *Pêle-Mêle* qui, depuis une dizaine d'années veulent bien me prêter l'oreille, connaissent le refrain que, chaque année à pareille époque, je viens redire à cette place.

Au moment où la mauvaise saison s'apprête à jeter son voile de misère sur notre hémisphère, la question du paupérisme prend un intérêt plus intense.

Mais la charité privée et la charité officielle ont toujours été impuissantes à lutter efficacement contre ce fléau.

Cette impuissance résultait beaucoup moins du manque de fonds que du manque d'organisation.

« Pour combattre utilement le paupérisme, ne cessais-je de répéter, il faut plus et mieux que les sociétés de bienfaisance telles qu'elles fonctionnent chez nous. Une vaste ligue, réunissant en une puissante confédération toutes les œuvres d'assistance, est seule capable d'opposer une résistance utile à l'ennemi commun. »

Je ne rééditerai pas aujourd'hui les raisons multiples qui militent en faveur de cette mesure de haute solidarité. Elles sont connues et reconnues par tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent des indigents.

Il serait inutile, du reste, de préconiser encore la création d'une institution qui, de fait, existe à l'heure actuelle.

C'est à M. Harmois qu'en est due l'initiative.

Il a donné à son œuvre le nom de : « La Maison du Pauvre ».

Ce nom très suggestif indique presque de lui-même le but poursuivi par les promoteurs de cette idée philanthropique.

La « Maison du Pauvre » est le port où les nécessiteux viendront s'abriter pour échapper aux orages de la vie.

Ils y trouveront, et c'est en cela surtout que réside la beauté de l'œuvre, tous les renseignements utiles concernant les sociétés de bienfaisance susceptibles de leur venir en aide.

Les donateurs auront eux aussi des indications utiles pour exercer avec discernement la charité.

Et c'est chose importante, car à l'heure actuelle, il est aussi difficile de secourir que d'être secouru.

La « Maison du Pauvre » sera donc le lien qui joindra entre elles les œuvres d'assistance et qui les mettra, d'une part, en contact avec les nécessiteux, et d'autre part avec le public.

Cette belle institution si désirée, si attendue, existe, c'est le principal.

Elle a besoin maintenant de se vulgariser et de s'étendre.



— Vous ne crierez pas toujours : « A bas la classe », mon petit ami, plus tard vous changerez d'idée !



Et, en effet, plus tard, le jeune homme changea d'idée !!!

Le paupérisme, on peut l'espérer, subira dès lors de sévères assauts.

La conscience humaine avait besoin de cette satisfaction pour son repos, car le droit à l'existence, s'il n'est pas inscrit dans nos lois, n'en est pas moins la plus juste et la plus impérieuse de toutes les revendications sociales.

Nous suivrons tous, avec une sollicitude passionnée, le développement d'une œuvre aussi intéressante.

Fred ISLY.

NOS BONS CHASSEURS

Les propriétaires des tirés n'ignorent pas combien on a de la peine à les louer, en dépit des annonces alléchantes, qui se paient à beaux deniers comptants. Le fermier Sapineau se trouvait dans ce cas, et pour se tirer d'affaire, il décida de louer les siens à la journée au premier chasseur venu.

Un jour, qu'un parti de chasseurs s'était présenté pour louer la chasse à la journée, les Nemrods d'occasion demandèrent au fermier de les accompagner. Mais celui-ci ayant remarqué la façon dont ils portaient leurs fusils, refusa prudemment. En compensation, il leur confia quelques chiens et furets et après les avoir accompagnés jusqu'aux tirés, il leur indiqua où ils pourraient rencontrer des oiseaux et des lapins, puis leur ayant souhaité bonne chance, il regagna sa demeure. Pendant toute la journée, une fusillade nourrie crépita dans la plaine, quand, dans l'après-midi, un des chasseurs s'en revint à la ferme.

— Eh bien ! fit Sapineau, nous avons tiré tous les oiseaux ?

— Heu ! non, fit le tireur.

— On a boulé tous les lapins, alors ?

— Pas tout à fait.

— Alors pourquoi êtes-vous revenu ici ?

— Heu ! hésita le Nemrod d'occasion, nous voudrions savoir si vous pourriez nous procurer encore quelques chiens et furets ?

* * *

Fort polie ..

Le *raseur* Cornisard, en visite, demeure
Chez Madame Dubois, tel un roc, plus d'une heure,
A parler sans arrêt de pluie et de beau temps,
Et ses récits ne sont certes pas palpitants.
Elle enrage et se lève. Il finit par lui dire :
— Ne vous donnez donc pas l'ennui de me [conduire.
Alors elle répond avec un long soupir :
— Ce n'est pas un ennui, Monsieur, mais un [plaisir !

Little TRUCK.

Piété maritale

Comme Bicoquet faisait une visite de condoléance à Ledardouilland, qui venait de perdre sa femme, il lui tomba tout à coup sur la tête deux longues tiges d'acier entrecroisées comme des épées.

— Sais-tu que c'est risqué de placer un visiteur sous une panoplie mal clouée au mur? observa Bicoquet. Si ces épées m'étaient entrées dans le crâne?

— Des épées, dit en souriant tristement le veuf, ce sont les deux dernières épingles à chapeau de ma défunte!

***

LA MODE

— Mlle Duchic se désole. Est-elle donc si malade que cela?

— Non, mais elle est atteinte d'une maladie qui, paraît-il, n'est pas à la mode en ce moment.

***

TRANQUILLITÉ

— Nos voisins d'en-dessus, qui font tant de bruit sur nos têtes d'habitude, sont bien tranquilles, ce soir! On n'entend même pas résonner leurs pas!

— Cela s'explique! Ils vont et viennent en chaussettes, aujourd'hui.

— Par délicatesse pour nous, sans doute?

— Nullement, parce que Monsieur voulait aller au café, et Madame au Club féministe. Alors ils se sont réciproquement caché leurs chaussures.

***

PRUDENCE

Mme Prudent pénètre, en compagnie de son époux, sur le quai de la gare de Fouilly-les-Moulins.

Elle s'adresse à un employé:

— Pardon, Monsieur, le train d'onze heures seize est-il passé?

— Mais oui, Madame, il est parti il y a près d'un quart d'heure.

— Et le train de midi dix-huit?

— Oh! pour celui-là vous avez le temps. Il ne sera ici que dans trente-cinq minutes.

— Et entre ces deux, il n'y en a pas d'autres?

— Non, Madame.

— Et des trains de marchandises, y en a-t-il?

— Des trains de marchandises! non, non, il n'y en a pas.

— En somme, avant trente-cinq minutes il ne passera rien?

— Absolument rien.

— Fort bien, fit Madame Prudent. Dans ce cas, Cyprien, nous pouvons traverser la voie.





LA REVANCHE DU PROGRES

L'ancienne invention, le bateau à vapeur de Papin, fut détruite par le peuple.

La nouvelle invention, l'automobile, détruit le peuple... par esprit de vengeance.



UN MAIRE PEU SAVANT

— Bigre, Monsieur le maire, v'là le journal qui dit que le choléra morbus arrive vers not' village au grand galop!... Qu'est-ce qu'il faut faire?...

— C'qu'y faut faire! c'qu'y faut faire!... On n'pourra rien lui dire tant qu'il ne dépassera pas douze kilomètres à l'heure!



AU TRENTIEME SIECLE
UN EVENEMENT SENSATIONNEL

— Maman! maman! un aéroplane sans conducteur!

...ourrier Pêle-Mêle

Citoyen

Monsieur le Directeur,
...ns votre numéro du 19 septembre, un de ...correspondants émet l'opinion que le mot ...en nous aurait été apporté d'Angleterre ...Montesquieu au dix-huitième siècle.
...ne sais pas à quelle époque remonte ce ...qui, étant la traduction du mot latin *civis*, ...fort employé par les auteurs latins), ...exister depuis qu'il y a des traductions ...ançais des auteurs latins. Mais ce qui est ...in, c'est qu'il était employé couramment ...le seizième siècle. On peut notamment ...ouver dans un pamphlet du temps de la ...« La satire Ménippée ». Dans la partie ...et ouvrage intitulée: « Harangue de M. ...bray pour le Tiers-Etat », qui est at...ée à l'illustre jurisconsulte Pierre Pithon, ...eut lire:
...mais tu endures qu'on pille tes maisons... ...chasse et bannisse tes bons *citoyens* et ...illers, qu'on pende, etc.

. . . .

...n'as pû supporter ton Roy si débonnaire, ...ile, si familier, qui c'estoit rendu comme ...toyen et bourgeois de ta ville. »
...evez, etc.

A. P.

* * *

Billets de Banque Algériens.

...mettez-moi d'attirer votre attention et celle ...ecteurs de votre estimable journal sur ...bizarrerie qui semble exister dans notre ...ie.
...r quelle raison les billets de la Banque ...érie n'ont-ils pas cours en France, alors ...eux émis par la Banque de France sont ...les en Algérie?
...' vient cette anomalie, si anomalie il ...
...admettant qu'elle eût sa raison d'être, ...l'embarras d'un Algérien, sur le point ...tourner en France, muni presque exclusi...nt de billets de la colonie (l'or étant très ...fici). La conversion en billets de ban... ...rançais n'est pas commode.
...evez, etc.

UN ALGÉRIEN.

* * *

Le maréchal de Moltke.

Monsieur le Directeur,
...s dans le *Pêle-Mêle* nº 38, du 19 sept... ...e 1909, que le maréchal de Moltke au...té professeur à l'Université de Leyde et ...y aurait gagné presque tous ses galons. ...rouvé le renseignement inexact; permet...i de rectifier cette information.
Moltke, né Danois, en 1800, entra au ...e de la Prusse en 1822. En 1832, il passa ...l'état-major. En 1835, il fit un voyage ...rient, et servit, jusqu'en 1840, d'ins...ur à l'armée turque. Après divers sta...omme aide de camp, il devint, en 1858, ...l'état-major de l'armée. En 1864, il pre... ...plus grande part aux opérations contre ...nemark, préparait ensuite la campagne ...66 contre l'Autriche, plus tard, celle ...la France, et, jusqu'à sa mort, restait ...f de l'état-major de l'armée allemande.
...vez, etc.

DE MAGNIN.

* * *

Vitesse des étoiles.

Monsieur le Directeur,
...s dans le *Pêle-Mêle* nº 39 du 26 sep... ...: « L'étoile la plus rapide parmi celles ...on a pu jusqu'ici mesurer la vitesse, ...ignée sous le nom de 1830 Groombridge ». ...étoile, longtemps considérée comme la ...apide, a vu—si l'on peut s'exprimer ainsi ...record battu. L'astronome Gould de Cor... (République Argentine) a découvert ...étoile de 8ᵉ grandeur, invisible par ...uent à l'œil nu, située dans la cons...n des Burino (hémisphère austral) est ...d'un mouvement plus rapide encore. Elle décrit annuellement 8",70 de grand cercle céleste, alors que 1830 Groombridge décrit seulement 7",05. On la désigne sous le nom: Vh 243 Cordoba. Elle est trop près du Pôle Sud pour être visible en France.
Recevez, etc. G. RENAUD.



ENFIN!

— Ah!!!... c'est donc ça des pick-pockets!!!

...uestions interpêlemêlistes

D'où vient l'expression: *A la six, quatre, deux*, pour dire à la hâte?

MALU.

* * *

Chaque matin, les allées de mon jardin, qui ont plus de deux mètres de large, sont barrées par des toiles d'araignées. Comment ces bestioles s'y prennent-elles pour se transporter d'un côté à l'autre? *Fidèle du P.-M.*

L'argot de différents peuples

En marge de la langue grammaticale, du langage correct parlé dans chaque pays, il est des expressions pittoresques, parfois d'un relief saisissant, qu'on appelle l'argot. En voici quelques exemples typiques:
Italie. — Manger l'asperge par le blanc (Ne pas s'y prendre de la bonne manière).
Tirer les bas (Mourir).
Araignée (Femme maigre).
Espagne. — Voir venir le corbeau (Secours inespéré.
Endosser une chemise de onze mètres (Se mêler des affaires des autres).
La grammaire noire (Le Code).
Angleterre. — Le clou pointu (La belle-mère).
Le cheval de nuit (Un cauchemar).
Les os du diable (Les dés).
La pipe de la reine, ou du roi (Le poële de la douane dans lequel sont détruits les cigares de contrebande.
Du temps de la reine Richard (Un mensonge; cette reine n'ayant jamais existé).
Nager dans le brouillard (Discussion inutile).
Allemagne. — Enfant du dimanche (Heureux).
Veuve de paille (Femme dont le mari est absent).
Donner un panier (Refuser une demande en mariage).
Russie. — Les mouches blanches (La neige).
Etre assis derrière la grille (Prisonnier).
Aller sur la montagne (Faire une brillante carrière).
Le coq rouge (L'incendie).
Islande. — Le diamant de la tête (L'œil).
Le pont des dieux (L'arc-en-ciel).
Pologne. — La barbe pousse à l'oncle (Les feuilles poussent dans les bois).
Danemark, Suède. — Avoir les chaudronniers (Mal de tête après un excès de boisson).
Avoir peur du hibou (Craindre la mort).
Roumanie. — L'œil du diable (L'argent).
Faire le Danube (Se mettre en colère).
Marcher sur deux raies (Etre pris de boisson).
Hollande. — Etre en Angleterre (Ne pas jouir de son bon sens).
La camisole de force (Le mariage).
Cracher dans la mer (Faire un travail inutile).
Turquie. — Mettre des fourmis dans le lit (Donner de l'inquiétude).
Manger des noisettes (S'exposer aux balles).
Cueillir des olives (Recevoir des compliments).
Cueillir une pêche (Un baiser).
Avoir envie de manger de la salade (Avoir besoin d'être corrigé).
Perse. — Etre au service des aubergines (Changer d'avis facilement). — Un jour, Gengiskan mangeait des aubergines qu'il trouvait excellentes, et les courtisans de s'extasier sur leur goût exquis. Puis Gengiskan s'avise qu'elles sont fades, et les courtisans sont de son avis.
— Quels hommes êtes-vous donc, leur demanda le souverain, pour vous contredire aussi facilement?
— C'est notre rôle, répondit un des courtisans, nous ne sommes pas au service des aubergines, mais au vôtre!
Amérique du Nord. — Mourir avec ses bottes (Mort soudaine, inattendue).
Les gens verts (Les naïfs).
Brésil. — Manger l'air (Se promener).
Un homme de onze aunes (Qui mérite la corde).
Homme dont les éperons ne tremblent pas (Homme intrépide).





IL GELE

M. Vieillegalanterie, étalant une barbe opulente, conduit son épouse en visite. O le malencontreux coup de vent qui vient de décoiffer cette dernière. Que faire! on n'a pas le temps de rentrer.

— Ne te désole pas, ma chère amie, fait son charmant époux, tu vas pouvoir aller quand même à cette réception. Ce disant, il plonge sa barbe dans la vasque d'une fontaine.





Il la retire toute mouillée, et elle gèle instantanément formant toute une rangée de dentelures glacées. Vite une paire de ciseaux de poche.

Et voilà un peigne improvisé, grâce auquel madame son épouse, tout en se mirant dans un glaçon, peut réparer le désordre de sa toilette.

Goûts différents chez divers peuples

On a dit, depuis fort longtemps qu'il ne fallait pas discuter des goûts et des couleurs. Un goût, en effet, ne se discute pas. Si l'on s'en tient à l'alimentation, on aime tel plat, on le supporte — ou bien, il nous répugne: notre estomac, capricieux, ou pas éduqué se refuse à le digérer.

Il est clair que tout cela est affaire d'habitude.

Il n'en est pas moins curieux de constater brièvement que tel aliment est recherché dans telle contrée — alors que dans telle autre il provoque une insurmontable nausée: les goûts varient selon les peuples.

Et nous ne mentionnerons pas ici les anomalies et les étrangetés, les peuplades sauvages qui se nourrissent de choses immondes: de vers de terre, d'insectes répugnants. Nous ne parlerons même pas de l'anthropophagie.

Mais comment expliquer que les Persans abhorrent l'esturgeon, poisson que nous estimons beaucoup et dont les Russes consomment les œufs sous forme de caviar?

Comment expliquer que ces mêmes Russes, dans certaines régions, du moins, éprouvent une violente répulsion à faire figurer l'écrevisse et l'alose sur leurs tables?

Les Anglais, chacun sait ça, nous appellent des « mangeurs de grenouilles ». L'idée que nous consommons ces petits animaux les remplit d'étonnement.

Mais ils mangent très volontiers des anguilles, tandis que leurs voisins, les Irlandais, ont une aversion, au moins aussi forte et non moins singulière pour ce poisson.

Un Irlandais, que nous interrogeâmes à ce sujet nous répondit qu'il n'y avait point de serpents en Irlande, ce qui est exact. Et il ajouta que l'anguille, qui pullule dans les étangs de la Verte Erin, avait, pour cette raison sans doute, hérité de l'aversion que nous portons aux serpents.

Mais les paysans de quelques-unes de nos provinces chassent certaines couleuvres pour les manger sous le nom d'anguilles de haie. Au surplus, dans de nombreuses régions tropicales, on mange des serpents. Ce qui prouve que le dégoût pour les reptiles est seulement localisé en certains pays.

L'odeur de l'*assa-fœtida*, que nous ne pou-





LES ILLUSIONS

LA VEUVE. — Voyez, Justine, vous disposerez dorénavant la table de cette façon!...

LA VEUVE. — Comme ça, rien de changé, je crois toujours être en compagnie de feu mon cher époux!

vons supporter, faisait les délices des Anciens. Elle est encore très estimée des Perses. Et ces mêmes Perses ne peuvent supporter l'odeur du citron.

Outre les serpents qu'ils mangent très volontiers, les Chinois ont un goût au rebours du nôtre. Leur appétit des viandes faisandées va jusqu'à la putréfaction. Leurs fameux canards laqués, volatiles écrasés et séchés au soleil, soulèvent le cœur des Européens qui passent devant l'éventaire des marchands indigènes de comestibles.

Ils ont un goût fort prononcé pour les nids de salanganes. Si cet aliment coûteux ne répugne pas trop aux Européens qui en goûtent, ils confessent généralement en apprécier mal la saveur si recherchée des Célestes.

Comme certains sauvages d'Afrique et de Polynésie, les Chinois mangent enfin du chien. C'est un mets succulent, parait-il, mais qui tenterait peu les Parisiens.

Citons enfin la consommation chinoise des queues et des nageoires de requins. Cette nourriture, pêchée surtout dans le Pacifique, arrive sur les tables des mandarins dans un état fort avancé. Il la considèrent comme tout à fait somptueuse.

Tandis que les naturels des îles Polynésiennes, qui seraient à même de manger du requin, puisqu'ils en pêchent chaque jour, font absolument fi de sa chair.

Comme légumes, les Chinois apprécient beaucoup les jeunes pousses de certains bambous. Leur goût s'appareille assez, affirme-t-on, avec celui de nos asperges.

La manne, lorsque nous en prenons comme purgatif, provoque généralement du dégoût. Absorbée pendant plusieurs jours de suite, elle perd sur notre économie son action spéciale et devient un aliment.

Voilà qui prouve qu'en matière alimentaire, tout n'est qu'habitude.

La plupart des peuples de l'antiquité ont consommé de la viande de cheval et bu du lait de jument. Ces mœurs sont restés propres à certaines régions asiatiques, d'Afrique et de l'Amérique du Sud, où les chevaux sauvages sont chassés comme chez nous l'on chasse le lièvre ou le chevreuil.

En France et en Allemagne, enfin, si de nos jours on consomme de la viande de cheval, ce n'est qu'après de longs efforts et après avoir combattu de nombreux préjugés. Au moyen âge les pouvoirs civils et religieux allaient jusqu'à interdire cette nourriture.

« Singulière anomalie sociale, et qu'on s'étonnera d'avoir subie si longtemps, écrivait Geoffroy Saint-Hilaire, des millions de Français sont privés de viande, ils en mangent six fois, deux fois, une fois par an! En présence de cette misère, des millions de kilogrammes de bonne viande sont, chaque mois, abandonnés à l'industrie pour des usages secondaires! »

Voilà ce qu'on pourrait soumettre aux Américains du Nord, qui se scandalisent au plus haut degré de nous voir manger du cheval.

— Soyez certain, nous disait un jour un Yankee, que mes compatriotes visitant Paris sont aussi surpris de voir une boucherie de cheval que vous pouvez l'être, en Indo-Chine, à la vue d'une boucherie de crocodiles.

On sait, en effet, que dans certaines régions de notre empire colonial d'Asie, le crocodile est comestible. Sur les marchés de Cholon et de Mytho, etc., il se détaille absolument comme on le fait ici du bœuf ou du mouton.

Si l'on voulait passer en revue toutes les anomalies de ce genre, toutes les aberrations du goût où tous les appétits qui nous paraissent inexplicables, il faudrait citer encore: les mangeurs d'opium ou de haschich; les mâcheurs de bétel, les Esquimaux buveurs d'huile, mangeurs de suif, de graisse de cétacé et de sang; les mangeurs de sauterelles, etc.

Et que penser de cette manie des Américains et des Américaines, dont beaucoup sucent à longueur de jour, comme une chique, cette insipide *Chewing gum* ou gomme à mâcher?

* * *

DELILLE ET SA FEMME

Le poète Jacques Delille était marié à une femme qui ne passait pas précisément pour être des plus commodes.

Alissan de Chazet raconte à ce propos l'anecdote suivante:

« Je me rappelle, dit-il, qu'ayant été chez lui pour sa fête, je remarquai qu'il avait des culottes neuves et comme je lui en faisais en riant mon compliment, il me dit à l'instant:

De ma douce compagne, ouvrière assez forte,
Ces culottes sont un bienfait:
Oui, mon ami, c'est elle qui les fait...
Aussi, c'est elle qui les porte... »

Il ne disait pas tout, le bon Delille; Chateaubriand nous en apprend un peu plus sur le caractère de la dame:

« Un jour, raconte-t-il, j'étais allé chez lui; il se fit attendre, puis il parut, les joues fort rouges; on prétend que Mme Delille le souffletait ».

Et savez-vous pourquoi cette dame souffletait son mari?

Parce qu'il n'avait pas rempli sa tâche: un nombre de vers qu'elle déterminait et qu'on lui payait six francs l'un! Ce qui faisait dire à Marie-Joseph Chénier, en parlant d'un tercet écrit hâtivement par Delille:

De ces vers-là, le tiers vaut six francs pièce,
Mais les deux tiers ne valent pas un sou!



TARTARINADE

— Pourquoi tremblez-vous?
— J'ai peur de tuer mon adversaire!

LE CŒUR HUMAIN



— Ciel! quelle affreuse catastrophe. Un tremblement de terre désole la Sicile!... cinq cents victimes!... C'est épouvantable...



— Secourons ces infortunés. Organisons des fêtes, vendons quelques obligations. Il faut bien s'entr'aider!



(*Quelque temps après*). — Encore un tremblement de terre; deux mille victimes! Cela se répète souvent, ne trouves-tu pas? Enfin, il faut songer aux infortunés. Nous leur enverrons l'argent d'une aigrette que je pensais mettre à mon chapeau, et que je remplacerai par une plume.



(*Quinze jours plus tard*). — La terre tremble encore; dix-sept mille morts. On abuse vraiment de ces tremblements de terre. Les savants devraient empêcher de tels sinistres. Ce sont tous des ânes. Enfin, ce n'est pas la faute aux sinistrés. Nous leur enverrons tout de même quelques vieilles hardes.



(*Quelque temps après*). — Un nouveau cataclysme; cinquante mille morts, cent mille gens sans abri. Cela tourne à la scie. On n'ouvre plus son journal sans qu'on y trouve le récit d'un tremblement de terre. C'est trop d'autant que tous ces cataclysmes se ressemblent. Et puis chaque fois ils amènent la pluie.



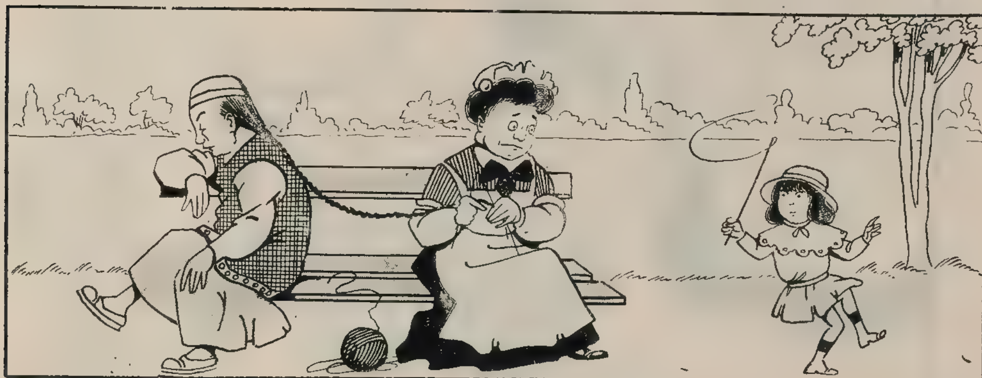
(*Huit jours après*). — Ah! c'est vraiment grotesque à la fin! Encore un satané tremblement de terre. Cent mille victimes. Deux ou trois cent mille personnes mourant de faim... Et nous qui devions sortir demain...

— En effet, c'est assommant. Sûr que ça va encore amener la pluie. Nous n'avons vraiment pas de chance!

UN SINGULIER EXEMPLE



— Et puis, tu sais, Toto, tâche d'être sage... tu as un fouet...



...tu ne fais jamais attention à rien, c'est ta manie...



...aussi prends un peu exemple sur ta nourrice !



AU BOIS DE BOULOGNE

La soif rend ingénieux.

Les "Petits Jeux" au Japon

Dans l'Empire du Soleil-Levant, les femmes de la classe noble reçoivent une culture intellectuelle, qui ferait rougir d'humiliation les Européennes dites du « monde », si l'on imaginait d'établir un concours entre les membres de ces deux catégories privilégiées.

Les Japonaises sont exercées, dès leur plus tendre enfance, à une gymnastique de l'esprit qui développe au plus haut degré leurs facultés et leur imagination. Dans les réunions « at home », le monde élégant se livre couramment à un sport spécial rappelant celui des « petits jeux »; ce puéril trompe-ennui des journées pluvieuses, tout en lui étant infiniment supérieur.

C'est une heureuse combinaison des « petits papiers », et des «bouts rimés ». On procède de la manière suivante: après avoir tiré au sort le rang de chaque participant, celui qui a sorti le nº 1 prononce un mot quelconque, article, substantif, verbe, etc. Ce mot, c'est le début d'une pièce de vers qui sera due à la collaboration de tous les joueurs. En effet, le nº 2 doit trouver immédiatement un second mot, le nº 3 un troisième, et ainsi de suite, pendant un laps de temps convenu à l'avance. Tous ces mots, reliés entre eux, doivent former des phrases correctes ayant un sens poétique et constituant un certain nombre de vers, suivant le rythme adopté. On se rendra compte des difficultés de cet exercice, lorsqu'on saura que les règles de la prosodie japonaise sont comparables à celles de la prosodie française: les vers sont rythmés, rimés et les licences poétiques ne sont pas admises.

Lorsqu'une des personnes participant à ce tournoi se trouve à court d'inspiration ou qu'elle fournit un mot susceptible de détruire l'harmonie du vers, elle doit fournir un gage. Le gage est toujours un objet essentiellement personnel; il provient du costume porté par le joueur en défaut. On commence par l'éventail, le collier, les épingles de coiffure, les bijoux...; mais il arrive que la fréquence des fautes commises oblige à se démunir d'éléments de toilette plus importants...

Disons en terminant que les résultats de cette étrange collaboration sont parfois surprenants. J'ai conservé quelques petits poèmes ainsi obtenus que bien des auteurs occidentaux ne rougiraient pas de signer...

* * *

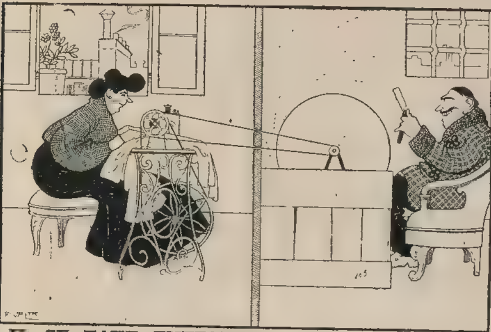
Erreur ne fait pas compte

Un voyageur, au moment de quitter l'hôtel d'une station balnéaire à la mode, examinait soigneusement l'addition que venait de lui présenter le garçon.

— On a oublié de me compter quelque chose, lui dit tout à coup le voyageur.

— Ah! quoi donc, monsieur?

— Le gérant m'a souhaité le bonjour, ce matin, et on a oublié de le porter sur ma note!



IL SE FAUT ENTR'AIDER, C'EST LA LOI DE NATURE.

Voilà comment M. Pierre, rémouleur, et sa femme, couturière, se facilitent mutuellement leur tâche.



M. Maigrelet. — Mon cher Monsieur, il est évident que j'ai beaucoup plus de chances de vous toucher; aussi, si vous le désirez, je puis me rembourrer pour égaliser les cibles.

DE NOS LECTEURS

Les premiers sténographes

La sténographie, aujourd'hui si répandue, est loin d'être une idée nouvelle. Dès la plus haute antiquité, les hommes qui firent courir un stylet sur des tablettes enduites de cire s'efforcèrent de simplifier leur écriture et de saisir au vol la parole rapide des orateurs.

Comme ce travail nécessitait une longue patience, il absorba certains spécialistes, qu'à Athènes et à Rome, on nomme *tachygraphes*. Etymologiquement, ce mot explique que ces spécialistes avaient le talent d'écrire vite.

Si la tachygraphie des anciens Grecs fut assez primitive, le principe en fut bientôt perfectionné à Rome. Tiron, un esclave affranchi, qui était devenu clerc, eut l'honneur d'attacher son nom à une méthode pratique de tachygraphie. Cette méthode est connue sous l'appellation de « notes tironiennes ».

C'est grâce aux notes tironiennes qu'on recueillit, à Rome, les plaidoiries d'avocats célèbres, les sentences des juges et les discours importants d'hommes politiques.

Plutarque nous désigne expressément ce procédé de notation dans un passage où il mentionne des « clercs qui avaient la main très légère ».

Il nous dit qu'en particulier les collaborateurs de l'avocat Cicéron tenaient de leur patron l'art d'inscrire « certaines notes et abréviations qui, en peu de traits, valaient et représentaient beaucoup de lettres. »

Lorsque Cicéron plaidait un grand procès ou, lorsqu'il prenait part à une discussion politique, il se faisait suivre au Prétoire ou au Sénat de tous ses clercs.

Il les disposait alors en certains endroits différents de l'enceinte, de façon qu'ils puissent entendre toutes les parties de la discussion.

Cicéron, d'ailleurs, était un tachygraphe des plus experts. Il instruisait lui-même ses clercs. L'abréviation, dans l'écriture, tenait chez lui de la manie, au point qu'il signait généralement ses lettres d'un cercle rapide imitant un pois chiche. En même temps, c'était un jeu de mots, puisque *cicer*, en latin, signifie pois chiche.

Qu'étaient, au juste, les notes tironiennes?

Plutarque nous dit qu'elles consistaient en « notes de lettres abrégées figurant tout un mot, parfois toute une sentence. ».

Cette explication manque de clarté. Martial, Pétrone, Lucien et quelques autres auteurs romains qui mentionnent la tachygraphie, ne sont guère plus explicites. Ils en constataient les bienfaits, et voilà tout. R.

Mais l'érudit M. Havette, qui consacra de longs travaux à l'étude des anciennes tachygraphies, nous expose, en quelques lignes, l'économie du système tironien.

Il était dissemblable des principes de notre ténographie moderne. « Les systèmes actuels, ous dit-il, ont pour base un alphabet de signes simples, servant à représenter chacun es éléments des mots.

« Pour l'étude des systèmes sténographiques modernes, il n'y a, en principe, qu'à connaître l'alphabet, à savoir comment les signes se lient, et à tenir compte de ce qu'on écrit des mots que les sons.

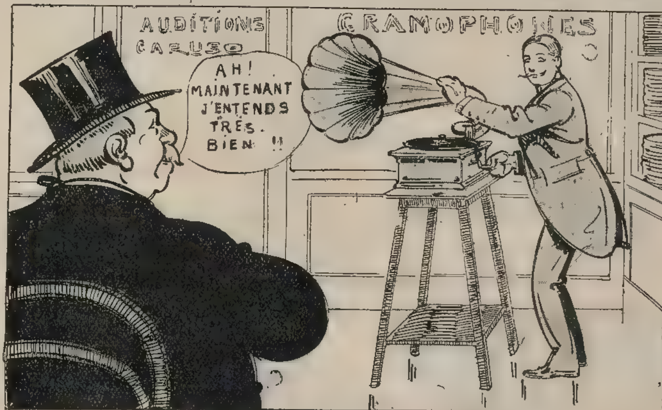
« Dans le système tironien, les mots sont figurés au moyen d'un signe pour le radical, et d'un signe pour la terminaison.

« L'étude du système tironien, au contraire, est plus idéographique qu'alphabétique. Elle se faisait à l'aide de tables, de lexiques, où, en regard du mot latin, était placé le caractère le représentant ».

Ces tables étaient, naturellement, fort compliquées.

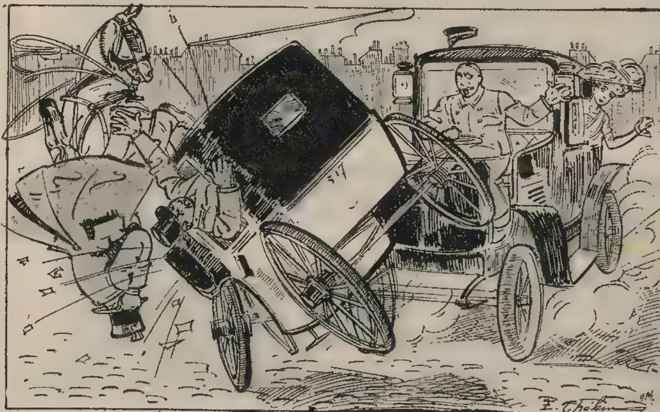
Ce qui revient à dire que l'apprentissage du tachygraphe était long et pénible.

Il est regrettable que les premiers de ces lexiques aient à jamais disparu. Les plus an-



PHYSIQUE

Comme quoi le même corps peut être bon conducteur du son et...



...en changeant d'état, être très mauvais conducteur de l'électricité!



PREMIÈRE GUÊPE. — Qu'est-ce donc que cette machine que vous avez sur le dos, ma chère?
DEUXIÈME GUÊPE. — Comment! Vous ne connaissez pas ça? Mais vous retardez!!! Je pique à la machine maintenant! Ça va plus vite et c'est moins fatigant!



SOYONS PRECIS

ELLE. — Oh! Oscar! quelle belle soirée! Quels parfums!... Que cette campagne a de charme!!!
LUI (*naturaliste*). — Pardon, Madame... Ce ne sont pas des charmes, ce sont des acacias!

ciens ouvrages de ce genre, qu'il soit permis au chercheur de consulter, sont rarement antérieurs au septième siècle de notre ère.

Cette constatation a d'ailleurs son intérêt. Elle nous montre que l'art de la tachygraphie fut conservé après la chute de l'Empire.

De nombreux écrits, provenant des époques mérovingienne et carlovingienne, sont, en effet, en caractères tachygraphiques.

On apprendra, non sans surprise, que cette sténographie primitive continua d'être cultivée avec fruit. Le mérite en revient aux monastères, qui représentaient alors tout le savoir humain. Dans certains cloîtres de Touraine, au monastère de Marmoutiers notamment, l'écriture tachygraphique fut enseignée aux moines jusqu'au dixième siècle.

Elle tomba ensuite en décadence.

Au treizième siècle, elle connut un nouvel essor. Il s'agissait d'enregistrer tous les tournois oratoires qui se disputaient au sein de l'Université sur des questions théologiques. Si les secrets de la méthode tironienne avaient été perdus en partie, on employait surtout des abréviations particulières à chaque scripteur.

Au dix-septième siècle, la tachygraphie reprit une partie de sa vogue d'autrefois. Elle était employée à recueillir les sermons des grands orateurs sacrés.

A cette époque, un Hollandais, nommé Schenkel, vint enseigner en France ce qu'il appelait l'*art mnémonique*.

Comme leur nom l'indique, les figures mnémoniques avaient pour but de faciliter les opérations de la mémoire. En les utilisant, l'écrivain reconstituait un texte en son entier. Schenkel dressait la liste des mots les plus employés; il inscrivait à côté les signes qui devaient évoquer ces mots ou des phrases dans lesquelles ils entraient.

Le premier système de sténographie alphabétique fut inventé à la même époque par l'abbé Cossard. Ses caractères, fort simples, avaient l'inconvénient de prêter à la confusion.

Dès la même époque, au dix-septième siècle, les débats parlementaires étaient recueillis sténographiquement en Angleterre. La méthode, anglaise, adaptée au français par le sténographe écossais Ramsey, remporta chez nous un succès légitime.

Elle fut supplantée, sous la Révolution, par la méthode due à Coulon de Thévenot, qui avait valu à son auteur l'approbation de l'Académie des Sciences et la consécration des Etats-Généraux.

Mais une méthode, préconisée par le libraire Bertin, s'élevait en concurrente. C'est d'elle que dériva ce système Prévost-Delaunay, et, plus tard, le système Aimé Paris, dont la méthode Duployé s'est inspirée.

Ainsi perfectionnée, la sténographie acquit bientôt une place officielle, et ses droits d'entrée dans les principaux journaux, les maisons de commerce, etc.

Une anecdote, pour finir. Le mot tachygraphe faillit devenir chez nous le synonyme de télégraphe. Chappe, l'inventeur du télégraphe, avait d'abord appelé sa machine aérienne: *tachygraphe* (qui écrit vite).

Fort heureusement, son ami Miot lui démontra que cette dénomination était impropre. il lui proposa le mot *télégraphe* (qui écrit de loin). Et le mot, depuis, fit fortune.

***

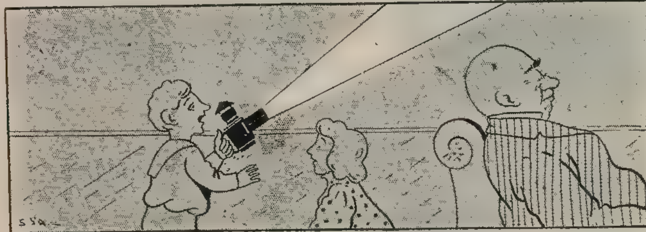
Allumettes et tabacs.

Voici, à titre de curiosité — quels ont été, durant l'année 1908, les bénéfices nets réalisés par l'Etat en ce qui concerne les monopoles des allumettes et des tabacs:

Les allumettes ont rapporté au Trésor public la coquette somme de 27.495.527 francs, et les tabacs celle plus considérable de 386.306.913 francs.

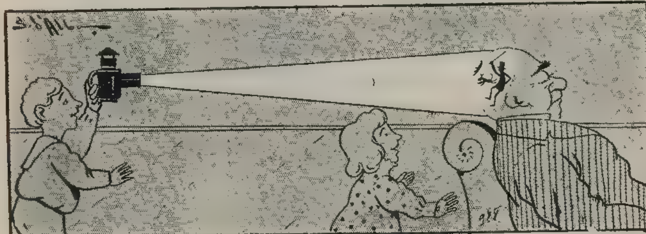
D'autre part, se doute-t-on du chiffre des allumettes fabriquées pendant 1908? Le chiffre exact est 38.034.302.460! Sur ce nombre, il en a été fait 33 milliards et demi en bois, soufrées; on a façonné deux milliards d'allumettes dites « suédoises », un milliard de « tisons », et un milliard et demi d'allumettes en cire.

Celui qui a dressé cette intéressante statistique ne nous dit malheureusement pas combien de ces allumettes ont pris! C'est pourtant ce qu'il y aurait de plus précieux à connaître...



LE HASARD FAIT BIEN LES CHOSES

TOTO. — Vois-tu, Lili, nous avons une lanterne magique, mais nous n'avons pas d'écran!



Une douche inattendue.

Au convoi de leur confrère Ecouchard-Lebrun, le littérateur Lacretelle disait à Andrieux, l'auteur du charmant et célèbre conte *Le Meunier de Sans-Souci*, que tous ceux qui venaient lui rendre les derniers devoirs avaient été victimes de la malice du poète et qu'ils avaient à lui reprocher quelque amère épigramme.

— Je suis le seul, répond Andrieux, qui n'ai jamais eu à me plaindre de Lebrun.

— Vous ne connaissez donc pas l'avant-dernière épigramme qu'il a faite quatre jours avant de mourir?

— Ma foi non!

— Eh bien, fait Lacretelle, je vais vous la dire.

Et, sur ces mots, il cite à Andrieux ce mordant distique:

Sœur Andrieux, un conte, un conte, entendez-vous?
Si vous ne dormez pas, ma sœur, endormez-nous.

L'auteur des *Etourdis* et du *Meunier de Sans-Souci* ne manifesta aucune émotion et déclara même que les vers étaient très jolis; mais les bien informés prétendirent qu'il oublia dans sa poche un discours bien senti qu'il devait prononcer sur la tombe de Lebrun.

****

CONCOURS TUBULAIRE

Nous convions nos lecteurs à un concours de construction d'un genre tout nouveau et d'une grande originalité comme moyens. C'est une heureuse et fertile innovation dont il est facile de saisir toute la portée dans l'art de l'ingénieur en petit.

Les matériaux principaux de ces constructions devront être des tubes construits avec du papier par nos lecteurs mêmes. Bien qu'en papier, ces tubes offriront une résistance et une solidité à toute épreuve; voici le moyen de les construire.

Il suffit pour cela de prendre un crayon, par exemple, ou tout autre baguette ronde, et d'enrouler tout autour du papier que l'on enduira de colle de place en place. On peut ainsi, suivant le nombre des couches du papier, dont le crayon aura été recouvert, confectionner des tubes aussi solide que l'on voudra, surtout si l'on a soin de bien tendre le papier pendant l'opération. Ce procédé, extrêmement simple, vous permettra de vous procurer autant de tubes que vous le désirerez, ayant les diamètres et les longueurs voulus.

Au moyen d'encoches semblables à celles que l'on voit sur notre dessin, on peut adapter ces tubes soit à des disques, soit à des charnières mobiles (on peut également les adapter les unes aux autres de toute autre façon,collage ou autre), à partir de là pour établir les combinaisons les plus variées de charpentes et de constructions, d'objets divers, suivant l'ingéniosité de chacun.

Nous laissons aux concurrents qui voudront s'essayer à ce genre de constructions, le soin de choisir eux-mêmes le parti à en tirer; ils pourront s'aider d'accessoires divers, pourvu que les tubes en papier demeurent l'élément fondamental de ces constructions.

Les six prix suivants seront décernés aux auteurs des envois les plus curieux et construits avec le plus de goût et d'ingéniosité.

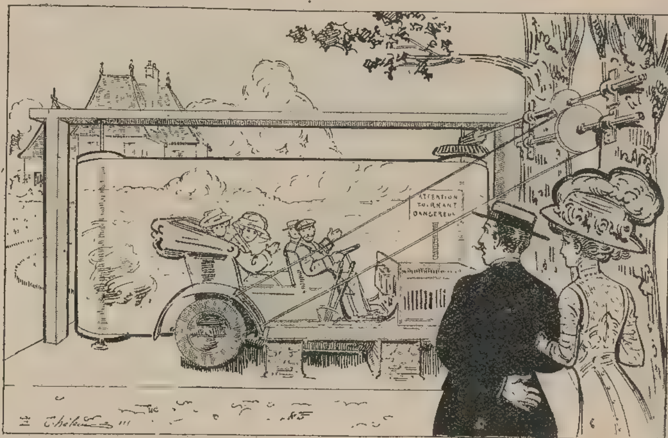
1er PRIX: Un sac de voyage.
2e PRIX: Un service à thé.
3e PRIX: Un joli vase.
4e PRIX: Une garniture de bureau.
5e PRIX: Un sac à main.
6e PRIX: Un couvert de voyage.

Ce concours sera clos le 20 novembre.

Prière de joindre à l'objet envoyé le bon à détacher ci-après:

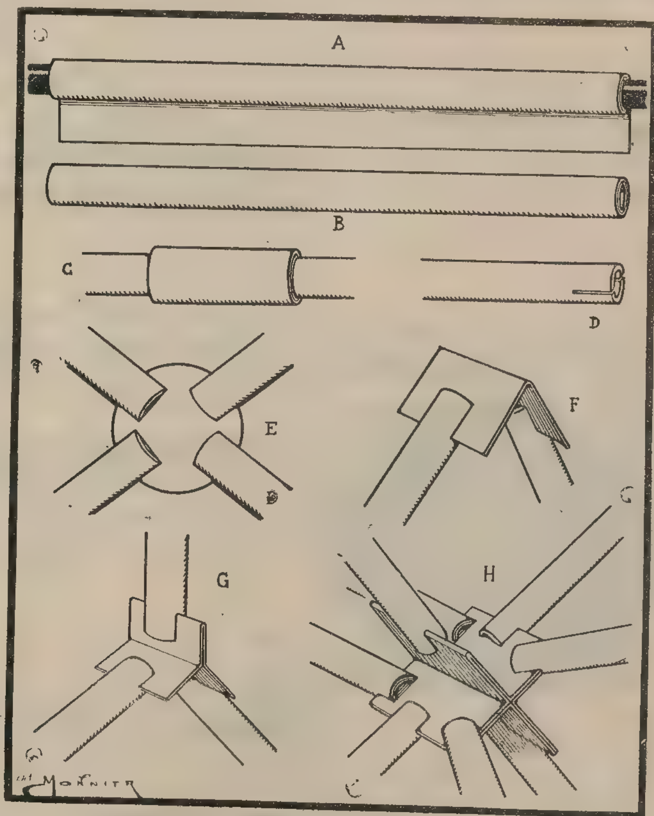
CONCOURS TUBULAIRE

Détacher ce rectangle et le joindre à l'envoi.



LE FILM AUTOMOBILE

L'Automobiliste. — Ça vous étonne, vous, les Parisiens? C'est moi qui ai inventé cela. Vous comprenez, j'étais las des crevaisons de pneumatiques qui coûtent cher. Alors j'ai posé ma voiture sur des socles en briques, et grâce à cette transmission, je fais défiler le paysage.



CONCOURS TUBULAIRE



DERNIERE RESSOURCE
(AU SALON D'AUTOMNE.)

En lacérant mon tableau, on finira bien par parler de moi dans les journaux !!!

Pêle-Mêle Connaissances

— L'olivier d'Europe, qui est l'olivier commun, est, sans doute, originaire de l'Asie. Les botanistes pensent qu'il fut introduit en Provence, six cents ans avant Jésus-Christ, par les Phocéens, fondateurs de Marseille. Cet arbre croît très lentement, mais sa durée peut dépasser deux ou trois siècles. La taille de cet arbre va toujours en augmentant à mesure qu'il approche de l'Europe méridionale, de l'Asie, et surtout de l'Afrique, où il devient un arbre de haute futaie.

— C'est dans le suc de l'aconit que jadis les Gaulois et les Germains trempaient leurs flèches pour les empoisonner.

— L'emploi des vitres aux fenêtres fut rare en France jusqu'au dix-huitième siècle. Les fenêtres étaient fermées avec des volets de bois ou encore, dans les maisons plus luxueuses, des fragments de verre grossier, nommés *culs de bouteilles* et montés en plomb, protégeaient de l'air du dehors.

— C'est à une espèce d'algues marines, le *tricho-desmium erythrœum*, que la mer Rouge doit ce nom qu'elle porte depuis l'origine de notre histoire. Cette algue microscopique est en quantité si considérable qu'elle arrive à donner à l'eau une coloration intense. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas spécial à la mer Rouge; il s'observe à certaines périodes météorologiques sur les côtes occidentales de Ceylan.

— Une compagnie de chercheurs de trésors vient d'envoyer un navire pour retrouver les seize millions de francs en or, que le président Kruger envoya en Amérique pendant la guerre du Transvaal. Le navire qui portait cette somme naufragea sur les côtes du Zoulouland. On croit avoir déterminé la position de l'épave, par 130 mètres de fond, au large du cap Vidal.

— Un inventeur, M. de Proszinsky, pense avoir trouvé le moyen de supprimer le scintillement si désagréable des images cinématographiques, scintillement dû, comme on sait, à l'obturation périodique des vues successives. Ces vues se présentent devant l'œil de l'observateur à raison de 14 environ par seconde. M. de Proszinski réalise la continuité de l'impression lumineuse et, par suite, supprime le scintillement au moyen d'obturations secondaires intercalées entre les obturations principales.



QUESTION D'ORTHOGRAPHE

— Je vois que vous êtes artiste, Monsieur. Quoique tailleur, j'adore les artistes.

L'ARTISTE. — Alors, vous devez encourager les arts?

LE TAILLEUR. — Certes, et si vous voulez me rendre visite au magasin, vous vous en rendrez compte.



Déception de l'artiste qui comptait sur cet encouragement des arts pour se faire habiller à crédit.

PETITE CORRESPONDANCE

C. M. 58. — Cette forme est correcte, ce qu'on peut lui reprocher, c'est seulement d'être inélégante.

A. D. L. — Nous n'en connaissons aucun réservé exclusivement à ce genre.

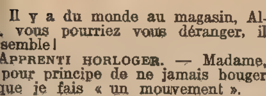
M. G. Girard. — Ceci est une question d'ordre trop technique et en dehors de notre compétence.

M. Rabey. — Nous pensons que vous voulez parler de la graisse; en ce cas, nous ne croyons pas que le moyen que vous demandez soit possible.

M. Henrion. — C'est, en effet, une lacune que la non-existence d'un bureau central tenu par l'Association des propriétaires et destiné à renseigner le public sur les locaux vacants.

M. G. Riche. — On peut considérer un voyage au Pôle comme un simple raid sportif. Il est douteux que la science en tire profit. Néanmoins, il ne faut pas l'affirmer trop catégoriquement.





Il y a du monde au magasin, Al... vous pourriez vous déranger, il ...semble !

...APPRENTI HORLOGER. — Madame, ... pour principe de ne jamais bouger ...que je fais « un mouvement ».

PAGES FOLLES

De l'humour pour l'humour, de la gaieté pour la gaieté, de la verve pour la verve, tel est le programme de PAGES FOLLES, le nouveau journal hebdomadaire, satirique qui obtient, c'est le cas de le dire, un succès... fou.

Ce journal s'est créé, dès à présent, dans la presse de genre, une place originale, dont l'importance croîtra sans cesse ; il tient le succès certain, positif, et il a quelque chose de plus enviable encore : la popularité. Il faut ajouter qu'avec ses seize pages de mordants dessins en noir et en couleur et de texte hilarant, sous couverture illustrée, PAGES FOLLES ne coûte que 10 centimes.

C'est là certainement une magistrale attraction qui ne met que mieux en valeur la force des autres.

Encre de la Maison Detourbe. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant :* A. RICHA

ANNÉE — N° 45. 10 Centimes 7 Novembre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

NCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

QUI VEUT TROP PROUVER... par Paul d'ESPAGNAT.



Désirant se présenter aux prochaines élections dans son canton, le jeune vicomte Lafleur des Poys s'habille en paysan pour plaire à ses électeurs, mais il a eu le tort de se documenter au café-concert et dans les théâtres d'opérette, lieux habituels de ses veilles !







A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

— Il faut penser que j'étais bigrement saoûl hier au soir, se dit en sortant M. Lambrouillet, pour avoir arrangé ma chambre de la sorte! Bah! en rentrant, on tachera de mettre un peu d'ordre.

— Nom de nom! le sacré tremblement de terre! Sûrement, il n'y aura plus brique sur brique de ma pauvre maison.

Mais au grand étonnement de M. Lambrouillet, la secousse, n'ayant rien trouvé à déranger, avait, au contraire, remis tout dans l'ordre le plus parfait.

LE MARIAGE DE TOM PLUMETT

Tom Plumett est mort, c'est entendu. Mais avant sa mort, il vivait encore, et c'est de son vivant qu'il m'a raconté l'histoire de son mariage.

Je lui laisse la parole.

« Comme la plupart de mes compatriotes, je suis venu au monde très jeune, et très jeune j'eus une amitié particulièrement fidèle pour le gin.

« A ce propos, laissez-moi dire à vous cette chose. Il y a des gentlemen, lesquels, excessivement petits, ont déjà une vocation. Sir Mozart, par exemple, était à dix ans d'âge un sprinter remarquable sur le piano. Sir Victor Hugo, à quinze années, détenait le record de la poésie. Master Pascal était sensationnel encore baby, avec les propositions Tuclive... Je passe beaucoup d'autres qui avaient également dans le sang un don particulier de naissance. Moi, Tom Plumett, j'étais doué avec le gin... et aussi le whisky... et également avec le brandy. Je n'ai pas à rechercher ici les causes de cette vocation. Il suffit de dire qu'elle était, et qu'au bar j'étais en vérité « the right man in the right place ». L'eau était à moi terriblement antipathique. Jamais ce damné breuvage n'avait souillé mes lèvres.

« Je fus ainsi un long temps lorsque je fis rencontre avec miss Arabella.

« Miss Arabella fit tout de suite séduction sur moi.

« Son figure était comme une carotte, avec, en haut, la petite touffe de verdure comme cheveux. Son nez était tout à fait tel une banane joliment recourbée, plantée dans la carotte, avec, au-dessous quelques touches de piano représentant son bouche. Quelques-unes même manquaient, ce qui faisait des raies noires, tout à fait comme sur la gamme. On avait immédiatement envie de jouer dessus *God save the queen*.

« Mais ce qui faisait le plus grand charme de miss Arabella, c'est qu'elle était terriblement excentrique. Après que j'eus fait mon déclaration, elle ne me regarda seulement pas. Contrairement, elle baissa les yeux et dit:

« — My dear, je avais fait serment sur le Bible d'épouser un gentleman capable de faire pour moi une grande chose... très grande chose. Etes-vous ce gentleman?

« — Yes, je répondis simplement.

« Miss Arabella resta un moment dans la rêverie.

« — Je songe, dit-elle enfin, quelle grande chose vous pouvez faire pour moi.

« — Je suis prêt à tout, Miss. Voulez-vous que je porte vous acheter un plum-pudding... un colossal plum-pudding?

« — Non. Je veux quelque chose de plus sensationnel.

« Voulez-vous, chère âme, que je vous joue *God save the queen* sur... sur un vrai piano? Je ne sais pas, mais je prendrais leçons.

« — No. Je veux mettre votre amour à une épreuve terriblement dévouée. J'ai là un petite flacon.

« A cette minute, elle se leva et alla prendre dans son meuble un petit flacon en effet. Puis, en me le montrant:

« — Vous voyez, dear, fit-elle. C'est un liquide sans couleur. Il semble inoffensif. Mais c'est un poison épouvantablement fort. Une seule goutte sur la langue tue immédiatement.

« Puis elle ajouta avec beaucoup de simplicité, en me tendant la fiole:

« — Voulez-vous avaler cette flacon?

« Je ne fis pas réponse.

« — Je n'épouserai, continua-t-elle, qu'un gentleman assez dévoué pour avaler cette flacon.

« — Aoh! je vous demande pardon, ma vie! Mais si je bois cette chose, je suis tout de suite mort. Comment pouvez-vous m'épouser?

« — No, vous n'êtes pas tout de suite mort. Tout à l'heure, je trompais moi. Vous existez encore une heure, une heure exactement. Cela est suffisant pour faire mariage.

« En disant cette parole, elle avait levé contre moi ses yeux... ses jolis yeux jaunes, et son piano s'ouvrait dans un si charmant sourire de trois octaves, que je sentis ma tête brûlée par mon cœur. Mon cerveau fut tout à coup comme si j'avais avalé cinq gallons de whisky. Je devins tout à fait fou, lui arrachai le flacon, je l'ouvris et l'avalai d'un trait.

« Miss Arabella, à ce moment, éclata d'un rire... J'eus le temps de voir tout le clavier... Mais presque aussitôt elle ferma son piano. Je venais de rouler à terre, et me tordais en jetant des cris affreux. Et en vérité, je souffrais, intolérablement.

« La chère créature s'était jetée sur moi et me secouait énergiquement.

« — Master Plumett... Master Plumett... C'était une plaisanterie... Il n'y a pas poison dans le flacon.

« Oui, mais watfairfisch, comme on dit chez vous, je n'entendais aucunement et me roulais en jurant comme un damné.

« Le médecin fut appelé, et il assura être tout à fait un empoisonnement. Tous les symptômes y compris la douleur, étaient là. Et réellement, c'était un empoisonnement. J'avais été empoisonné par l'eau, car le flacon ne contenait que de l'eau, mais personne ne voulut croire cette chose. Miss Arabella fut positivement accusée d'avoir voulu tuer le pauvre J.-B. Tom Plumett, puis d'avoir ensuite fait disparaître le poison.

« Elle essaya de se défendre. Elle avait seulement voulu se moquer de ce vieux fou de Tom Plumett. Personne ne crut. Il y avait un seul moyen pour elle d'éviter le hard-labour. Je devais dire que c'était moi qui avais empoisonné moi-même par chagrin de son amour... Et je dis cette chose en vérité, à condition que le mariage serait.

« Alors le mariage fut, d'abord, car Tom Plumett est un vieux singe, et je dis la chose après. Et mon femme fut sauvée.

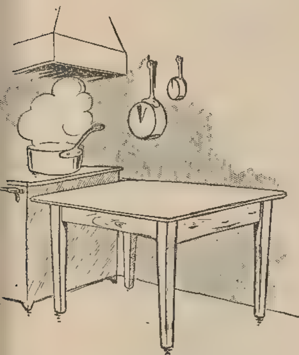
« Et voilà comment Tom Plumett épousa la si jolie miss Arabella... et ses cent mille livres de dot. »

Etienne JOLICLER.

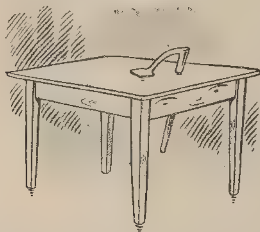
FABLE EXPRESS

C'était un pauvre chien, un pauvre chien de [garde
Du matin jusqu'au soir attaché par le cou.
Fidèle, de son maître étant la sauvegarde,
Il vécut ainsi pauvre, sans maille ni sou,
C'est-à-dire sans os, sans amour, sans rien,
Car pour qu'il soit féroce et pour qu'il garde [bien,
Il ne faut rien
Donner au chien.
Il vécut donc ainsi, sans sortir de sa cache.
Puis très vieux, il creva. Alors, modestement,
Comme le lierre, mais moins passionnément,
En crevant il pensa: « Je meurs où l'on m'attache! »

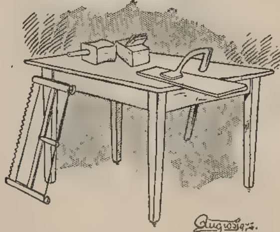
L'ESPRIT DES CHOSES



La Table. — Lorsque je suis venue à Paris... j'étais une simple table de cuisine...



...trois mois après, j'avais un valet...



...et maintenant, je suis établi !

êle-Mêle Causette

On encourage beaucoup l'aviation. De nbreux prix sont affectés aux auteurs plus belles perfomances.

Ce moyen de stimuler le zèle des har- pionniers d'une science nouvelle, est ellent. Il donnera, à n'en pas douter, résultats appréciables.

On peut cependant se demander pour- i la sollicitude des zélateurs du pro- s se porte tout entière sur la naviga- n aérienne.

Elle constitue, sans contredit, un pro- me des plus passionnants pour toute race humaine, et mérite, à ce titre, tention la plus bienveillante. Mais il , outre les aéronautes, d'autres cher- urs qui consacrent leur fortune et vent leur vie à des découvertes scien- ques importantes.

Ceux-là ne devraient-ils pas être en- ragés également?

L'inventeur, on le sait, est un illu- é qui poursuit aveuglément son but s se préoccuper des petites contin- ces de l'existence.

C'est une cigale imprévoyante à la- lle il ne faut pas demander de calculer de raisonner comme un commerçant é.

marche droit devant lui, le corps et prit tendus vers sa chimère. Aucune stion pécuniaire ne le rebute. Tant l reste dans sa bourse une pièce de naie, il la sacrifie à la réalisation de rêve.

L'inventeur est un fou génial. Il ne pas le lui reprocher, car il ne peut autrement.

i Bernard Palissy avait obéi à nos es de saine économie, il n'aurait pas é et jeté au feu ses meubles et jusqu'à plancher pour parachever sa créa- , mais nous n'aurions pas eu la cé- ique.

Malheureusement, l'inventeur qui, dans questions d'intérêts se comporte comme un enfants, devient facilement la proie des exploiteurs. Il est rare que ce soit lui qui profite de ses découvertes.

De grosses fortunes ont été réalisées par des financiers avec les inventions de pauvres diables qui, pressés par la faim, les leur avaient cédées pour une bouchée de pain.

J'ai moi-même connu un Américain multi-millionnaire qui devait sa fortune à un frein que l'inventeur lui avait abandonné pour cent dollars. Ce frein est devenu célèbre, mais l'inventeur est resté pauvre comme Job.

Il y a là, évidemment, une lacune dans nos mœurs et dans nos institutions.

Nous nous devons à nous-mêmes de soustraire à l'exploitation des intermédiaires ceux auxquels nous sommes redevables de notre bien-être.

Pour y arriver, il nous faudrait des laboratoires publics, où les inventeurs pourraient, sans dépenses, se livrer à leurs expériences.

En outre, et comme les gens de lettres, qui jouissent d'une protection efficace pour leurs droits d'auteurs, les inventeurs devraient, eux-aussi, être assurés d'une part de bénéfices dans l'exploitation de leurs idées. Ce droit serait inaliénable.

Nous encouragerions ainsi des hommes dont notre civilisation a besoin, car ce sont les plus précieux champions du progrès.

Ceux qui arrachent ses secrets à la nature et asservissent ses forces à nos commodités méritent bien que nous les soutenions dans leurs œuvres et que nous leur facilitions la tâche qu'ils se sont imposée à notre profit.

Fred Isly.

QUERELLE

— Tu as l'air tout drôle, aujourd'hui. Rien de grave, j'espère?

— Oh! peu de chose! Je viens de me disputer avec ma femme.

— Tu devrais éivter ces querelles de ménage.

— Evidemment! mais ce n'est pas toujours facile!

— Pour quel motif vous êtes-vous chamaillés?

— Nous avons croisé, dans la rue, Mme Duchic. Ma femme m'a dit qu'elle la trouvait jolie, et je lui ai répondu que je suis du même avis.

LE PEUPLIER

(Fable.)

Un peuplier, un jour, au vent qui passait,
Faisant frissonner son feuillage,
Se plaignait,
De sa grandeur, sans doute,
Qui l'attachait au rivage.
C'était un peuplier superbement planté
Sur le bord d'une route.
Depuis son enfance, vingt ans avaient passé
— J'ai vu, soupirait-il, vu, depuis ma naissance
Marchant
A pas de géant,
Le progrès de la science.
A mes côtés,
J'ai vu coupés, puis débités
Le sapin, le frêne,
Le bouleau, le chêne.
Ce ne sera donc pas mon tour,
Un jour.
Je verrais du pays, je ferais des voyages
Et je pourrais enfin quitter ces parages.
Comme eux, je pourrais devenir
Landau calèche, automobile.
Mât de vaisseau... que sais-je... enfin, sortir
De mon rôle imbécile.
Ici, je ne vois que croquants,
Rustres ou paysans.
Nul doute,
Que par les hommes utilisé,
Je quitterais cette triste route,
Où depuis si longtemps planté,
Je m'ennuie, je m'ennuie,
Sous la pluie.

Il dit, et le vent dans son vol
Emporta son désir, ô désir combien fol!

En moins d'une semaine,
On vint, on l'abattit,
Et puis, sans perdre haleine,
On l'émonda, on le tondit.
Il vit tomber sans murmure
Son ombrageante verdure.
Il souffrait, mais ses vœux
Etaient, pensait-il, exaucés.

Hélas! deux mois à peine étaient passés
Que le malheureux
Peuplier
Se vit, sur le chemin même
Qu'il avait tant voulu quitter,
Se vit, ô douleur extrême,
A nouveau planté,
Mais nu, meurtri, affreux, déchiqueté.

Par un destin ironique,
Il avait été
Transformé
En poteau télégraphique.

***

NOS GOSSES

La Maman. — Est il possible, Charlot, que tu aies mangé tout ce gâteau sans même penser à ta sœur?

— Mais, maman, je n'ai cessé de penser à elle pendant que je le mangeais.

— Tu as pensé à elle, dis-tu?

— Oui, maman... j'avais peur qu'elle n'arrive avant que j'aie fini.



— Toto, écoute la lecture des décorations décernées; cela te rendra un peu ambitieux et te fera peut-être travailler : « Dévouement. Aristide Florentin, nommé chevalier de la Légion d'Honneur, a empêché, au péril de sa vie, le naufrage d'une barque et sauvé six personnes ».
Hein! crois-tu que c'est bien; écoute encore...



« Duracuire Cyprien-Athanase, caporal, nommé chevalier de la Légion d'honneur, pour avoir, au péril de sa vie, coulé une jonque chinoise et tué de sa main six Chinois! »

Courrier Pêle-Mêle

Dénicotinisation.

Monsieur le Directeur,

Veuillez me permettre de répondre à l'une des questions posées dans votre numéro du 3 octobre: « Y a-t-il un procédé pour dénicotiniser soi-même le tabac? »

Pour deux paquets de tabac, faites chauffer 25 centilitres d'eau jusqu'à ce que l'eau soit bouillante.

Ajoutez-y alors une ou deux cuillerées d'acide borique; versez cette eau bouillante sur le tabac, et passez avec un tamis. Laissez sécher au soleil ou au grand air. Le tabac se sera débarrassé de sa nicotine autant que peut le permettre un moyen aussi simple.

Pour aider le mélange, mettre le tabac dans un pot de grès avec deux ou trois tranches de carotte.

Recevez, etc. A. L. (Bordeaux).

***

Mandat-carte

Monsieur le Directeur,

Votre chronique sur les avantages du mandat-carte m'a fortement frappé.

Voulez-vous me permettre d'en signaler un autre qui a bien son importance: la dispense d'écritures pour l'employé, les inscriptions étant la plupart du temps faites par l'envoyeur lui-même?

Cependant, dans le commerce, il présente un grave inconvénient: il n'est pas « copiable ».

Ne pensez-vous pas avec moi qu'il serait utile de le modifier en ce sens? Il serait en papier au lieu d'être en carton, et la partie « correspondance » serait au recto comme l'adresse et l'indication de la somme. Le verso serait réservé aux écritures de l'administration.

Réforme facile, en somme, et qui serait sans doute fort appréciée des commerçants.

Recevez, etc. Malu.

***

Monsieur le Directeur,

J'ai recours à la voix de votre intéressant journal pour signaler un fait qui prouve l'utilité du mandat-carte, que vous avez conseillé dans un de vos précédents numéros.

Une commerçante, qui a rarement l'occasion de sortir, retenue qu'elle est par ses occupations, reçoit dernièrement un mandat-poste montant de sa rente sur l'Association des Prévoyants de l'Avenir.

Ignorant que ce mandat-poste est périmé au bout de deux mois, et croyant qu'elle peut le toucher quand bon lui semblera, elle se présente au guichet de la poste deux mois et quelques jours après l'avoir reçu pour toucher, on lui répond qu'elle doit établir une demande sur papier timbré à 0 fr. 60, la remettre au facteur de son quartier, qui en fera l'encaissement, et lui remettra le montant de sa rente.

Je me demande ce que vient faire le papier timbré à 0 fr. 60, et pourquoi on oblige ainsi le possesseur d'un titre à une dépense inutile pour rentrer en possession d'une modique somme de 30 francs, qu'il a laissée plus de deux mois dans les caisses de l'Etat sans aucun profit pour lui-même.

L'emploi du mandat-carte supprimerait du même coup toutes les formalités, puisque le facteur paierait l'intéressé chez lui.

Recevez, etc.

Un Lecteur

***



— Eh bien! vous qui avez tué votre belle-mère, sous prétexte que vous ne pouviez plus traîner ce boulet, m'est avis que vous n'avez fait qu'en changer, de boulet!
— Oui, mais celui-là est moins lourd!



— C'est gentil d'être venu nous surprendre, tu permets que je finisse d'attacher mon chèvrefeuille?
— Certainement... Ton mari va bien?
— Ne m'en parle pas; il est encore à la chasse, cela me désole. j'ai toujours peur qu'il lui arrive un accident; les hommes sont si imprudents!...

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent soit en la reproduisant en entier, soit en la résument.

***

Quelle est l'origine du mot zut, que tout le monde emploie, et qui a une consonance étrangère, tout en étant bien français, je crois.

Elie S.

***

Un baromètre consulté au niveau de la mer à une certaine altitude donne, naturellement des indications différentes, au même moment, puisque la pression atmosphérique diminue à mesure que l'on s'élève. Quelle est cette différence et comment peut-on la connaître d'une façon simple pour une altitude donnée?

***

Est-il vrai que l'île de Sein (Finistère) ne figure pas au budget et que les habitants sont exempts de taxes mobilières et autres? Pourquoi ces privilèges?

M. Lachaud.

***

Mon patron ne veut pas que ses employés reçoivent leur correspondance chez lui. A-t-il le droit de s'y opposer, et peut-il refuser avec la mention: *Inconnu*, une lettre adressée à un de ses employés?

E. F.

Administratif

« Monsieur le Mère,

« Voulé-vou me permettre de venir vou présenté la requêtt de plusieurs abonés du théâtre de Bissy-les-Canons; comme vou le savé, depuis de longue ané, l'entretien de ce téâtre revient, pour l'extérieure, au service de la voiri municipal, et pour l'intérieure à la Direxion. Or, si cette dernière procède au netoyage complai de ce bâtiment toute lai semènes, la première néglige le dit nettoyage, ou du moins ne le fai qu'à des époque indéfini et très espasées. Le résultat est déplorable, car ainsi les vitre paraisse toujours sales. Voici l'été. Les étrangé vont afflué. Il ne fôt pas qu'il voient cela et se fasse une mauvaise idé de notre beau paï. Je conte, Monsieu le Mère, que vous voudrai bien prendre dai mesure pour remédié à cet éta de chose pour assurer, pour l'extérieure du téâtre de Bissy-les-Canons, un servise de proprotée plus raigulier.

« Dans cet espoir, je vou pri d'agréer, Monsieu le Mère, mai salutation empressé.

« Frumence PARISOT.

Directeur du Téâtre Municipal de Bissy-les-Canons »

Lorsqu'il eut terminé la lecture à haute voix, de cette singulière lettre devant ses amis, l'honorable citoyen Foudraz, maire de Bissy-les-Canons, frappa sur la table un grand coup de poing qui fit trembler les vitres du café du Commerce et s'adressant à l'adjoint:

— Hein! Torchet? V's'avez entendu?... C'pétrousquin qui s'permet de trouver à r'dire à l'administration?... Propreté! propreté!... N's'embête avec sa propreté!... Enfin, vous, Gaiduchon, c'que v's avez vu que l'théâtre, y soye si sale qu'çà?

— Evidemment non, Monsieur le maire, répondit Gaiduchon le cafetier, qui préparait son élection au Conseil municipal.

— Et puis, quoi! reprit Foudraz, j'suis un ancien sous-off, moi, s'pas?... J'suis même encore capitaine des pompiers... suis militaire, donc... Y f'rait beau voir que l'militaire y baissât l'drapeau d'vant l'civil... Ah! non: ça s'rait rigolo!...

Puis revenant à la lettre de Parisot:

— C't'idiot, y sait même pas l'orthographe! Un maçon qu'on a bombardé directeur de théâtre parce qu'il a épousé la fille du concierge du valet de chambre du sous-préfet de St-Jean!

— On aurait peut-être intérêt à le ménager, hasarda Torchet d'une voix timide.

— Il a de puissantes relations, appuya Gaiduchon.

— L'ménager, hurla Foudraz... Ses relations, j'm'asseois d'ssus, primo! L'ménager! Ah! bien oui, l'ménager!... V's'allez voir comme j'vais l'ménager, moi!... Joseph! apportez-moi d'quoi écrire!

Et l'irascible sous-off en retraite, sous l'œil effrayé de ses deux amis, rédigea la réponse suivante:

« Monsieur le Directeur,

« Je regrette de ne pouvoir vous donné satisfactions, mai le service de la voiri ne peu faire plus qu'il ne fai. D'après le traité passée entre vous et la ville, il n'est tenu de netoyer votre façade qu'une foi par moi; il le fai... vous n'avé donc rien à dire.

« Agréé, Monsieur le Directeur, mes salutations.

« Jean FOUDRAZ.
« Maire de Bissy-les-Canons ».

« *P.-S.* — Où donc avez-vous apris l'orthofe?... »

...Cette lettre fut mise à la poste sur-le-champ, et Foudraz, très content de lui, regagna son logis le cœur léger...

* * *

Or, à quelque temps de là, comme il passait devant le théâtre, machinalement il leva les yeux et il poussa un cri de stupeur.

Le fait est que si jamais vitres furent sales, c'étaient bien celles du théâtre municipal de Bissy-les-Canons. Le directeur, ayant reçu la lettre du maire, avait immédiatement cessé le nettoyage intérieur.

— Le dégoûtant personnage, dit Foudraz... Il s'venge! Ah! y veut s'venger! Eh bien! n's allons voir qui aura raison!... Rira bien qui rira le dernier.

Depuis lors, aucun ouvrier ne vint faire la toilette extérieure du bâtiment. La poussière s'accumula... Au bout d'un mois, l'on eut dit qu'il y avait, sur les corniches, un mélange de neige et de boue... Les affiches collées au mur étaient lamentablement lacérées et éclaboussées... Les ampoules électriques laissaient à peine passer une lueur indécise... et les vitres... Ah! les vitres!... « C'était comme si qu'on y aurait collé de la cendre », assurait l'adjoint Torchet. Les boiseries, vermoulues, disparaissaient sous un amas fantastique de toiles d'araignées et dans les couloirs régnait une obscurité de prison moyenâgeuse!... Et, comme disait Denis, le machiniste: « pisque le maire voulait pas céder, tant pus on irait, tant pus ça s'rait pire ».

* * *

Les choses en étaient là, lorsque, un beau matin, la municipalité de Bissy-les-Canons reçut un télégramme de Paris annonçant, pour le surlendemain, l'arrivée du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, qui venait inaugurer une statue à Jean-Jacques Rousseau. Ce grand homme avait, paraît-il, pendant son séjour à Chambéry, fait plusieurs excursions dans la forêt, toute voisine de Bissy, et les habitants avaient voulu marquer son passage dans leur ville par ce « modeste hommage ».

Immédiatement, ce fut dans Bissy le branle-bas des grands jours; mais lorsque, sous l'arrosoir et le balai, la ville, ayant pris son air de fête, fut coquette, propre, reluisante soudain Foudraz pensa au théâtre! Il donna dare-dare des ordres pour qu'on le nettoyât au plus tôt, ce qui fut fait avec une rapidité fiévreuse. Malheureusement, si les murs gagnèrent à ce nettoyage, les vitres n'en parurent, par contraste, que plus affreuses, disons le mot, plus dégoûtantes, n'étant nettoyées que du côté municipal.

Ne voyant aucun moyen de se tirer de là, Foudraz prit une résolution héroïque. Foulant aux pieds sa dignité de maire et son orgueil de quadragénaire, il s'en fut trouver Parisot, lui fit un sombre tableau de sa situation, lui montra la bonne renommée de la ville compromise, lui prouva que lui, directeur, avait tout intérêt à se faire valoir vis-à-vis du gouvernement... Mais l'autre ne répondit à ce flot d'éloquence que par ces mots:

— Mon cher, je suis chez moi par traité... Vous avez voulu m'embêter, c'est bien mon tour... Quant au gouvernement, je m'en fiche!

Foudraz, qui se voyait déjà décoré, fut atterré... Il se fit humble, il supplia, il pleura même. Enfin, après deux heures de lutte et d'efforts, il vint à bout de son adversaire. Parisot consentait, oui, il consentait à nettoyer son théâtre, mais à la condition expresse que le maire s'engagerait, par écrit, à en nettoyer l'extérieur une fois par semaine et le même jour que lui, l'intérieur. Foudraz, ivre de joie, accepta tout, signa son pacte sans même le lire, serra avec effusion les mains du directeur (son sauveur!) et courut donner les derniers ordres...

* * *

...Inutile de dire qu'à l'arrivée du ministre, il y eut des ovations, des hurrahs, des cris de joie, de la musique, la *Marseillaise*, naturellement... Bref, la visite de la ville commença immédiatement. Mais, en arrivant aux abords du théâtre, Foudraz, qui se trouvait dans le landeau, à droite du ministre, pâlit subitement... Le ministre se boucha le nez d'un geste moins que protocolaire... Les invités firent la grimace... Qu'y avait-il donc?...

Il y avait que ce satané Parisot, s'il avait bien nettoyé le théâtre de fond en comble, n'avait rien trouvé de mieux que de déposer toutes les ordures dans la rue, et comme il les avait déposées trop tard pour qu'elles pus-



PLEIN AIR

Agrandissement, d'après photographie.

sent être prises par la poubelle municipale, elles croupissaient là depuis le matin... Et Dieu sait s'il y en avait!... Des monceaux! Depuis six mois que le théâtre n'avait pas été nettoyé, pensez donc!... Et dans cette rue ignoble, où le ministre dut passer (l'itinéraire était prévu, et, pour en changer, ç'eut été une affaire d'État!...) le théâtre se dressait majestueux, flamboyant, reluisant, magnifique, tout pavoisé de drapeaux neufs, aux hampes vertes et aux fers étincelants.

Si bien que, le moment de la distribution des décorations venu, M. le ministre se tourna vers le maire, qui attendait, béat, et lui dit:

— Mon cher Foudraz, je suis au regret de ne pouvoir vous donner la croix cette fois-ci, mais vraiment votre ville est trop mal entretenue... Vous voyez pourtant que j'avais pensé à vous... Ce sera pour la prochaine fois... En attendant, permettez-moi d'offrir votre croix à M. Parisot, qui a trouvé le moyen de sauvegarder son théâtre des atteintes de la malpropreté incroyable de la rue...

Là-dessus, le ministre y alla de son petit laïus sur la nécessité de l'hygiène et de la protection des monuments publics...

* * *

Foudraz, suffoqué, s'était évanoui!...

Depuis ce jour, il dit tout le mal possible de la République et il prend part à toutes les manifestations royalistes!...

Patrice Buet.

Un tour de cocher

— Ah! ah! je viens d'en faire une bien bonne à mon cocher de fiacre! — Garçon! Un Pernod sucre bien tassé! — Oui, une bien bonne! Et je la recommencerai! Ce n'est pas malin! Plus difficile tout de même que dans le temps, parce qu'il faut trouver un sapin sans taximètre. Voilà, vous savez, aux environs des gares, il y a toujours des maraudeurs qui voudraient bien entrer dans la cour, parce qu'ils y trouveraient tout de suite des clients. Seulement, c'est défendu, et les agents font bonne garde. Alors, qu'est-ce que font les cochers? Ils vous proposent de vous conduire à l'œil dans l'intérieur de la gare. Vous connaissez tous ça? Et pour que les agents n'aient rien à dire, l'automédon vous met quarante sous dans la main, et vous les lui rendez en descendant.

J'emploie souvent le truc quand je vais prendre mon train de 7 h. 26. A la gare Saint-Lazare, il y a des cochers qui me connaissent. Ce soir, j'en prends un dans ces conditions-là. Une fois monté dans la voiture, je le reconnais: un animal qui, l'avant-veille, m'avait traité de panné, parce que je passais devant son cheval! Je me dis:

— Mon bonhomme, tu vas me payer ça!

J'avais mon idée, et je l'ai mise à exécution, vous allez voir comment.

Le cocher me donne une pièce de deux francs, comme d'habitude, et me dit:

— Vous me donnerez ça en me quittant, à cause du sergent de ville.

C'est ce que j'attendais. Je prends la pièce sans avoir l'air de rien. Le sapin s'arrête dans la cour de la gare, le cocher avait l'air tout heureux de rouler un agent. Alors, savez-vous ce que je fais? Je lui colle dans la main trente sous, pas un de plus, et je m'en vais en lui criant:

— Au revoir et merci!

Je dois vous dire qu'il riait, mais pour sûr il riait jaune! Et à rien à dire: pas de taxi, il avait le prix d'une course. Je lui ai fait payer dix sous le plaisir de m'appeler panné!

Hein? Je vous le disais, qu'elle était bonne! La voilà, ma vengeance: je prends mon apéro aux frais du cocher! A ta santé, mon vieux collignon! Garçon! Payez-vous, et avec sa pièce encore!... Comment? Quoi? En plomb? Vous blaguez!

La pièce du cocher est en plomb! Nom de nom! C'est moi qui suis refait!

Good-Bye.



UNE ENTREE MANQUEE

La Paysanne. — Pardon, M'sieur, je cherchions mon fils, Pierre Latripe, qu'est acteur ici?

Le Machiniste. — Attendez-le un instant, tenez, il est en scène.

L'Acteur. — Ciel! me tromperais-je. Non! c'est bien la duchesse de Coulanges, ma mère bien aimée! Venez, ô noble mère! Venez, duchesse!



— Me v'là! me v'là C'est bien ta vieille maman qui vient t'embrasser, mais pourquoi que tu me dis « vous », à c't'heure?



L'ENQUETE

— Monsieur le commissaire, voici une note de couturier non acquittée que je viens de trouver près de lui.

— Voyons!... oh! oh!... il n'y a aucun doute! c'est un suicide!

VITESSES NAVALE ET MUNICIPALE

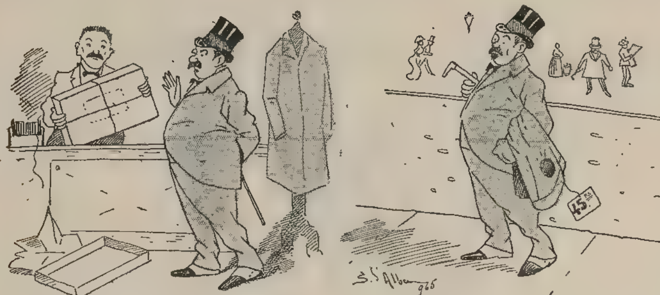


MONSIEUR LE MAIRE. — Mais si, amiral, les mariages reprennent. Jugez de ma rapidité. Hier, j'ai célébré vingt mariages en deux heures!...
L'AMIRAL. — Peuh! Ça ne fait jamais qu'une vitesse de dix nœuds à l'heure!

LES CHANTIERS DE PARIS



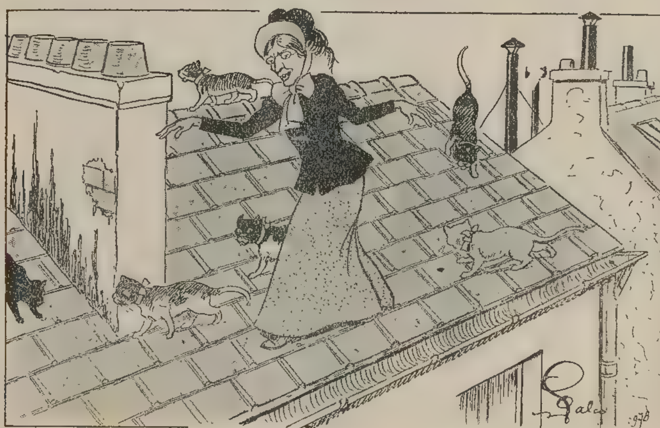
— Quand on aura fini les travaux ?... Comment voulez-vous que je le sache... Voilà à peine huit jours que j'ai semé mes épinards !...



— Pas de carton, Monsieur, je ne veux pas avoir l'air d'avoir... ...acheté de la confection.



— Comment se fait-il que la si timide et si réservée Mlle Lathuile de Terkuite vienne prendre des leçons d'équilibre chez un forain?



— Simplement pour pouvoir promener ses chats, qu'elle ne veut pas laisser rir seuls sur les toits.

Origine du Scaphandre

Le plus ancien appareil connu qui pût permettre de respirer sous l'eau semble être celui que décrivit Aristote, et qui servait aux plongeurs d'Alexandre pour marcher sous l'eau.

Le célèbre philosophe grec compara cet appareil à une trompe d'éléphant allant chercher à la surface de la nappe liquide l'air extérieur. On lit, dans ses *Problèmes*: « Lorsqu'on descend aux plongeurs un vase renversé, il facilite leur respiration. Le vase ne se remplit pas d'eau, mais il retient l'air. D'ailleurs, ce n'est que par la force qu'on le fait descendre dans l'eau, et il faut qu'il soit tenu bien droit, car pour peu qu'on l'incline, l'eau s'y précipite. »

Le principe de la cloche à plongeur est renfermé dans ces lignes. Mais ce n'est que bien plus tard, vers la seconde moitié du dix-septième siècle qu'on l'appliqua de façon pratique. A cette époque, un Américain, du nom de William Phipps, constructeur de navires, entendit parler, au cours d'un voyage qu'il fit aux îles Lucayes, d'un bâtiment espagnol chargé de richesses, qui avait coulé bas dans ces parages.

Aussitôt instruit de cela, Phipps n'a plus qu'une pensée: rechercher le trésor espagnol. Il invente, sur le principe du vase renversé cité plus haut, une *cloche à plongeur* qui lui permet de chercher et de trouver le trésor perdu. Il revint en Angleterre avec la jolie somme de 7.500.000 francs.

Plus tard, en 1779, Smeaton, ingénieur anglais, se servait d'une semblable cloche à plongeur pour réparer les piles du pont Hexham dont les fondations menaçaient ruine.

Le *scaphandre* proprement dit était, connu des anciens Arabes, qui lui donnaient le nom de *capuchon à plongeur*. Ce système était suffisamment perfectionné pour qu'un homme ait pu porter, selon un auteur arabe, de l'argent et des dépêches aux habitants de Ptolémaïs assiégés par les Croisés en 1148.

Le plus ancien scaphandre connu, non seulement par la description, mais aussi par le dessin, est celui que l'on retrouve dans le « Mémoire de Munich ». A partir du quinzième siècle, une suite ininterrompue de documents authentiques atteste que l'on faisait couramment usage de cet appareil.

Il fut très souvent reproduit par Léonard de Vinci dans ses dessins. Il était alors composé d'un vêtement enveloppant la tête et une partie de la poitrine, et communiquant avec l'atmosphère au moyen d'un tube flexible, dont l'extrémité était soutenue à la surface de l'eau par un flotteur.

Ces appareils furent perfectionnés au seizième siècle par les Anglais, qui les construisirent en fer-blanc et en cuivre. En outre, ils étaient mis en communication avec l'extérieur par deux tuyaux de cuir, grâce auxquels on établissait un courant d'air au moyen d'un soufflet.

En France, vers la même époque, on connut ces appareils, ainsi que le prouve une édition de Végèce, parue à Paris en 1535, qui en montre des spécimens curieux.

Mais c'est en Angleterre que le scaphandre devait se perfectionner.

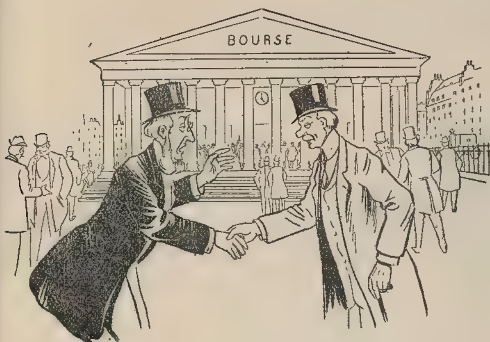
En 1834, l'ingénieur Deane conçoit l'idée du casque de métal percé d'épaisses fenêtres, et approvisionné d'air par une pompe installée sur le rivage ou à bord d'un navire.

Le scaphandre n'a guère changé depuis.

L'habit est fait de deux toiles séparées par une feuille de caoutchouc laminé de cinq millimètres d'épaisseur. Il se termine à la partie supérieure par une collerette élastique qui permet à l'homme de s'y introduire facilement et qui se fixe à l'aide d'un cercle de serrage dans une gorge placée à la base du casque. Cette gorge étant remplie d'une garniture de caoutchouc pur, le joint est absolument hermétique.

Avec ce costume, des plongeurs sont restés sous l'eau durant plus de six heures consécutives sans éprouver le moindre malaise.

Aujourd'hui, le scaphandre est employé dans de très nombreuses circonstances, et a presque complètement remplacé la primitive cloche à plongeur.



M. Finance. — De grâce, mon cher, ne parlons plus affaires aujourd'hui! Je me rends à une soirée qui va un peu me reposer la tête...



— Papa, j'ai à te faire part d'un projet... j'ai l'intention de me marier.
— Allons bon! Il était écrit que je ne sortirais pas des affaires aujourd'hui!

Rouget de Lisle fabuliste

Rouget de Lisle ne se contenta pas d'écrire les paroles et la musique de la *Marseillaise*. Il composa aussi des fables, en quoi il eut bien tort, car elles sont loin d'égaler les petits chefs-d'œuvre des La Fontaine et des Florian.

Cependant, en voici une, parue dans les *Annales romantiques* de 1826, qui ne manque pas d'esprit et qui est toujours d'actualité:

LES OIES

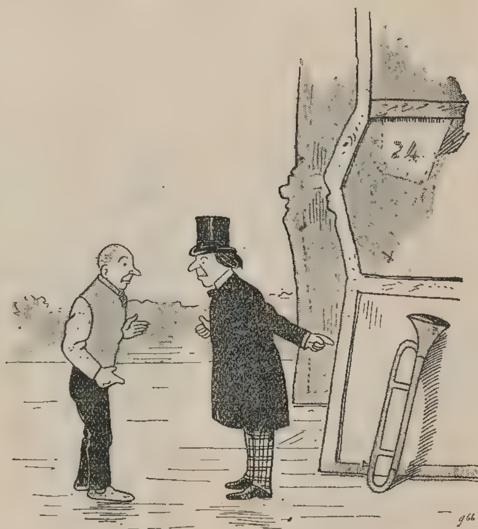
Une longue perche en main,
Pierrot, au marché voisin,
Menait une troupe d'oies,
Et, pressé qu'il était, très peu civilement
Les hâtait, les chassait, les poussait en avant,
Sans les laisser d'un pas s'écarter de leurs voies.
De colère gonflés, nos oiseaux cheminaient,
Et de leur guide entre eux, vivement se plaignaient,
Quand survient un passant. Tous, à rompre la tête,
Les voilà de piailler en dressant leurs longs cous:
— Voyez, homme de bien, voyez comme nous traite
Ce rustre, ce manant. Des oisons tels que nous!
Nous descendons tout droit de ces saintes volailles
Qu'on vit du Capitole affranchir les murailles.
Karamsin et d'Hozier sont d'accord sur ce point,
— Messieurs, je les en crois, et la fidèle histoire
De ces nobles auteurs a consacré la gloire.
Mais çà, parlons de vous. Vous ne dérogez point,
J'espère et soutenez une origine illustre?
— Vraiment, de nos aïeux nous partageons le lustre.
—Mais vous, Messieurs, mais vous? — Nos ancêtres... — Fort bien;
Mais vous, quels sont vos droits? qu'avez-vous fait? — Nous?... Rien.

. . . .

Si je voulais mater les insolentes joies
De tant d'oisons sans palme aux airs pleins de hauteur,
Quel texte à commenter!... Chut! indiscret censeur!!
Le temps présent est l'arche du Seigneur:
Ne faisons pas crier les oies.



Le Missionnaire. — Aimons-nous les uns les autres.
Le chœur des Bouftouckru. — Oui, mais rôtis...



A LANDERNEAU

Le Régisseur. — Pourquoi n'avez-vous pas porté cet instrument au dépôt d'accessoires?

— Mais, Monsieur, parce que c'est un trombone à coulisse!

POCHADE EN UN ACTE

Procédés mnémotechniques.

Monselet disait: « Il y a un art de la mémoire comme il y a un art de la cuisine! »

Cet art, qui consiste à créer une mémoire artificielle, est surtout basé sur l'association des idées.

Les Anciens, pour se souvenir, employaient la *topologie* ou mémoire locale. C'est le procédé dont se servaient, entre autres orateurs, l'illustre Cicéron, pour se rappeler les différentes parties de ses discours.

Les Grecs et les Romains usaient aussi de la mémoire figurative, laquelle remplace les idées par des images sensibles.

Depuis, des théoriciens, à l'imagination féconde, entassèrent systèmes sur systèmes pour perfectionner la mnémotechnie.

Ils aboutirent, le plus souvent, à des conceptions baroques absolument impraticables.

Au dix-huitième siècle, le jésuite Claude Buffier mit l'histoire en vers, et nous apprîmes ainsi que:

> Notre premier roi, Pharamon,
> N'était ni diable, ni démon.

L'idée de Buffier fut reprise par des jongleurs plus habiles encore, qui versifièrent la géographie, la géométrie, la physique, la chimie, et même l'anatomie.

Quelques exemples édifieront le lecteur:

Pour la géographie d'abord:

Dans un tissu de tulle, on se sent le corps aise... (Corrèze, ch.-l.: Tulle).

Ah! race d'avocats, pour vous, pas de cas laids... (Pas-de-Calais, ch.-l.: Arras).

Chartreux, mes bons amis, vous êtes d'heureux loirs... (Eure-et-Loir, ch.-l.: Chartres).

La mort, nous la verrons rôder autour de nous... (Aveyron, ch.-l.: Rodez).

Hein!! comme c'est tiré par les cheveux!

Et ne préférez-vous pas cette autre invention bien plus ingénieuse, quoique en simple prose?

Ayant une soif de *lionne*, je vis à quoi l'*eau sert*: un homme de *sens* y *joignit* un verre de vin et dit: *tonnerre, avalons!*

Passons maintenant à la géométrie. Elle nous enseigne que:

> La perpendiculaire se pique
> D'être plus courte que l'oblique.

et que:

> Le volume de la sphère
> Est égal, si je sais le faire,
> A quatre tiers de *pi* R 3,
> Même si la sphère est en bois.

Sans oublier que

> Le carré de l'hypoténuse
> Est égal, si je ne m'abuse,
> Aux deux autres carrés,
> Construits sur les côtés.

Mais voyons la chimie:

> Pour faire de l'hydrogène,
> On prend un tube en porcelaine,
> On prend du fer, on prend de l'eau.
> On met le tout sur un fourneau.
> L'eau, par le fer vaporisée,
> Est par le feu décomposée.
> L'oxygène s'unit au fer
> Et l'hydrogèn' s'en va dans l'air.

L'anatomie fut mise en vers au seizième et au dix-neuvième siècles. Voici un échantillon de l'œuvre:

> Des os longs, courts et plats, de tout le corps de [l'homme,
> Deux cents, ni plus, ni moins, déterminent la [somme.

Le principal effort de la mnémotechnie a surtout porté sur les nombres. Et c'est en application de procédés mnémotechniques que Mondeux et Inaudi, paysans illettrés, arrivaient à extraire la racine à la cinquième puissance d'un nombre de 15 chiffres. Cela est d'autant plus vrai que ces calculateurs-prodiges étaient incapables de retenir les vers d'une fable. Il faut distinguer aussi entre la mnémotechnie et l'hypermnésie, qui est une surexcitation de la mémoire.

Juste Lipse, érudit belge du seizième siècle, qui savait par cœur tout Tacite, était un hypermnésique. Scaliger, qui en 21 jours apprit l'*Iliade* et l'*Odyssée*, en était un autre. Hypermnésiques aussi, les musiciens qui, comme autrefois Mozart, comme, aujourd'hui, Raoul Pugno, se rappellent une partition entière qu'ils n'ont entendue qu'une seule fois.

***

Vercingétorix imberbe.

Une tradition veut que Vercingétorix ait été un Averne à la forte moustache tombante, et c'est ainsi qu'il est représenté sur le monument qui lui a été élevé en Auvergne. On avait même l'habitude de dire couramment jusqu'ici: « Une moustache à la Vercingétorix. »

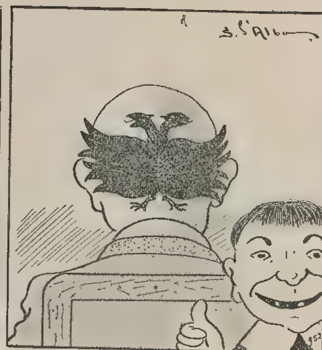
Or, sur les vingt médailles que nous possédons au type du chef gaulois, celui-ci est représenté *dépourvu de moustaches*, même tout à fait imberbe, les cheveux courts et bouclés et d'aspect très jeune.

César, du reste, à confirmé cette impression dans ses Commentaires.

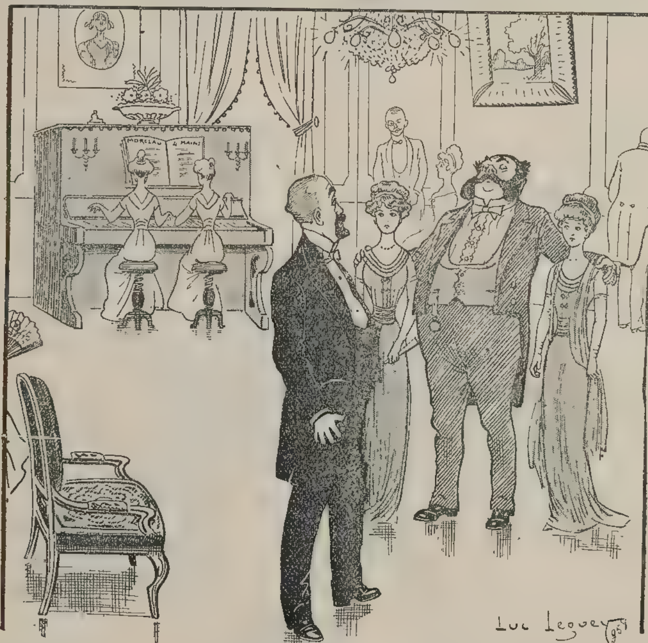
Une à une, les traditions s'en vont!



— Puisque mon oncle est Russe, je vais lui peindre pendant qu'il dort les insignes de son pays...



— Vive la Russie!



SUPERIORITE

M. PARVENU (*en soirée*). — Chez moi, cher Monsieur, mes filles ont chacune leur piano!



L'OBSESSION

Le Docteur. — Un petit rhumatisme... ce ne sera rien: frictionnez énergiquement *les pôles*, quelques cachets d'anti-Pearyne et un soupçon de Cook...aïne!

Le Harakiri

Au temps de la féodalité japonaise, lorsqu'un membre de la noblesse était condamné à mort, au lieu d'être simplement décapité ou étranglé, ainsi que les gens du commun, il pratiquait le *harakiri*; opération délicate consistant à s'ouvrir soi-même le ventre.

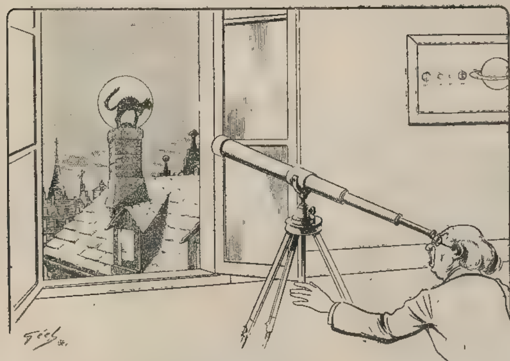
Cette coutume, particulière à l'Empire du Soleil Levant, remonte à la plus haute antiquité; sous la troisième dynastie des Shogoun (1336-1568), elle fit l'objet d'un Code spécial qu'on enseignait aux enfants des daïmios en même temps que la science des armes et la religion.

La cérémonie du *harakiri* avait lieu à l'intérieur d'un temple ou dans le palais d'un personnage officiel. Le condamné était installé sur une sorte d'estrade, et là, en présence de *témoins*, se fendait la paroi abdominale d'un seul coup de sabre; après quoi l'un de ses *seconds*, lui tranchait la tête.

Lorsqu'un noble japonais se décidait de lui-même à quitter la vie, il n'agissait pas autrement; la cérémonie était la même, mais avait alors lieu dans sa demeure ou sur la tombe d'un ancêtre.

Cette coutume, absolument courante autrefois fournirait des volumes d'exemples; celui des quarante-sept ronins d'Aho est l'un des plus fameux. Ces quarante-sept guerriers, ayant juré de venger leur maître, le prince d'Aho, condamné au harakiri pour avoir outragé un fonctionnaire d'empire, tuèrent ce fonctionnaire dont ils portèrent la tête sur la tombe de leur suzerain, et, leur vengeance accomplie, pratiquèrent froidement sur eux-mêmes le harikiri, en présence d'une foule émue et sympathique.

Le harakiri est aujourd'hui tombé en désuétude; à la vérité, les sujets du mikado se suicident encore fréquemment, mais ils usent de procédés moins archaïques; le progrès envahit tout..



Le Savant (*distrait*). — Comment diable mon chat a-t-il pu se fourrer dans ma lorgnette!

La Cour des comptes

La Cour des comptes menace, paraît-il, d'être prochainement submergées sous le flot sans cesse grandissant des paperasses qui lui arrivent de toutes parts. Son nouveau palais de la rue Cambon, en construction depuis une douzaine d'années et encore inhabitable pour les membres de la Cour, est rempli à en déborder, dans ses immenses sous-sols, de dossiers aussi poussiéreux qu'innombrables.

Tous les ans, le nombre des affaires ressortissant à cette haute juridiction augmente. En 1782, 1.736 comptabilités lui étaient soumises; actuellement, elle en examine 3.224. Le budget des dépenses de l'Etat, qui, à la même date, s'élevait à 2.867 millions de francs, dépasse aujourd'hui le chiffre fabuleux de quatre milliards. D'où accroissement du labeur de la Cour des Comptes qui juge, en outre, 776 comptes de communes, et 217 comptes d'établissements de plus qu'en 1872.

Le nombre des liasses livrées au greffe pour l'exercice 1872, avait été de 29.677; il s'est élevé à 48.422 en 1907, soit une augmentation de cent trente pour cent. Mais ce dernier chiffre est déjà dépassé; c'est à 50.000, en chiffres ronds, qu'il faut évaluer, en 1909, le nombre des liasses. Et comme on ne peut, d'après les règlements en vigueur, en supprimer que 32.000 par an, c'est 18.000 liasses que va s'enrichir — si l'on peut s'exprimer ainsi— chaque année, le fonds des dépôts d'archives de la Cour des Comptes.

Aussi, l'Etat est-il en pourparlers pour l'achat d'immeubles destinés à recevoir des monceaux de paperasses, dont beaucoup remontent à une centaine d'années et sont parfaitement inutiles.

Mais ce sont là les beautés de l'administration.

* * *

Pêle-Mêle Connaissances

— La ville de Chicago, qui compte aujourd'hui plus d'un demi-million d'habitants, fut presque entièrement détruite par un formidable incendie, en 1871.

— Parfois, l'aigle, lorsqu'il plane à une hauteur considérable, replie soudain ses ailes et glisse au travers des airs, se laissant tomber vers le sol comme une masse et avec une vitesse inouïe. En de tels instants, dit Audubon, l'œil a peine à le suivre dans sa chute.

— Les phares furent, au début, construits en fortes pierres de taille. Après de longs tâtonnements, il semble que la préférence soit aujourd'hui accordée à un amalgame de ciment de Portland et de moëllons, qui donne, on l'a reconnu, un tout homogène et fort résistant. Quant au fer, il a, à plusieurs reprises, trahi les espérances qu'on avait fondées sur lui, et son application est des plus restreintes. Le premier phare de ce genre, un phare isolé en mer, celui de Minot's Loge, fut englouti corps et biens pendant une tempête, en 1851.

— La Caisse de retraites des anciens députés fonctionne depuis le 1er janvier dernier. Elle est alimentée par une cotisation mensuelle qui est fixée à 50 francs. Elle dispose actuellement de 48.000 francs de rente. Les pensions sont fixées à 2.200 francs pour les veuves. Il y a actuellement 137 députés pensionnés et 17 veuves.



— Voilà la boutique du misérable exploiteur, enfonçons sa devanture!
— Il nous recevra peut-être à coups de revolver!



— Qu'importe!
(*En chœur*). — Zut! il n'y a rien de fait, la peinture est toute fraîche!

— La Chine devient sportive. Elle a eu dernièrement sa course pédestre, dite « de Marathon », sur un parcours de 26 milles, soit environ 42 kilomètres. C'était, avant tout, une épreuve internationale. Les 23 partants comprenaient des soldats de divers corps d'occupation et des membres indigènes du *North Club China*. Les Français engagés, au nombre de quatre, se classèrent 1er, 2e, 5e et 7e.

— La saccharine a un pouvoir sucrant 500 fois plus grand que celui du sucre de canne ou de betterave. Mais comme elle ne peut pas être assimilée, elle ne constitue pas, comme le sucre, un aliment proprement dit. En outre, elle peut déterminer des troubles très graves dans les fonctions digestives. C'est pour cette raison qu'elle est prohibée dans la plupart des pays, notamment en France.

— Il ressort du recensement de 1906 que la population européenne, actuellement fixée dans notre grande colonie d'Afrique s'élève à 680.263 habitants. 166.198 de ces habitants (la plupart Espagnols et Italiens) sont comptés comme étrangers et 514.065 comme Français.

PETITE CORRESPONDANCE

M. A. L. — On peut très bien être partisan de la journée de huit heures sans nourrir des idées subversives ou anarchistes. Huit heures d'un bon travail valent, au dire de bien des industriels, dix ou douze heures d'un travail pénible.

Mme H. — Vous avez raison, mais la Mode a des raisons que la raison ne connaît pas.

M. H. R. — Au bridge à trois, on adopte généralement la règle de *sept*, c'est-à-dire que le joueur qui a passé la main à son mort annonce l'atout de la façon suivante. Il prend la plus longue couleur du mort, mais ne l'annonce que si son nombre de cartes, additionné aux honneurs, atteint le chiffre sept. Ainsi, cinq atouts et deux honneurs, ou quatre atouts et trois honneurs, ou encore six atouts et un honneur lui permettent d'annoncer.

Si aucune couleur ne répond à cette règle, il annonce pique.

M. Tourel. — Le préfixe *mac* est bien d'origine écossaise et signifie : *fils de*. Les Irlandais ont, eux aussi, un préfixe ayant le même sens, c'est *O'*. Les Arabes ont *ben*, etc.

M. Albert. — On dit couramment : *Nous partîmes chacun de notre côté*. Evidemment, pour être tout à fait correct, il faudrait dire : *Nous partîmes chacun de son côté*, mais l'usage ayant force de loi, la première de ces deux façons de dire ne saurait être considérée comme impropre.



JALOUSIE

— Les grévistes ont complètement mis à sac la maison des Durand... On ne parle que d'eux dans les journaux!
— Pas de danger que cela nous arrive à nous qui ne sommes, à côté d'eux, que de tout petits industriels!...

PAGES FOLLES

De l'humour pour l'humour, de la gaieté pour gaieté, de la verve pour la verve, tel est le ...ogramme de **PAGES FOLLES**, le nouveau ...rnal hebdomadaire, satirique qui obtient, ...st le cas de le dire... un succès... fou.

Ce journal s'est créé, dès à présent, dans la ...esse de ce genre, une place originale, dont l'im...rtance croîtra sans cesse; il tient le succès ...tain, positif, et il a quelque chose de plus ...viable encore : la popularité. Il faut ajouter ...avec ses seize pages de mordants dessins en ...r et en couleur et de texte hilarant, sous cou...rture illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte ...e **15 centimes.**

C'est là certainement une m... ...ale attrac...n qui ne met que mieux en ...aleur la force ...s autres.

COMPTOIR DERNIER CRI

— Pour verser la consommation, le dactylo-verseur n'a qu'à frapper les touches correspondant aux liqueurs demandées.

Encre de la Maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris. Le Gérant : A. RICHARD.

15e ANNEE — No 46. 10 Centimes 14 Novembre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

[F]RANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
[ÉT]RANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

RETOUR D'ENTERREMENT, par Th. BARN.



— Voilà ce que c'est ! Si tu n'avais pas mis si cher à la couronne, on aurait pu finir la journée au concert.



— Tout le monde a eu des hauts et des bas, mon vieux!
— Oui, mais voici l'embêtant. C'est quand on a des hauts qu'on a les bas. Et quand on a des bas, on n'en a pas.

LA BARBE

Un dimanche matin, comme Machin se regardait dans la glace avant de se raser, il se dit:

— Tiens, si je laissais pousser ma barbe.

Sa femme, Mme Machin, entra dans la chambre juste à ce moment:

— Tu sais, ma chérie, annonça-t-il, j'ai envie de laisser pousser ma barbe.

Mais il n'en était pas encore bien sûr. Cela ne devint une certitude que lorsque sa femme eut répondu:

— Laisser pousser ta barbe, mais tu es fou! Je ne veux pas, moi!

Alors, il affirma:

— Eh bien! si, je la laisserai pousser, ma barbe!

Et il remit le rasoir dans son étui et l'étui dans le tiroir de la table-toilette. Car il était un homme libre.

Mme Machin, pourtant, n'était pas autrement ennemie des barbes. Elle n'avait guère protesté que par habitude, parce qu'il ne convient pas à la dignité d'une épouse de souscrire tout de suite aux intentions de son mari. Mais, dès que Machin eut exprimé sa volonté formelle de laisser fructifier son menton, elle y devint franchement hostile et elle bouda. Le soir, quand Machin essaya de mettre fin à la brouille, elle lui tourna durement le dos:

— Ah! non, alors! Quand tu seras rasé!...

Et, l'amour-propre les poussant, ils jurèrent, lui, de ne jamais se raser, et elle, de rester le dos tourné jusqu'à ce que satisfaction lui soit accordée.

Quand on veut garder sa barbe, il y a un mauvais moment à passer, c'est la période pendant laquelle, les poils n'étant pas encore assez poussés, on n'a pas encore l'air d'un monsieur qui ne se rase plus, mais on n'a pas l'air d'avantage d'un monsieur qui se rase. On a l'air sale. Machin était un homme libre, mais il n'était pas sale pour cela. Il eut bien soin d'en avertir tout le monde, ses voisins, son concierge, ses fournisseurs, ses camarades:

— Vous savez, disait-il à chacun, je laisse pousser ma barbe!

Or, Machin travaillait dans les nouveautés. On est malicieux dans les nouveautés; ses collègues virent là l'occasion d'une bonne idée. Cela consistait à dire toute la journée: « Dis donc, Machin, c'est vrai que tu laisses pousser ta barbe? » Ou bien: « Vous savez, Machin laisse pousser sa barbe! » Ou encore: « La barbe de Machin... » Et on engageait des paris; on proposait de la lui jouer au piquet.

Machin sut ce que c'est que de souffrir pour un principe. Mais il n'en fut que plus attaché à sa barbe.

C'était, d'ailleurs, un attachement mal placé. Sa barbe ne semblait pas devoir lui donner de grandes satisfactions. Elle venait mal, et puis elle entra dans l'âge ingrat, qui est terrible chez les barbes. Il eut l'air d'un noyé un peu avancé, et comme à son magasin, il devait vendre des dentelles à une cliente difficile, son patron l'observa d'un œil défavorable. Machin crut devoir expliquer:

— Monsieur, je garde ma barbe.

Le patron se contenta de dire: « Ah! », Mais Machin vit une désapprobation dans ce mot:

— Toi, vieux sagouin, se dit-il, si tu crois que tu m'empêcheras de garder ma barbe!

Le patron ne l'empêcha pas de la garder sa barbe, seulement, tous les matins, en faisant sa tournée il venait se planter devant pendant cinq minutes, et il la regardait pousser d'un air de reproche.

Machin dut encore défendre sa barbe contre son barbier, parce que ce barbier était un artiste, et que la barbe de Machin le faisait souffrir dans son esthétique. Aussi, chaque matin, en lui donnant le coup de fer aux moustaches, ne manquait-il jamais d'insinuer:

— La barbe, Monsieur?

Machin sautait:

— Mais sapristi, vous savez bien que je la garde.

Bien sûr qu'il le savait, mais ça ne l'empêchait pas de recommencer le lendemain et même de fourrer le blaireau dedans de temps en temps, comme par erreur.

Et puis, il y eut également les parents, les vieux oncles, les vieilles tantes, qu'on voit tous les 36 du mois, mais qu'il faut tout de même ménager, et les vieux amis de la famille, qui vous ont vu haut comme ça! Ils se montraient intraitables.

— Comment, Anatole, tu laisses pousser ta barbe! Mais tu es affreux. Veux-tu bien faire couper ça tout de suite!

Mais ce fut encore dans ses affections que Machin souffrit le plus. Tous les soirs, quand il rentrait du travail, ses enfants s'enfuyaient: ils couraient se cacher dans les coins, sous les lits, partout, et dès que Machin s'approchait d'eux, ils faisaient entendre des cris d'épouvante:

— J'veux pas que papa m'embrasse. Y pique trop. J'veux pas!...

Alors, furieux, il les empoignait et leur frottait rageusement la figure contre sa barbe:

— Ah! disait-il, tu ne veux pas que ton père t'embrasse, eh bien! attends un peu!

Et la maison s'emplissait de hurlements d'enfants martyrs. Quant à sa femme, elle continuait à vivre le dos tourné.

La vie n'était plus tenable. Machin se prenait, certains jours, à maudire la liberté. Pourtant, une pensée le réconfortait un peu. Il se disait:

— Tout cela s'arrangera quand ma barbe sera tout à fait poussée.

Mais, en vieillissant, sa barbe s'affirmait de plus en plus déplorable. Elle poussait par endroits, et à d'autres, ne poussait pas, sans donner de raisons, avec une belle indépendance de barbe d'homme libre, et puis, un beau jour, elle ne poussa plus du tout. Alors, il vit bien qu'il serait obligé de s'en débarrasser. Mais un combat se livra en lui. Son amour-propre protestait. Cette barbe, en somme, c'était plus qu'une barbe, c'était un emblème d'indépendance, c'était son drapeau. Et il lui faudrait raser son drapeau! Jamais! Seulement — le cœur humain a de ces faiblesses — il se prit à souhaiter un accident qui viendrait arranger les choses. C'est si vite arrivé un accident! Il y a tant d'explosions qui vous grillent le poil, d'acides qui vous le corrodent, d'engrenages affamés qui vous le tondent, sans compter les maladies qui vous l'arrachent. Ah! s'il pouvait seulement attraper la pelade!

Enfin, il se produisit, l'accident. Un jour, en fumant, Machin se trompa, il alluma sa barbe au lieu d'allumer sa cigarette. Il y en eut la moitié de brûlée. Le rasoir s'imposait.

Ce fut avec une vive joie, la conscience tranquille, qu'il revit son menton. D'abord, il était infiniment mieux ainsi, et puis il pensa que c'était la fin de la brouille avec sa femme, et cette idée le remplissait d'aise. Il se dépêcha de rentrer chez lui.

Mais sa femme ne lui fit pas du tout l'accueil qu'il attendait. Quand elle vit son mari sous son nouvel aspect, elle le considéra longuement d'un air étrange, un peu méprisant, puis elle dit, froidement:

— Tiens, tu t'es fait raser, mon ami? Quelle singulière idée! Je t'aimais mieux avec ta barbe!

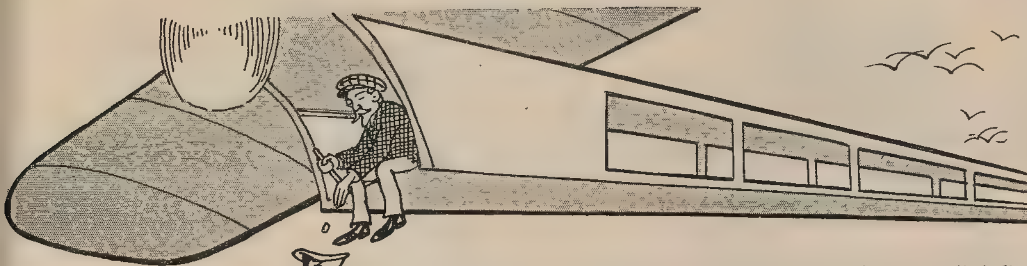
Et tous ses amis, toutes ses connaissances lui en dirent autant.

Tant il est vrai qu'en ce bas monde tout n'est qu'habitude.

Bernard GERVAISE.



Comment le jeune Isidore se représente l'expression: « Tenir la dragée haute ».



èle-Mèle Causette

ttre ouverte à mon propriétaire.

sque s'est présentée pour moi la sité de me mettre en campagne trouver un logement conforme à goûts et mes moyens, je ne suis ombé immédiatement sur le vô-

fait, c'est à un pur hasard que je l'honneur de compter aujourd'hui vos locataires.

ais battu le pavé de toutes les comprises dans le périmètre que étais assigné.

té par de laconiques et fallacieux ux, j'avais pénétré sous des cen- de voûtes et dérangé des centai- concierges, pour apprendre cha- is que l'appartement annoncé au ne pouvait me convenir.

de ces peines inutiles et irrité con- peu de ménagements que MM. opriétaires pratiquent à l'égard du ublic, j'avais abandonné mes re- es.

ais donc, renonçant à mes projets, r de nouveaux liens avec mon bailleur, quand une course for- ne fit passer devant votre immeu- avais dix minutes à perdre, j'en-

e appartement me convint, je l'ar- et voilà comment je devins votre

je le répète, le hasard seul m'a

le petit concours de circonstances que je viens de vous énumérer, je n'aurais pas fait affaire avec vous. Il y aurait donc eu, d'une part, un acheteur susceptible d'acquérir un produit, d'autre part, un marchand détenant le produit cherché, et faute de se rencontrer, ces deux personnages n'auraient pas fait affaire ensemble.

Votre local serait peut-être resté vacant, et moi j'en aurais reloué un qui ne me convenait plus.

Cela prouve tout simplement qu'il manque un rouage dans le système des locations.

Si mon cas était isolé, je ne me permettrais pas d'en parler, mais vous savez combien à chaque terme sont nombreux les chercheurs de logements.

C'est, par conséquent, d'une question d'intérêt général que je vous entretiens, vous et tous vos confrères en propriétariat, qui voudront bien lire ces rapides réflexions.

Avez-vous jamais pensé aux tribulations que vous pourriez éviter au public en apportant un peu de progrès dans les vieux systèmes en cours depuis de si longues années?

Je me suis, quant à moi, demandé bien souvent pourquoi nous avons des marchés organisés pour les transactions mobilières; la Bourse pour les titres, les Halles pour les denrées, la Bourse de Commerce pour les céréales, l'Hôtel des Ventes pour les meubles et objets d'art, alors que le commerce des valeurs immobilières ne possède aucun marché public.

On ne peut nier cependant l'importance des échanges et des locations d'immeubles et de terrains.

La nécessité d'une centralisation de ce genre d'affaires paraît indiscutable. Elle répondrait à l'intérêt des donneurs autant qu'à celui des preneurs, puisqu'elle servirait, comme les autres marchés organisés, à mettre en rapport le vendeur avec l'acheteur.

Si pareille institution existait, j'aurais su où m'adresser pour m'épargner de fatigantes recherches et j'aurais appris l'existence du local que vous désiriez louer. Vous, de votre côté, vous auriez trouvé en moi un locataire, sans l'aide du hasard.

Pourquoi, dès lors, ne prendriez-vous pas, avec l'appui de vos co-propriétaires, l'initiative d'une réforme aussi manifestement indispensable?

Vous me demanderez peut-être pourquoi j'adresse cette pétition à vous plutôt qu'à un autre propriétaire?

Tout simplement parce que vous représentez à mes yeux toute la fonction du propriétariat. En vous écrivant, je crois m'adresser, non à un homme, mais à une corporation.

Cette corporation, aussi puissante qu'elle soit, a, comme les autres, des devoirs envers le public, car c'est lui qui la fait vivre.

Est-ce là considération suffisante pour vous émouvoir? L'avenir nous l'apprendra.

Fred ISLY.

DE L'UTILITÉ D'UNE DÉCOUVERTE

— A quoi bon s'attacher tant à découvrir le Pôle Nord?

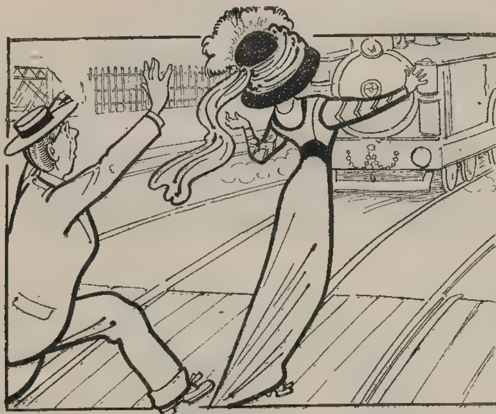
— Eh! c'est que sa découverte économisera bien des milliers de francs.

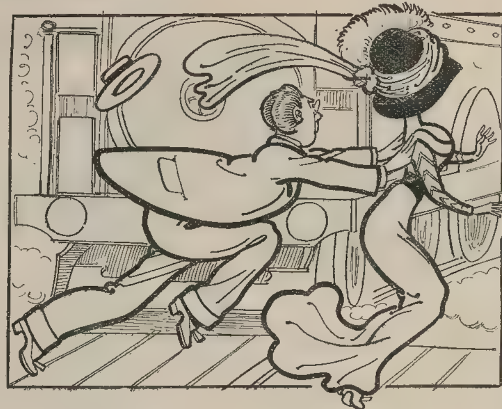
— Comment cela?

— Pardi, parce qu'il ne sera plus nécessaire d'organiser tant de coûteuses expéditions pour le trouver.



La mendicité dans quelque temps





L'HEUREUX ACCIDENT

ELLE. — Ciel! ma robe est prise dans le rail!... Qui me sauvera?... J'épouserai mon sauveur!...

LUI. — Sauvons-la!... Diable!... maintenant, c'est moi qui suis perdu!...



ELLE. — Monsieur, voici ma main... hélas! trop tard.
LUI. — Merci, mon Dieu! Je l'ai échappé belle.



— Merci, monsieur, de vos deux sous; vous me devez encore cinq centimes.
— ???!!!
— ... Droit des pauvres

LES BAVARDES

Il n'existe plus, à Paris, de « salon où l'on cause », à ce que l'on prétend, du moins.

En revanche, il y a les loges de l'Opéra, où l'on cause beaucoup. Il est si agréable de bavarder, tandis que résonne la musique.

Pendant les cinq actes d'un opéra, on a si bien le temps d'échanger des opinions, des conseils et des confidences!

A ce propos, l'on attribue un mot fort spirituel à un de nos écrivains les plus connus.

Je le nommerai Durand, pour ne pas effaroucher sa modestie.

Durand était reçu avec beaucoup de cordialité chez la marquise de Haute-Volée.

La marquise, qui a sa loge à l'Opéra, invita plusieurs fois le talentueux auteur à l'y accompagner.

Durand aime la musique, aussi acceptait-il avec empressement les invitations de son aimable amphitryone.

Il assista ainsi à divers opéras qu'il ne connaissait pas encore.

Malheureusement, il est malaisé d'écouter de la musique d'une oreille et une conversation de l'autre.

Durand était trop galant homme pour avouer à la marquise qu'il eût préféré se livrer entièrement au charme lyrique pendant la représentation, et ne discourir que pendant les entr'actes.

Or notre homme de lettres n'avait jamais vu jouer *Faust*; la marquise le savait. Et comme cet opéra était, un jour, inscrit au programme, elle l'invita dans sa loge:

— Vous me ferez grand plaisir, dit-elle, d'accepter mon invitation.

Durand répondit avec un fin sourire:

— J'accepte avec d'autant plus de plaisir, marquise, que je ne vous ai jamais entendue dans *Faust*.

* * *

Avantages du graphophone

Durand est un passionné du graphophone, et il a une collection de disques sur lesquels il enregistre la voix de tous ses amis et connaissances. Avant de partir pour le Midi, Mme Durand a dû s'exécuter également, de sorte que Durand peut s'imaginer que sa femme est toujours là.

Son ami Dupont se trouvait avec lui l'autre soir, et Durand lui fit entendre différents morceaux suivis d'un monologue de Mme Durand.

— Mais c'est admirable, fit Dupont. Dire que votre femme est si loin, et que, cependant vous pouvez toujours l'entendre.

— Et, remarquez, ajouta Durand, un autre avantage encore plus important, je peux de cette façon me procurer le plaisir de la faire taire à volonté.

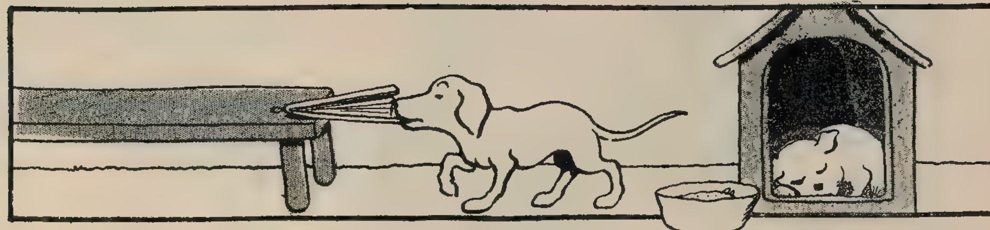
* * *

Entre bonnes amies

ELVIRE. — Vous me voyez embarrassée, ma chère. Je crains de m'être avancée un peu étourdiment, hier soir. Figurez-vous que M. Raoul m'a demandé ma main. Je lui ai répondu que je ne désirais pas me marier encore, mais que, prochainement peut-être je pourrais accéder à son désir. Considéreriez-vous ceci comme une promesse?

COLETTE. — Non! Tout au plus comme une menace.









L'ÉVENTAIL

(HISTOIRE SANS PAROLES)

Courrier Pêle-Mêle

Ido.

La lettre publiée ici sur l'*Ido* nous a valu une quantité considérable de lettres émanant de fervents espérantistes. Presque tous ces lecteurs se montrent plutôt opposés à l'*Ido* et y voient une fâcheuse diversion et une cause d'arrêt à la marche progressive de l'espéranto. Nous ne prenons, naturellement, aucun parti dans la lutte et nous nous contentons de publier la lettre qui nous a paru la plus apte à être comprise des lecteurs étrangers à cette question. Merci aux autres correspondants qui ont bien voulu s'intéresser à cette question et nous donner leur avis. Leurs idées sont, du reste, toutes contenues dans la lettre citée ici.

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié, dans votre *Courrier Pêle-Mêle* du 10 courant, la lettre d'un Idiste. Peut-être serait-il bon que vos lecteurs entendent maintenant le son d'une autre cloche. L'Ido n'est pas un « Espéranto réformé et mis au point par un comité international de savants et de linguistes ». C'est l'œuvre d'un espérantiste isolé, M. de Beaufront. Chargé par le docteur Zamenhof de plaider la cause de l'Espéranto devant le comité de la délégation, M. de Beaufront, s'efforça de démontrer que son propre projet, qu'il avait présenté sous le pseudonyme de Ido était bien supérieur à l'Espéranto. Le comité, voyant que l'avocat même de l'Espéranto inclinait du côté de l'Ido, se laissa convaincre et émit un vœu par lequel il décidait d'adopter, en principe, l'Espéranto, sous réserve de certaines modifications à exécuter dans le sens du projet Ido. Mais dès que l'attitude de M. de Beaufront fut mieux comprise, une bonne partie des membres du comité donnèrent bruyamment leur démission et les plus importantes des 310 sociétés qui avaient donné leur adhésion se retirèrent également.

La *Délégation* n'existait donc plus. Mais, M. de Beaufront ne se tint pas pour battu. Il tâcha de rallier dans cette société les quelques partisans qu'il avait pu trouver, et, fort de cet appui, chercha à faire adopter son Ido aux espérantistes.

Voilà en quelques mots l'histoire du fameux vote de la Délégation. Passons maintenant aux grandes réformes apportées par Ido.

Tout d'abord, la question des lettres accentuées. Nous trouvons, dans le rapport officiel de la Délégation, l'appréciation suivante: « Nous continuons à penser que l'alphabet de l'Espéranto est excellent en théorie et qu'il est *justifié scientifiquement*; mais c'est dans la pratique qu'il s'est révélé incommode et nuisible... » Pourtant, les espérantistes s'en servent depuis 22 ans sans avoir été par trop incommodés dans la pratique. Quant à la difficulté d'impression de l'Espéranto, elle a pu exister autrefois; mais, à l'heure ac-



RETOUR D'ISLANDE

LA PETITE. — Eh'pé... tu sais-t-y j'ons eu l'preux prix d'français à l'école...

tuelle, presque toutes les imprimeries possèdent les caractères espérantistes.

Quant à l'accusatif introduit en Espéranto, il embarrasse peut-être un peu les débutants qui ne connaissent que les langues romanes ou anglaise. Mais, supprimer l'accusatif, c'est supprimer la possibilité de faire des inversions. Croyez-vous qu'il soit possible d'obtenir cela des Allemands? L'expérience a prouvé qu'il n'y fallait pas songer.

Que dire enfin de cet argument cher aux Idistes; que « une langue qui a été amenée au *maximum* de régularité, de simplicité et d'internationalité ne peut plus être perfectionnée qu'en lui ajoutant des éléments nouveaux, mais non en changeant ceux qui existent »? L'Ido n'a, sans doute, pas atteint ce *maximum* (peut être chimérique, hélas!) puisqu'un goupe d'Idistes berlinois a créé un Ido réformé!

D'ailleurs les résultats obtenus par l'Espéranto pur et simple valent mieux que tous les raisonnements théoriques.

Recevez, etc.

Jean LEBON.

* * *

Cerf-volant

Monsieur le Directeur,

Doit-on dire cerf-volant ou serre-volante?

Voici une version qui paraît admissible et que je trouve dans une lettre de Joliet:

Ce n'est pas cerf-volant qu'il faut dire, mais serre-volante. En Provence et en Languedoc, Serre signifie serpent. Or, c'est un serpent volant, un dragon ailé, que représente le fameux jouet, avec sa longue queue ondoyante.

Cette explication n'est-elle pas conforme à l'origine chinoise? La Chine est toute peuplée de dragons, depuis les régions célestes, où ils attaquent la lune les jours d'éclipse, jusqu'aux potiches où ils s'enlacent en d'interminables volutes.

L'allemand a, du reste, conservé le vrai nom: *Drachen*, c'est-à-dire Dragon.

Recevez, etc. G. BOIRIN.

Questions interpêlemelistes

Quelles sont les formalités à remplir par un patron, et les pièces à fournir pour demander la médaille des vieux serviteurs (pour le 1er janvier prochain) pour un employé ayant trente ans de services?

X...

* * *

D'où provient la superstition qui s'attache à la corde de pendu et à la chance qu'elle engendre?

* * *

Quelle est la ville française dont les habitants s'appellent: *Chauriens*? Dans le numéro du 12 juillet 1908, je lis un nombre assez considérable d'appellations ethniques curieuses, mais le mot: *Chaurien* n'y figure pas.

TRIPIER.

****

Les moulins

Certaines peuplades sauvages se servent encore de deux pierres plates manœuvrées à la main, pour broyer les céréales servant à leur alimentation; nos ancêtres primitifs ne s'y prenaient, sans doute, pas autrement.

A ces pierres, succéda le mortier, dont les monuments égyptiens nous ont conservé plusieurs figures sculptées.

L'invention du moulin à bras fut un progrès considérable; elle remonte fort loin, puisque la Bible et l'Odyssée en font mention. On l'attribue à Mylètas, fils de Mélégès, premier roi de Sparte; les Romains, qui l'empruntèrent aux Grecs, furent les premiers à employer des animaux pour tourner les meules.

Les moulins à eau étaient cependant déjà connus du temps d'Auguste, mais ils ne pa sèrent dans la pratique que vers l'an 4 de notre ère.

Les moulins à vent, dont l'origine est aus incertaine que les moulins à eau, vienne d'Orient. Ils furent introduits chez nous au o zième siècle, mais leur usage ne se vulgari qu'à partir du seizième siècle. A cette époqu remonte l'invention du blutoir mécanique, œ vre d'un Allemand dont l'histoire n'a pas rete le nom.

Enfin, l'usage de la vapeur employée co me force motrice dans la mouture, remonte a environs de 1850; le nouveau procédé n'a d'a leurs pas détrôné l'emploi des forces naturelle les moulins à vent sont encore nombreux des moulins à eau sont journellement con truits; il en sera sans doute longtemps même.

* * *

LA DENTELLE

Originaire des Flandres et bientôt transpor en Italie, l'art de la dentelle devint vi florissant à Gênes et à Venise; ses produit tout d'abord uniquement employés pour le ornements sacerdotaux, entrèrent dans la to lette vers la première moitié du quinzièm siècle.

Jusqu'au dix-septième siècle, les dentelle portées chez nous étaient fabriquées à l'étra ger. Ce fut Colbert qui, en 1665, établit Lauray la première manufacture française; l direction en fut confiée à une certaine dam Gilbert, qui eut sous ses ordres trente o vrières venues directement de Venise.

Les premières sortes de dentelles (la *bisett* et la *campaine*), n'étaient que des tissus de f à larges mailles; la *guipure*, composée de fil de soie, d'argent et d'or, n'avait de commu avec la guipure actuelle que la forme du résea Aux *points* de Gênes et de Venise, qui vi

LE BILLET DE FAVEUR

Désormais, un droit de 50 centimes sera perçu au profit de auteurs sur les billets de faveur.

(*Les Journaux.*)



Du Pont, le délicieux auteur dramatique, est l'habituel commensal du marquis du Rhan. Le marquis du Rhan, comme tout Parisien qui se respecte, adore le théâtre, mais se croirait déshonoré s'il payait ses places : il offre de succulents dîners à du Pont, lequel,



en échange, lui donne des places pour ses premières.

Se présentant au contrôle des Folies-Rigolboches avec un billet de faveur, du Rhan faillit tomber à la renverse en apprenant qu'il avait à verser dix sous par place !...



— C'est le pourboire de l'auteur demanda-t-il insolemment.

Et il trouva la pièce idiote.

— Je te rattraperai, mon bonhomme, dit-il.

Et il envoya un mot à du Pont pour l'inviter à dîner.



Du Pont fit honneur au repas, suivant son habitude, et comme on lui servait une délicieuse volaille :

— Quelle admirable pièce, dit-il, et comme elle est bien servie !



Et comme il sortait après cette réception, accompagné par les maîtres de la maison, il vit dans le vestibule toute la domesticité, la main tendue.

La représentation est finie, cher ami, dit du Rhan avec un aimable sourire... ici on ne donne le pourboire qu'en sortant. C'est 50 centimes pour chacun des auteurs de la fête.

...suite, succéda le point de Bruxelles (au...ui point d'Angleterre), puis le point ...rs. Les dentelles modernes sont excessi...t variées dans leurs modèles, sinon ...eurs procédés, qui sont toujours : l'ai... et le fuseau ; mais les cinq sortes ...s estimées, sont : le point d'Alençon ...Colbert), le point d'Angleterre, la den... Malines (quelquefois nommée *broderie*), ...elle de Lille et la Valenciennes.

...ne parlerons que pour mémoire des dentelles à la mécanique, qui ne peuvent rivaliser avec les dentelles à la main que sous le rapport du bon marché où elles l'emportent de beaucoup d'ailleurs.

Bon mot de Philippe-Auguste

Un jour, le roi s'en allait par certaine rue, lorsqu'il rencontra un ribaud qui lui demanda l'aumône, sous prétexte qu'il était son parent

— Et de quel côté es-tu mon parent ? fit-il.

— Du côté d'Adam.

— Ah ! bien. Donnez-lui une obole, commanda-t-il à ses gens.

— Ce n'est pas là un don royal ; observa le mendiant.

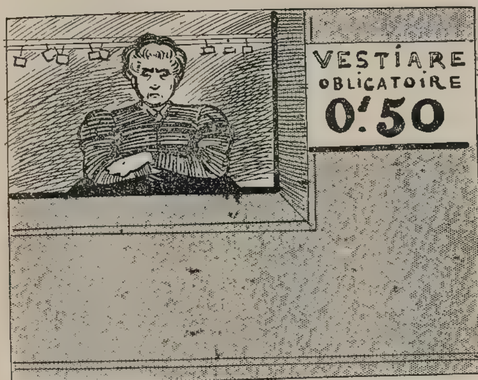
— Mon ami, répondit le roi, si j'en donnais seulement autant à tous ceux qui sont de mon lignage, par ce côté-là, il ne me resterait plus rien pour moi.

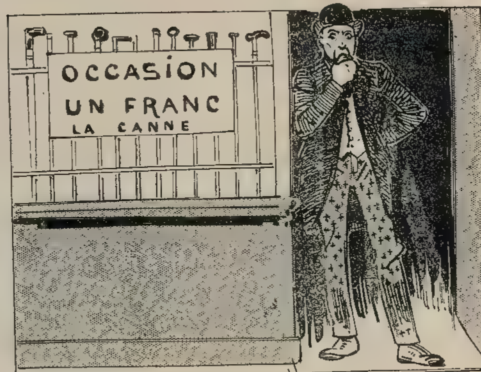


— Sale écraseur ! Si j'en reviens, j'aurai ta peau.



— Criez pas tant ; tenez, la voilà !





COMMERÇANTS

Le vestiaire est obligatoire au Grand Musée, mais Mme Ambroise, la concessionnaire, n'y trouve pas un profit appréciable. Elle en est d'autant plus navrée...

... que son mari, fabricant de cannes, ne réussit pas dans ses affaires. Il ne trouve pas acquéreurs pour ses cannes à un franc, cannes qui lui coûtent, à lui, cinquante centimes.



Le ménage est dans la désolation. Cependant, un jour, une idée leur vient. Le mari quitte sa boutique et vient s'installer à la porte du musée avec ses cannes qu'il offre à prix coûtant, c'est-à-dire à cinquante centimes. Aussitôt alléchée, la foule se les dispute.



Mais comme on ne peut entrer au musée sans laisser sa canne au vestiaire, le ménage gagne ainsi cinquante centimes par canne. C'est simple : encore fallait-il y penser.







THÉORIE ET PRATIQUE

— Voyez-vous, capitaine, les nombreux accidents qui se produisent dans un sinistre sont surtout dus à l'affolement des passagers. Il n'y a qu'à empêcher cette panique.
— C'est impossible.

— Laissez-moi faire. Je vais discipliner les passagers.
— Voyez maintenant, capitaine, le résultat de mon œuvre. Au lieu du cri affolant de « sauve qui peut », je préviens qu'il y a un sinistre en commandant : « Tous les passagers sur le pont ! »

J'ai indiqué à chacun l'escalier à prendre. Tenez, les voici qui arrivent dans un ordre parfait, marchant deux par deux et au pas.



Chacun sait à quel canot de sauvetage je l'ai affecté. Remarquez comme toute cette manœuvre s'exécute ponctuellement.



Une, deux, les canots sont descendus. Nos passagers prennent leur place. Tout est prévu pour l'équilibre des poids.

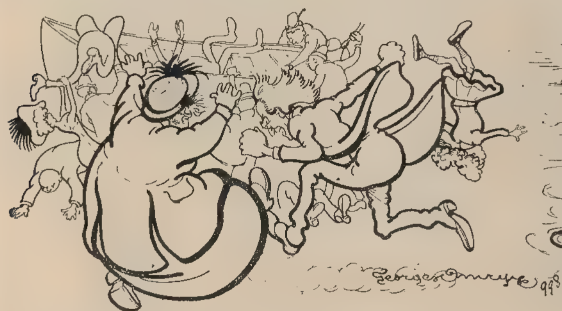


Eh bien ! que dites-vous de cela, capitaine ? C'était plus facile à organiser que vous ne pensiez. Mais il fallait y penser.



Combien je vous en suis reconnaissant ! Voici précisément une colonne de fumée qui s'élève à babord. Ça y est ! le bateau est en feu !...

Ciel ! qu'entends-je ! Tout est perdu !... Sauve qui peut !... Mon Dieu, dans que canot dois-je monter ?



Dans le premier venu ; mais il y a trop de monde, an vis. Je suis robuste, e passerai bien



Ça y est, notre canot a sombré, nous sommes tous perdus. Comment cela se fait-il ? Ça avait cependant si bien marché aux répétitions.



Comment Toto se représente en rêve la table de Pythagore...

Pour ne pas manquer la récréation

La leçon d'arithmétique avait été plus ardue que de coutume et le jeune Lecancre s'était péniblement frayé un chemin à travers un dédale de chiffres jusqu'à ce qu'il se sentît pris de lassitude. Ayant présenté son travail au maître d'école, celui-ci le lui rendit en disant sèchement:

— Mauvais. recommencez le tout.

L'élève regarda avec inquiétude la pendule qui marquait l'heure de la récréation, et comme ses camarades se levaient pour aller jouer, il s'approcha du professeur:

— Pardon, m'sieur, dit-il, qu'est-ce qu'il y a de faux dans mon calcul?

— Le résultat! Vous mettez que le fermier touche, pour ses pommes, cinq francs. C'est faux, il doit toucher cinq francs vingt centimes.

Alors, Lecancre ayant fouillé dans sa poche, en retira deux pièces de dix centimes qu'il laissa tomber sur la chaire du maître:

— Tenez, dit-il, voilà les vingt centimes, j'aime autant les mettre de ma poche!



— Cette charmante jeune fille a une jolie dot de cinq cent mille francs toute en terres; plus cette vieille tante millionnaire dont elle héritera.

— C'est dommage qu'elle ne soit pas, elle aussi, en terre.

DE NOS LECTEURS

La construction du Central-Pacific. En sa séance du 1er juillet 1863, le Congrès des Etats-Unis votait la construction du ruban d'acier de 5.600 kilomètres traversant l'Amérique du Nord dans toute sa largeur.

Les travaux furent confiés à deux compagnies rivales; pour en hâter l'achèvement, il fut stipulé que les deux sociétés, commençant l'une à New-York, l'autre à San-Francisco, auraient pour limite de leur concession l'endroit de leur rencontre.

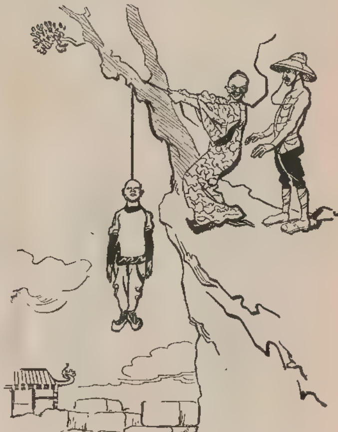
Les deux armées de travailleurs se rencontrèrent le 10 mai 1869, en un lieu qui fut nommé à cause de cela Victory-Point. La compagnie de San-Francisco avait posé jusqu'à 16 kilomètres de rails par jour, ce qui, à cette époque, était un tour de force extraordinaire.

Une cérémonie grandiose célébra l'achèvement du Central-Pacific. Sur une traverse cerclée d'argent, le dernier rail fut fixé à l'aide de deux boulons fabriqués spécialement: l'un en fer, argent et or, fourni par l'Etat d'Arizona; l'autre tout entier en argent, offert par l'Etat de Névada. Ces deux boulons furent rivés par les présidents des deux compagnies, à l'aide d'un marteau relié par fil télégraphique aux principaux centres des Etats-Unis.

Ce dernier trait, bien américain, permit aux villes les plus reculées des Etats de l'Union de connaître instantanément la minute précise où les deux océans venaient d'être reliés par l'immense voie ferrée.



L'Entrepreneur. — C'est que je n'ai pas de fil à plomb!



Le fils du Ciel. — Un fil à plomb... voilà.

***

A propos de l'impôt sur le revenu. L'Impôt sur le Soleil.

Un Comte puissant avait, parmi ses satellites, un homme détestable remplissant les fonctions de bailli, qui cherchait à gagner ses faveurs à force de flatteries et de complaisances coupables.

— Seigneur, lui dit un jour ce trop zélé serviteur, si vous voulez vous en rapporter à moi, je vais vous indiquer un moyen de réaliser, chaque année, une somme d'argent considérable.

— Je ne demande pas mieux, fit le Comte, et je suis tout prêt à suivre votre conseil; quel est ce moyen?

— Permettez-moi, mon seigneur, de vendre le soleil qui luit sur vos terres. Il y a, par exemple, dans toute l'étendue de votre domaine, une foule de gens qui font sécher des toiles, d'autres qui les font blanchir au soleil; si, pour chaque pièce de toile, on exige seulement deux la somme de douze deniers, le bénéfice total sera énorme.

Et voilà comment, par un mauvais conseil, le Comte fut amené à vendre les rayons du soleil, qui, cependant, brille pour tout le monde.

***

Comment le prince de Bismarck savait se débarrasser des gêneurs.

Un jour, lord Russell fit une visite au prince de Bismarck dans son palais de la Wilhelmstrasse; à cette époque, ils n'étaient pas encore intimes. Pendant la conversation, le lord émit l'avis que le prince devait être as-



CHEZ LE PÊCHEUR

— Quel est cet objet?
— C'est un vase de verre...
— Ah! Pourquoi faire?
— Pour mettre mes vers de vase.

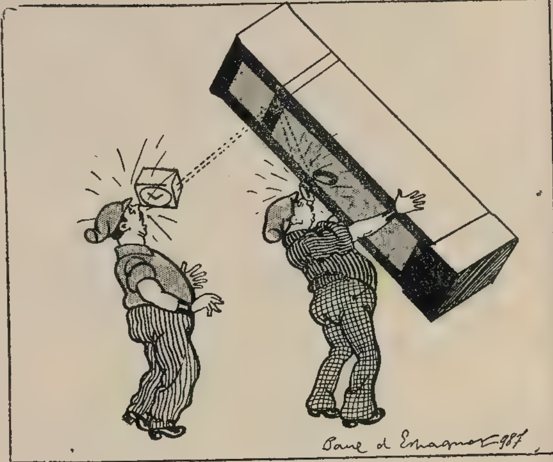


NOS ENFANTS

Toto. — Ils ne savent pas s'ils sont arrivés au Pôle ou non! Le Pôle n'est pour tant pas difficile à reconnaître!



... La démonter?... tu n'y penses pas, je vais l'emporter telle quelle...



... Ça nous donnera moins de mal !

sailli de visiteurs importuns, et demanda curieusement :

— Mais comment faites-vous donc pour vous débarrasser de tout ce monde?

— Oh! dit Bismarck, j'ai pour cela un petit remède de vieille femme; par exemple, ma femme, la princesse, entre et m'appelle sous un prétexte quelconque.

A peine le chancelier eut-il terminé sa phrase que la porte s'ouvrit; la princesse de Bismarck entre et s'adresse à celui-ci :

— Tu sais, mon petit Toto (Bismarck s'appelait Otto), n'oublie pas de prendre ta médecine.

Tableau!

Heureusement, lord Russel sut faire bonne mine à mauvais jeu; il fut le premier à éclater de rire, et s'empressa de se retirer pour permettre au chancelier de « prendre sa médecine ».

Pêle-Mêle Connaissances.

— Quelque paradoxale que cette assertion puisse paraître, il y a plus d'Irlandais en Amérique qu'en Irlande. La population de la « Verte Erin », était de plus de huit millions en 1841, elle est descendue maintenant à 5 millions à peine A New-York, notamment, certains quartiers sont entièrement occupés par des Irlandais naturalisés Américains. Comme ils ont beaucoup de goût pour la politique, les affaires municipales de la capitale des Etats-Unis sont presque entièrement entre leurs mains.

— Le beurre de cacao est la meilleure et la plus naturelle de toutes les pommades dont les dames qui ont le teint sec puissent se servir pour rendre leur peau douce et polie sans qu'il y paraisse rien de gras et de luisant. Lamarck dit que si l'on voulait rétablir l'ancienne et très salutaire coutume qu'avaient les Grecs et les Romains de se frotter d'huile pour donner de la souplesse aux muscles et les garantir des rhumatismes, il faudrait choisir l'huile de cacao. Elle sèche rapidement et n'exhale point de mauvaise odeur.

* * *



— Quand donc me mettrez-vous des semelles qui ne s'useront pas ?

— Ce que vous demandez là, ma petite dame, c'est la semelle des quatre jeudis.



AU POLE NORD

Le Docteur. — C'est un cas d'appendicite aiguë... tâchez donc de me trouver de la glace !

— Le premier drapeau rouge que l'on vit, sans doute, flotter à Bordeaux, fut arboré à l'Hôtel de ville à l'époque de la Fronde. Bordeaux était devenu, à ce moment, la capitale du mouvement insurrectionnel. Une association, recrutée dans la partie pauvre de la population, constitua un gouvernement démocratique et s'empara un moment des affaires municipales.

— Une des plus curieuses physionomies du Paris d'il y a encore un demi-siècle, c'était le savetier ambulant. Son cri: « Carr'leur de souliers », était un cri populaire de la rue. Il raccommodait en plein vent, tels ceux qui aujourd'hui réparent les faïences et les porcelaines. Le savetier ambulant se rencontre encore dans quelques campagnes. On le désigne parfois sous le nom de *Boum*, à cause du cuir qu'il porte en bandoulière et qu'il enroule en forme de canon.

— Quand M. Thiers, en 1870, déclara, dans une des plus célèbres séances de la Chambre des Députés, qu'il voterait contre la guerre, la majorité le traita de traître et de prophète de malheur. On l'accabla d'injures et la foule, hostile, alla jusqu'à briser les vitres de sa maison. Le maréchal Lebœuf venait d'affirmer que nos troupes étaient prêtes et qu'il ne leur manquait pas « un bouton de guêtre ».

— Selon certains étymologistes, le mot tulipe vient du portugais *tolipa* et du turc *tolipend* (ou turban), à cause d'une certaine ressemblance de cette fleur avec le turban des Orientaux. Les Turcs, qui estiment singulièrement la tulipe, célèbrent au mois d'avril une fête sous le nom de *fête des tulipes*. Les Persans ont fait de cette fleur le symbole de la fidélité en amour. Chez nous, elle est le symbole d'un amour violent, mais elle est aussi, d'après le langage des fleurs, celui de l'inconstance.

RESULTAT

DU

GRAND CONCOURS DE DEVINETTES

Voici comment ont été attribués les prix d'après les conditions énoncées au début de ce concours:

1er PRIX: Mme de Mussy, 40, rue Voltaire, à Brest (Finistère), qui gagne un Portefeuille du *Pêle-Mêle* contenant: un quart d'obligation de la Ville de Paris, pouvant gagner 25.000 francs; un bon du Crédit Foncier, pouvant gagner 100.000 francs; un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e PRIX: Mme Lavigne, 3, rue des Apennins, à Paris, qui gagne un service à thé en porcelaine.

3e PRIX: Mlle Bérard, 1, quai Fulchiron, à Lyon (Rhône), qui gagne un nécessaire de voyage.

4e PRIX: M. Th. Leuridan, 14, r. des Arts, à Roubaix (Nord), qui gagne un vase ornements bronze doré.

5e PRIX: Mme S. Coittier, à Delle (Territoire de Belfort), qui gagne un portefeuille.

6e et 7e PRIX: M. A. Lemoine, à Luzy (Haute-Marne); M. Fernand Fourneyron, rue Ledru-Rollin, Le Coteau (Loire), qui gagnent un vinaigrier cinq pièces.

8e et 9e PRIX: M. L. Antoine, lieutenant au 8e d'artillerie, à Nancy (Meurthe-et-Moselle); M. A. Van Autrève, 1, rue de Strasbourg, à Armentières (Nord), qui gagnent un canif argent.

Du 10e au 13e PRIX: Mme J. Brondeault, avenue de la Gare, à Alfortville (Seine); M. J. Micoud, 30, r. des Chartreux, à Lyon (Rhône); M. A. Rustuel, 13, Cours de Merville, à Lorient (Morbihan); M. Victor Coquelle, rue Chanzy, à Flixécourt (Somme), qui gagnent un sac à main.

Du 14e au 16e PRIX: Mlle Lehouchu, 12, rue de Bel-Air, à Nantes (Loire-Inférieure); M. A. Boucley, 84, rue de Bretagne, à Alençon (Orne); M. Guyot, 40, rue St-André-des-Arts, à Paris, qui gagnent un signet ouvre-lettres.

Du 17e au 20e PRIX: M. P. Amato, comptable, journal « La Sarthe », Le Mans, (Sarthe); M. A. Denat, châlet Gabrielle, à Hendaye (Basses-Pyrénées); M. Lucien Picard, 22, rue Beautreillis, à Paris; M. Boucé, à Monthieu (Charente-Inférieure), qui gagnent un bloc-notes de poche.

Un supplément contenant les solutions des problèmes et la liste des concurrents méritant d'être mentionnés, sera envoyé à tous ceux qui nous en feront la demande sur l'envoi d'une simple carte de visite affranchie à 0 fr. 05.

****

RESULTAT

DU

Concours des Contraires

1re Série. — Chauffe, Roi (Chaud, Froid). — Entre S, hors TI (Entrée, Sortie) — Saint, mal ceint (Sain, Malsain) — B'ont aimé CH'AN se tait (Bonté, Méchanceté) — Morne E, sans S' (Mort, Naissance) — Peu REU à R' dit (Peureux, Hardi) — Franchit ZIP, oh crie ZI (Franchise, Hypocrisie) — Contre as, TANA loge I (Contraste, Analogie).

2e Série. — Comme en SM, AN feint (Commencement, Fin) — Bru I, scie l'anse (Bruit, Silence) — Fauve RE (Faux, Vrai). — BL à MET, loge (Blâme, Eloge) — à BON dans CE, dit ZETT (Abondance, Disette) — Vanta chat (Vente, Achat) — A, qu'ORB rouille (Accord, Brouille) — N mis a mi (Ennemi, Ami).

3e Série. — *Mégère sourde* (Légère, Lourde) — *Sonneur monte* (Honneur, Honte) — *Sou sale* (Fou, Sage) — *Bru suit* (Cru, Cuit) — *Sot tord* (Tôt, tard) — Maître gris (Maigre, Gras) — NO *têtu* (Nu, Vêtu) *Nain perce* (Gain, Perte).

4e Série. — *Veilleur tire* (Meilleur, Pire) — *Carme alité* (Calme, Agité) — *Preux tombé* (Creux, Bombé) — *Sac fouillé* (Sec, Mouillé) — *Met bague* (Net, Vague) — *Cache Brive* (Lâche, Brave) — *Marin noir* (Matin, Soir) — *Noie reine* (Joie, Peine).

5e Série. — Elu cogne tour (Longue, Courte) — EL nie charbon (Blanche, Noire) — PURE chavire (Pauvre, Riche) — O retint U (Tout, Rien) — HO anime RAU (Haine, Amour) — Frac sévère (Face, Revers) — BU coupe peau (Peu, Beaucoup) — TAL biffe or (Fort, Faible).

6e Série. — LI envie D P (Vide, Plein) — N D sourd (Nord, Sud) — Balai E, dû (Beau, Laid) — Lambine (Bien, Mal) — U mord U (Dur, Mou) — Ne sévira pas (Passé, Avenir) — H buta à S (Haut, Bas) — Retrouve MEF (Fermé, Ouvert).

* * *

Voici les noms des cinquante concurrents qui ont été favorisés par le sort entre tous les lecteurs qui avaient pris part à ce concours. Les problèmes posés étaient, cette fois, d'une difficulté modéré, ce qui fait que la majorité des envois étaient exacts d'un bout à l'autre. Voici, en conséquence, comment ont été attribués les prix offerts:

1er PRIX: M. Parcollet-Lefèvre, à Maison-du-Val, par Noyers (Meuse), qui gagne un Portefeuille du *Pêle-Mêle* contenant: un quart d'obligation de la Ville de Paris, pouvant gagner 25.000 francs; un bon du Crédit Foncier, pouvant gagner 100.000 francs; un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

2e PRIX: M. Paul Cresson, 50, rue du Temple, à Arras (Pas-de-Calais), qui gagne un sac de voyage.

3e PRIX: M. Bourguignon, 1, rue Rennequin, Paris, qui gagne un vide-poche.

4e PRIX: M. A. Chevrel, 18, rue Poulet, Paris qui gagne une pendulette.

5e et 6e PRIX: M. Foulon Eugène, à Camon (Somme); Mlle Pichard, à Suippes (Marne), qui gagnent un service de fumeur.

7e PRIX: M. Dupuis, 30, faubourg Poissonnière, Paris, qui gagne une trousse de voyage.

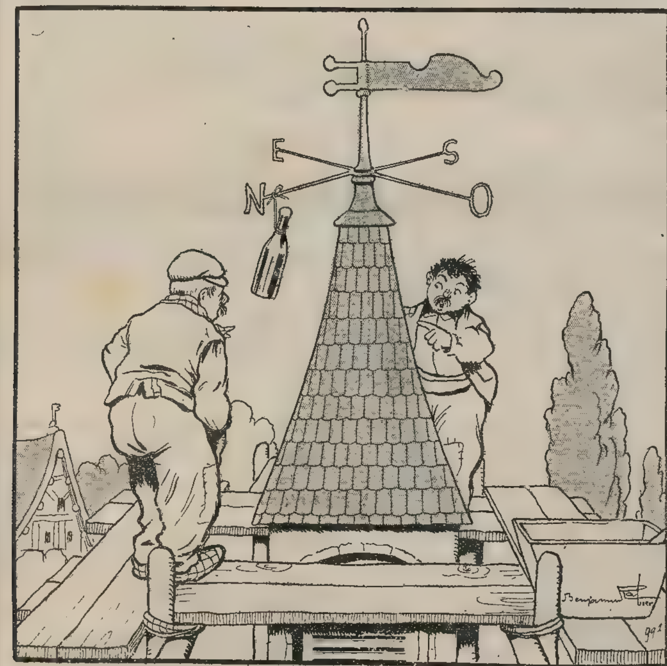
8e PRIX: M. Charles Lemaire, 108, rue du Lycée, Le Havre (Seine-Inférieure), qui gagne un buvard.

9e PRIX: M. Albert Bion, Ecole Grand-Lebrun, Caudéran (Gironde), qui gagne un joli vase.

Du 10e au 13e PRIX: Mme H. Vernis, 22, rue Beautreillis, Paris; M. Richalet, 3, rue de la Fidélité, Paris; M. Paul Vimard, 52, avenue Carnot, Neuilly-Plaisance (Seine-et-Oise); M. Legrand, 98, rue Saint-Jacques, Etampes (Seine-et-Oise), qui gagnent une pendulette sujet.

Du 14e au 20e PRIX: Mlle Dambricourt, à Hallines, par Wizennes (Pas-de-Calais); M. Raoul Gellé, 37 *bis*, Port d'Aval, Amiens (Somme); Emile Hamel, à Angoville-sur-Ay, par Lessay (Manche); Mlle Victorine Razond, 105, rue de Belleville, Paris; Mme Gaillard, à Montbozon (Haute-Saône); M. Edouard Gaultier, 45, rue Pagès, Bordeaux (Gironde); Mlle Malaspina, 9, rue Belleborde, La Flèche (Sarthe), qui gagnent un sac à main.

Du 21e au 25e PRIX: M. Marcel Rémond, second maître-mécanicien, 17, rue Castillon, au Mourillon, près Toulon (Var); M. Alfred Barbey, chef de la station du tunnel du Simplon, à Brigue (Suisse); M. Cyprien Auran, 271, rue Paradis



QUESTION DE TEMPÉRATURE

— Pourquoi mets-tu le Médoc au Nord... tu sais bien que le Bordeaux ne veut pas être bu frais!

Marseille; M. Eugène Fournier, 23, rue du Temple, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais); M. G. Humberdon, 138, rue Véron, Alfortville (Seine), qui gagnent un cadre acajou.

Du 26e au 30e PRIX: M. Jaques Lery, 16, rue Petit-Roland, à Reims (Marne); M. Henri Curvale, à Labruguière (Tarn); Mlle Germaine Glatier, chez M. Fuziol, 50, boulevard Marceau, Oran (Algérie); M. F.-L. Vieux, 24, rue Custine, Paris; Mlle Jaqueline Port, 46, avenue Henri-Martin, Paris, qui gagnent un coffret.

Du 31e au 35e PRIX: M. René Labrosse, chez Mme Masson, 42, rue Saumaise, Dijon (Côte-d'Or); M. F. Auvergne, à l'Observatoire de Cherbourg (Manche); M. Alfred Courmes, 6, rue Emile-Zola, Toulon (Var); M. Brunel Félix, 14, rue Delon-Soubeiran, à Nîmes (Gard); M. Dumahut, rue des Abbesses, Paris, qui gagnent un signet ouvre-lettres.

Du 36e au 40e PRIX: M. A. Bonnefoy fils, 220, boulevard Prave, Marseille; M. P. Faugier, au 58e d'infanterie, à Arles-sur-Rhône (Bouches-du-Rhône); Mlle Rostaing, Le Bourin, par Brié-Angonnès (Isère); M. Henri Gouzy, à Solliès-Pont (Var); Mme J.-M. Desrues, Grand café Louis XIV, rue de la Comédie, Lorient (Morbihan), qui gagnent un bloc-notes de poche.

PETITE CORRESPONDANCE

Un garoubi. — Oui, il a le droit de chasser ailleurs que dans ce département.

M. Delaire. — Nous avons déjà fait un concours de ce genre en y ajoutant les portraits des dessinateurs. Celui que vous proposez en est trop la répétition. Regrets.

M. Faustin. — Le nettoyage avec une éponge et de l'eau nous semble être le plus simple et le plus pratique de tous

Un Limousin. — Tous ces jurons familiers sont des dérivés atténués de : sapristi ou sacristi, dont le sens s'indique de lui-même.

M. Thiébaut. — Nous les examinerons volontiers ; nous nous recommandons seulement aux observations que nous avons déjà faites à ce sujet.

M. Trompé. — Toutes nos recherches n'ont pu aboutir à retrouver cette adresse. Regrets.

M. J R. — Oui, c'est surtout le physiologiste Marey qui s'est occupé du mécanisme du vol des oiseaux.

M. Jules (Cavaillon). — Evidemment, si vous avez le point et deux quintes, vous pouvez faire repic, malgré le 14 de l'adversaire.







APPRECIATION

— Combien crois-tu qu'y puisse valoir, ce complet?
— Ce complet? six mois de prison.

PAGES FOLLES

De l'humour pour l'humour, de la gaieté pour la gaieté, de la verve pour la verve, tel est le programme de **PAGES FOLLES**, le nouveau journal hebdomadaire, satirique qui obtient, c'est le cas de le dire, un succès... fou.

Ce journal s'est créé, dès à présent, dans la presse de genre, une place originale, dont l'importance croîtra sans cesse; il tient le succès certain, positif, et il a quelque chose de plus enviable encore: la popularité. Il faut ajouter qu'avec ses seize pages de mordants dessins en noir et en couleur et de texte hilarant, sous couverture illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte que **15 centimes**.

C'est là certainement une magistrale attraction qui ne met que mieux en valeur la force pes autres.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 7, rue Cadet

Encre de la Maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant :* A. RICHARD

15e ANNEE — No 47. 10 Centimes 21 Novembre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

OCCASION MISE A PROFIT, par Benjamin RABIER.



— Puisque vous méprisez mon amour, je préfère en finir avec la vie !

LA PLACE

A la station, Oscar attend l'omnibus. Plusieurs véhicules sont en partance; un groupe de gens, munis de petits carrés de carton semblent jouer au loto avec un Monsieur galonné qui appelle:

— 928, 929, 30, 31, 32, 33.. En voiture.

Chaque numéro gagnant donne droit à un passage.

Oscar finit par gagner aussi. Il a la dernière place à l'intérieur. Il monte lestement. Le conducteur fait fonctionner son compteur au timbre vibrant: dzing, dzing, dzing... il crie: « Complet » au nez des aspirants voyageurs, stagnant encore dans la boue, et l'on roule.

Ce n'est pas pour son plaisir qu'Oscar se promène en omnibus, ah! non! Oscar est extrêmement timide, et pour un timide, l'intérieur d'un omnibus est un lieu redoutable. On y est placé sans défense vis-à-vis de gens qui vous regardent tout le temps en face, et à côté d'autres gens qui vous regardent de travers, et comme on ne peut faire autrement on est obligé de les regarder aussi, en sorte qu'on lit très bien sur leur figure toutes les choses désagréables qu'ils pensent de vous... Brr... Mais n'est-ce pas, l'Odéon est un quartier lointain, et tout le monde ne peut pas posséder une automobile.

Oscar est à l'entrée de la caisse roulante, mais il a beau jeter les yeux à l'intérieur de toutes ses forces, il n'aperçoit pas sa place. Les deux rangées de banquettes sont entièrement occupées par de sombres voyageurs, dont les regards semblent lui déconseiller de pousser plus avant. Oscar en est gêné, mais, tout de même, comme il a conscience de ses droits, il se décide à parcourir l'étroit chenal ménagé entre les genoux des gens assis. Peut-être, en route, trouvera-t-il où s'asseoir?

C'est difficile. Il doit veiller à n'écraser aucun pied, à ne déchirer aucune robe et à ne pas se laisser renverser par les cahots de la voiture. En outre, avec ce qui lui reste d'attention, il regarde à droite et à gauche pour tâcher de découvrir sa place. Enfin, il arrive au bout. Il n'a rien trouvé. Il se retourne. A présent, tous les voyageurs le fixent sévèrement: ils pensent que cela a assez duré, cette promenade entre leurs tibias. Et pourtant Oscar ne peut pas rester là toute sa vie. Décontenancé, écarlate, il hésite un moment, puis s'engage à nouveau dans le chemin qu'il vient de parcourir. Cette fois, l'hostilité des genoux et des pieds est évidente. On ne se dérange plus, on lui barre le passage, on tend sur ses pas d'hypocrites parapluies. Oscar, tout au soin d'enjamber ces obstacles, n'a pas le loisir de chercher sa place, et, la traversée finie, il se retrouve à son point de départ sans avoir rien trouvé.

Il lui reste deux ressources: prier le conducteur de le mener à son coin de banquette — ce qui serait ridicule, un conducteur n'est pas une ouvreuse — ou s'enfuir à toutes jambes sous la pluie. Oscar hésite, les yeux pointés vers le ciel, il semble consulter son ange gardien et son ange gardien a, sans doute, pitié de sa détresse, car, soudain, Oscar aperçoit l'inscription peinte à l'entrée de l'omnibus: « Intérieur, 14 places ». Alors il se met à compter les voyageurs: à gauche, il y en a sept; à droite, six seulement: c'est donc à droite qu'est sa place, et un nouvel examen lui dénonce une grosse dame, large et mafflue, dont les assises occupent certainement pour plus de six sous de moleskine.

Pour la troisième fois, Oscar s'engage dans le redoutable chenal. A mesure qu'il se rapproche de la grosse dame, sa conviction s'affermit: c'est elle qui détient sa place, elle est assise dessus. Arrivé devant elle, il s'incline légèrement dans une attitude polie, qui signifie clairement: « Madame, veuillez vous déranger un peu que je prenne place à vos côtés ». Mais la grosse dame ne semble pas comprendre: elle attache un moment sur lui des yeux étonnés, comme sur un train qui passerait, puis elle s'en désintéresse et rentre dans son indifférence Oscar sue d'angoisse; il sent derrière lui grossir l'animosité des voyageurs. Bien qu'en réalité aucun bruit ne geurs, tous, jusqu'au dernier, ont entendu, eu[x] et Oscar perçoit des rires sournois qui s[e] confondent avec les bruits de la voiture. Il[s] se vengent. Leur joie va crescendo. Cela s[e] passe derrière le dos d'Oscar, mais il dis[tingue] tingue très bien des dialogues, des impression[s] échangées avec une gaieté féroce. Bientôt l'omnibus tout entier ricane. Oscar n'ose plu[s] se retourner, tant il est certain qu'il se trou[] verait en face de gens tordus, déformés par le rire.

Seule, la grosse dame demeure impassible. Calme et digne, elle semble avoir oublié les con[tingences] tingences d'ici-bas, et ses yeux fixent, très



Seule la grosse dame demeure impassible...

trouble le gringaillement des vitres, il entend très bien les protestations véhémentes de chacun: « ...Comment, il est encore là, celui-là!... On n'en sera donc jamais débarrassé!... A la porte, qu'on le sorte!... qu'on le jette par dessus bord!... »

Et la grosse dame qui ne bouge toujours pas... Mon Dieu!... Mon Dieu!...

Oscar sent qu'il doit parler. Il rassemble son énergie éparse: il va mettre la grosse dame en demeure de lui rendre sa place:

— Madame, commence-t-il...

Bon Dieu! c'est sa voix, ce ridicule filet flûté! La grosse dame ne s'est même pas aperçue qu'il parlait, mais les autres voya-

loin, au-delà d'Oscar, quelque attachante vision. La prendre à bras-le-corps, l'arracher de son siège et s'asseoir à sa place, il n'y faut pas songer; solidement enchâssée entre deux voisins, sa masse n'a rien à craindre d'une attaque.

Alors!... Il faut absolument qu'Oscar fasse quelque chose. Il est grand temps, derrière lui, le chœur des voyageurs s'exaspère.

Alors, alors, Oscar recommande son âme à Dieu. Il ferme les yeux, il prend son élan, une deux, trois, et allez donc! il s'installe sur les genoux de la grosse dame!

Bernard GERVAISE.

DU TAC AU TAC

Il y a, parmi les garçons de café, des pince-sans-rire qui, sans se départir de leur attitude déférente envers les clients, savent remettre à leur place les facétieux.

Un monsieur, grand amateur de galéjades, entrait récemment dans un restaurant en compagnie de quelques invités.

Il appela le garçon;

— Servez-nous, lui dit-il, d'un air sérieux, un crocodile grillé.

— Bien, Monsieur, répondit le garçon sans sourciller, et il ajouta: Avec ou sans beurre?

— Avec beurre, répliqua le client.

Et tous les invités, souriants, se demandaient comment la plaisanterie allait se terminer.

Le garçon, cependant, restait debout près de la table, semblant attendre quelque chose.

— Eh bien! dit le farceur, n'avez-vous pas compris ma commande?

— Mais si, Monsieur.

— Alors, pourquoi n'allez-vous pas la transmettre à la cuisine.

— Monsieur ignore peut-être, répondit le garçon, que nous avons ordre, pour les plats de ce genre, de nous faire payer d'avance. Le crocodile grillé est de deux mille francs, mais si Monsieur se contente de le prendre sans beurre, ce ne sera plus que mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs soixante-quinze.

Ce fut dit sur un ton si naturel, et le client facétieux resta si désemparé, que les rires éclatèrent, mais aux dépens du farceur.

Encre de la Maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris.



ON REPETE LA REVUE

LE RÉGISSEUR. — Voyons, le défilé des élégances modernes, tassez-vous, vous prenez toute la scène!



— A la bonne heure, vous voyez que, même dans les modes, règne le système des compensations!

Pêle-Mêle Causette

Ma récente et courte plaidoirie en faveur des piétons a déterminé plusieurs lecteurs à m'écrire, et à se faire l'écho de mes lamentations.

Tous constatent avec moi que la situation des piétons, à Paris, devient de jour en jour plus intolérable.

Il y a des rues où l'on ne peut mettre le pied sur la chaussée qu'au péril de sa vie. L'affolement permanent dans lequel nous sommes contraints de vivre, est une des causes dominantes de la neurasthénie et de l'aliénation mentale.

Sur ce point, tout le monde est d'accord, mais ce qui est plus incertain, c'est le moyen de remédier aux ravages terribles que cause le mal dûment constaté.

Pour supprimer l'effet, il faut détruire la cause, dit la sagesse des nations; mais cet axiome n'est pas, en l'espèce, facile à mettre en pratique.

Il ne saurait être question de limiter la circulation dans les rues, elle est inhérente à toute agglomération importante.

Ce qu'il faut donc, c'est diminuer les dangers de la rue sans porter atteinte au trafic. *Hic jacet* comme disaient les latins; là est la difficulté.

Jusqu'à présent, rien de bien sérieux n'a été tenté pour résoudre le grave problème.

On a, il est vrai, parlé de passages souterrains pour les piétons, mais il ne semble pas que ce soit la solution définitive de la question.

En effet, si nous supposons cette mesure généralisée, une promenade dans Paris comportera beaucoup d'étages à descendre et à monter, ce qui, à notre époque de progrès et d'ascenseurs, manquera nécessairement de charmes.

On peut ajouter à cela l'inconvénient de multiples souterrains rendant difficile la surveillance de nos rues.

— Faut il donc, me demandent plusieurs correspondants, considérer que le mal est sans remède?

Non pas. Il y a d'abord le système américain des *crossings* sur lequel je ne m'étendrai pas, aujourd'hui, car j'en ai exposé déjà le fonctionnement.

Il y a peut-être mieux encore.

Si les souterrains pour piétons présentent des aléas, pourquoi ne renverserait-on pas la proposition, et ne créerait-on pas des souterrains pour les voitures? Ils seraient longitudinaux au lieu d'être transversaux.

Par une pente douce, ils descendraient sous les carrefours, qu'ils traverseraient pour remonter ensuite et apparaître à la surface.

Il en résulterait un peu plus de fatigue pour les chevaux, je le concède, mais comme ceux-ci sont appelés à être remplacés par la traction mécanique, l'inconvénient disparaîtrait petit à petit. Quant aux autos, c'est un jeu pour elles que de franchir les côtes.

Ainsi, aux endroits difficiles, le piéton serait affranchi de tout danger.

Ne croyez-vous pas que ce système mériterait au moins un essai?

Ce serait un si beau rêve à réaliser que de rendre la sécurité au public.

Fred ISLY.

****

FABLE RAPIDE

Si vous avez Eugène pour prénom,
Attendez-vous à ce que l'on vous appelle
— Ugène par ci. Ugène par là.
Pourquoi cette façon de supprimer l'*e*?
On a trouvé à cela la bonne explication
Que voilà:
L'e...gène!



UNE COMPARAISON HEUREUSE

— Patron, avez-vous lu?... Un médecin vient de s'inoculer le virus du choléra! Il fait une expérience sur lui-même. Hein, comme c'est beau!!!

— Moi, je trouve ça fou... c'est comme si j'allais m'amuser à manger la même cuisine que mes clients!!!...

Question excusable

Avec la mode des chichis, des fausses nattes et autres postiches dont les femmes agré mentent leur chef, on s'explique l'historiette suivante.

Une dame raconte à une amie:

— Nous avons eu, la nuit dernière, une alerte terrible. Mon mari, croyant que des voleurs s'étaient introduits dans la maison, tira un coup de revolver. La balle, avant de s'aplatir contre le mur, passa à travers mes cheveux.

— Vraiment, fit l'amie, mais étiez-vous dans la chambre à ce moment-là?

* * *

Miettes philologiques

Smell, en anglais, veut dire: *odeur*. Nous, nous dirions plutôt: *chaussette*.

En anglais, *to borrow* signifie: *emprunter*; *to morrow* veut dire: *demain*. La similitude de ces deux mots tient évidemment à une association d'idées. Vous a-t-on jamais demandé cent sous à emprunter sans promettre de les rendre dans les vingt-quatre heures?

En anglais, *to tire* signifie à la fois: *coiffer* et *fatiguer*. En français aussi *raser* a deux sens.

Ne serait-ce pas du mot anglais *calf*, qui signifie *veau*, que dérive notre *calvitie*, qui rappelle tout au moins la tête du même animal?

Le Français dit: « *Je trinque* », et il *choque le verre*. L'Anglais dit: « *I drink* », et il *boit*.

BARTHO.

* * *

ERREUR

Un jour de froid intense, une brave femme entra dans un magasin, et ayant aperçu un coffre-fort en fer, prit tranquillement une chaise et alla s'asseoir devant le meuble contre les parois duquel elle appliqua ses pieds.

Au bout d'un quart d'heure, elle se leva désappointée en grommelant:

— Je n'ai jamais compris qu'on employât ce genre de poêles, ils sont encombrants et ne donnent aucune chaleur!

* * *

CALINOTADE

Mme Bêtantou recousait un bouton au pardessus de son mari:

— C'est honteux, disait-elle à une amie, ce que les tailleurs bâclent leur besogne. C'est la cinquième fois que je suis obligée de recoudre le même bouton à ce pardessus.



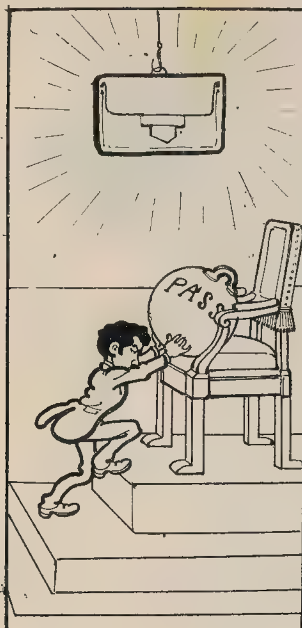


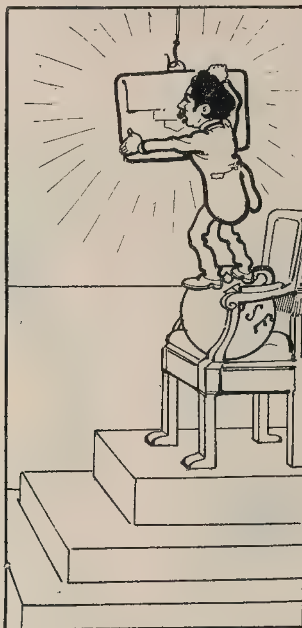


LE PASSE POLITIQUE ET LE PORTEFEUILLE

(HISTOIRE SANS PAROLES.)

Encre de la Maison DEFOURRE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris.






LE PASSÉ POLITIQUE ET LE PORTEFEUILLE

HISTOIRE SANS PAROLES

Machine à écrire nouveau modèle

Machin n'a pas la bosse de l'orthographe. Mais comme beaucoup d'autres, il déguise son ignorance des lois grammaticales sous une écriture tout à fait hiéroglyphique.

Aussi. quelle ne fut pas la surprise de Truc, l'autre jour, de voir une machine à écrire chez son ami. Diable, pensa-t-il, comment doit-il s'en tirer maintenant. Sans laisser paraître son étonnement, il s'approcha de la machine et se mit à l'examiner :

— Tiens, qu'est-ce que cette touche, je n'en ai jamais vu de semblable?

— Oh! ça! fit Machin, c'est mon idée. C'est la *touche à taches*. En appuyant dessus, quand je ne sais pas l'orthographe d'un mot, elle rend ce dernier parfaitement illisible, et l'honneur est sauf.

* * *

AMÉNITÉS CONJUGALES

MONSIEUR. — Je crois me souvenir que j'ai promis aux enfants de sortir avec eux aujourd'hui.

MADAME. — Mais oui, tu leur as promis.

MONSIEUR. — Le diable est que je n'arrive plus à me rappeler si je leur ai promis de les mener au Jardin d'Acclimatation ou chez ta mère!

* * *

UN DÉMÉNAGEMENT

M. VAUTOUR (*à son concierge*). — Vous avez laissé déménager le locataire Lapurée sans qu'il ait payé ses termes arriérés. Vous ne vous êtes donc pas aperçu qu'on a enlevé sa malle?

LE CONCIERGE. — Il n'avait pas de malle. Il a dû mettre le peu d'effets qu'il possédait sous enveloppe et les expédier par la poste à son nouveau domicile.



LA GUERRE D'AUTREFOIS

LE CHEF GAULOIS. — Guerriers, ne craignez-vous rien?
LES GUERRIERS. — Une seule chose, chef, c'est que le ciel nous tombe sur la tête!



LA GUERRE DE DEMAIN

LE GÉNÉRAL. — Soldats, ne craignez-vous rien?
LES SOLDATS. — Une seule chose, Général, c'est que le ciel nous tombe sur la tête!



— C'est vous qui m'êtes envoyée par la fruitière? Vous ne faites pas mon affaire, j'ai besoin de quelqu'un qui nettoie, et vous devez être sale... vous avez les mains trop propres!

Courrier Pêle-Mêle

La machine humaine.

Monsieur le Directeur,

Quoique je sois assez souvent d'accord avec votre collaborateur, M. Fred Isly, permettez-moi de rectifier l'opinion qu'il émet dans le numéro du *Pêle-Mêle* de cette semaine.

M. Fred Isly dit que la Nature est le mécanicien modèle sur qui doivent prendre exemple les inventeurs. C'est absolument inexact, car il n'y a pas de machines plus imparfaites, au point de vue mécanique, que l'homme et les animaux.

En effet, que demande-t-on à une machine? c'est de produire un travail avec le minimum d'effort.

Or, étant donné un levier, on n'obtient ce résultat qu'en allongeant le plus possible le bras de la puissance et en diminuant celui de la résistance.

La Nature a-t-elle réalisé cet idéal?

Il s'en faut! Examinons, par exemple, le bras humain. Pour l'amener à la position horizontale, le muscle deltoïde fait un effort mais comme ce muscle est attaché sur l'humérus, très près de l'articulation ou point d'appui, le bras du levier de la puissance est environ le 1/7 du bras de levier de la résistance, d'où il résulte que l'effort doit être sept fois plus grand que le travail produit. On se rend très bien compte qu'il est colossal en essayant de conserver le bras horizontal pendant plusieurs minutes.

Si, d'autre part, nous regardons une roue motrice de locomotive, nous voyons que la manivelle est environ le 1/3 du rayon, ce qui n'exige plus qu'un effort trois fois plus grand que le travail produit.

L'avantage est donc bien à la machine mécanique.

M. Fred Isly préconise l'emploi de jambes au lieu de roues.

Il est vrai que le muscle couturier, qui soulève la jambe est attaché assez loin de l'articulation, sur le fémur, mais de l'autre côté. il est attaché tout près d'elle, sur la hanche, de sorte que nous avons le même inconvénient que pour le bras.

De plus, dans la marche, l'effort est double car il faut ramener en avant la jambe qui reste en arrière.

Rien de comparable dans la roue, où le même effort amène constamment une autre jambe ou rayon devant celle qui va quitter le sol (la jante n'est là que pour éviter la secousse — encore un avantage — et pour ajouter de la solidité).

On pourrait multiplier les exemples, mais la place manque.

Il ne faut donc pas dire que l'avenir est dans l'imitation de la Nature, car précisément les premiers inventeurs ont toujours échoué en cherchant dans cette voie: depuis les premiers bateaux à vapeur essayant de progresser par des volets ou nageoires, jusqu'à l'oiseau d'Adler, nous constatons l'infructuosité de ces imitations.

Le génie de l'homme est, au contraire, d'avoir trouvé d'autres moyens pour arriver au même but et de les avoir trouvés bien supérieurs à ceux employés par la Nature.

Grâce à la roue, les automobiles ont dépassé de beaucoup la vitesse des animaux les plus rapides.

Si les sous-marins n'atteignent pas celle des poissons, c'est qu'ils n'ont pas des organes aussi développés en raison de leur volume.

Si les aéroplanes n'atteignent pas celle des oiseaux, c'est d'abord qu'ils ne sont qu'à leur début; ensuite, c'est que l'avenir n'est peut-être pas à eux seuls, qui ne peuvent s'immobiliser dans l'air, mais probablement à un appareil hélicoptère, qui n'aura rien de commun avec la Nature.

Recevez, etc.

Ch. PRESSARD (Le Perreux).

***

Bornes kilométriques.

« Qu'indique le nombre de kilomètres gravé sur les bornes kilométriques et faisant face à la route, lorsque ces chiffres ne sont accompagnés d'aucune autre indication? »

Monsieur le Directeur,

On ne peut guère être exactement fixé au sujet de l'indication portée en kilomètres sur la face des bornes kilométriques, lorsque ces chiffres ne sont accompagnés d'aucun renseignement. Aucune règle, en effet, ne préside à sa détermination.

La preuve en est, que dans un département, ce chiffre représente la distance comptée depuis Paris, ou depuis l'origine de la route ; dans un autre, la distance depuis la limite du département; dans un troisième, depuis le chef-lieu. Dans ces conditions, vouloir s'y reconnaître est chose difficile; nombreux sont les touristes qui s'y perdent.

Recevez, etc. A. HEU.





L'Interne. — Maître, cet homme de lettres est atteint de la maladie du sommeil, et pas moyen de le réveiller...
— C'est pourtant bien simple. Si vous voulez l'empêcher de dormir, lisez-lui les succès et les louanges de ses confrères dans les journaux...
...et vous m'en direz des nouvelles.

Questions interpêlemêlistes

Pour quelle raison, les huissiers des cérémonies et les autres portent-ils une chaîne en acier sur la poitrine?
Même question pour les sacristains des églises catholiques.

V. Moret.

***

Tous les cyclistes et motocyclistes se servant de chambres à air réparées, ont pu constater que, sous l'influence de la chaleur développée par la marche en vitesse, les pièces se décollent.
On prétend que les pièces vulcanisées sont indécollables.
Existe-t-il un procédé simple et pratique pour permettre à tout touriste de vulcaniser ou, tout au moins, rendre bien adhérentes, même en pleine route, les pièces de réparation?

Un Motocycliste.

Dans votre numéro du 17 courant, il est mentionné que « ce n'est guère qu'au début du dix-neuvième siècle que l'on commença d'exploiter les mines de charbon ».
Je serai reconnaissant à ceux de vos lecteurs qui voudraient bien m'indiquer quelles furent, dans notre pays de France, les premières exploitées? Comment se fit leur découverte? Quels moyens furent employés pour l'exploitation, et quel rendement on obtint?

Un Lecteur assidu.



— Un crêpe à votre chapeau, Monsieur Robinard, il vous est donc arrivé un malheur?
— Oh! non! seulement, je suis veuf!



John Bull. — Ça se peut bien que Cook et Peary aient trouvé le *Pôle*, mais ce qui est certain, c'est qu'ils ont sûrement *perdu le Nord*!!!

LA VIE



— A force d'essuyer des revers...

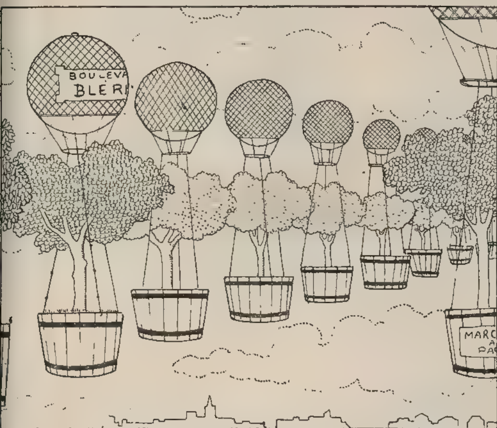


...on finit par en brosser!

Encre de la Maison Detourbe. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris.

PARIS-CIEL

Grâce aux prouesses des aviateurs français, les voies aériennes seront sous peu, complètement conquises. A ce sujet, le Conseil Municipal de Paris, justement préoccupé de l'embellissement de notre capitale, a décidé de bâtir une nouvelle ville qui s'appellera Paris-Ciel.



Nous ne tarderons pas, en effet, à nous promener dans les airs, à l'ombre de plantes luxuriantes, comme si nous étions dans les allées du Bois de Boulogne ou de Vincennes.



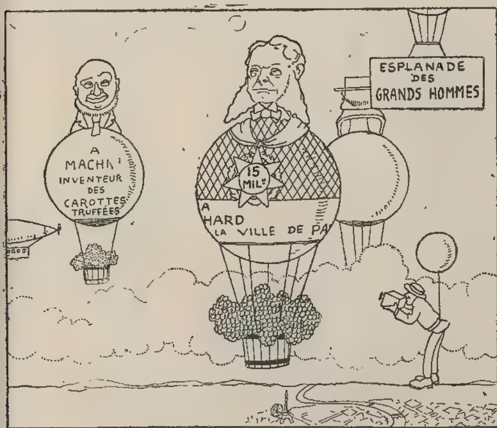
Pour éviter les fâcheux inconvénients de... Paris-Terre, les rues de Paris-Ciel seront sagement réparties.



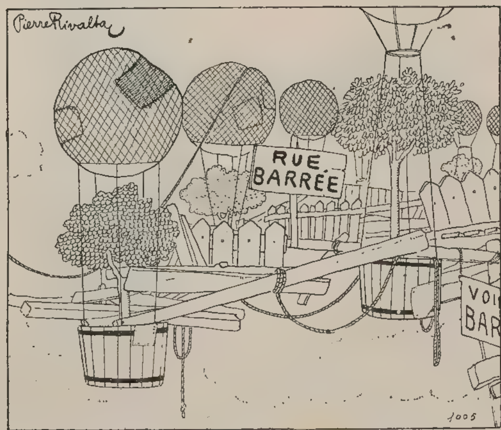
Avec le temps et le progrès, nous verrons Paris-Ciel croître d'importance, ressembler de plus en plus au vieux Paris-Terre, car de petites villas aériennes flanqueront les allées.



La vie parlementaire y aura aussi sa résidence estivale. Un petit Parlement y sera soutenu par des ballons allégoriques très suggestifs et de beaucoup de caractère.



Pour que la ressemblance entre les deux villes soit encore plus éclatante, nous trouverons, là-haut, tout l'espace désirable pour élever des statues et des monuments à n'importe quel Machin ou Durand, ou n'importe quel grand... philanthrophe.



Mais cette ressemblance ne sera complètement atteinte que quand notre prévoyant Conseil municipal, toujours jaloux des embellissements de la Ville aura rendu la capitale aérienne tout à fait impraticable!

SAGESSE ET PRUDENCE

(*Extrait d'un manuscrit du treizième siècle.*)

Dans une ville, qui servait de résidence à un grand roi, se tenait, dit-on, une foire très importante. Le fils du roi s'en alla, avec ses compagnons, visiter les étalages, pour voir s'il ne trouverait pas quelques articles à son goût. Comme il traversait le champ de foire, il aperçut une boutique merveilleusement ornée, décorée de draps d'or et de soie; et cependant elle ne contenait aucun objet apparent. Très étonné, il entra.

A l'intérieur se trouvait seulement un vieillard assis sur une chaise élevée et tenant à la main un livre dans lequel il lisait.

Le jeune prince lui demanda ce que cela signifiait.

Le vieillard répondit que cette boutique était celle où se vendaient les marchandises les plus rares et les plus précieuses de toute la foire, surtout pour les hommes appelés à diriger les autres.

— Si vous en voulez, ajouta-t-il, je vous en vendrai pour mille francs et plus?

— Quelles sont donc ces marchandises mystérieuses? fit le prince.

— Ce sont la Sagesse et la Prudence!

Le jeune homme lui offrit alors mille francs, et le vieillard écrivit sur un petit billet ces simples mots:

« Dans toutes vos actions, considérez, avant de les faire, à quel résultat elles peuvent vous conduire. »

Puis, il lui dit, en lui remettant cette maxime, que s'il la gardait toujours sous ses yeux, elle lui serait plus avantageuse que la possession d'un royaume.

Bientôt le roi vint à mourir, et son fils lui succéda.

Le nouveau monarque fit reproduire le contenu du billet tout autour de lui, sur les tables, sur les nappes, sur les serviettes, sur tous les objets à son usage.

Or, il arriva que des gens de son entourage, voulurent se débarrasser de lui, ils firent un pacte avec son barbier pour que cet homme le tuât. Le barbier voulut tenir sa promesse, mais au moment où il rasait le prince et se disposait à lui couper la gorge, les mots inscrits sur la serviette frappèrent ses yeux; il s'arrêta, frémit et fut saisi d'un tremblement extraordinaire.

Cela parut suspect au roi, qui le fit emprisonner et soumettre à la question.

Contraint de dire la vérité, il dénonça ses complices, qui furent arrêtés à leur tour, et, grâce à cette révélation, il échappa lui-même à la mort.

La prédiction du vieux marchand de Sagesse s'était réalisée.



NEPTUNE. — Par Jupiter, que ce cabaret est triste. C'est, sans doute, à cause de l'enseigne, qui laisse supposer qu'on n'y reçoit que les adeptes d'un sport délaissé.



Avec mon trident, j'ai pu arranger les choses... et voyez comme c'est gai maintenant.

Grudindois l'affamé.

Séduit par les mirifiques promesses d'un exotique monteur de bateaux, qui lui assurait la fortune en trois ans, moyennant le versement préalable de sept cents balles — toutes ses économies — cette bonne poire de Grudindois s'était, un matin, embarqué au Havre pour la Bolivie et autres Argentines.

Après un voyage délicieux, au cours duquel toutes les distractions réservées aux voyageurs de la Haute lui avaient été généreusement offertes, l'infortuné avait mis le pied sur le pavé de Buenos-Aires avec, pour toute fortune, cinq francs quarante en poche. Le monteur de bateaux qui devait l'attendre sur le quai avait préféré s'abstenir et s'était même dispensé d'envoyer quelqu'un pour le recevoir à sa place. Il est juste de dire que sitôt la galette de Grudindois enfouie en sa profonde, cet ingénieux industriel n'avait rien eu de plus pressé que de filer incognito vers la frontière la plus rapprochée.

*
* *

Les réflexions de Grudindois furent d'abord saumâtres. Cela se conçoit. On ne se trouve pas subitement transplanté en un pays dont on ignore tout, de la langue aux coutumes, avec, pour tout avoir, une somme ridiculement minime sans s'apitoyer sur son propre sort, sans se lamenter congrûment sur soi-même. Grudindois n'échappa point à cette règle, et consacra deux bonnes heures à verser des larmes amères et à maudire le monteur de bateaux qui l'avait si cruellement berné. Puis, comme au fond il était doué d'une certaine dose de philosophie pratique, il courut d'une traite chez le consul de France, à qui, le plus clairement du monde, il exposa son cas.

L'honorable fonctionnaire comprit sur-le-champ de quoi il s'agissait. Il hocha la tête et poussa un profond soupir comme s'il déplorait *in-petto* la gourderie évidente de son compatriote. Puis se rappelant qu'il y avait, le jour même un départ de bateau pour la France, il gratifia Grudindois d'un billet de passage et prit la peine de le faire voiturer par son secrétaire jusqu'au port, en lui souhaitant bon voyage.

*
* *

Depuis trois fois vingt-quatre heures, Grudindois voguait sur les flots glauques de l'Atlantique, et depuis trois fois vingt-quatre heures il demeurait couché dans son étroite cabine. Non pas qu'il fût malade, certes, mais pour une raison autrement grave et péremptoire. Totalement démuni d'argent — car ses cinq francs quarante il les avait gaspillés à Buenos-Aires en frais de voiture, en cartes postales et en pourboires — et, par conséquent, absolument dénué de provisions de bouche, il mettait en application le fameux proverbe « Qui dort, dîne », et cherchait, par un sommeil rare et troublé, à tromper son misérable estomac, de minute en minute, plus exigeant, plus irascible et plus crampon (1).

(1) *Crampon*: sujet aux crampes (trad. libre).

Quand l'aube du quatrième jour se leva, Gru- ndois, en proie maintenant à des souffrances olérables dont il lui était impossible d'en- voir le terme et la durée, prit une réso- ion énergique: il se leva et se mit à arpenter long en large sa cabine.

— Voyons, se dit-il, ça ne peut pas durer com- ça! Voilà trois jours que je vis de l'air du mps, et il y a encore vingt jours de tra- rsée. Sûrement je serai mort de faim avant rriver en France!... Faut que ej trouve moyen pour me sortir de là!...

Fichtre, oui! Il fallait qu'au plus tôt Gru- ndois le trouvât, ce moyen, car il était dans état pitoyable, le pauvre bougre! Lui, si as, si rose, si joufflu à son départ du Havre, avait maintenant les traits tirés, le visage reux, les yeux lamentablement cernés. Vêtu mendiant, il n'aurait pas été déplacé à la rte d'une église: au sortir d'une grand'messe, urait fait une abondante recette sans même se nner la peine de tendre aux gens un chapeau oureusement crasseux.

*
* *

Soudain, il eut une idée puisqu'il sortit pré- itamment de sa cabine et monta sur le pont paquebot.

A pas lents, il en explora les coins et les re- ins, cherchant de vagues charcuteries aban- nnées, des croûtes de pain semées là par des ssagers repus ou des os auxquels adhéraient core quelques bribes de mouton ou de bœuf s trop moisies. Mais, hélas! malgré la pa- nce, et la minutie dont il fit preuve, Gru- ndois l'affamé ne trouva rien.

l reprenait bredouille et sans hâte le chemin son home et s'apprêtait à serrer sa ceinture un dernier cran, lorsqu'une délicieuse odeur poulet rôti à la casserole lui parvint aux rines. Elle provenait des cuisines du navire vant lesquelles il passait à ce moment pré- .

— Si ça n'est pas malheureux, tout de même, ommela-t-il, de sentir ça et de ne pas pou- ir en manger!... Ah! misère!

Mais presque aussitôt l'envie le prit de se ettre quelque chose sous la dent, en même mps qu'un démon tentateur lui enjoignait d'al- aux cuisines et d'y faire main-basse sur le premier comestible qui s'offrirait à sa portée.

Après un combat intérieur, qui ne dura guère plus de trente secondes, l'âme honnête de Grudindois eut lamentablement le dessous. La faim atroce qui le tenaillait le poussa, impérieuse, vers la salle à manger des passagers de troisième classe, qui s'ouvrait à deux pas de là, comme par hasard. Il s'y engouffra, tel un fauve traqué de toutes parts, et s'affala sur une chaise devant une petite table toute dressée.

Au soupir de résignation qu'il poussa, un garçon de salle accourut et, d'une voix étonnée, s'enquit:

— Comment! Monsieur veut déjà déjeuner?

— Oui, servez-moi tout de suite, murmura Grudindois, en baissant humblement la tête...

*
* *

Maintenant qu'il avait copieusement bu et mangé et que son estomac, enfin satisfait, ne le tracassait plus, Grudindois se trouvait en proie à une vive inquiétude. Il venait, incontestablement, de commettre un acte malhonnête qui pouvait le mener loin: il s'était rendu coupable de *grivèlerie*, délit prévu et réprimé par les lois, c'est-à-dire de filouterie d'aliments au préjudice de la Compagnie de Navigation, propriétaire du paquebot.

Qu'allait-il faire, le malheureux? Filer à l'anglaise? Ah! ouitche! Avec cela que c'était commode, en pleine mer! Payer son repas? Mais avec quoi, seigneur? Il n'avait en sa profonde que de la monnaie de singe, et chacun sait que cette monnaie a très diffficilement cours auprès des commerçants.

Grudindois finit par prendre une décision:

— Garçon! Hé! garçon! cria-t-il...

En même temps, il asséna sur la table un violent coup de poing, comme s'il eût voulu, par ce geste, se donner le courage qui semblait lui manquer en cette passe difficile.

— Allons! se dit-il, tandis que l'autre s'approchait sans hâte, ça y est! Il va me faire arrêter, puisque je n'ai pas un radis pour payer...

Il sentit un frisson d'épouvante lui passer des pieds à la nuque sur l'épiderme, comme à l'imminence d'un danger inéluctable et terrible et ne trouva que la force de murmurer d'une voix éteinte:

— Combien vous dois-je, mon ami?

— Mais rien du tout, répondit le garçon en souriant. Tous les repas sont compris dans le prix du voyage.

Henri JOUSSET.



— J'ai l'honneur de vous offrir, Monsieur, ce nouveau produit, car votre barbe commence à blanchir.



— Mais non, Monsieur, vous faites erreur!!!...



— Alors, élève Durand, on ne dit plus bonjour à son maître d'école.., si vous ne retirez pas votre casquette, vous me ferez cinq cents lignes.., vous savez que, l'autre jour, vous avez déjà eu deux cents lignes pour avoir déniché des oiseaux.



— Oh! alors, M'sieur, j'aime mieux vous saluer: j'y gagne encore trois cents lignes!



LE TUYAU DE GAZ

— Dites donc, docteur, il dit qu'il ne veut pas aller à l'école, parce que ça lui fait mal; est-ce bien vrai?
— En effet, il faut le garder à la chambre. Ça siffle joliment, là-dedans!

DE NOS LECTEURS

« Ma Tante ».

Cette expression, employée familièreme pour désigner le Mont-de-Piété, est due, paraît au prince de Joinville.

On raconte, à ce sujet, l'anecdote suivant

Le prince de Joinville, alors très jeun eut un jour besoin d'argent (chose qui arriv même dans les familles royales); mais au lie de s'adresser à quelqu'un de ses proches, ne trouva rien de mieux que de faire e gager au Mont-de-Piété un superbe chron mètre en or, don de la reine, sa mère.

Celle-ci, remarquant un jour, l'absence d cette montre au gousset de son fils, lui e demanda la cause:

— Je l'ai laissée chez ma tante, répondit l jeune homme.

Or, le ton, plutôt que le fond de cette r ponse, ayant intrigué la reine, on envoy aux informations chez la princesse Adelaïd tante du prince. Celle-ci, naturellement, ign rait le premier mot de l'affaire.

Il fallut avouer. L'euphémisme « ma tante parut assez plaisant à la reine pour être répé té; on le colporta un peu partout, jusqu'e Angleterre (où le Mont-de-Piété se nomm encore communément: *mon oncle*), si bien qu l'expression fait aujourd'hui partie *officieus* de notre langue.

* * *

« C'est un Tabarin. »

Cette locution est, aujourd'hui, un peu tombée en désuétude, mais elle était très courammen employée aux dix-septième et dix-huitième siè cles. On s'en servait pour désigner tout bouf fon, tout homme qui semblait s'être fait un devoir de divertir ses concitoyens.

Tabarin était le nom du valet d'un nommé Mondor, charlatan notoire au début du dix-septième siècle, qui vendait, sur la place Dauphine des médicaments guérissant tou les maux. Il faisait débiter des bouffonneries par Tabarin, dans le but d'attirer le pu blic, auquel il plaçait ses drogues.

Tabarin ne manquait pas d'esprit, comme en font foi la plupart de ses parades, que l'on trouve reproduites dans divers ouvrages.

Dans un volume intitulé *Le Parlement Nouveau*, édité à Strasbourg vers 1837, il est dit que Tabarin avait, durant sa carrière, amassé suffisamment d'argent pour pouvoir



M. et Mme Débonnaire sortent de dîner chez les Toussainple.

Mme Débonnaire (*à son mari*). — Eh bien! tu sais, je les retiens les Toussainple, avec leur dîner. Leur gigot aux haricots, leur bière à six sous le litre, leur tasse de camomille, tout ça, c'est bien assez bon pour nous. Aussi, je ne remettrai plus les pieds chez eux!



M. et Mme Débonnaire sortent de dîner chez les Du Faste.

Mme Débonnaire (*à son mari*). — Non, mais, as-tu vu comme ils ont voulu nous épater, ces parvenus de Du Faste... avec leur faisan, leurs glaces, leur champagne et tout le tremblement!!! Au fond, ils n'ont fait tous ces frais que pour nous humilier! Aussi, ils m'ont vue pour longtemps.

Encre de la Maison Detourbe. Imprimerie Richard, 92, rue Saint-Lazare, Paris.

eter, dans les environs de Paris, un petit âteau où il se retira pour passer sa vieilse. Ceci permet de supposer que la profesn qu'exerçait le valet de Mondor était fort rative.
Dans le même ouvrage, on lit que Tabarin fut sassiné par quelques-uns de ses voisins, oux de voir un bouffon jouir d'une position ssi brillante.
Triste fin pour un homme qui passa la plus ande partie de son existence à faire rire les tres!

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Une récente statistique de l'administran des Postes nous apprend, qu'au cours une seule année, il n'y a pas eu moins de million 460.000 cartes postales illustrées rsées au rebut, 1 million 140.000 de ces rtes, n'ont pu être distribuées parce que s adresses étaient défectueuses; et 36.000, rce qu'elles étaient du genre dit: « poisn d'avril ».

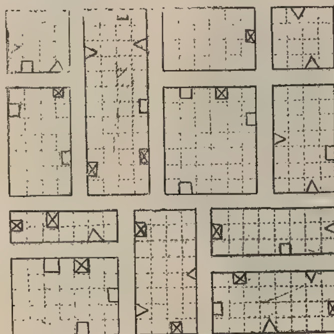
— Ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siè e qu'on reconnut l'origine volcanique des ontagnes régulièrement coniques que l'on voit tour du Puy-de-Dôme. Pendant longtemps, avait cru que ces masses coniques n'étaient n'un amas de scories abandonnées par les étallurgistes de l'antiquité. En 1752, Guetrd, revenant d'Italie, fut frappé, pour la emière fois, des ressemblances des monts Auvergne avec le Vésuve.

UNE SURPRISE

L'Almanach-Surprise de *La Famille* est en ente! Voilà une joyeuse nouvelle qui va se épandre bien vite.
Cette année l'intérêt de l'Almanach est ncore plus grand et les primes qui y sont jointes sont plus jolies, plus attrayantes : **Un Piano, douze bicyclettes, des montres, des couteaux pique-nique**, etc., etc. (impossible de tout énumérer).
Voilà de quoi faire le bonheur de tous.
Que de bonnes heures à passer! Que de distractions! Que de cadeaux!
Prix : **0** fr. **60** *En vente partout. Envoi fo contre* **0** fr. **75**, 92, Rue Saint-Lazare, Paris.

****

RÉSULTAT
DU
Concours des trois boutiques



Voici les noms des concurrents auxquels sont échus les prix annoncés, le sort les ayant favorisés parmi tous les auteurs d'envois conformes à la solution ci-contre:

1er PRIX: M. Louis Laurent, 35, rue des Chassaintes, à Nîmes (Gard), qui gagne un Portefeuille contenant: un quart d'obligation de la Ville de Paris, pouvant gagner 25.000 francs.

2e PRIX: M. Tonnelle, lieutenant au 5e bataillon d'artillerie à pied, 5, place Magdelaine, à Verdun (Meuse), qui gagne un bon du Crédit Foncier, pouvant gagner 100.000 francs.

3e PRIX: Mme Jougla, 4, rue de Constantine, à Alger (Algérie), qui gagne un sac de voyage.

4e PRIX: M. Robert Bériard, 12, rue Dupetit-Thouars, à Paris, qui gagne un nécessaire de voyage.

5e PRIX: M. Augustin Lambert, 2, avenue d'Havré, à Mons (Belgique), qui gagne un réveil artistique.

6e PRIX: M. Léon Austruit, chez Mme Loustaunau, 9, rue Tran, à Pau (Basses-Pyrénées'. qui gagne une bourse en argent.

7e PRIX: M. Lognon, 61, rue des Fonts-Bénits, à Ault (Somme), qui gagne un coupe-papier ivoire et argent.

8e PRIX: M. Henri Cartier, verrerie de Vauvarot-Cuffier (Aisne), qui gagne un coffret bronze doré.

9e PRIX: M. J. Lenglet, 5, place Arbonnoise, à Lille (Nord), qui gagne un porte-brosse.

10e PRIX: M. Louis Priour, 14, rue St-Malo, à Rennes (Ille-et-Vilaine), qui gagne un couvert de voyage.

Du 11e au 15e PRIX: M. Michaud, 2, rue du Sabot, à Paris; M. Gillis, 6, rue des Quatre-Colonnes, à Lyon; Mlle Alice Cavelier, 75, rue Georges-Cuvier, à Fécamp (Seine-Inférieure); M. Emile Limousin, 105, rue de Belleville, à Paris; M. Rouilly, 23, rue Cambronne, à Paris, qui gagnent un signet ouvre-lettres.

Du 16e au 20e PRIX: Mme Marlier, 100 *bis*, rue de la Forge, à Noisy-le-Sec (Seine); M. Lescuyer, 44, rue de Bruys, à Marseille; M. Mousset, 115, rue de Paris, à Puteaux (Seine); Mme Aurélie Guynaud, 15, rue Caban, à Orléans (Loiret); M. F. Roudayre, 31, rue des Chênes-Lièges, à Bordeaux (Gironde), qui gagnent un bloc-notes de poche.



Une panne au désert!

PETITE CORRESPONDANCE

M. Percevault. — Hélas! tous les palliatifs les plus vantés sont dans le cas de ceux que vous avez essayés. Nous n'en connaissons aucun qui ne soit connu et dont vous n'ayez probablement usé.

M. Ste-Beuve. — Vous avez peut-être mis le doigt sur la vérité, mais on peut tout concilier en admettant que Victor Hugo ressemblât à Adam. Rien ne nous prouve, après tout, le contraire.

M. Moret. — C'est en vertu d'un règlement qui existe depuis longtemps, mais dont on ne tenait pas compte. Les choses sont beaucoup plus en règle ainsi.

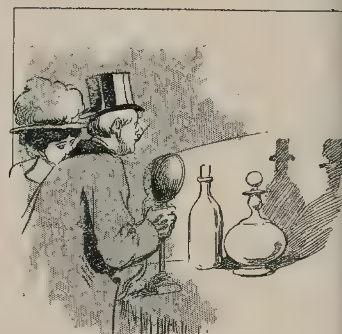
M. Ullmann. — Nous en sommes encore à chercher un moyen de faire droit à ces desiderata, mais nous devons avouer que la solution en est très difficile.

M. Molinaris. — Tout réserviste a droit à ce secours s'il se trouve dans le cas voulu et s'il a les certificats à l'appui.

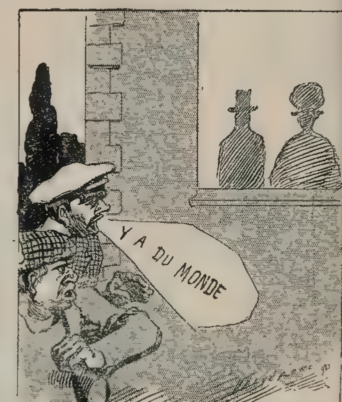
M. A. Pelissier. — Les bons de la Presse sont encore négociables à 15 francs environ. Quant aux billets de la loterie de la Presse, ils n'ont plus aucune valeur.

M. Bernard. — Naturellement, cette bouteille doit avoir la contenance conventionnelle.

M. Herrvel. — Officiellement c'est Louis, frère de Napoléon et roi de Hollande. Nous ne voulons pas nous avancer plus loin dans une question si brûlante et au sujet de laquelle toute polémique serait vaine.



Le moyen employé par les Malinos quand ils s'absentent...



... pour faire croire que la maison est habitée!

Encre de la Maison [illegible]. Imprimerie [illegible], rue Saint-Lazare, Paris.

PAGES FOLLES

...e l'humour pour l'humour, de la gaieté pour ...gaieté, de la verve pour la verve, tel est le ...gramme de **PAGES FOLLES**, le nouveau ...rnal hebdomadaire, satirique qui obtient, ...t le cas de le dire, un succès... fou.

...e journal s'est créé, dès à présent, dans la ...sse de genre, une place originale, dont l'im...tance croîtra sans cesse ; il tient le succès ...ain, positif, et il a quelque chose de plus ...iable encore : la popularité. Il faut ajouter ...vec ses seize pages de mordants dessins en ... et en couleur et de texte hilarant, sous cou...ure illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte ... **15 centimes.**

...est là certainement une magistrale attrac... qui ne met que mieux en valeur la force ... autres.

SONNETTE DE L'ENTRACTE

— N'ayez pas peur de verser, garçon, ça m'aidera à mieux mourir tout à l'heure.

— Patron ! patron ! voilà un client qui va se tuer, il vient de le dire !...

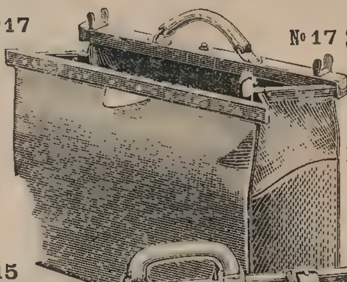
— Oui, je sais, c'est lui qui fait le rôle du traître dans « La Fille du Garde-Barrière ».

Suprême Chic

ARTICLES RECOMMANDÉS ✳ 8 JOURS A L'ESSAI FRANCO

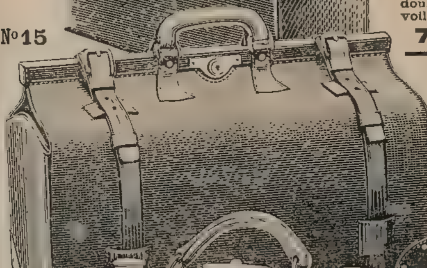
Plein Cuir de Vache cousu Sellier

No 17



No 17 SAC VALISE PRATIQUE plein cuir de vache havane, cadre verni, doublure toile, garniture dorée, 50 c/m.............. 52 fr.
4 fr. PAR MOIS

No 15



No 15 GRAND CHIC ANGLAIS plein cuir de vache havane, cadre recouvert de cuir, cousu à la main, renforcé par 4 coins de cuir fort, deux larges courroies autour, doublure toile à voile, 60 c/m....... 133 fr.
7 fr. PAR MOIS

No 78



No 78 SAC CARRÉ plein cuir de vache havane, cadre verni, doublure cuir, garniture nickel, avec nécessaire de voyage placé sur chevalet mobile, 39 c/m, composé comme suit :

1 Brosse à habits,
1 Brosse à cheveux,
1 Flacon à brosses,
1 Brosse à ongles,
1 Brosse à dents,
2 Flacons à odeur,
1 Flacon à odeur plus long,
1 Flacon à savon,
1 Flacon à poudre,
1 Glace,
1 Peigne,
1 Paire de Ciseaux,
1 Tire-Boutons,
1 Lime à ongles.

79 FRANCS
5 fr. PAR MOIS
Le même pour dame, avec Réchaud et Fer à friser :
84 FRANCS

No 80



No 80 SAC CARRÉ plein cuir de vache vert russe, cadre recouvert de cuir, doublure cuir, garniture dorée. Nécessaire de voyage pour dame placé sur chevalet mobile, 39 c/m, composé comme suit :

1 Brosse à habits,
1 Brosse à cheveux,
1 Flacon à brosses,
1 Brosse à ongles,
1 Brosse à dents,
2 Flacons à odeur demi-longs,
1 Flacon à odeur long,
1 Flacon à savon,
1 Flacon à poudre,
1 Réchaud,
1 Fer à friser, | *1 Lime à ongles,*
1 Glace, | *1 Tire-Boutons,*
1 Paire de Ciseaux, | *1 Peigne.*

116 FRANCS — 6 fr. PAR MOIS
Le même pour homme, sans Réchaud ni Fer à friser : **111 FRANCS**

20 MOIS DE CRÉDIT

Nos articles sont choisis parmi ce que l'on fabrique de plus beau et de plus solide en France. Ils ne sont vendus que par les maisons de premier ordre qui spécialisent les **ARTICLES DE VOYAGE** et qui sont établies à Paris et dans les grands centres.

La différence de nos articles avec ceux de la fabrication ordinaire est énorme ! Alors que celle-ci emploie, pour les sacs et les valises, des cuirs très minces, renforcés de collages, alors qu'elle emploie le cuir de mouton qui n'offre aucune solidité, nous ***exigeons*** de nos fabricants le plein cuir de vache, la vachette, la peau de porc, le maroquin ou la peau de crocodile, le tout garanti véritable. En un mot, nous ne vendons que des articles en cuir naturel, garanti sur facture, et nous laissons à d'autres les articles truqués, qui n'ont que leur aspect extérieur pour tromper ceux qui ne connaissent pas le travail des cuirs.

Les sacs et valises sont annoncés dans la couleur du cuir et avec garnitures dorées ou nickel suivant les habitudes du commerce français. Néanmoins, nous pouvons changer les teintes et les garnitures au gré de l'acheteur et sans augmentation des prix.

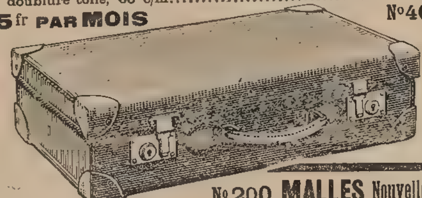
Nos malles sont les plus légères et les plus solides qui existent au monde. Elles sont construites avec un soin méticuleux et nous pouvons les garantir imperméables, increvables et résistantes aux chocs les plus violents.

Les **PORTS et EMBALLAGES SONT GRATUITS.** Le port des grosses malles seules est à la charge de l'acheteur.

Demandez le Catalogue de grand luxe, illustré, envoyé gratuitement.

No 40 MALLETTE ANGLAISE Porte-Habits, plein cuir de vache lisse jaune clair, 8 coins cuir fort rivés, deux serrures doublure toile, 60 c/m.............................. 93 fr.
5 fr PAR MOIS

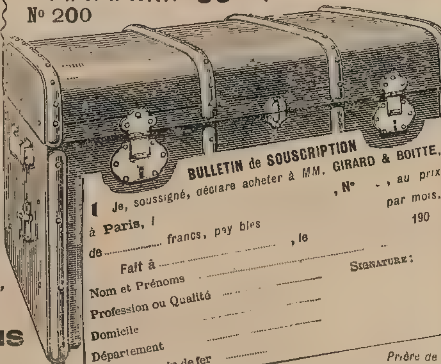
No 40



No 200 MALLES Nouvelles solides, légères, imperméables increvables, avec deux châssis mobiles et compartiment à chapeaux.

80 x 47 x 47....	68 fr.	PAYABLES
90 x 52 x 52....	79 fr.	5 fr. PAR MOIS
100 x 55 x 55....	90 fr.	

No 200



BULLETIN de SOUSCRIPTION

Je, soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, l ...., No ...., au prix de .... francs, payables .... par mois.

Fait à ...., le 190

SIGNATURE :

Nom et Prénoms ....
Profession ou Qualité ....
Domicile ....
Département ....
Gare de chemin de fer ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de MM.

GIRARD & BOITTE ✠, I.

46, Rue de l'Échiquier, 46, PARIS (Xe Arr.)

15e ANNEE — No 48 10 Centimes 28 Novembre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

TOUJOURS CORRECT, par Georges OMRY.



LE MAITRE (*survenant*). — Elle est forte, celle-là ! mes bonnes trônent au salon et Monsieur mon cocher fume mes cigares auprès de ces dames !

— Pardon, Monsieur, j'ai demandé à ces dames si la fumée ne les incommode pas !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*



Mme X..., la femme de l'escrimeur bien connu, a enfin trouvé, pour ses chapeaux, les épingles rêvées.

AU TÉLÉPHONE

— Marie...
— Monsieur.
— Vous savez téléphoner?
— Oui, Monsieur... J'ai déjà téléphoné deux fois dans ma vie... La première fois, c'était...
— C'est bon!... C'est bon!... Vous me raconterez cela une autre fois... Aujourd'hui je suis pressé... Je vais sortir... Si on me téléphone, vous répondrez... vous répondrez que je rentrerai dans une heure environ.
— Bien, Monsieur.
— C'est compris?
— Oui, Monsieur.
— Nous allons voir... Que répondrez-vous, si on me téléphone dans une heure?
— Que Monsieur rentrera dans une heure.
— Non, Marie. Dans une heure je serai de retour. Répondez donc simplement que je serai ici à sept heures.
— Comme Monsieur voudra.
— Et soignez le dîner.
— Que Monsieur soit tranquille.
— J'aime le poulet rôti à point et bien doré.
— Monsieur a bon goût.
— Tâchez que le poulet ait bon goût également.
— Oui, Monsieur.
— Donnez-moi ma canne et mon chapeau.
— Voilà, Monsieur.
— Bonsoir, Marie.
— Bonsoir, Monsieur.

* * *

M. Marcassin s'en va tout doucement vers les grands boulevards.

Il marche d'un petit pas tranquille, avec l'insouciance d'un homme heureux qui sent veiller sur lui une Providence amie.

Il s'arrête parfois pour souffler un peu, car il est gros, et profite de cet instant de répit pour chercher, dans les devantures des magasins, ce que l'ingéniosité des marchands a pu produire de nouveau; puis il repart.

La promenade est charmante à cette heure de la journée. La chaleur lourde du soleil a complètement disparu, l'atmosphère est calme, les feuilles des marronniers sont à peine effleurées par une brise très légère, et le gros nez réjoui de M. Marcassin n'est pas trop incommodé par les odeurs de la rue.

Il songe à des choses très simples; il songe qu'il est hygiénique de marcher ainsi avant le repas, afin d'aiguiser légèrement l'appétit; il songe surtout qu'il s'arrêtera tout à l'heure devant la boutique du pâtissier Lucien, et qu'il achètera un certain pâté de canard — qu'il adore.

Cette pensée le remplit de joie, car M. Marcassin est gourmand. Or, sa vieille cuisinière, Victoire lui a demandé huit jours de congé, pour aller au pays préparer la noce de son « fieu » qui épouse la fille du charron. En partant, elle a confié son tablier à une vieille fille de son village, qu'elle connaît depuis toujours et dont elle a vanté à « Monsieur » la complaisance et l'habileté. Mais « Monsieur » n'a qu'une confiance relative dans les talents culinaires de la remplaçante — Victoire est un cordon-bleu de premier ordre — et il pense qu'un bon pâté de canard — qu'il adore — sera un adjuvant précieux à la cuisine de Marie, à moins qu'il ne devienne un plat de résistance absolument indispensable.

* * *

Drin, drin, drin... Drin, drin, drin... Drin, drin, drin...

Marie va d'abord — naturellement — ouvrir la porte d'entrée, derrière laquelle il n'y a — naturellement — personne.

Drin, drin, drin... Drin, drin, drin... Drin, drin, drin...

Le carillon recommence.

Elle comprend enfin qu'on l'appelle au téléphone; elle se traîne lourdement jusqu'à l'appareil qui, malgré tout, lui inspire une crainte mystérieuse; elle décroche les récepteurs et les approche de ses oreilles, pas trop près, car on ne sait pas ce qui peut arriver avec « ces instruments de malheur ».

— Allo!... allo!...

Marie répond timidement:

— Allo!...

Elle est oppressée, elle est angoissée, elle retient sa respiration, elle articule avec peine.

— Allo! Allo!... C'est toi, Marcassin?
— Non!... C'est Marie... la bonne...
— Ah! c'est vous Victoire?... Marcassin n'est pas là?
— Non, Monsieur... Monsieur rentrera à sept heures...
— Diable!... Vous lui direz que j'ai téléphoné Dufleuve... Son vieil ami Dufleuve... Vous entendez?

Marie n'entend pas très distinctement; mais elle se garde bien de prolonger son supplice. Elle répond cyniquement:

— Oui, Monsieur.
— Allo!... Vous lui direz que je l'attends à dîner ce soir, à sept heures et demie, au restaurant Ménard, en face la gare St-Lazare... Vous avez entendu?
— Oui, Monsieur.
— Vous avez bien compris?
— Oui, Monsieur.
— Inutile de vous répéter?
— Non, Monsieur.
— Vous lui direz que j'ai quelque chose de très important à lui apprendre.
— Bien, Monsieur.
— Je puis compter sur vous?
— Oui, Monsieur.

* * *

On n'entend plus rien. Marie n'en croit pas ses oreilles; elle écoute un long silence impressionnant, puis, avec d'infinies précautions, elle raccroche les deux récepteurs, et pousse un léger soupir de soulagement.

Toute cette conversation a passé dans son cerveau comme un régiment de soldats en aluminium sur un paquet de coton hydrophile.

Qu'en a-t-elle retenu?

Rien, sinon que Monsieur ne dînera pas ce soir à la maison, et qu'il est bien heureux que le repas n'ait pas été déjà mis sur le feu.

Elle est économe, elle déteste le gaspillage; va se préparer deux œufs sur le plat, et elle les mangera doucettement, modestement, en attendant l'arrivée de Monsieur.

* * *

Monsieur arrive.

Il est de fort belle humeur. Il porte, sur son bras replié, presque sur son cœur, le fameux pâté de canard — qu'il adore. — Mais tout à coup, son front se plisse: ses narines ont cherché en vain l'odeur du rôti commandé et tant recommandé.

— Eh bien! Marie?... Et le dîner?
— Monsieur ne dîne pas ici. Un Monsieur a téléphoné pour dire qu'il attendrait Monsieur...
— Un Monsieur?... Quel Monsieur?...
— Monsieur... Monsieur... Hau... Hau... Hauterive.
— Hauterive?... Connais pas!
— C'est peut-être bien Bellerive?... ou... ou... Sainterive?... ou... ou... Salsifis?... ou Rivière?... ou Ruisseau... Enfin, un nom comme ça.
— Vous ne vous rappelez pas très bien?
— Si, Monsieur.
— Non, Marie, vous ne vous rappelez pas. Mais le nom ne m'est peut-être pas indispensable... Où m'attend ce Monsieur?
— Au restaurant.
— A quel restaurant?
— Au restaurant... Viard.
— Viard?...
— Ou Millard.
— Millard?
— Non!... Billard.
— Vous ne savez pas au juste?
— Non, Monsieur, mais je suis sûre que c'est au restaurant qui est en face la gare...
— La gare?... Quelle gare?
— Hé!... je sais-t-y, moi?... La gare?... La gare de Paris, bien sûr...

— Eh bien! préparez-moi deux œufs à la coque.
— Monsieur ne va pas à son rendez-vous?
— Non, Marie... je n'y vais pas.
— Monsieur a tort... L'ami de Monsieur m'a affirmé qu'il avait quelque chose de très important à lui dire.

Marcus Bernard.

Pêle-Mêle Causette

Un de nos lecteurs, M. Laquerrière, a extrait, à notre intention, du *Courrier Européen*, les lignes qui suivent:

Un Journal curieux.

«On voit parfois, en Allemagne ou en Suisse, sans parler des Etats-Unis, où le cas est fréquent, des églises qui servent à plusieurs confessions. On ne connaissait pas encore le journal servant à plusieurs partis. Il en existe pourtant un de ce genre qui fonctionne à la satisfaction générale. C'est le *Wochenblatt*, de Grüngen, localité de 1.200 habitants, du canton de Zurich. Ce journal sert à la fois aux deux partis de l'endroit: les libéraux-conservateurs et les social-démocrates. Les pages 1 et 2 appartiennent aux libéraux; la 3e et la 4e ont le domaine des socialistes. Les deux partis vivent d'ailleurs sur un pied d'hostilité déclarée et s'envoient fort bien des injures l'un à l'autre; de sorte que les lecteurs du *Wochenblatt*, de Grüngen assistent à ce spectacle curieux de vilipender, pages 3 et 4, les arguments qui leur sont servis page 1 et 2, et réciproquement. Quant au directeur de la feuille, M. J. Wirj, il plane avec sérénité au-dessus des partis et ne demande qu'à voir augmenter le nombre de ses abonnés. »

Je trouve ce système admirable, et je le dis sans ironie aucune, si pareille feuille existait en France, je ne serais pas le dernier à m'y abonner.

Quelle meilleure leçon de tolérance, en effet, que cette tribune où les opinions contradictoires se manifestent côte à côte.

« Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son », dit le vieux proverbe. Là, au moins, on les entend toutes les deux, et cette juxtaposition me paraît être un excellent facteur de pacification et de modération.

On me répondra peut-être que le lecteur peut atteindre le même résultat chez nous en lisant deux feuilles d'opinions contraires.

Evidemment, il le pourrait, mais question de dépense à part, il ne veut pas le faire.

L'être humain est ainsi fait, qu'il ne veut entendre que des opinions conformes aux siennes.

Si vous avez jamais assisté à une réunion publique prétendue contradictoire, vous avez constaté que les membres d'un parti politique n'ont qu'une préoccupation, c'est d'imposer silence aux orateurs de l'autre parti.

De même, à la Chambre, des cris et des claquements de pupitres sont destinés à couvrir la voix du monsieur qui ne partage pas votre manière de voir. C'est absurde et illogique, mais c'est humain.

Aussi, une personne achètera-t-elle plus facilement quatre journaux d'opinions semblables, que deux journaux de nuances opposées.

Le système que signale M. Laguerrière a cet avantage inestimable de mettre le lecteur, fût-ce à son corps défendant, en présence de principes contraires. On l'oblige ainsi à se faire une opinion raisonnée et à rechercher ce qu'il peut y avoir de bon dans les arguments de l'un et de l'autre bord.

Et comme la vérité réside généralement à égale distance des extrêmes (*in medio veritas*) les lecteurs du *Wochenblatt* sont, selon toute apparence, des hommes plus pondérés et plus avertis que les autres.

C'est là un résultat dont la valeur est appréciable.

Fred Isly.



Le Paysan. — Il n'est guère malin, le conservateur de notre musée. V'là t'y pas qu'il nomme eau forte un fusain, et un fusain une eau forte!



LES MOTS HISTORIQUES

— A moi d'Auvergne!.. Voici l'ennemi!

NAIVETÉ

MADAME (*appelant*). — Cunégonde... Cunégonde! Ah! çà, vous êtes sourde!

LA VOIX DE CUNÉGONDE (jeune paysanne entrée tout récemment en service à Paris). — On y va, Madame! On y va!

Cinq minutes se passent, pendant lesquelles Madame attend vainement que Cunégonde veuille bien reparaître.

A la fin, Madame, impatientée, sort de sa chambre et se met à la recherche de sa bonne. Elle la trouve dans la salle à manger, agenouillée près du buffet.

MADAME. — Ah! vous voilà donc, Cunégonde! Sachez, ma fille, qu'il ne faut jamais me faire attendre.

CUNÉGONDE. — Je sais, Madame.

MADAME. — Alors pourquoi n'avez-vous pas exécuté l'ordre que je vous ai donné? Vous l'avez, sans doute, oublié.

CUNÉGONDE. — Mais pas du tout! Madame m'a demandé d'aller voir le baromètre de la salle à manger et de lui dire ce qu'il marque.

MADAME. — C'est bien cela... mais pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

CUNÉGONDE. — Parce qu'il ne doit pas marcher. Depuis ce matin, les aiguilles n'ont pas bougé.

MADAME (*souriant*). — Cela ne m'explique pas ce que vous faites là, à quatre pattes?

CUNÉGONDE. — Je voulais le remonter mais j'ai beau cherché, impossible de mettre la main sur la clef

* * *

Politesse française

Un Anglais, ayant fait un séjour en France, était de retour dans son pays. Comme on lui demandait ce qui l'avait le plus frappé dans son voyage, il répondit:

— C'est la politesse française, et notamment celle du cocher de fiacre qui m'a fait visiter Paris.

— Oh! dit quelqu'un, les Français sont tous réputés pour leur politesse.

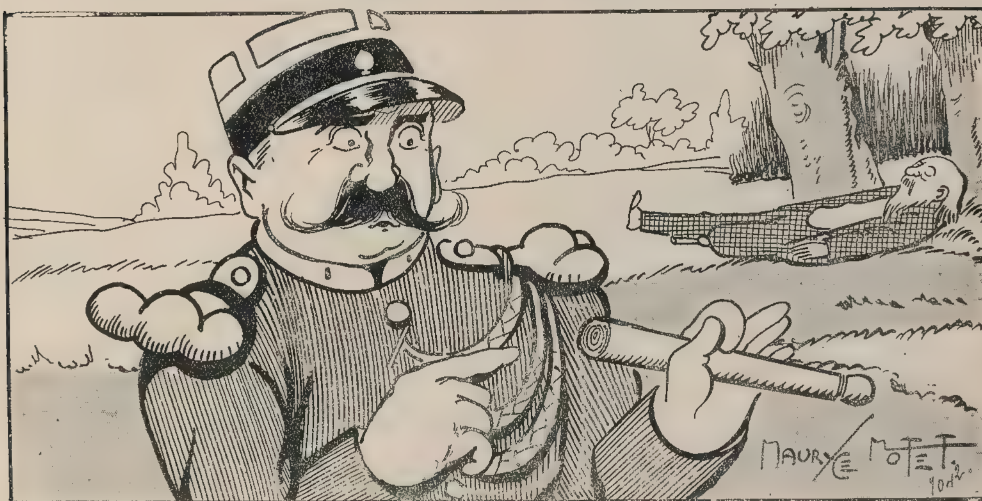
— Oui, mais celui-là détient évidemment le record. Figurez-vous qu'il a trouvé moyen, je ne sais par quelle manipulation de son taxi, de m'écorcher, et cela dans les grands prix. Eh bien! me voyant outré, il a eu la complaisance de descendre de son siège pour m'aider à trouver, dans mon dictionnaire, les mots français les plus propres à lui exprimer mon indignation et à lui dire des injures.



— A quoi reconnaissez-vous que c'est un arbre de quinze ans?
— Au cœur de l'arbre, en comptant tous les cercles qui y sont tracés...



— C'est utile à savoir, moi qui suis chargé de dire l'âge de l'estropié trouvé mort dans le bois...



— Comment! ce vieillard n'aurait que sept ans?

D'UN SEUL COUP

Larfouillat, brave charbonnier de Grenelle, était très estimé de ses amis, qui ne lui connaissaient qu'un seul défaut, celui de mépriser les soucis de la coquetterie, et notamment l'eau claire, qui en est un des agents les plus utiles.

Les ablutions auxquelles d'autres se livraient si fréquemment, le faisaient sourire de pitié. Il fallait avoir du temps à perdre pour s'adonner à des choses aussi inutiles.

Les plaisanteries que ses amis lui décochaient à ce sujet, glissaient sur son épaisse carapace comme une flèche sur le dos d'un rhinocéros.

— Larfouillat, disait l'un, prends garde en faisant ton absinthe, qu'une goutte d'eau n'éclabousse ta figure et n'aille y faire une tache!

— Larfouillat, disait un autre, pourquoi faire des cérémonies avec les copains, ôte donc tes gants noirs.

Un troisième ajoutait:

— Le jour où Larfouillat prendra son premier bain, il y aura une hausse terrible sur le marché des savons.

Ces taquineries n'avaient aucune prise sur la sérénité du bon charbonnier. Tout au plus, faisait-il un petit geste de la main qui semblait signifier.

— Parlez toujours, mes amis, un jour viendra où j'aurai ma revanche. Le plus sot ici n'est pas celui qu'on pense!

Or, il advint que Larfouillat maria sa fille. Naturellement, il invita à la fête tous ses camarades.

Ce fut un cri de surprise mêlé d'admiration quand il apparut en habit noir, rasé de frais, la figure et les mains éblouissantes de blancheur. Un Larfouillat tout neuf.

On l'entoura, on le complimenta sur cette métamorphose d'un jour. Lui souriait, content.

— Eh bien! fit-il, me trouvez-vous aussi propre que vous l'êtes?

— Certainement, répondirent les invités.

— Vous qui vous croyiez si malins, continua Larfouillat. Eh bien! regardez ma propreté. Elle vaut la vôtre!

Et très fier, il conclut:

— Eh! bougres, j'ai fait en une fois ce que que vous avez tous mis quarante ans à faire.

***

PENSEE

Chose étrange: il est généralement désagréable, quand on mord dans un fruit, d'y trouver un ver, mais ce qui est plus désagréable encore, c'est d'y trouver un demi-ver.

LE BON PUBLIC

Rien n'égale la complaisance du public, si ce n'est son désintéressement.



Le public s'est toujours fait un devoir de veiller à l'entretien des employés des établissements qu'il fréquente.



Le public se chauffe mutuellement à l'aide de son haleine afin d'éviter de trop gros frais de combustible aux administrations.



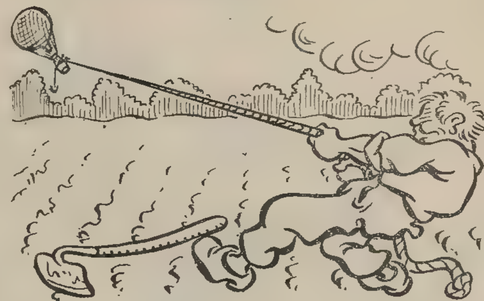
Même en se promenant simplement sur sa verte lande, le public trouve le moyen de contribuer à l'enrichissement de séries de cartes postales.



Chaque affaire ténébreuse fait vibrer de suite et gratuitement la fibre policière du public.



Le public en vue se ferait scrupule de ne pas éviter, à l'aide de l'interview, des frais de copie aux grands quotidiens.



Une des fonctions du public est aussi de faciliter l'atterrissage aux personnes qui se promènent en l'air.



Le public, en sa miséricorde, tient à épargner l'ennui de répéter leurs refrains aux artistes de café concert.



Le public ne tolère pas non plus qu'une personne qui lui est tant soit peu sympathique, s'inflige des frais de voiture.



Le Directeur du grand journal illustré. — Vous figurerez, devant le photographe, le peloton d'exécution en train de fusiller le condamné. Mais jurez-moi que vous êtes bien tous Espagnols? Le public demande des documents pris sur le vif et... la loyauté avant tout.



— C'est insensé de m'avoir placé aussi mal!
— Oh! mille pardons, Monsieur, nous vous avons pris pour un spectateur payant!

Courrier Pêle-Mêle

Règlements postaux.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous raconter une simple histoire. C'est une histoire vécue qui jette un jour, non pas nouveau, mais fort curieux et inattendu sur la bizarrerie des règlements.

La scène se passe dans un bureau de poste, au guichet du payement. Un monsieur, après avoir étalé une foule de quittances, de diplômes, de cartes, s'adressant à l'employé:

— Alors, avec tout ça vous ne pouvez pas me payer?

— J'en ai le regret, mais j'ai les mains liées par les règlements.

— Les règlements! ah! ils sont jolis, vos règlements!

L'Employé (*pincé*). — Apprenez, Monsieur, que les règlements ont été inventés dans le seul but de sauvegarder les intérêts du public.

Le Monsieur, d'un geste de colère, fait glisser ses papiers sur le côté du guichet et laisse la place à un militaire.

— C'est pour toucher un *bon de poste* en blanc, M'sieu l'employé.

— Absolument impossible, attendu que les militaires doivent faire toutes leurs opérations postales par l'intermédiaire du vaguemestre.

— Ah! ben! en v'là une histoire, mais quand j'étais dans l'civil, je touchais toujours les bons sans pièces, tout comme des billets de banque.

— Parfaitement, attendu que les bons sont payables au porteur.

Le Monsieur au mandat, qui avait écouté attentivement les doléances du soldat, intervint alors:

— Prêtez-moi votre bon de poste, lui dit-il.

Puis il prit une plume qui traînait sur le guichet, par un hasard providentiel, et inscrivit tranquillement son nom et son adresse sur le titre. Après cela, il le passa à l'employé, lui disant:

— Voulez-vous me payer ce bon de poste. Je suis un civil, et ce bon est payable à vue. Donc, j'attends!...

— Mais vous n'êtes pas le bénéficiaire, hasarda le fonctionnaire.

— Supposez même que je l'aie volé; vous n'avez pas à entrer dans ces détails oiseux.

L'employé rougit, pâlit, devint bleu, enfin d'un geste d'automate, il plaça sur la tablette du guichet deux pièces de cinq francs, montant du bon de poste.

— Les voilà bien vos règlements, s'écria le Monsieur, après avoir rendu au soldat son dû; ces fameux règlements qui défendent les intérêts du public, ils vous empêchent de payer ces bons à leurs bénéficiaires et vous forcent de les payer à ceux que vous savez être des voleurs.

Le fait est absolument véridique. D'ailleurs, si vous avez dans vos connaissances quelque employé des P. T. T., vous pourrez lui demander si ce sont des faits invraisemblables.

Recevez, etc.

EGLIN.

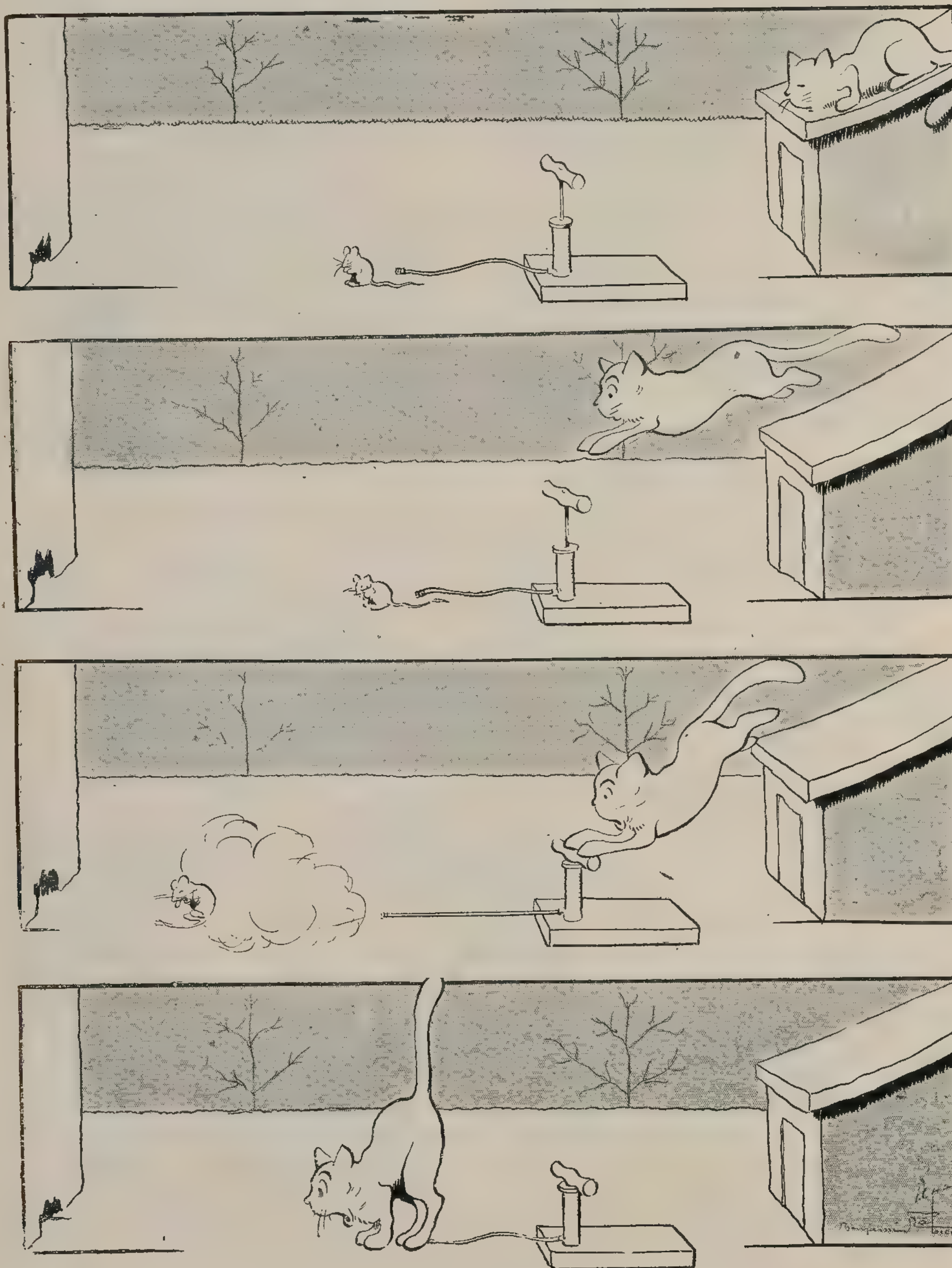


LE VIEUX CHAPEAU

— Permettez, M'ame Mochard, si ça vous fait rien, j'ai une visite à rendre...

LA POMPE A PNEUS ou MAUVAIS CALCUL

(Histoire sans paroles).



UNE REPRÉSENTATION AU THEATRE DE LA NATURE



Le premicr acte.



Le dernier acte.



LES GENS DE GOUT

— Quel résultat merveilleux!... d'un arbre quelconque, faire ce chef-d'œuvre!
— Oui... j'ai une maison de style art nouveau: mon rêve est que mon parc ne soit planté que d'arbres du même style.



NOBLESSE OBLIGE

— Comment, mon cher, vous faites votre marché vous-même.
— Oh! pas toujours, mais je viens d'être décoré du Mérite agricole... Il faut bien tout de même que je sache à quoi ressemble un poireau.

Les Horloges et les montres

Les moyens les plus anciens adoptés par les peuples pour mesurer le temps, et le plus généralement employés, sont le sablier, le cadran solaire et l'horloge à eau. Chacun connaît les deux premiers modes. Nos cuisinières se servent quelquefois du sablier pour la cuissons des « œufs à la coque », et le cadran solaire est encore très commun, surtout chez les peuples latins.

L'horloge à eau ou *clepsydre*, consistait, à l'origine, en un récipient transparent, à la partie inférieure duquel on avait percé un trou par où s'écoulait l'eau. Sur les parois du vase était tracée une échelle de division, et le niveau de l'eau indiquait l'heure de la journée.

Plus tard, on perfectionna l'appareil: un cadran remplaça l'échelle de division. En baissant, l'eau laissait descendre un petit flotteur qui était à sa surface. Au flotteur, on attachait un fil, qu'on enroulait sur l'axe auquel était fixée l'aiguille du cadran.

Puis les clepsydres devinrent de véritables horloges à eau. Elles eurent deux aiguilles, des roues dentées, etc. C'est de cette dernière espèce qu'était l'horloge envoyée à Pépin-le-Bref par le pape Paul Ier, en 760, première horloge à roues connue en France. Une horloge semblable, mais bien plus célèbre dans l'histoire fut offerte à Charlemagne par le calife Haroun-al-Raschid, en l'an 807.

Les premières horloges sonnantes datent du quatorzième siècle. Il y eut, sous Louis XI, des horloges portatives à sonnerie. On raconte qu'un gentilhomme ruiné par le jeu, étant dans la chambre du roi, prit l'horloge du prince et la cacha dans sa manche, où elle vint à sonner... Au lieu de punir le coupable, Louis XI lui donna généreusement ce qu'il avait dérobé.

C'est à Nuremberg, vers 1500, qu'on fabriqua les premières montres de poche. On les appelait *œufs de Nuremberg*, parce qu'elles avaient une forme ovale.

L'invention des montres à répétition est due à un Anglais, Barlow, (mort en 1690), qui sollicita un privilège exclusif pour ces sortes de montres. Peu de temps après, un nommé Quarre en fit une supérieure, qu'il présenta à Jacques II, de sorte que le privilège ne fut accordé ni à l'un, ni à l'autre.

Un horloger français, Hernais, obtint un brevet d'invention pour des montres dites pédomètres; elles marquent la distance qu'on parcourt, et le nombre de pas qu'on fait.

On fabrique, en France, actuellement, d'excellentes montres. Besançon est devenu un centre universellement réputé. Autrefois, presque toutes les montres qu'on vendait à Paris venaient de Genève et sur toute la ligne qui sépare la France de la Suisse, la contrebande se faisait quasi impunément.

Nous ne pouvons nous empêcher de citer à ce sujet une anecdote savoureuse:

Il y avait, à Genève, un horloger qui assurait à ses clients l'exemption des droits d'entrée moyennant une modique rétribution. L'intendant général des douanes de France l'ayant appris, se détermina à vérifier par lui-même la réalité du fait. Il se rend à Genève et fait de nombreuses emplettes chez l'horloger dont nous venons de parler, qui lui promet de les faire parvenir franches de droit.

On demande au client son adresse: « Le comte de N..., intendant général des douanes de France. »

— Bien, Monsieur, vous trouverez ces objets chez vous en arrivant à Paris.

— C'est ce que nous verrons dit le comte.

Il va à l'auberge, demande des chevaux de poste et part. En arrivant à la frontière, il donne aux douaniers le signalement de la cassette qui contenait les bijoux, et promet cent louis à celui qui la saisira. Il continue son voyage avec toute la célérité qu'on peut obtenir des postillon, qui, dans l'espoir de gagner quelque argent de plus, épuisent les forces des animaux qui leur sont confiés.

Enfin, le comte arrive à Paris, et descend à l'hôtel qui sert de résidence aux directeurs de la douane. Il embrasse sa famille, et se dirige vers son cabinet. Que voit-il?... La cassette aux montres placée sur la cheminée

Encre de la Maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD 92 rue Saint-Lazare Paris



DANS L'ANTICHAMBRE

— Comment, au lieu de sa belle pelisse, tu lui refiles ton vieux pardessus, et il l'accepte sans sourciller!
— Parbleu, il y a une rosette à la boutonnière!



L'Egyptologue. — Voici un papyrus où les caractères sont si mal tracés qu'il est indéchiffrable. Comment l'étiqueter?
Le Conservateur du Musée. — Ce ne peut être qu'une ordonnance de médecin du temps des Pharaons. Etiquetez-la comme telle.

comme pour le narguer. L'adroit horloger avait gagné un des gens de l'intendant, et celui-ci avait glissé la cassette dans la voiture que les employés avait respectée, comme de juste.

C'était donc le comte de N..., intendant des douanes de France, qui lui-même avait fraudé la douane.

* * *

Le prix d'un homme

Un médecin espagnol, attaché à l'un des hôpitaux militaires de Madrid, s'est posé récemment cette originale question: Quel serait le prix d'un homme artificiel?

Il faut dire que ce disciple d'Esculape possède dans son service un pauvre diable d'artilleur qui n'a plus qu'un bras et une jambe et dont la moitié de la figure a été emportée par un éclat d'obus, pendant la dernière campagne du Maroc.

Grâce à un masque métallique très habilement ajusté sur son visage, on a pu lui conserver la vue et restituer à ses traits une vague apparence humaine.

D'après les calculs du docteur, une paire de bras, y compris les mains articulées, coûte 730 francs; une paire de jambes, également articulées, coûte environ 700 fr.; un faux nez en argent vaut de 4 à 500 francs. Pour 650 francs, on peut se procurer une paire d'oreilles parfaitement imitées munies de tympans artificiels, et de résonnateurs.

Un râtelier complet avec palais en platine se paie de 200 à 450 francs; enfin, pour une bonne paire d'yeux, parfaitement imités comme nuance d'iris, il faut mettre au moins 140 francs.

La dépense totale s'élèverait donc à 3.000 francs environ pour raccommoder, suivant toutes les règles de l'art chirurgical moderne, un homme qui aurait perdu sur un champ de bataille l'usage de ses membres et une partie notable de sa tête.



CHARITE

— Madame, n'auriez-vous pas un vieux vêtement?
— Mais si, je vous donnerai un vieux paletot de Mirza. Votre pauvre toutou en a grand besoin.

DE NOS LECTEURS

Les chapeaux au théâtre en 1784.

On vient de nous communiquer une lettre très curieuse datée du 6 janvier 1784. Elle fut envoyée par le lieutenant de police Lenoir aux comédiens du Théâtre-Italien, pour leur enjoindre d'empêcher l'entrée de l'orchestre aux femmes qui porteraient des coiffures dont la grandeur pourrait gêner la vue des spectateurs. Le lieutenant de police signale aussi le commerce scandaleux qu'on fait des billets donnés aux artistes et demande aux comédiens de mettre fin à ces abus. Quoique cent vingt-cinq ans se soient écoulés depuis cette défense, souvent renouvelée depuis, on sait que le commerce des billets de spectacle n'a pas encore cessé.

Voici cette lettre, dont nous respectons l'orthographe :

« A Paris, le 6e janvier 1784.

« Malgré l'avertissement porté dans le *Journal de Paris*, au moment de l'ouverture du Théâtre-Italien, et même des deffenses qui ont été faites depuis, on voit journellement à l'orchestre des femmes dont les coeffures et chapeaux, chargés de plumes, de rubans et de fleurs, et d'une étendue considérable, interceptent la vue des spectateurs au parterre, et donnent lieu à des plaintes, qu'il importe de faire cesser promptement. Vous voudrés donc bien dorénavant faire refuser l'entrée de l'orchestre à toutes celles qui contreviendront aux deffenses qu'elles ne peuvent méconnaître, et dont plusieurs ont reçu un nouvel avertissement il y a plus de quinze jours. Pour éviter tout éclat, vous aurés soin de les faire prévenir encore ; mais, dès à présent, bien informés que la consigne a été donnée à la garde françoise, et que j'ai, de mon côté, donné des ordres à l'officier de police, vous voudrés bien y faire tenir la main et ordonner aux personnes chargées d'ouvrir les portes, de n'y laisser entrer, dans l'orchestre, que les femmes dont les coeffures ne gêneront aucunement la vue des spectateurs, autrement qu elles seront renvoyées, à se placer de manière qu'elles ne puissent nuire au coup d'œil du spectacle. Vous devés sçavoir qu'à l'Opéra on ne souffre dans l'amphitéâtre aucuns chapeaux ni grands bonnets, et qu'à la Comédie-Françoise, il n'entre aucune femme dans l'orchestre. Il faudra recourir à un pareil moyen, si on ne parvient pas autrement à faire cesser un abus dont le public se plaint avec raison.

« Je suis aussi instruit que, par suite des billets qui se distribuent aux acteurs et actrices, danseurs et danseuses, il s'en suit un trafic par les mains de domestiques savoyards et par l'entremise des garçons de caffés, à qui on les donne en payement, et qui les revendent. Ces manœuvres sont honteuses et surement désaprouvées. Peut-être, pour y mettre ordre, serait-il nécessaire de faire cesser l'usage de donner chaque jour des billets aux acteurs, actrices, etc. Mais auparavant d'employer les moyens que je croirai nécessaires, je désire que vous me proposiés très incessamment ceux que vous croirés plus capables de réprimer un pareil désordre.

« Je suis, Messieurs, entièrement à vous.

« Lenoir.

« MM. les Comédiens du Théâtre Italien. »





LE QUIPROQUO DE DUPONT

Dupont. — Décidément ce pauvre Durand est tombé en enfance ! Le voilà maintenant qui se promène avec un petit chemin de fer d'enfant ! Il faudra que... je.... lui... dise...

Durand. — Mais pas du tout, mon cher ! Comme tu vois, je me ballade un petit peu avec ma canne et mes deux bassets auxquels j'ai mis une couverture neuve !





VENTE DE CHARITE

Le Monsieur. — Cinquante centimes, ces bonbonnières ! ce n'est vraiment pas cher pour une vente de charité... ...J'en prends une !

La Vendeuse. — Monsieur voudra bien, maintenant, acquitter le droit des pauvres !

Encre de la Maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris.

Les huîtres libératrices.

On dit: « bête comme une oie », ou « bête comme une huître ». Expressions injustifiées, car les oies sauvèrent le Capitole et les huîtres rendirent la liberté à un esclave.

L'anecdote est historique; elle mérite d'être contée.

M. Schalouchine, père des célèbres banquiers russes, était serf du comte Cheremeteff. Possesseur d'une grosse fortune gagnée dans le commerce des grains, il avait, à maintes reprises, offert à son maître des milliers de roubles pour sa libération, mais le comte ne voulait en entendre parler à aucun prix.

Un jour, désireux de tenter une dernière démarche, M. Schalouchine se rendit à Saint-Pétersbourg, emportant pour le comte un tonnelet d'huîtres.

En arrivant, il trouva Cheremeteff dans une telle colère, qu'il ne parlait de rien moins que de couper les oreilles à son maître d'hôtel, lequel prétendait n'avoir pu trouver, dans toute la ville, un seul des délicieux mollusques dont les Russes font une si copieuse consommation.

— Ah! c'est encore toi! s'écria l'orgueilleux seigneur. Tu viens, sans doute, pour ta libération? Tu sais bien que c'est inutile et que je n'ai que faire de tes roubles. Allons, montre-moi les talons!

M. Schalouchine s'en retournait, la mort dans l'âme, quand le comte le rappela:

— Ecoute, lui dit-il, je vais te faire une proposition: mon maître d'hôtel prétend qu'il n'y a pas une seule huîtres dans tout Pétersbourg. Eh bien! si tu m'en découvres une douzaine pour mon déjeuner, je te donne ta liberté.

Prenant à témoin les personnes présentes à cette scène, M. Schalouchine alla chercher son précieux tonnelet.

Le comte tint parole et signa aussitôt l'acte d'affranchissement; puis se tournant vers le nouvel affranchi, il dit, très aimable:

— Monsieur Schalouchine, veuillez prendre place et déjeuner avec nous.

***

Autour d'un mot.

On croit peut-être que, sous la coupole du palais Mazarin, les travaux du fameux dictionnaire s'effectuent dans le calme qui convient aux Immortels. Erreur!

Ainsi, quand on discuta les exemples dont on devait faire suivre le verbe « briguer », un académicien proposa: « briguer un archevêché ». Aussitôt, un de ses collègues, un cardinal, de s'écrier:

— C'est impossible! Ce serait manquer de respect à la religion!

Un romancier proposa alors: « briguer une chaire ». Mais un professeur se mit à rugir:

— Je m'y oppose! Ce serait insulter l'Université!

Un poète suggéra: « briguer un portefeuille ». Les amis du gouvernement le couvrirent de huées.

Et la discussion allait tourner à l'aigre, quand un sage — il en est même à l'Académie — insinua cet exemple si simple, mais qu'il fallait trouver tout comme l'œuf de Colomb: « Briguer quelque chose! »

Pêle-Mêle Connaissances

— Les plus cotés des vins du Rhin sont le Johannisberg, le Rüdesheim, le Deidesheim et le Liebfraumilch, autrement dit: « Lait de la Vierge ».

— Indépendamment de sa production européenne, le tabac est cultivé dans les Etats du Centre et du Sud de l'Union américaine, au Mexique, à Cuba, au Brésil, à la Trinité, à St-Domingue, en Perse, aux Indes, en Chine, aux Philippines, au Japon, en Australie et dans certaines régions d'Afrique.

— Selon Pline, c'est le hasard qui fit reconnaître dans l'aimant la propriété d'attirer le fer. Un berger du mont Ida, nommé Magnès, ayant enfoncé dans la terre son bâton armé d'une pointe de fer, le sentit retenu. Surpris, il creusa la terre et découvrit l'aimant. Ce récit n'est, sans doute, qu'une fable. Le nom latin de l'aimant est *magnes*; ce nom est dérivé de Magnésie, ville de Lydie, située au pied du mont Sipyle, où l'aimant se rencontre en grande abondance.



— Tu es rentré de bonne heure, mon ami, c'est très bien!



(*Le lendemain*). — Je ne te fais pas mes compliments aujourd'hui, car tu es rentré bien tard cette nuit!





M. Durand se demandait comment Mme Durand savait s'il était rentré tôt ou tard, puisqu'elle était couchée et ronflait même. Il n'avait pas songé qu'elle étudiait l'empreinte de ses pas!



La Cliente. — Eh bien! il paraît que maintenant nous allons manger du vrai camembert, puisque les journaux disent qu'on va en délimiter la zone de production.

Le Crémier. — Ah! ouiche! Comment voulez-vous qu'on cantonne les camemberts? En v'là un que j'ai mis c'matin dans ma montre, et à c't'heure, avec la chaleur, le voilà maintenant qui s'promène dans le compartiment des Pont-l'Evêque!

PETITE CORRESPONDANCE

V. B. — Oui, c'est le sens que l'on rencontre toujours. La raison en est aussi inexplicable que pour mille autre phénomènes du même genre; il n'y a à cela aucune raison, de même qu'il n'y en a pas au sens de la rotation de la terre.

M. Bravo. — Nous espérons aussi qu'il ressuscitera, nous ferons tout notre possible pour cela.

M. Herisson. — Il y a tout lieu de penser que

ce jardin appartient au propriétaire de l'hôtel. Le cercle en question en est, paraît-il, bénéficiaire.

M. O. Z. — 1° Un résultat de problème contenant des erreurs est néanmoins considéré com-

me meilleur qu'un problème dont la solution n'a pas été envoyée du tout.

2° Quand une erreur en entraîne d'autres, elle n'est comptée que pour une faute.

Encre de la Maison [illegible] Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris.

— Qu'est-ce que vous faites, avec votre fil à plomb?
— Je vois si je peux encore vous servir à boire!

PAGES FOLLES

De l'humour pour l'humour, de la gaieté pou gaieté, de la verve pour la verve, tel est le ogramme de **PAGES FOLLES**, le nouveau rnal hebdomadaire, satirique qui obtient, st le cas de le dire, un succès... fou.

Ce journal s'est créé, dès à présent, dans la esse de genre, une place originale, dont l'im rtance croîtra sans cesse ; il tient le succè rtain, positif, et il a quelque chose de plus viable encore : la popularité. Il faut ajoutei 'avec ses seize pages de mordants dessins en ir et en couleur et de texte hilarant, sous courture illustrée. **PAGES FOLLES** ne coûte e **15 centimes**.

C'est là certainement une magistrale attracn qui ne met que mieux en valeur la force s autres.

Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris.

La Dernière Merveille PATHÉ

Comparez nos prix

Le Disque de 50 Centimètres de Diamètre

8 JOURS à l'ESSAI

Le **PATHÉ-CONCERT**, ce nouveau et merveilleux appareil, se différencie de tous les phonographes, gramophones et autres machines parlantes, fabriquées jusqu'à ce jour, par la construction nouvelle de tous ses organes, par l'adjonction ingénieuse d'une caisse de résonance et par son curieux diaphragme à saphir inusable, qui à lui seul constitue une pièce de précision d'une invention prodigieuse. Chaque diaphragme **PATHÉ-CONCERT** (d'une valeur de 25 fr.) est envoyé à l'acquéreur accompagné d'un certificat d'origine numéroté qui le garantit contre tout vice de construction et en assure la réparation gratuite en cas d'accident.

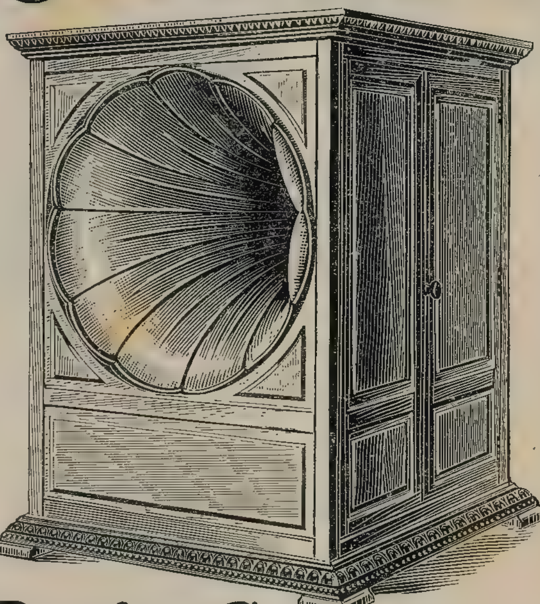
Le **PATHÉ-CONCERT** joue tous les disques à saphir, de n'importe quelle dimension, avec une intensité et une netteté de rendement de beaucoup supérieures à celui obtenu avec les autres appareils existants. Par contre, seul il permet l'emploi des merveilleux grands disques de 50 centimet. de diamètre, sur lesquels, pour la première fois, l'inscription des sons est transcrite si largement qu'elle en donne la reproduction mathématique, **garantie sans la moindre déformation.** Aucune fabrique au monde n'est outillée pour produire de semblables disques et les Etablissements Pathé viennent de dépenser Un Million et demi pour construire les machines nécessaires !

Rien n'est plus beau, rien n'est plus impressionnant que l'audition des grands disques artistiques **PATHÉ-CONCERT** de 50 centimètres de diamètre ! Écoutez ces merveilles et vous serez transporté d'admiration ! L'illusion est complète ! Vous avez positivement devant vous l'Opéra tout entier, avec son orchestre, ses premiers rôles, ses chanteurs renommés et ses chœurs admirables, et vous ressentirez les mêmes émotions, les mêmes ravissements, les mêmes enthousiasmes qu'au théâtre !

Le **PATHÉ-CONCERT** remplace également un orchestre et il suffit, à lui seul, pour organiser un bal dans les plus grandes salles existantes.

Les amateurs de choses d'art n'hésiteront pas à acquérir le **PATHÉ-CONCERT.**

Nous garantissons absolument l'appareil **PATHÉ-CONCERT** et le disque Pathé de 50 centimètres de diamètre, mille fois supérieurs à tout ce qui a été fait jusqu'ici, supérieurs même aux appareils des laboratoires et aux disques sur cire vierge enregistrés pour la frappe. Nous donnons d'ailleurs les garanties les plus sérieuses à cet égard par le crédit que nous accordons et l'envoi à l'essai, au gré de l'acheteur.



L'appareil en ébénisterie soignée, plein bois façon acajou ciré, mesure 94 centimètres de hauteur, 74 centimètres de largeur et 63 centimètres de profondeur. Son poids atteint près de 50 kilos !

Nous tenons à la disposition de chacun le grand Catalogue des disques Pathé de 50 centimètres de diamètre. Ces disques se vendent **16** fr. en double face, c'est-à-dire **8** fr. par morceau, quelle que soit la renommée du célèbre artiste qui l'a interprété.

Nous avons réuni, en une collection spéciale, un choix de 24 morceaux, les meilleurs dans chaque genre, destinés surtout à faire apprécier l'invention nouvelle. Ces 24 morceaux représentent une valeur de **192** fr. qui, ajoutée au prix de l'appareil : **258** fr. forment un total de **450** fr. Nous fournissons l'appareil et les disques, le tout absolument complet, emballage à nos frais, **IMMÉDIATEMENT**, avec

UN CRÉDIT de 25 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **18** fr. par mois jusqu'à complète libération du prix total de **450** francs.

L'emballage est gratuit. — Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

Pathé-Concert (Modèle B)

PHONO A GRANDE PUISSANCE

pour les Théâtres, les Concerts et les Bals. Remplace un Orchestre au grand complet

25 MOIS DE CRÉDIT

Le Disque double de 50 centimètres.	16f
L'Appareil seul.	258f
L'Appareil et 12 Disques double face, soit 24 Morceaux : Chants, Orchestres et Danses	450f

18 FRANCS PAR MOIS

LISTE DES 24 MORCEAUX

OPÉRAS et OPÉRAS-COMIQUES

1. MARTHA, Vaguet.
2. RIGOLETTO (Verdi). *Courtisans, race vile et damnée*, Albers.
3. FAUST *(Duo)*, Vaguet et Mme Vallandri.
4. MIGNON *(Berceuse)*, Belhomme.
5. MIREILLE *(Valse)*, Mme Vallandri.

ROMANCES et CHANSONNETTES

6. LE CRUCIFIX *(Duo)*, Vaguet et Albers.
7. CŒUR D'ENFANT, Dalbret.
8. VOTRE BAISER D'ADIEU, Marcelly.
9. OUBLIONS LE PASSÉ, Elval.
10. LES MONTAGNARDS *(Chœur)*.
11. LE PORTRAIT DE MIREILLE, Mercadier.
12. SERENADE (Schubert), Vaguet.

ORCHESTRES, MARCHES et FANTAISIES

13. LES DEMOISELLES DE MAGASIN *(Polka)*.
14. PENSES-TU QUE ÇA RÉUSSISSE *(Polka)*.
15. GITANA *(Valse)*.
16. FLEURS ANIMÉES *(Valse)*.
17. PERRUCHE ET PERROQUET *(Scottish)*.
18. HÉROÏNE DE BEAUVAIS *(Scottish)*.
19. SOUS LES TILLEULS *(Mazurka)*.
20. CARTE POSTALE *(Mazurka)*.
21. LA FILLE DE MADAME ANGOT *(Quadrille)*, 1re et 2e fig.
22. LA FILLE DE MADAME ANGOT *(Quadrille)*, 3e et 4 fig.
23. GOURKO *(Marche)*.
24. POÈTE ET PAYSAN *(Fantaisie)*.

Demandez les Prospectus de nos Collections :
130 morceaux sur Disques 21 c/m ou 40 morceaux sur Disques 28 c/m avec Appareil PATHÉ, l'une ou l'autre au prix de 180 fr. payables 6 fr. PAR MOIS.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Nous vendons en confiance

RIEN A PAYER D'AVANCE

FOURNITURE IMMÉDIATE

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

1 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM **GIRARD & BOITTE**, *à Paris, l'* **APPAREIL PATHÉ-CONCERT** *et la Collection des* **24 morceaux choisis sur disques double face de 50 centimètres de diamètre**, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **18 francs** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **450 francs**, *prix total.*

Fait à ...., *le* ...... *190* .

Nom et Prénoms .... SIGNATURE :

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de MM.

GIRARD & BOITTE ❄, I., 46, Rue de l'Echiquier à PARIS (Xe Arr.)

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PÊLE-MÊLE », 92, rue Saint-Lazare

Encre de la maison Detourbe. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant :* A. RICHARD

ANNEE — N° 49
10 Centimes
5 Décembre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

CE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
NGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
n s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
Les Manuscrits ne sont pas rendus

NOS BONS CHASSEURS, par Benjamin RABIER.



— Ce chien est assommant... il me montre vraiment trop d'attachement.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste*

Le Petit Poulet

C'était un pauvre petit poulet misérable. Il était venu au monde tout chétif et, dans



— Qu'il est mignon, tout frèle, tout remblant !... Oh ! je veux le sauver...

son cerveau pas encore fini, l'instinct était encore endormi. Il ne savait même pas manger, et c'est en vain que la mère grattait le sol, picorait devant lui, pour lui faire voir. Il esquissait bien un mouvement de tête, vaguement imitateur, mais c'était tout.

Parfois, il essayait de marcher. Mais tout aussitôt il perdait l'équilibre, piquait du bec contre terre, levant en l'air son pauvre petit croupion à peine duveté, ou tombait sur le côté, où il gigotait longtemps avant de pouvoir se retourner. Tout cela en jetant un perpétuel et doux cri plaintif: cui... cui... cui.. cui.

La seule chose qu'il savait faire, c'était de se réfugier sous les ailes de sa mère. Il restait là, bien au chaud. Son cui...cui... se ouatait peu à peu. Mais cela durait peut. Les autres poussins venaient à leur tour sous les plumes, se bousculant, se tassant, se faisant place..., et lui, le malingre, plus faible, se laissait rejeter au dehors... Cui... cui... cui... cui..., faisait-il alors de plus belle, désespérément, à la porte.

— Il ne vivra pas, n'est-ce pas, Madame?

— J'en ai peur..., et c'est dommage, la couvée eût été complète... la première que j'aie à peu près convenable. Songez donc, sur 36 œufs, j'en ai eu 24 de mauvais... Et des œufs à cinq sous pièce...

Celle qui parlait ainsi était la jeune femme — charmante, du reste — d'un ami chez lequel j'étais en villégiature.

. . . .

Dans toute femme, il y a un peu de la mère, un peu de l'infirmière, un peu de la ménagère. Il y a aussi de l'homme... féroce.

. . . .

Cependant, le petit misérable venait encore une fois d'être repoussé du sein de la poule. A nouveau, il jetait son cui... cui... cui... plaintif en s'efforçant de rentrer sous l'aile.

— Il faudrait le nourrir artificiellement, dis-je.

— J'y pensais, répondit la jeune femme. Puis ayant entr'ouvert la porte, elle passa dans le poulailler, s'empara du poulet. Aussitôt qu'elle sentit dans ses mains cette petite vie palpitante, elle s'émut.

— Qu'il est mignon, s'écria-t-elle, tout frêle, tout tremblant!... Oh! je veux le sauver... je veux le sauver!

Dès lors, ce fut une passion. En bonne infirmière, jour et nuit, elle l'entourait des soins les plus délicats. En bonne mère, elle lui donnait elle-même la becquée, le faisait boire à l'aide d'un pinceau trempé dans l'eau.

Elle le réchauffait de son haleine, le cou dans un nid de plumes sous lequel dormait petite boule d'eau chaude remplacée toute heures.

Le petit misérable se laissait vivre. P peu même, il sembla y prendre goût. On l'espoir de le sauver. Bientôt, il sut mar en titubant, c'est vrai. Il tombait aussi, vent... Mais il se relevait tout seul, avec efforts comiques en jetant des cui... cui, triomphe lorsqu'il y était parvenu. La j femme était ravie et couvrait de baisers petit « rescapé ».

Sur ces entrefaites, je partis, pour re quelque temps après.

Dès mon retour, je m'informai du « resca La femme de mon ami m'entraîna dan cour. Par dessus la porte du poulailler, jeta une poignée de grains. De toutes p poules et poulets accoururent. Parmi ces niers, elle m'en désigna un, noir et blanc, et vigoureux, avec déjà une petite crète r

— Tenez, dit-elle, le voilà!

Et toute rouge de fierté, la bonne ména qui était en elle, ajouta:

— J'ai eu ma couvée complète.

Puis tout aussitôt, en homme féroce... avec un charmant sourire:

— Dans trois semaines, il sera délicieux olives!

Etienne JOLICLER

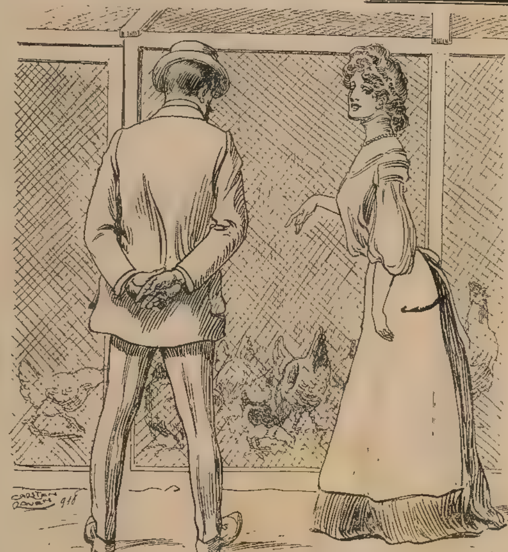
BILLET DE FAVEUR

> En plus de la taxe pour le droit pauvres, les billets de faveur se frappés d'une autre taxe pour les dr d'auteurs.
>
> (*Les Journaux.*)

Mon vieux camarade Jonathan Bigbluff é arrivé de la veille à Paris, où il n'avait mis les pieds depuis un an.

J'ai connu ce sympathique Yankee jadis, quartier Latin, lorsqu'il y étudiait la mé cine. Actuellement, il dirige, à Chicago, importante ferme de tripes conservées. voit que ses diplômes ne lui ont pas été tou fait inutiles.

Comme il venait de me régaler d'un ex lent dîner au restaurant, je ne pus fa moins que de so de ma poche deux trées de faveur so rées à grand'peine secrétaire d'un de meilleurs théâtres.



— Dans trois semaines, il sera délicieux aux olives.

L'ami Jonathan très heureux de la p spective de passer u bonne soirée sans bo se délier.

Nous arrivons au co trôle. Il présente entrées gratuites. lui fait remarquer qu doit payer cinquan centimes par place po le droit des pauvres.

Surpris, il me rega de d'un air interrogat Je lui explique qu'il s git d'une nouvelle rég mentation.

— All right, dit-il fr dement.

Et, puisant dans s gousset une pièce de francs, il la tendit a contrôleur.

Un Monsieur fort mable s'approche alo et nous réclame à ch cun 75 centimes po les droits d'auteurs. E somme, c'est justic Bigbluff paie.

Mon invité acquitt encore une taxe d'u franc par tête pour l vestiaire (les objets e

lus) et nous nous dirigeons vers les places nous assignées. Là, une petite ouvreuse harmante nous initie aux beautés d'un autre nouveau règlement: chaque porteur d'un billet e faveur est forcé d'acheter le programme fr. 25); et de prendre un petit banc (1 fr. 50). Bigbluff payait toujours. C'était bien le moins, uisque moi, j'avais fourni les places gratuites.

Il sourit joyeusement, lorsqu'un contrôleur les plus affables vint nous informer que oute personne entrée par faveur était tenue e louer une jumelle. Prix de location pour la urée des trois actes: 2 francs. C'est donné.

Enfin, on nous laissa tranquilles et nous ûmes savourer une pièce qui nous parut d'autant plus spirituelle que nous nous prélassions dans des places à « l'œil ».

Après le deuxième acte, nous eûmes une agréable surprise. La charmante petite ouvreuse qui nous avait vendu les programmes fut assez aimable pour nous faire un brin de causette. Elle nous apprit que des règlements tout récents nous obligeaient, vu nos billets de faveur, à lui remettre six francs de pourboire, e minimum étant de trois francs par personne.

Bigbluff, maintenant, semblait au comble de a jubilation, répétant avec emphase:

— Admirable! Admirable!

Une telle allégresse l'agitait qu'il ne put demeurer en place. Il m'emmena d'autorité dans un bar, où nous nous livrâmes à d'actives comparaisons entre les différents mélanges alcooliques les plus réputés.

— Admirable, ne cessait de dire Bigbluff. Oh! ces Français! Ces Frenchmen! Quels innovateurs! quels précurseurs!... Faire payer des places gratuites plus cher qu'au bureau!... Splendid! Wonderful!

— Pourtant, hasardai-je...

— Yes! interrompit Bigbluff. Mais les Américains ne sont pas non plus des... comment vous dicez?... Des poires?... Yes, des poires, ils ne sont pas!...

— Je sais bien...

— Non, fermez, old chap. Vous ne savez ce que vous parlez. Laissez-moi continuer. Cette théâtre, n'est-ce pas, il a voulu s'offrir nos têtes. Je n'aime pas quand on s'offre mon tête.

— Mais, Bigbluff, qui vous fait croire qu'on se soit permis...

— Well, well, le théâtre, il donne des fausses billets gratuits. Alors, moi, je l'ai payé avec le même monnaie. J'ai changé au contrôle un pièce de 20 francs en cuivre. Ah! ah! ah! Quoi vous pensez, vieux fellow?... Je ne *poire* pas, hé?

...Ce que je pensais? J'ai préféré ne pas le lui dire, naturellement.

J'étais indigné.

De quoi se mêle-t-il, ce métis de Peau-Rouge?

Qu'il attende donc d'être tout à fait civilisé avant de se permettre de critiquer nos méthodes.

Paul RICHÉ.



UN REFLECTEUR IMPROVISE

L'EMPLOYÉ DE BUREAU. — Quel est donc ce Monsieur assis dans l'ombre? Je ne distingue pas très bien..



— Retirons ma perruque, ah! je vois, c'est M. Tardiveau.

Pêle-Mêle Causette

L'administration des Postes ne s'astreint à aucune responsabilité concernant le service de la correspondance.

Vous lui confiez une lettre, après en avoir acquitté le prix de transport. Que cette lettre soit égarée, elle ne vous en doit aucun compte.

Aux yeux de bien des clients de la Poste, cette irresponsabilité est excessive.

En somme, le transport d'un pli s'effectue en vertu d'un contrat. Le service rendu n'est pas gratuit, mais onéreux.

L'apposition d'un timbre-poste constitue l'exécution du contrat pour la part de l'expéditeur.

Il serait donc naturel que l'administration, de son côté, soit tenue de remplir son engagement. Cependant, elle s'affranchit purement et simplement de cette obligation. Est-ce juste?

Remarquez que la non-délivrance d'une lettre vous cause un double préjudice. Il est à présumer, en effet, que le contenu de votre missive avait quelque utilité pour vous ou pour votre correspondant. En lui faisant manquer son but, la Poste vous occasionne toujours un ennui, quelquefois un dommage plus important. Cela d'autant plus que vous êtes en droit de croire que votre envoi est arrivé à destination, ce qui peut créer des malentendus entre vous et le destinataire.

Mais ce qui paraît plus illogique encore, c'est que la Poste ne vous rembourse même pas le timbre.

Elle encaisse donc le prix du service qu'elle s'est chargée de vous rendre, et garde cet argent, même si le service n'est pas rendu.

Par ces temps de sabotage, la question prend une certaine importance. Le personnel des Postes est recruté avec soin et accomplit sa lourde tâche avec beaucoup de zèle et de fidélité, mais au troupeau le plus sain, se mêle parfois une brebis galeuse.

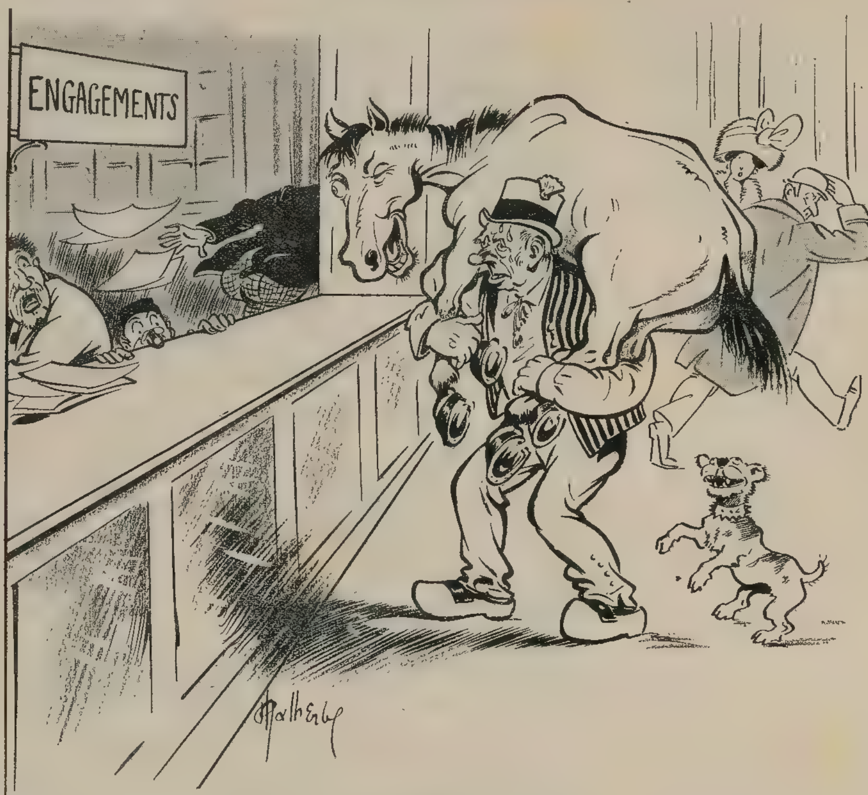
Supposons un individu mal intentionné parmi ces milliers d'honnêtes travailleurs, il pourra saboter à son aise, faire disparaître des lettres, des journaux, des envois de diverses natures sans que le public songe même à se défendre.

Comment se défendrait-il, puisque l'administration n'est pas responsable?

Elle n'a qu'à opposer son règlement au plaignant pour faire cesser toute revendication.

Il y a là un abus de pouvoir, comme on en rencontre dans tous les services monopolisés, et qui appelle une réforme. Si je donne vingt sous à un commissionnaire pour porter une lettre à une adresse déterminée, et s'il n'exécute pas son mandat, il est non seulement obligé de me rendre mes vingt sous, mais il est passible encore d'une amende.

La Poste n'est pas assujettie aux mêmes obligations. Pourquoi? On me répondra que la Poste ne pourrait être rendue responsable que si les lettres étaient enregistrées une à une par ses soins, et si elle en délivrait un reçu. serait compliquer le service s'il lui fal-



AU MONT-DE-PIETE

La dernière ressource du pauvre Collignon, victime des progrès de l'automobilisme.

lait inscrire tous les plis et en donner quittance.

L'objection n'est pas fondamentale. Avec un peu d'organisation, et mieux encore, avec un peu d'ingéniosité dans la construction des boîtes aux lettres, le problème trouverait une prompte solution. L'automatisme a fait de grands progrès dans ces dernières années.

En attendant, la recommandation des lettres devrait être gratuite ou à peu près. Un guichet spécial serait réservé à ce service. Cela permettrait tout au moins d'assurer la délivrance d'un envoi sans augmentation sensible du prix de transport.

Ce serait déjà quelque chose.

Fred Isly.

****

La visite académique

Voici une pièce peu connue. Elle est d'Andrieux, l'auteur du *Meunier Sans-Souci*, et elle est toujours d'actualité:

Pour entrer à l'Académie,
Un candidat allait trottant
En habit de cérémonie,
De porte en porte, visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis.
Il arrive enfin au logis
Du doyen de la compagnie.
Il monte, il frappe à petits coups:
— Hé! monsieur, que demandez-vous?
Lui dit une brune servante
Qui tout en larmes se présente.
— Pourrais-je pas avoir l'honneur
De dire deux mots à Monsieur?
— Las! quand il vient de rendre l'âme!
— Il est mort? — Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de Madame;
Il ne souffre plus, Dieu merci.
— Ah! bon Dieu! je suis tout saisi!
Ce cher!... Ma douleur est si forte!..
Le candidat parlant ainsi
Referme doucement la porte.
Et dans l'escalier dit: « Je vois
Que l'affaire change de face:
Je venais demander sa voix,
Je m'en vais demander sa place. »

***

FABLE EXPRESS

Les plots causent souvent,
A Paris ou ailleurs, de nombreux accidents.
Pour peu que vous teniez, passants, à votre [peau,
Ne mettez jamais les pieds dans le plot!

***

Le Domestique. — Monsieur le vicomte me pardonnera, mais voici trois mois que je n'ai touché mes gages?

Le Vicomte. — Je vous pardonne, Baptiste.

Egoïsme

Grand dîner chez X...

Les invités ne vont pas tarder à venir. Mais en ce moment, M. X... se prépare à sortir. Surprise, sa jeune femme s'informe de quoi il s'agit.

— Oh! rien. Je vais simplement au bureau de tabac le plus proche faire emplette de quelques bons cigares.

— Mais je croyais que c'était fait. Tu en as déjà acheté, des cigares... tiens, les voilà!

— Ah! oui. Mais il faut que j'y retourne. j'ai oublié d'en prendre *pour moi*.

***

Endettés

Chez les Ladèche:

Lui (*lisant un livre scientifique*). — Nous devons beaucoup à la science.

Elle (*distraite*). — A qui ne devons-nous pas?

***

LA DIFFÉRENCE

Un corsaire ayant été fait prisonnier, sous le premier empire, le juge lui dit:

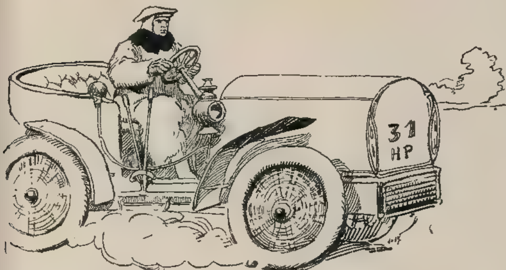
— Vous êtes, ni plus, ni moins, qu'un pirate

— Je suis pirate, répondit celui-ci, parce que je n'ai qu'un vaisseau; si je possédais une flotte, je serais un conquérant!

Encre de la Maison Lefranc. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris. Le Gérant: ... RICHARD



Autrefois, pour aller voir sa fiancée, on se mettait sur *son* trente et un.



Maintenant, on se met sur *sa* trente et un.

EXPRESS-POCHADE

UN CHEF PRATIQUE

— Pourquoi, chef, mettez-vous sur ces récipients des portraits au lieu d'inscriptions?

— Parce que, ne sachant pas lire, ces photos m'indiquent ce qui est dans chaque récipient. Le premier, là, contient de la crème; j'y ai mis le portrait de mon beau-père, qui est très doux.



Le second contient du sel; j'y ai mis le portrait du cousin Henri, qui gras ami Paul. Voici du vinaigre; portrait de ma femme.

— Et le dernier flacon, là-bas?

— Oh! ça, ce n'est pas pour la cuisine. J'y ai mis, pour le reconnaître, le portrait de belle-maman; c'est du poison.

INTELLIGENCE

Le père Mathieu, de Vaay-la-Gaillarde, étant tombé sérieusement malade, on fit venir de la ville un grand médecin.

Celui-ci examina le patient avec soin et promit de revenir le lendemain avec un médicament qu'il allait lui-même faire préparer.

Le jour suivant, il revint, en effet, avec une bouteille contenant le remède promis.

— Vous en prendrez, dit-il, une cuillerée à bouche toutes les deux heures.

Le père Mathieu regarda la chose avec méfiance.

— Qu'est-ce que ça va me faire c'te bouteille là? demanda-t-il.

Le docteur expliqua:

— Elle doit arrêter la dilatation anormale des canicules et des vésicules, produite par l'emphysème pulmonaire, en enrayant les troubles parenchymateux et en réduisant l'hypertrophie cardiaque qui intéresse le péricarpe et produit la dyspnée symptomatique dont vous souffrez.

Ayant ainsi parlé, le docteur prit congé.

Le père Mathieu resta perplexe un moment, ses petits yeux clignotants tournés alternativement vers la porte par laquelle venait de disparaître le médecin, et vers la bouteille qui se dressait, mystérieuse, sur la table.

Il se laissa soigner sans résistance, et toutes les deux heures, il ingurgita religieusement la potion que sa femme lui versait.

Au bout de peu de temps, le médicament commença à produire un mieux sensible, qui s'accentua rapidement. A telle enseigne que bientôt tout danger fut conjuré.

Et un beau jour, complètement remis, le père Mathieu put quitter le lit.

Ce matin-là, la mère Mathieu trouva son mari plongé dans une profonde méditation, et les yeux fixés sur la bouteille, dont le contenu lui avait rendu la santé.

— A quoi que tu penses, mon homme?

— Te rappelles-tu le jour que j'ai demandé au docteur ce qu'elle allait me faire, cette bouteille?

— Oui, je me souviens.

— T'as compris quelque chose à ce qu'y m'a répondu?

— Non, pas un mot.

— Moi non plus!

Et il ajouta, songeur:

— Dire que c'te bouteille l'a compris, elle, ce qu'elle avait à faire!

* * *



DUPOIVROT SE CROIT AU POLE

— Plus de doute! je suis bien sur l'axe de la terre; tout tourne autour de moi!



— Qu'est-ce que c'est que ça!...
— Çà, c'est un gratte-dos, t'iens...



...Voilà comment on s'en sert!
— Eh! c'est pas bête!

COURRIER PÊLE-MÊLE

Les cartes à jouer.

Monsieur le directeur,

C'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu, dans votre précieux *Pêle-Mêle*, l'article concernant les jeux de cartes.

Je me permettrai de vous donner quelques renseignements supplémentaires.

Il est très difficile de préciser l'origine du jeu de cartes. Beaucoup de savants, d'érudits, se sont occupés de la question, en donnant pour la plupart des rapports contradictoires.

L'abbé Legendre dit que ce sont les Lydiens qui inventèrent le jeu de cartes, durant une extrême disette, que ce jeu leur fit, du reste, presque oublier. Heureux Lydiens!

Court de Gébelin fait honneur aux Egyptiens de cette invention. Il est probable que les cartes viennent de l'Orient, ainsi que les échecs. Ces deux jeux ont une ressemblance qu'on ne peut attribuer au hasard. Ces analogies sont prouvées par l'examen des tarots du seizième siècle, dans lesquels, comme au jeu d'échecs, il y a le *fou* et la *tour* (maison de Dieu).

Il y a aussi, dans lesdits tarots, une carte qui, par son apparition, produisait échec et mat, c'est la *Mort*, montée sur le pâle coursier de l'Apocalypse.

On a prétendu souvent que les cartes avaient été inventées en 1392; mais on est certain, à l'heure actuelle, que les cartes étaient en usage auparavant.

Le Synode de Worchester, en 1240, défend aux clercs les jeux déshonnêtes, entre autres le jeu du roi et de la reine.

Un manuscrit italien de l'an 1299 parle de cartes désignées sous le nom de *naili*.

Des statuts monastiques de 1337 prescrivent les cartes sous le nom de *paginæ*. Enfin, un édit du roi de Castille (1387), les met au nombre des divertissements prohibés.

La gravure en taille de bois n'ayant été découverte qu'en 1423, les cartes étaient, jusque vers cette époque, fort chères. Visconti, duc de Milan, paya 1.500 écus d'or à un peintre français pour un seul jeu.

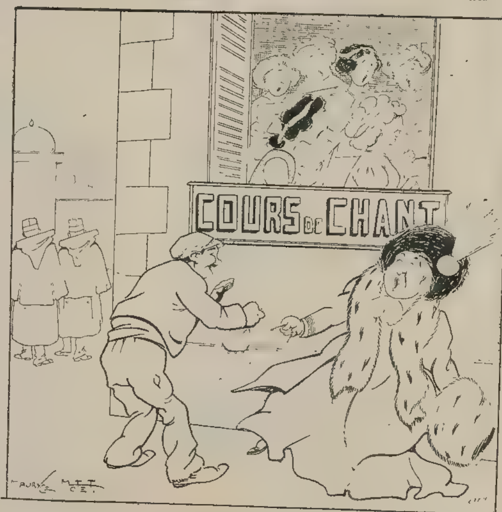


Et Jeannot, ingénieux, s'en est aussi fait un, en rapport avec son épiderme.



LA CENTENAIRE

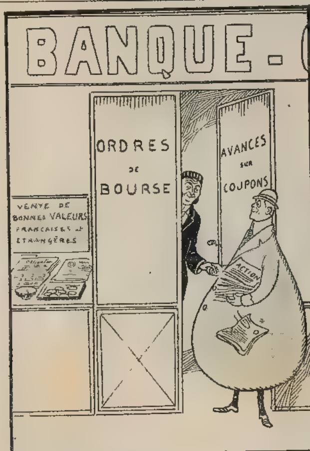
— Alors c'est votre fils, cet aimable petit vieux, si actif?
— Oh! oui! qu'il l'est, n'est-ce pas! c'est un garçon qui arrivera.

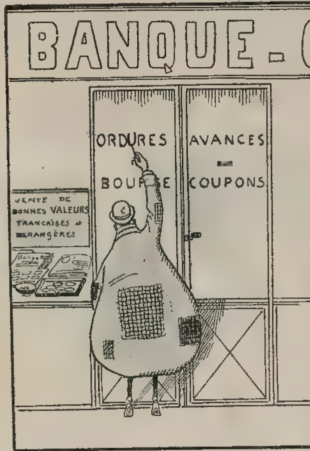


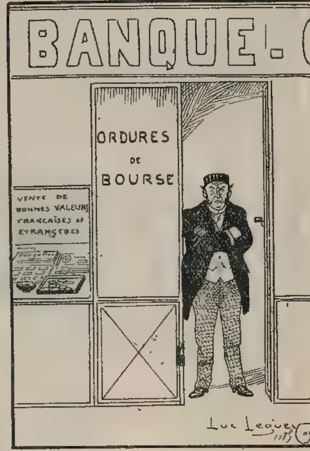
LE BON ENDROIT

— Pouvez crier, la petite mère, je sais que l'endroit est bon pour travailler sans danger!!!!

Encre de la Maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris







VENGEANCE DE GOGO

Conseillé par le banquier Lagio, M. Poire, fait de nombreuses opérations (achats et échanges d'actions).

Ruiné au bout de quelques années, M. Poire se venge comme il peut.

Et depuis ce temps, le banquier Lagio ne voit plus arriver de client. D'où cela peut il provenir?

Charles VI, par une ordonnance de 1394, avait prohibé, sous peine de 10 sols d'amende, tous les jeux qui empêchaient ses sujets de se livrer à l'exercice des armes pour la défense du royaume.

Ce fut pour éluder cette ordonnance royale que le brave La Hire, ou plutôt un servant d'armes de ce nom, qui s'est personnifié dans le valet de trèfle, réforma le jeu des tarots, de façon à le mettre au rang des exercices militaires: le *trèfle* figurant la garde d'une épée; le *cœur*, la pointe d'un trait d'arbalète; le *carreau*, le fer carré d'une flèche; le *pic*, la picche dont on se servait en temps de guerre.

Sous Charles IX, on voit les valets de chasse, de noblesse, de cœur, de pied, accompagner les rois Salomon, Auguste, Constantin et Clovis; les reines: Clothilde, Didon, Penthésilée, Elisabeth.

Louis XIV impose aux cartes cette devise: « J'aime l'amour et la cour. Vive le Roi! Vive la Reine! » Il choisit de préférence, comme rois: Alexandre, César, Ninus et le Grand Cyrus; comme reines: Pompeïa, Sémiramis, Roxane, et la Belle-Hélène. Il les fait suivre par Renaud, Roland, Roger; le valet de trèfle portait le nom du cartier.

Sous la Révolution, les as sont remplacés par les lois; les rois par les génies ou aussi par J.-J. Rousseau, le bon La Fontaine, Molière et Voltaire; les dames par les vertus républicaines ou les libertés, et enfin les valets par les égalités.

Sous l'Empire, le jeu de cartes a subi les fluctuations des événements. Le roi de cœur fut représenté sous les traits de Napoléon Ier la reine de cœur sous ceux de Joséphine, le valet de cœur sous ceux du maréchal Ney, etc.

Puis on en arriva au jeu actuel, repris des anciens, qui paraît devoir garder sa forme type.

A. Dark.

* * *

Monsieur le Directeur.

« Quelle est l'origine du mot zut? »

Je réponds à la question suivante:

Il y a un certain nombre d'années, un professeur de chant du Conservatoire de musique faisait la guerre à une élève récalcitrante qui, en solfiant, s'obstinait à dire *do* au lieu de *ut*, comme le voulait le professeur.

Ce dernier lui répétait inlassablement « Ne dites pas *do*, dites *ut* » (en faisant la liaison euphonique), ce à quoi l'élève répondait: *zut*, pour se moquer du maître. C'est donc au Conservatoire que, pour railler, on répondait à toute observation *zut*, et c'est de là qu'est venue l'expression.

Recevez, etc. G. Constant.

Nous ne prenons pas la responsabilité de cette explication, assurément curieuse, mais qui nous semble avoir des airs d'être venue après coup.

(N. D. L. R.)

* * *

Question interpêlemêliste

D'où vient cette expression: « Faire une chose par dessous la jambe »? en voulant dire: sans égard et sans soin?

Une Amie.



La Société Protectrice des Animaux, grâce au Progrès, organise un service d'hiver et d'été pour la migration des oiseaux.



BIEN CHAUSSE

Mme PARVENU. — Oui.. je ne regarde pas à la dépense.. mon fils portera deux paires de chaussures tant qu'il marchera à quatre pattes!





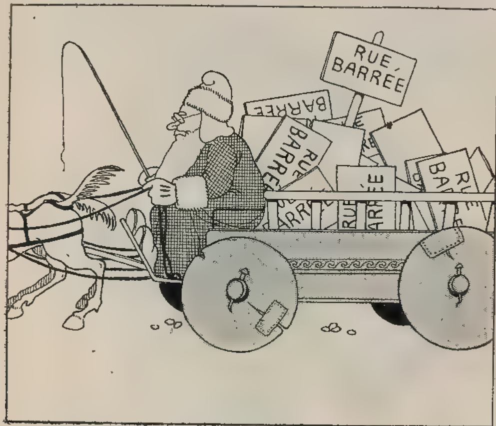
NOS HONORABLES

LE DÉPUTÉ. — Crénom d'un chien, j'avais pourtant une raison pour monter à la tribune!

— Parbleu, j'y suis, j'avais soif!

CADEAUX

Le père Noël, ayant accordé une interview au *Pêle-Mêle*, nous pouvons dès aujourd'hui indiquer quelques-unes de ses libéralités.



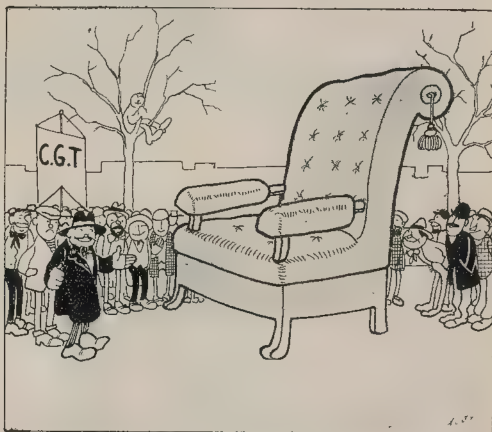
Présent utile pour le Conseil municipal.



Gracieuseté envers le contribuable.



Un don qui sera apprécié par les serviteurs de dame Justice.



Cadeau approprié pour le brave président de la C. G. T.



Le père Noël ne pouvait pas oublier celui qui se sacrifie avec tant de dévouement pour l'écoulement de nos produits nationaux.



Inutile de dire que, de tous les cadeaux, le plus apprécié sera encore celui-ci. Ceci dit en toute modestie sans la moindre idée de réclame.



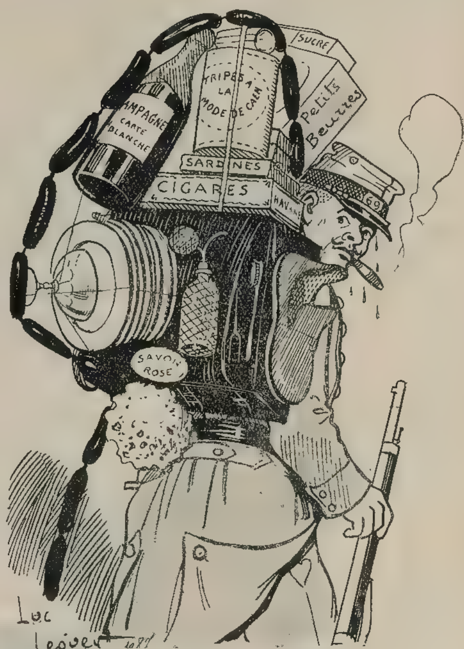
Mme Lavisey, désireuse de voir son mari supprimer sa barbe, se décida, devant son refus à user d'un stratagème.



Elle acheta une décoration romaine, mais M. Lavisey trouva moyen de garder sa barbe, tout en découvrant sa boutonnière.



Elle lui acheta alors une cravate de Commandeur. Mais M. Lavisey a encore trouvé un truc!!!



LES AMELIORATIONS

(Le sac du militaire dans quelques années.)

Dumanet. — C'est chic, mais c'est plus lourd à porter.

La Fourchette de Théodora

La première représentation de *Théodora* eut lieu, le 26 décembre 1884, à la Porte-St-Martin. Cette somptueuse et artistique évocation de Byzance obtint un succès prodigieux, et le public, ébloui, ne marchanda pas ses applaudissements au chef-d'œuvre de Sardou. Par contre, les érudits professionnels s'émurent de voir un dramaturge afficher des connaissances archéologiques dont ils s'attribuaient le monopole. Au nom de l'exactitude historique, ils critiquèrent âprement les décors, le mobilier et les accessoires de la pièce.

Un détail, surtout, excita leur verve satirique.

Au premier acte (2e tableau, scène III), l'épouse de Justinien, visitant furtivement la ménagerie foraine où s'écoula sa jeunesse, ne craint pas de goûter, de ses lèvres impériales, au « fricot », de Tamyris. Et le texte donne, à ce sujet, l'indication suivante:

« Elle tire d'une petite trousse pendue à sa ceinture, une fourchette d'argent à deux doigts. »

Là-dessus, M. Darcel, directeur des Gobelins, cria à l'anachronisme dans la *Revue des Arts*, la fourchette étant, disait-il, inconnue des Byzantins. Son article fut le point de départ d'une discussion passionnée à laquelle prit part toute la presse, et qui est restée célèbre dans les annales du théâtre.

Sardou, intervenant dans cette polémique, revendiqua victorieusement pour son héroïne, le libre usage de l'instrument en litige. Les documents versés au débat marquent les étapes de la fourchette à travers les âges, depuis le Paradis terrestre jusqu'à nos jours.

Tant qu'il ne s'est agi que de manger des pommes, on pouvait se contenter de la fourchette d'Adam. Mais dès l'instauration d'un régime moins exclusivement végétarien, l'homme primitif dut griller des beefsteaks d'ours ou d'aurochs, piqués au bout d'une tige de bois d'un dard de porc-épic ou d'une arête de poisson. C'était l'enfance de la fourchette... elle n'avait qu'une dent!

D'autres ne tardèrent pas à lui pousser.

Ce fut lorsque des délicats, pour éviter de s'échauder ou de tremper leurs doigts dans la sauce, en puisant à même le plat, s'avisèrent de saisir leurs aliments au moyen d'un ustensile pointu. Telle doit être l'origine d'une fourchette préhistorique en os, trouvée à Lugasson (Gironde), dans la grotte de Fontarnaud, et qui a trois dents. Une plus récente découverte à Pœstum, n'en a pas moins de cinq, ce qui fait que certains savants ont voulu y voir, qui un peigne, qui même un « instrument à manger des œufs à la coque ». Pourquoi pas plutôt « à cueillir des roses — de Pœstum — sans se piquer les doigts »? Ce serait, du moins, plus poétique.

Enfin, on conserve religieusement, au musée de Trèves, une fourchette en bronze, ayant appartenu à sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, 200 ans avant Théodora, ce qui tranche définitivement la question en faveur de Sardou.

C'est d'ailleurs la cour de Byzance qui a révélé à toute l'Europe l'usage de la fourchette. Au onzième siècle, un fils du doge Pierre Orseolo épousa une fille de l'empereur romain Argyle et l'amena à Venise. Le luxe asiatique de cette princesse, ses bijoux, ses parfums, excitèrent au plus haut point la curiosité des Vénitiens. Mais ce qui stupéfia le plus ceux admis à l'honneur d'assister à ses repas, c'est qu'elle portait les aliments à ses lèvres à l'aide de petites cuillers et de petites fourchettes en or. Ils furent si révoltés d'une nouveauté qui leur parut suggérée par le diable que, la princesse étant morte de la peste, tout Venise vit, dans ce trépas, un châtiment céleste.

Néanmoins, la fourchette s'acclimata peu à peu en Italie où, à partir du quatorzième siècle, on la voit figurer dans les inventaires des riches particuliers.

En France, il en est parlé pour la première fois, en 1379, dans un inventaire de l'argenterie du roi Charles V, où il est question de « furchestes d'argent à mangier poires », et d'autres « à manches de cristal dans un estui de cuir ».

Érasme, au temps de François Ier, recommande de ne piquer la viande qu'à l'aide du couteau ou de la fourchette (*cultello furcinâve*). Pourtant Montaigne, 50 ans plus tard, écrit: « Je m'ayde peu de fourchette ». Ce qui prouve que l'usage n'en était pas général à cette époque. Il l'était même si peu, que, dans une satire dirigée contre la cour de Henri III, il est reproché au roi et à ses favoris, de ne jamais prendre la viande et la salade avec les mains, mais avec des fourchettes « si difficile que cela soit, et ayment mieux

Encre de la Maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris.



LE PROVISOIRE

— Alors, c'est entendu, dans deux mois, quand tu débarqueras à Paris, tu iras voir mon frère, je ne sais pas bien le numéro de la rue, mais quand j'y suis allé, il y a deux ans, j'ai remarqué devant la porte, un trou, un tas de sable et une palissade, tu ne pourras t'y tromper!!!!



LE GROS MONSIEUR. — Oppressé comme je le suis de ma nature il faut être vraiment pressé pour supporter d'être ainsi pressé.

que ce petit instrument fourchu touche à leur bouche que leurs doigts. »

Sous Henri IV, Gabrielle d'Estrées possède vingt fourchettes: 8 en argent pour les fruits, et 12 en fer pour la viande.

C'est au commencement du dix-septième siècle que la fourchette a passé la Manche, car 300 ans avant l'aéroplane de Blériot, jusque-là ils n'en avaient pas en Angleterre.

Cependant, elle restera si longtemps, même en France, à l'état de rareté, que Saint-Simon parle d'un marquis arrêté à Bayonne « où il s'était fait remarquer en prenant des olives avec une fourchette. »

De nos jours encore, il ne manque pas d'endroits sur terre où la fourchette est un objet de luxe, et j'en pourrais citer plus d'un, s'il n'était temps d'en finir avec ces notes, piquées, çà et là, au hasard de la fourchette.

***

Les chiens de Sibérie

On sait, par les récits des explorateurs récents et anciens, que dans les contrées septentrionales de l'Asie, le chien est très couramment employé comme bête de trait. Les Tongouses, les Samoyèdes, les Kamtchadales, les Tartares même les attellent à leurs traîneaux.

Les chiens du Kamtchatka passent pour les meilleurs et les plus vigoureux. Quatre de ces animaux peuvent entraîner, avec la plus grande légèreté, un homme et son bagage. Leur charge ordinaire est de cent vingt kilogrammes. Quand les chemins sont mauvais, la journée est de quarante kilomètres; quand les chemins sont beaux, elle peut être du double.

Pendant l'hiver, on nourrit les chiens de poisson sec ou mariné. Mais lorsque l'été arrive, on leur laisse le soin de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance. Ils se rendent alors sur les bords de la mer ou des rivières, et ils prennent le poisson avec beaucoup d'adresse. Dès que le froid et les neiges reviennent, ils regagnent les habitations de leurs maîtres.

Ces chiens sont, en général, de grande taille. Ils ont les oreilles longues, le museau pointu, la tête grosse, les reins forts, l'allure et les mouvements très vifs. Ils sont doués de beaucoup d'instinct, et loin d'être guidés par leur maître, ils le guident lui-même à travers les chemins les plus difficiles. S'il survient un orage, et qu'il soit forcé de s'arrêter, ils se couchent autour de lui comme s'ils avaient l'intention de le réchauffer.

Morts, ils rendent encore de grands services, puisqu'on se sert de leur peau pour faire des habits et des fourrures.



LE CAMELOT. — A un prix aussi dérisoire, vous n'hésiterez pas à acheter ma marchandise, et dorénavant, plus un seul de vous ne se mouchera dans ses doigts!





LA LOGIQUE DE L'AGENT

— Puisque tu ne veux pas te taire, espèce de sale poivrot, j'm'en vas te mettre dehors!

— Et si tu continues, j'm'en vas te mettre dedans!

DE NOS LECTEURS

Edouard VII et le Turf.

Avant de conduire les destinées de l'empire britannique, Edouard VII était surtout connu comme homme de sport. Aujourd'hui encore, le roi n'a pas renoncé aux plaisirs favoris du prince de Galles, et chaque jour il porte la plus grande attention à son écurie de courses.

C'est une des plus somptueuses et des mieux montées qui soient. La direction en est confiée à M. Richard Marsh, entraîneur des chevaux du roi.

Le public est toujours curieux de savoir quels peuvent être les gains d'une écurie de courses. Cette question est plus piquante encore, lorsqu'il s'agit d'une écurie royale et lorsque cette statistique hippique embrasse un certain nombre d'années.

Voici donc le total des prix remportés, depuis 1893, par les chevaux d'Edouard VII. Ces chiffres sont fournis par le *Fry's Magazine*:

1893	9.308 francs
1894	87.485 —
1895	207.025 —
1896	670.475 —
1897	394.250 —
1898	164.000 —
1899	54.725 —
1900	734.625 —
1901	Néant
1902	38.850 —
1903	77.625 —
1904	47.575 —
1905	22.500 —
1906	68.700 —
1907	73.600 —
1908	121.250 —

Du 17 juillet 1909 au 15 septembre, les chevaux du roi ont gagné 476.825 francs.

* * *

Les « Inconnus »

Nos contemporains connaissent tous, au moins de nom, sinon par leurs œuvres, les grands écrivains actuels; mais il fut un temps, pas encore très éloigné, où nos plus hautes gloires littéraires étaient totalement ignorées du public.

Les anecdotes suivantes, toutes authentiques, en feront foi:

Villiers de l'Isle-Adam était très friand de chamarrures. Comme il se prétendait le descendant du dernier grand-maître des chevaliers de Malte, il portait la décoration de cet ordre de chevalerie et nombre d'autres plaques plus ou moins fantaisistes, comme celle de la commanderie de Marcaïbo.

Un jour, las des décorations fictives, il voulut en avoir une vraie, une bien française et bien littéraire: il sollicita donc les... palmes académiques. Il y avait alors tout près d'un quart de siècle qu'il s'adonnait aux lettres, et il avait publié entre autres, ce chef-d'œuvre, l'*Eve future*.

Sa demande fut, comme des milliers d'autres, examinée par un jeune secrétaire de ministre, qui écrivit en marge: *Inconnu*.

Cette ignorance coupable vaut d'être comparée à cette naïveté d'un député, membre de la sous-commission du budget chargée d'examiner les crédits des Beaux-Arts, et qui,



LE GÉRANT *(au gros garçon nouveau)*. — Un peu de prestesse, mon ami, ou nous ne pourrons pas vous garder. Tenez, prenez modèle sur votre collègue.

Encre de la Maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD 93, rue Saint-Lazare, Paris.


...Quand on lui remet une carafe de bière...


... il l'apporte débordante au client!


... Vous, la même carafe...



...vous la remettez à moitié vide.

au cours d'une séance, demandait à un voisin :
— Rappelez-moi donc le nom de l'auteur de la statue de Voltaire, qui est au foyer de la Comédie-Française ?
— Houdon! répondit l'interpellé.
— Oui, c'est bien cela, Houdon.
Puis, éprouvant le besoin de justifier son défaut de mémoire :
— C'est bizarre tout de même, ajouta-t-il, qu'on doive un tel chef-d'œuvre à un *inconnu*.
Il y a quelque vingt ans, le regretté Victorien Sardou servait de témoin à un marié, aux environs de Paris.
Le secrétaire de la mairie lui demanda son nom :
— Victorien Sardou! répondit-il.
Le plumitif écrivit : *Victor Rien*.
L'illustre auteur dramatique protesta :
— Il est possible que je ne sois rien, mais on n'a pas l'habitude de me le dire.
Quand il fallut mettre le nom de famille, nouvelle bévue de l'employé municipal, qui, au lieu d'écrire Sardou, traça bravement : *Sardouble*.
Pour le coup, l'auteur de *Patrie* s'emporta :
— Tout à l'heure, dit-il au secrétaire, vous n'étiez qu'un âne, maintenant vous en êtes deux, puisque *Ça redouble*.
Dans une circonstance analogue, on demandait à Alexandre Dumas :
— Votre profession ?
Il répondit d'un air de pauvre honteux :
— Mettez : *écrivain public*.

Pêle-Mêle Connaissances.

— On compte, en France, 25 étrangers sur 1.000 habitants. Aucun pays du monde ne présente une proportion aussi élevée d'étrangers. Ainsi l'Allemagne n'en a que 8 ou 9 pour 1.000 habitants ; l'Autriche-Hongrie, environ 6 ; la Grande-Bretagne moins encore.

— L'Espagne et la Grande-Bretagne sont les deux pays où l'application de la peine de mort est la plus fréquente.

— Les nègres et les mulâtres ne forment qu'un neuvième de la population totale des États-Unis. Mais comme ils sont presque uniquement groupés dans les Etats du Sud, ils sont aussi nombreux que les blancs dans les Etats de la Louisiane, du Mississipi, de la Caroline du Sud, de la Géorgie, de la Floride et de l'Alabama.

— D'après les nouvelles ordonnances sur la bicyclette dans l'armée allemande, il y a un cycliste dans chaque état-major d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. De plus, il y en a un par bataillon, escadron et batterie. Les pionniers télégraphistes, les aéronautes et le train des équipages en ont chacun trois ou huit.

— La mue du perroquet se produit en été. A ce moment, l'animal est paresseux et assoupi : il a besoin d'une nourriture abondante et variée, de beaucoup d'eau et de chaleur. Les perroquets sont monogames. Ils se reproduisent rarement en captivité, sauf, peut-être le perroquet gris.

— Les océanographes affirment que le filet à chevrettes est, en raison de la petitesse de ses mailles, un puissant engin de destruction des poissons sur nos côtes. On a calculé que, pour recueillir la valeur de un franc de crevettes, ledit filet détruisait vingt litres de petits poissons, à raison de six cents individus par litre. Après un trait de une heure et demie avec un chalut à chevrettes, l'Anglais Cunningham a trouvé, mélangés à 32 litres de crevettes, 10.047 plies, 375 limandes, 169 merlans, 70 lingues et 12 soles, le tout, à l'état de menu fretin.

— L'histoire s'accorde à faire remonter aux temps les plus reculés la connaissance de la culture de la vigne, et l'art de faire du vin. L'usage des pressoirs était connu du temps de Job, mais on ne sait pas comment furent construits ces instruments primitifs.

— On appelait jadis « Courtisans du cheval de bronze », les rôdeurs et les filous qui se tenaient à la tombée de la nuit sur le Pont-Neuf, près de la statue d'Henri IV, en quête de quelque mauvais coup.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Marcel B. — Non, il n'a pas le droit d'en prendre connaissance.

M. H. (Menton). — Exercez votre mémoire autant qu'il est possible; quant aux moyens mnémotechniques, ils pourront vous être utiles dans quelques cas particuliers, mais ne le pourront jamais d'une façon générale. Tous les procédés surchargent la mémoire au lieu de l'aider.

Un philatéliste. — L'oblitération ne change rien à sa valeur.

M. V. de B — Tout dépend de la facilité qu'il y aura à assortir les autres couples. S'il y a une assez grande difficulté, il n'y a pas à regarder si l'on est marié depuis un an ou moins, on doit se prêter aux circonstances.

M. Henry — Il n'y a pas à ergoter sur le sens de l'expression : *faire le tour de la terre.* Il ne suffit pas que le trajet coupe tous les méridiens, il faut aussi qu'il passe à l'antipode du point de depart, ce qui implique forcément le passage de l'équateur.

Mme V. H. — Tramway vient de l'anglais. C'est une corruption de Otramway, Otram étant l'inventeur de ce mode de locomotion, et *way* signifiant *voie.* C'était donc la voie d'*Otram*, en anglais *Otramway* L'O a disparu à l'usage et il est resté : *tramway*.

M. Alabert. — Quand on veut affirmer qu'un objet a un minimum de valeur, on dit parfois qu'il n'a que la valeur d'un bouton de culotte. On dit aussi qu'il ne vaut pas les quatre fers d'un chien, sans doute parce que le chien ne porte pas de fers. L'expression la plus courante est : *cela ne vaut pas tripette* Tripette est une petite tripe et représente en effet une très faible valeur.

Il y a d'autres expressions encore, les objets de peu de valeur ne manquant pas. Nous ne saurions dire quelle est la plus typique.

M. Théod. — Méfiez-vous. Un engagement fait en France n'a pas de valeur aux Etats-Unis. Il est, en effet, interdit aux Etats-Unis d'importer de la main-d'œuvre. Cela signifie qu'un contrat pour un emploi fait au dehors des Etats-Unis est nul et peut entraîner une sanction pénale. Ne vous fiez donc pas à une promesse d'emploi, à moins que vous ne connaissiez assez celui qui vous engage pour être certain qu'il ne se dédira pas. En tout cas, votre contrat ne vous servira de rien. C'est la loi américaine.



Encre de la Maison LETOURBE. Imprimerie RICHARD 92 rue Saint-Lazare Paris.

PAGES FOLLES

De l'humour pour l'humour, de la gaieté pour la gaieté, de la verve pour la verve, tel est le programme de **PAGES FOLLES**, le nouveau journal hebdomadaire, satirique qui obtient, c'est le cas de le dire... un succès... fou.

Ce journal s'est créé, dès à présent, dans la presse de ce genre, une place originale, dont l'importance croîtra sans cesse; il tient le succès certain, positif, et il a quelque chose de plus enviable encore : la popularité. Il faut ajouter qu'avec ses seize pages de mordants dessins en noir et en couleur et de texte hilarant, sous couverture illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte que **15 centimes**.

C'est là certainement une magistrale attraction qui ne met que mieux en valeur la force des autres.



LA CONCURRENCE

LES CHIENS. — C'est frappant... il ne lui manque que la rage !...

Encre de la maison DETOURBE. Imprimerie RICHARD, 92, rue Saint-Lazare, Paris. *Le Gérant :* A. RICHARD

15e ANNEE — N° 50. 10 Centimes 12 Décembre 1909

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CHEZ L'ENCADREUR, par HAYE.



LA MARCHANDE. — Voyons, Jean ! C'est un cadre pour portrait de jeune fille que je vous ai demandé... celui-ci ne peut encadrer qu'un vieux tableau !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

La Greffe Humaine

Conte de mon petit-fils
à ses petits-enfants.

> Le docteur Doyen vient de parvenir à greffer une veine de mouton sur la jambe d'un homme atteint de varices. Cette merveilleuse opération...
> (*Les Journaux.*)

Un jour, c'était, je crois, en 1909, un chirurgien célèbre, le docteur Doyen, greffa une veine de mouton sur la jambe d'un homme. L'opération réussit tellement bien que l'homme n'en mourut pas, et que le mouton vécut, par la suite, jusqu'à un âge très avancé. Aussi la nouvelle de ce succès eut-elle, de par le monde, un retentissement considérable; tous les gens qui n'avaient pas de veine se ruèrent en foule chez le docteur Doyen, et, pendant toute la saison qui suivit, le prix du mouton fut inabordable.

Mais le monde n'était pas au bout de ses étonnements. Le docteur Doyen était un travailleur infatigable qui ne s'endormait pas comme cela sur ses lauriers; il se remit courageusement à l'œuvre, et bientôt ce ne fut plus seulement des vaisseaux sanguins qu'il put offrir à sa clientèle, ce fut l'assortiment complet des organes humains. Une dame se plaignait-elle de mal digérer, vite, il lui boutait dans le corps un estomac d'autruche. Un agent de l'autorité était-il jugé un peu mou par ses chefs, il se faisait brancher un nerf de bœuf sur le système. Et quant aux gens gênés par une sensibilité exagérée, ils purent aisément troquer leur pauvre petit cœur trop tendre contre un cœur d'aurochs, ce qui se fait de plus dur en fait de cœur.

Toutefois, malgré les merveilleux résultats obtenus par la nouvelle méthode chirurgicale, l'expérience ne tarda pas à en dévoiler le mauvais côté. Il résidait entièrement dans l'emploi des viscères d'animaux à la réfection du corps humain. Ces viscères, en effet, continuaient, dans leur nouvelle situation, à se comporter comme au sein de leur organisme natal. C'est là l'effet de ce manque d'éducation première que rien ne peut remplacer, mais les conséquences en étaient fâcheuses. L'on eut, par exemple, le spectacle navrant de jeunes filles charmantes, se jetant voracement sur des tas de cailloux, et les avalant: l'estomac d'autruche reprenait ses droits.

Mais le docteur Doyen n'était pas homme à se laisser abattre facilement:

— Ah! dit-il, les boutures animales se conduisent mal, eh bien! nous prendrons des boutures humaines, voilà tout!

Et voici désormais comment les choses se passèrent: Quand un monsieur riche constatait le mauvais fonctionnement d'un de ses organes, il se mettait à la recherche d'un prolétaire possédant le même organe en bon état, puis il lui disait rondement:

— Mon ami, j'ai besoin de votre poumon gauche.

— Bon, répondait le prolétaire, combien voulez-vous y mettre?

— Tant.

— Convenu.

Et le docteur Doyen rendait le marché définitif en opérant le changement de corps de l'organe vendu.



...des jeunes filles charmantes avalant des cailloux...



Au début, naturellement, cette petite transaction n'était pas à la portée de toutes les bourses, les prolétaires attachant à leur poumon gauche une importance ridicule. Les pièces de rechange étaient hors de prix. Mais tout est affaire d'habitude. Les cours se détendirent peu à peu, et il suffit, quelque temps après, d'être seulement un peu millionnaire pour se faire greffer tout ce qu'on voulait.

Toutefois, ce fut surtout dans les campagnes qu'on s'approvisionna de greffes. D'abord, parce que les prolétaires des villes, gangrenés par de détestables doctrines, affichèrent toujours des prétentions exorbitantes, et aussi parce que ce qu'ils consentaient tout de même à vendre était vraiment de qualité trop inférieure.

Les habitants des campagnes, au contraire, sont sains de corps et d'esprit. Ils savent se contenter de peu, et on leur fit aisément comprendre combien il eût été stupide, dans leur position, de vouloir conserver des organes de luxe, alors qu'on leur en offrait un bon prix.

Tout semblait donc aller au mieux des intérêts de chacun, mais, comme toujours, il y eut des abus.

Quand il fut avéré que, pour quelques billets de mille francs on pourrait toujours se faire remplacer un organe détérioré, les gens riches ne prirent plus la peine de ménager ou de soigner les leurs. Finis les remèdes répugnants et les traitements fastidieux, et les saisons aux eaux. Le règne des médecins avait vécu. Le moindre bobo était passible d'une intervention chirurgicale. Pour un rhume de cerveau, un tour de rein, un mal de gorge, on appelait le docteur Doyen:

— Docteur, il faut me changer cela.

Et le docteur Doyen changeait, changeait, changeait...

La consommation des boutures s'en accrut considérablement et le physique des populations des campagnes s'en ressentit. Dans certains villages, il fut impossible de trouver un habitant complet. A celui-ci, il manqua telle chose, à celui-là, telle autre, et certain un tantinet cupides, manquaient de tout.

Ce fut bien autre chose encore lorsque le docteur Doyen, désireux d'agrandir son ce cle d'opérations, passa de la greffe des o ganes internes à celles des membres eu mêmes. Il y réussit d'ailleurs merveilleuse ment, comme toujours, mais cette nouvell découverte eut les plus déplorables cons quences.

Non seulement on usa des bras et des jam bes des paysans avec la même prodigalit que des autres parties de leur individu, ma encore il fallut que la mode s'en mêlât. Il n' a pas de raison, n'est-ce pas, pour qu l'on porte éternellement les mêmes membre alors qu'on renouvelle ses robes et ses chapeaux chaque saison. On entendait des dialogues comme celui-ci:

— On portera les bras un peu longs, ce hiver.

— Oui. Je crois bien que les jambes en cerceau feront fureur...

Pauvres, pauvres populations des campagnes!

Elles n'étaient pas, cependant, au bout de leurs peines. Il arriva que quelques milliardaires pensèrent que, vraiment, cela ne vaudrait pas la peine d'être milliardaire pour se contenter de deux bras et de deux jambes,



...ils s'en firent ajouter deux, trois, quatre ..

omme tout le monde; ils s'én firent ajouter eux, trois, quatre, le plus possible. Et comme y a toujours des gens atteints de la maladie e paraître plus riches qu'ils ne sont, l'exem.e fut rapidement suivi par les multimillionaire:, puis par les millionnaires tout secs, uis par d'autres, et il n'y eut bientôt plus si etit bourgeois qui n'affichât un luxe insensé 'abatis.

Alors, alors, ce qui devait arriver arriva. n un clin d'œil les populations des campagnes urent toutes culs-de-jatte et manchotes, mais omme elles étaient devenues en même temps entières, par le produit de leurs ventes de membres, elles vécurent dans l'oisiveté, qui est la mère de tous les vices. Aussi ne tardèrent-elles pas à s'ennuyer, le séjour des champs leur devint insupportable et elles affichèrent un jour, en masse, la prétention de venir jour de leur reste à Paris, la grande ville.



Ce mouvement agraire fit tant de bruit qu'il parvint aux oreilles du Gouvernement. Le Gouvernement s'émut car le dépeuplement des campagnes a toujours été le grand souci des Gouvernements. Devant l'imminence du danger, on n'hésita pas à nommer une commission d'enquête avec un rapporteur et six sous-commission.

La commission fut vite renseignée. Elle vit les campagnes désertes, les villages morts, la terre délaissée et elle vit les routes de France encombrées de singulières petites voitures dans lesquelles une humanité émondée, une humanité-tronc, se ruait à la conquête des plaisirs. Aussi, le rapporteur ne voulut il pas attendre une minute de plus, il bondit à la tribune de la Chambre, et c'est là qué, devant les députés frémissants de tous leurs membres, il poussa le cri d'alarme demeuré célèbre:

— Messieurs, messieurs, l'Agriculture manque de bras!

Bernard Gervaise.



LA BALANÇOIRE
(Idylle Africaine.)
Chèvres sauvages et rhinocéros.

Pêle-Mêle Causette

Vous seriez sans doute aussi embarrassé que je l'ai été, si, comme à moi, un étranger vous posait la question:

« Le jeu est-il interdit ou permis en France? »

Vous répondriez, sans doute, par cette vague et hypocrite échappatoire: « Il est interdit, mais il y a des tolérances! »

Et tandis que votre interlocuteur chercherait à s'expliquer le sens exact de vos paroles, vous détourneriez la conversation sur quelqu'autre sujet.

Allez donc expliquer à un étranger toutes les contradictions dans notre réglementation des jeux.

Les paris aux courses ont été successivement permis, puis défendus, puis permis de nouveau, et finalement l'Etat en a fait un monopole.

De sorte que le jeu est tout à la fois interdit par les lois de l'Etat et exploité par l'Etat.

Les maisons de jeux, traquées, à Paris, comme faisant un commerce immoral, jouissent d'une tolérance officielle dans les villes d'eau et au bord de la mer. Bien mieux, elles ont toutes l'Etat lui-même pour associé.

Mais l'incohérence la plus typique est celle qu'offre la ville d'Enghien.

Cette localité possède un filet d'eau sulfureuse.

L'eau sulfureuse n'a, en temps ordinaire, aucun rapport direct avec la question du jeu. Erreur! Cette eau, qui a un goût, confère le privilège de donner à jouer.

Si vous ouvriez une maison de jeu place de l'Opéra, il est probable que vous feriez bientôt connaissance avec la police et la justice. La tentation, explique-t-on, serait trop proche pour la population de la grande cité.

Mais Enghien est à dix minutes de Paris en chemin de fer, et il y passe deux cents trains par jour. Cette localité est donc aussi facilement accessible que la place de l'Opéra même.

N'importe, elle a de l'eau sulfureuse. Cela fait tomber, paraît-il, les plus judicieuses objections.

Je me demande ce que ferait l'Etat si un terrassier du métro faisait jaillir un jour, d'un coup de pioche, une petite source d'eau minérale à Paris.

Naturellement, le premier soin du propriétaire de cette source serait d'ouvrir une maison de jeu. Et il n'y aurait aucune raison plausible de lui interdire ce qu'on permet à Enghien.

Cela fait penser à un mot attribué à Alexandre Dumas.

Villégiaturant dans un pays écarté, il rencontra une petite source qui s'échappait d'une fissure de rocher.

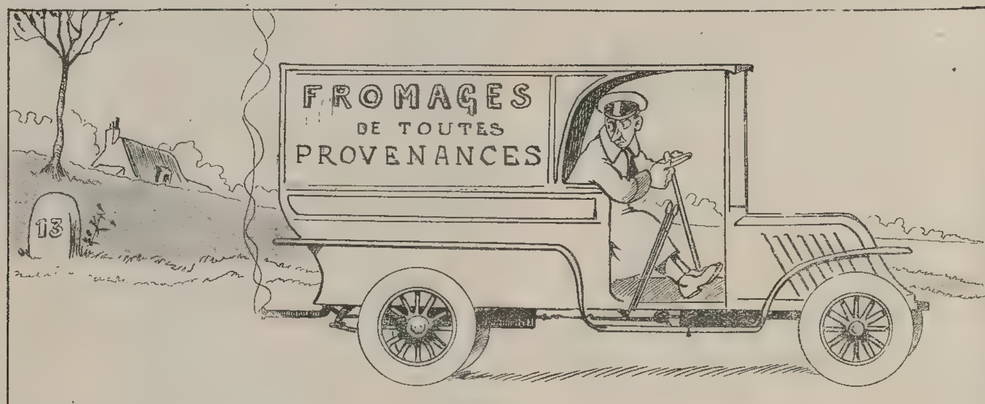
On la lui fit goûter, mais il fit la grimace, l'eau avait un goût et une odeur désagréables. Elle était sulfureuse.

Alors notre écrivain de s'écrier:

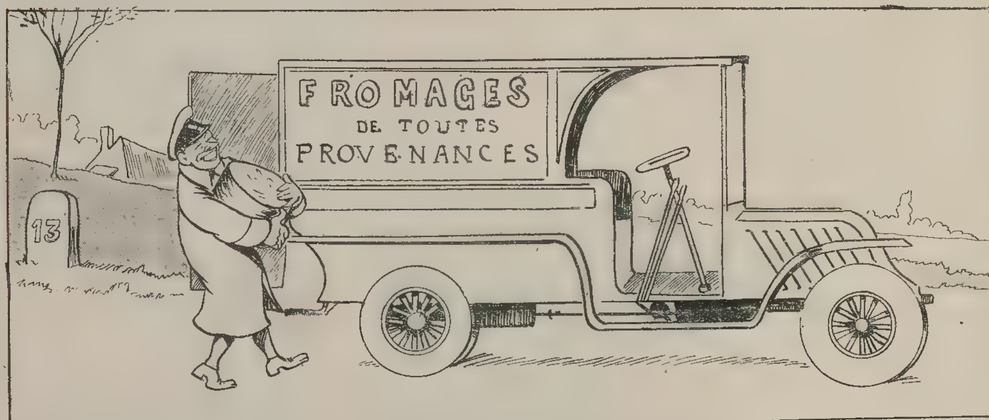
— Comment! ces gens-là ont une eau qui sent mauvais, et ils n'ont même pas encore construit un Casino autour.

Fred Isly.

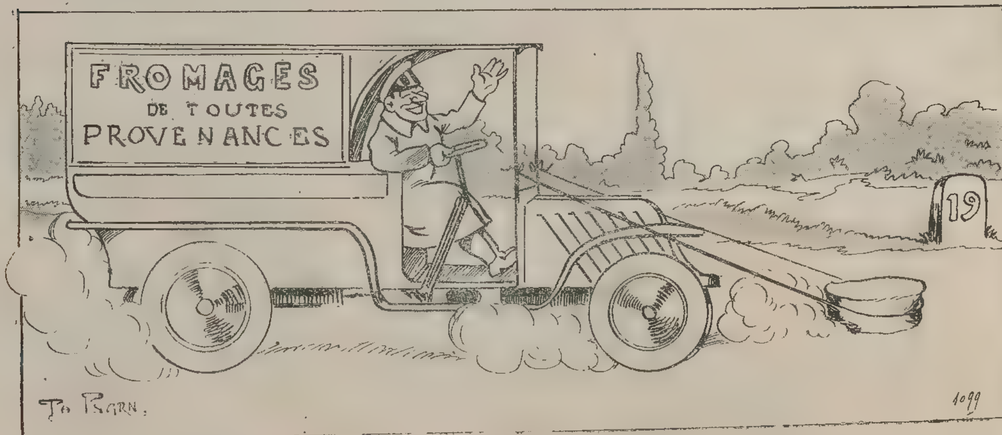
DESSIN COMMANDÉ PAR L'ASSOCIATION CORPORATIVE DES CHAUFFEURS D'AUTOMOBILES DANS LEUR LUTTE CONTRE LES SIMPLES COCHERS CONDUCTEURS DE CHEVAUX



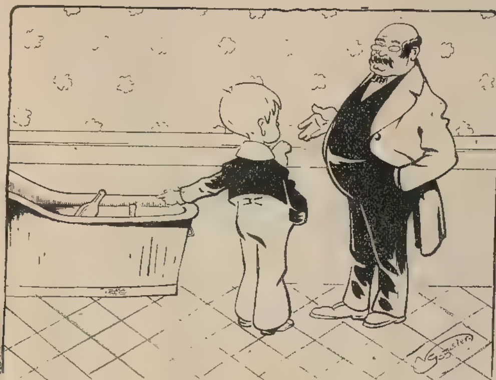
— Flûte! une panne, et ma livraison qui est pressée!



— Une idée! attachons ce livarot par devant avec une bonne corde.



— Ca ne va sûrement pas aussi vite que l'auto, mais ça va tout de même mieux qu'un cheval!



LES ENFANTS

LE PETIT. — Regarde, papa, deux bouteilles de la même forme, pourquoi y en a-t-il une qui descend et l'autre pas?

LE PÈRE. — Parce que l'une est pleine et l'autre vide!

LE PETIT. — Comment qu'elle le sait, l'eau?



— V'là encore le Russe du cintième qui reçoit une carte écrite en charabia! Et dire qu'il y a des gens qui prétendent qu'y a pas besoin d'estruction pour être concierge.!

Voir dans le Supplément le nouveau Grand Concours : « Les Finales manquantes ».

Courrier Pêle-Mêle

« A la six, quatre, deux. »

Dans votre numéro du 31 octobre courant, M. Malu demande d'où vient l'expression: « A la six, quatre, deux », pour dire: A la hâte.

D'abord, cette expression ne signifie pas: à la hâte, mais plutôt: sans ordre, au rebours, au hasard.

Le renversement de l'ordre ordinaire des chiffres donne, tout naturellement, l'explication demandée.

Recevez, etc. G. LAFONT.

Baromètre

Monsieur le Directeur,

Voici la réponse à la question suivante parue dans votre numéro du 7 écoulé:

« Comment peut-on déterminer, au moyen du baromètre, la différence d'altitude de deux stations? »

La différence de deux stations, dont on connaît la hauteur barométrique, peut se déterminer par la formule dite de St-Robert:

$$H = 58.8 \frac{B - b}{\frac{B}{T + 273} + \frac{b}{t + 273}}$$

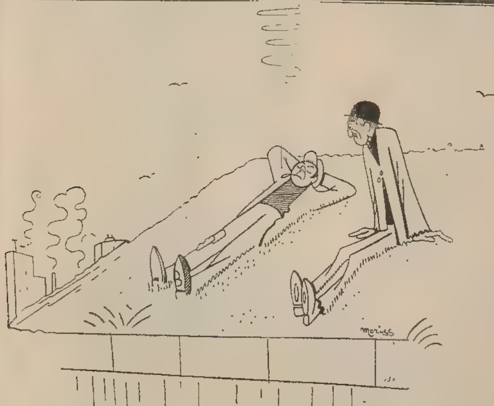
H, différence cherchée; *B*, hauteur barométrique à la station inférieure; *b*, hauteur barométrique à la station supérieure; *T*, température en centigrades de l'air à la station inférieure; *t*, température en centigrades de l'air à la station supérieure.

D'une façon générale et très approximative, on peut admettre que *un* millimètre du baromètre correspond à une différence de niveau de $10^m,5$ lorsque l'instrument indique de 760 à 720; de 11^m lorsque l'instrument indique de 720 à 660; de 12^m lorsque l'instrument indique de 660 à 610; de 13^m lorsque l'instrument indique de 610 à 570.

Recevez, etc. R. C.

Question interpêlemêliste

Lorsqu'un poste de télégraphie sans fil correspond avec un autre poste, comment peut-on éviter qu'un poste intermédiaire puisse prendre, lui aussi, connaissance de la communication?



AMBITIEUX

— Tu ne travailles donc plus?

— J'attends... j'ai commencé par ouvrir les portières des sapins..., puis celles des voitures de maître, puis celles des autos et maintenant, je n'ai plus qu'à attendre le jour où j'ouvrirai celles des aéroplanes...



LA LETTRE DE L'ALSACIEN

— Je ne sais qui m'envoie cette lettre en patois?
— Si c'est patois, c'est donc ton frère!

Les chasseurs de rats

C'est un fait aujourd'hui scientifiquement reconnu que la peste ne se communique à l'homme que par la puce. Tout autre mode de contagion est à rejeter.

Du jour où l'on eut atteint à cette conviction, les comités d'hygiène des différents pays du monde décrétèrent la guerre aux rats qui servent de véhicules aux puces.

Toutes les espèces de rats ne sont d'ailleurs pas à incriminer. La commission anglaise envoyée à Bombay pour étudier le mode de propagation de la peste a fait seulement peser sur deux sortes de rats le poids de cette terrible responsabilité.

C'est d'abord le *mus decamus* qui vit dans les égouts. C'est ensuite le *mus ratus*, habitant détestable de nos maisons. Le rat des champs n'a rien à voir avec la peste.

Le procédé employé par la commission anglaise, pour arriver à cette constatation, fut assez original. Elle enrôla près de cinq mille chasseurs, hommes et femmes. Ces indigènes furent chargés d'apporter au laboratoire tous les rats, morts ou vifs, qu'ils pourraient se procurer. Ils devaient, en même temps, indiquer l'endroit où chaque rat avait été capturé.

Au siège de la commission, chaque rat fut épucé, et chaque rat et chaque puce eurent leur fiche dans des registres spéciaux. On dressa alors la carte des foyers pestilentiels de la ville; on examina les listes des décès dans la population et on reconnut que telle espèce de rats n'était pour rien dans la contamination, tandis que les endroits signalés par la présence des rats d'égout et des rats domestiques avaient été visités par la peste.

Pour qui connaît la fécondité des rats, la destruction des espèces nuisibles apparaît comme fort difficile.

A bord des bâtiments, la sulfuration, seule, donne de bons résultats. Elle est d'une application rapide et simple. Les rongeurs, prisonniers du navire, ne peuvent échapper aux gaz délétères qui les tuent.

Le problème est tout autre dans les villes et les ressources scientifiques (empoisonnement, asphyxie, etc.) dont on dispose sont à peu près inefficaces en raison des difficultés de leur application.

Voilà pourquoi, dans les deux pays où l'on s'est le plus énergiquement occupé de la destruction des rats, en Angleterre et au Danemark, on en est revenu aux anciens procédés méthodiquement.

Deux sociétés pour la destruction des rats, qui ont leur siège à Londres et à Copenhague, sont chargées par le comité d'hygiène des différentes villes anglaises et danoises, de la capture et de la destruction des rongeurs.

Lorsque la société s'installe dans quelque port, elle fait connaître, par voie d'afficha-



REFORME DE L'ORTHOGRAPHE

— C'est bien la peine, Joséphine, que je fasse des pancartes pour vous indiquer ce qu'il y a à faire ici. Vous avez le toupet de prétendre que je vous ai dit que le salon était fait par moi.



CHEZ LE COUTURIER

— Il faut aussi considérer, Madame Parvenu, que ce mannequin, n'étant qu'une petite ouvrière, ne peut donner au manteau l'élégance qu'il aura sur vos épaules!



M. FROUSSART (*lisant*). — Encore un éboulement à Paris... Au moins, ici, à la campagne, on est tranquille!



LE MASQUE

— Faut-il que tu soies distrait! Tu ne sais jamais où sont tes affaires, tu cherches ton masque depuis une heure. Est-ce que je cherche mon panier à salade, moi?

ge, qu'elle paiera une prime pour chaque rat qu'on lui apportera.

Cette prime varie de dix centimes à quinze centimes. Aussitôt, tous les sans-travail et beaucoup d'enfants de la localité se mettent en chasse et apportent régulièrement leurs captures aux différents postes récepteurs établis dans la ville.

On met de côté les queues de rats qui sont réservées pour le contrôle de la municipalité. Quant aux cadavres de ces animaux, on les jette dans des caisses métalliques et chaque soir ils sont incinérés dans les usines à gaz.

Le premier effort des chasseurs se porte vers les docks, les marchés, les abattoirs. Ils se rabattent ensuite sur les égouts et les caves des habitations privées. Certains de ces professionnels arrivent à capturer jusqu'à 60 rats dans leur journée.

Ils emploient, pour cette chasse, les moyens les plus divers. Les uns utilisent des chiens ratiers et en dirigent de véritables meutes dans les égouts. D'autres vont jusqu'à poser des vingtaines de pièges. Ceux-ci tuent les rats à coups de bâton; ceux-là imaginent des systèmes propres à écraser à la fois une grande quantité de rongeurs qu'ils ont attirés par un appât.

En résumé, les résultats obtenus ont été si satisfaisants, qu'il y a tout lieu de supposer qu'on s'en tiendra désormais à ce mode de destruction.

Il a donné naissance, çà et là, à des fraudes curieuses, mais bientôt réprimées. Nous voulons parler d'industriels sans scrupules qui ont élevé des rats, comme on élève des poulets ou des lapins, pour les revendre à la Société.

Enfin, la chasse aux rats présentant, sans doute, quelque attrait, on a vu des jeunes gens appartenant aux classes aisées s'y livrer comme à un sport. Ils abandonnaient généralement leur gain à des sociétés de bienfaisance.

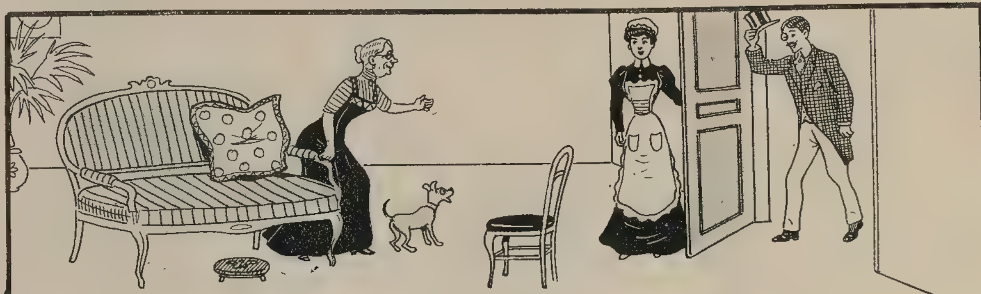
Verrons-nous jamais les chasseurs de rats à Paris? Ils auraient fort à faire dans nos égoûts. Jusqu'ici, on peut seulement, semble-t-il, y signaler deux spécialistes. L'un de ceux-ci est surtout curieux. C'est un brave homme, accrédité par les services compétents et qui, du soir au matin, exerce sa profession dans le sous-sol parisien.

Il touche une légère indemnité par cadavre de rat. Ceux qu'il ne tue pas sont revendus par lui à des sociétés pour le dressage des fox-terriers.

Si invraisemblable que puisse paraître ce détail, il capture généralement les rats simplement à l'aide de la main. Et, pour les tuer, approchant de sa bouche la tête de l'animal, il la broie d'un coup de dent.

A ce détail, les personnes sensibles pourront pousser un petit cri de dégoût — soyez sûr que les rats en poussent bien d'autres.

***



LE TABOURET

Mme Durand. — Ça, c'est gentil! Tu vois, Médor, M. Dubois vient nous rendre visite!



Mme Durand. — Regardez comme Médor vous aime déjà!



Mme Durand. — Permettez-moi, cher Monsieur Dubois, de vous offrir ce tabouret.
M. Dubois. — Vous êtes trop aimable, mais je n'en ai pas besoin!



Mme Durand. — Si, si, vous serez beaucoup mieux.... et Médor aussi!!!

AU CHEVAL BLANC

— N'ayez pas peur, Monsieur, c'est un coq... il ne pondra pas!





UN BEAU COUP

— Placé comme je suis, je veux bien être pendu, si je ne réussis pas à caramboler...

...avec ces deux billes-là!

UNE INVENTION

Lettre ouverte à S. E. Monsieur le Ministre des Finances.

La révélation que mon devoir me dicte, tout d'abord, Monsieur le Ministre, m'est pénible à faire parce que je sais qu'elle vous sera pénible à recevoir, mais je la crois nécessaire, car le fâcheux état de choses qui en est l'objet pourrait vous demeurer étranger longtemps encore si quelque courageux citoyen ne prenait l'initiative de vous en instruire. Que votre Excellence me permette donc d'être un moment ce courageux citoyen. Voici ce dont il est question:

Le contribuable se plaint. Il se plaint des allumettes de la Régie française, que, d'après lui, il est impossible d'enflammer. Je sais bien, Monsieur le Ministre, que le contribuable se plaint toujours: c'est dans sa nature, et que s'il fallait l'écouter, on n'en finirait jamais. Aussi bien, n'ai-je pas pris la plume pour m'instituer champion de ses revendications, mais, en l'occurrence les réclamations ont atteint une unanimité qui a quelque chose d'inquiétant. C'est une vague de mécontentement qui s'est abattue sur la France, et bien que le public se soit borné jusqu'ici à quelques sourdes protestations, il est à craindre qu'un jour il ne se laisse aller à quelque extrémité désespérée, telle que de renoncer définitivement à faire du feu ou d'aller en masse allumer ses pipes et ses chandelles à l'étranger. Ce qui serait préjudiciable à l'Etat français.

Or, Monsieur le Ministre, — ai-je besoin de vous le dire? — les contribuables ont tort. Si les allumettes de la Régie ne prennent pas, c'est qu'ils ne savent pas s'en servir! veulent-ils, en effet, enflammer ce que, par dérision ils appellent une bûche, ils en frottent sauvagement l'extrémité sur une surface rugueuse, imitant en cela les pratiques des Cafres et des Papouas, qui, comme chacun sait, se procurent du feu en échauffant deux morceaux de bois par friction, l'un contre l'autre. Seulement, comme nos compatriotes, amollis par la civilisation, n'ont plus la vigueur des Cafres et des Papouas, ils n'obtiennent rien du tout.

Chose à peine croyable, et que peut seule expliquer la toute-puissance de la routine, le résultat négatif de plus de cinquante années d'expérience n'a pas encore pu faire éclater l'inanité de cet errement et, à toute heure, à toute minute, on peut voir dans les rues un individu recommencer pour la millième fois à solliciter une allumette de la manière que je viens de vous indiquer, puis, la jeter à terre avec rage en proférant d'horribles imprécations, et finalement s'en aller demander le feu qui lui est nécessaire à l'allumoir d'un bureau de tabac ou au foyer d'un incendie.

Et voilà, Monsieur le Ministre comment tout le monde opère, comment moi même malgré mon esprit inventif j'ai opéré pendant des années et comment j'opérerais sans doute encore si une circonstance fortuite ne m'avait un jour amené à constater la propriété qu'ont certaines pierres — et particulièrement le silex — d'émettre des étincelles sous le choc d'un morceau d'acier.

Ce me fut un trait de lumière.

Après quelques essais, j'arrivai sans peine à recueillir ces étincelles sur un corps éminemment inflammable, tel qu'une mèche de coton ou mieux, un morceau d'amadou et une grande découverte vit le jour. Les trois éléments indispensables (silex, acier et amadou) étant réunis en un appareil simple et facilement portatif, veux-je enflammer une allumette: je bats vivement l'arête de mon éclat de silex à l'aide de la lame d'acier, jusqu'à ce que les étincelles aient déterminé sur l'amadou un point d'ignition. Cela étant, j'approche simplement de ce point le bout phosphoré de l'allumette, qui prend feu à son tour avec un joyeux crépitement.

Voilà, Monsieur le Ministre, mon invention, qui est, je crois appelée à révolutionner les mœurs. Elle est, en outre, un remède infaillible au fâcheux état de choses que j'ai eu l'honneur de vous signaler plus haut et pourrait ainsi devenir — adroitement exploitée — une source d'importants bénéfices pour l'Etat. Quoi qu'il en soit, je la remets entièrement entre vos mains, sans rien demander en retour, vous priant seulement, Monsieur le Ministre, de bien vouloir donner au petit appareil qui en résulterait le nom de votre bien respectueux contribuable et serviteur.

O. BRIQUET.

P. C. C.
Bernard GERVAISE.



COMME LES GENS CHICS

LE CHIFFONNIER. — Moi aussi, j'ai mon hotte mobile!



EFFROI

LE DIRECTEUR. — Sapristi!... je suis perdu!... Un serpent à saynètes!!!

DE NOS LECTEURS

Le père des pompiers

Celui qui, le premier, organisa un corps des pompiers de Paris, fut un acteur: François Dupérier du Mouriez, neveu de ce Dupérier que Malherbe a rendu fameux par ses stances:

« Ta douleur, Dupérier, sera donc éternelle... »

Son rôle ne se borna pas à la formation du corps des pompiers; il dota Paris de sa première pompe à incendie, rapportée par lui d'Allemagne.

Avant 1704, en effet, on se servait, pour combattre le feu, de grosses seringues, naturellement peu efficaces, malgré leur taille. Or, cette année-là, un incendie ayant éclaté au palais des Tuileries, la pompe de Dupérier, amenée sur les lieux, fit merveille.

Le roi, instruit du fait, par un rapport de Vauban, ordonna la construction de douze pompes du même modèle, destinées à être réparties dans les différents quartiers de Paris. Malheureusement, la loterie, organisée pour en payer les frais, ne rapporta qu'une somme dérisoire; il fallut attendre un nouvel incendie des bâtiments royaux pour obtenir un résultat. Cet incendie se déclara en 1707; la pompe de Dupérier combattit encore avec succès.

Louis XIV, en récompense, le nomma directeur général des pompes de Paris (enfin construites), aux appointements de six mille livres; maigre somme, car il fallait là-dessus prélever la solde de trente-deux gardes-pompes et l'entretien de seize appareils.

Dupérier s'en montra cependant fort reconnaissant, payant de sa personne à chaque occasion; c'est ainsi qu'en 1719 (ayant alors près de 70 ans), il fut blessé dans un incendie par l'écroulement d'une muraille qu'il essayait d'escalader.

Sa charge grandit en importance; en 1722, il avait sous ses ordres soixante hommes affectés à la manœuvre de trente pompes et touchait 30.000 livres pour les frais nécessaires.

Peu de temps après, sa troupe était dotée d'un uniforme: habit court, bleu foncé, à collet et à parements jaunes; comme coiffure, un casque de feutre lamé d'acier.

Dupérier fut au comble de ses vœux, comme il se plaisait lui-même à dire. Mais les devoirs de sa charge ne l'empêchaient sans doute pas de paraître en scène, car il mourut sociétaire de la Comédie-Française.



— Je pose mon ouvrage sur le banc et je vous accompagne un instant.



L'ESCARGOT. — Ciel! un géant!

***

La dictée impériale.

Il y a quelques mois, dans un article sur la réforme de l'orthographe, le *Pêle-Mêle* a cité la fameuse dictée faite, au château de Compiègne par Napoléon III et l'impératrice Eugénie. Nous disions alors qu'elle était pleine de traquenards et de chausse-trappes, mais nous n'en connaissions pas le texte exact.

Certains de nos lecteurs ayant manifesté le désir de faire connaissance avec cette chinoiserie orthographique, nous nous sommes efforcé de la retrouver, et nous la mettons sous leurs yeux, telle qu'elle fut imaginée par le spirituel Prosper Mérimée.

« Pour parler sans ambiguïté, ce dîner à Saint-Adresse, près du Havre, malgré les effluves embaumés de la mer, malgré les vins de très bons crus, les cuissots de veau et de chevreuil prodigués par l'amphitryon, fut un vrai guêpier.

Quelles que soient, quequ'exiguguës qu'aient pu paraître, à côté de la somme due, les arrhes qu'étaient censés avoir données la douairière et le marguillier, il était infâme d'en vouloir pour cela à ces fusiliers jumeaux et mal bâtis et de leur infliger une râclée alors qu'ils ne songeaient qu'à prendre des rafraîchissements avec leurs coreligionnaires.

Quoi qu'il en soit, c'est bien à tort que la douairière, par un contre-sens exorbitant s'est laissé entraîner à prendre un râteau et qu'elle s'est crue obligée de frapper l'exigeant marguillier sur son omoplate vieillie. Deux alvéoles furent brisées, une dysenterie se déclara, suivie d'une phtisie.

— Par Saint-Martin, quelle hémorragie! s'écria ce bélître. A cet événement, saisissant son goupillon, ridicule excédent de bagage, il la poursuit dans l'église tout entière. »

Dans cet insidieux pensum, l'empereur avait cinquante fautes, l'impératrice en avait fait quatre-vingt-dix.

Tous deux avouèrent, en riant, que la garde qui veille aux barrières des palais, ne défend pas les souverains des embûches de l'orthographe française.



UN ORDRE DIFFICILE A EXECUTER A LA LETTRE

LE MARGI. — Le capitaine m'a dit d'envoyer la moitié des réservistes au fourrage, et l'autre moitié à l'ordinaire! Bigre de bigre! comment faire!

Les pêches de Montreuil.

Tout le monde connaît, au moins de réputation, les fameuses pêches; celui auquel nous les devons fut un ancien mousquetaire nommé Girardot.

Ayant été blessé à la bataille de Dettingue, il se retira du service dans une petite propriété qu'il possédait aux environs de Montreuil, et là, se mit à la culture des arbres fruitiers.

Sachant que les arbres en espaliers produisent des fruits précoces et plus beaux que les autres, il imagina de diviser les trois ou quatre hectares de sa propriété, à l'aide de murs parallèles, éloignés de sept à huit mètres l'un de l'autre, et protégés d'auvents mobiles. Contre ces murs, il planta des pêchers d'espèces choisies, qui, cultivés avec un soin jaloux, ne tardèrent pas à donner des fruits magnifiques.

En quelques années, ses jardins, qui étaient devenus un but de promenade pour le monde de la cour, lui rapportaient (grâce à cette vogue, il est vrai,) de 30 à 40.000 francs par an.

Les voisins avaient tout d'abord, selon la coutume, tourné ses procédés en dérision, mais devant les résultats, ils ne tardèrent pas à l'imiter. Montreuil devint ainsi, peu à peu, le centre d'une culture qui enrichit à l'époque nombre de propriétaires, et fait vivre encore aujourd'hui pas mal de familles.

* * *

L'annonce de la petite Japonaise.

Célibataires, mes amis, quel est celui d'entre vous qui ne serait pas séduit par cette gracieuse annonce, parue dernièrement dans un journal japonais :

« Je suis une très jolie jeune fille. Mes cheveux ondulent comme les nuages; mon teint a l'éclat et le velouté de la fleur; mon visage est mobile ainsi que la feuille du saule pleureur; mes yeux bruns sont pareils à des croissants de lune; j'ai assez de bien pour traverser la vie avec mon époux, heureuse, ma main dans la sienne, pour contempler les chrysanthèmes le jour et les astres la nuit.

« Si cette annonce tombe sous les yeux d'un homme intelligent, aimable et de belle tournure, je veux m'unir à lui pour la vie et reposer ensuite à ses côtés dans un tombeau de marbre rouge. »

Si cet exemple d'annonce matrimoniale était suivi en France, nul doute que le célibataire deviendrait une espèce rarissime.

* * *

Lapsus célèbres.

Voici encore, pour compléter notre collection déjà si variée, quelques amusantes étourderies de grands hommes :

De Napoléon III : « De la richesse d'un pays dépend sa prospérité ! »

De Thiers : « Le climat de la Provence, qui serait froid, si un soleil torride ne le réchauffait ».

De Xavier de Maistre : « Saint-Jean Chrysostôme, né à Antioche, ce Bossuet *africain*.. » (Or, Antioche est une ville de la Turquie d'Asie).

De François Coppée : « Elle venait de s'asseoir entre ses deux filles, deux jumelles âgées *l'une et l'autre* de dix-huit ans ».

De Sarcey : « La voix de Mlle Marguerite



LES PINCETTES

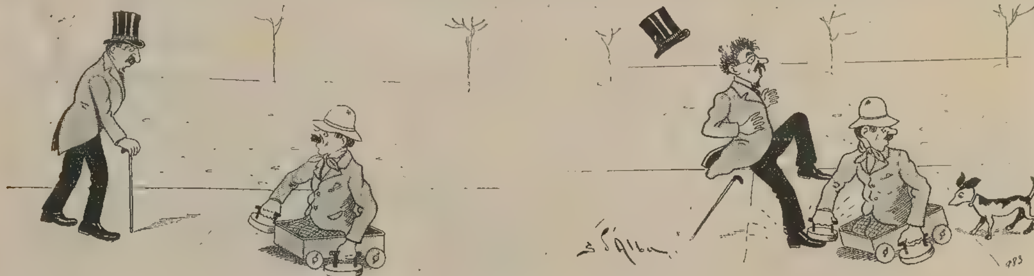
— On a été refait là d'où nous venons, puisqu'on n'a pu emporter que quelques couverts et de vieilles pincettes, mais on va pouvoir se rattraper dans cette villa.
— Oui, mais malheureusement il y a un chien de garde terrible.



— Laisse faire, vois-tu avec les pincettes et ce bout de ficelle, nous allons l'immobiliser.



Après la visite fructueuse de la maison.
— Il est bien gentil l'tit chienchien, il va dire bien des chochoses de notre part à ses ti maimaîtres, quand ils rentreront !



Le Monsieur qui a des cors. — À la bonne heure. celui-là, au moins, ne me marchera pas sur les pieds...

...Mais le Monsieur se trompait.

Ugalde est fort belle, et on trouve dans sa diction la *main* de sa mère ».

De Louis Havin, le grand philologue : « Sitôt qu'un Français a passé la frontière, il entre sur le territoire étranger. »

D'Alexis Bouvier (Dans une phrase antérieure, il avait parlé d'une certaine fiole) : « Le misérable se précipita sur l'enfant, il lui saisit la tête et lui en *vida le contenu* dans la bouche ! »

Pêle-Mêle Connaissances

— Les premiers hommes qui observèrent le cours des astres, furent des savants appelés *mages*. Ils vivaient dans un petit territoire nommée Chaldée, qu'arrosent le Tibre et l'Euphrate ; le pays est considéré par les historiens comme le berceau de l'astronomie. C'est aux mages que nous devons les premières observations sur les éclipses, peut-être aussi l'invention de la sphère et la division du zodiaque en douze constellations.

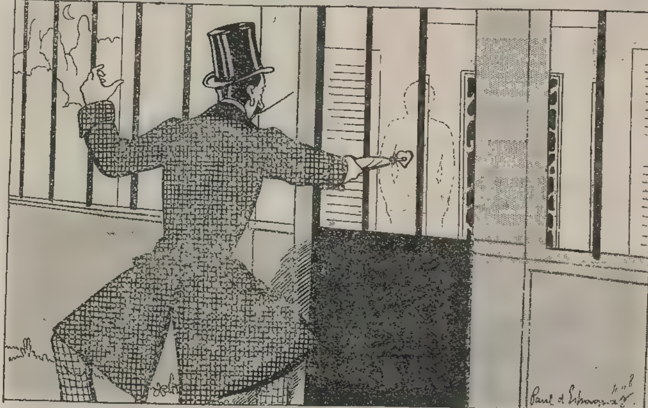
— L'expédition d'Alexandre le-Grand, en Perse et dans l'Inde, 350 ans avant l'ère chrétienne, fit connaître la soie aux Européens. Tout porte à croire que c'est en Asie qu'elle fut primitivement connue. Les Chinois prétendent qu'ils fabriquaient déjà ce tissu 2.700 ans avant J.-C., époque où, pour la première fois, ils portèrent leur attention sur les travaux exécutés par les vers à soie sur les mûriers.

— En Floride, où la population est peu dense et la chaleur considérable, les caïmans se trouvent en grande abondance. Bartram, dans la relation de son voyage qu'il fit, voici plus d'un demi-siècle sur la rivière Saint-Jean, rapporte en avoir vu les eaux couvertes sur des espaces considérables. Et il ne craint pas d'ajouter que les sauriens y gênaient la navigation, « au point de l'interrompre fréquemment. »

— La France est un des pays les plus riche si l'on envisage l'aisance moyenne de la majorité des habitants. Mais les grosses fortunes y sont rares. Ainsi, il y a à peine cinq mille Français qui possèdent cent mille francs de rentes. Mille quarante-cinq de nos compatriotes ont plus de deux cent mille francs ; trois cent cinquante ont plus de cinq cent mille francs, et cent vingt, plus d'un million de rentes. On compte enfin cinquante personnes avec trois millions de rentes, et tout juste une dizaine avec plus de cinq millions.



Le célèbre escrimeur Quarte rentrait souvent fort tard et très éméché !



Sa femme a changé le bouton de sonnette de place, en sorte qu'il lui faut garder toute sa lucidité pour pouvoir sonner le soir à sa porte !

— L'invention des moulins à vent appartient aux Orientaux ; c'est au retour des Croisades qu'on a commencé d'en construire en France. On les appelait parfois des moulins turcs.



— Je vous préviens, ma fille, que c'est un vrai cordon-bleu qu'il me faut. Où étiez-vous cuisinière ?

— Chez un député socialiste.

— Oh ! alors, c'est parfait !

— La division du temps en semaines appartient à l'Orient. On la trouve, de temps immémorial chez les Chaldéens, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois. Cet usage ne se serait établi en Occident qu'avec le christianisme. Les sept jours de la semaine se rattachent au mois lunaire et les noms des jours actuels sont empruntés aux sept planètes admises par les Romains.

— Dirigeables et aéroplanes pourront, jusqu'à un certain point, aider à signaler la présence de sous-marins en plongée. On sait que, lorsqu'on passe au-dessus de la mer, à une certaine hauteur, on voit distinctement les fonds, quand la surface des eaux est unie. Certains pensent qu'avec la navigation aérienne on pourra révéler sous les eaux certains écueils ou une ligne de torpilles dormantes.

— Un grand nombre de termes astronomiques nous viennent de l'arabe : azimut, zénith, nadir, etc., et des noms d'étoiles comme Algol, Altaïr, Adébarran. C'est que les Arabes furent nos initiateurs dans cette science. Et le premier observatoire qu'on ait vu en Europe, celui d'Alphonse, roi de Castille, fut élevé par les savants arabes.

— Le docteur Overweg fut le premier Européen qui navigua sur les eaux du fameux lac Tchad. Il mourut peu après, en 1852.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Ch. Besloy. — Les environs de Pithiviers ont la spécialité de la culture du safran.

M. Dagory. — Effectivement, il en est ainsi, et nous le déplorons avec vous.

A. A. C. — Vous n'avez d'autre formalité à remplir que de déposer le titre au Parquet.

M. Tannoy. — Que voulez-vous, on ne peut contenter tout le monde et son père, aussi faut-il vous faire une raison là-dessus.

M. Berthe. — Le traitement des contrôleurs des poids et mesures varie de 1.500 à 3.000 francs, suivant les classes.

M. F. Gazier. — Non, cet ouvrage n'est pas rare et ne peut guère avoir plus de valeur qu'un volume d'occasion habituel.

Un Lecteur P.-M. — Au ministère des Finances, duquel dépendent les bureaux de tabac.

Un Lecteur (Erain). — Voyez le *Bottin*, à l'article: Accessoires de Fêtes.

M. Suisse. — Non, nous préférons que ce soit fait sur une feuille spéciale. N'oubliez pas d'ajouter les bons.

M. Jagnelle. — Non, une analyse chimique de ce genre est une chose trop délicate pour qu'on puisse la faire ainsi. Adressez-vous à un pharmacien, vous serez sérieusement renseigné une fois pour toutes.

NOS BONS CHASSEURS

— C'est le père Durand, le greffier de la justice de Paix... tu peux finir ta boufffarde !...

PAGES FOLLES

De l'humour pour l'humour, de la gaieté pour la gaieté, de la verve pour la verve, tel est le programme de **PAGES FOLLES**, le nouveau journal hebdomadaire, satirique qui obtient, c'est le cas de le dire, un succès... fou.

Ce journal s'est créé, dès à présent, dans la presse de genre, une place originale, dont l'importance croîtra sans cesse ; il tient le succès certain, positif, et il a quelque chose de plus enviable encore : la popularité. Il faut ajouter qu'avec ses seize pages de mordants dessins en noir et en couleur et de texte hilarant, sous couverture illustrée, **PAGES FOLLES** ne coûte que **15 centimes**.

C'est là certainement une magistrale attraction qui ne met que mieux en valeur la force des autres.

LE DISQUE PATHÉ

SUPPRIME L'AIGUILLE
et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE *est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes.*

L'emploi du SAPHIR INUSABLE *seul peut donner l'absolue vérité de la voix humaine. — Quand on a entendu les Disques Pathé il n'est plus possible d'en acheter d'autres.*

A TOUS ET PARTOUT

8 JOURS
à l'ESSAI

Faculté de comparer avec les autres systèmes

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE:
Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

GIRARD & BOITTE
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes.

DERNIÈRE INVENTION !

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus! Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

REPRODUCTEUR POUR DISQUES PATHÉ BREVETÉ S.G.D.G.

DIAMÈTRE 21 c/m LE NOUVEAU DISQUE

30 MOIS DE CRÉDIT
6 fr. PAR MOIS

Les Disques PATHÉ *donnent les plus longues auditions.*

LES CONQUÊTES DE LA SCIENCE

Le cylindre de cire a été abandonné pour le disque à aiguilles qui a été abandonné, à son tour, pour le disque à saphir, supprimant l'usure, donnant le ton juste et le souffle vibrant de la voix humaine.

Attention aux grossières imitations allemandes! Comparez la longueur de l'audition, la maîtrise du chant et le détail des accompagnements.

Collection Formidable et Sublime
de 130 MORCEAUX

20 Centimes PAR **JOUR**

De prodiges en prodiges, nous tenons enfin l'ultime perfection!

Le Phonographe à disques, le meilleur et le plus pratique, le plus vibrant, le seul qui donne le ton juste et qui évite l'intonation nasillarde, vient d'être complètement métamorphosé par les merveilleuses inventions **Pathé** : La suppression de l'aiguille et son remplacement par un saphir doux, extra fin, et la création sensationnelle d'un nouveau disque d'une incomparable perfection.

Une vogue phénoménale, fantastique, salue l'apparition de cette double invention, qui fait sortir définitivement la machine parlante du domaine de la fantaisie pour la porter au rang des instruments artistiques les plus exacts; ce qui permet désormais à tout le monde de posséder, en toute réalité, le **THÉATRE CHEZ SOI.**

Le nouveau diaphragme Pathé est une pièce remarquable de précision mécanique, sa plaque vibrante, en mica, est éternelle et son saphir fin est non seulement inusable par lui-même, mais il n'altère jamais le disque à l'usage. **Comme rendement la supériorité du Saphir sur l'aiguille est écrasante.**

Le disque Pathé est la merveille des merveilles, d'un éclat sans pareil et d'une force d'intonation prodigieuse, il rend la voix humaine fidèlement et la musique au ton juste. Il a la force, la puissance et le modelé de l'orchestre, la netteté, l'ampleur et la délicatesse de la voix des merveilleux artistes qui ont interprété les œuvres de choix.

NOUS EN DONNONS LA GARANTIE LA PLUS FORMELLE.

Le disque Pathé a été créé avec un souci d'art incontestable. C'est le seul qui mérite sincèrement le titre de **Disque Artistique.** — Enfin, le répertoire Pathé comprend 20,000 morceaux en toutes langues qui constituent la plus prodigieuse bibliothèque vocale et instrumentale qui existe au monde!

L'appareil de luxe que nous offrons est accompagné de **130 morceaux sur disques double face, choisis parmi les meilleurs.**

Description de l'Appareil : 29 x 29 c/m à la base, 13 c/m de haut, ébénisterie de grand luxe, grand pavillon mobile, forme tulipe, de 1m25 de circonférence à l'ouverture, 55 c/m de long. Nouveau diaphragme Pathé avec membrane de mica inaltérable et pointe de saphir extra-fin.—Mouvement chronométrique de précision se remontant pendant la marche.

MOINS CHER QU'AU COMPTANT

Aimables Lectrices et chers Lecteurs, permettez-nous de vous offrir cet appareil incomparable, avec sa superbe collection des 130 morceaux artistiques et tous les accessoires pour le prix extraordinairement réduit de **180** francs, payables avec

Un CRÉDIT de 30 MOIS

c'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des disques, le tout au grand complet et que l'acheteur ne paie que **6** fr par mois jusqu'à complète libération du prix total de **180** francs.

L'emballage est gratuit.—Les quittances sont présentées par la poste et sans frais pour l'acheteur.

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance. Fourniture immédiate.

Nous répondrons gratuitement à toutes les demandes qui nous seront adressées.

L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne convenaient pas.

GIRARD & BOITTE
46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arrt).
MAGASINS de VENTE et d'AUDITIONS : 47, Rue d'Enghien.

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS
DISQUES de 21 c/m de diamètre, double face.

OPÉRAS — OPÉRAS-COMIQUES

1. **Le Roi de Lahore** (*Promesse de mon avenir*), par Renaud.
2 **La Favorite** (*duo du 4e acte*), par Mme Delna et Alvarez.
3 **Les Huguenots** (*Pif-Paf*), pr Aumonier.
4. **Patrie** (*Pauvre martyr obscur*), pr Delmas.
5 **Rigoletto** (*Comme la plume au vent*), par Affre.
6 **Benvenuto** (*De l'art*), par Noté.
7. **Mignon** (*Elle ne croyait pas*), par Beyle.
8. **Joconde** (*Dans un délire extrême*), par Bouvet.
9. **La Damnation de Faust** (*Voici des roses*), par Dangès.
10. **Carmen** (*Toréador*), par Renaud.
11 **Joseph** (*Champ paternel*), par Alvarez
12 **Les Cloches de Corneville** (*Va petit mousse*), par Vaguet.

ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS

13. **Souhaits à la France** (*mélodie avec chœurs et orchestre*), par Nuibo.
14. **Je ne sais plus** (*avec orchestre*), Vaguet
15. **Etoile d'amour** (*avec orchestre*), Vaguet.
16 **Rancœur lasse** (*avec orchestre*), Vaguet.
17. **La Vierge à la Crèche**, par Vaguet.
18. **On a oublié**, par Vaguet.
19. **Le Petit Siffleur**, par Vaguet.
20. **Rêve ou Folie**, par Vaguet.
21. **Mireille**, par Vaguet.
22 **Petits Bambins d'Amour**, par Vaguet.
23. **La Libellule**, par Vaguet.
24. **Trianon**, par Vaguet.
25 **Les Trois Roses**, par Vaguet.
26. **O Sole Mio** (*avec orchestre*), pr Vigneau.
27. **La Chanson de Marinette** (*avec orch.*) par Vigneau
28. **Si tu voulais** (*avec orch.*), par Viannenc.
29. **La Valse rose**, par Mme Jane Merey.
30. **Les Larmes de la Vie** (*avec orchestre*), par Mercadier.
31. **Je vous ai tant aimée** (*avec orchestre*), par Mercadier.
32. **Si l'on connaissait la femme**, par Mercadier.
33. **Les fiançailles roses** par Mercadier.
34 **Ressemblances**, par Mercadier.
35. **Sonnez clochetons**, par Mercadier.
36. **Ultime raison**, par Mercadier.
37. **Petite femme qui passe**, pr Mercadier
38 **L'Amant philosophe**, par Mercadier.
39 **J'ai faim d'amour**, par Mercadier.
40 **Mon Cœur** (*Romance*), par Piccaluga.
41. **La Poule chanteuse** (*Mélodie*), par Belhomme
42. **Le Rosier**, par Magnenat.
43. **Les deux Grenadiers**, par Gresse.
44. **La Marseillaise**, par Gresse.
45. **Elle n'était pas jolie**, par Georgel.
46 **Jolie Fleur des Champs**, par Georgel
47. **Sur la bouche**, par Dalbret.
48. **J'ai tant pleuré** (*avec orch.*), pr Dalbret.
49. **Le Roi des Tyroliens** (*Tyrolienne*), par Charlesky.
50. **Avec ton Souvenir**, par Maréchal.
51 **Le Biniou**, par Maréchal.
52 **Le Petit Portrait**, par Maréchal.
53. **Marche gracieuse**, par Maréchal.
54. **Valsons populo**, par Maréchal.
55. **Ange blond**, par Maréchal.
56. **Le Permis de Pêche**, par Frey.
57. **Un Monsieur qui bégaye**, par Frey.
58. **Dans la Rue** (*Cris de Paris*), par Frey.
59. **Le Martyr de la Rue Popincourt**, par Frey.
60. **Les gaîtés du Téléphone**, par Frey.
61. **La Ballade des Agents**, par Charlus.
62 **La Jolie boiteuse** (*avec orch*), Charlus.
63. **La Dernière carotte** (*monolog.*), Polin.
64. **J'ai un rosier** (*avec orchestre*), Dhanem.

ORCHESTRES — DANSES — SOLIS

65 à 130:
- **Dix Valses.**
- **Six Mazurkas.**
- **Six Polkas.**
- **Quatre Scottishs.**
- **Cinq Morceaux 2 Quadrilles complets.**
- **Cinq morceaux Quadrille des Lanciers complet.**
- **Un Pas de Quatre.**
- **Deux Cors de Chasse.**
- **Deux Pistons.**
- **Un Violon.**
- **Un Violoncelle.**
- **Une Mandoline.**
- **Deux Orchestres Tziganes.**
- **Vingt Morceaux d'Orchestres divers (Marches Militaires, Fantaisies, Ouvertures, etc., etc.)**

Prière de bien indiquer la Profession ou Qualité.

13 **BULLETIN DE SOUSCRIPTION**

Je soussigné, déclare acheter à **MM. GIRARD & BOITTE**, à Paris l'**APPAREIL à DISQUES PATHÉ** *et la Collection des* **130 Morceaux** choisis sur disques double face, *aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de* **6 fr.** *jusqu'à complète liquidation de la somme de* **180 francs**, *prix total.*

Fait à .... *le* 190

Nom et Prénoms .... Signature :

Profession ou Qualité ....

Domicile ....

Département ....

Gare ....

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de :

GIRARD & BOITTE ✻, ✪ I, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Art)

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir : 17 centimèt. (1 fr. 25) — 21 centimèt. (2 fr.) — 28 centimèt. (5 fr) — 50 centimèt. (16 fr)

L'ampleur de la sonorité et la beauté de l'expression augmentent avec le diamètre du disque.

Pour les Annonces et Réclames, s'adresser au « PELE-MELE », 92, rue Saint-Lazare

Encre de la maison Detourbe: Imprimerie RICHARD 92, rue Saint-Lazare Paris. *Le Gérant :* A. RICHARD

15e ANNEE. — No 51. 10 Centimes 19 Décembre 1909.

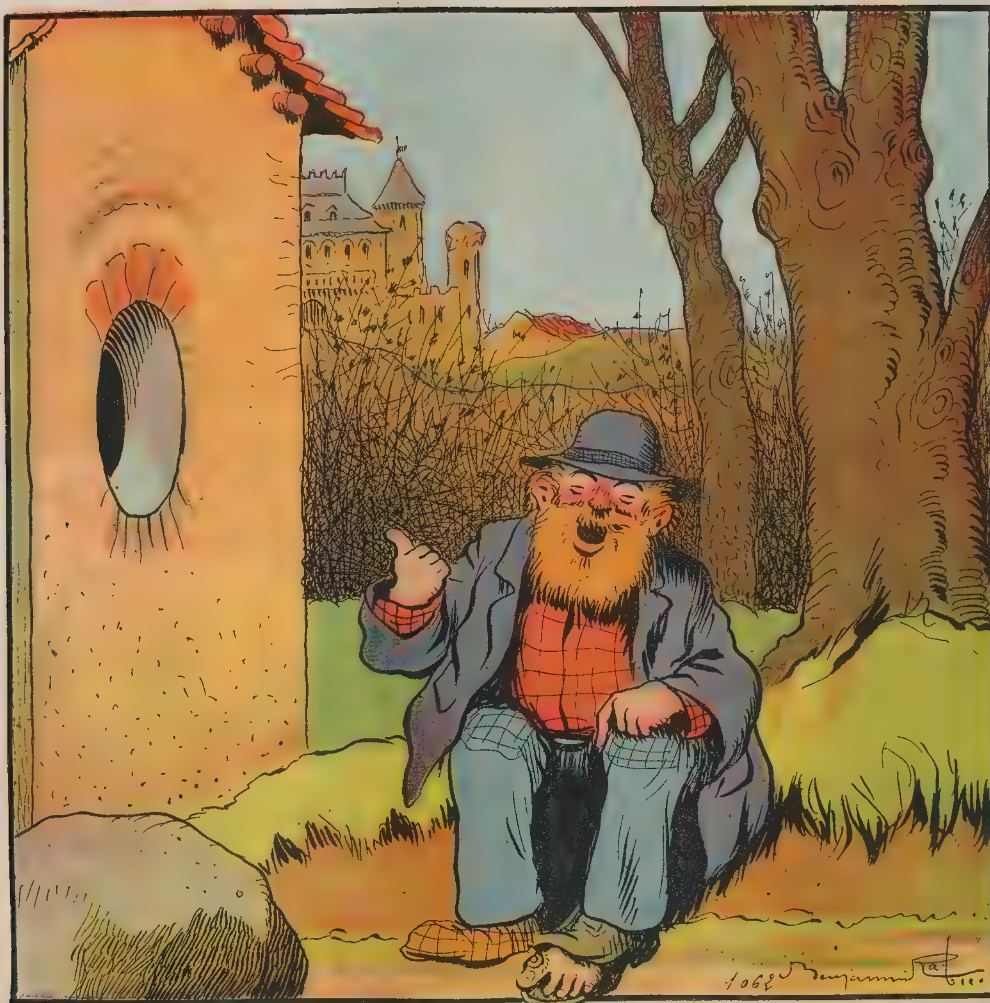
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA VEILLE DU GRAND SOIR, par Benjamin RABIER.

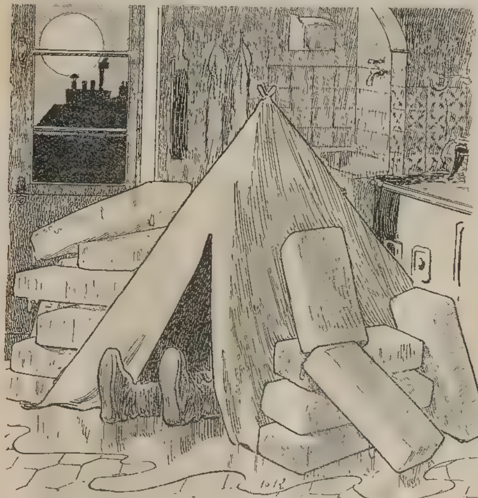


— De son œil-de-bœuf ce pignon bourgeois regarde avec méfiance mon œil-de-perdrix prolétaire C'est un signe des temps.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Mon voyage au Pôle

Vingt années passées dans la lecture des récits des explorateurs des régions arctiques, m'avaient suffisamment entraîné pour le but audacieux que je me proposais. Je savais assez bien l'esquimau. Je m'étais habitué depuis longtemps à ne vivre que de pemmican. Je connaissais par cœur les itinéraires des voyageurs les plus fameux. J'avais appris le maniement du sextant. Enfin, depuis plusieurs



mois, j'avais pris l'habitude de coucher sous une petite tente dressée dans ma cuisine, vêtu de fourrures et entouré de glaçons que la Société des Glacières de Paris me livrait tous les soirs. J'étais donc tout à fait en forme.

Dans ces conditions, parvenir jusqu'au Pôle me semblait un jeu d'enfant.

La composition de notre expédition fut réglée dans ses plus petits détails. Outre le docteur Luc Leguey, le photographe Maurice Motet, j'emmenais un dessinateurs spécialement versé dans l'étude de la faune, Benjamin Rabier. Le jeune savant Paul d'Espagnat était chargé des observations astronomiques. Enfin Carsten Raven se joignit à nous comme interprète.

Le rendez-vous fut fixé à Estah, dans le Groënland. Nous devions y trouver nos chiens et nos traîneaux; dont le chargement était ainsi composé: pemmican, 600 livres; lait condensé, 40 livres; todnu, 20 livres; thé, café, sucre, 50 livres; pétrole, 40 livres; biscuits, 50 livres. De plus, chacun d'eux comprenait une lampe à soufflet, six couteaux, de poche, trois fusils, quatre coutelas, cinq hachettes, trois tentes, couvertures, fourrures, bois de rechange, vis, clous, rivets, marteau, scie à glace, etc... Comme instruments, cinq boussoles, un sextant, un verre d'horizon artificiel, un podomètre, trois thermomètres, un baromètre anéroïde, un appareil photographique.

Le 1er avril, ainsi que cela avait été convenu, nous partîmes chacun de notre côté. Moi, je quittais la rue de l'Yvette à 9 heures du matin sur un fiacre à galerie, le numéro 256. Ce n'est que plus tard que je réfléchis à ce nombre fatidique: 2 + 5 + 6 = 13.. Mais n'anticipons pas. J'emportais avec moi mon bagage personnel, à savoir: jambières en fourrure, pardessus en peau de phoque, caleçons de laine, pantalons en peau de lièvre (kamiks), lunettes bleues, bonnet de peau de morse, mitaines d'ours, trousse, etc...

A ce moment, je me trouvais sous le 49e degré latitude Nord. Le thermomètre marquait 9 centigrades. Quarante et un degrés seulement me séparaient du Pôle.

Aucun incident important ne marqua notre première étape. Nous descendîmes la rue de l'Yvette et remontâmes la rue Mozart sans encombre. Là, nous fîmes halte. Un énorme iceberg de pavés de bois se dressait devant nous, infranchissable. Nous dûmes revenir au sud et chercher un autre passage.

Après plusieurs essais infructueux, nous finîmes, à l'aide d'un grand détour, par gagner la rue de la Pompe. Devant nous, c'était la mer libre. Copieusement arrosée, la rue s'allongeait comme un chenal dans lequel les deux chevaux de mon fiacre à galerie s'engagèrent au grand trot. Hélas! sur le macadam glissant, au coin de la rue de la Tour, ils manquèrent des quatre pieds et s'abattirent avec fracas.

Ce fut à grand peine que nous arrimâmes à nouveau notre chargement. Puis, les bêtes s'étant relevées, nous reprîmes notre route vers la gare St-Lazare. Un mille fut ainsi franchi sans incident. Nous dirigeant sur l'Etoile, nous fûmes bientôt en vue de l'Arc de Triomphe, qui, de loin, semblait comme une magnifique aurore boréale.

Nous n'étions plus qu'à 40 degrés 59 minutes, 40 secondes du Pôle, c'est-à-dire, à moins de 4.500 kilomètres.

Au coin de l'avenue Victor-Hugo, j'ordonnai à mon moujick de prendre à droite. Cette direction nous reportait bien un peu vers l'est, mais, averti par une longue expérience, je preférai descendre la grande banquise des Champs-Elysées que de m'engager dans les fondrières de l'avenue Friedland, où s'opérait alors la réfection des rails des tramways.

Nous doublâmes ainsi la place de la Concorde. Le ciel semblait devoir protéger mon expédition. Hélas! en face de la Madeleine une montagne artificielle, faite de palissades nous arrêta.. Le boulevard était bloqué (repavage). La rue de l'Arcade barrée. Bref, il fallut nous engager dans le boulevard Malesherbes. Sur la place St-Augustin, un enterrement nous rejeta au nord, si bien que, bon gré, mal gré, mon moujik se trouva engagé sur le boulevard Haussmann, et dans le mauvais sens.

Là, notre marche devint extrêmement difficile. Ainsi que je l'ai dit, l'avenue Friedland était bouleversée par la réfection des rails des tramways. Ce bouleversement s'étendait jusqu'au boulevard Haussmann, qui en est la suite. Mon traîneau... mon fiacre, je veux dire, se trouvait pris entre deux rangées de cordes sur la ligne des tramways. Impossible de faire demi-tour, et comme entre les rails le terrain était défoncé, nous cahotions horriblement. Par surcroît de malheur, une sirène retentit derrière nous. Un abordage était imminent. Un tramway Muette-rue Taitbout avançait à toute vapeur. Nous dûmes fuir à toutes voiles. Enfin, après une course effrenée, nous eûmes le champ libre. Nous nous jetâmes sur la droite. Le tramway passa.

Je m'orientai. Tout d'abord, je ne reconnaissais plus les lieux. Hélas! presque aussitôt une masse énorme, dressée au milieu d'une place, m'indiqua exactement ma position. J'étais à l'Arc de Triomphe.. Ainsi, après des fatigues inouïes et des détours sans nombre, nous étions revenus en arrière, sous le 40e degré 59 minutes, 40 secondes de latitude.

Tout autre que moi se fut découragé. Mais grâce à mon entraînement, j'avais des ressources d'énergie inépuisables. Il fallait tenter de s'ouvrir un nouveau passage vers le nord. Cette fois, je résolus de prendre par le boulevard de Courcelles, le boulevard des Batignolles, puis la rue de Rome.

Mais notre attelage était harassé. Il était urgent de faire halte, afin de laisser reposer les braves bêtes. Moi-même je réparai mes forces en mangeant, non sans quelque mélancolie, un morceau de pemmican. Cela fait, nous nous remîmes en route.

Dans cette rude vie d'explorateur, il faut toujours être prêt à tout événement. Aussi je ne m'étonnai point d'être, à diverses reprises, dans l'obligation de modifier mon itinéraire. Maisons en construction, rues barrées, poses de câbles, pavages, égoûts, travaux de métro, palissades, icebergs, trous, fondrières, crevasses., etc., etc., autant d'obstacles qu'il fallait contourner. D'ailleurs, on se fait vite à tout. C'est ainsi, que je ne fus presque pas surpris lorsque, la nuit venue, vers dix heures, ayant relevé le point, je constatai que nous étions rue Notre-Dame-de-Lorette, à un demi-mille de la gare St-Lazare. Un dernier petit effort restait à faire.

Ce dernier effort, nous le fîmes.

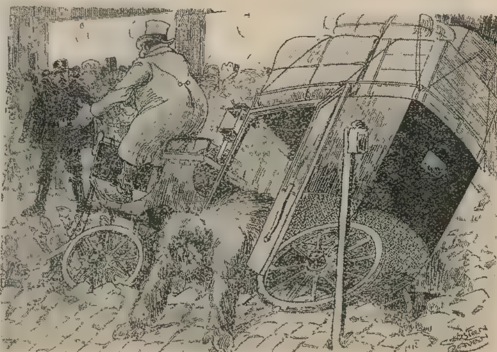
Nous touchions au but, lorsque, près du square Montholon, une crevasse béante s'ouvrit soudain sous nos pas.

Par suite de la rupture d'une conduite d'eau, la terre s'était effondrée. Je sus plus tard que l'endroit dangereux était signalé par des lanternes rouges. Mais on avait oublié de les allumer. Nos malheureux chevaux ne virent pas le gouffre. Ils y tombèrent, nous après eux.

Alors, cette fois, désespérant d'arriver au Pôle, je me tirai de là comme je pus et revins chez moi... à pied.

Le lendemain, remis de mes fatigues de la veille, j'ouvris ma bibliothèque. Puis, ayant choisi un des derniers volumes parus sur les expéditions arctiques, je me mis, de ma plus belle plume, à copier dessus la relation de ma découverte du Pôle.

Etienne JOLICLER.



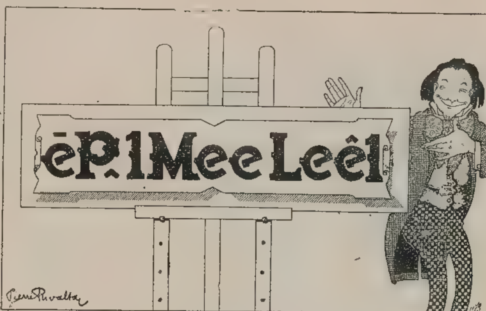
... je me tirai de là comme je pus...

Note de l'Editeur. — On sut plus tard qu'après des efforts héroïques, le docteur Luc Leguey était parvenu jusqu'à St-Denis. Seul, le manque de vivres l'empêcha de pousser plus au nord son audacieuse tentative.

* * *



Poindinterro chargé de repeindre l'en-tête du *Pêle-Mêle* s'avisa de le rendre plus suggestif....



...en le faisant véritablement pêle-mêle.

Pêle-Mêle Causette

Il y a des personnes qui voudraient bouleverser l'orthographe française.

Il y en a d'autres qui n'y admettent aucune modification.

Entre ces deux manières de voir, il y a place pour une opinion raisonnable.

Vouloir démolir d'un seul coup l'édifice de la grammaire, c'est aller peut-être un peu vite en besogne.

Se refuser d'autre part à toute concession me semble tout aussi excessif.

La langue française fourmille de chinoiseries et d'inconséquences.

Il ne faut pas être grand clerc pour s'en être aperçu.

En supprimer quelques-unes n'est pas faire acte de révolutionnaire.

Pour respectables que puissent être les traditions, le bon sens mérite aussi quelque considération.

L'on pourrait faire disparaître certaines incohérences trop injustifiables, sans, pour cela, renverser l'état de choses existant.

Prenons, par exemple, le mot *trappe*. L'orthographe en est connue. Vous serez peut-être étonnés d'apprendre que le même mot, dans son composé: *chausse-trape* ne prend plus qu'un seul *p*, au lieu de deux.

L'explique, du reste, qui pourra.

Voilà encore le mot *cuissot*. S'il s'applique à un chevreuil, c'est *cuissot* de chevreuil qu'il faut écrire, mais remplacez le chevreuil par un veau, le *cuissot* de chevreuil devient aussitôt *cuisseau* de veau.

Avouez qu'il est permis d'en sourire!

Autre exemple: Les mots *sonner*, *consonne* prennent deux *n*. Leur dérivé: *consonance* n'en prend qu'une. Pourquoi? *Chi lo sa*, comme on dit en Italie.

Piquons encore dans le tas. Peu de personnes ignorent l'orthographe du mot *oreille*. On l'écrit sans la moindre hésitation. Mais si l'on éprouve le besoin de consulter un spécialiste des maladies de l'oreille, chez qui va-t-on? Chez un *oriculiste*. Non pas! On va chez un *auriculiste*, par *a-u*.

Un mot très courant lui aussi présente une particularité non moins bizarre.

C'est le mot *nommé*. Il prend deux *m*, nul ne l'ignore. Mais s'il s'agit d'un objet qui n'a pas encore reçu de nom, il faudra se garder d'écrire *innommé*, ce qui serait faux. On écrira *innomé*, avec une seule *m*. Ce n'est pas tout. Si cet objet *innomé*, avec une seule *m*, est impossible à nommer, il faudra lui rendre l'*m* perdue, et écrire qu'il est *innommable*, avec deux *m*.

Qui ne s'y tromperait pas? Je m'arrête pour ne pas fatiguer mes lecteurs, mais franchement ne pensez-vous pas qu'on pourrait débarrasser l'orthographe française de ces illogismes, sans porter atteinte aux traditions, ni à la beauté de la langue.

Fred Isly.



Le Juge. — Rosalie, tâchez d'écouler, au marché, cette pièce fausse que vous vous êtes fait glisser hier, et soyez de retour à dix heures. Je dois siéger de bonne heure pour juger une affaire de faux-monnayeurs.



LES PROVERBES TRIPATOUILLES

La Pythie vient en mangeant.



— Vous aviez dit qu'ils jouaient tous deux à quatre mains?

— Pien oui. Lili joue les notes et Bob fait les nuances!!!

Courrier Pele-Mele

Chauriens.

Monsieur le Directeur,

En réponse à l'une des questions de votre numéro du 14 novembre, je vous informe que les Chauriens sont les habitants de Castelnaudary.

Recevez, etc.

Emile MOTTHEAU.

Dentelle.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu un de vos articles publié sous la rubrique: *La Dentelle*. Il y est dit: « Colbert établit à Lonray la première manufacture française de dentelles, vers 1665, sous la direction d'une dame Gilbert, ayant sous ses ordres trente ouvrières venues de Venise, créant une dentelle qui fut et restera des plus estimées, sous le nom de « point d'Alençon ». La dame Gilbert est une légende, et pour le prouver, les habiles archéologues de cette cité, jadis florissante, bien au courant de la question, ont démenti ce fait par leurs travaux consciencieux. J'ai lu le Livre d'or de la Ruche dentellière normande, dont le sens utile n'échappa point jadis aux intéressées, l'ouvrage intitulé: « Histoire du Point d'Alençon », de M. Despierres, et celui plus spécial de M. Duval, archiviste départemental. L'un et l'autre, suivant une voie différente, se sont rencontrés et ont eu à cœur de démolir une légende. Cette légende d'une dame Gilbert est vraie, si on la reporte sur le nom d'une dame Laperrière.

Recevez, etc.

D. A. D.



GREFFE ANIMALE

— Vraiment, je ne te reconnaissais pas... toi, si chauve, l'année dernière!

— Je me suis fait greffer sur le crâne une peau de hérisson... Tu vois les bienfaits de la greffe animale.



— Elle a bien aussi quelques inconvénients!

Contre les morsures du Crotale.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu quelque part ce qui suit, et je me suis demandé si c'était une fantaisie américaine où si cela reposait sur des données exactes.

Vos lecteurs, si versés en toutes sciences voudront-ils m'éclairer. La question n'est pas sans intérêt.

Voici le texte dont je veux parler:

« Dans l'Ouest et dans le Sud des Etats-Unis, quand un être humain a été blessé par un serpent venimeux, on ne songe jamais à envoyer chercher un médecin, car la mort accourt à grands pas, et les moyens prompts et énergiques sont les seuls à employer.

« Dès qu'un homme est mordu par un serpent à sonnettes, il boit de l'eau-de-vie ou du whisky jusqu'à complète intoxication.

Tant que le venin agit, l'alcool ne produit pas plus d'effet qu'un verre d'eau; mais dès que l'ivresse paraît, on est sauvé.

« Les Canadiens établis dans les prairies de l'Ouest ont, à ce sujet, un dicton qui prétend que « le mordu est hors de danger dès qu'il voit deux nez à son voisin. »

Recevez, etc.

ROISIN.

Question interpêlem:liste

Pourquoi appelle-t-on le roi de Belgique, « Roi des Belges », alors que la reine des Hollandais est appelée: « Reine de Hollande », ainsi d'ailleurs que sont appelés les souverains d'autres puissances?

De même, pourquoi Louis-Philippe était-il appelé: « Roi des Français », et non roi de France?

Quelle signification avait ce changement de titre?

SINED.





TABLEAUX ANCIEN ET MODERNE

La ménagère soigneuse de Chardin (1740). Une autre ménagère non moins soigneuse (1909).

L'OPIUM

L'opium a une mauvaise réputation. En dehors de son emploi pharmaceutique, chacun sait que cette drogue est recherchée par un certain nombre d'individus qui la consomment sous diverses formes.

L'opium est un extrait de pavot somnifère. C'est au commencement de l'été que l'on procède à sa récolte. Quand la fleur du pavot est tombée, c'est-à-dire au temps de sa maturité, les cultivateurs coupent horizontalement la tête des capsules.

Il en sort un suc blanc laiteux, qui s'écoule et qui est recueilli le lendemain à l'aide d'une spatule.

De chaque capsule, on retire ainsi une petite quantité d'opium, dit opium brut. C'est ce produit, que des distillations et des préparations fort méticuleuses transforment en drogue fumable, c'est une pâte un peu liquide ayant assez l'aspect de confiture.

Les Turcs et les Persans le mâchent, soit seul, soit amalgamé de substances aromatiques. Les Chinois le fument surtout. Mais en voyage, ou lorsque les joies de la fumerie leur sont interdites, ils « trompent leur faim » en l'avalant sous forme de boulettes.

Le matériel indispensable d'une fumerie se compose des pipes, d'une lampe et des aiguilles. Ces objets sont disposés sur des plateaux et les fumeurs, pour procéder commodément à la minutieuse confection des pipes, s'étendent sur des nattes. Leur tête est appuyée sur un oreiller; ils reposent sur le côté en se tournant vers la lampe.

La pipe est un tube de bambou de 45 à 50 centimètres de long. Une de ses extrémités est fermée, l'autre porte un bout d'ivoire, de corne ou de jade percé en son milieu. C'est à cet endroit que s'appliquent les lèvres du fumeur pour l'aspiration.

Vers l'extrémité du bambou, une monture métallique offre une embouchure, sur laquelle on adapte le fourneau, qui a la forme d'une demi-sphère. Il est généralement en terre cuite et n'a pour ouverture qu'un petit trou sur lequel on applique l'opium. Lorsque le fumeur aspire, l'air extérieur entrera donc par le fourneau, pénètrera dans le bambou et viendra jusqu'à ses lèvres.

Mais il faut d'abord « faire la pipe », et cette préparation réclame une habileté consommée.

Une très mince tige d'acier, de la longueur d'une aiguille à tricoter, mais plus effilée encore, est plongée dans le pot d'opium. Elle en retire quelques parcelles, adhérentes à son extrémité. L'aiguille est alors placée au-dessus de la lampe à huile dont la flamme est blanche et chaude.

Au contact de la chaleur, l'opium entre en fusion, se boursoufle, grossit et cuit. On trempe plusieurs fois encore l'aiguille dans la « drogue », pour avoir enfin assez d'opium en cuisson. Au moyen d'une seconde aiguille, la pâte est manipulée jusqu'au point où elle devient fumable; on la pétrit sous forme d'un petit cylindre que l'on applique au minuscule orifice du fourneau.

Une fois qu'elle est collée en cet endroit, on la perce d'un coup d'aiguille: la pipe est prête.

Alors, le fumeur tient le fourneau exposé à la flamme de la lampe pour que l'opium entre en fusion; en même temps, il applique ses lèvres à l'embouchure du bambou, et, d'une seule et longue aspiration, il fume la pipe. C'est fini, il n'y a plus qu'à recommencer.

On pourrait croire que les « rêves » des fumeurs d'opium sont peuplés d'étourdissantes fantasmagories. On pourrait croire que les plus modestes fumeries, une fois les premières pipes aspirées, se transforment en Edens. Rien ne serait plus faux.

Interrogez des fumeurs consciencieux. Ils vous parleront d'un certain bien-être éprouvé, d'une très agréable torpeur. Les facultés intellectuelles ne sont pas décuplées, et elles ne sont pas non plus annihilées. On éprouve surtout un grand confort momentané, une bienveillance générale et un optimisme confiant.

Et la preuve, c'est que l'on voit des fumeurs atteindre un âge très avancé et mener, malgré leur goût de l'opium, leurs affaires administratives ou commerciales. De tels exemples abondent en Chine.

L'*abus* de l'opium a, par contre certains inconvénients. C'est, au premier chef, une diminution de la volonté; ensuite des troubles physiologiques indéniables: maux d'estomac, ralentissement des fonctions de nutrition, torpeurs, etc.

Quelques mots encore pour terminer.

L'opium est une passion assez coûteuse. La drogue vaut de 200 à 400 francs le kilo. Il y a des opiums de différentes qualités et de goûts divers: le Smyrne, le Bénarès, le Chinois, le Yunannais, l'Indo-Chinois.

Avec les résidus des pipes, les fumeurs parcimonieux font un opium de seconde main, le *dross*, plus fort et moins parfumé. Dans les fumeries d'Extrême-Orient, les clients achètent leur opium en entrant. On met à leur disposition le matériel et les boys qui préparent les pipes. Le seul bénéfice des tenanciers de ces établissements consiste souvent dans le *dross* qu'on leur abandonne.

Un fumeur invétéré se passe difficilement de sa consommation journalière. S'il ne peut fumer, il fera cuire des boulettes d'opium qu'il avalera de temps en temps.





LA DEMEURE DES DEUX CHEMINEAUX

— Cordon, s'il vous plaît!

— Voilà!!!



L'HOMME FUTUR

Comment sera le piéton dans quelques années s'il est vrai que la fonction crée l'organe!

MOT D'ENFANT

Le petit Bob pousse un cri perçant.
— Qu'as-tu, mon enfant? demande sa mère
— Oh! maman, une de mes dents qui m'a marché sur la langue!

SIMPLE

— Pourquoi avez-vous opéré ce sujet? demandait un interne au chirurgien Bistoury.
— Pour cent francs!
— Je veux dire: qu'avait-il?
— Cent francs!

DIFFÉRENCE

Le Monsieur qui se tient fort bien a beaucoup de correction.
L'enfant qui se tient fort mal a beaucoup de corrections.

LES METIERS

Jamais content de son sort, l'homme envie toujours la carrière d'un autre.



Dans la politique, c'est généralement l'homme qui a le moins de titres à un emploi qui le brigue avec le plus d'ardeur.



Dans un ménage, le plus important souci de la maîtresse de maison est souvent étranger au ménage.



Combien de fois un monsieur, qui pourrait très bien laisser faire son chauffeur, ne prend-il sa place, au grand avantage des piétons.



Dans le domaine de la critique, bien des gens se croient obligés de formuler des jugements que personne n'attend d'eux.

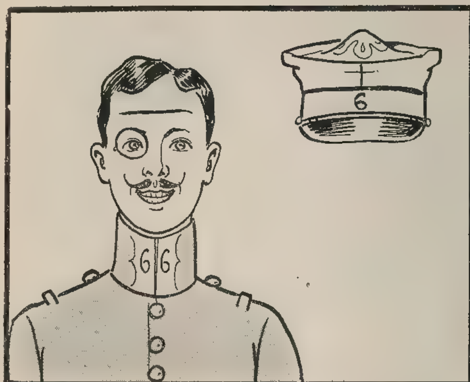
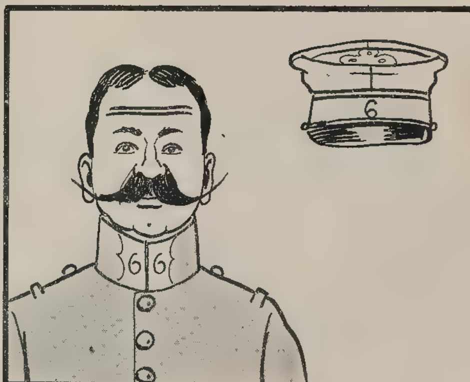


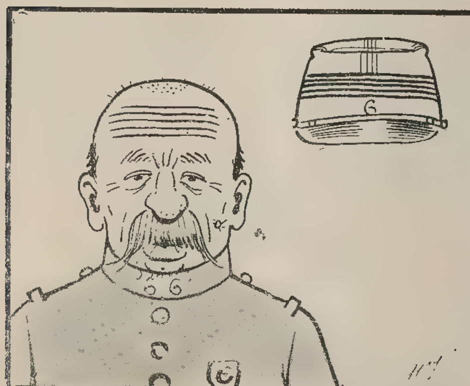
Ce Monsieur qui chante, est photographe de son état, rien ne l'obligeait donc à chanter... et pourtant, il chante.



Quant à cet excellent fonctionnaire, vous l'étonneriez beaucoup si vous lui disiez qu'il aurait mieux à faire que de collaborer au *Pêle-Mêle*.

L'AVANCEMENT


Les galons se multiplient avec les rides !

La peur de l'automobile

Pourquoi, puisqu'ils avaient la frousse intense des automobiles, M. et Mme Paltoquet, de Saint-Philémon, s'avisèrent-ils, ce jour-là, de traverser l'avenue des Champs-Elysées, qui est l'endroit de l'univers le plus fréquenté par les chevaux-vapeurs et électriques, lesquels ne laissent pas, pendant la journée, cinq centimètres de pavé de bois aux piétons !

Toujours est-il que ce fut, pour les honorables Saint-Philémoniens, venus en excursion à Paris, une idée désastreuse, un geste, comme dit l'autre, dont ils garderont le frissonnant souvenir au fond de leur honnête mémoire.

M. et Mme Paltoquet, après s'être, en passant, payé une tranche de rire sain et dilatant aux facéties d'un Guignol établi sous les marronniers, s'étaient donc approchés du bord du trottoir, dans l'espoir d'aller voir de l'autre côté de l'avenue des Champs-Elysées ce qui se passait. Déjà, M. Paltoquet, hardi comme un page, malgré sa venette, et voulant donner à son aimable moitié le beau spectacle de son courage et le bel exemple de sa témérité, profitant d'une fugace éclaircie des véhicules, avait filé. Persuadé qu'il entraînait à sa suite Mme Paltoquet mais trop attentionné à éviter les bolides, qui fonçaient sur lui en cornant, pour regarder derrière, il marchait comme un zèbre. Il atteignit l'autre trottoir.

Mais là une cruelle déception l'attendait. Seul, il était seul à avoir franchi le terrible passage! Sa fidèle épouse avait bien admiré son beau courage, mais elle n'avait pas suivi le bel exemple de sa témérité. A travers les espaces que les rapides voitures laissaient de temps en temps à sa vue, il l'apercevait là-bas, clouée sur place et levant les bras en l'air de désespoir.

Un insondable problème se posa à sa conscience: irait-il la retrouver, ou attendrait-il que, encouragée par ses signaux d'appel, elle vint le rejoindre? Entreprendre une deuxième fois, au retour, le périlleux voyage qu'il avait fait à l'aller? A cette pensée, un trac fou et rétrospectif le prenait. Il réfléchit il réfléchit longtemps. A l'autre bout, sa femme continuait de lever des bras anxieux. Pour la première fois, le ménage Paltoquet se trouvait désuni. Et les automobiles filaient toujours.

De guerre lasse et fatigué par l'émotion, M. Paltoquet s'assit sur une chaise. Immédiatement, et comme surgie d'une trappe, la gardeuse vint lui réclamer deux sous. Il paya, le cœur gros. En jetant un coup d'œil là-bas, il vit que sa femme en faisait autant.

Et voici qu'une autre contrariété planait sur lui: la faim se faisait sentir. Précisément, un garçon du restaurant voisin passait. Il lui demanda de lui servir à déjeuner sur le banc tout proche et lui recommanda d'aller en faire autant auprès de Mme Paltoquet en le priant de transmettre à celle-ci tous ses bons souvenirs et tous ses vigoureux espoirs et encouragements.

Le garçon s'acquitta parfaitement de sa tâche et mit soigneusement le couvert de chacun sur le banc tout proche. Et les époux, séparés, le regardaient avec envie et curiosité traverser l'avenue et se jouer des automobiles, son panier de provisions à la main.

Cependant, on ne déjeune pas impunément sur un banc de l'avenue des Champs-Elysées sans attirer l'attention des passants. Bientôt, M. Paltoquet, sur le trottoir gauche, Mme Paltoquet sur le trottoir droit, eurent autour de leur table pittoresque une petite foule, amusée, de curieux. Ce fut une manifestation goguenarde avec quolibets et blagues à la clef.

Les deux petites foules finirent par faire une véritable cohue en se rejoignant.

De cette manière, l'avenue des Champs-Elysées se trouva barrée soudain. Et l'on vit alors, spectacle inédit, incroyable, pour qui n'a pas lu ce qui précède, une femme traverser à petits pas et sans se garer, la terrible avenue.

Ce fut un tableau touchant que le ressoudage du ménage Paltoquet!

Edmond CHAR.



— Eh bien! le père de la jeune milliardaire t'a-t-il accordé la main de sa fille?
— Eh non! j'ai essuyé un refus.
— Tu aurais peut-être mieux fait de le brosser.



Monsieur Aquaphile...



...son bain...

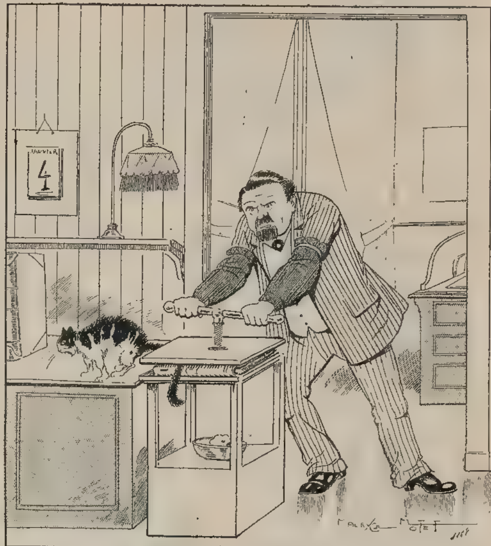


...et le voleur facétieux!



LE PROFESSEUR DE CHANT

— Cette fois, ça y est. Voilà du grand art! Continuez sur ce ton et vous êtes sûre de décrocher le premier prix.



— Quelle boîte, que cette maison! Rien ne fonctionne correctement! c'est effrayant ce que ce copie-de-lettres grince!

LE BON REMÈDE

Il était une fois un Monsieur et une Dame... C'était un Monsieur et une Dame comme tous les messieurs et toutes les dames, d'apparence honnête, paisible même, et rien dans leur aspect ne semblait les destiner à fournir le sujet d'un conte dramatique. Et cependant vous êtes témoin qu'ils le fournissent; tant il est vrai que, de nos jours, on ne sait plus à qui se fier.

Le Monsieur et la Dame se promenaient. Ils marchaient côte à côte, en se tenant par le bras, de façon à former un couple bien uni. La meilleure entente semblait régner entre eux; aussi, ne s'explique-t-on pas pourquoi le Monsieur, lâchant tout à coup le bras de la Dame, se mit soudain à pousser des cris effrayants et à agiter ses membres d'une façon désordonnée.

Cette manifestation d'activité ne dura d'ailleurs que quelques secondes, après lesquelles le Monsieur recouvra toute sa dignité, aussi brusquement qu'il l'avait perdue. Seulement, au cours de ces gesticulations ridicules, la Dame reçut un coup de poing sur l'œil gauche.

Le Monsieur parut en être vivement contrarié. On le vit faire des gestes d'excuse, gestes auxquels la Dame répondit par d'autres, qui semblaient vouloir dire: « Ce n'est rien, continuez ». Après quoi elle se tamponna l'œil avec son mouchoir et le couple se remit en marche.

Pas pour longtemps toutefois, car, parvenu à un angle de rue, où se trouvait un trou de métro, le Monsieur fit vivement un croc-en-jambe à la Dame, et la Dame tomba dans le trou.

Là encore, le Monsieur fut parfait; il fit tous ses efforts pour renflouer la Dame, et prit de ses nouvelles avec une tendre sollicitude. La Dame dit encore une fois que ce n'était rien.

Ils reprirent leur chemin.

La Dame boitait un peu. Quant au Monsieur, il sembla manifester un léger dépit, comme quelqu'un qui a raté son coup.

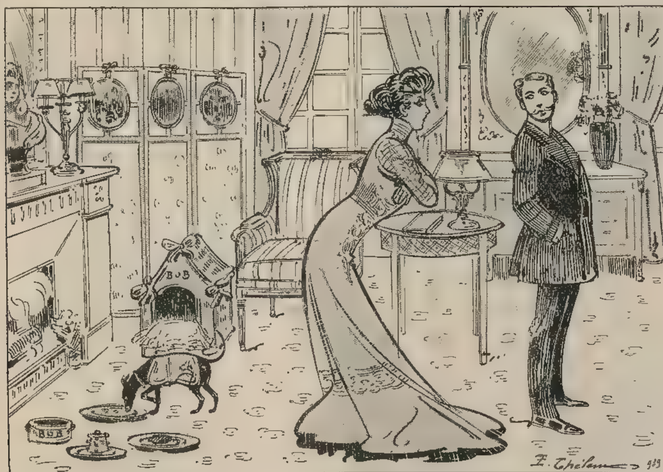
Espéra-t-il mieux réussir cent mètres plus loin?... Peut-être. Toujours est-il qu'il fouilla soudain dans sa poche et: pan, pan, pan, pan, il tira autour de lui cinq coups de revolver, dont un, au moins dut atteindre la Dame, car elle poussa un cri de douleur et cessa de se tamponner l'œil gauche pour se tenir le bras droit. Alors, la petite scène qui avait fait suite aux précédents accidents se reproduisit de point en point: regrets du Monsieur, protestations de la Dame, et, finalement, remise en marche cahin-caha.

Pourtant, cette fois, la nuance de dépit qui colorait le Monsieur s'accenta légèrement. Aussi, fût-ce un peu nerveusement qu'en traversant un boulevard, il poussa la Dame sous une automobile. Oh! il la retira tout de suite en arrière, mais pas assez vite cependant pour que la Dame ne fût pas un peu écorniflée par le passage de la voiture.

A partir de ce moment, le Monsieur montra de la mauvaise humeur. Il parut adresser des reproches à la Dame, puis il s'éloigna d'elle rageusement, en homme décidé à employer les grands moyens.

On le vit marcher seul pendant quelques minutes, prenant rapidement de l'avance sur sa compagne qui suivait péniblement. Quand il jugea cette avance suffisante pour que la Dame l'eût perdu de vue, il se dissimula derrière une baraque de marchande de journaux et attendit.

Il n'eut pas à attendre très longtemps. Tant bien que mal, la Dame se rapprochait. Bientôt, elle arriva à quelques pas du guet-



MADAME. — Non, mais ma parole, si je me laissais faire, tu me traiterais comme un chien!

UN HOMME QUI NE CRAINT RIEN



En vérité, ils me font rire, ces hygiénistes, qui voudraient nous obliger à nous passer de tout ce qui nous fait plaisir... Moi, je ne me prive de rien. Assurément..



...je prends quelques précautions. Ainsi, la nicotine est un redoutable poison... un lecteur du *Pêle-Mêle* m'a enseigné le moyen de l'extirper du tabac: je plonge mes havanes dans l'eau bouillante, et mes havanes, après ce bain, sont, sinon meilleurs, du moins sans danger.



La méthode d'ailleurs peut servir — et me sert — pour immuniser d'autres produits, tels le thé et le café. Le premier bouillon produit par ces deux dangereuses boissons me sert pour le nettoyage de mes tapis. Un peu d'eau tiède jetée après sur ces poisons atténués me donne un breuvage excellent.



Quel mal ne dit-on pas de l'absinthe! Ah! la bonne plaisanterie! J'en bois plusieurs par jour... mais naturellement je la passe dans un appareil qui enlève l'alcool et tout ce qu'il peut se trouver de nocif dans ce terrible breuvage. Mon absinthe devient ainsi une excellente tisane hygiénique.



La trichine, le ténia et autres horreurs élisent domicile dans les viandes insuffisamment cuites... et pourtant j'adore les viandes saignantes. Alors, c'est bien simple, j'ai un acide microbicide, qui détruit en quelques secondes tout germe dangereux. Et voilà.



Je ne me prive de rien de ce que j'aime, mais, chose extraordinaire, je ne trouve plus aucun goût aux cigares, au thé, à l'absinthe et aux viandes saignantes. L'explique qui pourra!

---

apens. Alors, le Monsieur s'arc-bouta, et, aie donc, il renversa la baraque...

Des cris retentirent; des passants s'attroupèrent, et tandis que les uns s'occupaient à extraire la Dame de dessous les planches, les autres prenaient violemment le Monsieur à partie. Mais ils eurent beau le houspiller, on n'en put tirer que cette explication:

— Puisque je vous dis que ma femme a le hoquet, et que j'essaie de lui faire peur!..

Bernard Gervaise.

****

DE NOS LECTEURS

L'origine du tirage au sort.

Le tirage au sort, (supprimé en France par la loi de 1905, mais qu'il est, en ce moment, question d'établir en Angleterre), remonte à l'époque du Roi-Soleil: il fut, du reste, institué, non pour le recrutement, mais pour la libération d'une « classe ».

Louis XIV, ayant ses armées déjà fort appauvries au moment de la guerre dite de la Ligue d'Augsbourg, prescrivit une levée de 25.000 hommes, par l'ordonnance du 29 novembre 1688.

On avait promis aux recrues, entre autres choses (exemption de tailles, etc...), de les libérer définitivement au bout de deux années.

Malheureusement, la guerre ayant duré plus qu'on ne s'y attendait, la promesse ne put être tenue. C'est alors que Louvois, ministre de la guerre, décida, pour conjurer une mutinerie imminente, de libérer un tiers de la « classe » sortante; ce qui fut fait, par voie de tirage au sort, le 16 février 1690.

L'opération, ayant donné de bons résultats, en ce sens qu'elle avait réduit (par les congés d'abord, les remplacements possibles ensuite), le nombre des mutins à une minorité, on se servit du même système, dès l'année suivante, pour l'incorporation.

Employé assez régulièrement jusqu'au Directoire, le tirage au sort fut établi légalement sous le premier empire, et les gouvernements qui succédèrent ne lui ont apporté que des modifications de détail.

Il subsista chez nous jusqu'en 1906, mais avait été aboli en fait, par le régime actuel, qui, au lendemain de la guerre de 1870, institua le service militaire obligatoire.

* * *

Les enseignes d'antan.

En France, l'époque la plus riche en enseignes fut le moyen âge.

Les maisons n'étant pas numérotées, on prenait, comme point de repère, telle ou telle maison ayant pour enseigne: « A l'Epée de Bois », « Au Croissant d'Or », « A l'Eperon », « A la Croix Noire », etc.

Au seizième siècle, on commença à soumettre les enseignes à une réglementation.

C'était le temps des enseignes parlantes. Le gantier plaçait sur sa boutique un gant rouge énorme; l'armurier, un guerrier cuirassé; l'orfèvre, un vase en bois doré; le cordonnier, une botte gigantesque.

Puis les dix-septième et dix-huitième siècles amenèrent une prétention à l'esprit; dans ce genre, on peut citer: « A la Vieille Science », (une vieille femme sciant une anse); « A l'Epicier » (un épi scié).

On cite un cordonnier de la rue Saint-Jacques, qui avait pour enseigne un tableau représentant un client étendant la main droite sur une paire de chaussures neuves, tandis que la main gauche essayait de s'emparer d'une oie qui fuyait sous la table. Au-dessus, on lisait: « Si tu prends les souliers, laisse là mon oie ». Une autre enseigne, qui fut longtemps en vogue fut celle du « Signe de la Croix ». Elle remontait au temps de la Ligue et représentait un cygne dont le cou s'enlaçait autour d'une croix.

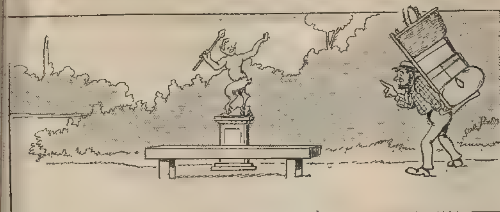
Les aubergistes des petites villes de province conservent encore l'engouement de leurs pères pour les enseignes: « Au Lion d'or », « La Cigogne », « Le Cheval Blanc ». Au début, le lion d'or représentait un voyageur endormi: « Au lit on dort ». Ce n'est que plus tard que le roi des animaux fit son apparition sur les enseignes, la patte droite posée sur une boule.

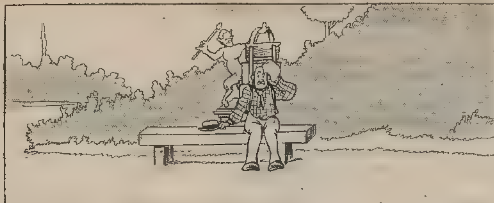
Les grands noms et les grands succès trouvaient aussi leurs effets dans ces enseignes: « A Louis XIV », « Au Grand Roi », « A Colbert », « A Richelieu », « Au Cardinal ».

Il y a quelques années, à Bruxelles, on pouvait voir l'enseigne de « Gavroche », en mémoire des *Misérables*, sur une maison qu'habita Victor Hugo, à la Grand'Place.

Des peintres illustres, Géricault, Hogarth, Watteau, Horace Vernet, et, plus récemment, Gérôme, ne craignirent pas de peindre des enseignes qui vaudraient, les premières du moins, leur poids d'or.

Quelques enseignes, qui eurent leur célé-

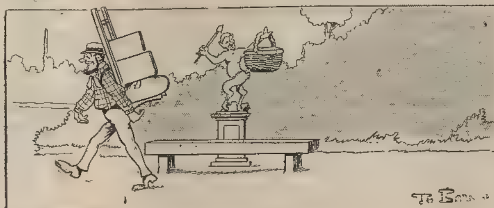




REPOS

— Voilà un petit bonhomme qui m'invite à me reposer... il a raison, car je suis fatigué.

— C'est que c'est lourd comme le diable ce que je porte là!



— Tout de même, après un instant de repos, la charge paraît bien plus légère!

ité, valent qu'on les cite; il y t: « A la Marée chaussée », enigne d'une marchande de poisns, qui représentait un merlan ans un soulier.

Celle d'un marchand de tabac ui, en 1848 avait fait peindre sur a vitrine les mots: « Liberté, Egaté, Fraternité », avec cette léende: « Aux trois blagues ».

Celle d'un bottier de Toulon, qui appelait Lemeilleur, et qui vait mis sur son écriteau: « Le neilleur bottier de Toulon. »

Celle d'un aubergiste, qui avait crit sur la porte de son écurie: Honni soit qui mal y panse ».

Celle d'un pâtissier, qui, sous e règne de Louis-Philippe, avait mis sur on enseigne: « Leroy fait des brioches ».

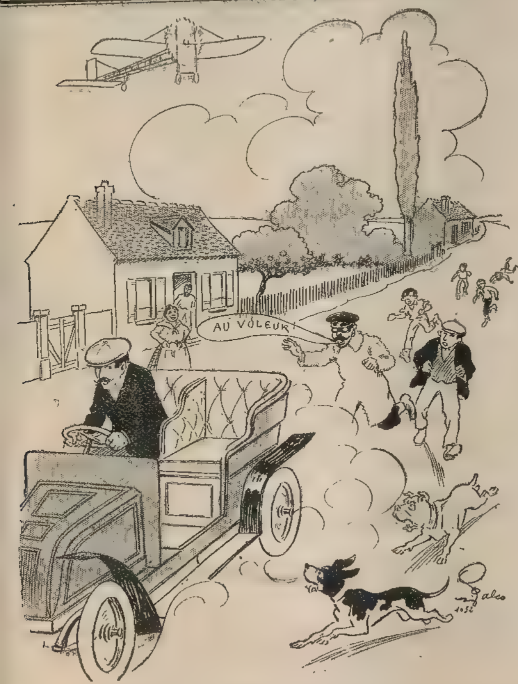
Enfin, il y eut et il y a encore des marchands de vins facétieux qui, établis en face les cimetières, font peindre sur leurs établissements: « Ici, l'on est mieux qu'en face! »

Pêle-Mêle Connaissances

— Par les temps lourds et étouffants, précurseurs des orages, les personnes malades du système nerveux sont souvent atteintes de troubles passagers, qui présentent quelquefois de bizarres manifestations. Berlioz se sentait devenir querelleur et féroce: « J'ai envie de frapper et de mordre », disait-il.

— Les premiers Capétiens n'avaient pas d'armées permanentes, et ces rois dépendaient de leurs vassaux pour la défense de leurs droits. Les milices de bourgeois, notamment, ne devaient qu'un service limité, et souvent on ne pouvait les conduire qu'à une faible distance de leurs villes.

— Les côtes des Etats-Unis sont soumises à un climat presque continental. Les hivers y sont beaucoup plus rigoureux qu'en France, et les étés plus chauds. Ainsi, la moyenne de la température de juillet est, à New-York, de 24 degrés environ. A Paris, cette moyenne n'est que de 19 degrés 1.



IL Y A VOLER ET VOLER

Au premier abord, vous ne voyez qu'un voleur au volant. Levez les yeux: vous voyez aussi un voleur haut volant.



— Et tes recueils de poésies?
— Ça se vend comme du pain...
— ...Seize sous les quatre livres.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Antoine. — Nous sommes enchantés de pouvoir vous rendre indirectement ce service.

M. Foy. — Nous n'avons pu nous procurer d'indications satisfaisantes concernant le dictionnaire dont vous parlez. Il y a bien dans ce genre des dictionnaires de langues, mais pas, à notre connaissance, de dictionnaires français.

Prim Véres. — 1o Une variante aussi juste que la solution même est considérée au même titre que celle-ci; 2o Non.

Café Dorian. — Non, on fait deux points seulement. On ne fait trois points que si on a le roi.

M. Dailly. — Nous ne demanderions pas mieux que de voir gagner tout le monde, mais vous devez comprendre combien cela est difficile. Espérons que la chance tournera mieux.





LE FURET PRIS AU COLLET

— Je le reconnais, c'est le furet du commandant de gendarmerie, il ne pouvait pas finir autrement, car c'était un rude lapin!



15e ANNEE. — No 52. 10 Centimes 26 Décembre 1909.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
92, Rue St-Lazare, 92, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE SAUVETAGE DE LACUITE, par Pierre RIVALTA.



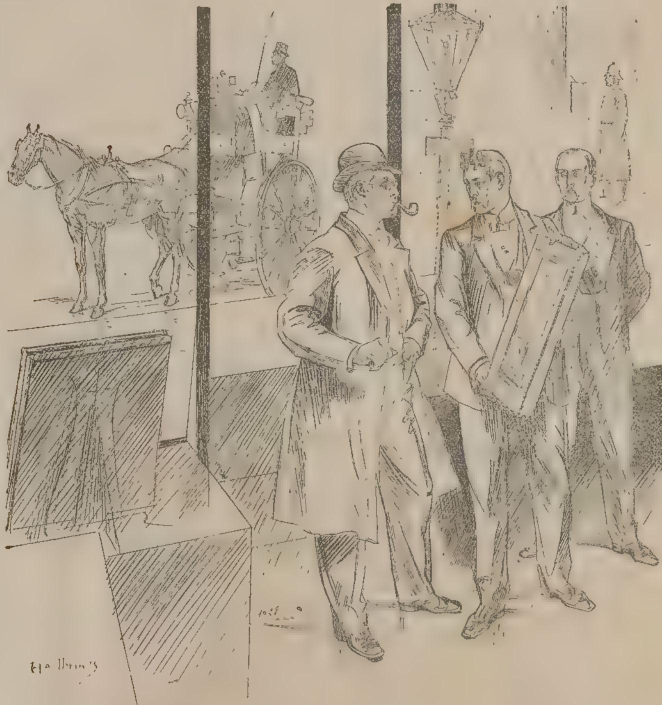
— Trop tard ! ! ! Il est déjà froid ! ! !...

UN BEAU COUP

Raoul Bompard fils, entra chez Patin frères, les grands marchands de tableaux de la rue Royale, et leur tint à peu près ce langage:

— Voilà!... J'ai un client en Angleterre, qui désire absolument votre petit Corot... celui que vous aviez en devanture au moment du Salon d'automne... L'avez-vous toujours?...

— Oui, répondit Patin aîné.



— Combien en voulez-vous?...

— Cent mille francs, répondit Patin jeune.

— C'est un peu cher, dit Bompard fils. Mon client est un grand seigneur, royalement riche et fort généreux, mais il sait la valeur de l'argent... et celle de vos huiles.. D'ailleurs, il a la bonne idée de passer par mon intermédiaire, et vous ne voudriez pas que que je n'en tire un léger avantage... A quatre-vingt mille francs, nous pourrons nous entendre.

— Affaire conclue, fit Patin jeune.

— Faites donc porter l'objet chez moi, reprit Bompard fils. Je pars demain pour Londres et je veux présenter moi-même votre tableau à notre amateur. Dans trois jours, je vous reporterai l'argent ou le Corot.

— Vous ne préférez pas nous faire un chèque tout de suite?..

— Je ne préfère pas, mais je vais vous signer un reçu du tableau..

*
* *

Raoul Bompard père, avait été longtemps en relations d'affaires avec les frères Patin, et Raoul Bompard fils leur avait lui-même passé, les années précédentes, quelques commandes d'importance. Il ne firent aucune difficulté pour lui livrer le petit chef-d'œuvre sur lequel il avait jeté son dévolu.

Ils ne savaient pas que leur client vivait d'expédients depuis plus de six mois, qu'il avait vendu les quelques objets de valeur qui lui restaient de l'héritage paternel et que, couvert de dettes, acculé à la faillite, il cherchait, comme un vulgaire escroc, un beau coup à faire, pour aller ensuite se cacher à l'étranger.

*
* *

Lorsque Raoul Bompard fut en possession de son Corot, il ne songea plus... qu'à s'en débarrasser.

Aucun de vous n'a cru un instant à l'existence du « grand seigneur anglais ». Vous étiez prévenus. Sachez que Bompard fils prit néanmoins le rapide de Londres: Il pensait qu'il serait malaisé et dangereux pour lui, d'essayer de vendre en France un chef-d'œuvre que tous les marchands et tous les amateurs savaient être la propriété des célèbres experts de la rue Royale. D'autre part, il avait entendu dire, par des personnes dignes de foi, que David Smithson and Son, les marchands d'antiquités de Régent street n'avaient pas la mauvaise habitude de poser des questions indiscrètes sur la provenance des objets dont on venait leur proposer l'achat...

*
* *

En débarquant à Londres, il se fit conduire chez eux.

— Voilà!.. dit-il d'un ton léger. J'ai un ami, en France, qui désire absolument se débarrasser de ce petit Corot, dont je puis vous garantir la parfaite authenticité. En voulez-vous?

— Oui, répondit Smithson.

— Combien m'en donnez-vous?

— Vingt mille francs, répondit Smithson Son.

— C'est bien peu, dit Bompard fils. Mon ami a besoin d'argent, mais il lui faut cinquante mille francs.

— Et quelques années de prison, répliqua vivement Smithson Son en regardant férocement son interlocuteur dans les yeux.

— Mon ami ne craint rien.

— Ceci est possible, ricana Smithson le père, mais vous-même vous pourriez...

— Je suis à l'abri de tout soupçon.

— Je veux bien le croire, mais... Mais voulez-vous nos vingt mille francs?

*
* *

En sortant de chez Smithson and Son, Raoul Bompard avait vingt mille francs dans sa poche, mais il était furieux: Il avait espéré retirer deux fois plus d'argent du produit de son vol, et il s'injuriait d'avoir accepté une somme aussi minime. Qu'allait-il en faire?... Combien de temps pourrait-il en vivre?... Tous ses projets étaient détruits. C'était bien la peine d'avoir édifié un plan aussi scabreux, aussi subtil, aussi audacieux!... D'épais marchands anglais l'avaient roulé facilement. Et maintenant, la police allait se mettre à ses trousses, sans qu'il eût les moyens de se cacher ni de se défendre...

Tout à coup, il eut un sourire. Une idée folle, inattendue, avait germé dans son esprit.

*
* *

Personne n'aurait pu reconnaître Raoul Bompard dans le parfait gentleman qui, quelques heures plus tard descendait d'un cab élégant devant les magasins de Régent street. Les Smithson ne le reconnurent donc pas.

Faisant le sacrifice de sa barbe fluviale et de son épaisse moustache, notre escroc national s'était fait complètement raser la face, il avait revêtu un costume anglais acheté de toutes pièces à l'instant même; il avait arboré une pipe épaisse qui déformait les plis de sa bouche et il portait un lorgnon éblouissant qui cachait l'éclat de ses yeux. D'ailleurs il parlait anglais, lui qui, dans l'entretien précédent, ne s'était exprimé qu'en français.

Il se donna pour l'intendant d'un milliardaire américain, prétendit qu'il était chargé de faire une rafle des chefs-d'œuvre des maîtres français du dix-neuvième siècle, parla tant et si bien qu'on finit par lui montrer le petit Corot devant lequel il s'enthousiasma, devant lequel son patron s'enthousiasmerait comme lui et payerait certainement les quatre mille livres (100.000 francs), qu'on en demandait. Pour donner complètement le change, il exigea pour lui-même un tant pour cent qu'on discuta, et pria les Smithson d'envoyer le plus vite possible la peinture convoitée au Britannic Palace où, sous un nom à consonance américaine, il avait loué un petit appartement.

Lorsque l'employé de Smithson arriva à l'hôtel, Raoul le reçut avec la plus grande urbanité, lui demanda poliment la permission de montrer le « chef-d'œuvre » à son patron, qui logeait dans la pièce à côté et sortit tranquillement par cette pièce en emportant le tableau sous le bras. Il eût tôt fait de sauter dans le cab qui l'attendait à la porte et il arriva à Charing-Cross assez tôt pour prendre le train de Calais.

— Ces gredins-là n'auront jamais l'aplomb de me faire poursuivre, pensa-t-il en riant.

Il savait, en effet, que David Smithson and son avaient une sainte horreur — et pour cause — de mêler la justice à leurs propres (?) affaires.

Et il s'endormit la conscience nette.

*
* *

Le lendemain, il se présenta chez Patin frères, les grands marchands de tableaux de la rue Royale.

— Eh bien!... fit ironiquement Patin l'aîné. Vous nous rapportez le Corot... Votre grand seigneur anglais n'en a pas voulu?

— Je vous demande pardon, répliqua Raoul. Mais il n'en a donné que vingt mille francs... Je ne pouvais pas, honnêtement, le lui laisser à ce prix-là!

Marcus Bernard.



— Comme je suis un homme de couleur, j'aurais pu exiger d'être en première page, mais voilà la saison froide, j'aime autant être sous la couverture.

Pêle-Mêle Causette

Certains sociologues convaincus rêvent d'une société idéale basée sur l'égalité et la justice absolues.

Ces pauvres illuminés n'oublient, dans leurs calculs, qu'un seul détail, c'est que la justice absolue n'est pas de ce monde, et, chose capitale, qu'elle ne le sera jamais.

L'homme aura beau se perfectionner, rompre avec la bestialité de ses instincts primitifs, il lui est interdit, de par la nature même, d'atteindre les sphères de la justice intégrale.

En voulez-vous une preuve?

Supposons qu'un homme se soit mis en tête d'en tuer un autre. Admettons que cette intention soit la résultante d'une jalousie, ou simplement d'un caprice, que ce soit même l'idée fixe d'un déséquilibré.

Je ne crois pas que nos sociologues aient la prétention de nous débarrasser de la jalousie et des maladies mentales.

Donc, un individu s'est arrogé le droit de supprimer un de ses semblables.

Qui donc l'en empêchera? Personne. Les intentions d'un homme ne sont pas constatables, et d'ailleurs les tribunaux ne peuvent juger que les faits.

Le jour où le crime sera perpétré, la Société interviendra, mais jusque là, elle est impuissante.

Personne ne me contredira quand je dirai que l'innocente victime subira la plus cruelle des injustices en même temps que la plus irréparable.

On aura beau prodiguer des dédommagements à ses héritiers, et châtier le criminel, le mort lui-même n'y trouvera aucun soulagement, et pour cause.

La justice voudrait, si elle était de ce monde, que la vie d'un innocent ne puisse être à la merci d'un énergumène ou d'une brute.

Quelle preuve plus palpable peut-on trouver de l'inexistence et de l'inexistibilité (qu'on me pardonne ce néologisme) d'une justice idéale?

Que le sociologue le veuille ou non, la Société ne peut exister qu'en vertu d'un compromis. Il faut qu'elle fasse des concessions à l'injustice inhérente à toutes les institutions humaines.

Cela complique évidemment la question sociale, laquelle devra toujours se contenter de solutions relatives.

Nous n'y pouvons rien changer.

Laissons donc de côté les spéculations utopiques et ne tablons que sur une humanité fatalement imparfaite.

Nous faire entrevoir un état expurgé de toute inégalité et de toute injustice, c'est faire acte de facile flagornerie et c'est ouvrir la porte à d'irréalisables espoirs et à d'amères déceptions.

Dans le problème social, l'imperfection de la race humaine est un facteur important dont il faut tenir compte pour ne pas aboutir à des solutions chimériques.

Méfions-nous des rhéteurs.

Fred ISLY.

Chez le spécialiste

Durdor, éprouvant de la difficulté à entendre, est allé consulter un grand spécialiste, le docteur Moyen. Celui-ci lui a donné un traitement à suivre et lui a recommandé de revenir le voir un peu plus tard.

Durdor s'est strictement conformé aux ordonnances du docteur, mais le résultat n'a pas répondu à son espoir.

Il retourne donc chez le grand praticien et il lui expose sa déception.

— Vous dites, fait celui-ci, que vous n'entendez pas mieux qu'avant?

— En effet, je ne constate aucun progrès. Je puis dire que je n'entends guère que la moitié de ce qu'on me dit.

— Etrange, murmure Moyen. Et il s'installe à son bureau pour formuler une nouvelle ordonnance.

Pendant ce temps, Durdor a tiré son porte-monnaie:

— Combien vous dois-je, docteur?

— Quatre-vingts francs.

L'énoncé de ce chiffre fait tressauter Durdor:

— Quatre-vingts francs!... pour deux visites!... On m'avait assuré que vous ne m'en demanderiez que quarante.

— C'est juste! mais j'ai cru prudent de vous demander le double... Ne m'avez-vous pas dit vous-même que vous n'entendiez que la moitié de ce qu'on vous dit?

* * *

PENSEE

Un socialiste disait:

— Supprimons les chefs, puisqu'ils ne fournissent aucun travail.

Quelqu'un répondit:

— Un manche à balai ne balaye pas par lui-même, cependant, n'a-t-il pas son utilité?



— Tu vois, mon vieux, une auto m'a écrasé le pied... on m'a donné vingt mille francs de dommages-intérêts... Alors, je ne travaille plus; maintenant, je suis un type chic...

— Dame... tu vis sur le pied de vingt mille francs!!



LE REVEILLON DU PAUVRE SOLITAIRE

— Comme ça, quand je roulerai sous la table, je serai moins seul!

RAISON MAJEURE

Dans ce temps-là, j'habitais une élégante garçonnière et j'avais à mon service un bon gros valet qui répondait au nom musical de Doré.

Ce brave homme était aux petits soins pour moi, et je pensais le garder trente ans, afin de lui faire obtenir la médaille des vieux et loyaux serviteurs.

Ah! le bougre, comme il cachait bien son jeu!...

Un matin, je constatai la disparition d'un pardessus demi-saison, que j'avais acheté huit jours auparavant à prix d'or — 39 fr. 95 — dans une maison anglaise du boulevard des Italiens. Mettant ce larcin « sur le dos » d'un monte-en-l'air — soupçon stupide, puisque je demeurais au rez-de-chaussée — j'en informai la police. On fit une enquête qui, naturellement, n'aboutit à rien.

J'allais faire mon deuil de ce cover-coat, quand Doré entra dans ma chambre, un paquet sous le bras. Dès qu'il m'aperçut, il se jeta à mes genoux, implorant:

— Chassez-moi, Monsieur, je suis un misérable... un voleur.

En même temps, il déficelait son paquet et exhibait ma pelure anglaise que j'avais désespéré de voir autrement qu'en songe.

Je n'en revenais pas, je bafouillai:

— Comment! c'est vous qui... c'est vous que...

— Oui, Monsieur, c'est moi le voleur... Ah! je le sais bien, je ne mérite pas de pitié.

Et il se frottait les paupières avec l'ardeur d'une cuisinière astiquant des cuivres.

— Grand enfant! m'exclamai-je, si ce pardessus vous plaisait tant, pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé? Je vous l'aurais donné de bon cœur, plutôt que de vous voir céder à un mauvais instinct.

Et comme il se lamentait toujours:

— Tenez, lui dis-je, je vous le rends, ce malheureux pardessus. Portez-le en souvenir de moi.

Il se récria:

— Non, Monsieur, jamais!

— Puisque je vous l'offre...

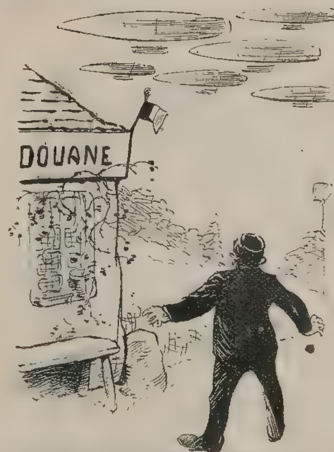
— Non, non, je n'en veux pas!

— Mais pourquoi n'en voulez-vous pas?

Alors, il avoua ingénument:

— *Il est trop étroit!*

Jacques Yvel.



L'IMPUISSANCE DU DOUANIER

— Voir passer tous ces cigares et ne pouvoir leur faire acquitter les droits d'entrée!!!

Courrier Pêle-Mêle

Origine du mot « zut ».

Monsieur le Directeur,

Il n'est pas facile de retrouver l'acte de naissance de ce mot, si employé dans le langage familier.

Darmesteter le cite dans son curieux ouvrage de philologie, mais il ignore d'où il vient et à quelle époque il naquit.

Littré le cite aussi, et dit qu'il appartient plutôt à une sorte d'argot qu'à la langue régulière, mais il n'en connaît, lui non plus, ni l'origine, ni l'étymologie.

Quant au dictionnaire de l'Académie, il est muet sur « zut ».

M. Beaurepaire, l'historien si autorisé du vieux Paris, en donne une version très originale, et il se pourrait bien que ce fût la vraie: Chérubini, à l'époque où il était directeur du Conservatoire, recommandait à ses élèves de ne point prononcer *do*, mais *ut*; et il leur répétait sans cesse cette antienne: « Ne dites pas des *do*, dites des *ut* ».

A la fin, les élèves eux-mêmes, pour se débarrasser des raseurs, leur lançaient:

— Vous, je vous dis des *ut*.

Avec notre manie d'abréviation, nous n'aurions gardé de cette phrase que la dernière syllabe. N'est-ce pas plausible?

On a prétendu aussi que le mot « zut » avait été employé, pour la première fois, dans un roman de Zola. C'est une erreur. D'après le *Dictionnaire Historique d'Argot*, de Loridan Larchey, Pétrus Borel aurait, dès 1833, donné l'hospitalité à ce monosyllabe dans un de ses livres, et je crois qu'en cherchant bien, on pourrait faire remonter plus haut encore son apparition dans les productions littéraires de second ordre.

Ce qui est certain, c'est que sa grande vogue date du second empire. Après la chute du *Géant*, le ballon de Nadar, tout Paris se mit à chanter:

Ah! zut alors si Nadar est malade...

Et je suis convaincu que beaucoup de vos lecteurs se souviennent de l'air et de la chanson.

Recevez, etc.

Shaw.

* * *

Une énigme.

Monsieur le Directeur,

A l'angle de la rue Denfert-Rochereau et du boulevard Saint-Michel, s'élève le monument des pharmaciens Pelletier et Caventou, à qui nous devons la belle découverte de la quinine.

Ces deux « bienfaiteurs de l'humanité », comme dit la pierre gravée, sont représentés debout et procédant à une expérience décisive.

LE RETOUR AU PAYS

(Tableau exécuté par la Painting-Trust Cy.)

Par ces temps d'associations et de trusts, le *Pêle-Mêle* a pensé qu'en confiant chaque détail d'un tableau à un maître spécialiste, on obtiendrait le chef-d'œuvre idéal.

Mais lequel est Pelletier? lequel est Caventou?

Une inscription, placée sur le devant du piédestal va, sans doute, nous tirer d'embarras. Nous lisons, en effet:

« Aux pharmaciens Pelletier et Caventou. »

Chaque nom est mis exactement sous chacun des personnages, de physionomie très différente. Donc, celui de gauche, c'est Pelletier; celui de droite, c'est Caventou. Eh bien! non, ce n'est pas aussi clair que ça.

De chaque côté du socle arrondi, se trouve une inscription particulière. Et si vous regardez à gauche, sous le personnage que l'inscription principale vous a dit être Pelletier, vous lisez: « Caventou, professeur à l'école de pharmacie (1795-1877) ». Si vous regardez à droite, sous le personnage que vous pensez être Caventou, vous lisez: « Pelletier, professeur à l'école de pharmacie (1788-1842) ».

Qui est Pelletier? Qui est Caventou?

Cruelle énigme

Recevez, etc. Fébur.

Pièces de caoutchouc.

Monsieur le Directeur,

« Existe-t-il un procédé simple pour vulcaniser ou rendre adhérentes, même en pleine route, les pièces de réparation? »

1o Nettoyer (comme toujours) à l'essence les deux pièces à coller;

2o Chauffer ces deux pièces avec une allumette sans cependant brûler le caoutchouc;

3o Enduire ces pièces avec de la dissolution;

4o Mettre le feu à la dissolution (étendue sur les pièces) et éteindre avant que le caoutchouc ne brûle;

5o Faire le joint en serrant très fortement.

Le tout demande deux minutes.

Recevez, etc.

G. G.

Questions interpêlemêlistes

De nombreuses maisons de commerce adoptent une certaine heure, le jour d'échéance, pour le paiement de leur fournisseurs, soit de 8 heures à 10 heures, 2 heures à 4 heures, etc. Quelle est, dans ce cas, la valeur légale de cette heure conditionnelle de paiement? Et dans le cas où un effet est protesté pour défaut de présentation au moment choisi par le tiré pour le paiement, qui doit supporter les frais, du tireur ou du tiré? La loi disant simplement que les effets de commerce, traites, billets ou factures, sont payables du lever au coucher du soleil.

De même pour les banques et caisses publiques qui paient seulement à certaines heures de la journées. Chadel-Laperoche.

Quel est le moyen de rendre l'élasticité du neuf à des caoutchoucs durcis?

C. d'Hauteville.





LE CHINOIS INGENIEUX

— Cette lampe est vraiment éloignée!

— Il y a toujours moyen de s'arranger!

Maladie des statues

Saviez-vous que les statues de plâtre qui ornent et décorent nos jardins publics et privés, sont très souvent atteintes d'une maladie de peau qui est loin d'augmenter leur valeur esthétique. Il s'agit d'une sorte de dermatose exfoliante, causée par la gelée et l'humidité.

D'autre part, des impuretés de tout acabit viennent se déposer dans les inégalités de la surface. Des lichens et des mousses de toutes sortes y trouvent un sol favorable, un terrain très fertile pour y végéter et y prospérer.

Cette affection progresse avec l'âge et au bout d'un certain temps, la nymphe la plus gracieuse prend un aspect pustuleux et une teinte gris verdâtre du plus vilain effet. Rien de moins gracieux qu'une statue ainsi enlaidie.

Jusqu'à présent, il a été impossible de déterminer si cet état maladif s'accompagne de symptômes subjectifs, tels que de la douleur et des démangeaisons.

C'est égal, la chose ne serait nullement banale, s'il nous était donné un spectacle de ce genre: Vénus se grattant le bout du nez ou Calypso se démanchant à la recherche d'une position moins exposée aux rayons du soleil et aux piqûres de ses parasites. C'est pour le coup que Galatée serait enfoncée!

Mais l'heure n'a pas encore sonné où les statues se pourront plaindre de leurs maux; également impossible d'appliquer un traitement interne ou de prescrire un régime diététique. Il convient donc, à l'heure présente, de guérir les statues par un traitement local externe.

Voici celui que propose un journal spécial, très versé dans ces questions: *La Construction Moderne*:

On enduit la statue d'une couche légère de silicate de potasse, qui durcira ses téguments et les rendra insensibles aux intempéries. Evidemment, les saletés et les végétations continueront à chercher un refuge sur ce plâtre durci, mais au printemps quelques soins insignifiants auront raison de ces hôtes indiscrets et les feront déguerpir.

On fabriquera une bouillie épaisse d'amidon, et, par un beau soleil, on en enduira la statue. Les poussières et les lichens adhéreront à la colle qui, en séchant, s'écaillera et s'enlèvera rapidement. La statue apparaîtra comme neuve et on pourra la rincer à l'eau pure.

Il serait à désirer que les affections cutanées de l'espèce humaine soient justifiables d'un traitement aussi radical et aussi simple. Mais que deviendraient alors les inventeurs de produits antiherpétiques, antieczémateux?

* * *

TÉMOIGNAGES

Il ne se passe guère d'années, où, dans quelque procès criminel, des faits précis ne viennent réduire à néant certains témoignages.

Un professeur de l'Université de Genève, le docteur Claparède, s'est livré à des expériences curieuses sur la valeur qu'il convient d'attribuer à un témoignage quelconque. En voici une, prise parmi les plus concluantes: durant l'un de ses cours (par ses ordres, mais sans que ses élèves en fussent avertis), un individu, déguisé et masqué, pénétra brusquement dans la salle, cria, gesticula, proféra des menaces, causant enfin un petit scandale.

Quelques jours plus tard, le professeur demandait à ses élèves de lui décrire l'individu; puis de le reconnaître entre huit autres personnages revêtus de costumes du même genre, enfin, de rapporter les paroles qu'il avait prononcées.

Sur 22 élèves interrogés, nul ne put fournir une description exacte.

Quatre reconnurent le masque primitif.

Huit n'osèrent se prononcer.

Dix en désignèrent un autre.

Quant aux paroles proférées, aucun ne s'en souvenait.

Que penser, après cela, des témoignages précis qui, dans une affaire criminelle, sont apportés quelquefois des années après? C'est à faire frémir.



INDIGNATION

— Elle est roide, celle-là!... Elle a peur de moi, et elle a sur le dos, au moins une douzaine de peaux de lapins!!!



L'ECOLE DES MARIS

— Qu'y a-t-il donc?
— C'est encore cette pauvre Ernestine qui a une rage de dents!



— Comment, tu fais une scène à ton mari à cause de tes dents! Mais je croyais que tu avais un ratelier...
— Précisément, il me semble qu'il ne m'aimerait plus s'il le savait. Il ne se doute guère combien je me sacrifie pour lui!

Mœurs chinoises

Dans le Céleste Empire, quand un enfant est âgé de quatre semaines, on lui rase la tête. C'est le premier baptême. On donne alors au bébé son premier nom. Ce nom n'est, en réalité, qu'un numéro d'ordre: *A Yan*, numéro un; *A Sans*, numéro deux; *Aluk*, numéro trois, etc.

A six ans, l'enfant va à l'école, après un nouveau baptême où il reçoit un nom plus harmonieux: « Mérite naissant », « Ecriture élégante », « Olive qui va mûrir ».

Un troisième nom lui est donné à son mariage; un quatrième, s'il devient fonctionnaire; un cinquième, s'il se fait commerçant; un sixième, à sa mort.

Les femmes sont moins abondamment pourvues. Elles répondent, jusqu'à leur mariage, aux appellations de « Pierre précieuse », ou de « Petite sœur ». Devenues femmes, on les appelle: « Fleur de jasmin », « Lune argentée », « Parfum suave », etc...

C'est d'ailleurs la seule galanterie des Chinois envers le beau sexe.

Leurs propos ne sont pas moins bizarres. Ainsi, un marchand accueille de telle façon un acheteur au seuil de sa boutique: « Le grand, le sublime aïeule a-t-il bien dîné? » Quand l'achat est fait, le marchand s'informe: « Quel est votre précieux nom, pour que je fasse porter ces objets à votre noble adresse? »

Voici à présent une formule d'invitation: « Si vous voulez faire à un infime insecte l'honneur d'accepter une tasse de thé, je vais vous conduire dans ma pauvre et misérable famille ».

Un Chinois parlant de son père, dit: « Le vénérable vieux prince ».

Parlant de votre maison, il dit: « Votre illustre palais ».

Parlant de lui-même, quelque soit son âge, il murmure, honteux: « Je suis votre stupide jeune frère ».

Enfin, parlant de sa femme devant des étrangers, il l'appelle: « La pauvre sotte du dedans ».

Leurs proverbes sont plus typiques encore:

« Les *onze-dixièmes* des soldats chinois sont des voleurs »;

« On émousse le tranchant des sabres en passant de l'or dessus »;

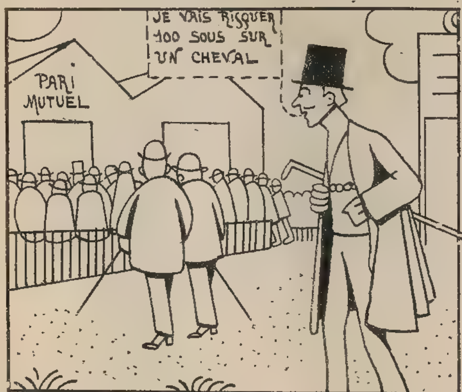
« Le bonheur est comme une potiche posée sur le nez d'un mandarin ivre d'opium et qui éternue. »

LA CUISINIERE PRATIQUE

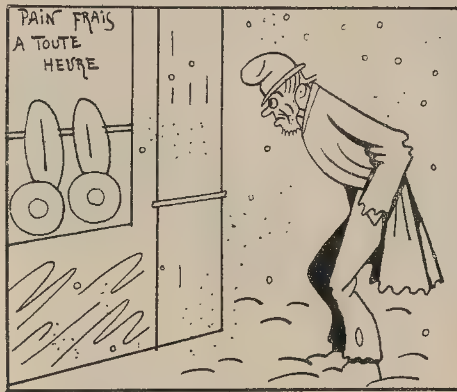


— Idiot, triple idiot!... d'avoir tué le chien de ce paysan!
— Mais, ma bonne...
— Quand on est si maladroit, on ne tue pas un chien... on tue un chat... au moins ça se mange.

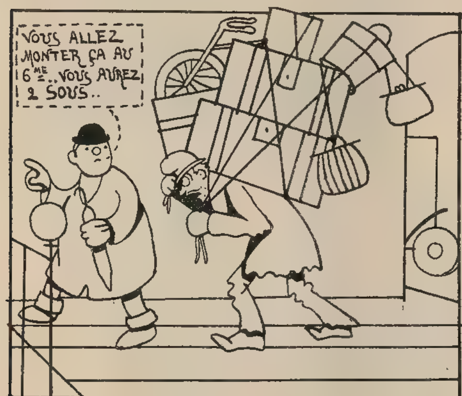
VIE D'UN JOURNALISTE EN SIX TABLEAUX



Premier pari.



La Bourse.



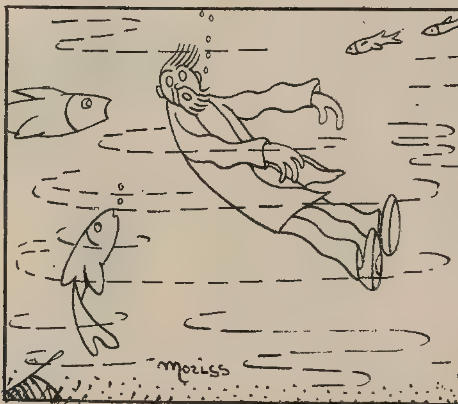
Faix divers.



Maux de la faim.



Dernière heure



Article de fond

SOYONS JUSTES

On entend sans cesse les gens se plaindre d'un tas de choses quand tout concorde, au contraire, à nous rendre la vie plus douce. Soyons justes.



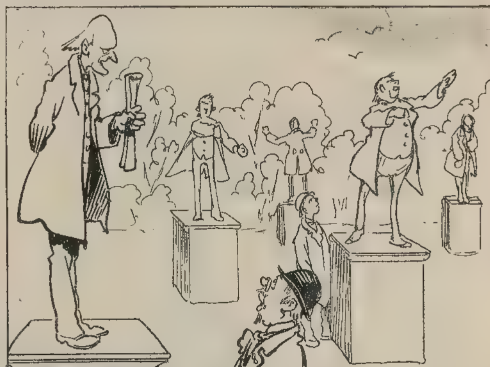
Que de malédictions ne pousse-t-on pas contre les voies où circulent trop de voitures; mais n'y a-t-il pas des trottoirs *pour les piétons?* Que diable, servez-vous-en!



J'entends dire, à chaque instant, que l'éclairage coûte tous les jours plus cher. N'avons-nous pas, heureusement, contre cela les allumettes que la Régie a la bonté de rendre ininflammables pour notre bien?



Et le malheureux métro, en a-t-il assez entendu de jérémiades? On y est tassé; on y étouffe... etc... Mais si vous vous y trouvez si mal, pourquoi ne prenez-vous pas l'omnibus?



Avant de crier bien haut: « On élève trop de statues », réfléchissez, ingrats, que celles-ci sont là dans l'intérêt même de votre instruction. Comment pourriez-vous savoir que M. Tartempion avait le nez pointu et le menton en galoche, si on n'avait pris le soin de placer devant vos yeux des images de ces hommes célèbres.



Vous vous êtes plaints, Monsieur, que les chapeaux de ces dames vous empêchaient de voir au théâtre.
Aimablement celles-ci ont consenti à les retirer et à venir en cheveux. Voilà maintenant que vous criez encore plus fort. Savez-vous ce que vous voulez?

TOUS LES MÊMES

DURAND. — J'ai été un peu vif avec ma femme dernièrement.
DUBOIS. — C'est un tort!
DURAND. — Je me suis laissé aller à employer une expression assez dure et qui l'a froissée énormément.
DUBOIS. — Pauvre femme... elle vous en veut, sans doute?
DURAND. — Oui... voilà deux jours qu'elle ne me parle pas.
DUBOIS. — Vous êtes vraiment répréhensible.
DURAND. — Et chez vous, ça va, le ménage?
DUBOIS. — Chez moi! hum!... à propos, vous me feriez plaisir si vous vouliez bien me dire l'expression qui a provoqué chez Mme Durand ce mutisme de plusieurs jours.

***

PENSÉE

C'est quand on a perdu ses facultés intellectuelles à *moitié* qu'on commence à voir *double.*

LA RAISON

— Avez-vous jamais songé sérieusement au mariage?
— Oui.
— Alors, pourquoi êtes-vous célibataire?
— Justement, parce que j'y ai songé sérieusement.

***

MENSONGES

— Il circule dans le village de drôles d'histoires sur vot'compte, père Sapineau.
— Faut pas y croire, dans les mensonges que mes voisins racontent, il y en a la moitié qui ne sont pas vrais.

***

— La beauté passe, disait une dame laide à une jolie.
— Que ne l'avez-vous arrêtée au passage, répondit celle-ci.

***



— J'en ai assez, moi, de monter tous les jours vos six étages pour vous réclamer cette malheureuse facture !
— Eh bien! aujourd'hui, père Anthracite, j'ai à vous apprendre une nouvelle qui va vous combler d'allégresse!
— Ah! ah!...
— A partir de la semaine prochaine, j'habiterai au rez-de-chaussée.

LA CASE

En sortant de chez les Lempeigne, Prosper Trume tira sa montre:

— Sept heures moins le quart, se dit-il. Bon, d'ici aux Ternes, j'en ai pour 35 minutes avec le métro. Donc, j'arriverai chez moi à sept heures bien passées. Mélanie, mon acariâtre épouse, sera déjà à table et saluera mon arrivée par d'aigres grognements. Bah! une fois de plus ou de moins!...

Ce qu'il avait prévu se réalisa de point en point, sans l'émotionner beaucoup. Au bout de 15 ans de ménage, avec une épouse hargneuse et chipie, on s'est fait forcément une petite philosophie.

— Ma bonne, dit-il quand la crise de grincements commença à s'apaiser, tu aurais bien pu te douter que je ne serais pas à l'heure pour le dîner, puisque je devais aller porter mes condoléances à la famille Lempeigne avant de rentrer.

— Eh bien? interrogea Mme Trume.

— Eh bien! au domicile mortuaire, j'ai trouvé toute la famille réunie en grand conciliabule. En effet, une grave question se posait. Où enterrerait-on ce pauvre Lempeigne? Le transporterait-on dans le caveau de ses ancêtres, à Perpignan? L'inhumerait-on à Paris? Dans ce cas, il faudrait acheter une concession, faire construire un tombeau... Que d'arias, que de frais... D'un geste simple, mais noble, je demandais le silence et dis avec émotion: « M. Lempeigne fut mon parrain. C'est à lui que je dois mon prénom, dont je suis fier. Quand j'étais au collège, l'excellent homme venait parfois me voir, avec ses poches pleines de cigares en chocolat et de pains à cacheter, mes friandises favorites. Je ne l'oublierai jamais... Qu'en souvenir de ses bontés, il me soit permis, à mon tour, de lui offrir quelque chose: une case dans mon tombeau familial, au Père-Lachaise... »

A ces mots, Mme Trume bondit sur sa chaise:

— Ah! çà! s'écria-t-elle, tu es fou? Tu n'as même pas réfléchi qu'il ne restait que deux cases dans ton tombeau — dans notre tombeau, pour mieux dire — et tu en as donné une!... Ainsi, il faudra que l'un de nous deux se fasse enterrer avec des étrangers, avec des gens qu'on ne connaît pas, ou, pis encore, dans la fosse commune! Comme c'est agréable de vivre dans cette perspective, parce qu'il a plu à Monsieur de faire le généreux, le grand cœur! Mais, malheureux, tu ne comprends donc pas que tu ne dois rien aux Lempeigne, et qu'à moi tu dois tout? Quand je t'ai épousé — pauvre petit employé chez un fabricant de croquignoles! — tu n'as apporté en dot et pour tout bien que ces deux cases libres dans le tombeau de ta famille... Et tu te permets d'en disposer?... Mais c'est un vol!

— Je te ferai remarquer, ma chère amie, que tu me coupes la parole, dit Trume.

— Un grand malheur, vraiment! riposta l'aimable épouse. J'ai entendu assez de tes stupidités comme cela. Tu peux m'épargner le reste.

Il n'insista pas. A quoi bon discuter? Quoi qu'il put dire, il avait tort d'avance, alors?

Et puis, au fond, il n'était pas fâché de faire enrager sérieusement sa femme. A chacun son tour, n'est-ce pas?

Oh! quant à cela, Mme Trume enrageait, il n'y avait pas d'erreur. Trume en sut quelque chose.

A tout propos, et surtout hors de tout propos, il s'entendit reprocher l'affaire du tombeau.

Se plaignait-il que le gigot était trop saignant?

— C'est bien fait, imbécile, puisque tu as donné une case, lui répondait-on.

Priait-il sa femme de ne pas trop s'attarder à fignoler sa coiffure devant la glace, car autrement ils arriveraient en retard au théâtre?

— Ce serait bien fait, imbécile. Tu n'avais qu'à ne pas donner la case.

S'étranglait-il en avalant de travers?

— Ah! tu vois, imbécile, voilà ce que c'est que d'avoir donné une case.

Et ainsi de suite.

Il est vrai que la douce Mme Trume ajoutait chaque fois:

— Mais tu sais, celle qui reste, je la veux pour moi! Toi, tu t'arrangeras comme tu pourras. Ça t'apprendra, imbécile!



— Encore un bibelot que vous cassez, Mélanie, un vase de Sèvres. Ah! je vais prendre la résolution de tout enfermer dans une vitrine!



!!!

* *

Il advint que Prosper Trume attrapa une fluxion de poitrine.

Sa femme s'en occupa à peu près autant que de sa première paire de jarretelles. De sorte que le malade, livré aux soins intermittents et peu éclairés de la cuisinière, ne tarda pas à se sentir très mal en point.

Comme il n'éprouvait aucun désir d'aller rejoindre prématurément ses ancêtres (car sait-on jamais comment on sera reçu?) il résolut de faire revenir sa femme à de meilleurs sentiments.

— Mélanie, ma chère compagne, lui dit-il après l'avoir fait mander, je sens que je vais mourir... Deux regrets me hantent... Te quitter d'abord... et puis... hélas! te frustrer de la case qui reste là-bas, au Père-Lachaise. Mais c'est un cas de force majeure!...

Mme Trume devint toute pâle et s'écria:

— La case! à toi? Jamais de la vie! Je t'ai prévenu que je me la réservais, imbécile!

Et plutôt que d'en avoir le démenti, elle se mit à soigner son mari avec un zèle furieux. Prosper, naturellement, ne se privait pas de rire intérieurement, lorsqu'il voyait sa femme lui prodiguer en enrageant les soins les plus dévoués, et l'encourager à boire ses potions en lui disant d'une bouche haineuse:

— Bois, imbécile, bois donc! Je veux que tu guérisses, moi! Parce que tu sais, mon bonhomme, pour ce qui est de la case, tu peux te fouiller!

A ce régime, il fut bientôt remis sur pied.

Par crainte d'une rechute, sa femme s'astreignit à le dorloter, lui servant des plats savoureux, s'inquiétant à la moindre toux, lui faisant des recommandations maternelles quand il sortait:

— As-tu pris ton foulard au moins, imbécile! Rentre vite, s'il fait du brouillard!...

Et aussi la peur des accidents:

— Prends garde aux voitures... Ne passe pas sous les échelles... Ne descends pas du métro avant qu'il soit arrêté, etc...

Dame! Mme Trume tenait à se réserver la case restante, et n'entendait pas s'en laisser dépouiller bêtement, comme ça, par la mort de son mari. Elle ne le lui envoyait pas dire, à l'occasion.

Cependant Trume devenait gras comme un saucisson...

Mais cette vie de coq-en-pâte ne pouvait durer indéfiniment.

* *

Un jour, ému par la chaleur communicative d'un fin repas, dont il rendit grâce à sa femme, l'excellent Trume ne s'avisa-t-il pas de vouloir lui faire plaisir, à son tour, en lui révélant la vérité sur la question toujours brûlante du tombeau.

— Ecoute, Mélanie, dit-il, tu es maintenant si gentille, malgré tes airs revêches, que je désire calmer tes inquiétudes. Ne crains rien, il reste encore deux cases au Père-Lachaise. Une pour chacun de nous. Si tu m'avais laissé achever mon récit, le jour où je suis revenu de chez les Lempeigne, tu aurais su que, pour des raisons de famille, on avait finalement décidé de conduire le corps de ce pauvre Lempeigne au cimetière de Perpignan, et qu'ainsi mon offre était devenue inutile...

Mme Trume n'en entendit pas davantage... Elle s'était dressée, les mains à la gorge, les yeux hors de la tête... Puis enfin, avec un grand effort, elle émit un bruit qui tenait du râle, du mirliton, et aussi du chien écrasé...

Et elle retomba, évanouie.

Franchement, il y avait de quoi!

Deux cases restaient encore!

Par conséquent, elle avait soigné et dorloté son mari pendant des années — et cela pour quoi? Pour rien! Sans raison! Sans excuse!

Quelle affreuse pensée, pour une femme de son caractère!

La secousse avait été trop forte. La résistance de l'organisme humain a des limites.

Mme Trume s'alita avec une violente jaunisse, et malgré tout ce que l'on put faire, son état empira et son âme s'envola vers des destinées nouvelles.

Paul Riché.

Noms de baptême

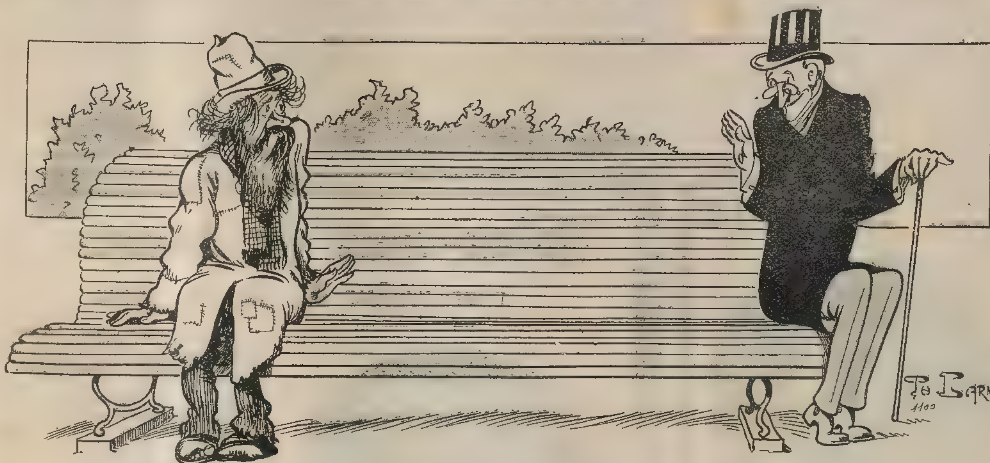
Beaucoup de gens ignorent qu'il existe, dans chaque mairie, un manuel qui sert aux officiers de l'état civil pour contrôler les prénoms que les parents veulent donner à leurs enfants.

Ce manuel renferme 3.750 noms pris dans différents calendriers et parmi les personnages connus de l'histoire ancienne; car, en



VOLS FUTURS

— Allô! Allô!... la recette qui se trotte!... Des *aéropaches* viennent d'enlever le tourniquet.



— Vous vous éloignez de moi, Monsieur, vous avez peur que je vous prenne quelque chose!
— Ce n'est pas de ce que vous pourriez me prendre que j'ai peur, mais plutôt de ce que vous pouvez me donner!

vertu de la loi du 2 germinal, an XI, ce sont là les deux seules sources où il soit permis d'aller chercher un prénom.

Mais ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est la quantité de noms baroques que contient cette liste officielle.

Ainsi, vous y trouvez des noms comme ceux-ci: Bistamone, Courcodème, Orospide, Evelpiste; Hormisdas, Mommolu, Pamphanuce, Mogoldonoborco, Abdon, Arcade, qui conviennent plutôt aux garçons.

Pour les filles, on a le choix entre: Agadrème, Analberge, Craphoïde, Finsèque, Nicarette, Crescentienne, Aublergue, Enimie, Attale, etc.

O, avoir une fiancée qui s'appelle Craphoïde!

Pêle-Mèle Connaissances

— Les insectes peuvent enlever des poids beaucoup plus lourds qu'eux-mêmes, quelle que soit la surface de leurs ailes. Les différentes variétés d'insectes offrent aussi cette intéressante particularité que la superficie de l'aile et le poids de l'animal. C'est ce qui explique le vol lourd et pesant du scarabée et l'envolée rapide et légère de la volucelle ou du cousin.

— Les villes sont moins favorables à la fécondité des familles que le grand air des champs et la vie rurale. On a calculé qu'avec ce que coûte l'éducation d'un enfant des villes, on ferait vivre six enfants des champs de même condition.

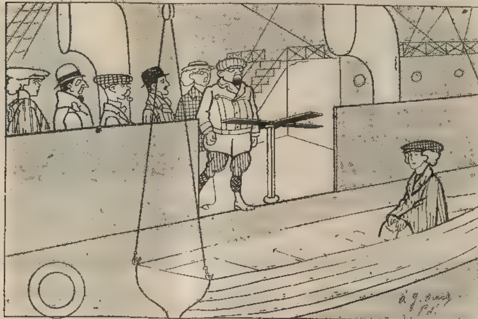
— On récolte, au Congo, un légume désigné sous le nom de *voandzou*, ou haricot pistache, qui ressemble assez à un haricot rouge foncé, veiné de noir. Cuit à l'eau, le *voandzou* a un goût fortement prononcé de châtaigne. La plante qui le porte est une légumineuse annuelle du genre glycine, dont les gousses mûrissent sous terre, comme l'arachide. On la cultive aussi dans l'Asie méridionale et au Brésil.

— L'industrie de la pêche à la baleine est très ancienne. Dès 875, les marins gaulois allaient chercher ce cétacé dans les mers du Nord.

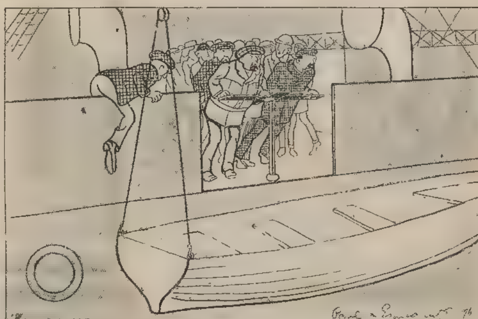
— Il n'est pas rare de voir, en Chine, des hommes très âgés, s'amuser à faire voler un cerf-volant. Ce sport est un divertissement national, et il a, dans l'Empire du Milieu sa fête annuelle. Certains cerfs-volants ont là-bas des dimensions considérables. On leur fixe un pipeau que le vent fait siffler en produisant une musique très douce; ou bien, le soir, on leur accroche d'énormes lanternes multicolores.

— Jusqu'ici, on n'a pas admis que l'Ecosse et l'Irlande fussent habitées à l'époque paléolithique. Pourtant, durant le début de l'âge de pierre, tout au moins, l'Angleterre était encore continentale et largement soudée à la France, de Brest à Boulogne, ainsi que l'archipel d'Ouessant, pointe extrême de notre pays. C'est ce qui donne à penser que l'homme existant en France, il devait exister en Angleterre aussi. Mais en ces temps reculés, l'Ecosse devait offrir aux primitifs un climat trop rigoureux.

Pour éviter l'encombrement des chaloupes, en cas de sinistre, le capitaine Lingénieux a eu l'idée d'un tourniquet.



Ça a très bien marché à la répétition...



...mais plus du tout, le jour du sinistre!

PETITE CORRESPONDANCE

Maison Vacher. — Nous n'en avons jamais entendu parler.

M. Durand. — 1o Vous faites deux points; on ne peut jamais faire trois points, si l'on n'a pas le roi. 2o Votre adversaire fait trois points.

M. A. Fevrier. — Il comptera deux points.

M. Gaillard. — C'est ce que nous tentons toujours, mais il se trouve que les difficultés que nous avons prévues sont elles-mêmes tournées, alors!

M. Géo d'Agenais. — Exact.

